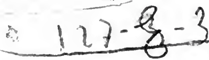
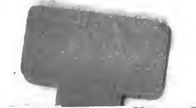
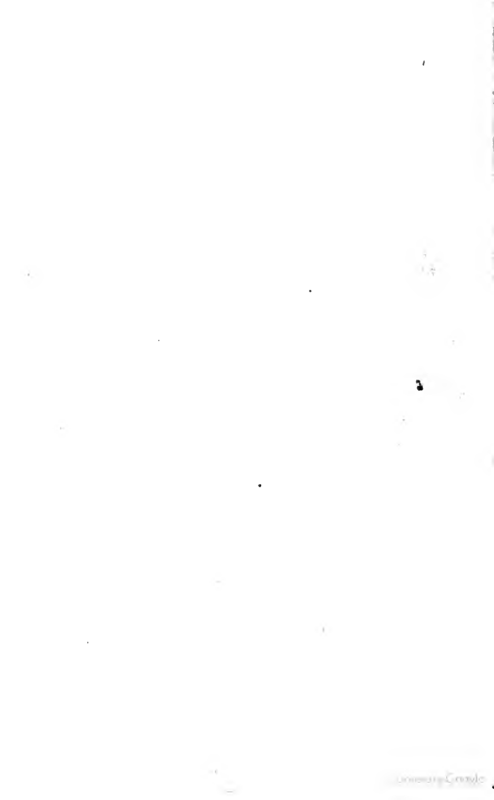


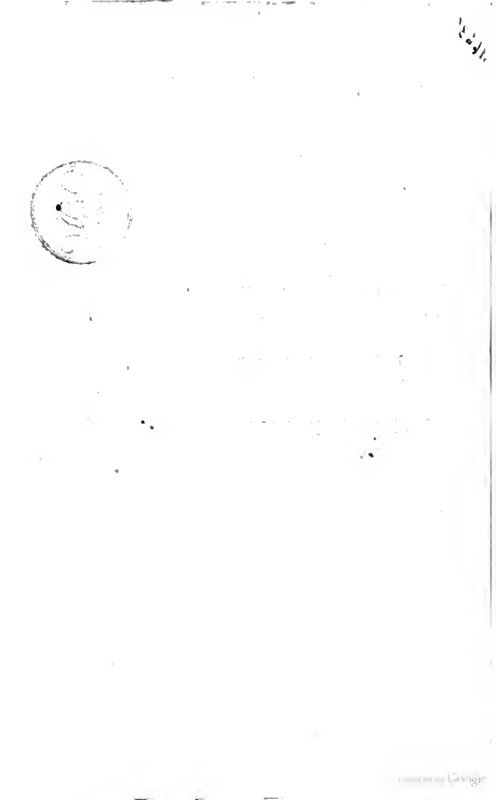

FONDO PIZZOFALCONE







DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE.



DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

CONTENANT

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES, CÉLÈBRES OU FAMEUX DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES SIÈCLES,

SUIVI

D'UN DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES MYTHOLOGIES,

ET

D'UN TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES ÉVÉNEMENS LES PLUS REMARQUABLES QUI ONT EU LIEU DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'À NOS JOURS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,
CHEZ MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GIT-LE-COEUR, N° 8.

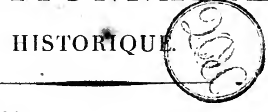
1821.



NOUVEAU

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.



BALLO (FABIO), noble sicilien et poète de Palerme, mort en 1632, est auteur de *Canzoni siciliane*, et d'une églogue manuscrite intitulée : *Alphésibée*. Son fils Jean-Dominique se distingua aussi par ses *Canzoni*. — Deux autres littérateurs de même nom, tous les deux de Sicile, se sont fait connaître. Le premier, Joseph BALLO, né à Palerme, en 1567, et mort à Padoue en 1640, était d'une naissance illustre, étant fils du baron de Calottavi et de la fille du prince de Villafranca. Il préféra l'état ecclésiastique au parti des armes, et se livra à l'étude de la théologie, des mathématiques et à l'astronomie. Il se fit recevoir docteur en Espagne pendant un voyage qu'il y fit. Il fut ensuite chanoine de Bari, dans sa patrie. Il a donné un *Traité du mouvement*, intitulé : *De Fœcunditate Dei*; et un autre, *De motu corporum naturali*, Padoue, 1635, in-4°, et sur la *Théologie*. Le second, Thomas BALLO, de la même ville, chevalier de l'ordre de Saint-Étienne, mort en 1612, a laissé diverses *Poésies*, et entre autres un poème intitulé : *Palermo liberata*, Palerme, 1612, in-4°.

BALLOIS (LOUIS-JOSEPH-PHILIPPE), né en 1778 à Périgueux, rédigea pendant quelque temps, à Bordeaux, un journal révolutionnaire. Le conventionnel Lamarque, son compatriote, ayant obtenu l'ambassade de Suède en 1798, voulut prendre Ballois pour son secrétaire; mais le Directoire s'y opposa. Désespéré de cette disgrace, Ballois perdit presque la raison et résolut de se brûler la cervelle; mais il ne se fit qu'une légère blessure. Dégoûté sans doute de la mort, il reprit son journal, qui fut supprimé l'année suivante. Alors Ballois se livra à l'étude des sciences économiques et à la jurisprudence. La Société de statistique de Bordeaux l'admit bientôt parmi ses membres, et le nomma son secrétaire; peu après il fut reçu à l'Académie de cette ville. Il mourut à Paris en 1803, âgé seulement de 25 ans.

BALLON (LOUISE-BLANCHE-THÉRÈSE PERRUCARD DE), fondatrice des Bernardines réformées, naquit en 1591, dans le château de Vanchi à 5 lieues de Genève, d'une famille alliée à celle de Saint François de Salles: elle fit profes-

sion à 16 ans, et travailla avec ce pieux évêque à réformer cet ordre. Le pape Urbain VIII accorda, en 1628, à la nouvelle congrégation, un bref qui la mettait sous la juridiction de l'ordinaire, et qui la rendait indépendante de la juridiction de l'abbé de Citeaux. Ces saintes filles prirent le nom de *Sœurs de la Providence*, et s'établirent à Rumilly, le 24 mai 1624. Bientôt la mère de Ballon, après avoir dressé les constitutions de son établissement, approuvées par le pape en 1634, s'empressa de passer en France où elle fonda des maisons de sa congrégation à Grenoble, à Vienne, à Lyon et à Toulon. Elle mourut en odeur de sainteté, le 14 décembre 1668, à Seyssel, âgée de 77 ans. Ses *Œuvres de piété* ont été recueillies de ses propres écrits par le P. Jean Grossi, prêtre de l'Oratoire, qui les fit imprimer en 1700, in-8°.

BALLONIUS (Gul.), médecin. Il a paru une bonne édition de ses œuvres sous ce titre : *Ballonii opera medica, edente Theod. Tronchin*, Genevæ, 1762, 4 tomes en 2 vol. in-4°. L'édition de Venise, 1734, est moins estimée.

BALLYET (Emmanuel), carme déchaussé, naquit en 1700 à Marnay, bourg de Franche-Comté. Évêque et consul de France à Babylone (Bagdad), il se conduisit dans sa mission en Orient de manière à mériter l'estime et la confiance des puissances du pays et des négocians français. Il a laissé une *Relation faite à Rome, 1754, à N. S. P. le pape Benoît XIV, du commencement, du progrès et de l'état présent de la mission de Babylone* (en français et en latin), Rome, 1754, in-12. Cette petite relation curieuse a été imprimée plusieurs fois, et n'en est pas moins rare. Ballyet avait le goût des beaux-arts; il a formé un médaillier précieux, composé de 6300 pièces, et dont un de ses neveux a fait imprimer le catalogue. Parcourant les établissemens chrétiens dans la partie de l'Asie qu'il habitait, il a vérifié les observations des voyageurs qui l'avaient précédé; et il a consigné ses remarques dans un journal, dont le manuscrit a été déposé à la bibliothèque du duc d'Orléans. D'Anville en a extrait la *Description d'un ancien monument de sculpture*, que l'on trouve dans le tome 17 des Mémoires de l'Académie des inscriptions. Ballyet est mort de la peste à Bagdad en 1773. — Le Père Symphorien Ballyet, son frère, est mort supérieur général de son ordre.

BALMONT (N. comtesse de), d'une famille illustre de Lorraine, réunit aux charmes de la figure les dons de l'esprit et la valeur d'un guerrier. Pendant l'absence de son mari, ayant été insultée par un militaire, elle prit un habit d'homme et lui donna un défi sous le nom de son frère; l'officier fut désarmé; elle lui rendit son épée, en le priant de respecter un peu plus les dames. On a imprimé en 1650 une tragédie de la comtesse de Balmont, intitulée : *Les Jumeaux martyrs*.

BALON (Narsès), né vers le commencement du 14° siècle, étudia d'abord la rhétorique et la théologie dans un monastère de la Haute-Arménie, ensuite auprès d'un missionnaire romain venu dans cette contrée. Après

avoir embrassé le rit catholique, et avoir été sacré évêque d'Orny, Balon adopta aussi les maximes des rebaptiseurs, excita de grands troubles dans toute l'Arménie, et se sauva, en 1341, à Avignon auprès du pape : là, pour sa justification, il chercha d'abord des hommes de son humeur; il forma un parti, accusa l'Église arménienne de 117 articles d'hérésie, et donna lieu à la tenue d'un concile à Sis, en 1342. Balon, toujours poussé par les missionnaires, continua à aigrir les esprits, et empêcha la réunion des deux Églises. Cet auteur resta en Europe jusqu'à sa mort, et laissa les ouvrages manuscrits ci-dessous nommés: I. Un *Abrégé historique des rois et des patriarches de l'Arménie, depuis leur origine jusque vers l'an* 1370. II. Une *Traduction en arménien des Vies des papes et des empereurs*, écrites par le frère Polac Martin et par Jacques Gaëtan. Le traducteur ajoute aussi dans le courant de l'ouvrage les *Vies des princes rupéniens*.

BALQUFEAU (Jacques), fils d'un avocat de Bordeaux, parut dans le monde sous le nom de *Baron de Saint-Angel*. Ses créanciers ayant contraint le baron gascon de prendre le bonnet vert, il se fit délateur du crime d'usure. Il courut ensuite différens pays, et dans chacun épousa une femme. Arrêté, après son quatrième mariage, il s'évada de la prison de Dijon, vint à Paris, reçut 200 écus de récompense pour avoir dénoncé un Génois qui n'existait pas, comme auteur d'une conspiration contre le roi, passa en Angleterre pour suivre le prétendu criminel, escamota 2000 livres au roi de la Grande-Bretagne, revint en France, fut reconnu pour un fripon, et pendu en 1626.

BALSAC DE FRIMY, né à Sénergues en 1734, était secrétaire du parlement de Toulouse, lors de la révolution. Il signa en 1790 les protestations de sa compagnie, contre les décrets de l'Assemblée constituante; il fut ensuite poursuivi, conduit à Paris avec un grand nombre de ses collègues, condamné à mort, et exécuté quelques jours avant la chute de Robespierre.

BALSAMO. *Voyez* Cagliostro.

BALSAMO (Laurent), poète sicilien du 17ᵉ siècle, naquit à Palerme et composa dans la langue de son pays des *Canzoni sacre*, et des *Octaves*, que l'on trouve dans les *Muse siciliane*, Palerme, 1653, in-12. — Il y a eu deux jésuites, nommés Ignace Balsamo, l'un, natif de Messine, où il mourut en 1659, et auteur d'une *Canzone*, intitulée : *Lettera di nostra signora alla cità di Messina*, Messine, 1663, in-4°, et d'un *Recueil* de poésies pieuses sur le martyre de Sainte Placide, Messine, 1652, in-4°. — L'autre, nommé aussi Balsamone était né dans la Pouille, en 1543, et mourut à Limoges le 2 octobre 1618, après avoir occupé les premiers emplois de son ordre. On a de lui une *Instruction sur la perfection religieuse et sur la vraie méthode de prier et de méditer*, ouvrage écrit en français, et dont on a donné une traduction latine, à Cologne, 1611 et 1612, in-12.

BALSAMON (Théodore), diacre, garde des chartes de l'Église de Constantinople, et ensuite patriarche d'Antioche, pour les Grecs, commenta le *Nomocanon de Photius*, Oxford, 1672, in-fol.;

et les *Canons des apôtres et des sept conciles œcuméniques*, Oxford, 1672, in-fol. Il fit aussi un *Recueil d'ordonnances ecclésiastiques*, Paris, 1661, in-fol.; et d'autres ouvrages dans lesquels ce patriarche grec s'emporte beaucoup contre l'Église latine. Il mourut vers 1214. La Bibliothèque du droit canonique de Justel, renferme une partie de ses écrits.

BALTASAR, GASPAR ET MELCHIOR, sont les noms qu'on a donnés aux trois mages qui vinrent adorer Jésus-Christ. Ces noms sont nouveaux, selon dom Calmet : on en trouve d'aussi douteux que ceux-là dans des auteurs peu authentiques : tous ces noms, dit le même commentateur, inconnus avant le 12ᵉ siècle, ont été forgés à plaisir. On a beaucoup disputé sur le pays, sur la profession des mages, sur l'étoile qui leur apparut, sur le temps de leur arrivée à Bethléem. Dom Calmet, qui a fait une dissertation pour expliquer tous ces points, dit que les mages n'étaient pas les sages connus sous ce nom en Perse, mais des savans de l'Arabie déserte, de la Chaldée ou de la Mésopotamie, aux environs de l'Euphrate. C'est un usage immémorial de l'Église romaine, de célébrer, le 6 janvier, l'arrivée des mages à Bethléem. Le peuple appelle depuis long-temps cette fête la *Fête des Rois*, parce qu'il s'est accoutumé à regarder les mages comme des rois. On croit posséder leurs reliques à Cologne. Ce sont trois corps inconnus, trouvés à Milan dans le même tombeau, puis transportés sous Frédéric Barberousse à Cologne, où l'on célèbre cette translation le 23 juillet.

BALTAZARINI ou BALTASAR, surnommé *Beaujoyeulx*, célèbre musicien italien, vivait sous le règne de Henri III, roi de France. La reine lui donna la charge de premier valet de chambre et intendant de la musique, et Henri, à son exemple, lui accorda le même emploi dans sa maison. Baltazarini fit les délices de la cour, tant par son habileté à jouer du violon, que par l'ordonnance des fêtes qu'il dirigea. Il composa, en 1581, un ballet fameux qui fut exécuté avec une pompe extraordinaire, et qu'on a imprimé sous le titre de *Ballet comique de la royne, faict aux nopces de M. le duc de Joyeuse et de mademoiselle de Vaudemont*, à Paris, 1582, in-4°.

BALTEN (PIERRE), peintre, né à Anvers dans le 16ᵉ siècle, imita la manière de Pierre Breughel, et se distingua dans la représentation des petites figures; sa facilité était extraordinaire. On raconte qu'appelé à la cour de l'empereur, celui-ci lui ordonna d'exécuter un tableau où l'on pût voir une multitude de figures. Balten prit pour sujet *Saint Jean prêchant dans le désert*. Une foule d'auditeurs paraissait l'écouter avec respect et avait les yeux fixés sur lui. L'empereur se plut à lui faire effacer Saint Jean pour substituer à sa place un éléphant; alors il sembla que le caractère de toutes les figures avait changé. Ce tableau est dans la galerie de Vienne. Ce peintre mourut à la fin du 16ᵉ siècle.

BALTEZY MÉHEMET. *Voy.* MÉHÉMET.

BALTHASAR, dernier roi des Babyloniens, ayant, ainsi que ses convives, bu, pendant un festin qu'il donnait à sa cour,

dans les vases d'or et d'argent que son père avait enlevés du temple de Jérusalem, vit une main qui traçait sur la muraille de la salle ces trois mots : *Mané, Thécel, Pharez*. Daniel, appelé pour expliquer ces énigmes, dit au prince qu'ils signifiaient : « J'ai compté, j'ai pesé, j'ai divisé. » C'est-à-dire que ses jours étaient accomplis ; que ses actions venaient d'être pesées ; et que son royaume serait divisé, et deviendrait la proie des Mèdes et des Perses. La nuit même de cette apparition, le Seigneur, suivant la prédiction de Jérémie, « ayant mis à sec la mer de Babylone », les Perses pénétrèrent sans obstacle jusque dans le cœur de la ville, forcèrent le palais, et tuèrent, ainsi que toute sa cour, Balthasar enseveli dans le sommeil. Le corps de ce prince demeura confondu avec tous les autres ; et il ne se trouva personne en état de lui donner la sépulture, ainsi que l'avait prédit Isaïe. Darius-le-Mède fut mis sur le trône de Balthasar, l'an 538 avant J.-C.

BALTHASAR (CHRISTOPHE), né à Villeneuve-le-Roi, en 1588, est auteur d'un *Traité des usurpations du roi d'Espagne sur la couronne de France depuis Charles VIII*, Paris, 1626, in-8°, avec un *Discours des droits et prétentions des rois de France sur l'empire*, Paris, 1635, in-8°. Balthasar était avocat du roi à Auxerre ; il embrassa le protestantisme à l'âge de 60 ans, et mourut à Castres, vers 1670. — BALTHASAR (Christophe), fils du précédent, avocat du roi au présidial d'Auxerre, au 17° siècle. Nous avons de lui le *Panégyrique de Fouquet*, en latin ; des *Traités sur le droit de régale, l'origine des fiefs, l'ordre judiciaire*.

BALTHASAR (AUGUSTIN DE), jurisconsulte, né en 1701, à Greifswald, mort à Wismar, en 1779, a laissé, outre un grand nombre de dissertations, les ouvrages suivans : I. *Apparatus diplomatico-historicus*, ou *Tableau de toutes les lois qui servent à l'histoire de la Poméranie et de l'île de Rugen, etc.*, Greifswald, 1730-35, in-fol. II. *Tableau historique des tribunaux du duché de la Poméranie suédoise*, ibid., 1735-37, 2 vol. in-fol. III. *De origine, statu ac conditione hominum propriorum in Pomerania*, ibid., 1735-49. IV. *Discours sur les avantages du temps présent sous le rapport du perfectionnement des sciences*, 1742, in-4°. V. *Jus ecclesiasticum morale*, ibid., 1760-65, 2 vol. in-fol.

BALTHASAR (JACQUES-HENRI DE), surintendant général des églises de la Poméranie suédoise, professeur de théologie, a composé plusieurs ouvrages théologiques et les deux traités historiques suivans : I. *Recueil de faits relatifs à l'histoire ecclésiastique de la Poméranie*, Greifswald, 1723-25, in-4°. II. *Vat ab Eickstadt epitome annalium Pomeraniæ*, ibid., 1726, in-4°.

BALTHASAR (JOSEPH-ANTOINE-FÉLIX DE), membre du conseil souverain de Lucerne, où il était né en 1737 ; a publié : I. *La défense de Guillaume Tell*, in-8°, 1760. II. *De jure Helvetiorum circa sacra*, Zurich, 1768, traduit en français, par M. Vlend, sous ce titre : *Les Libertés de l'Eglise helvétique*, Lausanne, 1770. Cet écrit fut condamné à Rome. III. Un opus-

cule in-4° : *De viris Lucernæ illustribus*. Il est mort dans sa patrie en 1810.

BALTHASAR CORDÉRIUS. *Voyez* Corder.

BALTHASARI (Théodore), licencié et professeur de mathématiques et de physique à Erlangen, vécut pendant la première moitié du 18e siècle. Il inventa le premier, en 1710, *le microscope solaire*, par lequel on grossit les objets transparens, au moyen de la lumière du soleil. C'était une sorte de lanterne magique, éclairée par les rayons du soleil. Parmi ses ouvrages on distingue : *Le micrometeorum telescopiis et microscopiis applicandorum variâ structurâ et usu*, Erlang., 1710, in-8°.

BALTUS (Jean-François), né à Metz en 1667, entra chez les jésuites en 1682. Il fut professeur de belles-lettres à Dijon, à Pont-à-Mousson, et des Saintes Écritures à Strasbourg. Cette société l'estima et l'employa. Il mourut bibliothécaire de Reims, le 19 mars 1733, à 75 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. I. La *Réponse à l'Histoire des oracles de Fontenelle*, Strasbourg, 1707-1708, 2 vol. in-8°. Cette réponse est presque toute copiée dans la Réfutation de Van Dahle ; Fontenelle soutenait, contre l'opinion reçue, que les oracles des prêtres du paganisme n'étaient fondés que sur l'artifice des prêtres des idoles ; qu'ils avaient duré sous les empereurs chrétiens jusqu'à la ruine du paganisme. Baltus soutint au contraire qu'ils étaient l'œuvre du démon, et qu'à la venue de J.-C. ils avaient été réduits au silence. Fontenelle ne répondit pas à Baltus, qui le traita trop sévèrement. Il se contenta de dire à Basnage : « Je consens que le diable passe pour prophète, puisque Baltus le veut, et qu'il trouve cela plus orthodoxe. » Tous les théologiens modérés conviennent que cette querelle n'intéresse point le christianisme, et que Baltus n'aurait pas dû en faire une affaire de religion, ni traiter avec si peu de ménagement un homme aussi poli et aussi sage que Fontenelle. II. *Défense des SS. Pères, accusés de platonisme*, Paris, in-4°, 1711, livre savant. III. La *religion chrétienne prouvée par l'accomplissement des prophéties*, in-4°, Paris, 1728 ; traité qui a été éclipsé par l'ouvrage de Pompignan, archevêque de Vienne, sur la même matière. IV. *Défense des prophéties de la religion chrétienne*, 3 vol. in-12, 1737, etc. V. *Jugement des SS. Pères sur la morale de la philosophie payenne*, Strasbourg, 1719, in-4°, publié de nouveau en 1733, sous le titre de *Parallèle de la philosophie chrétienne et de celle des payens*.

BALUE (Jean), né en 1421, au bourg d'Angle en Poitou, était d'une famille très-obscure. Attaché d'abord à Jacques Juvénal des Ursins, évêque de Poitiers, qui le nomma son exécuteur testamentaire, et dont il vola une partie de la succession, il entra ensuite dans la maison de Jean de Beauveau, évêque d'Angers, qui le fit son grand-vicaire. Jean de Melun, alors favori de Louis XI, le présenta au roi, qui lui donna la place d'aumônier, la charge d'intendant des finances, et ensuite l'évêché d'Evreux en 1465. Deux ans après, il fut transféré au siége d'Arras, après avoir fait déposer Jean de Beauveau son bien-

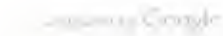
faiteur. Le pape Paul II honora ce méchant homme de la pourpre la même année, pour le récompenser de ce qu'il avait fait abolir la Pragmatique-Sanction, que les parlemens et les universités voulaient conserver, et imposa un décime sur le clergé de France au profit du Saint-Siége. Le crédit qu'il avait sur l'esprit de Louis XI était extrême. Balue se mêlait des affaires de l'Église, de l'état, de la guerre, de tout, excepté du gouvernement de son diocèse. On le voyait, à la tête des troupes, les faire défiler devant lui en camail et en rochet. C'est dans une de ces occasions que le comte de Dammartin dit à Louis XI « de lui permettre d'aller à Evreux faire l'examen des ecclésiastiques, et leur donner les ordres; car voilà, ajouta-t-il, l'évêque qui, passant en revue les gens de guerre, semble m'autoriser à aller faire des prêtres. » Ce bon mot ne diminua point la faveur dont ce prélat jouissait auprès de son maître. Balue ne lui en était pas plus attaché, ni plus fidèle: il concerta mille intrigues avec les ducs de Bourgogne et de Berri contre son bienfaiteur. Les lettres qui prouvaient ces complots furent interceptées, et le traître mis en prison. Il avoua tous ses crimes. « Sa misérable ambition, dit Villaret, n'avait rien respecté pour maintenir son crédit. Par lui, le duc de Bourgogne avait été instruit de tous les secrets du gouvernement. Il avait mis en usage tous les ressorts imaginables pour perpétuer les divisions entre le roi et le prince Charles son frère, pour attiser la haine du monarque et du duc de Bourgogne, et pour faire en sorte que ce dernier fût toujours redoutable, afin de cimenter son installation dans le ministère par le besoin qu'on aurait d'employer ses services. » Louis XI dépêcha deux avocats à Rome pour demander des commissaires qui lui fissent son procès en France; mais le pape répondit « qu'un cardinal ne pouvait être jugé que par le consistoire. » Cette prétention absurde lui sauva la vie. Il fut enfermé dans une cage de fer de 8 pieds en carré, qu'on voit encore au château de Loches; l'invention lui en appartenait, et il méritait bien d'en faire l'essai. Après onze ans de prison, Balue, trop peu châtié, obtint sa liberté en 1480, à la sollicitation du cardinal de La Rovère, légat du pape. Il alla intriguer à Rome, et acquit des honneurs et des biens qu'il ne méritait pas. Sixte IV osa l'envoyer comme légat *à latere* en France l'an 1484; et Balue, aussi impudent que perfide, ne rougit point d'y venir. Il entreprit de faire ses fonctions avant de présenter ses lettres au parlement. Charles VIII ne voulut pas le permettre. Ce légat, de retour à Rome, fut fait évêque d'Albano, puis de Préneste, par le pape Innocent VIII. Il mourut à Ancône en 1491. Balue était plus propre à l'intrigue qu'à la politique. Il ne reconnaissait ni Souverain, ni patrie, ni religion; ses mœurs étaient dissolues, et il ne lui manqua que l'hypocrisie pour avoir tous les vices.

BALUZE (Etienne), né à Tulle le 24 décembre 1630, fit imprimer, à l'âge de 22 ans, une *Critique de la Gallia purpurata* de Frizon. Il se fit bientôt connaître à M. de Montchal, archevêque de Toulouse, qui lui ouvrit sa bibliothèque. M. de Marca, successeur de ce prélat, l'attira ensuite à Pa-

ris et lui confia ses manuscrits. Après la mort de cet illustre prélat, Colbert le fit son bibliothécaire. En 1670, le roi érigea en sa faveur une chaire de droit canon au collége royal. Il fut ensuite inspecteur du même collége, et obtint une pension. L'*Histoire généalogique de la Maison d'Auvergne*, 1708, 2 vol. in-fol., faite à la prière du cardinal de Bouillon, lui fit perdre ses places et ses pensions. Il fut exilé successivement à Rouen, à Tours et à Orléans; et il ne put obtenir son rappel qu'après la paix d'Utrecht. Il mourut à Paris le 28 juillet 1718, à 88 ans. Les gens de lettres regrettèrent en lui un savant profond, et ses amis un homme doux et bienfaisant. Il ne ressemblait point à ces érudits, avares de leurs lumières; il communiquait volontiers les siennes, et aidait ceux qui s'adressaient à lui de ses conseils et de sa plume. Il était né avec la facilité d'esprit et une riche mémoire. Peu de savans ont eu une connaissance plus étendue des manuscrits et des livres. Nous avons de lui plusieurs éditions: I. Du livre de son bienfaiteur Marca, *De concordiâ Sacerdotii et Imperii*, 1704, in-fol. *avec la Vie de l'auteur, un supplément et des notes*, où l'on retrouve toute l'érudition de ce savant prélat. II. Des *Capitulaires de nos rois, rangés dans leur ordre*, qu'il a augmentés des *collections d'Angesise et de Benoît, diacre*, avec de savantes notes, 2 vol. in-fol., à Paris, en 1677. Cet ouvrage a été réimprimé en 1780. L'Escalopier de Nouras a traduit du latin l'Histoire des Capitulaires ou Préface de Baluze de l'édition de 1677, La Haye, 1755, in-12. Cette traduction a été mise en tête de la réimpression. III. *Des Lettres du pape Innocent* III, en 2 vol. in-fol., 1682. IV. De l'ouvrage de Marca intitulé *Marca Hispanica*, c'est-à-dire, la *Marche* ou les *Limites d'Espagne*, 1688, in-fol. (*Voyez* MARCA). V. Des *Vies des papes d'Avignon*, par Herentals, depuis 1305 jusqu'en 1376, 2 vol. in-4°, 1693. VI. Des vies de Salvien, de Vincent de Lérins, de Loup de Ferrières, d'Agobard, d'Amoulon, de Leidrade; d'un Traité de Florus, diacre; de 14 Homélies de Saint Césaire d'Arles, des Conciles de la Gaule narbonnaise, de Réginon, de la Correction de Gratien, par Antoine Augustin; de Marius Mercator, etc. VII. On lui doit en outre 7 vol. in-8° de *Mélanges* ou *Miscellanea*, 1678 à 1715. VIII. Un *Supplément* aux Conciles du P. Labbe, etc., 1683, in-fol. IX. *Historia Tutelensis*, 1707, 2 vol. in-4°. *Sancti Cypriani opera*, 1726, in-fol. Le latin des notes et des préfaces qui accompagnent ces ouvrages est assez pur: on y reconnaît partout un homme qui possède l'histoire ecclésiastique et profane, le droit canon ancien et moderne, et les Pères de tous les siècles. — BALUZE (Hyacinthe), son parent, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Pensées morales et chrétiennes*, Bordeaux, 1703, 2 vol. in-12.

BALZAC (JEAN-LOUIS GUEZ, seigneur DE), membre de l'Académie française, naquit à Angoulême en 1594, d'une famille noble du Languedoc. Le cardinal La Valette en fit son agent à Rome, où il resta deux ans; et, de retour en France, son protecteur le fit connaître à la cour. Le cardinal de

Richelieu, étant devenu premier ministre, lui donna une pension de 2,000 livres, et le brevet de conseiller d'état historiographe du roi, que Balzac appelait, dans son langage d'antithèses, de magnifiques bagatelles. Le goût n'était nullement formé sous Louis XIII. Malherbe venait de donner des règles à la poésie : il avait ouvert la carrière aux poètes du siècle de Louis XIV ; mais lui-même était encore à l'entrée de cette carrière. Le style de Balzac parut tout à coup plein, nombreux et arrondi; le choix des termes, des pensées heureuses, des réflexions profondes, donnèrent à ses ouvrages une vogue prodigieuse, et Malherbe, qu'on accusait avec raison de ne louer personne, annonça que le jeune Balzac serait le restaurateur de notre langue, et dès-lors on mit ses lettres et leur auteur au-dessus de tout ce qui avait paru jusqu'alors. Cependant il essuya aussi, comme c'est l'ordinaire, d'amères critiques. Un moine s'avisa de comparer le style de Balzac avec les auteurs du temps passé, et, comme de raison, il le mit au-dessous de tous les autres. Balzac se défendit sous le nom d'Ogier, et ne se cacha même pas d'être l'auteur de son apologie. Mais son ennemi le plus implacable fut un nommé Goulu, général des Feuillans, qui publia contre lui deux gros volumes de lettres, sous le nom de Philarque, dans lesquelles il prétendait prouver que les meilleures choses contenues dans celles de Balzac étaient tirées des Anciens, et que les plus mauvaises restaient à l'auteur. De la critique du style, il passa aux mœurs de Balzac, et feignit de voir dans des lettres simplement enjouées une école de libertinage. (*Voyez* Bourbon et Goulu.) Balzac fut assez raisonnable pour être peu sensible aux traits de la satire, et pria même le chancelier Séguier de ne pas s'opposer à la publication d'une nouvelle censure de ses écrits. Cependant fatigué, dit-on, d'être en butte à des envieux, il finit par se fixer dans sa terre de Balzac, sur les bords de la Charente, où il mourut le 18 février 1655, âgé de 60 ans. Il fut enterré à l'hôpital d'Angoulême, auquel il laissa 12,000 livres, et un don de 2000 fr. pour l'établissement d'un prix d'éloquence à l'Académie française. C'était la médaille d'or que depuis on décerna tous les ans à l'auteur du meilleur discours sur un sujet proposé. Ce prix fut donné pour la première fois en 1671. La médaille représentait d'un côté Saint Louis, et de l'autre portait la devise de l'Académie, A L'IMMORTALITÉ. En 1665 on fit une édition de tous les ouvrages de Balzac, 2 vol. in-fol., avec une savante préface de l'abbé Cassagne, son ami; on y trouve d'abord : I. *ses Lettres*, dont on a une bonne critique par Descartes. (*Voyez* son article.) II. *Le Prince*, qui ne fut pas aussi bien accueilli que l'auteur l'avait espéré. III. *Le Socrate chrétien*, ouvrage médiocre même pour son temps. IV. *L'Aristippe*, ouvrage de morale et de politique, écrit avec pureté, fort supérieur au précédent. « Il y a semé, dit Thomas, à travers quelques fautes de goût, une foule de vérités de tous les pays et de tous les temps. On y retrouve l'ame d'un citoyen et la douceur de la vertu, relevées quelquefois par l'expression de Tacite » ; et c'était là l'homme dont un moine déchi-



rait les principes ! V. *Trois livres de vers latins*, supérieurs à ses ouvrages en français ; son *Christ victorieux* et son *Amynte* sont encore lus avec plaisir. On a dit que celui qui entreprendrait de réduire ses œuvres pourrait le faire passer pour un grand écrivain. C'est ce qu'a fait M. de Mersan, qui a publié un vol. in-12, intitulé : *Pensées de Balzac de l'Académie française, précédées d'observations sur cet écrivain et sur le siècle où il a vécu.* Il a jugé avec raison que de belles idées et des mouvemens oratoires assez fréquens, une excellente morale qui est de tous les temps, et que Balzac a su revêtir de couleurs vives et brillantes, étaient étouffés sous un tas d'hyperboles, de pointes, de jeux de mots qui tenaient encore au goût du jour, et sans lesquels peut-être il n'aurait pas été goûté. M. de Mersan avait déjà fait une entreprise semblable sur les *Essais de morale de Nicole.* Dans celle-ci il a rendu vraiment honneur à la mémoire de Balzac, en dégageant des vices du temps des pensées libérales que La Bruyère, Tacite et Rousseau n'auraient pas désavouées.

BALZAC (N.), architecte, membre de la commission des arts et sciences d'Égypte, et collaborateur du grand ouvrage composé par cette commission, est auteur des ouvrages suivans : I. Les *Deux Meuniers*, opéra mis en musique par Rigel, représenté au Caire pendant le séjour de l'armée française dans cette ville. II. *Ode sur le mariage de l'Empereur et la naissance du roi de Rome* (dans les *Hommages poétiques*). III. *Recueil de poésies ad libitum*, 1817, in-8°. IV. *Douleurs et guérison, petit poème allégorique*, 1819, in-8°. Balzac est mort le 31 mars 1820.

BALZAC. *Voyez* MONTIGNY.

BALZAC D'ENTRAGUES. *V* VERNEUIL.

BALZAMON. *Voyez* BALSAMON.

BALZARANO (JEAN-PAUL) jurisconsulte napolitain du 16e siècle, a laissé des *Commentaires estimés sur les constitutions de la Sicile*, et un *Traité des fiefs*, Venise, 1596, in-fol. Naples, 1620, in-fol.

BALZE (N.), avocat et poète, né à Avignon, en 1733, mort dans la même ville en 1792, publia d'abord un *Recueil de Contes*, d'un genre un peu licencieux, mais dans lesquels on remarque parfois de la finesse et de l'originalité. Balze s'essaya plusieurs fois avec succès dans le genre lyrique. On trouve dans ses odes des strophes qui décèlent un vrai talent. On peut en juger par la suivante :

Qu'au fameux chantre de la Grèce
Les Aristarques du Permesse
Reprochent un léger sommeil;
Sa muse en merveilles féconde,
Franchissant les remparts du monde,
Est dans l'Olympe à son reveil.

En 1773, il fit imprimer une tragédie de *Coriolan*, qu'il n'avait pu faire représenter. Cette pièce a de grands défauts quant au plan, et le style en est ampoulé. On y trouve cependant des traits admirables. Volumnie, conjurant son fils Coriolan de rentrer dans Rome, lui dit :

Au nom de la patrie!

Son fils lui répond :

Un banni n'en a plus.

Les œuvres de Balze n'ont point été réunies, elles sont disséminées dans divers recueils.

BALZO (Charles), théologien italien, né à Capoue dans le 16me siècle, a composé un *Traité sur l'art d'exorciser*; une *Pratique des confesseurs*; une *Dissertation sur le jugement universel*; un *Recueil de cas de conscience*.

BAMBA. *Voyez* Wamba.

BAMBOCCIO (Antoine), naquit à Perpino, dans le royaume de Naples, vers l'an 1368. Son père, Dominique Bamboccio, sculpteur habile, lui fit étudier l'art de la peinture, et le mit dans l'école de Mazuccio. Le cardinal Henri Minutolo lui fit faire les ornemens de la porte du palais de l'évêque de Naples, et lui donna une abbaye de 4,000 écus romains.

BAMBOCHE. *Voyez* Laar.

BAMBRIDGE (Christophe), d'abord évêque de Durham, puis, en 1508, archevêque d'Yorck, était né dans le Westmoreland, et fut élève du collége de la reine, à Oxford. Henri VIII l'envoya en ambassade à Rome auprès de Jules II, qui lui donna le chapeau de cardinal. En 1514, un domestique l'empoisonna pour se venger d'un soufflet que le cardinal lui avait donné.

BANAYAS, capitaine des gardes de David, et général des armées sous le règne suivant, tua Adonias, et coupa la tête à Joab, par ordre de Salomon, vers l'an 1014 avant J.-C. Sa force était prodigieuse : il terrassa plusieurs lions, combattit, avec un simple bâton, un Égyptien d'une stature gigantesque, et le tua de la propre hache dont il était armé.

BANCBANUS, étant régent du royaume de Hongrie, en 1217, pendant l'absence d'André II, qui était allé faire la guerre aux Sarrasins, tua, de sa propre main, la reine Gertrude, pour se venger de ce qu'elle avait aidé son frère à outrager sa femme. Il se livra lui-même à la justice, demandant à être jugé par le roi, qui, à son retour, lui accorda sa grace. Mais plus tard, les fils du roi sacrifièrent à leur ressentiment Bancbanus et tous les siens.

BANCHI (Séraphin), dominicain de Florence, et docteur en théologie, vint à Paris assez jeune, et y fut entretenu par les bienfaits et la libéralité de Catherine de Médicis, dans le grand couvent des religieux de son ordre. Après la mort de cette princesse, en janvier 1589, il retourna dans sa patrie ; mais il revint quelque temps après à Paris, pour instruire Ferdinand Ier, grand-duc de Florence, de tous les troubles funestes qui désolaient alors la France. Se trouvant à Lyon au mois d'août 1593, Pierre Barrière, jeune homme de 27 ans, fanatique et imbécille, se présenta à lui pour le consulter sur l'affreux dessein qu'il avait formé d'assassiner Henri IV. Il le remit au lendemain, sous le prétexte de réfléchir sérieusement sur sa proposition; mais uniquement afin de le faire voir et remarquer à Louis Bラncaléon, son compatriote, gentilhomme de la chambre de la reine Louise, veuve de Henri III, qu'il dépêcha aussitôt à la cour, où Pierre Barrière fut arrêté prêt à commettre son parricide, et ensuite exécuté. Le père Banchi en fit aussitôt une relation dont voici le titre : *Histoire prodigieuse du détestable parricide entrepris en la personne du roi, par Pierre Barrière, dit La Barre, et comme sa majesté en fut miraculeusement garantie*, imprimée à Paris sans

autre indication, en 1598, 40 pag. in-8°. Cette pièce est différente d'une autre du même auteur qui porte à peu près le même titre, et qu'on trouve dans le tome 4, des *Mémoires de la Ligue*, et des *Mémoires de Condé*. Pour ne point exposer ce digne religieux au ressentiment et à la vengeance des ligueurs et de leurs assassins, on se contenta, dans les arrêts du parlement rendus contre Barrière et contre Chastel, de le désigner par frère S. B. F., religieux très-sainct et aimable de tous les bons Français; et, pour récompense d'un si grand service, on le nomma à l'évêché d'Angoulême ; mais, par pur sentiment d'humilité, il ne voulut point s'en charger, et il se contenta d'une médiocre pension qui lui fut assignée sur cet évêché. On ne sait ni le lieu ni le temps de sa mort; mais il est certain qu'il était à Paris en 1610, et qu'il y vivait encore en 1622. Outre sa relation de l'assassinat médité par Barrière, on a de lui quelques ouvrages dans lesquels il se justifie d'avoir abusé de la confession de Pierre Barrière, qu'il ne confessa jamais. Il est encore l'auteur de : I. *Apologie contre les jugemens téméraires de ceux qui ont pensé conserver la religion catholique, en faisant assassiner les très-chrétiens rois de France, par Seraphin-Banchi, Florentin, docteur en théologie, de l'ordre des frères prêcheurs*, imprimée à Paris, en 1596, in-8°. II. *Du Rosaire spirituel de la sacrée Vierge Marie, extrait de plusieurs auteurs, avec les indulgences octroyées par les SS. PP., et confirmées par N. S. P. le pape Paul V, dédié à la reine, mère du roi, par F. Séraphin Banchi, etc.* imprimé à Paris, en 1610, in-12.

BANCK (Laurent), protestant suédois, natif de Norkoping, professeur en droit pendant dix-sept ans à Franecker en Frise, mourut en 1662. Il a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence. Le plus connu est *Taxa Cancellariæ Romanæ*, Franecker, 1652, in-8°. On a aussi de lui en latin un traité *De tyrannide Papæ in reges et principes christianos, Diascepsis*, 1649, in-12; *Roma triumphans, seu actus inaugurationum et coronationum pontificum Romanorum, et in specie Innocentii X*, 1645, in-12; *Commentarii de privilegiis militum, jurisconsultorum, studiosorum, mercatorum, mulierum*, 1649 et 1651; *De Bancci-ruptoribus* (sur les banqueroutiers), Franecker, 1650, in-4°; *Taxa S. Cancellariæ apostolicæ*, Franecker, 1651, in-4°; *Dissert. de jure et privilegiis nobilium*, Franecker, 1652, in-4°; *De duellis*, Franecker, 1656, in-4°; *Bizarrie politiche*, Franecker, 1658, in-12; *Dissert. de structurâ et rupturâ aureæ bullæ Caroli IV*, ibid., 1661, in-4°.

BANCK (Pierre Van der), graveur flamand, eut pour maître le célèbre Poilly, des leçons duquel il sut profiter. On a de lui beaucoup d'*Estampes* gravées à Londres, et aussi plusieurs *Portraits d'après Kneller*.

BANCROFT (Richard), archevêque de Cantorbéry, né en 1544 dans le comté de Lancastre, élève du collége de Jésus, à Cambridge, se fit une telle réputation par sa science en théologie, qu'il fut nommé évêque de Londres en 1597. Il joua le principal rôle

dans la conférence de Haptoncourt; et à la mort de l'archevêque Whitgift, en 1604, il passa au siége de Cantorbéry. Ce prélat montra dans sa place beaucoup de fermeté et de zèle pour la défense de l'Eglise anglicane contre les puritains. Il est mort en 1610.

BANDARINI (MARC), poète italien, très-médiocre du 16me siècle, né dans les environs de Padoue, a publié quelque *Poésies* qui ont été imprimées à Venise et à Ferrare, et un *Traité sur les coutumes en usage dans toutes les villes d'Italie*, 1636, in-8°, ouvrage qui n'est qu'une traduction en prose italienne du Traité latin d'Ortensio Lando, *Fortianæ questiones*.

BANDARRA (GONÇALO EANNES), pauvre savetier portugais, qui vivait sous les rois Emmanuel et Sébastien. Il composa, sans le secours d'aucune étude, des vers prophétiques sur l'avenir de sa nation, dont la cour de Madrid préparait depuis long-temps l'asservissement. Les couplets de Bandarra qui prédisaient la perte, et ensuite la résurrection de la nation, n'étaient au fond que l'expression de l'opinion publique, et passèrent bientôt de bouche en bouche. Quand les Espagnols se furent emparés du Portugal, les Portugais, impatiens du joug étranger, attachèrent une grande importance à la partie des vers de Bandarra qui annonçait leur indépendance. Une secte très-répandue se forma sous le nom de *Sébastianistes*, ainsi appelée parce qu'elle espérait, d'après les prédictions de Bandarra, le retour du roi Sébastien au trône. Elle prit pour signe de ralliement le livre de Bandarra, qu'elle regardait comme sacré, et elle se rendit très-redoutable aux Espagnols. Sa mémoire paraissait éteinte en 1640, lorsque le duc de Bragance étant monté sur le trône, il permit au marquis de Niza, son ambassadeur en France, de publier une nouvelle édition de Bandarra. Cette édition est de Nantes, 1646. Don Alvaro de Abranches, célèbre général portugais, fit élever en 1641, à Saint-Pierre de Franeoso, un monument à la mémoire de Bandarra.

BANDELIS (VINCENT DE), écrivain de la fin du 18me siècle. Nous avons de lui : I. *Libellus recollectarius de veritate conceptionis beatæ Virginis Mariæ*, Mediolani, 1475; on voit, en tête de l'ouvrage, une épître dédicatoire adressée *ad generosum comitem Petrum de Gambarra;* il fut publié sous le voile de l'anonyme; mais on voit la preuve qu'il est de Vincent de Bandelis, dans le chapitre IX de l'ouvrage que nous allons citer. II. *Tractatus de singulari puritate et prerogativâ conceptionis Salvatoris D. N. J.-C.* Bononia, 1481.

BANDELLO (VINCENT DE), général de l'ordre de Saint-Dominique en 1501, mourut en 1506, après avoir composé quelques ouvrages, entre autres : I. *De singulari puritate conceptionis Jesu-Christi*, Bologne, 1481, in-4°, fort rare, réimprimé depuis in-12. II. *De veritate conceptionis beatæ Mariæ*, Milan, 1475, in-4°, RR. Dans l'un et dans l'autre, Bandello attaque la conception immaculée de la Vierge.

BANDELLO (MATTHIEU), dominicain, neveu du précédent, et auteur très-connu d'un *Recueil de Nouvelles*, dans le goût de celles de Boccace, naquit à Castelnuovo

della Scrivia, près de Tortone, vers 1480. Lorsqu'après la bataille de Pavie, en 1525, les Espagnols se rendirent maîtres de Milan, les biens de sa famille, dévouée à la France, furent confisqués, et sa maison paternelle brûlée. Contraint de prendre la fuite sous un habit déguisé, il erra quelque temps de ville en ville. Il s'attacha enfin à César Frégose, qu'il suivit en France et qui lui donna un asile dans une terre qu'il avait près d'Agen. L'évêché de cette ville étant venu à vaquer en 1550, il y fut nommé par Henri II. Bandello s'appliqua beaucoup plus aux belles-lettres qu'au gouvernement de son diocèse. On croit qu'il mourut en 1561, au château de Bezens, maison de campagne des évêques d'Agen. On voit encore son tombeau dans l'église des jacobins du Port-Sainte-Marie. Il s'était démis en 1555, de l'évêché d'Agen, lorsque son successeur Janus Frégose, fils du malheureux César, assassiné par le marquis de Guast, eut atteint sa vingt-septième année. Henri II, qui aimait les Frégose, était convenu avec le pape, à la mort du cardinal de Lorraine, évêque d'Agen, de donner par *interim* cet évêché à Bandello, jusqu'à ce que Janus eût l'âge qu'exigeait le concordat. Bandello se prêta à cet arrangement, et donna sa démission comme il l'avait promis. La meilleure édition de ses *Nouvelles* est celle de Lucques, 1554, en 3 vol. in-4°, auxquels il faut joindre un 4e tome imprimé à Lyon, en 1573, in-8°. Cette édition est rare et chère. Celles de Milan, 1560, 3 vol. in-8°, et de Venise, 1566, 3 vol. in-4°, sont tronquées et peu estimées; mais celles de Londres, 1740, 4 vol. in-4°, ainsi que la dernière de Londres (Livourne), 1791, 9 vol. in-8°, est conforme à la première. Boaistuau et Belleforest en ont traduit une partie en français, Lyon, 1616 et suivantes, 7 vol. in-16. On a encore de lui *le Tre Parche* dans un recueil de poésies intitulé : *Canti XI composti del Bandello, delle lodi della signora Lucrezia Gonzaga*, etc., imprimé à Agen en 1545, in-8°, qui est très-rare et recherché des curieux, ainsi que celui intitulé : *Titi Romani et Egesippi Atheniensis, amicorum historia*, Milan, 1509, in-4°. La bibliothèque de l'Académie de Turin possède de lui, des poésies manuscrites très-estimées.

BANDIERA (Alexandre), natif de Sienne, demeura pendant vingt ans dans l'ordre des jésuites, et enseigna, pendant tout ce temps, les belles-lettres en Italie. Ayant eu ensuite quelques désagrémens dans cette compagnie, à l'occasion d'une nouvelle méthode d'enseignement qu'il avait adoptée, il passa dans l'ordre des frères servites, et y consacra le reste de sa vie à l'éducation publique. Il florissait dans le 18me siècle. Il traduisit en italien *Cornelius Nepos*, et une grande partie des œuvres de Cicéron. Ses autres ouvrages sont : I. *Gerotricamerone, overo tre sacre Giornate, etc.*, Venise, 1745, in-8° ; c'est un abrégé de l'histoire Sainte, en dialogues. II. *I pregiudizi delle umane lettere*, Venise, 1755, in-8°. III. *Componimenti di varie maniere*, Venise, 1755, in-8°. On doit aussi au P. Bandiera une bonne édition du *Decameron* de Boccace, purgée de tout ce qui est contraire aux bonnes mœurs.

BANDIERA (François), frère

du précédent, ecclésiastique très-versé dans la jurisprudence, a composé un ouvrage curieux sur le droit public.

BANDIERA (Jean-Nicolas), autre frère de Bandiera (Alexandre), se distingua par ses talens dans la congrégation de l'oratoire. Il a publié : I. *De Augustino Dato, libri* 2, Rome, 1733, in-4°; c'est l'histoire du célèbre Augustin Dati. II. *Trattato degli studj delle donne*, Rome, 1749, in-8°, ouvrage dans lequel l'auteur prouve que les femmes sont aussi aptes que les hommes à l'étude des arts, des lettres et des sciences.

BANDINELLI (Baccio), sculpteur, né à Florence en 1487, et qui y mourut en 1559. Il était destiné par son père Michel Agnolo à être comme lui orfévre de Laurent de Médicis, mais son goût pour la sculpture l'emporta. On raconte qu'à l'âge de neuf ans il fit une statue de neige qui attira par la justesse des proportions les regards des connaisseurs. Il a fait aussi quelques tableaux; mais ils manquaient de grace et de coloris, quoique les dessins fussent presque dignes de Michel-Ange. Son ciseau valait mieux que son pinceau. On admire surtout sa copie *du fameux Laocoon*, qu'on voit dans le jardin de Médicis à Florence. Cette copie était destinée par le pape Clément VII à être offerte à François Ier, mais lorsque le pape l'eut vue, il la trouva si belle qu'il ne put s'en priver: et il envoya en place au roi de France des statues antiques. On ne peut cependant guère juger maintenant de son mérite, parce qu'elle a été mutilée et calcinée dans l'incendie du musée en 1762. On estime encore de Bandinelli un bas-relief représentant une *descente de croix*, que cet artiste présenta à Charles-Quint, lors de son passage à Gênes. Celui-ci l'en récompensa par le don d'une commanderie de Saint-Jacques. *Hercule, vainqueur de Cacus*, groupe colossal; les statues de *Léon X* et de *Clément VII*. Vasari, qui a écrit la vie de ce peintre, lui a reproché avec raison son caractère envieux et méchant, et surtout sa haine contre Michel-Ange, dont il déchira des cartons précieux.

BANDINI (Ange-Marie), célèbre littérateur italien du 18me siècle, naquit à Florence, le 25 septembre 1726. Il fit ses études chez les jésuites. Il montra du goût pour la poésie. Il fut encouragé dans ses recherches sur l'antiquité, par le célèbre docteur Lami. Il a publié près de 60 ouvrages sur les langues anciennes et les antiquités. Il entretenait des correspondances littéraires très-étendues, et composa un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : I. *De obelisco Augusti Cæsaris, è Campi Martii ruderibus nuper eruto*, Rome, 1750, in-fol. II. *Specimen litteraturæ Florentinæ sæculi XV*, Florence, 2 vol. in-8°; vol. 1er, 1747; vol. 2e, 1751. III. *Collectio veterum aliquot monumentorum ad historiam præcipuè litterariam pertinentium*, Arezzo, 1752, in-8°. IV. *Vita e lettere di Amerigo Vespucci*, Florence, 1745, vol. petit in-4°. V. *De vitâ et scriptis Joan. Bap. Donii Patricii Florentini, libri* 5, Florence, 1755, in-fol. VI. *Catalogus codicum manuscriptorum Græcorum, Latinorum et Italorum Bibliothecæ Laurentianæ*, Florence, 1764-78, 8 vol. in-fol. VII. *Bibliotheca Leopol-*

dina Laurentiana, sive Catalogus manuscriptorum, Florence, 1791-93, 3 vol. in-fol., et plusieurs autres écrits, parmi lesquels on remarque les Vies de quelques hommes célèbres. Il légua une partie de ses biens pour l'établissement d'une maison d'éducation dans sa Villa di Sant' Antonio, près Fiésole, et le reste à d'autres emplois de bienfaisance. Il est mort en 1800, généralement regretté et estimé.

BANDINI. *Voyez* PAZZI.

BANDINO, de Padoue, fut désigné honorablement par Le Dante dans son Traité de l'Éloquence vulgaire. On croit que c'est le même dont Allacci a publié deux sonnets dans son *Recueil des poètes anciens*.

BANDINUS, un des plus anciens théologiens scolastiques. Ses *Ouvrages* ont été imprimés à Vienne en 1519 in-fol.; à Louvain, en 1555 et 1557 in-8°. La conformité des livres de Bandinus avec celui de Pierre Lombard, a fait agiter la question, si Lombard était plagiaire de Bandinus, ou si celui-ci avait copié l'autre? Un manuscrit du 13me siècle, conservé dans l'abbaye d'Ober-Altaich, a résolu cette question; il porte en titre: *Abbreviatio magistri Bandini, de libro sacramentorum magistri Petri, Parisiensis episcopi, fideliter acta.*

BANDURI (D. ANSELME), bénédictin de la congrégation de Méléda, naquit, en 1670, à Raguse en Dalmatie. Il vint en France l'an 1702, pour y puiser le goût de la bonne critique. Le grand-duc de Toscane, qui avait dessein de le mettre à la tête de l'université de Pise, lui fournit tout ce qui lui était nécessaire. L'Académie des inscriptions l'agrégea en 1715, et le duc d'Orléans le choisit en 1724 pour son bibliothécaire. Il mourut en 1743, âgé de 72 ans. On a de lui: I. *Imperium Orientale, sive Antiquitates Constantinopolitanæ*, 1711, in-fol., 2 vol.; ouvrage savant et vainement attaqué par l'apostat Oudin. II. *Numismata Imperat. Rom. à Trajano Decio ad Paleologos Augustos: accessit Bibliotheca numaria*, etc. Lutetiæ Parisior. 1718, 2 vol. in-fol. J. A. Fabricius a donné une seconde édition de la Bibliothèque numismatique de Banduri, augmentée de notes et de tables, Hambourg, 1719, in-8°. Ces deux ouvrages, imprimés à Paris par l'imprimerie royale, font partie de la collection dite *Byzantine*. Banduri mérite d'être distingué de la foule des compilateurs. On a prétendu avec assez de vraisemblance qu'il devait la plupart de ses écrits au savant de La Barre, à qui il avait fait donner une pension par le grand-duc de Toscane. Banduri passait pour le fils naturel de ce dernier. *Voyez* BARRE (DE LA); mais cette assertion paraît peu fondée.

BANES (DOMINIQUE), jacobin espagnol, originaire de Mont-Dragon, ou plutôt de Valmaseda en Biscaye, professeur de théologie à Alcala, à Valladolid et à Salamanque, mourut à Médina-del-Campo en 1604, âgé de 77 ans. Il professa la théologie pendant plus de 30 ans, à Avila, où il fut le confesseur de Sainte Thérèse. On a de lui un long *Commentaire* en 6 gros vol. in-fol., sur la *Somme de Saint Thomas*, dont il défendit la doctrine avec chaleur; ouvrage qui a paru à Venise en 1602, 3 vol. in-fol. La première édition est de Salamanque, de

1584 à 1594. On a de lui un *Commentaire sur Aristote*, Salamanque, 1585, in-fol. Il n'avait pas l'art d'écrire avec précision et avec goût. C'était un homme d'un esprit subtil, qui trouvait dans les Pères tout ce qu'il avait dans la tête. Il soutenait de nouvelles opinions, croyant n'avoir d'autre mérite que de les avoir découvertes dans les anciens. Presque tout le monde le regarde comme le premier inventeur de la *Prémotion physique*, excepté l'école de Saint Thomas, qui l'attribuait à ce Saint.

BANGIUS ou **BANG** (Pierre), théologien suédois, né en 1633, à Helsinburg, professa pendant 32 ans la théologie à Abo, et en 1682, il fut fait évêque de Wyborg. Ce prélat est mort en 1696. On a de lui une *Histoire ecclésiastique de Suède*, 1675, un *Traité de Chronologie sacrée;* un *Commentaire sur l'Épître aux Hébreux*, et d'autres ouvrages.

BANGIUS (Thomas), professeur de théologie, de philosophie et d'hébreu à Copenhague, mort en 1661, âgé de 61 ans. Il est auteur des *Exercices sur l'origine de la diversité des Langues*, et d'un *Dictionnaire hébraïque*.

BANIER ou **BOAER** (Jean-Gustafson), feld-maréchal de Suède, né à Diursholm, dans la province d'Upland, en 1596. Son père, sénateur, fut décapité sous le règne de Charles IX, en 1600, comme complice du roi de Pologne. Cependant Jean Banier devint élève de Gustave-Adolphe, à qui il ressemblait beaucoup de figure : il eut le commandement de l'infanterie, et fut deux fois défait par le général Papenheim; mais devenu généralissime des armées suédoises après la mort de son maître, il vainquit deux fois les Saxons, battit les Impériaux, et mourut le 10 mai 1641, après avoir fait plusieurs conquêtes. Banier fut le plus illustre des élèves du héros suédois, et celui qui soutint le mieux, après lui, la gloire des armées suédoises en Allemagne. Banier parlait souvent, mais modestement, de ses faits de guerre. Il aimait surtout à répéter « qu'il n'avait jamais rien hasardé, ni même formé une entreprise sans y être obligé par une raison évidente. » Il avait secoué toute dépendance de sa cour pour les opérations militaires, et aurait abandonné le commandement, plutôt que d'en attendre les ordres. « Pourquoi croyez-vous, disait-il à ses confidens, que Galas et Piccolomini n'ont jamais pu rien faire contre moi? C'est qu'ils n'osaient rien entreprendre sans le consentement des ministres de l'empereur. » C'était un de ses principes, que les officiers subalternes devaient succéder à ceux qui les précédaient. « Outre, disait-il, que rien n'anime plus à bien faire, les habitudes que les officiers se font dans leurs corps les rendent capables d'y servir plus utilement que de nouveaux officiers plus habiles. » Jamais il ne souffrait que ses soldats s'enrichissent. « Ils se débanderaient incontinent, disait-il, et je n'aurais plus que de la canaille. Leur accorder le pillage des villes, c'est vouloir les perdre. » Son système était le même avec les officiers, qu'il croyait suffisamment récompensés par les grades et les distinctions. Peu de généraux ont été plus avares du sang de leurs troupes. Il blâmait hau-

tement ceux qui les sacrifiaient à leur réputation. Aussi ne s'attachait-il pas volontiers aux siéges, et il les levait sans répugnance, quand il y trouvait de trop grandes difficultés. Sans cette conduite, sa patrie aurait été bientôt épuisée d'hommes. Il estimait beaucoup les Allemands formés sous sa discipline, et les croyait les meilleurs soldats du monde. Banier fut fidèle à ses principes jusqu'à la mort de sa femme. En conduisant à Erfurt les cendres d'une personne si chérie, il prit une passion violente et désordonnée pour une jeune princesse de Bade, qu'il vit par hasard. Dès cet instant, la guerre, la gloire, la patrie, tout ce qui avait été l'objet de ses vœux, lui fut indifférent. Il ne pensa qu'à sa maîtresse. Le jour qu'il reçut le consentement du marquis de Bade, son futur beau-père, il donna une fête magnifique, et fit tirer 200 coups de canon, dont le bruit se fit entendre jusqu'à Cassel. On y crut les armées aux mains : le peuple et les ministres coururent à l'église se mettre en prière. Le mariage se fit. Banier ne fut plus occupé que de ses nouvelles amours, et laissa à ses lieutenans le soin de conduire les opérations militaires. Il ne survécut que quelques mois à des transports trop vifs pour son caractère et pour son âge, et mourut à Halberstadt en 1641.

BANIER (Antoine), naquit à Dalet, village d'Auvergne, sur la rive droite de l'Allier, le 2 novembre 1673. Le jeune Antoine fut envoyé, dès l'âge de huit ans, au collége de Clermont, professé par les jésuites, où il fit toutes ses classes. Ses premiers succès furent le présage de ce qu'il devait être un jour. Arrivé en philosophie, il déploya de nouveaux talens, et fut jugé digne de soutenir publiquement des thèses qu'on voulait dédier au corps de ville. Le succès distingué qu'il obtint en cette circonstance détermina sa famille à se prêter à l'envie extrême qu'il avait de venir à Paris. Mais bientôt le peu d'argent qu'il avait reçu de son père, mal partagé des biens de la fortune, fut dissipé. Il prit alors la résolution de faire valoir ses propres ressources, et de ne devoir qu'à lui-même sa subsistance. Quelques professeurs de l'université lui procurèrent des élèves, et le produisirent chez le président Dumetz, qui possédait une bibliothèque bien choisie. Il fut chargé du soin de cette bibliothèque et de perfectionner l'éducation des fils du président. Il s'instruisit en les instruisant. Peu de temps après il donna un ouvrage intitulé : *Explication historique des fables*, où l'on découvre leur origine et leur conformité avec l'Histoire ancienne. Il le publia en 1711, en 2 vol. in-12. En 1715, il en donna une édition augmentée d'un 3e volume, et distribuée en 25 dialogues. Il adopta cette forme, pour rendre son ouvrage plus agréable à la lecture. Il fut admis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1716, comme associé, et en 1728, comme pensionnaire. L'abbé Banier n'a cessé de travailler à cet ouvrage dans tout le cours de sa vie; il parvint à force de travaux à donner à son système chéri toute la perfection dont il était susceptible, et il en publia une troisième édition en 3 volumes in-4° en 1740, époque où il était déjà attaqué de la maladie dont il mourut. Cette nouvelle édition, qui est la meilleure, est

intitulée : *la Mythologie* et *les Fables expliquées*, par l'histoire; mais ce ne fut pas le seul ouvrage de l'abbé Banier. Dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, on trouve plus de trente *Dissertations* qu'il a composées pour éclaircir plusieurs parties de la mythologie. Il rédigea le 3e *Voyage de Paul Lucas*, et y inséra des traits d'une érudition très-étendue, dont on fit alors honneur au voyageur, qui en était incapable. Il publia et réforma le style du *Voyage de Corneille Lebruyn*, et enrichit le texte de notes savantes, qui offrent un parallèle exact de la géographie ancienne et moderne. Il donna, en 1725, une quatrième édition, fort augmentée, des *Mélanges d'Histoire et de Littérature* de d'Argonne, chartreux, connu sous le nom emprunté de Vigneul-Marville ; il y fit plusieurs additions savantes et curieuses. Il est auteur de la *Traduction et des explications des Métamorphoses d'Ovide*, ouvrage magnifique, enrichi des gravures de Bernard Picart, dont la première édition parut en 1732, in-fol., et la seconde en 1767, 4 vol. in-4°. Il travailla, de concert avec l'abbé Le Mascrier, à une édition des *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, en 7 vol. in-fol., publiée en 1741. Cette édition est beaucoup moins curieuse et moins recherchée que celle de Hollande, que publia, dans les années 1735 et 1737, J.-F. Bernard, et que les deux abbés prirent plaisir à dénaturer, tronquer et mutiler, sous le ridicule prétexte que la religion catholique avait été outragée par J. F. Bernard. Ils l'accusèrent de ne s'être déclaré ni catholique, ni protestant, et d'avoir prêché la tolérance et la charité, sans avoir avoué aucune secte; ils le blâmèrent avec fiel d'avoir voulu s'égayer aux dépens de toutes, en affichant les principes du tolérantisme le plus outré; ils lui firent un crime d'avoir répandu, sur les matières les plus importantes, un vernis d'indifférence et de légèreté condamnable; enfin, ajoutèrent les doctes abbés, on voit J. F. Bernard tourner en dérision le fanatisme des réformés, et parler avec irrévérence de plusieurs cérémonies catholiques, etc. J. F. Bernard, dans un supplément qu'il donna de son ouvrage, leur reprocha d'avoir, non-seulement pillé, mais encore tronqué et mutilé impitoyablement son édition, en lui prodigant les injures et en le chargeant des inculpations les plus graves. Il eut le bon esprit de ne se venger de ses détracteurs qu'en profitant de quelques-uns de leurs travaux ; il choisit plusieurs dissertations nouvelles qui pouvaient ajouter de l'intérêt à son ouvrage, qui forme 11 vol. in-fol., avec de superbes gravures de B. Picart. L'édition de Paris n'a pu obtenir la préférence sur celle de Hollande, qui a eu plusieurs éditions, et dont les exemplaires complets se vendent de 800 à 1.000 fr., et ceux de Paris de 150 à 200. L. Prudhomme a donné une nouvelle édition de celle de Hollande.

BANISTER (Jean), reçu médecin de la faculté d'Oxford en 1573, pratiqua son art à Nottingham. Malgré qu'il ait beaucoup écrit en anglais sur l'anatomie et la chirurgie, on ne cite de lui qu'un ouvrage imprimé à Londres, en 1578, in-fol., sous ce

titre : *The History of man sukked from the sappe of the most approved anatomists in this present age*, etc. Il a fait, outre cet ouvrage, un *Traité nécessaire et nouveau de chirurgie*, Londres, 1575, in-8°. I. *Chirurgie abrégée*, Londres, 1585, in-12. II. *Antidote chirurgical*, Londres, 1589, in-8°. Ses ouvrages ont été rassemblés en six livres. Londres, 1663, in-4°.

BANISTER (Richard), chirurgien anglais, parent du précédent, vivait dans le 17e siècle. Il publia une *Description anatomique de l'œil*. On la trouve dans la première partie d'un ouvrage qui fut imprimé à Londres en 1622, et dont le titre peut se rendre par celui-ci : *Traité merveilleux des yeux*, contenant la connaissance et la cure de 113 maladies auxquelles cette partie et les paupières sont sujettes.

BANISTER (Jean), missionnaire de l'église anglicane, et botaniste de la Virginie. Après avoir séjourné aux Indes orientales, il s'établit dans cette province vers la fin du 17e siècle, et se dévoua tout entier à la recherche des plantes de cette partie de l'Amérique ; il les assembla, les décrivit, et dessina les figures des espèces rares. Il devint la victime de ses études favorites. Dans une de ses courses, il tomba du haut d'un rocher, et périt. C'est par cette raison que l'illustre Linné, qui avait toujours soin que le nom d'une plante fît allusion aux habitudes du personnage dont elle portait le nom, donna à une espèce celui de *scandens* ou *grimpante*. Ses amis, savans dans la botanique, ont consacré sa mémoire, en donnant à une plante de la décandrie ou de la famille des Malpighiacées le nom de *Banisteria*.

BANKER (Jacob), peintre d'histoire et de portraits, né à Harlingen en Frise, en 1609, est mort à Amsterdam en 1651.

BANKERT (Joseph Vau Troppen dit *de Flessingue*), né de parens obscurs, parvint, de simple matelot qu'il était d'abord, au rang de commandant de la côte, puis de capitaine de vaisseau, et de vice-amiral. Il fonda sa réputation par un combat que, seul, il soutint contre treize vaisseaux de Dunkerque. Il en coula trois à fond, et se sauva des mains des dix autres. Il n'y eut que lui à son bord, qui ne fut pas blessé. Dans une autre occasion, abordé par deux vaisseaux espagnols, il établit son fils, encore enfant, avec une mèche allumée à côté de la Sainte-Barbe. Il était décidé à se faire sauter en l'air, plutôt que de se rendre. Son courage obligea les ennemis à lâcher prise. En 1628, il commandait un vaisseau dans la flotte du célèbre amiral Pierre Hein, à l'importante prise des galions espagnols venant du Pérou au Mexique. L'année suivante, il seconda la glorieuse entreprise des Hollandais sur Fernambouc au Brésil. En 1637, 1638, 1639, il rendit encore les plus grands services à sa patrie. La première, avec 4 vaisseaux, il se battit contre sept de Dunkerque, dont il en prit trois : la dernière, il eut beaucoup de part aux succès qui immortalisèrent l'amiral Tromp. En 1645, la compagnie des Indes occidentales lui conféra, avec le rang d'amiral, le commandement d'une flotte de 52 voiles, qu'elle envoya au Brésil. En croisière avec

cinq vaisseaux, à la hauteur de la baie de Tous-les-Saints, il rencontra une escadre de sept navires portugais ; un seul se sauva, il en coula un à fond, et en prit cinq. A son retour de cette expédition, une attaque d'apoplexie le tua sous la ligne. Ses fils rapportèrent en Hollande sa dépouille mortelle.

BANKERT (Adrien), né à Flessingue, fils du précédent, courut la même carrière que son père, et avec non moins de distinction. Il avait le rang de vice-amiral de la Hollande, et perdit son vaisseau, qui coula à fond dans la bataille que Ruyter livra aux Anglais, le 4 août 1666, et qui fut moins heureuse que celle du mois de juin précédent, prolongée pendant quatre jours. Bankert passa sur un autre navire, et il rendit encore des services signalés dans cette affaire. En 1667, il joignit, avec cinq vaisseaux, la flotte de Ruyter dans sa glorieuse entreprise sur Chatam. En 1672, il se signala dans trois actions contre les flottes combinées d'Angleterre et de France. En 1674, il devait tenter, avec Tromp et Van Nees, une descente sur la côte de Normandie, qui échoua par la découverte d'une conjuration tramée avec le chevalier de Rohan. Bankert mourut à Middelbourg, en 1684.

BANKERT (Jean), frère d'Adrien, fut tué au service de sa patrie le 13 juin 1665, où le duc d'Yorck et le prince Robert battirent l'amiral d'Obdam, dont le vaisseau sauta en l'air. Il y commandait un vaisseau avec le rang de capitaine.

BANKES (sir Jean), jurisconsulte anglais, né à Keswick, dans le Cumberland, en 1589, et élève du collége de la Reine à Oxford, suivit le barreau, et, en 1630, obtint la place de procureur général. En 1640, il fut président de la cour des plaids-communs. Au commencement de la rebellion, Bankes déploya une grande force contre le parlement. Son épouse, non moins courageuse, défendit contre les troupes des rebelles le château de Corffe, où sa famille demeurait, et donna le temps au comte de Caernavon d'y porter du secours. Sir Jean resta près du roi à Oxford, et mourut dans cette ville en 1644. Il avait composé plusieurs ouvrages de jurisprudence qui n'ont pas vu le jour.

BANKS (Jean), écrivain anglais, né en 1709 à Sunning en Berkshire, était destiné à la profession de tisserand ; mais étant venu à Londres, il parvint à se faire libraire. Ce commerce n'ayant pas été favorable à sa fortune, Banks eut recours à sa plume, et publia plusieurs ouvrages, entre autres *l'Examen critique de la Vie d'Olivier Cromwell*, en 1 vol. in-12, qui eut du succès. Il travailla à divers journaux anglais, et fut auteur de quelques poésies. Il mourut à Islington, en 1751.

BANKS (Jean), poète tragique anglais, vivait dans le 17ᵉ siècle. Ses tragédies sont : I. *Les Rois rivaux*, 1677. II. *La destruction de Troie*, 1679. III. *La Vertu trahie*, 1682. IV. *La Reine d'Albion*, ou *la Mort de Marie, reine d'Écosse*, 1684 et 1702. V. *Le Favori malheureux*, ou *le comte d'Essex*, 1685. VI. *L'Usurpateur innocent*, 1694. VII. *Cyrus-le-Grand*, 1696.

BANKS (Thomas), sculpteur anglais du 18ᵉ siècle, alla étu-

dier son art en Italie, et revint dans sa patrie en 1779. N'y ayant pas trouvé d'amateurs qui voulussent lui acheter ses statues, il se rendit à Pétersbourg, en 1781, et l'impératrice lui acheta sa statue de l'*Amour*, qu'il avait faite à Rome, et qui est un de ses chefs-d'œuvre. On cite encore de lui une autre statue représentant *Caractacus*. Pendant son séjour à Londres, Banks avait fait les monumens du célèbre Nelson et du capitaine Burgess; mais il ne fut pas heureux dans ces grandes compositions.

BANKS (sir JOSEPH), président de la Société royale de Londres, et correspondant de l'Institut de France, naquit en Angleterre vers l'an 1740, d'une famille noble de Suède. Après avoir fait de brillantes études, qu'il avait achevées à l'Université d'Oxford, il se livra avec passion à celle de l'histoire naturelle, et fit un voyage à la côte du Labrador, et de Terre-Neuve. Il suivit ensuite le fameux capitaine Cook dans son 1er voyage autour du Monde, pendant les années 1769, 1770 et 1771. Il contribua puissamment au succès de cette entreprise, pour laquelle il emmena à ses frais le docteur Solander, suédois d'origine, et disciple de Linné, deux dessinateurs, un secrétaire, et quatre domestiques. Il courut de grands dangers, et faillit perdre la vie à la Terre-de-Feu et à Otaïti. Les sciences sont redevables à sir Joseph Banks, d'un grand nombre de faits et d'observations qui n'avaient pas été recueillies par Cook. On lui doit aussi les dessins et les gravures qui ornent la belle édition in-4° du *premier Voyage de Cook*, Londres, 1773, en anglais. Cette expédition fit beaucoup d'honneur à Banks, et le gouvernement le consulta toujours sur toutes les expéditions de ce genre qui eurent lieu depuis. De retour en Angleterre, Banks loua un navire, et fit, avec le docteur Solander, un voyage dans l'Islande et aux îles Hébrides, ou îles occidentales d'Écosse. Ce fut au retour de ce voyage que sir Joseph Banks fit connaître à l'Europe la magnifique grotte de *Staffa*, dont il donna la description, et qui, depuis cette époque, a excité la curiosité de tant de voyageurs. En 1778, il fut nommé président de la Société royale de Londres, En 1781, il fut créé baronnet et membre du conseil privé du roi d'Angleterre. Il avait aussi le titre de chevalier de l'ordre du Bain, honneur qui n'est accordé ordinairement qu'aux personnes du plus haut rang, ou de la naissance la plus distinguée. Ce fut par ses soins et sous ses yeux que se forma la collection la plus complète de livres sur l'histoire naturelle, qui existe en Europe. Le catalogue de cette collection a été imprimé en 5 vol. in-8°, sous ce titre: *Catalogus bibliothecæ Historico-naturalis*. Jos. Banks, Londres, 1796-1800, papier vélin. Quoique la latinité de ce catalogue soit quelquefois barbare et incorrecte, il n'en renferme pas moins des détails curieux qui le rendent indispensable aux naturalistes et aux bibliographes. Les exemplaires en sont peu communs en France. Ce catalogue a été publié par Jonas Dryander. Sir Banks a composé un grand nombre de *Mémoires*, qui ont été insérés dans les *Transactions philosophiques*, dans *l'Archæologia*, et dans les divers Recueils

périodiques anglais et américains, consacrés à l'agriculture et aux arts. En 1805, il publia un opuscule sur une maladie du blé : *A short account of the cause of the disease in corn, called by farmers the Blight the Mildew, and the Rust*, in-8°, avec une planche. Ce fut le chevalier Banks qui fit restituer à la France les papiers relatifs au voyage de la Pérouse et d'Entrecasteaux, qui étaient tombés au pouvoir des Anglais. Sa maison était devenue, à Londres, le rendez-vous des savans de tous les pays. Il est mort au mois de juillet 1820, âgé de 80 ans.

BANNAKER (Benjamin), nègre du Maryland, distingué par ses manières polies, aimables, s'est placé parmi les savans comme astronome et mathématicien. Sa première éducation l'avait confiné dans la classe des hommes illettrés. Guidé par son génie, sans autres livres que les ouvrages de Ferguson et les Tables de Tobie Mayer, il s'éleva à la connaissance des hautes sciences, qu'il cultivait dans les intervalles de loisir que lui laissait la culture des terres. Il a publié, pendant un certain nombre d'années, des *Éphémérides* adaptées surtout au Maryland et aux États voisins. L'Écriture Sainte était la lecture qui lui plaisait le plus; car il était très-religieux. Bannaker, mort en 1807, dans sa soixante-treizième année, a légué sa bibliothèque et divers manuscrits à un ami qui, sans doute, les publiera, et fera ressortir les talens de ce modeste et savant Africain.

BANNELIER (Jean), avocat au parlement de Bourgogne, et doyen de l'Université de Dijon, vivait dans le 18° siècle; tous ses ouvrages roulent sur le droit et les coutumes du duché de Bourgogne : I. *Introduction à l'étude des Digestes*, Dijon, 1730, in-8°. II. *Traités sur diverses matières du droit français à l'usage du duché de Bourgogne*, avec des notes, Dijon, 1751, et années suivantes, 7 gros volumes in-12 : de la clarté, de la précision et une saine logique caractérisent ces Traités; aussi les décisions de ce célèbre jurisconsulte étaient devenues une autorité au parlement de Dijon. III. *Coutumes du duché de Bourgogne, servant de suite aux Traités du Droit français*, etc., 1776, 1 vol. in-12. IV. *Traité politique et économique des cheptels*, Dijon, 1766, in-12. V. Bannelier est aussi auteur des *notes* dans le premier volume des *Arrêts notables* du parlement de Dijon, par F. Perrier.

BANNERMAN (Alexandre), graveur anglais, a fait une estampe assez estimée, représentant la *Mort de Saint Joseph*, d'après Vélasquès. Il a gravé aussi beaucoup de portraits, qui font partie de l'ouvrage curieux publié par Horace Walpole, sous le titre d'*Anecdotes sur les arts et les artistes qui ont séjourné en Angleterre*, Londres, 1762. Bannerman était né à Cambridge en 1730.

BANNÈS. *Voy.* Banes.

BANNIER. *Voy.* Banier.

BANQUO, *thane* royal dans le nord de l'Écosse, vivait dans le 11° siècle sous le règne de Dunkan. Comme il punissait sévèrement les crimes, des malfaiteurs qui redoutaient sa justice l'attaquèrent dans son château, le couvrirent de blessures, et le lais-

sèrent pour mort sur la place, pour aller piller ses propriétés. Rendu à la vie par de fidèles serviteurs, Banquo alla demander vengeance au roi. Celui-ci n'employa d'abord que des demi-mesures qui furent sans succès; mais voyant que les rebelles prenaient une attitude menaçante, il envoya contre eux Macbeth, son cousin-germain, et Banquo, qui les battirent de poste en poste, et les bloquèrent dans leur dernière citadelle, où ils aimèrent mieux s'entre-tuer que de se rendre. Macbeth envoya au roi la tête de leur chef Macduald, et fit exposer son corps et ses membres sur les endroits les plus élevés, pour épouvanter ceux qui seraient tentés de se révolter. Peu après cette expédition, Banquo se distingua dans la guerre que Duncan eut à soutenir contre les Danois, qui occupaient alors l'Angleterre. Peu après, Macbeth conspira contre Duncan, et monta sur le trône. L'Histoire rapporte que Banquo qui, jusque-là, avait été d'une intégrité incorruptible, fut, non le complice, mais le confident muet de l'attentat de Macbeth. Cette faute fut cruellement punie, par celui-là même qui l'avait provoquée. Macbeth, poursuivi par l'ombre de son roi, se défiant de ceux même qui avaient servi son ambition criminelle, invita Banquo à un repas, où il fut assassiné. Son fils, Fléanchus, qui l'avait accompagné, s'échappa; et ce ne fut qu'après la mort du tyran, qu'il revint en Écosse où il fut créé *Stuart*. Toutes les anciennes chroniques le regardent comme le chef des diverses branches de la maison royale des Stuart.

BANTI, née à Crema en 1757, cantatrice italienne qui a soutenu sa réputation sur tous les théâtres de l'Europe, et particulièrement pendant neuf années sur celui de Londres. Elle mourut à Bologne le 18 février 1806.

BANZER (Marc), né à Augsbourg en 1592, étudia la médecine, et se fit recevoir dans le collége des médecins de sa patrie, en 1619 : il y pratiqua son art jusqu'à l'époque où son attachement à la religion luthérienne l'en fit sortir. Il erra alors de ville en ville, et se fixa enfin à Wittemberg, où il obtint une chaire de médecine. Il mourut dans cette ville en 1664. On a de lui : I. *Fabrica receptarum*, Augustæ Vindelicorum, 1622, in-8°. II. *Controversarium Medico-miscellanearum, Decades tres*, Lipsiæ, 1649, in-4°.

BAODAN, commença à régner en Irlande vers l'an 565 ; mais son règne fut de courte durée. Il fut dépouillé de ses états par un puissant compétiteur nommé Colman, qui le poursuivit jusque dans le monastère du fameux Columba, devenu depuis l'*apôtre des Pictes*, l'arracha de cet asile sacré, et le fit massacrer. Révoltée de cet abominable attentat, l'Ultonie entière prit les armes, à la voix de Columba, et vengea la mort de Baodan par celle de son meurtrier.

BAONE (Cecilia de). *Voyez* Ezzelin IV et V.

BAPST (Michel), médecin allemand, vivait dans le 16e siècle. Il est auteur de deux ouvrages, l'un intitulé : *Juniperetum oder Wachholder-Garten*, etc. Eisleben, 1601, 1605 et 1675. *Traité des propriétés attribuées au genévrier;* l'autre intitulé : *Neues Arznei-Kunst und Wunderbuch*, est un traité

de chirurgie, en 3 volumes, dont le premier parut à Mulhausen, 1590; le second à Leipsick, 1592; et le troisième à Eisleben en 1596.

BAPTISTE. *Voyez* BATISTE.

BAPTISTIN ou BATISTIN (JEAN-BAPTISTE STUCK, dit), né à Florence, mort à Paris vers 1745. Il a fait la musique de trois opéras; savoir, en 1709, ***Méléagre***, paroles de Jolly; en 1711, ***Manto la Fée***, paroles de Menesson; en 1720, ***Polydore***, paroles de Laserre. Sa réputation est principalement fondée sur des *Cantates;* il en a donné quatre livres qui ont paru en différens temps. Celle *de Démocrite et Héraclite* est admirable par sa musique toute pittoresque. Ce fut Baptistin qui le premier fit connaître en France le *Violoncelle*, instrument sur lequel il était d'une grande force. Louis XIV lui accorda une pension.

BAQUERRE. *Voy.* BACQUERRE.

BAQUET. *Voyez* BACQUET.

BAQUOY (MAURICE), nous a laissé plusieurs pièces gravées à l'eau forte, telles que des *Vignettes*, d'après les dessins de Boucher, pour l'Histoire de France du père Daniel; un *Combat naval*, d'après Martin (l'un des quatre exécutés pour le czar), etc.

BAQUOY (JEAN), fils de Maurice, dont il vient d'être parlé, a hérité du talent de son père pour les vignettes. Il a gravé celles des *Métamorphoses d'Ovide*, in-4°, et beaucoup d'autres très-jolies qui ornent différens ouvrages. Il est mort à Paris en 1778.

BAR (DON JAN DE), né à Reims vers la fin du 17° siècle, mort à Paris, dans le couvent des Blancs-Manteaux, le 25 novembre 1767, a coopéré avec ses confrères François Pradier, et Nicolas Jalabert, à l'ouvrage intitulé : *Etat de la France*, par les bénédictins, Paris, 1749, 6 vol., in-12.

BAR (JEAN-LOUIS DE) né dans le pays d'Osnabruck vers 1701, était prévôt héréditaire du chapitre d'Osnabruck. Passionné pour la poésie française, il la cultiva avec plus de succès que tous les autres allemands qui l'avaient tenté jusque-là. On a de lui plusieurs ouvrages : I. ***Epîtres diverses sur des sujets différens*** (ouvrage en vers), Londres, 1740, 2 vol. in-12; Amsterdam, 1751, 3 vol. in-8°; elles ont été traduites en allemand. II. ***Consolations dans l'infortune***, poème en sept chants, Hambourg et Leipsick, 1758, in-8°. III. ***L'anti-Hégésias***, dialogue en vers sur le suicide. Hambourg, 1762, in-8°. IV. ***Babioles littéraires et critiques***, en prose et en vers, Hambourg, 1761, 1764, 5 vol. in-8°.

BAR (JEAN-ETIENNE), avocat à Thionville, fut élu, en septembre 1791, député de la Moselle à la Convention nationale. Dans le procès de Louis XVI, il vota contre l'appel au peuple, pour la mort, et contre le sursis. Ayant été nommé secrétaire de la Convention en 1794, il demanda la cassation du jugement de son malheureux collègue Dechézeaux, condamné à mort par la commission militaire établie à Rochefort par Lequinio, et fit rendre un décret qui défendait aux juges de prononcer sur le sort des fonctionnaires détenus pour fait d'arrestations ordonnées par eux. L'année suivante, il passa au conseil des Anciens, et en sortit le 20 mai 1796. Il fut alors nommé commissaire près les tribunaux

du Bas-Rhin. Il entra ensuite au corps législatif et soutint le directoire, dans la lutte qui s'éleva en juin 1799, entre cette autorité et le corps législatif. Au mois de mai 1800, Bar fut nommé président du tribunal civil de Thionville, et occupa cette charge jusqu'à sa mort arrivée peu de temps après.

BARABALLI, né à Gaëte, fut un poète qui ne croyait pas devoir le céder à Pétrarque. Léon X, trouvant cet orgueil ridicule, voulut s'amuser à lui accorder, comme à ce grand poète, les honneurs du triomphe, afin de voir comment il soutiendrait cette cérémonie. Il invita même beaucoup de poètes d'Italie à se trouver à Rome le jour de Saint-Cosme et Saint-Damien, qu'il avait désigné pour cette comédie. Ceux-ci se rendirent chez lui pour le conduire au palais de Léon X. Baraballi récita en présence du pontife des vers qu'il avait composés; il les prononça d'un ton emphatique et bizarre; tous les poètes feignirent de les admirer, et le déclarèrent digne du triomphe. On le fit monter sur un éléphant, qui devait le conduire au capitole; mais sur le pont, l'animal entra en fureur, jeta Baraballi à terre, renversa plusieurs personnes de son escorte, et s'en retourna ensuite tranquillement dans la cour du palais. Ainsi finit le ridicule triomphe du rival de Pétrarque.

BARABAND (Jacques), peintre de fleurs et d'animaux, fils d'un artiste de la manufacture de tapis à Aubusson, naquit dans cette ville en 1772. Il eut pour maître Malaine, peintre et dessinateur de la manufacture des Gobelins, avec lequel il s'était lié d'amitié. Il peignit indistinctement les fleurs, les ornemens et les animaux, mais il s'adonna plus particulièrement à l'étude des oiseaux. Le célèbre naturaliste voyageur, Le Vaillant, trouva en lui le dessinateur qu'il cherchait depuis long-temps. Baraband fit pour son grand ouvrage plus de cent espèces de *perroquets*, tous les *oiseaux* de paradis, les *barbus*, les *guépiers*, etc. Il a fait pour la commission d'Égypte beaucoup de *dessins* en oiseaux, serpens, insectes ou coquilles. En 1808, il exposa au Musée deux *oiseaux* peints, qui lui valurent le prix d'une médaille d'or. On remarque entre autres chefs-d'œuvre de Baraband, le plafond d'un cabinet portatif en bois d'acajou, orné d'arabesques en bronze doré et platine, ainsi que des peintures de nos plus illustres maîtres. Ce beau monument fut exécuté à Paris en 1804, pour le roi d'Espagne, d'après les dessins de Charles Percier, membre de l'Institut et l'un de nos plus célèbres architectes. Ce grand ouvrage que Baraband peignit à l'huile, rivalise les productions des anciens peintres flamands et hollandais. Il décora aussi la belle salle à manger du château de Saint-Cloud, et donna des dessins d'oiseaux et d'animaux coloriés pour être imités sur la porcelaine, tant à la manufacture de Sèvres qu'à celle de MM. Dihl et Guavrard. Son dernier tableau d'oiseaux est un chef-d'œuvre; il appartient à M. Dufresne, naturaliste, au Musée d'histoire naturelle, *dit* le jardin du Roi. Par un décret rendu le vingt-cinq janvier 1807, Baraband fut nommé professeur de dessin à l'école spéciale des arts et de

dessin de Lyon, où il mourut après dix-huit mois de maladie, le 1er octobre 1809. Ses élèves et ses amis lui élevèrent un mausolée en marbre blanc, qu'ils chargèrent de plusieurs inscriptions touchantes et dignes de ses talens. Ses élèves les plus distingués sont Auguste Pelletier, son beau-frère; Caron, peintre de la manufacture de Sèvres, et les demoiselles de Courcelles et Pauline Dufresne.

BARABAS. *Voyez* BARRABAS.

BARABELLA (ANTOINE LORENZO), né à Campo-Sampiéro, dans l'état de Padoue, vivait au commencement du 15e siècle; il cultiva la poésie latine, et composa une grande quantité de vers avec cette facilité qu'on admire dans Ovide. Ils sont restés manuscrits dans plusieurs bibliothèques. Il mourut, en 1448, à Feltri, où il enseignait la rhétorique.

BARACH, quatrième juge des Hébreux, gouverna ce peuple avec le secours de Débora, et vainquit Sisara vers l'an 1285 avant J.-C.

BARACHIAS, père du prophète Zacharie. C'est un nom commun à plusieurs autres juifs.

BARADAT (SAINT), solitaire dont Théodore a fait mention. Il n'avait pour vêtement qu'une peau de bête fauve, et il vivait dans une espèce de cage, exposé à toutes les intempéries des saisons.

BARADÉE ou BARDAI. *Voyez* ZANZALE.

BARAGUEY-D'HILLIERS (LOUIS), général français, naquit à Paris en 1734, d'une famille noble, et servait au régiment d'Alsace en qualité de lieutenant, au commencement de la révolution dont il adopta les principes avec modération. En 1792, il obtint le commandement d'une légion levée en Savoie, qui était sous les ordres du général Custines. Ce général apprécia en diverses circonstances la valeur et les talens de Baraguey; il le prit en affection et le fit nommer général de brigade. Le mérite de Baraguey se fit encore remarquer dans ce nouveau poste, et on le proposa pour le ministère de la guerre. L'amitié de Custines faillit, à cette époque, lui coûter la vie; il fut traduit avec ce général devant le tribunal révolutionnaire, mais comme on craignait sans doute que ses dépositions ne justifiassent trop évidemment Custines, il fut acquitté de toute accusation, mais retenu comme suspect. Rendu à la liberté, il fut employé sous les ordres du général Menou, et manqua d'être aussi enveloppé dans les disgraces de ce général. En 1796, il passa à l'armée d'Italie; puis, ayant été nommé général de division, il fit partie de l'expédition d'Égypte. En revenant en France par l'ordre du général en chef, il fut fait prisonnier sur la frégate *la Sensible*, et conduit en Angleterre. A son retour, il fut destitué par suite des accusations qui s'élevèrent contre lui : il demanda alors à être jugé par un consell de guerre, justifia pleinement sa conduite et fut réintégré dans son grade. Sous le gouvernement impérial, il fut élevé au rang de grand-officier de la légion d'honneur, et nommé colonel-général des dragons. Il fit en cette qualité la campagne d'Allemagne de 1805, et y rendit des services importans. Envoyé un peu plu-

tard en Espagne, il battit l'ennemi sous le fort de Figuières et lui prit un convoi considérable. Il passa ensuite à la grande armée employée contre la Russie, et mourut à Berlin, en 1812, au retour de cette malheureuse expédition.

BARAHONA Y PADILLA (Jean), natif de Xérès en Espagne, est auteur d'une paraphrase du Traité italien d'Alexandre Piccolomini, *des Institutions de la vie de l'homme noble*, Séville, 1577, in-8°.

BARAHONA Y SOTO (Louis de), célèbre poète et médecin espagnol, naquit à Lucena dans l'Andalousie. Il florissait vers la fin du 16e siècle. Il exerça la médecine pendant plusieurs années à Archidona, dans le royaume de Séville. Les ouvrages qu'il a laissés sont : I. Des *Eglogues, des Stances*, des *Sonnets*, et d'autres *Poésies* que l'on trouve éparses dans différens recueils espagnols. II. Le poème des *Larmes d'Angélique*, imprimé en espagnol à Grenade en 1586. Ce poème fait suite à celui de l'Arioste sur le même sujet. On pourra se former une idée du mérite des ouvrages de Barahona, par l'éloge suivant, que Cervantes met dans la bouche du curé qui fait la revue de la bibliothèque de don Quichotte, et qui, après avoir examiné le poème des *Larmes d'Angélique*, voulait le condamner aux flammes. « Je pleurerais ce poème, dit ce curé, s'il fallait que j'ordonnasse de le brûler ; car son auteur fut un des plus fameux poètes, non-seulement de l'Espagne, mais encore de l'univers. Il ne fut pas moins heureux dans la traduction de quelques poésies d'Ovide, que dans l'invention de son poème. » On regrette que ces traductions d'Ovide, si appréciées par Cervantes, n'aient pu être conservées.

BARAHONA VALDIVIESO (Pierre), théologien espagnol de l'ordre de Saint-François, vivait encore en 1606. Il se rendit très-habile dans la théologie, et il la professa long-temps. Il a laissé divers ouvrages qui sont la preuve de son savoir.

BARAK, succéda à son cousin Mobarek, qui était mort sans enfans, dans la souveraineté du Turkestan. Il voulut envahir le Khoraçan sur Abaka, empereur des Mogols ; mais cette entreprise ne lui ayant pas réussi, il se tourna du côté de la Chine, et y fit de grands ravages : mais il fut bientôt forcé d'abandonner ses conquêtes, par la valeur et la sagesse de Coblai, qui régnait sur ce vaste empire. Barak quitta le culte idolâtre de Gengis-Kan, un de ses ancêtres, pour embrasser le mahométisme. Il mourut l'an 638 de l'hégire.

BARANOWSKI ou BARANOVIUS (Albert), archevêque de Gnêne en Pologne, vivait sous le règne de Sigismond II, et mourut en 1615. Il a laissé plusieurs ouvrages dont voici les principaux : I. *Constitutiones synodi diœcesanæ Uladislaviensis ann.* 1607 *celebratæ*, Cracovie, 1607. II. *Concilium provinciale regni Poloniæ ann.* 1607 *celebratum*, Cracovie, 1611. III. *Synodus diœcesana Gnesnensis habita* 1612, Cracovie, 1612.

BARANOWSKI (Stanislas a Rzeplin), noble polonais du 17e siècle, qui a continué en langue polonaise les *Insignia, facino-*

raque præclara Nobilitatis Polonicæ de Barthelemy Paproz, jusqu'à l'année 1635. Cette continuation n'a pas été imprimée.

BARANTE (N. de), père de l'auteur de la *Littérature française pendant le 18e siècle*, fut préfet de Genève, où son administration, et surtout sa conduite politique, trouvèrent un grand nombre de détracteurs. Il se délassait souvent de ses fonctions administratives par la culture des lettres. On a de lui une *Géographie élémentaire* assez estimée, et une *Introduction à l'étude des langues*. Il a fourni à la *Biographie universelle*, plusieurs articles qui annoncent un esprit supérieur, entre autres ceux de Théodore de Bèze, de Calvin et du chancelier Duprat. Il est mort en 1812.

BARANZANO (Redemptus), religieux barnabite, né à Serravalle, aux environs de Verceil, dans le Piémont, en 1590, fut fait professeur de philosophie et de mathématiques à Annecy, où il se distingua par la subtilité de son esprit. Le général de son ordre l'ayant envoyé en France pour y faire quelques établissemens, il vint à Paris, et se fit un nom comme philosophe et comme prédicateur. C'est un des premiers qui eut le courage d'abandonner Aristote. Il mourut à Montargis le 23 décembre 1622, âgé de 33 ans. La Mothe-le-Vayer le place parmi les premiers esprits de son siècle. Il ajoute que Baranzano l'avait plusieurs fois assuré « qu'il se ferait revoir à lui, s'il partait le premier de ce monde »; mais il ne tint point parole. Le chancelier Bacon faisait autant de cas de lui que la Mothe-le-Vayer. Quoique les systèmes que ce barnabite opposa à ceux d'Aristote n'aient pas fait fortune, on peut juger qu'il aurait été beaucoup plus loin si la mort ne l'avait enlevé dans sa première jeunesse. Nous avons de lui : I. *Campus philosophicus*, 1620, in-8°. II. *Uranoscopia, seu universa doctrina de cœlo*, 1617, in-fol. III. *De novis opinionibus physicis*, in-8°, 1617.

BARAT (Nicolas), mort vers 1706, professeur de langue hébraïque, a, de société avec Charles Bordes, donné une nouvelle édition du *Glossarium universale hebraïcum*, auctore Lud. Thomassino, Paris, ex typog. regiâ, 1697, in-fol.

BARAT (Pierre), élève de Richard Simon, attaché à la bibliothèque Mazarine, mort vers 1750, est auteur d'un ouvrage sous le titre de *Bibliothèque choisie*, Amsterdam, 1714, 2 vol. in-12.

BARATELLA (Antoine Laurecio), poète latin très-fécond, né près de Padoue, mort en 1448 à Feltri, où il professait la rhétorique, composa, dit-on, soixante mille vers dans sa vie. Mais il paraît que son talent ne répondait pas à sa fécondité; car aucune de ses poésies n'a été imprimée. Ses manuscrits sont conservés à Padoue, à Trévise, à Milan et à Venise.

BARATIER (Jean-Philippe), naquit le 19 janvier 1721, à Schwabach, dans le margraviat d'Anspach. Son père qui était pasteur de l'église française de ce lieu, lui apprit à écrire à l'âge de 3 ans. Dès l'âge de 4 ans il parlait le latin, le français et l'allemand, sans connaître ni grammaire ni dictionnaire. Il apprit

parfaitement le grec à 6, et était si versé dans l'hébreu à 10, qu'il traduisait la bible hébraïque, sans points, en latin ou en français, à l'ouverture du livre. Il donna, en 1730, une *Notice exacte de la grande Bible rabbinique*, en 4 vol. in-fol., publia, trois ans après, l'*Itinéraire du rabbin Benjamin*, 2 vol. in-8°, 1734, et l'accompagna de *Dissertations* qui auraient fait honneur à un savant consommé. Il s'adonna ensuite à l'étude des Pères, des conciles, de la philosophie, des mathématiques, et surtout de l'astronomie. Cet enfant proposa à l'Académie de Berlin un moyen pour trouver la longitude de la mer. Il vint ensuite lui-même en cette ville. Passant à Hall avec son père, en 1735, le chancelier Ludwic lui offrit de le faire recevoir *gratis* maître-ès-arts. Baratier, flatté de cette proposition, composa sur l'heure, en présence de l'université, quatorze *Thèses*, qu'il fit imprimer la même nuit, et les soutint le lendemain en public pendant trois heures avec un succès extraordinaire. L'Académie l'agrégea solennellement au nombre de ses membres. Il fut présenté au roi de Prusse comme un prodige d'érudition. Ce prince, qui n'aimait pas les savans, lui demanda, pour le mortifier, s'il savait le droit public ? Le jeune homme étant obligé de convenir que non. « Allez l'étudier, lui dit-il, avant de vous donner pour savant. » Baratier y travailla si fort, renonçant à toute autre étude, qu'il soutint sa thèse de droit public au bout de 15 mois. Mais il mourut peu de temps après, à Hall, de l'excès du travail, en 1740, âgé de 19 ans 8 mois et 7 jours. L'étude avait miné sa santé, naturellement faible et délicate. On dit qu'il passait douze heures au lit jusqu'à l'âge de dix ans, et dix heures depuis ce temps-là jusqu'à sa mort. Si Baillet avait vécu de son temps, il l'aurait mis à la tête de ses *Enfans célèbres*. Baratier était bien au-dessus de Pic de La Mirandole, en ce qu'il approfondit tout ce que ce prince n'avait fait qu'effleurer. Outre les ouvrages déjà cités, on en a encore d'autres de lui. Les principaux sont : I. *Anti-Artemonius, seu Initium sancti Joannis ex antiquitate ecclesiasticâ adversùs Artemonium vindicatum atque illustratum*, Nuremberg, 1735, in-8°, qu'il publia à l'âge de 14 ans. II. *Disquisitio chronologica de successione antiquissimâ episcoporum Romanorum, à Petro usque ad Victorem*, etc. Utrecht, 1740, in-4°. III. *Défense de la monarchie sicilienne*, traduit de l'allemand par J. P. de Ludwic, Hall, 1738, in-8°. IV. Plusieurs *Lettres et Dissertations* insérées dans les divers volumes de la *Bibliothèque germanique*, etc. On trouve à la fin de la vie de ce jeune homme célèbre, par Formey, Utrecht, 1741, un catalogue détaillé de ses manuscrits.

BARATOTTI (GALERANA), nom sous lequel Archangela Tarabotti, vénitienne, religieuse du convent de Sainte-Anne, ordre de Saint-Benoît, a publié un roman intitulé : *La semplicità ingannata*, Leida, 1654, in-12, Elzevier.

BARATTIERI (CHARLES), cadet de la famille des comtes de ce nom, né à Plaisance vers 1738, mort dans la même ville vers 1806, reçut de ses parens une éducation

soignée. Il possédait, outre le grec et le latin, les principales langues de l'Europe. Son penchant l'entraînait surtout vers l'étude des sciences physiques et mathématiques, sciences qui devaient être un jour le fondement de sa réputation. Ses études terminées, il parcourut l'Allemagne, la Prusse, la France et l'Angleterre. Il donna, dans ce dernier pays, plusieurs dissertations très-savantes sur différens sujets. Bientôt après, il combattit le système de Newton sur la lumière, et adopta l'opinion de Dufay et de plusieurs autres anti-Newtoniens, qui voulaient réduire les couleurs solaires à trois. On voit le développement de sa théorie dans une dissertation imprimée à Plaisance, sous ce titre : *Congnietturasulla superfluità della materia colorata e de' colori nella luce, et del supposto intrinseco suo splendore.* On voit l'*Éloge de Barattieri*, au commencement *du Traité de physique mis à la portée de tout le monde, d'après le système de Newton*, par A. P. Justin Duburgna, Paris, 1806, in-8°.

BARAZE (Cyprien), missionnaire jésuite, alla prêcher l'Évangile vers 1675, chez les Moxes, nation sauvage de l'Amérique méridionale. Il les rassembla, les civilisa peu à peu, leur apprit à cultiver leurs terres, à faire de la toile pour se vêtir, à exercer les arts les plus nécessaires à la vie. Après vingt-sept ans de travaux apostoliques chez ce peuple, Baraze ayant voulu entreprendre la conversion et la civilisation des Barres, nation voisine, périt victime de son zèle pour la religion et le bien de l'humanité. Les barbares qu'il voulait éclairer, le massacrèrent le 16 septembre 1702. Baraze était alors âgé de 61 ans.

BARBA (Alvarès-Alonzo), prêtre espagnol, se livra à l'étude de la minéralogie et surtout de la métallurgie. Il était curé de Saint-Bernard du Potosi, au commencement du 17e siècle, et est auteur d'un livre fort rare, intitulé *Arte de los metalles*, Madrid, 1640, in-4°. Il a été réimprimé en 1729, in-4°; et l'on a joint à cette édition, le Traité d'Alonzo Carillo Lasso, sur les anciennes mines d'Espagne, imprimé auparavant à Cordoue en 1624, in-4°. Il y a un Abrégé du *Traité de l'Art métallique* de Barba, traduit en français par Hautin de Villars, Paris, 1730, in-12, auquel on a joint la *Métallurgie, ou l'art de tirer et de purifier les métaux*, du même auteur, traduit de l'espagnol par Gosfort, avec un Discours préliminaire par l'abbé Lenglet du Fresnoy, Paris, 1751, 2 vol. in-12. *Voyez* Lenglet, numéro XVI de ses ouvrages.

BARBA (Pierre), professeur de la faculté de médecine en l'université de Valladolid, fut premier médecin de Philippe IV en 1621. Les ouvrages qu'il a publiés sont : I. *Vera Praxis de curatione tertianæ stabilitur, falsa impugnatur, liberantur Hispani medici à calumniis*, Séville, 1642, in-4°. Ce traité a principalement pour objet de prouver les vertus du quinquina pour la guérison de la fièvre tierce. II. *Resunta de la materia de peste*, Madrid, 1648.

BARBA (Pompée della), né à Pescia en Toscane, philosophe, médecin du pape Pie IV, se rendit recommandable par son érudition. Il ajouta un très-bon *Commentaire* au Traité de Cicéron sur la rhétorique, Venise, 1553 et 1554. On a encore de lui : *Dia-*

logo delle armi et delle lettere, Venise, 1558 et 1578, in-8°; *De secretis naturæ*, Venise, 1558, in-8°; *de Balneis montis Catini, dans le Voyage dans la Toscane* du docteur Targioni, volume 3. Barba était membre de l'Académie de Florence, et y lut en 1548, une exposition ou explication d'un sonnet platonique. Cet opuscule, divisé en cinq chapitres, a été imprimé à Florence, 1549, in-8°; Barba y est désigné sous le nom de Pompeo da Pescia. Le sujet de ce sonnet est le premier effet de l'amour, qui est, suivant le texte, *de séparer l'ame du corps de l'amant*. Et les cinq chapitres de l'exposition roulent sur *l'immortalité de l'ame selon Aristote et selon Platon*. On voit dans les *Fasti consolari*, pag. 74, de Salvini, que Barba fut le premier instituteur de cet usage académique. Il avait aussi commencé une traduct. ital. de *l'Histoire naturelle* de Pline.

BARBA (SIMON DELLA), frère du précédent, était, comme lui, natif de Pescia, et membre de l'Académie de Florence. Il publia de concert avec son frère, un ouvrage intitulé : *La Topica di Cicerone, tradotta, col comento nel quale si mostrano gli esempj di tutti i luoghi, cavati da Dante, dal Petrarca e dal Boccaccio, e le differenze locuti di Boezio, cavate da Temistio e Cicerone, ridotte in arte, tradotte ed abbreviate*, Venise, 1556. La traduction des *Topiques* est de Simon; le reste est de Pompée.

BARBA (PONS), troubadour, sujet d'Alphonse II, roi d'Aragon, se plaignait dans une sirvente des dangers de la flatterie. «Les grands, dit-il, commettent des fautes si énormes, qu'on ne devrait parler d'autre chose.... Cependant la crainte me retient; car on n'est pas aussi hardi à leur dire des vérités qu'à leur prodiguer de fausses louanges. Aussi en sont-ils moins vertueux depuis qu'ils éloignent les censeurs et qu'ils enrichissent des flatteurs qui applaudissent à leurs égaremens.... »

BARBA (JEAN SANCHEZ), sculpteur, né en 1615, dans les montagnes de Burgos. L'envie de se faire connaître et de se perfectionner en même temps, le fit aller à Madrid, où l'on voit la plupart de ses œuvres. Il mourut dans cette ville en 1670. Ses ouvrages les plus remarquables sont dans l'église des Carmes-Chaussés de Madrid, dans la paroisse de Sainte-Croix, dans le couvent de la Mercy, et surtout son fameux *Christ agonisant*, dans une chapelle des Pères agonisans de cette ville.

BARBA (GENARO DELLA), peintre, né à Massa di Carrara en 1691, était habile coloriste comme on le voit par divers ouvrages faits par lui à Rome, entre autres ceux du palais Corsini.

BARBADILLO (ALPHONSE-JÉRÔME DE SALAS), né à Madrid, fut un des auteurs célèbres de la fin du 16° siècle et du commencement du 17°. Il composa plusieurs *Comédies* très-applaudies en Espagne. Son style élégant et pur contribua beaucoup à perfectionner la langue espagnole; il avait quelque chose de l'urbanité romaine. Ses *Pièces de théâtre* sont pleines de morale et de gaîté. On a encore de lui : un *Recueil de poésies Castillanes*, 1616, in-8°; *Aventures de D. Diego de Noche*, 1623, in-8°; et quelques romans. Il était mort en 1735.

BARBADINO, savant portugais

du 18e siècle, a donné à Paris, en 1746, un traité dans sa langue *Sur l'état présent de la littérature en Portugal*. Un jésuite portugais en a fait une sévère critique, et don Joseph de Mayno a écrit en faveur de l'ouvrage.

BARBADORI (Donato), noble florentin, fut envoyé en qualité d'ambassadeur à la cour d'Avignon, en 1375, pour justifier la conduite de ses concitoyens et la guerre qu'ils faisaient au Pape. Il plaida la cause de sa patrie avec tant d'éloquence, que tous les cardinaux en furent attendris ; Florence n'en fut pas moins condamnée par l'assemblée : alors Barbadori, se tournant vers le crucifix, s'écria qu'il en appelait de ce jugement à Dieu lui-même. En 1379, le peuple s'étant emparé du souverain pouvoir à Florence, Barbadori fut accusé de trahison, et eut la tête tranchée.

BARBADORI (Nicolas), petit-fils du précédent, embrassa avec chaleur le parti de Renaud des Albizzi, et fit tous ses efforts pour expulser les Médicis de Florence. En 1434, les Albizzi ayant été attaqués par leurs adversaires, Barbadori vola à leur défense, et combattit jusqu'à la dernière extrémité ; enfin, contraint de céder à la force, il partagea l'exil de Renaud des Albizzi, son chef.

BARBANÇON (le comte de), né d'une famille noble, fut nommé, en 1789, député de la noblesse de Villers-Cotterets aux États-Généraux. Après y avoir défendu constamment, mais en vain, les principes monarchiques, il émigra, passa dans l'armée de Condé, et fut chargé de plusieurs négociations auprès du commissaire de l'armée autrichienne. Il mourut à Manheim le 19 mars 1797.

BARBARELLI. *Voyez* Giorgion (le).

BARBARIGO (Marc), d'une illustre famille de Venise, devint doge de sa patrie, en 1485. Son gouvernement n'eut rien de remarquable, et ne dura que six mois. — Son frère Augustin, mort en 1501, lui succéda dans cette dignité, et s'opposa aux conquêtes de Charles VIII ; son règne fut pour les Vénitiens une époque de calamités en Italie. — Nicolas Barbarigo, de la même famille, mourut ambassadeur de Venise à Constantinople en 1579. Il écrivit en latin la *Vie du doge André Gritti*, et celle du *cardinal Contarini*. — Un cardinal Barbarigo, de la même famille, mort le 18 juin 1697, a publié des *Lettres pieuses* et un *Traité sur l'art de bien gouverner un diocèse*. Le jésuite Cordora a écrit sa vie.

BARBARIGO (Grégoire), cardinal, né à Venise, d'une famille noble, le 25 septembre 1625, fut successivement évêque de Bergame en 1657, cardinal en 1660, et 4 ans après passa sur le siége épiscopal de Padoue. Il composa quelques constitutions pour son église, et il écrivit en italien vingt-cinq lettres à Magliabecchi, insérées dans le tome 2 des *Lettres* adressées à ce dernier par d'illustres Vénitiens. Barbarigo mourut à Padoue le 18 juillet 1697. Il avait fondé un séminaire dans cette ville, et avait mis tout en œuvre pour que l'instruction y fût très-soignée.

BARBARO (Josaphat), noble vénitien, embrassa le commerce et fit deux longs voyages : l'un en 1436, dans la Tartarie ; l'autre en 1473, en Perse. Il mourut en 1493, dans un âge très-avancé. Il a laissé des relations fort instruc-

tives de ses voyages, elles furent imprimées à Venise, dans une collection fort rare, sous ce titre: *Viaggj fatti da Venezia alla Tana in Persia, India, e in Costantinopoli, con la descrizione delle città, luoghi, siti, costumi, e della Porta del Gran Turco*, per Figliuoli d'Aldo, 1543 et 1545.

BARBARO (François), noble vénitien, né à Venise vers 1398, ne se distingua pas moins par son goût pour les belles-lettres que par ses talens pour la politique et les négociations. Il fut employé plusieurs fois dans les affaires publiques de sa patrie, à laquelle il rendit des services signalés. Etant gouverneur de Brescia en 1438, lorsque cette ville fut assiégée par les troupes du duc de Milan, il la défendit avec tant de courage, qu'après un long siége, les ennemis furent obligés de se retirer. Il fut fait procurateur de Saint-Marc en 1452, et mourut en 1454. Il possédait fort bien les langues grecque et latine; il avait été disciple, pour la première, du célèbre Guarino Veronese. On a de cet homme illustre plusieurs ouvrages en latin, dont le plus connu est un Traité *de Re uxoriâ*, Paris, 1513, in-4°, Amsterdam, 1639, in-12; traduit en français sous ce titre: *De l'état du Mariage*, par Claude Joly, Paris, 1667, in-12. On peut compter encore au nombre de ses ouvrages l'Histoire du siége dont on a parlé, laquelle, quoique sous un autre nom, passe assez généralement pour avoir été écrite par lui-même. Elle fut imprimée pour la première fois à Brescia en 1728, in-4°, sous ce titre: *Evangelistæ Manelmi Vicentini Commentariolum de obsidione Brixiæ, anno* 1438. Le cardinal A. Mar. Quirini a recueilli et fait imprimer ses lettres sous ce titre: *Francisci Barbari et aliorum ad ipsum epistolæ, cum diatribâ præliminari*, Brixiæ, 1743, 2 vol. in-4°.

BARBARO ou BARBARUS (Hermolaus), petit-fils du précédent, naquit à Venise l'année de la mort de son grand-père. Il fut auteur à 18 ans. Les Vénitiens lui donnèrent des commissions importantes auprès de Frédéric III et de Maximilien son fils. Il fut ensuite ambassadeur, en 1455, à Rome. Innocent VIII le nomma évêque de Vérone, ensuite au patriarchat d'Aquilée; mais le sénat, irrité de ce qu'Hermolaüs avait accepté cette dignité, contre la défense expresse faite à tous les ministres de la république de recevoir aucun bénéfice, lui défendit de profiter de cette nomination, sous peine de voir ses biens confisqués. Hermolaüs, qui ne voulait pas renoncer à son patriarchat, mourut à Rome, dans une espèce d'exil, en 1493. On a de lui des *Paraphrases sur Aristote*; une *Traduction de Dioscoride, avec des notes*; et des *Éditions* de Pomponius Mela et de Pline le naturaliste, Bâle, 1525, in-fol. Il corrigea, dans le premier auteur, trois cents passages, et près de cinq mille dans le second; il en altéra néanmoins quelques-uns. Ce dernier ouvrage lui fit plus d'honneur; il est en deux parties, Rome, 1492 et 1493, in-folio. Le père Nicéron a donné la liste des ouvrages de Barbaro dans ses Mémoires. *V.* Étienne de Byzance.

BARBARO (Ermolao), né à Venise en 1410, fut nommé en 1442, à l'évêché de Trévise, et transféré en 1453, au siége de Vé-

rone. En 1460, il fut envoyé légat du pape Pie II, auprès de Charles VII, roi de France. Il mourut à Venise en 1471. Il avait composé plusieurs ouvrages; entre autres une version latine de quelques Fables d'Ésope; mais aucun n'a vu le jour.

BARBARO (Daniel), noble vénitien, patriarche d'Aquilée, arrière petit-fils de François Barbaro, né en 1513, se distingua par son savoir et par sa capacité dans les affaires publiques, ce qui le fit choisir en 1548, par le sénat de Venise, pour être ambassadeur de la république en Angleterre, où il resta jusqu'en 1551. C'est à lui que la ville de Padoue doit l'établissement du jardin botanique qu'elle possède. Il mourut en 1570, et laissa plusieurs ouvrages estimés, dont les principaux sont : I. Un *Traité de l'Éloquence*, en forme de dialogues, imprimé à Venise en 1557, in-4°. II. *Pratica della Perspettiva*, Venise, 1568, in-fol. III. Une *Traduction italienne* de Vitruve, *avec des Commentaires*, Venise, 1556, in-fol.; ouvrage estimé, dont la meilleure édition est celle de Venise, 1567, in-4°, figures.

BARBAROUX (Charles), né à Marseille, député à la Convention nationale, fut l'un des chefs marseillais qui vinrent à Paris, dès le mois de juillet 1792, pour combiner une insurrection contre la monarchie, qui éclata le 10 août suivant. Nommé député à la Convention, il se prononça contre Marat et contre Robespierre : il fut l'un des premiers à demander le jugement de Louis XVI, ce fut lui qui lut l'acte d'accusation. Il dénonça la faction des Orléanistes et les prétentions de Robespierre à la dictature. Bientôt après, il eut le courage d'accuser les jacobins. Le 2 juin 1792, à l'époque de la lutte qui renversa son parti, connu sous le nom de *parti de la Gironde*, il entendit avec calme prononcer son décret d'arrestation. Fugitif dans le Calvados, où il tenta en vain d'opérer un soulèvement, il s'embarqua ensuite à Quimper, pour Bordeaux; mais à peine fut-il arrivé dans cette dernière ville, qu'il y fut reconnu et décapité le 25 juin 1794. Son éloquence naissait de son extrême irascibilité; calme et de sang-froid, il n'avait plus aucun talent oratoire. Madame Roland, dans ses *Mémoires*, dit que Barbaroux était aussi beau qu'Antinoüs.

BARBATELLI (Bernardin), très-bon peintre italien, élève de Ghirlandaio à Florence, vint à Rome, où son assiduité au travail fut telle, qu'on prétend qu'il négligeait de manger et de dormir. Ce laborieux artiste a excellé dans l'histoire, les fleurs, les animaux et les fruits.

BARBATO (Saint), premier évêque de Bénévent, alla porter les lumières de l'Évangile chez les Lombards, sous le pontificat de Vitalien.

BARBATO (Marc), de Sulmone, orateur et poète du 15e siècle. On trouve beaucoup de lettres que lui écrivit Pétrarque, et dans lesquelles il lui parle ainsi : *Barbatus meus sulmonensis amicus*. On conserve encore un vol. de ses *Poésies* manuscrites dans la bibliothèque des frères mineurs observantins de Sulmone.

BARBATO (Pétrone), poète italien, natif de Foligno, et mort dans la même ville en 1554, fut un de ceux qui mirent en vogue les vers *sciolti* ou *non rimés*. Ses poésies ont été recueillies sous ce

titre : *Rime di Petronio Barbato gentiluomo di Foligno, estratte da' varie raccolte del secolo 16 et da' suoi manoscritti originali*, etc. Foligno, 1712, in-18.

BARBATO (Barthélemi), littérateur de Padoue, dans le 17e siècle, cultiva la poésie, et a publié : I. *L'Histoire de la peste de Padoue, en* 1631, Rovigo, 1640, in-fol. II. *La Vie du Tasse*, réunie à l'édition de la Jérusalem délivrée, imprimée à Padoue en 1628. — Jérôme Barbato, de la même famille, fut un médecin renommé. Il découvrit, le premier, dans le sang, le fluide laiteux ou albuginé, et publia un *Traité* sur cet objet. On lui en doit d'autres sur la *Goutte, et sur la formation et la nutrition du Fœtus*, Padoue, 1676. Dans cet ouvrage, on remarque des vues nouvelles et beaucoup d'érudition ; car dans les 16e et 17e siècles l'érudition tenait fort souvent lieu de logique et de raisonnement.

BARBATO (Horace), de Saint-Grégoire de la Molinara, légiste renommé dans son temps. Il fit imprimer en 1643, *Modestinus elucidatus, sive de fideicommisso, majoratu, ac primogenitura personali*, 1637, in-fol.; *de Divisione fructuum inter plures, illosque diversos tractatus*, Gaffari, 1638.

BARBAULD (Anne-Lætitia-Aikin), fille d'un prêtre presbytérien, épousa un maître d'école de Hampstead. On a d'elle : I. *Poésies*, 1770 ; elles eurent cinq éditions. Les pièces qui composent ce recueil réunissent la vigueur de l'imagination et l'harmonie du style. II. *Mélanges en prose*, 1773. Ce sont des essais moraux et allégoriques, mêlés de petits contes. III. *Pensées pieuses, extraites des psaumes et du livre de Job ; Pensées sur le goût de la dévotion, sur les sectes et sur les établissemens*, 1775. IV. *Leçons pour les enfans de deux à trois ans, et de trois à quatre*, 1778. V. *Hymnes en prose, à l'usage des enfans*, 1781. VI. *Épître à Wilberforce, sur le rejet du bill pour l'abolition de la traite des noirs*, 1790. VII. *Les soirées au logis*, ou *Mélanges pour l'amusement et l'instruction de la jeunesse*, en société avec son frère Aikin, 1792, 2 vol. VIII. *Dialogues sur l'histoire naturelle et les arts, contes, vers, journal d'une basse-cour*, etc. IX. *Les péchés du gouvernement sont les péchés de la Nation*, ou *Discours en faveur du jeûne ordonné le 19 avril 1793, par un volontaire*, 1793.

BARBAULT (Antoine-François), médecin et chirurgien, né à Paris, y devint célèbre dans l'art des accouchemens, et y succéda à Pujos, dans la chaire destinée à cette partie de la chirurgie. Il la remplit avec éclat pendant vingt-cinq ans. Ses cours étaient suivis d'un grand nombre d'élèves qui regrettèrent sa société aimable et son profond savoir. Il est mort le 14 mars 1784. Il publia : I. *Splanchnologie*, 1639, in-12. II. *Principes de la chirurgie*, in-12. III. *Cours d'accouchemens*, 1776, 2 vol. in-12. C'est le plus estimé de ses ouvrages.

BARBAULT (Louis), peintre et graveur français, voulant perfectionner son talent, quitta sa patrie et se rendit à Rome, où il est mort en 1766. Nous avons de lui quelques tableaux et des estampes gravées à l'eau-forte, par-

mi lesquels on distingue *le Martyre de Saint Pierre*, d'après Pierre Subleyras. Il a publié aussi, et gravé lui-même deux Recueils in-fol. des *Antiquités de Rome*, qui ne sont pas sans mérite.

BARBAULT (J.), a publié plusieurs recueils estimés d'architecture : I. *Les plus beaux monumens de Rome ancienne*, en 128 planches, avec leurs explications, Rome, 1770, grav. in-fol. II. *Les plus beaux monumens de Rome moderne*, Rome, 1763, grav. in-fol. III. *Recueils de divers monumens anciens répandus en plusieurs endroits de l'Italie*, en 166 planches avec leurs explications, Rome, 1770, grav. in-fol. IV. *Monumens antiques ou Collection choisie d'anciens bas-reliefs et fragmens Égyptiens, Grecs, Romains et Étrusques*, Rome, 1783, in-fol., 94 planches, tirées au bistre.

BARBAY (Pierre), né à Abbeville, fut professeur de philosophie en l'université de Paris. Son cours était entièrement fondé, disait-on, sur les idées d'Aristote. Il eut beaucoup de succès dans le public; mais, lorsqu'il fut publié, on s'aperçut que ce cours n'était autre que celui qui fut donné par Arnauld, lorsqu'il professait la philosophie au collége du Mans pour la maison de Sorbonne. Barbay avait été à son service; il se l'appropria, et devint par là très-célèbre dans l'université. Il est mort à Paris le 2 septembre 1665. Ses ouvrages sont : I. *In universam Aristotelis philosophiam commentarii*, Paris, 1680, 6 vol. in-12, et réimprimés en 1690, 3 vol. in-12. II. *Compendium theologiæ*, Paris, 1685, in-12.

BARBAZAN (Arnauld Guillaume de), chambellan du roi Charles VI, et général de ses armées, honoré par son maître du beau titre de *Chevalier sans reproche*, vainquit le chevalier de l'Escale dans un combat singulier, donné en 1404, à la tête des armées de France et d'Angleterre, devant le château de Montendre. Charles VI lui fit présent d'un sabre après sa victoire, avec cette devise: *Ut lapsu graviore ruant*. Ce héros défendit Melun contre les Anglais. Il mourut en 1432, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Bullegneville, près de Nanci. On l'enterra à Saint-Denis auprès de nos rois, comme le connétable Duguesclin, dont il eut la valeur. Charles VII lui permit de porter les trois fleurs de lis de France sans brisure, et lui donna dans des lettres-patentes le titre de *Restaurateur du royaume et de la couronne de France*.

BARBAZAN (Étienne), né à Saint-Fargeau, en Puisaye, diocèse d'Auxerre, en 1696, mort à Paris en 1770, s'adonna de bonne heure à la lecture des anciens auteurs français. Son zèle pour l'étude de la langue romane ou française des 12, 13, 14 et 15e siècles, lui fit accepter un emploi qui le mettait à portée d'en suivre la dégénération dans les idiomes et les patois des provinces. Son mérite fut reconnu par plusieurs savans, qui s'empressèrent de l'attirer à Paris. Arrivé dans la capitale, les abbés Laporte et Graville l'associèrent à leurs travaux, et c'est avec ces deux écrivains qu'il publia le *Recueil alphabétique depuis la lettre C jusqu'à la fin de l'alphabet*. Cet ouvrage, trop long de la moitié, avait été commencé par l'abbé Peran; il

est en 24 vol. in-12, Paris, 1745 et années suivantes. Il s'y trouve des pièces qu'on rencontrerait difficilement ailleurs. Il publia ensuite : I. *Fabliaux et contes des poètes français des* 12, 13, 14 *et* 15e *siècles*, Paris, 1756, en 3 vol. in-12. II. *L'Ordène de chevalerie*, Lausanne et Paris, 1759, in-12. Cette pièce historique est précédée d'une dissertation sur l'origine de la langue française, d'un essai sur les étymologies, et suivie de quelques contes anciens, et d'un glossaire pour en faciliter l'intelligence. III. Le *Castoiement*, ou *Instructions d'un père à son fils*, ouvrage moral composé dans le 13e siècle, Lausanne et Paris, 1760, in-12, suivi de quelques pièces historiques et morales en vers, et du même siècle ; le tout précédé d'une dissertation sur la langue des Celtes, avec quelques observations sur les étymologies. Ces trois ouvrages ont été réimprimés, Paris, 1808, 4 vol. in-8°, fig. Barbazan avait lu et approfondi nos anciens écrivains; frappé de l'obscurité dans laquelle ils étaient injustement tombés, il essaya de les en retirer. Il se préparait, lorsqu'il mourut, à mettre au jour plusieurs ouvrages dont les manuscrits sont perdus : il faut en excepter son *Glossaire du nouveau trésor de Borel*. Ce travail immense, dont on doit cependant regretter la première partie, est conservé à la bibliothèque de l'Arsenal. Les prospectus de cet ouvrage et de celui du *Glossaire de la langue française*, de La Curne de Sainte-Palaye, parurent ensemble en 1756. Barbazan, peu fortuné, voulut tirer parti de son travail, et en proposa l'acquisition à plusieurs libraires; mais le prospectus de Sainte-Palaye avait fait une trop grande impression, et aucun libraire n'osa former une pareille entreprise, en concurrence avec celle d'un académicien. Le savant Mercier, abbé de Saint-Léger de Soissons, conseilla à Barbazan de traiter de son livre avec de Sainte-Palaye, qui en tirerait parti dans la composition du sien. La proposition fut faite; et, comme Barbazan, dans le besoin, était néanmoins peu difficultueux sur les objets d'intérêt, les deux auteurs furent d'accord sur le prix. Mais, avant que d'écrire l'acte de cession de son manuscrit, différens motifs trop longs à détailler firent rompre le marché, et Barbazan garda son ouvrage formant six porte-feuilles in-fol., dont, après sa mort, le marquis de Paulmy fit l'acquisition. Après en avoir profité dans différens ouvrages publiés sous son nom, le marquis échangea ce manuscrit avec la bibliothèque de la chancellerie : il passa ensuite à la bibliothèque royale, et enfin à celle de l'Arsenal. Dans toutes ces allées et venues, la première partie de l'ouvrage de Barbazan a été perdue ; elle contient des exemples d'écritures de tous les siècles, une méthode pour reconnaître l'âge des manuscrits par les caractères et par les vignettes ; une notice et les numéros des manuscrits dont il s'est servi; et enfin un extrait de la vie et des ouvrages de tous nos anciens écrivains. Il serait à désirer que le possesseur actuel de cette première partie voulût en faire part ; il rendrait un service signalé à la littérature. Barbazan laissa trois enfans ; un de ses fils, après avoir fait de brillantes études au collége de Louis-le-Grand, se distingua dans la chaire. Il prê-

chait avec onction, et possédait un très-bel organe. Les événemens de 1789 ont empêché la publication de ses sermons.

BARBE (Sainte), vierge et martyre de Nicomédie, était fille de Dioscore, qui fut un des plus furieux sectateurs du paganisme. Ce père barbare n'ayant pu, ni par caresses ni par menace, lui faire abandonner la foi de J.-C., lui trancha lui-même la tête l'an 240. Quelques savans ont traité ce fait d'apocryphe, parce qu'aucun écrivain, ni monument ancien digne de foi, ne font mention de cette Sainte; on ne sait pas même en quel lieu, ni sous quel empereur elle mourut. Cette Sainte est invoquée dans le temps d'orage, d'après l'idée que la légende donne de la mort de son père, lequel fut frappé de la foudre, après avoir eu la barbarie d'être l'exécuteur de sa fille.

BARBE, fille d'un seigneur bohémien, nommé Herman, comte de Cilei, plut à l'empereur Sigismond Ier, qui l'épousa en 1392, après la mort de Marie, sa première femme. Barbe se déshonora par sa lubricité. Non-seulement elle était vicieuse, mais elle s'attachait à tourner en ridicule les dames de sa cour qui avaient de la vertu. Sigismond étant mort en 1437, elle voulut se remarier à Ladislas, roi de Pologne, et ensuite de Hongrie, qui avait tous les agrémens de la jeunesse. Quelques personnes lui conseillèrent d'imiter dans son veuvage la tourterelle; elle leur répondit effrontément « qu'il valait mieux suivre l'exemple des passereaux qui recherchent promptement une compagne lorsqu'ils ont perdu la leur. » Elle mourut peu de temps après à Konigsgratz en Bohême, vers l'an 51 du quinzième siècle.

BARBE, reine de Pologne, fille d'Étienne Zapoliay, comte de Scepus ou Zips, palatin de Transylvanie, et surnommée *Esther*, à cause de sa piété, épousa Sigismond Ier en 1512, et mourut en 1525, regrettée de ses sujets et pleurée de son époux. Elle donna deux filles à Sigismond; l'une mourut jeune, la seconde fut mariée à l'électeur de Brandebourg.

BARBE RADZIWIL, reine de Pologne, était veuve de Stanislas Gastold, palatin de Trocki, lorsqu'elle fut unie par un mariage secret au jeune Sigismond (Auguste), à qui son esprit et sa beauté avaient inspiré une passion violente. En 1548 le jeune Sigismond étant monté sur le trône, après la mort de son père, déclara publiquement son mariage, et voulut que l'on rendit à son épouse tous les honneurs dus à une reine; mais bientôt la diète s'étant assemblée, éleva des doutes sur la validité du mariage du roi. Cette affaire menaçait d'avoir des suites fâcheuses; mais Sigismond, sagement conseillé par Barbe, triompha, par la douceur, de tous les obstacles qu'on lui avait suscités. La diète consentit au couronnement de la reine. Cette princesse mourut six mois après, regrettée de tous ses sujets.

BARBE (N.), prêtre de la doctrine chrétienne, vivait dans le 18e siècle. Après avoir rempli les premiers emplois dans son ordre, il se retira à la maison de Saint-Charles de Paris. On a de lui: I. *Fables nouvelles*, divisées en six livres, 1762, in-12. Ces fables eurent du succès, et elles le méritaient à certains égards. Celle de *la Mort de Turenne* décèle du talent et ne serait pas indigne d'ê-

tre mise en parallèle avec quelques-unes des meilleures fables de La Fontaine. II. Des *Fables et Contes philosophiques*, 1771, in-12.

BARBÉ (Jean-Baptiste), graveur flamand, sentit que, pour perfectionner son talent dans le dessin, il avait besoin de ces grands modèles qu'on ne trouve qu'en Italie, et il en fit le voyage. Son portrait est du nombre de ceux des artistes de Van Dick. Il a gravé plusieurs sujets d'après différens maitres, tels que Martin de Vos, Théodore Van Loon, Jean-Baptiste Paggi, etc. Une estampe de lui fort estimée, est une *Sainte famille*, d'après Rubens, où l'Enfant Jésus se tourne pour embrasser la Vierge.

BARBEAU-DE-LA-BRUYÈRE (Jean-Louis), né à Paris le 29 juin 1710, d'un marchand de bois, était destiné au commerce de son père; mais son penchant l'entraina vers la littérature. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, qu'il quitta quelque temps après pour se retirer en Hollande, où il passa une quinzaine d'années. Il rapporta de ce pays différentes cartes peu connues en France, et les communiqua à Buache, qui le garda chez lui environ 23 ans, et aux ouvrages duquel il eut la plus grande part. En 1759, il parut cependant une production sous son nom: c'est sa *Mappemonde historique*: carte ingénieuse et vraiment nouvelle, où l'auteur a su réunir en un seul système la géographie, la chronologie et l'histoire. Il aurait développé cette carte générale dans des cartes particulières; mais il fut forcé de renoncer à ce travail, par la malheureuse nécessité où il était de gagner sa vie en donnant des éditions. On lui doit celle des *Tablettes chronologiques* de l'abbé Lenglet, 1763 et 1778; de la *Géographie moderne* de l'abbé La Croix, dont le fonds lui appartenait presque autant qu'à son auteur; des deux derniers volumes de la *Bibliothèque de France* du père Le Long; et il aida beaucoup à M. de Fontette dans la publication des trois premiers, 1758, 5 vol. in-fol. On a encore de lui une *Description de l'empire de Russie*, traduite de l'allemand du baron de Strahlemberg, 1757, 2 vol. in-12; et enfin, une *Vie de M. François Pâris, diacre*, 1731, in-12. Ce savant estimable mourut d'une attaque d'apoplexie, à Paris, le 20 novembre 1781. Il s'était marié deux ans auparavant, pour avoir une compagne qui adoucît les chagrins et les infirmités de sa vieillesse. Il était du petit nombre de ces littérateurs modestes, qui, sans avoir ni titres littéraires, ni pensions, n'en sont pas moins estimables. Personne ne fut plus obligeant, personne ne fut moins avare de ses lumières, et n'en eut autant à communiquer sur l'Histoire et la Géographie. Sa mémoire était une bibliothèque vivante.

BARBEAU-DUBARRAN, fut un des partisans les plus forcenés de la démagogie révolutionnaire. Nommé membre de la Convention, en 1792, il porta dans cette assemblée toute la violence de ses opinions, vota la mort de Louis XVI sans appel au peuple et sans sursis, devint président de la société des Jacobins, et membre du comité général. Pendant tout le temps que dura sa carrière législative, il fut constamment l'un des champions du parti anarchique. On le vit fréquemment pro-

voquer des mesures violentes contre les nobles et contre les *suspects*, et ses collègues eux-mêmes ne furent pas à l'abri de ses accusations. Il eut une part très-active à la chute de Robespierre; mais il ne voulait abattre ce tyran que pour hériter de la tyrannie. Son ambition et son espoir furent heureusement déçus. Ayant été impliqué dans la révolte du 20 mai 1795, il fut arrêté; mais l'amnistie du 26 octobre de la même année, le rendit à la liberté. Dès-lors il rentra dans l'obscurité. Il n'en sortit qu'un moment en 1816, lorsque l'ordonnance sur les régicides vint l'arracher de sa retraite et le forcer de quitter la France. Il passa en Suisse, où il mourut vers la fin de la même année.

BARBERET (Denis), médecin, né à Arnay-le-Duc en Bourgogne, le 17 octobre 1714. Après avoir étudié à Montpellier, où il fut reçu docteur, il voyagea en Italie, et vint ensuite s'établir à Dijon en 1743, et en 1761 il alla résider à Bourg-en-Bresse; il quitta cette ville en 1766, pour aller remplir la charge de médecin de la marine au département de Toulon. On ignore la date de sa mort. Les ouvrages qu'il a laissés, sont: I. *Dissertation sur les rapports qu'il y a entre les phénomènes du tonnerre et ceux de l'électricité*, Bordeaux, 1750. Elle a remporté le prix, au jugement de l'Académie de cette ville. II. *Mémoire qui a remporté le prix de physique de l'année* 1761, *au jugement de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon*, Lyon, 1762, in-12. Ce mémoire roule sur cette question: « Quelles sont les causes qui font pousser le vin? quels sont les moyens de prévenir cet accident et d'y remédier, sans que la qualité du vin devienne nuisible à la santé? » III. *Mémoire sur les maladies épidémiques des bestiaux*, Paris, 1766, in-8°. Il fut couronné en 1765, par la société royale d'agriculture de la généralité de Paris.

BARBERI (Philippe), dominicain de Syracuse, inquisiteur en Sicile et dans les îles de Malte et de Gozo, est auteur *d'un Recueil d'observations sur les endroits de l'Écriture Sainte, que Saint Augustin et Saint Jérôme ont expliqués différemment;* et de quelques autres ouvrages dont le plus curieux est, *De animarum immortalitate*. Il vivait vers la fin du 15e siècle.

BARBERINO (François da), naquit à Barberino, en Toscane, l'an 1264. C'est de lui que sont descendus les Barberins, maison illustre d'Italie. François alla s'établir à Florence, où il acquit beaucoup de gloire par ses talens dans la jurisprudence et la poésie. Il y mourut en 1348. Nous avons de lui un poème italien, intitulé *Documenti d'amore*, imprimé à Rome, avec de belles figures, en 1640, in-4°. C'est un ouvrage moral, qui ressemble par le titre à l'Art d'aimer d'Ovide; mais qui, par la sagesse qu'il respire, est digne de Salomon. L'histoire fait mention de plusieurs hommes illustres dans cette famille. — François Barberino, cardinal et neveu du pape Urbain VIII, naquit à Florence, le 23 septembre 1597. Il fut envoyé, par son oncle, légat en France et en Espagne. Il fut le père des pauvres et le protecteur des savans, et mourut le 10 décembre 1679, à 83 ans. Il était savant dans les langues orientales. Il avait établi dans son palais une

très-belle bibliothèque, dont le catalogue, fort rare, existe en 2 vol. in-fol., imprimés à Rome en 1681. Il faut faire attention que le titre de ce catalogue porte 3 vol.; mais il n'en existe réellement que 2, et l'alphabet est complet.

BARBERINO (Antoine), frère du pape Urbain VIII, dit *l'Ancien*, fut nommé évêque de Sinigaglia et cardinal en 1624, et mourut en 1646, à l'âge de 77 ans. Il avait composé des *Constitutions synodales* pour son diocèse.

BARBERINO (Antoine), dit *le Jeune*, autre frère d'Urbain VIII, naquit à Rome en 1608, fut fait cardinal à l'âge de 20 ans, et mourut le 4 août 1671. Il cultivait la littérature et surtout la poésie.

BARBEROUSSE Ier (Arouds), fils d'un corsaire renégat de Mételin (Lesbos), exerça d'abord le métier de son père, et se distingua de bonne heure par son courage et son intrépidité. A peine âgé de 21 ans, il avait déjà sous ses ordres une escadre de quarante galères montées par des Maures et des Turcs, que l'appât du butin avait attachés à sa suite. Il eut le bras gauche emporté d'un boulet de canon, dans une expédition qu'il entreprit pour rétablir le roi de Bugie dans ses états. Il marcha ensuite au secours de Sélim Eutemy, souverain d'Alger, qui l'invitait à venir chasser les Espagnols de la côte, et il obtint un succès complet. Mais l'ambition lui fit faire une action infame: il ôta la vie au malheureux Sélim, se rendit maître d'Alger, et se plaça sur le trône. Il déclara ensuite la guerre au roi de Tenèze, et le vainquit en différentes occasions. Les avantages considérables qu'il remporta dans la suite sur les Espagnols, firent sentir à Charles-Quint la nécessité de se défaire d'un ennemi aussi redoutable. Ce prince envoya contre Barberousse, le marquis de Gomarès, gouverneur d'Oran, qui vint l'assiéger dans Trémecen. Barberousse se défendit long-temps avec opiniâtreté; mais, n'ayant plus de vivres, il prit la fuite, par un souterrain qu'il avait fait creuser. Étant poursuivi par les Espagnols, il employa, pour favoriser sa fuite, le même expédient dont se servit autrefois Mithridate, roi de Pont: il fit semer dans le chemin son or, son argent, sa vaisselle, pour amuser les chrétiens. Mais les Espagnols, méprisant ces richesses, le joignirent bientôt; il fut obligé de faire face; et, après avoir combattu avec furie, il fut massacré avec tous ses gens, l'an 1518. Barberousse se fit également redouter par ses brigandages sur mer et sur terre.

BARBEROUSSE II (Khair-Eddyn), frère et successeur du précédent, fut un des plus grands marins de son temps. Il se mit sous la protection de la cour ottomane, lui céda la souveraineté d'Alger, et ne conserva que le titre de bacha ou vice-roi. Il se rendit maître de la forteresse élevée par les Espagnols près d'Alger, fit construire un môle pour former un nouveau port, et devint bientôt la terreur de tous les vaisseaux marchands qui se dirigeaient vers les côtes de Barbarie. Le sultan Soliman II lui donna le commandement de toutes ses forces maritimes, et l'envoya faire la conquête de Tunis. Barberousse ravagea, en passant, les côtes d'Italie, et bientôt se rendit maître de Tunis et de Biserte. Charles-Quint alarmé de la rapidité des exploits de ce corsaire, et crai-

gnant pour ses états, vint attaquer Barberousse dans Tunis, avec une armée formidable, et parvint à le chasser de cette ville, celui-ci ayant été abandonné des Maures. Après ce revers inattendu, Barberousse se retira dans Biserte, arma une flotte à la hâte, et vint fondre sur l'Italie où il répandit partout la mort et l'épouvante. Il se couvrit de gloire dans le golfe d'Ambracie, en attaquant la flotte chrétienne, commandée par le célèbre Doria, et il resta maître de la mer. En 1539, il assiégea, par terre et par mer, Castel-Nuovo et la prit d'assaut. L'année suivante, il battit la flotte des chrétiens devant l'île de Candie, se joignit peu après aux Français pour combattre Charles-Quint, et ravagea de nouveau les côtes d'Italie. Il rentra en triomphe à Constantinople, avec sept mille captifs. Ce fut le dernier de ses exploits. Agé alors de 70 ans, il se livra à la débauche, et mourut des suites de son incontinence en 1546.

BARBEROUSSE. *Voy.* FRÉDÉRIC BARBEROUSSE.

BARBÉSIEU. *Voyez* RICHARD DE BARBESIEU.

BARBÉSIEUX (LOUIS-FRANÇOIS-MARIE LE TELLIER, marquis DE), troisième fils du marquis de Louvois, fut secrétaire d'état de la guerre après la mort de son père, et le fit regretter. Il naquit à Paris en 1668, et fut d'abord chevalier de Malte. Louis XIV, mécontent de sa conduite, s'en expliqua ainsi avec l'archevêque de Reims, son oncle : « Votre neveu a des talens ; mais il n'en fait pas bon usage. Il donne trop souvent à souper aux princes, au lieu de travailler. Il néglige les affaires pour ses plaisirs. Il fait attendre trop long-temps les officiers dans son antichambre ; il leur parle avec hauteur, et quelquefois avec dureté. » Ce ministre mourut presque subitement, le 5 janvier 1701, dans sa 33ᵉ année. L'archevêque de Reims, en parcourant ses papiers, trouva cette note écrite de sa main. « J'aurai, à ma 33ᵉ année, une grande maladie, à laquelle je n'échapperai pas. » Barbésieux héritier de la crédulité de son père pour l'astrologie, consultait souvent le père Alexis, cordelier, qui, d'après la connaissance de son goût excessif pour le plaisir, avait hasardé cette prédiction. Il avait épousé mademoiselle de Crussol-Uzès, morte en 1694, à 20 ans, sans lui avoir donné d'enfans.

BARBETTE (PAUL), médecin et chirurgien d'Amsterdam dans le 17ᵉ siècle. Il avait adopté le système de le Boë, qui consistait à guérir toutes les maladies par les sueurs, et était entièrement opposé à la saignée. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont été rassemblés et recueillis sous le titre d'*Opera omnia medica et chirurgica*, Romæ, 1682, in-8°; Genevæ, 1682, 1688, 1704, in-4°, par les soins de J. J. Mauget. En flamand, Amsterdam, 1688, in-8°; en italien, Bologne, 1692, in-8°; en allemand, 1718, in-8°.

BARBEU DUBOURG (JACQUES), médecin et botaniste de l'Académie de Stockholm et de celle de Philadelphie, né à Mayenne le 15 février 1709, mort à Paris le 14 décembre 1779, apprit dans sa jeunesse toutes les langues savantes, et parfaitement le grec et l'hébreu. Il publia divers ouvrages, entre autres la *Gazette de Médecine*, dont les premières feuilles parurent en 1761, in-8°. Ses autres

productions sont : I. Une *Traduction des Lettres sur l'Histoire de Bolyngbrocke*, 1752, 2 vol. in-12. L'auteur, avec lequel Barbeu était fort lié, ne lui permit de faire cette traduction que sous la condition qu'il ne la publierait qu'après sa mort. II. Le *Botaniste français*, 1767, 2 vol. in-12. III. *Élémens de Médecine, en forme d'Aphorismes*, 1780, in-12. IV. *Traduction des Œuvres du docteur Francklin*, 1773, 2 vol. in-4°; il ne fut que l'éditeur de cet ouvrage. V. *Chronographie*, avec une carte sur les révolutions des empires, in-12. Son plan est ingénieux. VI. *Code de la Raison humaine*, Passy, 1789, in-12. Francklin fit réimprimer cet ouvrage en Angleterre pour l'envoyer aux États-Unis. VII. *Éloge du médecin Charles Gillet*, in-8°. VIII. *Petit calendrier de Philadelphie.*

BARBEYRAC (Charles), naquit à Céreste en Provence, en 1629, dans la religion protestante, et mourut à Montpellier en 1699. Il était établi dans cette ville depuis sa jeunesse. Il y avait pris le bonnet de docteur en médecine dès 1649. Il se fit un nom dans le royaume et dans les pays étrangers. Le cardinal de Bouillon lui donna le brevet de son médecin ordinaire, avec une pension de 1,000 liv., quoiqu'il ne fût pas obligé de rester auprès de lui. Il n'employait que peu de remèdes, et n'en guérissait que plus de malades. Le philosophe Locke, ami de Sydenham et de Barbeyrac, qu'il avait connus à Montpellier, disait n'avoir jamais vu deux hommes dont les manières et la doctrine se ressemblassent davantage.

BARBEYRAC (Jean), neveu du précédent, né à Béziers le 15 mars 1674, de parens calvinistes qui l'emmenèrent en Suisse lors de la révocation de l'édit de Nantes, fut nommé à la chaire de droit et d'histoire de Lausanne en 1710, et ensuite à celle du droit public et privé à Groningue en 1717. Il traduisit et commenta l'excellent *Traité du Droit de la Nature et des Gens*, celui *des Devoirs de l'Homme et du Citoyen*, par Puffendorf, Amsterdam, 1734, 2 vol. in-4°, et l'ouvrage de Grotius *sur les droits de la Guerre et de la Paix*, 1724, et Amsterdam, 1729, 2 vol. in-4°. Les notes dont il a enrichi ces Traités, sont aussi estimées que la traduction. On ne fait pas moins de cas de sa *Version du Traité latin de Cumberland sur les Lois naturelles, avec notes*, Amsterdam, 1744, in-4°, ouvrage profond, qui demande à être médité. Il a aussi traduit *plusieurs Sermons* de Tillotson, Amsterdam, 1722, 6 vol. in-8°, et a donné au public différens ouvrages de son propre fonds : I. *Histoire des anciens Traités qui sont répandus dans les auteurs grecs et latins, jusqu'à Charlemagne*, in-fol., 2 part., 1739. II. Le *Traité du Jeu*, en 3 vol. in-8°. III. *Traité de la Morale des Pères*, in-4°, 1728, contre dom Cellier, qui avait attaqué ce que Barbeyrac en avait dit dans sa préface sur Puffendorf. Il s'élevait, dans cette préface, avec peu de ménagement contre les allégories que Saint Augustin et d'autres Pères ont trouvées dans l'Écriture. Il n'est pas plus circonspect dans la défense qu'il en entreprit. Il y laisse paraître un si grand mépris pour les docteurs de l'Église, il parle avec tant de dédain de

leur éloquence et de leur dialectique, qu'on le soupçonna de n'être chrétien que de nom. Il mourut vers l'année 1747, avec la réputation d'un savant studieux et d'un honnête homme. Son style manque de grace et de pureté. Barbeyrac a été un des coopérateurs de la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des Savans de l'Europe*, Amsterdam, 1728, 1753, 52 vol. in-12.

BARBIANO (ALBERIC Ier, comte DE), possesseur de quelques châteaux situés près de Bologne, changea, au 14e siècle, la face de sa patrie, dont les armées n'étaient formées que de soldats étrangers, en rendant aux armes italiennes leur ancienne gloire. Il forma un corps d'Italiens auquel il donna le nom de *Compagnie de Saint-George*, et embrassa la cause du cardinal de Genève, qui était alors anti-pape, sous le nom de *Clément VII*. En 1379, il battit les Bretons devant Marino, et sa compagnie acquit dès-lors une grande réputation. Ce fut dans ce corps que se formèrent les plus célèbres capitaines italiens de cette époque. Barbiano mourut en 1409, au château de la Piève, contre Pérouse. Il était alors grand connétable du royaume de Naples.

BARBIANO (ALBERIC II, comte de Zagonara), que l'on croit être fils du précédent, se distingua comme lui, par sa valeur et par ses talens militaires. Il fut obligé de se soumettre au duc de Milan, et demeura toujours attaché au parti de ce prince. En 1430, étant à la tête des Siennois ses alliés, il obtint qulques succès contre les Florentins. On ignore l'époque de sa mort.

BARBIANO (JEAN), frère d'Alberic Ier, apprit sous lui le métier de la guerre, se mit ensuite au service de Bologne, et combattit tantôt le duc de Milan, tantôt le roi de Naples. Dans les guerres civiles de Ferrare, il servit Azzo d'Este contre le marquis Nicolas III; et ce fut dans ce temps-là que ce dernier lui fit offrir les châteaux de Lugo et de Conselice, s'il voulait massacrer le marquis d'Azzo, dont il était l'ami et le confident. Barbiano accepta cette offre, mais il en avertit aussitôt Azzo; puis ayant fait massacrer un malheureux domestique, qui était de la même taille que le marquis, et que l'on avait revêtu des mêmes habits, il montra ce corps palpitant, que l'on avait défiguré par plusieurs blessures, à l'envoyé du marquis Nicolas, et lui demanda la récompense promise. Peu après, les deux châteaux étant en son pouvoir, il fit reparaître Azzo, se glorifiant de son horrible stratagème. En 1401, Jean de Barbiano, servant à la solde de Jean de Bentivoglio, fut soupçonné de trahison et mis à mort.

BARBIER (LOUIS). *Voy.* LA RIVIÈRE.

BARBIER D'AUCOUR (JEAN), avocat au parlement de Paris, de l'Académie française, né à Langres, de parens pauvres, vers l'année 1641, se retira de l'obscurité par ses talens. Il fut d'abord répétiteur au collége de Lisieux. Il s'adonna ensuite au barreau; mais la mémoire lui ayant manqué dès le commencement de son premier plaidoyer, il ne voulut plus plaider, quoiqu'il eût pu le faire avec succès. C'est lui que Boileau désigna dans ces vers de son *Lutrin*, où il dit, au premier président de Lamoignon :

Quand la première fois un athlète nouveau

Vient combattre au champ clos aux joûtes du barreau,
Souvent, sans y penser, son auguste présence
Troublant, par trop d'éclat, sa timide éloquence,
Le nouveau Cicéron, tremblant, décoloré,
Cherche en vain son discours sur sa langue égarée.
En vain, pour gagner temps dans ses transes affreuses,
Traîne d'un dernier mot les syllabes honteuses;
Il hésite, il bégaye; et le triste orateur
Demeure enfin muet aux yeux du spectateur.

Cet accident l'engagea à se renfermer dans son cabinet. Hardi, la plume à la main, il avait hors de là une timidité entretenue par sa mauvaise fortune encore plus que par son caractère. Il épousa, pour subsister, la fille de son libraire, dont, par bonheur, il n'eut pas d'enfans. Colbert l'ayant chargé de l'éducation d'un de ses fils, Barbier alongea son nom de celui d'*Aucour*. Mais ce ministre étant mort sans avoir rien fait pour sa fortune, il fut obligé de rentrer dans le barreau. Il se fit un honneur infini, en défendant, avec autant d'éloquence que de générosité, le Brun, domestique, accusé faussement d'avoir assassiné sa maîtresse, et qui avait été condamné injustement à mort. Ce fut sa dernière cause. Il mourut le 15 septembre 1694, à 53 ans. Les députés de l'Académie, qui le visitèrent dans sa dernière maladie, furent touchés de le voir mal logé : « Ma consolation, leur dit-il, et ma très-grande consolation, c'est que je ne laisse point d'héritiers de ma misère. » L'abbé de Choisi, l'un d'entre eux, lui ayant dit : « Vous laissez un nom qui ne mourra point. » — « Ah! c'est de quoi je ne me flatte pas, répondit d'Aucour. Quand mes ouvrages auraient par eux-mêmes une sorte de prix, j'ai péché dans le choix de mes sujets. Je n'ai fait que des critiques, ouvrages peu durables. Car si le livre qu'on a critiqué vient à tomber dans le mépris, la critique y tombe en même temps, parce qu'elle passe pour inutile; et si, malgré la critique, le livre se soutient, alors elle est pareillement oubliée, parce qu'elle passe pour injuste. » Il n'était point ami des jésuites, et la plupart de ses ouvrages sont contre cette société, ou contre les écrivains de la société. Celui qui lui a fait le plus grand honneur est intitulé : *Sentimens de Cléanthe sur les entretiens d'Ariste et d'Eugène*, par le P. Bouhours, jésuite, 1671 et 1672, en 2 vol. in-12. Ce livre a été souvent cité, et avec raison, comme un modèle de la critique la plus juste et la plus ingénieuse. D'Aucour y sème les bons mots et l'érudition, sans pousser trop loin la raillerie et les citations. Le jésuite Bouhours, qui écrivait d'un style précieux des choses frivoles, ne put se relever du coup que lui porta son adversaire. L'abbé Granet a donné, en 1730, in-12, une édition de cet ouvrage, à laquelle il a joint deux factum, qui prouvent que Barbier aurait été aussi bon avocat que bon critique. Les autres écrits de d'Aucour ne sont qu'un recueil de turlupinades : *Les Gaudinettes, l'Onguent pour la brûlure*, contre les jésuites; *Apollon vendeur de mithridate*, contre Racine; deux *Satires* en mauvais vers. On ne comprend point comment il a pu railler si finement Bouhours, et si grossièrement les autres. On dit que sa haine contre les jésuites venait de ce que, se trouvant un jour à un exercice dans leur église, Barbier laissa échapper quelques paroles peu décentes. Le père lui ayant rappelé la sainteté du lieu, d'Aucour répondit brusque-

ment : *Si locus est sacrus, quare exponitis*....... On y avait exposé ce jour-là des tableaux énigmatiques, pour être expliqués par les assistans. Le barbarisme *sacrus* courut à l'instant de bouche en bouche. Les régens le répétèrent, les écoliers le citèrent, et le nom d'avocat *Sacrus* lui resta. On a encore de cet auteur : I. *Entretien d'un abbé commendataire et d'un religieux sur les commendes, avec des réflexions sur ces entretiens.* Cologne, 1674, in-12. II. *Réflexions du sieur de Bonnefoy, sur un livre intitulé :* Entretiens d'un abbé commendataire, etc., Cologne, 1674, in-12. III. *Remarques sur deux Discours prononcés à l'Académie française, sur le rétablissement de la santé du Roi, le 27 janvier*, 1687, Paris, 1688, in-12.

BARBIER. *Voy.* Metz.

BARBIER (Marie-Anne), née à Orléans, cultiva la littérature et la poésie, et vint s'établir à Paris. Elle y donna au théâtre 4 tragédies, une comédie et 3 opéras, dont voici les titres : *Arrie et Pétus*, tragédie représentée en 1702; *Cornélie*, 1703; *Tomyris*, 1707; *la Mort de César*, en 1709; *le Faucon*, comédie en un acte et en vers; *les Fêtes de l'Été*, opéra dont la musique est de Montéclair; *le Jugement de Pâris*, et *les Plaisirs de la Campagne*, ballet en trois actes donné en 1719. Les pièces de Mlle Barbier ont été recueillies en un vol. in-12. On a dit qu'elle n'était que le prête-nom de l'abbé Pellegrin ; mais on s'est trompé. Mlle Barbier avait des talens, du goût et des lumières; ainsi, l'abbé Pellegrin ne fut jamais que son conseil et son censeur. Elle est aussi auteur des *Saisons littéraires*, ou *Mélanges de Poésie, d'Histoire et de Critique*, Paris, 1774, in-12. Elle mourut en 1742. La conduite des tragédies de Mlle Barbier est assez régulière, et les scènes assez bien liées : ses sujets sont en général judicieusement choisis; mais rien de plus commun que la manière dont elle les traite. Elle tâche de rendre les héroïnes de ses pièces, grandes et généreuses; mais c'est en rabaissant tous ses héros. On sent la faiblesse d'un pinceau timide, qui, ne pouvant peindre en grand, tâche d'exagérer les vertus de son sexe; et l'exagération est nécessairement froide. On trouve néanmoins, dans ses pièces, quelques situations touchantes, et une versification aisée et naturelle; mais son style est faible, diffus et prosaïque.

BARBIER (N.), fit jouer à Lyon, par la troupe de Dominique, l'*Heureux naufrage*, comédie en trois actes. Ses autres pièces sont *les Eaux de mille fleurs*, *l'Opéra impromptu*, *la Fille à la mode*, *les Soirées d'été;* leur extrême médiocrité, n'a pas empêché de les recueillir à Lyon en 1710, en 1 vol. in-12.

BARBIER (André), médecin, né à Vesoul, dans le 17me siècle. On lui doit un petit traité intéressant intitulé : *Dissertation sur les eaux minérales découvertes aux Répes, près de Vesoul*, Vesoul, 1731, in-12. Ces eaux, dont la source est toujours à découvert, ont été négligées; et cependant, d'après l'analyse chimique qui en a été faite, il est présumable qu'elles pourraient être salutaires dans certaines maladies.

BARBIER (Victoire), sculp-

teur à Florence, qui vivait vers 1740. On distingue de cet artiste une *Descente de Croix* sculptée en marbre, dont il fit présent à l'église du couvent de la Trinité.

BARBIERI. *V.* GUERCHIN (LE).

BARBO (PAUL), dominicain italien, né à Soncino, mort en 1494, à Crémone, professa la théologie et la philosophie avec beaucoup de distinction, dans plusieurs villes d'Italie. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Elegantissima expositio in artem veterem Aristotelis, cum quæstionibus*, Venise, 1499. II. *Quæstiones metaphysicæ super divinâ sapientiâ Aristotelis*, Venise, 1505, in-fol. Cet ouvrage a eu plusieurs autres éditions.

BARBO (PAUL), noble vénitien, orateur latin, naquit à Venise en 1415. Il fut chargé par la république de Venise, de différentes négociations qui lui fournirent plusieurs occasions de faire remarquer ses qualités et ses talens. Il était frère du pape Paul II; et il mourut en 1464, peu de jours après son élévation au siége pontifical.

BARBO (JEAN-BAPTISTE), né à Padoue, se distingua dans la poésie italienne, et traduisit en vers le poème de Sannazar sur l'Enfantement de la Vierge, et celui de Claudien, sur l'enlèvement de Proserpine. On a encore de lui des *Poésies fugitives*, et une pièce intitulée : *Invettiva contro le Donne*. Il mourut au commencement du 18me siècle. Les éditeurs des *rime scelte de' poeti Ravennati*, parle d'un autre Jean-Baptiste Barbo; mais peut-être est-ce le même.

BARBO (LOUIS), fils d'un sénateur de Venise, de la même famille que le pape Paul II, naquit en 1381. Après avoir embrassé la vie religieuse, il établit la réforme parmi les élèves réguliers de Saint-Augustin. Il assista au concile de Constance, devint évêque de Trévise, et mourut dans cette ville en 1443. On lui doit une *Histoire de la réforme* qu'il opéra, des *Discours* et des *Méditations*. — Marie BARBO, cousin-germain de Paul II, fut successivement patriarche d'Aquilée, évêque de Palestine, et enfin cardinal en 1467. Sixte V l'envoya en diverses ambassades en Allemagne, en Pologne et en Hongrie, pour y terminer les différends élevés au sujet de la couronne de Bohême. Il remplit ces négociations avec autant de sagesse que d'esprit. — Paul BARBO, religieux dominicain, s'est fait connaître en Italie par ses ouvrages théologiques, et par des *Abrégés de Saint Thomas*, et *de Capréole*.

BARBOSA ou BARBESSA, (ÉDOUARD), géographe et voyageur portugais, né à Lisbonne, en 1480, fut assassiné dans l'île de Zébu, le 1er mai 1521, en accompagnant Magellan dans son voyage autour du monde. Dans un voyage qu'il avait fait aux Indes et aux Moluques, il avait recueilli de précieux renseignemens sur l'Asie méridionale, depuis la mer Rouge jusqu'au Japon. On trouve la traduction de cette relation dans le tome 1er du *Recueil* de Ramusio.

BARBOSA (PIERRE), né dans le diocèse de Braga en Portugal, premier professeur de droit dans l'université de Coïmbre, quitta ses écoliers pour être chancelier du royaume. Il mourut vers 1596, après avoir publié un *Commentaire sur divers titres du Digeste. De judiciis*, Lyon, 1622,

in-fol. ; *De Soluto matrimonio*, Madrid, 1595; *De Legatis et substitutionibus*, Lyon, 1624, in-fol. ; *De Donationibus*, Francfort, 1623, in-fol. Il mourut en 1606, avec une réputation fondée de droiture et de justice.

BARBOSA (Emmanuel), avocat du roi de Portugal, mort en 1638, à 90 ans, est auteur d'un traité *De Potestate episcopi*, et de quelques autres livres.

BARBOSA (Augustin), fils du précédent, né à Guimaraens, en 1590, égala son père dans la connaissance du droit civil et du droit canonique. Philippe IV lui donna l'évêché d'Ugento, dans la terre d'Otrante, en 1648. Il mourut l'année d'après. Nous avons de lui: I. *De officio episcopi*. On croit que Barbosa ne fit que corriger ce livre. On prétend que son domestique lui apporta du poisson dans une feuille de papier manuscrit, que Barbosa courut tout de suite au marché pour acheter le cahier d'où on avait tiré cette feuille, et que ce manuscrit contenait le livre *De officio episcopi*. II. *Le Répertoire du droit civil et canonique*. III. *Remissiones doctorum super varia loca concilii Tridentini*, etc., Lisbonne, 1618, in-4°. IV. *Dictionarium lusitano-latinum*, 1611, in-4°. Un très-grand nombre d'autres ouvrages imprimés à Lyon en 1716, et années suivantes, 16 vol. in-fol.

BARBOSA (Arius), natif d'Aveiro en Portugal, dans le 16me siècle, passa en Italie, où Ange Politien lui donna des leçons de grec. Il enseigna ensuite vingt ans à Salamanque avec succès. Le roi de Portugal le nomma précepteur des princes Alphonse et Henri. Nous avons de lui des *Poésies latines*, petit in-8°; un *Commentaire sur Arator*, Salamanque, 1515, in-fol., et d'autres ouvrages. Il mourut dans un âge avancé, en 1540.

BARBOSA (don Joseph), religieux théatin, né à Lisbonne, en 1674, mort en 1750, a beaucoup travaillé sur l'histoire de sa patrie; ses ouvrages les plus remarquables, sont : I. *Histoire des Reines de Portugal*, 1 vol. in-4°, Lisbonne, 1727. II. *Archi-Athenæum Lusitanum*, 1 vol. in-4°, Lisbonne, 1733. Il a composé aussi une *Histoire du duc de Bragance*, que l'on était sur le point de publier, lorsque toute l'édition fut consumée par l'incendie qui suivit le grand tremblement de terre du 1er novembre 1755.

BARBOSA (don Vincent), religieux théatin, né à Redondo, en Portugal, en 1633, mourut à Lisbonne en 1711. Il a composé un ouvrage fort curieux, sur l'île Bornéo, intitulé : *Résumé des relations envoyées au roi Pierre II, de la nouvelle mission établie à Bornéo*, Lisbonne, 1692, 1 vol. in-4°.

BARBOSA-MACHADO (Diego), Portugais, abbé de l'église paroissiale de Saint-Adrien-de-Sever de Lisbonne, et membre de l'Académie royale de cette ville, y naquit en 1682, et y mourut vers 1770. Il était fort érudit, mais il était dépourvu de jugement. Il a publié, en portugais, à Lisbonne, en 4 vol. in-fol., qui ont paru successivement en 1741, 47, 52 et 59, une *Bibliothèque portugaise, historique, critique et chronologique de tous les auteurs portugais, depuis la promulgation de la loi de grace jusqu'à ces jours*, sous le

titre de *Bibliotheca Lusitana*, Lisbonne, 1741-52, 4 vol. in-fol. On a aussi de lui quelques volumes in-4° de *Mémoires pour l'Histoire du roi Sébastien*, et quelques autres ouvrages qui ne méritent pas la peine d'être cités.

BARBOSA. *Voyez* BELVESER.

BARBOT (JEAN), voyageur français, fit plusieurs voyages à la côte d'Afrique et aux Antilles. Il paraît qu'il était protestant et qu'il passa en Angleterre lors de la révocation de l'édit de Nantes, avec Jacques Barbot son frère, et un autre Jacques Barbot, son neveu : ces deux derniers firent depuis des voyages à la côte de Guinée et d'Angola. Jean Barbot a écrit la relation de ses voyages à la côte d'Afrique. Cette relation est très-intéressante sous tous les rapports; on la trouve dans la *Collection des Voyages et Navigations*, de Churchill, Londres, 1732. On y a joint les journaux des voyages des deux autres Barbot, au nouveau Calabar et à la côte d'Angola.

BARBOTAN (CARRIS, comte DE), ancien maréchal-de-camp, fut nommé, en 1789, député de la noblesse de Dax, aux États-Généraux. Il passa ensuite à l'Assemblée législative, et à la Convention nationale, et siégea toujours au côté droit dans ces diverses assemblées. En 1793, sa noble franchise l'ayant rendu suspect au parti populaire, il fut arrêté et accusé d'être à la tête d'une conspiration factice, et dont par conséquent on ne produisit aucune preuve. Traduit devant le tribunal criminel du Gers, les jurés qui eurent à prononcer sur son sort l'acquittèrent à l'unanimité. Barbeau-Dubarran, député du Gers à la Convention, révolté de cet acte de justice, fit casser les juges, et renvoyer le comte de Barbotan devant le tribunal révolutionnaire, qui, obéissant fidèlement aux ordres qu'il avait reçus, prononça la peine de mort.

BARBOU (JEAN), imprimeur renommé de Lyon, avait pour devise, *Mort n'y mord*. Son édition la plus recherchée, est celle des *Œuvres de Marot*, en petit format in-8°. Elle est très-correcte et en caractères italiques. Jean Barbou est la tige de tous les célèbres imprimeurs de ce nom.

BARBOU (HUGUES), fils de Jean Barbou, quitta la ville de Lyon, où son père était imprimeur, pour se retirer à Limoges, où, l'an 1580, il imprima, en très-beaux caractères italiques, les *Épîtres de Cicéron à Atticus*, avec les corrections et les notes de Siméon Dubois, lieutenant-général de Limoges. Cette édition est estimée de l'abbé d'Olivet. L'emblême de Barbou était une main tenant une plume et un épi d'orge surmonté d'un croissant; sa devise était : *Meta laboris honor*. Ses descendans se sont distingués dans leur art à Limoges et à Paris. Tout le monde connaît les belles éditions des auteurs classiques publiées par eux dans la capitale. La collection de ces auteurs forme 70 volumes in-12, mais tous ne sont pas sortis des presses de Barbou; on a changé le frontispice à quelques éditions premières, pour y mettre l'adresse de Barbou, et il faut dire que les réimpressions de quelques auteurs de cette collection, sont inférieures aux premières éditions.

BARBOU (JEAN-JOSEPH), fut le premier des imprimeurs de ce nom qui se fixa à Paris. Il fut re-

eu libraire en 1704, par arrêt du conseil, et mourut en 1752.

BARBOU (Joseph), frère du précédent, fut reçu libraire en 1717, et imprimeur six ans après. Il mourut en 1737, et laissa son imprimerie à sa veuve.

BARBOU (Joseph-Gérard), reçu libraire en 1746, devint en 1750 propriétaire de l'imprimerie de Joseph, son oncle, qui lui fut cédée par sa veuve. Il entreprit la suite de la belle édition des *Classiques*, qui avait été commencée par Antoine Coustelier, fils d'Urbain, sous la direction de l'abbé Lenglet-Dufresnoy. Il fit, à cet effet, l'acquisition du fonds des auteurs déjà publiés par Antoine Coustelier et autres libraires, et compléta cette jolie édition qui porte son nom, en y ajoutant lui-même *César*, 1755, 2 vol.: *Quinte-Curce*, 1757, 1 vol.; *Plaute*, 1759, 3 vol.; *Tacite*, 1760, 3 vol.; *Selecta Senecæ*, 1761, 1 vol.; *Ovide*, 1761, 3 vol.; *Cicéron*, 1768, 14 vol.; *Justin*, 1770, 1 vol.; *Pline l'ancien*, 1779, 6 vol.; *Pline le jeune*, 1769, 1 vol.; *Tite-Live*, 1775, 7 vol. Barbou donna en même temps: *Novum Testamentum*, 1767, 1 vol.; *Imitatio J.-C.*, 1758, 1764, 1773, 1789; *Amœnitates poëticæ*, 1757, 1779, 1 vol.; *Sarbievius*, 1759, 1 vol.; *Sarcotis*, de *Masenius*, 1757, 1 vol.; *Rapin*, 1780, 1 vol.; *Vanière*, 1774, 1 vol.; *Desbillons*, 1759, 1778, 1 vol; *Encomium moriæ*, 1777, 1 vol. En 1789, J. G. Barbou céda son établissement à Hugues Barbou, son neveu, qui est mort en 1808.

BARBOUR (Jean), naquit en Écosse vers l'an 1320. En 1358, le roi David Bruce le nomma archidiacre d'Aberdeen, et l'un de ses chapelains. Il fut plusieurs fois envoyé en ambassade en Angleterre, où il jouit, auprès d'Édouard III, d'une grande considération. Il a écrit en ancien écossais et en vers, la *Vie et les hauts faits du roi Robert Bruce*, Glascow, 1672, 1790, 3 vol. in-12; ouvrage estimé, parce que l'auteur tenait ses matériaux des chevaliers qui avaient combattu sous ce prince lorsqu'il chassa les Anglais d'Écosse. Barbour mourut à Aberdeen en 1378.

BARBUD, célèbre musicien persan, excellait tellement dans son art, que son nom est devenu le surnom des musiciens renommés qui sont venus après lui. On lui attribue l'air *Aurenki*, c'est-à-dire, l'*Air du trône*, et l'invention d'une sorte de lyre appelée *Barbud*. Il vivait sous la quatrième dynastie des rois de Perse.

BARBUO' SONCINO ou BARBO' (Scipion), gentilhomme de Padoue, et docteur en droit, a publié un ouvrage assez rare, intitulé *Sommario delle vite de' duchi di Milano, cosi Visconti come Sforzeschi, col natural ritratto di ciascuno d'essi*, Venise, 1574, et ensuite 1584, in-fol. de 18 pages. Cet ouvrage est orné des portraits des ducs de Milan, gravés sur cuivre par Girolamo Porro, célèbre graveur de Padoue, qui a copié tous les portraits de ces ducs, qu'il a pu trouver dans divers endroits.

BARBUOT (Jean), né à Flavigny en Bourgogne, prit le bonnet de docteur dans la Faculté de médecine de Montpellier. Il mourut en 1665, âgé de 35 ans. On ne connaît de ce médecin, qu'un seul ouvrage, il est intitulé: *Fontis San-Reginalis, naturalis medicati, virtutum admirabilium in gratiam ægrotantium*

explicatio, Parisiis, 1661, in-12. Ces eaux sont celles du bourg de Sainte-Reine, près de Sémur, département de la Côte-d'Or.

BARCALI, surnom de *Mohammed-Ben-Pir-Ali*, écrivain mahométan qui naquit dans l'an de l'hégire 981. Il a laissé divers ouvrages; entre autres *Tharikat Mohammediat*, instruction sur les principes du mahométisme; *Emadh al halckin*, exhortation à ceux qui diffèrent leur pénitence jusqu'à l'heure de la mort; *Icadh al naimin*, le réveil de ceux qui sont assoupis, etc.

BARCÉE. *Voyez* Magon.

BARCELLA (Louis), du Bressan, de l'ordre des jésuites, était tellement versé dans les langues grecque, hebraïque et chaldéenne, qu'il passait pour le plus savant de son temps. Il se distingua aussi dans la théologie, et mourut général de son ordre en 1522.

BARCEPHA. *Voyez* Moyse.

BARCHAM ou BARKHAM (Jean), savant théologien et antiquaire anglais, né vers 1572 à Exeter; élève de l'université d'Oxford, obtint le doyenné de Bocking au comté d'Essex, où il mourut en 1642. Barkham a fait présent à l'archevêque Laud d'une superbe collection de médailles et de monnaies, que ce prélat ajouta à celles dont il avait enrichi l'université d'Oxford. On croit que le docteur Barkham est le véritable auteur de l'*Explication du Blason*, imprimée à Londres en 1610, sous le nom de *Guillim*.

BARCHAM, Souverain de l'Assyrie occidentale, déclara la guerre à Arbel II, roi de Ninive, et, après avoir conquis une partie de ses états, jusqu'à Arvil, il entra en Arménie avec une armée de quarante mille hommes d'infanterie et de cinq mille chevaux. Aram, roi d'Arménie, instruit de cette agression, se présenta bientôt devant l'ennemi à la tête de ses troupes; la bataille eut lieu aussitôt, et Barcham fut tué par ce prince vers l'an 1823 avant J.-C. Les habitans de l'Arménie et de la Mésopotamie le mirent alors au nombre de leurs divinités, et ils l'adorèrent publiquement jusqu'à l'époque de l'établissement du christianisme. On avait élevé en l'honneur de Barcham un célèbre temple à Tortan, petite ville d'Arménie, et l'on y avait placé sa statue, qui était d'une grandeur colossale. Elle était faite en ivoire et en béryl.

BARCHOCHEBAS ou BARKOKEBAS, imposteur juif, qui, dans le second siècle de l'Église, se fit passer pour le Messie, rassembla une puissante armée, établit à Bither le siége de sa puissance, fit battre monnaie, et se fit couronner roi. Il persécuta les chrétiens, ravagea tout le pays, et battit en plusieurs rencontres Tinnius Rufus, gouverneur de la Judée. L'Empereur fit marcher contre lui Jules-Sévère, l'un de ses plus habiles généraux, qui, après l'avoir long-temps harcelé, le contraignit à se retrancher dans Bither, qu'il prit d'assaut peu après. Barchochebas périt dans la mêlée, et toute l'armée fut passée au fil de l'épée. C'était en l'an 136 de l'ère chrétienne. Les Juifs ont dans leur liturgie un jour de jeûne solennel, pour perpétuer la mémoire de cet événement.

BARCIA (André Gonzalès de), savant espagnol, qui a publié sous le nom de Gabriel de Cardenas un ouvrage intitulé : *Ensayo cronologico para la Historia general de la Floridades de el ano*

1512 *que descubrio la Florida Juan Ponce de Léon*, Madrid, in-fol., 1723.

BARCKHAUSEN ou BARCHUSEN (Jean-Conrad), médecin du comte de Lippe en Westphalie, né à Horn le 16 mars 1666, fut professeur de chimie à Utrecht; il s'y distingua par la profondeur de ses connaissances. Il avait parcouru une partie de l'Europe pour converser avec les chimistes les plus célèbres. Il est mort à Utrecht en 1723, après avoir légué à cette ville une bibliothèque riche en ouvrages de botanique et d'histoire naturelle. Ses ouvrages sont: I. *Synopsis pharmaceutica*, Francfort, 1690, in-12; Utrecht, 1696, in-8°. II. *Elementa chimiæ*, 1703, in-8°, et 1718 in-4°, Leyde. III. Un *Traité de l'origine et des progrès de la médecine*, 1723, in-4°. IV. Un *Recueil d'observations médicales*, 1715; et quelques autres encore.

BARCLAY (Alexandre), écrivain du 16° siècle. On prétend qu'il était écossais; cependant quelques-uns soutiennent qu'il était anglais, et cette opinion s'appuie sur ce qu'il fut élève du collége d'Ossel à Oxford. Après avoir voyagé dans presque tous les pays de l'Europe, il se retira au monastère du Mont-Ély, où il fit profession. Ce monastère ayant été supprimé, il prit une cure au comté d'Essex. Il mourut en 1538 à Croydon, dans la province de Surrey, dans un âge fort avancé. Il est un des premiers écrivains qui aient contribué à perfectionner sa langue par ses ouvrages. Il a rendu de grands services à la littérature anglaise par ses traductions. Ses principaux écrits sont: I. Les *Vies de Sainte Marguerite, de Sainte Catherine, de Saint Georges*, en vers anglais. *II. La figure de notre mère, la Sainte Église, opprimée par le roi de France*; III. Un *Traité de la prononciation française*, et beaucoup de traductions, celle du *Navis stultifera*, ou la *Nef des fous*, de Sébastien Brandt.

BARCLAY (Guillaume), naquit à Aberdeen en Écosse, en 1543, d'une famille ancienne. N'ayant pas pu s'avancer à la cour, il vint en France, et alla étudier à Bourges sous Cujas. Le P. Edmond Hay, jésuite, son oncle, le fit nommer professeur en droit dans l'université de Pont-à-Mousson. Le duc de Lorraine lui donna une charge de conseiller d'état et de maître des requêtes; mais ayant été desservi auprès de ce prince par les jésuites, à ce que dit Bayle, il repassa en Angleterre. Le roi Jacques Ier lui fit des offres considérables, à condition qu'il embrasserait la religion anglicane. Barclay aima mieux revenir en France (l'an 1604). Il eut une chaire de professeur en droit dans l'université d'Angers, et il y mourut l'année d'après. Son traité *De potestate papæ*, à Rome, 1610, in-8°, traduit en français, 1688, in-12, publié par son fils; et celui *De regno et regali potestate*, Paris, 1600, in-4°, dédié à Henri IV, lui firent un nom célèbre. On cite aussi: *Comment. in tit. Pandectarum de rebus creditis et de jurejurando*, Paris, 1605, in-8°.

BARCLAY (Jean), fils de Guillaume et d'une demoiselle de la maison de Malleville, naquit à Pont-à-Mousson en 1582. Les jésuites, chez lesquels il fit ses études, voulurent l'agréger à leur

société; mais il aima mieux suivre son père en Angleterre. Un *Poème latin* qu'il publia sur le couronnement du roi Jacques Ier le mit en faveur auprès de ce prince. Guillaume Barclay, craignant que le séjour d'Angleterre n'ébranlât la religion de son fils, le ramena en France. Le jeune homme, l'ayant perdu quelques temps après, repassa à Londres, où Jacques Ier lui donna des emplois considérables. Il y fit imprimer la suite de son *Euphormion*, satire latine en deux livres, dans laquelle l'érudition est jointe à la morale. Les meilleures éditions de ce livre sont celles d'Elzevir, 1637, in-12, et de Leyde, 1784, in-8°, *cum notis variorum*. Il a été traduit en français par l'abbé Drouet de Maupertuis. Barclay publia vers le même temps le traité de son père *De potestate papæ*. Comme cet ouvrage attaquait tous les auteurs ultramontains, Bellarmin y répondit. Barclay lui répliqua dans un écrit intitulé *Pietas*, in-4°. L'heureux, sous le nom de Jean Eudemon, jésuite, y fit une réponse; mais comme elle contenait moins de raisons que d'injures, elle ne fit aucune impression. Il s'avisa d'accuser Barclay d'hérésie, suivant la coutume des mauvais théologiens, qui n'ont rien de mieux à opposer à leurs adversaires. Ce savant homme n'eut pas beaucoup de peine à lui prouver qu'il avait toujours été bon catholique, dans la cour d'Angleterre même. Paul V l'attira ensuite à Rome, quoique dans ses écrits il eût plaidé la cause des rois contre les papes. Il y mourut le 12 août 1621, la même année que son adversaire Bellarmin. Barclay était d'une mélancolie qui le rendait un peu singulier, passant tout le matin dans son cabinet, sans voir personne, et le soir cultivant son jardin. On a de lui, outre les productions dont nous venons de parler: I. *Parænesis ad Sectarios*, un des bons ouvrages de controverse qu'on ait publiés. II. *Argenis*, Leyde, 1630, et Amsterdam, 1671, in-12; et *cum notis variorum*, 1664 et 1669, en 2 vol. in-8°, roman mêlé de prose et de vers, traduit 1° par Marcassais, Paris, 1633, in-8°; 2° par Duryer, Paris, 1625, in-8°; 3° par Delongue, 1728, 2 vol. in-12; 4° par l'abbé Josse, chanoine de Chartres, 1732, 3 vol. in-12; et beaucoup mieux par Savin, Paris, 1776, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage offre de l'étendue dans le plan, de la noblesse et de la variété dans les caractères, de la vivacité dans les images, et vaut beaucoup mieux que son Euphormion. Le style tient de celui de Pétrone, de Lucien et d'Apulée. C'est un tableau des vices et des révolutions des cours. Il a été traduit en français par Drouet de Maupertuis, Anvers, 1711, 3 vol. in-12, et par Jean Bérault, Paris, 1640, in-8°. La générosité franche y est en contraste avec la fourberie habile. Il est fâcheux que l'auteur y ait fait étalage d'une érudition toujours déplacée dans les ouvrages de pur agrément. III. *Trois livres de poésies*, in-4°, inférieures à sa prose. Barclay tâchait d'imiter Pétrone; mais il n'y réussissait pas toujours. Il donnait dans l'enflure. IV. *Icon animorum*, Londres, 1614, traduit en français, Paris, 1625, in-8°; ouvrage qui eut du succès, quoiqu'il n'ait pas assez de profondeur.

BARCLAY (ROBERT), célèbre quaker, né selon les uns à Edim-

bourg, et selon les autres à Gordon dans le comté de Murray, en 1648, d'une famille illustre, fut élevé à Paris sous les yeux d'un de ses oncles, principal du collége écossais de cette ville. Il retourna en Écosse avec son père, qu'il perdit peu de temps après, en 1664. Les quakers avaient répandu leurs erreurs dans ce royaume. Barclay se laissa séduire par ces novateurs, et publia plusieurs ouvrages pour leur défense. Non content de les servir par ses écrits, il passa en Hollande et en Allemagne pour y faire des prosélytes. Il revint en Écosse, où il mourut le 3 octobre 1690, dans sa 42e année. Les historiens de sa secte le peignent comme un homme de bien, supportant le travail et la peine avec plaisir, d'une humeur gaie et d'un caractère égal. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses mœurs étaient très-régulières, et qu'il joignait à beaucoup d'érudition un esprit méthodique, des vues sages, et autant de modération que peut en avoir un enthousiaste. Nous disons *enthousiaste*, parce que les premiers quakers, sans cet esprit de prosélytisme et d'enthousiasme, n'auraient jamais formé qu'une secte obscure et non un peuple connu. En se croyant inspirés, ils parvinrent à le faire croire aux autres. Les quakers parlant toujours à leurs juges au nom de Dieu, bravant toutes les puissances par l'idée d'une puissance supérieure, agirent sur les imaginations faibles, et imposèrent quelquefois à leurs ennemis mêmes. De là leurs progrès, qui s'accrurent encore par leur singularité extérieure, laquelle était un signe caractéristique et un signal de ralliement. Maclaine, dans une des notes qu'il a ajoutées à la traduction française de l'Histoire ecclésiastique de Mosheim, dit que les quakers seraient ravis que l'on jugeât de leurs opinions religieuses par la doctrine contenue dans les ouvrages de Barclay; et il compare cet auteur à un habile avocat qui défend avec art une mauvaise cause, tom. 5, p. m. 491. On a de Barclay plusieurs ouvrages, dans lesquels il réduit le quakérisme en système. Les principaux sont : I. *Catéchisme ou confession de foi dressée et approuvée dans l'assemblée générale des patriarches et des apôtres, sous la puissance de J.-C. lui-même.* Il serait trop long d'analyser les dogmes expliqués dans ce livre. II. *Apologie des quakers*, publiée en 1676, in-4°, traduite en français, Londres, 1702, in-8°, et en anglais, 1765, in-4°. C'est sans contredit le meilleur ouvrage qu'on ait fait en faveur de cette secte; mais le style en est embarrassé, et plusieurs phrases sont longues et louches. L'Épître dédicatoire à Charles II contient, non des complimens mercenaires et de basses adulations, mais des vérités hardies et des conseils justes. « Tu as goûté, dit-il à Charles à la fin de cette Épître, de la douceur et de l'amertume, de la prospérité et les plus grands malheurs. Tu as été chassé du pays où tu règnes; tu as senti le poids de l'oppression, et tu dois savoir combien l'oppresseur est détestable devant Dieu et devant les hommes. Que si, après tant d'épreuves et de bénédictions, ton cœur s'endurcissait et oubliait le Dieu qui s'est souvenu de toi dans tes disgraces, ton crime en serait plus grand et ta condamnation

plus terrible. Au lieu donc d'écouter les flatteurs de ta cour, écoute la voix de ta conscience, qui ne te flattera jamais. Je suis ton fidèle ami et sujet. » III. *Epistola ad legatos Noviomagi congressos*, 1678, In-4°.

BARCLAY-DE-TOLLY, prince, feld-maréchal et ministre de la guerre en Russie, était fils d'un pasteur livonien, qui lui donna une éducation soignée. Il entra, fort jeune encore, au service, et passa rapidement de grade en grade jusqu'à celui de général-major, qu'il exerçait avec beaucoup de distinction pendant les campagnes de 1806 et 1807 en Allemagne. La bravoure et l'habileté dont il fit preuve à Pulstuck et à Preussich-Eylau, lui assignèrent dès-lors un rang distingué parmi les chefs de l'armée russe. Nommé commandant en chef en remplacement de Kutusow, ce fut lui qui dirigea les opérations de la mémorable journée de Leipsick, si désastreuse pour les armées françaises. En 1814, il commandait l'armée russe qui pénétra en Champagne, et de là jusqu'à la capitale. Le 1er mai de cette même année, l'empereur Alexandre le nomma feld-maréchal en récompense de ses services. L'année suivante, après la fameuse bataille de Waterloo, Barclay-de-Tolly rentra en France, à la tête de l'armée russe, et y reçut le titre de prince, à la revue générale que l'empereur de Russie passa près du village des Vertus. Il est mort le 25 mai 1818, à Insterbourg.

BARCO-CENTENERA (MARTIN DEL), prêtre espagnol, qui fit un voyage au Paraguay, en 1573. Il écrivit en vers un ouvrage intitulé : *Argentina*, ou *Historie de la rivière de la Plata*, depuis sa découverte jusqu'en 1581 Lisbonne, 1602.

BARCO (ALEXIS DE), peintre, né à Madrid en 1655. Il était disciple d'Antonilez, et avait tant de facilité qu'il peignait au premier coup, et sans faire aucun dessin. La partie de la peinture où il réussissait le mieux était le paysage. La plupart de ses ouvrages sont répandus dans les maisons particulières de Madrid, où il mourut en 1695.

BARCOK. *Voy.* BARKOK.

BARCOS (MARTIN DE), né en 1600 à Bayonne, était neveu, par sa mère, de Jean Duvergier de Hauranne, fameux abbé de Saint-Cyran, qui lui donna pour maître Jansénius, évêque d'Ypres, alors professeur de théologie à Louvain. Il le tira ensuite de cette université, pour lui confier l'éducation du fils d'Arnaud d'Andilly. Le secrétaire de l'abbé de Saint-Cyran étant mort, son neveu alla prendre sa place auprès de son oncle. Après sa mort, la reine-mère donna son abbaye de Saint-Cyran à Barcos en 1644. Il la rétablit et la réforma. Le père Annat obtint quelque temps après un ordre qui l'exilait à Boulogne; l'abbé de Barcos aima mieux se cacher que de se rendre à l'endroit de son exil. Il revint ensuite dans son abbaye, et y mourut le 22 août 1678, âgé de 78 ans. Ses liaisons avec Saint-Cyran et avec le docteur Antoine Arnaud lui firent jouer un rôle dans les disputes du jansénisme. Il enfanta plusieurs ouvrages, morts pour la plupart avec les querelles qui en furent l'occasion. Les principaux sont : I. *La Grandeur de l'Église romaine, établie sur l'autorité de S. Pierre et de S. Paul*,

in-4°. II. *Traité de l'autorité de S. Pierre et de S. Paul, qui réside dans le pape, successeur de ces deux apôtres*, 1645, in-4°. III. *Éclaircissemens de quelques objections que l'on a formées contre la grandeur de l'Église romaine*, 1646, in-4°. Ces trois gros volumes furent composés par l'abbé de Barcos, pour défendre cette proposition insérée par lui dans la Préface de *la fréquente Communion*, et censurée par la Sorbonne : *Saint Pierre et Saint Paul sont deux chefs de l'Église romaine, qui n'en font qu'un*. IV. Une *Censure du Prædestinatus* du père Sirmond, 1644, in-8°. V. Il travailla au livre intitulé *Petrus Aurelius*, de son oncle, et en partagea avec lui la gloire. VI. *De la Foi, de l'Espérance et de la Charité*, 1691, 2 vol. in-12. VII. *Exposition de la Foi de l'Église romaine, touchant la Grace et la Prédestination*, Cologne, 1700, in-8°, ou 1697, in-12. Cet ouvrage parut pour la première fois en 1697, sous le voile de l'anonyme; l'archevêque de Paris, de Noailles, en fit saisir l'édition, et rendit une ordonnance pour le condamner.

BARD, surnom de MOHAMMED-BEN-JÉZID, écrivain mahométan, qui a laissé un ouvrage de Grammaire *sur la prononciation des voyelles* dans le texte du Koran.

BARD (JEAN), savant médecin, né à Burlington, état de New-Jersey, le 1er février 1716. Son père, Pierre Bard, écuyer, né en France, vint à Maryland en 1703, en qualité de marchand, d'où bientôt après il se retira dans l'état de New-Jersey. Bard reçut sa première éducation sous les auspices et par les soins d'Annan de Philadelphie, l'un des hommes les plus habiles dans l'enseignement. Ayant montré une prédilection pour l'étude de la médecine, il acquit bientôt de la réputation dans l'exercice de son art. En 1743, il s'établit à New-Yorck; il y demeura jusqu'à sa mort, arrivée en 1795, époque désastreuse où la fièvre jaune mit en fuite nombre de médecins. Le docteur Bard, quoique touchant à sa 80e année, resta à son poste; il soigna ses malades jusqu'en mai 1798, temps auquel il se retira dans sa terre, à Hide-Parck, près de Poughkœpsie, où il mourut le 30 mars 1799, à l'âge de 84 ans.

BARDANES, surnommé *le Turc*, général des troupes d'Irène, voulant monter sur le trône, se fit proclamer empereur par l'armée qu'il commandait. Nicéphore, intendant des finances, s'étant fait couronner en même temps, et la ville de Constantinople refusant d'entrer dans la révolte de Bardanes, il écrivit à son concurrent qu'il mettait bas les armes, et qu'il allait se faire moine. Nicéphore parut lui pardonner; mais, peu après, il lui fit crever les yeux, l'an 803.

BARDAS, patrice de Constantinople, était frère de l'impératrice Théodora, mère de l'empereur Michel III. Il fut un des tuteurs de ce prince, après la mort de Théophile, en 842. Il avait de l'esprit et quelque savoir. Il rétablit les sciences dans l'empire, où elles étaient comme anéanties, depuis que le barbare Léon l'Isaurien avait fait brûler la bibliothèque de Constantinople. Son ambition était extrême. Pour acquérir plus d'autorité, il fit assassiner en 856 Théoctiste, général des troupes de l'empereur Michel III,

et fut mis à sa place. Il fit ensuite cloîtrer l'impératrice, sa sœur, répudia sa femme pour vivre avec sa belle-fille, fit chasser S. Ignace du siége patriarchal, qu'il donna à l'eunuque Photius, son neveu, en 858. Cette injustice fut la source du schisme de l'Église grecque, environ deux ans après, en 860. Bardas, se frayant un chemin à l'empire, engagea Michel à l'honorer de la dignité de césar. Ce titre ne l'empêcha pas de concevoir une forte jalousie contre Basile le Macédonien, homme de basse naissance, mais adroit et entreprenant, qui gagna la confiance de l'empereur en servant ses plaisirs. Leur haine mit tout en mouvement à la cour de Constantinople. Bardas, voyant l'ascendant qu'avait Basile, feignit de se réconcilier avec son ennemi; mais Basile, aussi fourbe que lui, ne voulant pas tenir toutes les promesses d'amitié qu'il lui avait faites, décida enfin l'empereur à le faire massacrer. Ce qui s'effectua en sa présence le 21 avril 866.

BARDAS-PHOCAS. *Voyez* BARDAS SCLÉRUS et BASILE II.

BARDAS SCLÉRUS, général d'armée sous l'empereur Jean Zimiscès, ne doit pas être confondu avec le précédent. Il s'acquit une grande autorité à Constantinople par ses intrigues, sa hardiesse et son courage. Après la mort de ce prince, en 975, il se souleva contre Basile II et Constantin le jeune Porphyrogenète, et se fit proclamer empereur par les troupes. On lui opposa divers généraux, il fut presque toujours vainqueur; mais il échoua contre Bardas-Phocas. Une bataille donnée à Amasie en Phrygie, n'ayant pu terminer la guerre, les deux généraux résolurent de se battre le lendemain en duel. Sclérus, blessé dangereusement, fut réduit à chercher un asile dans les états du calife de Bagdad, qui le fit arrêter en 979. Ayant obtenu sa liberté l'année d'après, il se joignit à Bardas-Phocas, qui avait pris la pourpre, et partagea l'empire avec lui. Ce rebelle, poursuivi par les troupes de l'empereur, fut tué bientôt après, en 986. Sclérus, las d'une vie orageuse, se rendit à Constantinople et se soumit de lui-même à Basile. Lorsqu'on le présenta à l'empereur, ce prince ne put s'empêcher de faire remarquer à ses courtisans l'inconstance de la fortune dont il avait éprouvé tant de fois les caprices, et l'assemblage de grandeur et d'obéissance réunies alors dans ce vieillard octogénaire. Cependant, loin de l'humilier, il lui conserva sa charge de grand-maître du palais, et le traita comme un ancien serviteur, qui avait autrefois rendu des services à l'état, en repoussant les Russes et les autres ennemis de l'empire.

BARDE (JEAN DE LA), marquis de Marolles-sur-Seine, né vers 1600, fut d'abord premier commis des affaires étrangères, ensuite conseiller d'état. Il fut ensuite nommé à l'ambassade de Suisse, place qu'il occupa pendant douze ans; il fut envoyé à Osnabruck par le cardinal Mazarin, dont il avait la plus intime confiance. Il mourut fort âgé, en 1692, après avoir publié une partie de l'histoire de son temps, depuis 1643 jusqu'en 1653. Ce livre, assez bien écrit en latin, et où les intrigues du cabinet sont racontées avec vérité, parut à Paris, 1671, in-4°. Il n'est pas commun. Il composa aussi un livre de con-

troverse en latin, touchant le dogme de l'Eucharistie. *de Eucharistiâ*, Soloduri (Soleure), 1662, in-8°.—Son frère, Denis DE LA BARDE, évêque de Saint-Brieux, prononça, en 1645, l'oraison funèbre d'Escoubleau, archevêque de Bordeaux.

BARDESANES, hérésiarque du 2° siècle, né en Syrie, d'une famille originaire d'Édesse, sectateur de Valentin, se dégoûta d'une partie des erreurs de son maître, et même écrivit pour les réfuter; mais il en garda toujours quelques-unes. Cet hérétique était cependant très-attaché à la religion chrétienne. Apollonius de Calcédoine, célèbre stoïcien, maître de Marc-Aurèle, fit tout ce qu'il put pour la lui faire abandonner. Bardesanes lui résista, et défendit le christianisme avec zèle. Ses disciples portèrent le nom de *bardesianites*, et ajoutèrent de nouveaux systèmes à ceux de leur chef. Bardesanes avait composé contre un astrologue nommé Abidas, un ouvrage adressé à Antonin Vérus, dont Eusèbe a conservé un morceau assez étendu et fort curieux dans sa *Préparation évangélique*, liv. 6, chap. 10.—Il eut un fils nommé HARMONIUS, partisan de ses erreurs et qui en créa de nouvelles. Ils étaient tous deux amateurs de poésie. Ils mirent leur doctrine en vers. Le peuple chantait leurs hymnes. Ce fut pour affaiblir l'effet du charme de leurs compositions, que Saint Ephrem, diacre d'Edesse, mit en vers et en musique la doctrine de l'Eglise.

BARDET (PIERRE), né à Montaguet en Bourbonnais, l'an 1591, mourut à Moulins en 1685, à 94 ans, avec la réputation d'un bon avocat. On a de lui un *Recueil d'Arrêts*, 2 vol. in-fol. Paris, 1690, et Avignon, 1775, in-fol., 2 tom. en 1 vol., publié la première fois par Berroyer, son compatriote, qui les accompagna de notes et de dissertations. La 2° édition a été donnée avec des augmentations par Lalaure.

BARDI (JEAN), comte de Vernio, helléniste, mathématicien, littérateur et poète, était né à Florence et vivait dans la dernière moitié du 16° siècle. Il était de l'Académie de la Crusca et de celle des *Alterati* de Florence. Le pape Urbain VIII, qui l'avait pris en amitié, l'avait nommé son *maestro di camera*. Plusieurs historiens le regardent comme l'un des premiers qui donnèrent l'idée de mettre les tragédies en musique, à l'imitation des anciens grecs et latins. Il a publié plusieurs ouvrages, qui sont : I. *Discorso sopra il giuoco del Calcio Fiorentino del Puro Academico fiorentino*, Venise, 1580, in-4°, et 1615, in-4°. *Puro* était le nom qu'il portait dans l'Académie des Alterati. II. *Tractatus eorum quæ vehuntur in aquis experimenta ad Archimedis trutinam examinata*, Rome, 1614. III. Des *poésies*, une *églogue* et une comédie, intitulée : *l'Amico fido*, qui fut représentée à Florence en 1585, au mariage de César d'Este et de Virginie de Médicis. Ces poésies sont restées en manuscrit. On assure que Bardi avait fait une traduction latine des *Vies* de Plutarque.

BARDI (PIERRE DE'), comte de Vernio, fils du précédent, fut aussi membre de l'Académie de la Crusca et de celle des *Alterati*. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *Discorsi di Massimo Tirio filosofo platonico*, Ve-

nise, 1642, in-4°. II. *Avino, Avolio, Ottone e Berlinghieri, poema eroico*, Florence, 1643, in-12. C'est une parodie des faits d'armes des paladins. Il publia ce poème sous le nom anagrammatique de *Béridio d'Arpe Cornetano*.

BARDI (Ferdinand de'), fils du précédent, conseiller d'état du grand-duc de Toscane, Ferdinand II, cultiva aussi les lettres. On a de lui : I. *Une oraison funèbre du prince François de Toscane, frère de Ferdinand II*, Florence, 1604, in-4°. II. *Description des fêtes célébrées à Florence pour le mariage du grand-duc et de Victoire de Rovère*, Florence, 1637, in-4°. Ferdinand de Bardi mourut en 1680.

BARDI (Jérôme), moine camaldule, né à Florence vers l'an 1544, mort à Venise en 1594, a laissé plusieurs ouvrages historiques, entre autres : I. *Cronologia universale*, etc., en 4 parties, et non en 3 comme le dit Haym, Venetia, 1581, 4 vol. in-fol., qui peuvent se relier en un seul. La première partie contient des discours chronologiques en 64 feuillets ; les 3 autres parties ne renferment que des tables où l'on trouve presque autant de chiffres que de mots. L'auteur prétend avoir fait cet ouvrage en six mois. II. *Dichiarazione di tutte le istorie*, etc., Venegia, 1602, in-8°, et 1606, in-8°. III. *Le Vite di tutti i Santi, brevemente descritte per tutti i giorni dell'anno*, Venegia, 1585, in-4°, rare. IV. *Vittoria navale ottenuta dalla Repubblica veneziana contro Ottone figliuolo di Federico I° imperatore*, etc., Venegia, 1584, in-4°, fort rare ; Venise, 1619, in-8°, rare.

BARDI (Jérôme), prêtre et médecin italien, professa, avec beaucoup de talent, la philosophie à l'université de Pise, pendant le 17° siècle. En 1651, il vint s'établir à Rome, et y obtint du Pape, la permission d'exercer la médecine, qu'il avait étudiée avec beaucoup de fruit. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *Medicus politico-catholicus*, Genève, 1643, in-8°. II. *Prolusio philosophica*, Pise, 1634, in-4°. III. *Theatrum naturæ*, Rome, 1654, in-4°. IV. *Xaverius peregrinus, pede pari et impari descriptus*, Rome, 1659, in-4° ; et plusieurs autres ouvrages qui sont restés inédits, entr'autres : *Musica medica, magica, moralis, consona, dissona, curativa, catholica, rationalis.*

BARDI (Dea de'), religieuse de Florence, faisait agréablement des vers dans le 15° siècle. Son *Ode sur la mort d'una Ghiandaja* (d'un geai qui s'était noyé dans un puits, insérée dans le tome 3° des Œuvres burlesques de Berni, a de la facilité et de la grace.

BARDI (François), jésuite de Palerme, mort en 1661, à l'âge de 78 ans, fut attaché au tribunal de l'inquisition en Sicile, et a publié des *Commentaires sur les règles du droit canonique*, des *Questions sur la théologie morale*, un *Traité de la conscience*.

BARDI (N.), conseiller au parlement de Toulouse, ayant signé les protestations de cette compagnie contre les décrets de l'assemblée constituante, fut condamné à mort le 7 juillet 1794 par le tribunal révolutionnaire. Il périt sur l'échafaud à l'âge de 85 ans.

BARDIN (Pierre), né à Rouen en 1590, membre de l'Académie

française, se noya en 1637, en voulant sauver d'Hunières, son bienfaiteur, et dont il avait été gouverneur. Chapelain, dans une épitaphe faite par ordre de l'Académie, dit :

. . . Quand au fond des eaux il fut précipité,
Les vertus avec lui firent toutes naufrage.

Bardin laissa quelques ouvrages, écrits d'un style lâche et incorrect. Les principaux sont : I. *Le Grand-Chambellan de France*, 1623, in-fol. II. *Pensées morales sur l'Ecclésiaste*, 1626, in-8°. III. *Le Lycée* ou *de l'honnête homme*, 2 vol. in-8°, 1632, et 1634.

BARDIN (Jean), peintre d'histoire, né en 1732, à Montbar, mort à Orléans le 6 octobre 1809. Ses parens, peu favorisés des dons de la fortune, l'envoyèrent à Paris, pour se livrer au commerce; mais son génie et son goût pour les arts l'entraînèrent vers la profession dans laquelle il se fit connaître. En 1764, élève de Lagrenée l'aîné, il remporta le grand prix de peinture; le sujet du concours était *Tullie faisant passer son char sur le corps de son père* : il fit le beau dessin de l'*Enlèvement des Sabines*; il fit encore un *Saint Charles Borromée*, et un *Massacre des Innocens*. En 1762, il alla à Rome, où il passa plusieurs années. Le mauvais goût qui régnait en France lorsqu'il étudia, l'empêcha de profiter, lors de son séjour à Rome, de la contemplation des chefs-d'œuvre de l'art, et lors de la régénération de l'école, il était trop âgé pour changer de manière.

BARDIN (Pierre), né à Genève en 1696, mort en 1747, était le collaborateur de Manget pour la *Bibliotheca medica*, et il cultivait aussi la poésie. *Voyez* Sennebier, liv. 3, p. 225.

BARDON (Dandré). *V.* Dandré Bardon.

BARDON DE BRUN (B.), auteur d'une tragédie en 5 actes et en vers, intitulée : *Saint Jacques*, représentée à Limoges par les confrères pélerins dudit Saint, en l'année 1596. Limoges, H. Barbou, 1596, in-8°.

BARDYLIS, chef de brigands, devenu Souverain de l'Illyrie; il s'empara d'une partie de la Macédoine, sous le règne de Perdiccas qu'il avait vaincu, et fut à son tour vaincu par Philippe, frère de Perdiccas, l'an 359 avant J.-C. et obligé de se dessaisir de ses conquêtes. Quelques années après, ayant formé une ligue contre Philippe, ce prince le vainquit de nouveau. Il avait alors quatre-vingt-dix ans, et l'on croit qu'il ne vécut pas long-temps après. Quelques-uns croient qu'il périt dans cette dernière défaite, après avoir combattu vaillamment.

BARDZINSKI (Jean Alanys), dominicain polonais du 17e siècle, a traduit, en vers polonais, la *Pharsale* de Lucain, Oliva, 1691, et les *Tragédies* de Sénèque, Thorn, 1696. Il a aussi laissé une traduction, tant en vers qu'en prose, de la *Consolation philosophique* de Boëce, Thorn, 1694.

BAREBONE (Louez-Dieu), rebelle et fanatique, qui se rendit fameux. Il était corroyeur, et devint, en 1653, un des membres les plus ardens du parlement de Cromwel. Lorsque Monk vint à Londres pour y rétablir le roi sur son trône, Barebone se présenta à la tête d'une canaille si effrénée, que l'intrépide général en fut

alarmé. Le corroyeur présenta au parlement une pétition pour l'exclusion du roi et de sa famille; mais Monk adressa ses plaintes à ce même corps qui encourageait ce fanatique, et le fit rentrer dans son obscurité.

BARÊME. *Voy.* BARRÊME.

BARENNES (RAYMOND DE), né à Bordeaux, entra de bonne heure dans le barreau de cette ville, et fut nommé, en 1790, procureur-général-syndic du département de la Gironde. L'année suivante, le collége électoral de ce département le députa à l'assemblée législative. Jusque-là, il s'était fait remarquer par un ardent enthousiasme pour la cause de la révolution; mais, soit qu'il eût deviné les véritables projets des chefs du parti révolutionnaire, soit qu'il craignît de se faire des ennemis, son zèle parut se refroidir beaucoup dans cette assemblée. Il ne parla qu'une seule fois, et c'était au commencement de la session, pour faire une proposition, ayant pour but de déclarer que si la guerre venait à avoir lieu, la France ne déposerait les armes qu'après avoir donné la liberté à tous les peuples. Nommé député au conseil des Cinq-Cents, en 1798, il y fit un grand nombre de rapports, presque tous sur des matières judiciaires. Il était membre du conseil des prises lorsqu'il mourut à Paris en 1800.

BARENTIN (CHARLES-LOUIS-FRANÇOIS DE PAULE DE), issu d'une Maison ancienne et distinguée dans la magistrature et dans la carrière des armes, fut d'abord avocat général au parlement, puis premier président à la cour des aides. Le 19 septembre 1788, il fut nommé garde-des-sceaux en remplacement de l'illustre Lamoignon de Malesherbes, et il éprouva de grands désagrémens dans ce poste que la révolution avait rendu plus difficile et plus périlleux que jamais. A l'ouverture de l'Assemblée des Notables et des États-Généraux, Barentin prononça des discours dont on loua la modération; mais il ne put, malgré ses efforts, opérer la réunion des trois ordres. Plus tard, Mirabeau l'accusa d'avoir donné au roi des conseils contre l'Assemblée nationale. Pour prévenir les desseins de ses ennemis, Barentin donna sa démission. Cette démarche ne le mit pas tout-à-fait à l'abri des persécutions; mais il en sortit toujours vainqueur. Les tristes événemens qui survinrent, le forcèrent à quitter la France; il passa dans le Piémont, en Allemagne et de là en Angleterre. Il est rentré en France en 1814; et, incapable alors, à cause de son grand âge, de remplir la fonction de garde-des-sceaux, il fut nommé par le Roi, chancelier honoraire. Il est mort en juin 1819.

BARENTSEN ou BARENTS (THIERRY), *le Sourd*, Hollandais, peintre d'histoire, qui est mort vers le milieu du 16e siècle, n'est guère connu que par sa peinture de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam; entre autres par le tableau où il avait peint la *fameuse sédition* de 1535, dans laquelle une secte furieuse menaça de détruire cette grande ville par le fer et le feu.

BARENTSEN ou BARENTS (THIERRY), fils du précédent, né à Amsterdam en 1534, reçut de son père les principes de son art; il peignait l'histoire et le portrait: à 21 ans, il alla se perfectionner à Venise. Une figure aimable, l'étude des belles-lettres où il avait

fait de grands progrès, et le talent de la musique lui attirèrent l'amitié du Titien. Après sept années de séjour en Italie, il retourna dans sa patrie. Dans un tableau d'autel, qu'il fit à Amsterdam pour les arquebusiers, et qui représentait *la chute des anges rebelles*, le nu y est correctement rendu, les passions et les attitudes violentes de la fureur et du désespoir y sont exprimées avec énergie. Le tableau a été détruit dans les guerres de la religion; il n'en est échappé qu'un morceau qu'on voit encore à Amsterdam. On conserve dans cette ville une *Judith* qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, par la légèreté de la touche. On ne fait pas moins de cas d'une *Naissance de Notre-Seigneur*, dans le goût des grands maîtres d'Italie. On voit encore à Amsterdam un *Christ en croix*, et au bas *une Madelaine*; dans les buttes des arbalètriers un tableau de plusieurs personnages, parmi lesquels on distingue un chaudronnier; dans le clos du Mail, des gens à table, enfin plusieurs autres tableaux de ce genre, et d'excellens portraits. Il mourut à Amsterdam en 1592.

BARET (N.), né près de Boulogne-sur-mer, s'occupa, dès sa jeunesse, de travaux littéraires. Il publia d'abord des pièces de vers en l'honneur de l'archevêque de Malines, et un écrit sur les Francs-Maçons. En 1785, il publia, à Malines, un journal intitulé : le *Courrier de l'Escaut*, qui eut beaucoup de succès dans le temps, et qui subsiste encore sous le titre du *Courrier Belge*. Baret lança ensuite quelques écrits contre le fameux Linguet; contribua puissamment à la publication des *Éphémérides de l'humanité*, et rédigea seul les *Annales de la monarchie*. Lors de l'entrée du général Dumouriez dans la Belgique, Baret prit une part fort active à la révolution. Il fut successivement secrétaire et président du club des jésuites à Bruxelles, membre du comité de sûreté générale de la même ville, accusateur public au tribunal révolutionnaire d'Anvers, et enfin député au corps législatif. Il prit plusieurs fois la parole dans cette assemblée, et n'y professa que des opinions sages et modérées pour ce temps-là. Après la révolution du 9 novembre 1799, le gouvernement consulaire le chargea de visiter le département du Nord, pour l'épuration de l'administration. Pendant son absence, il fut nommé tribun; mais il ne put remplir ces nouvelles fonctions, car il mourut à Valenciennes en revenant à Paris. Il avait près de quarante-quatre ans.

BARETTI (Joseph), né à Turin en 1716, dissipa de bonne heure le patrimoine modique de ses pères, et quitta sa patrie au moment où l'armée combinée de France et d'Espagne, mit le siége devant Turin. Il enseignait, en 1748, à Venise, la langue italienne aux Anglais qui voyageaient en Italie, et, après de grandes vicissitudes de fortune, il se rendit en Angleterre en 1750. Ses talens, sa facilité à apprendre les langues qui lui étaient étrangères, et sa persévérance lui préparèrent des ressources que sa situation et son peu d'économie lui rendaient nécessaires. Il y vécut de sa plume et des leçons qu'il donnait de langue italienne. Il y fut estimé et accueilli, se lia intimement avec le docteur Johnson,

et se procura quelqu'aisance par ses productions littéraires, auxquelles néanmoins il attachait peu de prix « Je n'ai, disait-il, écrit pendant tout le cours de ma vie, que par nécessité, jamais par choix; et je suis étonné que des écrits si mal et si rapidement rédigés aient pu avoir quelque succès; aussi, bien convaincu des fautes nombreuses dont fourmille mon travail en ce genre, je l'abandonne volontiers aux rigueurs de la censure. » On a de lui en anglais une *Dissertation sur la poésie italienne*, en réponse à *l'Essai de Voltaire sur la poésie épique*, in-8°, 1753. Une *Introduction à la langue italienne*, en faveur de ceux qui, en connaissant déjà la grammaire, veulent l'étudier sans maître, in-8°, 1755. *Bibliothèque italienne* contenant la vie et la notice des écrivains les plus célèbres, in-8°, 1757. Un *Dictionnaire anglais et italien*, beaucoup plus ample que celui de son prédécesseur Altieri 1760, in-4°, 2 vol. Une *Grammaire italienne et anglaise, anglaise et italienne. Exposition des mœurs et des coutumes d'Italie*, avec des remarques sur les erreurs qui ont échappé à quelques voyageurs. *Voyage de Londres à Gênes par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, 1770, in-8°, 4 vol. Un *choix de passages d'auteurs célèbres de France, d'Espagne d'Italie et d'Angleterre*, disposés par colonnes, in-8°, 1772. Une *Phraséologie italienne et anglaise*, à l'usage des jeunes dames qui veulent s'exercer à la conversation en italien, in-8°, 1776. *Discours sur Shakespeare et Voltaire*, in-8°, 1777. *Scelta di lettere familiari*, en anglais et en italien, in-12, 2 vol., 1779; et plusieurs autres ouvrages. Il a donné l'édition italienne des *Œuvres de Machiavel*, qui a paru à Londres en 3 vol. in-4°, en 1772, et il l'a ornée d'une préface et de quelques autres pièces omises dans les éditions précédentes. Il avait apporté en Angleterre le manuscrit de l'*Histoire de Fra Gerondio*, dont il chercha à provoquer l'impression en original : son projet n'eut pas de succès; mais il donna lieu à la traduction anglaise que le docteur Warner en a publiée en 1771. Baretti s'est rendu recommandable par une vaste connaissance de tous les livres existans dans toutes les langues de l'Europe, si l'on en excepte l'allemande, par une grande discrétion dans sa conduite, une probité à toute épreuve, et par un caractère aisé et liant. On ne peut, dit la biographie anglaise, rien lui reprocher quant à ses mœurs. Il vécut, ajoute-t-elle, sans religion, quoiqu'il ne fût pas irréligieux. Il blâmait hautement la licence des écrits de Voltaire, les rêveries de Rousseau, et le philosophisme français, qui ne pouvait en imposer, disait-il, qu'aux femmes-de-chambre. Sa négligence et son imprévoyance dissipèrent la petite fortune qu'il s'était faite auprès de ses libraires. Il mourut dans la pauvreté le 5 mai 1789.

BARGAGLI (Scipion), gentilhomme siennois, l'un des membres de l'Académie des *Intronati* de Sienne, dans le 16e siècle, a publié des *Discours académiques et un Dialogue sur la manière d'écrire et de parler le siennois*, intitulé: *Il Turamino*, Sienne, 1602, in-4°. Une traduc-

tion italienne du *Jephté*, tragédie latine de Buchanan, Venise, 1601, in-12. Un *Discours sur la mort d'Alexandre Piccolomini*, Bologne, 1579, in-4°. *Des Entretiens* ou *Passe-temps*, dans lesquels il représente des jeunes gens faisant des jeux, racontant des nouvelles, chantant, etc., Venise, 1587, in-4°. Une Tragédie d'*Oreste* qui était en manuscrit dans la bibliothèque du marquis Capponi. On reproche à Bargagli d'avoir été un peu trop attaché aux termes usités de son temps, et d'avoir adopté des expressions triviales. Cependant Crescimbeni le met au nombre des bons poètes.

BARGAGLI (Jérôme), frère du précédent, jurisconsulte estimé, est auteur des ouvrages suivans : I. *Dialogo di giuochi che nelle vegghie sanesi si usano di fare*, Sienne, 1572, in-4°; Venise, 1581, in-8°. II. *La Pellegrina*, comédie en prose, jouée en 1589, à Florence, après la mort de l'auteur, et de poésies insérées dans divers recueils.

BARGEDÉ (Nicolas), né dans le 16e siècle à Vézelay au Nivernois, avocat et depuis président au présidial d'Auxerre, a composé des ouvrages qui portent l'empreinte d'une mélancolie profonde. Il fit imprimer, in-8°, à Paris, en 1550, quatre ouvrages de poésie, qui sont : le *Moins que Rien*, *fils de la Terre; les Odes pénitentes du Moins que Rien; une Églogue sur le trespas de haulte et puissante princesse Madame Marie d'Albert, duchesse de Nivernois*; et l'*arrét des trois esprits sur le trespas de très-hault et très-puissant prince Claude de Lorraine, duc de Guise;* plus un *Cantique de la paix*. — Cet auteur a laissé un fils nommé Hélie Bargedé, lequel, au rapport de l'abbé Le Bœuf, a composé six livres *de la France triomphante*, et quantité *d'autres poésies* qui n'ont jamais été imprimées. On trouve aussi, parmi ses œuvres, des Vers faits à sa louange, par Claude Bargedé, son frère, lieutenant à Vézelay.

BARGÉO. *Voyez* Angelio.

BARGETON (.....), jurisconsulte et publiciste, naquit à Uzès en 1675, et mourut à Paris vers l'an 1750, âgé d'environ 75 ans. Il fut enfermé à la Bastille, lors de la conspiration du prince de Cellamare, dans laquelle on le soupçonnait d'avoir trempé; mais son innocence ayant été reconnue, on lui rendit la liberté le 16 mai 1719. S'étant attaché au contrôleur-général des finances Machault, il entreprit de le détourner du dessein qu'il avait formé d'assujettir les biens du clergé à l'impôt du 20me; mais toutes ses raisons n'ayant pu ébranler la résolution de Machault, il n'hésita pas à lui prêter le secours de ses lumières pour éclairer l'opinion publique sur cette affaire, et composa, à ce sujet, les lettres *Ne repugnate vestro bono*, que le clergé fit supprimer par un arrêt du Conseil du premier juin 1750, quand l'entreprise du contrôleur-général eut échoué. On a publié deux *Réponses* aux *Lettres* de Bargeton ; l'une est de M. de Caulet, évêque de Grenoble, 1751, 3 vol. in-12; l'autre est de Duranthon, docteur de Sorbonne, 1750, in-12.

BARGIUS (Thomas), professeur de théologie à Copenhague, mort le 27 octobre 1661; possédait l'hébreu et l'arabe, et a pu-

blié un grand nombre d'*Ouvrages* d'érudition et de critique sacrée.

BARIER (François-Julien), graveur ordinaire du roi, en pierres fines, excellait dans cet art. On voit de lui des figures presque imperceptibles, et cependant très-distinctes. Il mourut à Paris, en 1746, à 66 ans. C'était un homme de goût, industrieux, et auquel il ne manqua qu'une plus grande connaissance du dessin.

BARIN. *Voyez* Galissonnière.

BARING (Daniel Évrard), né en 1690, à Oberg, dans le pays de Hildesheim, obtint la charge de sous-bibliothécaire à la bibliothèque royale du Hanovre. Il fut savant dans les sciences historique et diplomatique. Ce fut lui qui le premier recueillit les matériaux pour former une bibliothèque diplomatique. Son principal ouvrage est intitulé ***Clavis diplomatica, specimina veterum scripturarum tradens, etc.*** Hanovre, 1737, in-4°. Edit. 2me. ***Sic ab auctore recognita, emendata et locupletata, ut novum opus videri possit***, ibid., 1754, in-4°. Il a aussi laissé un ***Essai sur l'histoire ecclésiastique et littéraire du Hanovre***, 1748, in-8°. Il mourut en 1753.

BARIOL ou BARJOLS. *Voyez* Elias de Barjols.

BARISANUS (François-Dominique), docteur en philosophie et en médecine dans le 17e siècle, était d'Albe dans le Montferrat. Il mourut à Turin, dans un âge avancé ; il est auteur des ouvrages suivans : I. ***Hippocrates medico-moralis ad utramque, corporum scilicet et animarum, salutem accommodatus***, Augustæ Taurinorum, 1682, in-4°. II. ***Tractatus de Thermis Valderianis, prope Cuneum in Pedemontio sitis***, Turin, 1690, in-8°.

BARISON, roi de Sardaigne, obtint ce titre de Frédéric Barberousse, à qui il offrit un tribut de 4000 marcs d'argent pour l'île de Sardaigne, qui, depuis longtemps, n'était plus soumise à l'empire. Mais le nouveau roi ne fut jamais connu de ses sujets. Les Génois qui lui avaient fait l'avance du tribut, armèrent une flotte pour le conduire dans la Sardaigne, espérant ainsi enlever cette île aux Pisans, leurs rivaux ; mais, voyant que personne ne prenait les armes en faveur du nouveau Souverain, ils ramenèrent Barison à Gènes, où il mourut en prison.

BARISONI (Albertin), noble de Padoue, né en 1587, y fit ses premières études, mourut évêque de Cénéda, dans l'État vénitien, en 1667, et professa dans l'université de sa patrie le droit civil et la philosophie morale. Il fut l'ami de Tassoni, auteur de la *Secchia rapita*, de Galilée et du savant Pignoria, dont il prit la défense dans un écrit fait exprès à ce dessein. Il a laissé un ***Éloge de la Poésie***, prononcé dans l'Académie ***de' Ricovrati***, et imprimé à Padoue en 1619, in-4°, des notes sur le poème ***Della Secchia rapita***, et un Traité ***de Archivis Antiquorum***, que le marquis Poléni a publié dans ses supplémens aux antiquités de Rome, Venise, 1737, in-fol.

BARJESU. *Voy.* Elymas.

BARKOK, surnommé *Abusaïd*, circassien de nation, fut le premier sultan des Mamelouks de la seconde dynastie, dite des *Borgistes* ou *Circassiens*. Après avoir été chassé du trône, il y

remonta en 792 de l'hégire, et fit une entrée triomphante dans la ville du Caire. Le peuple avait étendu des tapis de soie dans les rues par où il devait passer. C'est à la cour de Barkok que le calife de Bagdad vint chercher un asile contre Tamerlan. Ce conquérant irrité contre Barkok vint assiéger Édesse, qu'il prit d'assaut, et dont il fit passer les habitans au fil de l'épée. Puis ayant dirigé sa marche vers les Indes, il délivra Barkok du voisin le plus redoutable. Son règne fut heureux. S'étant livré avec trop d'ardeur au jeu du mail, il fut pris d'une fièvre violente, et mourut l'an 801 de l'hégire, après un règne de 17 ans, et avoir possédé paisiblement l'Égypte et la Syrie. Il était cher au peuple et aux soldats. Quoiqu'il eût aboli beaucoup d'impôts, on trouva dans son trésor 400,000 pièces d'or et autant en objets précieux. Il avait porté son corps de Mamelouks à 5000 hommes. Il protégea les sciences, construisit ou répara des bâtimens publics. Faradj son fils lui succéda.

BARKHEY (Nicolas), théologien, luthérien, né à Brême en 1709, mort professeur de théologie, et pasteur à La Haye, le 18 juin 1788, a publié, à l'exemple de Crénius et d'autres, plusieurs recueils estimables de Mémoires choisis *sur divers sujets de philologie sacrée*, nommément *Bibliotheca Bremensis et Hagana*, vol. in-12; *Museum Haganum et symbolæ Haganæ*; vol. in-12.

BARKO (Vincent, baron de), général hongrois distingué, naquit en 1719 à Verovitja en Esclavonie. Il entra au service de l'Autriche comme cornette, en 1731, âgé seulement de 12 ans, et parvint, par sa bravoure et ses talens, jusqu'au grade de feld-maréchal-lieutenant. Il s'est trouvé à beaucoup de batailles dans les campagnes d'Italie et dans celles de la guerre de sept ans. C'est lui qui à Kosel fit prisonnier le général prussien Zettwitz, avec trois cents hommes et beaucoup de chevaux, ce qui lui valut le titre de baron et l'ordre de Marie-Thérèse. La cour lui confia souvent des missions importantes. Dans les derniers temps, il fut général commandant en Hongrie, et remplit ce poste avec zèle et fidélité. Il mourut à Pest, le 11 mars 1797, âgé de 79 ans.

BARKYAROK, quatrième sultan de la race des Selgiucides, s'appelait Barkyarok de son nom de famille. Il prit celui de Cassem, lors de sa circoncision. Mahmud, son jeune frère, lui disputa l'empire, marcha contre lui, s'empara de la ville d'Ispahan et de la personne de Cassem. Celui-ci, s'étant évadé, se réfugia près d'Atabek, gouverneur de Schiras, qui lui fournit des secours, et le fit reconnaître sultan. Cassem triompha d'Ismaël, l'un de ses oncles, qui s'était révolté; d'Aslan, sultan du Khoraçan, et de Mohamet son frère, qui lui avait enlevé une partie de ses provinces. Il mourut l'an 500 de l'hégire. Les historiens racontent que Cassem s'étant retiré dans un lieu solitaire pour dormir, il écouta les hommes de sa garde, dont l'un disait : « Ces sultans Selgiucides sont d'un naturel bien différent de celui des autres; ils ne savent ni se faire craindre, ni se venger des outrages qu'on leur fait. Voyez, ajouta-t-il, ce Muiade qui a été long-temps re-

belle, et a causé tant de malheurs ; le sultan, pour récompense de ses trahisons, l'a élevé à la place de visir. » Cassem fit mander quelques jours après Muiade, lui ordonna de s'asseoir, et sans autres discours, d'un coup de cimeterre qu'il tenait en main lui coupa la tête. Après cette exécution, Cassem, se tournant vers ceux qui l'entouraient, leur dit : « Voyez maintenant si les princes de ma maison ne savent pas se faire craindre, ni tirer vengeance de leurs ennemis. »

BARKSDALE (Clément), théologien anglais, né en 1609 à Winchcombe dans le comté de Glocester, et mort en 1687. On a de lui : *Monumenta litteraria, sive obitus et elogia doctorum virorum, ex historiis*, in-4° ; *Nympha libethtis*, ou la *Muse de Corswol;* la *Vie de Hugues Grotius ;* le *Mémorial des honnêtes gens* ; plusieurs *Traités* ; et des *Sermons*.

BARLAAM, savant moine grec de Saint Basile, né à Seminara, dans la Calabre ultérieure, se distingua au 14e siècle par son savoir dans la théologie, la philosophie, les mathématiques et l'astronomie. Son nom était *Bernard*. Etant passé en Orient pour y apprendre la langue grecque, il s'acquit les bonnes graces d'Andronic-le-Jeune, empereur de Constantinople l'an 1339, qui le fit abbé de Saint-Sauveur. Ce prince l'envoya en Occident pour proposer la réunion des Églises grecque et latine, et surtout pour implorer les secours des princes chrétiens contre les Mahométans. Ses *Lettres* à ce sujet ont été imprimées à Ingolstadt, 1604, in-4°. Barlaam, de retour en Orient, eut de vives disputes avec Palamas, moine célèbre du Mont-Athos, c'était le chef d'une secte de quiétistes, qui, en appuyant leur barbe sur la poitrine, et fixant leurs regards vers le nombril, croyaient voir la lumière éclatante qui parut aux apôtres sur le Thabor. Ces visionnaires soutenaient qu'elle était la gloire incréée de Dieu. Barlaam s'éleva contre eux, mais dans un synode tenu à Constantinople, et présidé par le patriarche et l'empereur lui-même, se voyant près d'être condamné, il repassa en Italie, où il écrivit contre les Grecs. On trouve dans Canisius les Traités de cet auteur *pour prouver la procession du Saint-Esprit et la primauté de l'Église de Rome*. Le siége de son évêché fut transféré à Locri, par le crédit de Pétrarque, à qui, dans le temps de son ambassade à Avignon, il avait enseigné un peu de grec. Barlaam mourut dans cet évêché vers 1348.

BARLAAM (Saint), naquit dans un village près d'Antioche, et passa sa jeunesse dans les travaux de l'agriculture. Ses vertus, sa piété sincère le firent remarquer des satellites de Dioclétien, persécuteur du christianisme. Barlaam souffrit divers tourmens. On dit qu'il se laissa brûler la main, dans laquelle on avait placé des charbons ardens, plutôt que de sacrifier à l'idolâtrie. Saint Basile et Saint Jean Chrysostôme ont écrit son panégyrique.

BARLAAM, ermite indien, dont la vie, ou plutôt le roman religieux a été écrit par Saint Jean Damascène. C'est ainsi que le savant Huet parle de cet ouvrage : « C'est un roman, mais spirituel : il traite de l'amour ; mais de l'a-

mour divin, l'on y voit beaucoup de sang répandu; mais c'est du sang des martyrs..... Non que je veuille soutenir que tout en soit supposé; il y aurait de la témérité à désavouer qu'il y ait jamais eu de Barlaam. Le témoignage du martyrologe romain qui le met au nombre des Saints ne permet pas d'en douter. Cet ouvrage, soit pour la manière dont il est écrit, soit pour l'agrément de son invention, soit pour la piété, a été si fort goûté des chrétiens d'Égypte, qu'il a été traduit en langue cophte, et qu'il est aujourd'hui assez commun dans leurs bibliothèques. »

BARLÆUS. *Voyez* BAERLE.

BARLAND (ADRIEN VAN), natif de Barland, village du Sud-Beveland, en 1488, professeur d'éloquence à Louvain, y mourut en 1542, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. Des *Notes sur Térence, sur Virgile, sur Pline le jeune, sur Ménandre*. II. Un *Abrégé de l'histoire universelle, depuis J.-C. jusqu'en* 1532, Cologne, in-8°, 1603. III. *Ducum Brabantiæ chronica*: *item Brabantiæ dos, poëma*, Antverp., 1600, in-fol., fig.; traduit en français par Vrient, Anvers, 1606, in-fol., fig. IV. *De litteratis urbis Romæ principibus*, in-4°. *Hollandiæ comitum historia et icones; Caroli, Burgundiæ ducis, vita; Ultrajectensium episcoporum catalogus et res gestæ*, Francfort, 1585, in-8°. Bernard Gualter a recueilli et publié ensemble les Opuscules de Barland, à Cologne, en 1603, in-8°. Sa latinité est pure. Érasme faisait cas de lui.

BARLAND (MICHEL DE), poète et jurisconsulte, était secrétaire de la ville de Goës. On a publié à Dordrecht ses *Poésies mêlées*, 1638, in-8°.

BARLAND (HUBERT), médecin, né en Zélande, exerça son art à Namur vers 1530. Il était lié d'amitié avec Érasme, qui avait pour lui beaucoup d'estime. Barland a traduit de grec en latin le livre de Galien, intitulé: *De medicamentis paratu facilibus*. Il s'apprêtait à donner d'autres ouvrages; mais il mourut au moment d'exécuter ce dessein: ce qui nous reste de lui se réduit aux deux pièces suivantes: *Velitatio medica*, Antverpiæ, 1532, in-8°. II. *Epistola medica de aquarum destillatarum facultatibus*, Antverpiæ, 1536, in-8°.

BARLES (LOUIS), médecin, se dévoua aux travaux de la pratique, dont il s'acquitta avec assez de réputation vers la fin du 17e siècle. On a de lui deux ouvrages qu'on peut regarder comme une traduction de ceux que Degraaf a publiés sur les organes de la génération; on lui doit cependant tenir compte de les avoir enrichis des connaissances que Van Hoorne et Veslingius ont répandues sur cette matière, et d'y avoir ajouté plusieurs planches. Voici les titres de ces ouvrages: I. Les *Nouvelles découvertes sur les organes des femmes, servant à la génération*, Lyon, 1674, in-12. II. Les *Nouvelles découvertes sur les organes des hommes, servant à la génération*, Lyon, 1675, in-12. Ces deux Traités ont été réunis, Lyon, 1680, 4 vol. in-12.

BARLESIO ou BARLEZIO (MARINO), prêtre de Scutari, a été confondu par Vossius et

quelques autres avec Marino Becichemo. Il a écrit trois livres : I. *De Obsidione Scodrensi*, en 1477, Venise, 1504. II. La *Vie de Scanderberg*, en latin, Strasbourg, 1537 ; traduite en plusieurs langues, et notamment en français par Lavardin, Paris, 1597, in-8°, et par le P. Duponcet, jésuite, 1709, in-12. III. *Chronicon Turcicum*, Francfort, 1578, 3 vol. in-4°.

BARLETTA (Gabriel), religieux dominicain, ainsi appelé, selon quelques-uns, parce qu'il était né à Barletta, ville du royaume de Naples ; d'autres prétendent qu'il était d'Aquino, au même royaume, et que Barletta fut le nom de sa famille. Ce jacobin se distingua dans le 15e siècle par *des Sermons burlesques*. Les FF. prêcheurs en furent si honteux, qu'ils soutinrent que Barletta n'avait pas prononcé la plupart de ces discours. Quoi qu'il en soit, il prêchait en commençant une phrase en langue vulgaire, la continuant en latin, et la finissant en grec : citant Virgile après Moïse, et plaçant David à côté d'Hercule. Ce prédicateur examinant, par exemple, pourquoi le Saint-Esprit différa sa venue dans le monde, attribue ce délai à la peur d'être traité de la même manière que le fils de Dieu. Il ne fait finir la dispute entre le Père et le Saint-Esprit que par cet expédient : « Le Saint-Esprit s'avisa de prendre la forme de vent et de feu, afin de ne courir aucun risque parmi les hommes. » Les fables d'Esope entrent aussi dans les sermons de Barletta. Ce pieux bouffon avait de la vogue dans son temps. On fit même ce proverbe à son occasion. *Nescit prædicare, qui nescit Barlettare.* Il y a eu plus de vingt éditions de ses *Sermons*. Les meilleures sont celles de Venise, 1571, in-8° ; et Lyon, 1502 et 1536.

BARLETTI DE SAINT-PAUL (François-Paul), né à Paris en 1734, était originaire de Naples. L'abbé Annibal Antonini, son oncle, qui se chargea de l'élever, lui donna successivement pour maîtres Pluche, Dumarsais et le Père Vinot, célèbre oratorien. Doué d'une étonnante facilité, Barletti avait à peine quatre ans et demi qu'il lisait déjà couramment le latin, l'italien et le grec. Ses progrès allèrent toujours croissant avec de si heureuses dispositions et de si habiles maîtres, et il n'avait que seize ans quand ses études furent terminées. La différence des systèmes d'éducation de ses instituteurs, le peu d'accord qu'il avait remarqué entre leurs méthodes d'enseignement, l'avait tellement frappé qu'il entreprit de rédiger pour les maîtres et pour les écoliers une collection de nouveaux traités des sciences et des arts avec de nouveaux cours de langues. Cet ouvrage devait être une véritable *Encyclopédie* de la jeunesse. Il travailla sans relâche à son entreprise, et en moins de six ans, il prépara dix-huit volumes prêts à être livrés à la presse. Ayant été nommé, en 1756, sous-instituteur des enfans de France, par M. le duc de la Vauguyon, Barletti publia un *Essai sur une introduction générale et raisonnée à l'étude des langues et particulièrement des langues française et italienne*, 1 vol. in-12, qu'il dédia au Dauphin. Cependant Barletti ne perdait pas de vue son grand ouvrage, et cherchait les moyens de le faire imprimer. Il fallait un fonds de

100,000 écus pour couvrir les frais de l'exécution typographique. De généreux protecteurs de Barletti voulurent former une société pour faire ces avances; celui-ci s'y opposa par délicatesse, craignant que le produit de l'ouvrage n'égalât pas la dépense faite pour l'exécuter. Deux libraires de la capitale, MM. Guérin et Delatour lui firent des offres fort avantageuses qu'il ne voulut point accepter. Vers la fin de 1763, Barletti consentit enfin à ce qu'on formât une assemblée nombreuse composée de ses protecteurs et de ses amis; croyant qu'il parviendrait ainsi à se procurer une somme suffisante pour imprimer au moins les premiers volumes de son *Encyclopédie*. M. de Sartine avait permis de distribuer un prospectus *ad hoc*; le jour était pris pour la première séance, lorsque l'université ayant appris ce qui se passait, et craignant de se voir enlever le droit de former des instituteurs, adressa des représentations au parlement, qui donna des ordres pour que l'assemblée n'eût pas lieu. On obtint cependant que l'*Encyclopédie* serait examinée par quatre commissaires; mais Barletti n'en fut pas plus avancé: car le rapport des examinateurs, qui fut inséré dans le *Mercure de France* du mois d'octobre 1764, fut si défavorable à son ouvrage, qu'il résolut de quitter la capitale. Il se rendit à Bruxelles, où il fit imprimer le *Secret révélé*, brochure relative au jugement des commissaires chargés d'examiner son ouvrage. M. de Sartine, qui n'était pas ménagé dans cet écrit, fit supprimer le livre et enfermer l'auteur à la Bastille. Après trois mois de détention, il fut élargi à la sollicitation du cardinal de Rohan, et il travailla pendant trois ans à compléter son ouvrage. En 1770, il passa en Espagne, où il fut nommé professeur de belles-lettres à Ségovie, place dont il se démit trois ans après. Il publia en 1776 un nouvel ouvrage intitulé: *Nouveau système typographique, ou moyen de diminuer de moitié dans toutes les imprimeries de l'Europe, le travail et les frais de composition, de correction et de distribution, etc.*, Paris 1776, in-4°. Une gratification de 20,000 francs et l'impression de cinq cents exemplaires au Louvre, furent la récompense de cette découverte et de l'ouvrage où elle était démontrée. L'année suivante, M. le comte d'Artois fit imprimer à ses frais et publier par son ordre la *Description* d'une machine littéraire propre à faciliter les études, et que Barletti avait inventée pendant son séjour en Espagne. L'année 1780 vit paraître un autre ouvrage de notre auteur sous ce titre: *Moyen de se préserver des erreurs de l'usage, dans l'instruction de la jeunesse*, Paris, ou plutôt Bruxelles, in-4° de 136 pages. C'est un des meilleurs écrits de Barletti; il y indique un procédé au moyen duquel deux écoliers pouvaient facilement se donner des leçons tour à tour. Il continua ainsi à composer et à publier différens ouvrages jusqu'au moment de la révolution. En 1793, il fut nommé membre du jury d'instruction publique, professeur de grammaire générale au collége des Quatre-Nations. En 1797, il fut nommé professeur de grammaire générale et de logique près l'école centrale de Fontainebleau. Cependant il

augmentait et perfectionnait toujours son ouvrage favori, qui lui avait coûté tant de travaux et de contrariétés; il en envoya une partie à l'Institut national, qui nomma une commission de trois membres pour l'examiner, et en 1802, M. Sicard fit un rapport très-détaillé sur l'entreprise de Barletti. Il loua la sagacité de l'auteur, critiqua ses moyens d'exécution; mais sa conclusion fut que l'ouvrage, dégagé de quelques inexactitudes et de quelques longueurs, pourrait être très-avantageux aux pères de famille, et que l'auteur méritait des encouragemens. Barletti vint se fixer de nouveau à Paris, vers 1808, et y mourut le 13 octobre de l'année suivante, sans avoir pu exécuter le vaste plan qu'il avait conçu dès sa jeunesse pour l'amélioration de l'enseignement de l'enfance. Si des pretentions trop ambitieuses ne lui eussent pas fait rejeter les offres des deux libraires dont nous avons parlé, il n'aurait pas eu la douleur de mourir sans avoir joui du fruit de ses veilles et de ses méditations. Barletti était de plusieurs académies particulières, et de plusieurs sociétés savantes et industrielles. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, nous citerons encore les suivans: I. *Les dons de Minerve aux pères de famille et aux instituteurs*, 1782; brochure dans laquelle on trouve une lettre adressée à M. de Condorcet, le 5 juillet 1782, au nom du roi, par M. Amelot, ministre d'état, pour charger l'Académie des sciences d'examiner l'*Encyclopédie* de Barletti; les commissaires nommés dans cette circonstance firent un rapport très-honorable pour l'auteur. II. *Plan d'une maison d'éducation nationale*, 1784, ouvrage qui fut cartonné à Rennes, parce qu'il tendait à introduire dans les écoles une administration un peu républicaine. III. *Nouveaux principes de grammaire et d'orthographe*, tome premier d'une *Encyclopédie élémentaire*, in-4°, 1788. IV. *Nouveaux principes de lecture*, Lyon, 1790. V. *Adresse aux quatre-vingt-trois départemens*, 1790. VI. *Vues relatives au but et au moyen de l'instruction du peuple français*, brochure in-4°, 1793, imprimée par ordre du Directoire et aux frais du département de Paris.

BARLOTTA (Joseph), poète sicilien du 17me siècle, a laissé des *Œuvres de morale*, des *Sermons*, des *Odes*, des *Sonnets*, des *Cantates*, et d'autres poésies. On connaît surtout de lui un poème intitulé: *La voix du Verbe coupée dans la bouche du Martyre, par les coups de l'incontinence d'Hérode* (en italien), Trapani, 1695, in-4°; un drame en musique, dont Saint Eustache est le héros, l'*Eustachio, dramma-melo-tragico*, Trapani, 1692, in-8°. Ses poésies roulent presque toutes sur des sujets pieux.

BARLOW (Joel), poète et diplomate américain, né en 1755 à Reading dans le Connecticut, alors province anglaise; fit ses études au collége de Darmouth, dans le New-Hampshire, et s'y fit remarquer de bonne heure par quelques pièces en vers et en prose. Quand l'Amérique eut proclamé son indépendance, le jeune Barlow s'enrôla comme volontaire et fit la campagne de 1776; mais dégoûté de l'état militaire par sa passion pour les lettres, il revint ache-

ver ses études. La guerre étant tout-à-fait terminée il alla en 1785, à Hartford, et parut avec éclat au barreau de cette ville. En 1789, il publia la *Vision de Colomb*, poème qui mit le sceau à sa réputation et le fit connaître en Europe. Le gouvernement des États-Unis le chargea bientôt après d'une mission importante ; il s'agissait de vendre une immense partie de terrain formant aujourd'hui la province de l'Ohio. Barlow passa, à cet effet, en Europe, parcourut la France, l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne, et termina ce marché avec succès. On lui confia ensuite plusieurs négociations diplomatiques qui lui firent beaucoup d'honneur, et il publia divers écrits politiques qui donnèrent une haute idée de la flexibilité de son talent. En 1811, il fut nommé ministre plénipotentiaire des États-Unis près de Napoleon, fut appelé à Wilna en 1812, et mourut en Pologne, le 26 décembre de la même année, d'une maladie causée par la rigueur du climat.

BARLOWE (Guillaume), savant prélat anglais du 16me siècle, né dans le comté d'Essex. Il fut envoyé en ambassade en Écosse en 1535. Quand les ordres religieux furent dissous par Henri VIII, Barlowe était prieur d'un monastère. On lui donna l'évêché de Saint-Asaph, puis après celui de Saint-David. En 1547, il fut évêque de Bath et de Wells ; mais il fut déposé de ce siége par Marie, pour s'être marié; alors il passa en Allemagne. Il fut rappelé à l'avénement de la reine Elisabeth, qui le nomma évêque de Chichester. Il mourut en 1568, dans son évêché, laissant 11 enfans dont 5 filles, toutes mariées à des évêques. On a de lui plusieurs ouvrages : I. l'*Enterrement de la Messe*. II. *Homélie chrétienne*. III. *Traité de Cosmographie*. IV. *Réponses à certaines questions concernant l'abus de la Messe*. V. *Ascension des moines et religieux, représentée avec des figures*.

BARLOWE (Guillaume), physicien anglais, fils du précédent, né dans le comté de Pembrock, fut admis au collége de Baliol, à Oxford, en 1560, où il prit en 1564 le degré de maître-ès-arts. S'étant voué au ministère ecclésiastique, il fut d'abord prébendier de Winchester, et enfin en 1614 chapelain du prince Henri, et archidiacre de Salisbury. Il fut le premier qui écrivit sur la nature et les propriétés de l'aimant, vingt ans avant que William Gilbert eût traité ce sujet. On lui doit l'*usage d'enfermer entre deux glaces et de suspendre la boussole*, qu'il sut mieux approprier qu'on ne l'avait fait jusqu'alors aux besoins du navigateur. Il rechercha la différence qui existe entre l'acier et le fer employés pour les divers usages de l'aimant, et découvrit le vrai moyen de toucher les aiguilles magnétiques, ainsi que d'armer et de traiter l'aimant. Il développa le premier les raisons de l'augmentation de force que l'aimant emprunte de son armure. On a de lui les ouvrages suivans en anglais : I. *L'aide du navigateur, contenant plusieurs connaissances importantes à la navigation*, 1597, in-4°. II. *Observations et expériences sur les propriétés et la nature de l'aimant*, 1616, in-4°. III. *Réfutation des remarques de Marc Ridley, sur l'ouvrage précédent*. Barlowe mourut en 1625.

BARLOWE (Thomas), né en 1607 à Langhill, professeur de théologie, à Oxford, évêque de Lincoln sous Charles II, mourut en 1691, âgé de 85 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres : I. *L'Origine des Sinécures*, 1676. II. *De la Tolérance en matière de religion*, 1660. III. *Cas de conscience*, 1691, in-8°. IV. *Exercitationes aliquot metaphysicæ de Deo*, Oxford, 1658, in-4°. V. *Sur l'excommunication et la déposition des rois*, traduit en français, 1679, in-8°. Il y prouve que le Pape ne peut pas déposer les rois, ni faire présent de leurs états à qui bon lui semble. Il a beaucoup écrit contre les catholiques romains.

BARLOWE (François), peintre anglais et graveur à l'eau-forte, né en 1646 dans la province de Lincoln, et mort en 1702, a publié une édition des fables d'Ésope, ornées de *Figures dessinées et gravées par lui*. Il a fait d'autres sujets représentant des animaux, et entendait fort bien ce genre auquel il s'est exercé dès son enfance.

BARLOWE (N.), l'un des plus célèbres horlogers anglais. Il inventa, en 1676, les pendules à répétition, et, environ quinze ans après, il inventa les montres de la même espèce. Il eut pour rival dans le même genre un habile artiste nommé Quare, dont les montres obtinrent la préférence sur les siennes; mais la gloire de l'invention resta toujours à Barlowe.

BARNABÉ (Saint), de la tribu de Lévi, naquit dans l'île de Chypre. Ayant goûté la doctrine de J.-C., il vendit son patrimoine, et en donna le prix aux apôtres pour être distribué aux pauvres. Il fut envoyé à Antioche, pour affermir les nouveaux disciples. Il alla ensuite à Tarse en Cilicie, pour amener Saint Paul à Antioche, où ils furent déclarés tous deux apôtres des Gentils. Ils annoncèrent l'Évangile ensemble en divers lieux, jusqu'à ce qu'il allât en Chypre, avec Saint Marc, son cousin, où les juifs de Salamine le lapidèrent, suivant la plus commune opinion. Nous avons une lettre, sous le nom de cet apôtre, déterrée par le père Ménard dans un manuscrit de l'abbaye de Corbie : elle a été publiée en 1645, in-4°, par don Luc d'Achéry. Cette lettre se trouve encore en grec et en latin, dans le Recueil des Pères apostoliques de Coustelier, réimprimé à Amsterdam en 1724 par les soins de Le Clerc. Elle y est même accompagnée des jugemens et des notes de plusieurs Savans.

BARNABITES. *Voyez* Ferrari et Marinis.

BARNARD (Jean), né en 1685 à Reading dans le Berkshire. Ses parens étaient quakers ; il succéda au commerce de son père, qui était marchand de vin. Il quitta la secte des quakers, et rentra dans l'Église anglicane. Ayant été choisi par le corps des marchands de vin pour présenter à la chambre des lords leurs objections contre un bill qui touchait à leur commerce, l'habileté qu'il montra dans cette circonstance, le fit nommer candidat pour la ville de Londres l'année suivante 1722, où il fut appelé à représenter au parlement d'Angleterre la cité de Londres. En 1727, nommé alderman de Dorgate-Ward, il présenta à la chambre des communes un bill pour assujettir à un service plus régulier les ma-

telots de la marine marchande. En 1730, la cour de Vienne ayant entamé en Angleterre une négociation pour un emprunt de 400,000 livres sterling, il s'opposa avec force et avec succès au bill qui fut alors proposé, pour défendre à qui que ce fût de prêter à aucun prince étranger sans une autorisation de S. M. Quelques années après il proposa un bill pour diminuer le nombre des spectacles et la licence des comédiens, qui était alors à son comble. En 1737 il forma, pour réduire l'intérêt de la dette nationale, un plan dont l'exécution n'eut lieu que quelque temps après. Successivement shériff de la ville de Londres et du comté de Middlesex, promu ensuite à la dignité de lord maire, il ne cessa dans ces différentes places de mériter l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens; il en reçut en plusieurs occasions l'honorable témoignage, et mérita le nom de *Père de la cité*. Barnard mourut le 29 août 1766, âgé de près de 80 ans.

BARNARD (Jean) ou BERNARD, ecclésiastique du 17e siècle, mort à Newark en 1683, a publié un ouvrage intitulé : *Censura Cleri, contre les ecclésiastiques de mauvaises mœurs*, Londres, 1660, in-4°; *Theologo-historicus*, Londres, 1683, in-8°, et quelques autres ouvrages.

BARNARD (Théodore) ou BERNARDI, né à Amsterdam, étudia la peinture sous différens maîtres, et particulièrement sous la direction du Titien. On lui attribue les tableaux qui ornent la cathédrale de Chichester.

BARNARD (Édouard), ministre de Haverhill, dans l'état de Massachussetts, fils de Jean Barnard d'Andover, prit ses degrés au collége de Harvard en 1730, et fut ordonné le 27 avril 1743. Il mourut le 20 janvier 1744, à l'âge de 54 ans. C'était un homme très-savant. Il a publié un *Sermon* sur une élection en 1766, et un *autre* sur la convention en 1773.

BARNARD (Jean), ministre de Marblehead, État de Massachussetts, naquit à Boston le 6 novembre 1681. Il commença à prêcher en 1702. Étant connu pour sa vie active, il fut nommé par le gouverneur Dudley, un des chapelains qui accompagnèrent l'armée envoyée contre le Port-Royal, en 1707, pour prendre cette forteresse. Dans une tentative qui avait pour objet de prendre le plan de ce fort, un boulet de canon fut tiré contre lui et le couvrit de boue, sans lui causer aucun mal. En 1709, à la sollicitation du capitaine Wentworth, qui devint ensuite gouverneur de New-Hampshire, il mit à la voile avec lui pour se rendre aux îles Barbades et à Londres. Il se lia avec les plus célèbres ministres dissidens, et bientôt après il revint s'établir dans son pays natal. Barnard fut ordonné ministre de Marblehead, le 18 juillet 1716, en qualité de collègue du révérend Cheever. Le dernier sermon qu'il prêcha fut prononcé le 8 janvier 1769. Il mourut le 24 janvier 1770, à l'âge de 89 ans. Barnard était l'un des plus célèbres théologiens de l'Amérique. Il était savant dans les mathématiques et l'architecture navale. Quand il arriva à Marblehead, il n'y avait pas un seul vaisseau de commerce appartenant à la ville, pas un seul charpentier; ni maçons, ni tailleurs, ni bou-

chers. Ce fut par ses efforts que le commerce s'étendit et se perfectionna. Il a donné beaucoup de *Sermons*, et un *Tableau des ministres éminens par leur mérite, dans la Nouvelle-Angleterre*. Ce tableau se trouve dans la Collection historique de l'État de Massachussetts.

BARNARD (THOMAS), ministre de Salem, État de Massachussetts, prit ses degrés au collége de Harvard, en 1733. Il fut ordonné pasteur de l'église de Newbury le 31 janvier 1739, installé ministre de la première église de Salem le 17 septembre 1755, et mourut en 1776, à l'âge de 62 ans. Barnard a joui d'une haute réputation.

BARNAUD (NICOLAS,) né a Crest en Dauphiné, semble avoir été à la fois médecin et gentilhomme. Il voyagea pendant une partie de sa vie, en France, en Allemagne, en Suisse et en Espagne en 1559; il professait la religion protestante. Il chercha la pierre philosophale. Le temps de sa mort est aussi inconnu que l'époque de sa naissance. Prosper Marchand lui attribue, dans son Dictionnaire, une multitude d'ouvrages; cependant ils sont peu volumineux, car ils ont tous été réunis en un seul volume. Barnaud est au nombre des mille et un auteurs à qui l'on a attribué le fameux traité *De tribus impostoribus;* traité que personne ne vit jamais. Il n'est pas plus démontré qu'il ait écrit un commentaire latin sur le fameux logogriphe du moyen âge, qu'on appelle l'épitaphe d'*Alix Lœlia Crispis*, etc. Mais Barnaud semble s'être déguisé sous le nom de Nicolas de Montaud, dans deux ouvrages imprimés à un an d'intervalle l'un de l'autre, et faits absolument dans le même esprit; le premier intitulé: *Cabinet du roi de France, dans lequel il y a trois perles précieuses* (les trois ordres), par le moyen desquelles le roi s'en va devenir le premier monarque du monde, in-8°, 1581; l'autre, *le Miroir des Français*, compris en trois livres, etc. le tout mis en dialogue, 1582, in-8° de 511 pages. Ce dernier ouvrage est aussi curieux que rare (l'abbé Buri estimait qu'il n'en existait pas dix exemplaires). Il déroule avec une audace quelquefois impudente le tableau des malheurs de la France sous le faible Henri III, et les remèdes qu'il y propose ont une conformité singulière avec le régime révolutionnaire établi plus de deux siècles après. On y trouve la sécularisation des biens du clergé, la déportation, le *maximum*, le mariage des prêtres, la fonte des cloches, la garde nationale, la réunion de la Belgique, du Comtat d'Avignon, du Milanais, etc. *Voy.* une analyse piquante de ce miroir, dans un ouvrage intitulé *Malesherbes*, de M. Delisle de Sales, Paris, 1803, vol. in-8°, pag. 202 à 247. On attribue aussi à Barnaud le *Réveil-matin des Français et de leurs voisins (prétendus)*, composé par Eusèbe, philosophe cosmopolite, en forme de dialogue, à Edimbourg, de l'imprimerie de Jacques (James), avec permission, 1581, in-12 de 159 et de 192 pages. Il y a deux dialogues plus communément attribués à Théodore de Bèze.

BARNAVE (ANTOINE-PIERRE-JOSEPH-MARIE), né à Grenoble en 1761, dans le sein de la religion protestante, fils d'un procureur de cette ville. Il suivit d'abord la

carrière du barreau au parlement de Grenoble, et fut élu en 1789 député à l'Assemblée nationale. Quoique très-jeune encore, il fut bientôt placé dans le rang des premiers orateurs : une diction facile, une logique pressante, l'art de ne jamais perdre de vue l'objet principal, et d'y ramener toujours la discussion, assurèrent ses succès. Souvent il a combattu avec avantage Mirabeau, Cazalès, l'abbé Maury, etc. Il s'acquit la faveur populaire en déclamant contre les ministres et la noblesse; il fut l'un des trois députés nommés avec Péthion et Latour-Maubourg pour aller à Varennes chercher la famille royale. Ce voyage lui avait fait une profonde impression; dès ce moment ses opinions parurent changer; il parla plusieurs fois depuis sur l'inviolabilité du monarque, et disait, sur la fin de l'Assemblée, « qu'une constitution trop démocratique pouvoit ouvrir sur la France mille sources de haine et de calamités; que la liberté était un superflu pour le peuple; » ce qui lui fit perdre sa popularité. De retour dans sa patrie, il fut emprisonné pendant quinze mois; conduit ensuite à Paris devant le tribunal révolutionnaire, il y parut avec noblesse, y parla en sage qui prise peu la vie, mais qui sait la défendre pour épargner un crime à ses assassins. Jamais il ne montra une éloquence plus douce, plus persuasive; ses juges furent même entraînés, et on vit le moment qu'oubliant la loi de proscription qu'ils devaient appliquer, ils allaient absoudre Barnave. Il fut cependant condamné à mort le 29 novembre 1793, à 32 ans. En traversant la salle pour aller dans le cachot, il aperçoit Camille Desmoulins, s'approche et lui dit : « Camille, tu ne m'en veux pas, nous avons dès le commencement défendu la même cause. Je fais des vœux sincères pour que tu ne sois pas victime comme moi. » Plusieurs *Discours* et *Rapports* de Barnave, faits à l'Assemblée nationale, sont imprimés. Son buste a été déposé au Musée de Grenoble.

BARNER (Jacques), médecin chimiste, né en 1641 à Elbing, ville de Prusse. Vers l'an 1670, il enseigna la chimie à Padoue, et professa ensuite la philosophie et la médecine à Leipsick. L'amour de la patrie le rappela à Elbing, où il mourut vers l'an 1686. On a de lui les ouvrages : I. *Prodromus vindiciarum, experimentorum ac dogmatum suorum*, Augustæ Vindelicorum, 1667, in-8°. II. *Exercitium chimicum delineatum*, Patavii, 1770, in-4°. III. *Prodomus Sennerti novi, seu delineatio novi medicinæ systematis, in quo quidquid a primis sæculis in hunc usque diem de arte prodiit, Hippocratis, Galeni, Paracelsi, Helmontii, Sylvii, Willisii, etc., dogmata, ex principiis anatomico-chimicis examinantur*, Augustæ Vindelicorum, 1674, in-4°. IV. *Spiritus vini sine acido, hoc est, in spiritu vini et oleis indistinctè non esse acidum, nec ea propterea à spiritu urinæ reverà coagulari, demonstratio curiosa, cum modo conficiendi salia volatilia oleosa, eorumque usu*, Lipsiæ, 1675, in-8°. V. *Chimia philosophica, cum doctrinâ salium, medicamentis sine igne culinari parabilibus, et exercitio chimiæ*, Noribergæ,

1689, in-8° en un seul volume.

BARNES ou BERNERS (Lady JULIANA) naquit d'une famille noble à Roding, dans le comté d'Essex, au commencement du 5e siècle. Prieure du couvent de Sopewell, situé près de Saint-Alban, elle fut célèbre par sa beauté, son courage et la passion des exercices que les hommes semblent s'être réservés, tels que la chasse, la pêche, etc.; elle écrivit sur les amusemens qui faisaient ses délices. Il existe quatre éditions de son ouvrage: la première est de 1481; la partie qui traite de la chasse et de la fauconnerie, qui fut imprimée au monastère de Saint-Alban, est rare et recherchée en Angleterre. Le style, qui est quelquefois un peu libre, a fait présumer que cet ouvrage était traduit du français ou du latin.

BARNES (ROBERT), théologien anglais, et chapelain de Henri VIII, passa en Allemagne, où il eut de fréquentes conférences avec les protestans à Wittemberg en 1530. il logeait même chez Luther en 1535; il fut chargé par Henri VIII de négocier avec l'électeur de Saxe, et il conféra avec des théologiens réformés sur l'affaire du divorce de ce roi, qui fut très-content de sa conduite. Barnes était vraiment luthérien, et il ne s'en cachait pas; car l'évêque Gardiner ayant prêché contre la doctrine de Luther, Barnes prit le même texte et réfuta cet évêque de la manière la plus virulente. On en porta plainte au roi, qui ordonna que Barnes en ferait satisfaction, qu'il signerait certains articles, et qu'il se rétracterait en chaire. Barnes obéit, mais d'une manière si ambiguë, qu'il soutenait d'un côté ce qu'il rétractait de l'autre. Sur de nouvelles plaintes occasionnées autant par son système que par sa causticité qui lui avait fait beaucoup d'ennemis, il fut envoyé à la tour par ordre du roi, et n'en sortit que pour aller au bûcher le 30 juillet 1540. Les luthériens le regardent comme un martyr. Il a composé *Vitæ Romanorum pontificum, cum præfatione Lutheri*, Wittemberg, 1536, in-8°, ouvrage qui a eu plusieurs éditions, une, entre autres, de Bâle, sans date, mais qui est de 1568, si l'on en juge par cette partie du frontispice: *Vitæ Romanorum pontificum, quos papas vocamus, per Robertum Barnes, S. Theol. doct. Anglum, Londini anno ab hinc 28, pro Christi nomine combustum, etc.*, Basil., in-8° de 406 pages. C'est à tort et par imposture que J. M. Lydius a mis le nom de Barnes dans le titre de son *Scriptores duo Anglici coætanei ac conterranei de vitis pontificum*, *R. Barnes et Joan. Baleus, etc.*, Lugduni Bat., 1615, in-8°; il n'y a pas un mot de Barnes. David Clément, dans l'article qu'il a consacré à notre auteur, l'appelle Barns, et Bayle le nomme Barnes; nous avons suivi cette dernière orthographe.

BARNES (JOSUAS ou JOSUÉ), professeur en langue grecque à Oxford, naquit à Londres, le 10 janvier 1654, d'un marchand de cette ville. On l'envoya à Cambridge en 1671, et en 1678 il en fut élu membre, et devint professeur de la reine, en langue grecque, en 1695. Il se distingua de bonne heure par une grande connaissance dans cette langue, qu'il écrivait et parlait avec une faci-

lité admirable; mais il ne put faire passer dans ses traductions les beautés et le sublime des poètes grecs. Son style était dépourvu de graces; c'est ce qui a fait dire au docteur Bentley que Barnes savait le grec comme un savetier d'Athènes. En 1675, il publia à Londres une petite pièce, intitulée *Gerania* ou *Relation de la découverte d'un petit peuple appelé Pygmée*. Deux ans après, il donna dans la même ville une paraphrase de l'*Histoire d'Esther*, en vers grecs. Il s'appliqua ensuite à l'étude de l'histoire d'Angleterre; et en 1688, il fit paraître la *Vie du roi Édouard III*. *Son édition d'Euripide* parut in-fol. en 1694. En 1700, une dame Mason, son admiratrice, veuve d'environ 45 ans, qui avait un douaire de 200 livres sterling par an, se rendit à Cambridge pour lui rendre ses hommages, et lui demander la permission de lui léguer 100 livres sterling de rente après sa mort. Barnes s'excusa d'accepter le don, à moins qu'elle n'y joignît celui de sa personne, qui n'était rien moins qu'agréable. La dame l'estimait et l'aimait trop pour « rien refuser à Josué, pour lequel, disait-elle, le soleil s'était arrêté »; et elle l'épousa peu de temps après. Il publia à Cambridge, en 1705, son édition d'*Anacréon*, in-12; et en 1710, celle d'*Homère*, 2 vol. in-4°, qui est estimée pour ses scolies, les remarques et les variantes dont il l'a enrichie. Barnes mourut le 3 août 1712, agé de 58 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il en a publié beaucoup d'autres: I. *La Création du Monde*, et *le Cantique des Cantiques*, en vers anglais, in-fol. II. *Mélanges et Epigrammes* en vers grecs et latins. III. Poème burlesque en vers grecs macaroniques, *sur les combats d'une araignée et d'un crapaud*, 1673. IV. Poème *sur les combats des coqs*, 1673. V. Un *Dictionnaire poétique grec et latin, avec un dictionnaire des noms propres*, in-fol. 1677. VI. *Histoire d'Édouard III, roi d'Angleterre et de France et seigneur d'Irlande, et suivie de l'histoire du prince Noir*, Cambridge 1688, in-fol., en anglais. VII. Des *Comédies*, des *Dissertations*, des *Discours*, des *Harangues*, des *Vies* de plusieurs poètes et de conquérans, des *Méditations*, des *Sermons*, etc. (*Voyez* le catalogue de ses ouvrages, inséré dans le *Dictionnaire* de Chauffepié, au mot *Barnes*.) Cet auteur avait des sentimens singuliers; il soutenait fermement que les péchés spirituels, tels que l'orgueil, la médisance, etc., offensaient infiniment plus la divinité que ceux que l'on commet en se livrant aux sens. Il croyait que la charité ne demeure jamais, ou bien rarement, sans récompense dans cette vie. Il était tellement entêté de cette opinion, qu'il donna un jour le seul habit qu'il avait à un pauvre qui vint à sa porte, et il racontait souvent qu'il avait reçu des dons extraordinaires de personnes inconnues, pour des aumônes de ce genre. Barnes avait plus de vivacité d'esprit que de solidité de jugement, et une force de mémoire extraordinaire.

BARNES ou BARNS (Jean), né dans la province de Lancastre vers la fin du 16e siècle, en Angleterre, supérieur des bénédictins à Douay, se retira à Paris, vers l'an 1624, pour éviter les poursuites

de l'inquisition ; mais ayant écrit avec liberté sur des matières délicates, il fut conduit à Rome en 1625, et mis dans la prison de ce tribunal. Il y mourut trente ans après. On a de lui un *Traité contre les équivoques*, en latin, Paris, 1625, in-8°, traduit la même année en français; et un autre, intitulé *Catholico-Romanus pacificus*, Oxford, 1680, in-8° : on le trouve dans le *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum* d'Édouard Brown, ouvrage peu connu.

BARNEVELDT (Jean d'Olden), grand pensionnaire de Hollande, né vers 1549, joignit à une grande simplicité de mœurs une grande pénétration et une grande habileté dans les affaires. Il acquit l'estime de la république et des puissances étrangères dans ses négociations et dans ses ambassades. On peut le compter parmi les fondateurs de la liberté de sa patrie. Henri IV et la reine Élisabeth, bons juges du mérite, faisaient beaucoup de cas de cet habile négociateur. Il avait l'art de presser les affaires sans précipitation affectée, et de les reculer sans indolence. Son talent de pénétrer les secrets d'autrui en cachant les siens fut plus d'une fois utile à sa république. Il fut le principal auteur de la trêve de 1609, conclue pour 12 ans entre l'archiduc et les États. Il empêcha ses concitoyens de prendre part aux troubles de Bohême, dont Maurice prince d'Orange, voulait profiter pour avancer sa fortune. Les vues de ce prince l'inquiétaient; il crut y mettre un obstacle en opposant les arminiens aux gomaristes, partisans de Maurice. On ne vit dès-lors qu'écrits injurieux, que satires sanglantes entre les deux partis, que libelles diffamatoires contre les magistrats. Les ministres se déchiraient dans les chaires, et les particuliers épousaient leur querelle dans l'intérieur des maisons et dans les places publiques. On n'entendait parler que de la grace et de la prédestination : c'était le sujet de la dispute. Grotius engagea le roi Jacques à écrire aux États-Généraux pour les exhorter à tolérer les deux partis; et on publia, en conséquence des lettres du roi d'Angleterre, un décret par lequel il était ordonné aux ministres d'enseigner « que le principe et l'accroissement de la foi venaient de la grace que J.-C. nous a méritée; que Dieu n'a créé personne pour le damner; qu'il n'impose à personne la nécessité de pécher, et qu'il a la volonté de sauver les fidèles. » Il leur était en même temps défendu de traiter les questions obscures qui partageaient les esprits. Cette ordonnance accommodait fort les arminiens; mais les gomaristes crièrent bientôt que le remède, loin de guérir le mal, ne faisait que l'aigrir. Ils rompirent tout commerce avec leurs adversaires. Les arminiens déclamèrent à leur tour contre la démarche des gomaristes. Des plaintes on en vint aux injures, des injures aux coups, et tout paraissait annoncer une guerre civile, lorsque l'ambassadeur d'Angleterre représenta aux États-Généraux que la division allait entraîner la ruine de la république; que la connaissance des affaires de cette nature n'était pas du ressort des magistrats, et appartenait au synode national, qui seul devait décider laquelle des deux opinions était la plus conforme à la parole de Dieu, ou du moins de

quelle façon on pouvait tolérer l'une et l'autre. On assembla donc à Dordrecht, en 1618 et 1619, un synode composé des députés de toutes les églises calvinistes de l'Europe, excepté de celles de France. Cette assemblée condamna les arminiens avec autant de sévérité que s'ils n'avaient pas été de la même communion. Barneweldt, jugé par vingt-six commissaires, fut décapité le 13 mai 1619, âgé de 70 ans, comme coupable d'avoir voulu livrer sa patrie à la monarchie espagnole; lui qui avait travaillé avec tant de zèle pour soustraire son pays à cette puissance. On lui envoya le ministre Walacus pour le préparer à la mort : Barneweldt écrivait dans ce moment à sa femme. Lorsqu'il vit entrer ce ministre, il lui dit qu'il était vieux et suffisamment préparé depuis longtemps, et qu'ainsi il pouvait s'épargner cette peine. Le ministre insista. « Asseyez-vous donc, lui dit Barneveldt, jusqu'à ce que j'aie fini ma lettre. » Lorsqu'elle fut achevée, il demanda à ce Walacus qui il était, discuta avec lui quelques points de religion, et ne cessa de protester qu'il était innocent. Sur quelques représentations du ministre, il lui dit : « Quand j'avais l'autorité, je gouvernais selon les maximes de ce temps-là; et aujourd'hui je suis condamné à mourir selon les maximes de celui-ci. » — Ses deux fils René et Guillaume BARNEWELDT, ayant formé le dessein de venger la mort de leur père, entrèrent dans une conspiration qui fut découverte. Guillaume prit la fuite; René fut pris et condamné à mort. Sa mère demanda sa grace au prince Maurice, qui lui dit : « Il me paraît étrange que vous fassiez pour votre fils ce que vous n'avez pas fait pour votre mari ! » Elle lui répondit : « Je n'ai pas demandé grace pour mon mari, parce qu'il était innocent; mais je la demande pour mon fils, parce qu'il est coupable. » La lettre de Barneweldt à sa femme et à ses enfans, avant d'être conduit au supplice, qu'on trouve dans les *Præstantium virorum epistolæ*, est un monument de tendresse et de grandeur d'ame.

BARNSTORF (BERNARD), naturaliste allemand du commencement du 18ᵉ siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Programma de resuscitatione plantarum*, Rostock, 1703. Il prétend dans cet ouvrage, que les molécules d'une plante, détruites et décomposées par le feu, mises dans certains fluides, se rapprochent, s'arrangent spontanément, d'après des lois particulières, et forment l'esquisse d'un corps qui représente la plante dont elles faisaient partie. Les physiciens d'aujourd'hui mettent ce prétendu phénomène au rang des fables.

BARO (BALTHAZAR), né à Valence en Dauphiné en 1600, fut d'abord secrétaire de d'Urfé, dont il acheva le fameux roman d'*Astrée*. Il a publié les 4ᵉ et 5ᵉ parties de cet ouvrage en 1647 et 1648, en 5 volumes in-8° : la dernière est de lui. Il fut reçu à l'Académie française le 12 février 1634; il fut ensuite gentilhomme de mademoiselle de Montpensier. On a de lui quelques pièces de théâtre, dont le recueil forme 2 vol. in-4°, Paris, 1651, qui ne sont pas sans mérite. On estime surtout sa *Parthénie*. On a encore de cet auteur *une Ode pour le cardinal de Richelieu, contre l'auteur d'un libelle*, Paris,

1637, in-4°, et plusieurs autres pièces du même genre. Il mourut en 1650.

BARO (Sparano), de Bari, célèbre jurisconsulte, mérita l'estime de Charles d'Anjou, qui le fit son chancelier en Provence, et lui donna plusieurs seigneuries. On lui doit un *Corps des lois et des coutumes de Bari*, et un ouvrage en latin, sous ce titre : *Rosaire des vertus et des vices*, imprimé à Venise en 1571.

BAROCCI. *Voy.* Barozzi.

BAROCCI (ou Fiori Federico d'Urbino), dit *le Baroche*, peintre, né à Urbin en 1528, mort dans la même ville en 1612, trouva dans sa famille les secours qu'il pouvait desirer pour son art. Son père, sculpteur, lui montra à modeler; et il apprit de son oncle, qui était architecte, la géométrie, l'architecture et la perspective. Le cardinal de La Rovère prit sous sa protection ce célèbre artiste, qui n'avait alors que 20 ans, et l'occupa dans son palais. Ce peintre fut empoisonné dans un repas par un de ses envieux. Les remèdes qu'il prit aussitôt, lui sauvèrent la vie; mais il ne recouvra point entièrement la santé : il vécut néanmoins 84 ans. Il ne pouvait travailler que deux heures par jour. Ses infirmités lui firent refuser plusieurs places honorables que lui offrirent le grand-duc de Florence, l'empereur Rodolphe II, et Philippe II, roi d'Espagne. Baroche a fait beaucoup de *Portraits* et de *Tableaux d'histoire ;* mais il a surtout réussi dans les *sujets de dévotion*. Il a beaucoup approché de la douceur et des graces du Corrège qu'il avait pris pour modèle, et dont il outre quelquefois la manière; mais il le surpasse pour la correction du dessin. Son coloris est frais : il a parfaitement entendu l'effet des lumières; ses airs de tête sont d'un goût riant et gracieux. Il serait à souhaiter qu'il n'eût pas exagéré les attitudes de ses figures, et qu'il n'eût point trop prononcé les parties du corps. On a des *Dessins* de Baroche au pastel, à la plume, à la pierre noire et à la sanguine. On a gravé d'après ce grand maître, et lui-même a fait plusieurs *Morceaux* à l'eau-forte qui pétillent de feu et de génie. Il y a trois de ses *Tableaux* dans la galerie de Dresde, et un à Vienne. Le Musée royal possède un tableau de cet artiste, qui représente *la Vierge assise sur des nuages, tenant l'enfant Jésus sur ses genoux*. On y voyait, il y a quelques années sa célèbre *Déposition de croix*.

BARON (Michel Boyron, *dit*), né à Paris en 1653, fils d'un marchand d'Issoudun, qui se fit comédien. Baron entra d'abord dans la troupe de la Raisin, et quelque temps après dans celle de Molière. On dit que jouant, en 1684, le rôle d'Antoine dans la tragédie de Cléopâtre, de La Chapelle, un comédien, nommé Danvilliers, envieux de ses talens, remplissant le rôle de l'affranchi Eros, qui présente à son maître l'épée qui doit terminer sa vie, présenta à Baron une épée très-affilée, et que celui-ci s'en aperçut à temps pour ne pas se poignarder réellement. Baron quitta le théâtre en 1696, par dégoût ou par religion, avec une pension de mille écus que le roi lui faisait. Il y remonta en 1720, âgé de 68 ans; et il fut aussi applaudi, malgré son grand âge, que dans sa première jeunesse : A ce vers de *Cinna :*

Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leurs fronts pâlir d'horreur et rougir de colère....

on le vit, dit-on, au même instant, pâlir et rougir. Il finit sa première et sa seconde carrière dramatique en 1709, par le rôle de *Venceslas*, dans la tragédie de ce nom par Rotrou. Oppressé par son asthme, il s'arrêta sur ce vers :

Si proche du cercueil où je me vois descendre.

Il ne put achever son rôle ; mais les applaudissemens le suivirent, pour la dernière fois, jusque derrière le théâtre. On l'appela d'une commune voix le Roscius de son siècle. Il disait lui-même dans ses accès d'amour-propre, « que tous les cent ans on voyait un *César;* mais qu'il en fallait deux mille pour produire un *Baron.* » Un jour son cocher et son laquais furent battus par ceux du marquis de Biron. « Monsieur le marquis, lui dit-il, vos gens ont maltraité les miens; je vous en demande justice. » Il revint plusieurs fois à la charge, se servant toujours du même terme de *vos gens* et *les miens*. M. de Biron lui répondit: « Mon pauvre Baron, que veux-tu que je te dise? Pourquoi as-tu des gens ? » On ajoute qu'il pensa refuser la pension que Louis XIV lui avait donnée, parce que l'ordonnance portait : « Payez au nommé Michel Boyron, dit *Baron*, etc. » Cet acteur, né avec tous les dons de la nature, les avait perfectionnés par l'étude. Racine, si versé dans l'art de la déclamation, voulant faire jouer aux comédiens son Andromaque, avait, dans la distribution des rôles, réservé à Baron celui de Pyrrhus. Après avoir donné des

conseils aux acteurs qui devaient la représenter, il se tourna vers Baron. « Pour vous, monsieur, je n'ai point d'instruction à vous donner; votre cœur vous en dira plus que mes leçons n'en pourraient faire entendre... » Rousseau fit ces quatre vers pour son portrait :

Du vrai, du pathétique il a fixé le ton.
De son art enchanteur l'illusion divine
Prêtait un nouveau lustre aux beautés de Racine ;
Un voile aux défauts de Pradon.

Le Sage prétend néanmoins que dans les derniers temps de Baron, cet acteur avait une prononciation un peu affectée, et que sa voix tremblante donnait un air antique à sa prononciation. Baron, suivant Collé, excellait surtout dans les détails d'un rôle, et mettait tant de naturel dans son jeu, qu'il faisait toujours oublier l'acteur. Sans jamais déclamer, même dans le tragique, il rompoit la mesure des vers de telle sorte qu'on n'en sentait jamais la monotonie. Il faisait de longues pauses, et jouoit si lentement, que le spectacle durait toujours une demi-heure de plus quand il y avait un rôle. Pour se donner un air de jeunesse, il teignait ses cheveux et ses sourcils, et réparait par beaucoup d'art les outrages du temps. Baron prétendait que la force et le jeu de la déclamation étaient tels que des sons tendres et tristes, transportés sur des paroles gaies et même comiques, n'en arrachaient pas moins de larmes. On lui a vu faire plus d'une fois l'épreuve de cet effet surprenant, sur la chanson si connue :

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand'ville, etc.

Baron, ainsi que les grands pein-

tres et les grands poètes, sentait bien que les règles de l'art n'étaient pas faites pour rendre le génie esclave. « Les règles, disait cet acteur sublime, défendent d'élever les bras au-dessus de la tête; mais si la passion les y porte, ils feront bien; la passion en sait plus que les règles. » Il mourut à Paris, le 22 décembre 1729, âgé de 77 ans. Son esprit brillait dans la conversation comme sur le théâtre. On a imprimé, en 1760, 3 vol. in-12 de *Pièces de théâtre*, sous le nom de ce comédien; mais on présume, peut-être injustement, qu'elles ne sont pas toutes de lui. On attribua l'*Andrienne* au père Larue, dans le temps même qu'elle fut représentée. C'est à quoi Baron fit allusion dans l'avertissement qu'il mit à la tête de cette pièce. « J'aurais ici un beau champ, dit-il, pour me plaindre de l'injustice qu'on m'a voulu faire. On a dit que je prêtais mon nom à l'*Andrienne*...... Je tâcherai d'imiter encore Térence, et je répondrai ce qu'il répondit à ceux qui l'accusaient de prêter son nom aux ouvrages des autres (Scipion et Lélius). Il disait qu'on lui faisait beaucoup d'honneur de le mettre en commerce avec des personnes qui s'attiraient l'estime et le respect de tout le monde. » Les autres pièces qui méritent quelque attention sont *la Coquette*, *l'Ecole des pères*, et *l'Homme à bonnes fortunes*. On sait assez que Baron fut à la fois, dans cette pièce, le héros, l'auteur et l'acteur. C'était le peintre et le modèle. L'intelligence théâtrale qui règne dans ces pièces est peut-être une preuve qu'elles sont de Baron. Le dialogue en est vif, les scènes en sont variées : rarement elles offrent de grands tableaux; mais l'auteur sait copier d'après nature certains originaux, aussi importuns dans la société qu'amusans sur la scène. On voit qu'il avait étudié le monde autant que le théâtre. Quant à la versification, si Baron était acteur excellent, il n'était que poète médiocre. L'abbé d'Allainval a publié des lettres sur Baron et la Le Couvreur. *Voyez* BIANCOLELLI. Le père de ce célèbre acteur avait aussi, dans un degré supérieur, le talent de la déclamation. Son genre de mort est remarquable. En faisant le rôle de don Diègue dans le Cid, son épée lui tomba des mains, comme la pièce l'exige; et la repoussant du pied avec indignation, il en rencontra malheureusement la pointe, dont il eut le petit doigt piqué. Cette blessure fut d'abord traitée de bagatelle; mais la gangrène qui y parut, exigeant qu'on lui coupât la jambe, il ne le voulut jamais souffrir : « Non, non, dit-il, un roi de théâtre se ferait huer avec une jambe de bois. » Il attendit tranquillement la mort, qui arriva en 1655. — Sa femme, mère de Baron, était d'une rare beauté; avantage qui est toujours remarqué, et principalement dans une comédienne. Aussi eut-elle beaucoup d'adorateurs, dont quelques-uns ne la trouvèrent pas toujours insensible. Elle mourut de saisissement en apprenant qu'un de ses amans venait de lui dérober tout son argent et ses bijoux.

BARON (BONAVENTURE), religieux de l'ordre de Saint-François, né à Clonmell en Irlande. Son véritable nom était *Fitz-Gérald*. Il écrivait en latin avec beaucoup d'élégance. Il a donné un *Traité complet de théologie*,

en 6 vol., et trois livres de *Poésies latines.* Baron est mort en 1696.

BARON (Robert), poète anglais, qui florissait sous Charles Ier et sous Cromwel. Il est auteur d'une tragédie intitulée *Mirza*, et d'un roman sous le titre de l'*Académie cyprienne.*

BARON (Jean), graveur, né à Toulouse en 1651, ayant quitté sa patrie pour aller perfectionner son talent à Rome, où il s'est fixé, s'est fait appeler *Baronius*, et surnommer *Tolosano.* Il a gravé plusieurs pièces d'après différens maîtres, entre autres une petite *Vierge* d'après Le Bernin, et une estampe représentant des *Pestiférés* d'après Le Poussin.

BARON (Bernard), graveur, né en France, fut appelé par un de ses amis en Angleterre, et se fixa à Londres, où il est mort en 1766. Parmi les pièces que nous avons de lui, on distingue *Charles I, roi d'Angleterre*, représenté à cheval, d'après Van Dyck. Le même ayant à côté de lui la reine qui tient son fils sur ses genoux. Une estampe représentant la *Famille du comte de Nassau;* Un *Jupiter et Antiope*, d'après Le Titien; Des *Joueurs aux cartes*, d'après Téniers, etc.

BARON (Hyacinthe-Théodore), né à Paris en 1686, ancien professeur et doyen de la Faculté de Médecine de Paris, premier médecin des camps et armées du roi en Italie et en Allemagne. Il mourut dans sa patrie le 29 juillet 1758. Il a eu beaucoup de part à la *Pharmacopée de Paris* de l'année 1732, in-4°; et a donné, en 1739, une *Dissertation académique*, en latin, sur le chocolat : *An senibus chocolatæ potus?* qui a été imprimée plusieurs fois; et une question de médecine dans laquelle on examine si *c'est aux médecins qu'il appartient de traiter les maladies vénériennes*, Paris, 1735, in-4°.

BARON (Hyacinthe-Théodore), fils du précédent, né à Paris le 12 août 1707, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, mort en 1787, âgé de 80 ans, a publié quelques écrits relatifs à sa profession : I. *Questions sur les maladies vénériennes*, 1745, in-4°. II. *Usages de la Faculté de Médecine de Paris*, 1751, in-12. III. *Questions médicales.* IV. *Formules des médicamens à l'usage des hôpitaux militaires*, 1758. V. *Codex parisiensis*, 1758. L'auteur avait été pendant long-temps employé dans les armées d'Italie et d'Allemagne.

BARON D'HÉNOUVILLE (Théodore), frère du précédent, docteur régent de la Faculté de Médecine de Paris, membre de l'Académie des Sciences, naquit à Paris le 7 juin 1715, et mourut le 10 mars 1768. Il avait étudié la philosophie sous Rivard, et la chimie sous Rouelle. Ses succès répondirent aux soins de maîtres aussi célèbres. On a de lui : I. Une édition du *Cours de Chimie de Lémery*, augmenté, 1756, in-4°. II. *Pharmacopœa Thomæ Fulleri, editio castigatior*, Paris, 1768, in-12. Les Mémoires de l'Académie des Sciences renferment plusieurs de ses écrits, et entre autres une excellente *Dissertation sur les propriétés du sel de tartre.* Il connaissait la théorie et la pratique de la science qu'il professait. Il avait des connaissances très-étendues en chimie et en pharmacie, et a écrit sur ces deux sciences plusieurs

mémoires insérés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences.*

BARON (François-Eguilard), né à Saint-Pol-de-Léon, professa le droit à Bourges avec François Duaren son émule. Il mourut en 1550, âgé de 55 ans, et laissa quelques *Ouvrages*. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 3 vol. in-fol., 1562.

BARON (Vincent), dominicain du diocèse de Rieux, est auteur d'une *Théologie morale* en latin, 5 vol. in-8°, à Paris, 1666. Elle n'a guère été connue que de ses confrères. Il mourut en 1674, après avoir occupé la place de provincial et celle de définiteur-général au chapitre de 1656.

BARON (François), né à Marseille en 1620, consul de France à Alep, rétablit le commerce du Levant, presque entièrement ruiné. Le grand Colbert instruit du bien qu'il avait fait à Alep et dans toutes ses dépendances, voulant procurer les mêmes avantages au commerce des Indes orientales, l'envoya à Surate en 1671, et pendant douze ans d'administration il fit fleurir le commerce de France, et le fit respecter des étrangers. Il mourut en 1683, honoré comme un modèle de droiture et de bienfaisance par les gentils mêmes et par les mahométans, qui prièrent sur son tombeau. C'est de lui que le célèbre Nicole tenait toutes les pièces justificatives de la doctrine des Eglises syriennes sur l'Eucharistie, dont il a enrichi sa *Perpétuité de la Foi.*

BARONI (Léonora), fille d'Adrienne Basile Baroni, surnommée la *Belle Adrienne*, et sœur du poète Basile (*voyez* Basile), célèbre cantatrice italienne, et l'une des grandes musiciennes du 17° siècle, joignait à un talent supérieur une modestie peu commune. Sa voix était sonore et harmonieuse, très-étendue et juste. Elle s'était tellement exercée à vaincre les difficultés de son art, qu'elle les exécutait sans gêne avec la plus grande précision. Un livre imprimé en 1636, à Rome, sous le titre *Applausi poetici alle glorie della signora Leonora Baroni*, nous apprend que cette cantatrice sut encore mériter, par les graces de son maintien, son esprit cultivé et la douceur de son caractère, les hommages des beaux esprits de son siècle.

BARONI (Calvacabò Gaspard Antonio), peintre, né en 1682, à Sacco, près de Roveredo, dans le pays de Trente, appartenant à l'Autriche. La nature lui avait donné le goût et le talent de la peinture. Il vint à Vérone pour étudier cet art sous Antoine Balestra. Celui-ci, content de son élève, engagea son père à l'envoyer à Rome, où il trouva Carle Maratte, et se perfectionna dans son école. Son dessin était correct; il connaissait bien la perspective : son pinceau était vigoureux, ses ornemens et ses accessoires très-finis; ses figures variées dans les attitudes, et ses airs de tête expressifs; mais il était sujet aux caprices, et ses ouvrages sont pleins de repentirs. Cette habitude de changer continuellement d'idées, rendit ses derniers tableaux secs et sans couleur. Ses meilleurs sont les prophètes *Élie* et *Élisée*, à Sainte-Marie del Carmine, et la *Cène*, à Notre-Dame de Lorette. La mort le surprit lorsqu'à l'âge

de quatre-vingts ans il peignait l'*échelle de Jacob* dans l'église de Villa Lagarina, non loin de Roveredo; ce fut en l'année 1759 qu'il termina sa carrière. Clément Vannetti a fait imprimer sa vie à Vérone en 1761, et les habitans de Sacco firent placer une inscription à sa louange dans leur principale église, où il avait peint à fresque le paradis terrestre.

BARONI (Théodore-Cavalcabò), abbé d'Olivet en Italie, mort à Mantoue en 1774, dans la fleur de l'âge, a laissé un gros recueil de *Thèses philosophiques*, et une *Dissertation* sur le culte rendu aux martyrs par les premiers chrétiens.

BARONIO (Vincent), né à Meldola dans la Romandiole, fut un des plus célèbres médecins italiens du 17ᵉ siècle. L'ouvrage qui contribua le plus à sa réputation est intitulé : *De pleuripneumoniâ anno 1623, et aliis temporibus, Flaminiam, aliasque regiones populariter infestante, ac à nemine hactenus observatâ, libri duo*, Foroliv. 1636, 1638, in-4°.

BARONIUS (César), naquit le 30 octobre en 1538, à Sora, ville épiscopale du royaume de Naples. Les troubles de cet État l'obligèrent de suivre son père à Rome en 1557. Saint Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire d'Italie, l'agrégea à sa congrégation, et s'étant démis de la charge de supérieur-général, il la lui fit donner. Il fut ensuite confesseur de Clément VIII, qui le fit cardinal en 1596, et bibliothécaire du Vatican. Dans le conclave où Léon XI fut élu, Baronius eut plus de trente voix pour lui. Son mérite aurait dû les réunir toutes; mais les Espagnols lui donnèrent l'exclusion, à cause de son traité de la monarchie de Sicile, contre l'usurpation de Philippe III. Son application continuelle à l'étude abrégea ses jours. Il ne mourut cependant que dans sa 69ᵉ année, en 1607. Sa piété ne le préserva point des défauts les plus répréhensibles dans un historien; la partialité, les erreurs, ou les inexactitudes volontaires abondent dans ses ouvrages, où l'on remarque plus de zèle pour sa religion et pour les principes ultramontains que pour la vérité. Il a été appelé *le Père des Annales ecclésiastiques*, à cause de ses *Annales ecclesiastici*, depuis J.-C. jusqu'en 1198. Ce livre, plein de recherches, parut en 12 vol. in-fol., en 1588, et années suivantes. Son but, dans cet ouvrage, fut d'opposer à la compilation indigeste des centuriateurs de Magdebourg, un livre de même nature pour venger l'Église catholique. Baronius était controversiste; il ne savait qu'imparfaitement le grec, ce qui l'obligeait d'emprunter des secours étrangers. De là, les questions de controverse qui interrompent souvent le fil de son ouvrage, ses méprises grossières dans l'histoire des Grecs, les fables qu'il adopte. Il y a de la clarté et de l'ordre dans son style; mais ni pureté ni élégance. On desirerait aussi qu'il eût été exempt des préventions que lui avait inspirées l'autorité temporelle des Papes. Ses préjugés à cet égard l'ont plus d'une fois éloigné de la vérité. Il a été réfuté par plusieurs Savans, dont les remarques ont été insérées dans une édition, d'ailleurs peu estimée, donnée à Lucques en 1733, et années suivantes, formant 28 vol. in-fol. On a en-

core de ce savant cardinal *le Martyrologe romain*, avec des notes, Rome, 1586, in-fol. C'est la première édition, et nous la citons parce qu'il s'y trouve quelques fautes singulières. On joint ordinairement à ses *Annales* la Continuation, par Raynaldi, Rome, 1646 et suivantes, 10 vol. in-fol.; l'Abrégé du même, Rome, 1667, in-fol.; la Continuation de Laderchi, Rome, 1728, 3 vol. in-fol; la Critique de Pagi, 4 vol. in-fol., 1705; et *Apparatus*, Lucques, 1740, in-fol.; la Continuation de Sponde, 3 vol. in-fol., n'est pas estimée, ni celle de Bzovius, en 9 vol. On a traduit en mauvais français l'*Abrégé de Baronius*, qu'a donné Sponde, 2 vol. in-fol.; et la Continuation du même, en 3 vol. in-fol.

BARONIUS (JUSTE), né à Xanten, dans le duché de Clèves, vivait vers l'an 1604. Il avait embrassé la religion calviniste; mais bientôt il fit abjuration entre les mains du pape Clément VIII. Le cardinal Baronius lui servit de parrain. Il avait le nom de Calvin, qu'on lui changea en celui de Juste. Il a écrit les *Motifs de sa conversion*; un *Traité de préjugés ou de prescription contre les hérétiques*, et un Recueil de lettres, intitulé: *Epistolarum sacrarum ad Pontif. libri sex*, Mayence, 1605, in-8°. Ces ouvrages sont aujourd'hui entièrement oubliés.

BARONIUS (DOMINIQUE), prêtre et prédicateur florentin, au 16e siècle, écrivit avec vigueur contre l'Église romaine, et concourut, dans le Piémont, avec les Vaudois, à semer et maintenir ses opinions: on le regarda comme un faux frère, parce qu'il soutenait qu'en temps de persécution il n'était pas nécessaire de témoigner extérieurement la vérité: on écrivit contre lui à ce sujet, il répliqua avec énergie; la dispute devint polémique, et finit par s'oublier. Baronius composa une messe à sa façon, et la crut propre à purifier les différends des deux religions; il se vit frustré dans son attente: les réformés rejetèrent ses ménagemens.

BARONIUS (MANFREDI FRANÇOIS), de Montereale en Sicile, homme très-savant, et mort en 1654, avait publié les ouvrages suivans: *De majestate Panormita. L. II. Siculæ nobilitatis amphiteatrum, etc.; Flores Itali; L. Istorica avveduto; Ristretto de' processi dell' Inquisizione di Sicilia* en 1640. *La Cronica di Palermo;* et beaucoup d'autres écrits cités par Mazzuchelli.

BAROR, fils de Sgaorty, prince tributaire d'Arménie, se rendit à Ninive dès sa plus tendre jeunesse, pour y être élevé à la cour. Retourné dans sa patrie, il succéda bientôt à son père: il conclut une alliance avec Arbace, Bélésis et Paramaz, pour renverser l'empire assyrien. Baror réunit son armée aux troupes de ces conjurés, et, après trois ans de siége, il entra avec eux en triomphe dans la capitale de Ninive, et abattit la puissance de Sardanapale. D'après le traité convenu, Baror fut reconnu et couronné premier roi absolu vers l'an 747 avant J.-C. Ce prince retourna alors dans sa résidence en Arménie, et mourut après 43 ans de règne.

BAROTTI (JEAN-ANDRÉ), né à Ferrare, en 1701, se distingua dans la carrière des lettres. Vers

1750, il fut mis à la tête de la Bibliothèque de Ferrare, et conserva cet emploi jusque dans un âge très-avancé. Il a composé un grand nombre d'ouvrages peu considérables, mais dans lesquels on remarque beaucoup de savoir et une critique saine et judicieuse. Les principaux sont : *Ragionamento sopra l'intrinseca ragione del proverbio : « Nessun profeta alla sua patria è caro.»* Ferrare, 1729. II. *Diffesa degli scrittori ferraresi.* On trouve cet écrit dans le recueil intitulé : *Esami di varj. autori soprà il libro dell' eloquenza Italiana di Monsignore Giusto Fontanini*, Venise, 1739, in-4°. III. *Del dominio delle donne, discorsi accademici*, Bologne, 1745, in-8°. IV. *Delle Chiome bionde e ciglia nere d'Alcina*, Padoue, 1746, in-8°. V. Une traduction italienne du livre du P. Bouhours, intitulé : *De la manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit.* Elle a été insérée dans les *Considérations* du marquis Orsi sur ce livre, Modène, 1745, in-4°. Outre ces ouvrages, Barotti a laissé un grand nombre de notes et considérations sur plusieurs poëmes.

BAROU DU SOLEIL (N.), né à Lyon, où il exerça avec honneur la place de procureur du roi au présidial, fut de l'Académie de cette ville. Il a traduit quelques ouvrages anglais et fait un *Éloge* de son compatriote Prost de Royer, Lyon, 1785, in-8°. Ce dernier ouvrage est plein de philosophie et de sensibilité. Barou du Soleil paya de sa vie l'estime qu'il s'était acquise. Les révolutionnaires l'immolèrent après le siége de Lyon, à la fin de 1793.

BAROZZI (François), noble vénitien, parent de deux papes, Eugène IV et Paul II, fut célèbre jurisconsulte et bon orateur. Il était évêque de Trévise, quand il mourut en 1471. Il est auteur d'une *Oraison funèbre de Berthold d'Este*, général des armées de Venise, et d'un Traité *de Cognitione Juris.*

BAROZZI (François), littérateur vénitien, probablement de la même famille que le précédent, florissait vers la fin du 16e siècle. Il joignait à la connaissance approfondie de plusieurs sciences, une mémoire très-étendue, et un esprit vif et pénétrant. Cependant un si grand mérite était déparé, par un travers qui n'était encore que trop commun de son temps. Il croyait à la magie et aux sortiléges, et y avait recours pour satisfaire ses passions amoureuses. Il fut dénoncé à l'Inquisition, comme entretenant commerce avec les démons. Il fut arrêté et conduit devant le tribunal du Saint-Office, où il fit une entière confession de ses erreurs, et en fut quitte pour payer quelques amendes, et faire pénitence de ses péchés. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *Hieronis liber de machinis bellicis et geodesia*, Venise, 1572, in-4°. II. *De Cosmographiâ libri IV*, Venise, 1585, et 1598, in-8°. III. *Geometricum problema*, etc. Venise, 1586, in-4°. IV. *Il nobilissimo ed antichissimo gioco pitagorico chiamato Ritmomachia*, etc. etc. Venise, 1572, in-4°, avec figures. Cette production singulière est une imitation de Buxerius. Il a encore écrit plusieurs autres ouvrages entre autres une *Description de l'île de Crète* (en latin), qui n'a pas vu

le jour, et dont on voit un manuscrit à la bibliothèque du Roi.

BAROZZI (Jacques), neveu du précédent, savant mathématicien et judicieux littérateur, fut l'héritier de la riche bibliothèque de son oncle, dont il fit imprimer le catalogue à Venise, en 1617, et qui passa dans la suite en Angleterre. On attribue à Jacques Barozzi, un *Commentaire sur la sphère*, *un Traité de mathématiques*, des traductions du grec en latin, et plusieurs autres ouvrages.

BAROZZIO. *Voyez* Vignole.

BARRA (Pierre), médecin lyonnais, du 17e siècle, est connu par les ouvrages suivans : I. *De l'abus de l'antimoine et de la saignée*, Lyon, 1664, in-12. II. *De l'usage de la glace, de la neige et du froid*, 1671 et 1675, in-12. III. *De veris terminis partûs humani; accessit historia mulieri Romanæ, jam ab annis quatuor gravidæ*, 1666, in-8°.

BARRABAS, meurtrier et homme séditieux, destiné à la mort, que Pilate délivra, à la prière des Juifs, préférablement à Jésus, suivant la coutume usitée chez les Juifs, de délivrer tous les ans, à Pâque, un malfaiteur.

BARRADAS (Sébastien), jésuite portugais, né à Lisbonne en 1542. Ses sermons eurent un tel succès, qu'on lui donna le titre d'*apôtre du Portugal*. Il mourut en odeur de sainteté l'an 1615. Ses ouvrages, imprimés à Cologne en 1628, sont en 4 vol. in-fol., parmi lesquels on distingue son *Itinerarium filiorum Israël ex Egypto in terram repromissionis*, imprimé séparément à Paris, en 1620, in-fol.; et ses *Commentaria in concordiam et historiam evangelicam*. Ils sont estimés.

BARRAIRON (François-Marie-Louis), naquit à Gourdon, le 10 juin 1746, et entra jeune encore dans la carrière administrative. Il était chef de division dans l'administration des domaines, lorsque Louis XVI le plaça, en 1790, à la tête de cette même administration, en qualité d'administrateur-général. Depuis cette époque, il fut administrateur de l'enregistrement et des domaines, jusqu'au retour du Roi, qui le maintint dans ses fonctions. Le 24 août 1815, Barrairon fut nommé directeur-général de l'administration des domaines et de l'enregistrement. En octobre 1816, le département du Lot le nomma membre de la chambre des députés, où il vota constamment avec la majorité. Chargé par le Roi, en 1820, d'aller présider le collége électoral du Lot, il tomba malade en route, et mourut sans avoir pu remplir cette mission. Actif et laborieux, Barrairon s'occupait sans cesse de ses fonctions administratives, et se montra toujours étranger à tous les partis. Il conserva cependant ses emplois sous les divers gouvernemens qui se sont succédés si rapidement depuis la révolution. Sa vie offre cela de singulier, qu'il ne dut qu'à une conduite sage et modérée, ce que tant d'autres ne doivent qu'à l'intrigue.

BARRAL (l'abbé Pierre), né à Grenoble, où il fit ses études, et mort à Paris le 21 juillet 1772, vint de bonne heure dans cette ville, où il se chargea de quelques éducations. Pour tenir à quelque chose, il s'était fait janséniste, et il était un de ceux qui parlaient et qui écrivaient avec le plus de violence contre les ennemis de Port-

Royal. Il développa de concert avec les PP. Gaubile et Valla, oratoriens, ses sentimens dans son *Dictionnaire historique, littéraire et critique des Hommes célèbres*, 1758, 6 vol. in-8°. L'enthousiasme et l'animosité ont conduit sa plume. Dans les articles des ennemis de la bulle, il emploie toutes les hyperboles des oraisons funèbres. On a dit, avec quelque raison, que ce livre était le Martyrologe du jansénisme, fait par un convulsionnaire. Malgré ce défaut, son dictionnaire fut lu avec quelque intérêt. On a encore de lui : I. Un extrait des Lettres de madame de Sévigné, 1788, in-12, sous le titre de *Sevigniana*. II. Un Abrégé estimé du *Dictionnaire des antiquités romaines de Pitiscus*, 1766, en 2 vol. in-8°. III. Un *Dictionnaire historique, géographique et moral de la Bible*, 1758, 2 vol. in-8°. IV. Lettres sur l'ouvrage intitulé : *Querelles littéraires*, 1662, in-12. V. *Appelans célèbres*; avec un *Discours sur l'appel*, Paris, 1753, in-12. VI. *Maximes sur le devoir des rois et le bon usage de leur autorité*, Paris, 1754, in-12. Cet ouvrage parut encore sous les deux titres suivans : 1° *Manuel des Souverains*, 1754, in-12; 2° *Principes sur le gouvernement monarchique*, Londres, 1755, in-12. VII. *Mémoires historiques et littéraires de l'abbé Goujet*, dans lesquels on trouve une liste exacte de ses ouvrages. L'abbé Barral avait de la littérature, un style fort et vigoureux, mais incorrect et négligé.

BARRAL (Louis-Mathias de), naquit à Grenoble, le 20 avril 1746, d'une famille qui avait plusieurs de ses membres au parlement. Il fut d'abord coadjuteur de l'évêque de Troyes, son oncle, qu'il remplaça en 1791. Le nouvel évêque refusa le serment, fut dépouillé de son siége, et publia, à ce sujet, une ordonnance pastorale. En 1792, il se réfugia en Suisse d'où il passa en Angleterre. A l'avènement de Bonaparte au pouvoir suprême, il forma le dessein de rentrer en France, et chercha d'abord à s'y frayer une route agréable. Il écrivit au clergé de Troyes pour l'engager à accorder au premier Consul la promesse de fidélité qu'il leur demandait. Puis il publia à Londres, en septembre 1800, un écrit de 120 pages ayant le même objet, mais auquel il n'attacha pas son nom. On sut cependant de quelle main il partait; car il fut réimprimé à Paris, sous ce titre : *Sentimens de M. l'Évêque de Troyes, résidant à Londres, sur la légitimité de la fidélité, ou réponse à un écrit intitulé: Véritable état de la question de la promesse de fidélité à la constitution demandée aux prêtres*, Paris, 1800. Bonaparte fit au prélat un accueil distingué. Il le nomma, en 1802, à l'évêché de Meaux, et ensuite archevêque de Tours et premier aumônier de l'impératrice Joséphine. Pour ne pas être accusé d'ingratitude, l'archevêque de Tours publiait à l'occasion des victoires de l'armée française, des mandemens où il représentait son bienfaiteur, comme un être envoyé de Dieu sur la terre pour faire le bonheur des hommes. Il fut nommé sénateur en 1806, et le Roi, à son premier retour en France, le créa pair en 1814. Vers cette époque, l'impératrice Joséphine mourut, et son premier aumônier fit son

oraison funèbre, qu'il publia sous ce titre : *Discours prononcé par M. l'archevêque de Tours dans l'église paroissiale de Ruelle, aux obsèques de S. M. l'impératrice Joséphine, le 2 juin 1814*. Il publia la même année un écrit intitulé : *Fragmens relatifs à l'Histoire ecclésiastique du XIXe siècle*, un vol. in-8°. Au retour de Bonaparte, en 1815, il reparut à la cour, et il fut membre de la chambre des Pairs, où il adopta sans restriction le projet de loi relatif aux mesures de sûreté générale. L'année suivante, il publia une *Justification* de sa conduite politique dans une brochure in-8°. Il est mort le 7 juin 1816. — L'abbé de BARRAL, son frère, a publié un ouvrage posthume de l'archevêque de Tours, intitulé : *Défense des libertés de l'Église gallicane et de l'Assemblée du clergé de France, tenue en 1682, ou Réfutation de plusieurs ouvrages publiés récemment en Angleterre, sur l'infaillibilité du Pape, précédée d'une notice sur sa vie politique et sur ses écrits*. On voit dans cette *Notice* que M. de Barral est l'auteur d'une *Réponse* à un écrit intitulé : *Éclaircissemens demandés à M. l'archevêque d'Aix par un prêtre catholique français*.

BARRAN (HENRI DE), poète du 16e siècle, est auteur d'une pièce intitulée : *Tragique comédie françoise de l'homme justifié par Foy* (en cinq actes, en vers, et à 12 personnaiges), 1554, in-16, pièce rare. Lacroix du Maine en cite une édition de 1561.

BARRAS (LOUIS, comte DE), né en Provence, suivit la carrière des armes, dans laquelle ses ancêtres s'étaient distingués. Sa conduite, dans la guerre maritime qui fixa l'indépendance de l'Amérique septentrionale, est digne des plus grands éloges. Quoique plus ancien lieutenant-général que le comte de Grasse, il vint volontairement servir sous les ordres de son collègue, parce qu'il vit que cette jonction présentait de grands avantages. Après la paix de 1783, il se retira du service, et mourut peu de temps avant la révolution française.

BARRAUD (JACQUES), avocat à Poitiers, né dans cette ville en 1555, et mort en 1626, est auteur d'un *Commentaire et d'éclaircissemens* sur la coutume du Poitou, qui ne sont pas tout-à-fait sans mérite.

BARRE (PIERRE LA). *Voyez* BARRIÈRE (PIERRE).

BARRE (JOSEPH), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, et chancelier de l'université de Paris, mort dans cette ville en 1764, âgé de 72 ans. Il entra jeune dans sa congrégation, et y fit de grands progrès dans les sciences ecclésiastiques et profanes. Plusieurs ouvrages sortis de sa plume ont rempli le cours de sa vie laborieuse. Les principaux sont : I. *Vindiciæ Librorum Deutero-Canonicorum veteris Testamenti*, 1730, in-12. Ce livre offre beaucoup d'érudition. II. *Histoire générale d'Allemagne*, 1748, en 11 vol. in-4°. Cette histoire pleine de recherches, mais quelquefois inexacte, est rarement élégante. Elle prouve plus d'efforts de mémoire que de génie. On y chercherait inutilement ce qui distingue les bons historiens. Une chose singulière, c'est que l'auteur a inséré dans son ouvrage un très-grand nombre de faits et de discours, pris mot pour

mot dans l'Histoire de Charles XII, par Voltaire. Il met, entre autres, ces paroles dans la bouche de Charles-Quint : « Le pape est bien heureux que les princes de la ligue de Smalkalde ne m'aient pas proposé de me faire protestant ; car s'ils l'avaient voulu, je ne sais pas trop ce que j'aurais fait. » C'est la réponse de l'empereur Joseph, quand le pape Clément XI se plaignit à lui de sa condescendance pour le monarque suédois. « Il ne suffit pas, dit un critique, pour composer une bonne histoire d'Allemagne, de compiler ce qui se trouve dans nos auteurs modernes, en y faisant quelques liaisons; il faut consulter les auteurs originaux, que les Allemands ont recueillis avec soin. » III. *Vie du Maréchal de Fabert*, 1752, 2 vol. in-12. Cette histoire est curieuse; mais la diction n'en est pas assez pure, et les faits n'en sont pas toujours bien choisis. IV. *Examen des défauts théologiques*. Ouvrage fort diffus, mal écrit, mais rempli d'excellentes vues, Amsterdam, 1744, 2 vol. in-12. V. Le père Barre a orné de notes l'édition des *Œuvres de Bernard Van-Espen*, donnée en 1753, 4 vol. in-fol. Il avait aussi commencé une Histoire des Lois et des Tribunaux de justice, il en fit paroître le *prospectus* en 1755; mais l'ouvrage n'a point paru, l'ayant, à sa mort, laissé dans un état trop imparfait.

BARRE (Nicolas), fondateur en 1678 des Frères et Sœurs des écoles charitables et chrétiennes, appelés *piétistes*, et obligés par leurs instituts à se consacrer entièrement à l'éducation des enfans pauvres de l'un et de l'autre sexe. *Voyez* Helyot, Hist. des Ordres, l. 8, ch. 30, pag. 233.

BARRE (Jean de la), qui fut long-temps prévôt de Corbeil, est auteur d'une histoire intitulée : *Antiquités de la ville, comté et chatellenie de Corbeil*, 1447, in-4°.

BARRE (François Poulain de la), naquit à Paris en juillet 1647. Il s'adonna à la philosophie cartésienne, aux belles-lettres et à la théologie. Il joignit à ces études, celle de l'Ecriture sainte et de la tradition; mais il conçut tant de dégoût pour la scolastique, qu'il renonça au dessein d'être docteur de Sorbonne. Il eut ensuite la cure de la Flamangrie, dans le diocèse de Laon, qu'il quitta pour se retirer à Genève. Le curé La Barre s'y maria en 1690. Il enseigna d'abord la langue française aux jeunes étrangers, jusqu'à ce qu'il eût une chaire dans le collége de Genève. Il y mourut en mai 1723, à l'âge de 76 ans. Il avait été déclaré citoyen. On a de lui un traité *De l'égalité des deux sexes*, in-12, 1673. Il publia ensuite un traité *De l'excellence des hommes, contre l'égalité des sexes*, in-12, sujet qui ne peut être qu'un jeu d'esprit. Il a donné encore un *Traité de l'éducation des dames*, 1679, in-12, et *le rapport de la langue latine avec la françuise*, Paris, 1672, in-12. Tous ses ouvrages sont faiblement écrits, à l'exception toutefois de la *Doctrine des protestans*, *la liberté et le droit de lire l'Écriture sainte, sur le service divin en langue entendue, etc.* Genève, 1720, in-12. Ouvrage de controverse, qui suppose une grande lecture et une grande habitude de discuter des matières épineuses.

BARRE (Jean-Jacques de la), fils du précédent, né à Genève en 1696, fut ministre du Saint Évangile, et mourut en 1751. Il a publié : I. *Pensées philosophiques*, in-8°; et *Pensées théologiques*, aussi in-8°. II. *Dialogues sur divers sujets*, in-12.

BARRE (Louis-François-Joseph de la), de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, naquit à Tournay le 9 mars 1688, et mourut à Paris en 1738, le 9 mai, après avoir publié plusieurs ouvrages : I. *Imperium Orientale*, en 2 vol. in-fol., conjointement avec dom Banduri, qui l'avait pris pour son second. II. Un *Recueil des Médailles des Empereurs*, depuis Dèce jusqu'au dernier Paléologue; autre ouvrage, auquel dom Banduri eut encore beaucoup de part. (*Voy.* Banduri.) III. Une nouvelle édition du *Spicilége* de dom d'Achéry, Paris, 1723, 3 vol. in-fol. IV. Une autre édition du *Dictionnaire* de Moréri, en 1725, in-fol. V. Un vol. in-4° de *Mémoires pour servir à l'Histoire de France et à celle de Bourgogne*, connus sous le nom de *Journal de Charles VI*, Paris, 1729, 2 v. in-4°. VI. Une *Vie de Lycurgue*, dans les Mémoires de l'Académie. VII. Une édition du *Secrétaire de la Cour*, et du *Secrétaire du cabinet*, 2 vol. in-12, qui prouve que Labarre avait plus d'érudition que de goût. VIII. Enfin des éditions, 1° des *Vetera analecta* de dom Mabillon, Paris, 1723, in-fol.; 2° de l'*Histoire de France sous le règne de Louis XIV*, par de Larrey, Rotterdam (Paris), 1733, 9 vol. in-12; 3° *Avis désintéressé au sujet de la guerre présente*, Paris, 1735, in-4°; 4° *Histoire de la ville de Paris*, de dom Lobineau, Paris, 1735, 5 vol. in-12; la *Rédaction d'une partie du Journal de Verdun*, depuis 1704 jusqu'à sa mort. Il n'avait pas pour les ouvrages modernes le discernement qu'il avait acquis pour les vieux manuscrits. La Barre, quoique privé de l'organe de l'ouie, s'était marié deux fois, et avait eu le bonheur de trouver dans le mariage la tranquillité indispensable aux gens de lettres.

BARRE DE BEAUMARCHAIS (Antoine de la), frère utérin du précédent, natif de Cambrai, mourut en 1750. Il fut d'abord chanoine régulier de Saint-Victor; mais, dégoûté de cet état, il passa en Hollande, où il travailla pour plusieurs libraires. Il était fort instruit dans la littérature grecque et latine. Ses principaux ouvrages sont : I. *Histoire de Pologne, sous le roi Auguste II*, 1733, 4 vol. in-12, publiée sous le nom de l'abbé de Parthenay. II. *Lettres sérieuses et badines sur les ouvrages des Savans*, 1740 et années suivantes, 12 vol. in-8°. III. *La Monarchie des Hébreux*, traduite de l'espagnol, La Haye, 1727, 4 vol. in-12. IV. *Le Hollandais, ou Lettre sur la Hollande, ancienne et moderne*, 1739, in-8°. V. *Amusemens littéraires, ou Correspondance politique, philophique, historique, érotique et galante*, 1641, 3 vol. in-12. VI. *Le Temple des Muses*, 1733, in-fol. VII. *Aventures de don Antonio de Buffalis, histoire italienne*, La Haye, 1712, 1722, 1724, in-12. VIII. *Journal littéraire* de 1732 à 37. Étant à Francfort-sur-le-Mein, il avait rédigé une gazette française intitulée : *L'Avant-Cou-*

reur. Outre les langues anciennes, il possédait encore l'anglais, l'allemand, l'espagnol et l'italien.

BARRE (Michel la), né vers 1680, compositeur de musique et virtuose, était fils d'un marchand de bois du quartier Saint Paul, à Paris. Il a passé avec justice, pour le plus excellent joueur de flûte allemande de son temps. Il se signala dans l'orchestre de l'Académie royale de musique, et mourut pensionnaire de cette compagnie, vers l'an 1744. Il a composé la musique de deux poèmes : *le Triomphe des Arts*, en 1700, et *la Vénitienne*, en 1705, dont les paroles sont de Lamotte : trois livres de *Trio* et treize suites de *Duo* pour la flûte.

BARRE (Jean-François le Fèvre, chevalier de la), fils d'un garde-du-corps, petit-fils d'un lieutenant-général des armées, vint en 1754, à Abbeville, chez une tante, abbesse d'un couvent, et qui prit soin de lui comme de son fils. Ce jeune homme, alors dans l'effervescence des passions, ayant pris le parti de sa tante contre un nommé Duval de Saucourt, conseiller au présidial d'Abbeville, que des motifs d'intérêt avaient rendu ennemi de sa tante, ce dernier en conserva du ressentiment, et chercha à s'en venger. Il accusa le chevalier de La Barre d'avoir passé, avec le jeune d'Etallonde, devant une procession, sans avoir ôté son chapeau, et d'avoir mutilé un crucifix de bois posé sur le Pont-Neuf d'Abbeville. Il déposa, chez le premier juge de la sénéchaussée de cette ville, de ces prétendus faits, et fit entendre des témoins. Le jeune de La Barre fut encore accusé d'avoir parlé contre le dogme de l'Eucharistie, et d'avoir chanté des chansons libertines et impies. Les juges d'Abbeville le condamnèrent à avoir la langue et la main droite coupées, et à être ensuite brûlé vif. La sentence fut confirmée par un arrêt du parlement de Paris, du 4 juin 1766, qui, à la majorité de cinq voix sur vingt-cinq, adoucit le jugement, en ordonnant que le chevalier de La Barre serait décapité avant d'être jeté dans les flammes. Le jeune de La Barre eut la tête tranchée après avoir fait amende honorable avec un écriteau portant ces mots : « *Impie, blasphémateur, et sacrilége abominable et exécrable !* » Parmi les écrits qui parurent à cette époque, et qui s'élevèrent avec autant de force que de logique contre ce jugement, nous ferons mention de celui qui est intitulé : *Relation de la mort du chevalier de la Barre*, par M. Casen, avocat au conseil du Roi, à M. le marquis de Beccaria, écrite en 1766. Le chevalier de La Barre fut renvoyé à Abbeville pour y être exécuté. On fit prendre aux archers qui le conduisaient, des chemins détournés : on craignait que le chevalier de La Barre ne fût délivré sur la route par ses amis; mais c'était ce qu'on devait souhaiter plutôt que craindre. Le 1er juillet 1766, cette exécution trop mémorable eut lieu à Abbeville. Cet enfant fut d'abord appliqué à la torture. Voici quel est ce genre de tourment. Les jambes du patient sont serrées entre des ais; on enfonce des coins de fer ou de bois entre ces ais et les genoux; les os en sont brisés. Le chevalier s'évanouit; mais il revint bientôt à lui, à l'aide de quelques liqueurs spiritueuses, et déclara, sans se plaindre, qu'il n'avait point de

complices. On lui donna pour confesseur et pour assistant, un dominicain, ami de sa tante l'abbesse, avec lequel il avait souvent soupé dans le couvent. Ce bon homme pleurait, et le chevalier le consolait. On leur servit à dîner; le dominicain ne pouvait manger. « Prenons un peu de nourriture, lui dit le chevalier; vous aurez besoin de force autant que moi pour soutenir le spectacle que je vais donner. » On avait envoyé de Paris cinq bourreaux pour cette exécution. Il monta sur l'échafaud avec un courage tranquille, sans plainte, sans colère et sans ostentation : tout ce qu'il dit au religieux qui l'assistait, se réduit à ces paroles : « Je ne croyais pas que l'on pût faire mourir un jeune gentilhomme pour si peu de chose. » Ce jeune officier avait fait des *Remarques* sur quelques ouvrages du roi de Prusse et du maréchal de Saxe, les deux plus grands généraux de l'Europe. Le jeune d'Etallonde, condamné par les mêmes juges, à une mort encore plus horrible, s'étant sauvé en Prusse, fut accueilli par Frédéric, qu'il servit avec distinction. Voltaire s'éleva contre ce jugement avec autant de force, que contre celui dont l'infortuné Calas avait été la victime. *La Relation de la mort du chevalier de La Barre*, qui parut sous le nom de M. Casen, appartient à Voltaire; car elle fait partie du tome 36 de la collection de ses Œuvres, édition de Kehl.

BARRÉ (.... le colonel), membre de la chambre des communes d'Angleterre, entra d'abord dans la carrière des armes, où il obtint le grade de colonel : de retour dans ses foyers, il fut appelé au parlement, et s'y fit remarquer par des sarcasmes pleins de sel et en même temps de franchise. On peut se faire une idée de la tournure de son esprit, par le trait suivant. Il s'agissait d'une mesure sévère proposée contre les Caraïbes de l'île Saint-Vincent: « Que leur reprochez-vous, dit-il? d'aimer l'indépendance, les femmes et les liqueurs fortes? à la couleur près, je ne vois point en quoi ils diffèrent des Anglais. Barré est mort en 1802.

BARREAUX (JACQUES VALLÉE, seigneur DES), né à Paris, en 1602, d'une famille de robe, était petit-neveu de Geoffroy Vallée. Les liaisons qu'il eut avec Théophile Viaud, le jetèrent dans le libertinage. On trouva, parmi les papiers de ce poëte, des lettres latines de Des Barreaux, dans lesquelles l'impiété se montrait sans masque. Ses plaisirs étaient sa seule occupation. Il quitta une charge de conseiller au parlement de Paris, pour goûter plus aisément les délices d'une vie voluptueuse. Ses vers, ses chansons, sa gaîté le faisaient rechercher partout. Il porta le raffinement du plaisir jusqu'à changer de climat, suivant les saisons. En hiver, il allait jouir du beau soleil de Provence, ensuite il venait occuper en Anjou la maison de Lude, qui était autrefois un rendez-vous de beaux-esprits; puis, il visitait Balzac sur les bords de la Charente; en automne, il se trouvait à Chenailles sur la Loire, lieu de plaisirs et de bonne chère; il revenait enfin à Paris. Il devint plus sage sur la fin de ses jours, et il mourut en 1673, à 71 ans, à Châlons-sur-Saône, où l'on trouve, disait-il, le meilleur air de France. Quelque médisant, croyant que ce n'était pas un pur motif de piété qui l'a-

vait porté à changer de vie, fit alors cette épigramme :

Des Barreaux, ce vieux débauché,
Affecte une réforme austère :
Il ne s'est pourtant retranché
Que ce qu'il ne saurait plus faire.

On ne connaît de ce fameux épicurien, que le beau sonnet qu'il fit dans une maladie, et qui commence par ces mots :

Grand Dieu ! tes jugemens sont remplis d'équité.

et qu'il désavoua, dit-on, lorsqu'il eut recouvré la santé. Voltaire a prétendu que ce sonnet n'était pas de Des Barreaux, mais de l'abbé de Lavau. Dans le temps que Des Barreaux était magistrat, il se chargea de rapporter un procès; et les parties pressant le jugement, il brûla les pièces, et donna la somme pour laquelle on plaidait. Des Barreaux demandait ordinairement trois choses à Dieu : « Oubli pour le passé, patience pour le présent, et miséricorde pour l'avenir. »

BARREIROS (Gaspard), Portugais, neveu de l'historien Barros, fit le voyage de Rome, s'acquit l'estime des cardinaux Bembo et Sadolet, et mourut chanoine d'Évora en 1610. On lui doit de savantes *Observations* sur les *Origines de Caton*, les écrits attribués à Bérose et à Manéthon, et le livre de Fabius Pictor, sur l'origine de la ville de Rome. Il est encore auteur d'une Dissertation curieuse *sur le pays d'Ophir*, dont il est parlé dans l'Écriture, Anvers, 1600, in-8°.

BARRELIER (Jacques), dominicain, botaniste estimé, né à Paris en 1606. Après avoir pris le degré de licencié en médecine, il entra dans l'ordre des frères prêcheurs, et fut élu, en 1646, assistant du général, avec lequel il parcourut la France, l'Espagne, et l'Italie. Dans ces voyages, il trouva le moyen de s'appliquer à la botanique, pour laquelle il avait un goût naturel. Il recueillit un grand nombre de plantes et de coquillages, et il dessina beaucoup de plantes qui n'étaient point connues, ou ne l'étaient qu'imparfaitement. Il avait entrepris une histoire générale des plantes, qu'il devait intituler : *Hortus mundi*, ou *Orbis Botanicus*. Il y travaillait lorsqu'il mourut en 1673, à 67 ans. Il avait légué des manuscrits aux jacobins de la rue St.-Honoré ; mais peu après sa mort, tous ces matériaux se trouvèrent dispersés, une grande partie fut brûlée. Il n'y eut que les cuivres qui furent conservés. Quarante ans après, Ant. Jussieu les réunit et suppléa au texte. C'est donc à ses soins qu'on doit l'ouvrage intitulé : *R. P. Barrelieri Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ, et iconibus æneis exhibitæ*, Paris, 1714, in-fol.

BARRÊME (François), dont le nom est passé en proverbe, né à Lyon, mort à Paris en 1703, s'est acquis quelque célébrité par des livres d'un usage journalier. Tels sont son *Arithmetique*, ses *Comptes faits*, in-12, Paris, 1706, in-12 ; *le livre nécessaire, contenant les calculs des intérêts; La géométrie servant à l'arpentage*, 1673, in-12 ; *Le livre du grand commerce, contenant les changes.*

BARRERE (Pierre), médecin naturaliste, né à Perpignan, mort le 1er novembre 1755, exerça sa profession à Caïenne. Il réunissait la pratique et la théorie, et passait pour un observateur exact. On a de lui : I. *Relation et Essai*

sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale, 1749, in-12, et inséré dans le tome 6 de la *Collection des Voyages de Haller*, Goëtingue, 1751, in-8°. II. *Dissertation sur la couleur des nègres*, 1741, in-4°. III. *Observations sur l'origine des pierres figurées*, 1746, in-8°. IV. *Nouvelles relations de la France équinoxiale*, Paris, 1743, in-12. V. *Observations d'anatomie*, Perpignan, 1751, 1753, in-4°. VI. *Ornithologiæ specimen novum*, Perpignan, 1745, in-4°.

BARRES (Anatole de), né à Salins en 1524, n'avait que 18 ans quand il publia, à Louvain, *Arithmeticæ practicæ, lib.* 4, 1545, in-4°. On a encore de lui un panégyrique de Charles V, publié à Louvain en 1559, in-12, sous le titre *Carolus V, cœlo donatus*.

BARRETIER. *Voyez* Baratier.

BARRETO (Moniz de), d'abord gouverneur de Malaga, fut nommé vice-roi des Indes en 1573. Sa vice-royauté expirée il obtint le gouvernement général des côtes orientales d'Afrique, et soutint une guerre sanglante contre le roi de Mongas, dont il prit la capitale. Pendant son absence, le gouverneur de la citadelle de Mozambique ayant suscité une révolte, il retourna aussitôt dans cette ville, où sa présence inattendue effraya les rebelles, et rétablit le bon ordre. Il pardonna à Pereira, gouverneur de la citadelle, en lui disant que ses remords le puniraient assez de sa perfidie. Barreto se disposait à faire une expédition contre le Monomotapa, lorsqu'il mourut presque subitement.

BARRETT (Guillaume), Anglais, né au comté de Sommerset, auteur d'une *Topographie de Bristol*, où il était établi, et jouissait d'une grande réputation comme chirurgien. Il était membre de la société des Antiquaires de Londres. Il publia en 1788 son *Histoire de Bristol*, 1 vol. in-8°, ouvrage qui lui avait coûté vingt ans de recherches, et pour lequel il avait rassemblé des matériaux immenses. Il est mort en 1789.

BARRETT (George), célèbre peintre de paysages, né à Dublin vers 1732. Il apprit son art de lui-même et sans aucun maître. Cependant il était encore fort jeune quand il gagna les prix que la société de Dublin et celle d'encouragement à Londres avaient proposés pour le meilleur paysage. Il vint à Londres en 1762; et il est un des premiers qui formèrent le plan de l'Académie de peinture dans cette ville; aussi en fut-il membre. Ses meilleurs ouvrages se trouvent dans le cabinet du duc de Portland, et chez M. Loke à Norburg-Park. Cet habile peintre est mort en 1784.

BARRETT (Jean-Jacques de), fils de Jacques de Barrett, qui avait suivi le roi Jacques en France, naquit à Condom en 1717, et mourut le 19 août 1792, après avoir occupé des emplois distingués dans l'École royale militaire de Paris. Il était très-versé dans la littérature ancienne: Il traduisit un grand nombre d'auteurs latins. Ses principales traductions sont : I. Celle de tous les *Traités* de Cicéron, 1760 et 1776, in-12. II. Celle des *Offices* du même auteur, 1759 et 1776; in-12. III. *Les Métamorphoses* d'Ovide, 1778, 1796, 2 vol. in-12. IV. *Éloge de la Folie*,

par Érasme, 1789, in-12. V. *La Loi naturelle*, 1790, in-12. VI. Traduction du *Selectæ è profanis*, 1781, 1803, in-12. VII. *Histoire de Florence*, de Machiavel, 1784, 1789, 2 vol. in-12. VIII. *Nouvelle Traduction de Tacite*, ouvrage posthume. Paris, Delalain, 1811, 3 vol. in-12.

BARRI (Gabriel), Calabrais, né à Francica dans le 16e siècle, a publié en latin quelques ouvrages d'antiquité. I. *De l'antiquité et de la situation de la Calabre*, Rome, 1571, in-8°. II. *Eloge de l'Italie*. III. *Apologie de la langue latine*, Rome, 1554, in-4°. IV. *De l'éternité de Rome.*

BARRI (Marcel-Fredinand de), Italien, devint abbé d'Olivet, et publia des *Sermons* estimés dans leur temps. Ils ont été traduits en français par le dominicain Siméon, en 1610.

BARRI (N.), religieux minime d'Amiens, mort en odeur de sainteté à Paris en 1686, fut le fondateur des écoles chrétiennes et charitables du saint enfant Jésus. Les filles pieuses appelées à l'instruction de la jeunesse, ne se lièrent par aucun vœu; libres de rompre leurs liens, elles les chérirent encore davantage. Leur devoir était de tenir gratuitement les petites écoles pour les jeunes enfans de leur sexe, qui apprenaient sous leur conduite les préceptes et la pratique de la religion. Les filles un peu plus avancées en âge, dont la vertu courait quelque risque, ou celles qui avaient déjà fait naufrage, étaient aussi les objets de leurs soins. Elles prévenaient la chute des unes, et allaient les autres à se relever. Madame de Maintenon mit quelques-unes des sœurs des écoles chrétiennes à Saint-Cyr, pour veiller à l'éducation des jeunes demoiselles, et ce choix prouve assez le cas qu'on faisait de l'institut formé par le P. Barri.

BARRIÈRE (Pierre), dit *La Barre*, natif d'Orléans, de matelot devenu soldat, conçut l'abominable dessein de tuer Henri IV. Quelques-uns ont prétendu que le P. Varade, recteur des jésuites de Paris, loin de détourner ce scélérat, l'encouragea au parricide; mais Henri IV, en répondant aux remontrances du président de Harlay, dit à ce magistrat qu'il n'y avait aucune charge contre Varade. Barrière fit part de son projet à un dominicain italien, qui avait le cœur français, nommé Séraphin Banchi (*Voyez* Banchi). Ce religieux, n'ayant pu le déterminer à s'en désister, fit avertir le roi par un seigneur de la cour. Barrière fut arrêté, tenaillé et rompu vif à Melun, le 26 août 1593. On prétend qu'il souffrit la mort sans avoir marqué aucun repentir, et que, dans son testament, il accusa quelques personnes de l'avoir porté à commettre son crime.

BARRIÈRE (Jean de la), né à Saint-Ceré, en Querci, en 1544, fut nommé abbé des feuillans dans le diocèse de Rieux. Sa première pensée fut de faire revivre l'esprit de l'ordre de Cîteaux dans son monastère; mais il fut long-temps à chercher des hommes qui voulussent le seconder. Sixte V confirma son nouvel institut en 1586; et l'année d'après, le roi Henri III l'appela à Paris, et fit bâtir pour son institut le couvent de la rue Saint-Honoré. La ferveur de cette réforme croissait tous les jours; ces moines pratiquaient les aus-

térités les plus bizarres : on dit qu'ils se servaient de crânes humains dans les repas, au lieu de tasses. Barrière eut la douleur de voir quelques-uns de ses religieux, même des plus fervens, infectés du poison de la ligue, et soulevés contre lui. Ces malheureux obtinrent de Sixte V la permission de convoquer un chapitre général à Rome. Le pape y députa le procureur-général des frères prêcheurs. Cet homme, plus zélé que prudent, suspendit Jean de La Barrière de l'administration de son abbaye, pour avoir fait son devoir en ne se révoltant point contre son légitime souverain. On lui défendit de dire la messe, et on lui donna la ville de Rome pour prison. Clément VIII, instruit de cette injustice, défendit au prêcheur qui avait porté ce jugement, de paraître jamais devant lui, et fit absoudre Barrière. Ce sage pontife voulut le retenir à Rome, où il mourut le 25 avril 1600, à 56 ans, en odeur de sainteté, entre les bras du cardinal d'Ossat, son ami. Les divers événemens de sa vie étaient peints sur verre dans des vitraux du cloître des Feuillans de la rue Saint-Honoré. On les a transportés depuis la révolution au musée des Petits-Augustins.

BARRIÈRE (Dominique), de Marseille, a gravé plusieurs marines et paysages de sa composition, et d'après différens maîtres. Nous connaissons de cet artiste l'ouvrage suivant : *Villa Aldobrandina Tusculana, sive varii illius hortorum et fontium prospectus*, Romæ, 1647, in-fol.

BARRIL (Jehan), auteur français du 16ᵉ siècle. Il écrivit, à la requête de Suzanne de Bourbon, femme de Charles de Bourbon, connétable de France, un *Traité de Morale* pour les dames du haut rang. Voici le titre singulier de cet écrit, qui paraît avoir été inconnu aux bibliographes, et qui est de la plus grande rareté : *A très-illustre et très-puissante princesse et dame madame Marguerite de France, royne de Navarre..... par ung vostre très-humble serviteur Jehan Barril, Marchant de Thoulouse.* Thoulouse, MDXXXV, in-4ᵉ. On y a joint une *balade de la mort*, *la complainte d'une Royne morte*, *le grand jugement général*, et plusieurs autres pièces ascétiques en vers et en prose. On lit à la fin les quatre vers suivans, qui précèdent la date :

Imprime fut cettuy petit propos,
A la requeste du marchant Jehan Barril,
Par cettuy-là qui ne quiert que repos
Au vin se preuve la bonté du barril.

BARRIN DE LA GALISSONNIERE. *Voyez* GALISSONNIÈRE.

BARRIN (Jean), vicaire-général du diocèse de Nantes, de la célèbre maison des Barrin de la Galissonnière, est auteur d'une *Vie d'une bienheureuse Françoise d'Amboise, femme du duc de Bretagne*, Pierre II, Rennes, 1704, in-12. Il avait composé dans sa jeunesse une *traduction* en vers des *Épîtres et Élégies* d'Ovide, Paris, 1676; La Haye, 1692 et 1701.

BARRINGTON (Jean-Shute), né en 1678 d'un négociant de la province de Leicester, cultiva les sciences sacrées et la politique. La reine Anne l'employa dans diverses affaires ; mais il fut éloigné du ministère en 1711. Devenu baron de Barrington, il fut rappelé

à la cour en 1720, et devint, en 1722, député de Berwick au parlement. Il mourut à Berks en 1734. On a de lui divers ouvrages. Les plus connus des étrangers sont une espèce d'histoire de l'établissement du christianisme, intitulée : *Miscellanea sacra*, dont la dernière édition est de 1770, 3 vol. in-8°. *Essai sur les diverses dispensations de Dieu sur le genre humain*, 1725, in-8°; les *Droits des Protestans non conformistes*, 1705, in-4°; *Essai sur l'intérêt de l'Angleterre relativement aux protestans non conformistes*, 1705, in-4°. Il laissa neuf enfans, dont plusieurs se sont rendus célèbres. *Voyez* l'article suivant.

BARRINGTON (Daines), 4e fils du précédent, vice-président de la Société royale des sciences à Londres, et membre de la Société des antiquaires. Il étudia d'abord la jurisprudence en 1751, et devint maréchal du tribunal supérieur de l'amirauté en Angleterre; mais en 1753 il résigna cette place, lorsqu'il fut nommé secrétaire des affaires de l'hôpital de Greenwich. En 1757, il accepta une place de juge dans le Northwales, et ensuite à Chester; en 1765, il se démit de ses différens emplois, à l'exception de celui de commissaire général de l'approvisionnement de Gibraltar, et du titre de conseiller du roi, qui lui avait été donné quelque temps auparavant. Son premier ouvrage parut sous le titre : *Observation on the statutes chiefly the more ancient from magna charta to 21 James* 1, c. 27, *with an appendix, being a proposed for new modeling the statutes*, 1766, in-4°. Il y en eut cinq éditions. En 1767, il publia *The naturalist's Calendar*, et inséra différens essais sur la physique dans les Mémoires de la Société royale des sciences. En 1773, il fit paraître *The Anglo-Saxon, from the historian Orosius by Alfred the Great, together with an English translation from the anglo-saxon*, grand in-8°, avec des observations. A cet ouvrage est jointe une carte de l'Europe, avec des observations et des conjectures, par J. R. Forster. Barrington s'occupa par la suite de recherches relatives au passage du nord dans la mer des Indes, recherches qui provoquèrent le voyage qu'entreprit le capitaine Philipps; il les publia sous le titre de : *Probability of reaching the north pole*, 1715, in-4°, et par la suite il les réimprima dans ses *Micellanies*, 1777, in-4°, ainsi qu'une *Dissertation sur le système de Linné*, qu'il trouvait obscur et inintelligible sous plus d'un rapport. Il y inséra aussi : *Voyage d'Othar, et éclaircissemens sur la géographie du 9e siècle, d'après Orosius; un Voyage espagnol, de l'année 1775, pour examiner les côtes de l'Amérique au nord de la Californie.* Parmi les mémoires de Barrington, qu'on trouve dans le Recueil des antiquaires de Londres, il s'en trouve un qui contient des *Recherches sur l'invasion de Jules-César en Angleterre, et surtout sur le passage de la Tamésis.* Il y soutient l'opinion avancée par le docteur Owen; savoir, « que la Tamésis n'était pas la Tamise, mais la rivière de Medway. » Peu de temps après, 1770, ce savant se démit de la

place de vice-président de la Société royale des sciences, sa santé étant altérée par le travail et les fatigues de longues études qu'il avait employées à éclaircir les antiquités de la jurisprudence, et plusieurs points importans de l'histoire naturelle et de l'histoire de sa patrie. Il est mort le 14 mars 1800.

BARRINGTON (Samuel), cinquième fils de Barrington, et frère du précédent, né en 1729. Il entra dans la marine, et fut fait capitaine en second en 1747; en 1748, il fut envoyé en qualité de contre-amiral aux Indes occidentales, où, par sa valeur et sa prudence, il se fit une grande réputation. La prise de Sainte-Lucie y mit le comble. En 1782, il servait sous le lord Howe, et il eut la plus grande part au ravitaillement mémorable de Gibraltar. Il est mort en 1800.

BARROIS (Jacques-Marie), libraire de Paris, mort dans cette ville en 1769, âgé de 65 ans, a poussé la connaissance des livres plus loin qu'aucun de ses confrères; il en connaissait, dit Ladvocat, non-seulement les éditions et le prix, mais le contenu. Il a rédigé habilement les *Catalogues* de plusieurs bibliothèques de son temps, entre autres celui des *livres de Falconnet*, 1763, 2 vol. in-8°.

BARROS (Jean de), le plus célèbre des historiens portugais, né à Viseo en 1496, fut élevé à la cour du roi Emmanuel, auprès des infans. Il fit des progrès rapides dans les lettres grecques et latines. Le prince royal, don Juan, auquel il s'était attaché, et dont il était précepteur, ayant succédé au roi son père en 1521, sous le nom de Jean III, de Barros eut une place dans la maison de ce prince. Il devint, en 1522, gouverneur de Saint-George-de-la-Mine, sur les côtes de Guinée, en Afrique. Trois ans après, le roi l'ayant rappelé à la cour, le fit trésorier des Indes. Cette charge lui inspira la pensée d'en écrire l'histoire. Il mourut en 1570, avec la réputation d'un savant estimable et d'un bon citoyen. De Barros a divisé son *Azia Portugueza*, en quatre décades. Il publia la première en 1552, la seconde en 1553, et la troisième en 1563; la quatrième ne parut qu'en 1602, par les ordres du roi Philippe III, qui fit acheter le manuscrit des héritiers de Jean de Barros. Cette quatrième décade a été réimprimée à Madrid par l'imprimerie royale, en 1615, in-fol., avec les notes, corrections et additions de J. B. Lavancha. Cette Histoire est en portugais. Son auteur a recueilli bien des faits que l'on chercherait vainement ailleurs. Le langage qu'il a employé est tout à la fois simple et majestueux. Il écrit avec une rare connaissance des faits, un jugement calme et une grande véracité. Divers écrivains ont continué son ouvrage, et l'ont poussé jusqu'à la treizième décade. Il y en a une nouvelle édition, Lisbonne, 1736, 3 v. in-fol. Alphonse Ulloa l'a traduite en espagnol. Les autres ouvrages du même auteur sont: I. Un roman intitulé *l'Empereur Clarimon*, 1601, in-fol. II. *Une Grammaire de la langue portugaise*, la première qui ait été publiée. III. *Deux Dialogues moraux*, l'un intitulé: *Rhopicaneuma*, qui fut prohibé par l'inquisition; l'autre *sur la mauvaise honte*.

BARROS (Alphonse de), auteur

espagnol, qui fut dans son pays l'un des premiers éditeurs du *Gusman d'Alfarache* de Matthieu Aleman. Il a fait précéder cette édition d'un éloge de ce roman et de son auteur. On lui doit encore : *Perla de Proverbios morales*, Madrid, 1601, in-8°, *ibid.*, 1608, in-8°. Barthel. Ximénès Paton a augmenté cet ouvrage de plusieurs sentences tirées des philosophes et des poëtes, et l'a fait imprimer à Baéça et à Lisbonne, en 1617, sous le titre de *Proverbios concordados*, in-8°.

BARROSO (Michel de), peintre, élève de Becerra. Il était savant dans les langues grecque et latine, et dans plusieurs autres, et en même temps peintre habile et architecte. Il excellait surtout dans la perspective, et était en outre bon musicien. Sa touche était légère, son pinceau flou et sa couleur agréable ; mais il ne dessinait pas correctement. Il mourut à Madrid en 1590, âgé de 50 ans. On voit dans le principal cloître de l'Escurial une *Station* de lui, qui fait preuve de son habileté et de son grand savoir dans l'art de la peinture.

BARROUSO (Christ de), auteur d'un ouvrage intitulé : *Le Jardin amoureux, contenant toutes les règles d'Amour, etc.* Lyon, in-8°. Au rapport de Duverdier, ce livre a été imprimé en 1501.

BARROW (Isaac), naquit à Londres en 1630. Cependant il fut le maître de Newton, et il ébaucha le calcul différentiel, en donnant une solution du problème des tangentes. Il trouva, en 1669, une méthode pour les tangentes, qui conduisit bientôt à ce calcul. Il fit plusieurs voyages en France, en Italie, à Constantinople. Il demeura un an en Turquie. S'étant ensuite rembarqué pour retourner en Angleterre, le feu prit à son vaisseau, qui fut brûlé ; mais personne n'y périt. Il se rendit en Angleterre, en traversant l'Allemagne et la Hollande. Dès qu'il y fut il se fit prêtre. Charles II ayant été rétabli en 1660, tout le monde crut que Barrow serait récompensé de son attachement au parti de ce prince ; mais, n'en recevant d'abord aucune faveur, il ne put s'empêcher de faire ce distique :

Te magis optârat rediturum, Carole, nemo;
Te reducem sensit, Carole, nemo minùs.

Son mérite ayant été reconnu, on le chargea de professer le grec à Cambridge, et, quelque temps après, la géométrie. Tillotson a donné une édition de ses *Œuvres*, en 4 vol. in-fol., 1683 et 1687. On trouve des *Sermons*, des *Traités de théologie*, des *Poésies* très-prosaïques, et dont quelques vers sont à demi-barbares. On ne trouve pas dans ce recueil ses ouvrages de mathématiques, dont les plus connus sont : I. *Lectiones opticæ*, 1669, in-4°. II. *Lectiones geometricæ*, 1670, in-4°. III. Des éditions d'Euclide, 1678, in-8°, Londres ; — d'Archimède, 1675, in-4° ; — Des *Coniques* d'Appollonius, 1675, in-4°. IV. *Lectiones mathematicæ*, Londres, 1683, in-8°. Il mourut le 4 mai 1677, dans sa 48° année, avec la gloire d'avoir fait passer son nom au-delà des limites des îles Britanniques. Barrow avait beaucoup de génie pour les mathématiques ; il disait « qu'il désirait d'aller en paradis pour les savoir parfaitement. » Il avait abandonné l'étude des sciences exactes, où il excellait, pour celle de

la théologie, où il ne fut que médiocre.

BARROZZI (Pierre), né à Venise, mort en 1507, devint évêque de Bellune, dans la Marche de Trévise, et ensuite de Padoue. Ses ouvrages respirent la piété, la douceur et toutes les vertus de son état. Les principaux sont: I. *Moyen de bien mourir*. II. Des *Hymnes*. III. Un recueil de *Prières* en latin, adressées au Ciel dans des calamités publiques.

BARRUEL (l'abbé Augustin), ancien jésuite, et aumônier de la princesse de Conti, naquit en 1741, à Villeneuve de Berg, dans le Vivarais. Il travailla d'abord à la rédaction de l'*Année littéraire*, avec le fameux Fréron; et au commencement de la révolution, il rédigea un *Journal ecclésiastique*, dans lequel il combattit, presque toujours avec talent, les principes des novateurs religieux et politiques. Ce journal parut jusqu'au mois d'août 1792; à cette époque, l'abbé Barruel se réfugia en Angleterre, où il publia ses *Mémoires sur le Jacobinisme*, ouvrage rempli de recherches curieuses, mais qui n'est pas exempt d'exagération. Barruel rentra en France en 1800; il s'y était fait précéder de quelques jours par son écrit en faveur de la promesse de fidélité au gouvernement consulaire. A son retour à Paris, il fut nommé chanoine de la cathédrale, par Bonaparte. En 1803, l'abbé Barruel se rangea parmi les apologistes du concordat, et composa, à ce sujet, un ouvrage en deux volumes, intitulé: *De l'autorité du Pape*. Cet écrit trouva, en Angleterre, de nombreux adversaires, entre autres l'abbé Blanchard. L'abbé Barruel est mort le 5 octobre 1820, âgé de 79 ans. Il est auteur des ouvrages suivans: I. *Ode sur le glorieux avénement de Louis-Auguste* (Louis XVI), 1774, in-8°. II. Les *Éclipses*, poème traduit de Buscovich. III. Les *Helviennes, ou lettres provinciales philosophiques*, 1781; il y a eu cinq éditions de cet ouvrage estimable: la dernière est de 1812, 5 vol. in-12; IV. *Le Patriote véridique*, ou *discours sur les vraies causes de la révolution*, 1789, in-8°. V. *Lettre sur le divorce*, 1790, in-8°. VI. *Les vrais principes sur le mariage, opposés au rapport de M. Durand-Maillane*, 1790, in-8°. VII. *Collection ecclésiastique*, ou *recueil complet des ouvrages faits depuis l'ouverture des États-Généraux, relativement au Clergé*, 1791, 7 vol. in-8°. VIII. *Histoire du Clergé de France pendant la révolution*, 1794, in-8°, réimprimée en 1804, en 2 vol. in-12. IX. *Questions décisives sur les pouvoirs*, ou la *juridiction des nouveaux pasteurs*, 1791, in-12. X. *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, 1797 et années suivantes, 5 vol. in-8°; 1803, 5 v. in-8°. L'auteur en a publié un abrégé en 2 vol. in-12.

BARRUEL-BEAUVERT (Antoine-Joseph, comte de), naquit en 1756, au château de Beauvert, près de Versailles. Il commanda pendant quelque temps une compagnie de réforme dans le régiment de Belsunce, passa ensuite dans la milice de Bretagne, puis dans la garde nationale de Bagnols, en 1790. Après le voyage de Varennes, il s'offrit pour ôtage de Louis XVI, et fut nommé chevalier de Saint-Louis, en récompense de sa conduite lors de la journée du 20 juin 1792. Il rédi-

geait, en 1795, un journal intitulé : *Actes des Apôtres*, qu'il ne faut pas confondre avec celui auquel travaillait Champcenets, et il fut compris, comme journaliste, dans la déportation du 18 fructidor 1797, à laquelle il parvint à se soustraire. Lors du gouvernement consulaire, il fut détenu au Temple pour quelques pamphlets royalistes, qui furent saisis chez lui, et n'obtint sa liberté, que pour être renvoyé dans son département, où il fut mis en surveillance. Le comte de Barruel s'y fit une réputation d'empirique, en entreprenant la cure des plus graves maladies, au moyen de remèdes de son invention, qu'il disait être infaillibles. Il acquit ensuite la protection de l'impératrice Joséphine, en publiant une *Ode* et quelques autres poésies en son honneur, et il dut à cette protection d'être nommé inspecteur du système métrique, dans le Jura et autres départemens voisins. Il est mort en février 1817. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, qui n'ourent aucune des qualités nécessaires au bon écrivain. Voici les plus connus : I. *Pensées et observations modestes*, 1785, in-8°. II. *Vie de J.-J. Rousseau*, 1789, in-8°. III. *Lettres d'un rentier, habitant une solitude au bord de la mer, et ne vivant que de sa pêche*, 1796, in-8°. IV. *Caricatures politiques*, 1800, in-12. V. *Actes des philosophes et des républicains, recueillis et remis en évidence par le ci-devant comte Barruel-Beauvert*, in-8°, Paris, 1807. Cet ouvrage fut saisi par la police, quoique l'auteur n'eût pas épargné les louanges pour le chef du gouvernement de cette époque. VI. *Histoire de la prétendue princesse de Bourbon-Conti*, Besançon, in-8°, 1811. La police arrêta aussi cet ouvrage. VII. *Lettres sur quelques particularités de l'Histoire, pendant l'interrègne des Bourbons*, 3 vol. in-8°, Paris, 1815. VIII. *Adresse du comte de Barruel-Beauvert aux immédiats représentans et organes du peuple, membre du premier corps législatif en France, qui ait, en se réunissant, l'intention et le pouvoir de protéger la religion, de consolider sur le trône l'antique et respectable dynastie des Bourbons, de fermer et cicatriser les plaies profondes que les jacobins ont faites à l'État, etc.* Paris, septembre, 1815. IX. *Dix-huit gentilshommes purs, au nom de tous les royalistes, sollicitant en faveur de M. le comte de Barruel-Beauvert, leur digne client, frère d'armes et ancien compagnon d'infortune, les justes récompenses de S. M. Louis-le-Desiré et l'obtenu*, brochure, Paris, mai, 1816. Le comte de Barruel composa une mauvaise tragédie intitulée : *Ferdinand l'Ajourné, ou la mort de Carvajals*, pour plaire au duc de San Carlos, ancien gouverneur de Ferdinand VII, et descendant des Carvajals, qui était en surveillance à Lons-le-Saulnier. Il a été aussi l'un des rédacteurs du *Censeur*, publié à Hambourg, par Bertin d'Antilly. On lui a attribué la *Suite du poëme des jardins*, ou *lettres d'un président de province à M. le comte de Barruel*, 1782, in-8°. Cet ouvrage, où Delille est peu ménagé, attira à son auteur l'épigramme suivante, qui est de M. de Boisgelin :

Debonnaire en champ clos, brave sur l'Hélicon,
Quand Virgile est abbé, Mævius est dragon.

BARRY (Giraldo), communément appelé *Giraldus Cambrensis*, écrivain du 12e siècle, né dans le comté de Pembroke, d'une famille noble. Il avait reçu une éducation soignée, et obtenu plusieurs places dans le clergé. On ignore l'époque de sa mort; on sait seulement qu'il vivait encore en 1220. Il est auteur d'une *Histoire de la conquête d'Irlande, et de la Topographie irlandaise;* deux ouvrages qui furent imprimés en 1602. Son Itinéraire a été publié par David Powel. On a aussi de lui un livre curieux intitulé: *Ecclesiæ, speculum*, ouvrage dirigé contre les moines, que l'auteur détestait, et un journal de sa Vie intitulé: *De rebus a se gestis.*

BARRY (Jacques), de la même famille que le précédent, baron de Bantry, et premier juge du banc du roi en Irlande, né à Dublin, où son père était un des représentans au parlement. Il avait d'abord étudié les lois, et fut avocat du roi; mais en 1634, il fut honoré de la Jarretière, et fait baron de l'échiquier. Il était intime ami du comte de Stafford. A la restauration, il obtint la pairie et la charge de juge-mage. Il mourut en 1678. On a de lui un ouvrage *sur les cas de tenure en franc-aleu*, in-fol., Dublin, 1637, et in-12, 1725.

BARRY (Jacques), peintre célèbre, né à Cork en Irlande, en 1741. Son père qui n'était qu'un simple maçon, lui fit faire de bonnes études. M. Vialard de Saint-Morge a publié, dans le n° 102 du *Journal des arts*, une notice très-détaillée sur ce peintre célèbre. A 19 ans il fit un tableau d'histoire, représentant *Le baptême du roi de Cashel.* Cet ouvrage fut exposé à la société de Dublin, pour l'encouragement des arts, et fut pour l'artiste un titre de recommandation auprès de M. Burke, qui présenta l'auteur à sir Josué Reynolds, au docteur Johnson, et à plusieurs autres hommes puissans. M. Burke lui procura les moyens de visiter l'Italie, où il étudia avec ardeur. A son retour, en 1775, il publia ses *Recherches sur les obstacles réels et imaginaires à l'amélioration des arts en Angleterre*, in-8°; ouvrage d'un grand mérite. Deux ans après, il fut reçu à l'Académie royale. En 1786, il y fut nommé professeur, et ses leçons lui firent beaucoup d'honneur. Ses opinions en faveur de la révolution de France, lui aliénèrent les esprits de ses compatriotes. Le Roi s'étant fait apporter la liste des membres de l'Académie de peinture, le raya de sa propre main. La société, pour l'encouragement des arts, lui a fait faire des tableaux qui décorent la grande salle; ce sont les plus belles peintures de l'Angleterre. Il les a gravés lui-même en une suite de planches. Smith a aussi gravé, d'après son tableau, *Jupiter et Junon*, et Green a gravé en clair-obscur et au pointillé, sa *Vénus sortant des ondes.* Barry s'est occupé quelque temps d'un grand tableau de *Pandore*, de 16 pieds de long sur 10 de large; mais à sa mort, en 1806, il n'était pas achevé. Cet artiste a été enterré à la cathédrale de Saint-Paul.

BARRY (Spranger), acteur célèbre, naquit à Dublin le 20 novembre 1719, d'un orfèvre distingué dans sa profession, qui le destina au commerce. Son goût pour le théâtre l'éloigna de l'état auquel on l'avait d'abord destiné; il dé-

buta en 1744, dans le rôle d'Othello, et annonça dès-lors que si la pratique de son art lui manquait encore, il en atteindrait bientôt la perfection. Après avoir joué quelque temps à Cork, il revint à Dublin, où les premiers acteurs de l'Angleterre, Garrick, Shéridan, Quin, Vossington et Cibber fixaient l'attention du public. Barry sut égaler ses compétiteurs, qui, changeant de rôle tour à tour, faisaient assaut d'émulation et de talens. L'affluence des spectateurs fut si grande, et la salle si constamment remplie, que cet hiver les rhumes et les pleurésies devinrent funestes à plusieurs d'entre eux. *Un tel, disait-on, est mort d'une fièvre de Garrick, de Quin ou de Barry*. Ce dernier vint à Londres, en 1746, partager à Drury-Lane les travaux et presque la gloire de Garrick, qui était le principal acteur et le directeur de ce théâtre. Souvent, dans les mêmes rôles, ils balancèrent les applaudissemens du public; mais Barry, rival de l'acteur, et subordonné au directeur, se lassa de cette concurrence délicate, il s'associa avec un autre acteur de Covent-Garden, nommé Woodward, pour repasser en Irlande, où ils faisaient construire l'un à Dublin, l'autre à Cork, une salle de spectacle, et ne s'en trouvèrent pas mieux pour leurs intérêts. Barry, revenu en Angleterre, y fut suivi avec le même empressement jusqu'en 1773, qu'une goutte héréditaire et opiniâtre le força à la retraite. Il excella dans les rôles d'amoureux, dans l'expression de la douleur et du désespoir, dans l'art de peindre à la fois ou successivement les diverses passions qui agitaient les personnages qu'il avait à rendre; et il est à remarquer que le rôle d'Othello, qu'il adopta pour son début, fut celui où il put être le moins égalé lorsqu'il fut parvenu au plus haut degré de sa force.

BARRY (Georges), théologien presbytérien, né en 1747, dans le comté de Berwick. Il fit ses études à l'université d'Edimbourg, et ensuite fut successivement ministre du bourg royal de Kirkwal, et de l'île et paroisse de Shapinsay dans les Orcades. Il mourut dans cette dernière paroisse, vers la fin de 1804, à l'âge de 57 ans. L'université d'Édimbourg lui conféra le degré de docteur, et la société pour la propagation du christianisme, lui donna la surintendance des écoles d'Écosse. On a de lui un *Essai sur la statistique* de ces deux paroisses, qui a été publié par John Sinclair, et une *Histoire des Iles Orcades*, 1805, un vol. in-4°.

BARRY ou BARRI (Paul de), provincial des jésuites dans le Lyonnais, né à Leucate, diocèse de Narbonne, en 1585, mort à Avignon en 1661. Pascal s'est permis des plaisanteries très-fines sur ce père, et a réussi à le couvrir de ridicule. Il publia plusieurs ouvrages, mais qui sont devenus rares; à cause des absurdités dont ils sont remplis. La plupart de ces écrits ont été traduits en latin, en italien, et même en allemand. Mais les nations qui alors s'empressèrent de les posséder, aujourd'hui n'en connaissent pas même les titres. Personne actuellement ne connaîtrait et n'aurait pas même entendu parler d'ouvrages tels que les suivans : *Les saints accords de Philagie avec le fils de Dieu; La riche alliance de Philagie avec les Saints du paradis; Pédagogie céleste; L'ins-*

truction de Philagie pour vivre à la mode des Saints; Les cent illustres amans de la mère de Dieu; L'heureux trépas de la mère de Dieu, etc., si Pascal ne les eût sauvés de l'oubli.

BARRY (René), historiographe du Roi, a écrit en latin une *Vie de Louis XIII*, qui a été traduite en français par Jean Nicolaï. On la trouve dans le poème intitulé : *Le triomphe de Louis-le-Juste*, de Charles Beys, Paris, 1640, in-fol. Barry est encore auteur des *Conversations*, Paris, 1675, 2 vol, in-4°; et d'une *Rhétorique française*, Paris, 1653, in-4°, dont il y a eu plusieurs éditions.

BARRY (Édouard), médecin anglais, de la Société royale de Londres, vivait au commencement du 18e siècle. Il fut professeur de médecine en l'université de Dublin. Les ouvrages qu'il a publiés en anglais sont: I. *Treatise on three different digestions*, etc. Londres, 1759, in-8°, c'est-à-dire, *Traité des trois différentes digestions et évacuations du corps humain, et des maladies de leurs principaux organes*. II. *A Treatise on a consumption*, etc. Londres, 1727 et 1759, in-8°. Il ne parle de la phthisie pulmonaire qu'après avoir expliqué le mécanisme de la nutrition, et donné la description des organes de la respiration, mais surtout des poumons, dont il fait voir la structure et les usages.

BARRY (Marie-Jeanne Gomart de Vaubernier, comtesse du), naquit à Vaucouleurs en 1744, d'un commis aux barrières. Elle vint très-jeune à Paris, où elle fut d'abord marchande de modes, puis fille chez la fameuse matrone Gourdan, sous le nom de mademoiselle Lange. Elle fut présentée par le comte Jean Du Barry *le roué*, à Lebel, valet de chambre de Louis XV, qui la produisit au Roi. Elle plut tellement à ce prince, qu'on se hâta de la marier au comte Guillaume du Barry, frère de son dernier amant. Dès qu'elle eut acquis le titre de comtesse, elle fut présentée à la cour, et devint le canal des graces. Dirigée secrètement par d'Aiguillon et Maupeou, elle contribua puissamment à la chute de Choiseul et à la destruction des parlemens. Elle puisait à son gré dans le trésor public, et ses chiffons de papier y étaient reçus comme des ordonnances du Roi. A la mort de ce prince, elle fut reléguée dans l'abbaye du Pont-aux-Dames, près de Meaux; elle vécut d'une manière exemplaire, et édifia même les religieuses par l'austérité de sa dévotion. Louis XVI l'en retira, et lui accorda le château de Lucienne près Paris, que Louis XV avait fait construire pour elle, et qui avait coûté plus de six millions. Louis XVI y ajouta une forte pension. La comtesse parut alors ne plus s'occuper de la cour, s'attacha à embellir son domicile et à cultiver les beaux-arts. A l'époque de la révolution, elle se prononça fortement contre elle, et sa maison devint souvent le rendez-vous des courtisans, et un appui de la monarchie chancelante; on prétend même qu'elle ne fit courir le bruit qu'elle avait été volée, que pour pouvoir assurer aux émigrés la valeur de ses diamans, qu'elle leur porta elle-même en Angleterre. Arrêtée, à son retour en France, en juillet 1793, elle fut traduite au tribunal révolutionnaire, le 4 novembre suivant, et ne répondit aux accusa-

tions dirigées contre elle, que par des dénégations absolues. Elle fut condamnée à mort, en décembre 1793, comme conspiratrice, et comme ayant porté à Londres le deuil de Louis XVI. Lorsqu'elle entendit prononcer son arrêt, elle jeta des cris perçans, versa des larmes, et prit le ton et le maintien d'une suppliante. On fut obligé de l'arracher de sa place pour la conduire à sa prison. Ce ne fut que le lendemain à cinq heures du soir qu'on la mena au supplice. Un peuple immense entourait la fatale charrette : elle était vêtue de blanc, et ne parut reprendre ses forces que pour implorer la pitié des spectateurs. « Mes amis, s'écria-t-elle, demandez grace pour moi; j'ai toujours été votre amie, je ne vous ai jamais fait de mal. » Quand elle vit que ses prières ne produisaient aucun effet, elle retomba dans son abattement; ses yeux étaient baignés de larmes; une pâleur extrême couvrait son visage, et son corps penché sur le bourreau paraissait se soutenir à peine. Arrivée au pied de l'échafaud, elle dit à l'exécuteur, d'un ton suppliant : « Encore un moment, monsieur le bourreau », puis elle poussa des cris lamentables, et se débattit long-temps avant de recevoir la mort. On a remarqué que c'est la seule des femmes victimes de cette malheureuse époque, qui ait montré une pareille faiblesse.

BARRY (Jean), premier commodore de la marine américaine, mort à Philadelphie, en septembre 1803, soutint avec ardeur la cause de la liberté dès l'année 1775. Il défendit les intérêts de son pays pendant la guerre. C'était un patriote intègre et d'une bravoure extraordinaire. Ses exploits dans le service de la marine, jettent le plus grand éclat sur sa mémoire. Les horreurs de la guerre ne purent endurcir son cœur; il avait l'art de commander, et de se faire obéir, sans blesser l'amour-propre des autres.

BARSABAS (Joseph), surnommé *le Juste*, un des premiers disciples de Jésus-Christ, après l'ascension du Sauveur, fut présenté avec Mathias par Saint Pierre, pour être mis à la place du traître Judas. Mathias fut préféré. Barsabas exerça le ministère jusqu'à la fin. Quelques martyrologes disent qu'il souffrit beaucoup de la part des Juifs, et qu'il eut une mort glorieuse en Judée; mais il n'y a rien de certain. — Barsabas est aussi le surnom de Jude, autre disciple dont il est parlé dans les *Actes*, qui fut envoyé avec quelques autres à Antioche, pour y porter la lettre où les apôtres rendaient compte de ce qu'on avait décidé dans le concile de Jérusalem.

BARSÉBAI, huitième sultan d'Égypte de la seconde dynastie des Mamloucks d'Égypte, avait d'abord été esclave circassien, avant de parvenir au souverain pouvoir. Il reprit l'île de Chypre sur les Chrétiens; cette île est restée depuis tributaire de l'Égypte, lors même que les Vénitiens s'en emparèrent. Barsébai fut bon et modeste; il défendit à ses sujets de baiser la terre et de se prosterner devant lui. Il mourut l'an 841 de l'hégire (1438 de J.-C.), après un règne de 17 ans.

BARSINE. *Voyez* Memnon.

BARSUMA ou BARSOMA, évêque métropolitain de Nisibe, qui fit revivre les opinions de Nestorius, au temps de l'empereur Justin. Il se rendit odieux en persécutant les partisans de l'Église

d'Occident, il en fit périr 7000. Il mourut l'an 489 avant J.-C., après avoir établi une secte qui a causé de grands maux à l'Église d'Orient. Il a laissé quelques *Lettres* et quelques *Discours en langue syriaque*.

BARTAS (GUILLAUME DE SALUSTE DU), naquit à Montfort, près Nérac, l'an 1544, d'un trésorier de France. Henri IV, qu'il servit de son épée, et qu'il chanta dans ses vers, l'envoya en Angleterre, en Danemarck et en Écosse. Il eut le commandement d'une compagnie de Gascogne, sous le maréchal de Matignon. Il était calviniste, et mourut en 1590. L'ouvrage qui a le plus contribué à rendre son nom célèbre, est le poème intitulé *Commentaire sur la semaine de la création du monde*, en sept livres. Pierre de l'Ostal dit, dans un mauvais sonnet adressé à du Bartas, que ce seigneur a mis à la tête de son poème : « Que ce livre est plus grand que tout l'Univers. » Le style de du Bartas est bas, lâche, incorrect, ses images dégoûtantes. On a de lui plusieurs autres ouvrages. Le plus singulier est un petit *Poème*, composé pour la reine de Navarre, faisant son entrée à Nérac. Ce sont trois nymphes qui se disputent l'honneur de saluer sa majesté. La première débite ses platitudes en vers latins; la seconde, en vers françuis, et la troisième, en vers gascons. Son *Livre de la Semaine* eut la fortune des meilleurs ouvrages. On en fit, dans cinq ou six ans, plus de trente éditions. Il se forma de tous côtés des traducteurs, des commentateurs, des abréviateurs, des imitateurs, et des adversaires. Ses *Œuvres* diverses furent recueillies, d'abord en 1583, in-12 ; et ensuite réunies à son poème de la *Semaine*, par Rigaud, 1611, in-fol.

BARTAZAN, Syrien, natif d'Édesse, florissait au commencement du 3e siècle. Après avoir étudié l'éloquence, la philosophie et les langues qui étaient alors en vogue, il embrassa la religion chrétienne, et adopta la doctrine de Marcellius, et d'autres hérésiarques de son temps. Il vint en Arménie; il chercha à convertir les habitans de ce pays, et composa un *Traité contre leur culte et leurs cérémonies religieuses*. Bartazan séjourna long-temps dans la forteresse d'Any, et traduisit de l'arménien en syriaque l'*Histoire des dieux et des rois d'Arménie*, qui se gardait dans le temple de cette ville. C'est de cet ouvrage que Moïse de Korène a tiré les matériaux de son histoire depuis Ardavatz II jusqu'à Khosrou I.

BARTEMA (LUDOVICUS), voyageur italien, que différens biographes ont nommé tantôt *Ludovicus Patricius*, tantôt *Ludovicus Varthema* ou *Barthema* et *Vartheman*. Quoi qu'il en soit, la relation originale de ses voyages, écrite en italien, a paru sous le titre suivant : *Itinerario di Ludovico dè Varthema, nell' Egitto, nella Surria, nella Arabia, nella Persia, nella India et nella Étiopia, stampato in Roma per maestro Stefano Guillicreti e Ercole di Nani*, 1510, in-4°, édition très-rare, qui se trouve dans la *Bibliot. Croftsiana*, n° 8045, où l'on cite aussi une édit. du même ouvrage, imprimé à Rome par Guillereti Loreno, 1519, in-8°, également rare. Il y en a eu trois éditions à Venise, l'une en 1518, l'autre en 1520;

la dernière en 1535, in-8°. La même relation se trouve sous le nom de Barthema dans la collection de Ramusio, tom. 1er. Elle a été traduite en français, de J. Temporal, tom. 2. Duverdier parle de cette traduction française à l'article Louis *Vartoman*. Deux traductions espagnoles de cette relation ont été imprimées à Séville, l'une en 1523, l'autre en 1596; cette dernière est de Christoval de Arcos. Enfin elle a été traduite en latin, et publiée sous ce titre : *Bartema Ludovici, patricii romani, novum itinerarium Æthiopiæ, Ægypti, utriusque Arabiæ, Persidis, Siriæ ac Indiæ intra et extra Gangem (ex Italico in latin. versum ab Archangelo Madrignano). Operi suprema manus imposita est auspiciis Bernardini Caruxial Hispani*, Mediolani, 1511, petit in-fol.

BARTENSTEIN (Jean-Christophe de), jurisconsulte, né en 1690, devint, par ses talens, vice-chancelier d'Autriche et de Bohême. Il écrivit plusieurs manifestes en faveur de la Maison d'Autriche, entre autres celui qui fut intitulé : *la Déclaration de guerre* contre la France, en 1741. Il est aussi auteur d'un *Droit de la nature et des gens*, composé pour l'instruction de Joseph II, et qui n'a été publié à Vienne que vingt-quatre ans après la mort de l'auteur, arrivée en 1766.

BARTH (Jean), né à Dunkerque, d'un simple pêcheur, en 1651. Dès 1675, il se rendit célèbre par plusieurs actions aussi singulières que hardies. Il eut, en 1692, le commandement de sept frégates et d'un brûlot. Trente-deux vaisseaux de guerre, anglais et hollandais, bloquaient le port de Dunkerque. Il trouva le moyen d'en sortir, et le lendemain enleva quatre navires anglais, richement chargés, qui allaient en Moscovie. Il alla brûler quatre-vingt-six bâtimens, tant navires qu'autres vaisseaux marchands. Il fit ensuite une descente vers Newcastle, y brûla environ deux cents maisons, et emmena à Dunkerque pour cinq cent mille écus de prises. Sur la fin de la même année 1692, ayant été croiser au nord avec trois vaisseaux du roi, il rencontra une flotte hollandaise chargée de blé. Elle était escortée par trois navires de guerre. Barth les attaqua, en prit un après avoir mis les autres en fuite, et se rendit maître de seize bâtimens de cette flotte. En 1693, il eut le commandement du vaisseau *le Glorieux*, de soixante-six canons, pour servir dans l'armée navale commandée par Tourville, qui surprit la flotte de Smyrne. Barth, s'étant trouvé séparé de l'armée, rencontra proche de Faro six navires hollandais richement chargés : il les fit échouer et brûler. Quelques mois après, il partit avec six vaisseaux de guerre, pour amener en France, du port de Velker, une flotte chargée de blé. Il la conduisit heureusement à Dunkerque. Au commencement de l'été de 1694, il se mit en mer avec les mêmes vaisseaux, pour retourner à Velker chercher une flotte chargée de blé. Cette flotte était déjà partie, au nombre de plus de cent voiles, sous l'escorte de trois vaisseaux danois et suédois. Elle fut rencontrée, entre le Texel et le Fly, par le contre-amiral de Frise. Hidde, qui commandait une escadre composée de huit vaisseaux de guerre, s'était déjà emparé de la flotte.

Mais le lendemain Barth le rencontra à la hauteur du Texel, et, quoique inférieur en nombre et en artillerie, il lui enleva sa conquête, prit le contre-amiral et deux autres vaisseaux. Cette grande action lui valut des lettres de noblesse. Deux ans après, en 1696, il se rendit maître d'une partie de la flotte hollandaise qu'il rencontra à six lieues de Fly. Son escadre était composée de huit vaisseaux de guerre et de quelques armateurs, et la flotte ennemie de deux cents vaisseaux marchands, escortés de quelques frégates. Barth l'attaqua avec vigueur, et aborda lui-même le commandant, prit trente vaisseaux marchands, et quatre du convoi, n'ayant essuyé qu'une perte très-légère. Il ne put néanmoins profiter de sa conquête. Ayant rencontré presque aussitôt douze vaisseaux de guerre hollandais, convoyant une flotte qui allait au nord, il fut contraint de mettre le feu à sa prise, pour l'empêcher de retomber entre les mains des ennemis. Il ne se sauva lui-même qu'à force de voiles de la poursuite de quelques autres vaisseaux. Ce célèbre marin mourut à Dunkerque, le 27 avril 1702, à 51 ans, avec une grande réputation. Il était devenu chef d'escadre, après avoir passé par tous les degrés de la marine. Il ne savait ni lire, ni écrire. Il parlait peu et mal, ignorant les bienséances, s'exprimant et se conduisant partout en matelot. Lorsque le chevalier de Forbin l'amena à la cour, en 1691, les plaisans de Versailles se disaient : « Allons voir le chevalier de Forbin qui mène l'ours. » N'ignorant pas que ses ennemis le faisaient passer pour avare, il s'imagina pouvoir détruire ce préjugé en se montrant avec un habit de drap d'or, doublé de drap d'argent. Louis XIV l'ayant fait appeler, lui dit : « Jean Barth, je viens de vous nommer chef d'escadre. — Vous avez bien fait, sire, répondit le marin. » Cette réponse ayant excité un éclat de rire parmi les courtisans, Louis XIV ne la prit pas de même : « Vous vous trompez, messieurs, leur dit-il, sur le sens de la réponse de Jean Barth ; c'est celle d'un homme qui sent ce qu'il vaut, et qui compte m'en donner de nouvelles preuves. » Il a paru, en 1780, une Vie de ce célèbre marin, in-12.

BARTH ou BARTHIUS (GASPARD DE), né à Custrin en 1587, mourut à Leipsick en 1658. Il mérite une place parmi les enfans précoces. A douze ans, il traduisit les Psaumes de David en vers latins ; à seize, il fit imprimer une *Dissertation sur la manière de lire les auteurs latins, depuis Ennius jusqu'aux critiques de son temps.* Ce petit livre annonçait un très-bon écrivain et un habile critique. On a encore de lui : I. *Adversaria*, gros vol. in-fol. divisé en 60 livres, imprimé à Francfort en 1624 et 1648. C'est un recueil de notes sur différens écrivains sacrés, et profanes, avec des éclaircissemens sur les coutumes et les lois. L'auteur avait encore préparé 120 livres sur la même matière, ce qui aurait formé deux volumes aussi forts que le précédent ; mais le peu de débit du premier est cause qu'aucun libraire n'a voulu se charger de l'impression. (*Voyez* ÉNÉE.) II. Un *Commentaire sur Stace*, in-4°, 1660, et un autre *sur Claudien*, Francfort, 1650, 1 vol. in-4°. L'érudition n'y est pas dispensée avec discernement. III. Il a traduit en latin le troisième

dialogue de la troisième partie des entretiens d'Arétin, sous le titre de *Pornodidascalus*, in-8°, Swickaw, 1660; il est rendu décemment en latin; *la Célestine*, qui n'est autre chose que la *tragicomedia de Calisto y Melibea*, par Rodericus Cota, Francfort, 1624, in-8° de 462 pages; et la Diane de Gil-Polo, sous celui d'*Erotodidascalus*, Hanau, 1625, in-8°. La *Traduction* des Psaumes dont nous avons parlé se trouve dans ses *Juvenilia*, in-8°, 1607. Ses autres *Poésies* sont imprimées à Hanovre, 1612, in-8°, et à Francfort, 1623, in-8°. On lui doit une édition de Grotius et de Némésien, avec des notes, imprimées à Hanau, 1615, in-8°. On a reproché à Barthius plusieurs contradictions dans ses jugemens.

BARTH ou BARTHIUS (Michel), médecin du 17ᵉ siècle, était d'Annaberg, dans la Haute-Saxe. Il s'est distingué par ses *Poésies*, dont on trouve plusieurs morceaux dans le 1ᵉʳ tome des *Délices des poètes allemands*. Il a fait aussi des *Notes* sur les Bucoliques de Virgile et les Emblèmes d'Alciat. On ne connaît de lui qu'un ouvrage en médecine, intitulé *Veritatis Hippocratis et verorum medicorum physiologiæ de naturâ hominis*, Annab., 1585, in-4°.

BARTH (Frédéric-Gottlieb), naquit à Wittemberg, le 5 août 1738. Il se fit beaucoup de réputation par son savoir. Il a publié une édition estimée de Properce, Leipsick, 1777, in-8°; une *Grammaire allemande-espagnole*, Erfurt, 1778, in-8°; une *nouvelle Chrestomathie poétique anglaise*, Erfurt, 1778, in-8°. Il mourut à Pforta en 1794.

BARTH (Godefroy), jurisconsulte allemand, né à Leipsick le 12 septembre 1650, professa avec distinction le droit à Leipsick où il mourut en juin 1728. On voit dans Moreri la liste de ses thèses.

BARTHE. *Voy*. Thermes.

BARTHE (Nicolas-Thomas), de l'Académie de Marseille, sa patrie, naquit dans cette ville, en 1734, d'un négociant, et mourut à Paris le 17 juin 1785. Livré aux plaisirs de la société, et jouissant d'une fortune considérable pour un homme de lettres; il abrégea sa carrière en négligeant une incommodité qui demande le régime le plus rigoureux, une hernie. Il avait fait ses études à Juilly sous les Pères de l'Oratoire, et y avait donné des preuves d'une conception vive et d'une mémoire heureuse. Au sortir du collége, il remporta un prix à l'Académie de Marseille. Son père le destinait au barreau; mais la nature l'ayant destiné à la poésie, il vint à Paris, où il se consacra au théâtre. Il débuta par la petite pièce de l'*Amateur*, représentée en 1764, et dont la versification est agréable et spirituelle. Ce coup d'essai fut suivi, en 1768, des *Fausses infidélités*, en un seul acte, mais bien rempli. On y remarque le contraste des caractères, un dialogue facile et ingénieux, un dénouement gai et heureux. Sa *Mère jalouse*, jouée en 1772, eut moins de succès, parce qu'il y a moins de naturel, et plutôt, peut-être, parce que le premier rôle, dont le spectateur s'attendait à voir éclater l'humeur jalouse, n'offre qu'un personnage dont la passion tout-à-fait concentrée produit peu d'effet. Enfin son *Homme personnel*, comédie en cinq actes, représentée en 1778, écrite

avec élégance et pureté, ne plut que médiocrement, malgré des vers agréables et quelques détails pleins de finesse et de légèreté ; les principaux caractères n'y sont pas peints avec assez de force. Ses ennemis disaient qu'il avait manqué le principal personnage, parce qu'on ne se connaît jamais bien soi-même. Ayant lu sa comédie à Colardeau mourant, qui n'eut pas la force de lui demander grace : « Vous avez oublié, lui dit le poète malade, un trait d'égoïste. — Quel est-il? demanda le poète. — C'est un auteur qui force son ami mourant à entendre la lecture d'une comédie. » Pour se consoler de ses disgraces théâtrales, Barthe entreprit, à l'imitation d'Ovide, son auteur favori, un poème de l'*Art d'aimer*, qu'il aurait pu intituler avec plus de justesse l'*Art de séduire*. La versification en est facile, les portraits y sont voluptueux, et les mœurs du jour bien saisies. On n'a publié que deux fragmens de ce poème. On a encore de lui : *Lettre de l'abbé de Rancé à un ami*, 1766, in-8°. Une gaîté noble, une philosophie pleine d'agrémens, caractérisent ses *Épîtres*, où l'on trouve de la correction et des traits d'esprit. Mais on a eu tort de croire que, dans ce genre, il pouvait être le successeur de Voltaire : Il est fort loin des graces piquantes et de la facile élégance de ce poète ; et dans ces petites pièces, on sent quelquefois le travail de la lime ; ce qui fut heureusement exprimé par ce vers où l'on dit que cet auteur :

Laborieusement rime ses petits vers.

Barthe joignait à un caractère impétueux une humeur assez enjouée. Il abondait en bonnes plaisanteries et en reparties vives. On lui a reproché d'être jaloux de la gloire littéraire, de se passionner pour ses ouvrages, et d'aimer l'argent; mais il n'écrivit contre aucun de ses rivaux, et fut généreux dans l'occasion. Aussi eut-il de vrais amis : de ce nombre fut Thomas. Il est vrai que celui-ci disait de Barthe : « il m'a fait trouver dans l'amitié tous les orages de l'amour. » Barthe s'était marié dans la capitale, dont il aimait le séjour; mais il fut contraint de rompre ses chaînes, et il en parlait d'un ton trop vif pour qu'on n'y entrevît pas le regret d'avoir recouvré sa liberté. Barthe est encore auteur d'un poème intitulé La *Réunion de la Provence à la couronne*; du *Temple de l'Hymen*, poème couronné aux jeux floraux, 1755, in-8°; de la *Ruine de Lisbonne*, et de la *Prise de Minorque*, 1756; et de plusieurs *Épîtres* sur divers sujets.

BARTHEL (Jean-Gaspard), jurisconsulte, né à Kitzingen en 1697, étudia à Wurtzbourg sous les jésuites, et se rendit ensuite à Rome, où il continua à s'instruire auprès du cardinal Lambertini, depuis pape Benoît XIV. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de droit canonique à l'université, et ensuite chanoine du chapitre. Il mourut le 8 avril 1771. Il introduisit dans les universités catholiques d'Allemagne une meilleure méthode d'enseigner le droit ecclésiastique. Il a publié des ouvrages concernant les rapports de l'Allemagne avec la cour de Rome, entre autres, *Historia et generalia pacificationum imperii circa religionem consistens*, 1736, in-4°; et *De Jure reformandi antiquo et novo*, 1744, in-4°; *De restitutâ*

canonicarum in Germaniâ collectionum politiâ, ibid., 1749.

BARTHEL (Melchior), habile sculpteur saxon, surpassa en talent la plupart des artistes ses contemporains, à Rome, à Venise et à Dresde; cependant il ne put faire nulle part fortune, et mourut de chagrin, en 1674, à Dresde. Il existe de cet artiste, à Venise, dans la chapelle de la famille Venieri, dans l'église des carmélites de Sainte-Marie de Nazareth, *une Statue de Saint Jean Baptiste*, faite de marbre fin, et estimée des connaisseurs.

BARTHÉLEMI (Saint), un des douze apôtres, annonça l'Évangile dans les Indes, dans l'Éthiopie, dans la Lycaonie, suivant la plus commune opinion. On dit qu'il fut écorché vif en Arménie; mais rien n'est plus douteux. L'église de Bénévent et celle de Rome se glorifient d'avoir ses reliques. *L'Évangile* qu'on lui a attribué, a été déclaré apocryphe par le pape Gélase. *Voy.* Nathanael.

BARTHÉLEMI (Pierre), prêtre, natif de Marseille, se rendit célèbre dans la première croisade par les visions qu'il prétendait avoir pendant son sommeil. Ayant annoncé aux chefs des croisés que Saint André lui était apparu et lui avait dit que dans l'église de Saint Pierre d'Antioche, on trouverait en fouillant la terre, la lance qui avait percé le côté de J.-C., et que cette lance serait le gage de la victoire; on creusa aussitôt la terre à l'endroit indiqué pendant toute une journée, mais inutilement; alors Barthélemi descendit lui-même dans la fosse, et en sortit montrant, d'un air triomphant, la lance desirée. Plusieurs succès suivirent de près cet évènement, et excitèrent l'enthousiasme des croisés; mais comme cette lance attirait beaucoup d'offrandes aux Provençaux, les autres nations jalouses commencèrent à douter de l'authenticité de sa découverte. Alors Barthélemi pour prouver sa véracité, voulut subir l'épreuve du feu: ce qui eut lieu le vendredi saint l'an 1009. Il traversa le bûcher fatal, mais il mourut peu de jours après cette terrible épreuve.

BARTHÉLEMI de Cologne, né en cette ville vers 1460, étudia les humanités à Deventer, en même temps qu'Érasme, sous Alexandre Hegius, et les y enseigna ensuite avec le même maître. De là, il passa à Zwoll, d'où il retourna à Cologne, et il mourut dans la misère à Minden vers 1514. Il fut un des courageux antagonistes de la barbarie de son siècle, et un des zélés restaurateurs des études classiques. On a de lui *Sylva carminum*, Deventer, 1505, in-4°. *Dialogus mythologicus*, ibid., 1496, in-4°. *Epistola mythologica*, suivie des fables d'Ésope, traduites en latin par Laurent de Valle *(Vallensis)*, et d'une traduction en vers latins des Géorgiques d'Hésiode, par Nicolas de Valle, à Zwoll, 1499. *Canones*, ibid., 1500. *Libellus elegiacus de septem doloribus virg. Mariæ*, Deventer, 1514.

BARTHÉLEMI des Martyrs, dominicain, né à Lisbonne, en 1514, enseigna la théologie à don Antonio, neveu de Jean III, roi de Portugal, que l'on destinait à l'Église. La reine Catherine lui donna l'archevêché de Brague, en 1559, par le conseil de Louis de Grenade, son confesseur. Le nouvel archevêque parut au concile de Trente, et fut le

premier à demander la réforme du clergé. Comme quelques prélats demandaient si les cardinaux devaient être aussi réformés, il y en eut un parmi les vieux qui dit « que les illustrissimes cardinaux n'avaient pas besoin de l'être. » Barthélemi alors prit la parole, et fit ce jeu de mots qui renfermait une vérité : *Eminentissimi cardinales eminentissimâ egent reformatione.* Saint Charles Borromée voyait dans ce prélat un second lui-même, et lia une amitié très-étroite avec lui. L'Église perdit Barthélemi en 1590, à 76 ans. Il mourut dans le couvent de Vianne, où il s'était retiré huit ans avant sa mort, après s'être démis de son archevêché. En 1567, le Portugal fut affligé d'une grande famine. La seule consolation du peuple de Brague fut son prélat. Cette misère dura jusqu'en 1576, que la récolte fut très-abondante. La peste succéda à la famine. Le saint pasteur était dans le cours de ses visites lorsque la ville de Brague en fut attaquée. Il se hâta de s'y rendre, et donna de si bons ordres, que les pauvres souffrirent peu dans une calamité si générale. On a de ce saint prélat un livre intitulé : *Stimulus pastorum* et plusieurs autres ouvrages de piété, recueillis à Rome, en 2 v. in-fol., en 1744, par dom Malachie d'Inguimberti, depuis évêque de Carpentras. On y trouve d'excellentes règles pour la vie des pasteurs et des simples fidèles. Dans ses *Itinéraires* et dans ses ouvrages historiques, on voit un auteur plus pieux qu'éclairé. Clément XIV l'a béatifié en 1773. Le Maître de Sacy et du Fossé ont donné sa Vie en 1663 in-8°.

BARTHÉLEMI DI SAN-MARCO. *Voy.* BACCIO DELLA PORTA.

BARTHÉLEMI (NICOLAS), bénédictin du 15e siècle, né à Loches, a fait des *Poésies latines*, difficiles à trouver : *Enneæ* (c'est-à-dire *Méditations*), Paris, 1531, in-8°. Ce sont des pièces qui roulent sur des sujets de dévotion. *De vitâ activâ et contemplativâ*, 1523, in-8°, en prose ; *Christus xylonicus*, tragédie en quatre actes ; 1531, in-8°.

BARTHÉLEMY (JEAN-JACQUES), abbé, grand-trésorier de Saint-Martin de Tours, secrétaire général des Suisses et Grisons, membre de l'Académie française, né à Cassis, près Aubagne, le 20 janvier, 1716, sentit dès sa jeunesse, l'attrait le plus vif pour l'étude des langues savantes et la connaissance des monumens de l'antiquité. Envoyé à Marseille, sous le Père Reynaud de l'Oratoire, il y apprit l'arabe, le syriaque et le grec, et y embrassa l'état ecclésiastique. Gros de Boze l'accueillit à Paris, et lui confia la garde des médailles du cabinet du roi ; cette place lui fut conservée en 1753, époque de la mort de Gros de Boze. Un voyage que Barthélemy fit en Italie accrut ses connaissances. Il visita Pompeïa, Pæstum, Herculanum, et expliqua à Rome la belle mosaïque de Palestrine ; sa *Dissertation* sur ce monument a été imprimée en 1760, et tirée, ainsi que le *Recueil des peintures antiques* de P. S. Bartoli, au nombre de 30 exemplaires qui furent coloriées avec un grand soin par le célèbre Mariette, 1787, in-fol. Il prouve avec évidence que cette mosaïque offrait un hommage à l'empereur Adrien, et non au dictateur Sylla, ni au vainqueur des Perses, Alexandre. Pendant son voyage il

connut à Rome madame Stainville, depuis duchesse de Choiseul, et son mari, alors ambassadeur de France: « Quarante ans, dit Sainte-Croix, d'un attachement pur comme la vertu, n'affaiblirent point l'impression qu'avaient faite sur lui les qualités rares et touchantes de cette respectable amie. Ce fut à M. de Choiseul que l'abbé Barthélemy dut sa fortune et les 25,000 l. de rente dont il jouissait, et dont il fut dépouillé par la révolution. A son retour d'Italie, l'Académie des inscriptions et la Société royale de Londres s'empressèrent de compter Barthélemy parmi leurs membres. Les Mémoires de la première renferment un grand nombre de ses écrits; sur des médailles curieuses, sur une inscription d'Amyclée, le Pactole, l'alphabet et la langue de Palmyre, celle d'Égypte et de Phénicie, l'état des finances d'Athènes, les monumens de Rome, l'origine des Chinois, etc. On a imprimé à part plusieurs autres ouvrages de Barthélemy : I. *Les amours de Carite et de Polydore*; roman traduit du grec. Il fut d'abord publié en 1760, et réimprimé en 1796, in-12. II. *Réflexions sur quelques monumens phéniciens*, 1750, in-4°. III. *Entretien sur l'état de la musique grecque au quatrième siècle*, 1777, in-8°. IV. *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, Paris, 1788, 4 vol. in-4°, et 7 vol. in-8°, avec un atlas dressé par M. Barbier du Bocage, 2e édition, in-8°, 1789; 3e, *idem*, 1790. Didot en a publié une superbe édition avec un atlas in-fol. L'auteur employa trente années de sa vie à composer cet ouvrage; et elles ne furent pas perdues. Les philosophes, les historiens, les hommes de goût y trouvèrent tout ce qui pouvait les instruire et leur plaire : style agréable, rapprochemens fins, transitions heureuses d'un sujet grave à un autre plus riant, tableaux riches, jugemens rapides et justes, érudition immense et assez bien ménagée. Ces avantages, si rares dans un même ouvrage, ont placé celui-ci parmi les meilleurs que le 18e siècle a produits; il n'est cependant pas exempt d'un peu de diffusion, et renferme peut-être trop d'éloges et point assez de critiques. Un de nos poètes les plus distingués, Fontanes, dont les lettres regrettent la perte, adressa ces vers à l'abbé Barthélemy :

D'Athène et de Paris la bonne compagnie
A formé dès long-temps votre goût et vos mœurs;
Toute l'antiquité par vos soins rajeunie,
Reparaît à nos yeux sous ses propres couleurs,
Et vous nous rendez son génie.

Anacharsis a été traduit en anglais, Londres, 1794, 7 vol. in-8°, et en russe, par le professeur Stachow, à qui l'empereur Alexandre Ier a fait un présent de 6000 roubles pour le mettre en état d'être lui-même l'éditeur de sa traduction. L'abbé Barthélemy avait déchiffré plus de 400 mille médailles, et se proposait de publier une *Paléographie numismatique*, en 3 vol., in-fol. lorsque la mort le surprit. On a encore de lui : I. *Discours prononcé à l'Académie française*, 1789, in-4°. II. *OEuvres diverses*, publiées par de Sainte-Croix, 1798, 2 vol. in-8°. III. *Voyage en Italie*, 1801, in-8°. IV. *Dissertation sur une inscription grecque, relative aux finances des Athéniens*, 1792, in-8°. En 1789, l'Académie française re-

eut l'abbé Barthélemy par acclamation. Son ame était franche et douce. Il disait souvent sur la fin de ses jours, à ses neveux qu'il chérissait : « Que n'est-il permis à un mortel de léguer le bonheur! » Emprisonné en septembre 1792, à l'âge de 78 ans, il allait succomber sous les coups des assassins, lorsque seize heures après il fut rendu à la liberté. Le poids de ses infirmités s'aggrava bientôt de jour en jour. Il sentit sa fin prochaine, et s'occupa sans relâche du bonheur de ses amis. Enfin, comme il lisait la quatrième épître du premier livre d'Horace, il parut s'endormir; il n'était plus. Les lettres le perdirent le 30 avril 1795. M. de Boufflers a peint ainsi le caractère de Barthélemy : « Il permettait au premier venu de lire dans sa pensée, et toute sa dissimulation se bornait à cacher deux choses, son mérite et son ennui. Il regardait la conversation comme un jeu de société; mais il avait la délicatesse, bien rare pour un homme aussi riche, de ne pas mettre à ce jeu-là plus que les autres, en sorte que tout le monde pouvait se croire en état de faire sa partie, et que personne ne l'a jamais quitté mécontent de lui ni de soi..... Si vous l'approchiez sans qu'il fût prévenu, son air distrait et pensif disparaissait tout à coup et semblait vous remercier de l'interrompre. Ses manières n'étaient celles de personne. Ceux qui le voyaient pour la première fois auraient pu s'amuser un moment d'une sorte de gaucherie, qui pourtant n'était pas sans grace; mais ceux qui le voyaient souvent reconnaissaient en lui le sel attique mêlé à la politesse française. Enfin, plus d'un indice découvrait à son insu autre chose que le peu qu'il voulait montrer, et laissait entrevoir un sage sous les dehors d'un homme ordinaire. » C'est à Barthélemy que Choiseul-Gouffier était redevable de la description des fêtes de Délos dont il orna son *Voyage en Grèce*.

BARTHÉLEMY - COURÇAY (ANDRÉ), neveu du précédent. Ayant hérité du goût et des connaissances numismatiques de son oncle, il fut chargé du cabinet des médailles de la bibliothèque du Roi. Il présenta, en 1795, à la Convention, une médaille d'argent frappée du temps de la ligue, et prouvant que dès-lors les idées de liberté avaient germé en France. En 1795, il fut maintenu à la garde du cabinet des médailles, en considération de son parent l'abbé Barthélemy. Barthélemy-Courçay mourut en 1800.

BARTHÉLEMY DE PISE. *Voy.* ALBIZZI.

BARTHÉLEMY (MAITRE NICOLAS), avocat en parlement, et au bailliage et siége présidial de Senlis. On a de lui : *Apologie du Banquet sanctifié de la veille des Rois*, Paris, 1664, in-12, en réponse aux Discours ecclésiastiques contre le paganisme des rois de la fève et du roi-boit, par Deslyons. *Voyez* DESLYONS.

BARTHÉLEMY (NICOLAS), moine, né à Loches en Touraine, se fit connaître dans le 16e siècle, par un ouvrage comique, intitulé : *Momiæ*, qui fut imprimé chez Bardius, en 1514. Il composa des poésies latines, entre autres deux livres d'épigrammes, imprimées à Paris, en 1533. Ces détails sont tirés des *Mémoires* de M. de Masbaret.

BARTHÉLEMY (JOSEPH-ANICET), neveu du célèbre auteur du

Voyage du jeune Anacharsis, et frère du marquis François Barthélemy, pair de France, se rendit aussi recommandable par ses talens administratifs. Il était membre du conseil général du département de la Seine, administrateur des hospices civils de Paris, président de la chambre du commerce, et membre de la commission de surveillance de la caisse d'amortissement. En 1814, il fut l'un des signataires de l'éloquente proclamation rédigée par M. Bellart pour le rappel des Bourbons. Il est mort en mars 1819. M. Bellart a prononcé son éloge funèbre sur son tombeau.

BARTHES (Paul-Joseph), naquit le 11 décembre 1734, à Montpellier. Sa première éducation fut très-brillante. On ne porta jamais plus loin le desir d'apprendre et le goût passionné d'une instruction solide, étendue et variée. Il consacra plus particulièrement le premier temps de son instruction, à l'étude des langues anciennes et modernes, dont la connaissance contribua si puissamment, dans la suite, à son érudition si riche, si vaste et si variée. Déterminé, d'après un mûr examen, à l'étude de la médecine, Barthés s'y consacra avec le plus grand zèle, et fit ses premières études sous d'habiles professeurs. Il fut reçu docteur en 1753, à l'âge de 19 ans. Depuis ce moment jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa de faire entrer dans ses travaux presque toutes les connaissances humaines; persuadé que l'étendue des rapports de la médecine est immense, et que le médecin est d'autant plus au niveau de ses augustes fonctions, qu'il a plus de savoir et de raison que le commun des hommes. En 1756 et en 1757, il obtint deux genres de succès qui commencèrent sa réputation comme savant et comme littérateur. Il composa deux *Mémoires* qui furent couronnés à Paris par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et fut nommé médecin d'hôpital militaire dans la Normandie. L'exercice des fonctions attachées à cette dernière place fut pour lui l'occasion d'une suite de recherches et d'observations, qu'il publia dans un savant mémoire que l'Académie des sciences a fait insérer dans le 3e volume des Savans Étrangers. En 1757, Barthès fut envoyé à l'armée de Westphalie, en qualité de médecin consultant. Il y éprouva une maladie grave, dont il fut traité par Verlooph, alors l'un des plus célèbres médecins de l'Allemagne. Un concours brillant le porta à la place de professeur de Montpellier en 1761. Il devint, dès ce moment, pour cette faculté célèbre, ce que Boerhaave, Sthal et Cullen, ont été pour celle de Leyde, de Hall et d'Édimbourg, un chef de doctrine, et une cause de changement et de direction dans les études médicales, assez active et assez remarquable pour devoir être comptée au nombre des grandes époques de la médecine. Barthés fut l'un des médecins qui contribuèrent le plus à remettre en honneur la doctrine d'Hippocrate, et à repousser les théories erronées que la médecine avait empruntées de la mécanique et de la chimie. Il prépara ainsi les progrès que la science a faits depuis. Mais on lui reproche de s'être souvent laissé égarer par une exagération d'abstractions, qui si elle eût été adoptée, eût pu étouffer, dès son commencement, l'heureuse impulsion qu'il

avait concouru à donner à la médecine. Les ouvrages publiés par Barthès, à différentes époques, sont : I. *Quelques Dissertations soutenues dans sa présidence, et principalement celle qui traite de la théorie de la mort*, soutenue en 1765 par M. Thiébault. II. *Plusieurs Mémoires publiés dans les recueils de plusieurs Académies, et plus particulièrement dans les actes de la Société médicale de Paris*, années 1799 et 1801. III. *La nouvelle mécanique de l'homme et des animaux* ; Carcassonne, 1802. IV. *L'Histoire des maladies goutteuses*, Paris, 1802. V. Un *Discours sur le génie d'Hippocrate, pour l'installation de ce père de la médecine dans l'école de Montpellier.* VI. Un *Traité sur le Beau*, ouvrage posthume, que peut-être on n'aurait pas dû publier. Barthès a laissé un grand nombre de manuscrits, qui ont été remis, d'après son vœu, à M. Lordat, chef des travaux anatomiques de l'école de médecine de Montpellier. Barthès enseigna pendant 20 années, et avec le plus grand succès. On peut même assurer que c'est par cette voie, bien plus que par ses ouvrages que s'est établie sa grande réputation. En 1775, il fut nommé adjoint du chancelier de la faculté de Montpellier, et en 1786, chancelier en titre : six ans auparavant, il avait obtenu le titre de membre de la cour des aides, comptes et finances. A une époque antérieure, il fut nommé médecin du duc d'Orléans. Lors d'un séjour qu'il fit à Paris, où il eut occasion de se lier avec les hommes les plus célèbres, et plus particulièrement avec d'Alembert et Malesherbes, ce fut à peu près l'époque où il devint membre de l'Académie des sciences de Paris, de Berlin, de Goëttingue, de Stokholm. Dans la suite, il fut nommé correspondant de l'Institut de France, professeur honoraire et professeur en exercice de la nouvelle école de médecine de Montpellier, médecin du gouvernement français. Il mourut à Paris, le 15 octobre 1806, âgé de 72 ans. Pour connaître sa vie privée et littéraire avec détail, on peut consulter son *Éloge historique* par M. Baunier ; et ce qu'ont publié sur les principales circonstances de sa maladie et de sa mort, messieurs Double et Serune.

BARTHOLET ou BARTHOLETUS (Fabrice), né à Bologne en 1588, où il remplit successivement les chaires de logique, de médecine et d'anatomie. Il mourut de la peste, le 16 mars 1630. Les ouvrages qu'il a publiés, sont : I. *Anatomica humani microcosmi descriptio per theses in amphitheatro Pisano proposita*, Bononiæ, 1619, in-fol. II. *Encyclopædia hermetico-dogmatica, sive orbis doctrinarum medicarum physiologiæ, hygienæ, pathologiæ et therapeuticæ*, Bononiæ, 1619, in-4°. III. *De Hydrope pulmonum*, ibid. 1629, in-4°. IV. *Methodus in Dyspnœam, seu de respirationibus*, libri 4, ibid., 1633, in-4°.

BARTHOLIN (Gaspard), naquit le 12 février 1585, à Malmoë, petite ville de Scanie. Il fit ses premières études à Rostock et à Wittemberg. Il fut reçu maître-ès-arts dans cette dernière ville en 1607. En 1608, il passa en Italie, et de là en France ; se rendit ensuite à Bâle, où il fut reçu docteur en médecine. Il re-

tourna à Wittemberg, et parcourut le Holstein. Il se proposait même de recommencer ses voyages, lorsqu'on lui offrit à Copenhague la chaire de rhétorique, qu'il accepta. Il alla s'établir en 1611, dans cette capitale, et il y exerça la médecine avec le plus grand succès. Il mourut le 30 juillet 1630, à Sora, ville de Danemarck dans l'île deSéland, laissant six fils, dont cinq se distinguèrent par leurs écrits, et feront la matière des articles suivans. Ce savant a publié un grand nombre d'ouvrages de poésie, d'éloquence, de philosophie, de théologie et de médecine. Voici les titres de quelques-uns de ces derniers : I. *Problematum philosophicorum et medicorum nobiliorum et selectiorum miscellaneæ propositiones*, Wittebergæ, 1611, in-4°. II. *Anatomicæ institutiones corporis humani utriusque sexûs historiam et declarationem exhibentes*, Wittebergæ, 1611, in-8°; Argentorati, 1626, in-12; Rostockii, 1626, in-12; Goslariæ, 1632, in-8°; Oxonii, 1632, in-12. Cet abrégé d'anatomie a plusieurs fois été réimprimé avec les additions du fils de l'auteur, sous le titre : d'*Anatomia reformata*. III. *Systema physicum*, 1628, in-8°. IV. *Syntagma medicum et chirurgicum de cauteriis, præsertim potestate agentibus seu ruptores*, Hafniæ, 1642, in-4°. V. *Logica major locupletata*, Strasbourg, 1624, in-8°, souvent réimprimé. VI. *Manuductio ad veram psychologiam ex sacris litteris*, Copenhague, 1619, in-8°.

BARTHOLIN (Bartole ou Barthélemy), fils aîné du précédent, fit voir dès son enfance, de merveilleuses dispositions pour l'étude des lettres et des sciences. A l'âge de quatorze ans, il prononçait en public des discours en langue grecque. Il devint antiquaire du roi Frédéric III. Il publia, en 1669, une *Bibliotheca selecta*.

BARTHOLIN (Albert), frère du précédent, et médecin comme son père; il eut la direction d'un collège ; mais la faiblesse de sa santé lui fit abandonner cet emploi pour se retirer chez son frère, où il mourut le 17 mai 1643. On a de lui un traité *De Scriptis Danorum*, que son frère publia à Copenhague en 1666, in-4°.

BARTHOLIN (Érasme), autre frère des précédens, né le 13 août 1625, à Roskild. Après avoir fait d'excellentes études à Copenhague, il voyagea depuis 1646 jusqu'en 1657, et parcourut l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Allemagne et les Pays-Bas. En 1654 il avait reçu le bonnet de docteur à Padoue. De retour en Danemarck, il fut nommé professeur de médecine et de géométrie. Ce médecin se rendit célèbre par ses écrits et par des découvertes importantes. On a de lui : I. *De figurâ Nivis dissertatio*, Hafniæ, 1661, in-8°, avec les observations *de Nivis usu medico* de son frère Thomas. II. *De cometis, anni* 1664 et 1665, ibid., 1665, in-4°. III. *Experimenta crystalli Islandici disdiaclasti*, 1665, 1670, in-4°. IV. *De naturæ mirabilibus, quæstiones academicæ*, Hafniæ, 1674, in-4°. V. *De poris corporum et consuetudine, quæstiones academicæ*, avec l'ouvrage précédent. VI. *De aëre Hafniensi*, Francofurti, 1679, in-8°.

BARTHOLIN (Thomas), frère des précédens, naquit à Copenhague en 1619; à l'exemple de son père, il alla multiplier ses connaissances dans les pays étrangers, et parcourut pendant huit ans les différentes parties de l'Europe. Tout en s'appliquant à l'étude de la médecine, il apprit à Leyde l'arabe du savant Golius. Il passa ensuite en France et fit un long séjour tant à Paris qu'à Montpellier; il demeura trois ans à Padoue, et s'y distingua tellement, que la nation allemande le proclama professeur, et qu'il fut reçu membre de l'Académie deg l'Incogniti: il revint ensuite à Copenhague. Le roi de Danemarck lui donna en 1647 la chaire des mathématiques dans l'université de sa capitale, et l'année suivante la chaire d'anatomie. Il mourut en 1680, âgé de 64 ans. Il avait publié soixante-dix ouvrages dont nous ne citerons ici que les plus remarquables. I. *Anatomia ex Gasparis Bartholini parentis institutionibus*, 1641, in-8°. II. *Eædem institutiones anatomicæ locupletatæ*, Lugduni Batavorum, 1645, in-8°. III. *Anatome quintùm renovata*, Leidæ, 1686, in-8°. IV. *De Secundinarum retentione*, Hafniæ, 1657, in-4°. V. *De Anatome practicâ ex cadaveribus morbosis adornandâ*, Copenhague, 1674, in-4°. VI. *Acta medica et philosophica Hafniensia*, années 1672, 1679, 5 vol. in-4°, fig.: ouvrage périodique. Quelques-uns de ses ouvrages furent consumés avec sa bibliothèque en 1670.

BARTHOLIN (Gaspard), fils du précédent, fut comme son père et son aïeul, professeur en médecine à Copenhague et attaché à la cour de Danemarck. Pour se perfectionner dans ses connaissances, il entreprit plusieurs voyages, et y mourut au commencement du 18° siècle. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, on distingue les suivans: I. *De olfactûs organo*, Hafniæ, 1679, in-4°. II. *De fontium et fluviorum origine ex pluviis*, Hafniæ, 1689, in-4°. III. *Exercitationes miscellaneæ varii argumenti*, Lugduni Batavorum, 1675, in-8°.

BARTHOLIN (Thomas), son frère, docteur en médecine, et professeur en droit et en histoire, fut archiviste et antiquaire du roi de Danemarck. Il composa les ouvrages suivans: I. *Antiquitates Danicæ*, Copenhague, 1670, in-12. II. *De vermibus in aceto et semine*, ibid., 1671, in-12. III. *Observatio de variis miris circa glaciem Islandicam*, 1670, in-12. Il mourut en 1690.

BARTHOLINI (Richard), poëte latin qui a laissé: I. *De Bello Norico Austriados, lib. XII*. Argentorati, 1516, in-4°. Le même poëme se trouve réimprimé avec *Guntheri Ligurinum, seu opus de gestis imp. Friderici I, lib. X*. Argentorati, 1531, in-fol. II. *De Bellis ducum Bavariæ et pricipum Palatinorum*. III. *Odœporicon*.

BARTHOLOMÆUS, célèbre commentateur de droit canonique, vécut vers 1174. Il descendait de la famille des Avogadri, de Brescia, qui existe encore. Dans les emplois publics qu'il exerça, il se montra chaud partisan de la liberté, ce qui lui coûta la vie; car ayant refusé de signer les articles que son collègue avait conclus avec le tyran Ezzelino, ce dernier le fit mourir l'an 1258. Il existe

de lui, entre autres ouvrages, *Apparat et Glossaire sur le décret et les décrétales de Grégoire IX.*

BARTHOLOMEO (Zamberto), poète italien, qui a composé un ouvrage singulier, avec ce seul titre : *Parte del mare Egeo, in rime*, 1532, in-fol. Sur la première page on trouve encadré le commencement d'un prologue en vers, en tête duquel on lit le nom de Jésus. Les cartes des îles de l'archipel y sont gravées et accompagnées de leur description en sonnets.

BARTHON. *Voyez* Barton.

BARTIMÉE, nom de l'aveugle de la ville de Jéricho, qui, étant assis sur le chemin qui conduisait à Jérusalem, et entendant passer Jésus, suivi de ses disciples, lui demanda la vue et l'obtint.

BARTIOLET (Flamérl), né à Liége en 1612, peignit à Paris avec succès. On lui donna une place d'académicien et de professeur. Les carmes déchaussés de Paris avaient de lui un *Enlèvement d'Élie*, et les Grands-Augustins, une *Adoration des Mages.* Il mourut à Liége en 1675, chanoine de la collégiale de Saint-Paul.

BARTISCH (George), chirurgien oculiste, né à Kœnisberg dans le 16e siècle. Il est regardé comme l'inventeur d'un instrument pour fixer la paupière, qui a été corrigé par Verduyn, et revendiqué par Rau; il a publié en allemand un *Traité des maladies des yeux*, Dresde, 1583, in-fol. Francfort, 1584, in-fol. et Sulzbach, 1686, in-4°. Les planches qu'on y trouve, et qui représentent les différentes parties de l'œil, sont imitées de Vésale. Ainsi la renommée de ce docteur est fondée sur une double usurpation.

BARTLET (Jean), théologien anglais non conformiste, fut pendant plusieurs années ministre de Saint-Thomas près d'Exeter, d'où il fut expulsé en 1662. Alors il se retira à Exeter, où il fut desservant d'une congrégation de dissidens. Bartlet mourut dans un âge très-avancé. On a de lui un volume de *Méditations.*

BARTLET (Guillaume), frère du précédent, fut un indépendant très-zélé. Il était recteur de Bidfort dans le Devonshire; mais ce rectorat lui fut ôté pour ses opinions. Il a écrit un livre intitulé : *Le modèle d'un gouvernement de l'Église.* Bartlet est mort en 1682.

BARTOLE, l'un des plus célèbres jurisconsultes des temps modernes, naquit à Sasso-Ferrato, dans la Marche d'Ancône, en 1313, il fut professeur de droit dans plusieurs universités d'Italie, et mourut à Pérouse en 1356, à 44 ans, et laissa plusieurs *Ouvrages*, Venise, 1590, en 11 vol. in-fol., écrits du style de son temps, trop remplis de distinctions défectueuses et de sophismes, mais qui renferment des choses qu'on ne trouverait pas ailleurs. Bartole vint au monde à l'époque où l'étude du droit romain presque étouffée par les institutions des barbares, commençait à reprendre vigueur en Italie. De Pise, où il avait professé onze ans, il vint plaider à Pérouse. C'est là que sa célébrité s'accrut encore. On désertait les autres écoles pour venir à la sienne. Il fut député de cette ville vers l'empereur Charles IV, qui l'admit dans son conseil, et lui permit de prendre des armoiries et de légitimer des bâtards. On a long-temps regardé Bartole com-

me le rédacteur de la fameuse *Bulle d'or* donnée en 1356, sous Charles IV. Le style de cette charte est barbare. On commence par y apostropher les sept péchés mortels. On y prouve la nécessité des sept électeurs, par les sept dons du Saint-Esprit et par le chandelier à sept branches. Cette loi de l'empire d'Allemagne, écrite sur du vélin très-malpropre, et en très-mauvais latin, avec un grand sceau ou bulle d'or au bas, fut presque achevée à Nuremberg ; c'est-à-dire que de 31 chapitres qui la composent, 23 furent d'abord reçus à la diète de Nuremberg, en 1356, et les 8 autres dans une assemblée solennelle tenue à Metz aux fêtes de Noël. On prétend maintenant que Bartole n'est pas le rédacteur de cette loi. Cependant on connaît un morceau de ce fameux jurisconsulte, intitulé : *Procès entre la vierge Marie et le Diable*, ou *Processus Satanæ contrà virginem coram judice Jesu*, dont les idées rendues dans un latin barbare, seraient bien dignes du rédacteur de la Bulle d'or. Ce procès peint parfaitement l'état des lumières et la délicatesse du goût dans ce siècle barbare. Voici un extrait de ce procès : les plaideurs sont la Vierge et le Diable. Le Diable, prétendant remettre les hommes sous le joug auquel le péché d'Adam les avait soumis, assigne le genre humain devant le tribunal de Jésus-Christ. L'assignation donnée aux termes du droit est à trois jours : elle se trouve échoir le Vendredi-Saint. Le Diable cite à Jésus-Christ les lois qui ne permettent pas d'assigner à un jour de fête ; Jésus-Christ dispense de cette formalité en vertu d'autres lois qui donnent ce droit aux juges dans certains cas. Alors le Diable comparaît, plein de rage, et demande si quelqu'un ose parler pour le genre humain. La Sainte Vierge se présente. Le Diable, intéressé à empêcher cette plaidoirie, propose deux moyens de récusation : le premier, que la Sainte Vierge étant mère du juge, elle pourrait trop aisément le faire prononcer en faveur de sa partie ; le second, que les femmes sont exclues des fonctions d'avocat. Il appuie ces deux motifs sur des paragraphes tirés du Digeste et du Code. La Sainte Vierge allègue de son côté les lois qui autorisent les femmes à plaider pour les veuves, les pupilles, et ceux qui sont dans la misère. La Vierge gagne cet incident ; et Jésus-Christ lui permet de plaider pour les hommes. Le Diable demande la provision, comme ayant été possesseur du genre humain depuis la chute d'Adam, le tout suivant la maxime de droit *spoliatus antea restituendus :* il fait valoir pour lui la prescription. La Vierge lui oppose le titre du droit *quod vi aut clàm*, lui soutient qu'un possesseur de mauvaise foi ne peut acquérir par la voie de la prescription, et le prouve par la loi 3ᵉ, paragraphe dernier du Digeste. *de acquirendâ possessione.* Jésus-Christ déboute le Diable de la possession par lui demandée. Le fond du procès se discute de même par citations de lois et de paragraphes. Enfin intervient le jugement définitif, qui est extrêmement singulier. Il contient une espèce de vu de pièces ; ensuite de quoi Jésus-Christ, du haut du ciel, le jour de Pâques, rend une sentence par laquelle, en déchargeant le genre

humain des imputations à lui faites par le Diable, il condamne celui-ci à la damnation éternelle. La sentence est rédigée par Saint Jean l'évangéliste, qui sert de greffier : Saint Jean-Baptiste, Saint François, Saint Dominique, Saint Pierre, Saint Paul, Saint-Michel et autres Saints servent de témoins. La sentence est datée du 6 avril 1311. Alors les Anges, pour célébrer le triomphe de la Vierge, la félicitent en lui chantant en chœur : *Salve, regina*, etc. Le temps a obscurci la gloire de Bartole. On ne lit plus ses ouvrages. Ce sont des commentaires sur toutes les parties du droit. Il était aussi théologien et philosophe. Il savait l'hébreu et connaissait la géométrie.

BARTOLI (Côme et George). Florentins qui vivaient dans le 16e siècle, écrivirent plusieurs ouvrages en langue italienne. Côme traduisit l'*Architettura di Léon Batista Alberti*, Florence, 1550, in-fol. *Le Livre de la consolation de Boëce*, Florence, 1551, in-8°, et publia quelques lettres *sur Le Dante, et plusieurs discours et oraisons funèbres.* George composa aussi quelques ouvrages, son Traité *Degli elementi del parlar Toscano*, a été publié par Côme à Florence, in-4°. Mais dans la Bibliothèque italienne de Fontanini, Zeno prévient les jeunes gens que ces deux auteurs ne sont exacts ni dans la grammaire, ni dans l'orthographe, quoiqu'on puisse étudier chez eux le style et le choix des expressions.

BARTOLI (Minerve), née à Urbin à la fin du 16e siècle, faisait agréablement des vers. Ricciuoli et Scajoli les ont insérés, le premier, dans son Recueil d'églogues, Urbin, 1594; le second, dans son Parnasse poétique, Parme, 1601 et 1611.

BARTOLI (Daniel), savant et laborieux jésuite, né à Ferrare en 1608. Après avoir professé la rhétorique, et ensuite exercé long-temps le ministère de la prédication, il fixa sa résidence à Rome en 1650. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il publia un grand nombre d'ouvrages, tant historiques que de divers genres, tous écrits en langue italienne, parmi lesquels on distingue : I. *Del ghiaccio e della coagulazione*, Rome, 1681, in-4°, ouvrage rare et curieux. II. *Del suono, de' tremori armonici e dell' udito*, Rome, 1680, in-4°, rare. III. *Dell' ortografia italiana*, Rome, 1672, in-12. Mais le plus considérable et le plus connu de ses ouvrages est : IV. *Son Histoire de la compagnie de Jésus*, ainsi divisée par pays. *L'Angleterre*, Rome, 1667, in-fol. *L'Italie*, Rome, 1673, in-fol. *L'Asie*, troisième édition, augmentée de la mission au Mogol, Rome, 1667, in-fol. *Le Japon*, Rome, 1660, in-fol.; et *la Chine*, Rome, 1663, in-fol. Cette collection est rare. La partie de l'Angleterre a été traduite en latin par Louis Jannin, Lyon, 1671, in-4°. L'Asie a été aussi traduite en latin par le même Jannin, Lyon, 1666, et Rome, 1667, in-4°; et la Chine, par le même, Lyon, 1670, in-4°. Ses autres ouvrages ont été rassemblés et publiés à Venise en 1717, 3 vol. in-4°. Les uns et les autres sont estimés. Ce jésuite est regardé par ses compatriotes comme un des premiers écrivains de la langue italienne. Il mourut à Rome en 1685, à 77 ans.

BARTOLI (Pietro-Santi), peintre et célèbre graveur à l'eau-forte, naquit à Pérouse en 1635. Il a beaucoup gravé d'après les grands maîtres, et a publié les recueils suivans : I. *Parerga, atque ornamenta ex Raphaele*, Romæ, in-fol., oblong., 44 pièces. II. *Giove che fulmina li giganti*, d'après Jules Romain, Roma, in-fol., oblong., 8 pièces. III. *Médailles du cabinet de la reine Christine*, Amsterdam, 1742, in-fol., 63 planches. IV. *Admiranda Romanorum antiquitatum ac veteris sculpturæ vestigia*, Romæ, in-fol., obl., 81 pièces. V. *Columna Trajana*, Romæ, 1675, in-fol., obl., 119 pièces. VI. *Columna Antoninia*, Romæ, in-fol., obl., 75 pièces. VII. *Gli antichi sepolcri, ovvero mausolei romani ed etruschi*, Roma, 1697, in-fol., 110 pièces. Cet ouvrage a été traduit en latin, et imprimé à Leyde en 1728, in-fol. VIII. *Recueil des peintures antiques coloriées*, avec une description par le comte de Caylus et Mariette, Paris, 1757, in-fol. Cet ouvrage n'a été tiré qu'au nombre de 30 exemplaires coloriés par Mariette. Il y en a eu un second tirage. *Voyez* Borde. *Le Pitture antiche del sepolcro de' Nasoni*, Roma, 1680, in-fol. X. *Le antiche Lucerne sepolcrali, figurate*, Roma, 1691, in-fol. XI. *Museum odescalcum*, Romæ, 1751 et 1752, 2 vol. in-fol.

BARTOLI (Dominique), poète italien, né en 1629, à Montefegatesi, village de la république de Lucques, et mort en 1698, à l'âge de 68 ans, était issu d'une famille obscure. Il fut très-intimement lié avec le P. Beverini, à qui il donna de sages avis pour sa traduction de l'*Énéide*. Il a publié le Recueil des pièces d'une controverse littéraire, qu'il eut avec Mattei, au sujet d'une paraphrase estimée du Psalmiste dont celui-ci était l'auteur. Cette dispute fut sans aigreur de part ni d'autre, et finit par lier de la plus étroite amitié les deux antagonistes. Le Recueil de ces pièces est intitulé : *L'Asta d'Achille che ferisce per sanare il Salmista Toscano del signore Loreto Mattei Censura Cortese del signor Dominico Bartoli, col breve raconto delle principali cantese dè poete volgari*, Modène, 1695, in-12. Il a laissé en outre un Recueil d'*Odes* ou *Canzoni*, Lucques, 1695, in-12 ; et des *Rime giocose*, qui ne virent le jour que cinq ans après sa mort.

BARTOLI (Joseph), antiquaire du roi de Sardaigne, correspondant de l'Académie des inscriptions de Paris, né à Padoue au mois de février 1717, après avoir fait ses études dans sa patrie, s'adonna d'abord à la poésie, ensuite à la philosophie ; il étudia aussi les lois, et se fit recevoir docteur en 1736. Le dégoût qu'il prit pour le barreau le détermina à ouvrir une espèce d'école de philosophie, de belles-lettres et de langue grecque, qu'il fut bientôt obligé de fermer pour remplir, dans sa ville natale, la chaire de physique expérimentale, qu'il occupa pendant trois ans avec distinction. En 1745, il fut nommé professeur de belles-lettres dans l'université de Turin, et peu de temps après il eut le titre d'antiquaire royal. Ayant obtenu la permission de voyager, il parcourut l'Italie, et vint ensuite en

France, où il forma des liaisons d'amitié avec les gens de lettres et les savans les plus célèbres. Quelque temps après son retour, il mourut à Turin au commencement de la révolution. On a de lui: I. Deux *Dissertations*, in-4°, pleines d'érudition, dont la première contient une notice du Musée public d'inscriptions, ouvert depuis peu à Vérone, et dans laquelle on compare l'usage de l'antiquité figurée et écrite avec celui des observations et des expériences physiques relativement à l'histoire. Dans la seconde, l'auteur cherche à démontrer la beauté d'une inscription grecque placée dans ce même musée. II. *Lettere apologetiche sopra alcuni novellieri e giornalisti*, etc. Turin, sans date, in-4°. Elles avaient pour objet de justifier un programme qu'il avait fait imprimer à Turin en 1746, et dans lequel il avait fait la promesse d'expliquer un ancien dyptique publié par le cardinal Quirini. Les savans écrivirent et demandèrent l'explication promise. Bartoli écrivait depuis long-temps sur ce dyptique, qu'il n'avait point vu, non plus que ses adversaires. Il se détermina à aller à Brescia, où l'on en conservait l'original. La description que le cardinal Quirini en avait donnée se trouva si différente, que Bartoli se crut délié de sa promesse de l'expliquer. Il la remplit cependant en 1757, en publiant : III. *Il vero Disegno delle due Tavolette d'avorio chiamate dittico Quiriniano, ora la prima volta dato in luce da Giuseppe Bartoli*, 1 vol. in-4°, qui renferme trois dissertations relatives à ce dyptique. IV. *La quarta Egloga di Virgilio spiegata*, Rome, 1758, in-4°. Ses poésies sont éparses dans divers recueils. Il a aussi publié : I. *Eponine*, tragédie, Turin, 1768, in-8°. II. *L'homme de Lettres*, 1769, 3 vol. in-12. III. *L'hymen accompagné de l'Amour et du Plaisir*, poème en trois chants, à l'occasion du mariage de madame Clotilde avec le prince de Piémont, Chambéry, 1775, in-8°. IV. *Réflexions impartiales sur les progrès réels ou apparens que les sciences et les arts ont faits dans le dix-huitième siècle en Europe*, 1780, in-8°. Ce savant distingué possédait bien la langue française, et il a même composé quelques opuscules dans cet idiome. L'Académie des inscriptions l'admit au nombre de ses correspondans.

BARTOLINO (Richard). *Voy.* Bartholini.

BARTOLOCCI (Jules), religieux de Citeaux, né à Celano, dans le royaume de Naples, en 1613, professeur de langue hébraïque au collége des Néophytes et Transmarins, à Rome, mourut en 1687, à 74 ans. On a de lui : *Bibliotheca magna rabbinica*, Romæ ex typis cong. de prop. fide, Pars 1, 1675; pars 2, 1678; pars 3, 1683; pars 4, 1693; 4 vol. in-fol. Les trois premiers ont été publiés par l'auteur, et le quatrième par Imbonati, disciple de Bartolocci, qui y en a ajouté un cinquième, sous le titre de : *Bibliotheca latino-hebraica, sive de scriptoribus latinis qui contrà Judæos vel de re hebraicâ scripsère*, etc. Romæ, 1694, in-fol. Ce grand travail de Bartolocci est estimé; cependant il a été critiqué par R. Simon, dans le chap. 6 du tom. 1er de sa *Bibliothèque critique*. Il trouve dans cette bibliothèque, dit-il,

page 369, beaucoup d'érudition juive, mais peu de jugement, et par-dessus tout, une ignorance profonde dans les matières les plus communes qui regardent la critique.

BARTHOLOMEO (André de), Sicilien, surnommé *Barbazza*, à cause de sa longue barbe, vécut dans le 15e siècle, et mourut en 1476. Il reste de lui : I. *Conciliorum, vol.* 4, 1517, 1518. II. *Lecturam in Clementinarum compilationem*, 1516. III. *De testibus ad caput testimonium de testibus*, 1574. IV. *De præstantiâ cardinalium; de cardinalibus legatis à latere*, 1518. V. *Additiones ad commentaria in jus feudorum Ubaldi Baldi*, 1545, in cod. ff., etc.

BARTOLOMMEI (Jérôme), né vers 1584, d'une famille noble de Florence, mort en 1662, fut un des plus célèbres poètes italiens de son temps. On a de lui : I. *Tragœdia*, Rome, 1632 et 1655, in-4°. II. *L'America, poëma eroico, al Christianissimo Luigi XIV Re di Francia e di Navarra*, Rome, 1640, in-fol. Améric Vespuce est le héros de ce poème en 40 chants. III. *Drami musicali Morali*, Florence, 1656, in-4°. IV. *Dialoghi sacri musicali intorno a' diversi soggetti*, Florence, 1657. V. *Didascalia, cive Dottrina comica*, Florence, 1658, in-4°. Les Poésies diverses de Bartolommeo se trouvent dans plusieurs recueils. Ce poète était de l'Académie de la Crusca et de celle de Florence.

BARTOLOMMEI (Mathias-Marie), fils du précédent, né à Milan en 1640, mourut dans la même ville en 1675. Il avait hérité du talent de son père pour la poésie dramatique, et fut, comme lui, des deux Académies de Florence et de la Crusca. Il était très-aimé du grand-duc Cosme III, qui, à son avénement au trône, le chargea d'aller porter cette nouvelle à la cour de France. Il est auteur de six comédies, qui ont toutes été publiées séparément : I. *Amori opera a case*, Florence, 1668, in-12. II. *La Sofferenza vince fortuna*, Florence, 1660, in-8°. III. *Le Gelose cautele*, Bologne, 1669 et 1694. IV. *Il finto marcheze*, Rome, 1676. V. *La Prudenza vince amore*, Venise, 1682. VI. *Amore non vuole inganni*, Bologne, 1697, in-12.

BARTOLOZZI (François), célèbre graveur italien, né avec les plus heureuses dispositions pour son art. Il mérita les succès qu'il obtint en consacrant tous instans de sa vie au travail pour lequel il avait beaucoup de facilité. Il nous a laissé un nombre considérable d'estampes recherchées des amateurs, où l'on admire une grande correction de dessin, et un burin souple et moelleux. Son œuvre est riche en morceaux précieux. Quoique tous généralement estimés ; on distingue néanmoins les noms suivans : I. *Le dictateur Camille, venant délivrer Rome opprimée par Brennus*, d'après Sébastien Ricci. II. Une *Sainte Famille*, d'après Benedetto Lutti. III. Une *Circoncision*, d'après Le Guerchin. IV. La *Femme adultère*, d'après Aug. Carrache, etc. Il était né à Florence en 1730.

BARTON (Élisabeth), née en Angleterre, dans le comté de Kent, se fit convulsionnaire sous le règne de Henri VIII, et s'a-

visa de faire la prophétesse. Ce prince, à qui elle prédit dans les accès de sa frénésie que, s'il épousait Anne de Boulen, il perdrait la couronne, et mourrait un moisaprès son mariage, la fit mettre à mort comme criminelle d'état, le 21 avril 1554. Ce châtiment était sévère; mais cette visionnaire excitait à la sédition en prophétisant. Elle disait que Henri n'était plus roi depuis qu'il était hérétique. Elle était excitée par son curé, prêtre fanatique. Fisher, évêque de Rochester, et le célèbre chancelier Thomas Morus, furent enveloppés dans la condamnation de cette prophétesse, quoique Morus la qualifiât de *sotte nonne*. Ils eurent leurs biens confisqués, et furent détenus en prison pour un temps illimité.

BARTRAM (Jean), savant botaniste, naquit près le village de Derby, dans le comté de Chester, en Pensylvanie, vers 1701. Son grand-père, du même nom, accompagna Guillaume Penn dans ce pays en 1682. Il acquit des connaissances si profondes dans la médecine et dans la chirurgie, qu'il administrait les plus grands secours aux indigens et aux malades dans son voisinage. Il fut le premier Américain qui conçut et effectua le projet d'établir un jardin botanique pour y cultiver les plantes de l'Amérique ainsi que les plantes exotiques. Il fit l'acquisition d'un grand terrain, dans une exposition magnifique, sur les hauteurs du Schuylkill, environ à cinq mille de Philadelphie, dans lequel il forma avec soin le plan d'un grand jardin. Il le planta et l'enrichit d'une grande variété de végétaux les plus curieux et les plus beaux qu'il avait pu se procurer dans ses excursions dans le Canada et dans la Floride. Ces voyages avaient lieu principalement en automne, quand sa présence à la maison était devenue moins nécessaire pour diriger ses travaux d'agriculture. Son ardeur dans ses recherches était telle, qu'à l'âge de 70 ans, il fit un voyage dans la Floride orientale, afin d'en rapporter les productions naturelles. La relation de ces divers voyages a été publiée à Londres. Sa supériorité dans l'histoire naturelle lui attira l'estime des hommes les plus distingués en Amérique et en Europe. Il fut membre de plusieurs sociétés savantes et des académies les plus justement honorées au dehors de l'Amérique; il fut nommé botaniste américain de S. M. B. Georges III, de laquelle place il a continué de jouir jusqu'à sa mort, arrivée en septembre 1777, dans la 76e année de son âge. — Son fils (Williams), fit, en 1773, un voyage dans la Caroline, la Géorgie, la Floride, etc., et en publia la relation à Philadelphie en 1791, in-8°. P. V. Benoit a traduit en français cette *Relation*, 1799, 2 vol. in-8°. Elle offre des détails curieux sur l'histoire naturelle.

BARTSCH (Jean), botaniste et médecin hollandais, fut l'ami du célèbre Linné. Le desir de voyager lui fit accepter avec empressement la place de médecin de la compagnie des Indes hollandaise à Surinam; mais à peine arrivé dans ce pays, où il espérait satisfaire son goût passionné pour la botanique, il fut continuellement entravé par un gouverneur jaloux et méchant, qui ne lui laissait pas un instant de loisir. En moins de six mois, il mourut de chagrin vers 1755.

Linné, vivement affligé de la mort prématurée de son ami, donna son nom à un nouveau genre de plantes. On peut juger de ce qu'il aurait pu être par la suite, par sa *Dissertation sur la chaleur de Surinam*, qu'il envoya à son savant ami.

BARTSCH (Adam), artiste allemand, conservateur du précieux cabinet des estampes de S. M. I. à Vienne, a gravé différentes pièces dans la manière du lavis, d'après les dessins de plusieurs grands maîtres, lesquels sont très-estimées.

BARUCH, prophète, d'une famille distinguée, suivit le prophète Jérémie, son maître, en Égypte, devint son disciple et son secrétaire. Vers l'an 606 avant J.-C., Jérémie lui dicta ses Prophéties menaçantes contre Juda et Israël, et le chargea plusieurs fois d'en aller faire lecture au peuple dans le temple de Jérusalem. Après la mort de ce saint homme, Baruch alla à Babylone faire part à ses frères captifs des prophéties qu'il avait lui-même composées. On ne sait rien de bien certain sur le reste de la vie de Baruch. Les juifs et les protestans ne reconnaissent point le livre de Baruch pour canonique. Snn style a de la noblesse et de l'élévation, et ressemble assez à celui de Jérémie. Il prophétisait vers l'an 607 avant J.-C. Ses prophéties sont en six chapitres; on ne les a plus en hébreu; leur plus ancienne version est en grec.

BARUETH (Jean), né à Bréda en 1709, mort pasteur de l'église réformée à Dort, en 1782, a publié en hollandais beaucoup de mauvais livres, dont une *Histoire du Stathoudérat*, par trop stathoudérienne.

BARUFFALDI (Jérôme), littérateur de Ferrare, né en 1675, mort le dernier de mars 1755, fut aimé du pape Benoît XIV, qui lui accorda diverses dignités ecclésiastiques. Baruffaldi prêcha avec distinction dans plusieurs villes d'Italie, et remplit long-temps la chaire de professeur d'Ecriture sainte à Ferrare. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont Mazzuchelli a donné la notice, qui lui assignent un rang distingué dans la littérature italienne. La notice de Mazzuchelli indique plus de cent ouvrages, tant en latin qu'en italien, tant en prose qu'en vers. Nous ne citerons que les plus remarquables: I. *Dissertatio de Poetis Ferrariensibus*, Ferrare, 1698. II. *Dissertatio de præficis ad illustrationem urnæ sepulchralis, Fl. Quartillæ præficæ*, Ferrare, 1713, in-8°. III. *Della storia di Ferrara*, lib. IX, Ferrare, 1700, in-4°. IV. *Rime scelte de' poeti Ferraresi antichi e moderni*, Ferrare, 1713, in-8°. On remarque parmi ses autres écrits un grand nombre de poëmes et de pièces de théâtre.

BARWICK (Pierre), médecin anglais, né à Wetherstack en Westmoreland. En 1655, il prit le degré de docteur en médecine, et deux ans après, il s'établit à Londres pour pratiquer cette science. En 1650, Charles II, roi d'Angleterre le choisit pour son médecin. Il s'honora par son courage et son dévouement, surtout pour les pauvres, pendant la peste qui ravagea la ville de Londres en 1665. Il fut un des grands défenseurs de la circulation du sang par Harvey. Il n'a laissé d'autre ouvrage que la *Vie de son frère Jean*, théologien anglais; cette vie est écrite en latin, et a été publiée à Bed-

ford en 1721, par Hilkilsh. On lui attribue cependant un Traité imprimé à Londres en 1671, in 4°, sous ce titre : *De iis quæ medicorum animos exagitant.* Il mourut à Venise en 1705, âgé de 86 ans.

BARWICK (le maréchal DE). *Voyez* FITZ-JAMES.

BARZENA (ALPHONSE), jésuite, surnommé : *L'Apôtre du Pérou*, est auteur d'un livre dont voici le titre : *Lexica et præcepta grammatica, item liber confessionis et precum, in quinque, Indorum linguis, quarum usus per Americam Australem, nempe Puguinica, Tenocotica, Catamareana, Guaranica, Natixana, sive Mogaznana*, Peruviæ, 1590, in-fol., livre très-rare, cité par Sotwel dans la *Bibl. Societ. Jesu*, et par Peignot, dans le *Dict. Bibliot.*, tom. 1er. C'est la plus ancienne impression faite à Lima, que l'on connaisse.

BARZIZIIS (CHRISTOPHE DE), enseigna la médecine dans les écoles de la Faculté de Padoue vers le commencement du 16e siècle. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *De Febrium cognitione et curâ liber*, Lugduni, 1517, in-4°. II. *Introductorium, seu Janua ad omne opus practicum medicinæ*, Augustæ Vindelicorum, 1518, in-4°. III. *Introductorium, cum practicâ commentariorum ad nonum Rhasis*, Papiæ, 1594, in-fol.

BARZIZIO. *Voy.* GASPARINI.

BAS. *Voyez* LEBAS.

BASADONNA (JEAN), sénateur vénitien en 1540, fut tout à la fois, poète agréable, savant jurisconsulte et habile négociateur. La république de Venise le fit son ambassadeur auprès du pape Paul III. Il a publié des *Dialogues latins*, imprimés à Venise en 1518.

BASAN (PIERRE-FRANÇOIS), graveur et marchand d'estampes, né à Paris en 1723. Il s'occupa d'abord de la gravure, qu'il quitta ensuite pour s'adonner tout entier à ce commerce dont il étendit les branches avec autant d'honneur et d'avantage pour lui que pour les artistes ses contemporains. On a de lui : I. Un *Ecce homo*, mesure prise en travers, d'après Michel-Ange de Caravage, du recueil de la galerie du comte de Brulh. II. *Saint Maurice*, demi-figure, mesure prise en travers, d'après Lucas Jordano, de la même galerie. III. *Bacchus et Ariane*, mesure prise en travers, d'après le même, du recueil de la galerie de Dresde. IV. Diverses copies de plusieurs estampes rares, de Rembrandt, dont le *Bourguemestre Six*; etc., ainsi que plusieurs pièces qu'il a gravées dans la manière de ce maître. V. *Les Joueurs de cartes*, et *le Grimoire d'Hippocrate*, mesure prise en travers, faisant pendans, d'après Téniers. VI. *Le chanteur gothique*, mesure prise en hauteur, d'après Both. VII. *La Jardinière*, *id.*, d'après Miéris. VIII. Nombre d'autres *Pièces*, d'après divers maîtres flamands et autres, tels que Poëlembourg, Terburg, Schouman, Oudry, etc. IX. *Dictionnaire des graveurs anciens et modernes*, Paris, 1770, 3 vol. in-12, réimprimé en 1789 et en 1809, 2 vol. in-8°, fig., avec une *Notice historique sur l'art de la gravure*, par P. P. Choffard. X. *Recueil de 650 estampes*, d'après les meilleurs maîtres des trois écoles, 6 vol. in-fol. XI. *Recueil de* 125

estampes, d'après les tableaux du cabinet de M. de Choiseul, 1771, in-4°. XII. Plusieurs *Catalogues de tableaux*, de différens cabinets particuliers. XIII. *Recueil de* 450 *estampes* de sujets agréables et paysages, Paris, 1762, 4 tomes en 2 vol. in-fol. XIV. Les *Estampes* des Métamorphoses d'Ovide, de la traduction de l'abbé Banier, Paris, 1767. Cet artiste est mort le 12 janvier 1797.

BASCAPE ou BASILICA S. PETRI (Charles), né à Milan en 1550, mort évêque de Novare en 1615, fonda dans cette ville un collége de clercs réguliers, et devint l'ami intime de Saint Charles Borromée. Il a laissé : I. *Description de quelques Églises de Milan*, Bergame, 1596, in-12. II. Une *Vie de Saint Charles Borromée*, Ingolstadt, 1592; Bruxelles, 1613, in-4°. III. Des *Lettres sur le gouvernement épiscopal*, et beaucoup d'autres ouvrages. On en fait monter le nombre à dix-neuf imprimés et quarante-deux manuscrits.

BASCARINI (Jean), naquit à Ferrare, où il pratiqua la médecine avec beaucoup de réputation; il n'en acquit pas moins dans la chaire, et monta par degrés à la charge de premier professeur de théorie dans les écoles de sa ville natale. Il est auteur de plusieurs ouvrages, mais il ne fit imprimer que le suivant: *Dispensationum medico-moratium canones* 12, Ferrariæ, 1673, in-16.

BASCHENOW (Wassili), architecte russe, mort en 1798, était élève de l'Académie de Moscou, qui le fit voyager en pays étranger. A son retour, en 1765, il fut nommé académicien. Il projeta un plan pour la reconstruction du Kremlin à Moscou. Il a aussi bâti le palais de Zarizin dans le goût gothique; mais ce palais fut démoli bientôt après par les ordres de l'impératrice Catherine II. Sous le règne de Paul Ier, il fut nommé vice-président de l'Académie des arts.

BASCHI (Matthieu), instituteur des capucins, naquit dans le duché d'Urbin en Italie, prit l'habit de frère mineur au couvent de Montefalcone. Une voix qu'il crut entendre, et qui l'avertit d'observer la règle de Saint-François à la lettre, l'engagea à se revêtir d'un habit singulier, semblable à celui du Saint qui lui était apparu. Il se couvrit la tête d'un capuchon pointu, d'où est venu à ses disciples le nom de *capucins*. Il partit peu de temps après pour Rome, et parut ainsi vêtu devant Clément VII, qui, croyant voir un fantôme, lui demanda ce qu'il voulait? « Saint-Père, répondit Matthieu, je suis un frère mineur, enfant de Saint-François. Je veux observer la règle de mon séraphique père, comme il l'observait lui-même. Il est démontré que ce grand Saint ne portait qu'un habit grossier avec un capuchon pointu, sans scapulaire, comme vous me voyez. » Le pontife, après quelques difficultés, approuva sa réforme en 1528. Matthieu Baschi eut des prosélytes et des ennemis. Les frères mineurs le firent mettre en prison; mais ayant obtenu sa liberté, il fut élu vicaire général de son ordre. Il se démit de cette dignité deux mois après; et, ne pouvant obéir après avoir commandé, il sortit de son couvent, déchira son capuce, et continua de prêcher en divers endroits. Il mourut à Venise en 1552.

BASCHI. *Voy.* AUBAIS.

BASCHILOW (SEMEN), historien russe, né vers l'an 1740, mort en 1770, fut interprète à l'Académie de Pétersbourg et ensuite secrétaire du sénat. On a de lui plusieurs livres des *Annales de Micon*, et le *Sudebnick* du czar Iwan Wasiliewitch.

BASEDOW (JEAN-BERNARD), né à Hambourg en 1723, écrivit tour à tour sur la théologie et sur l'éducation. Ses opinions hardies en matière de religion lui ayant suscité une foule d'ennemis et de persécuteurs, il se consacra tout entier à l'éducation, et forma le projet de la réformer en Allemagne. Il publia d'abord une *Adresse aux amis de l'humanité et aux hommes puissans, sur les écoles, les études et leur influence sur le bonheur public, avec le plan d'un traité élémentaire des connaissances humaines*, Hambourg, 1768, in-8°. Il ouvrit bientôt après une souscription pour l'impression de son livre élémentaire, et compta au nombre de ses souscripteurs l'impératrice de Russie et le roi de Danemarck. En 1771, il publia les trois premières parties de son *livre élémentaire* qui eurent un succès prodigieux. Cet ouvrage fut promptement suivi de plusieurs autres destinés à en propager les principes. En 1774, il publia une nouvelle édition fort améliorée de son traité, et bientôt après il résolut de fonder à Dessau un institut d'éducation où il pût lui-même former des élèves qui propageassent un jour sa méthode. Il se donna alors du mouvement pour faire goûter son projet du public, mais le succès ne répondit pas à son attente. Il ne put s'accorder avec les maîtres qu'il s'était adjoints, donna au public des scènes scandaleuses, et renonça en 1778 à la direction de l'établissement. Après ces fâcheux résultats, Basedow s'occupa de nouveau des matières théologiques et contraignit au silence le docteur Semler qui l'avait attaqué. Avant de terminer sa carrière orageuse, il se mêla encore d'éducation, et donna une *Nouvelle méthode d'apprendre à lire*, Hambourg, 1785, in-8°, qui ne fut pas sans succès. Cet infatigable écrivain mourut à Hambourg en 1790. On trouve la liste de ses nombreux ouvrages dans le Lexicon des *auteurs allemands* morts de 1750 à 1800. Outre ceux dont nous avons déjà eu occasion de parler dans cet article, nous citerons encore son traité de l'*Education des Princes destinés au trône*, qui a été traduit en français par Bourgoing, Yverdun, 1777, in-8°.

BASEILHAC (JEAN). *Voyez* COSME.

BASELIUS (JACQUES), né en 1550, mort en 1598 à Berg-op-Zoom, où il était pasteur, a écrit une *Relation du siége* de cette ville en 1588 (en latin), Berg-op-Zom, 1603, in-4°, fort rare.

BASELIUS (JACQUES), petit-fils du précédent, né à Leyde, était pasteur de Kerkwerwen en Zélande, et a laissé une histoire ecclésiastique des Pays-Bas, qui va jusqu'au commencement du 16e siècle; elle a pour titre: *Sulpitius Belgicus, sive historia religionis instauratæ, corruptæ et reformatæ in Belgio et à Belgis*, Leyde, 1657, in-12. On a encore de lui en hollandais un ouvrage intitulé: *Notables exploits de guerre dans les Pays-Bas*, Bréda, 1615, in-4°; une *Vie de Boxhom*, en latin.

BASELIUS (NICOLAS), chirurgien flamand, est auteur d'un traité d'astronomie, publié sous ce titre : *Descriptio cometæ quæ apparuit 14 nov. anno 1577, unà cum prognosticis anni calamitosissimi*, 1578, Anvers, in-4°.

BASELLI (BENOIT), de San-Pellegrino, dans le Bergamasque, médecin et chirurgien. Il étudia la médecine à Padoue sous Jérôme Massaria, Fabrice d'Aquapendente et Campo Longo. En 1594, il voulut être admis dans le collége des médecins de sa patrie ; mais on refusa de l'adopter, parce qu'il exerçait la chirurgie, vieux préjugé que l'état de clerc des anciens médecins a trop long-temps soutenu, et que les meilleures raisons ont eu tant de peine à détruire. Ce fut pour combattre ce vieux préjugé que Baselli composa un ouvrage où il fait un éloge pompeux de la chirurgie : *Apologia, quâ pro chirurgiæ nobilitate strenuè pugnatur, libri tres*, Bergame, 1604, in-4°. Il est mort le 17 mai 1621.

BASHAW (ÉDOUARD), non-conformiste des plus ardens. Il avait étudié à l'église du Christ à Oxford, où il prit ses degrés. Il reçut les ordres à Exeter. C'était un homme de beaucoup de talent, mais d'un caractère violent. Il fut mis à Newgate pour avoir refusé de prêter le serment d'allégeance et suprématie, et il mourut en prison en 1671. On a de lui deux *Dissertations anti-sociniennes*, et une autre *Dissertation sur la monarchie absolue et politique*.

BASHUYSEN (HENRI-JACQUES VAN), théologien savant, né à Hanau en 1679. Il a été professeur de langues orientales et d'histoire ecclésiastique à Hanau, ensuite professeur de théologie, et membre de la société royale de Berlin. Il avait chez lui une presse, dont plusieurs ouvrages curieux sont sortis ; les principaux sont : Le *Commentaire sur le Pentateuque* d'Abarbanel, 1710 ; *Commentaria Scripturaria*, Genève, 1707 ; un *Psautier hébreu*, 1712, in-12, avec des notes abrégées de quelques rabbins. Il mourut en 1758.

BASILE (SAINT), prêtre de l'église d'Ancyre, se signala par son attachement à la foi chrétienne, et souffrit le martyre sous l'empereur Julien, en 362.

BASILE (SAINT), surnommé *le Grand*, naquit vers la fin de 329 à Césarée en Cappadoce, de parens chrétiens, originaires du Pont, et connus par leur piété. Il alla continuer ses études à Constantinople et à Athènes, où il cultiva l'amitié de S. Grégoire de Nazianze. Il ne trouva presque rien dans cette dernière ville qui répondît à son ancienne réputation ; on n'y était occupé que de bagatelles. Il revint bientôt à Césarée, et plaida quelques causes avec succès. Dégoûté du barreau et du monde, il alla s'ensevelir dans un désert de la province de Pont, où sa sœur Macrine et sa mère Émélie s'étaient déjà retirées. Saint Grégoire de Nazianze et plusieurs autres vinrent se former à la vertu dans cette solitude. Basile écrivit pour eux, en divers temps, plusieurs avis que la plupart des moines ont pris pour leur règle, et où les fondateurs des monastères occidentaux ont puisé bien des points de leurs constitutions. Après la mort de l'évêque de Césarée, en 369, Ba-

sile, fut, contre sa volonté, choisi pour lui succéder. L'empereur Valens, partisan des ariens, voulut l'engager dans cette secte. Il lui envoya Modeste, préfet d'Orient, pour le gagner par des promesses ou l'intimider par des menaces; rien ne put l'ébranler. Le préfet, surpris et irrité, lui dit qu'il devait craindre qu'on ne lui ravît ses biens, sa liberté, sa vie même. «Ces menaces ne m'effraient pas, lui répondit Basile, quiconque n'a rien, ne craint point la confiscation. Tous les endroits m'étant indifférens, comment l'exil sera-t-il une punition pour moi? Si vous m'enfermez dans une prison, j'y aurai plus de plaisir que les courtisans auprès de Valens. A l'égard de la mort, elle sera pour moi un bienfait; elle me réunira à l'Être Suprême.» Modeste, encore plus étonné, s'écria que personne n'avait jamais osé lui parler si hardiment. «C'est, répliqua Basile, avec une sainte confiance, que vous n'avez pas encore eu affaire à un évêque. Dans le cours ordinaire de la vie, nous sommes les plus doux et les plus soumis de tous les hommes; mais quand il s'agit de la religion, nous méprisons tout pour Dieu, sans que rien soit capable de nous ébranler.» Cette magnanimité désarma pour quelque temps Valens. Les ariens voulurent faire exiler Basile. Ce prince faible y consentit, et se rétracta. Le saint évêque travailla ensuite à apaiser les différends qui divisaient les Églises d'Orient et d'Occident, au sujet de Mélèce et de Paulin, tous deux évêques d'Antioche. Il mourut en 379. D. Julien Garnier et D. Prudent Maran ont donné une très-belle édition de ses *Œuvres*, en 3 vol. in-fol., avec une traduction latine, 1721, 1730. On trouve des *Sermons*, des *Lettres*, traduites en français par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1691 et 1692, 2 v. in-8°, des *Commentaires*, des *Traités de Morale*, des *Homélies*. Son *Décameron* ou *Recueil de discours sur l'ouvrage des six jours de la création*, est regardé comme le meilleur de tous ses écrits. Dans les ouvrages de ce grand archevêque, tout respire une pureté, une élégance que la solitude n'avait pu altérer. Son style est majestueux, ses raisonnemens suivis, son érudition variée. Sa *Morale chrétienne* a été traduite en 1661, in-12, par Hermant, qui a écrit sa Vie, 2 vol. in-4°. Le duc de Luynes a traduit les *divers ouvrages de piété de S. Basile*, Paris, 1664, in-8°, et Guillaume Le Roy, abbé de Haute-Fontaine, les *Règles de la morale chrétienne*, Paris, 1633, in-12. Christ. Fréd. Matthæi a publié à Moscou, en 1775, in-4°, trois *Homélies* inédites de Basile, avec cinq pareillement inédites de Jean Xiphilin.

BASILE, pieux et savant archevêque de Séleucie en Isaurie, fut déposé l'an 561, dans le concile général de Calcédoine, pour avoir eu la faiblesse de souscrire le faux concile d'Éphèse en faveur d'Eutychès; mais ayant bientôt reconnu sa faute, il fut rétabli et reçu à la communion des orthodoxes. On a de lui quarante *Discours* et plusieurs *Homélies*, imprimées avec les ouvrages de S. Grégoire Thaumaturge, en 1622, et dans la Bibliothèque des Pères. Une *Vie de Sainte Thècle*, Anvers, 1608.

BASILE Ier, le Macédonien,

empereur d'Orient, né dans un bourg près d'Andrinople en Macédoine de parens très-pauvres, porta les armes en qualité de simple soldat, et fut fait prisonnier par les Bulgares. Échappé de sa prison, il vint à Constantinople, n'ayant qu'une besace et un bâton. L'empereur Michel le fit son écuyer, puis son grand-chambellan, et l'associa enfin à l'empire. Basile, de mendiant devenu empereur, voulut retirer Michel de ses désordres. Ce prince, ennuyé d'avoir un censeur dans un homme à qui il avait donné la pourpre, résolut de le faire mourir. Basile le prévint, et jouit seul de l'empire en 867. Il donna ses premiers soins à fermer les plaies de l'Église et celles de l'État; il remit sur le trône patriarcal Ignace, et en chassa Photius, qu'il rétablit un an après. Il se fit craindre des Sarrasins d'Orient, et s'empara de Césarée. Le trésor public était épuisé par les profusions de Michel. Une sage économie remplit ce vide; tous les exacteurs furent recherchés et punis. Les complices des débauches du dernier empereur furent condamnés à rendre la moitié des folles largesses dont ils avaient été gratifiés. Après un règne de dix-sept ans, Basile fut tué, en 886, à la chasse par un cerf, qui lui enfonça son bois dans le ventre. Il laissa la réputation d'un prince doux, faible et néanmoins ambitieux. Photius le séduisit en lui dressant une généalogie, par laquelle il le faisait descendre de parens illustres. C'est sous son règne que les Russes embrassèrent le christianisme et la doctrine de l'Église grecque. On a de lui quelques *Lettres* dans la Bibliothèque des Pères; et des *Avis à son fils Léon*, dans l'*Imperium Orientale* du P. Banduri. Ce dernier écrit a été traduit en français par l'abbé Convoleaux, Nantes, 1782, in-12.

BASILE II, successeur de Zimiscès, l'an 976, dans l'empire d'Orient, était fils de l'empereur Romain-le-Jeune. Il naquit en 956. Son frère Constantin, qui lui fut donné pour collègue, n'eut que les apparences du pouvoir. C'était un prince sans vertus et sans talens, qui ne jouit d'une ombre d'autorité que pour se livrer à la débauche. Basile ne lui ressemblait en rien; il avait de la valeur, de l'équité, de la vertu; mais il aima trop la gloire, et ne protégea pas les lettres. Il y eut deux révoltes sous son règne; d'abord celle de Bardas Sclerus, qui fut vaincu dans la Perse par Phocas. Ce dernier général, ne se croyant pas assez récompensé de ce service, forma la seconde; sa défaite et sa mort rétablirent la tranquillité. Basile alors tourna ses armes contre les Bulgares, en tua cinq mille dans une bataille, en 1014, et en fit quinze mille prisonniers, qu'il traita avec une inhumanité singulière. Les ayant partagés par bandes de cent, il fit crever les yeux à 99 de chacune, et n'en laissa qu'un au centième, pour conduire les autres à leur roi, qui ne survécut que deux jours à la vue de tant d'infortunés. Ce cruel spectacle jeta la consternation parmi les Bulgares, qui, craignant la même destinée, se rangèrent sous l'obéissance de l'empereur de Constantinople. Les Sarrasins, qui faisaient des courses sur les terres de l'empire, furent aussi vaincus et dissipés. Basile, heureux dans toutes ses expéditions, et ayant occupé le

trône plus long-temps qu'aucun de ses prédécesseurs, mourut en 1025, à 70 ans; il en avait régné cinquante.

BASILE, médecin, chef des *Bogomiles*, hérétiques de Bulgarie (ainsi nommés de deux mots esclavons : Bog, qui signifie Dieu, et Milotti, qui veut dire ayez pitié de nous), attaqua, vers l'an 1110, le mystère de la Sainte-Trinité. Il avança que Dieu avait eu, avant Jésus-Christ, un autre fils nommé Sathanaël, qui, s'étant révolté contre son père, avait été chassé du ciel avec les anges compagnons de sa révolte, et s'était établi sur la terre; que c'était lui qui avait trompé Moïse, en lui donnant la loi; que J.-C., envoyé pour détruire sa puissance, l'avait renfermé dans l'enfer, et avait retranché la dernière syllabe de son nom; en sorte qu'il ne se nommait plus que Sathanas. Il rejetait la résurrection, les livres de Moïse et l'eucharistie, regardait le baptême comme inutile, proscrivait les églises comme autant d'habitations du démon, et ne voulait point d'autres prières que le *pater*. Les deux démoniaques dont il est parlé dans l'Ecriture, qui habitaient dans les sépulcres, lui paraissaient désigner les prêtres et les moines, qui habitent les églises où on garde les os de morts, c'est-à-dire les reliques. Il comparait aussi les moines enfermés dans leurs monastères aux renards, qui, selon le langage de l'Évangile, ont leurs tanières. Il était cependant lui-même, ainsi que ses disciples, habillé en moine. Il condamnait de plus l'usage de la viande et des œufs. Il déclamait contre le mariage, et permettait la communauté des femmes. Comme il enseignait avec le plus grand secret, on usa de ruse pour le convaincre. L'empereur de Constantinople, Alexis Comnène, feignit de vouloir embrasser ses principes, et Basile, flatté de l'honneur d'avoir un disciple si illustre, débita sa doctrine le plus élégamment qu'il lui fut possible. Mais pendant qu'il parlait, un secrétaire, caché par ordre du monarque derrière un rideau, écrivait, jusqu'au moindre mot, tout ce que le médecin dogmatisant disait. Alors l'empereur convoqua un concile à Constantinople; Basile y soutint ses opinions, et déclara qu'il était prêt à tout, plutôt que de se rétracter. On lui permit d'opter entre le bûcher et la croix. Il choisit le bûcher, et s'y précipita (en 1110), persuadé que les anges viendraient le délivrer.

BASILE, imposteur, né en Macédoine, excita une révolte dans l'empire d'Orient, l'an 934. Il voulut se faire passer pour Constantin Ducas, mort depuis quelques années, et, à la faveur de ce nom chéri du peuple, il se flatta de s'élever à la place de Romain qui régnait alors. Basile était d'un esprit audacieux, entreprenant, rusé, habile à profiter de toutes les circonstances qui s'offraient, ou qu'il faisait naître. Il avait caché ses talens et ses desseins jusqu'au moment où les malheurs de l'État furent devenus favorables à son ambition : alors il leva le masque; et les grands, le peuple, les officiers et les soldats s'offrirent à le seconder. Romain voyant sa cour diminuer, et celle de Basile grossir de jour en jour, ne se crut plus en sûreté; il ne voulut pas cependant faire arrêter tous ceux qui lui étaient suspects : il se con-

tenta de faire écarter leur chef, et de lui faire couper une main pour intimider ses complices. Basile, guéri de sa blessure, se fit mettre une main de cuivre, dont il apprit à manier les armes aussi adroitemen tque de l'autre. Il eut encore recours à ses anciens artifices; il réunit ses partisans, et s'empara d'un fort, d'où il fit des courses aux environs. On conçut de grandes inquiétudes. Il fallut envoyer des troupes réglées pour détruire les rebelles, ou du moins les dissiper. On les attaqua comme des ennemis de l'empire, et l'on amena Basile chargé de chaînes à Constantinople, où il fut brûlé vif.

BASILE, surnommé L'OISEAU, l'un des courtisans de l'empereur Constantin VII Porphyrogénète, parvint, à force d'adresse et de dissimulation, à détrôner Romain Lécapène qui régnait avec Constantin, et à le faire exiler. Après la mort de l'empereur Constantin, Basile, ayant conspiré contre Romain le jeune, son fils et son successeur, fut découvert, et devint fou au moment où il fut arrêté. Il fut transporté dans l'île de Proconnèse, où il mourut vers 961.

BASILE, patricien de Constantinople, sous l'empereur Constantin Porphyrogénète, vers l'an 930 de J.-C., avait composé un *Traité sur la tactique navale*, dont les fragmens, qui nous sont parvenus, ont été publiés pour la première fois dans la *Bibliothèque grecque* de J. Albert Fabricius.

BASILE (VALENTIN), né en 1394, s'adonna pendant plusieurs années à l'alchimie; mais ayant reconnu la fausseté de cette science mystérieuse, il se mit à préparer des médicamens, et se fit médecin. Basile est le premier qui ait établi le sel, le mercure et le soufre comme principes chimiques des mixtes, et qui ait décrit le sel volatil huileux, dont Sylvius de le Boë s'est fait honneur. Il a encore enrichi la médecine de plusieurs préparations d'antimoine; il passe même pour le premier qui ait fait prendre ce minéral intérieurement. Ses écrits ont été publiés en haut allemand, ainsi qu'ils étaient sortis des mains de l'auteur; on en a cependant un petit nombre qui ont été traduits en latin sous ces titres: I. *De Microcosmo, deque magno mundi mysterio et medicinâ hominis*, Marpurgi, 1609, in-8°. II. *Azoth, sive Aureliæ occultæ partes; duorum philosophorum materiam primam, et decantatum illum lapidem philosophorum filiis hermetis solidè, perspicuè et dilucidè explicantes*, etc. Francofurti, 1613, in-4°; Argentorati, 1613, in-8°. Dans le quatrième volume du Théâtre chimique, on trouve encore un ouvrage intitulé *Opus præclarum ad utrumque*, en français, Paris, 1660, in-12, 1669, in-8°. III. *Practica, unà cum duodecim clavibus et appendice*, Francofurti, 1618, in-4°. Dans le *Tripus Aureus* de Mayer, *ibid.*, 1677, 1678; dans le *Musæum hermeticum*, Parisiis, 1624, in-8°. IV. *Apocalypsis chimica*, Erfurti, 1624, in-8°. V. *Currus triumphalis antimonii*, Amstelodami, 1671, 1685, in-12. Tolosæ, 1647, in-8°. VI. *Tractatus chymico-philosophicus de rebus supernaturalibus et naturalibus metallorum et mineralium*, Francofurti, 1676, in-8°. Basile passe pour le père de la chimie moder-

ne, et pour le fondateur de la pharmacie chimique.

BASILE, prince de Moldavie, dans le 17e siècle, fit peser sur ses sujets un joug si tyrannique, qu'ils se révoltèrent au bout de quelques années, le chassèrent, et choisirent pour le remplacer Étienne XII, dit *Burduze* ou *Le Gros*. Basile, secouru par son beau-père Bogdan-Kiemielniski, hetman des Cosaques, fit quelques tentatives pour recouvrer ses états; mais elles furent toujours malheureuses. Il passa le reste de sa vie dans un état obscur.

BASILE (Jean-Baptiste), comte de Torone, poète napolitain, du 17e siècle, mourut vers l'an 1637. Ses ouvrages, écrits en langue napolitaine, sont : I. *La muse napolitaine*, Naples, 1635, 1647, 1669 et 1678 in-12. II. *Lo Cunto de li Cunti, ovvero lo trattenimento de li peccerille*, Naples, 1637, in-12. III. *La Vajasseide*, poème en 5 chants de Jules-César Cortese, édition accompagnée de quelques morceaux en prose napolitaine, de Basile. Ses poésies *Opere poetiche*, ont été imprimées à Mantoue en 1613, in-12. Il a donné aussi une édition de M. Pietro Bembo, Naples, 1615, in-8°, et de plusieurs autres écrivains.—Adrienne Basile, sa sœur, naquit à Mantoue, et se fit admirer par son esprit, ses talens et son extrême beauté. On ne l'appelait que la *belle Adrienne;* on fit tant de vers pour elle, qu'on en forma un très-gros recueil, publié en 1623, sous le titre de *Teatro della gloria d'Adriana.* Elle cultivait elle-même la poésie, et était bonne musicienne.

BASILE (Ambroise), né à Condom, et mort à Paris vers 1800, avait été secrétaire de M. de Montazet, archevêque de Lyon; il a fait réimprimer quelques ouvrages avec des notes, parmi lesquels on remarque *l'Éducation des filles* par Fénelon, augmentée d'un avertissement curieux, Paris, 1763, in-12. Il est auteur de plusieurs éloges restés manuscrits.

BASILICO (Ciriaco), auteur napolitain, vécut dans le 17e siècle, et traduisit le *Moretum*, poème attribué par quelques-uns à Virgile, et par d'autres à Cornélius Sévérus, et *de' Successi di Eumolpione*, du latin de Petronius Arbiter, 1678.

BASILICO (Jérôme), Sicilien, jurisconsulte célèbre du 17e siècle, a composé, parmi beaucoup d'ouvrages, celui-ci, qui est encore estimé : *Decisiones criminales magnæ regiæ Curiæ regni Siciliæ*, 1691, in-fol. Il reste aussi de lui plusieurs *Discours académiques*.

BASILIDE, hérésiarque d'Alexandrie, mort sous Adrien vers l'an 130, fut disciple de Ménandre, et maître de Marcion. Son système bizarre était un mélange confus de pythagoricisme, de judaïsme et de christianisme. Il prétendait que l'Être Suprême, voulant adoucir le triste sort des humains, avait envoyé sur la terre son premier fils, ou la première des intelligences; mais que celui-ci ne prit que l'apparence humaine, sous les traits de Simon le Cyrénéen, qui fut crucifié, et remonta au ciel sans jamais avoir été connu de personne. Il expliquait les combats de la raison et des passions, par le moyen de deux ames, qui existaient, suivant lui, dans chaque homme. Son symbole, appelé *Abraxas*, était

une espèce de talisman, qui représentait le nombre mystérieux de 365, qu'il jugeait être le plus agréable à l'intelligence céleste, parce que l'année était composée de 365 jours. Selon lui, le soleil était le séjour de l'intelligence suprême qui gouverne le monde. Il avait écrit 24 livres sur l'Évangile; on en trouve quelques fragmens dans le *Spicilège* de Grabbe. Il avait aussi fait un évangile à sa mode; mais il ne nous est point parvenu. Sa secte subsistait encore du temps de Saint Jérôme.

BASILINE, seconde femme de Jules Constantin, et mère de l'empereur Julien, embrassa la religion chrétienne, et devint bienfaitrice de l'Eglise d'Éphèse, à laquelle elle donna des terres. Ayant adopté depuis l'hérésie d'Arius, elle persécuta et fit exiler Saint Eutrope, évêque d'Andrinople.

BASILISQUE, empereur d'Orient, frère de Vérine, femme de Léon I[er], devint général d'armée, consul et patrice, et fut chargé de la guerre contre Genséric, qui s'était rendu maître de l'Afrique. mais les Ariens, craignant de voir détruire la puissance d'un roi qui était de leur secte, corrompirent la fidélité de Basilisque par la promesse de l'empire. Ce général donna le temps au roi vandale de rassembler des troupes et une flotte qui dispersa ou brûla celle des Romains. Basilisque fut obligé de se cacher jusqu'à ce que sa sœur eût calmé son époux. Après la mort de ce prince, en 474, il usurpa l'empire, et fut bien accueilli par le peuple de Constantinople. Il favorisa les Ariens, protégea les Eutychéens, et persécuta les Orthodoxes. Zénon l'Isaurien, légitime empereur, qui avait été obligé de prendre la fuite, revint à Constantinople avec une armée. Vérine, le peuple et le sénat lui en ouvrirent les portes. Basilisque n'eut d'autre asile qu'une église de catholiques qu'il avait persécutés. Zénon se fit livrer l'usurpateur, avec sa femme et ses enfans, et les fit renfermer dans une tour d'un château de Cappadoce. On les jeta dans une citerne sèche, où ils moururent bientôt de froid et de faim. Pendant sa courte administration, Basilisque ne fit usage de sa puissance que pour piller les peuples et les accabler d'impôts. Il avait pour principe, « qu'un roi qui veut gouverner avec autorité doit dévorer la haine que ses injustices inspirent. » Il fut assez infame pour souffrir qu'Harmace, son neveu, entretînt un commerce criminel avec Zénonide sa femme. De son temps, une partie de Constantinople fut réduite en cendres, et l'on regretta surtout la bibliothèque publique, qui renfermait, dit-on, plus de cent vingt mille manuscrits. De ce nombre se trouvaient les 48 livres de l'Iliade et de l'Odyssée, écrits en lettres d'or sur l'intestin d'un serpent, dans une longueur de plus de 100 pieds.

BASILOWITZ. *Voyez* IVAN.

BASIN (THOMAS), natif de Rouen, fut évêque de Lisieux sous Charles VII; mais, contraint de s'expatrier sous Louis XI, il se retira d'abord à Louvain, où il enseigna le droit. De là il passa à Trèves, et s'établit enfin à Utrecht: il y fut vicaire de l'évêque David de Bourgogne, et Sixte IV lui conféra le titre d'archevêque de Césarée en Syrie. Il mourut à Utrecht le 30 décembre 1491. On lit son épitaphe et celle de Nicolas

Basin, son frère, ainsi que de Catherine de Quesnay, épouse du dernier, sur une tombe dans le chœur de l'église de Saint-Jean. Mattheus, dans le second volume de ses *Analecta veteris ævi*, a imprimé un *Récit de ce qui s'est passé en Hollande et dans le diocèse d'Utrecht en* 1481, 1482, 1483, extrait d'un ouvrage plus considérable de Thomas Basin.

BASIN. *Voyez* Besons.

BASIN (Simon), dominicain, né à Paris en 1608, mort dans la même ville le 18 juillet 1671, fut chapelain d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII. Il écrivit plusieurs ouvrages, des *Sermons*, des *Odes*, qui n'ont point été publiés.

BASIN (Bernard), espagnol, a composé, au commencement du 16e siècle, un traité *De artibus magicis et magorum maleficiis*, Paris, 1506, in-8°.

BASINE, femme de Basin, roi de Thuringe, quitta son mari pour venir en France épouser le roi Childéric Ier. « Si j'avais cru, dit-elle à ce prince, qui avait été son amant, trouver au-delà des mers un héros plus brave et plus galant que vous, je serais allée l'y chercher. » Clovis Ier naquit de ce mariage l'an 465. — Une autre Basine, fille de Chilpéric et d'Audovère, fut violée par les domestiques de Frédégonde, sa belle-mère, digne d'être servie par de tels monstres. Après avoir consommé l'outrage, ils coupèrent les cheveux de la victime de leur brutalité, et la renfermèrent dans un couvent à Poitiers.

BASINGE (Jean), littérateur célèbre du 13e siècle, naquit à Basingstoke dans le Hampshire, dont il porta aussi le nom. Il fit ses études à Oxford, et ensuite à Paris, où il séjourna plusieurs années. Il entreprit le voyage d'Athènes, d'où il rapporta en Angleterre un grand nombre de manuscrits grecs. Il se distingua par l'étendue de ses connaissances, relativement au temps où il vécut, et ne contribua pas peu à répandre le goût de la littérature grecque. Il fut archidiacre de Londres, et ensuite de Leicester. Il mourut sous le règne de Henri III, en 1252. On lui doit des sermons et un ouvrage intitulé *Particulæ sententiarum per distinctiones*, et quelques traductions du grec en latin.

BASIRE (Isaac), théologien anglican, natif de l'île de Jersey, en 1607, mort en 1676, fut d'abord chapelain de Charles Ier. Pendant les troubles auxquels fut en proie la Grande-Bretagne, Basire parcourut une grande partie de l'Orient, dans l'intention de propager la doctrine de l'Église anglicane. Il ne revint en Angleterre que quand il eut appris la nouvelle de la restauration, et il y fut nommé chapelain de Charles II. Les ouvrages qu'il a laissés sont : I. *Diatriba de antiquâ Ecclesiæ britannicæ libertate*, Bruges, 1656, in-8°. II. *Deo et Ecclesiæ sacrum*. III. *Lettres à sir Richard Brown*, contenant la relation de ses voyages. IV. *Histoire du presbytérianisme anglais et écossais*, Londres, 1659 et 1660, in-8°.

BASIRE, montra de bonne heure du goût et des dispositionss pour la gravure. Il nous a laissé plusieurs pièces d'après Le Guerchin et autres grands maîtres. On distingue surtout sa grande estampe, faite en 1771, qui représente l'*Entrevue de François I et de Henri VIII, à cheval,*

boussole, compilation prise par Basmadjy dans les livres latins. XI. *Le petit Atlas* d'Hadjy-Khalfa, in-fol. XII. *Tables chronologiques* du même. XIII. *Annales Ottomanes de Neima*, 2 vol. in-fol. XIV. *Annales de Rachid-Effendi, historiographe impérial*. XV. *Guerre de Bosnie*, depuis 1736, jusqu'en 1739, par Omar-Effendi. XVI. *Dictionnaire persan-turc*. Tous ces ouvrages sont en langue turque.

BASMAISON (Jean de), jurisconsulte, né à Riom en Auvergne, avocat de Vic-le-Comte, mort vers 1600. Sa province le députa en 1576 aux États de Blois, et il le fut ensuite vers Henri III dans deux autres circonstances. Il a composé une bonne *Paraphrase sur la coutume d'Auvergne*, et un *Traité sur les fiefs et arrière-fiefs*, 1608, in-8°.

BASNAGE (Benjamin), ministre protestant à Carentan, sa patrie, né en 1580, fut considéré et employé dans sa communion. On a de lui un *Traité de l'Église*, estimé par ceux de son parti. Il mourut en 1652, âgé de 72 ans.

BASNAGE (Antoine), fils aîné du précédent, ministre à Bayeux, puis à Zutphen en Hollande, où il se retira après la révocation de l'édit de Nantes, mourut en 1691. —Son fils Samuel Basnage de Flottemanville, fut également ministre à Bayeux et à Zutphen. Il a laissé des *Annales politico-ecclesiastiques* en latin, Rotterdam, 1706, 3 vol. in-fol., beaucoup moins estimées que *l'Histoire de l'Église*, de son cousin, dont nous allons parler; et une *Critique* des Annales de Baronius, in-4°, pour servir de supplément à celle de Casaubon, mais dans laquelle il était un peu trop controversiste. Ce savant, né à Bayeux, mourut en 1721.

BASNAGE DU FRAQUENAY (Henri), fils puîné de Benjamin, naquit à Sainte-Mère-Église, près de Carentan, le 16 octobre 1615. Ayant embrassé le parti du barreau, il s'établit à Rouen, et y acquit la réputation d'un des plus éloquens orateurs de son siècle. Il mourut le 20 octobre 1695, à Rouen, âgé de 80 ans. Il est auteur d'un *Traité des Hypothèques*, in-4°, 1687, 1724, et d'un excellent *Commentaire sur la coutume de Normandie*, 2 vol. in-fol., 1678, réimprimés plusieurs fois. Les œuvres complètes de Basnage ont été publiées à Rouen, 2 vol. in-fol., 1709, 1776.

BASNAGE DE BEAUVAL (Jacques), fils aîné du précédent, naquit le 8 août 1653. Il étudia à Saumur sous Tanneguy Lefebvre, et ensuite à Genève sous le célèbre Jurieu. Il exerça le ministère à Rouen, sa patrie et ensuite en Hollande, où il s'était retiré. Basnage, quoique réfugié dans les pays étrangers, fut toujours attaché à sa patrie. Lorsque l'abbé Dubois, depuis cardinal, vint à la Haye, en 1716, le duc d'Orléans lui conseilla de se conduire en tout par les avis de Basnage. Les services qu'il rendit alors lui valurent la restitution de tous les biens qu'il avait laissés en France. On a de lui divers ouvrages : I. *Histoire de l'Église*, en français, 2 vol. in-fol., Rotterdam, 1699, et La Haye, 1723, qui est une des meilleures de celles qu'on ait faites pour les protestans. *L'Histoire des Églises réformées*, qui se trouve dans ce livre, a été donnée séparément, 1725, 2 vol. in-4°. II. *L'Histoire des Juifs, depuis J.-C. jusqu'à présent*, La Haye,

1716, 15 vol. in-12. Ce livre, plein d'érudition, obtint le plus grand succès. L'abbé Dupin ne fit pas difficulté de le faire imprimer à Paris, 1710, 7 vol in-12, après se l'être approprié, en y faisant quelques corrections. Les savans qui veulent s'instruire des dogmes, des cérémonies et de l'histoire de la nation juive, le lisent encore avec fruit ; il renferme néanmoins beaucoup de choses peu intéressantes, et le style en est faible. III. Les *Antiquités judaïques*, 1713, 2 vol. in-8°. IV. *Dissertation sur les duels et la chevalerie*, Amsterdam, 1720, in-8°, imprimée aussi dans l'*Histoire des ordres de chevalerie*, 1716, 4 vol. in-8°. V. Les *Annales des Provinces-Unies, depuis la paix de Munster*, 2 vol. in-fol., La Haye, 1719 et 1726; assez bonnes, principalement pour la partie qui regarde les derniers temps de la république. C'est là apparemment l'ouvrage qui a donné occasion à cette antithèse d'un écrivain célèbre : « Que Basnage était plus propre à être ministre d'État, que d'une paroisse. » VI. Un *Traité de la Conscience*, en 2 vol. in-8°. VII. Des *Sermons*, moins lus que ses ouvrages historiques. VIII. *Thesaurus monumentorum, etc.* (*Voyez* CANISIUS.) IX. Le *Grand tableau de l'Univers*, ou l'*Histoire des événemens de l'Église depuis la création du monde*, Amsterdam, 1714, in-fol. Il mourut en décembre 1723, laissant une fille mariée. On a encore de lui un livre dont les catholiques peuvent se servir comme les protestans : c'est son *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, avec des figures par Romain de Hooghe, Amsterdam, 1704, in-fol. ; l'in-4°, 1706, est moins recherché. Son style manque d'élégance. Basnage est plus estimé comme savant que comme écrivain.

BASNAGE DE BEAUVAL (HENRI), fils du précédent, né à Rouen l'an 1656. Il fut avocat au parlement de Normandie, comme son père. Réfugié en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes, il s'y était annoncé par un *Traité de la Tolérance*, 1684, in-12. Il mourut à La Haye, en 1710, à 51 ans. Bayle, ayant discontinué ses Nouvelles de la république des Lettres, Basnage leur fit succéder l'*Histoire des ouvrages des Savans*. Ce journal, en 24 vol. in-12, fut commencé en septembre 1687, et finit au mois de juin 1709. Il contient de très-bons extraits; mais le style en est souvent recherché. Constamment impartial, il respectait les différens partis et les différentes religions, On a encore de lui une édition de Furetière, en 3 vol. in-fol., 1701 ; le *Dictionnaire universel*, imprimé à Trévoux en 1704, 3 vol. in-fol. (et poussé depuis jusqu'à 8 vol. in-fol.), en est une fidèle copie. On n'y a pas changé un seul mot, à l'exception de quelques additions étrangères à un dictionnaire de la langue. Cependant, on a supprimé les noms de Furetière et de Basnage, et le nouvel éditeur, en le dédiant au duc du Maine, le lui annonce comme un ouvrage tout nouveau. Les Basnages étaient destinés à être volés : *Voyez* l'article précédent.

BASS (ÉDOUARD), docteur en théologie, premier évêque du Massachussetts, naquit à Dorchester le 23 novembre 1726. Il prit ses dégrés au collége de Harvard en 1744. Il résida à Cambridge,

pour continuer ses études théologiques. Il fut ordonné en Angleterre. En 1796, il fut élu à l'unanimité par la convention des protestans des églises épiscopales du Massachussetts, à la place d'évêque. Il mourut le 10 septembre 1803. C'était un théologien profond, et un savant critique.

BASSÆUS (Nicolas), célèbre imprimeur allemand qui vivait à Francfort-sur-le-Mein, vers la fin du 16me siècle. On lui doit l'impression d'un grand nombre d'ouvrages de médecine et de botanique, et surtout celle des ouvrages de Tabernæmontanus, célèbre botaniste. Bassæus a donné, sous son nom, les figures de l'*Icones Plantarum*, ouvrage du même auteur. C'était alors la collection de figures de plantes, la plus nombreuse et la plus belle que l'on eût encore vue.

BASSAL (Jean), était prêtre de la congrégation de la mission, lorsque la révolution éclata. Il en embrassa les intérêts avec chaleur, et fut nommé, en 1790, curé constitutionnel de la paroisse de Saint-Louis de Versailles. Il fut fait successivement vice-président du district de cette ville, et député du département de Seine-et-Oise, à l'assemblée législative. En 1792, il fit decréter d'accusation le duc de Brissac, alors commandant de la garde constitutionnelle; passa à la Convention et y vota la mort du Roi. Ayant été envoyé en mission dans le Jura, il parait qu'il n'y remplit pas rigoureusement les ordres qu'il avait reçus, car les jacobins l'accusèrent d'avoir montré trop de faiblesse dans la poursuite des fédéralistes. Bassal se justifia, et fut élu président des jacobins; puis il passa en Suisse pour espionner la conduite de l'ami assadeur Barthélemy. Lors de l'organisation de la république romaine, il suivit le général Championnet en qualité de secrétaire-général du consulat. Il fut accusé de dilapidation et traduit devant un conseil de guerre, avec Championnet. La chute du Directoire d'alors, les sauva. Bassal suivit encore Championnet à l'armée des Alpes; mais, après la mort de ce général, il revint à Paris, où il est mort vers l'an 1802.

BASSAN (François da Ponte dit le), peintre, naquit à Vicence, vers la fin du 15me siècle, et se distingua parmi les artistes de l'école Vénitienne. Il recut des leçons des deux Bellin, et en sut profiter avec avantage. On voit de ses tableaux, au dôme de Saint-Barthélemy de Bassano, à l'église de Saint-Jean de la même ville, et à Oliero. Ces derniers sont les plus estimés. Ses figures ne manquent ni de vérité, ni d'expression.

BASSAN (Jacques da Ponte dit *le Vieux*), naquit en 1510 à Bassano, ville des États de Venise. Il était fils du précédent. Le Bassan travailla beaucoup à Venise dans sa jeunesse; à la mort de son père, il revint dans sa patrie. Admirateur de la nature dans une campagne charmante, il peignit des paysages et des animaux avec beaucoup de vérité. Mais son pinceau n'est pas si vrai et si noble dans les sujets historiques, parce qu'il connaissait très-peu les beautés de l'antique. On voit plusieurs de ses tableaux en France, et surtout à Paris, au Musée royal : le *Christ porté au tombeau*, la *Vierge près de la crêche*, les *Noces de Cana; Jésus portant sa croix*, le *Frappement du rocher*; les *Vendangeurs*, *et le portrait de Jean de Bologne*.

« Bassan a été un peintre excellent, dit le célèbre Annibal Carrache ; il fut digne d'une plus grande louange que celle que lui donne Vasari, parce qu'entre les beaux tableaux qu'on voit de lui, il a fait encore de ces miracles qu'on rapporte des anciens Grecs, trompant par art, non-seulement les bêtes, mais les hommes ; ce que je puis témoigner, puisque entrant un jour dans sa chambre je fus trompé moi-même, avançant la main pour prendre un livre que je croyais un vrai livre, et qui ne l'était qu'en peinture. » Le Bassan avait mis dans son jardin diverses figures de reptiles et d'animaux, qu'à la première vue on croyait vivans. Ce peintre excellait aussi dans le portrait. Il fit ceux de l'Arioste et du Tasse, et de plusieurs hommes célèbres de son temps. Lui-même se peignit avec les attributs de son art. Il mourut à Venise, en 1592, à 82 ans. Il partageait son temps entre la lecture, la musique, la peinture, et les soins du jardinage. Il laissa quatre fils, tous peintres. Plusieurs de ses tableaux sont en Italie, et la galerie de Dresde en renferme neuf, dont les sujets sont tirés de la Bible : *Noé avec sa famille,* avec les animaux, et les *Vendeurs chassés du temple :* six autres tableaux tirés de l'Écriture sainte, dans la galerie de Vienne.

BASSAN (FRANÇOIS), peintre, fils du précédent, mort à Venise, en 1591, à l'âge de 43 ans. Il fut employé à peindre quelques fresques au palais de Saint-Marc, sur les dessins de Paul Véronèse. Il fit aussi beaucoup d'ouvrages pour les églises et pour différens particuliers. Des marchands en répandirent plusieurs dans les pays étrangers, et l'on prétend que certains en firent faire des copies par les élèves de François Bassan, qu'ils vendirent pour des originaux. Il avait peint un magnifique tableau représentant l'*Enlèvement des Sabines,* qu'il vendit très-cher au maréchal d'Ancre. L'humeur mélancolique de cet artiste lui fit croire, sur la fin de sa vie, qu'il était sans cesse poursuivi par des archers. Un jour qu'on frappa violemment à sa porte, il crut que les archers arrivaient. Il se jeta par la fenêtre, et s'étant blessé dangereusement à la tête, il mourut quelque temps après. Le Musée possédait autrefois un tableau de ce peintre, représentant *Jésus entrant dans la maison de Marthe et de Marie.*

BASSAN (dit *le chevalier* LÉANDRE), frère du précédent, peintre, né en 1560, mort à Venise en 1623. Après la mort de son frère François, chez qui il demeurait, il termina ses ouvrages ; mais ensuite il s'attacha au portrait dans lequel il excellait, et ayant peint le doge Grimani, il fut fait chevalier de Saint-Marc. Il reçut encore de l'empereur, Rodolphe II, son portrait en médaille d'or, en témoignage de la satisfaction qu'il avait eue de plusieurs de ses ouvrages. Il était toujours vêtu magnifiquement, fréquentait la bonne compagnie, et avait un goût passionné pour la musique. Avec les mêmes talens que son frère François, Léandre Bassan avait les mêmes accès de folie. Il s'imaginait toujours qu'on voulait l'empoisonner. Il y a cinq tableaux de cet artiste à Dresde, trois d'*Histoire Sainte,* le *départ de Jacob,* l'*Adoration des bergers,* un *Marché d'animaux,* le *Portrait d'un Doge de Venise,* et un *Sujet pastoral ;* et la

galerie de Vienne possède le *Portrait d'un ecclésiastique*, et un *Tableau de famille*. On a vu de lui, au Musée royal, un tableau représentant des *Juifs surpris de la résurrection de Lazare*.

BASSAN (Jean-Baptiste), peintre, mort en 1613, âgé de 60 ans, s'appliqua presque uniquement à copier les tableaux de son père. Il parvint si bien à saisir sa manière aisée et naturelle, que les marchands vendent souvent ses copies pour les originaux, et voilà pourquoi l'on voit tant de tableaux que l'on dit être de la main de Jacques Bassan.

BASSAN (Jérôme), dernier frère des précédens, né en 1560, mort en 1622, étudia enfin la peinture et y réussit assez bien. Son *faire* le rapprocha beaucoup de son frère Léandre. Il fit pour Saint-Jean de Bassano, *une Ste.-Barbe*.

BASSANÈSE. *Voy.* Negro.

BASSANI ou BASSIANO (Alexandre), noble padouan, se distingua sur la fin du 15me siècle par ses grandes connaissances dans le droit. Il mourut à Ravenne, en 1495, après avoir publié un traité *De officio prætoris*.—Jean Bassani, de la même famille, a publié le *Voyage à Rome de Marie Casimir, veuve de Jean III, roi de Pologne*, Rome, 1700, in-4°.—Alexandre Bassani ou Bassiano, savant antiquaire, aussi de Padoue, vécut au 16e siècle ; il écrivit les *Vies des douze Césars*, auxquelles il joignit leurs portraits. Cet ouvrage est resté manuscrit.

BASSANI (Jacques-Antoine), jésuite et prédicateur, né à Venise en 1686, mort le 21 mai 1747, à l'âge de 61 ans. Il était fils de Cagliari, avocat de Venise, et prit le nom de *Vicentino*, parce qu'il avait été adopté par Jacques Bassani de Vicence. Ses *Discours* furent exempts du mauvais goût, et des jeux de mots qui déparent trop souvent les productions des orateurs de son pays. Le pape Benoît XIV, qui l'avait entendu à Bologne, l'appela à Rome pour l'entendre de nouveau. Les *Sermons* de Bassani ont été publiés à Bologne en 1752, et à Venise l'année suivante. Il a encore laissé des *Poésies latines et italiennes*, qui ont paru à Padoue en 1749, et dont le style est recommandable par sa pureté. Un jésuite a écrit sa Vie en latin.

BASSANO (Alvarez de Sainte-Croix.) *Voyez* Sainte.-Croix.

BASSANTIN (Jacques), astronome écossais du 16e siècle, naquit sous le règne du roi Jacques IV, et s'appliqua particulièrement dans ses études à la connaissance des mathématiques qu'il enseigna pendant quelque temps avec distinction dans l'université de Paris, où il s'était fixé. Il fut assez crédule pour faire cas des prédictions et des erreurs de l'astrologie judiciaire, qui alors était en très-grande vogue, et trop accréditée pour être combattue lors même qu'il en aurait eu l'intention. De retour dans sa patrie, en 1562, il eut, vers les frontières d'Écosse, une entrevue sur les affaires du temps avec Robert Melvil, célèbre par son attachement à l'infortunée Marie Stuart, dont on a conservé les détails, et qui le fit regarder comme un homme profondément versé dans les sciences occultes; mais Bassentin y paraît plutôt un habile politique qu'un homme qui cherche à prédire l'avenir. Ses écrits, quoiqu'infectés des erreurs de l'astrologie

judiciaire, n'en sont pas moins recommandables, à d'autres égards, par les choses pleines de sens et de jugement qu'il y a fait entrer. On a de lui : I. *Astronomia, opus absolutissimum*, imprimé trois fois en français ou en latin, dont la dernière édition est de Genève, 1599, in-fol. II. *Paraphrase de l'astrolabe, avec une amplification de l'usage de cet instrument*, Lyon, 1555, et Paris, 1617, in-8°. III. *Super mathematica genethliaca*, ou *Calculs des horoscopes*. IV. *Arithmetica*. V. *Musique selon Platon*. VI. *De Mathesi in genere*. Bassantin mourut en 1558.

BASSARABA (Constantin-Brancovan), prince de Valachie, porta successivement les noms de *Cantacuzène*, de *Brancovan* et de *Bassaraba*, qu'il disait appartenir tous les trois à sa famille. Quelque temps avant la fameuse campagne du Pruth, il balança un moment entre la Porte ottomane et la cour de Russie; mais enfin il rentra dans les intérêts de la Porte, et lui rendit des services signalés. Il fut cependant accusé d'avoir favorisé les Russes, et fut condamné à être étranglé avec ses quatre fils; ce qui fut exécuté en 1714.

BASSÉE (Bonaventure de la), capucin, né à la Bassée, dans l'Artois, mort au couvent de Soignies en Hainaut, le 11 septembre 1650, portait dans le monde le nom de *Louis-le-Pipre*. On a de lui deux ouvrages, le premier est intitulé : *Parochianus obediens, seu de duplici debito parochianorum audiendi verbi et missæ parochialis*, Douai, 1663, in-12. Il a été traduit en français et augmenté par François de la Tombe, curé à Tournay, Tournay, 1634, in-12. Dans ce premier ouvrage. Bonaventure ne faisait que préluder au second, dont voici le titre : *Theophilus parochialis, seu de quadruplici debito in propriâ parochiâ persolvendo, Antverpiæ*, 1635, in-12; *Rothomagi*, 1635, in-8°; *Romæ*, 1638, in-12; *Parisiis*, 1657, in-12, et 1679, in-16. La première partie de cet ouvrage a été traduite par Benoît Puys, docteur en théologie, et publiée sous ce titre : *Le Théophile paroissial*, Lyon, 1649, in-12. Cette traduction fut attaquée par le P. Henri Albi, qui publia l'*Anti-Théophile paroissial*, Lyon, 1649, in-12. Buys composa à ce sujet une *Réponse chrétienne à un libelle anonyme*. Le jésuite prenant le nom de *Paul de Cabias*, prêtre régulier, reparut dans la lice avec une *Apologie pour l'Anti-Théophile paroissial*, Lyon, 1640. La dispute n'alla pas plus loin; les deux adversaires se réconcilièrent. *Voyez* les *Mémoires* de Paquot, tom. 1 et tom. 3, édition in-fol.

BASSELIN (Olivier), foulon de Vire en Normandie, perfectionna le moulin à fouler, et fit beaucoup de *Chansons à boire* et de *Rondes joyeuses*, qui attestaient beaucoup de talent et une profonde ignorance des règles de l'art, modèles de celles qu'on a faites depuis, et auxquelles on a donné par corruption le nom de Vaudevilles. Comme le chansonnier normand chantait ses vers au pied d'un coteau appelé les Vaux, sur la rivière de Vire, on les nomma les *Vaux-de-Vire*. Ces chansons, composées dans le 15e siècle, tenaient, pour le style, de la barbarie du temps et de la profession de l'auteur. On y trouve

de l'imagination, de la gaîté et des traits malicieux et piquans. On croit que Basselin ne vivait plus en 1500. C'est à tort qu'on a prétendu qu'il était l'inventeur du Vaudeville, puisque ce genre de poésie était déjà connu avant lui. Jean-le-Houx corrigea ses chansons un siècle après, et les mit dans l'état où nous les voyons à présent. Il attribue à Basselin des chansons dont il est lui-même l'auteur. Ce recueil a paru sous ce titre: *Le livre des chants nouveaux de Vaux-de-Vire, par Olivier Basselin*, Vire, Jean-de-Losne, sans date, in-8°. On en a fait une nouvelle édition à Vire en 1801.

BASSEPORTE (Madeleine-Françoise), celèbre par le talent de peindre les plantes, les oiseaux, les animaux, naquit à Paris en avril 1701, et y mourut en octobre 1780, à 79 ans. Elle fut élève du fameux Aubriet, et lui succéda, en 1743, dans la place de peintre des jardins du Roi. (*Voy.* Aubriet.) Louis XV la chargea d'enseigner aux princesses ses filles à peindre les fleurs. Il était plein d'estime pour ses talens, conversait familièrement avec elle, et la dispensait de toute étiquette. Mademoiselle Basseporte, naturellement sensible et bienfaisante, ne se servit de son crédit que pour encourager les talens naissans. Larchevêque, peintre du roi de Suède, et le fameux chimiste Rouelle, lui durent leur avancement. Plusieurs artistes dans les deux sexes participèrent à ses leçons et à ses services désintéressés; car elle ne posséda qu'une pension de cent pistoles et les produits de son talent. Le cabinet des estampes de la bibliothèque du Roi, et la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle, possèdent une partie de ses ouvrages.

BASSET (Pierre), historien anglais, gentilhomme du 15e siècle, et chambellan du roi d'Angleterre Henri V, le suivit constamment dès ses premières années et dans ses campagnes en France. Témoin assidu de toutes ses actions, et des événemens de son règne, il en a écrit l'Histoire jusqu'à l'avénement au trône de son fils, Henri VI. Cet ouvrage, sous le titre d'*Actions de Henri V*, est resté manuscrit; il est conservé au collége d'Héralds, et peut-être dans d'autres bibliothèques. Basset, en contradiction sur ce point avec tous les autres historiens du temps, dit que Henri mourut d'une pleurésie.

BASSET DE LA MARELLE (Louis), né à Lyon, se fixa à Paris, et y exerça la place de président au grand-conseil. Membre de l'Académie de Lyon, il a publié, en 1766, un *Écrit sur la différence du patriotisme national chez les Français et chez les Anglais*, in-8°. Arrêté avec sa femme et son fils, âgé de 17 ans, ils périrent tous les trois sur l'échafaud en 1793, victimes du tribunal révolutionnaire. On les accusa d'être complices d'une prétendue conspiration tramée dans la prison du Luxembourg, prétexte absurde que la tyrannie trouva suffisant pour immoler une quantité considérable de victimes.

BASSI (Ferdinand), médecin et naturaliste bolonais, mort le 9 mai 1774, n'épargna ni soins, ni dépenses pour perfectionner dans sa patrie le goût de l'histoire naturelle. Il voyagea beaucoup, et légua à l'Institut de Bologne sa bibliothèque, ses herbiers, et tout ce qui pouvait, dans sa succession,

servir au progrès des sciences. On a de lui des *Mémoires* insérés dans la Collection de l'Institut de Bologne, entre autres, un voyage dans les Apennins : *Iter ad Alpes*, et une *Dissertation* imprimée à Rome, en 1767, sous le titre : *Delle Terme Porretane*, Rome, 1768, in-4°.

BASSI (Hugues Visconti des), seigneur sarde, forma le dessein de livrer sa patrie à Jacques II, roi d'Aragon, pour se venger de la république de Pise qui lui avait fait payer dix mille florins pour l'investiture des fiefs de son père, parce qu'il était d'une naissance illégitime. Pour comble de trahison, il donna lui-même aux Pisans le premier indice des desseins du roi d'Aragon, et sous ce prétexte, leur demanda des secours ; mais en un même jour, il fit passer au fil de l'épée les troupes auxiliaires qu'il en avait reçues ; fit massacrer tous les voyageurs et marchands pisans qui se trouvaient dans la partie de l'île qui lui était soumise, et reçut la flotte aragonaise dans ses ports. Malgré cette insigne trahison, le roi d'Aragon n'acheva la conquête de la Sardaigne que plus de trois ans après.

BASSI (Laure-Marie-Catherine), savante italienne, née à Bologne le 31 octobre 1711, épouse du docteur Jean-Joseph Veratti, mourut en 1778. Ses talens et son savoir lui avaient mérité le bonnet de docteur. Elle le reçut en 1732. La réputation de cette femme célèbre acquit un nouvel éclat par les leçons de physique expérimentale qu'elle donna depuis 1745 jusqu'à sa mort. Madame du Bocage, dans ses Lettres sur l'Italie, dit qu'elle entendit une de ses leçons où elle développa avec autant de précision que de profondeur les phénomènes de l'irritabilité. La plupart des savans de l'Europe, avec lesquels elle était en relation, admiraient sa vaste littérature grecque, latine, française, italienne, et aimaient son caractère. Elle se distingua encore par une éminente charité envers les pauvres et les orphelins. Tous les poètes du temps composèrent des vers en son honneur. On en a publié deux recueils à Bologne.

* BASSI (Pierre-André), auteur d'une histoire romanesque : *Le Fatiche d'Ercole*, 1465, in-fol. Cette production écrite en prose italienne est fort rare, et a été faussement attribuée à Boccace et confondue avec la *Théséide* de cet auteur.

BASSI ou BASSO (Simon), chanoine de Bénévent dans le 17e siècle, a fait imprimer : I. Des *Poésies toscanes*. II. Des *Fragmens sur la poésie épique* (en italien), Venise, 1615, in-4°. III. *Apologie pour la monarchie d'Espagne*. Ce dernier ouvrage fut fait pour réfuter celui de Boccalini.

BASSI (Martin), célèbre architecte de Milan, répara avec art la magnifique église nommée *le Dôme* et publia à cette occasion un ouvrage sur les démêlés qu'il eut avec d'autres architectes pour la restauration de cet édifice.

BASSI. *Voyez* Baschi.

BASSIANI (Jean), né à Crémone, acquit de la réputation dans l'étude de la jurisprudence au 12e siècle, et devint le maître d'Azon. Il a laissé quelques ouvrages, et entre autres une *Somme de jurisprudence*.

BASSIANUS (Landus), né à Padoue, célèbre médecin de Plaisance en Italie, et assassiné

en 1562, a publié les écrits suivans : I. *De humanâ historiâ*, Basileæ, 1542, in-4°. II. *De incremento libellus*, Venetiis, 1556, in-8°. III. *Iatrologia, sive dialogi duo*, Basileæ, 1543, in-4°, Venetiis, 1557, in-4°.

BASSINET (l'abbé A. J. D.), né en Provence, embrassa l'état ecclésiastique, devint prévôt du chapitre noble de Verdun. Lorsque les armées coalisées eurent quitté la Champagne en 1792, il fut obligé de se cacher, et resta pendant sept ans renfermé dans une chambre. Au bout de ce temps-là il vint à Paris, y publia une *Histoire sacrée de l'Ancien et du Nouveau Testament*, Paris, 1804-6, 8 vol. in-8°, avec figures, et travailla à la rédaction de plusieurs journaux royalistes. La police impériale le fit arrêter en 1806, et renfermer au Temple où il fut long-temps détenu. Ayant enfin obtenu la liberté, il se retira à Sainte-Périne, où il ne s'occupa plus que de travaux littéraires. Il mourut en 1813.

BASSIUS (Henri), né à Brême en 1690, et l'un des disciples du grand Hoffmann, se rendit, en 1713, à Halle, où il suivit les leçons des plus habiles professeurs de la faculté de médecine. En 1715, il passa à Strasbourg, et deux ans après à Bâle, où il se livra tout entier à l'étude de l'anatomie et de la chirurgie. Reçu docteur à Halle, en 1718, il y fut quelque temps après nommé professeur extraordinaire d'anatomie et de chirurgie, place qu'il a remplie jusqu'à sa mort, arrivée en 1754. On a de lui : I. *Disputatio de fistulâ ani feliciter curandâ*, Halæ, 1718. C'est sa thèse inaugurale, dont Haller fit tant d'estime qu'il l'inséra dans son Recueil des thèses chirurgicales. Macquart l'a traduite en français, Paris, 1759, in-12. Il y compare les méthodes adoptées par les Anciens avec celles qui étaient en usage de son temps, et il croit trouver beaucoup de conformité entre elles. II. *Grundlicher bericth von bandagen*, Leipsick, 1720 et 1723, in-8°, en hollandais; Amsterdam, 1748. Il s'étend sur les bandages. III. *Observationes anatomico-chirurgico-medicæ*, Halæ, 1731, in-8°. L'auteur y a joint des réflexions judicieuses et plusieurs bonnes figures. On y trouve encore la description de quelques instrumens de son invention. IV. *Tractatus de morbis venereis*, Lipsiæ, 1764, in-8°. L'auteur y a ajouté quelques observations. Bassius a encore donné en allemand des *Commentaires sur la chirurgie de Nuck*, qui ont été imprimés à Halle, en 1728, in-8°.

BASSOMPIERRE (François de), maréchal de France, et colonel-général des Suisses, naquit au château d'Harouels, en Lorraine, le 12 avril 1579, de Christophe de Bassompierre et de Louise de Radeval. Il fit ses premières études en différens lieux et sous différens maîtres. Il se livra ensuite à celles de la philosophie, de la médecine et du droit, avec tant d'ardeur que ses professeurs étaient obligés de l'arracher du travail. Accompagné de son frère et d'un gouverneur, il voyagea en Italie, et dans le royaume de Naples, et y acheva son éducation, en apprenant des meilleurs maîtres de ces pays la danse, l'escrime, l'équitation et la fortification. Il perdit son père, et revint en Lorraine. Sa mère,

après quelques arrangemens de famille, amena Bassompierre, son frère et ses sœurs à Paris, où cette famille arriva au mois d'octobre 1598. Le jeune Bassompierre desirait être présenté au roi, qui était alors à Monceau. Il saisit une circonstance favorable à son dessein. Plusieurs jeunes gens de la cour apprêtaient un ballet pour amuser ce prince. Bassompierre, beau danseur, fut choisi pour y figurer; le ballet fut exécuté à Meaux. Henri IV demanda Bassompierre, dont la beauté, la grace, la bonne éducation et l'esprit commençaient à être connus. Il fut présenté aussitôt, et reçut du monarque un accueil distingué. « Le roi, dit-il lui-même dans le Journal de sa vie, me prit après par la main, et me vint présenter à la duchesse de Beaufort, sa maîtresse, à qui je baisai la robe; et le roi, afin de me donner moyen de la saluer et de la baiser, s'en alla d'un autre côté. » Quelque temps après, au mois de mars 1599, le roi étant à Fontainebleau, lui demanda quel était son but lorsqu'il avait quitté la Lorraine pour se rendre en France? « Je n'y étais point venu à dessein de m'y embarquer à votre service, lui répondit franchement Bassompierre, mais seulement afin d'y passer quelque temps, et de là en aller faire autant à la cour d'Espagne. Il ajouta au roi que sa majesté l'avait tant charmé que, sans aller plus loin chercher un maître, si elle voulait de son service, il s'y vouerait jusqu'à la mort. Le roi m'embrassa, continua-t-il, et m'assura que je n'eusse pu trouver un meilleur maître que lui, ni qui contribuât plus à ma bonne fortune ni à mon avancement. » C'est ainsi que Bassompierre fut initié à la cour de Henri IV, où il devint le coryphée des fêtes et des amusemens. Sa faveur, son goût pour la galanterie et pour le jeu, le faisaient rechercher par les personnes les plus distinguées des deux sexes. Ses succès à la cour ne furent pas les seuls; il figura avec distinction dans la plupart des guerres que Henri IV eut à soutenir, et fit ses premières armes en 1602, dans la guerre contre le duc de Savoie. Il servit au siége d'Ostende, se signala en Hongrie, notamment dans un combat donné contre les Turcs, près de l'île d'Odon sur le Danube, le 29 septembre 1603. Ses services militaires lui valurent en 1614 le poste éminent de colonel-général des Suisses et Grisons. Au siége de Rhétel, il fut blessé d'un coup de mousquet. Il figura dans les guerres civiles qui troublèrent la France sous Louis XIII, et se distingua au combat du Pont-de-Cé, aux siéges de Saint-Jean-d'Angely, de Montoire, de Royan, de Montpellier, etc. etc. Ses services reçurent bientôt une récompense nouvelle, et le 29 août 1622, il fut créé maréchal de France. Il commanda au siége de La Rochelle, en Piémont, au Pas-de-Suze, et en Languedoc. Louis XIII l'employa utilement dans diverses ambassades, en Espagne en 1621, en Suisse et en Angleterre en 1625. Sa bonne fortune sous Henri IV, ses emplois éminens sous Louis XIII, ses services sous ces deux rois furent éclipsés par des tracasseries, et des contrariétés qui troublèrent son bonheur; enfin il déplut au cardinal de Richelieu, soit par ses bons mots, soit par ses liaisons trop intimes avec le duc de Guise, et

avec la princesse de Conti, dont il était l'amant; et le 25 février 1631, il fut arrêté et conduit à la Bastille, où il resta douze ans. Il n'en sortit qu'après la mort du cardinal, le 19 janvier 1643. Peu d'années après, le 12 octobre 1646, il mourut d'apoplexie chez le duc de Vitri, dans la Brie. Bassompierre projeta plusieurs fois de se marier, et tous ses projets à cet égard échouèrent. Ses galanteries en furent peut-être la vraie cause. Ses bonnes fortunes étaient nombreuses: il nous apprend qu'avant d'entrer à la Bastille, pour ne pas compromettre l'honneur des dames dont il avait eu l'intimité, il fit brûler plus de six mille lettres d'amour. Marie de Balzac d'Entragues, dont il parle souvent sous ce dernier nom dans le Journal de sa vie, et qui était sœur de la marquise de Vernouil, maîtresse de Henri IV, fut longtemps l'objet principal de ses amours. Il eut d'elle un enfant, Louis de Bassompierre, qui fut depuis évêque de Saintes. Mademoiselle d'Entragues plaida pendant dix ans contre lui, pour l'obliger à être son époux; il s'y refusa constamment. On raconte qu'après ce procès cette demoiselle rencontra au Louvre Bassompierre. Celui-ci la salua; elle lui dit: « Monsieur vous devriez bien me faire rendre les honneurs de maréchale de France. « Eh! mademoiselle, répondit-il, pourquoi prenez-vous un nom de guerre. » — Vous êtes le plus sot homme de la cour, reprit en colère mademoiselle d'Entragues. — Eh! que diriez-vous, reprit Bassompierre si je vous avais épousée. » Néanmoins mademoiselle d'Entragues se fit appeler madame de Bassompierre. Il eut des liaisons assez intimes avec Louise Marguerite de Lorraine, femme de François de Bourbon, prince de Conti. Ce prince étant mort, en 1614, sa veuve s'en consola en contractant secrètement, avec Bassompierre, un mariage de conscience. Elle en eut un fils connu sous le nom de Latour. Le chagrin d'être séparée de Bassompierre la fit mourir un mois après son entrée à la Bastille. Bassompierre, heureux à la cour, à la guerre, dans ses négociations, heureux au jeu et en amour, jouit amplement et sut tirer un grand parti de ces divers avantages. Il les dut surtout à sa beauté, aux graces de sa figure, à son esprit cultivé, souple, vif, enjoué, qui s'exhalait souvent en bons mots. Le bonheur n'est pas durable; Bassompierre c fit la triste expérience. Les dernières années de sa vie furent troublées par des tracasseries et des disgraces. Ses belles qualités furent obscurcies par des défauts, et ses mœurs ne le rendirent pas supérieur aux autres seigneurs de son siècle. Ce qu'il raconte de lui-même, dans le Journal de sa vie, ne lui fait pas toujours honneur. Il aima à l'excès le jeu, les femmes et surtout le luxe dans ses équipages et ses habits. Ce fut lui qui introduisit en France la mode des carrosses avec des glaces. Il raconte qu'en 1606, pour assister au baptême du Dauphin, il fit faire un habit brodé en perles qui lui coûta quatorze mille écus; somme qui, d'après l'évaluation des monnaies d'alors, s'élèverait aujourd'hui à plus de cent mille livres. Il montra une grande licence de mœurs et une indifférence pour les droits de ceux qui, placés dans un rang inférieur, étaient trop faibles pour lui résis-

ter. Quoiqu'il ne fût pas cruel, il se rendit complice, mais non l'agent principal, d'un acte de violence qui révolte. En 1604, pendant qu'il était en Bohême, un général, nommé Rosworm, le conduisit dans une maison bourgeoise de la ville de Carlestein. Bassompierre tint son poignard sur la gorge du père pendant que son compagnon de débauche violait une de ses filles. Il est vrai qu'il ne se prêta à cette atrocité qu'avec répugnance. « Je le fis avec regret, dit-il, ces pauvres filles pleuraient, etc. » Il manqua à être lapidé par le peuple justement indigné. Le maréchal de Bassompierre fut célèbre par ses bons mots, que l'on trouve répandus dans plusieurs recueils. M ais si l'on en excepte quelques-uns qui sont un peu trop libres, les autres n'ont point l'originalité et le piquant qu'on desire trouver dans ces jeux d'esprit. Pendant qu'il était à la Bastille, un homme se vantait d'avoir, dans un combat sur mer et dans un seul vaisseau, tué trois cents hommes de sa main. « Et moi, dit Bassompierre, étant en Suisse, je me glissai par une cheminée pour voir une belle voisine que j'aimais. Cela n'est pas possible, répondit son interlocuteur, il n'y a pas de cheminée en Suisse. Eh ! monsieur, répliqua Bassompierre, je vous ai laissé tuer dans un combat trois cents hommes sur un vaisseau; laissez-moi en Suisse, au moins une seule fois descendre par une cheminée pour voir une jolie femme. » Malleville, son secrétaire, qui lui rendit des services importans pendant sa prison (*voyez* MALLEVILLE), le trouvant un jour lisant la Bible, lui demanda ce qu'il cherchait dans ce livre. « Je cherche, lui dit Bassompierre, un passage que je n'y saurais trouver. » Il voulait parler d'un passage pour sortir de la Bastille. Il avait beaucoup grossi dans cette prison. Lorsqu'il en sortit et qu'il parut à la cour, la reine, frappée de son embonpoint, lui dit : « Bassompierre, quand accoucherez-vous ? Lorsque j'aurai trouvé une sage-femme, répondit-il. » Cette réponse, quoique faite à propos, n'était qu'une réminiscence; pareil mot fut dit long-temps avant cette époque. Il n'aimait pas le cardinal de Richelieu, et avait pressenti l'abus qu'il ferait de son pouvoir, que la prise de La Rochelle devait encore accroître. C'est ce qui lui fit dire, pendant qu'il commandait au siége de cette ville : « Je crois que nous serons assez fous pour prendre La Rochelle. » Bassompierre eut, pendant sa prison, le temps de méditer sur les affaires publiques. Il s'y livra à la lecture, à l'étude et à la composition de plusieurs ouvrages qui ont jeté de grandes lumières sur les événemens de son temps. En voici la notice : I. *Mémoires du maréchal de Bassompierre, contenant l'histoire de sa vie.* Cet ouvrage eut 4 éditions, la première, à Cologne, en 1665, 3 vol., petit in-12; la seconde, à Amsterdam, en 1692, même format; la troisième, à Rouen, sous le nom de Cologne, en 1703, 2 vol.; la quatrième, enfin, à Trevoux, en 1723, 4 vol. in-12. Ces Mémoires, que l'auteur avait intitulés *Journal de ma Vie*, titre qui leur convient, étaient fort estimés par Rabutin, qui était à même de les aprécier. L'auteur s'attacha à parler de lui très-avantageusement; mais, comme il avait,

sur le vrai mérite, les idées fausses de son siècle, il résulte qu'en voulant se glorifier il médit de lui-même. Ces *Mémoires* ont été tronqués à l'impression. Quelques anecdotes du manuscrit, qui blessaient l'honneur de certaines familles, furent retranchées. II. *Remarques de M. le maréchal de Bassompierre sur les Vies des rois Henri IV et Louis XIII*, de Dupleix, 1 vol. in-12, Paris, 1665. L'auteur, dans le *Journal de sa Vie*, parle de l'origine de cet ouvrage. III. *Ambassade du maréchal de Bassompierre en Espagne, en Suisse et en Angleterre*, 4 vol. in-12, Cologne, 1668. Cet ouvrage présente un extrait incomplet et peu fidèle des manuscrits de ces ambassades, qui sont conservés aujourd'hui à la bibliothèque du Roi. Néanmoins, tel qu'il est imprimé, il se fait lire encore avec intérêt. L'auteur a su répandre sur cette matière aride quelques traits amusans. IV. *Nouveaux Mémoires du maréchal de Bassompierre*, recueillis par le président Hénault, imprimés sur les manuscrits de cet académicien, et publiés par M. Serieys, 1 vol. in-8°, Paris, 1802. Ces Mémoires ont pour objet principal de dévoiler les causes secrètes de quelques événemens notables des règnes de Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII. Bassompierre, s'il est bien vrai qu'il en soit l'auteur, n'a été témoin que d'une partie des faits qu'il raconte; il tient les faits passés avant lui ou pendant son enfance de personnes bien instruites et dignes de foi. Ces Mémoires peuvent être mis au rang des plus curieux de ceux qui existent sur le même temps; ils contiennent des particularités qui n'ont jamais été publiées. Il est fâcheux que l'éditeur ait apporté autant d'indifférence dans l'examen de ce manuscrit et dans son impression fort incorrecte, qui offre des bévues grossières, et qu'il se soit montré assez peu instruit de l'histoire du 16e siècle, pour ne pas rétablir l'orthographe de plusieurs noms propres, éclairer le texte par des notes instructives, et éviter les fautes notables qui s'y trouvent.

BASSOT (Jacques), auteur peu connu au commencement du 17e siècle, publia une histoire qu'il disait être véritable; elle est intitulée : *Histoire véritable du géant Teutobocus, roi des Teutons, défait par Marius, consul des Romains*; Paris, 1613, in-8°. Ce qui donna lieu à cette publication, fut qu'un nommé Mazuyer, chirurgien à Beaurepaire, apporta du Dauphiné à Paris, des dents de la grandeur du pied d'un taureau de vingt mois, une partie d'une côte et d'une épaule, des vertèbres de l'épine d'un dos qui avait près d'un demi-pied d'épaisseur, les os d'une cuisse et d'une jambe, lesquels joints ensemble étaient de 9 pieds de haut et d'autres grands os qu'il disait être ceux du géant *Teutobocus*. Cette gigantostéologie fut savamment contredite par plusieurs écrivains qui prouvèrent que cette prétendue histoire de Bassot était une véritable imposture.

BASSUEL (Pierre), né à Paris en 1706, chirurgien distingué. Quelques-uns de ses *Mémoires* ont été insérés parmi ceux des Académies des sciences et de chirurgie. Il mourut en 1757, à 51 ans.

BASSUS. *Voy.* Cælius.

BASSUS. Nom que plusieurs

hommes de l'antiquité ont porté. Tylius ou Tyléus Bassus fut un médecin et un botaniste célèbre de son temps, au rapport de Dioscoride et d'Épiphanes. — Licinius Bassus était l'ami de Dioscoride qui en a fait l'éloge. — Julius Bassus, botaniste grec, qui a fait un ouvrage sur les plantes, est également cité par Dioscoride et Épiphanes. Ces auteurs vivaient probablement un peu avant le règne de Néron. Il y a eu deux autres Bassus: Tullius, médecin de l'empereur Antonin, et Julius Marcellus, cité par Galien.

BASSVILLE (N. J. Hugou), se fit connaître, pendant la révolution, par la part qu'il prit à la rédaction du journal intitulé : Le *Mercure national*. Comme il avait quelques connaissances en diplomatie, il fut chargé, en 1792, de se rendre à Rome en qualité d'envoyé extraordinaire. Cette mission lui fut fatale. Les habitans de Rome, irrités contre lui, parce qu'il portait, dit-on, la cocarde tricolore, l'attaquèrent plusieurs fois dans les rues, et le poursuivirent avec fureur. Un jour, des gens de la populace l'atteignirent, au moment où il venait de se réfugier dans la maison d'un banquier, et l'un d'eux le tua d'un coup de rasoir dans le bas-ventre. On a cru que les agens principaux du gouvernement pontifical n'avaient pas été étrangers à cet assassinat. Bassville était membre de plusieurs Académies. On a de lui : des *Mémoires sur la révolution*, 1790, 2 vol. in-8°. Des *Élémens de mythologie*, 1784, 1789, in-8°; et un *Précis historique sur la vie du Génevois Lefort, ministre de Pierre-le-Grand*, 1790, 2 vol. in-8°.

BAST (Frédéric-Jacques), conseiller de légation du grand-duc de Hesse, correspondant de l'Institut de France, né vers 1772 dans les États du landgrave de Hesse-Darmstadt, fit ses premières études sous son père, recteur du gymnase de Bouxviller. Il se rendit ensuite à l'université de Iéna, où il profita des leçons des plus célèbres professeurs. Son premier essai dans la littérature savante, fut un *Commentaire critique sur le banquet de Platon*, qui fut suivi bientôt après du *Specimen* d'une nouvelle édition d'Aristénète. Ces deux ouvrages annoncent une saine critique et une grande connaissance de la langue grecque. Étant à Vienne, il fut nommé secrétaire de légation de Hesse Darmstadt au congrès de Rastadt, et ensuite dans cette même qualité à Paris. Il profita de son séjour dans cette capitale pour collationner et faire copier un nombre considérable de manuscrits grecs, et l'on peut juger de l'importance de ses découvertes par la *lettre critique* qu'il adressa en 1805 à l'un de ses amis. Cette lettre mit Bast au premier rang des philologues qui s'occupent de la critique verbale. L'édition de Grégoire de Corinthe, publiée en 1811, à Leipsick, par les soins du savant M. Schefer, enrichie des notes de Bast, est un nouveau témoignage du mérite et du savoir de ce dernier. On estime surtout sa dissertation paléographique qui est un chef-d'œuvre d'érudition et de sagacité. Ce travail doit avancer singulièrement les progrès de la critique verbale, dont il assure la marche et facilite les procédés. Ce savant mourut le 13 novembre 1811.

BASTA (George), originaire

d'Épire, naquit à la Rocca près de Tarente. Le duc de Parme, sous lequel il servit, fut très-content du succès de toutes les affaires qu'il lui confia. En 1596, il fit entrer des vivres dans la Fère dont Henri IV faisait le siége. Cette entreprise fut exécutée avec un secret et une célérité qui lui firent beaucoup d'honneur. L'empereur l'eut ensuite à son service. Il se signala en Hongrie et en Transylvanie, et réduisit les rebelles. Il mourut en 1607, et laissa deux *Traités sur la discipline militaire*, qui sont estimés; l'un intitulé : *Le Mestre-de-camp général*, Venise, 1606; l'autre : *de la manière de conduire la cavalerie légère*, Francfort, 1612, Bruxelles, 1624, in-4°. Ces deux ouvrages sont en italien.

BASTA (Nicolas), parent du précédent, se distingua aussi dans la carrière des armes. Quelques auteurs lui ont faussement attribué l'expédition de la Fère, dont l'honneur appartient plus justement à Georges.

BASTARD (Thomas), ecclésiastique et poète anglais, né à Blandford dans le comté de Dorset, fit ses études au collége neuf d'Oxford, y fut nommé, en 1588, membre perpétuel, et s'en fit chasser par un libelle que lui inspira son goût pour la satire. Il s'est néanmoins rendu recommandable par ses talens en poésie, qui lui acquirent quelque réputation, et il sut se faire rechercher par les agrémens de sa conversation. On a de lui des morceaux de *Poésies* estimés, un poème latin en trois chants, intitulé : *Magna Britannia*, Londres, 1605; et des *Sermons* qu'il publia dans les derniers temps de sa vie. Il perdit l'esprit sur la fin de ses jours, et mourut, en 1618, dans la plus profonde misère.

BASTE (Pierre), comte de l'Empire, contre-amiral français, naquit le 21 novembre 1768, à Bordeaux, de parens pauvres et obscurs, et ne dut son avancement qu'à ses talens militaires et à son intrépidité. A peine âgé de 13 ans, il servait déjà comme simple marin, et, passant successivement par tous les grades, il se fit une brillante réputation au siége de Mantoue, où il commandait la flotille armée sur les lacs. Il ne se distingua pas moins au siége de Malte, au combat d'Aboukir et à l'expédition de Saint-Domingue. En 1807, il équipa une flotille à Dantzick pour seconder les opérations du siége de Pillau, et s'empara d'un convoi ennemi de quarante-deux voiles. L'année suivante, il passa en Espagne, et prit la ville de Jaën. Nommé colonel des marins de la garde impériale en 1809, il arma une flotille sur le Danube, s'empara de l'île de Mulheiten, et par ce moyen, facilita à l'armée française le passage de divers bras du fleuve. Peu après cette glorieuse campagne, il repassa en Espagne, où il fut nommé gouverneur de Loria, et parvint à détruire ou à disperser les bandes de brigands qui infestaient ces contrées. En récompense de ces services, il fut nommé comte le 15 août 1809, et contre-amiral en 1811. Il périt au combat de Brienne en 1814, à l'âge de 46 ans.

BASTER (Job), médecin distingué, né en Hollande, en 1711, a écrit une foule d'ouvrages sur l'histoire naturelle et la botanique. Voici les plus remarquables : I. *Opuscula subcesiva, observationes miscellaneas de animal-*

culis et plantis quibusdam marinis, corumque ovariis et seminibus continentia, Harlem, 2 vol. in-4°, 1759-65. II. *Sur la génération des animalcules dans l'intérieur des plantes*, Harlem, 1768, 8°. III. *Principes de botanique, suivant Linné*, en hollandais, Harlem, 1768, in-4°. VI. Les *Transactions philosophiques*; et les *Mémoires des Académies de Harlem et de Flessingue*, contiennent plusieurs dissertations du même auteur. Le nom de *Bastera* a été donné à plusieurs genres de plantes.

BASTIANI (...), doit occuper une place parmi les hommes dont la destinée présente des traits romanesques et singuliers. Sorti, on ne sait comment, de l'Italie sa patrie, il fut long-temps dans la plus grande misère, au point de prendre le parti d'essayer de manger de l'herbe. Après diverses aventures où il tint une conduite qui ne fut pas constamment sage, il s'engagea à Francfort-sur-le-Mein à des enrôleurs prussiens. On le mena à Breslaw; heureusement pour lui, le général qui devait examiner les nouvelles recrues, était à dîner chez l'évêque lorsqu'elles arrivèrent. Le général sortit de table pour voir les recrues. Il ne savait ni l'italien, ni le français, et Bastiani ne savait point l'allemand. Le général croyant qu'il parlait latin, pria l'évêque de lui servir d'interprète. Celui-ci ayant appris ses aventures, fût charmé de son esprit, pria le général de le lui céder pour deux hommes qu'il lui donnerait à sa place. Le général y consentit, et Bastiani devint secrétaire de l'évêque. Un jour le roi reçut de l'évêque un mémoire mieux fait que ne les faisait ordinairement le prélat. Il s'informa de l'auteur, il lui parla souvent, et pria l'évêque de l'avancer. Il fut fait chanoine de Breslaw. Quelque temps après, le roi ayant besoin d'envoyer quelqu'un au Pape, pour traiter quelques affaires, jeta les yeux sur Bastiani. Il s'acquitta de sa négociation en homme d'esprit, et revint comblé de la faveur et de la recommandation du Pape. C'est ainsi qu'il est parvenu par degrés, à être du petit nombre de ceux que Frédéric voyait tous les jours, et avec lesquels il passait ordinairement les soirées. Il mourut à Postdam en 1787. Le vieux Frédéric lui fit faire des obsèques magnifiques dans l'église catholique de cette ville, et y assista en personne. L'abbé Bastiani avait autant d'esprit que de modestie. Il n'eut jamais d'ennemis dans une place si propre à en faire.

BASTIDE (Ferdinand), jésuite espagnol, prit la défense de sa compagnie dans la congrégation *de auxiliis*. Ses écrits sur cette matière forment quatre volumes manuscrits. Il quitta ensuite l'ordre des jésuites, et se retira à Valladolid où il enseigna la théologie.

BASTIDE (Jean-François de la), né à Marseille le 15 juillet 1724, mort à Milan le 4 juillet 1798. Après avoir achevé ses études dans sa patrie, il fut envoyé à Paris. Il a travaillé à la *Bibliothèque universelle des Romans*, Paris, 1775—1789, en 112 vol. in-12, et au *Choix des anciens Mercures*, avec un extrait du Mercure Français, 1757-1764, en 108 vol. in-12. Il composa un grand nombre de *Romans*, de *Comédies*, des *Lettres*, des

Mémoires. De ces nombreux ouvrages nous ne citerons que les suivans : I. *Aventures de Victoire Ponty*, Amsterdam et Paris, 1758, 2 vol. in-12. II. *L'être pensant*, Paris, 1755, in-12. III. *Confession d'un Fat*, Paris, 1749, in-12. IV. *Le dépit et le voyage*, poème avec des notes, suivi des *Lettres Vénitiennes*, Paris, 1771, in-8°. V. *Le Monde comme il est*, Paris, 1760, 4 vol. in-12. VI. *Le Tombeau philosophique*, Amsterdam, 1751, in-12. VII. *Les Têtes Folles*, Paris, 1753, in-12. VIII. *Variétés littéraires, galantes*, etc., Paris, 1774, in-8°. IX. *Le Tribunal de l'Amour*, Paris, 1749, in-12. X. *La Trentaine de Cythère*, Paris, 1753, in-12, etc., etc. On a de plus du même auteur, une *Dissertation sur les Basques*, 1 vol. in-8°, Paris, sans date, destinée à faire suite à une traduction projetée des commentaires de César. Ce volume est rare et rempli de recherches intéressantes et de notes précieuses. L'abbé Sabatier dit de cet auteur « que, malgré son activité à s'exercer dans tous les genres, il n'avait eu le bonheur de sauver aucun de ses ouvrages de l'anathème attaché à la médiocrité. »

BASTIDE. *Voyez* Chiniac.

BASTIDE (Marc-Antoine de la), controversiste protestant, né à Milhau d'une famille noble du Rouergue, vint fort jeune à Paris, où il eut pour protecteur, le fameux Fouquet, alors surintendant des finances. En 1652, il fut nommé secrétaire d'ambassade à Londres, et conserva cette place pendant plusieurs années. Il y fut renvoyé seul en 1662, et depuis avec M. de Ruvigny. Ses occupations diplomatiques ne l'empêchaient pas de se livrer aussi à des travaux littéraires. Il publia à Rouen, en 1672, une *Réponse* au livre de M. l'évêque de Condom sur l'exposition de la doctrine de l'Église catholique, et en 1680, une seconde *Réponse*, ou plutôt une critique de la seconde édition de ce livre. Il avait donné aussi, en 1672, une traduction de Ratranme, que l'on a faussement attribuée au ministre P. Allix. Il a aussi publié des remarques sur le livre du ministre d'Huisseau, intitulé : De la *Réunion du christianisme*. Il termina et corrigea la vieille version des psaumes, Paris, 1680, in-12; Londres, 1701. Cette entreprise avait été commencée par Conrard. Lors de la fameuse révocation de l'édit de Nantes, Bastide était un des doyens de l'église de Charenton. Il fut relégué à Saint-Pierre-le-Moutier, puis à Chartres, d'où il passa en Angleterre en 1687. Il publia, dans cet asile, le *Livre des psaumes*, nouvelle version retouchée sur l'ancienne de 1688, Amsterdam, 1692, in-12, et composa plusieurs ouvrages de controverse, entre autres un *Traité de l'Eucharistie*. Il mourut le 4 mars 1704, âgé de 80 ans. Il avait publié un *Factum* pour prouver que Pélisson était le véritable auteur de *l'Avis aux réfugiés*, attribué à Bayle. Cette pièce se trouve dans l'*Histoire de Bayle et de ses ouvrages*, Amsterdam, 1715, in-12, pages 297 et suiv. Bayle a attribué à M. de la Bastide une *Réponse apologétique à MM. du Clergé de France, sur les actes de leur assemblée de* 1682, Amsterdam, H. Desbordes, 1683, in-12. Nous avons puisé ces détails dans l'ex-

cellent ouvrage de M. Barbier, intitulé : *Examen critique et complément des Dictionnaires historiques.*

BASTIEN. *Voyez* SÉBASTIEN et ZAMET.

BASTINGUES (JÉRÉMIE), né en 1554 à Calais, où ses parens, persécutés pour la religion, s'étaient retirés d'Ypres en Flandre, étudia à Brême, à Genève et à Heidelberg. Il exerça d'abord le ministère évangélique à Anvers. Après la prise de cette ville par le duc de Parme, il s'établit à Dordrecht, d'où il fut appelé au rectorat du collège des États, et à une profession de théologie à Leyde. Il y mourut en 1598. On a de lui un *Commentaire sur le catéchisme de Heidelberg.*

BASTON (ROBERT), poète anglais du 14ᵉ siècle, naquit dans le comté d'Yorck, près de Nottingham. Il entra jeune dans l'ordre des carmélites, et devint prieur du couvent de Scarborough. Il s'était adonné à la poésie, et fut proclamé poète lauréat à Oxford. Édouard Iᵉʳ se fit accompagner par lui dans son expédition contre l'Écosse; il devait célébrer les victoires que ce monarque comptait remporter. Mais Baston fut fait prisonnier, et contraint de chanter celles du roi d'Écosse. Ses poésies ont quelque mérite pour le temps où il vécut. On a de lui : I. *De Strivilniensi obsidione.* II. *De altero Scotorum bello.* III. *De Scotiæ guerris variis.* IV. *De variis mundi statibus.* V. *De sacerdotum luxuriis.* VI. *Des Sermons.* VII. Un volume de *poésies,* quelques *Tragédies* et quelques *poésies* en anglais.

BASTWICK (JOHN), médecin, né en 1593, dans le comté d'Essex, à la suite de ses voyages fut reçu docteur en médecine à Padoue. Il fit imprimer à Leyde, en 1624, un petit ouvrage intitulé : *Elenchus religionis papisticæ in quo probatur neque apostolicam, neque Catholicam, imo neque Romanam esse*, in-24. De retour en Angleterre, il y publia son *Flagellum pontificis et episcoporum Latialium*, qui souleva contre lui les évêques anglais. Il fut poursuivi, déchu du doctorat, frappé d'excommunication; son livre fut brûlé : lui-même fut condamné à une amende de 100 livres, aux frais de procédures et à tenir prison jusqu'à ce qu'il se fût rétracté. Enfermé pendant deux ans, il écrivit une *Apologie* et un ouvrage intitulé : *La nouvelle Litanie*, dans lequel il inculpait les évêques, et se plaignait amèrement de l'injustice et de la sévérité de la commission qui l'avait condamné. Il est intitulé : *Apologeticus ad præsules Anglicanos, criminum ecclesiasticorum in curiâ celsâ commissionis*, 1636, in-8° (ouvrage fort rare). Ses plaintes ne firent qu'aggraver son sort. Il fut condamné de nouveau à une amende de 5000 livres sterling, au pilori, à avoir les oreilles coupées, et à une prison perpétuelle. Il fut transféré au château de Launceston, dans le pays de Cornouailles, et ensuite dans celui de Sainte-Marie, dans l'île de Scilly jusqu'en 1640. A cette époque, la chambre des communes le rappela à Londres; la procédure fut annulée, le jugement fut révoqué, et il obtint des dédommagemens convenables. Bastwick vivait encore en 1648. On ignore l'époque de sa mort.

BASUEL (FRANÇOIS), natif de Durnes en Franche-Comté, et

curé de Grandvillers, est connu par un recueil de sermons, publié sous ce titre : *Sermons familiers et très-chrétiens sur les évangiles des dimanches et fêtes, nouvellement imprimés en l'an* 1561, 1 vol. in-8°. Gilbert Cousin a inséré dans ses œuvres quelques vers latins de Basuel.

BATALLIER (Jean), né à Lyon, religieux dominicain, réforma la *Légende dorée*, et la publia en 1476. C'est le premier ouvrage qui soit sorti des presses de l'imprimerie lyonnaise. Cette édition exécutée en lettres rondes est fort rare.

BATALUS. *Voy.* Battalus.

BATE ou BATUS (Jean), théologien du 15e siècle, né à Northumberland, et reçu docteur à Oxford. Il fut prieur du couvent des carmes, à Yorck, et mourut en 1429. Il était très-versé dans la langue grecque, il a donné plusieurs ouvrages, dans lesquels on distingue un *Compendium de Logique*, et des *Traités de Religion*.

BATE (George), médecin anglais, né en 1608, à Maid's Morton, dans le comté de Buckingham, reçut le bonnet de docteur à Oxford en 1637. Il alla ensuite à Londres, où il se fit agréger au collége royal; il fut médecin de Charles Ier, d'Olivier Cromwel et de Charles II. Jean Shipton, apothicaire de la capitale, qui avait préparé pendant près de vingt ans les médicamens dont ce médecin faisait usage, en a formé un recueil alphabétique qui parut sous ce titre : *Pharmacopæia Bateana*, Londini, 1688, in-8°, 1691, in-12, 1694, in-8°; Francofurti, 1702, in-12; Amstelodami, 1731, in-12, et ailleurs. Cette Pharmacopée a été traduite en anglais, dont il y a des éditions de Londres, 1694, 1706, 1713 et 1720, in-8°. George Bate a donné quelques observations *sur le rachitis* ou *la chartre des enfans*, qui ont été publiées avec ce que Glisson a écrit sur cette matière, Londres, 1668, in-8°; La Haye, 1682, in-4°. Il a aussi composé un *Traité sur la comparaison des eaux de Bath avec celles d'Aix-la-Chapelle.* On a encore de lui : *The royal Apology, or the declaration of the commons in parliament*, 1647 et 1648, in-4°. C'est une apologie de Charles Ier, dont il avait été aussi premier médecin. Il composa ensuite une autre pièce sur le même sujet, mais en latin, afin qu'elle fût plus répandue; elle a pour titre : *Elenchus motuum nuperorum in Angliâ, simul ac juris regii et parlamentarii brevis enarratio*, Parisiis, 1649, in-12. L'édition de 1663, in-8°, est la plus belle de toutes celles qui en ont été faites. Ce médecin est mort le 19 avril 1669.

BATE (Jules), savant théologien anglais, disciple du célèbre Jean Hutchinson, dont il a publié les ouvrages. Il est auteur d'un *Dictionnaire anglais et hébreu*, et de beaucoup d'écrits en faveur du système de son maître. Il mourut en 1771.

BATECOMBE ou plutôt BADECOMBE (Guillaume), mathématicien anglais, vivait en 1420, sous le règne de Henri V, et fut un des plus habiles astronomes de son siècle, comme ses ouvrages l'attestent: I. *De operatione astrolabii.* II. *De sphærâ concavâ.* III. *De Sphæræ fabricâ et usu*, etc. etc.

BATELIER ou plutôt BATHE-

LIER (Jacques le), avocat au présidial d'Évreux, l'un des meilleurs jurisconsultes de son temps, composa, vers 1587, des *Commentaires sur la Coutume de Normandie*. Après sa mort, le premier président Goulard les ayant fait imprimer, sans mettre le nom de l'auteur à la tête, on crut qu'il voulait se les attribuer, et on le lui reprocha. « Ce livre est tant beau, dit-il, qu'il ne peut être que l'œuvre de Jacques Le Batelier, ni connu sous autre nom.» Les *Commentaires* de Batelier ont été réimprimés avec ceux de Bérault et de Godefroi, à Rouen, 1684, 2 vol. in-fol. Le même auteur avait aussi composé la *Généalogie des six comtes d'Évreux, issus des ducs de Normandie*, ouvrage qui n'a pas été imprimé.

BATES (Guill.), docteur en théologie, et prédicateur célèbre parmi les presbytériens anglais, naquit en 1625. Il était pasteur à Durham, dans la partie méridionale de l'Angleterre, lorsqu'il fut destitué de son emploi par l'acte de conformité en 1699. Il se retira à Hackney, où il mourut la même année. Son style est net et coulant. Il était modéré dans la dispute, et il l'est dans ses ouvrages. Les principaux sont : I. *Réflexions sur l'existence de Dieu et sur l'immortalité de l'ame, avec un discours sur la divinité de Jésus-Christ*. II. *L'Harmonie des attributs divins dans la rédemption des hommes par Jésus-Christ*. III. *Le souverain bonheur*, etc., recueillis en un vol. in-fol., à Londres. IV. *Vitæ selectæ virorum eruditiorum*, Londres, 1681, in-4°.

BATES (John), compositeur de musique, et organiste anglais célèbre. Il joignit, dans sa jeunesse, à l'étude de la musique, celle des mathématiques, ce qui le mit en état de publier son ouvrage, *On Harmonics*, qui lui fit la plus grande réputation en Allemagne, en France et en Italie. Il remplissait plusieurs charges à Londres, entre autres, celle de directeur de l'hôpital de Greenwich. L'orgue était son instrument favori. Depuis 1784, il conduisait tous les ans l'orchestre réuni pour célébrer l'anniversaire de Handel, et y touchait l'orgue. On a de lui l'opéra *Pharnace*, et plusieurs *Sonates* pour le clavecin. Il mourut à Londres en 1799.

BATHE (Guillaume), jésuite irlandais, fut supérieur du séminaire de cette nation à Salamanque en Espagne. Il est mort en 1614, et a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : une *Introduction à l'art de la musique*, Londres, 1584, in-4°. *La Porte des langues*, Salamanque, 1611, petit in-4°; et quelques *Pièces* théologiques.

BATHURST (Ralph), médecin, poète et théologien anglais, né en 1620, au comté de Northampton, fit son cours de théologie à Oxford. Ses études se portèrent bientôt vers la médecine, dont il fit quelque temps profession publique; mais il s'appliqua ensuite à la théologie, devint doyen de Wells, dans le duché de Sommerset, et président du collége de la Trinité à Oxford. Il mourut aveugle, en 1704, à l'âge de 84 ans; il a laissé les deux ouvrages suivans : I. *Prælectiones tres de respiratione*, Oxonii, 1654. II. *Nouvelles de l'autre monde*, Oxford, 1651, in-4°. Ce livre, écrit en anglais, donne l'histoire d'Élisabeth Green, qui,

après avoir été pendue pour crime d'infanticide, fut portée à l'amphithéâtre anatomique, où elle revint à la vie par les soins de l'auteur et de son intime ami Willis. On sait que les Anglais règlent ordinairement, par sentence, le temps de la suspension des criminels; ce temps est quelquefois assez court, et il y a bien des circonstances qui sauveraient les criminels de la mort, s'ils étaient aussi adroitement secourus qu'Élisabeth Green. III. Des *Poésies* insérées dans les *Analecta musarum anglicanarum*; elles sont fort estimées. On a fait un choix des écrits de Bathurst, sous le titre de *Restes littéraires*, 1761, in-8°.

BATHURST (Allen), gentilhomme anglais, né à Westminster en 1684, se joignit au parti des *Torys*, qui le fit entrer dans la Chambre haute du parlement en 1711. Pendant vingt-cinq ans qu'il y resta, il se montra toujours contraire aux mesures de la cour, et surtout à l'administration de Rob. Walpole. Quand il mourut, en 1775, il y avait déjà quinze ans qu'il ne se mêlait plus des affaires publiques. Tous les écrivains de son temps ont fait l'éloge de son esprit et de son savoir.

BATHURST (Henri, comte), fils du précédent, né en 1714. Il s'adonna à l'étude des lois; et en 1746, il était avocat-général de Fréderic, prince de Galles. Il devint ensuite procureur-général. En 1754, il fut avocat du Roi, puis un des juges à la cour des plaids communs. En 1771, il fut créé lord, baron d'Apsley, au comté de Sussex, et promu à la dignité de lord-chancelier de la Grande-Bretagne. En 1776, il siégea, en qualité de juge par commission extraordinaire, au procès de la duchesse de Kingston, et il résigna le grand sceau en 1778. Lord Bathurst est auteur d'un pamphlet intitulé : *The case of miss Swordfeger*, in-4°; il a publié aussi la *Théorie de l'Évidence*, in-8°, qu'on suppose avoir été la base de la loi de *Nisi prius* du juge Buller. Il est mort en 1794.

BATHYCLÈS, sculpteur grec, vécut environ l'an 530 avant l'ère chrétienne. Il se rendit célèbre par les *Bas-Reliefs* dont il orna le fameux trône d'Amyclée. (*Voyez* Paus. 3. 18.)

BATHYLLE, pantomime d'Alexandrie, et rival de Pylade, parut à Rome sous Auguste. Il était esclave de Mécène, qui l'affranchit. Ces deux histrions étaient également chers aux Romains. Ils inventèrent un nouveau genre de danse, où l'on représentait, par des postures et par des gestes, le tragique et le comique. Pylade réussissait dans le premier genre, Bathylle dans le second. Cette espèce d'éloquence muette, qu'ils perfectionnèrent, fut dans la suite tellement cultivée, que le philosophe Démétrius, sous Caligula, étant allé voir jouer les pantomimes, comme il attribuait tout l'effet qu'ils produisaient aux instrumens, aux voix et à la décoration, l'acteur lui dit : « Regarde-moi jouer seul, et dis après de mon art tout ce que tu voudras. » Les flûtes se turent, le pantomime joua; et Démétrius transporté, s'écria aussitôt : « Je ne te vois pas seulement, je t'entends, tu me parles des mains. » Les Romains adoptèrent avec passion le spectacle inventé par Pylade et Bathylle, et ils le nommèrent la *danse italique*. Les deux amis, rivaux de talens et de fortune, ne tardèrent pas à se brouiller et à élever chacun

un théâtre. Rome se trouva dès-lors partagée en deux factions qui furent souvent sur le point d'en venir aux mains, et qui firent long-temps oublier toutes les querelles politiques. « Bathylle, dit Cahusac, dans son *Traité de la Danse*, avait l'esprit badin, gai, léger, plein de feu et de jolies saillies. Telles devaient être ses compositions. Ce n'était, dans tout ce qu'il exécutait, qu'images vives et riantes, que tableaux peints par la main des Graces, dessinés par l'Amour, animés par la Volupté. Les traces qui en restaient dans son imagination rendaient son humeur égale, sa conversation gaie, son commerce facile. Souple, complaisant, adroit, il faisait dans le même temps une révérence profonde, disait un bon mot, et riait d'une plaisanterie qu'on lui adressait, quoiqu'il sût très-bien quelle était mauvaise. Il mérita la faveur de Mécène, parce qu'il avait des talens, de la politesse et de l'esprit.

BATIER, célèbre maître d'armes à Paris, vivait dans le 18e siècle. Il a publié : *Théorie pratique de l'Escrime pour la pointe seule; avec des remarques instructives pour l'assaut, et les moyens d'y parvenir par gradation* : 1772, in-8°.

BATILDE (SAINTE), épouse de Clovis II, fut d'abord esclave d'Archambaud, maire du palais. Elle lui avait été vendue par des pirates qui l'avaient enlevée de l'autre côté de la mer, c'est-à-dire en Angleterre. Belle, adroite, sage, modeste, douce, agréable, obligeante, elle gagna bientôt tous les cœurs. Après la mort de son épouse, Archambaud lui offrit sa main, qu'elle refusa. Batilde ne voulait alors que se consacrer à la retraite. Lorsque Clovis fut en âge d'être marié, Archambaud lui donna Batilde en 649, et fit de son esclave l'épouse de son Souverain. Ce prince étant mort fort jeune, Batilde devint régente du royaume. Elle le gouverna avec sagesse durant la minorité orageuse de Clotaire III, son fils, et mourut en 680, religieuse à l'abbaye de Chelles, qu'elle avait bâtie. Elle avait fondé aussi l'abbaye de Corbie. « L'Histoire, dit Hénault, lui rend le témoignage qu'elle n'oublia point sur le trône son premier état, et que, devenue religieuse, elle ne se souvint jamais qu'elle eût porté la couronne. » Le plus grand sujet de son éloge est d'avoir aboli l'usage des esclaves qui subsistait encore, supprimé des exactions qui réduisaient les particuliers à vendre leurs enfans, réprimé les brigues pour l'épiscopat et la simonie. Ebroin, le plus grand homme d'état de la première race, lui servit long-temps de conseil. « Batilde, dit un historien, était parfaitement belle; sa physionomie était heureuse; et son esprit juste et délicat, répondait à tout ce que promettait sa physionomie. Ses charmes étaient soutenus, non-seulement de ces graces touchantes, et sans lesquelles la beauté est imparfaite, mais encore de beaucoup de vertu. » Elle fut canonisée par le pape Nicolas I. Sa fête est célébrée le 30 janvier, qui passe pour le jour de sa mort. Ses reliques reposaient sous le grand autel de l'abbaye de Chelles, avec celles de Saint Genès, son aumônier, évêque de Lyon, et celles de Sainte Bertile, abbesse de ce monastère. Batilde eut de Clovis II, trois princes; Clotaire III, Childéric II, et Thierri III. *Voyez* sa Vie, traduite par Arnauld d'An-

dilly, et Baillet au 30 de janvier.

BATMANSON (Jean), célèbre controversiste anglais du 16ᵉ siècle, mort en 1531, exerça sa plume contre Érasme et Luther. Ses ouvrages sont : I. *Animadversiones in annotationes Erasmi in novum testamentum.* II. *Traité contre quelques écrits de Luther.* III. *Commentaria in proverbia Salomonis; in Cantica Canticorum.* IV. *De contemptu mundi.* V. *Institutiones noviciorum.* VI. *De Mariâ Magdalena.* VII. *De Christo duodenni.* Batmanson rétracta dans la suite les deux premiers de ses ouvrages.

BATONI (Pompeo), naquit à Lucques en 1708. Envoyé à Rome, et placé sous la direction des maîtres alors les plus recommandables de l'école romaine, le jeune Batoni sentit qu'il n'y avait qu'une route pour arriver à la perfection dans la pratique de son art; il étudia les grands modèles. Il obtint la palme de la peinture sur tous ses rivaux, d'après ses copies de l'antique et des tableaux de Raphaël, ainsi que d'après ses figures de l'académie. L'envie se plut à répandre que son coloris le laisserait bien loin en arrière de ses émules: il lui imposa silence par son *Tableau de la Vierge*, qui est placé dans une chapelle de l'église de Saint-Grégoire à Rome; bientôt après, il fut chargé du *Tableau du grand autel de l'église Saint-Celse*, que Mengs regarde comme l'une des plus pures et des plus ingénieuses productions du pinceau de Batoni. Il s'appliqua à finir et à soigner également toutes les parties de ses tableaux, et dut peut-être ce soin à l'application qu'il fut obligé de donner pendant quelque temps à la peinture en miniature. Batoni s'engagea trop tôt dans les liens du mariage, indisposa par là ses protecteurs, qui lui retirèrent la pension qu'ils lui donnaient. A l'âge de 22 ans, il s'occupait à copier des peintures du palais Farnèse: il y devint amoureux de la fille d'un des officiers du palais, et l'épousa. Il travaillait alors, par reconnaissance, à un grand tableau qui représentait l'*Histoire de Sophonisbe*, composition peut-être au-dessus des forces de son âge, dont il comptait faire hommage à ses bienfaiteurs; mais ceux-ci ayant cessé de lui payer la pension qu'ils lui donnaient, Batoni abandonna son tableau qu'il n'a jamais fini, et qui est cependant remarquable par la noblesse du style, et la beauté de la figure de Sophonisbe. On cite parmi ses autres tableaux, celui de la villa Borghèse, qui représente la *République de Saint-Marin*; le *Plafond* du palais Colonne; une *Sainte Cène* qu'on admire encore après celles des grands maîtres, par la beauté de l'expression, la pureté du coloris et la savante distribution de la lumière; un tableau qui est à Milan, du *Bienheureux Bernard Tolomei, qui assiste les mourans dans un temps de peste*; une *Immaculée Conception* à Chiari, près Brescia; ceux qu'il a faits pour cette dernière ville: le *Saint Barthélemy* et la *Sainte Catherine de Sienne* qui sont à Lucques; le *Saint Jacques* qui est à Palerme; *Saint Jean prêchant dans le désert*, à Parme; plusieurs *Sujets sacrés* dans les jardins du Pape; à Monte-Cavallo, une *Sainte Famille* acquise par le grand-duc de Russie; le *Mariage de Sainte Catherine*;

une *Jeune personne endormie;* un tableau représentant *Mars arrêté par la Paix; Thétis recevant Achille du centaure Chiron;* la *Continence de Scipion*, peinte pour l'impératrice de Russie; deux tableaux représentant des sujets de l'*Histoire de Diane*, pour le roi de Pologne; une *Famille de Darius*, pour le roi de Prusse; les *Portraits* de Benoît XIV, Clément XIII et Pie VI, parmi lesquels on distingue l'*Entrevue à Rome de Joseph II et du grand-duc de Toscane*. Il fut récompensé magnifiquement par ces personnages illustres. Batoni poussa fort loin sa carrière, et ne cessa d'occuper son pinceau avec succès; il mourut, le 4 février 1786, d'une attaque d'apoplexie.

BATRACHUS et SAURUS ou SAUROS, architectes de Sparte, voulurent bâtir à leurs frais un des *Temples* renfermés dans le portique d'*Octavie*, dans l'espoir d'obtenir la permission d'écrire leurs noms sur le frontispice. Cette demande leur ayant été refusée, ils gravèrent sur les socles des colonnes des *Grenouilles* et des *Lézards*, et par là exprimèrent leurs noms qui, en grec, signifient l'un *Grenouille*, et l'autre *Lézard*.

BATSCH (Aug.-Jean-George-Charles), savant distingué, à qui la botanique a de grandes obligations. Il naquit à Jéna le 26 octobre 1761. Le premier ouvrage qu'il publia fut, *Elenchus fungorum (des genres et espèces de champignons)*, Halle, 1783 et 1786, in-8°. En 1792, il fut nommé professeur de philosophie à Jéna, où il fonda la *Société pour l'avancement des sciences naturelles;* il en fut directeur depuis 1793, et contribua à répandre le goût des sciences naturelles et à en faciliter l'étude, surtout celle de la botanique. On lui doit beaucoup d'aperçus neufs en botanique. Nous remarquerons parmi ses ouvrages, qui sont très-nombreux, les suivans : *Essai d'une introduction à la connaissance et à l'histoire des végétaux* (en allemand), 2 parties avec planches, Halle, 1787, in-8°. *Entretien sur la botanique et la physiologie végétale*, 2 part., Jéna, 1792, in-8°. (En allemand). *Botanique pour les dames et les amateurs botanistes*, Weimar; 1795, 1798 et 1805, in-8°. *Essai d'une introduction à la connaissance des animaux et des minéraux*, 2 part., Jéna, 1789, in-8°. Il mourut le 29 septembre 1802, âgé de 41 ans.

BATT (Barthélemy), né à Alost, en Flandre, en 1515, ayant embrassé le luthéranisme, se réfugia en Allemagne, pour échapper à l'inquisition espagnole. Il mourut à Rostock en 1559. On a de lui un ouvrage intitulé : *De Christianâ œconomiâ libri* 2, Anvers, 1558, in-12. — Son fils Batt (Liévin), né à Gand en 1545, apprit dans cette ville les langues grecque et latine. Il alla ensuite à Anvers, où il apprit les élémens des mathématiques. Il acheva ses études à Wittemberg, sous le fameux Mélanchton. Il obtint, dans cette université, le grade de maître ès-arts; au bout de deux ans, il abandonna les Pays-Bas, et suivit son père à Rostock, où on lui confia une chaire pour enseigner publiquement cette science. Il la remplit l'espace de six ans, jusqu'en 1565, que la peste et la guerre le contraignirent de se retirer ailleurs. Il alla à Padoue, et ensuite à Venise, où il reçut le

bonnet de docteur en médecine. Revenu à Rostock, il y enseigna dans les écoles de la faculté, et y pratiqua la médecine jusqu'en avril 1591, époque de sa mort. On n'a de lui que quelques *Lettres médicinales*, insérées dans les *Miscellanea* de Henri Smétius, son neveu, imprimés à Francfort en 1611, in-8°.

BATT (Conrad), fils du précédent, naquit à Rostock le 13 mai 1573. Il fit ses premières études dans sa patrie, les continua pendant deux ans à Konigsberg, et les acheva à Helmstadt en 1604. Il reçut à Bâle le bonnet de docteur en médecine : de retour à Rostock, il y mourut le 20 décembre 1605. Il a écrit quelques *Lettres sur des matières de médecine*, qui ont été également insérées dans les *Miscellanea* de Henri Smétius.

BATT (Charles), écrivain flamand du 16° siècle, apprit l'allemand et le français, et fut médecin ordinaire de la ville de Dordrecht en 1593 et 1598. On a de lui plusieurs ouvrages, tous en langue flamande, dont on peut rendre les titres de cette manière : I. *Le Livre de médecine*, traduit de l'allemand de Christophe Wirtsung, 2° édition, Dordrecht, 1593 et 1601, in-fol. II. *Pratique de la chirurgie*, composée en français par Jacques Guillaume, Dordrecht, 1598, in-fol. III. *La Chirurgie et toutes les Œuvres d'Ambroise Paré*, en 28 livres, avec des figures d'anatomie, d'instrumens de chirurgie, de divers monstres, etc. Amsterdam, 1615, in-fol. ; les estampes sont en bois et fort grossières. IV. *Livre contenant divers secrets pour les arts et pour la médecine*, Amsterdam, in-12. V. *Manuel des Chirurgiens avec le Traité d'Hippocrate sur les plaies de la tête*, et celui de Guillaume Fabricius de Hilden sur la brûlure, Amsterdam, 1653, in-12.

BATT (Jacques), savant zélandais, ami d'Érasme, dans les lettres duquel il s'en trouve plusieurs qui lui sont adressées. Jacques était secrétaire de la ville de Berg-op-Zoom. Goudhœven, dans sa *Chronique de Hollande*, donne la liste de ses ouvrages.

BATT (Corneille), fils du précédent, né à Tervère, en Zélande, en 1470. Il fit de bonnes études, et se rendit habile dans les belles-lettres. Comme il avait aussi étudié la médecine, il se distingua encore dans cette profession, et parvint à l'emploi de médecin pensionnaire de sa ville natale, où il mourut en 1517 ; il est auteur d'une *Description du monde* en flamand, et de quelques autres ouvrages principalement destinés à servir à l'éducation d'Adolphe de Bourgogne, seigneur de Beveren, qui lui avait été confiée, entre autres une *Cosmologie* en hollandais, 1512, qui fut très-utile à Reijgersberg pour sa *Chronique de Zélande*.

BATT (George), a écrit un livre intitulé : *Les vies, les actions, et l'exécution des principaux acteurs et provocateurs de l'horrible meurtre de Charles I*[er], Londres, 1661, in-8°.

BATT (Henri), écrivain et poète comique anglais; il est auteur des pièces suivantes : I. *Henri et Emma*, 1774. II. *Le maure blanchi*, 1776. III. *Les Candidats rivaux*, 1775. IV. *La Flèche de lard*, 1778. Il était rédacteur d'un journal ministériel; ce qui lui suscitait de fréquentes querelles, qu'il ne crai-

gnait pas, tout ecclésiastique qu'il était, de vider le plus souvent les armes à la main.

BATTAGLINI (Marc), évêque de Nocera dans l'Ombrie, né le 25 mars 1645, et ensuite de Césène, mourut en 1717, à 71 ans. Il est auteur d'une *Histoire universelle des conciles*, 1686, in-fol.; et des *Annales du sacerdoce et de l'empire du 17e siècle*, 1701 à 1711, 4 vol. in-fol.

BATTALUS, musicien grec, antérieur à Démosthènes, jouait parfaitement de la flûte, et fut le premier qui monta sur le théâtre avec une chaussure de femme. La mollesse de sa vie, et la dissolution de ses mœurs, passèrent en proverbe. Comme Démosthènes était très-efféminé dans sa jeunesse, on lui donna le surnom de *Battalus*.

BATTARA (Jean-Antoine), prêtre, médecin et botaniste, italien du 18e siècle, mourut en 1789, à Rimini, où il était curé. Il a publié : I. *Fungorum agri Ariminensis historia*, Faenza, 1755 et 1759, in-4°. II. *Practica agraria distributa in variidialoghi*, 1778, Rome, 2 vol. in-12. III. *Litteræ ad C. Toninium*, qui ont été insérées dans les *Atti dell. Acad. di Sienna*, tome 4. IV. *Epistola selecta de re naturali observationes complectens*, Rimini, 1744, in-4°. M. Persoon a donné le nom de *Battara* à un nouveau genre de champignons, que ce savant botaniste avait découvert.

BATTELY (Jean), théologien anglais, né en 1647 à Edmund-Bury, au comté de Suffolk, élève du collége de la Trinité à Cambridge, fut chapelain de l'archevêque Sancroft, qui lui donna le rectorat d'Adesham, au comté de Kent, et fut archidiacre de Cantorbéry. Il mourut en 1708. On a du docteur Battely les ouvrages suivans : *Antiquitates Rutupinæ* et *Antiquitates Sancti Edmund-Burgi*.

BATTEUX (Charles), de l'Académie française et de celle des inscriptions, chanoine honoraire de Reims, était né le 7 mai 1713 à Allend'huy, village près de Reims. Après avoir professé la rhétorique dans cette ville, il se rendit, en 1730, à Paris, où il enseigna les humanités et la rhétorique dans les colléges de Lisieux et de Navarre. Il devint ensuite professeur en philosophie grecque et latine au collége royal. Il occupa avec distinction cette chaire, supprimée depuis, jusqu'à sa mort arrivée à Paris en 1780. Il fut inhumé dans l'église de Saint-André-des-Arcs, où le ministre Bertin lui avait fait ériger un tombeau. Nous avons de lui : I. *Cours de Belles-Lettres*, 5 vol. in-12, 1774, dans lequel on a réuni les *Beaux-Arts réduits à un même principe*, 1747, et son Traité de la *Construction oratoire*, qu'il avait donné séparément. Ces livres, plus raisonnés, plus méthodiques, plus précis, que le Traité d'Études de Rollin, sont écrits avec moins d'élégance et de douceur. Il règne dans le style un certain ton métaphysique, une précision roide et sèche, qui est un peu corrigée par les exemples choisis dont l'auteur a embelli ses leçons. On peut lui reprocher encore que, lorsqu'il discute certains morceaux de nos grands écrivains, par exemple, les Fables de La Fontaine, la manie de s'extasier sur tout lui fait trouver des beautés où des critiques d'un goût

plus sévère ont trouvé des défauts. II. *Traduction des Œuvres d'Horace en français*, 1750, 1768, 1803, 2 vol. in-12, en général fidèle, mais qui manque de chaleur et de grace. L'abbé Joly, de Dijon, qui travaillait alors au Journal des Savans, critiqua cette traduction. Batteux lui répondit par un petit écrit de 12 pages, intitulé : *Observations de l'abbé Ninnin, professeur de seconde au collège de Navarre, sur un article du Journal des Savans, du mois d'octobre 1750, concernant les poésies d'Horace, traduites en français*, Paris, 1750, in-12. III. *La Morale d'Epicure, tirée de ses propres écrits*, 1750, in-12; livre bien fait, où l'on découvre de l'érudition sans aucun faste. IV. *Les quatre Poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida et de Boileau, avec les traductions et des remarques*, 2 vol. in-8°, 1771; ouvrage qui respire le bon goût d'un excellent littérateur, et quelquefois l'aménité d'un académicien. V. *Histoire des Causes premières*, 2 vol. in-8°, 1779. L'auteur y débrouille quelques principes de l'ancienne philosophie; et ce travail lui coûta d'autant plus qu'il se fait moins apercevoir. VI. *Élémens de littérature, extraits du Cours de Belles-Lettres*, 2 vol. in-12. VII. Son *Cours élémentaire, à l'usage de l'école militaire*, en 45 vol. in-12; livre fait à la hâte, dans lequel il s'est copié lui-même et a copié les autres. VIII. *Chefs-d'œuvre d'Éloquence poétique, à l'usage des jeunes orateurs*, Paris, 1780, in-12. IX. *Nouvel Examen du préjugé de l'inversion*, Paris, 1767, in-12. X. *Parallèle de la Henriade et du Lutrin*, Paris, 1746, in-12. XI. *Mémoires concernant l'histoire les sciences, les arts, les mœurs et les usages des Chinois*, 1776, 1789, 115 vol. in-4°. Cette curieuse collection fut commencée par Batteux et achevée par Bréquigny et de Guignes. XII. *Ocellus Lucanus, de la nature de l'univers; Timée de Locres, de l'ame du monde; Lettre d'Aristote sur le système du monde*, avec la traduction et des notes, Paris, 1768, 3 parties in-12. XIII. *Traité de l'arrangement des mots, traduit du grec de Denys d'Halycarnasse, avec des exemples et des remarques*, Paris, 1788, in-12. Il avait été reçu de l'Académie des inscriptions en 1754, et de l'Académie française en 1761. Il avait beaucoup de dignité dans le caractère, la figure et le maintien. Batteux était encore plus estimable par ses qualités personnelles, que par ses talens littéraires. Ses bienfaits soutenaient une famille aussi nombreuse que peu opulente. C'est donc à tort qu'on l'a taxé d'avarice. *Voyez* ARGENS, vers la fin.

BATTHYAN (le comte IGNACE DE), évêque de Transylvanie, mort en 1799, a composé plusieurs ouvrages: I. *Responsa ad dubia anonymi adversùs privilegium S. Stephani, S. Martini de monte Pannoniæ archi-abattiæ concessum, anno 1001, proposita*, sine loco, 1779, in-8°, sous le nom d'*Adamentis Palladii*. II. *Mathæi Beurelet Norma Cleri, quam per institutionem clericorum seminarii S. Nicolai Chardonensio olim gallicè edidit, nunc in usum seminarii al-*

bensis et totius cleri Transylvaniæ latinam reddidit et quorumvis ecclesiasticorum necessitatibus accommodavit, editio altera et melior. Viennæ, 1784, in-8°. III. *Leges Ecclesiasticæ regni Hungariæ et provinciarum adjacentium collectæ et illustratæ, tom.* 1. Albæ Carolinæ, 1785, in-fol., Mayence. IV. *S. Gerardi Episcopi Chenadiensis scripta et acta hactenùs inedita cùm serie episcoporum Chenadiensium (ab anno* 1035 *ad* 1687.) .... Albæ Carolinæ, 1790, in-4°. *Voyez* le *Catal.* du comte Szechenyi, et *l'Examen critique et complément des dictionnaires historiques*, tome 1er.

BATTIE (Guillaume), médecin anglais, né de parens pauvres, en Devonshire en 1704. Il étudia à Eaton, d'où il passa au collége du roi à Cambridge. Quand il eut pris ses degrés en médecine, il s'établit à Uxbridge, puis à Londres, où il se fit une grande réputation, et où il se maria. Le docteur Battie prit une part si active dans la dispute entre son collége et le docteur Schomberg, en 1750, qu'il fut le sujet d'un poème satirique appelé *la Battiade*. Ayant été nommé médecin de l'hôpital de Saint-Luc, il prit une maison particulière à Islington. Ce docteur mourut en 1776. On a de lui quelques *Traités de Médecine* en latin; un *Traité de la Manie;* enfin il a publié une édition d'Isocrate; Cambridge, 1749, en 2 vol. in-8°. Il mourut en 1776, âgé de 72 ans.

BATTIER (Frédéric), pasteur de Saint-Alban, né à Bâle le 18 octobre 1659, mourut en janvier 1722. On a de lui des *Oraisons funèbres* en allemand, imprimées à Bâle, et une nouvelle édition de la Bible, traduite en allemand par Luther.

BATTIFERRI (Laure), femme poète, italienne très-célèbre dans le 16e siècle, fille naturelle de Jean-Antoine Battiferri d'Urbin, née en 1523. Elle répondit par ses dispositions aux soins et à l'éducation que son père lui donna. Son talent pour la poésie se fit remarquer de bonne heure. Elle épousa, en 1550, le célèbre sculpteur et architecte Ammanati. Les liens du mariage ne l'empêchèrent point de se livrer aux Muses. On admire surtout sa traduction des *Psaumes pénitentiaux en rimes tierces; de la Prière de Jérémie en vers blancs*, de *l'Hymne sur la gloire du ciel*, attribuée à Saint Pierre Damien. L'Académie des *Intronati* de Sienne compta Ammanati au nombre de ses membres. Sur sa réputation, le célèbre peintre Flamand Ans-d'Aken lui demanda la permission de la peindre, pour la faire connaître en Allemagne. Annibal Caro et Bernard Tasso ont parlé d'elle avec honneur, surtout le dernier dans son poème d'Amadis:

E Laura Battiferri onor d'Urbino.

Laure Ammanati mourut à Florence au mois de novembre 1589. Ses poésies y furent d'abord imprimées en 1660, et ensuite à Naples chez Bulifon en 1694.

BATTISTA, de Ferrare, secrétaire d'Hercule II, duc de Ferrare, a écrit des livres de théologie et d'histoire sur les événemens de la fin du 15e siècle.

BATTISTA (Fulgose), élu doge de Gènes en 1478, ne jouit pas long-temps de cette dignité. La hauteur de son caractère et la

sévérité de son gouvernement le firent déposer la même année. Il fut exilé ; on ignore quand il mourut. Fulgose égaya sa retraite par la lecture et le travail. On lui doit : I. Un ouvrage en 9 livres, intitulé : *Exemplarum memorabilium*, Milan, 1509, in-fol., de la traduction de Camille Gilino, dans le goût de Valère-Maxime. Les meilleures éditions de ce traité, souvent réimprimé, sont celles de Juste Gaillard, avocat au parlement de Paris, qui, outre une préface, y a fait des additions et des corrections. II. La *Vie du pape Martin V*. III. Un *Traité* latin *sur les femmes savantes*. IV. Un autre en italien, *contre l'amour*, Milan, 1496, in-4°, traduit en français, 1581, in-4° : l'original et la version sont également rares.

BATTISTA (Ignace), disciple d'Ange Politien, maître de Léon X, fut élevé avec ce pontife, sous les yeux de cet habile homme. Ignace enseigna les belles-lettres à Venise sa patrie avec le plus grand éclat. La vieillesse l'ayant mis hors d'état de professer, la république lui conserva ses appointemens, et affranchit ses biens de toutes sortes d'impositions. Il mourut le 4 juillet 1553, à 80 ans. Ses écrits sont au-dessous de la réputation qu'il s'était acquise par une heureuse facilité de parler, et par une mémoire toujours fidèle. Il était extrêmement sensible aux éloges et aux critiques. Robortel ayant censuré ses ouvrages, il répondit, dit-on, par un coup de baïonnette dans le ventre, qui pensa emporter le critique. Ses principaux écrits sont : I. *De Cæsaribus libri III, à dictatore Cæsare ad Constantinum Palæologum*, Aldi, 1516, in-8°. L'*Épître dédicatoire à Jac. Minutius* est datée de 1517. Les principales éditions de cet ouvrage estimé, sont celles des Juntes, à Florence, 1519, in-8°; de Venise, Alde, 1519, in-8°, et beaucoup d'autres. Il a été traduit en italien, Venise, 1540, in-8°; et en français, dans l'édition de l'histoire romaine, par le trop fécond abbé de Marolles, Paris, 1664, 2 vol. in-12. Citer l'auteur de cette traduction française, c'est annoncer qu'elle ne vaut rien. II. *Traité de l'origine des Turcs*, publié à la prière de Léon X. III. Un *Panégyrique latin, de François Ier, en vers héroïques latins*, Venise, 1515, dédié au chancelier Duprat; il fut réimprimé en 1540. Comme cet ouvrage était rempli d'un grand nombre de passages injurieux contre Charles V, cet empereur s'en plaignit à Paul III, alors ennemi de la France. Le pape fit poursuivre avec tant de chaleur le panégyriste, que ce dernier faillit à en être victime. IV. Des *Observations* pleines d'érudition *sur Ovide*. V. Des *Notes sur les Épîtres familières de Cicéron*, *et sur Suétone*. Il a laissé 9 livres d'exemples et de traits remarquables des hommes illustres de Venise et d'autres nations, qui ne furent imprimés qu'après sa mort. V. *De exemplis illustrium virorum Venetæ civitatis atque aliarum gentium; Venetiis*, 1554, in-4°. Il existe plusieurs éditions de cet ouvrage, entre autres une de 1559, in-4°. On en connaît deux de Paris, de 1554, l'une in-16 et l'autre in-12.

BATTISTA, surnommé *Trovamala*, théologien italien, qui

vivait à Louvain en 1485, est auteur d'une *Somme de cas de conscience* assez estimée de son temps.

BATTISTA, poète latin, né à Mantoue vers l'an 1436, était de la famille *Spagnuoli* de cette ville. Il entra de bonne heure dans l'ordre des Carmes; son mérite et sa piété l'élevèrent au rang de prieur général de son ordre. Il mourut en 1516, âgé de plus de 80 ans, selon Paul Jove et Tiraboschi. Il a composé, en latin, un très-grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque 4 vol. de *Poésies*, où l'on en trouve plusieurs contre l'ambition de la cour de Rome. Voici celles qui ont été traduites en français : I. *La Parthénice Marianne*, Lyon, 1523, in-fol. II. *Les Églogues* traduites en *rimes françaises*, par d'Amboyse, Paris, in-4°, sans date. III. *La Complainte de Vertu*, par le même, Paris, in-8°, sans date. IV. Quatre livres de *Sylves* ou de poèmes mêlés sur divers sujets, etc.

BATTISTA (Joseph), littérateur italien du 17e siècle, né dans le royaume de Naples, entre Brindes et Tarente dans un endroit nommé *le Grottaglie*, fut docteur en théologie à Naples, et y prit l'habit ecclésiastique. Il fut lié avec Jean-Baptiste Manso, qui avait beaucoup aimé le Tasse, dont il écrivit la vie. Battista mourut à Naples le 6 mars 1675. Il a laissé les ouvrages suivans : I. *Epigrammatum centuriæ III*, Venise, 1553 et 1659, in-12. II. *Poesie Meliche*, Venise, 1665, in-12, réimprimé en 1686. III. *Epicedj eroici*, Venise, 1667, in-12, avec des additions, Bologne, 1669. IV. *Le Giornate accademiche* (en prose), Venise, 1670 et 1673, in-12. V. *Affetti caritativi*, Padoue, in-12; ce petit ouvrage est fort rare. VI. *Della patria d'Ennio*; dans cet ouvrage, qui fut publié dans deux recueils et à la fin des *Lettres* de l'auteur, Battista présume qu'Ennius était natif de Rudia dans le voisinage des *Grottaglie*. VII. *L'Assalone*, tragédie, Venise, 1667. VIII. *La poetica di Giuseppe Battista*, Venise, 1676, in-12. IX. *Lettere*, Venise, 1677 et 1678, in-12. Bologne 1678, in-12. Ces trois derniers ouvrages n'ont paru qu'après la mort de l'auteur. Malgré l'enflure et l'exagération de son style, Battista passe pour un des meilleurs littérateurs de son temps.

BATTISTE (....), l'un des plus célèbres joueurs de violon qui aient paru en France, parcourut dans sa jeunesse l'Allemagne, la Pologne et l'Italie. Dans cette dernière contrée il obtint l'amitié du célèbre musicien Corelli, qui, après l'avoir entendu, courut l'embrasser, et lui fit présent de son archet. Il se retira, sur la fin de ses jours, à la cour du roi de Pologne, dont il fit les délices. Il excellait moins dans la difficulté du jeu que dans l'expression. Il tirait de son instrument les sons les plus ravissans. Quelques-uns lui attribuent l'invention de la double corde.

BATTONI (Pompée). *Voyez* Batoni.

BATTORI ou BATHORI (Étienne), d'une illustre famille de Transylvanie, fut élu, en 1575, prince de cet État. Il gouverna ses sujets avec autant de sagesse que de bonté. Lorsque Henri III quitta le trône de Pologne, la réputation d'Étienne lui fit don-

ner le sceptre, à condition toutefois qu'il épouserait la princesse Anne, fille de Sigismond-Auguste, dernier Souverain du sang des Jagellons. Il fut couronné à Cracovie avec la reine son épouse. Il soutint la guerre contre les Moscovites, sur lesquels il eut divers avantages. Il aurait voulu donner une nouvelle face à la Pologne; mais il se plaignit vainement du gouvernement de son royaume, où il trouvait un grand nombre de défauts. Il vécut trop peu pour les corriger, et mourut en 1586 dans la 54me année de son âge. La famille des Battori, qui a donné d'autres princes à la Transylvanie, s'éteignit en 1613 par la mort de Gabriel Battori, et ses biens passèrent à la Maison de Ragotzki. *V.* Betlem Gabor.

BATTORI ou BATHORI (Sigismond), vayvode de Transylvanie, en 1595, secoua le joug de la Porte Ottomane, dont il battit les armées. Il céda ensuite sa souveraineté, mais à peine la cession eut-elle été ratifiée par les États, qu'il s'en repentit; il se déguisa en moine et s'enfuit en Pologne. Dans la suite ce prince inconstant s'unit aux Ottomans, pour rentrer dans ses états, mais il fut vaincu. En 1600, les Transylvains le rappelèrent, il redevint de nouveau leur prince; mais bientôt il se vit forcé de céder encore la Transylvanie à Rodolphe. Il mourut à Prague en 1613, dans une condition obscure et ignorée.

BATTORI ou BATHORI (Gabriel), frère du précédent, devint vayvode de Transylvanie, en se reconnaissant vassal de l'empereur Mathias. Mais, bientôt après, soutenu par les Turcs, il fit la guerre à cet empereur, qui s'autorisait de la cession faite par Sigismond à Rodolphe, et força les troupes impériales à la retraite. Ses sujets, lassés de sa tyrannie, se révoltèrent et choisirent Betlem-Gabor pour le remplacer. Battori entreprit de rentrer dans ses états; mais, ayant voulu auparavant composer avec les Ottomans qui s'étaient déclarés en faveur de son rival, il fut assassiné à son retour de leur camp, au mois d'octobre 1613.

BATTUS Ier, né à Théra, descendait, suivant la tradition, d'Euphémus, l'un des Argonautes. Eusèbe rapporte que l'an 631 avant J.-C., Battus conduisit, par l'ordre de l'oracle de Delphes, une colonie de Théra dans la Lybie, et s'y établit dans une petite île nommée Platée. Il repassa ensuite sur le continent, et fonda une ville appelé Cyrène, dans le voisinage d'une fontaine consacrée à Apollon. Battus régna pendant quarante ans, et laissa le trône à Arcésilas, son fils.

BATTUS II, surnommé l'*Heureux*, fils d'Arcésilas Ier, roi de Cyrène, lui succéda l'an 575, avant J.-C. Il contribua beaucoup à l'accroissement de ce nouvel état. Apriès, roi d'Égypte, voyant avec inquiétude les progrès rapides de cette puissance naissante, envoya contre elle une armée nombreuse qui fut vaincue par Battus. Il eut pour successeur son fils Arcésilas II.

BATTUS III, surnommé *le Boiteux*, fils d'Arcésilas II, monta sur le trône de Cyrène, vers l'an 544 avant J.-C., après la mort de l'usurpateur Laarchus, frère et meurtrier de son père. Sous son règne, Démonax de Mantinée établit à Cyrène des

lois démocratiques, qui dépouillaient les rois de toute leur autorité, et ne leur laissaient qu'un vain titre.

BATTUS IV, roi de Cyrène, succéda à son père Arcésilas III. L'Histoire ne nous a rien appris des actions de ce prince.

BATTUS V, fils d'Arcésilas IV. n'est pas beaucoup mieux connu que le précédent. Il se retira chez les Évespérides, où l'on croit que les Cyrénéens le firent assassiner.

BATU nommé aussi BATHY et BATOU, petit-fils de Gengis-kan, succéda à son aïeul dans la partie septentrionale de son vaste empire, et suivit ses traces en devenant lui-même un conquérant. Il porta ses armes jusque dans la Pologne, la Hongrie, la Moravie et la Dalmatie qu'il ravagea. Protecteur de Mangukan, il le fit monter sur le trône des Mogols en Perse, et lui facilita la conquête de la Chine. Batu suivit le culte de Gengis, qui croyait à l'unité de Dieu et n'adorait que lui seul. Il régna trente ans, et mourut l'an de l'hégire 654.

BATURIS, roi des Ibères, nation qui habitait les bords du Pont-Euxin, fut surpris à la chasse par un orage si épouvantable, qu'il s'égara et se trouva au milieu de précipices dans une nuit profonde. Effrayé de son danger, il promit au Dieu des chrétiens, s'il l'en délivrait, d'embrasser son culte. Les nuages, dit-on, se dissipèrent aussitôt; la lune parut dans tout son éclat, et Baturis rejoignit sa suite. Fidèle à son vœu, il devint l'apôtre de ses états, vers l'an 327 de l'ère chrétienne.

BATYLE. *Voyez* BATHYLLE.

BATZ (VIOLENTE DE), Espagnole d'origine, belle, galante et féroce, gênée par son mari dans ses intrigues, le fit assassiner par Arias Burdée, son amant, moine augustin, professeur dans l'université de Toulouse, et par quelques autres scélérats. Le mari perdit la vie sous dix-sept coups d'épée et de couteau. Burdée et Violente de Batz furent condamnés au dernier supplice par le parlement de Toulouse, et exécutés au mois de février 1609.

BAUCHEREAU (N. RICHEMONT), avocat au parlement, né à Saumur en 1612. Il composa dans sa jeunesse et fit imprimer séparément, in-8°, à Paris, en 1632, deux tragi-comédies en cinq actes et en vers, intitulées l'*Espérance glorieuse*, ou *Amour et Justice*; et *les Passions égarées*, ou *le Roman du temps*.

BAUD (PIERRE LE). *V.* LEBAUD.

BAUDART (GUILLAUME), natif de Deinse en Flandre, en 1565, fut d'abord emmené par ses parens, fugitifs pour cause de religion, à Cologne, et ensuite à Embden. Là il étudia avec beaucoup de succès les langues savantes de l'Orient et de l'Occident. L'Église de Sneeck, en Frise, et celle de Zutphen l'appelèrent successivement pour remplir en leur sein le ministère évangélique. Le fameux synode de Dordrecht, tenu en 1618 et 1619, le nomma, lui troisième, avec Bogerman et Bucérus, pour faire une nouvelle traduction hollandaise de l'ancien Testament. Bucérus mourut. Baudart employa avec Bogerman plus de six années à ce travail, et mourut à Zutphen en 1640. Sa devise, *labor mihi quies*, exprime son caractère la-

botieux. Outre la traduction indiquée, on a de lui un supplément à l'histoire de Van Meteren, sous le titre de *Mémoires intéressans sur les affaires ecclésiastiques et politiques, depuis* 1602 *jusqu'en* 1624, à Arnheim, 1624, 2 vol. in-fol. A force d'orthodoxie il y est un peu trop partial. Il a encore publié *Polemographia Austriaco-Belgica.* Ce sont 299 gravures, chacune avec quatre vers latins explicatifs. Un *Recueil* semblable en 285 gravures, représentant des siéges, combats, etc., relatifs à l'histoire de la Belgique, depuis 1559, jusqu'en 1616, in-4°, format oblong. Un *Recueil d'Apophthegmes chrétiens,* Amsterdam, 1657, in-4°.

BAUDEAU (NICOLAS), chanoine régulier et prieur de Saint-Lô, de l'Académie de Bordeaux, né à Amboise en 1730, professait la théologie dans son abbaye, quand l'archevêque de Paris, M. de Beaumont y vint pendant un de ses exils. Le prélat distingua le jeune abbé, occupé alors à traduire et abréger un ouvrage de Benoît XIV sur la canonisation. L'abbé de Chancelade voulait envoyer le jeune religieux à Paris y faire imprimer ce livre, et pour quelques autres affaires. L'archevêque l'adressa au collége des Prémontrés. S'étant lié par la suite avec le docteur Quesnay, le marquis de Mirabeau, auteur de l'*Ami des hommes,* et d'autres économistes, il s'attacha à cette école, et composa différens écrits pour en propager les principes. M. de Masalski, évêque de Wilna se trouvant à Paris pendant les troubles de son pays, engagea l'abbé Baudeau à le suivre en Pologne, et lui donna la prevôté de Widziniski. Mais quelques années après il revint en France, et continua d'écrire beaucoup d'ouvrages *sur l'économie politique.* Le dernier duc d'Orléans l'avait attaché à son service. Son principal ouvrage est un journal intitulé *Ephémérides du citoyen* ou *Chronique de l'Esprit national.* Il écrivait et parlait avec une grande facilité, et joignait à beaucoup d'esprit une mémoire admirable. Sa raison se dérangea dans ses dernières années. Il mourut vers l'an 1792.

BAUDELE (SAINT), martyr des Gaules, eut son tombeau à Nîmes. Il se trouve en France et en Espagne plusieurs églises sous le vocable de Saint Baudèle.

BAUDELOCQUE (JEAN-LOUIS), naquit, à Heilly en Picardie, en 1746, d'un père qui était chirurgien et qui lui enseigna les premiers élémens de son art. Le jeune Baudelocque vint ensuite à Paris, où il se perfectionna dans l'anatomie, la chirurgie et l'art des accouchemens. Le célèbre Solayrès, dont il suivait les cours, le distingua de ses autres élèves, et le chargea même de continuer un cours qu'il se trouvait obligé d'interrompre. En 1776, Baudelocque fut reçu par le collége de chirurgie de Paris. La thèse qu'il soutint dans cette circonstance fut : *An in partu propter angustiam pelvis impossibili, symphysis ossium pubis secanda?* Il soutenait la négative. Après la suppression des facultés de médecine et du collége de chirurgie, il fut nommé professeur d'accouchemens de l'école de santé, et chirurgien en chef et accoucheur de l'hospice de la Maternité. Il mourut le 1er mai 1810, estimé des gens de l'art, qui avaient

été à même d'apprécier ses talens, et regretté de l'humanité à laquelle il avait consacré ses travaux et ses veilles. Il fit faire un grand pas à l'art des accouchemens. Ses écrits, qui sont regardés comme classiques, sont : I. *Principes des accouchemens*, sorte de catéchisme, par demandes et par réponses, in-8°, 1775. Cet ouvrage fut réimprimé en 1787 par ordre du gouvernement, au nombre de six mille exemplaires : il y en a eu une autre édition en 1806. II. L'*Art des accouchemens*, 2 vol. in-8°, 1781. Il y en a eu trois éditions successives, 1789, 1796 et 1807. III. Un grand nombre de *Mémoires*, *Dissertations et Rapports sur les maladies des femmes et des enfans et sur les accouchemens*, insérés dans les Mémoires de l'académie et dans des journaux de médecine. Il a laissé en manuscrit une *Collection d'observations* recueillies pendant 40 ans.

BAUDELOT DE DAIRVAL (CHARLES-CÉSAR), naquit à Paris le 29 novembre 1648. Il fit ses premières études à Beauvais, auprès de M. Hallé, son oncle, docteur de Sorbonne, que l'évêque de cette ville avait mis à la tête de son séminaire. Il vint ensuite les continuer à Paris, et eut pour précepteur l'abbé Danet, auteur des dictionnaires qui portent son nom. Il voulut embrasser l'état de médecin; mais ses parens le décidèrent à suivre la carrière du barreau. Il fut reçu avocat au parlement, et plaida plusieurs causes avec distinction. Un procès que sa mère avait au parlement de Dijon l'attira dans cette ville. Pendant les longueurs de la procédure, il occupa son loisir à parcourir les bibliothèques et les cabinets des curieux de cette ville. Ce fut surtout dans ceux de M. Parisot, du président Bouhier, de M. Delamare et de l'abbé Nicaise, qu'il puisa le goût de l'antiquité, goût qu'il cultiva dans tout le cours de sa vie avec passion. Il acquit à Dijon un petit cabinet de livres, d'antiquités et de médailles qu'il accrut considérablement dans la suite. A son retour à Paris, il s'occupa de la composition d'un ouvrage sur cette matière, et le fit imprimer en 1686, en 2 vol. in-12, sous le titre de l'*Utilité des voyages*, titre qui a trompé et qui trompe encore les bibliographes qui, le plus souvent, ne s'attachent qu'à l'extérieur des livres. L'auteur, qui n'avait jamais fait de plus long voyage que celui de Paris à Dijon, y borne toute l'utilité dont il parle à l'avantage qu'un homme de lettres qui voyage peut tirer de l'inspection, de l'étude et de la recherche des monumens antiques de tout genre. Cet ouvrage, orné de gravures, a eu plusieurs autres éditions en 1693; réimprimé en 1727, à Rouen, et traduit en plusieurs langues, il mérita à son auteur des lettres d'association à l'Académie *des Ricovrati* de Padoue, en 1698. Il publia une ample *Dissertation sur une pierre gravée* du cabinet de Madame. C'était une améthyste orientale représentant une tête couronnée de lauriers, et dont un voile ou large bandeau couvrait presque tout le visage. Il parvint à démontrer qu'elle était celle du roi Ptolémée Aulète, père de la célèbre Cléopâtre. Quelques lettres critiques qu'il publia en 1699, sous un nom supposé, Paris, in-8°, figures, contre une

médaille d'Alexandre qu'avait mise au jour l'abbé de Vallémont, lui attirèrent des personnalités auxquelles il dédaigna de répondre. En 1705 il fut admis au rang des membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et au lieu de remercîment, il lut pour discours de réception une dissertation *sur les actions de grâces publiques des Anciens*. Il a composé plusieurs mémoires qui sont dans le recueil de cette Académie. Son dernier ouvrage fut une dissertation *sur la guerre des Athéniens contre les peuples de l'île Atlantide*. Il mourut le 27 juin 1721, dans sa soixante-quatorzième année, d'une hydropisie de poitrine. Baudelot était obligeant, désintéressé, et d'un commerce doux et facile. C'est à Baudelot que l'on doit la conservation de deux tables de marbre inscrites, que M. Nointel avait apportées de Constantinople, dont l'une qui a plus de deux mille ans d'antiquité contient les noms des capitaines et des soldats athéniens qui perdirent la vie, en une même année, dans cinq expéditions différentes. Ces tables passèrent à M. Thévenot, garde de la bibliothèque du roi, qui les plaça dans sa maison de campagne à Issy. Ses héritiers, peu curieux d'antiquités, allaient vendre au marbrier ces marbres qui les gênaient dans une salle basse de cette maison. Baudelot en est instruit, il se présente, acquiert les marbres, aide lui-même avec précaution à les charger sur une voiture qu'il ne quitte pas de vue, et, transporté de joie, il les fait déposer dans la maison qu'il occupait au faubourg Saint-Marceau. Obligé de changer de domicile, il les fit transporter avec les mêmes soins dans sa nouvelle demeure au faubourg Saint-Germain. Ces marbres se trouvèrent placés dans une petite cour. Une grande partie de cette maison était occupée par une jeune dame qui n'aimait pas les antiquités. Elle trouva que celles-ci la gênaient. Pour déterminer Baudelot à les faire disparaître, elle affecta un jour de faire arrêter des boueux qui passaient, et de leur demander combien ils voulaient pour emporter tous ces décombres. Baudelot, en rentrant chez lui le soir, fut informé du projet de la dame, et quoiqu'il fût tard, il n'eut point de repos que ces monumens de la Grèce antique ne fussent transférés dans son appartement, à l'abri des caprices de l'insouciance des ignorans. Ces tables sont conservées au Louvre, au Muséum des antiquités.

BAUDER (Jean-Frédéric), né à Hersbruck en 1715, se rendit célèbre par la découverte qu'il fit près d'Altdorf d'une carrière de marbre, et par l'établissement à Nuremberg d'une manufacture pour polir et travailler le marbre. Il perfectionna et encouragea par son exemple la culture du houblon, et publia l'ouvrage intitulé: *Sur la meilleure manière de cultiver le houblon, d'après les résultats de l'expérience* (en allemand), Altdorf, 1776 et 1795, in-4°. Cet ouvrage lui valut, de la part de l'électeur de Bavière, le titre de conseiller du commerce. Il mourut en 1791.

BAUDERON (Brice), médecin, né vers 1540, à Paray, dans le Charolais, publia en français une *Pharmacopée* qui a été longtemps en vogue. Il s'établit à Mâcon, où il pratiqua la méde-

cine jusqu'à sa mort, qui arriva en 1623. C'est de cette ville qu'il date la préface d'un ouvrage latin imprimé à Paris en 1620, in-4°, sous le titre de *Praxis medica in duos tractatus distincta.* Sa Pharmacopée a paru à Lyon, 1588, 1596, 1603 et 1628, in-8°, et depuis en latin sous ce titre : *Pharmacopœa è gallico in latinum versa a Philemone Hollando, cui adjecti sunt paraphrasis, et miscendorum medicamentorum modus. Huic accedunt Joannis* Dubois *observationes in methodum miscendorum medicamentorum quæ in quotidiano sunt usu*, Londini, 1639, in-fol. Hagæ comitis, 1640, in-4°. Il y a des éditions postérieures aux latines ; l'une est de Rouen, 1644, in-4°; l'autre est de Lyon, 1663, in-4°. Il y en a encore une de Lyon, 1681, in-8°, avec des additions de Sauvageon.

BAUDERON. *Voyez* SENECÉ ou SENEÇAI.

BAUDET (ÉTIENNE), graveur, né à Blois en 1643, et mort à Paris en 1716, à 73 ans, grava beaucoup d'après Le Poussin. Il en a rendu l'effet et les caractères; mais on ne trouve point dans ses estampes la précision et la noblesse qui sont dans les tableaux. Les meilleurs ouvrages de Baudet, sont : *Le Frappement du rocher, le Veau d'or, Moïse foulant aux pieds la couronne de Pharaon*, d'après Le Poussin ; *le grand escalier de Versailles*, d'après Le Brun : son chef-d'œuvre est l'estampe d'*Adam et Eve*, d'après Le Dominiquin.

BAUDIER (MICHEL), gentilhomme du roi, historiographe de France sous Louis XIII, né en Languedoc dans le 16e siècle, était une des plus fécondes et des plus pesantes plumes de son siècle. Il laissa beaucoup d'ouvrages sans ordre et sans goût, mais dans lesquels on trouve des particularités qu'on chercherait vainement ailleurs. I. *Histoire générale de la religion des Turcs, avec la vie de leur prophète Mahomet, et des quatre premiers califes*; plus, *le livre et la théologie de Mahomet*, in-8°, 1632, ouvrage traduit de l'arabe, copié par ceux qui l'ont suivi, quoiqu'ils n'aient pas daigné le citer. II. *Histoire du cardinal d'Amboise*, Paris, 1634, in-4°. Sirmond, de l'Académie française, un des flatteurs du cardinal de Richelieu, s'était proposé d'élever ce ministre aux dépens de ceux des siècles passés. Il attaqua d'abord d'Amboise, et ne manqua pas de le mettre au-dessous de Richelieu. Baudier, nullement courtisan, vengea sa mémoire, et obscurcit l'ouvrage de son détracteur. III. *Histoire du maréchal de Thoiras*, 1644, in-fol., 1666, 2 vol. in-12 ; curieuse et nécessaire, quand on veut connaître à fond le règne de Louis XIII. IV. Les *Histoires de Suger, de Ximénès*, etc. V. *Histoire des guerres de Flandre, depuis 1559 jusqu'en 1609*, traduits de l'italien de Lanario. Paris, 1618, in-4°. Les faits que Baudier raconte dans ses différens ouvrages, sont presque toujours absorbés par ses réflexions, qui n'ont ni le mérite de la précision, ni celui de la nouveauté.

BAUDIN (PIERRE-CHARLES-LOUIS), né à Sedan, le 18 octobre 1748. Son père, lieutenant-général au bailliage de cette ville, l'envoya à Paris pour y faire ses études. Il était sur le point de débuter dans le barreau, lors de l'exil du parle-

ment en 1770. Lié avec plusieurs magistrats disgraciés, il resta fidèle à leur cause, et se retira à Sedan, où il était directeur des postes. M. Gilbert de Voisins le chargea de l'éducation de ses enfans. En 1790, il fut nommé maire de Sedan, puis, l'année suivante, il fut député à l'assemblée législative et à la Convention. Plus laborieux qu'éloquent, très-incertain dans ses principes, il partagea quelquefois l'exagération de plusieurs de ses collègues. Il a laissé un discours qui avait pour objet d'offrir les moyens de terminer la révolution sans secousse. On a encore de lui : I. *Anecdotes sur la Constitution*, 1794, in-8°. II. *De la liberté de la presse*, 1795, in-8°. Il mourut en 1799; il était membre de l'Institut. Il fut l'un des collaborateurs du *Journal des Savans*.

BAUDIN (Nicolas), capitaine de vaisseau dans la marine française, naquit vers le milieu du 18e siècle à l'île de Ré. Déjà connu comme navigateur célèbre et botaniste distingué, il fut chargé d'une expédition lointaine, et revint en France en 1798 sur la flûte *la Belle-Angélique*, avec une cargaison précieuse en objets d'histoire naturelle. Il reçut l'accueil le plus distingué des savans de toutes les classes; et après un repos de trois ans, il entreprit pour le gouvernement un nouveau voyage autour du monde. Il s'embarqua au Havre vers la fin d'octobre 1800, et fut chargé de conduire à Pékin le jeune chinois A-Sam, qui avait excité long-temps la curiosité des Parisiens. Il aborda en effet en Chine, et l'y remit; puis il revint à l'Ile-de-France, d'où il se dirigea vers la Nouvelle-Hollande, il en parcourut toutes les côtes; et, après avoir couru les plus grands périls, il arriva à l'Ile-de-France, ayant perdu la moitié de son équipage, et une partie des savans qui l'avaient accompagné. Il mourut le 16 septembre 1803. Le naturaliste Péron, qui avait accompagné Baudin dans cette expédition, a publié la Relation du *Voyage aux Terres-Australes*, 1807-1809, 3 vol. in-4°; il n'y dit pas un seul mot de Baudin, dont il paraît qu'il avait eu à se plaindre.

BAUDISSON (Innocent-Maurice), abbé, naquit le 19 novembre 1737. Il était neveu et élève du célèbre Bogin. Il fut nommé professeur de droit canon à l'université de Turin, en 1767; il a gardé cette place jusqu'en 1797, époque à laquelle il obtint sa retraite après trente ans de service. Lors de la réunion du Piémont à la France, il fut nommé aux premières places dans les gouvernemens qui se sont succédés, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la conservation de l'université de Turin. Il est mort en 1805.

BAUDIUS (Dominique), professeur d'éloquence à Leyde, et savant très-érudit, mourut en cette ville en 1613. Il était né à Lille en 1561, et avait été reçu avocat au parlement de Paris. Il se distingua comme jurisconsulte et comme littérateur. Parmi les ouvrages latins en vers et en prose qu'il laissa, on distingue ses *Poésies*, et surtout ses *Vers ïambes*, Anvers, 1607, in-8°. Ils ont du feu et de la noblesse. On a encore de lui des *Lettres* et *des Discours*, et un petit *Traité de l'Usure*, Leyde, 1650, in-12; Amsterdam, 1662, pet. in-12, où il montre beaucoup d'esprit et de vanité, mais qui valent

beaucoup mieux que ses vers.

BAUDOIN. *Voyez* BALDWIN et BAUDOUIN.

BAUDOIN ou BAUDUIN, surnommé *de Condé*, poete français du 13e siècle, dont le nom indique la patrie, florissait sous Saint Louis. Il était contemporain et ami de Jehan de Condé, son compatriote, et de Rutebœuf, l'un des célèbres fabliers du temps. Ses ouvrages connus sont : I. *Les trois Mors et les trois Vis* (Vivans). Ce sont trois jeunes gentilshommes riches et puissans qui reçoivent de trois corps morts rongés de vers, dont ils font rencontre, des leçons terribles sur la vanité des grandeurs humaines. Ce conte était fort à la mode dans les 13e, 14e et 15e siècles ; on le trouve en prose dans un grand nombre d'Heures manuscrites, et même dans les livres de prières imprimées dans le 16e siècle. II. *L'Équivoque de Bauduin de Condé.* Cette pièce et la précédente se trouvent dans le manuscrit n° 2736, fonds de la Vallière. III. *Le Dit du Garde-Corps*, manuscrit, n° 7218. IV. *Le Dit du Pélican.* V. *L'Ave Maria*, en vers. VI. *Le Dit du Bachelier.* VII. *Le Manteau d'honneur.* VIII. *Le Dit des Preudomes.* IX. *Le Dit du Dragon*, manuscrit, n° 256, fonds de la Belgique. On lui attribue encore : X. *Le Dit des Héraults.* XI. *Le Fablier du sentier battu.* XII. *Le Preu avaricieux*, que je soupçonne être la même pièce que celle désignée sous le n° VIII. On ignore le temps de sa mort : Fauchet, Pasquier, le Grand-d'Aussy, n'en font pas mention. Il doit avoir terminé sa carrière vers 1260.

BAUDOIN, archevêque de Cantorbéry, né à Exéter, accompagna Richard Ier dans l'expédition de la Terre-Sainte, et mourut en 1191. Ce prélat s'est distingué par sa science et par ses qualités éminentes. Tissier a recueilli et publié ses œuvres en l'an 1662.

BAUDONOVIE, religieuse de Poitiers, témoin des vertus et des actes de piété de la reine Radegonde, morte en 587, en a écrit la vie. Cet ouvrage se borne à recueillir les faits oubliés par l'évêque Fortunat, qui a publié aussi une vie de la même princesse.

BAUDORY (JOSEPH DU), né à Vannes, d'une famille distinguée, en 1710, entra chez les jésuites en 1727, et mourut à Paris en 1749, à 39 ans. Il occupa la place du P. Porée, et la remplit dignement. On a de lui des *Œuvres diverses*, dont la dernière édition est de Paris, en 1762, in-12. On trouve dans ce Recueil quatre *Discours latins*, et quatre *Plaidoyers français.* L'édition précédente offrait une tragédie latine, intitulée : *Sanctus Ludovicus in vinculis*, à laquelle on a substitué le *Plaidoyer des quatre âges*, qui y manquait. Les sujets des discours sont intéressans, les divisions nettes et simples. Sa latinité, quelquefois trop dure, est du reste assez bonne. On peut lui reprocher quelques pointes, quelques jeux de mots. Quant à ses plaidoyers, ils sont ingénieux et bien choisis.

BAUDOT, DE JUILLY (NICOLAS), né à Paris en 1678, d'un receveur des tailles de Vendôme, s'établit à Sarlat, où il fut subdélégué de l'intendant. Les devoirs de son emploi et les charmes de la littérature remplirent le cours de sa vie. Il termina sa longue carrière en 1759, à 81 ans.

On a de lui quelques ouvrages historiques, écrits avec art et méthode. I. *L'Histoire de Catherine de France, reine d'Angleterre*, qu'il publia en 1696, in-12. Quoique tout y soit vrai dans les principaux événemens, et que la bienséance y soit observée exactement, l'auteur a depuis avoué qu'il ne prétendait pas se faire honneur de cet ouvrage, qui tient beaucoup du roman. II. *Germaine de Foix*, nouvelle historique qui parut en 1701, in-12. III. *L'Histoire secrète du connétable de Bourbon*, imprimée en 1696, in-12. IV. *La Relation historique et galante de l'invasion d'Espagne par les Maures*, imprimée en 1722, 4 vol. in-12. Ces trois ouvrages sont à peu près du même genre que le premier; mais il y en a d'autres de lui plus solides, comme l'*Histoire de la conquête d'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie*, 1701, in-12; l'*Histoire de Philippe-Auguste*, 1702, 1 vol. in-12; et celle de *Charles VII*, 1697, 2 vol. in-12. L'ordre et le style en font le principal mérite; l'auteur n'avait consulté que les livres imprimés. On a encore de lui l'*Histoire des hommes illustres, tirée de Brantôme*; l'*Histoire de la vie et du règne de Charles VI*, en 9 vol. in-12, 1756; l'*Histoire du règne de Louis XI*, 6 vol. in-12, 1756; l'*Histoire des révolutions de Naples*, 4 vol. in-12, 1757. Ces trois derniers ouvrages ont paru sous le nom de mademoiselle de Lussan. Le style en est un peu négligé, et manque souvent de précision. *Voyez* Lussan.

BAUDOUIN Ier, roi de Jérusalem, était fils d'Eustache, comte de Boulogne : il accompagna son frère, Godefroi de Bouillon, dans la Palestine, après la mort duquel il fut qualifié roi de Jérusalem et de Saint-Jean-d'Acre, en 1100, et couronné le 25 décembre de la même année par le patriarche de Jérusalem. Ce fut lui qui précédemment avait succédé au prince d'Édesse dans la possession de ce pays, ce qui l'empêcha de se trouver au siége et à la prise de Jérusalem. En 1101, il prit Antipatris, Césarée et Azot, et défit 5000 Sarrasins à Ascalon. En 1104, avec le secours de 70 vaisseaux génois, il prit Acre; puis il soumit Tortove, et fut assiégé dans Rama, qui fut emportée d'assaut, et dont il eut beaucoup de peine à s'échapper; du vivant de sa femme, en 1113, il se maria à Adélaïde, veuve de Roger, comte de Sicile. Il mourut en 1118, et fut enterré à Jérusalem dans l'église de la Résurrection, bâtie sur le Calvaire.

BAUDOUIN II, cousin et successeur du précédent au comté d'Edesse, et ensuite au royaume de Jérusalem, était fils de Hugues, comte de Réthel. Il fut couronné en 1118, après qu'Eustache, père de Baudoin Ier, eut renoncé à tous ses droits au trône. Il remporta, en 1120, une victoire mémorable sur les Sarrasins; mais, en 1124, ils le firent prisonnier. Josselin de Courtenay le délivra de sa captivité. Après un règne de 12 ans, Baudouin laissa son royaume à Foulques d'Anjou, son gendre. Les chrétiens regrettèrent beaucoup ce prince, qui était brave, pieux et désintéressé. Il mourut en 1131.

BAUDOUIN III, fils de Foulques d'Anjou, succéda, en 1142, à son père, sous la tutelle de sa mère. Il prit Ascalon, qui avait résisté aux efforts de ses prédéces-

seurs, et d'autres places. Il mourut du poison après un règne de 20 ans, en 1163.

BAUDOUIN IV, fils d'Amaury, parvint au trône de Jérusalem après la mort de son père en 1174; comme il était lépreux, ce fut Raimond, comte de Tripoli, fils du marquis de Montferrat et de Sibille sa sœur, qui gouverna pour lui. Il résigna ensuite la couronne à son neveu Beaudouin V, et mourut en 1186. L'année suivante, son successeur mourut empoisonné, à ce qu'on croit, par sa mère, qui voulut faire passer la couronne sur la tête de son époux, Guy de Lusignan. Un an après la mort de Baudouin V, la ville de Jérusalem tomba au pouvoir de Saladin.

BAUDOUIN Ier, empereur de Constantinople, né à Valenciennes en 1171, fils de Baudouin, comte de Flandre, du Hainaut, et de Marguerite, sœur de Philippe: ayant pris la croix, pour aller à la Terre-Sainte, fut le premier élu empereur latin de Constantinople, après la prise de cette ville par les Français et les Vénitiens, réunis en 1204. (*Voyez* ALEXIS V.) On ne pouvait faire un meilleur choix. Baudouin était humain, prudent, courageux, et possédait tous les talens militaires. Son règne fut cependant aussi malheureux que court. Les Grecs, méprisés par les Français, qui refusaient de les recevoir dans leur armée, en mirent à mort un grand nombre qu'ils surprirent en différentes occasions. Ayant fait alliance avec les Bulgares, quoique depuis long-temps ces peuples fussent leurs ennemis, Joannice, roi de cette nation, prince aussi ambitieux que cruel, entra dans l'empire avec une armée formidable. Il marcha vers Andrinople, pour faire lever le siége que Baudouin y avait mis. Il fallut en venir à une bataille rangée. Baudouin y montra la plus grande valeur; mais la fortune ne l'ayant pas secondé, il fut battu et fait prisonnier le 15 avril 1205. Ce prince, abandonné au pouvoir d'une nation féroce, fut chargé de chaînes, et conduit à Ternobe, capitale de la basse Mœsie, où on le laissa languir dans les fers pendant seize mois. Après cette longue captivité (1206), le roi des Bulgares le fit mourir cruellement, à l'âge de 35 ans. Les uns disent qu'un lui coupa les bras, les jambes et la tête, qu'on donna son cadavre aux bêtes et aux oiseaux de proie; les autres qu'on les fit manger par des chiens; d'autres, que Joannice fit garnir son crâne d'un cercle d'or, pour lui servir de coupe dans ses repas. Baudouin avoit épousé Marie de Champagne, qui donna le jour à deux princesses. *Voyez* RANS. Lebeau (*Histoire du Bas-Empire*), dit que Bauduuin était le prince le plus brave et le plus humain qui fût parmi les croisés. Ses lumières et sa piété l'avaient rendu digne de l'amour de son peuple sur lequel il ne régna que 11 mois.

BAUDOUIN II, dernier empereur latin de Constantinople, fils de Pierre de Courtenay et d'Yolande, fut élu en 1228. Assiégé deux fois dans Constantinople par Vatace, empereur de Nicée, et par Asan, roi des Bulgares, il fut obligé de passer en Italie pour y mendier du secours. Il défit à son retour Vatace, à qui il accorda la paix; mais celui-ci ayant repris le dessus, Baudouin alla chercher de nouvelles troupes dans différentes cours, qui le secoururent faiblement. C'est

alors qu'il fit présent à Saint Louis de la couronne d'épines, relique revérée dans toute la chrétienté. Vatace, mort l'an 1255, eut pour successeur son fils Théodore Lascaris-le-Jeune, qui ne régna que quatre ans, et qui laissa la couronne à Jean Lascaris son fils, âgé de 8 ans, sous la régence d'un nommé Muzalon. Michel Paléologue, ayant fait tuer ce tuteur, se fit déclarer régent à sa place, et prit, le 1er décembre 1259, le titre d'empereur, conjointement avec Jean Lascaris. Paléologue ayant formé ensuite le projet de chasser les Français de la Grèce, et de se rendre maître de Constantinople, fit investir cette capitale. Il entra par un souterrain le 29 juillet 1261, et força la garnison de lui céder la place. Baudouin vit de son palais le feu dans différens quartiers de la ville, tandis qu'on passait au fil de l'épée les Français qui voulaient résister. Dans cette fâcheuse extrémité, il quitta les ornemens impériaux, qui furent portés à Paléologue, et, s'étant déguisé, il entra dans une barque qui le transporta dans l'île de Négrepont. Il se retira en Italie, et mourut en 1273, à 56 ans. Il avait de l'esprit et de la valeur; mais il monta sur le trône dans un temps où il aurait eu besoin d'une armée formidable, parce qu'il était environné de rivaux puissans et d'ennemis étrangers. Sa femme Marthe de Brienne, fille de Jean de Brienne, lui donna un fils unique, Philippe. Baudouin lui laissa le vain titre d'empereur, dont il ne jouit pas longtemps, étant mort en 1285. Philippe avait une fille nommée Catherine, qui épousa Charles, comte de Valois, auquel elle transmit ses droits. La fille de celui-ci, appelée Catherine comme sa mère, les porta à Philippe, prince de Tarente, qui n'eut qu'un fils, mort sans postérité en 1364. Ce dernier rejeton de l'infortuné Baudouin s'appelait Robert.

BAUDOUIN (François), naquit à Arras le 1er janvier 1520. Il fut professeur de droit à Bourges, à Angers, à Paris, à Strasbourg et à Heidelberg. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, qui lui avait confié l'éducation d'un de ses fils naturels, l'envoya au concile de Trente, pour être son orateur. Henri III, n'étant encore que duc d'Anjou, voulut employer sa plume pour justifier la Saint-Barthélemy; il s'y refusa, et néanmoins ce prince le fit dans la suite entrer au conseil d'état. Il mourut à Paris, le 3 novembre 1573, à 54 ans, comme il se disposait à suivre Henri, roi de Pologne. Nous avons de lui des *Ouvrages de jurisprudence, d'histoire, de théologie et de controverse*. Le style en est élégant et facile. Le célèbre Heineccius a publié les *Opuscules* de Baudouin, qui forment le 1er volume de sa *Jurisprudentia attica et romana*, Lyon, 1778, 2 vol. in-fol.

BAUDOUIN (Benoit), né à Amiens, était fils d'un cordonnier, suivant le P. Daire (*Hist. litt. de la ville d'Amiens*, pag. 161). Après avoir fait ses humanités, il alla poursuivre ses études à Paris, où il prit le degré de bachelier en théologie; depuis il fut principal du collége de Troyes, et devint directeur de l'Hôtel-Dieu, où il mourut au mois de novembre 1632. Outre son *Calceus antiquus et mysticus*, 1615, in-8°, qui lui fit un nom parmi les érudits, Baudouin publia à Troyes, en 1620, six *Tragédies* de Sénè-

que, ***traduites en vers français.*** Cette traduction est excessivement rare; car elle n'existe dans aucune bibliothèque de France.

BAUDOUIN (ÉTIENNE), natif de Rouen, est auteur d'un ***Essai sur l'Apocalypse***, ou ***explication littérale et historique de la révélation de l'apôtre Saint Jean, avec des remarques sur le système de Pastorini***, 1781, in-12; 1784, in-8°. ***Histoire abrégée de la Bible***, 1787, in-12. On ignore l'époque de la mort de l'auteur.

BAUDOUIN ou BAUDOIN (JEAN), naquit à Pradelle, en Vivarais en 1590. Il fut lecteur de la reine Marguerite, et eut une place à l'Académie française. On a de lui des *Versions* de Tacite, de Suétone, de Lucien, de Salluste, de Dion Cassius, du Tasse, de Bacon, de Davila, et de beaucoup d'autres auteurs. Ces versions, écrites avec plus de simplicité que d'exactitude, ne lui coûtaient guère. Lorsqu'il était pressé, il ne faisait que retoucher celles qu'on avait faites avant lui, sans se donner la peine de recourir à l'original. Il écrivit aussi une ***Histoire de Malte***, 1659, 2 vol. in-fol., et publia quelques ***Romans***. Tous ses ouvrages en général sont plus que médiocres. Le seul qui ne soit pas entièrement dédaigné est son ***Recueil d'emblêmes***, avec des discours moraux qui servent d'explication, Paris, 1638, in-8°, 3 vol. ornés de figures gravées par Briot. On recherche aussi son ***Iconologie***, Paris, 1636, in-fol., et 1643, in-4°. Il mourut à Paris en 1650, à 60 ans.

BAUDOUIN (MARIE-MADELEINE AGLAÉ-CAROUGE, dame), née le 12 mai 1764, morte le 12 octobre 1816, est auteur de deux romans intitulés : l'un, ***le Coin du feu de la Bonne Maman***, Paris, 1809, 2 vol. in-18; l'autre, ***la petite Cendrillon*** ou ***Histoire d'une jeune orpheline***, 1813, in-18. Ces deux ouvrages sont anonymes.

BAUDRAND (MICHEL-ANTOINE), prieur de Rouvres et de Neuf-Marché, naquit à Paris en 1633, et y mourut le 29 mai 1700. Le Père Briet, professeur de rhétorique au collége de Clermont, sous lequel il étudia, lui ayant fait corriger les épreuves de sa ***Géographie ancienne et nouvelle***, le disciple prit le goût du maître. On a de lui un ***Dictionnaire géographique***, en 2 vol. in-fol., imprimé d'abord en latin, 1682; et en français, 1705, après la mort de l'auteur. Guillaume Sanson, un des premiers géographes de France, reprocha bien des méprises à l'abbé Baudrand, dans une critique qu'il fit de la première édition. Ces fautes ne disparurent point à la seconde, et l'on n'estime guère ni l'une ni l'autre. Le Dictionnaire géographique de Maty, 1712, in-4°, a été puisé en partie dans celui de l'abbé Baudrand, mais il est beaucoup plus exact. On doit en outre à Baudrand, une édition du livre de Papire Masson, ***des Rivières de France***, 1688, et une édition augmentée de moitié du ***Lexicon geographicum***, de Ph. Ferrarius, 1670, in-fol.

BAUDRI, chroniqueur, mort chantre de l'église de Térouane, vers l'an 1076, est différent de Baudri, évêque de Noyon et de Tournay, avec qui plusieurs bibliographes l'ont confondu. C'est sur cette méprise qu'on lui attribue la fameuse ***Chronique*** de Cambrai. Ce monument de l'éru-

dition de cet auteur, est une de nos meilleures productions dans ce genre.

BAUDRICOURT (Jean de), maréchal de France, gouverneur de Bourgogne, se signala à la bataille de Saint-Aubin du Cormier en 1488, où Louis de la Trémouille fit prisonnier le duc d'Orléans, depuis Louis XII; et aida Charles VIII à conquérir le royaume de Naples en 1495. Il mourut quelques années après sans postérité. Son père Robert de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, avait servi avec distinction : ce fut lui qui envoya la Pucelle d'Orléans à Charles VII. Jean mourut à Blois, en 1499.

BAUDRY D'ASSON (Gabriel), né d'une famille noble, près de la Châtaigneraye, était retiré du service, et vivait dans sa terre de Brachain, lors des premiers mouvemens de la Vendée. Baudry se mit à la tête des paysans qui l'avaient choisi pour leur chef, et marcha sur Châtillon, dont il s'empara; il alla ensuite assiéger Mortagne, mais les gardes nationales des villes voisines l'ayant cerné, il vit périr presque tous les siens, et fut forcé lui-même de fuir après avoir fait une courageuse résistance. Il demeura, pendant six mois, caché dans un souterrain avec son fils, et ne reparut les armes à la main qu'en 1793; il commanda alors une division de l'armée du centre, et se distingua à la bataille de Luçon et à celle de Saint-Vincent. On écrit qu'il périt au dernier combat de Luçon.

BAUDRY. *Voyez* Balderic.

BAUDUER (Arnaud Gilles), né à Peyrusse-Massas, en mars 1744, embrassa l'état ecclésiastique, entra au séminaire d'Auch, dont il devint directeur et où il professa la théologie. Il possédait les langues hébraïque et grecque. Il mourut au mois de mars 1787. Il avait composé plusieurs ouvrages : I. Une *Version française des Psaumes*, Paris, 1785, 2 vol. in-12, accompagnée de notes fort instructives. II. La version de *l'Ecclésiaste*, sur le texte, avec des réflexions morales et chrétiennes. III. Un *Traité en forme de conférences*, où l'on discute si l'Eglise pourrait aujourd'hui, sans inconvénient, faire l'office divin en langue vulgaire. IV. Un *Plan raisonné d'une collection des monumens ecclésiastiques*, dirigé selon l'ordre des temps; et plusieurs autres ouvrages qui n'ont pas été publiés.

BAUDUIN (Dominique), prêtre de l'Oratoire, né à Liége, le 14 novembre 1742, mort le 3 janvier 1809, fut professeur d'histoire pendant plusieurs années à Maëstricht. Ses ouvrages sont : I. *Essai sur l'immortalité de l'ame*, Dijon, 1781, in-12; réimpr. à Liége en 1805, in-12. II. *La Religion chrétienne justifiée au tribunal de la politique et de la philosophie*, Liége, 1788, in-12; réimpr. en 1797. III. *Discours sur l'importance du ministère pastoral*, in-8°. IV. *Considérations sur les genres de commerce*, in-8°.

BAUER (Charles Louis), né à Leipsick le 18 juillet 1730, célèbre philologue et recteur de langues anciennes à Hirschberg, a formé un grand nombre d'élèves dans cette partie. Il a publié plusieurs ouvrages pour faciliter et répandre l'étude de la langue latine, entre autres : *Glossarium Theodoretum Baueri*, Halæ, in-8°, 1769-74; *Excerpta Livia-*

na, édit. nouv., 1801, in-8°; *Dictionnaire allemand-latin*, la troisième édition est de 1805, in-8°, ouvrage estimé; *Magasin d'exercices pour apprendre à écrire en latin*, 1787-1792, in-8°.

BAUER (Jean-Jacob), né à Strasbourg, en 1706, mort en 1772 à Nuremberg, où il avait un établissement de librairie, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Bibliotheca librorum rariorum universalis*, divisé en quatre parties, dont la première seule fut publiée par Bauer, à Nuremberg, 1770. Le reste fut publié après sa mort, et d'après ses matériaux, par Will et Hummel, qui donnèrent deux volumes de supplément, en 1774, in-8°, et un 5me en 1791.

BAUER (Jean-Godefroi), né à Leipsick, le 20 février 1695, mort le 2 mars 1763, composa un grand nombre de dissertations curieuses sur différens points d'histoire et de jurisprudence. Voici les plus remarquables: I. *De Indole et naturâ investituræ feudalis*, Leipsick, 1746, in-4°. II. *De ducibus et comitibus Germaniæ, sub Merovingis et Carlovingis*, Leipsick, 1747, in-4°. III. *De plebeiis; quâ ratione feuda equestria comparare possint*, ibid., 1748, in-4°.

BAUER (Jean-Frédéric), médecin allemand, mourut à Leipsick en 1743. On trouve dans le 1er volume des *Actes de l'Académie des curieux de la nature*, une *Dissertation* de ce Bauer sur la régénération spontanée des roses rouges dans le vinaigre de roses.

BAUER (George-Laurent). Il fut d'abord professeur de morale et de littérature orientale à l'université d'Altdorf, près de Nuremberg, et ensuite il occupa une chaire de professeur de théologie à Heidelberg. Il est mort dans cette ville le 12 janvier 1806, à l'âge de 50 ans. On a de lui plusieurs ouvrages d'*exégèse* et d'*antiquités bibliques*, dont on trouve la liste dans le *Gelehrte Teutschland*, de M. Meusel.

BAUERNFEIND (G. Guillaume), peintre et graveur. Il faisait partie de l'expédition célèbre que le roi de Danemarck fit partir en 1761 pour l'Arabie Heureuse; mais il mourut en chemin, pendant le trajet de Moka à Bombay, le 29 août 1763. Il avait rendu des services importans, et dessiné pour le professeur Forskal les *Icones rerum naturalium*, d'après nature. Les beaux dessins qu'on trouve dans le Voyage de Niebuhr, vol. 1, n° 1—15, sont de lui.

BAUFFREMONT SENESCEY (Nicolas de), fils de Pierre II de Bauffremont, baron de Senescey, né en 1520, fut choisi, à l'âge de 30 ans, pour président de la chambre de la noblesse de Bourgogne, et nommé élu de la noblesse aux États de cette province. Les États-Généraux de France ayant été convoqués en 1560, le baron de Senescey y parut comme député de la noblesse de Bourgogne; la harangue qu'il y prononça au nom de la noblesse de France fut imprimée en 1561, in-8°. Ces États se terminèrent par le colloque de Poissy. La Bourgogne lui dut la réformation de sa Coutume; et ce fut pour justifier l'opinion de ce baron que Claude de Taby, son parent, publia ses *Explications* sur les articles les plus importans de la Coutume de Bourgogne, Lyon, 1580. Le baron de Senescey, qui s'était si avantageusement fait connaître, fut

appelé à la cour. « Indépendamment de sa haute noblesse, dit le président de Thou, il avait encore beaucoup de sagesse et de science, qualités rares parmi les guerriers. » On lui donna l'office de prévôt de l'hôtel : cette place, dont la juridiction ne s'étendait auparavant que sur les gens de néant qui suivaient la cour, devint, sous le baron de Senescey, une des plus importantes du royaume. Il fut le premier qui ait pris le titre de grand-prévôt de France. On le vit dans cette place servir les fureurs de Catherine de Médicis, coopérer activement aux massacres de la Saint-Barthélemy, et livrer à la férocité du peuple le malheureux président de La Place. « Senescey, dit M. de Thou, avait des ordres précis de la reine; mais le comte de Charni avait aussi reçu des ordres formels de son roi, et ne les mit pas à exécution. » Nicolas de Bauffremont, bailli de Châlons-sur-Saône, fut élu, par la noblesse de ce bailliage, député aux États-Généraux de 1576; il y porta la parole au nom de la noblesse de France, avec la liberté d'un Gaulois et la dignité d'un Romain. D'Aubigné nous a conservé (liv. 3, chap. 6, pag. 856 de son Hist.) un fragment de cette harangue, qui fut imprimée en 1577, Paris, in-12, sous ce titre : *Proposition de la noblesse de France, faite au roi par Claude de Bauffremont de Senescey.* Il est démontré ailleurs, d'après plusieurs rapprochemens, qu'il y a erreur de prénom, et que ce discours appartient à Nicolas et non à Claude, son fils. Pendant cette assemblée, le baron de Senescey, qui s'était occupé à recueillir des notes sur tout ce qui se passait, les mit en ordre, et les publia sous ce titre : *Recueil de ce qui s'est passé en l'assemblée du tiers-état aux États de Blois, depuis le 15 novembre 1576 jusqu'en mars 1577*, in-8°; réimprimé, pag. 265 du Recueil des États-Généraux, Paris, 1651, in-8°, traduit par Philibert Bugnyon, et imprimé en 1577, in-8°, sous ce titre : *Commentarius de iis omnibus quæ in tertii ordinis conventu, etc.* Il mourut au château de Senescey, le 20 février 1582.

BAUFFREMONT (Claude de), fils du précédent, né en 1546, se montra, au commencement de sa carrière politique, un des plus zélés partisans de la ligue, et devint dans la suite un des plus fidèles sujets du meilleur des rois. Nommé élu de la noblesse de la province de Bourgogne, en 1581, il ne se distingua pas moins que son père à la tête de l'administration de la province. En 1585, il fut choisi par le roi pour succéder au vicomte de Tavannes dans le gouvernement des ville et château d'Auxonne; il prêta serment de fidélité aux habitans le 21 août 1586. Les États-Généraux du royaume ayant été convoqués à Blois en 1588, Senescey y parut comme député de la noblesse du bailliage de Châlons-sur-Saône, et y fut élu président de l'ordre de la noblesse de France. Il porta la parole dans cette assemblée; son discours, dont d'Aubigné (page 176) nous a conservé la substance, était considéré comme une des bonnes pièces du temps. Il fut imprimé à Paris, 1588, in-8°, et se trouve p. 140 du troisième volume des *Mémoires de la Ligue*, page 133 du Recueil des États-Généraux, imprimé chez Quinet. La mort du duc

de Guise ayant fait dissoudre ces États, Senescey revint dans sa province, où il fut nommé par le duc de Mayenne son lieutenant-général en Bourgogne, tandis que le comte de Tavannes était dans cette province lieutenant-général de Henri de Bourbon. Pendant ces temps de guerre civile, on vit en Bourgogne. Tavannes et Senescey, guerroyant l'un contre l'autre, tour à tour, dévaster les campagnes, faire le siége des villes, exiger à main armée des contributions, etc. La ligue ayant convoqué les États-Généraux à Paris en 1593, le baron de Senescey y parut à la tête de la noblesse. « Ce fut la seconde fois, dit Mézerai, qu'il eut l'honneur de porter la parole en son nom. » « Son discours, dit le Journal de Henri IV, fut court et hardi, plein de bon sens et de dignité, et fut extrêmement goûté. » Les conférences de Surène ayant amené une trève de trois mois, chaque parti en profita pour envoyer des députés en cour de Rome. Mayenne y envoya de son côté le cardinal de Joyeuse et le baron de Senescey. S'étant convaincu dans cette mission que la ligue ne devait plus compter sur les secours de Rome ni de l'Espagne, Senescey prit soin d'en faire avertir secrètement le duc de Mayenne, pour l'engager à abandonner entièrement ce parti; mais, voyant tous ses efforts inutiles, le baron profita de l'avis pour lui-même, s'en revint dans son ancien gouvernement, et chargea le sieur de La Croix, maire d'Auxonne, député en cour par les habitans de cette ville, de ménager sa réconciliation personnelle avec le monarque, en même temps que la réduction des ville et château d'Auxonne en l'obéissance du roi. Le sieur de La Croix réussit pleinement dans cette double mission; il obtint, en faveur des habitans d'Auxonne et de leur gouverneur, l'oubli de tout le passé, et la survivance du gouvernement des ville et château d'Auxonne, en faveur de Henri de Bauffremont, fils du baron de Senescey. Claude de Bauffremont ne jouit pas long-temps des douceurs de la paix; il mourut en 1596 dans son château de Senescey, âgé de 50 ans.

BAUFFREMONT SENESCEY (Henri de), premier des fils de Claude de Bauffremont, baron de Senescey, né en 1578, succéda à son père dans le gouvernement des ville et château d'Auxonne, et dans la place de bailli et capitaine-gouverneur de Châlons-sur-Saône. En 1605, il fut nommé élu de la noblesse de la province de Bourgogne. Les États-Généraux de France ayant été convoqués d'abord à Sens, puis à Paris en 1614, le baron de Senescey, député de la noblesse du bailliage de Châlons, fut nommé président de l'ordre de la noblesse de France. Peu de temps après, il obtint l'ambassade d'Espagne. Cette légation était alors la plus importante, par rapport au mariage de l'infant d'Espagne avec la sœur aînée du roi. Le baron de Senescey, pendant les cinq années qu'il resta en Espagne, s'y comporta avec autant de prudence que de talens. Le roi, satisfait de sa conduite, et en récompense de ses services, le décora du collier de l'ordre du Saint-Esprit, et érigea sa terre de Senescey en marquisat. Sa correspondance dans cette ambassade est conservée dans un Recueil de Lettres manuscrites en

7 volumes in-folio, qui était déposé à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés (Fontette, n° 30,420). Quelques années après, Senescey, employé en qualité de maréchal-de-camp dans les armées que Louis XIII commandait en personne, se trouva au siége de Rohan, où il fut renversé sous une mine; à celui de Saint-Antonin, où il fut grièvement blessé. Il se retira dans son château de Senescey pour se faire guérir de ses blessures, et son impatience lui fit précipiter les moyens de guérison. Il voulut se transporter à Lyon pour s'y trouver au passage du roi; mais ses plaies s'étant rouvertes, et la gangrène y ayant pénétré, tous les secours de l'art ne purent lui conserver la vie. Il mourut à Lyon en 1622. Son *Éloge* a été tracé par le P. Durosier, minime, sous ce titre: ***L'immortalité du Phénix, tirée de la glorieuse fin de messire Henri de Bauffremont***, Lyon, 1624, in-8°.

BAUFFREMONT (Claude-Charles Roger de), fils de Claude, baron de Senescey, et d'Antoinette de Vienne, succéda, en 1562, sur le siége épiscopal de Troyes, à Antoine Carraccioli, qui avait embrassé la religion réformée. Claude de Bauffremont gouverna l'église de Troyes pendant 21 ans. Il mourut à 64 ans. On lui reproche le honteux marché qu'il fit avec Carraccioli, de donner à cet apostat une pension de 2,500 liv. sur son évêché.

BAUFFREMONT SENESCEY (**Claude-Charles Roger de**), fils de Henri Bauffremont, marquis de Senescey, et de Marie-Catherine de la Rochefoucauld, duchesse de Randon, succéda à son père dans les gouvernemens d'Auxonne, Châlons-sur-Saône et Mâcon. Il fut lieutenant du roi en Bourgogne, et colonel mestre-de-camp du régiment de Piémont. Il se trouva, en 1640, sous le maréchal de La Meilleraie, au siége d'Arras. Les fatigues qu'il y éprouva affaiblirent sa santé; il se retira à Senescey, et y mourut le 18 mars 1641, âgé de 35 ans.

BAUFFREMONT (Claude-Paul de) marquis de Listenais, ayant pris les armes et fait plusieurs assemblées de nobles et de gens de guerre, sous prétexte de faire cesser les vexations auxquelles sa province était en proie, fut décrété de prise de corps par la chambre de justice de Besançon. Il se réfugia en France, et la seconde conquête de la Franche-Comté eut lieu bientôt après, en 1674.

BAUGÉ (Étienne de), évêque d'Autun en 1113, renonça à son évêché pour embrasser la vie religieuse, dans le monastère de Cluni. Jean Montéléon a publié en 1517 un ouvrage de cet évêque, sur les ordres ecclésiastiques et les cérémonies de la messe.

BAUGIER (**Edme**), né vers l'an 1680, était seigneur de Breuvry et doyen du présidial de Châlons-sur-Marne. On a de lui un ouvrage intéressant, intitulé: ***Mémoires historiques de la province de Champagne***, Châlons, 1721, 2 vol. in-8°. Il avait aussi composé, dit-on, une ***Histoire*** particulière de Châlons; mais on ignore ce que cet ouvrage est devenu.

BAUHIN (**Jean**), né à Amiens le 24 août 1511, acquit une grande réputation en France, en Angleterre, et dans les autres pays, par ses connaissances pro-

fondes en médecine et en chirurgie. Ayant embrassé le calvinisme, il se réfugia à Bâle, où il exerça son art. Il y mourut en 1582.

BAUHIN (Jean), naquit à Bâle en 1541. En 1561, il s'attacha au célèbre naturaliste Gessner, sous lequel il fit les plus grands progrès dans la botanique; sur la fin de sa vie, il fut médecin de la cour des princes de Wirtemberg, et mourut à leur service, en 1613. Les ouvrages qu'il a laissés, sont: I. *Memorabilis historia luporum aliquot rabidorum, qui circa annum 1590 apud Montem-Belligardum et Beffortum, multorum damno, publicè grassati sunt*, Montis-Belligardi, 1591, in-8°. II. *De plantis à divis, sanctisque nomen habentibus*, Basileæ, 1591, in-8°, avec d'autres ouvrages publiés par les soins de son frère Gaspard. III. *Vivitur ingenio, cætera mortis erunt.* C'est l'inscription mise à la tête d'un livre qui fut imprimé, sans titre, en 1592, en long format. Il traite des insectes et des plantes. IV. *De plantis absynthii nomen habentibus*, Montis-Belligardi, 1593, 1599, in-8°, avec un traité sur la même matière de Claude Roccard, apothicaire de Troyes en Champagne. V. *Historia novi et admirabilis fontis, balneique Bollensis, in ducatu Wirtembergico ad Acidulas Gopingenses*, Montis-Belligardi, 1598, 1660, in-4°. On trouve une longue énumération de plantes et de fruits à la suite de cet ouvrage. VI. *Historiæ plantarum prodromus*, Ebroduni, 1619, in-4°, par les soins de Jean-Henri Charler, médecin de Bâle, et gendre de l'auteur. VII. *Historia plantarum universalis*, tom. 1, 2 et 3, ibid., 1650, 1651, in-fol. Cette édition est enrichie de notes de Dominique Chabrée, médecin de Genève, et de remarques par Robert Morison.

BAUHIN (Gaspard), frère puîné du précédent, et non moins illustre, naquit à Bâle le 17 janvier 1550. Il fut envoyé à 17 ans à Padoue pour y étudier la médecine; il y séjourna environ trois ans. En 1579, il vint à Montpellier, où il reçut ses degrés. De retour à Bâle en 1588, il y obtint d'abord une chaire de médecine; il passa ensuite à celle d'anatomie et de botanique; il était premier médecin du duc de Wirtemberg; il est mort dans la ville de ce nom en 1624. Voici la notice de ses principaux ouvrages et de leurs éditions: I. *De Corporis humani partibus externis liber*, Basileæ, 1588, in-8°. II. *Anatomes liber secundus partium spermaticarum tractationem continens*, ibid., 1591, in-8°. III. *Anatomica corporis virilis et muliebris historia*, Lugduni, 1597, in-8°, Basileæ, 1609, in-8°. IV. *Theatrum anatomicum, infinitis locis auctum*, Francofurti, 1621, in-4°. V. *De partu Cæsareo liber*, Basileæ, 1591, in-8°. C'est une traduction de l'ouvrage que François Rousset a mis au jour en langue française. Bauhin y a joint *Appendix ad librum de partu Cæsareo.* VI. *Notæ in Aloysium Anguillaram de simplicibus*, Basileæ, 1593, in-8°. VII. *Animadversiones in historiam generalem plantarum*, Lugduni editam, Francofurti, 1600, in-4°. VIII. *De hermaphroditorum monstrosorumque partuum naturâ libri duo*, Francofurti, 1604, 1629, in-8°, Op-

penheimii, 1614, in 8°. Il emploie une infinité de citations pour prouver l'existence fabuleuse des hermaphrodites. IX. *Catalogus plantarum circà Basileam sponte nascentium*, Basileæ, 1622, 1671, in-8°. X. *Pinax theatri botanici, sive index in Theophrasti, Dioscoridis, Plinii et botanicorum qui sæculo scripserunt opera*, Basileæ, 1623, 1671, in-4°. L'auteur employa plus de 40 ans à composer ce recueil. Robert Morison a relevé les fautes du Recueil de Bauhin dans un ouvrage intitulé: *Allucinationes Gasparis Bauhini in Pinace.* GASPARD eut sept fils; quatre furent docteurs en médecine. On a du troisième, nommé Jérôme, une nouvelle édition allemande des *Kræuterbuch* de Tabernæmontanus, Bâle, 1664, in-fol. — Emmanuel BAUHIN, petit-fils de Gaspard, mort en 1746, était médecin d'un régiment prussien. Ce dernier faisait la sixième génération qui eût exercé la médecine.

BAULACRE (LÉONARD), né à Genève en 1670, et mort en cette ville en 1761, à 92 ans. Il était agrégé à la compagnie des pasteurs en 1704, et bibliothécaire en 1728, et réunissait à un haut degré les connaissances de théologien, de moraliste, d'historien, de critique, et d'antiquaire. Il a laissé de nombreuses dissertations, éparses dans différens journaux, et dont il serait utile de recueillir une bonne partie. Sennebier les indique dans son H. L. de Gen. t. 3, pag. 38-46. Il est mort en 1761.

BAULDRI (PAUL), professeur en histoire sacrée à Utrecht, né à Rouen l'an 1639, de parens protestans, était gendre du célèbre Henri Basnage. Il abandonna une fortune considérable pour se retirer en Hollande. Il a donné au public: I. Une édition du traité de Lactance, *De morte persecutorum*, avec des notes savantes, Utrecht, 1692. Il y justifie plus d'une fois Lactance contre les vaines critiques de Jacq. Tollius; il admet l'arrivée de S. Pierre à Rome, attestée par Lactance, et contestée par la plupart des protestans. Tout ce que renferme l'édition de Bauldri a passé dans le second volume de celle que Lenglet du Fresnoy a donnée à Paris en 1748, 2 vol. in-4°. II. Une nouvelle édition d'un petit ouvrage de Furetière, intitulé *Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'Éloquence*, Utrecht, 1703, in-12. III. *Syntagma calandariorum*, etc., Utrecht, 1706, in-fol.: tout ce qui concerne les différens calendriers est ici rédigé en tables, par lesquels on trouve facilement à quels jours sont arrivés les événemens dont il est parlé dans l'Histoire. IV. Plusieurs *Dissertations* répandues dans différens journaux. Il mourut en 1706.

BAULIEU. *Voyez* BEAULIEU.

BAULME (JEAN DE LA) SAINT-AMOUR, seigneur de Martorey, né en Franche-Comté en 1539, mérita par ses talens précoces, d'être mis au nombre des enfans célèbres. Il avait une connaissance assez approfondie du grec et du latin, et cultivait la poésie latine. Ses premiers essais en ce genre sont intitulés: *Primitiæ quædam generosissimi ac verâ nobilitate præstantissimi adoles. Joannis à Balmâ, ætatis suæ duodecimo*, 1551. Deux ans après, il publia un petit volume in-8°, sous ce titre: *Miscellanées*, dans

lequel on trouve la *Manière de vivre en court*, trad. du latin d'Érasme; un *Dialogue en vers français sur le trépas de dame Antoine de Montmartin*, et quelques autres opuscules. Duverdier assure qu'il avait traduit en français, l'*Histoire naturelle* de Solin, et la *Vie de l'empereur Charles V*, de Louis Dolce. On ne sait pas précisement l'époque de sa mort; mais il est notoire qu'il ne vivait plus en 1579.

BAULOT ou BEAULIEU, célèbre lithotomiste, beaucoup plus connu sous le nom de *Frère Jacques*, naquit en 1651, dans un hameau au bailliage de Lons-le-Saulnier en Franche-Comté, de parens fort pauvres. Il les quitta de bonne heure pour entrer dans un régiment de cavalerie. Il y servit quelques années, et fit connaissance avec un certain Pauloni, chirurgien empirique très-couru pour tailler les malades attaqués de la pierre. Après avoir pris cinq ou six années de leçons sous ce charlatan, il se rendit en Provence. Ce fut là qu'il commença à porter une espèce d'habit monacal qui ne ressemblait à aucun vêtement des ordres religieux; et il ne fut plus connu depuis que sous le nom de *Frère Jacques*. De Provence, il passa en Languedoc, ensuite dans le Roussillon, et de là dans les différentes provinces de la France. Il se montra enfin sur le théâtre de Paris, qu'il quitta bientôt pour continuer ses courses. Il parut à Genève, à Aix-la-Chapelle, à Amsterdam, et opéra partout. Ses succès furent assez variés; non-seulement sa méthode n'était pas uniforme, mais l'anatomie était inconnue à cet inciseur téméraire. Une amélioration lui est due : c'est la cessation de tout pansement après l'opération. Il disait : « J'ai tiré la pierre, Dieu guérira la plaie. » A peine Frère Jacques avait-il quitté la Hollande, que sa méthode passa en Angleterre, et fut adoptée par Cheselden, qui la porta à sa dernière perfection : de là vient qu'elle fut appelée l'*Opération anglaise*, quoiqu'elle appartienne à un Français. En reconnaissance des cures nombreuses que Baulot avait faites à Amsterdam, on y fit graver son portrait, et frapper une médaille d'or sur la face de laquelle était son buste. Enfin, après avoir paru à la cour de Vienne et à celle de Rome, il choisit une retraite auprès de Besançon. Il y mourut l'an 1720, à 69 ans. L'histoire de cet ermite a été écrite par Vacher, chirurgien major des armées du roi, et imprimée à Besançon en 1756, in-12.

BAUMANN (Christian Jacob), né à Berlin, le 30 novembre 1725, était prédicateur à Lébus, dans la Marche-Moyenne. Hausen a donné dans le tome 1er de ses *Matériaux politiques*, une *Dissertation* de Baumann, *sur la population de la Nouvelle-Marche*. Baumann s'est fait aussi connaître par son édition de l'ouvrage de Sussmilch, intitulé : *Le plan de Dieu dans les révolutions du genre humain*, Berlin, 1775-76, in-8°.

BAUMANN (Nicolas), secrétaire d'état du duché de Juliers, professa l'histoire à Rostock et mourut en 1526. On croit qu'il est auteur de la fameuse satire intitulée : *Rainer-le-Renard*, que Goëthe a paraphrasée en hexamètres allemands, et qui passe généralement, sous le nom d'*Henri d'Alkmar*.

BAUMCHEN, sculpteur allemand, né à Dusseldorf, resta pendant vingt ans au service de l'em-

pereur de Russie. Il fit à Pétersbourg la connaissance du jésuite Mahier, de Manheim, astronome de la cour, dont les discours réveillèrent en lui l'amour de la patrie; Baumchen, livré dès-lors à la nostalgie, se détermina à partir peu de temps après, avec sa famille, pour Manheim, sa ville natale, où il fut nommé professeur de peinture. Pour se procurer sa subsistance, il y fut obligé de faire des cadres pour les tableaux de la galerie, tandis qu'à Pétersbourg il fournissait des statues pour les palais des Grands, et y jouissait d'un revenu considérable. Il mourut en juillet 1789.

BAUME-MONTREVEL (CLAUDE DE LA), naquit en 1531, d'une ancienne, famille de Bresse. Il fut nommé à l'âge de 12 ans, coadjuteur de son oncle, à l'archevêché de Besançon par le Pape, en 1543, et l'empereur Charles-Quint donna son consentement à cette nomination le 2 août suivant. Le cardinal Pierre étant mort en 1544, le chapitre métropolitain de Besançon, qui ignorait les bulles de coadjutorerie, s'assembla, et nomma François Bonvalot, abbé de Luxeuil, son archevêque. Procès sur l'élection entre La Baume et Bonvalot. Chacun avait ses partisans, l'affaire fut terminée à l'amiable en 1545 : Bonvalot eut l'administration de l'archevêché avec le tiers du revenu, jusqu'à ce que La Baume eût atteint sa 25me année; à cet âge, c'est-à-dire en 1556, celui-ci prit possession de l'archevêché, et Bonvalot se retira. Claude de La Baume montra beaucoup de courage en 1575, lorsque les huguenots tentèrent de surprendre Besançon dans la nuit du 21 juin; ils y entrèrent sous la conduite du capitaine Beaujeu et à l'aide de plusieurs citoyens qui les favorisaient, et surtout d'un nommé Briet, homme d'affaires du prince d'Orange, maire perpétuel de Besançon. Les conjurés étaient déjà parvenus, au nombre de 150, au milieu de la grande rue, attendant un secours de 4 à 500 hommes de Neufchâtel, qui leur manqua. Les habitans s'éveillent, courent aux armes; l'archevêque se met à leur tête, « ayant, dit un vieux manuscrit, la rondache au bras et le coutelas à la main, et commandant vaillamment tant aux canonniers qu'aux soldats. » On fond sur les ennemis, on les culbute, ils reculent jusqu'au pont, sont précipités dans la rivière, et ceux que l'on fait prisonniers sont pendus à l'instant; Briet fut du nombre de ces derniers. Le grand-père du poète Jean Mairet blessa le capitaine Beaujeu, le renversa et tua son cheval : ce qui contribua beaucoup à la défaite de l'ennemi. Claude de La Baume fut nommé cardinal par Grégoire XIII en 1578; il mourut à Arbois le 15 juin 1584, et voulut y être enterré à côté de son oncle le cardinal, et de son père, Claude de La Baume, chevalier de la Toison d'or, et maréchal de Bourgogne. On doit à ce cardinal des ***statuta synodalia Bysuntinæ ecclesiæ metrop. cum tractatibus summariis***, etc., Lugd., Roville, 1560, in-4°; et seconde édition plus ample, *ibid.*, 1573, aussi in-4°. On regarde cet ouvrage comme un excellent abrégé de la doctrine chrétienne. Cet archevêque publia aussi en 1581 un ***Manuel renfermant la manière d'administrer les sacremens***, etc.

BAUME (PIERRE DE LA), oncle du précédent, évêque de Genève en 1523, d'une ancienne famille

de Bresse, fut chassé de son siége par les calvinistes en 1535. Cet évêché fut transféré à Anneci par Paul III, qui fit La Baume cardinal. Il mourut archevêque de Besançon en 1544.

BAUME (Nicolas-Auguste de la), marquis de Montrevel, maréchal de France en 1703, fut envoyé contre les camisards, qu'il battit en plusieurs occasions, sans pouvoir les réduire. Il mourut à Paris le 11 octobre 1716, à 70 ans. Duclos attribue sa mort à une faiblesse superstitieuse. Étant à table chez le duc de Biron, une salière se renversa sur lui, il pâlit, se trouva mal, et s'écria qu'il était mort; on l'emporta chez lui; la fièvre le prit, et il mourut au bout de quatre jours. C'était un gentilhomme plein d'une bravoure chevaleresque, mais fort ignorant en toutes choses, quoiqu'il ne prît pas sa main droite pour sa main gauche, ainsi que le prétend le duc de Saint-Simon qui ne l'aimait pas. Il fut d'abord capitaine de cavalerie. Une affaire d'honneur qui lui arriva à Lyon, et dont il se tira deux fois avec avantage, l'obligea de sortir du royaume; mais il y revint en 1667, et se distingua tellement au siége de Lille, qu'il fut avancé à la prière de Turenne. Il parvint de grade en grade jusques au bâton de maréchal de France. Le frère du maréchal de Montrevel continua la postérité de la maison de La Baume, une des plus distinguées de France, et qui a produit plusieurs hommes de mérite.

BAUME-DESDOSSAT (Jacques-François de la), chanoine de la collégiale de Saint-Agricol d'Avignon, naquit à Carpentras dans le Comtat Venaissin, en 1705. Son goût pour les belles-lettres l'entraîna à Paris. Après y avoir fait quelque séjour, il fit paraître une petite brochure intitulée: *Éloge de la paix*, dédiée à l'Académie française. C'est l'ouvrage d'un rhéteur. Son peu de succès n'empêcha point cet écrivain de méditer un ouvrage de plus longue haleine. Il l'acheva dans sa province. La *Christiade, ou le Paradis reconquis*, dont nous voulons parler, occasionna à son auteur un second voyage à Paris. Il y retourna pour faire imprimer ce poëme en prose, en 6 vol. in-12, 1753. L'ouvrage est écrit d'un style pompeux et figuré, qui, loin d'échauffer le lecteur, le refroidit. L'Écriture Sainte y est étrangement travestie; on y voit J.-C. tenté par la Madeleine. Cette bizarre production fut flétrie par arrêt du parlement de Paris, et l'auteur condamné à une amende. Il mourut peu de temps après, le 30 août 1756, dans cette même ville. Il a fait quelques autres opuscules, comme l'*Arcadie moderne, ou les Bergeries savantes*, 1751-57; 1766 in-12; et les *Saturnales françaises*, 1736, in-12, sous le nom de M. Croquet. C'est un roman où se trouvent des comédies; il a travaillé pendant plus de dix ans au *Courrier* d'Avignon. C'était un homme animé du feu des imaginations méridionales, mais sans goût et sans jugement.

BAUME (Griffet la). *Voyez* Griffet.

BAUME. *Voyez* Vallière.

BAUME (Éléazar de la). *Voy.* Achards.

BAUMÉ (Antoine), né à Senlis le 26 février 1728, s'appliqua de bonne heure à l'étude de la pharmacie et de la chimie; fut reçu apothicaire à Paris en 1752, et

membre de l'Académie royale des sciences de cette ville, en 1773, membre de l'Institut national de France, et mourut aux Carrières, près Paris, le 15 octobre 1804. La science lui doit une foule de découvertes ou de perfectionnemens. Infatigable dans ses recherches et dans ses expériences, il a consacré sa vie et la fortune qu'il avait acquise dans le commerce de la pharmacie, à accroître le domaine de la chimie. Il fit de nombreuses applications de ses produits aux arts, ainsi qu'on peut le voir par la notice ci-après, des ouvrages qu'il a mis au jour. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Plan d'un cours de chimie expérimentale et raisonnée, avec un discours historique sur la chimie*, Paris, 1757, in-8°. Il a donné cet ouvrage avec Macquer, médecin de Paris. II. *Dissertation sur l'éther, dans laquelle on examine les différens produits du mélange de l'esprit de vin avec les acides minéraux*, Paris, 1757, in-12. L'auteur traite toutes ses expériences en détail ; mais il se borne à la manipulation, sans entrer dans les raisons physiques, ni dans les propriétés médicinales. III. *Élémens de pharmacie théorique et pratique*, Paris, 1762, 1769 et 1773, in-8°, qui ont eu huit éditions. IV. *Manuel de chimie*, ou *exposé des opérations de la chimie et de leurs produits*, Paris, 1766, 1767 et 1769, in-12. V. *Mémoire sur les argiles*, ou *recherches et expériences chimiques et physiques sur la nature des terres les plus propres à l'agriculture, et sur les moyens de fertiliser celles qui sont stériles*, Paris, 1770, in-8°. VI. *Chimie expérimentale et raisonnée*, Paris, 1773, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage n'a de rapport qu'au règne minéral.

BAUMEISTER (Frédéric-Chrétien), savant et philosophe allemand, né le 17 juillet 1709, à Grossenkœrner, dans le duché de Saxe-Gotha, mourut, en 1785, à Gœrlitz, où il était recteur du Gymnase. Son mérite et ses talens l'avaient seuls élevé à ce poste distingué dans la carrière de l'enseignement. Ses écrits philosophiques, qui sont très-estimés, prouvent qu'il était partisan de la doctrine du célèbre Wolf. Nous citerons les suivans : I. *Philosophia definitiva*, Wittemberg, 1735, in-4°. II. *Institutiones philosophiæ rationalis, methodo Wolfiana conscripta*, ibid., 1736, in-8°. III. *Institutiones metaphysicæ, methodo Wolfianâ adornatæ*, Wittemberg, 1738, in-8°. IV. *Elementa philosophiæ recentioris*, Leipsick, 1747, in-8°. V. *Élémens de Rhétorique*, Gœrlitz, 1740, in-8°.

BAUMELLE. *Voyez* Beaumelle.

BAUMER (Jean-Guillaume), médecin, né à Rehweiler en Franconie, en 1719, fit ses études à Jéna et à Halle : il fut d'abord ministre ; mais il abandonna ces fonctions pour se livrer à la médecine, et fut professeur dans cette faculté à Erfurt. Il mourut en 1788, dans le voisinage de cette ville. On a de lui : I. *Histoire naturelle du règne minéral*, 2 vol. in-8°, en allemand, Gotha, 1763 et 1764, avec 20 planches. II. *Histoire naturelle des pierres précieuses*, Francfort, 1771, in-8°. III. *Medicina Forensis*, Francfort et Leipsick, 1778, in-8°. IV. *Bibliotheca chemica adornata* Giessen, 1782, in-8°. V. *Ele-*

menta chemiæ theoretico-practicæ, Giessen, 1783, in-8°. VI. *Anthropologia anatomico-physica*. Francfort, 1784, in-8°. VII. *Fundamentæ Geographiæ et hydrographia subterraneæ*, Giessen, 1779, in-8°. VIII. *Historia naturalis regni mineralogici*, Francfort, 1780, in-8°. IX. *Via valetudinem secundam tuendi et vitæ terminum prorogandi*, Giessen, 1771, in-8°.

BAUMGARTEN (Alexandre-Théophile), philosophe et penseur profond du dernier siècle, naquit à Berlin le 17 juin 1714. Il étudia la théologie à Halle, dans un temps où l'on ne pouvait sans crime lire les ouvrages de Wolf. Malgré cela, Baumgarten étudia ces ouvrages proscrits, et parvint même à être admis dans la familiarité de ce philosophe. Il se nourrit de ses ouvrages de mathématiques, et se voua de préférence aux sciences logiques. Il conçut l'idée de ramener les belles-lettres à des principes fixes, et de les élever au rang des sciences. Il nomma la science, où il exposa ses principes, *Æsthétique*. Il fut à Halle professeur de logique, de métaphysique, du droit de la nature, et de la morale philosophique. Il mourut à Francfort-sur-l'Oder, le 26 mai 1762. Ses principaux ouvrages sont : *Disputationes de nonnullis ad poëma pertinentibus*, Halæ, 1735, in-4°. C'est dans cet essai que l'auteur développa, pour la première fois, les principes de son Æsthétique; *Metaphysica*, Halæ, 1739, 1743 et 1763, in-8°; livre qui contient plus de vérités métaphysiques que maints ouvrages volumineux; *Ethica philosophica*, Halæ, 1740, 1751 et 1762. *Æsthetica*, Francfort-sur-l'Oder, 1750 et 1758, 2 vol. in-8°; ouvrage que l'auteur n'a pas achevé; *Initia philosophiæ practicæ primæ*, Francfort, 1760, in-8°; *Lettres philosophiques d'Aletophilus*, Francfort et Leipsick, in-8°.

BAUMGARTEN (Jacques-Sigismond), frère du précédent, un des plus grands théologiens de l'Église luthérienne, né à Wolmirtædt, près Magdebourg, le 14 mars 1706. Après avoir étudié à Halle, il y fut nommé, en 1734, professeur de théologie. Il mourut dans cette ville le 4 juillet 1757. Il a laissé des ouvrages très-nombreux. Les plus remarquables sont : *Instructions sur la conduite qui convient au chrétien*, Halle, 1738, in-8°. II. *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique depuis J.-C.*, Halle, 1742 et 1743, 5 vol. in-8°. III. *Traduction de l'histoire générale, publiée en Angleterre, par une société de gens de lettres*, avec des notes critiques, Halle, 1744 et 1756, 16 vol. in-8°. IV. *Primæ lineæ breviarii antiquitatum Christianarum*, Halle, 1747 et 1766, in-8°. V. *Histoire d'Espagne, de Ferreras*, avec les additions de la traduction française, Halle, 1753 et 1757, 7 vol. in-4°. VI. *Histoire d'Angleterre de Rapin-Thoiras*, traduite en allemand sur l'édition de Saint-Marc, tome 1-5, Halle, 1755 et 1757. VII. *La doctrine évangélique*, Halle, 1759 et 60, 3 vol. in-4°, etc. etc.

BAUMGARTEN (Martin A.), voyageur allemand, né en 1473, mort en 1535, parcourut en 1507, l'Égypte, l'Arabie, la Palestine et la Syrie. Christophe Donaver a publié long-temps après sa mort, la *Relation* de son voyage, Nuremberg, 1594, in-4°. Elle a été

traduite en anglais, et insérée dans la *Collection des Voyages de Churchill*, vol. 1er.

BAUNE (Jacques de la), naquit à Paris le 15 avril 1649. Il entra chez les jésuites, où il professa les humanités avec succès. Il mourut le 21 octobre 1726, dans la maison professe de Paris. On a de lui: I. Des *Poésies* et des *Harangues* en latin. II. Un *Recueil des ouvrages du P. Sirmond*, Paris, 1696, 5 vol. in-fol. III. *Panegyrici veteres ad usum Delphini*, in-4°, 1672; réimprimés à Utrecht, 1790 et 1797, 2 v. in-4°, et d'autres écrits.

BAUR ou BAUER (Jean-Guillaume), nommé plus communément *Wilhelm Baur*, né à Strasbourg en 1610, habile peintre à la gouache ou sur vélin, et graveur, mourut à Vienne en 1640, âgé de 30 ans. Il a excellé dans les paysages et dans les tableaux d'architecture. Ses sujets sont des vues, des processions, des marchés, des places. On a de lui: I. Un *Recueil d'estampes sous le titre d'Iconographie*, Augsb., 1682 II. Des *Batailles*, 1635. III. Des *Jardins*, 1636. IV. Des *Métamorphoses*, Vienne, 1641, in-fol. On trouve dans ses ouvrages du feu, de la force, de la vérité; mais ses figures sont petites et lourdes: il en a gravé une partie. Il était élève de Brendel, et eut pour disciple François Goubeau. L'œuvre de Baur, gravé par lui et par Melchior Kusel, s'élève de 448 à 542 pièces.

BAUR (Frédéric-Guillaume Van,) général russe, né au comté de Hanau en 1735, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et était, en 1755, au service de la Grande-Bretagne, comme officier d'artillerie, au régiment Hessois. En 1757, il obtint le grade de général ingénieur, et Frédéric II de Prusse, l'anoblit. En 1769, il entra au service de Catherine II, impératrice de Russie, qui le nomma directeur des travaux dans le Novogorod. Enfin, il fut chargé de deux grands ouvrages: premièrement, des canaux pour conduire à Moscou, des eaux pures en suffisante quantité; et secondement, de creuser le canal de Fontanka: près de Pétersbourg, au bout duquel il construisit un grand port. Il est mort en 1783, après avoir publié des *Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie*, etc. Francfort et Leipsick, in-8°, et la *Carte de la Moldavie, pour l'histoire de la guerre entre les Russes et les Turcs*, en 7 feuilles, Amsterdam, 1781.

BAURANS (N.), poète dramatique et musicien, né à Toulouse en 1710, mort dans sa patrie en 1764, à 54 ans, vint à Paris pour exercer ses talens. Il adapta la musique de la *Serva Padrona* de Pergolèse, à des paroles françaises, et la fit représenter au théâtre italien en 1754; cet heureux essai fut l'époque de la révolution du goût français pour la musique italienne. On a encore de lui le *Maître de musique*, opéra qu'il traita dans le même goût, et qui fut joué en 1755, et des *Lettres sur l'électricité médicale*, traduites aussi de l'italien.

BAUREINFEIND (George-Guillaume), né à Nyrnberg en Danemarck, se distingua dans l'art de la gravure, qu'il avait étudié sous J. M. Preisler. En 1759, il remporta, à l'Académie de peinture de Copenhague, le grand prix de gravure, dont le sujet était *Moïse au milieu du buisson ar-*

dent. Choisi par le roi de Danemarck, Frédéric V, pour accompagner la société littéraire dans son voyage d'Arabie, il partit au commencement de 1761, et mourut dans cette expédition deux ans après, en allant de Moka à Bombay. On lui doit les dessins des *Icones rerum naturalium* de Forskal, et ceux de seize planches du *voyage de Niébuhr en Arabie*

BAUSA (Grégoire), peintre, né à Majorque en 1596, vint jeune à Valence, où il fut élève de Ribalta; il est mort dans cette même ville, en 1656, à l'âge de 60 ans. Il reste peu d'ouvrages de la main de ce maître, les injures du temps en ayant gâté la plus grande partie. Ceux qu'on voit encore de lui à Valence, consistent en un *Martyre de Saint Philippe*, au grand autel des carmélites déchaussées, et dans les peintures du cloître des Trinitaires, où il a représenté le *Martyre* de plusieurs Saints de leur ordre.

BAUSCH (Léonard), médecin de Schweinfurt en Franconie, se rendit célèbre au commencement du 17e siècle, par les *Commentaires* qu'il publia sur quelques livres d'Hippocrate. Les médecins espagnols en donnèrent une édition à Madrid, sous ce titre: *Commentarii in libros Hippocratis de locis in homine. De medicamento purgante, de usu veratri, de diæta*, Matriti, 1694, in-fol.

BAUSCH (Jean-Laurent), fils du précédent, naquit à Schweinfurt le 30 septembre 1605. Après avoir étudié la médecine en Allemagne, il voyagea en Italie, et vint ensuite prendre le bonnet de docteur à Altorf, le 29 juin 1630. Il fut le fondateur de l'Académie des curieux de la nature en 1652. Il mourut le 27 novembre 1665, et laissa les mémoires suivans: I. *De lapide hæmatite et ætite*, Lipsiæ, 1665, in-8°, avec fig. Il a mis à la tête de cet ouvrage une dissertation *De sanguine*. II. *Schediasma curiosum de unicornu fossili*, Vratislaviæ, 1666, in-8°. III. *Schediasma posthumum, de cæruleo et chrysocollâ*, Ienæ, 1668, in-8°.

BAUSCH, auteur d'un livre intitulé: *Eknaa-fil-corat-sebaa*; ou *les sept manières de lire le koran*. Il mourut dans la 546e année de l'hégire.

BAUSSURI, auteur d'un poème intitulé: *Kaukab-al-derriat*, ou *l'Étoile brillante*, à la louange de Mahomet. Cet ouvrage est très-estimé des dévots musulmans.

BAUT. *Voyez* Both.

BAUTER (Charles), né à Paris, s'est caché sous le nom de Méliglosse, pour donner au théâtre deux pièces: la *Rodomontade* et la *Mort de Roger;* elles ont été imprimées avec d'autres poésies, à Paris, en 1605, et à Troyes en 1619.

BAUTRU (Guillaume), comte de Séran, bel esprit du 17e siècle, et l'un des premiers membres de l'Académie française, quoiqu'il n'ait rien écrit, naquit à Angers en 1588, et y mourut en 1665. Quand on voulut vendre ses meubles après sa mort, sa chapelle se trouva fort en désordre. « Il ne faut pas s'en étonner, dit le comte de Séran son fils; mon père négligeait autant sa chapelle qu'il avait soin de sa cuisine et de sa bibliothèque. » Il fut, dit-on, les délices des ministres, des favoris, et généralement de tous les grands du royaume, et jamais leur flatteur. A en juger néanmoins par

les différens traits qu'on rapporte de lui, c'était un plaisant de profession. On cite plusieurs de ses bons mots, qui ne méritent pas tous ce nom. Bautru, étant en Espagne, alla visiter la fameuse bibliothèque de l'Escurial, où il trouva un bibliothécaire fort ignorant. Le roi d'Espagne l'interrogea sur ce qu'il avait remarqué. « Votre bibliothèque est très-belle, lui dit Bautru, mais Votre Majesté devrait donner à celui qui en a le soin l'administration de ses finances. — Et pourquoi? — C'est, repartit Bautru, qu'il ne touche point au dépôt qui lui est confié. » Il voulut faire imprimer les *négociations de son ambassade en Espagne*, et il s'adressa pour cet objet au libraire Berthier qui lui dit : « Je ne vous le conseille pas. J'étais alors à Madrid, où j'avais ordre de traiter avec le duc d'Olivarès tout le contraire; et j'en défaisais plus en un jour que vous ne pouviez en faire en trois mois; en un mot j'avais seul le secret : vous n'étiez que l'homme du Roi; moi j'étais celui de Richelieu. » Cet aveu rendit Bautru ennemi irréconciliable du cardinal. Il disait d'un certain seigneur de la cour, qui n'entretenait les gens que de contes bas, « qu'il était le Plutarque des laquais. » L'abbé de la Rivière étant revenu de Rome très-enrhumé, et sans avoir été nommé cardinal, Bautru dit « que son rhume n'était pas fort extraordinaire, puisqu'il était revenu sans chapeau. » L'une de ses maximes était « qu'il ne fallait pas s'abandonner aux plaisirs, mais seulement les côtoyer. » — Son neveu, le comte de Nogent, fut tué au passage du Rhin.

BAUVES (Jacques de), avocat au parlement de Paris, dans le 17e siècle, composa avec le célèbre Antoine Despeisses un *Traité des successions*. Ces deux amis se proposèrent d'écrire sur toutes les matières de droit; mais Bauves, mort sur ces entrefaites, laissa à son confrère le soin d'exécuter ce projet. Les Œuvres de Despeisses ont été imprimées plusieurs fois. Il en a paru une édition à Toulouse en 1777, 3 vol. in-4°, sur celle de 1750, donnée par Gui du Rousseau de la Combe, et conforme à la jurisprudence de ce temps. *Voy.* Despeisses.

BAUVIN (Jean-Grégoire), avocat, ancien professeur de l'école militaire, de la société littéraire d'Arras, sa patrie, né en 1714, est mort en cette ville le 7 janvier 1776. Il avait fait imprimer en 1769 sa tragédie d'*Arminius*, corrigée ensuite, et représentée à Paris, en 1772, sous le titre des *Chérusques*; pièce médiocre. On a encore de ce poète une traduction en vers des *Sentences de Publius Syrus*, in-12. Il travailla pendant quelque temps au *Mercure* et au *Journal Encyclopédique*, et fit, conjointement avec Marmontel, un *Journal littéraire*, qui n'eut aucun succès. Il vécut et mourut pauvre.

BAUX (Guillaume de), devint prince d'Orange du chef de sa mère Tiburge. En 1214, il obtint des lettres de Frédéric II qui lui accordaient le titre de roi d'Arles et de Vienne. Cet empereur disposait alors de ce que l'empire n'avait pu garder. Guillaume avait rançonné sur ses terres un marchand qui les traversait, et qui n'avait pas voulu acquitter les droits de péage; celui-ci avait demandé justice au roi de France Philippe-Auguste, qui lui répondit qu'il était

trop éloigné pour punir son vassal, mais qu'il lui permettait de se venger comme il le pourrait. Le marchand, ayant contrefait le sceau du roi, écrivit en son nom une lettre à Guillaume, pour l'inviter à se rendre aux fêtes qui devaient se célébrer dans sa cour. Guillaume passa dans la ville où résidait le marchand, qui, ayant assemblé ses amis, arrêta le prince et toute sa suite, et le força de réparer le dommage qu'il lui avait fait. Cette aventure fut chantée par les troubadours du temps, et peut faire juger de la police qui régnait alors. Guillaume faisait lui-même des vers et se désignait sous le nom d'*Inglès*. Il fut victime de sa haine contre les Albigeois. Les Avignonnais, qui en soutenaient le parti, le firent prisonnier dans une embuscade, l'écorchèrent vif, et coupèrent son corps en morceaux l'an 1218. le pape Honorius III expédia un bref pour exciter les croisés à punir cet attentat; et ce fut l'un des motifs du siége d'Avignon par Louis VIII en 1226.

BAUX (Pierre), médecin, né à Nîmes le 12 août 1679, d'une famille qui avait déjà produit plusieurs médecins. Après avoir étudié son art successivement à Montpellier, à Orange et à Paris, il vint exercer ses talens dans sa ville natale. Lors de la peste de Provence, il donna à ses concitoyens des preuves de son dévouement et de son zèle, et leur promit ses soins et ses services tandis que plusieurs autres médecins avaient quitté la ville menacée de la contagion. Ce fut à cette époque qu'il composa un *Traité de la peste où l'on explique d'une manière nouvelle les principaux phénomènes de cette maladie, et où l'on donne les moyens de s'en préserver et de la guérir*, Toulouse, 1722, in-12. Baux a laissé en manuscrit des *Observations sur divers points de la médecine théorique et pratique, de la physique et de l'histoire naturelle*, in-4°. On a regretté beaucoup que cet ouvrage n'ait pas été publié. Dans le fameux procès des médecins contre les chirurgiens, Baux publia contre ces derniers deux *Mémoires* très-estimés. On trouve dans le *Journal des Savans* quelques opuscules de ce célèbre médecin. Il mourut en 1732, à Saint-Dionisy, près Nîmes.

BAUYN (Bonaventure), évêque d'Uzès, né à Dijon, le 15 novembre 1699, mort dans son évêché en 1779, était très-versé dans la littérature ancienne. Ses connaissances le firent nommer successivement docteur en Sorbonne et chancelier de l'université de Paris. Étant encore fort jeune, il cultivait avec succès la poésie latine. On cite surtout un poème qu'il fit sur la paix, *Pax, Carmen*, 1714, qui donnait de brillantes espérances. Pendant son épiscopat, il se montra constamment digne d'être le successeur des vertueux pasteurs des premiers temps de l'Église. On lui reproche seulement d'avoir quelquefois poussé son zèle un peu trop loin à l'égard des protestans et des jansénistes.

BAVAY (Paul-Ignace de), né à Bruxelles le 25 février 1704, s'appliqua d'abord à la chimie, et négligea tout autre genre d'étude, même celle du latin; il tourna ensuite ses yeux du côté de la médecine, passa à Louvain en 1735, où il suivit les exercices des écoles, et fit de tels progrès dans la langue latine, et la

profession qu'il venait d'embrasser, qu'il fut reçu à la licence en 1737. De retour à Bruxelles, il étudia l'anatomie, et fut nommé médecin en chef des hôpitaux militaires; en 1749, il fut chargé de démontrer publiquement l'anatomie et d'enseigner la chirurgie; il donnait ses leçons en latin, en flamand et en français; quelques discussions assez vives qu'il eut avec ses confrères, l'obligèrent de quitter Bruxelles; il se retira à Dendermonde, où il continua d'exercer sa profession. Quelque temps après, il revint à Bruxelles, où il mourut le 20 février 1768. On a de lui : I. *Petit recueil d'observations en médecine sur les vertus de la confection tonique résolutive et diurétique*, Bruxelles, 1753, in-12. II. *Méthode courte, aisée, peu coûteuse, utile aux médecins, et absolument nécessaire au public indigent pour la guérison de plusieurs maladies*, Bruxelles, 1779, in-12, et 1770, in-12, avec l'ouvrage précédent.

BAVERINI (Francesco), musicien italien, et très-versé dans la science du contrepoint. Il vécut au 15e siècle, et fut le premier qui composa de la musique pour une sorte de poëme que depuis on a appelé opéra. Le sien s'appelait *La conversione di San Paulo*. Il fut représenté à Rome en 1440 (d'autres croient en 1480). On présume que les paroles sont de Jean Sulpitius de Vérulam.

BAVERIUS (Jean), né à Imola, enseigna la médecine à Bologne vers la fin du 15e siècle. Il a publié un ouvrage dans lequel on trouve quelques réflexions pratiques assez utiles, et beaucoup de preuves du penchant de l'auteur à surcharger ses malades de drogues. Il est intitulé : *Consilia de re medicâ seu morborum curationibus*, Bononiæ, 1489, in-fol.; Argentorati, in-4°; Papiæ, 1521, in-fol.

BAVIÈRE (Arnoul, dit *le Mauvais*, duc de), fils de Luitpold, qui fut tué en 908, dans une bataille contre les Turcs, lui succéda en Bavière. Les récits des historiens, à l'égard de ce prince, sont si peu d'accord, qu'il est impossible d'en donner une notice bien exacte. On sait toutefois qu'il prétendit long-temps à l'empire, et qu'il entreprit, à ce sujet, deux guerres qui tournèrent à son désavantage; la première contre Conrad de Franconie; la seconde contre Henri de Saxe. Forcé, par ses revers, de revenir de ses folles prétentions, il se contenta du duché de Bavière, avec le droit de souveraineté sur le clergé. Il en usa si tyranniquement, qu'on le surnomma le *Mauvais*. C'est peut-être pour la même raison que d'autres historiens, ennemis sans doute comme lui du clergé, l'ont surnommé l'*Excellent*. On croit qu'il fut tué dans une campagne qu'il fit en Italie en 937. Quoiqu'il eût laissé trois fils, l'empereur Othon donna le duché de Bavière à Berthold, frère d'Arnoul.

BAVIÈRE (Henri Ier, duc de), frère de l'empereur Othon Ier, succéda à Berthold. Avant son avénement à ce duché, il avait conspiré contre son frère, qui lui pardonna généreusement. Depuis lors, il servit Othon dans toutes ses expéditions, et il en fut secouru à son tour, contre son neveu Ludolphe, propre fils de l'empereur, et ensuite contre les Hongrois. Il mourut vers 950.

BAVIÈRE (Henri II, dit le *Querelleur*, duc de), fils du précédent, était, dit-on, très-pieux dans sa jeunesse. Les historiens rapportent à cet égard des choses qui tiennent du prodige. Mais quand il eut succédé à son père, une ambition active remplaça en lui cette fervente piété. Il forma le projet de mettre sur sa tête le diadème impérial, après la mort d'Othon. Toutes ses tentatives ayant échoué, il revint à ses anciens sentimens de piété, et s'occupa presque uniquement de l'embellissement des églises. Il mourut à Gandersheim. Son fils, Henri-le-Saint, qui lui succéda, étant devenu empereur, céda la Bavière à Henri de Luxembourg.

BAVIÈRE (Othon de Nordheim, duc de), fut créé duc de Bavière en 1061, par l'impératrice-régente Agnès, mère de l'empereur Henri IV. Mais bientôt l'ingrat Othon entra dans une conspiration ourdie contre sa bienfaitrice. Le jeune empereur tomba au pouvoir des conjurés, et la malheureuse Agnès se retira dans un couvent. Othon jouit, pendant quelque temps du fruit de son ingratitude, mais Henri IV, devenu majeur, vengea l'affront fait à lui et à sa mère. Othon, accusé d'avoir attenté à la vie de l'empereur, fut condamné par la diète d'Alberstadt; il fut mis aux arrêts, et n'en sortit qu'au bout d'un an pour entrer dans la ligue qui avait pour but de mettre Rodolphe, duc de Souabe, sur le trône impérial. Cette ligue étant dissoute, Othon et ceux de son parti furent battus dans la Thuringe. Ce fut après cette défaite que l'empereur pardonna à Othon; mais celui-ci, s'étant encore révolté en faveur de Rodolphe, et l'ayant fait couronner empereur à Mayence, fut battu de nouveau à la bataille de Wolksheim près de Géra en Thuringe, et Rodolphe fut blessé à mort dans l'action. Othon mourut en 1083.

BAVIÈRE (Guelfe ou Welf Ier, duc de), dit le *Grand*, était issu de l'ancienne maison des Guelfes ou Welfs d'Altdorf. Il fut mis en possession du duché de Bavière par l'empereur Henri IV qui en avait dépouillé Othon; mais dans la suite, Guelfe s'étant vu contraint par l'empereur de rendre à Othon une partie de ses états, entra dans la ligue formée pour faire passer le sceptre impérial entre les mains de Rodolphe de Souabe. Pendant plusieurs années, il combattit contre Henri avec quelques succès, et ne se réconcilia avec lui, que parce qu'il se brouilla avec le pape Urbain II, qui devint leur ennemi commun. Guelfe passa ensuite en Palestine; il y essuya une déroute complète, et se retira à Jérusalem, où régnait alors Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon. Après la bataille que ce monarque perdit en 1103 contre les infidèles, Guelfe quitta la Terre-Sainte pour retourner en Bavière; mais, ayant abordé en Chypre, il y mourut d'une fièvre maligne. Guelfe II, son fils et son successeur, fit transporter son corps à Altdorf.

BAVIÈRE (Guelfe II, duc de), fils du précédent, embrassa en 1105 la cause du rebelle Henri V, contre l'empereur Henri IV. L'année suivante, il força le gouverneur de Trente à relâcher les députés qu'Henri V avait envoyés à Rome pour obtenir la ratification de ce qui s'était fait dans l'assemblée de Mayence. Henri V

étant parvenu à l'empire après la mort de Henri IV, Guelfe se rendit lui-même à Rome en qualité d'ambassadeur. Il mourut en 1120. Il avait épousé la comtesse Mathilde, fille de Boniface d'Este; mais cette princesse, toute dévouée aux intérêts de la cour de Rome et surtout au pape Grégoire VII, ayant refusé de consommer son mariage, il s'en était séparé par un divorce, en 1097.

BAVIÈRE (Henri-le-Superbe, duc de), devint aussi duc de Saxe par son mariage avec Gertrude, fille unique de l'empereur Lothaire II. Henri demeura toujours fidèle à son beau-père, et lui rendit de grands services dans toutes ses entreprises. Lothaire étant mort en 1137, Henri, fier de sa propre puissance, se crut certain de lui succéder; mais l'élection imprévue et précipitée de Conrad de Hohenstaufen, qui eut lieu le 22 février 1138, ayant renversé ses espérances, il refusa de prêter serment de fidélité au nouvel empereur. Il fut mis au ban de l'empire par la diète de Wurtzbourg, et dépouillé de ses duchés par celle de Gosslar. Cependant la Saxe embrassa avec chaleur le parti de Henri, qui en chassa bientôt Albert, margrave de Brandebourg. L'empereur Conrad marcha au secours d'Albert; mais il fut arrêté par Henri. La paix fut signée, et Henri rentra en possession de son duché de Saxe. Il mourut peu de temps après à Quedlinbourg, en 1139, comme il se disposait à reconquérir la Bavière.

BAVIÈRE (Welson ou Guelfe, duc de), frère de Henri-le-Superbe, s'efforça, mais en vain, de reconquérir pour son pupille, Henri-le-Lion, le duché de Bavière, dont Léopold d'Autriche avait été mis en possession par l'empereur Conrad. Il fut plusieurs fois battu par l'empereur. La bataille qu'il perdit près de son château de Weinsberg, donna naissance aux noms de *Guelfes* et de *Gibelins*. Guelfe avait donné son nom à ses gens pour cri de guerre, et Conrad avait fait adopter à ses troupes celui de Waiblingen, petite ville du duché de Wurtemberg, dont les Italiens ont fait celui de *Gibelins*. Guelfe se réconcilia enfin avec l'empereur; il gagna même son amitié et le suivit dans la Terre-Sainte. Conrad étant mort, Frédéric Ier, dit *Barberousse*, rendit la Bavière à Henri-le-Lion. Guelfe reconnaissant, servit fidèlement le nouvel empereur. Quand il mourut, il était depuis quelque temps en guerre avec Hugues de Tubingen.

BAVIÈRE (Henri, dit le *Lion*, duc de), fils de Henri-le-Superbe, étendit sa domination en Allemagne, depuis l'Elbe jusqu'au Rhin, et depuis la mer Baltique jusqu'aux frontières de l'Italie. Il fit construire des ponts sur le Danube, à Ratisbonne et à Lawembourg; détruisit presque entièrement les Henètes; et déroba Frédéric Barberousse, son cousin-germain, à la fureur du peuple de Rome qui s'était soulevé. Cependant cet empereur, jaloux de la puissance de Henri, le déclara criminel de lèse-majesté en 1180, et le dépouilla de ses états, sous divers prétextes. Henri, contraint de s'enfuir vers le roi d'Angleterre, son beau-père, qui lui fit rendre Brunswick et Lunebourg, mourut en 1195, avec une grande réputation de bravoure.

BAVIÈRE (Othon de Wittelsbach, dit *le Grand*, duc de);

descendait d'Arnoul-le-Mauvais, et fut, en 1180, remis en possession du duché de Bavière, qui avait été enlevé à sa maison par Othon Ier. Il est le chef de la maison Palatine et de la maison de Bavière, aujourd'hui régnantes. Il fit des prodiges de valeur, dans la première expédition de Frédéric-Barberousse en Italie. Non moins habile que brave, il fut également chargé de plusieurs négociations importantes par le même empereur, pour lequel il eut toujours un dévouement sans bornes. Il mourut en 1183. Son fils Louis, encore fort jeune, lui succéda.

BAVIÈRE (Louis, dit le *Sévère*, duc de), fils d'Othon-l'Illustre, naquit en 1229, et succéda à son père, en 1253. Il fut surnommé le *Sévère*, à l'occasion d'une action barbare qui méritait sans doute d'être signalée par un autre surnom. Dans un voyage qu'il fit sur les bords du Rhin, il avait laissé à Donawerth, Marie, sa première femme, fille du duc de Brabant. Un messager chargé de lui remettre une lettre de la part de cette princesse, lui en donna aussi, par maladresse, une autre qui était pour un homme de la cour de Bavière. Le prince l'ouvre, et y trouve des mots mystérieux; soudain, une fureur jalouse s'empare de lui; il tue le messager, vole à Donawerth, perce de son épée le commandant du château, poignarde une des femmes de la duchesse, jette par la fenêtre la femme du gouverneur de la tour, fait saisir Marie, et la condamne à périr par la main du bourreau. Louis se repentit amèrement de cette action, lorsqu'il apprit que sa femme était innocente. Le pape Alexandre IV, touché de son repentir, lui accorda l'absolution de son crime, pourvu qu'il fît bâtir une maison pour douze religieux. Ce bâtiment est maintenant l'abbaye de Furstenfeld. Louis contribua puissamment avec son frère Henri, à l'élection de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg, et fut toujours fidèle à ce monarque, qui lui conféra les premières dignités de l'empire, en récompense de son zèle. Rodolphe étant mort, Louis ne fut pas en si bonne intelligence avec Albert son fils, parce qu'il s'opposa avec force à ses vues ambitieuses. Il embrassa le parti d'Adolphe, de Nassau, compétiteur d'Albert. Néanmoins Adolphe ayant été attaqué à coups de flèches, en traversant le Rhin en bateau, on accusa Louis de cette trahison; celui-ci n'eut pas de peine à se justifier. Il mourut peu après à Heidelberg, en 1294, emportant avec lui les regrets de ses sujets. Il avait eu pour seconde femme, Malthide, fille de Rodolphe, dont il eut deux fils.

BAVIÈRE (Albert V, duc de), fils de Guillaume IV, duc de Bavière et de Monaco, naquit en 1528, et succéda à son père en 1550. Il mérita, par ses vertus et sa bienfaisance, le surnom de *Magnanime*. En 1556, il présida pour l'empereur la diète de Ratisbonne. Il avait épousé, en 1544, Anne d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand Ier, et il mourut à l'âge de 50 ans, en 1579: il établit un cabinet d'antiques et de médailles, ainsi qu'une bibliothèque publique. Il fut politique sage, prince économe, posséda des lumières et toutes les vertus domestiques.

BAVIÈRE (Albert VI, duc de), né en 1584, et mort à Munich en

1666, se distingua par sa piété et par son érudition. On a de lui un livre *sur le Mariage des prêtres.*

BAVIÈRE (MAXIMILIEN, dit *le Grand*, duc DE), né à Landshut, le 17 avril 1573, succéda, en 1596, au duc Guillaume, son père, qui abdiqua en sa faveur. En 1610, il fut mis à la tête de la ligue catholique, formée contre l'union des protestans, dont Henri IV s'était déclaré le protecteur: Le traité de neutralité qui fut conclu à Munich, suspendit les hostilités, et pendant ce temps-là, Maximilien fit main basse sur la souveraineté de Mindelheim, força l'évêque de Salzbourg à abdiquer, et acquit une si grande considération, que les électeurs protestans le proposèrent pour l'empire, dans la diète tenue à Francfort en 1619. Maximilien refusa cet honneur, et Ferdinand d'Autriche fut élu. Maximilien fut d'un grand secours à Ferdinand, contre les mécontens de la Haute-Autriche, qui avaient refusé de le reconnaître pour empereur, et contre Frédéric V, électeur palatin, que les Bohêmes avaient élu roi. Ferdinand, enhardi par les succès de Maximilien, se rendit bientôt odieux par un gouvernement despotique; il conféra à Maximilien, au préjudice de la maison Palatine, la dignité électorale. Maximilien s'occupa ensuite de la conversion de ses nouveaux sujets qui étaient presque tous protestans; mais la jalousie que lui inspira l'élévation de Wallenstein, et l'invasion de Gustave Adolphe, réveillèrent son ambition, et l'engagèrent dans une guerre, où il essuya défaites sur défaites. Ses armes ne furent pas plus heureuses en 1647, dans l'expédition qu'il fit en Bohême, en faveur de Ferdinand III. Il avait à combattre les Suédois commandés par Wrangel, les Français et Turenne. Ce fut là le terme de ses travaux militaires. Le traité de Westphalie lui ayant assuré la possession du Haut-Palatinat et la dignité électorale, il ne s'occupa plus que de fondations pieuses et du soin de réparer dans ses états les maux de la guerre. Il mourut le 27 septembre 1651.

BAVIÈRE (MAXIMILIEN-EMMANUEL, duc et électeur DE) né le 11 juillet 1662, succéda, en 1679 à son père Ferdinand Marie. Ce prince rendit des services signalés à l'Autriche, dans les guerres contre les Turcs, et contre la France. Il en fut récompensé en 1691 par le titre de gouverneur des Pays-Bas. Lors de la guerre de la succession d'Espagne, il fit un traité avec Louis XIV, dans lequel il s'engageait à recevoir les Français dans les Pays-Bas, et à fournir vingt mille hommes de troupes, à condition que le gouvernement des Pays-Bas serait héréditaire dans sa maison. Il prit aussitôt les armes, s'empara de plusieurs places; mais l'empereur Joseph Ier l'ayant mis au ban de l'empire, il fut battu deux fois et dépouillé de ses états de Bavière. Il en fut remis en possession par le traité de Rastadt, et fit la paix avec l'Autriche qu'il secourut de nouveau contre les Turcs. Il mourut au commencement de l'année 1726. Son fils Charles-Albert lui succéda.

BAVIÈRE (MAXIMILIEN-JOSEPH, duc et électeur DE), né le 28 mars 1727, était fils de Charles-Albert. Il continua la guerre que son père avait commencée contre Marie-Thérèse, pour la succession

de l'empereur Charles VI; mais ayant totalement échoué, il fut obligé de s'enfuir à Augsbourg et de faire la paix, qui fut conclue à Fuessen le 22 avril 1745, et qui le remit en possession de tous ses états. Depuis ce temps, il ne s'occupa plus qu'à remédier aux maux, qu'une guerre longue et désastreuse avait causés en Bavière. Il y encouragea le commerce, l'industrie et l'agriculture. Il fonda, en 1760, l'Académie des sciences de Munich. Sous son règne, le nombre des couvents fut diminué, et les protestans eurent la liberté d'exercer librement leur culte. Il fut un des premiers princes qui chassèrent les jésuites. Il mourut le 30 décembre 1777. N'ayant pas laissé d'enfans, son duché tomba dans la maison Palatine.

BAVIERE (Judith de), fut seconde femme de l'empereur Louis-le-Débonnaire, dont elle eut Charles-le-Chauve : ce mariage ne fut pas heureux pour ce prince. Louis, dit Montesquieu, mêlant toutes les complaisances d'un vieux mari avec toutes les faiblesses d'un vieux roi, mit dans sa famille un désordre qui entraîna la chute de la monarchie. Judith, princesse ambitieuse et tendre, aima Bernard, comte de Barcelonne, qu'elle éleva aux premiers emplois, tandis qu'elle indisposait Louis contre ses enfans du premier lit. Ces princes se révoltèrent et la firent enfermer pour quelque temps dans un monastère. Elle fut rendue à son époux en 833, et mourut à Tours le 18 avril 843.

BAVIERE (Isabelle de). *Voyez* Isabeau.

BAVIUS, nom d'un mauvais poète, que Virgile a tiré de l'oubli par ce vers :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

BAVON (Saint), dont le nom propre était *Allovin*, était issu d'une famille noble du pays de Liége. Il donna d'abord dans tous les excès du libertinage, mais ramené à de meilleurs sentimens par un sermon de Saint Amand, il prit tout à coup la résolution de changer de vie. Il vendit son bien, en distribua l'argent aux pauvres et se retira dans un monastère de Gand, où il reçut la tonsure des mains de Saint Amand. Il se fit ensuite ermite, et n'eut long-temps qu'un vieux tronc d'arbre pour toute habitation. Il se construisit plus tard une petite cellule dans le bois voisin de l'abbaye de Saint-Pierre de Gand, et il y mourut en 653 ou 654, ou bien 657. On croit que ce fut le 1er octobre, jour où l'église honore sa mémoire. Saint Bavon est le patron de la ville de Gand. On a écrit plusieurs fois la vie de ce saint anachorète.

BAX (Paul et Marcel), se sont signalés dans le 16e siècle au nombre des défenseurs de la naissante liberté belgique. Ils se montrèrent dignes en plus d'une occasion de se mesurer avec les Sharxfeet, les Spinola. Paul mourut en 1606, gouverneur de Berg-op-Zoom. Les États nommèrent son frère pour lui succéder.

BAX (Nicaise), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Medulla eloquentiæ*, dont Morhoff a donné une nouvelle édition en 1685.

BAXTER (Richard), théologien anglais non conformiste, né en 1615 dans le Shropshire. Il fut malheureux dans le choix qu'on fit de ses maîtres, qui furent des hommes inhabiles ou indifférens

à son éducation, de sorte qu'il fut dans sa jeunesse à peu près livré à lui-même. En 1638 il prit les ordres, et en 1640 il était ministre à Kidderminster. Il quitta cette place au commencement des troubles, parce qu'il inclinait pour le parlement, et passa à Coventry, où il fut chapelain de la garnison ; puis chapelain dans l'armée. En 1657 ayant abandonné ces fonctions, il retourna à Kidderminster. Dans une conférence avec Cromwel, il ne craignit pas de parler en faveur de la monarchie. Charles II, à la restauration, le nomma son chapelain, et l'envoya à la conférence de Savoie. L'évêché d'Héréford lui fut offert, mais il le refusa. En 1685, il fut sommé au ban du roi, pour quelques passages d'une paraphrase qu'il avait faite du nouveau Testament. Les juges prononcèrent contre lui, et il fut condamné à deux ans de prison ; mais il obtint peu après son élargissement. Cet écrivain à qui l'on doit de nombreux écrits, dont plusieurs sont très-intéressans, mourut en 1691, et fut enterré dans l'église du Christ. Ses funérailles furent honorées de la présence de beaucoup de dignitaires de cette église. Il jouissait d'une grande réputation de savoir, et de piété. Ses principaux ouvrages sont : I. *Le Repos éternel des Saints*. II. *Appel aux non-convertis*. III. *Le Livre de famille des pauvres*. IV. *Pensées dernières*. V. *Paraphrase du nouveau Testament*. Ses ouvrages pratiques ont été publiés en 4 vol. in-fol.

BAXTER (Guillaume), neveu du précédent, né en 1650 à Llanlugany, dans le Shropshire, a donné en 1679 une *Grammaire latine*, en 1695 une *édition d'Anacréon*, et en 1710 une *édition d'Horace*. Il est encore l'auteur d'un *Glossaire d'Antiquités britanniques*, en latin, 1719, 1733, in-8°; et d'un autre d'*Antiquités romaines*, Londres 1726, 1731, 1733, in-8°, en latin. Il mourut en 1723.

BAXTER (André), Écossais, écrivain de beaucoup d'esprit, né en 1687 à Old-Aberdéen, et élève du collége du roi dans cette ville. Il s'établit à Wittingham dans le Lothian oriental, où il est mort en 1750. Deux bons ouvrages ont fait la réputation de Baxter. Ce sont : *Les recherches sur la nature de l'ame, où son immortalité est démontrée par les lumières de la raison et de la philosophie*, 3 vol., réimpr. en 1737 et 1745, 2 vol. in-8°; et *Matho*, ou *Cosmotheoria puerilis dialogus, in quo prima elementa de mundi ordine et ornatu proponuntur*. Il y a une traduction de ce dernier ouvrage en anglais, 2 vol. in-8°.

BAY (Michel). *Voyez* Baius.

BAYARD (Pierre du Terrail, seigneur de), surnommé *le Chevalier sans peur et sans reproche*, né en Dauphiné en 1476, d'Aymon du Terrail et d'Hélène-des-Allemans, au château de Bayard dans la vallée de Graisivaudan, à 6 lieues de Grenoble. Il fut d'abord page de Philippe, comte de Baugé, depuis duc de Savoie, et alors gouverneur de Lyon. Charles VIII, passant par cette ville, le demanda au comte de Baugé, et le mena en Italie, en 1495. La conquête du royaume de Naples fut le fruit de cette expédition. Le jeune Bayard s'y distingua partout, mais principalement à la bataille de Fornova. Le duc d'Orléans, témoin de

sa valeur, crut voir en lui un autre du Guesclin. Charles VIII étant mort, Bayard ne fut pas moins utile à Louis XII. Il contribua beaucoup à la conquête de Milan, en 1499, et refusa la vaisselle que plusieurs villes du Milanais avaient offerte pour se rendre les généraux français favorables. Il fut envoyé l'année d'après au royaume de Naples. Depuis, à l'exemple d'Horatius-Coclès, il défendit seul un pont sur le Garigliano contre l'effort de deux cents chevaliers qui l'attaquaient. Ce fut alors qu'il obtint du roi une devise ayant pour emblême un porc-épic, avec ces mots : *Vires agminis unus habet*. A la prise de la ville de Brescia, il reçut une blessure dangereuse, et fit un acte d'une rare générosité. Son hôte lui ayant fait remettre 2,500 ducats, en reconnaissance de ce qu'il l'avait garanti du pillage, il donna cette somme à ses deux filles qui la lui apportaient. L'hiver suivant, le chevalier Bayard connut à Grenoble une jeune personne dont la rare beauté fit sur lui une vive impression, et dont la situation lui donna des espérances. Des propositions furent faites à la mère, qui ne prenant conseil que de sa pauvreté, les accepta. Elle força même sa fille à se laisser conduire chez le chevalier. Cette intéressante personne ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'elle se jeta à ses pieds, et les arrosant de ses larmes : « Monseigneur, lui dit-elle, vous ne déshonorerez pas une malheureuse victime de la misère, dont votre vertu devrait vous rendre le défenseur. Ces mots touchèrent Bayard : « Levez-vous, lui dit-il, ma fille; vous sortirez de ma maison, aussi sage et plus heureuse que vous n'y êtes entrée. » Sur-le-champ il la conduisit dans une retraite sûre; et le lendemain il fit appeler sa mère. Après lui avoir fait les reproches qu'elle méritait, il lui donna 600 francs pour marier sa fille à un honnête homme qui consentait de l'épouser avec cette dot. il ajouta cent écus pour les habits et les frais de la cérémonie. Il était célibataire, et n'avait que 26 ans. Les Anglais ayant, en 1513, assiégé Térouane, prirent cette place après la journée de Guinegatte, dite *la journée des éperons*, où les Français furent mis en déroute. Bayard soutint pendant quelque temps les efforts de plusieurs corps très-considérables; mais, forcé à la fin de se rendre comme les autres, il le fit d'une manière également sage et hardie. Il avait aperçu de loin un officier anglais, richement armé, qui, dédaignant de faire des prisonniers, s'était jeté au pied d'un arbre pour se reposer, et avait quitté ses armes. Il pique droit à lui, saute de son cheval, et lui appuyant l'épée sur la gorge : « Rends-toi, hommes d'armes, lui dit-il, ou tu es mort ! L'Anglais croyant qu'il était survenu du secours aux Français se rendit sans résistance, et demanda le nom du vainqueur. « Je suis, répondit le chevalier d'un ton plus adouci, le capitaine Bayard, qui vous rend votre épée avec la sienne, et qui se fait aussi votre prisonnier. Quelques jours après, le chevalier voulut s'en aller : « Et votre rançon, lui dit l'officier ? —Et la vôtre, lui répondit Bayard? Je vous ai pris avant de me rendre à vous; et j'avais votre parole, lorsque vous n'aviez pas encore la mienne. Cette singulière contestation fut portée au tribunal de l'empereur et du roi d'An-

gleterre, qui décidèrent que les deux prisonniers étaient mutuellement quittes de leurs promesses. En 1514, il eut la lieutenance-générale du Dauphiné. A la bataille de Marignan contre les Suisses, en 1515, il combattit à côté de François Ier. C'est à cette occasion que ce roi voulut être fait chevalier de la main du héros, suivant les usages de l'ancienne chevalerie. Bayard brilla au siége de Pampelune. Il alla ensuite défendre pendant six semaines Mézières, place mal fortifiée, contre une armée de quarante mille hommes et de quatre mille chevaux. Le comte de Nassau l'ayant sommé de se rendre, il répondit : « Je ne sortirai jamais d'une place que mon roi m'a confiée que sur un pont fait du corps de ses ennemis. » Le conseil du roi avait résolu de brûler cette place, qui ne paraissait pas être en état de soutenir un siége. Bayard s'y était opposé, en disant à François Ier : « Il n'y a point de place faible là où il y a des gens de cœur pour la défendre. » L'amiral de Bonnivet s'étant rendu en Italie, le chevalier Bayard le suivit, en 1524. L'année d'après, il reçut à la retraite de Romagnano, une pierre lancée d'une arquebusade à croc qui vint le frapper au côté droit et lui cassa l'épine du dos. Il tomba en s'écriant : « Jésus, mon Dieu ! je suis mort ! » Il fit un acte de contrition, baisa la croix de son épée; et ne trouvant point là de chapelain, il se confessa à son écuyer. Ensuite il pria qu'on le mît sous un arbre, le visage tourné vers l'ennemi : « Parce que, dit-il, n'ayant jamais tourné le dos, il ne voulait pas commencer dans ses derniers momens. » Il chargea d'Allègre d'aller dire au roi « que le seul regret qu'il avait en quittant la vie, était de ne pouvoir pas le servir plus long-temps. » Le connétable Charles de Bourbon, qui l'estimait, l'ayant trouvé dans cet état comme il poursuivait les Français, lui témoigna combien il le plaignait. Bayard lui répondit : « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre; mais vous, qui portez les armes contre votre roi, votre patrie et votre serment. Il expira peu de temps après, le 30 avril en 1524, à l'âge de 48 ans. Un gentilhomme lui ayant demandé quels biens un noble devait laisser à ses enfans? « Ce qui ne craint ni le temps ni la puissance humaine, *la Sagesse et la Vertu.* » Il avait puisé ces principes à l'école de George du Terrail, son oncle, évêque de Grenoble. « Je n'ai jamais, lui disait ce bon prélat, pu retenir de mémoire que cinq mots latins : les voici, retiens-les bien aussi : ***Nobilitas, sola atque unica, virtus.*** Mon enfant, sois noble comme tes pères, comme ton trisaïeul qui fut tué aux pieds du roi Jean à Poitiers; comme ton bisaïeul, qui eut le même sort à Azincourt; comme ton père, qui s'acquit tant de gloire en défendant la patrie, et fut si souvent blessé. » Nous avons la *Vie* de cet homme illustre, par Symphor. Champier, Paris, 1525, in-4°; par un de ses secrétaires, 1619, in-4°, avec des notes de Théodore Godefroi; par Lazare Bocquillot, prieur de Lonval, 1702, in-12; et par Guyard de Berville, 1760, in-12. Le style des deux premiers a vieilli, et celui des deux autres manque un peu d'élégance. Quoique Bayard n'eût jamais commandé en chef, les troupes le regrettèrent comme si elles avaient perdu le meilleur des généraux. Plu-

sieurs officiers et un grand nombre de soldats allèrent se rendre aux ennemis, pour avoir la consolation de voir encore une fois le chevalier. L'ennemi, aussi généreux qu'eux, ne voulut pas qu'ils fussent prisonniers. On remit son corps, après l'avoir embaumé, pour être porté à Grenoble, sa patrie. Le duc de Savoie lui fit rendre les honneurs qu'on rend aux Souverains, et le fit accompagner par la noblesse jusque sur la frontière. Il laissa une fille naturelle, qui fut mère de Chastelard, à qui Marie Stuard fit trancher la tête pour avoir osé lui parler d'amour. On dit qu'avant de se battre en duel il faisait toujours dire une messe. Du Belloi a fait une tragédie de *Gaston et Bayard*, qui est restée jusqu'à présent au théâtre. Louis XVI lui a fait élever une statue en marbre, qui a été exécutée par Pajou. On conserve religieusement à Grenoble le buste en marbre qui ornait son tombeau. On a ouvert, en 1821, une souscription pour l'érection, à Grenoble, d'un monument à la gloire du modèle des chevaliers français. S. M. Louis XVIII a voulu que son nom fût en tête de la liste. *Voyez* l'article Boutières (des).

BAYARD (Jean-Baptiste-François), naquit à Paris le 24 juin 1750, se livra tout entier à l'étude du droit, et fut reçu avocat le 8 mai 1776. Il commença avec M. Camus à rectifier le plan du *Dictionnaire des décisions nouvelles, et des notions relatives à la jurisprudence*, par Denisart. Neuf volumes in-4° de cet ouvrage parurent successivement. Il ne fut pas porté plus loin, les circonstances n'ayant pas permis qu'il fût continué; dans l'état où il est, il atteste toujours les talens et le mérite de Bayard et de ses coopérateurs. En 1791, ce jurisconsulte fut chargé des fonctions importantes, d'accusateur public près du tribunal du 2ᵉ arrondissement de Paris. Au mois de février 1792, l'assemblée électorale de Paris le nomma juge suppléant du même tribunal; en 1793, substitut du commissaire du pouvoir exécutif auprès du tribunal de cassation. Il remplit pendant environ six années les devoirs pénibles de son rigoureux ministère avec un zèle, une impartialité et un savoir dignes des plus grands éloges; sous le gouvernement directorial il fut nommé juge au tribunal de cassation. Il mourut le 27 juillet 1800.

BAYARD (Jean), né le 11 août 1738, sur la terre de Bohemia, dans la comté de Cécil (État de Maryland). Il fut nommé *Ancien dirigeant* (Ruling Elder), et s'y concilia l'estime générale. Quand M. Whitefeld vint visiter l'Amérique, il se lia d'une manière intime avec Bayard; ils firent ensemble plusieurs voyages. Au commencement de la guerre de la révolution américaine, il prit une part décidée en faveur de son pays. Il marcha à la tête du second bataillon de la milice de Philadelphie au secours de Washington. Il fut membre du conseil de sûreté, et pendant plusieurs années orateur de la législature. En 1785, il fut nommé membre de l'ancien congrès, qui siégeait alors à New-Yorck. En 1788, Bayard se fixa à New-Brunswick, où il fut nommé maire de la ville, juge de la cour des plaids-communs, et ancien de l'Église. Il mourut dans cette cité le 7 janvier 1807, à l'âge de 69 ans. Sa vie entière fut

celle d'un homme sage et vertueux.

BAYE (François Berthelot, marquis de), mort le 3 septembre 1776, est auteur de *la Campagne du Maréchal de Créqui*, en 1677, Lunéville, 1761, in-8°.

BAYEN (Pierre), chimiste, né à Châlons-sur-Marne en 1725, suivit en 1755, en qualité de pharmacien en chef, l'expédition de l'île de Minorque, où il rendit des services signalés. Pendant la guerre de Sept ans, il passa avec le même titre à l'armée d'Allemagne. La guerre terminée, il reprit son travail sur les eaux minérales de la France, travail dont le gouvernement l'avait chargé avant qu'il ne fût attaché au service des armées. Il donna, en 1765, l'*Analyse des eaux de Bagnères et de Luchon*. Les recherches auxquelles donna lieu cette analyse, lui firent découvrir la propriété fulminante du mercure dans certaines combinaisons. En 1778, il publia le *Moyen d'analyser les serpentines, porphyres, ophites, granits, jaspes, schistes, jades et feldspaths*; cet ouvrage fut d'un grand secours à la minéralogie. En 1781, il donna en commun avec Charlard, un ouvrage intitulé : *Recherches chimiques sur l'étain, faites par ordre du gouvernement*, Paris, in-8°. Ses *Opuscules chimiques* ont été recueillis en 1798, 2 vol. in-8°, et renferment plusieurs des ouvrages ci-dessus indiqués. Bayen fut reçu à l'Institut à l'époque de sa formation, et mourut peu après en 1798.

BAYER (Jean), né à Augsbourg, astronome allemand du 17e siècle, à qui l'on doit un excellent ouvrage, intitulé *Uranometria*, publié en 1603. C'est un atlas céleste qui renferme les cartes de toutes les constellations. Bayer est le premier qui ait marqué les étoiles par les lettres de l'alphabet grec, et qui les ait classées suivant l'ordre de grandeur. Cet auteur a donné, en 1627, une seconde édition de son ouvrage, considérablement amélioré, sous le titre de *Cœlum stellatum christianum*. Elle a été imprimée à Ulm, 1723, in-fol.

BAYER (Théophile-Sigefroi), petit-fils de Jean Bayer, habile mathématicien, naquit en 1694 à Kœnigsberg. Son goût pour l'étude des langues anciennes et modernes le porta à apprendre même le chinois. Il alla ensuite à Dantzick, à Berlin, à Hall, à Leipsick, et en plusieurs autres villes d'Allemagne, et se fit partout des connaissances utiles. De retour à Kœnigsberg en 1717, il en fut fait bibliothécaire. Il fut appelé en 1726 à Pétersbourg, où on le nomma professeur des antiquités grecques et romaines. Il était sur le point de retourner à Kœnigsberg, lorsqu'il mourut à Pétersbourg, en 1738. On a de lui un grand nombre de *Dissertations savantes et curieuses*. Son *Musæum Sinicum*, imprimé à Pétersbourg 1730, 2 vol. in-8°, ouvrage d'une érudition singulière, montre dans son auteur beaucoup de sagacité. On remarque aussi son *Historia congregationum cardinalium de propagandâ fide*, 1721, in-4°; c'est une satire virulente dirigée contre la cour de Rome. Les autres écrits de Bayer sont dans les *Acta eruditorum* et dans les *Mémoires de l'Académie de Pétersbourg*.

BAYER (François-Perez), célèbre antiquaire espagnol, né à Valence en 1711, mourut en 1794, après avoir été successivement chanoine des cathédrales de Bar-

celonne et de Tolède, précepteur des infants d'Espagne, conservateur de la bibliothèque de Madrid, et conseiller de la chambre du roi. Il a composé un grand nombre d'ouvrages dont la plupart sont restés en manuscrit. Ses ouvrages imprimés sont : I. Une *Dissertation sur les rois de l'île de Tarse*, Barcelonne, 1753. II. Une Dissertation intitulée: *Damasus et Laurentius Hispanis adserti et vindicati*, qu'il publia à Rome en 1756. III. Une autre Dissertation sous ce titre : *De Nummis hebræo-samaritanis*, in-4°, Valence, 1781. Ses ouvrages manuscrits sont : *Des Institutions de la langue hébraïque ; un Vocabulaire des mots espagnols dérivés de l'hébreu*, 2 vol. in-fol.; *des Notes sur les antiques monumens de Rome relatifs à l'histoire d'Espagne ;* et plusieurs autres recueils du même genre.

BAYEUX (GEORGES), avocat, né à Caen vers 1752, entra dans la carrière littéraire en obtenant un prix de poésie à l'Académie de Rouen, pour une ode sur *la Piété filiale*. Deux écrits estimables le firent connaître davantage ; le premier est une *traduction en prose des Fastes d'Ovide*, avec des notes pleines de recherches et de philosophie, ornée de figures, vignettes et culs-de-lampe ; le discours préliminaire qui accompagne cet ouvrage en augmente l'intérêt. Elle parut d'abord en 1783-1788, 4 vol. in-8°. Le second a pour objet des *Réflexions sur le règne de Trajan*, 1787, in-4° ; on y trouve un style agréable et beaucoup de finesse dans les idées. En 1789, il commença un journal intitulé : *Histoire de la révolution présente, ou Mémoires périodiques impartiaux et fidèles pour servir à l'Histoire de France, pendant les années 1789 et suivantes*. A l'origine de la révolution, Bayeux fut nommé procureur-syndic du département du Calvados ; accusé ensuite d'entretenir une correspondance avec les ministres Montmorin et de Lessart, alors détenus à Orléans, il fut lui-même mis en prison, où le peuple ameuté vint le massacrer en 1792.

BAYF. *Voyez* BAÏF.

BAYLE (FRANÇOIS), né au diocèse d'Auch, professeur de médecine de l'université de Toulouse, mourut dans cette ville en 1709, à 87 ans, avec la fermeté d'un philosophe chrétien. C'était un homme très-modeste, qui, fermant les yeux sur son mérite, n'en voyait que mieux celui des autres. Nous avons de lui : *Dissertationes medicæ tres, etc.* II. *Systema generale philosophiæ*, 1669, in-8°. III. *Tractatus de apoplexiâ*, Toulouse, 1676, in-12 ; La Haye, 1678, in-12. IV. *Problemata physico-medica*, Toulouse, 1677, 1681, in-12. V. *Dissertationes physicæ*, Toulouse, 1677, in-12 ; La Haye, 1678, in-12. VI. *Histoire anatomique d'une grossesse de vingt-cinq ans*, Toulouse, 1678, in-12 ; Paris, 1679, in-12. VII. *Dissertatio de experientiâ et ratione conjungendâ in physicâ, medicinâ et chirurgiâ*, La Haye, 1678, in-12, et plusieurs autres ouvrages. Ils ont tous été recueillis à Toulouse en 1701, 4 vol. in-8°.

BAYLE (PIERRE), naquit au Carlat, petite ville du comté de Foix, le 18 novembre 1647. Son père, ministre protestant, lui servit de maître jusqu'à l'âge de 19 ans,

et l'éleva dans le calvinisme. A cette époque il l'envoya à Puy-Laurens, où était une Académie de sa secte. Le curé de cette ville lui fit abjurer le protestantisme. Dix-sept mois après il retourna à son ancienne communion. Un édit du roi, peu favorable aux relaps, l'obligea de sortir de sa patrie. Il se réfugia à Copet, petite ville de Suisse près de Genève, où il se chargea d'une éducation des enfans du comte de Dhona, et d'où il sortit quelque temps après. La chaire de philosophie de Sedan s'étant trouvée vacante en 1675, Bayle alla la disputer, et l'emporta sur ses concurrens. Ses succès dans ce poste ne furent point équivoques; mais l'académie de Sedan ayant été supprimée en 1681, Bayle se vit obligé de se retirer à Rotterdam. Son mérite l'y avait précédé. On érigea en sa faveur une chaire de professeur de philosophie et d'histoire. Il en fut destitué en 1696, par les cabales de Jurieu, ministre protestant, assez connu par ses prophéties et son fanatisme. Cet enthousiaste, ayant quelques sujets de ressentiment contre le philosophe, prit occasion de *l'Avis aux réfugiés* pour lui susciter cette persécution. Bayle eut beau désavouer ce livre et publier des apologies éloquentes, le zèle et l'intrigue l'emportèrent. La haine de Jurieu avait son principe dans l'imprudence qu'avait eue Bayle de travailler sur un sujet dont s'était emparé ce ministre calviniste, alors son protecteur et son ami. On a encore prétendu, mais sans fondement, que cette haine de Jurieu venait de ce que sa femme éprouvait pour Bayle un sentiment tout contraire. Ce sujet était la réfutation de l'*Histoire du Calvinisme* de Mainbourg. Bayle garda l'anonyme en publiant ses *Lettres* sur cet historien, et jouit, à la faveur de l'incognito, de son triomphe sur Jurieu, qui avait réfuté le même ouvrage. Quoi qu'il en soit, *l'Avis aux réfugiés* ne fut que la cause apparente qui le fit priver de sa chaire et de sa pension. Halvein, bourguemestre de Dordrecht, était entré dans une espèce de négociation avec Amelot, ambassadeur de France en Suisse, pour faire la paix avec cette couronne, à l'insu de l'état. Il fut arrêté pour ce sujet par l'ordre du roi d'Angleterre, qui ne voulait que la guerre, et condamné à une prison perpétuelle et à la confiscation de tous ses biens. Bayle fut soupçonné d'avoir, par ses écrits, fait entrer bien des personnes dans les vues du bourguemestre, et les magistrats de Rotterdam eurent ordre de lui ôter sa place de professeur et sa pension: ils obéirent en cela au roi Guillaume, dont ils étaient les créatures. Les cris de ses ennemis se renouvelèrent lorsque son *Dictionnaire historique et critique* parut en 1696, 2 vol. in-fol. Jurieu dénonça au consistoire de l'Eglise wallone ce qu'il trouvait de répréhensible dans cet ouvrage. Bayle fut obligé de promettre qu'il corrigerait les fautes qu'on lui reprochait. On exigeait de lui: 1° qu'il retranchât toutes les pensées un peu libres, et tout ce qui pouvait blesser les oreilles chastes et délicates; 2° qu'il réformât entièrement l'article de David; 3° qu'il réfutât les manichéens, au lien de donner une nouvelle force à leurs objections et à leurs argumens; 4° qu'il ne fît pas triompher les pyrrhoniens et le pyrrhonisme, et

qu'il réformât l'article de Pyrrhon; 5° qu'il ne donnât point de louanges outrées aux athées et aux epicuriens ; 6° qu'il ne se servît pas de l'Ecriture sainte pour faire des allusions indécentes. Il ne parait pas que Bayle ait eu beaucoup d'égard à ce qu'on lui demandait. Le seul changement considérable qu'il fit dans la seconde édition de son *Dictionnaire* regarde l'article de David, dont il retrancha tout ce qui avait choqué. Mais plusieurs littérateurs ayant déclaré qu'ils n'achèteraient point cette édition, si cet article ne s'y trouvait tel qu'il avait paru d'abord, le libraire le fit imprimer à part, et le mit à la fin du volume auquel il appartenait. Cependant les ennemis du philosophe de Rotterdam n'oublièrent rien pour le perdre. En 1705, ils cherchèrent à prévenir le minisnistère d'Angleterre contre lui. On écrivit au comte de Sunderland, secrétaire d'état, qu'il avait eu des conférences avec le marquis d'Alègre, prisonnier de guerre. On ajouta qu'il semait partout des principes favorables à la monarchie et au pouvoir absolu; qu'il élevait perpétuellement la grandeur de la France, et rabaissait le pouvoir des alliés et les grandes actions de leurs généraux, etc. Mylord Sunderland avait autant d'aversion pour les maximes qu'on attribuait à Bayle, qu'il avait de passion pour l'abaissement de la France. Il ne parlait de ce philosophe qu'avec des transports d'indignation et de colère. On tâcha de le ramener, mais inutilement. Il était à craindre qu'il ne portât la cour à se plaindre aux états de Hollande, et qu'on ne donnât ordre à Bayle de quitter les sept Provinces. Mylord Shaftesbury, ami de Bayle, se chargea de dissiper cet orage, et en vint à bout en détrompant le ministre anglais. Le philosophe calomnié vit qu'il pourrait succomber tôt ou tard aux attaques de ses ennemis. L'abbé d'Artigny dit qu'il devait passer en France avec une pension de six mille livres, lorsqu'il mourut à Rotterdam, d'une maladie de poitrine, âgé de 59 ans, le 28 décembre 1706, avec la fermeté d'un philosophe. En vain ses amis l'avaient pressé de faire des remèdes. Comme son mal était héréditaire, il crut que la médecine serait impuissante, et continua de s'occuper avec la même tranquillité d'esprit que si la mort n'eût pas dû interrompre son travail. Le parlement de Toulouse lui a fait un honneur unique, en déclarant valide son testament, qui, suivant la rigueur de la loi, devait être annulé, comme fait par un réfugié. Les héritiers *ab intestat* réclamaient en leur faveur les édits contre les réformés; mais la grande chambre crut devoir céder à l'avis de Senaux, l'un des juges, qui représenta « que les savans étaient de tous les pays; qu'il ne fallait pas regarder comme fugitif celui que l'amour des lettres avait appelé en d'autres contrées; qu'il était indigne de traiter d'étranger celui que la France se glorifiait d'avoir produit. » Ce magistrat s'éleva surtout contre ceux qui disaient que Bayle était mort civilement, « tandis qu'ils étaient forcés de convenir que, pendant le cours de cette mort civile, son nom avait obtenu le plus grand éclat dans toute l'Europe. » On a peint tant de fois Bayle dans ces derniers temps, qu'un portrait de ce philosophe serait superflu.

Nous nous bornerons à dire qu'en matière de religion il manifesta des doutes et peu de crédulité. Il avait de la noblesse dans le caractère. Un Anglais de la première distinction fit entendre à un de ses amis qu'il lui ferait un présent de cent cinquante guinées, s'il voulait lui dédier son *Dictionnaire*. Cet ami eut beau le presser d'accepter ses offres, Bayle les refusa constamment. Les ouvrages sortis de sa plume sont: I. *Pensées diverses sur la comète qui parut en* 1680, Rotterdam, 1721, 4 vol. in-12. Il avait commencé cet ouvrage à Sedan, il le finit en Hollande. Il y soutient qu'il est moins dangereux de n'avoir point de religion que d'en avoir une mauvaise; que l'athéisme est un moindre mal que l'idolâtrie et la superstition; et en grossissant le nombre des athées, il montre une envie secrète de diminuer l'horreur qu'on a pour eux. Les catholiques zélés jugèrent alors que Bayle était un sophiste éloquent, et un pyrrhonien plein d'esprit. Il soutient dans ce livre qu'un état qui ne serait composé que de chrétiens ne pourrait subsister. On a cru qu'en soutenant ce paradoxe il méconnaissait l'esprit de la religion; mais il était trop éclairé, et feignait seulement de le méconnaître. Il dessille les yeux sur l'influence des comètes; et il est remarquable qu'à l'instant où Bayle détruisait le préjugé qui faisait regarder leur apparition comme un signe de la colère céleste, Newton découvrait leur théorie et apprenait à suivre leur cours dans les immenses régions du ciel. Le style du premier, qui plaît d'abord par sa clarté, et par le naturel qui le caractérise, déplaît à la fin, par une langueur, une mollesse et une négligence poussée un peu trop loin. Il en convenait lui-même. Il en rendait une exacte justice à ses ouvrages. Il dit dans une de ses *Lettres* : « On m'écrit que M. Despréaux goûte mon ouvrage. J'en suis surpris et flatté. Mon Dictionnaire me paraît, à son égard, un ouvrage de caravane, où l'on fait vingt et trente lieues sans trouver un arbre fruitier ou une fontaine. II. Les *Nouvelles de la république des lettres*, depuis le mois de mars 1684 jusqu'au même mois 1687. Ce journal eut un cours prodigieux. La critique en est saine dans bien des endroits, les réflexions justes, l'érudition variée. On est fâché d'y trouver quelquefois des plaisanteries déplacées, et des obscénités qui le sont encore plus. Ce philosophe tenait souvent des discours très-libres, sans s'en apercevoir. Il parlait des matières les plus cachées de l'anatomie dans un cercle de femmes, comme les chirurgiens dans leurs écoles. Les femmes baissaient les yeux, ou détournaient la tête : il en était surpris, et demandait tranquillement : « S'il était tombé dans quelque indécence? » III. *Commentaire philosophique sur ces paroles de l'Evangile*, CONTRAINS-LES D'ENTRER, 3 vol. in-12. C'est une espèce de traité de la tolérance, qui intéressa vivement dans son temps; mais qui, à présent, est moins lu que ses autres livres. IV. *Réponses aux questions d'un Provincial*, 5 vol. in-12. Ce sont des mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie. V. Des *Lettres* en 5 vol. VI. *Dictionnaire historique et critique*, qui a eu plusieurs éditions depuis 1697 jusqu'en 1740. La

plus estimée est celle de Rotterdam (à laquelle a présidé Prosper Marchand), 1720, 4 vol. in-fol. Il y a des marques auxquelles on distingue les véritables exemplaires de cette édition, des faux qui n'en portent que le frontispice. (*Voyez* le Dictionnaire des Livres condamnés, de M. Peignot, tom. 1, pag. 21.) La meilleure édition du *Dictionnaire* de Bayle, après celle de 1720, est celle d'Amsterdam (Paris), 1740, 4 vol. in-fol. On avait commencé il y a vingt ans, à Leipsick, une édition de ce Dictionnaire, qui devait avoir huit volumes in-8°, et on l'imprimait sur trois papiers différens; mais il n'en a paru que les quatre premiers vol. en 8 parties, publiés de 1801 à 1804; l'entreprise fut abandonnée faute d'encouragement. Bayle, de son propre aveu, aurait réduit ce grand ouvrage à un seul vol., s'il n'avait eu plus en vue son libraire que la postérité. La matière de ce Dictionnaire peut être divisée en deux parties, le texte et les notes. Le texte est ordinairement court et peu intéressant, et ne semble être composé que pour amener les notes; il n'est qu'un accessoire, tandis que celles-ci forment l'objet principal de l'ouvrage. Ces notes sont longues, nombreuses, curieuses et remplies d'une érudition variée et piquante; c'est à elles qu'est dû le grand succès de ce Dictionnaire. Cette méthode a été blâmée; elle était nouvelle alors. Sans doute que l'auteur la jugea la plus convenable à la disposition des matériaux qu'il possédait. Quoi qu'il en soit, elle a eu depuis des imitateurs. Chaufepié, ministre protestant, a publié un *nouveau Dictionnaire historique*, Amsterdam et La Haye, 1750, 4 vol. in-fol., qui sert de supplément et de continuation à celui de Bayle, et dans lequel il a suivi la même méthode; mais il est bien inférieur à son prédécesseur. Prosper Marchand a aussi imité Bayle dans son *Dictionnaire historique*. Bayle traite le *pour* et le *contre* de toutes les opinions. Il expose les raisons qui les soutiennent et celles qui les détruisent; mais, selon plusieurs écrivains, il appuie plus sur les raisonnemens qui peuvent accréditer une erreur, que sur ceux dont on étaye une vérité. Ceux qui ont dit qu'il converse avec ses lecteurs, comme Montaigne, auraient dû ajouter qu'il leur parle avec moins d'énergie. Mais quelques défauts qu'on reproche à Bayle, il faut avouer qu'il était né avec un grand fonds d'esprit et de génie, une imagination vive et une mémoire heureuse. Les critiques qui lui ont refusé une érudition profonde, n'ont pu s'empêcher de lui accorder une vaste lecture, faite très-souvent dans des livres rares et singuliers. Son style, tout verbeux qu'il est, a quelque chose d'agréable et d'original, un air libre et facile, une candeur, une simplicité qui décèlent le génie. Il répand des fleurs sur les matières les plus sèches, et des réflexions solides dans les objets de pur enjouement. Joly a donné des *Remarques critiques* sur le Dictionnaire de Bayle, Paris, 1752, in-fol. Les *Œuvres diverses* de Bayle ont été recueillies à La Haye, en 4 autres vol. in-fol., 1727. Cet ouvrage a été traduit en anglais, 1734, 10 vol. in-fol. L'abbé de Marcy a publié l'Analyse de ses écrits; et Desmaiseaux sa Vie en 2 vol. in-12. Ce dernier ouvra-

ge aurait pu se réduire à la moitié d'un. Voici ce que dit sur ce fameux philosophe, un de nos premiers publicistes. « Bayle acheta, comme beaucoup d'autres, fort cher sa célébrité. Son caractère, les lumières de son esprit, sa philosophie pratique, auraient dû le faire chérir et honorer. Moins audacieux que Montaigne, il réclamait vainement en Hollande la liberté de penser et d'écrire, que le premier avait trouvée en France : il ne l'eut point, et il fut tour à tour inquiété, calomnié ou proscrit, soit pour douter, soit sous prétexte d'irréligion, d'indifférence ou d'hérésie, soit en faisant intervenir contre lui des soupçons politiques, si commodes pour nuire dans des temps orageux. On trouve que Bayle prouve très-bien qu'en toute matière on a tort de prononcer d'un ton tranchant et trop affirmatif; que dans l'exposé et l'application des faits, toutes les fois que les discussions ont un intérêt quelconque, on les arrange de manière à ce que l'histoire elle-même soit un guide peu sûr. Voilà sa tendance au doute; mais s'il avait guéri les hommes de ces abus, il faudroit lui ériger des autels. » Nous croyons ne pouvoir terminer cet article que par le passage suivant de La Harpe, qui achèvera de donner une idée juste de cet homme célèbre. « Il porta, dit-il, dans tous les objets la liberté de penser beaucoup plus loin qu'aucun écrivain n'avait encore osé le faire avant lui, mais pourtant avec un art et des précautions qui laissent encore douter si c'était en lui un fonds d'incrédulité raisonnée, ou le jeu d'un esprit porté à la dispute et à la controverse. Peu de savans ont été aussi laborieux ; peu ont été doués au même degré de cette étendue de mémoire qui est un si grand secours pour l'érudition et qui en conserve les richesses comme dans un dépôt où l'on peut toujours puiser. Nul n'a eu une pénétration aussi prompte et aussi vive pour envisager sous toutes les faces les matières philosophiques, et une dialectique plus adroite et plus versatile pour se charger successivement de l'attaque et de la défense. Il avait acquis assez de réputation pour que les incrédules qui sont venus après lui, se soient empressés de se l'associer. Mais je présumerai volontiers qu'entouré d'écrivains dogmatiques qui tranchaient sur toutes les questions, et de théologiens de toutes les sectes, qui s'anathématisaient réciproquement, il s'amusait à leur faire voir combien la plupart des sujets de leurs querelles offraient de difficultés qu'ils n'avaient pas soupçonnées; et se faisant sans peine l'avocat de chaque cause, il évitait de se faire juge de peur de se compromettre. »

BAYLE (Pierre), député en 1792, à la Convention nationale, se fit remarquer dans cette assemblée par l'exaltation de ses opinions démocratiques. Lors du procès du malheureux Louis XVI, il s'étonna qu'il y eut des hommes assez imprudens pour contester à la Convention le droit de juger ce monarque ; demanda que le jugement fût terminé en huit jours, et vota la mort sans appel au peuple et sans sursis. Bayle se trouvant à Toulon en août 1793, lorsque cette place fut livrée aux Anglais, fut jeté dans les prisons, et répondit à tous ceux qui voulaient le forcer de crier vive Louis

XVII : *Je n'ai pas voté la mort du tyran pour voir régner son fils.* Lorsque les troupes républicaines rentrèrent dans Toulon, Pierre Bayle fut trouvé étranglé dans sa prison. Granet, son collègue à la Convention nationale, demanda pour lui les honneurs du Panthéon.

BAYLES (GUILLAUME), un des médecins de Frédéric, roi de Prusse, et membre des colléges de médecine à Londres et Edimbourg. Il publia, en 1757, un *Essai sur les eaux de Bath.* Lorsqu'il fut présenté au roi, ce monarque, à qui l'on avait beaucoup vanté les talens du médecin, lui dit : « Pour acquérir tant d'expérience, et parvenir à ce degré de perfection, il faut que vous ayez tué bien du monde ! » — « Pas tant que votre majesté, » répliqua Bayles.

BAYLEY (ANSELME), théologien anglican, mort en 1794, était élève du collège du Christ, à Oxford, où il prit, en 1794, ses degrés de docteur en droit. Il a donné un très-grand nombre d'ouvrages, savoir : l'*Antiquité,* l'*Évidence* et la *Certitude du Christianisme,* démontrées par l'examen fait par le docteur Midelson, d'un discours de l'évêque de Londres sur les prophéties. *Traité pratique de l'art de chanter et de jouer des instrumens avec une juste expression et un goût réel. Grammaire anglaise,* très-complète, in-8°. Une *Grammaire hébraïque, sans points et avec des points,* in-8°. L'*Ancien Testament en anglais et en hébreu, avec des remarques critiques et grammaticales,* 4 vol. in-8°. Les *Commandemens de Dieu.* Les *Institutions et statuts de religion, dans les églises juive et chrétienne. Deux Sermons,* in-8°. *L'Alliance de la Musique et de la Poésie,* in-8°.

BAYLEY (NICOLAS), auteur d'un *Dictionnaire étymologique et universel de la langue anglaise,* réimprimé à Londres en 1755, en un gros vol. in-fol., avec des gravures et des additions considérables; ouvrage très-estimé en Angleterre.

BAYLEY (MATHIAS), remarquable par sa longévité, mourut vers l'année 1789, à Jones-Creeck, branche du Pedée, dans la Caroline du nord, à l'âge de 136 ans. Il fut baptisé à celui de 134 ans. Il fut remarquable pour sa force, qu'il conserva jusqu'au moment de sa mort.

BAYLY (GAUTHIER), médecin anglais, né à Port-ham, professa la médecine à Oxford, et devint médecin de la reine. Il mourut en 1592. On a de lui quelques *Traités des maladies des yeux.*

BAYLY (JEAN), ministre célèbre à Boston, né le 19 février 1644, dans le comté de Lancastre en Angleterre, instruit dans les sciences classiques, commença à prêcher l'Évangile ayant à peine 22 ans. Il alla bientôt après en Irlande, où, à la suite de grandes fatigues, il perdit sa santé, qu'il ne put jamais bien rétablir. Il passa près de 14 années à Limerich ; il y rencontra des hommes qui le persécutèrent. Rien ne put le préserver de la captivité. Quand il fut devant les juges, il leur dit : « Si j'avais été trouvé à boire, à jouer ou à me divertir dans une taverne, avec ma compagnie, milords, je pense que cela ne m'aurait pas été imputé à crime. Faut-il que prier Dieu, et prêcher le Christ dans

une société de chrétiens, qui sont paisibles et incapables d'offenser personne, et qui sont sujets au service de sa majesté et de son gouvernement, ainsi que ses autres sujets, soit considéré comme un plus grand crime ? » Le juge assesseur lui répondit : « Nous voulons que vous sachiez que c'est un plus grand crime. » Il fut acquitté sous la condition absolue qu'il quitterait le pays. Il vint à la Nouvelle-Angleterre en l'année 1683, et y resta près de 14 ans. Il mourut à Boston le 16 decembre 1698.

BAYNE, capitaine du vaisseau anglais *l'Alfred*, inventeur d'un nouvel instrument de destruction appelé depuis *Caronade*, en fut la première victime. L'amiral Rodney et le comte de Grasse se canonnoient le 9 avril 1782, trois jours avant le fameux combat du 12. Bayne, qui prit part au combat, et qui, pour la première fois, voulut s'assurer de l'effet de ses caronades, s'appuya sur son lieutenant de vaisseau, et lui dit : « Maintenant vous allez voir l'effet que produiront mes caronades. » Au même instant, un boulet ennemi vint le frapper, et le tua sur la place, le 9 avril 1782.

BAYRO (Pierre de), né à Turin en 1468, enseigna la médecine dans les écoles de cette ville, et devint ensuite premier médecin de Charles III, duc de Savoie. Il mourut le 1er avril 1558. On a de ce médecin : I. *De pestilentiâ ejusque curatione per praeser vationum et curationum regimen*, Taurini, 1507, in-4°; Parisiis, 1515, in-8°. II. *Lexypyretæ perpetuæ quæstiones et annexorum solutio; de nobilitate facultatis medicinæ*, Taurini, 1512, in-fol. III. *De medendis humani corporis malis Enchiridion quod vulgò* Veni mecum *vocant*, Basileæ, 1563, 1578, in-8°, par les soins de Théodore Zwinger, Lugdini, 1561, in 12; Francofurti, 1612, in-12.

BAZAN. *Voyez* Bassan et Baian.

BAZARAD, régnait sur la Valachie vers l'an 1330. C'est le premier vayvode de cette province qui soit un peu connu. Il se défendit courageusement contre Charles-Robert, roi de Hongrie, qui était venu l'attaquer, le vainquit, le força de battre en retraite ; et depuis cette époque, il ne fut plus inquiété par les Hongrois. Ses descendans lui succédèrent au trône de Valachie.

BAZARLU, l'un des saints du culte mahométan. Il s'enferma pendant la plus grande partie de sa vie dans une cellule, où il s'appliqua uniquement à contempler le ciel, et à méditer sur le mot *Hu* qu'il avait écrit en gros caractères sur les murs, et qui signifie : *Celui qui est*.

BAZIN (....), né à Rouen en 1673, vint achever ses études à Paris, et y devint supérieur de la communauté de Saint-Hilaire. Ses *Sermons* n'ont point été publiés. On lui doit quelques ouvrages de piété, dont le plus répandu est *Exercices du pénitent*. Il est mort à Paris en 1736. — Claude Bazin, né à Paris, y professa la pharmacie en 1584, et y mourut en 1561. — Simon Bazin, son fils, reçu docteur en 1598, fut nommé professeur de la Faculté en 1601, et en devint le doyen en 1638. Ce fut en cette dernière qualité, qu'il fut chargé de choisir la nourrice qui éleva Louis XIV. — Denis Bazin, fils de

Simon, fut reçu docteur en 1630, et l'année suivante, professeur en chirurgie au collége royal. — Guillaume Bazin, né dans les environs de Chartres, fut reçu docteur en 1466, et élu doyen en 1472; il mourut en 1500. C'est sous son administration que fut bâtie l'ancienne école de médecine, rue de la Bûcherie. Il avança des sommes considérables pour la construction de ce bâtiment.

BAZIN (Gilles-Augustin), médecin de Strasbourg, né à Strasbourg, correspondant de l'Académie des sciences, exerça sa profession avec honneur, et se délassa de ses travaux par l'étude de la botanique et de l'histoire naturelle. On lui doit dans ces deux genres des ouvrages estimés. I. *Observations sur les plantes*, Strasbourg, 1741, in-8°. II. *Traité de l'accroissement des plantes*, 1743, in-8°. III. *Histoire des Abeilles*, Paris, 1744, 4 vol. in-12. IV. *Lettre sur les polypes*, 1745, in-12. V. *Abrégé de l'Histoire des insectes*, Paris, 1748, 2 vol. in-12. C'est un excellent extrait de l'ouvrage de Réaumur. VI. *Observations sur l'accroissement du corps humain*, 1741, in-8°. VII. *Description des courans magnétiques*, 1753, in-4°. Bazin est mort au mois de mai 1754.

BAZIN (Nicolas), graveur au burin. Les pièces qu'on a de lui représentent des sujets de dévotion, et sont remarquables parce qu'elles ont toutes la même dimension. Si cet artiste du 16e siècle a voulu, par cette originalité, faire passer son nom à la postérité, il a réussi; car ses gravures sont appelées *des Bazin*.

BAZIN (Jacques Rigomer), né au Mans en 1771, occupa divers emplois publics pendant la révolution. Destitué comme anarchiste par le directoire, il vint à Paris en 1798, et fut l'un des rédacteurs du journal intitulé : *le Démocrate*. Bazin essaya en 1801 d'établir une pension à Versailles; mais cette entreprise échoua, parce qu'il voulait la diriger dans un esprit démagogique. Lors de la fameuse conspiration du général Mallet, Bazin, qui l'avait connu pendant son séjour dans les prisons d'état, fut considéré comme suspect, et incarcéré. La liberté ne lui fut rendue qu'à l'époque de la restauration. En 1815, il fut impliqué dans un procès criminel avec un imprimeur nommé Huot Pardoux, pour une proclamation incendiaire destinée à être répandue dans l'armée d'Outre-Loire. Il fut acquitté, parce que la tentative n'avait pas eu un commencement d'exécution. Il se retira au Mans, où il est mort en janvier 1821. Voici la liste des écrits dont il est l'auteur : I. *Pétition au tribunat sur les arrestations arbitraires, les actes illégaux de bannissement et de déportation, les tribunaux spéciaux, le rétablissement et perfectionnement du jury, bref la garantie positive des droits naturels et imprescriptibles de l'homme*. Vendémiaire an 12, in-8° de trois feuilles un huitième. Cette brochure fut supprimée, l'auteur persécuté, et le libraire mis en prison. II. *Lettres philosophiques*, 1807 et suiv., in-18 : on croit qu'il en a paru 45 numéros. III. *Lettres philosophiques*, 1814, in-8°, de 375 feuilles, publié en 5 livraisons, formant le 1er vol. IV. *Le Lynx, coup-d'œil et réflexions libres sur les écrits et affaires du temps*, tom. 1er,

Paris, 1814, in-8°. V. *Seïde, nouvelle*, 1816, in-8°, d'une feuille et demie. seconde édit. 1817, 2 feuilles. VI. *Doutes éclaircis par un constitutionnel*, 1816, in-8° d'une feuille, 1817, in-8°. VII. *Le trône et l'autel, ou réponse à M. de Châteaubriant, par un ci-devant révolutionnaire*, 1816 et 1817, in-8°. VIII. *La charte expliquée aux habitans des campagnes*, 1816, in-8°. IX. *Catéchisme politique, à l'usage des constitutionnels, suivi de tout est bien*, 1816, in-8°, seconde édition, 1817, augmentée du *catéchisme impolitique, à l'usage des petites-maisons*. X. *Nouveaux doutes éclaircis par un constitutionnel*, 1817, in-8°. XI. *Lettre constitutionnelle*, 1816, in-8°. XII. *Lettre à qui de droit*, 1816, in-8°. XIII. *Des Réactions*, 1817, avec un *fragment sur la noblesse*. XIV. *Lettre d'un révolutionnaire d'aujourd'hui, par un révolutionnaire d'autrefois*, 1816, in-8°. XV. *Etrennes d'Ariste à maître Pierre*, 1817, in-8°. XVI. *Mon Procès, première partie*, 1817, in-8°. XVII. *Mon Procès, deuxième partie*, 1817, in-8°. XVIII. *L'Assureur constitutionnel*, 1817, in-8°. XIX. *Pierre chez lui*, 1817, in-8°. XX. *Pierre chez son curé*, 1817, in-8°. XXI. *Voltaire et Rousseau*, ou *le Procès des Morts, première partie*, 1817. XXII. *Le Procès des Morts, deuxième partie*, 1817, in-8°. XXIII. *De la Légitimité*, 1817. XXIV. *Coup-d'œil sur le Système européen*, 1817, in-8° de deux feuilles. La plupart de tous ces pamphlets politiques ont été recueillis sous le titre de *Lynx* ou *Coup-d'œil*, etc. XXV. *Réclamation adressée au Conseil du Roi*, 1817. XXVI. *Charlemagne*, tragédie en cinq actes et en vers, 1817, in-8°. XXVII. *Suite du Lynx: la Diligence*, ou *Pierre en voyage*, 1817, in-8°. XXVIII. *Premier Coup-d'œil sur la session de mil huit cent dix-sept*, 1818, in-8°. XXIX. *Pierre au château*, ou *les Etrennes villageoises*, 1818, in-8°. XXX. *Jacqueline d'Olzebourg*, mélodrame en trois actes, représenté sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, et imprimé, Paris, 1812, in-8°. Bazin a donné aussi un grand nombre d'articles dans différens journaux, et à diverses époques.

BAZIN. *Voy.* Bezons.

BAZINE. *Voyez* Basine.

BAZIRE (Claude), né en 1764, d'un négociant de Dijon, jouissant de la considération publique. Il avait fait ses études chez les Oratoriens, et se proposait même d'entrer dans cet ordre; mais il quitta la soutane pour entrer, en qualité de commis, aux archives de la province de Bourgogne. La révolution ayant éclaté, il se mit à la tête du club de Dijon, et de tous les attroupemens. En 1791, il fut nommé administrateur de district; et, en septembre de la même année, député de la Côte-d'Or à l'assemblée législative. Dans la séance du 11 novembre, ses accusations et dénonciations violentes contre la cour, firent décerner contre lui un mandat d'amener, par le juge de paix de la section du Pont-Neuf; mais l'assemblée prit sa défense, et le mandat n'eut point d'effet: cette fausse démarche, de la part du gouvernement, lui porta un coup mortel. La Rivière, juge de paix, qui avait obéi à l'autorité supérieure, fut mis en prison, et égorgé dans la terrible journée du

2 septembre 1792. Bazire, nommé député à la Convention nationale, n'en devint que plus audacieux par son système de dénonciation. Il fut nommé membre du comité de sûreté générale, et fut ensuite envoyé en mission à Lyon avec Legendre et Rovère. De retour à Paris, Bazire combattit la proposition d'obliger les députés de rendre compte de leur fortune; il se prononça contre la *terreur*, et s'opposa à ce qu'on mît hors la loi les prévenus qui parviendraient à s'échapper. Un tel retour sur lui-même le rendit suspect à la société des jacobins, et, malgré sa rétractation dans leur assemblée, il fut proscrit. Il fut accusé de friponneries, mis en arrestation au Luxembourg, et traduit au tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort le 1er avril 1794. Bazire était alors âgé de 30 ans.

BAZIRE-DESFONTAINES, ancien capitaine de vaisseau, commença en 1776 à servir dans la marine française, en qualité de volontaire. Il ne tarda pas à se faire remarquer, et obtint le grade de lieutenant de frégate. Après la campagne des Indes, qui lui fournit de fréquentes occasions de donner des preuves de sa bravoure, il repassa en France, et fut attaché à la cinquième escadre en qualité de sous-lieutenant de vaisseau. En 1792, il servit sous les ordres de l'amiral Villaret-Joyeuse, qui le nomma son capitaine de pavillon. Après s'être couvert de gloire dans les combats des 10 et 12 prairial an 2 de la république, Bazire fut emporté le 13 par un boulet de canon. Il était de la même famille que celui qui tua en 1763 la hyène, qu'on appelait partout *la bête du Gévaudan*.

BAZIUS (Jean), prélat suédois, né en 1581, mort en 1640, est auteur d'une histoire ecclésiastique de Suède, qu'il fit par ordre du gouvernement. Cet ouvrage estimé, est intitulé : *Inventarium Ecclesiæ Sueco-Gothicorum, continens integram historiam Ecclesiæ Suecorum, libris VIII descriptam usque ad annum* 1642. Lincopiæ, 1642, in-4°.

BAZMAN et COBAD, furent deux guerriers célèbres, qui décidèrent dans un combat singulier du sort des Turcs et des Persans. Bazman était turc et sujet d'Afrasiab, roi du Turkestan, qui avait passé le Gihon, et s'avançait avec une armée formidable pour envahir la Perse. Cobad était persan, et officier de l'armée de Naudhar, l'un des derniers rois de la première dynastie persane. Les deux monarques remirent la décision de leurs démêlés au succès du combat de Bazman et de Cobad, en jurant que celui des deux qui serait vainqueur ferait triompher son Souverain. Bazman succomba; aussitôt Afrasiab, fidèle à son serment, repassa le Gihon, et laissa Naudhar en paix.

BAZOCHE (....), était avocat du roi, au bailliage de Saint-Mihiel, au commencement de la révolution. En 1789, il fut député du tiers-état de Bar-le-Duc, aux États-Généraux, et en 1792, député de la Meuse, à la Convention nationale, où il vota pour l'appel au peuple, et pour que Louis XVI fût détenu comme ôtage responsable d'une nouvelle invasion, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus d'obstacles à sa déportation. En 1797, il passa au conseil des Anciens, dont il fut élu secrétaire. Peu après, il obtint la place de pro-

cureur impérial près le tribunal criminel de la Meuse, et fut ensuite nommé avocat-général à la Cour de Nanci. En 1815 il fit partie de la chambre des représentans, qui fut dissoute au retour du roi, et fut réélu par le département de la Meurthe, à la chambre des députés en août 1815. Il est mort à Saint-Mihiel le 20 octobre 1817, quelque temps après avoir été nommé par le roi, président du collége électoral de la Meuse.

BAZVALEN (Jean de), chevalier de la cour de Jean IV, duc de Bretagne, vivait vers 1387. Ayant été chargé par le duc de faire périr le connétable de Clisson, il eut le courage de désobéir aux ordres trop précipités de son maître, et donna à la voix du remords, le temps de se faire entendre. Il eut ainsi la gloire de sauver l'honneur de son Souverain, et les jours précieux d'un de ses meilleurs sujets. Voltaire a transporté cette situation dramatique dans sa tragédie d'*Adélaïde Duguesclin*.

BAZZANI (Matthieu), médecin, secrétaire et ensuite président de l'Institut de Bologne, né en cette ville, le 16 avril 1674, étudia la botanique et la médecine dans sa patrie, et prit ses degrés en 1698. Il obtint ensuite une chaire dans l'université de Bologne, où il mourut le 29 décembre 1749. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Deambiguè prolatis in judicium criminationibus consultationes physico-medicæ nonnullæ*, 1742, in-4°. On a de lui dans les commentaires de l'Institut de Bologne, tome 2, *des Expériences sur les moyens de colorer les os des animaux, en leur faisant manger de la racine de garance*. Ce médecin a nourri plusieurs poulets avec de la garance, et les résultats de ses expériences sont en tout conformes à celles de Duhamel, excepté que ses poulets ont très-bien résisté, au lieu que ceux de Duhamel n'ont pu soutenir les épreuves auxquelles il les avait soumis. *Voyez* les Œuvres de Duhamel.

BAZZAZ, auteur d'*Abab-Al-Mafredat*, ou *Traité des conditions particulières et des propriétés de tradition*. Il a composé aussi d'autres ouvrages sur la religion mahométane.

BÉ. *Voyez* Lebé.

BEACH (Jean), membre du clergé épiscopal et écrivain, prit ses degrés au collége de Yale en 1721, et fut pendant plusieurs années ministre de la congrégation à Newtown, état de Connecticut. En 1732, il alla en Angleterre pour y recevoir les ordres sacrés, et à son retour, il fut employé en qualité de missionnaire épiscopal à Reading, état de Connecticut. Il a publié un *Appel* aux personnes exemptes de préjugés, en réponse à un sermon du révérend Dickinson en 1737; et vers l'année 1745 un Sermon sur les romans, intitulé : *Sermone*, ayant pour objet de démontrer que la vie éternelle est un libre don de Dieu accordé aux hommes selon leur conduite morale. Il écrivit aussi une *Réponse* à un second discours de Dickinson. Une autre controverse dans laquelle Beach fut engagé, est relative à l'épiscopat. Il publia en 1749, une *Réponse* à la première adresse de Hobart, intitulée : *Réponse calme et sans passion des professeurs de l'église d'Angleterre*, à la tête de laquelle le doc-

teur Johnson écrivit une Préface, et Caner un Appendice. Ses autres ouvrages sont : le *Devoir de l'amour de nos ennemis*, 1758; *Recherches* sur l'état des morts, 1755; un *Sermon* sur la mort du docteur Johnson, 1772.

BEACON (Thomas), théologien anglais du 16e siècle. A l'avénement de la reine Marie au trône, il prit la fuite, et se retira en Allemagne, où il écrivit quelques pamphlets contre la cour de Rome. Sous le règne d'Élisabeth, il retourna en Angleterre, et fut chanoine de la cathédrale de Cantorbéry. Ses ouvrages ont été recueillis en 3 vol. in-fol.

BEALE (Marie), née en 1632, dans le comté de Suffolk en Angleterre, se distingua dans la peinture des portraits. Elle égala les artistes ses contemporains en coloris, force et vivacité. Plusieurs de ses portraits, tels que ceux de *Tillotson*, de *Stillingfleet*, de *Patrick*, de *Wilkins*, *etc.*, existent encore dans la collection du comte Ilchester à Melbury. Elle a copié avec beaucoup d'exactitude et de talent les ouvrages de sir Pierre Lely, son maître, et de Van Dyck, et cultivait aussi la poésie. Elle a paraphrasé *quelques-uns des psaumes de David* dans la version du docteur Woodford. Son époux et deux de ses fils furent aussi peintres; mais l'un des deux exerça de plus la médecine avec succès à Coventry. Marie Béale mourut le 28 décembre 1697.

BEARD (Jean), comédien et chanteur anglais, avait été destiné à la chapelle du roi; mais il débuta, en 1737, au théâtre de Drury-Lane, par le rôle de sir Jean Loverule, dans le *Diable à payer*. En 1737, il épousa lady Henriette Herberg, fille du comte de Valdegrave, et veuve du lord Édouard Herbert, qui lui apporta peu de fortune. Cependant il quitta le théâtre; mais il le reprit quelques années après. Cet acteur a joui de quelque réputation, même comme chanteur. Il est mort en 1768, âgé de 74 ans.

BÉARDÉ DE L'ABBAYE (....), s'attacha à l'étude de l'économie rurale, et mourut à Paris, à la fleur de son âge, en 1771. On lui doit : I. *Essai d'Agriculture*, 1769, in-8°. II. Une dissertation, couronnée à l'Académie de Pétersbourg, sur cette question : « Est-il avantageux à un état que les paysans possèdent en propre du terrain, ou qu'ils n'aient que des biens meubles, et jusqu'où doit s'étendre cette propriété ? » Paris, 1769, 1770, in-8°. III. *Recherches sur les moyens de supprimer les impôts, avec l'examen de la nouvelle science*, Amsterdam, 1770, in-8°. IV. *La félicité publique considérée dans les paysans, cultivateurs de leurs propres terres*, traduit de l'italien de Vignoli, Lausanne, 1770, in-12.

BÉATILLO (Antoine), né à Bari en 1570, mort à Naples en 1642, se fit jésuite et devint grand prédicateur. On lui doit : I. L'*Histoire de Bari*, Naples, 1637, in-4°. II. *Vie de Saint Irénée*. III. *Vie de Saint Nicolas, archevêque*. IV. D'autres vies d'hommes pieux et recommandables par leurs vertus.

BÉATON (David), cardinal, archevêque de Saint-André en Écosse, né en 1494, fut chargé en 1528, de négocier le mariage de Jacques V avec la princesse Madeleine de France, et ensuite avec la princesse Marie. A cette

occasion il fut nommé résident en France en 1519. En 1525 il obtint la riche abbaye d'Abroath. En 1528, il fut nommé chancelier du petit sceau. Cette même année Paul III le fit cardinal, et peu après il obtint l'archevêché de Saint-André, et fut fait primat d'Écosse. A la mort du roi, le cardinal fut emprisonné par ordre des lords du conseil; mais peu de temps après il fut élargi par le régent, qui le fit chancelier du royaume. Ce cardinal fut un ardent persécuteur des protestans, et un des principaux auteurs du supplice du célèbre Wishart, qui fut brûlé devant son palais; mais peu après le prélat fut assassiné par Lesley, fils aîné du comte de Rothes, et quelques autres protestans.

BÉATON (Jacques), neveu du cardinal, né à Balfour en 1530. A 25 ans, il était archevêque de Glascow; mais en 1560 il passa en France, emportant avec lui les vases sacrés et les archives de sa cathédrale. Cet évêque, auteur d'une *Histoire d'Écosse*, qui n'a pas été imprimée, mourut à Paris en 1603.

BEATOUR, cardinal écossais, archevêque de Saint-André, fut assassiné dans le 16e siècle, pendant les troubles de religion; ce qui prouverait, s'il en était besoin, que le fanatisme dénature toutes les idées reçues, c'est que Knox (*voyez* ce mot) donne au récit de ce meurtre le titre de Joyeuse narration.

BEATRICETTI ou BEATRICI, graveur au burin, ayant acquis quelque talent dans le dessin, suivit le conseil de ses amis, et échangea le séjour de la Lorraine, sa patrie, contre celui de l'Italie. Il a gravé plusieurs pièces d'après les grands maîtres, Michel-Ange, Jules-Romain et autres. Les connaisseurs estiment surtout son *Christ*, au pied duquel sont représentés la Vierge, la Madeleine et Saint Jean, d'après Mutiano, et un *Sacrifice d'Iphigénie*, d'après Périn del Vaga. Né à Lunéville en 1570, il est mort à Rome en 1631.

BEATRIX (Sainte), donna la sépulture à Saint Simplice et à Saint Faustin, martyrs décapités à Rome sous la persécution de Dioclétien, l'an 303. Dénoncée pour ce fait par un païen, son parent, qui voulait posséder ses biens, elle fut découverte, arrêtée et étranglée dans sa prison. Le pape Léon fit transporter ses reliques dans une église qu'il faisait bâtir à Rome; elles sont maintenant dans celle de Sainte-Marie-Majeure.

BÉATRIX, comtesse de Toscane, donna le jour à la comtesse Mathilde, qui naquit en 1646. Restée veuve, en 1052, elle épousa trois ans après Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine. L'empereur Henri, irrité de ce qu'elle avait épousé ce duc, son ennemi, la fit arrêter en 1055. Deux ans après elle fut mise en liberté, et continua de gouverner conjointement avec sa fille, jusqu'à sa mort arrivée le 18 avril 1076.

BÉATRIX, femme de Frédéric I, et fille de Renaud, comte de Bourgogne, fut mariée à cet empereur en 1156. Elle conduisit en Italie, en 1159, l'armée avec laquelle Frédéric assiégea Rome. Krantzius, trois cents ans après la mort de cette princesse, a raconté le premier qu'ayant passé par Milan, le peuple, désespéré d'avoir perdu son ancienne liberté, la traita avec indignité. Les mutins,

s'étant saisis de sa personne, la placèrent sur une ânesse, le visage tourné du côté de la queue, qu'ils lui mirent en main, et la promenèrent en cet état par toute la ville. Une action si insolente ne pouvait demeurer longtemps impunie. L'empereur, les ayant assiégés en 1162, prit et rasa leur ville jusqu'aux fondemens, à la réserve de trois églises. Il la fit ensuite labourer et y fit semer du sel. Il ajoute que chaque Milanais fut forcé, pour sauver sa vie, de tirer avec les dents une figue, que l'on plaçait dans une partie du corps de l'ânesse sur laquelle l'impératrice avait été menée, et qu'on ne peut nommer sans blesser la pudeur. Quoique plusieurs historiens répètent cette anecdote, elle paraît être de pure invention. Les auteurs contemporains n'en parlent pas, et les détails qu'ils donnent sur l'époque du voyage de Béatrix en Italie la démentent d'avance.

BÉATRIX DE PROVENCE, fille et héritière de Raimond Béranger, comte de Provence, épousa en 1245 Charles de France, fils de Louis VIII. Ses trois sœurs avaient été unies à des Souverains, Béatrix desirait le même honneur; elle en jouit bientôt, son époux ayant été investi du royaume de Naples et de Sicile; et elle fut elle-même couronnée à Rome le 6 janvier 1265. Béatrix mourut à Nocera quelque temps après son couronnement. — Béatrix de Savoie, mère de la précédente, fonda, en 1248, un couvent de dominicains près de Sisteron, et une commanderie de Malte. On voyait son tombeau dans l'église de Saint-Jean, à Aix. — Béatrix de Portugal épousa, en 1521, Charles III, duc de Savoie, et fut célèbre par sa sagesse et sa beauté.

BEATTIE (James), écrivain distingué, né en 1735, à Laurencekirck en Écosse. Son père, qui était fermier, avait du goût pour la littérature; malgré ses occupations rustiques, il se livrait à la poésie, et on conserve encore dans sa famille quelques pièces de sa composition. James Beattie le perdit à l'âge de 7 ans. Son oncle David Beattie l'envoya à l'université d'Aberdeen, où il obtint au concours une bourse qui le mit à même d'y faire ses études. Il s'y concilia l'estime de ses supérieurs. Il fut ensuite maître à Fordoun, d'où il passa à Aberdeen. Là, il fut d'abord suppléant dans l'école de grammaire, et il épousa la fille du maître en 1760. Il publia un petit volume de poésies tant originales que traduites. En 1765 il donna son *Jugement de Pâris*. Ses meilleurs ouvrages ont été en prose, principalement celui qu'il publia en 1770, intitulé *Essai sur la nature et l'immutabilité de la vérité*, en opposition au sophisme et au scepticisme. Cet ouvrage était dirigé contre la doctrine de Locke et contre les Œuvres philosophiques de Hume. On dit que ce dernier en fut tellement affecté, qu'il ne put jamais depuis entendre prononcer le nom de Beattie sans émotion ni chagrin. En 1771, cet auteur mit au jour le premier livre de son beau poëme, le *Ménestrel*, qui fut achevé en 1774, et eût bientôt plusieurs éditions. Cette production lui valut l'amitié du comte d'Errole, dont la protection le fit nommer à la chaire de philosophie morale du collége Marshall d'Aberdeen. Il occupa cette place avec distinction jusqu'à sa mort. Il obtint

aussi du roi une pension annuelle de 200 livres sterling. Dans ce même temps il vint à Londres, où il fut accueilli des personnages les plus marquans en littérature. En 1783, il publia *des Dissertations morales et critiques*, in-4°. En 1786, l'évêque de Londres l'engagea à publier deux petits volumes *sur les Preuves de la religion chrétienne*. Outre ces ouvrages, il a donné aussi les *Elémens de la science morale*, qui n'étaient qu'un abrégé de ses leçons. En 1792, il publia à Édimbourg les *Œuvres posthumes d'Addison*, en 4 vol. avec une préface de l'éditeur. Le docteur Beattie est mort le 18 août 1803, à l'âge de 68 ans.

BEATTIE (Jacques Hay), fils aîné du précédent, né à Aberdeen en 1768. Sa douceur et sa docilité étaient telles que son père put à peine le reprendre trois ou quatre fois dans sa vie. « Les premières règles de morale que je lui prescrivis, dit son père, furent de ne dire jamais que la vérité, et de garder inviolablement un secret : et je n'ai jamais trouvé, ajouta-t-il, qu'il ait manqué sur l'un ou l'autre point. » A 13 ans le jeune Beattie entra au collége Marshall, et en 1786 il prit les degrés de maître-ès-arts. Il n'avait pas 19 ans quand il fut nommé professeur de morale et de logique à l'université d'Aberdeen. Il étudia aussi l'art de la musique et jouait bien du violon et de l'orgue ; il avait eu l'adresse de se faire lui-même ce dernier instrument. Ce jeune homme d'une si belle espérance, mourut d'une fièvre nerveuse en 1790. On a de lui quelques écrits en prose et en vers, sous ce titre : *Mélanges, par J. H. Beattie, avec une notice sur sa vie et son caractère*, publiés en 1800 par son père.

BEATUS, prêtre espagnol qui vivait sur la fin du huitième siècle, vers l'an 791, écrivit avec Éthérius, évêque d'Osma, contre Élipaud, archevêque de Tolède, un ouvrage divisé en deux livres sous ce titre : *De adoptione Christi filii Dei*. Pierre Stewart le publia à Ingolstadt, et depuis on l'a inséré dans la *Bibliothèque des Pères*.

BÉATUS RHENANUS, savant du 15e siècle, mort à Strasbourg en 1747. Son nom fut changé en Rhenanus, parce qu'il était né à Rheinac. C'était un homme profondément instruit, et le premier qui ait publié l'*Histoire de Velleius Paterculus*. Il a donné aussi une édition des ouvrages de Tertullien, et y a ajouté des notes précieuses, ainsi qu'à plusieurs livres classiques, épîtres et autres ouvrages de différens auteurs.

BEAU. *Voyez* Lebeau.

BEAUBRUEIL (Jean de), avocat à Limoges, composa et fit jouer en 1582, Atilie (Atilius Regulus), l'une de nos plus anciennes tragédies, imprimée à Limoges par Hugues Barbou en 1582, et dédiée à Jean Dorat, qu'il appelle son maître.

BEAUCAIRE DE PÉGUILLON (François), né en 1514, au château de Creste, dans le Bourbonnais, d'une famille ancienne. On a dit qu'il fut précepteur du cardinal Charles de Lorraine, qu'il accompagna à Rome, et qui lui céda l'évêché de Metz ; mais le cardinal démentit le fait en présence de Beaucaire lui-même au concile de Trente, auquel ils assistèrent tous deux. Il y parla avec beaucoup d'éloquence et de zèle contre les prétentions des

ultramontains, et sur la nécessité de la réformation. Il y soutint fortement contre eux que les évêqués reçoivent leur autorité de Dieu immédiatement, et qu'ils ne sont pas les simples délégués du pape. Ce fut encore lui qui rédigea le décret sur les mariages clandestins, tel qu'on le voit aujourd'hui dans les actes du concile. Péguillon se retira en Bourbonnais, après s'être démis de son évêché. C'est là qu'il composa ses *Rerum Gallicarum commentaria, ad anno* 1541 *ad annum* 1562, Louvain, 1567, Lyon, 1625, in-fol. On a encore de lui un *Traité des enfans morts dans le sein de leurs mères*, Paris, 1567, in-8°. Il mourut en 1591, avec la réputation d'un prélat savant et vertueux. Son *Histoire de France* ne parut qu'après sa mort, comme il l'avait desiré. Elle est écrite en latin assez pur; mais le style est diffus, quelquefois obscur et embarrassé. Elle renferme les événemens principaux de son temps, qu'il décrit avec plus de détail que d'impartialité. Huet dit « que ce prélat, attaché d'abord au connétable de Bourbon et à d'autres grands seigneurs, n'a pas mis beaucoup de soin à cacher sa passion et ses affections; que son savoir était assez superficiel, et qu'il donne plusieurs étymologies qui sont de véritables fadaises. » Beaucaire cultivait aussi la poésie; on trouve des vers de sa façon dans les *Deliciæ poetarum Gallorum illustrium*.

BEAUCHAMP (Joseph), astronome, membre de l'Institut de France, naquit à Vesoul le 29 juin 1752. Il se destina d'abord à l'état religieux, et même entra dans l'ordre des bernardins en 1767. Mais son goût pour l'astronomie lui fit suivre les leçons de Lalande, dont il devint l'ami, et bientôt l'un des élèves les plus distingués. Dès 1774, son oncle Miroudot, évêque et consul de France à Bagdad, l'avait destiné à être son grand-vicaire. Il partit en 1781, pour aller remplir ces fonctions; son voyage ne fut pas perdu pour l'astronomie. Il observa d'abord à Alep : de là se rendit à Bagdad, où il observa un passage de Mercure sur le Soleil. En 1784, il alla à Bassura; et, en 1786, en Perse. La révolution le fit revenir en France en 1790, après avoir rendu les plus grands services aux sciences comme astronome, comme géographe et comme antiquaire. Ses longs et pénibles travaux sont consignés dans le *Journal des Savans* de 1782, '84, 85, 87, 88 et 90. Beauchamp resta dans sa famille jusqu'en 1795, époque à laquelle le gouvernement français le nomma consul à Mascate en Arabie. Il partit en 1796, et arriva à Constantinople en 1797. Il se rendit de là sur les bords de la mer Noire, y fit des observations, et rectifia quelques erreurs qui existaient dans les cartes de cette mer. Il allait passer à Mascate, quand le général Bonaparte, chef de l'expédition d'Égypte, l'appela dans cette contrée. Beauchamp s'y rendit en 1798, et travailla avec les savans employés dans cette expédition. En 1799, le général en chef le chargea, pour Constantinople, d'une mission secrète. Il partit; mais, à peine sorti du port d'Alexandrie, il fut pris par les Anglais, et livré aux Turcs comme espion. On voulait d'abord le faire périr; mais les

ambassadeurs d'Espagne et de Russie s'étant intéressés pour lui, il eut à souffrir une captivité très-dure dans un château fort sur les bords de la mer Noire. La liberté lui fut rendue en 1801. Bonaparte, alors premier consul, le nomma commissaire des relations commerciales à Lisbonne. Beauchamp apprit cette nomination avant son retour; mais à peine arrivé à Nice, il y mourut le 19 novembre 1801, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu, et particulièrement des savans. La plus grande partie des écrits de Beauchamp ont été publiés dans les *Journaux des Savans* et dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences.* Lalande en a donné la liste dans sa *Bibliographie astronomique.* Les plus remarquables sont: I. *Voyage de Bagdad à Bassora le long de l'Euphrate. (Journal des Savans,* 1783.*)* II. *Relation d'un voyage au Pérou, fait en* 1787. *(Journal des Savans,* 1790. *)* III. *Mémoires sur les antiquités babyloniennes qui se trouvent aux environs de Bagdad.* IV. *Réflexions sur les mœurs des Arabes.* V. *Lettres écrites de Bagdad à Lalande,* en 1793. VI. *Notice sur la Perse,* 1800.

BEAUCHAMP, célèbre danseur, mort en 1695, apprit à danser à Louis XIV, et devint le compositeur des ballets de l'opéra, lorsque Lulli eut obtenu le privilége de cet établissement. « Beauchamp, dit Rousseau, était savant et recherché dans sa composition, et il avait besoin de gens habiles pour exécuter ce qu'il inventait.»

BEAUCHAMPS (Pierre-François Godard de), né à Paris en 1689, et mort dans cette ville en 1761, à 72 ans. On a de lui: I. *Les Amours d'Ismène et d'Isménias,* traduit du grec en français, La Haye (Paris, Coustelier), 1743, petit in-8°. C'est une traduction libre d'un roman grec d'Eustathius ou plutôt Eumathius, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Eustathe, évêque de Thessalonique, et savant commentateur d'Homère. Quoique ce livre se fasse lire avec quelque intérêt, il faut convenir que son auteur grec a une imagination désordonnée; il invente non-seulement les personnages et les actions; mais même des lieux nouveaux et de nouvelles villes. On a donné une belle édition de la traduction de ce roman, Paris, 1797, in-4°, figures enluminées. Lélio Carani l'a traduit en italien, Venise, 1560, in-8°. II. Autre roman grec, de Cyrus-Théodore Prodrome, traduit en français, 1746, in-12. III. *Recherches sur les Théâtres de France,* 1735, in-8° et in-4°, 3 vol. Beauchamps ne s'est pas borné à compiler les titres des pièces de théâtre, il y a joint des particularités sur la vie de quelques comédiens français; mais il a oublié plusieurs anecdotes intéressantes. On aurait souhaité qu'il eût développé le goût de nos ancêtres pour les spectacles, l'art et les progrès du théâtre tragique et comique depuis Jodelle, le génie de nos poëtes, et leur manière d'imiter les Anciens. IV. *Lettres d'Héloïse et d'Abailard,* en vers français assez faciles, mais prosaïques, 1737, in-8°. V. Plusieurs *Pièces de Théâtre:* La *Soubrette,* comédie en un acte, 1721; le *Jaloux, Arlequin amoureux par enchantement;* le *Portrait,* le *Parvenu, ou le mariage rompu;* les *Effets du*

dépit; les *Amans réunis*; le *Bracelet*; la *Mère rivale*; et les *Fausses inconstances*. VI. Le roman de *Faustine*, 1737. Enfin on lui attribue un livre satirique, intitulé: *Histoire du prince Apprius (Priape)*, 1722 et 1728, in-12.

BEAUCHATEAU (François-Matthieu Chastelet de), naquit à Paris, d'un comédien, en 1645. Il fut mis dès l'âge de huit ans au rang des poëtes. La reine, mère de Louis XIV, le cardinal Mazarin, le chancelier Séguier, et les premiers personnages de la cour, se faisaient un plaisir de converser avec cet enfant. Il n'avait que douze ans lorsqu'il publia un Recueil de ses Poésies, in-4°, sous ce titre: La *Lyre du jeune Apollon*, ou la *Muse naissante du petit de Beauchâteau*, avec les portraits en taille-douce des personnes qu'il y célébrait. Environ deux ans après, il passa en Angleterre, avec un ecclésiastique apostat. Cromwell, et les personnes les plus distinguées de cette île, admirèrent et accueillirent le jeune poëte. On dit que son compagnon le mena ensuite en Perse, et que depuis ce temps on n'a pu découvrir ce qu'il était devenu. Dans les *Lettres* sur divers sujets de Piété, de Morale et de Conduite, par Claude de Sainte-Marthe, Paris, 1709, 2 v. in-12. On trouve dans le tome 2, lettre 59°, des anecdotes curieuses sur Beauchâteau père et fils.

BEAUCHATEAU (Hyppolite Chastelet de), frère du précédent, entra en 1666 dans la congrégation des Pères de la doctrine chrétienne. Les succès qu'il obtint comme prédicateur, enflèrent tellement sa vanité, qu'il quitta sa congrégation, se brouilla avec ses amis et ses protecteurs, et passa en Angleterre, en prenant le nom de *Lusancy*, il eut l'impudence de se dire parent de M. de Pomponne, et collaborateur du docteur Arnaud. Peu après, il embrassa le protestantisme, en 1675, et se fit une grande réputation par ses *Sermons*. Un jésuite fit des tentatives pour le ramener à l'Église romaine; mais n'y pouvant parvenir par la voie de la persuasion, il usa de violence pour lui faire signer un acte d'abjuration. Cette affaire fit regarder Beauchâteau comme un martyr, par tous ses co-religionnaires. On assure qu'il mourut socinien. On lui attribue l'*Abrégé de la vie du maréchal de Schomberg*, Amsterdam, 1690, in-12, donné sous le nom de *Lusancy*.

BEAUCLAIR (P. L. de), né à l'Ile-de-France, est mort directeur d'un institut d'éducation, et conseiller du landgrave, à Darmstadt, le 11 mai 1804, âgé de 69 ans. Nous avons de lui: I. *Histoire de mademoiselle de Grisoles*, *écrite par elle-même*, Londres, 1770, in-8°. II. *Histoire de Pierre III, empereur de Russie*, avec plusieurs anecdotes singulières, 1774, in-8°. III. *Cours de gallicismes*, Francfort, 1794, 3 vol. in-8°. IV. *Anti-contrat social*, ou *réfutation du contrat social*, La Haye, 1764, in-8°.

BEAUCOUSIN (Christophe-Jean-François), natif de Noyon, embrassa la profession d'avocat à Paris, en 1751, et mourut dans cette ville en 1798, âgé d'environ 75 ans. Après avoir passé presque toute sa vie à recueillir des livres et des manuscrits en tout genre de littérature, mais particulièrement sur l'histoire littéraire, il est mort sans avoir mis au jour

aucun ouvrage important. La table des auteurs de la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France*, présente l'état des principaux manuscrits de sa composition. Non-seulement Beaucousin a coopéré à cet important ouvrage, mais, depuis son impression, il a fait au crayon, sur l'exemplaire qu'il possédait, une multitude de corrections, d'autant plus exactes, qu'il avait les ouvrages sous les yeux. On a de lui les *Vies d'Antoine Le Comte, de Jean d'Artis, de Bonaventure Fourcroy, de Nicolas de Nancel, de Philibert Delorme*; les *Éloges de J. B. Hatté, de Loiseau de Mauléon, de Jacques et Pierre Sarrasin*; la *Notice des ouvrages de Charles du Moulin*, jurisconsulte; l'*Histoire des hommes illustres de Noyon*; *Eloge de madame Beaucousin*, sa mère.

BEAUFFREMONT. *Voy.* BAUFREMONT.

BEAUFILS (GUILLAUME), jésuite, né à Saint-Flour en Auvergne, en 1674, mourut à Toulouse dans un âge très-avancé, le 30 décembre 1757. La réputation qu'il s'était faite pour la prédication, ne lui a point survécu, parce qu'il ne la devait qu'à son débit. Le ministère de la chaire, la composition de quelques ouvrages, et la confession, pour laquelle il avait un goût particulier, remplirent presque toute sa vie. On a de lui quelques *Oraisons funèbres*; la *Vie de madame de Lestonac*; celle de *madame de Chantal*; et des *Lettres sur le gouvernement des maisons religieuses*, Paris, 1745, in-12.

BEAUFORT (HENRI), cardinal, évêque de Lincoln et puis de Winchester, et frère de Henri IV, roi d'Angleterre, fut employé dans les affaires les plus importantes du royaume; car il fut trois fois chancelier et ambassadeur en France. Depuis, en 1417, il entreprit le voyage de la Terre-Sainte, et passant à Constance, où l'on avait assemblé un concile général, il y contribua à faire donner un chef à l'Église. En 1426, il fut nommé légat en Allemagne; ce prélat ambitieux et fanatique y fit publier la croisade contre les hérétiques qu'il alla attaquer en 1429. En 1431, il conduisit le jeune Henri VI, roi d'Angleterre, en France, et l'y couronna au mois de novembre, dans l'église de Notre-Dame de Paris. Sur la fin de sa vie, il se retira à Winchester, où il mourut le 11 avril 1447. La carrière de ce prélat fut extrêmement agitée; né avec un caractère orgueilleux et turbulent, il s'immisça dans toutes les affaires, semant la division, les haines, ne cherchant qu'à satisfaire son ambition, et à réaliser ses audacieux projets au milieu des troubles qui fermentaient en France, en Angleterre et en Allemagne. Il eut à se reprocher deux crimes ineffaçables dans la mémoire des hommes; ce fut le meurtre de son neveu, le duc de Glocester. Il ne lui survécut que six semaines. Le second, c'est d'avoir siégé dans l'infame tribunal qui condamna au bûcher l'héroïne de Vaucouleurs.

BEAUFORT (MARGUERITE), née en 1441, à Bletshoe, dans le comté de Bedford, était fille de Jean Beaufort, duc de Sommerset. Elle eut successivement trois maris: Edmond, comte de Richemond; sir Henri Stafford, et Thomas Stanley. Le fils qu'elle avait eu de son premier mariage, monta sur le trône d'Angleterre, sous le nom

nom de Henri VII. Étant demeurée veuve de son dernier mari à l'âge de 63 ans, elle ne balança pas à faire un vœu de chasteté. Elle consacra sa vie et ses richesses à des œuvres de charité, et à des fondations utiles. Elle mourut en 1509, peu après l'avénement de son petit-fils Henri VIII au trône. On lui attribue plusieurs ouvrages de piété, entre autres le *Miroir de l'ame pécheresse*, et la traduction du 4me livre de l'*Imitation de la vie de N. S. J.-C.*, imprimée à la suite de la traduction des trois premiers livres de cet ouvrage, que le docteur Atkinson a publiés.

BEAUFORT (François de Vendôme, duc de), naquit à Paris en 1616, de César, duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Fier de sa naissance, il se distingua de bonne heure par son courage, et se trouva à la bataille d'Avein en 1635, aux siéges de Corbie en 1636, de Hesdin en 1639, et d'Arras en 1640. Il voulut jouer un rôle au commencement de la régence d'Anne d'Autriche, et crut pouvoir gouverner l'état, quoique, selon le cardinal de Retz, il n'en fût pas plus capable que son valet-de-chambre. On l'accusa d'avoir attenté à la vie du cardinal Mazarin : il fut mis à Vincennes en 1643, et se sauva cinq ans après. C'était dans le temps de la guerre de la Fronde ; il en fut le héros et le jouet. Les frondeurs se servirent de lui pour soulever la populace, dont il était adoré, et dont il parlait le langage : aussi il fut appelé le *Roi des halles*. Il était grand, bien fait, adroit aux exercices, infatigable, rempli d'audace. Il paraissait plein de franchise, parce qu'il affectait des manières grossières ; mais il était artificieux, et aussi fin que le peut être un homme d'un esprit borné. Le duc de Beaufort servit beaucoup les princes durant cette guerre civile, et se signala en diverses occasions. (*Voy.* Nemours.) Lorsque les mécontens firent leur paix, il fit la sienne, et obtint la survivance de la charge d'amiral de France, que son père avait. Il passa ensuite en Afrique, où l'entreprise contre les corsaires de Gigeri ne lui réussit pas ; mais l'année d'après, 1665, il défit les vaisseaux des Turcs près de Tunis et d'Alger. Ces infidèles ayant assiégé Candie en 1669, le duc de Beaufort, nommé généralissime des troupes envoyées pour la défense de cette place, en retarda la prise de plus de trois mois. Il périt dans une sortie, le 25 juin de la même année, et on ne put retrouver son corps, dont les Turcs avaient coupé la tête, selon leur barbare usage à l'égard des vaincus. La Grange-Chancel prétend dans une lettre à l'auteur de l'*Année littéraire*, que le duc de Beaufort ne fut point tué au siége de Candie, qu'il fut transféré aux îles de Lérins, et que c'est ce prisonnier si illustre et si ignoré, connu sous le nom de l'*Homme au masque de fer*. Ses preuves ne sont pas démonstratives ; il ne s'appuie que sur un ouï-dire de La Mothe Guérin, commandant de Sainte-Marguerite. Il se peut que cet officier ait fait des conjectures, comme tous les autres ; mais, de l'aveu de tous ceux qui l'ont connu, il n'a jamais rien assuré : et comment aurait-il pu affirmer quelque chose sur un fait qu'il ne savait, ni ne pouvait savoir ? La détention de cette victime de la politique était un secret d'état ; pourquoi l'aurait-on découvert à un hom-

me qui ne l'avait pas eu sous sa garde? Cet illustre infortuné fut conduit, on ne sait en quelle année, à Pignerol, où Cinq-Mars était commandant. Lorsqu'il fut nommé à la lieutenance de roi de Sainte-Marguerite, il emmena avec lui son captif, qui y resta jusqu'au temps où il fut fait gouverneur de la Bastille. On disait alors que ce prisonnier inconnu était un homme d'environ 50 ans. C'est du moins ce que nous assure Audri, qui, de simple cadet, était devenu commandant des îles de Lérins, et qui l'était encore en 1743. Il n'avait que 15 ans lorsque le *Masque de fer* fut conduit à Sainte-Marguerite, et il avait souvent fait sentinelle à sa porte. Ce prisonnier n'avait que 50 ans dans ce temps-là; ce ne pouvait donc pas être le duc de Beaufort, qui en aurait eu plus de 80. Le nom de l'*Homme au masque de fer* était caché aux contemporains, et il le sera à la postérité. Il est plus facile de dire ce qu'il n'était pas que ce qu'il était; et on a fait des efforts bien vains, jusqu'à présent, pour lui ôter le masque qu'il porta jusqu'à sa mort.

BEAUFORT (LOUIS DE), mort à Maëstricht en 1795, de la société royale de Londres, avait été quelque temps gouverneur du prince de Hesse-Hombourg. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *Histoire de Germanicus César*; Leyde, 1741, in-4°. II. *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de la république romaine*, Utrecht, 1738, réimprimée en 1750, in-8°. III. *La République romaine*, ou *Plan de l'ancien gouvernement de Rome*, 1776, 2 vol. in-4°. Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur l'Histoire romaine, Beaufort a prouvé dans cet important ouvrage, qu'il restait encore une foule de recherches intéressantes à faire pour bien développer tous les ressorts de l'administration civile du peuple le plus célèbre qui ait existé. On y trouve quel était le département du sénat, comment les trois pouvoirs étaient distribués, et se contre-balançaient, comment le peuple exerçait sa souveraineté, la part que chaque magistrat avait dans le gouvernement, et les fonctions de chaque emploi, la manière d'administrer la justice civile et criminelle, les prérogatives du citoyen romain, et les différentes conditions des sujets soumis à ce vaste empire. Une critique sage, des rapprochemens judicieux, un style simple, noble et soutenu, distinguent cette histoire.

BEAUFORT (la duchesse DE). *Voyez* ESTRÉES (Gabrielle D').

BEAUFORT (le duc DE), comte du Saint-Empire, né à Namur en 1751, d'une ancienne et illustre famille, resta sans emploi tant que la Belgique fit partie de la France. Après la déchéance de Bonaparte, les Pays-Bas devant former une monarchie indépendante, Beaufort fut nommé président de la députation du conseil privé, chargée d'aller à La Haye, présenter à Guillaume Ier les hommages de ses nouveaux sujets. Le duc de Beaufort avait épousé, en premières noces, la duchesse de l'Infantado, issue d'une des plus illustres familles de l'Espagne, et, en secondes, la comtesse Ernestine de Stahremberg. Il est mort en avril 1817, vivement regretté des pauvres dont il était le bienfaiteur.

BEAUGENDRE (ANTOINE), né à Paris en septembre 1628, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, à

l'âge de dix-neuf ans. Il se distingua d'abord comme prédicateur. Il fut successivement prieur de plusieurs monastères de son ordre, et ensuite doyen et bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il mourut le 16 août 1708. Il publia : I. *Vie de Messire Benigne Joly, prêtre, chanoine et instituteur des religieuses hospitalières de Dijon*, 1700, in-8°. II. *Venerabilis Hildeberti primò Cenomanensis episcopi, deinde Turonensis archiepiscopi opera*..... 1708, in-fol. Beaugendre avait aussi traduit en français les Lettres d'Hildebert, mais cette traduction est restée en manuscrit. (*Voyez* Hildebert).

BEAUHARNAIS (Alexandre, vicomte de), né à la Martinique en 1760 ; fut d'abord major en second d'un régiment d'infanterie, et épousa mademoiselle de La Pagerie, d'une des familles les plus considérées de la Martinique. Il fut nommé, en 1789, député de la noblesse du bailliage de Blois aux États-Généraux, et il fut l'un des premiers membres de la noblesse qui passèrent dans la chambre du tiers-état. Beauharnais, nommé membre du comité militaire de l'assemblée nationale, fit plusieurs rapports en son nom, et demanda l'approbation de la conduite de Bouillé à Nanci ; ce qui lui valut la haine du parti contraire. Il se trouvait président de l'assemblée à l'époque du départ du roi, le 21 juin 1791. Le 31 juillet suivant, il occupa de nouveau le fauteuil, et après la session, il partit pour l'armée du Nord, avec le grade d'adjudant-général. De Biron, qui commandait en chef, fit l'éloge de sa conduite lors de la déroute de Mons, le 29 avril 1792. Peu de jours avant le 10 août, il fut choisi avec Custines pour commander au camp de Soissons. En décembre, lors de la reprise de Francfort par les Prussiens, sa conduite militaire fut louée par le ministre Pache et par Custines. Le 9 mai 1792, il fut proclamé général en chef de l'armée du Rhin, et deux mois après, appelé au ministère de la guerre, qu'il refusa : il donna peu après sa démission, qui fut d'abord refusée, puis acceptée, le 21 août, par les représentans, qui lui ordonnèrent de se retirer à vingt lieues des frontières, au moment où il arrêtait les Prussiens aux environs de Landau, avec une armée faible et sans discipline. Beauharnais choisit alors pour retraite la Ferté-Beauharnais, département de Loir-et-Cher. Il y fut cependant arrêté comme suspect, quelque temps après, conduit à Paris, dans la prison des Carmes, et traduit ensuite au tribunal révolutionnaire. Il fut condamné à mort le 23 juillet 1794, âgé de 34 ans, sans qu'on eût pu lui alléguer aucun chef d'accusation. La veille de son jugement, il écrivit à sa femme pour lui recommander son fils et sa fille, et l'engager à faire réhabiliter sa mémoire. On voyait sa statue dans le grand escalier du palais du Luxembourg. (*Voyez* Joséphine.)

BEAUHARNAIS (Fanny de, comtesse de), fille d'un receveur-général des finances, qui lui fit donner une éducation brillante, épousa le comte de Beauharnais, dont elle se sépara après quelque temps de mariage. Entraînée par son penchant naturel, elle s'adonna entièrement à la littérature, et fit sa société habituelle de plusieurs hommes de lettres, tels

que Mably, d'Arnaud, Bailly, Bitaubé, Mercier, etc. Elle composa diverses Poésies, qui lui ont valu des éloges flatteurs; cela ne la mit cependant pas à l'abri de la critique: le poète Lebrun, entre autres, lança contre elle plusieurs épigrammes, dont elle eut le bon esprit de rire la première. On a justement reproché à cette femme la manie qu'elle avait de recevoir chez elle toutes sortes de personnes, et principalement son intimité avec le cynique Dorat-Cubière-Palmézeaux. Elle mourut le 2 juillet 1813.

BEAUJEU (HUMBERT IV, sire DE), connétable de France et baron du Beaujolais, se distingua dans la guerre contre les Albigeois, sous le règne de Philippe-Auguste et de Louis VIII. En 1248, il fut nommé connétable par Louis IX, et suivit ce pieux monarque à la Terre-Sainte, où, au rapport de Joinville, il donna de grandes preuves de sagesse et de valeur. Il y mourut le 21 mai 1250.

BEAUJEU (GUICHARD V), fils aîné du précédent, connétable de France, secourut Charles, comte de Provence, contre ses sujets rebelles. Le roi Saint Louis l'envoya depuis en qualité d'ambassadeur en Angleterre, où il mourut le 9 mai 1265.

BEAUJEU (GUICHARD VI DE), surnommé *le Grand*, fils de Louis, baron de Beaujolais et prince de Dombes, servit sous cinq rois de France, Philippe-le-Bel, Louis-le-Hutin, Philippe-le-Long, Charles-le-Bel et Philippe de Valois. Il fut fait prisonnier en 1325, à la bataille de Saint-Jean-le-Vieux, en combattant contre Guigues VIII, dauphin du Viennois, en faveur d'Edmond, comte de Savoie, et n'obtint sa liberté que deux ans après; mais n'ayant pas voulu remplir les engagemens qu'il avait contractés avec le dauphin, ce refus devint une semence de guerre entre ces deux princes et leurs successeurs. En 1328, Guichard suivit Philippe de Valois dans son expédition contre les Flamands révoltés. Les chroniques du temps placent sa mort au 24 septembre 1331.

BEAUJEU (ÉDOUARD, sire DE), maréchal de France, fils du précédent, naquit en 1316. Il se distingua à la bataille de Crécy, en 1347, un an avant d'avoir reçu le bâton, et mourut au combat d'Ardres en 1351, laissant un fils nommé *Antoine*, qui mourut en 1374 sans postérité. Édouard avait un frère, mort sans enfans mâles en 1341. Cette famille descendait des comtes de Forez, branche cadette des comtes d'Albon, depuis dauphins.

BEAUJEU (PIERRE II DE BOURBON, sire DE), connétable de France pendant la vie de son frère Jean, qui mourut en 1488, et auquel il succéda dans tous les biens de la branche aînée de Bourbon, qui finit en lui, fut régent sous Charles VIII; mais dans le vrai, c'était Anne, sa femme, fille de Louis XI, qui avait l'autorité. Pierre mourut sans enfans en 1503, et Anne en 1522. Louis XII, n'étant que duc d'Orléans, eut beaucoup à souffrir de cette princesse, pour n'avoir pas voulu, dit-on, répondre à l'amour qu'il lui avait inspiré; mais lorsqu'il fut monté sur le trône, il la combla de faveurs.

BEAUJEU (CHRISTOPHE DE), seigneur de Jeaulges, de l'ancienne maison de ce nom dans le Beaujolais. Il suivit en même temps la

carrière des armes et celle des lettres; mais il s'acquit moins de réputation comme poète que comme guerrier. Ses vers ont été recueillis et imprimés in-4°, à Paris, en 1589, sous le titre des *Amours*. On y trouve, odes, élégies, chansons, complaintes, quatrains, et ce que l'auteur appelle lui-même un *torrent de Sonnets*, puisqu'il y en a jusqu'à cent vingt-un de suite. Le volume est terminé par le premier chant d'un poëme sur la Suisse, composé à l'imitation de la *Franciade* de Ronsard. Ce poëme était en douze chants; mais les onze derniers n'ont jamais été publiés.

BEAUJEU. (*Voyez* Quiqueran de).

BEAUJOLAIS (le comte de), dernier fils de Louis-Philippe Joseph, duc d'Orléans, naquit à Paris le 7 octobre 1779. Il n'avait pas encore 14 ans, lorsqu'il fut arrêté comme aristocrate, et conduit à l'Abbaye. On lui fit subir un interrogatoire, auquel il répondit avec une intelligence et une fermeté, que ses juges eux-mêmes furent étonnés de trouver dans un âge aussi tendre. Le 11 avril 1793, il fut conduit à Marseille, où il fut détenu au fort Saint-Jean avec les princes ses frères. Ils firent, pendant l'hiver de 1795 à 1796, une tentative pour se sauver; mais elle fut sans succès. Le comte de Beaujolais parvint ensuite à passer en Amérique, et ne revint en Europe qu'en 1802. Il vint résider à Londres, où il mourut peu après.

BEAUJON (Nicolas), né à Bordeaux, en 1718, mort à Paris le 26 décembre 1786, fut successivement banquier de la cour, receveur-général des finances de la généralité de Rouen, trésorier et commandeur de l'ordre royal de Saint-Louis, et conseiller d'état titulaire. Obligé de s'enfuir de sa ville natale, dont le parlement voulait lui susciter une mauvaise affaire, il vint à Paris, où le gouvernement le prit sous sa protection, et le chargea de différentes opérations financières, qui lui firent acquérir une fortune considérable. Il fit un noble usage de ses richesses, en les consacrant à des fondations utiles. En 1784, il forma, dans le faubourg du Roule, un établissement destiné à l'éducation gratuite de vingt-quatre enfans de l'un et l'autre sexe, et le dota magnifiquement. Le gouvernement a converti cet établissement en un hôpital, qui porte le nom de son fondateur. Le testament de Beaujon contenait plus de trois millions de dons particuliers.

BEAUJOYEULX. *Voy.* Baltazarini.

BEAULAC (Guillaume), né dans le Languedoc, mort à Paris le 23 août 1804. Destiné, dès sa tendre jeunesse, à l'étude de la jurisprudence, il eût pu briller comme orateur dans le barreau; il préféra le travail non moins utile, mais plus modeste, du cabinet. Peu de temps avant sa mort, il venait de perfectionner et de donner la dernière main à un ouvrage déjà connu d'une manière avantageuse, et surtout utile aux jeunes praticiens. Son *Dictionnaire des Lois* est un chef-d'œuvre de patience et un modèle d'exactitude. Aux mœurs les plus pures, au caractère le plus aimable, Beaulac joignait le jugement le plus sain et la probité la plus sévère.

BEAULATON, mort en 1782, a publié en 1778 une *Traduction*

en vers français, du Paradis perdu de Milton, en 2 vol. in-8°. C'est une faible esquisse du tableau original. On y trouve quelques tirades bien versifiées au milieu d'une foule de vers durs, incorrects, et semblables à ceux de Brébeuf.

BEAULIEU (Louis Le Blanc de), professeur de théologie à Sedan, fit soutenir plusieurs thèses de théologie dans l'Académie des protestans, qui furent publiées sous ce titre : *Theses Sedanenses*, 1683, in-fol. C'était un théologien modéré, et propre à démêler le véritable état d'une question à travers tous les chicanes de l'école. Il examine dans ses thèses les points controversés entre les catholiques et les calvinistes, et conclut toujours, mais quelquefois à tort, que les uns et les autres ne sont opposés que de nom. Il était né en 1614, au Plessis-Marli, selon tous les biographes. Cependant l'abbé Vitrac, dans sa *Bibliothèque* manuscrite des auteurs du Limousin, dit qu'il avait pris naissance à Beaulieu, petite ville du Bas-Limousin. Il mourut en 1675, avec la réputation d'un homme vertueux.

BEAULIEU (Eustorg, ou Hector de), natif du lieu de ce nom dans le Bas-Limousin. Il était organiste de l'église de Lectoure en 1522, et, après avoir été prêtre catholique, il se fit ministre protestant à Genève. On a de lui quelques chansons à trois et quatre parties, et un recueil de poésies, imprimé in-8°, à Lyon, en 1537, sous le titre de *Divers Rapports*. Ce recueil contient des rondeaux, dixains, ballades, épîtres, chansons, blasons, épitaphes, etc. Beaulieu est en outre auteur des *Prologues* des deux moralités du *Murmurement et fin de Choré*, etc., et de l'*Enfant prodigue*. Beauchamps pense qu'il pourrait avoir composé les moralités elles-mêmes. Il prétend encore qu'il changea son nom d'Eustorg en celui d'Hector ; ce qui a donné lieu à la méprise de Duverdier, qui en a fait deux auteurs différens.

BEAULIEU (Augustin), navigateur français, né à Rouen en 1589, servit dans plusieurs expéditions pour la Compagnie des Indes. Il a écrit une relation du voyage qu'il fit dans l'Inde en 1619; on y trouve des renseiguemens très-exacts sur la reconnaissance des côtes. Cette relation a été publiée en 1664, par Thévenot, dans sa *grande Collection des Voyages*. Beaulieu mourut à Toulon en 1637.

BEAULIEU (Jean-Baptiste Allais de), l'un des plus celèbres maîtres écrivains du 17ᵉ siècle, fit d'excellens élèves à Paris. Il publia l'*Art d'écrire*, gravé par Sénault ; et imprimé à Paris, en 1681 et 1688, in-fol. — Allais de Beaulieu est auteur du *Divertissement poétique*, imprimé à Paris en 1654, in-4°.

BEAULIEU (Sébastien de Pontault), premier ingénieur et maréchal de camp, mort en 1674, peut être regardé comme inventeur de la topographie militaire dans le 17ᵉ siècle. Il *dessina et fit graver à grands frais* les siéges, les batailles, et toutes les expéditions militaires du règne de Louis XIV, avec des discours très-instructifs, en 4 vol. in-fol. Plans, profils et vues de camp, places, siéges et batailles, servant à l'Histoire de Louis XIII et de Louis XIV, de 1639 à

1697, 5 vol. in-fol. Il y ajoutait des sujets historiques en perspective. Les mêmes, pour servir à l'Histoire de Louis XIV, Paris, 1694, 2 vol. in-fol.

BEAULIEU. *Voyez* BAULOT, LALANE.

BEAULIEU (N. baron DE), général autrichien, avait servi avec distinction dans l'artillerie de l'Empire, et s'était retiré au sein de sa famille, lorsque la révolte des Brabançons, en 1789, vint le rappeler aux combats. Il prit le commandement du corps de troupes envoyé contre eux, les vainquit et les dispersa. La guerre ayant été déclarée à la France en 1791, il obtint divers avantages contre le général Biron, à Marche, à Templeuve, à Furnes. Quelque temps après, il gagna la bataille d'Arlon, et s'empara de Bouillon et de plusieurs places. En 1796, il fut appelé au commandement général de l'armée d'Italie, et alors sa supériorité s'éclipsa devant celle du général Bonaparte. Battu à Montenotte, Millesimo, Montezemo, Mondovi, il ne put défendre l'Adda, que son ennemi passa à gué, et fut obligé de se retirer devant lui jusque dans les montagnes du Tyrol. Beaulieu fut alors remplacé dans le commandement de son armée par Wurmser, et mourut bientôt après dans la ville de Lintz, où il s'était retiré. Des militaires l'ont regardé comme un général estimable, plein d'activité, sachant inspirer l'intrépidité; mais plus propre à conduire une petite armée qu'une grande. Au milieu d'une action, on lui apprit la mort de son fils, qui venait d'être tué : « Mes amis, dit-il aux soldats qui l'entouraient, ce n'est pas le moment de le pleurer ; il s'agit de le venger et de vaincre. »

BEAUMANOIR (JEAN DE), chevalier breton, digne compagnon d'armes du célèbre Duguesclin, s'est illustré dans le combat dit la bataille des Trente. Pendant la guerre civile qui désola la Bretagne au 14ᵉ siècle, il était chargé de la défense de la ville de Josselin, et gémissait de voir la garnison anglaise de Ploërmel exercer d'horribles brigandages dans les campagnes. Il part avec un sauf-conduit, va trouver sir Brembro, commandant de Ploërmel, et lui reproche vivement de faire *mauvaise guerre* : l'Anglais répond avec hauteur ; Beaumanoir lui propose un combat de trente contre trente, entre Ploërmel et Josselin, au chêne de *mi-voie*. Le 27 mars 1351, jour fixé par les deux chefs, chaque parti se trouva au rendez-vous. L'action s'engagea en présence d'une foule de spectateurs, attirés par la curiosité. Au premier choc, les Anglais eurent l'avantage; mais Brembro ayant été tué, leur ardeur se ralentit, et les Bretons redoublant leurs efforts, remportèrent une victoire complète. On rapporte que, vers la fin de l'action, Beaumanoir blessé, ayant demandé à boire, un de ses chevaliers lui cria : « Bois ton sang, ta soif se passera. » Quelques écrivains ont révoqué en doute cet événement ; mais il est constaté par une foule de circonstances. Il suffit de dire que les Anglais, dont le témoignage en cette occasion n'est pas suspect, ont érigé un monument à la mémoire de leurs braves qui perdirent la vie dans ce combat mémorable. Beaumanoir se montra constamment fidèle à la cause de Charles de Blois, et se fit toujours remarquer par sa valeur et sa loyauté.

BEAUMANOIR (Philippe de), bailli de Clermont, et conseiller de Robert, comte de Clermont, fils de Saint Louis, écrivit vers 1283 les *Coutumes du Beauvoisis*, dont Thomas de la Thomassière a donné une bonne édition, Bourges, 1690, in-fol., d'après un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, qui venait de celle dite *Alexandrienne* ou la *Christine*, reine de Suède, et qui se trouve maintenant à la bibliothèque du Roi, n° 1540, fonds du Vatican.

BEAUMANOIR (Jean de), maréchal de Lavardin. *V.* Lavadin.

BEAUMANOIR (le baron de), servit dès l'âge de 15 ans dans la seconde compagnie des mousquetaires. Il cultiva les arts et les sciences, et principalement la poésie. Il composa deux tragédies, dont l'une est intitulée *Laodicée;* deux comédies et un opéra. Aucune de ces pièces n'a été représentée; elles ont été publiées sous le titre d'*Œuvres de M. de B***. L'auteur y joignit la *Justification d'Enguerrand de Marigni*, écrit plein de recherches curieuses, et les *Mémoires de sa Jeunesse*, Paris, Lejay, 1771, 2 v. in-8°. En 1781, il donna une traduction en vers français de l'*Iliade d'Homère*, 2 vol. in-8°, qui ne fut pas favorablement accueillie. Il s'occupait aussi de la traduction de l'*Odyssée ;* mais ce dernier ouvrage est resté inédit. On croit que M. de Beaumanoir est mort dans l'émigration. Nous devons ces détails à l'auteur du *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*.

BEAUMARCHAIS (Pierre-Augustin Caron de), écrivain distingué du dix-huitième siècle, naquit à Paris le 24 janvier 1732, d'un horloger qui le destinait à sa profession. Son père, distingué dans son art, en inspira d'abord le goût à son fils. Celui-ci perfectionna le mécanisme de la montre par une nouvelle espèce d'échappement; invention sans doute heureuse, puisqu'elle lui fut contestée par un horloger célèbre qui la revendiquait. Le différent fut porté devant l'Académie des sciences qui décida en faveur du jeune Beaumarchais. La musique était l'un de ses goûts les plus vifs : il jouait de plusieurs instrumens, et surtout avec supériorité de la harpe et de la guitare. Les filles de Louis XV, tantes de Louis XVI, voulurent l'entendre; elles l'admirent à leurs concerts, et ensuite dans leur société. Le crédit très-marqué dont il jouissait auprès des princesses de France, la disproportion de ce qu'il était né à ce qu'il était devenu, sa fierté naturelle qui en augmenta, une légèreté dans le ton et les manières, qui alla quelquefois jusqu'à l'indiscrétion, formèrent bientôt contre lui un foyer de haines secrètes. Un grand de la cour le voyant passer avec un habit superbe dans la galerie de Versailles, et voulant l'humilier, s'approche et lui dit : « Je vous rencontre bien à propos; ma montre est dérangée, faites-moi le plaisir d'y donner un coup d'œil. » Beaumarchais répondit qu'il avait toujours eu la main très-maladroite. On insiste; il prend la montre et la laisse tomber, en s'écriant : « Je vous l'avais bien dit. » La protection de la cour attacha Beaumarchais au riche Pâris Duverney; et c'est là qu'il se reconnut le génie des affaires, et qu'il en profita pour sa fortune. Trois procès occupèrent

alors sa vie; le premier, contre le légataire universel de Duverney, dans la succession duquel il réclamait une modique somme; le second, contre le conseiller Goëtsman; enfin le procès Kornmann. Il finit par les gagner tous trois. Celui de Goëtsman surtout fixa les regards de toute la France. Les États-Unis venaient de se détacher de l'Angleterre; il conçut le dessein de les approvisionner. Il eut long-temps à lutter contre la circonspection du comte de Maurepas, principal ministre, qui ne voulait rien hasarder, et contre les obstacles de la politique anglaise. Il fallait des fonds très-considérables, Beaumarchais vint à bout de disposer de ceux d'autrui. Plusieurs de ses vaisseaux furent pris, trois entre autres en un seul jour, en sortant de la Gironde; mais le plus grand nombre arriva chargé d'armes et de munitions de toute espèce; et c'est ce qui lui procura une opulence très-grande pour un particulier. Beaumarchais sut en faire usage, contribua à des établissemens utiles, à celui de la caisse d'escompte formée à l'instar de la banque d'Angleterre, mais avec la disproportion que comportait la différence des gouvernemens; à celui de la pompe à feu qui a fait tant d'honneur aux frères Périer, mais qui rencontra des contradicteurs et des obstacles; à l'entreprise des eaux de Paris, qui lui attira une violente diatribe de Mirabeau. Dans le même temps, Beaumarchais faisait représenter ses pièces de théâtre; et malgré leurs nombreux défauts, et surtout leur hardiesse, elles lui valurent des succès dont on trouve peu d'exemples dans les annales dramatiques. La révolution arriva, et Beaumarchais fut membre de la première commune provisoire de Paris. On le vit successivement en Espagne, en Hollande et en Angleterre pour des spéculations sur les fusils et sur les blés, tour à tour proscrit et absous, accusé et justifié. Revenu en France, il fut emprisonné à l'Abbaye; sorti de prison il se cacha jusqu'au 9 thermidor, époque de la chute de Robespierre. Enfin il fit une dernière spéculation, en achetant pour plusieurs millions de sel, ce qui dérangea sa fortune. Il mourut le 19 mai 1799. Beaumarchais possédait les ressources du génie et du caractère, une hardiesse réfléchie, une patience tenace. Ses ouvrages sont: I. *Mémoires contre les sieurs de Goëtsman, La Blache, Marin, d'Arnaud*, 1774 et 1775. Dans ces Mémoires, suivant un littérateur renommé, l'auteur s'agrandit en talent et en courage, au point de faire de sa cause celle de tous ses lecteurs : ils sont d'un genre et d'un ton qui n'ont point eu de modèle. II. *Mémoire en réponse à celui de Guillaume Kornmann*, Paris, 1787. III. *Eugénie*, drame en cinq actes, 1767. L'auteur débuta au théâtre par cette pièce. Il en prit le sujet dans le Diable-Boiteux de Le Sage. Cela est possible, mais il est plus probable qu'il le prit dans sa famille même; il était arrivé à sa sœur, Marie Caron, quelque chose de très-semblable au malheur d'Eugénie; et il fit de cette touchante anecdote un épisode de ses Mémoires. Le succès de ce morceau l'engagea sans doute à mettre la même aventure au théâtre. Goëthe en a tiré aussi le drame intéressant de Clavijo, où le récit de Beaumarchais est

suivi avec la plus grande exactitude. Quelques-unes des scènes sont presque littéralement traduites des Mémoires. IV. *Les deux Amis*, drame en cinq actes, représenté en 1770. Ce drame a eu le même sort que le précédent. V. *Le Barbier de Séville*, comédie en quatre actes, jouée en 1775. C'est le mieux conçu et le mieux fait des ouvrages de Beaumarchais. VI. *La Folle Journée* ou *le Mariage de Figaro*, comédie en cinq actes, 1784. Le personnage principal qui figure dans cette pièce de Beaumarchais est unique au théâtre, il n'a point eu de modèle; mais il intéressa la vanité des ministres en leur répétant cette phrase de la pièce : « Il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits » ; et dès-lors, dans la crainte de paraître petits, les hommes en place se laissèrent jouer en plein théâtre. Elle fut représentée deux ans de suite une ou deux fois par semaine, valut 500 mille francs à la comédie, et 80 mille à l'auteur. La pièce dure plus de trois heures. VII. *Tarare*, opéra en cinq actes, joué en 1787, pièce faible et bizarre, tant pour le plan que pour l'exécution. On a essayé en 1819, de remettre sur la scène cette monstruosité dramatique, en y faisant quelques changemens; mais ni les coupures salutaires qu'on y a faites, ni le talent ni le zèle des acteurs, ni la bonne musique de Salieri, n'ont pu faire disparaître le vice radical de la pièce : elle n'a été que très-froidement accueillie, et au bout de quelques jours, est rentrée dans l'obscurité d'où elle n'aurait pas dû sortir. VIII. *La Mère coupable*, drame en cinq actes, représenté en 1792. Ce titre est mal choisi, puisque c'est plutôt une épouse coupable qu'une mère coupable, qui paraît dans cette pièce. IX. *Mémoire en réponse au manifeste du roi d'Angleterre.* On fut surpris qu'un simple particulier osât répondre en son nom à la déclaration de guerre d'un Souverain, et surtout de ce que le ministère français permît d'abord la publication de cet écrit, qu'un arrêt du conseil supprima ensuite. X. *Mémoires à Lecointre de Versailles*, ou *Mes six Époques*, Paris, 1793. XI. On lui doit encore la collection complète des *Œuvres de Voltaire.* Il y dépensa une somme immense, et paya au libraire Pankoucke 200 mille francs les manuscrits de Voltaire qu'il avait achetés de madame Denys, nièce de Voltaire : il fit acheter en Angleterre les poinçons et les matrices des caractères de Baskerville, regardés, avant ceux de Didot, comme les plus beaux de l'Europe. Il fit reconstruire dans les Vosges d'anciennes papeteries ruinées, il y envoya des ouvriers pour y travailler, suivant les procédés de la fabrication hollandaise, au papier destiné à cette édition, et fit l'acquisition d'un vaste emplacement au fort de Kehl, alors abandonné, où il établit son imprimerie. De tant d'avances énormes, il ne résulta que des éditions médiocres, fautives, peu soignées, et dont le commentaire choque souvent les principes de l'art et du goût. Beaumarchais, né dans une condition privée et n'en étant jamais sorti, parvint à une très-grande fortune sans posséder aucune place, fit de grandes entreprises de commerce sans être autre chose qu'un homme du monde, obtint la plus grande célébrité par des

procès, qui, avec tout autre que lui, seraient demeurés aussi obscurs qu'ils étaient ridicules. Il fut obligeant, mais il eut beaucoup d'amour-propre, et l'extrême desir de paraître et de faire parler de lui. Aussi un plaisant disait que si Beaumarchais venait à être pendu, il demanderait la potence d'Aman, pour être vu de plus loin. On a publié la vie de Beaumarchais au commencement de 1802. Son ami de cœur, Gudin, a mis dans le *Cours de littérature de La Harpe*, un excellent morceau sur lui dans les notes sur le 23e chant de sa *Naptide* (tom. 3, p. 20 et 25). Il l'y considère surtout comme auteur dramatique. Léopold Collin, libraire, a publié les *Œuvres complètes de Beaumarchais*, Paris, 1809, 7 vol. in-8°, fig., qu'on aurait pu facilement réduire à 5 vol. Le *Théâtre* occupe les deux premiers; les *Mémoires*, les deux suivans : les *Epoques*, le cinquième et la *Correspondance*, les deux derniers.

BEAUMELLE (Laurent Angliviel de la), né à Vallerauge, dans le diocèse d'Alais, en 1727, mort à Paris en novembre 1773. Appelé en Danemarck pour être professeur de belles-lettres françaises, il ouvrit ce cours de littérature par un discours qui fut imprimé en 1751, et bien accueilli. Comme il avait toujours vécu dans le midi de la France, le séjour du nord ne pouvait guère lui convenir. Il quitta le Danemarck, avec le titre de conseiller et une pension. S'étant arrêté à Berlin, il voulut se lier avec Voltaire, dont il aimait passionnément les écrits; mais nés l'un et l'autre avec un caractère bouillant, ils ne se virent que pour se brouiller sans retour. L'histoire de ce démêlé, qui occasionna tant de personnalités et d'injures, se trouve, malheureusement pour l'honneur des lettres, dans trop de livres. On sait qu'une réflexion insérée dans une brochure de La Beaumelle, intitulée *Mes Pensées*, en fut la première origine. Cet ouvrage fit beaucoup d'ennemis à l'auteur, et en arrivant à Paris, en 1753, il fut enfermé à la Bastille. Il n'en sortit que pour publier les *Mémoires de madame de Maintenon*, qui lui attirèrent une nouvelle détention dans cette prison royale. Libre une seconde fois, La Beaumelle se retira en province et s'y maria. Il revint à Paris vers 1772, eut une place à la bibliothèque royale, et mourut peu après. Ses ouvrages sont: I. Une *Défense de l'Esprit des Lois*, contre l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*, qui ne vaut point celle que le président de Montesquieu publia lui-même, mais dont cet écrivain lui sut beaucoup de gré. II. *Mes Pensées, ou le Qu'en dira-t-on?* 1751, in-12, réimprimé avec un supplément, à Berlin, en 1755, livre dont la réputation ne s'est pas soutenue, quoiqu'il ne manque pas d'esprit; mais l'auteur est en politique souvent loin du vrai, et se permet un ton trop tranchant en littérature. Le trait de ce livre qui le brouilla avec Voltaire est celui-ci : « Il y a eu de meilleurs poètes que Voltaire; il n'y en eut jamais de si bien récompensés. » III. Les *Mémoires de madame de Maintenon*, Amsterdam, 1756, 6 vol. in-12, qui furent suivis de 9 vol. de *Lettres* sous la même date, ainsi que de la Vie de cette femme célèbre, dont il ne publia que le premier volume à Nanci, 1753, in-12. (*Voyez* Maintenon). Ce recueil paraîtrait

beaucoup plus piquant, si l'éditeur ne l'eût pas surchargé d'un trop grand nombre de lettres inutiles et minutieuses. Ses *Mémoires* pour servir à l'histoire de cette dame ont été lus avec avidité, parce qu'ils tiennent à un siècle de gloire qui, véritablement, commençait à se couvrir de nuages, mais dont les moindres particularités intéressent encore, non-seulement la nation, mais l'Europe entière. La liberté qui règne dans ces Mémoires n'a pas eu peu d'influence sur leur succès. Il y hasarde plusieurs faits, il en défigure d'autres. Il fait penser et parler madame de Maintenon, comme elle ne pensait ni ne parlait; le style n'a ni la décence ni la dignité qui conviennent à l'histoire. Mais, malgré ces défauts, on ne peut refuser à l'auteur beaucoup de feu et d'énergie. Il a quelquefois la précision et la force de Tacite, dont il a laissé une *Traduction* manuscrite. Il avait beaucoup étudié cet historien philosophe, et il l'imite quelquefois assez bien. Ces Mémoires eurent un débit prodigieux dans le temps, par la grande curiosité qu'inspirait la cour de Louis XIV. IV. *Lettres à M. de Voltaire*, 1761, in-12, pleines de sel et d'esprit. L'auteur avait publié le *Siècle de Louis XIV*, avec des notes, Francfort, 1753, 3 vol. in-12. Voltaire avait réfuté ces remarques dans une brochure intitulée, *Supplément au siècle de Louis XIV*, et avait fait sentir combien il était odieux de s'emparer d'un ouvrage pour le défigurer. La Beaumelle donna en 1754 une *Réponse* à ce supplément, qu'il reproduisit en 1761, sous le titre de *Lettres*. Voltaire n'y répondit point; mais peu de temps après il le mit à la chaine avec une troupe de gens de lettres qu'il envoyait aux galères, dans un chant de la Pucelle,

Esprit distrait, on prétend que par fois,
Tout occupé de ses œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les siennes.

Cet écrivain, si indignement outragé, voulut faire flétrir le libelle calomnieux par un arrêt du parlement de Toulouse; mais d'autres affaires survenues ne lui permirent pas de suivre celle-là. Au reste, Voltaire l'estimait malgré lui; car il disait dans une de ses lettres : « Ce pendard a bien de l'esprit! » La Beaumelle, de son côté, disait : « Personne n'écrit mieux que Voltaire. » Ainsi voilà deux beaux esprits qui, reconnaissant les talens l'un de l'autre, passèrent une partie de leur vie à s'entre-déchirer. L'abbé Irail dit qu'on demanda un jour à La Beaumelle pourquoi il maltraitait Voltaire dans ses livres? « C'est, répondit-il, qu'il ne m'épargne pas dans les siens, et que les miens s'en vendent mieux. » Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que La Beaumelle aurait cessé d'écrire contre l'auteur de la Henriade, et se serait même réconcilié avec lui, s'il n'avait imaginé qu'il était impossible de désarmer sa colère et d'échapper à ses traits : il aima mieux la guerre qu'une paix fardée. V. *Pensées de Sénèque*, en latin et en français, 1752, 1768, in-12, dans le goût des pensées de Cicéron, de l'abbé d'Olivet, qui a plutôt imité qu'égalé. VI. *Commentaire sur la Henriade*, Paris, 1775, 1 vol, in-4°, ou 2 vol. in-8°. Il y a quelquefois de la justesse et du goût mais trop de minuties. On prétend que, pour appuyer son commentaire, il s'était donné la peine de faire lui-même la Henriade,

On voit par là à quel degré la haine peut aveugler un homme, né d'ailleurs avec beaucoup d'esprit et de talens. VII. Une *traduction* des *Odes d'Horace* restée manuscrite. VIII. Des *Mélanges*, aussi manuscrits, parmi lesquels on trouvera des choses piquantes. IX. *La Spectatrice Danoise*, 1749, 2 vol. in-12. X. *Discours à l'ouverture de ses leçons à Copenhague*, Copenhague, 1751, in-8°. XI. *L'Esprit*, 1803, in-12, ouvrage posthume. L'auteur était naturellement porté à la satire. Son caractère était franc et décidé, mais ardent et inquiet.

BEAUMES (Jean-Baptiste-Théodore), docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, s'est fait une réputation distinguée par plusieurs ouvrages d'un vrai mérite. Nous citerons les principaux, qui sont : I. *De l'Usage du quinquina dans les fièvres rémittentes*, 1785, in-8°. II. *Des Convulsions des enfans, leurs causes et leur traitement*, 1789, in-8°, et nouvelle édit. augm., 1805, in-8°. III. *De la Phthisie pulmonaire*, 1798, 2 vol. in-8°, seconde édit., 1805. IV. *Essai d'un système chimique de la science de l'homme*, 1795, in-8°. Baumes était l'un des rédacteurs du *Journal de Médecine* de Montpellier. Il a composé plusieurs Mémoires qui ont été couronnés par la Faculté de médecine et la Société royale de médecine de Paris, et une brochure intitulée : *De l'Instruction publique dans ses rapports avec l'enseignement des sciences et arts appelés libéraux en général, et de la médecine en particulier*, 1814, in-8°, tiré à 100 exemplaires. Il a publié la même année un écrit politique, intitulé : *Examen des réflexions de M. Bergasse sur l'acte constitutionnel du sénat*. Beaumes est mort en 1815, à Montpellier.

BEAUMETZ (Briois de), était au commencement de la révolution, premier président du conseil provincial d'Artois. Nommé en 1789, député de la noblesse aux Etats-Généraux, il se prononça hautement contre le clergé, et fut nommé président de l'assemblée constituante en 1790. Peu après, il accusa tous les ministres, à l'exception de M. de Montmorin, d'être contraires à la révolution, et demanda que le droit de dénoncer les ministres fût accordé au Corps législatif. Après l'arrestation du roi, Beaumetz fut nommé membre du comité des réviseurs, et prit part à toutes les opérations de ce comité. Il fut ensuite nommé membre du département de Paris, et signa la pétition adressée à Louis XVI, en faveur des prêtres non-assermentés. Il émigra avec la plupart des constitutionnels attachés au système de 1791, rentra en France après le 18 brumaire, et mourut à Paris dans l'obscurité.

BEAUMONT (Jean), poète anglais, né en 1582, à Grace-Dieu, dans le comté de Leicester, fut créé baronnet en 1626, et mourut en 1628. Ses principaux ouvrages sont : I. *La Couronne d'épines*, poëme en huit chants. II. *La Bataille de Bosworth*, poëme et autres poésies, Londres, 1629. III. *Des Traductions en vers anglais de quelques ouvrages de Virgile, Horace, Juvénal, Ausone et Claudien*. IV. *Dialogue entre le monde, un pélerin et la vertu*. V. Plusieurs *Traités* sur des sujets de morale, de politique et de religion.

BEAUMONT (François de), né à Grace-Dieu, dans le comté de Leicester, en 1586, mourut à la fleur de son âge en 1615, et fit plusieurs tragédies et comédies pour le théâtre anglais; elles furent applaudies, principalement la petite pièce intitulée : *La Mascarade des gentilshommes de Gray's Inn*. Fletcher, son ami, l'aidait dans la composition de ses pièces. Ces deux hommes furent rivaux sans être jaloux. On a réuni leurs ouvrages dans une belle édition.

BEAUMONT (Joseph), théologien et poète anglais, né en 1615, professeur royal de Cambridge, mort en 1699, âgé de 84 ans. Il a écrit plusieurs poëmes, entre autres une allégorie intitulée *Psyché* ou *Commerce entre le Christ et l'Ame chrétienne*. La collection de ses poëmes a été publiée par souscription en 1749.

BEAUMONT (Amblard de), né à la fin du treizième siècle, aux environs de Grenoble, d'une famille féconde en guerriers, et alliée aux anciens comtes de Savoie, de Genève et aux Dauphins, suivit une autre carrière, mais non moins glorieuse que celle de ses ancêtres. Il s'adonna à l'étude des lois et s'attacha à la fortune de Humbert, fils puîné du dauphin Jean II et de Béatrix de Hongrie, qui en fit son ministre et son confident. Amblard de Beaumont fit au nom de ce prince plusieurs règlemens sages et utiles, et établit à la cour des Dauphins un ordre et une dignité qui jusque-là ne s'étaient pas encore fait remarquer. Humbert II ayant perdu son fils, et désespérant d'avoir des enfans, voulut traiter avec quelque prince qui pût lui faire les avances de sa succession : Amblard fut chargé de cette négociation délicate. Au traité qui fut conclu à ce sujet à Romans, le 29 mars 1549, entre Philippe de Valois et Humbert, Amblard sut se conserver l'estime de son nouveau maître, sans rien perdre de la confiance de l'ancien. Il administra le Dauphiné pendant vingt-deux ans, avec une sagesse toujours égale, et mourut au sein de sa famille en 1375.

BEAUMONT DES ADRETS. *Voyez* Adrets.

BEAUMONT (Christophe de), né au château de la Roque, dans le diocèse de Sarlat, en 1703, d'une famille ancienne du Dauphiné, et qui, selon le président Hénault, descendait d'Amblard de Beaumont, embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord comte de Lyon. Nommé évêque de Baïonne en 1741, il passa à l'archevêché de Vienne en 1745, et l'année d'après à celui de Paris. Il fallut deux lettres expresses de Louis XV pour le forcer à accepter ce siége important. Le zèle qu'il déploya contre les jansénistes le fit exiler plusieurs fois ; mais il supporta cette disgrace avec une fermeté qui mérita même les éloges du roi de Prusse, qui disait en parlant de Beaumont exilé : « Que n'est-il venu dans mes États, j'aurais fait la moitié du chemin. » « Sa morgue sur sa noblesse, dit le continuateur de Ladvocat, et trop peu de lumières pour discerner la justesse des opinions qu'il embrassait, et qu'il soutenait opiniâtrément, ont donné lieu à des troubles qu'un prélat plus éclairé aurait su éviter. » Il est un peu étrange que l'auteur de ce jugement, d'ailleurs impartial, donne pour origine aux troubles ecclésiastiques de la France la manie vraie ou fausse de descendre d'une ancienne famille. Le

zèle, la charité, la bienfaisance, étaient les vertus principales de ce prélat. Il mourut en décembre 1781. Sa mort priva plus de mille ecclésiastiques et cinq cents familles indigentes des secours annuels qu'il leur donnait, et auxquels il destinait tout son revenu. On a de lui un recueil in-4° d'*Instructions pastorales*, dirigées principalement contre les écrits philosophiques, et notamment contre les livres de l'*Esprit*, *Émile*, *Bélisaire*, qu'il regardait comme tendant à perdre la religion et l'état.

BEAUMONT (ANTOINE-FRANÇOIS, vicomte DE), neveu de Christophe de Beaumont, chef de division des armées navales, né au château de la Roque le 3 mai 1733, mourut à Toulouse le 15 septembre 1805. Ses services dans la marine lui avaient mérité des décorations distinguées; et la noblesse de son caractère lui avait procuré des amis qui l'ont vivement regretté. En 1778 il commandait la frégate *la Junon*, de 44 canons; il rencontra le *Fox*, frégate anglaise, de forces égales, commandée par lord Windsor, neveu de l'archevêque de Cantorbéry. Antoine de Beaumont, quoique malade, se fit porter sur le pont, commanda la manœuvre pendant le combat, qui dura deux heures, démâta le *Fox*, tua une partie de l'équipage, le força d'amener, et le conduisit à Brest. Le souvenir de cette action fut conservé par ordre du roi dans un tableau peint par M. de Rossel, capitaine de vaisseau, ainsi que la copie qui lui fut donnée aussi par son ordre.

BEAUMONT (CLAUDE-FRANÇOIS), peintre du cabinet du roi de Sardaigne, Charles-Emanuel III, naquit à Turin, et y mourut en 1766. Il a peint plusieurs chambres du palais du roi, ainsi que la galerie que ce monarque a nommée lui-même la *Galerie Beaumont*. *L'Enlèvement d'Hélène* est le sujet du plafond de la première chambre. Le chef-d'œuvre de cet artiste est un tableau représentant *Saint Charles Borromée, donnant la communion à des pestiférés*. On fait aussi grand cas de ceux que l'on voit dans les salles de la cour d'appel de Turin, tels que l'*Entrevue de la reine des Amazones et d'Alexandre-le-Grand*, *le jeune Annibal jurant une haine implacable aux Romains*, *et Sophonisbe recevant le poison*. Beaumont fut chargé de la direction de l'Académie de peinture de Turin, dont il était l'un des fondateurs, et où il forma un grand nombre d'élèves.

BEAUMONT (SIMON HERBERT VAN), de Dordrecht en Hollande, a parcouru avec honneur la triple carrière de la jurisprudence, de la magistrature et de la diplomatie. Il était en 1625 ambassadeur extraordinaire des États-Généraux aux cours de Pologne, de Suède et de Danemarck. Il est mort âgé de 80 ans, en 1654. Il aimait à charmer ses loisirs avec la poésie latine, témoin le Recueil de ses *Poëmata*, un volume in-4°. Il avait aussi beaucoup de goût pour la botanique, et cultivait un grand nombre de plantes étrangères qu'il rassemblait à grands frais dans le jardin qu'il avait à La Haye. Le catalogue des plantes contenues dans ce jardin fut publié par Kiggelaar, son compatriote, en 1690; Beaumont contribua aussi beaucoup à l'embellissement du jardin de botanique d'Amsterdam. Linné a fait l'éloge de Beaumont

comme botaniste, dans la préface de son *Hortus Cliffortianus.*

BEAUMONT (Mme LEPRINCE DE). *Voyez* LEPRINCE.

BEAUMONT (JEAN-LOUIS MOREAU DE), né à Paris en 1715, d'un président au parlement, fut successivement conseiller dans ce corps, intendant de Poitou, de Franche-Comté et de la Flandre, et enfin, en 1756, intendant des finances. Le projet de réformer les impôts amenait la nécessité de les examiner en détail. C'est ce qui produisit 4 vol. in-4°, un pour les impositions des différens états de l'Europe, et trois pour celles de la France. Cet ouvrage curieux, imprimé au Louvre en 1768, a été réimprimé en 1787. Nommé président du comité qui remplaçait les intendans des finances, de Beaumont se montra tel qu'il avait paru dans toutes ses places, juste, laborieux, intelligent. Il mourut en 1785, dans sa terre de Mesnil, près de Nantes.

BEAUMONT DE PEREFIXE. *Voyez* PEREFIXE.

BEAUMONT (ÉLIE DE). *Voyez* ÉLIE DE BEAUMONT.

BEAUMONT (GEOFFROI DE), natif et chanoine de Bayeux, légat du Saint-Siége en Lombardie, suivit, en qualité de chancelier, Charles d'Anjou, frère de Saint Louis, au royaume de Naples. Nommé à son tour évêque de Laon, ce prélat vertueux et de grand mérite fit les fonctions de pair, l'an 1272, au couronnement de Philippe-le-Hardi, et mourut l'année d'après.

BEAUMONT (EUSTACHE), graveur, a laissé plusieurs estampes d'après Wouvermans et autres, portant son nom, mais dont il n'a été, assure-t-on, que l'éditeur. Né en 1719, il est mort vers l'an 1769.

BEAUMONT (ÉTIENNE), avocat, né à Genève en 1718, mort en 1758, âgé de 40 ans, a laissé un petit ouvrage anonyme, intitulé *Principes de philosophie morale*, Genève, 1754, in-8°. C'était le canevas de ses leçons de droit naturel et de morale. On l'a mis par mégarde dans la prétendue collection des *Œuvres de Diderot*, Londres (Amsterdam), 1773, en 5 vol. in-8°, comme une production de ce philosophe. Beaumont mourut en 1758.

BEAUMONT (GUILLAUME-ROBERT-PHILIPPE-JOSEPH GEAU DE), curé de Saint-Nicolas de Rouen, sa patrie, mort au mois de septembre 1761. On a de lui quelques ouvrages de piété, qui ne sont pas du premier ordre : I. De *l'Imitation de la Sainte Vierge*, in-18. II. *Pratique de la dévotion au divin cœur de Jésus*, in-18. III. *Exercice du parfait chrétien*, 1757, in-24. IV. *Vies des Saints*, en 2 vol. V. *Méditations pour tous les jours de l'année*, etc.

BEAUNAY (JEAN DE), ancien auteur français, qui a composé les ouvrages ci-après désignés : *Doctrinal des prudes femmes ; en rimes, avec des gloses en prose, entremêlées parmi les rimes*, Lyon, in-8°, sans date ; *Les regrets et peines de mal advisés*, aussi en rimes, et imprimé de même. Ce dernier ouvrage est cité par Duverdier.

BEAUNE (RENAUD DE), petit-fils du marquis de Samblançay, et de Guillaume de Beaune fils, naquit en 1527, la même année que son grand-père fut exécuté. Il obtint en 1529 des lettres qui le rétablirent dans les biens et honneurs

dont l'arrêt prononcé contre son père l'avait privé. Renaud prit d'abord le parti de la robe, et fut chancelier de François, duc d'Alençon, souverain du Brabant; mais, étant entré ensuite dans l'état ecclésiastique, il fut nommé à l'évêché de Mende, à l'archevêché de Bourges, ensuite à celui de Sens, en 1596. Clément VIII, irrité de ce que ce prélat avait absous Henri IV, et de ce qu'il avait proposé de faire un patriarche en France, lui fit attendre six ans ses bulles. De Beaune se montra bon français dans toutes les occasions, aux assemblées du clergé, aux États de Blois, où il présida en 1588, et surtout à la conférence de Surène. Dans cette conférence, tenue en 1593, il annonça que Henri IV était entièrement décidé à faire abjuration. « Comment pouvez-vous le croire, répondit l'archevêque de Lyon, après qu'il l'a promis tant de fois? —Il est vainqueur, répondit l'archevêque de Bourges, et à présent qu'il est maître de la plus grande partie des provinces et des principales villes, s'il se fait catholique, on ne dira pas que c'est par la crainte que lui inspirent des ennemis dont il a triomphé. » Il mourut en 1606, grand-aumônier de France et commandeur des ordres du roi, à 79 ans. On a de lui quelques *Oraisons funèbres*, et le *Psautier traduit en français*, Paris, 1586, in-4°; *Réformation de l'université de Paris*, Paris, 1601, in-8°, réimprimée en 1667. Cet écrit fut composé par ordre du roi. Renaud de Beaune eut, dit-on, un bâtard qui fut père du suivant.

BEAUNE (Florimond de), né en 1601 à Blois, mathématicien et conseiller au présidial de cette ville, fut fort lié avec Descartes. Il inventa des instrumens d'astronomie, et mourut en 1652. Ce mathématicien est célèbre par un *Problème* qui porte son nom: il consiste à construire une courbe avec des conditions qui rendent cette construction difficile. Descartes résolut ce problème, et encouragea l'auteur par des éloges. De Beaune, encouragé par ses louanges, découvrit un moyen de déterminer la nature des courbes, par les propriétés de leurs tangentes. Nous n'avons de lui que deux ouvrages: *Florimundi De Beaune in Cartesii geometriam notæ breves; De æquationum constructione et limitibus opuscula duo, incepta à Florimundo De Beaune, absoluta verò et post mortem ejus edita ab Erasmo Bartholino;* on les trouve dans l'édition latine de la géométrie de Descartes, en 2 vol. par Elzevir et Blaeu.

BEAUNE. *Voyez* Baune.

BEAUNE. *Voyez* Samblançay.

BEAUPLAN (Guillaume le Vasseur, Sr. de), ingénieur-géographe, naquit en Normandie, au commencement du 17me siècle. Il resta pendant dix-sept ans, au service de la Pologne, en qualité de capitaine d'artillerie, et fit toutes les campagnes de l'Ukraine avec le général Koniecpolski. La province de l'Ukraine a de grandes obligations à Beauplan, qui avait été chargé d'en lever la carte; il y fonda plus de cinquante bourgades, qui formèrent plus de mille villages dans un court espace de temps. Le roi Ladislas étant mort, Beauplan voyant que ses services n'étaient pas appréciés par son successeur, se retira dans sa patrie. Il y publia en 1650, une *Description de l'Ukraine*, fort

estimée, dont il y a eu une seconde édition en 1660. Beauplan donna aussi : I. *Une carte de l'Ukraine* en quatre feuilles, que Danville a beaucoup louée; elle est fort rare. II. *Une carte de Normandie*, qui a eu trois éditions; la première est de 1653; la 3me de 1657. Il avait aussi dressé une *Carte générale de la Pologne ;* mais la femme de Guillaume Hondius, son graveur, en envoya toutes les planches au roi de Pologne, qui les avait fait demander, et Beauplan ne put s'en procurer de nouvelles.

BEAUPOIL - ST. - AULAIRE. *Voyez* SAINT.-AULAIRE.

BEAUPRÉ (MAROTTE), célèbre comédienne, joua dans la troupe du Marais jusqu'en 1669, qu'elle passa dans celle du Palais-Royal; elle se retira en 1672. On ignore l'époque de sa mort. Marotte Beaupré fut aimable, belle et courageuse. Ayant eu à se plaindre de l'une de ses compagnes, nommée Catherine des Urlis, elle lui proposa de mettre l'épée à la main. Catherine accepta le défi. Elles se battirent sur le théâtre même, à la fin de la petite pièce. Sauval, qui raconte ce fait, et qui en avait été témoin, ne nous a point appris l'issue du combat.

BEAUPREAU (CLAUDE GUILLAUME), membre de l'Académie royale de chirurgie de Paris, s'attacha particulièrement à la connaissance des maladies des dents et des gencives. Il a publié : I. Une *Dissertation sur la propreté et la conservation des dents*, Paris, 1764, in-8°. II. *Lettre à M. Cochois, sur les maladies du sinus maxillaire*, Paris, 1769, in-8°.

BEAUPUY (MICHEL), général de division, naquit en 1761 à Mussidan, petite ville du Périgord, d'une famille noble qui compte Michel de Montaigne parmi ses ancêtres. Capitaine des grenadiers au commencement de la révolution, il combattit sous les murs de Worms, de Spire et de Mayence; des actions d'éclat le firent nommer lieutenant-colonel d'un régiment de grenadiers. Après la prise de Mayence par les Prussiens, la garnison qui ne pouvait plus servir contre l'Autriche, fut envoyée avec Beaupuy dans la Vendée; il s'y fit connaître par ses nombreux exploits. Le combat de St.-Christophe, où, par de savantes dispositions, il arrêta les Vendéens, et leur enleva leurs canons; la journée de Chollet, où il eut deux chevaux tués sous lui, et battit l'ennemi, mirent le comble à sa gloire. Au pont d'Autrames, près de Laval, il reçut plusieurs blessures. En 1795 et en 1796, à l'armée du Rhin, sous Moreau, il donna les plus grandes preuves de talent et de courage : il fut blessé de nouveau au mois de juillet 1796, et tué d'un boulet de canon, le 19 octobre de la même année, au combat d'Emendinghen. En 1803, les habitans de Brissac élevèrent un monument en son honneur. Ce général a laissé des *Mémoires*, où il retrace les succès des armes françaises, ainsi que les fautes et les crimes qu'il a vu commettre.

BEAURAIN (JEAN DE), né en 1697 à Aix en Issart, dans le comté d'Artois, mort à Paris, le 11 février 1761, à 71 ans, se disait issu des anciens châtelains de Beaurain. Dès l'âge de 19 ans, il vint à Paris, et s'appliqua à la géographie sous le célèbre Pierre Moulart-Sanson, géographe du roi. Ses progrès furent si rapides, qu'à l'âge de 25 ans il fut décoré

du même titre. Un *Calendrier perpétuel ecclésiastique et civil* qu'il inventa, lui procura l'honneur d'être connu de Louis XV, pour qui il fit nombre de *Plans* et de *Cartes*. Mais ce qui mit le sceau à sa réputation, ce fut la *Description topographique et militaire des campagnes de Flandre, depuis* 1690 *jusqu'en* 1694, Paris, 1756, 3 vol. in-fol., rédigés d'après les *Mémoires* de Vaultier et du maréchal de Luxembourg. Il eut l'honneur de contribuer à l'éducation du dauphin. Indépendamment de ses talens pour la géographie, il en avait pour les négociations. Le cardinal de Fleury et Amelot eurent, plus d'une fois, lieu de s'applaudir de l'avoir choisi dans des occasions délicates. — Beaurain fils a profité des travaux et de la réputation de son père, il a publié les *Cartes des Campagnes du grand Condé en Flandre*, en 1655, Paris, in-fol., 1774, et celles de Turenne, dont le chevalier Grimoard a composé les discours, 2 vol. in-fol., 1782.

BEAUREGARD, jésuite et l'un des orateurs chrétiens qui, dans le dernier siècle, entraînèrent le plus d'auditeurs par une éloquence impétueuse et souvent improvisée, est mort à Hohenlohe, en Allemagne, à l'âge de 75 ans. Il mourut au moment où il se disposait à rentrer en France. Dans le cours de la révolution, il sortit de France, et se retira d'abord en Angleterre, où il continua de prêcher. Attiré ensuite en Allemagne par la princesse de Hohenlohe, il y continua son ministère évangélique, en y prêchant avec un succès et un concours toujours nouveau. On a dit que dans sa dernière retraite, il avait revu soigneusement ses sermons et les avait légués aux jésuites de Russie ses confrères. Quoi qu'il en soit, on a publié en 1820 à Paris, un *Recueil des sermons* du P. Beauregard; l'éditeur de ces sermons n'a pas prétendu donner au public les sermons du P. Beauregard, tels qu'ils ont été écrits ou débités; cela eût été impossible sans les manuscrits; ce sont purement et simplement des extraits faits par une personne qui suivait assidûment les prédications de cet orateur, et dans lesquels on a conservé avec fidélité la division de ses discours, l'ensemble de ses développemens, le tour et le caractère de son éloquence.

BEAUREGARD (Claude de). *Voyez* Berigard.

BEAUREPAIRE (.... de), seigneur d'un bourg situé près de Montaigu dans la Vendée, se distingua pendant la révolution par son zèle pour la cause royale. Il forma en 1793, une division qui se réunissait tantôt à l'armée vendéenne du centre, tantôt à celle de Lescure. Il donna des preuves d'une rare valeur dans plusieurs occasions. En combattant à la tête de l'infanterie vendéenne à la seconde bataille de Châtillon, il fut grièvement blessé, et fut retiré d'entre les morts par ses soldats qui lui étaient très-attachés. Il mourut à Fougères des suites de ses blessures.

BEAUREPAIRE (....), commandait la place de Verdun, lorsque l'armée prussienne, après avoir pénétré en France, en 1792, vint mettre le siége devant cette ville. Beaurepaire fit tous ses efforts pour engager la garnison à se défendre courageusement; mais ce fut en vain; le conseil décida qu'il fallait se rendre. Se croyant

sans doute déshonoré par cette décision, Beaurepaire rentra chez lui au sortir du conseil, et se brûla la cervelle. La Convention nationale en apprenant cette nouvelle, ordonna que le corps de ce brave militaire serait déposé dans les caveaux du Panthéon, et que l'on graverait sur sa tombe l'épitaphe suivante : *Beaurepaire aima mieux mourir que de capituler avec des tyrans.* On accorda une pension à sa veuve, et une des sections de Paris prit le nom de *Beaurepaire.*

BEAURIEU (Gaspard-Guillard de), né à Saint-Pol en Artois, le 9 juillet 1728, mort à Paris, à l'hôpital de la Charité, le 5 octobre 1795, se fit connaître par sa bizarrerie et ses écrits. Vêtu d'une manière singulière, avec un manteau de crispin, un large chapeau, il arrêtait les regards, et fixait ensuite l'attention par ses discours pleins de sel et de gaîté. Si on lui reprochait de n'avoir jamais cherché à rien acquérir, il répondait: «J'ai trop aimé l'honneur et le bonheur pour avoir jamais pu aimer la richesse.» Il disait quelquefois : « La vie est une épigramme continuelle, dont la mort est la pointe. » Il appelait le temps, « un dormeur qui nous mène à l'éternité. » Beaurieu était bon et compatissant; il aimait les enfans, et il se consacra long-temps à leur éducation. Il se fit lui-même admettre comme élève à l'école normale, pour y puiser des principes généraux d'instruction publique. On a de lui : I. *L'Heureux citoyen*, 1759, in-12. II. *Cours d'histoire sacrée et profane*, 1765 et 1766, 2 vol. in-12. III. *Abrégé de l'histoire des insectes*, Paris, 1764, 2 volumes in-8°. IV. *L'Heureux vieillard*, drame pastoral, 1769. V. *Cours d'histoire naturelle*, Paris, 1770, 7 vol. in-12. VI. *Variétés Littéraires*, 1773, in-12. VII. *De l'allaitement et de la première éducation des enfans*, 1782, in-12. VIII. *L'Élève de la nature*, Genève, 1790, 2 vol. in-8°. Ce dernier ouvrage a eu plusieurs éditions. Le cadre en est ingénieux, mais il n'est pas toujours bien rempli. IX. *L'accord parfait, ou l'Équilibre physique et moral*, Paris, 1795, in-18. X. *Le Porte-Feuille français*, Paris, 1765, in-12.

BEAUSARD (Pierre), naquit à Louvain, où il prit le bonnet de docteur en médecine, et fut nommé à la chaire de mathématiques. Il parlait la langue grecque avec autant de facilité que sa langue maternelle. On a de lui des *Traités d'arithmétique* et *d'astronomie*, qui ajoutèrent encore à sa réputation. Il mourut le 12 août 1577.

BEAUSOBRE (Isaac de), né à Niort en 1659, d'une famille originaire du Limousin, où elle était connue sous le nom de Beaupuis de Beaussart, ministre protestant, se réfugia en Hollande, après avoir été pendant deux ans ministre à Châtillon-sur-l'Indre, pour éviter les poursuites qu'on faisait contre lui. Une sentence le condamnait à faire amende honorable, pour avoir brisé les scellés apposés à la porte d'un temple, après la défense de professer publiquement la religion protestante. Il passa à Berlin en 1694. Il fut fait chapelain du roi de Prusse, et conseiller du consistoire royal. Il refusa, en 1713, l'église d'Utrecht, et, en 1715, celle de Hambourg. Il mourut le 6 juin 1738, à 79 ans, après avoir publié plu-

sieurs ouvrages. I. *Défense de la doctrine des réformés.* II. Une *traduction du Nouveau Testament*, accompagnée de notes en français, faites avec Lenfant, à Amsterdam, 1718, et réimprimée en 1741, 2 vol. in-4°; elle est estimée des calvinistes. III. *Dissertation sur les adamites de Bohême*, livre curieux. IV. *Histoire critique de Manès et du manichéisme*, en 2 vol. in-4°, Amsterdam, 1734 et 1739. Cet ouvrage, intéressant pour les philosophes, est une preuve non équivoque de l'esprit, de la sagacité et de l'érudition de Beausobre. On y trouve une grande connaissance de l'histoire ecclésiastique, pulsée dans les sources : une critique judicieuse, quelquefois trop hardie, des historiens qui l'avaient précédé; des digressions curieuses; une narration soutenue; un style agréable et animé, mais incorrect. L'auteur éclaircit, non-seulement ce qui regarde le manichéisme, mais presque toute l'histoire des premiers siècles de l'Église. On lui a reproché de n'avoir pas traité les papes et les pères de l'Église avec assez de ménagement; d'avoir accusé l'illustre Fénélon de pencher vers le fanatisme sur la fin de ses jours; mais on ne peut s'empêcher d'estimer d'ailleurs son impartialité. L'auteur a laissé en manuscrit une *Histoire des Pauliciens*, celle *des Bogomiles*, celle *des Vaudois*, celle *des Albigeois*, celle *des Frères de Bohême*, qu'on peut regarder comme des suites de son *Histoire du manichéisme*. Ce savant prouve que cette hérésie fut proprement un système théologique et philosophique, dont les hypothèses sont prises de la théologie des Orientaux, de la philosophie de Pythagore et de Platon, amalgamée avec les vérités évangéliques. V. *Des Sermons*, 4 vol. in-8°, Genève. On y trouve peu de profondeur, mais assez d'onction. VI. Plusieurs *Dissertations* dans la Bibliothèque germanique, à laquelle il a travaillé jusqu'à sa mort. Beausobre écrivait avec chaleur et prêchait de même. Dans une lettre écrite par le prince royal (depuis roi de Prusse) à Voltaire, en mai 1738, on lit : « Nous venons de perdre ici un des plus grands hommes de l'Allemagne. C'est le fameux M. de Beausobre, homme d'honneur et de probité, grand génie, d'un esprit fin et délié, grand orateur, savant dans l'histoire de l'Église et dans la littérature, ennemi implacable des jésuites, la meilleure plume de Berlin, un homme plein de feu et de vivacité, que 80 années de vie n'avaient pas glacé, d'ailleurs sentant quelque faible pour la superstition, défaut assez commun chez les gens de son métier, et connaissant assez la valeur de ses talens pour être sensible aux applaudissemens et à la louange. Cette perte..... est irréparable. Nous n'avons personne qui puisse remplacer M. de Beausobre; les hommes de son mérite sont rares; et, quand la nature les a semés, ils ne parviennent pas tous à maturité. » (Œuvres de Voltaire, tom. 84, pag. 344, édit. de 1785, in-8°.)

BEAUSOBRE (Charles-Louis de), fils du précédent, né à Dessau, en 1698, mort en 1753, fut ministre à Bulkoltz, à Hambourg et à Berlin. Il devint membre de l'Académie des sciences de cette dernière ville, et conseiller privé du roi de Prusse. Il continua, conjointement avec Roques, *les Discours*

de Saurin sur la Bible, et composa ceux qui sont sur le *Nouveau Testament*. Il a fait aussi deux autres ouvrages, l'un intitulé : *Apologie des protestans*, in-4°; l'autre intitulé : *le Triomphe de l'Innocence*.

BEAUSOBRE (Louis de), fils issu d'un deuxième mariage d'Isaac de Beausobre, conseiller privé du roi de Prusse, conseiller de révision du consistoire supérieur, membre de l'Académie royale des sciences et belles-lettres à Berlin, naquit dans cette ville en 1730, et y mourut le 3 décembre 1783, à l'âge de 53 ans, à la suite d'une apoplexie. On a de lui : I. *Des Dissertations philosophiques sur la nature du feu*, 1753, in-12, où l'on trouve des observations justes, et quelques idées hasardées. II. *Le Pyrrhonisme du sage*, 1754, in-12. III. *Les Songes d'Épicure*, 1756, in-12. IV. *Introduction générale à l'étude de la politique, des finances et du commerce*, Berlin, 1771, 3 vol. in-12. V. *Essai sur le bonheur*. VI. *Introduction à la statistique*. VII. Des *Lettres sur la littérature allemande*, dans les *Mercures de* 1755. Il y a dans tous ses ouvrages de l'esprit et du jugement, mais non pas sans mélange. Il fut d'un caractère moral et infiniment estimable.

BEAUSOBRE (Jean-Jacques, baron de Beaux, comte de), maréchal des camps et armées du Roi, a fait une traduction estimée des *Commentaires grecs, de la défense des places par Æneas le tacticien, le plus ancien des auteurs militaires*, Paris, 1757, 2 vol. in-4°. A la fin de cette traduction, on trouve un petit *Traité* sur l'utilité d'une école ou d'une Académie militaire.

BEAUSOLEIL (Jean du Chatelet, baron de), Allemand, astrologue, et philosophe hermétique du 17e siècle, épousa Martine Berthereau, attaquée de la même folie que lui. Ils furent les premiers qui firent métier de la baguette divinatoire. Ils passèrent de Hongrie en France, cherchant des mines, et annonçant des instrumens merveilleux pour connaître tout ce qu'il y a dans la terre : *le grand Compas, la Boussole à sept angles, l'Astrolabe minéral, le Rateau métallique, les sept Verges métalliques et hydrauliques*, etc. etc. Martine Berthereau ne recueillit de tous ces beaux secrets qu'une accusation de sortilége. En Bretagne, on fit ouvrir ses coffres et enlever des grimoires et diverses baguettes préparées avec soin sous les constellations requises. Le baron finit par être enfermé à la Bastille et la baronne à Vincennes, vers 1641.

BEAUTER (Charles), dit *Meliglosse* (langue de miel). Tout ce que l'on sait de cet auteur, c'est qu'il était natif de Paris, où il fit imprimer in-8°, en 1605, un recueil de poésies, intitulé : *les Amours de Catherine*. Il y célèbre une demoiselle de Bayeux, nommé Catherine Sielles, qui était sa maîtresse, et vante entre autres choses sa voix et son talent pour le luth. On trouve dans ce recueil deux tragédies tirées de l'Arioste, *la Rodomontade* et *la Mort de Roger*. Ces pièces ont été réimprimées séparément, avec des changemens, à Troyes, en 1619 et 1620.

BEAUTEVILLE (Jean-Louis du Buisson de), né à Beauteville, en 1708, d'une famille ancienne du Rouergue, fut nommé à l'évêché

d'Alais en 1755, après avoir été successivement chanoine et grand-vicaire de Mirepoix, député du second ordre à l'assemblée du clergé, où il était du parti des modérés. En 1762, il publia contre le *Recueil des assertions*, un mandement qui le fit persécuter par M. de Brancas, archevêque d'Aix. Ce prélat obtint contre lui un bref du pape, qui fut brûlé, par ordre du parlement de Provence, par la main du bourreau, avec la lettre pastorale qui en accompagnait la publication. Beauteville eut aussi à se plaindre de ses collègues de la province de Narbonne; ils voulurent lui défendre de paraître aux États de Languedoc, et lui envoyèrent, à cet effet, une lettre de cachet, qui fut aussitôt révoquée. Il protesta contre cette démarche, dans un ouvrage intitulé: *Précis de ce qui s'est passé à l'assemblée provinciale de Narbonne*, 1765, in-12. Ses collègues cherchèrent alors à faire schisme avec lui, pendant la tenue des États. Ils se plaignaient surtout de ce qu'il ne faisait pas signer le formulaire d'Alexandre VII. Ces persécutions n'empêchèrent pas Beauteville de jouir de la considération de ses diocésains. Il a publié: I. Plusieurs *Mandemens*, parmi lesquels on cite celui qu'il donna sur la mort de Louis XV et le sacre de Louis XVI. II. Plusieurs *Écrits théologiques*, sur le rapport des actions à Dieu, dans sa dispute avec l'archevêque d'Aix. Il se préparait à publier un ouvrage contre le rapport de M. de Brienne à l'assemblée du clergé de 1765, lorsqu'il mourut le 25 mars 1776.

BEAUTRU. *Voyez* BAUTRU.

BEAUVAIS (frère REMI DE), capucin de la province des Pays-Bas, vivait au 17e siècle. On ignore son nom de famille, et il n'est connu que par celui de sa ville natale, qu'il prit en entrant dans l'ordre séraphique. Il est auteur d'un poème de *la Madeleine*, Tournay, 1617, in-8°. Ce poème est précédé d'une vingtaine de sonnets, en forme d'avant-propos, qui composent un dialogue bizarre entre la Madeleine et l'auteur. On trouve dans son ouvrage plus de capucinades que de poésie. Il paraît qu'il ne l'avait entrepris que pour plaire à Marie de Longueval, une de ses pénitentes, qui lui avait demandé quelques chansons spirituelles sur la femme pécheresse. C'est au nom de cette dame qu'est l'avis au lecteur.

BEAUVAIS (NICOLAS-DAUPHIN), graveur, né à Paris, en 1687, mort en 1763, fut élève de Gérard Audran et fut digne de son maître, qui se servit de lui, dans la gravure du sacre de Louis XV, du cabinet de Crozat et de la galerie de Dresde. Quoique cet artiste eût du talent, et l'espèce de talent qui doit plaire aux amateurs, néanmoins il eut peu de réputation; ce qui a fait dire qu'il en est des estampes comme des livres, et que, comme eux, elles ont aussi leurs destinées: *Habent sua fata libelli*. On a de lui *la Vierge et l'Enfant Jésus*, sur un piédestal, et plusieurs Saints au bas, d'après Le Corrège; *une Madeleine au désert*, d'après Benedetto Lutti, et plusieurs autres pièces d'après Le Poussin, Wandick, Le Brun, etc. — L'un de ses fils, Philippe s'est distingué dans la sculpture.

BEAUVAIS (GUILLAUME), de l'Académie de Cortone, de la so-

ciété littéraire d'Orléans, né à Dunkerque en 1698, mort à Orléans le 29 septembre 1773, avait beaucoup de goût pour la science numismatique. Nous avons de lui: I. *L'Histoire abrégée des empereurs romains par les médailles*, Paris, 1767, 3 vol. in-12, ouvrage dont la partie historique est exacte, mais trop succincte et faiblement écrite. On le recherche pour les détails que l'auteur donne sur les médailles de chaque empereur, dont il fait connaître la rareté et le prix. Il existe deux ou trois exemplaires de son *Histoire des Empereurs*, avec des additions manuscrites qu'il y avait faites, et qui seraient bien accueillies des curieux dans une nouvelle édition. II. *La manière de discerner les médailles antiques de celles qui sont contrefaites*, 1739, in-4°. III. *Lettres sur les médailles romaines*, dans le Mercure de 1734. IV. *Traité des finances et de la fausse monnaie des Romains*, Paris, 1740, in-8°. V. *Dissertation sur la marque et contremarque des médailles des empereurs romains*, in-4°.

BEAUVAIS DE PREAU (Charles-Nicolas), médecin, né à Orléans en 1745, mort à Montpellier en 1794, publia quelques écrits relatifs à sa profession, qui ne lui acquirent pas beaucoup de célébrité. Député à l'assemblée législative et à la Convention, il y donna de fréquentes preuves d'un caractère violent. Dans une assemblée de section, il reçut plusieurs coups de couteau. A peine guéri, il prit querelle avec un officier de garde à la Convention, et lui livra un combat à coups de poings, où il eut le dessous. Nommé commissaire à Toulon, il y fut pris par les Anglais, qui le retinrent en prison, et le traitèrent avec dureté. Redevenu libre, il se plaignit de leurs mauvais traitemens, et la Convention, après sa mort, le regardant comme une victime, fit pendant quelque temps exposer son buste dans la salle de ses séances. Les ouvrages de Beauvais sont: I. *Des Essais historiques sur Orléans*, 1778, in-8°. II. *Description topographique du mont Olivet*, 1783; in-8°. III. *Cours élémentaire d'éducation pour les sourds et muets*, suivi d'une *Dissertation sur la parole*, traduit du latin, 1779, in-12.

BEAUVAIS (Jean-Baptiste-Charles-Marie de), évêque de Senez, né à Cherbourg en 1731, d'une famille honnête, mort à Paris, le 4 avril 1790. Après avoir fait ses études au collége d'Harcourt, il apprit les règles de l'éloquence du célèbre Le Beau, successeur de Rollin. Claude Léger, curé de Saint-André-des-Arcs, qui avait été son guide dès sa plus tendre jeunesse, eut le plaisir de lui voir embrasser son état, et l'abbé de Beauvais fut parmi les ministres de l'Évangile un de ces hommes rares dont on peut dire comme de Fénélon, que sa mémoire ne rappelle que des vertus et des bienfaits. On peut ajouter que dans ses traits et dans sa physionomie on trouvait un caractère de ressemblance entre lui et l'immortel auteur du Télémaque. Celle de Beauvais exprimait la douceur, la modestie, la bonté de l'ame: son regard cherchait dans les vôtres un sentiment de bienveillance qu'il vous promettait, et son regard était l'interprète de son cœur. Comme celle de Fénélon, sa piété fut douce et paisible, sa vie ne fut

pas un enchaînement d'actions d'éclat ni d'ostentation; mais de bonnes actions accomplies pour satisfaire une ame sensible, et dont la plupart ne furent connues que de ceux auxquels il lui était impossible de les cacher. L'éloquence de la chaire avait pour lui des charmes, et il s'y consacra en entier, en embrassant l'état ecclésiastique. Sa réputation s'étendit; il fut appelé pour prêcher à la cour. Il ne s'effraya point d'un semblable auditoire : il fit entendre des vérités dures, et cependant on lui donna l'évêché de Senez; il est vrai que dans le temps le public crut qu'on avait cherché, en lui accordant un honneur qu'il ne demandait pas, à l'éloigner d'un pays où la franchise et l'austérité étaient hors de saison. On a donné une édition des *Sermons, Panégyriques et Oraisons funèbres de l'abbé de Beauvais*, dix-sept ans après sa mort. Parmi ses oraisons funèbres on peut citer celle de Louis XV, dans laquelle il a su concilier le langage du panégyriste avec le devoir de l'homme de bien, et celui du ministre de la vérité. Comme particulier, Louis XV avait des vertus; comme roi, il s'exposa au blâme public, et l'évêque de Senez sut déplorer ce malheur sans outrager sa mémoire et sans trahir son austère franchise. Il se trouve dans cette oraison funèbre une belle application du sermon qu'il avait prononcé le Jeudi Saint 1774, l'année de la mort du roi, dont le texte était : « Encore 40 jours, et Ninive sera détruite. » Les sermons de l'évêque de Senez ont été imprimés à Paris en 1807, en 4 vol. in-12, par les soins de M. l'abbé Gallard, qui a donné en tête de son édition un éloge très-bien fait de l'abbé de Beauvais. Dans un de ses sermons sur la vie future, on remarque des mouvemens d'éloquence dignes peut-être de Bossuet, et semblables à un de ceux de Massillon: « Le jour du jugement est fini; on ne compte plus ni les siècles, ni les heures, le temps a fui devant l'éternité. Une voix s'est fait entendre, la même voix qui dit sur le calvaire *Consummatum est*. O révolution terrible qui doit faire frémir la nature! Chrétiens, si Dieu m'ordonnait en ce jour de vous la prédire pour la fin de la génération présente, de vous annoncer la fin de l'univers et le dernier jugement, s'il autorisait ma prédiction par des prodiges, quel effroi je répandrais tout à coup au milieu de vous!.......... Vous ne verrez point les astres se détacher des cieux et embraser la nature; mais l'univers sera pour vous comme s'il n'existait plus. Eh! que vous importe après votre trépas que le soleil éclaire votre tombe, ou qu'il soit lui-même éteint; vous ne serez point jugés solennellement à la face des nations, mais vous allez subir un jugement aussi sévère et aussi irrévocable! » En général, la douceur, la simplicité et la persuasion sont les principaux caractères de l'éloquence de l'abbé de Beauvais, il semblait parler moins pour étonner et surprendre que pour toucher. Comme Fénélon, il voulait attirer les cœurs et n'en forcer aucun. Ses oraisons funèbres sont fort au-dessus de ses sermons; il est vrai qu'il les composa dans la maturité de son talent. Il a quelquefois de la négligence, et s'élève rarement jusqu'au sublime. Ce prélat se démit de son

évêché en 1785; le bailliage de Paris, *extrà muros*, le nomma en 1789, député aux États-Généraux.

BEAUVAIS (Vincent de), dominicain, ainsi nommé du lieu de sa naissance, s'acquit l'estime du roi Saint Louis et des princes de sa cour. Le monarque l'honora, dit-on, du titre de son lecteur, et lui donna inspection sur les études des princes ses enfans. Cependant nous observerons que Joinville, qui a décrit avec autant de fidélité, et même avec les plus légers détails les actions les plus indifférentes de la vie de Saint Louis, ne fait nullement mention de Vincent de Beauvais. Le même silence est encore observé par Guillaume de Nangis, dans les *Annales du règne de St. Louis*, et par le confesseur de la reine Marguerite, dans la Vie de ce monarque. Du Cange et Caperonier ne l'ont pas même nommé dans les pièces qui suivent les éditions de Joinville qu'ils ont fait imprimer. On a de ce dominicain un ouvrage qui a pour titre: *Speculum majus*, imprimé pour la première fois, à Strasbourg, 1473, en 10 vol. grand in-fol. C'est un ample recueil contenant des extraits d'écrivains sacrés et profanes, où l'on trouve rassemblé dans un seul corps tout ce qui a paru de plus utile à l'auteur. Cette collection, assez mal choisie, et aussi mal digérée, est remplie des erreurs du temps où écrivait l'auteur. La rareté des monumens et l'ignorance de l'histoire, qui était commune à son siècle, peuvent seules la faire excuser. Vincent de Beauvais a divisé son travail en quatre parties. La première est intitulé: *Speculum naturale*; la seconde, *Speculum doctrinale*; la troisième, *Speculum morale*; et la quatrième, *Speculum historiale*. Cette dernière partie a été traduite en français par Jéhan de Vignay (*voyez* Vignay); elle se trouve en manuscrit à la bibliothèque du Roi. L'abrégé du *Speculum majus* est attribué à Dorinck (*Voyez* ce mot.) On attribue encore à Vincent de Beauvais: I. Une *Lettre à Saint Louis sur la mort de son fils aîné*. II. Un *Traité de l'éducation des Princes*, et d'autres traités en latin qui, par le style, se ressentent du temps où l'auteur écrivait. Ce savant religieux mourut vers 1264. J'observerai que le titre de son ouvrage ne le surnomme pas Vincentius Bellovacensis, mais Vincentius Burgundi.

* BEAUVAIS (Esther de), femme savante du 16ᵉ siècle, native d'Angers. La Croix-du-Maine, son contemporain, dit avoir vu quelques sonnets de sa façon, imprimés avec les œuvres de Béroalde, sieur de Verville.

BEAUVAIS (Philippe de), sculpteur, né à Paris en 1739, mort le 31 octobre 1781, connu par le *Bas-relief* du portail de Sainte-Geneviève (le Panthéon), et par une statue de l'*Immortalité*, qu'il exécuta à Rome pour l'impératrice de Russie.

BEAUVAL (Jeanne-Olivier Bourguignon, Mᵐᵉ), actrice, née en Hollande vers 1643, fut exposée dès sa naissance à la porte d'une église, et recueillie par une blanchisseuse qui l'éleva. Le chef d'une troupe comique, qui était alors en Hollande, l'adopta. Elle vint ensuite en France, où elle s'engagea dans une troupe de Lyon. Molière l'ayant vue l'admit à son théâtre, où elle débuta en

septembre 1670. Malgré ses talens, elle n'eut jamais le don de plaire à Louis XIV. Elle créa plusieurs rôles de soubrette, et joua les reines dans la tragédie. Regnard eut assez d'ascendant sur son esprit, pour l'engager à se laisser peindre en public dans le prologue des *Folies amoureuses*. Elle y parut sous son propre nom, dans le rôle d'une femme bavarde et acariâtre. Elle se retira du théâtre en 1704, et mourut le 20 mars 1720.

BEAUVAL. *Voyez* BASNAGE.

BEAUVARLET (JACQUES-FIRMIN), fils d'un négociant, naquit à Abbeville le 25 septembre 1731. Destiné à l'honorable carrière des arts, il entra très-jeune chez Robert d'Hecquet, passa de cette école dans celle de Lefèvre, et vint dans la capitale en 1750, où il se livra sans réserve au travail. L'ardent amour qu'il y apporta, secondé des conseils du célèbre L. Cars, perfectionnèrent ses talens. Devenu l'émule des premiers artistes, les planches qu'il exécuta d'après Luc Jordans, rappelèrent le bon goût de cette école; son mérite détermina l'Académie à l'agréger au nombre de ses membres en 1762. C'est sans doute le desir de propager les ouvrages des peintres français, qui lui fit traduire les tableaux des Raoux, des de Troy et des Vanloo; un travail pur et une exécution précieuse distinguent ses différentes productions; *la Conversation et la Lecture espagnoles*, planches par lesquelles il débuta dans le genre sérieux, lui attirèrent les justes suffrages des amateurs; celles qu'il a exécutées depuis ont obtenu un très-grand succès. Ses premiers ouvrages, en assurant à son nom un rang distingué parmi ceux des graveurs du dernier siècle, nous font regretter qu'il ait abandonné cette marche, seule digne de transmettre à la postérité les tableaux des grands maîtres, et d'assurer à leur traducteur une réputation durable. Beauvarlet était d'un caractère doux et modeste. Chargé par mademoiselle Clairon de recommencer son portrait, dans le sujet de Jason, où cette actrice est représentée en Médée, il eut la gloire de réussir dans une entreprise où plusieurs artistes habiles avaient échoué. Peu enorgueilli de ses succès, il les attribuait plus aux ouvrages qu'il gravait et aux bontés du public, qu'à son propre mérite. Catherine Françoise Deschamps et Marie Catherine Riolet, ses épouses, douées des mêmes talens que lui, le secondèrent dans plusieurs de ses ouvrages. Il mourut à Paris, le 7 décembre 1797. On distingue plusieurs artistes habiles qui ont été ses élèves : entre autres le fameux Porporati, et MM. Le Vasseur, Binet, Huber, du Goulx et Audouin.

BEAUVARLET-CHARPENTIER (JEAN-JACQUES), célèbre organiste, naquit à Abbeville en 1730. Il commença à se faire connaître à Lyon, et J. J. Rousseau l'ayant entendu en passant par cette ville, prédit qu'il serait un des plus habiles organistes de son siècle. Beauvarlet fut nommé bientôt après organiste de Saint-Victor à Paris, par M. de Montazet, qui en était abbé; il obtint ensuite l'orgue de Saint-Paul, qu'il conserva jusqu'à la révolution. Un doigté net, une exécution brillante et expressive, une connaissance profonde de l'harmonie, l'art des transitions heureuses et celui des modulations gracieuses et fa-

ciles, tels étaient les élémens du talent de Beauvarlet. Il excellait surtout dans la fugue. Il est mort en mai 1794, laissant un fils qui, de nos jours, occupe un rang distingué parmi les organistes de la capitale.

BEAUVAU (René, baron de), descendant de Raoul, fut l'un des plus valeureux chevaliers du 13e siècle. En 1265, il suivit Charles d'Anjou, frère de Saint Louis, dans son expédition de Naples, et se couvrit de gloire à la bataille de Bénévent qui fut décisive. En récompense de ses services, il fut nommé connétable des deux Siciles; mais il mourut la même année des suites des blessures qu'il avait reçues dans cette brillante expédition.

BEAUVAU (Louis, seigneur de), arrière-petit-fils du précédent, fut à la fois grand guerrier, magistrat intègre, et habile négociateur. Il resta fidèlement attaché au bon roi René, dont il était premier chambellan, et le suivit partout. Lorsque ce roi fonda l'ordre du Croissant, en 1448, il inscrivit pour premier chevalier, Louis de Beauvau, et ne se donna à lui-même que la cinquième place. Louis de Beauvau mourut à Rome en 1472.

BEAUVAU (Henri, baron de), descendant au 5e degré du précédent, fut, comme lui, guerrier et négociateur. Il combattit plusieurs fois les Turcs, étant au service de l'empereur Rodolphe II et de l'électeur de Bavière. En 1599, Henri, duc de Lorraine, l'envoya à la cour de Rome, au sujet du mariage de Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, dont il avait l'honneur d'être cousin. Henri de Beauvau aimait beaucoup les voyages. Il parcourut l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Il a écrit la *Relation de ses campagnes et de ses voyages*, dont l'édition la plus complète est celle de Nancy, 1619, in-4°.

BEAUVAU (Henri, marquis de), fils du précédent, fut gouverneur du prince ducal, qui depuis, sous le nom de Charles V, fut réduit par la France à n'être que duc titulaire de Lorraine. On a de Beauvau, des *Mémoires* de son nom, imprimés à Cologne, 1690.

BEAUVAU (Marc de), prince de Craon, petit-fils du précédent, né en 1679, fut élevé avec Léopold de Lorraine, qui était de son âge, le suivit en 1675, à la fameuse bataille de Temeswar, où ils se distinguèrent tous deux, quoiqu'âgés seulement de 15 ans. Léopold, en montant sur le trône, nomma son compagnon d'armes grand-écuyer de Lorraine, et l'attacha à sa personne, en le faisant le confident de toutes ses pensées: Léopold n'entreprit jamais rien sans consulter son ami d'enfance, et les conseils de celui-ci furent toujours suivis des plus heureux succès: et notamment dans les traités qui terminèrent ou suivirent la guerre de la Succession. Après la mort de Léopold, François Ier, son fils, qui avait été élevé par Marc de Beauveau, sut apprécier tout le mérite de son maître et de l'ami de son père; il le nomma vice-roi de la Toscane en 1736. Le prince de Craon fit bénir son administration; il s'y montra plein de justice, de sagesse, encourageales lettres et les arts, et récompensa le mérite. Il mourut en 1754, âgé de 75 ans. Il avait eu d'Anne-Marie de Lignéville, fille du maréchal de Lorraine, vingt enfans qui vivaient presque tous à l'époque de

sa mort, et tous très-bien pourvus.

BEAUVAU (Charles-Juste, maréchal, duc de), fils du précédent, naquit à Lunéville le 10 septembre 1720. Dès l'âge de 13 ans il suivit la carrière des armes. A 20 ans il était colonel des gardes du roi Stanislas. Il entra ensuite au service de France, en 1742, lorsque les Français étaient assiégés dans Prague par le duc Charles de Lorraine; il n'était connu dans l'armée que sous le nom du *jeune brave*. Il était, comme l'a dit le chevalier de Boufflers, « l'aide-de-camp de tout ce qui marchait à l'ennemi. » Élevé de grade en grade, il ne démentit pas sa valeur accoutumée, soit au passage de la Bormida, soit à l'assaut de Mahon, où il commandait l'attaque principale. Après la journée de Corback, où le duc de Beauvau cueillit de nouveaux lauriers, le maréchal de Broglie écrivait au roi : « M. de Beauvau est arrivé au moment du combat; c'est un aide-de-camp d'une nouvelle espèce : il n'est pas moins bon pour le conseil que pour l'action. » La paix avec l'Autriche ayant été conclue en 1763, M. de Beauvau fut nommé commandant du Languedoc. Il se fit remarquer dans ce gouvernement autant par sa justice que par sa bonté et sa bienfaisance. Ami des lettres, il les cultivait avec ardeur et avec succès. En 1748 il fut reçu à l'Académie de la Crusca, et l'Académie française l'admit parmi ses membres en 1771. De retour à Paris, il fut témoin des orages politiques qui s'élevèrent en 1789. Le 16 juillet il accompagna Louis XVI dans son tumultueux voyage de Versailles, et à l'hôtel-de-ville de Paris. Le 4 août, ce monarque lui écrivit de sa main : « Je sens l'importance dont il est pour mon service que mon conseil d'état soit composé de la manière la plus propre à captiver la confiance publique; et, comme personne en France ne jouit d'une considération plus générale que M. le maréchal de Beauvau, je le prie de venir m'aider de son zèle et de ses lumières, et de me donner en ces malheureuses circonstances une nouvelle preuve de son attachement à ma personne. » Quelques mois auparavant il avait refusé le ministère, le même jour que Malesherbes avait refusé les sceaux; mais cette fois-ci M. de Beauvau fut contraint de l'accepter. Il y resta cinq mois, y fit paraître autant de zèle que de talent; et des membres de ce conseil ont souvent dit depuis, que si les avis ouverts par M. de Beauvean eussent été suivis, beaucoup de malheurs eussent pu être évités. Ce vertueux vieillard ne put survivre à la fin tragique de l'infortuné Louis XVI; il mourut le 21 mai 1793, regretté même des ennemis du gouvernement monarchique. Il avait été marié deux fois; sa première femme, fille du duc de Bouillon, l'avait laissé veuf de bonne heure. La seconde, Élisabeth Charlotte de Chabot, sœur du duc de Rohan-Chabot, est morte en 1806, âgée de 78 ans. On a du maréchal de Beauvau une *Lettre à l'abbé Desfontaines, sur une phrase de cent quatre-vingts mots d'un discours de l'abbé Hardion à la réception de M. de Mairan à l'Académie française*, 1745, in-12. M. de Boufflers a prononcé en 1805, dans une séance de l'Institut, l'éloge du maréchal de Beauvau, son oncle.

BEAUVAU (René-François de), l'un des prélats les plus distingués de l'église gallicane, né en 1664, docteur de Sorbonne en 1694, évêque de Bayonne en 1700, de Tournay en 1707, archevêque de Toulouse en 1713, de Narbonne en 1719, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1724, mort à Narbonne en 1739, à l'âge de 75 ans. Lors de sa nomination au siége de Tournay, les habitans de Bayonne accoururent en foule au palais épiscopal, le conjurèrent en larmes de ne pas les abandonner. Ils s'adressèrent même au roi pour qu'il révoquât sa nomination; mais Louis XIV insista et dit à M. de Beauvau qu'il avait besoin de son ministère à Tournay. En effet, de Beauvau déploya dans cette ville assiégée par le prince Eugène, le zèle apostolique que Fénélon avait montré à Cambrai. Il convertit son palais et son église en un hôpital pour les blessés et les malades. Il engagea toute sa vaisselle et ses bijoux pour soulager les pauvres et les habitans écrasés d'impôts.

BEAUVAU (Louis-Charles-Antoine, marquis de), né au mois d'avril 1710, d'une famille ancienne et illustre, fut d'abord capitaine au régiment de Lambese, cavalerie, et ensuite mestre-de-camp du régiment de cavalerie de la reine. Il se distingua au siége de Philipsbourg en 1734, et à l'affaire de Clausen en 1735. La guerre s'étant rallumée, il commanda le régiment à la prise de Prague en 1741, à la défense de la même ville en 1742, et rentra en France avec l'armée en janvier 1743. Il fut fait maréchal-de-camp au mois de février suivant. Employé à l'armée de Flandre, il fut blessé mortellement au siége d'Ypres, à la tête des grenadiers. A l'attaque du chemin couvert, quelques-uns d'eux s'empressant pour le secourir: « Mes enfans, leur dit-il, allez faire votre devoir, j'ai fini le mien. » Il expira le 24 juin 1744. Son extrême valeur, ses talens et sa passion pour la guerre donnèrent les plus heureuses espérances. Il n'était pas moins propre aux négociations, et rendit de grands services quand il fut envoyé par la cour de France pour diriger particulièrement les démarches de l'empereur Charles VII.

BEAUVILLIERS (Marie de), née le 27 avril 1574, était à l'abbaye de Montmartre, à l'époque du siége de Paris, en 1590; Henri IV la vit, en devint amoureux, et la conduisit à Senlis, où il lui fit mener une vie très-agréable. Mais Mme de Beauvilliers fut bientôt supplantée par sa cousine, la belle Gabrielle d'Estrées: elle retourna à l'abbaye de Montmartre, dont elle fut nommée abbesse par Henri IV en 1597, et mourut en 1656, âgée de 80 ans.

BEAUVILLIERS (Antoine), célèbre restaurateur de Paris, qui mérite une place honorable dans les fastes de la gastronomie. Non content d'exceller dans son art, et de recevoir chaque jour les hommages d'une foule toujours croissante de gens d'un goût exquis, Beauvilliers voulut encore se survivre à lui-même; il sentit que sa réputation passerait aussi vite que la fumée de ses ragoûts, s'il n'attachait son nom à un monument durable; comme le poète latin, il voulut pouvoir se dire à lui-même: « *Non omnis moriar*, je ne mourrai pas tout entier. » Il mit dès-lors la main à l'œuvre, et

recueillit, avec un soin tout particulier, les observations nombreuses qu'une longue expérience avait pu lui fournir sur son art. Ce recueil précieux, ou plutôt ce *Digeste* de la gastronomie, fut publié sous le titre modeste de l'*Art du cuisinier*, 1814, 2 v. in-8°. L'apparition de ce livre fit une sorte de révolution dans toutes les cuisines de France, ce qui ne pouvait manquer d'arriver dans un siècle aussi éclairé que le nôtre. Tous les autres ouvrages du genre furent rejetés avec mépris : les cuisinières ne s'en servirent plus que pour allumer leur feu. L'*Art du cuisinier* devint le manuel de tous les gens de l'art, et l'objet continuel de leurs graves méditations. Il est vrai que ce livre ne manquait pas de prôneurs, car Beauvilliers donnait toujours à dîner, quoiqu'il eût abandonné son ancienne profession, pour se livrer plus librement à l'étude; mais il faut avouer cependant que son ouvrage est un chef-d'œuvre dans son genre; bien différent de ce fameux Mignot que Boileau traite d'*empoisonneur*, Beauvilliers ne professa que de saines doctrines; il rassure les fortunes les plus modiques par l'étonnante fécondité de ses ressources; il affriande les gourmands les plus blasés par la merveilleuse variété de ses sauces et l'ingénieuse et appétissante distribution de ses services. Il publia en 1816 une seconde édition de l'*Art du cuisinier, augmenté d'un supplément, renfermant un traité sur les vinaigres, conserves*, etc. Beauvilliers passait pour un homme excellent et très-charitable; ses rares talens et ses qualités estimables n'étaient déparés que par un seul travers, qui, bien que très-commun dans ce monde, n'en est pas pour cela moins ridicule : on dit qu'il avait la prétention de descendre d'une maison illustre, et qu'il avait même acheté tous les portraits de ses ancêtres qu'il avait réunis dans sa maison de campagne. Il a été enlevé à la cuisine et aux lettres le 31 janvier 1817, à l'âge de 60 ans. Sa perte a été d'autant plus vivement sentie, qu'il mettait la dernière main à son fameux ouvrage quand la mort l'a surpris.

BEAUVOIR (baron DE). Le courage qu'il avait montré à la guerre, son caractère ferme et réfléchi, son goût pour les lettres, sa probité surtout, l'avaient fait choisir par la reine de Navarre comme gouverneur de Henri de Bourbon, dès 1564. Il le suivit pour guider sa jeunesse dans une cour perfide, et fut assassiné dans son lit, malade et sans défense, la nuit de la Saint-Barthélemi.

BEAUVOIR (CLAUDE DE). *V.* CHATELUS.

BEAUXALMIS (THOMAS), carme de Paris, né à Melun en 1524, docteur de Sorbonne, mourut dans la même ville en 1589. On ne sait où Amelot de la Houssaye a trouvé que ce carme avait eu la cure de Saint-Paul, et qu'il l'avait perdue pour n'avoir pas voulu que les mignons de Henri III fussent inhumés dans son église. On a de lui : I. Des *Commentaires sur l'harmonie évangélique*, Paris, 1650, 3 vol. in-fol. II. *Histoire des sectes qui ont oppugné le Saint Sacrement de l'Eucharistie*, Paris, 1570, in-4°, et 1576, in-8°. III. *La Marmite renversée et fondue*, etc., Paris, 1572, in-8°. IV. *Remontrance au peuple fran-*

çais, qu'il n'est pas permis à aucun sujet, sous quelque prétexte que ce soit, de rebeller ni de prendre les armes contre son prince et roi, Paris, 1585, in-8°. V. *Oraison funèbre de Charles de Gondy, seigneur de La Tour, maître général des galères*, Paris, 1574, in-4°. VI. *De cultu sanctorum*, 1566, in-8°.

BEAUZÉE (Nicolas), de l'Académie française, professeur de grammaire à l'école militaire, né à Verdun le 9 mai 1717, mort à Paris le 25 janvier 1789, littérateur instruit et laborieux. Il fit, après la mort de Dumarsais, les articles de grammaire de l'*Encyclopédie*, qui sont peut-être quelquefois un peu longs. Joints à ceux de Marmontel sur la littérature, ils forment une collection curieuse, intitulée : *Dictionnaire de grammaire et de littérature*, Liége, 3 vol. in-4°, ou 1789, 6 vol. in-8°. On a encore de lui : I. *Grammaire générale* ou *Exposition raisonnée des élémens nécessaires du langage*, 1767, 2 vol. in-8°. Il y a d'excellentes choses dans ce livre; mais l'auteur n'a pas l'art de s'expliquer toujours d'une manière nette et précise, et sa métaphysique est quelquefois embrouillée. II. Une nouvelle édition des *Synonymes de l'abbé Girard, considérablement augmentée*, en 2 vol. in-12. Quoique tous les articles qu'il a fait entrer dans le second volume, qui est entièrement neuf, ne soient pas de lui, ce qu'il a écrit d'après lui-même et ce qu'il a puisé chez les autres servira également aux progrès de la langue. III. Une *Traduction de Salluste*, 1770, in-12, plusieurs fois imprimée, et estimée pour son exactitude et pour quelques notes dont il l'a accompagnée, mais dont la lecture serait plus agréable sans les innovations que l'auteur s'est permises dans l'orthographe, et surtout si le traducteur avait plus de chaleur et moins de sécheresse. Ce jugement peut s'appliquer à la traduction suivante. IV. *Histoire d'Alexandre-le-Grand*, traduite de Quinte-Curce, 1789, 2 vol. in-12. La quatrième édition a paru en 1806. V. *Exposition abrégée des preuves historiques de la religion*, in-12. On doit encore à Beauzée une *Traduction de l'Imitation de J.-C.*, et la publication de l'*Optique de Newton*, traduite par Marat, Paris, 1787, 2 vol. in-8°. Elle est correcte, exacte et utile. Le roi de Prusse avait voulu l'appeler à Berlin; mais à une fortune plus considérable, il préféra sa famille, sa patrie et l'Académie française, où il se rendit utile.

BEAVER (Jean), moine bénédictin, de l'abbaye de Westminster, florissait au commencement du 14e siècle. Il a laissé en manuscrit, une *Chronique des affaires d'Angleterre*, depuis l'invasion de Brutus, jusqu'à son temps, et un écrit intitulé : De *Rebus cœnobii Westmonasteriensis*.

BEAZIANO (Augustin), appelé aussi Beatiano ou Beazzano, poète latin et italien, natif de Trévise, vivait vers le milieu du 16e siècle. Il était très-lié avec le célèbre Bembo, qui fut depuis cardinal. Ses ouvrages sont : I. *Delle cose volgari e latine del Beatiano*, Venise, 1558, in-8°. II. *Le Sette allegrezze e cinque passioni d'amore*, Trévise, 1590, in-4°, et plusieurs autres poésies.

BEBEL ou BEBELIUS (Henri),

né à Justingen en Souabe, d'un laboureur, florissait à la fin du 15e siècle. Il fut fait professeur d'éloquence dans l'université de Tubingue. L'Allemagne lui dut l'introduction de la littérature et le goût de la bonne latinité. L'empereur Maximilien Ier l'honora de la couronne de poète en 1501. Nous avons de lui, sous le titre d'*Opuscula Bebeliana*, une infinité de dissertations, dont l'édition la plus ample est celle de Strasbourg, 1515-1516, in-4° : ces Dissertations avaient été imprimées séparément en divers volumes; mais elles sont toutes réunies dans cette édition. Les principales sont : *Modus conficiendarum epistolarum. Commentaria de abusu linguæ latinæ apud Germanos. Vocabul. optimarum editionum. De magistratibus et de sacerdotibus Romanorum. De nominibus artificum et negociatorum. De falsâ etymologiâ propriorum nominum. Nomina morborum corporis humani*, gr. lat. *Nomina propria Sanctorum et eorum interpretatio*, etc., etc. On a aussi de Bébélius des *Facéties* qui ont été imprimées plusieurs fois, et qui renferment des contes obscènes. Elles ont d'abord paru en deux livres, et ensuite en trois. On les trouvera réunies à un Choix de facéties de Nicodéma Frischlinus, du Pogge, d'Alphonse, roi d'Aragon, et d'Adelphe, dans une édition donnée à Strasbourg, en 1600, in-8°. Il y en a deux éditions plus anciennes, de Tubingue; l'une de 1542, l'autre de 1544, toutes deux in-8°. Le *Triumphus Veneris* de Bébélius, en vers et en six livres, a été publié à Tubingue, 1508, in-4°; à Strasbourg, en 1515, in-4°. Ces deux éditions de cet ouvrage curieux sont fort rares. Son traité *De animarum statu post solutionem à corpore*, est compris dans le recueil d'ouvrages sur cette matière, Francfort, 1692, 2 vol. Il a paru à Augsbourg, en 1801, un ouvrage du conseiller Zapf, intitulé *H. Bebel, nach seinem leben und schreiften*, c'est-à-dire, H. Bébel, d'après sa vie et ses écrits. Cet écrit est très-recommandable, et terminé par un discours jusque-là inédit de Bébel, *De necessitate linguæ latinæ*, prononcé à Tubinge en 1508.

BEBÈLE, BEBELIUS (Balthazar), né en Alsace, s'est distingué, comme le précédent, par la connaissance de l'antiquité. On lui doit : I. Quatre *Dissertations latines sur la théologie payenne, expliquée par les médailles*, Wittemberg, 1658, en latin. II. *Antiquités des quatre siècles évangéliques*, aussi en latin, Strasbourg, 1669, 3 vol. in-4°. III. *Antiquités de la Germanie, et en particulier de l'église de Strasbourg*, 1669, in-4°. IV. *Ecclesia antediluviana ex antiquitatibus mosaïcis eruta*, 1706, in-4°.

BEC (Jéhan du), abbé de Mortemer, auteur d'un livre intitulé: *Discours de l'antagonie du chien et du lièvre, ruses et propriétés d'iceux, l'un à bien assaillir, l'autre à se bien défendre;* sans nom de lieu ni d'impr., 1593, in-8°; petit volume très-rare.

BEC. *Voyez* Béek.

BÉCAN (Jean), dont le véritable nom était Van Gorp dit *Goropius*, fut surnommé *Becanus*, parce qu'il naquit, le 23 juin

1518, dans une bourgade du Brabant, dans la Campine, qui est appelée Hilvarenbeck. Il fit son cours de philosophie à Louvain, et passa ensuite dans les écoles de médecine de l'université de cette ville. Pour multiplier ses connaissances, il voyagea en Italie, en France et en Espagne, où il fut le médecin des princesses, sœurs de Charles-Quint. De retour dans les Pays-Bas, il alla se fixer à Anvers, où il pratiqua la médecine pendant plusieurs années. Mais bientôt, dégoûté de son art, il se livra entièrement à l'étude des belles-lettres et de l'antiquité. Il eut tout ce qu'il faut pour y réussir; il entendait parfaitement le latin, le grec, l'hébreu, et la langue teutonique ou flamande ancienne et moderne; il était d'ailleurs d'une pénétration admirable, mais infatué de faux principes et de systèmes erronés. Vers la fin de ses jours, il s'établit à Liége, et c'est dans cette ville qu'il soutint en présence du prince Gérard de Groesbeeck, entre autres paradoxes, que la langue qu'Adam parlait était la langue allemande ou teutonique; mais il ne se borna pas à le dire, il s'efforça de le prouver dans ses *Indo-scythica*, où il allègue quantités d'étymologies burlesques pour fondement de son opinion. C'est dans les ouvrages suivans que Bécan a consigné ses visions : I. *Origines Antverpianæ, sive Cimmeriorum becceselâna novem libros complexa, Atvatica, Gigantomachia. Niloscopium, Cronia, Indo-Scythica, Saxsonica, Goto-Danica, Amazonica, Venetica et Hyperborea*, Antverpiæ, 1569, in-fol. II. *Opera Joannis Goropii Becani hactenùs in lucem non edita, nempè hermathena, hieroglyfica, Vertumnus, Gallica, Francica, Hispanica*, ibid., 1580, in-fol. Ce médecin mourut à Maëstricht, le 28 juin 1572, âgé de 54 ans.

BÉCAN (MARTIN, professeur de philosophie et de théologie chez les jésuites, naquit en 1550 à Hahilwarenbec dans le Brabant, et mourut à Vienne en 1624, étant confesseur de l'empereur Ferdinand II. On a de lui : I. une *Summa theologiæ*, in-fol. II. *Analogia veteris et novi Testamenti*. III. *Manuale controversiarum*, réimprimé à Rome en 1750, sous le titre de Cologne, avec des corrections et des additions. IV. *De republicâ ecclesiasticâ*, Mayence, 1618, 1619, in-8°. V. *Refutatio apologiæ Jacobi regis*, Mayence, 1610, in-8°. VI. *Refutatio torturæ torti, contrà sacellanum regis Angliæ*. VII. *Duellum cum G. Tookero de primatu regis Angliæ*, ibid., 1612, in-8°. VIII. *Tractatus scholasticus de libero arbitrio*, Mayence, 1613, in-8°. IX. *Quæstiones de fide hereticis servandâ*, ibid., 1609, in-8°; des *Traités de controverse* et plusieurs autres écrits. Ils sont au nombre de ceux qui ont été condamnés à être lacérés et brûlés par arrêt du parlement de Paris, en 1762. Ce jésuite portait si loin l'autorité du pape dans son *Livre sur la puissance du roi et du souverain pontife*, que Paul V fut obligé de le faire condamner par le saint-office. Ce décret fut rendu à Rome le 3 janvier 1613. La plupart des écrivains ne savent garder aucune mesure. Quelques politiques modernes ne voudraient d'autre

pape que le Souverain ; et Bécan presque point d'autre roi que le pape. L'ouvrage de Bécan le plus lu et généralement le plus estimé est son *Analogie de l'ancien et du nouveau Testament*, in-8°. Il y a une édition de tous les ouvrages de controverse de Bécan, Mayence, 1633, in-fol., 2 vol.

BÉCAN (GUILLAUME), jésuite, né à Ypres en 1608, mort à Louvain à la fin de 1683. Il acquit de la célébrité par son talent oratoire et par ses poésies latines et italiennes. On a de lui la *Description en vers* de l'entrée en Flandre de Ferdinand, infant d'Espagne; elle est ornée des gravures de Corneille Galle et de Théodore Atuldari, exécutées sur les dessins de Rubens, Anvers, 1656, in-fol. Il est auteur de quelques *Idylles* et *Élégies*, insérées parmi celles d'Hoschius et de Wellius, et qui sont dans le goût d'Ovide.

BECCADELLI (ANTOINE). *V.* PANORMITA.

BECCADELLI (LOUIS), littérateur italien du 16e siècle, naquit à Bologne en 1502, d'une famille noble. Après y avoir fait ses études, il se tourna du côté des affaires, sans cependant abandonner les lettres. Il s'attacha au cardinal Polus, qu'il suivit dans sa légation d'Espagne, et il exerça bientôt lui-même celles de Venise et d'Augsbourg, après avoir assisté au concile de Trente. L'archevêché de Raguse fut la récompense de ses travaux. Cosme Ier, grand-duc de Toscane, l'ayant chargé en 1563 de l'éducation du prince Ferdinand, son fils, il renonça à cet archevêché, sur l'espérance qui lui fut donnée d'obtenir celui de Pise ; mais son attente ayant été trompée, il fut obligé de se contenter de la riche prélature de Prato, où il finit ses jours en 1572. Ses ouvrages sont : la *Vie du cardinal Polus*, qu'il fit en italien, qui fut mise en latin par André Dudizio, et publiée à Venise, 1563, in-4°. Maucroix l'a traduite en français, et publiée à Paris, 1679, in-12. La *Vie de Pétrarque*, celle du *cardinal Bembo*, et celle du *cardinal Gaspard Contarini*. La *Vie* de Pétrarque a été imprimée d'abord dans le *Petrarcha redivivus* de Tomasini, et ensuite dans diverses éditions de Pétrarque; on trouve celle du cardinal Bembo dans le tome 2 des *Historiens de Venise*, publié par Apostolo Zeno, Venise, 1718, in-4°. La *Vie du cardinal Contarini* n'a été imprimée qu'en 1746, in-4°, à Brescia. Beccadelli a laissé beaucoup d'autres ouvrages manuscrits.

BECCAFUMI (DOMINIQUE), nommé auparavant Mecarino ou Mecherino, peintre d'histoire, naquit dans le territoire de Sienne en 1484; son père était ouvrier. Il s'amusait, en gardant les moutons, à tracer des figures sur le sable. Un bourgeois de Sienne, nommé Beccafumi, l'ayant aperçu, le demanda à son père pour lui faire apprendre le dessin. Ce peintre, reconnaissant, quitta son nom pour prendre celui de son bienfaiteur, qu'il voulait honorer et qu'il porta depuis. Il mourut à Gênes en 1549. Son *Saint-Sébastien* est un des plus beaux tableaux qui se voient dans le palais Borghèse. On lui doit l'ordonnance du beau pavé de marbre de l'église cathédrale de Sienne. Beccafumi était encore graveur, sculpteur, et savait couler les métaux. Il eut pour élèves Giovanni de Sienne, dit *il Gian-*

nella, architecte, et Georgio de Sienne, peintre.

BECCARI (Augustin), né à Ferrare, a dû sa célébrité à une seule pièce de théâtre, *Favola pastorale*, genre dont il fut l'inventeur. Baillet s'est trompé en attribuant au Tasse l'invention de ce genre de poésie. L'*Aminte* du Tasse n'est que de 1573, et la pastorale de Beccari, *Il Sacrifizio*, parut en 1555, petit in-4°. Cette édition est extrêmement rare. Il y en a eu une seconde, revue et corrigée, Ferrare, 1587, in-12. Cette dernière a été répétée à Brescia en 1720, sous la même date de Ferrare 1587, mais en petit in-8°. Ce poète mourut à Ferrare, le 2 août 1590.

BECCARI (Jacques-Barthélemi), naquit à Bologne en 1682, et fut redevable aux jésuites de sa première éducation; il s'adonna particulièrement à l'étude de la médecine et de la philosophie naturelle, qu'il fut appelé à professer publiquement. Sa maison était ouverte à tous ceux qui suivaient ses leçons, et de leurs fréquentes réunions se forma bientôt une espèce d'académie ou d'association nommée des *Inquieti*, c'est-à-dire des hommes *sans repos*, qu'on peut regarder comme le berceau du célèbre Institut de Bologne, dans laquelle on compta J. B. Morgagni, Eustache Manfredi, et d'autres savans, qui, de concert avec Beccari, commencèrent à secouer le joug de l'ancienne philosophie scolastique. Après avoir enseigné avec distinction l'histoire naturelle et la médecine, il fut, à la mort du célèbre anatomiste Valsalva, qui était alors président de l'Académie des sciences de l'Institut, appelé à lui succéder; et, en 1750, à la mort de Bazzano, il fut appelé à la présidence de l'Institut, place dont il remplit les fonctions avec tant de sagesse, que l'Académie suit encore les règlemens qu'il avait établis. Ses liaisons avec la Société royale de Londres l'en firent nommer membre en 1728. Il s'appliqua à prouver par son exemple ce qu'il répétait souvent à ses élèves, qu'il est pour le moins aussi essentiel d'étudier la médecine de l'esprit que celle du corps, et qu'on ne parvient à la sagesse et au bonheur que par la répression constante de nos affections dépravées; aussi se distingua-t-il par sa modération et l'égalité de son caractère. Il mourut le 30 janvier 1766. On a de lui divers ouvrages italiens et latins: I. *Lettera al cavalier Tommaso Derham, intorno la meteora chiamata foco fatuo*, imprimé dans les *Transactions de la Société royale de Londres;* puis dans un recueil traduit de ces mêmes transactions, depuis l'année 1720 jusqu'à 1730, tome 5, Naples, 1730, in-4°. II. *Parere intorno al taglio della macchia di Viareggio*, Lucques, 1739, in-4°. III. *De longis jejuniis dissertatio*, insérée dans l'appendix de la première partie du livre 4 de l'ouvrage du cardinal Prosper Lambertini, *De servorum Dei beatificatione, et beatorum canonizatione*, Padoue, 1743, in-fol. IV. *Dissertatio meteorologico-medica in quâ aëris temperies et morbi Bononiæ grassantes annis 1729 et sequenti describuntur*. Cette dissertation est dans le 3e volume des *Actes de l'Académie des curieux de la nature*. V. *De quamplurimis phosphoris commentarius alter*, dans le tome 2

des *Commentarii de Bononiensi scientiarum et artium Instituto atque Academiâ*. On trouve dans ces mêmes commentaires plusieurs autres opuscules de Beccari. Il a laissé plusieurs manuscrits sur des sujets de physique intéressans, et sur d'autres objets, parmi lesquels on distingue une suite d'observations météorologiques pendant plus de quarante années consécutives.

BECCARIA (Famille des). Les seigneurs de cette famille étaient à la tête du parti Gibelin de Pavie. En 1315, ils s'emparèrent de la souveraineté de cette ville, et, protégés par les Visconti, ils la conservèrent pendant quarante-trois ans. En 1357, leurs compatriotes secouèrent leur joug, et les chassèrent de Pavie. Ils y rentrèrent deux ans après, et y vécurent en simples particuliers. Mais Jean Galéas, duc de Milan, étant mort vers 1402, les Beccaria mirent tout en œuvre, pendant la minorité de ses enfans, pour se ressaisir de l'autorité dans Pavie. Ils échouèrent dans leur entreprise; et Philippe Marie, le plus jeune des princes Visconti, s'étant fait proclamer duc de Milan en 1412, jura aux Beccaria une haine implacable, et fit périr Castellino et Lancelot, tous deux membres de cette famille. Ce coup anéantit pour toujours le pouvoir et les espérances des Beccaria.

BECCARIA (Jean-Baptiste), de la congrégation des clercs réguliers des Écoles-Pies, né à Mondovi, le 3 octobre 1716, mourut à Turin le 27 mai 1781. Il professa d'abord à Palerme, puis à Rome, la philosophie et les mathématiques, et parvint, par ses expériences et ses découvertes à jeter un grand jour sur la science naturelle, et surtout sur celle de l'électricité. Il fut ensuite appelé à Turin, en 1748, pour y être professeur de physique expérimentale. Devenu l'instituteur des princes Benoît, duc de Chablais, et Victor-Amédée de Carignan, le séjour de la cour, ni l'attrait des plaisirs ne le détournèrent point de l'étude. Comblé d'honneurs et de bienfaits, il n'épargnait rien pour augmenter sa bibliothèque, et se procurer les instrumens nécessaires à son genre de travail. Il est auteur de plusieurs *Dissertations sur l'électricité;* la première est intitulée: *Dell' Elettricismo naturale ed artifiziale*. Il y mit dans un grand jour la théorie de Franklin. On a encore de lui *Gradus Taurinensis*, Turin, 1774, in-4°. Il publia dans cet ouvrage le résultat de la mesure d'un degré du méridien en Piémont; *Lettere d'un Italiano ad un Parigino*, Florence. Cette lettre est une réponse anonyme à Cassini, au sujet de l'ouvrage précédent. *Experimenta atque observationes quibus electricitas vindex latè constituitur atque explicatur* 1769, Turin, in-4°. *Dell' elettricismo artificiale*, in-4°. C'est un cours complet de la science électrique. Franklin en a fait faire une traduction anglaise, qui parut à Londres. Nous citerons encore l'ouvrage suivant: *Dell' elettricità terrestre atmosferica a cielo sereno*, 1775. Le P. Beccaria était aussi recommandable par ses vertus que par ses connaissances.

BECCARIA (César Bonesana, marquis de), né à Milan en 1735, mourut d'une attaque d'apoplexie dans la même ville au mois de

novembre 1793. Dans son premier écrit, qui parut à Lucques en 1762, il démontrait les abus, et proposait une réforme du système monétaire de l'état de Milan. Peu de temps après, quelques hommes de lettres milanais, parmi lesquels on distinguait Pierre et Alexandre Verri, conçurent en commun le projet et le plan d'un ouvrage périodique où seraient traités d'une manière à la fois instructive et piquante les divers sujets de philosophie, de morale et de politique, qui, à cette époque, pouvaient contribuer à éclairer l'opinion publique. Cet ouvrage parut en effet dans le cours des années 1764 et 1765, sous le titre de *Café*, et forme une collection de 2 vol. in-4°, dont presque tous les articles les plus originaux et les plus intéressans appartiennent à Beccaria. Ce fut aussi en 1764 qu'il composa et publia le *Traité* si célèbre *des Délits et des Peines*, qui imprima à Beccaria le sceau de l'immortalité, réservé aux amis et aux défenseurs de l'humanité. Attaqué en France et en Italie par quelques hommes qui ne manquèrent pas d'appeler la calomnie au secours de leur logique, l'auteur se défendit avec modération, avec dignité, et quelquefois même avec un talent supérieur. Tout ce qu'il y avait en Europe d'hommes distingués par des talens et des connaissances étendues, applaudit à un travail, où, pour la première fois, l'ensemble des principes de la législation criminelle était exposé avec méthode, précision et clarté. Quelques gouvernemens adoptèrent plusieurs des réformes proposées par Beccaria, qui vit sanctionner par l'expérience le résultat de ses méditations. Les éditions de ce livre se multiplièrent rapidement. Il fut traduit en français (1766) par l'abbé Morellet, qui le rédigea dans un ordre tel que ses changemens furent adoptés par l'auteur lui-même. En 1768, le gouvernement autrichien créa pour lui une chaire d'économie publique à Milan. Les leçons qu'il composa pour remplir les devoirs de cette place, n'ont été imprimées qu'en 1804, en 2 vol. in-8°, sous le titre d'*Élémens d'économie publique*, et font partie de l'intéressante collection des Économistes italiens, publiée à Milan. Il donna, en 1770, la première partie de ses *Recherches sur la nature du style*, in-8°, Milan; traduites en français par Morellet, 1772, in-12. Didot l'aîné publia une édition italienne, in-8°, du *Traité des Délits et des Peines*, en 1780. Il en publia une autre, l'année suivante, in-4°; une note, imprimée à la fin de ce volume, porte qu'il n'y a eu que 14 exemplaires de cette édition in-4°. La traduction française de cet ouvrage par l'abbé Morellet, a été réimprimée avec des notes de Diderot, et une *Théorie des lois pénales* de Jer. Bentham, Paris, 1797, in-8°. Une autre traduction (par Chaillou de Lisy) a paru en 1773, Paris, in-12.

BECCUTI (François), poète italien et docteur en droit, surnommé *il Coppetta*, naquit à Pérouse en 1509, et mourut en 1553 à 44 ans. Il s'adonna à l'étude des lois, et professa long-temps le droit avec succès dans sa patrie; mais ce qui le fit plus particulièrement connaître, c'est son talent *pour la poésie burlesque*. Ses *rimes* furent imprimées pour la première

fois en 1580, in-8°. L'abbé Cavallucci a donné une belle édition des œuvres de Beccuti, Venise, 1751, in-4°. On peut trouver divers morceaux de poésies dans plusieurs Recueils de son temps.

BECELLI (Jules-César), littérateur et poète italien, né à Vérone en 1683, mort en 1750, entra d'abord dans la compagnie des Jésuites; puis il en sortit, et se consacra à l'éducation de la jeunesse. Il était membre des Académies de Modène, de Padoue et de Bologne, et il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont voici les plus remarquables : I. *Della novella poesia, cioè del vero genere e particolari bellezze della poesia italiana, lib.* 3, Vérone, 1732, in-4°. II. *Esame della Rettorica antica, ed uso della moderna*, Vérone, 1735, 1736 et 1739. III. *Se oggidì scrivendo si debba usare la lingua italiana del buon secolo, dialoghi* 5, Vérone, 1737, in-8°. IV. *Trattato nuovo della divisione degli ingegni e studj, secondo la vita attiva et contemplativa*, Vérone, 1738, in-4°. V. *De ratione puerilium studiorum, dialogi* 2, Vérone, 1741, in-8°. VI. *De Bibliothecâ instituendâ ac ordinandâ liber*, Vérone, 1747, in-4°. VII. *Il Gonnella, canti* 12; et plusieurs autres poëmes, parmi lesquels on remarque cinq comédies, et une tragédie intitulée : l'*Oreste vendicatore*, et publiée à Vérone en 1728. Becelli a composé une foule de poésies légères qui sont disséminées dans différens Recueils. En 1750, on publia à Vérone un Recueil de vers à sa louange; il est intitulé : *Rime e versi in morte di Giulo Cesare Becelli gentiluomo Veronese.*

BÉCERRA (Gaspard), célèbre sculpteur espagnol, né à Baeza en Andalousie, vers 1520, et mort à Madrid en 1570, alla à Rome et fut élève du célèbre Michel-Ange. Il acquit sous cet habile maître le goût le plus pur. Son chef-d'œuvre est la *Statue de Notre-Dame de Solidad*, faite par ordre de la reine Elisabeth, épouse de Philippe II, et dont on admire à Madrid la beauté. Bécerra peignait aussi avec succès à fresque.

BECH (Jean-Christophe), professeur de théologie, et recteur de l'université de Bâle, où il naquit le 1er mars 1711, a laissé : I. *Fasciculus quæstionum ex universali historiâ*, Bâle, 1740, in-4°. II. Deux volumes de *supplément* au Dictionnaire historique d'Iselin, 1742 et 1744. III. *Traductions* de l'Abrégé historique de Bâle, par Urstisius, Bâle, 1757, in-8°, en allemand, avec des notes. IV. La *Concordance de la Bible*, 1770, 2 vol. in-fol., en allemand. V. *Introduction à l'étude de l'Histoire helvétique*, ouvrage estimé. Il a été traduit par Sprend en allemand. VI. Divers *Traités* en latin, de théologie, de littérature et d'éloquence.

BÉCHADA (Grégoire), du château de Lastours en Limousin, composa un récit en vers de la *Conquête de la ville de Jérusalem*, dans les premières années du 12e siècle. Ce poëme, un des plus considérables de la littérature française à cette époque, et auquel l'auteur travailla douze ans, ne nous est pas parvenu. Geoffroi, abbé ou prieur du Vigeois, auteur contemporain, en parle avec quelques détails dans sa *Chronique*. (*Voyez* l'Abbé, Biblioth. nova manuscriptorum, t. 11, p. 296; Hist. litt. de Fr., par les bénéd.,

t. 10. p. 403 et 404; Héeren, sur l'infl. des Croisades, pag. 446 et suiv.)

BÉCHER (Jean-Joachim), né en 1628 à Spire, fut d'abord professeur de médecine, ensuite premier médecin de l'électeur de Mayence, puis de celui de Bavière. Il passa à Londres, où sa réputation l'avait précédé, et où la fureur de ses envieux l'avait obligé de chercher un asile : il y mourut en 1685. On a de lui beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivans : I. *Physica subterranea*, Francfort, 1669, in-8°, réimprimé à Leipsick, en 1703, et en 1739, in-8°. II. *Experimentum chimicum novum*, Francfort, 1671, in-8°. III. *Character pro notitiâ linguarum universali*, Francfort, 1661, in-8°, ouvrage rare, dont on a tiré peu d'exemplaires. Il prétendait y établir une langue universelle, par le moyen de laquelle toutes les nations s'entendraient facilement. L'auteur travailla pendant un an à ce petit traité, parce qu'il avait entendu dire à un prince qu'il donnerait bien 3,000 écus à celui qui découvrirait une langue universelle; il dédia et présenta son ouvrage à ce prince, qui se contenta de lui donner à dîner et de lui faire compliment sur sa découverte. L'auteur en fut si irrité qu'il déclara hautement, dans sa *Méthodus didactica*, qu'il ne travaillerait plus pour quelque prince que ce fût avant d'avoir des assurances certaines qu'ils acquitteraient leur parole. IV. *Institutiones chimicæ, seu manuductio ad philosophiam hermeticam*, Mayence, 1662, in-8°. V. *Institutiones chimicæ prodromæ*, Francfort, 1664, et Amsterdam, 1665, in-12. VI. *Experimentum novum ac curiosum de minerâ arenariâ perpetuâ*, Francfort, 1680, in-8°. VII. *Epistolæ chimicæ*, Amsterdam et Hambourg, 1673, in-8°. VIII. *Metallurgia*, Francfort, 1661, in-8°. IX. *Parnassus medicinalis*, Ulm, 1663, in-fol. X. *Aphorismi ex institutionibus Sennerti magna diligentiâ collecti*, Francfort, 1663, in-12, et beaucoup d'autres opuscules. Becher passait pour un très-habile machiniste et un bon chimiste. C'était un homme d'un caractère vif, ardent et entêté. Ce qui le rend digne du souvenir de la postérité, c'est l'influence de ses écrits sur la révolution qui, de nos jours, s'est opérée dans la chimie. Il fut le premier qui appliqua cette dernière science dans toute son étendue à la philosophie, et qui montra de quel usage elle pouvait être pour expliquer la structure, le tissu et les rapports mutuels des corps. Il prétendait avoir trouvé une espèce de mouvement perpétuel. On lui dut en effet quelques inventions utiles, et il travailla à perfectionner l'imprimerie.

BECHET (Antoine), de Clermont en Auvergne, auteur de quelques médiocres ouvrages. Les plus connus sont : I. *L'Histoire du ministère du cardinal Martinusius*, publiée à Paris, in-12, 1715, plus curieuse qu'exacte. II. La *Traduction des lettres du baron de Busbec*. Il mourut chanoine d'Uzès, en 1722, à 73 ans.

BECHICHEMO (Marin), né à Scutari en 1468, mort à Padoue le 23 septembre 1526, professa les belles-lettres dans les principales villes d'Italie, et publia plusieurs *Discours* et de bonnes *Observations* sur les héroïdes d'Ovide. On a de lui un ouvrage

intitulé : *Prælectiones in Plinium (cum Epistolâ nuncupatoriâ, Brixiæ, anno* 1503 *conscriptâ)*, in-fol. Panzer parle d'une édition de Paris, 1519, in-fol., qui renferme outre cet ouvrage plusieurs autres écrits relatifs à Pline.

BECIUS (Jean), ministre protestant, né en Hollande en 1622, s'attira bien des disgraces par la hardiesse et la bizarrerie de ses opinions religieuses. Il fut chassé de Middelbourg comme socinien, et en 1686, Oldembourg publia contre lui un ouvrage intitulé : *La vérité prouvée contre le mensonge*. Becius est auteur des ouvrages suivans : I. *Apologia modesta et christiana*, 1668, in-4°. II. *Probatio spiritûs autoris Arii redivivi*, 1669, in-4°. III. *Institutio christiana*, Amsterdam, 1678, in-8°.

BECK (Dominique), religieux allemand de l'ordre de Saint Benoit, né en 1732, près d'Ulm, mort en 1791, cultiva avec beaucoup de succès les sciences mathématiques et naturelles, et les enseigna pendant long-temps à Salzbourg; ses connaissances étendues lui avaient fait ouvrir les portes d'un grand nombre d'académies et de sociétés savantes. Il eut une grande part à l'embellissement du Musée physico-mathématique de Salzbourg, dont il était inspecteur. Voici la liste de ses écrits : I. *Dilucidatio doctrinæ de æquationibus*, Salzbourg, 1768, in-8°. II. *Prælectiones mathematicæ*, ibid., 1768 et 1770. III. *Theoria sinuum tangentium, et resolutiones triangulorum*, ibid., 1771. IV. *Institutiones physicæ*, ibid., 1776 et 1779. V. *Institutiones mathematicæ*, ibid., 1781. VI. *Essai abrégé d'une théorie de l'électricité*, Salzbourg, 1787, in-8°. VII. *Ephemerides physico-astronomicæ*, ibid., in-4°.

BECK (Jean-Josse), professeur en droit, né à Nuremberg, en 1684, mort dans la même ville en 1744, a publié les ouvrages suivans : I. *Tractatus de jure limitum*, 1739, in-4°, 3ᵉ édit. II. *Tractatus de jure detractionis, emigrationis et laudemii*, nouv. édit., 1749, in-4°.

BECK (Jean, baron de), lieutenant-général du roi d'Espagne et gouverneur du duché de Luxembourg, se distingua dans la bataille de Thionville, où Piccolomini battit les Français en 1640. Après la prise de la ville d'Aire, il se trouva aux combats de Honnecourt et de Lens; il mourut d'une blessure qu'il ne laissa point cicatriser. De Beck s'éleva graduellement par son courage et sa prudence aux premiers emplois militaires; il avait été simple postillon dans sa jeunesse. Son épitaphe, qui se lit dans l'église des franciscains de Luxembourg, annonce que Walstein fit tout ce qui lui fut possible pour le faire entrer dans sa conspiration contre Ferdinand II, mais que rien ne fut capable d'ébranler sa fidélité.

BECK. *Voyez* Beek.

BECKER, famille de savans médecins d'Allemagne, qui ont vécu sur la fin du 16ᵉ siècle, et pendant le cours du 17ᵉ siècle.

BECKER (Daniel), professeur de médecine, né en 1594 à Dantzick, mort en 1655 dans la même ville, est auteur des ouvrages suivans: I. *Medicus microcosmicus seu spagyria microcosmi, tradens medicinam e corpore hominis, tum vivo, tum extincto, docti eruendum, scito*

præparandam et dextrè propinandam, Rostock, 1622, in-12; Leyde, 1633, in-4°; Londres, 1660, in-12. II. *Anatome infimi ventris duodecim disputationibus delineata*, Kœnisberg, 1634, in-4°. III. *Historia morbi academici Regiomontani*, Kœnigsberg, 1649, in-4°. IV. *Commentarius de theriacâ*, ibid., 1649, in-4°. V. *De unguento armario*, Nuremberg, 1662, in-4°. VI. *De cultrivoro Prussiaco, observatio et curatio singularis*, Kœnigsberg, 1636, in-4°; Leyde, 1640, in-8°.

BECKER (Daniel), fils du précédent, né à Kœnigsberg le 13 décembre 1627, premier médecin de l'électeur de Brandebourg, mourut dans sa patrie en 1670, à 43 ans. Il fut deux fois recteur de l'Université de Kœnigsberg, et sept fois doyen de la Faculté.

BECKER (Daniel-Christophe), fils du précédent, naquit à Kœnigsberg en 1658, et exerça aussi la médecine avec succès. Il était professeur en 1686, et il mourut quatre ans après. On n'a de lui qu'une thèse de *Vulnere capitis*. Il y a eu deux autres Becker : Nicolas-Guillaume, qui a publié quelques observations dans les *Mémoires des Curieux de la nature*; Jean Conrad, médecin d'Alsfeld, qui s'est fait connaître par les deux Traités suivans : I. *De paidoctoniâ inculpatâ ad servandam puerperam*, Jena, 1629, in-8°. II. *Paradoxum medico-legale de submersorum morte sine potâ aquâ*, Jena, 1704, in-8°, et 1720, in-4°.

BECKER (Philippe-Christophe), graveur en pierres fines, né à Coblentz vers 1675, obtint des lettres de noblesse de l'empereur Charles VI, et le titre de graveur des médailles impériales. Il alla en Russie pour y faire le sceau de Pierre-le-Grand, qui le fit manger à sa table. Becker excellait dans la gravure des armoiries; son plus grand mérite est la finesse d'exécution; le *Cachet* du duc de Liria est son chef-d'œuvre.

BECKER. *Voyez* Bekker.

BECKET (Thomas), prélat anglais, connu sous le nom de *Thomas de Cantorbéry*, naquit à Londres le 21 décembre 1117. Après avoir fait ses études à Oxford et à Paris, il retourna dans sa patrie, et s'y livra à tous les plaisirs d'une jeunesse dissipée; mais un danger qu'il courut à la chasse lui inspira d'autres sentimens. La jurisprudence des affaires civiles, auxquelles il s'appliqua avec assiduité, lui fit un nom célèbre. Thibaud, archevêque de Cantorbéry, lui donna l'archidiaconat de son église, et lui obtint la dignité de chancelier d'Angleterre sous le roi Henri II, qui l'éleva en 1162, après beaucoup de résistance de sa part, sur le siége de Cantorbéry. Thomas ne vécut pas long-temps en paix avec son Souverain, comme il le lui avait prédit. Les Anglais prétendent que les premières brouilleries vinrent d'un prêtre qui commit un meurtre, et que l'archevêque ne punit pas assez rigoureusement; mais elles durent leur naissance à son zèle pour les priviléges de son Eglise. Ce zèle, qui paraissait trop ardent au roi et à ses principaux sujets, lui suscita des ennemis. On l'accusa devant les pairs d'avoir malversé pendant qu'il occupait la charge de chancelier, dont il venait de se démettre : il refusa de répondre à ces imputations injustes, sous prétexte qu'il était archevêque. Condamné à la prison

par les pairs ecclésiastiques et séculiers». Il se retira à l'abbaye de Pontigni, et ensuite auprès de Louis-le-Jeune, roi de France. Il excommunia la plupart des seigneurs qui composaient le conseil de Henri. Il lui écrivit : « Je vous dois, à la vérité, révérence comme à mon roi, mais je vous dois châtiment comme à mon fils spirituel. » Louis-le-Jeune, qui avait d'abord favorisé Thomas, ayant conclu un traité avec Henri II, tâcha de ménager un accommodement entre le roi d'Angleterre et le prélat. Henri acceptait les propositions, avec la clause, sauf l'autorité royale; et Thomas, sauf l'honneur de Dieu et les libertés de l'Église. Cette dernière restriction rompit les mesures. Le monarque anglais dit un jour, en présence de Louis : « Il y a eu plusieurs rois d'Angleterre; il y a eu plusieurs archevêques de Cantorbéry. Que Becket m'accorde la soumission que le plus grand de ses prédécesseurs a pratiquée envers le moindre des miens, je n'en demande pas davantage. » Enfin cette grande querelle fut terminée par un compromis très-favorable à l'archevêque de Cantorbéry. On ne l'obligea point de renoncer à ses prétentions; on convint de laisser dans l'oubli des questions qu'on n'aurait jamais dû agiter. Saint Thomas revint en Angleterre l'an 1170, et la guerre ne tarda pas d'être rallumée. Il excommunia quelques ecclésiastiques, des évêques, des chanoines, des curés, qui s'étaient déclarés contre lui, et en particulier l'archevêque d'Yorck, pour avoir sacré en son absence le fils aîné de Henri, associé à la couronne. On se plaignit au roi, qui ne put rien gagner sur l'archevêque, parce qu'il croyait soutenir la cause de Dieu. Henri II était alors en Normandie, dans son château de Bures, près de Caen. Fatigué par ces différends, et personnellement irrité contre Thomas, il s'écria dans un excès de colère : « Est-il possible qu'aucun de ceux que j'ai comblés de bienfaits ne me venge d'un prêtre qui trouble mon royaume? » Aussitôt quatre de ses gentilshommes passent la mer, et vont assommer le prélat à coups de massue au pied de l'autel, le 29 décembre 1170. Les moines qui se trouvaient dans l'église, avaient voulu en barrer les portes, pour en fermer l'entrée aux assassins. « Je vous le défends, dit le prélat; je ne veux faire aucune résistance, et je suis prêt à mourir. » Il se plaça sur les marches du chœur. « Où est l'archevêque, dit Réginald, l'un des assassins? — Le voici, dit Becket avec calme. — Sors d'ici et fuis, reprit Réginald. — Ni l'un, ni l'autre, répliqua le prélat. Vous voulez mon sang, versez-le; puisse-t-il servir à rendre à l'Église la liberté et la paix! Mais je vous défends, au nom de Dieu, de faire le moindre mal à mes religieux; » et il reçut le coup mortel. Sa piété, son zèle, ses vertus épiscopales le firent mettre au nombre des Saints, par *Alexandre III*, en 1173. Henri II, craignant les foudres de Rome, jura qu'il était innocent du meurtre de Saint Thomas. Il promit de ne point faire observer les nouvelles lois contraires aux immunités ecclésiastiques, de ne point empêcher l'appel au Saint-Siége, et d'exiger seulement des sûretés suffisantes de ceux qui sortiraient du royaume. Pour calmer entièrement le pape, il alla en 1174, nu-pieds, au tombeau

de Saint Thomas, honoré comme martyr, et se soumit à recevoir de la main d'un moine, une sévère flagellation. Enfin, il passa ce jour-là et la nuit entière à genoux sur la pierre et sans prendre aucune nourriture. On a abusé de l'exemple de Saint Thomas pour excuser les entreprises téméraires et les démarches inconsidérées de quelques prélats; on aurait dû faire attention que la gloire de Saint Thomas ne vient pas d'avoir soutenu quelques prétentions sur lesquelles il aurait dû se relâcher, mais d'avoir fait éclater dans tout le cours de sa vie la charité la plus ardente et la vertu la plus pure. La mémoire de ce prélat fut honorée dans les siècles suivans par les marques de dévotion les plus extraordinaires jusqu'au règne de Henri VIII qui, s'étant séparé de l'Église romaine, et voulant venger l'autorité royale qu'il avait outragée, fit sommer le Saint de comparaître devant sa cour de justice. Sur le défaut de comparution le saint évêque fut déclaré traître, rayé du calendrier, ses os brûlés et ses cendres jetées au vent. On a de lui: I. Divers *Traités* pleins des préjugés de son siècle. II. Des *Lettres*. III. Le cantique à la Vierge, si mal écrit et si mal rimé, sous le titre de *Gaude flore Virginali*. Dufossé a écrit sa Vie, in-8°. La relation de sa mort par un témoin oculaire se trouve dans le *Thesaurus* de Martenne..... *Voyez* l'Histoire de ses démêlés avec Henri II, par l'abbé Mignot, docteur de Sorbonne. La vie de Saint Thomas avait été écrite par Hubert, Guillaume de Cantorbéry, Alain et Jean de Salisbury. Le pape Grégoire VI fit faire une compilation de ces quatre auteurs, connue sous le nom de *Quadrilogus*, qui a été publiée à Bruxelles en 1682, par le Père Lupus (Wolf).

BECKETT (Guillaume), chirurgien anglais, membre de la Société royale de Londres, exerça sa profession dans cette capitale jusqu'au temps où il se retira à Abington, dans le comté de Barck, où il mourut en 1738. Il a donné trois *Dissertations sur l'antiquité de la Vérole;* il est en outre l'auteur des ouvrages suivans: I. *Chirurgical remarks*, etc., Londres, 1709. II. *Cure of Cancers*, Londres, 1712, in-8°. III. *Chirurgical observations*, Londres, 1740, in-8°. IV. *Collection of chirurgical tracts*, Londres, 1740, in-8°. On y trouve les ouvrages précédens, et quelques autres qui ne sont pas du même auteur.

BECKETT (Isaac), Anglais, a gravé, en manière noire, plusieurs *Sujets*, et des *Portraits* d'après Van-Dyck, Kneller et autres. Il vivait à la fin du siècle dernier.

BECKINGHAM (Charles). On a peu de renseignemens sur ce poète dramatique, né en 1699, fils d'un marchand de toiles de Londres, et mort en 1730, âgé de 32 ans, et qui s'est distingué par des talens qui devaient donner de grandes espérances. Il n'avait pas atteint sa 20° année, et on avait déjà représenté sur le théâtre de Londres deux de ses tragédies, *Henri IV, roi de France*, et *Scipion l'Africain*. Il a laissé quelques autres *Ouvrages de poésie*.

BECKINGTON (Thomas), né à Beckington dans le Sommersetshire, fut le premier de cette province qui se distingua dans les

lettres, au 15e siècle. Membre du collége neuf d'Oxford, il en fut dans la suite le bienfaiteur, lorsqu'il eut été fait évêque de Bath. Il mourut à Wels en 1464 ou 1465. Il est auteur d'un volume de Sermons et d'un Ouvrage latin fort recherché dans son temps et entièrement oublié aujourd'hui, touchant *le droit des rois d'Angleterre sur la France*, ouvrage qui lui avait procuré la faveur du roi Henri VI. On voit à la bibliothèque Cottonienne ces deux ouvrages qui sont restés manuscrits.

BECKMANN (Jean), professeur d'histoire naturelle à l'université de Gœttingue, où il demeura pendant près de quarante-cinq ans, était né à Hoye en Hanovre, en 1739. Il se consacra tout entier à l'étude des sciences physiques, et notamment à l'application usuelle de ces sciences à l'économie générale. Il était membre de presque toutes les sociétés savantes du Nord, et mourut en 1811. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : I. *De Historiâ naturali Veterum libellus primus*, Gœttingue, 1766, in-8°. II. *Élémens d'économie rurale, à l'usage des Allemands*, ibid., 1769, 1re édition; 1790, 4e édition. III. *Bibliothèque physico-économique*, in-8°, de 1770-1799, 2 vol. IV. *Les Almanachs de Lauenbourg*, depuis 1771. V. *Introduction à la technologie, ou à la connaissance des arts et métiers*, Gœttingue, 1777, in-8°; 3e édition en 1785, in-8°. VI. *Opuscules relatifs à l'économie publique et domestique, à la technologie, à la police et à l'administration*, 12 vol. ibid., 1779—1790. VII. *Fragmens d'une Histoire des découvertes dans les arts et métiers*, 1780-1805. VIII. *Collection de lois et de réglemens concernant la police et l'administration*, 10 vol., Francfort-sur-le-Mein, 1783-92, grand in-4°. IX. *Introduction à la science du commerce*, Leipsick, 1789, in-8°. X. *Préparation à la connaissance des produits de l'industrie*, ibid., 1793—1800, 2 vol. in-12. Si l'on veut avoir de plus grands détails sur les ouvrages de Beckmann, on peut consulter *l'Histoire de l'Université de Gœttingue* par Putter, tom. 2, et *l'Allemagne savante* de Meusel. Les écrits de Beckmann dont nous avons donné les titres en français, sont en langue allemande.

BECMANN (Jean-Christophe), né à Zerbst en 1641, mort en 1717, a écrit avec succès sur l'histoire et la géographie. Ses principaux ouvrages sont : I. *Historia urbis terrarum geographiæ et civilis*, 1673. II. *Historia Anhaltina*, Zerbst, 1710, in-fol. III. *Accessiones hist. Anhalt*, 1709 à 1716, ibid.; ibid., 3 vol. in-fol., 1716.

BECMANN (Gustave-Bernard et Othon-David-Henri), jurisconsultes, nés à Dewitz, l'un en 1720, l'autre en 1722, furent unis toute leur vie par une rare conformité d'opinion et de goûts. Ils moururent à Gœttingue, le premier en 1783, le second l'année suivante. Leurs écrits, qu'ils composaient en commun, ont été publiés après leur mort, par Othon, sous ce titre : *Becmannorum fratrum consultationum et decisionum juris, tom. 1 et 2*, Gœttingue, 1783—84, in-4°.

BECOLD. *Voy.* Jean de Leyde.

BECQUET (Antoine), célestin, né à Paris en 1654, bibliothécaire de la maison de Paris, mort en

1730, à 76 ans, publia l'*Histoire de la congrégation des Célestins de France*, avec *les Éloges historiques des hommes illustres de son Ordre*, en latin, in-4°, Paris, 1719. Il a aussi publié : *Supplément et remarques critiques sur le vingt-troisième chapitre du sixième tome de l'Histoire des ordres monastiques* (du P. Hélyot), *où il est traité des Célestins*, Paris, 1726, in-4°.

BÉCRI-MUSTAPHA, favori du sultan Amurat IV, fut redevable de son élévation et de sa fortune au vice de l'ivrognerie, auquel il était si enclin, que la populace de Constantinople, dont il était le bouffon journalier, ne l'appelait pas autrement que *Mustapha-l'ivrogne*. Un jour, Amurat, caché sous un déguisement, se promenait sans suite dans les rues de Constantinople, pour voir de ses propres yeux, comment la police était observée dans sa capitale, lorsqu'il aperçut un homme qui se roulait dans la fange, et servait de divertissement à une foule innombrable. Au même instant, cet homme, qui était Bécri-Mustapha, se léve, et, venant droit à Amurat, lui ordonne de se déranger : celui-ci lui répond qu'il est le sultan ; — Et moi, réplique aussitôt Bécri-Mustapha, je suis Mustapha-l'ivrogne ; si tu veux me vendre Constantinople, je serai à mon tour Amurat le sultan, et tu sera Bécri-Mustapha. — Et avec quoi me pairas-tu cette ville, lui répond Amurat ? — Que cela ne t'embarrasse pas, reprit l'ivrogne : je ferai plus, je t'achèterai toi-même, car tu n'es que le fils d'une esclave. Là-dessus il se couche de nouveau et s'endort d'un profond sommeil. Le sultan le fait aussitôt porter dans son palais. Mais le dormeur s'étant éveillé, fut d'abord extasié de sa métamorphose ; et quand on lui eut raconté son aventure, il en fut fort effrayé. Il se remet cependant, se fait apporter un pot de vin, le cache sous sa robe, et paraît en cet état devant Amurat courroucé, qui lui demande où sont les trésors avec lesquels il doit payer Constantinople : alors Bécri-Mustapha, montrant son pot au sultan : Voilà, dit-il, voilà le trésor qui pouvait acheter hier tous les états de ta hautesse ; laisse-moi te faire connaître ce trésor sans pareil. Cette reponse désarma le sultan : il but un coup, puis deux, et prit dès-lors un goût décidé pour le vin. Dès ce moment Bécri fut son ami inséparable. Ce qui doit paraître encore plus étonnant, c'est que Bécri-Mustapha devint un de ses plus sages conseillers privés, et l'un de ses plus braves guerriers. Après sa mort, il fut pleuré par Amurat, qui porta son deuil, et le fit enterrer, avec pompe, entre deux tonneaux dans une taverne.

BECTAS, aga des janissaires, fut le principal instrument dont se servit la sultane Kiasem, l'an de l'hégire 1059 (1649 de J.-C.), dans la conspiration qu'elle avait tramée contre Mahomet IV, sultan, âgé seulement de 7 ans, et auquel elle voulait qu'on substituât Soliman son frère. Il ne s'agissait de rien moins que de déposer Mahomet, et même de le faire périr. Bectas était chargé de l'exécution du complot ; en récompense de ses services, il devait être élevé au rang de visir. Les conjurés se rassemblèrent pendant la nuit dans l'Arta-djiami. Bectas força le grand visir Sinus de comparaître devant cette réunion. Celui-ci, dissimu-

lant adroitement, y jura sur son cimeterre, qu'il était prêt à proclamer sultan le jeune Soliman; mais, sitôt qu'il fut sorti de la mosquée, il fit prendre les armes à toute la maison militaire du sultan, aux spahis, et à toutes les troupes qui se trouvaient alors dans la ville. La sultane Kiasem fut condamnée à mort et exécutée, et tout cela avant que le jour parût. Dès le matin, Bectas voyant qu'il était découvert, et que le grand-visir l'avait trompé, engagea les conjurés à faire un dernier effort; mais ceux-ci l'abandonnèrent, effrayés du danger qu'ils couraient tous. Bectas voulut s'enfuir; mais il fut arrêté et mis à mort.

BECTOZ (Claudine de), fille d'un gentilhomme du Dauphiné, née dans le voisinage de Grenoble, vers 1480, fut abbesse de S.-Honorat en Provence, et fit de grands progrès dans la langue latine et les sciences, sous Denys Faucher, moine de Lérins, et aumônier de son monastère. François Ier était si charmé des *Lettres* de cette abbesse, qu'il les portait, dit-on, sur lui, et les montrait aux dames de sa cour comme des modèles, dans un voyage qu'il fit en Provence, avec la reine Marguerite de Navarre, pour converser avec cette savante. Elle mourut en 1547, après avoir publié plusieurs *Ouvrages*, français et latins, en vers et en prose. Deux écrivains italiens, Louis Domenichi et Augustin della Chiesa, en ont parlé avec éloge.

BÉDA (Noel), principal du collége de Montaign, et syndic de la faculté de théologie de Paris, naquit en Picardie, ou plutôt dans le diocèse d'Avranches, sur la fin du 15e siècle. Il publia une *Critique* virulente des paraphrases d'Érasme. Cet homme illustre voulut bien prendre la peine de la réfuter, et convainquit son censeur d'avoir avancé cent quatre-vingt-un mensonges, deux cent-dix calomnies, et quarante-sept blasphèmes. Le docteur, n'ayant rien de bon à répondre, fit des extraits des ouvrages d'Érasme, le dénonça à la faculté comme hérétique, et vint à bout de le faire censurer. Ce fut lui qui empêcha la Sorbonne d'opiner en faveur du divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, sur lequel la faculté fut consultée. « Comme Béda, dit le P. Berthier, ne pouvait réprimer ni sa plume ni sa langue, il avait osé prêcher contre le roi même, sous prétexte apparemment que la cour ne poursuivait pas les hérétiques avec autant de vigueur que cet esprit ardent et extrême l'aurait souhaité. Une hardiesse si intolérable lui attira, deux fois de suite, un arrêt de bannissement. Rappelé pour la troisième fois, et toujours incorrigible, il fut condamné par le parlement de Paris, en 1536, à faire amende honorable devant l'église de Notre-Dame, *« pour avoir parlé contre le roi et contre la vérité. »* Il fut ensuite exilé à l'abbaye du Mont-Saint-Michel, où il mourut le 8 janvier 1536, avec la réputation, dit le P. Berthier, du plus violent déclamateur et de l'adversaire le plus incommode. Béda a fait : I. Un *Traité de unicâ Magdalenâ*, Paris, 1519, in-4°, contre l'écrit de Le Févre d'Étaples, et celui de Josse Clicthone. II. *Douze Livres* contre le Commentaire du premier, et un contre les *Paraphrases d'Érasme*, 1526, in-fol. III. *Apologia pro filiabus et nepotibus Annæ contrà Fabrum*, 1520,

in-4°. IV. *Apologia contrà clandestinos Lutheranos*, 1529. V. *Des dialogues contre l'apologie d'Origène* du docteur Merlin, et plusieurs autres ouvrages, qui sont tous marqués au coin de la barbarie et de l'aigreur. Son latin n'est ni pur ni correct.

BÉDAS et DAHIPPUS, fils de Lysippus, étaient habiles sculpteurs. Pline cite du premier la *Statue d'un homme qui est en adoration*, et du second, une *Statue représentant un homme sortant du bain et s'essuyant le corps*. Pausanias fait aussi mention de deux *Statues* de cet artiste, dont l'une représente *Callon d'Élis, vainqueur à la lutte;* et l'autre, *Nicandre remportant le prix à la course*. Vitruve rapporte que ces artistes avaient du talent, mais qu'ils étaient peu favorisés de la fortune.

BEDDEVOLE (Dominique), médecin de Guillaume III en 1692, mourut pendant la campagne de Flandre de cette même année. Il était surtout distingué par ses connaissances anatomiques, et on lui réservait une chaire d'anatomie à Leyde. On a de lui : I. Des *Essais d'anatomie*, Leyde, 1684, in-12, dont il fit une traduction publiée à Parme en 1687. II. *Disputatio inauguratis de epilepsiâ*, Bâle, 1681, in-4°. III. *Dissertatio de hominis generatione in ovo*, in-4°.

BEDDEVOLE (Jean), avocat, né à Genève en 1697, homme d'esprit turbulent, mais d'une humeur inquiète, et qui a fait le tourment de sa vie, qu'il finit misérablement dans un petit village, près de Genève, après l'avoir traînée dans les intrigues à Rome et à Paris, a publié la traduction française de l'*Histoire de Naples*, par Giannone, à La Haye, 1742, 4 vol. in-4°.

BEDDOES (Thomas), chimiste et médecin anglais, né en 1754, à Shifnal dans le Shropshire, mourut en 1808 à Bristol. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il s'était lié avec Lavoisier, et depuis il fut toujours en correspondance avec ce célèbre chimiste. Les ouvrages de Beddoes sont : I. *Essais sur les causes, les premiers signes et les préservatifs de la consomption*, 1799, in-8°; ouvrage destiné aux pères de famille et aux instituteurs. II. *Hygeia*, ou *Essais de morale et de médecine sur les causes qui influent sur l'état des personnes de la classe moyenne, et de la classe des riches*, Bristol, 1802, 3 vol. in-8°. III. *Lettre à sir Joseph Banks sur les abus et les imperfections de la médecine*, 1803, IV. *Deux cas d'Hydrophobie*, insérés dans le *Medical and physical Journal* de sept. 1808. V. *Avis aux personnes de tout état sur leur santé et celle de leurs enfans*. VI. *Manuel de santé*. VII. *Recherches sur la fièvre*. VIII. *Histoire d'Isaac Jenkins*. IX. *Vie de Jean Brown*. Beddoes a aussi composé un écrit politique intitulé : *Essais sur les talens de M. Pitt, comme homme d'état*, 1796.

BÈDE, dit *le Vénérable*, naquit en 672 à Weremouth, dans le diocèse de Durham, près d'un monastère dans lequel il fut élevé dès l'âge de sept ans. Il s'adonna aux sciences et aux belles-lettres. Il apprit le grec, la versification latine, l'arithmétique, etc. Il fut ordonné prêtre à l'âge de trente ans, et ce fut depuis qu'il s'appliqua à écri-

re, principalement sur l'Écriture Sainte. Il mourut en 735, âgé de 63 ans. Son corps fut emporté de l'abbaye de Saint-Paul à Jarow, où il avait fini sa carrière, dans l'église de Durham. Cette translation se fit dans le 11e siècle. Il y resta avec honneur jusqu'au règne d'Élisabeth, que le doyen du chapitre, nommé Wittingham le fit déterrer avec une fureur fanatique, blâmée des protestans eux-mêmes. Son nom se lit pourtant dans le nouveau calendrier de la liturgie réformée. On a imprimé ses ouvrages à Paris, en 1544, en 3 volumes in-fol. Ils ont été réimprimés dans la même ville, en 1554, en 8 vol.; à Bâle, en 1563, et à Cologne, 1612, et en 1688 en 8 vol. in-fol., qui se relient ordinairement en quatre. Le plus connu est l'*Histoire ecclésiastique des Anglais*, depuis l'entrée de Jules-César dans la Grande-Bretagne, jusqu'à l'an 731, imprimé séparément à Cambridge, 1722, in-fol. Elle manque de critique et d'exactitude; on ne peut guère la consulter pour ce qui s'est passé sous ses yeux. Ses autres ouvrages sont des *Commentaires sur l'Écriture Sainte*, qui le plus souvent ne sont que des passages des Pères, et principalement de Saint Augustin, dont Bède a fait un corps de notes. Son livre *Des six Ages du monde*, excita contre lui la bile de quelques ignorans. Ils le chansonnèrent, le traitèrent d'hérétique, et lui reprochèrent, comme le plus grand crime, d'avoir osé avancer que Notre-Seigneur n'était pas venu au monde dans le sixième âge. Bède daigna faire son apologie, justifia son système chronologique, et eut la hardiesse de prouver, contre l'opinion générale qui bornait la durée du monde au sixième millénaire, que ce sentiment n'était pas fondé. Le style de Bède a de la clarté et du naturel, mais sans élégance et sans politesse.

BÉDÉ DE LA GORMANDIÈRE, (Jean), avocat au parlement de Paris, a publié : I. *De la Liberté de l'Église gallicane, avec un échantillon de l'Histoire des Templiers*, Saumur, 1646, in-8°. II. *Les Droits du Roi* contre le cardinal Bellarmin, Frankenthal, 1611. III. *La messe en français, exposée par*, etc. Genève, société Caldorienne, 1610, in-8°. IV. *La Pasque de Charenton et la cause apostolique avec la messe romaine*, Charenton, L. de Vendosme, 1639, in-8°. V. *Les droits de l'Église catholique et de ses prêtres*, Genève, 1613, in-8°. Ces divers ouvrages ne se lisent plus, et ne se trouvent guère.

BEDELL (Guillaume), célèbre théologien et évêque distingué, né en 1570, à Black-Notley, au comté d'Essex, et élève du collége Emmanuel à Cambridge, où il fut boursier (agrégé). Il fut quelque temps ministre de Saint-Edmund's Bury. En 1604 il alla à Venise en qualité de chapelain. Là il se lia avec Frà-Paolo, qui lui fit présent de son manuscrit de l'*Histoire du concile de Trente*. Il ne fut pas moins intime ami d'Antoine de Dominis, archevêque de Spalato, et eut part à son ouvrage de la *République ecclésiastique*. En 1627, Bedell fut nommé prevôt du collége de la Trinité à Dublin, et deux ans après, évêque des deux siéges réunis, de Kilmore et d'Ardagh, dont il résigna ce dernier. Cet évêque est connu par différens ouvrages, surtout

par un recueil in-4°, intitulé : *Copies de quelques lettres entre Jacques Wadesworth, et Guillaume Bedell*, Londres, 1624, qui sont bien écrites ; par une *Historia interdicti Veneti*, traduite de l'italien, Cambridge, 1626 ; par un *Sermon*, Londres, 1659, dans lequel l'auteur se propose de prouver que l'Église romaine est la Babylone désignée dans son texte ; par un *Traité de l'inquisition* ; enfin par une *Traduction de la Bible*, en langue irlandaise, qu'il fit faire et qui parut en 1685, in-4°, pour l'ancien Testament, et en 1690, in-8°, pour toute la Bible. Bedell jouissait d'une telle considération en Irlande, que, dans le temps de la rebellion en 1641, non-seulement il fut épargné, mais il eut encore le pouvoir de protéger des protestans qui étaient dans sa maison. Enfin il reçut ordre de les livrer, et sur son refus il fut arrêté avec sa famille, et détenu au château de Cloughboughter. Il y resta quelque temps, et se retira ensuite chez un ministre protestant : il y mourut le 7 février 1642.

BEDENO. *Voyez* BIDENE.

BEDENE (Vital), poète, natif de Pézénas, au commencement du 17e siècle. Il est auteur du *Secret de ne payer jamais, tiré du trésorier de l'épargne, par le chevalier de l'Industrie*, in-12, 1610, sans nom de ville ni d'imprimeur. « Cet ouvrage, dit de La Vallière, dans son *Histoire du Théâtre français*, est une espèce de farce à douze personnages. Ce sont différens créanciers qui viennent successivement demander de l'argent à un grand seigneur, et qu'un valet habile éconduit toujours, ou sous de mauvais prétextes, ou par menaces, ou à coups de bâton. » Les vers en sont assez bien faits, mais elle est écrite avec plus de grossièreté que de gaîté.

BEDERIC (Henri), religieux de l'ordre de Saint-Augustin, au 14e siècle. On le nommait communément Bury, parce qu'il était né à Saint-Edmund's Bury. Il fit ses études à Paris, et y fut reçu docteur de Sorbonne. À son retour en Angleterre il se fit admirer par son éloquence et son savoir. Bédéric a prêché avec succès. Ce pieux ecclésiastique vivait en 1380. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres : I. *Leçons sur le maître des sentences, Pierre Lombard*, en quatre livres. II. *Questions théologiques.* III. *Cours de Sermons pour toute l'année.* IV. *Sermons sur la Sainte Vierge.*

BEDÉSIO (Fabrice), ecclésiastique romain, eut le talent particulier de sculpter si parfaitement *Les lettres onciales*, c'est-à-dire, celles dont on se servait à Rome sous les premiers empereurs, que les papes Paul V, Grégoire XV, et Urbain VIII n'employèrent que lui pour les inscriptions qu'ils placèrent sur tous les édifices publics élevés pendant leur pontificat.

BEDFORT ou BETHFORT (Jehan Plantagenet, duc de), troisième fils de Henri IV, roi d'Angleterre, commanda en 1422 l'armée des Anglais contre Charles VII. Il fut nommé régent de France la même année, pour son pupille, qu'il fit proclamer roi de France à Paris et à Londres. Il défit la flotte française près de Southampton, se rendit maître d'une partie de la France, entra dans Paris avec ses troupes, battit

le duc d'Alençon, et jeta l'épouvante dans tout le royaume. Il mourut à Rouen l'an 1435. Son corps fut déposé dans un mausolée placé près du grand autel de la cathédrale.

BEDFORT (FRANCIS RUSSEL, duc DE. *Voyez* RUSSEL.

BEDFORT (KILKIAN), théologien anglais, né à Londres en 1663, élève du collége de Saint-Jean à Cambridge, où il fut boursier (agrégé). Il obtint une cure au comté de Lincoln ; mais elle lui fut ôtée pour avoir refusé de prêter le serment. En 1714 il fut condamné à trois ans de prison et à une forte amende, pour un livre intitulé : *Le droit héréditaire à la couronne d'Angleterre assuré*, in-fol., dont l'auteur véritable était George Harbin. Bedfort a traduit une *Réponse à l'Histoire des oracles de Fontenelle*, et *la Vie du docteur Barwick*, du latin en anglais. Il est mort en 1724.

BEDFORT (THOMAS), fils du précédent, élève de l'école de Westminster, et ensuite du collége de Saint-Jean à Cambridge, prit les ordres parmi les prêtres qui refusaient le serment, et publia en 1732 un ouvrage intitulé : *Simeonis monachi Dunhelmensis libellus, de exordio et progressu Dunhelmensis ecclesiæ*, 1732, in-8°. Il a fait aussi un *Catéchisme historique*, 1742. Il est mort à Compton en 1773.

BEDIGIS (FRANÇOIS-NICOLAS), expert-vérificateur, membre de l'Académie d'écriture de Paris, né à Servon près de Reims, le 1[er] avril 1738, mort au commencement du 19[e] siècle, a publié : I. L'*Art d'écrire démontré par des principes approfondis et développés dans toute leur étendue*, Paris, 1769, in-fol. II. Les *Agrémens de l'écriture moderne*, ou *Exposition du goût actuel des Français sur l'art d'écrire*, ibid., 1770, in-fol.

BEDINELLI (FRANÇOIS DE PAULE), chirurgien, né à Fano au duché d'Urbin, exerça d'abord sa profession dans le lieu de sa naissance, et ensuite à Rimini, où il alla s'établir en 1750. Il a donné : I. *Epicrisis in errores quosdam vulgi ad veritatis amatores*, Pisauri, 1751, in-8°. Il a fait l'apologie des saignées qu'il avait pratiquées dans la gonorrhée virulente. II. *Nuperæ perfectæ androgynæ structuræ observatio*, Pisauri, 1755, in-8°.

BEDMAR (ALPHONSE DE LA CUEVA, marquis DE), cardinal, évêque d'Oviédo, né en 1572, d'une maison ancienne d'Espagne, ambassadeur de Philippe III auprès de la république de Venise, s'unit, dit-on, en 1618, avec le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, et avec D. Pédro de Tolède, gouverneur de Milan, pour anéantir l'état au sein duquel il était envoyé. La Cueva rassemble des étrangers dans la ville, et s'assure de leurs services à force d'argent. Les conjurés devaient mettre le feu à l'arsenal de la république, et se saisir des postes les plus importans. Des troupes du Milanais devaient arriver par la terre ferme, et des matelots gagnés, montrer le chemin à des barques chargées de soldats. Cette horrible conspiration fut découverte. On noya tout ce qu'on put trouver des conjurés. On respecta, dans l'auteur de ce complot, le caractère d'ambassadeur. Le sénat le fit partir secrètement, de peur qu'il ne fût mis en pièces par

la populace. Dans une discussion très-étendue sur cette conjuration, imprimée à la suite de la seconde édition de ses *Observations sur l'Italie*, Grosley a entrepris d'établir que cette conjuration n'était autre chose qu'un artifice des Vénitiens, dirigé par Frà-Paolo, pour se débarrasser du marquis de Bedmar, dont la présence les incommodait. Naudé et Capriara avaient déjà soutenu la même opinion. Mais plusieurs critiques, entre autres Mallet-du-Pan, soutiennent, qu'à l'exception de quelques circonstances inventées par des historiens romanciers, cette conspiration était très-réelle. Si la république de Venise, disent-ils, garda le secret sur la découverte du complot, c'est qu'il ne fut point consommé, que l'Espagne était infiniment redoutable, et qu'il fallait ou se taire, ou lui déclarer la guerre. *Voyez* l'*Histoire de la conjuration contre Venise*, par Saint-Réal. Forcé de quitter Venise, Bedmar passa en Flandre, y fit les fonctions de président du conseil, et y reçut le chapeau de cardinal. Sa sévérité lui ayant fait perdre son gouvernement, il se retira à Rome et eut ensuite l'évêché de Palestrine et de Malaca : il y mourut le 2 août 1655, regardé comme un des plus puissans génies, des plus dangereux esprits qu'ait produits l'Espagne. Sa sagacité était telle, que ses conjectures passaient presque pour des prophéties. A cette pénétration singulière, il joignait un talent rare pour manier les affaires les plus délicates; un instinct merveilleux pour se connaître en hommes; une humeur libre et complaisante, et d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyait la pénétrer; toutes les apparences d'une parfaite tranquillité d'esprit au milieu des agitations les plus cruelles. On lui attribue un Traité en italien, contre la liberté de la république de Venise, intitulé : *Squittinio della libertà Veneta*; Mirandole, 1612, in-4°, et traduit en français par Amelot de La Houssaie, Ratisbonne, 1677, in-12; mais d'autres le donnent, avec plus de raison, à Marc Velser. On prétend que les Vénitiens n'osèrent répondre à cet ouvrage. La bibliothèque de Lyon renferme un manuscrit de Bedmar en italien. C'est une relation faite à Philippe III, roi d'Espagne, sur l'ancien gouvernement, les revenus, les forces de terre et de mer, les tribunaux, les conseils, les rapports commerciaux et politiques de la république de Venise.

BEDOS DE CELLES (Dom François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, à l'abbaye de Saint-Denis, membre de l'Académie de Bordeaux et correspondant de celle des Sciences à Paris, naquit à Caux dans le diocèse de Béziers, fit profession en 1726, et mourut le 25 novembre 1779. On a de lui : I. Une *Gnomonique pratique*, ou *l'art de tracer les cadrans solaires*, 1760, in-8°; seconde édition, 1774, in-8°, fig., très-bon ouvrage. II. *L'Art du relieur et du doreur de livres*. III. *L'Art du facteur d'orgues*, 1766 et 1778, 4 vol. in-fol. avec beaucoup de gravures. Cet excellent ouvrage entre dans la *collection des arts et métiers*. Dom Bédos joignait à beaucoup de connaissances une candeur, une simplicité et une modestie qui en relevaient le prix.

BEDOUIN (frère Samson), re-

ligieux de l'abbaye de la Couture, près du Maus, où il mourut vers l'an 1563. La Croix du Maine nous apprend qu'il a écrit plusieurs *Tragédies*, *Comédies* et *Moralités*, et quelques *Coqs-à-l'Ane*, et autres semblables *Satires*, qu'il faisait jouer par des écoliers, dans les lieux publics de la ville et faubourgs du Mans, et qu'il a fait imprimer dans cette ville plusieurs *Cantiques* et *Noëls*, ainsi que des *Chansons*, entre autres la *Réplique* sur celles des Nuciens ou Nutois, qui autrement sont ceux de Nuz au bas pays du Maine. Cet auteur a aussi composé un *Catalogue des paroisses de la province du Maine;* et un petit livre intitulé : *Les ordonnances et statuts de M. de Laflac* et *du jeu de Trois*, au Mans.

BÉDOYÈRE (Marguerite-Hugues-Charles-Marie Huchet de la), fils d'un procureur-général au parlement de Bretagne, naquit à Rennes le 4 janvier 1709. Il se maria, contre le gré de son père, avec la belle Agathe Sticoti, actrice du théâtre italien. Son père irrité le déshérita, et fit casser son mariage. La Bédoyère plaida sa cause avec chaleur dans des mémoires très-intéressans, publiés en 1745, in-12. Il est auteur d'une comédie en trois actes et en vers, intitulé l'*Indolente*, qui fut jouée aux Italiens en 1745. Il mourut à Rennes en 1786. Sa femme, inconsolable de sa perte, ne lui survécut que de quinze jours. Par une singularité étonnante, ce même La Bédoyère, qui avait écrit avec tant de force contre l'abus de l'autorité paternelle, fit casser aussi le mariage de son fils, qui s'était engagé sans son consentement.

BEDR-AL-DJEMALY, natif d'Arménie, fut d'abord esclave, mais sa bravoure et ses talens le tirèrent bientôt de son obscurité. Il fut deux fois gouverneur de Damas, en 455 et 458 de l'hégire. Ce fut lui qui rétablit sur le trône le calife Abou-Tamin-Mostanser, et fit rentrer sous son obéissance l'Égypte révoltée. En récompense de ses services signalés, le calife le nomma gouverneur-général de cette province. Sous son administration, qui dura vingt ans, l'Égypte fut plus florissante que jamais. Il mourut, à l'âge de 80 ans, l'an 487 (1094). On lui reproche d'avoir souillé sa gloire par trop de cruautés.

BEDRASCHI. *Voyez* Jedrasa Apennini.

BÉEK (David), peintre, naquit à Delft, ou selon d'autres, à Arnheim, le 25 mai 1621; il devint un des meilleurs élèves de Van Dyck, et dans la suite un des plus heureux. Il gagna l'estime de Charles Ier, roi d'Angleterre, qui le choisit pour enseigner le dessin au prince de Galles et à ses frères. Après avoir vécu quelque temps à cette cour, il passa successivement à celles de France, de Danemarck et de Suède. La reine Christine se l'attacha et l'envoya dans toute l'Europe pour y peindre les portraits des Souverains et des personnes célèbres, ce qui lui procura de grandes richesses. Ce peintre portait un grand nombre de portraits de la reine, qu'il avait peints, et dont il fit présent à plusieurs princes. A son retour en Suède, on loua sa conduite; outre les lettres écrites à sa gloire par toutes les cours où il avait exercé son talent, il avait reçu neuf chaînes d'or et plusieurs autres présens honorables. Ce grand artiste, desirant de revoir sa patrie, saisit

l'occasion du voyage de Christine en France, pour demander un congé de quelques semaines; il ne retourna plus auprès de cette reine, malgré les instances qu'elle lui fit, et alla demeurer à La Haye, où il vécut peu de temps. Il mourut le 20 décembre 1656, âgé seulement de 35 ans; les auteurs hollandais soupçonnent qu'il fut empoisonné. Béek a peint le portrait dans le goût du grand Van Dyck, dont il a souvent approché; il avait une si grande facilité, que le roi Charles Ier lui dit : « Parbleu, Béek, je crois que vous peindriez à cheval et en courant la poste. » Ses portraits sont répandus dans toute l'Europe, et surtout dans les palais des Souverains.

BÉELDEMAKER (Jean), peintre, naquit à La Haye en 1636. Il peignit des chasses au cerf et au sanglier. Ses ouvrages eurent une grande vogue. Il fit quelques tableaux de cabinet; mais, plus occupé à orner les appartemens, le plus grand nombre de ses ouvrages ne put pas être transporté hors de son pays; sa facilité et un beau ton de couleur lui ont donné de la célébrité. Il a fait beaucoup d'élèves, parmi lesquels ont compte ses deux fils.

BÉELDEMAKER (Jean), peintre, né à La Haye en 1669, et élève de son père. Le fils, porté à un genre plus élevé, quitta les chasses et les animaux pour l'histoire : il entra dans l'école de Doudyns et alla à Rome avec le secours de ses talens. A son retour à La Haye, il fit plusieurs plafonds et d'autres ouvrages, et fut élu membre de la société des peintres; mais, pour vivre plus tranquillement, il se retira à la campagne, où il mourut dans un âge avancé.

On ignore l'époque de sa mort. On n'a aucun détail sur son frère, qui exerçait la même profession que lui.

BÉELZÉBUT. *Voyez* Myagre.

BEER BING (Isaïe) est auteur d'une *Traduction du Phédon* de Mendelshon, de l'allemand en hébreu, et d'une autre *Traduction* de l'hébreu en français; *d'une Élégie de Judas Lévi, sur les ruines de Sion*, et de différens morceaux de littérature qui parurent successivement dans les journaux du temps. Il mourut à Paris en 1805.

BEERINGS (Grégoire), peintre, né à Malines vers 1500, alla se perfectionner à Rome; il y acquit de la réputation. Préférant le plaisir à sa fortune, un jour qu'il était poursuivi par ses créanciers, et qu'il se trouvait sans argent, il fit un *grand tableau du Déluge*, où l'on ne voyait que l'arche, le ciel et l'eau. Et, comme on lui demandait pourquoi il n'y avait pas mis de figures comme les autres peintres, il répondit : « Qu'il avait peint le déluge lorsque tout était submergé, et que l'on verrait assez de cadavres lorsque les eaux seraient rentrées dans leur lit. » Cette plaisanterie lui procura beaucoup d'occupation, plusieurs personnes l'ayant chargé de faire *des copies de ce Déluge*. On ne connaît de cet artiste que des *ouvrages en détrempe*, qui se sentent de la grande école d'Italie, où il avait réformé sa première manière.

BEEVERELL (James), est auteur des *Délices de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, 8 vol. in-12, Leyde, 1707. Cette description, remplie de cartes et de figures, contient des détails historiques très-curieux.

BEFFA NEGRINI (Antonio), né en 1532, à Asola, forteresse dans l'état de Venise, mort en 1602, a laissé quelques ouvrages historiques, tels que : I. Les *Éloges de plusieurs hommes célèbres de la Maison de Castiglione*, Mantoue, 1606, in-12. Ils ont été publiés par César Campana, l'un des amis de l'auteur. II. *Histoire des comtes de Canosse et de Casoldi*. III. *Vie de la comtesse Mathilde*. IV. *Vies des évêques de Mantoue*. V. *Éloges des personnages remarquables de la Maison de Gonzague*. VI. Des *Poésies*, Venise, 1566, in-8°.

BEFFROY DE REIGNY, auteur d'un grand nombre de Vaudevilles, appelés *patriotiques*, à cause de l'époque où ils furent composés, et des allusions fréquentes qu'ils offraient, est plus connu sous le nom de Cousin-Jacques, que sous son véritable nom. Celui de ses vaudevilles de circonstance, qui a eu le plus de vogue, était intitulé : *Nicodème dans la lune*, et fut représenté sur le théâtre des Jeunes Artistes. Beffroy de Reigny était très-intimement lié avec le directeur Carnot. Il est mort à Paris en 1811.

BÉGA (Corneille), peintre, naquit à Harlem en 1600, d'un père sculpteur, nommé Bégyn. Brouillé avec lui, il fit un léger changement à son nom. Il fut élève de Van Ostade, et il a excellé dans sa manière. Il gravait aussi bien qu'il peignait, et on a réuni ses gravures à l'eau forte. Chénu, graveur français, a publié en 1751, l'estampe du *Curieux*, d'après un tableau de Béga. L'amour coûta la vie à ce peintre. Sa maîtresse ayant été attaquée de la peste, il ne la quitta pas, et périt victime de son attachement, le 27 août 1664. On voit le portrait de Béga dans le recueil d'Houbraken, tome 1er; c'est celui qui est coiffé d'un chapeau. Il y a au Musée un tableau de cet artiste, représentant l'*Intérieur d'un ménage rustique*. Il y en a eu deux autres qui n'y sont plus maintenant; c'étaient *une Assemblée de Buveurs*, et un *Chimiste dans son laboratoire*.

BÉGARELLI (Antoine), célèbre sculpteur, né à Modène vers 1498, mort en 1565, étonna Michel-Ange par la beauté de ses sculptures en terre cuite. « Si cette terre devenait marbre, s'écri-t-il, malheur aux statues antiques. » On dit que Bégarelli donna au Corrége, son ami, les dessins de la fameuse coupole de Parme. On admire de cet artiste un *Christ au tombeau*, qui se voit dans l'église de Sainte-Marguerite de Modène.

BÉGAT (Jean), avocat, né à Dijon en 1523, conseiller, et ensuite président au parlement de cette ville, y mourut en 1572, à 49 ans. On a de lui des *Remontrances à Charles IX sur l'édit de mars* 1563, qui accordait aux protestans le libre exercice de leur religion, Anvers, 1563 et 1564, in-8°; Toulouse, 1565, in-8°. Elles ont été traduites en plusieurs langues; des *Mémoires sur l'Histoire de Bourgogne*, fort inexacts, etc. Ils ont été imprimés au-devant de la *Coutume de Bourgogne*, Châlons-sur-Saône, 1665, in-4°. Il fit aussi un écrit intitulé : *Réponse pour les députés des trois États de Bourgogne, contre la calomnieuse accusation publiée sous le titre d'Apologie de l'édit du Roi, pour la pacification de son royaume, etc.* in-12; sans nom d'imprimeur et sans date. Étant la réfutation du

premier, il doit avoir paru en 1565.

BEGEIN (Abraham), premier peintre du roi de Prusse, né en Hollande l'an 1650. On conserve de lui, à La Haye, de fort beaux *Paysages*, et d'autres bonnes *Peintures*, faites pour les places royales.

BÉGER (Laurent), naquit en 1653, d'un tanneur d'Heidelberg, et fut bibliothécaire de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg. Il se fit estimer des savans de son pays par plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. *Thesaurus ex Thesauro Palatino selectus, seu Gemmæ*, Heidelberg, in-fol., 1685. II. *Spicilegium antiquitatis*, in-f°, 1692. III. *Thesaurus Brendenburgicus, sive Gemmæ, Numismata, etc.*, 3 vol. in-fol., Cologne, 1696 et 1701. IV. *Regum et Imperatorum romanorum Numismata, à Rubenio edita*, 1700, in-folio. V. *De Nummis Cretensium serpentiferis*, 1702, in-f°. VI. *Lucernæ sepulchrales*, Berlin, 1702, in-folio. VII. *Numismata Pontificum romanorum*, 1703, in-folio. VIII. *Bellum et Excidium Trojanum*, Berlin, 1699, in-4°. IX. *Numismata moduli maximi, vulgo Medaglioni, ex Cimeliarchio Ludovici XIV, Gallorum monarchiæ*, Villefranche, 1704, in-folio. X. *Meleagrides et Ætolia*, 1696, in-4°. XI. *Cranaë, insula Laconica*, 1696, in-4°. Il mourut à Berlin, en 1705, membre de l'Académie de cette ville. Béger avait fait un ouvrage pour autoriser la polygamie, à la prière de Charles-Louis, électeur Palatin, qui voulait épouser sa maîtresse, la baronne de Degenfeld, du vivant de sa première femme; mais il le réfuta lui-même après la mort de ce prince. Cette réfutation n'a pas paru. Le livre qui y avait donné occasion était intitulé: *Considérations sur le mariage, par Daphnæus Arcuarius*, en allemand, in-4°.

BEGGH. *Voy.* Lambert Beggh.

BEGGHE, fille de Pépin, dit *le Vieux*, ou de Landen, maire du palais d'Austrasie, et d'Itte, épousa Anchise, fils d'Arnould, depuis évêque de Metz, et fut mère de Pépin, surnommé le Gros ou d'Héristal. Étant restée veuve, elle se consacra au service de Dieu, et fonda, en 680, le monastère d'Andenne, qui devint une communauté de demoiselles. Quelques-uns prétendent, entre autres Sigebert, qu'elle mourut en 692; d'autres assurent que ce fut en 698. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fonda ce monastère sur la fin de ses jours.

BÉGON (Michel), magistrat, né à Blois en 1638, d'une famille distinguée, fit ses études à Paris; et remplit d'abord dans son pays les premières charges de la robe. Le marquis de Seignelai, son parent, l'ayant fait entrer dans la marine, il remplit successivement les intendances des îles françaises de l'Amérique, des galères du Havre, du Canada, et réunit celles de Rochefort et de la Rochelle jusqu'à sa mort en 1710. Partout il fit admirer ses talens et sa probité. Il avait un riche cabinet de médailles, d'antiques, d'estampes, de coquillages, et d'autres curiosités rassemblées des quatre coins de l'univers. La plupart de ses livres portaient sur le frontispice, *Michaëlis* Begon *et amicorum*. Il fit graver plusieurs personnes célèbres du dix-septième siècle, et rassembla des Mémoires sur leurs vies. C'est sur ces maté-

riaux que Perrault fit l'Histoire des hommes illustres de France.

BÉGON (ÉTIENNE), avocat au parlement de Paris, fit plusieurs mémoires et plaidoyers qui le rendirent célèbre, surtout ceux qu'il composa pour la duchesse de Gèvres, qui accusait son mari d'impuissance. On les trouve dans un recueil de toutes les pièces de cette affaire, publié en 1714, 2 v. in-12. Il était petit, contrefait, et d'une complexion si faible, qu'il ne pouvait se charger d'un grand nombre de causes. Il était très-laborieux, dormait très-peu, et il lui arrivait souvent de passer des nuits entières dans son fauteuil. Il mourut en 1726, après avoir exercé la profession d'avocat pendant trente-cinq ans.

BEGOZZI (PIERRE), jurisconsulte de Milan, né en 1437, professa long-temps le droit civil à Pavie, et laissa deux traités latins, l'un *sur les Appels*, l'autre *sur les Legs*.

BEGUE DE PRESLE (ACHILLE GUILLAUME LE), né à Pithiviers dans la Beauce, fit son acte doctoral dans les écoles de la faculté de médecine en l'université de Paris, le 30 septembre 1760, et mourut en cette ville le 18 mai 1807. On lui doit l'édition de quelques ouvrages, la traduction de plusieurs autres; il est lui-même auteur de deux écrits périodiques. Les uns et les autres furent imprimés à Paris sous ces titres : I. Le *Conservateur de la santé*, Paris (La Haye), 1763, in-12. II. *Étrennes salutaires*, 1763, in-16. III. *Observations nouvelles sur l'usage de la ciguë*, traduites du latin de Storck, Paris, 1762, in-12. *Avis au peuple sur sa santé*, par Tissot, Paris, 1762, in-12, et 1767, 2 vol. in-12. IV. *Mémoires et observations sur l'usage interne du mercure, sublimé corrosif*, 1763, in-12, sous le nom de La Haye. V. *Observations sur l'usage interne de la jusquiame, de l'aconit et de la pomme épineuse*, traduites du latin de Storck, Paris, 1763, in-12, avec figures. VI. *Les vapeurs et maladies nerveuses, hypochondriaques ou hystériques;* ouvrage traduit de l'anglais de Whytt, 2 vol. in-12. Il y a joint l'*Exposition anatomique des nerfs*, avec figures, par Alexandre Monro. VII. *Médecine d'armée*, traduite de l'anglais de Monro, 1768, 2 vol. in-8°. VIII. *Manuel du naturaliste pour Paris et ses environs*, Paris, 1766, in-8°. Cet ouvrage est précédé d'un Mémoire sur l'air, la terre, et les eaux du pays; sur la constitution, les mœurs et les maladies de ses habitans, sur l'agriculture, etc. IX. *Avis aux Européens sur les maladies qui règnent dans les climats chauds*, traduit de l'anglais. X. *Connaissance des médicamens*, traduit de l'anglais de Lewis, avec des additions, 1771, 3 vol. in-8°. Il a publié plusieurs autres écrits qui n'ajoutent rien à sa réputation. Il était l'un des collaborateurs de la *Bibliothèque physico-économique* de 1786 à 1792, 14 vol. in-12. Il fut ami de J.-J. Rousseau, et a publié une *Relation* ou *Notice des derniers jours de J.-J. Rousseau*, Londres, 1778, in-8°.

BÉGUELIN (NICOLAS), né en Suisse en 1744, fit de brillantes études sous les Bernouilli, et devint gouverneur de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. Il était membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Prusse. Il

mourut le 5 février 1789, laissant une foule de Mémoires scientifiques, lus dans le sein de l'Académie de Berlin, dont le roi l'avait fait directeur, et plusieurs ouvrages publiés séparément : I. *Le Printemps*, poème de Kleist, traduit en français, Berlin, 1781, in-8°. II. *Withelmine, ou la Révolution de la Hollande*, Berlin, 1787, in-8°.

BÉGUILLET (Edme), avocat au parlement de Dijon, ensuite notaire, correspondant de l'Académie des belles-lettres, consacra particulièrement ses études à l'économie domestique et à l'agriculture. Ses écrits en ce genre ont plus de mérite que ses ouvrages historiques. Il est mort en mai 1786. On lui doit : I. *Des principes de la végétation et de l'agriculture*, 1769, Paris, in-8°. II. *Mémoire sur les avantages de la mouture économique, et du commerce des farines en détail*, 1769, in-8°. III. *Œnologie, ou Traité de la vigne et des vins*, 1770, in-12. IV. *Dissertation sur l'ergot, ou blé cornu*, 1771, in-4°. V. *Traité de la connaissance générale des grains*, 1775, 3 v. in-8°, réimp. en 1780. VI. *Manuel du meunier et du charpentier des moulins*, 1775 et 1785, in-8°; il fut rédigé en grande partie sur les Mémoires de César Bucquet. VII. *Traité général des subsistances et des grains*, 6 v. in-8°, 1782. Béguillet est encore auteur d'une *Histoire des guerres des deux Bourgognes*, sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, 1772, 2 vol. in-12; d'un *Précis de l'Histoire de Bourgogne*, par Mille, in-8°; d'une *Description générale du duché de Bourgogne*, en 6 vol. in-8°, écrite en partie par l'abbé Courtépée; de plusieurs articles insérés dans l'Encyclopédie, et en société avec Poncelin, d'une *Histoire de Paris, avec la description de ses plus beaux monumens*, Paris, 1780, 3 vol. in-8°. On lui doit aussi des *Considérations générales sur l'éducation*, 1782, in-8°.

BÉGUIN (Jean), prêtre français, fut aumônier de Louis XIII; il se livra avec ardeur à l'étude de la chimie, et fit à cet effet plusieurs voyages dans le midi et dans le nord de l'Europe. Il a laissé un ouvrage intitulé *Tyrocinium chymicum, è naturæ fonte et manuali experientiâ depromptum*, 1614, 1618; ouvrage estimé, dont la meilleure édition a paru à Wittemberg, 1656, in-8°. Jean-Lucas Le Roi en a donné une traduction française, à Paris, en 1615.

BÉGUINOT, général français, surnommé *Ventre d'argent*, à cause d'une plaque de ce métal qu'une blessure le forçait de porter au-dessous de l'estomac, naquit près de Ligny en Lorraine. Il servit d'abord comme simple soldat, et s'éleva par degrés, mais assez rapidement, au grade de général de division. En 1798, il commandait en Belgique, lors de l'insurrection des habitans de la Campine, et il ne se distingua pas moins dans cette circonstance par la valeur qu'il déploya contre les insurgés, que par ses efforts pour adoucir à leur égard la rigueur des lois militaires. Après la révolution du 18 brumaire an 8, il fut appelé au corps législatif, et y resta pendant plusieurs années. Il n'y avait pas long-temps qu'il était sénateur lorsqu'il mourut à Paris en septembre 1808.

BÉHADER-CHAH, monta sur

le trône de l'Indoustan, après la mort de son père Aureng-Zeyb. Son frère, Aûzem, jaloux de sa puissance, se révolta contre lui, et perdit la vie dans une bataille qu'il lui livra. Béhader-Chah maudit sa victoire, et prit sous sa protection le jeune enfant de son malheureux frère. Il adopta aussi les enfans d'un autre de ses frères qui périt aussi les armes à la main contre lui. Le règne de Béhader-Chah aurait été assez paisible, s'il n'eût pas voulu se mêler de religion. Partisan zélé d'Aly, il voulut que ce gendre de Mahomet fût regardé comme le favori de Dieu et l'héritier du prophète. Cette proposition causa des troubles dans ses états. Sa mort mit un terme à ces débats. Il mourut en 1124 de l'hégire, (1712.)

BÉHADER-KHAN ou BEHARDUR-KHAN (Ala-Ed-Dyn-Abou-Sayd), né l'an 701 de l'hégire, succéda en 717 à son père Oldjaïtou, sultan de la dynastie mogole, fondée dans le nord de la Perse. Ce jeune monarque fut aussitôt entouré de flatteurs, qui s'emparèrent de l'autorité. L'émir Djoubân, son premier favori, se servit du crédit qu'il avait auprès du sultan pour faire des actes d'une iniquité révoltante. Mais, ayant voulu disposer de la main de sa fille, dont le sultan était épris, dès-lors il perdit la faveur de ce prince, qui, bientôt, le fit mettre à mort. Béhader-Khan devint, peu après, possesseur de la fille de l'émir, qui lui fut offerte par celui-là même qui l'avait épousée, et continua de vivre au milieu des intrigues de la cour et du harem. Mais différens ennemis ayant attaqué ses états, il envoya plusieurs armées contre eux, et il allait lui-même les combattre en personne, lorsqu'il mourut subitement l'an 736 de l'hégire, à l'âge de 32 ans. Sa favorite fut accusée de l'avoir empoisonné pour venger la mort de son père, et fut massacrée sans pitié.

BÉHAIM (Martin), célèbre cosmographe et navigateur, reçut le jour d'une famille noble de Nuremberg, vers le commencement de 1430. On prétend qu'il eut pour maître Béroalde l'ancien, et Régiomontanus, dont le vrai nom est Jean Muller; mais il serait difficile de le prouver. Quoi qu'il en soit, il s'appliqua avec beaucoup de succès à la cosmographie et à la navigation. Des auteurs allemands lui attribuent la première idée de la découverte de l'Amérique : cela n'est nullement avéré. Sa prétendue découverte de l'île de Fayal, du Brésil, et, sa navigation jusqu'au détroit de Magellan, ne le sont pas davantage. Ce qu'il y a de très-certain, c'est que Martin Béhaim, avant l'année 1479, s'était adonné au commerce, et qu'il avait acquis de grandes connaissances mathématiques et nautiques, lorsqu'il passa de Flandre en Portugal en 1480. On croit qu'il a eu part à la découverte de l'usage de l'astrolabe pour la navigation. En 1484 il fut placé sur la flotte de Diégo Can, pour aller faire de nouvelles découvertes en Afrique, après celles qui avaient eu lieu en 1481 et précédemment. En 1485, Juan II, roi de Portugal, le créa chevalier du Christ. En 1486, se trouvant à l'île de Fayal, il épousa la fille de Job Huerter (Jeanne de Macédo), grand navigateur, à qui l'on attribue la découverte de cette île. En 1492, Martin Béhaim revint

à Nuremberg, et mit la dernière main à un globe terrestre de vingt pouces de diamètre, sur lequel il dessina ses découvertes. En 1493 il retourna en Portugal et ensuite chez son beau-père, dans l'île de Fayal. Don Juan II l'envoya, en 1494, en Flandre, auprès de son fils naturel le prince Georges, à qui il aurait désiré laisser sa couronne, qui néanmoins passa à don Emmanuel, fils de sa sœur. Behaim fut pris par les Anglais, et resta trois mois en Angleterre, où il fit une maladie. Rétabli, il se remit en mer, et fut pris par les Français. Après avoir payé sa rançon, il se rendit à Anvers et à Bruges, et de là en Portugal. On n'a plus aucun détail sur sa personne, depuis la mort de Juan II, arrivée le 25 octobre 1494. On sait seulement qu'il retourna à Fayal, qu'il revint en 1506 à Lisbonne, et qu'il mourut cette même année dans cette dernière ville. L'empereur Maximilien a rendu ce témoignage honorable à Behaim : *Martino Behemo nemo unus imperii civium magis unquam peregrinator fuit, magisque remotas adivit orbis regiones.* *Voyez* sur ce célèbre navigateur la notice qu'a publiée le savant de Murr ; elle se trouve traduite en français par M. Jansen, avec quelques notes critiques du traducteur, à la fin du *Premier Voyage autour du monde, par Pigafetta*, Paris, an 9 (1800), in-8°, fig. La description et la gravure du globe terrestre de Behaim font partie de cette notice.

BEHAM ou BOEHEM (HANS ou JEAN SÉBALD), peintre, graveur et mathématicien, né à Nuremberg en 1500, est mort marchand de vin à Francfort en 155n. On rend justice à ses talens ; mais sa vie déréglée et les images trop libres et indécentes qu'il se plaisait à représenter dans ses gravures font tort à sa réputation. Les amateurs recherchent plusieurs petites estampes en cuivre et en bois. On a de lui l'ouvrage intitulé : *Instruction pour apprendre le dessin et la peinture*, en se servant des proportions de la mesure et des divisions du cercle (en allemand). Cet ouvrage a paru après sa mort, en 1552, et a été réimprimé très-souvent. — Un autre BÉHEM ou BÉHAM (BARTHÉLEMY), aussi de Nuremberg, et qui vivait dans le même temps, a laissé plusieurs gravures médiocres qu'il ne faut pas confondre avec celles du précédent.

BEHM (JEAN) né en 1578, mort en 1648, est auteur d'un livre estimé de son temps, intitulé : *Chronologie depuis la création du monde, jusqu'à la ruine du temple de Jérusalem par Titus.*

BEHM (MICHEL), professeur de théologie à Kœnigsberg, naquit en 1612. Il a fait des dissertations sur le libre arbitre, sur le baptême et sur plusieurs autres sujets. Il mourut en 1650.

BEHMER (FRÉDÉRIC-EHRENREICH), né à Berlin en 1721, mort en 1776, a composé plusieurs ouvrages de jurisprudence. Les plus importans sont : I. *Novum jus controversum*, Lemgo, 1771, 2 vol. in-4°. II. *Vindiciæ suprematûs in Silesiam Borussici* ; cet écrit est déposé dans les archives royales de Berlin.

BEHN (APHARA), née à Can-

torbéry sous le règne de Charles Ier, était fille de Johnson, qui, appelé en Amérique en qualité de lieutenant-général de Surinam, y passa avec sa famille. Il mourut dans la traversée; mais sa famille arriva saine et sauve au lieu de sa destination. Ce fut là que miss Johnson fit connaissance avec le prince Oronoko, dont elle immortalisa depuis les aventures. De retour à Londres, elle épousa un négociant nommé Behn. Chargée d'une mission importante par Charles II, elle vint fixer sa résidence à Anvers, où elle découvrit le projet formé par les Hollandais, de remonter la Tamise et de brûler la flotte anglaise : elle en avertit le cabinet de Saint-James, qui n'y eut aucun égard. De retour à Londres, elle partagea son temps entre la poésie et la dissipation. Elle publia trois volumes de *Chansons* et de *Pièces fugitives*, tant de sa composition que de celle du comte de Rochester, de sir Georges Etheredge, etc., publiées en 1684, 1685 et 1688; des *Nouvelles*, en 2 vol., in-12, imprimées à Londres pour la huitième fois, en 1735, dont la principale est l'*Histoire d'Oronoko*, qu'elle lut à Charles II, dont on a une traduction par La Place, sur la huitième édition anglaise, et dix-sept *Pièces* de théâtre qui parurent successivement depuis 1671 jusqu'en 1696. Quelques-unes sont restées au théâtre. On remarque en général qu'elles sont fortement intriguées et conduites avec art, mais quelquefois parsemées de scènes d'une indécence révoltante. Elle a donné aussi une traduction de l'*Histoire des Oracles et de la Pluralité des Mondes* de Fontenelle, et une autre des *Réflexions morales de la Rochefoucault*, sous le titre de *Sénèque démasqué*. Ce dernier ouvrage est précédé d'un bon *Essai sur la traduction*. On a encore d'elle la *Lettre d'Œnone à Pâris*, paraphrasée d'après le latin d'Ovide. Elle donna aussi une traduction de la *Montre d'amour*, ouvrage de Bonnecorse, dont Boileau s'est tant moqué dans ses satires. Elle mourut le 15 avril 1689, et fut enterrée dans le cloître de l'abbaye de Westminster.

BÉHOTTE (Adrien), archidiacre de Rouen, mort en 1638, est auteur de quelques ouvrages de droit canonique, dont les plus considérables sont : un *Traité sur les libertés de l'Église gallicane*, et un autre du *Déport* et de son origine, 1630, in-8°.

BEHOURT (Jean), régent du collége des Bons-Enfans à Rouen, en 1597, a fait trois tragédies qu'on ne lit plus : *Esaü*, *Polyxène et Hypsicratée*. Son livre intitulé *Le Petit Behourt* eut plus de succès que ses trois tragédies, jouées dans son école. La première fut imprimée à Rouen, en 1597, in-12; la seconde en 1599, et la troisième en 1604. Sa tragédie d'*Esaü* n'est que l'histoire de Jacob qui achète le droit d'aînesse de son frère, et qui surprend la bénédiction d'Isaac; ces deux aventures sont mêlées de plusieurs scènes qui ne sont que des dialogues entre des chasseurs; et il n'y a pas plus de merveilleux dans le dénouement que dans le reste de la pièce, absolument dénuée d'imagination et d'esprit ainsi que son auteur.

BEHR (Georges-Henri), médecin, né à Strasbourg, le 16 oc-

tobre 1708, mort dans la même ville, le 9 mai 1761, était de l'Académie des curieux de la nature. Il a publié : I. *Physiologia medica*, Strasbourg, 1736, in-4°. II. *Lexicon physico-chimico-medicum reale*, ibid., 1738, in-4°. III. *Fundamenta medicinæ anatomico-physiologica*, ibid., in-4° IV. *Medicina consultatoria*, Augsbourg, 1751, in-4°.

BÉHRAM ou BAHRAM, roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, fut doué de grandes qualités, et mérita le surnom de bienfaisant. Il succéda à son père vers l'an 272 de l'ère chrétienne. Il avait coutume de dire que l'humanité ne pouvait pas se définir, parce qu'elle comprenait toutes les vertus. Sous son règne les manichéens furent chassés entièrement de ses états, et contraints de fuir jusqu'aux Indes et à la Chine. Béhram était contemporain de l'empereur Pupiénus. Il périt de la main d'un sectateur la 4e année de son règne, vers l'an 276.

BÉHRAM II, fils du précédent, monta sur le trône après la mort de son père. Son injustice et ses cruautés le rendirent tellement odieux, que les grands de sa cour et même ses simples sujets se révoltèrent contre lui. Profitant de ces troubles, les Romains envahirent une partie de la Perse. Alors Behram tremblant à la vue de ces redoutables ennemis, écouta docilement les énergiques remontrances que lui adressa le chef des mages, au nom de tous ses sujets. La mort de l'empereur Carus qui commandait les troupes romaines, étant arrivée peu à près, il se vit délivré de toute inquiétude du côté des Romains, et dès-lors se montra plus juste, et plus humain. Il mourut l'an 293 de J.-C.

BÉHRAM III, fils du précédent, fut surnommé le *Souverain du Sedjestan*, parce qu'il avait gouverné ce pays pendant le règne de son père. On ne sait rien de certain sur la durée de son règne.

BÉHRAM IV, régna sur les Parthes, après la mort de son frère Ardchyr II. Ce fut vers l'an 383 ou 384. Ce prince avait régné environ dix ans, lorsqu'il fut tué au milieu d'une sédition que des factieux, abusant de son excessive douceur, avaient excitée contre sa personne. Selon le rapport de quelques historiens, il périt de la main d'un de ses parens.

BÉHRAM-GOUR, c'est-à-dire l'*Onagre*, sultan de Perse, fut élevé loin de la cour de Yezdedjerd, surnommé le *Tyran*, son père, dans la partie de l'Arabie la plus proche de la Chaldée, par Nooman, surnommé *le Sage*. A la mort du père, les Persans oublièrent son fils, et reconnurent Kesra pour roi. Béhram rassembla une armée d'Arabes avec laquelle il vint attaquer l'usurpateur. Les troupes se trouvant en présence, on proposa un accommodement; ce fut de placer la couronne entre deux lions affamés, et de la laisser pour toujours à celui des deux princes qui aurait le courage de l'enlever. Au jour indiqué, Béhram dit à Kesra de commencer l'attaque; mais celui-ci refusa, en disant qu'il était déjà en possession du trône, et que c'était à celui qui y prétendait de se montrer. Béhram, sans hésiter, attaqua les lions, les tua l'un et l'autre, et mit la couronne sur sa tête. Les Persans s'empressèrent alors de le reconnaître pour

leur souverain, et Kesra, son compétiteur, fut le premier qui se soumit à son pouvoir. Béhram repoussa les Turcs qui avaient fait une irruption dans ses états, et tua de sa propre main leur général. Ce prince régna dix-huit ans, et mourut la 30e année de l'empire de Théodose-le-Jeune. Le poète Saadi a fait mention de lui dans le second chapitre du Gulistan. Il mourut vers l'an 440.

BÉHRAM - TCHOUBYN, célèbre général d'Hormouz ou Hormisdas, ayant repoussé plusieurs fois les Tartares qui avaient fait des invasions dans le nord de la Perse, ses succès excitèrent la jalousie de quelques courtisans perfides, qui trouvèrent le moyen de le perdre dans l'esprit de leur souverain. Hormouz envoya à Béhram-Tchoubyn des chaînes, du coton et un fuseau : celui-ci se chargea de chaînes, mit le coton autour de son cou, et tenant les fuseaux dans sa main, s'offrit en cet état à son armée, qui, indignée de l'ingratitude d'Hormouz, jura fidélité à Béhram. Ce brave guerrier régna aussi sur une partie de la Perse ; mais quand tous ses anciens soldats furent morts, il fut obligé de se réfugier dans le Turkestan, où il fut assassiné vers l'an 590.

BÉHRENS (Conrad-Barthold), né à Hildesheim dans la Basse-Saxe, le 26 août 1660, étudia la médecine, et prit, en 1684, le bonnet de docteur à Helmstadt. En 1712 il obtint l'emploi de médecin de la cour de Brunswick-Lunebourg. On a de lui quantité d'observations insérées dans les Mémoires de l'Académie impériale d'Allemagne, dont il était membre, et des Traités dans sa langue maternelle sur des sujets de médecine, de généalogie et d'histoire. Il a écrit aussi en latin. Les ouvrages qu'il a publiés sont : I. *De constitutione artis medic.*, Helmstadt, 1691, in-8°. II. *Medicus legalis*, Helmstadt, 1696, in-8°, en allemand. On y trouve plusieurs questions médico-légales, et l'histoire de différentes personnes mortes subitement, dont l'auteur fit l'ouverture. III. *Selecta medica de medicinæ naturâ et certitudine*, Francofurti et Lipsiæ, 1708. Il y parle de la dignité de la médecine, des fonctions de ses ministres, et des sectes qui font époque dans l'histoire de cette science. IV. *Selecta diætetica, sive de rectâ et conveniente ad sanitatem vivendi ratione tractatus*, Francofurti, 1710, in-4°. V. *Fasti Carolini, in quibus vita Caroli Magni ex Henr. Turkiiannalibus excerpta est*, Francfort, 1707, in-4°. VI. *Arbre généalogique des seigneurs d'Assebourg* (en allemand). Il est mort le 4 octobre 1736.

BEHRENS (Rodolphe-Augustin), fils du précédent, mort en 1747, a publié les ouvrages suivans : I. *Triga casuum memorabilium medicorum*, Guelpherbiti, 1727, in-4°. II. *De imaginario quodam miraculo in gravi oculorum morbo, ejusdemque spontanea atque fortuitâ sanatione*, Brunopolis, 1734, in-4°. Il y détaille le traitement et la guérison d'une maladie de l'œil, que Montgeron a placée parmi les miracles du diacre Paris. III. *De felicitate medicorum auctâ in terris Brunsvicensibus*, Brunopoli, 1747, in-4°. IV. *De cerebri vulnere non semper et absolutè lethali*, Francfort, 1733, in-4°. V. *Exa-*

men aquarum mineralium Furstenauet Wechteldensium, Helmstadt, 1724, in-4°. — Son fils, J. Adam Béhrens, né à Francfort-sur-le-Mein, où il exerça la médecine, a mis au jour, en 1771, un *Traité* en allemand, dans lequel l'auteur considère les habitans de Francfort, relativement à la fortune, à la moralité et à la santé.

BÉHRENS (Georges-Henning), médecin allemand, né en 1662, exerça son art à Nordhausen, et mourut en 1712. On a de lui un ouvrage allemand intitulé : *Description particulière et détaillée des montagnes, cavernes, fontaines, productions naturelles, et de toutes les choses curieuses qui se trouvent dans l'ancienne forêt Hercynie*, nommée aujourd'hui *le Hartz*, Nordhausen, 1703, in-4°.

BEICH (Joachim-François), peintre et graveur, né à Ravensbourg en Souabe en 1665, est mort à Munich en 1748, à 83 ans. Pendant son séjour à Naples, il devint l'ami de Solimène, qui a copié plusieurs paysages d'après lui, ce qui suffirait pour faire l'éloge de Beich. Il a peint les *Batailles* de l'électeur Maximilien en Hongrie, avec la situation des lieux; on en trouve de vingt-quatre pieds de large à Schleisheim en Bavière. Il changea trois fois de manière; la première est plus sombre, la seconde plus claire et plus vraie; la dernière plus faible. Ses compositions sont souvent dans le goût du Gaspre et de Salvator Rosa. Ses sites sont pittoresques, sa touche est vive et facile, ses figures sont faites avec peu d'ouvrage, mais avec esprit : elles sont plus limées dans ses gravures. Il y a deux paysages de lui dans la galerie de Vienne. Ses portraits et ses gravures à l'eau-forte sont estimés.

BEIDHAWY (Abdallah Ben-Omar, surnommé), jurisconsulte musulman, né à Beidhâ dans la province de Farès, mourut en 685 de l'hégire. Il a composé plusieurs ouvrages sur le droit et la logique; un célèbre *Commentaire* arabe sur le Coran, qui existe manuscrit dans les principales bibliothèques de l'Europe; et une *Chronologie universelle*, écrite en persan, et qui est en manuscrit à la bibliothèque royale.

BEIER (Adrien), né à Iéna, en 1634, y occupa, depuis 1658, la chaire de professeur de droit. Il fut le premier qui écrivit sur les droits, les usages et les obligations des corporations et jurandes des arts et métiers, en recueillant les matériaux épars, et en répandant de la lumière sur cette partie de la jurisprudence. Il mourut en 1712. Ses ouvrages sont : I. *Tyro, prudentiæ juris opificiarii precursorum emissarius*, Jenæ, 1683, in-4°, 1688, *et insignibus accessionibus auctus, curâ Fr. G. Struvii*, Jenæ, 1717, in-4°. II. *Tractatus de jure prohibendi, quod competit opificibus, et in opifices*, Jenæ, 1683, in-4°, *et locupletior, curâ Struvii*, Jenæ, 1721, in-4°. III. *Bœthus, peregrè redux conspectibus et judice conspicuus*, Jenæ, 1685, in-4°; ibid., 1717, in-4°. IV. *De Collegiis opificum*, Jenæ, 1688, in-4°; avec de notes de Struve et de Gœbel, Helmstadt, 1727, in-4°. V. *Opus de eo quod circà carnifices et excoriatores justum est*, 1702, in-4°.

BEIER (Hartmann), connu sous le nom de Hermanus Beyerus, naquit à Francfort-sur-le-Mein en 1516. Lié avec Luther, il professa sa doctrine, et mourut ministre en 1577. On lui doit des *Commentaires sur la Bible*, et un ouvrage intitulé : *Quæstiones in libellum de sphærâ Joannis de Sacrobusto* (Jean de Sacrobosco), Wittemberg, 1573, in-8°.

BEIER. *Voyez* Beyer.

BEIERLING. *Voyez* Beyerling.

BEIL (Jean-David), acteur et auteur dramatique distingué, né à Chemnitz en 1754. Il était employé au théâtre national de Manheim, où il mourut le 15 août 1794. Il a publié dix pièces de théâtre, qui ont été imprimées à Leipsick et à Zurich, 1794, en 2 vol. in-8°. Les plus remarquables sont : I. *Les Joueurs*, Manheim, 1785, in-8°. II. *L'École des Comédiens*, ibid., 1785, in-8°. III. *Amour et Caprice*, etc. Une comédie posthume de Beil, intitulée : *L'Orgueil du Mendiant*, a paru en 1797, in-8°, Zurich.

BEINASCHI. *Voyez* Benaschi.

BENVILLE (Charles-Barthélemi de), mort en 1641, gentilhomme picard, fut l'apologiste du cardinal de Richelieu, dans toutes ses opérations, depuis la paix de Vervins en 1598. Son ouvrage, intitulé *Vérités françaises opposées aux calomnies espagnoles*, fut imprimé à Beauvais, en 3 vol. in-8°, 1637-39, et à Paris, in-4°, 1643.

BEIRACTAR (Mustapha), grand-visir de la Porte ottomane, en 1809, conçut le hardi projet d'arracher la nation turque à son apathie, et de l'élever au niveau des autres peuples civilisés. Son premier soin fut d'introduire dans les armées musulmanes la discipline européenne. Il forma à cet effet un corps de jeunes soldats, sous le nom de *Nizami-Gedid*, et chargea des officiers allemands et français de leur enseigner les manœuvres. Il établit une école d'artillerie, et les sciences mathématiques devinrent, pour la première fois, un objet d'étude pour les Turcs. De telles innovations heurtaient trop les anciens préjugés nationaux, pour qu'elles ne rencontrassent pas d'opposition. D'abord, on se contenta de murmurer sourdement ; mais enfin l'orage éclata : le redoutable corps des janissaires, frémissant à l'idée seule d'obéir à des chrétiens, se souleva en masse; la perte de Mustapha fut jurée, et le sérail fut attaqué par les janissaires, secondés par une nombreuse populace. Le courageux Mustapha s'y défendit long-temps avec les troupes du *Nizami-Gedid*, et la garde intérieure du palais ; mais après une résistance vive et opiniâtre, se voyant sur le point de céder au nombre, il se fit sauter avec le bâtiment où il se trouvait. Sa mort ne mit point un terme au désordre ; Constantinople fut, pendant trois jours, en proie à la fureur de ces mutins, et la tranquillité ne fut rétablie, que lorsque tous les partisans du grand-visir eurent été massacrés ou mis en fuite.

BEIREIS (Godefroi-Christophe), médecin-chimiste, né à Mulhausen en 1730, mourut à Helmstadt, en septembre 1809. C'était un homme singulier, qui se fit une grande réputation en Allemagne, par son existence mystérieuse. Il était possesseur

d'une maison spacieuse, où l'on voyait toutes sortes de curiosités et de choses de prix, ou du moins qu'il avait l'adresse de faire passer pour telles, quand elles ne l'étaient pas réellement. Souvent il donnait à entendre, et avouait même, qu'il savait faire de l'or. On trouve à la bibliothèque de l'Université de Gœttingue, plusieurs dissertations physiologiques de Beireis; elles offrent peu d'intérêt.

BEISSIER (JACQUES), chirurgien distingué, natif du Dauphiné, mort en 1712 à l'âge de 91 ans, accompagna Louis XIV dans plusieurs de ses campagnes, et fut chargé par ce monarque de la direction de toute la chirurgie militaire. Il n'a pas laissé d'ouvrages.

BEITHAR. *Voy.* ABEN-BITAR.

BÉJART, comédien de la troupe de Molière, joua dans la plus grande partie des pièces de cet auteur. Il avoit les emplois de pères, de seconds valets, et de confidens tragiques. Un accident l'ayant rendu boiteux, il ne quitta pas pour cela le théâtre, et le public le vit toujours avec plaisir. Ce fut Béjart qui, par sa présence d'esprit, calma les militaires de la Maison du Roi, qui se croyant outragés de ce que Molière avait obtenu du roi qu'ils n'entreraient plus gratis au théâtre, s'étaient portés à de terribles excès. Béjart mourut en septembre 1678, huit ans après sa retraite du théâtre.

BÉJART (ÉLISABETH-ARMANDE-GRESINDE-CLAIRE), sœur du précédent, jouait agréablement la comédie, et chantait avec goût. Molière fut son premier mari, et ne fut pas long-temps sans se repentir de cette union. Elle quitta le théâtre en 1694, et mourut en 1700. Elle avait épousé en secondes noces Guérin d'Estriche.

BÉJART (GENEVIÈVE), comédienne, sœur de la précédente; se maria d'abord avec Villaubrun, puis avec Aubry, auteur tragique. (*Voyez* ce nom). Elle avait l'emploi des soubrettes, et mourut en 1675. La mère d'Élisabeth et de Geneviève avait été mariée secrètement avec M. de Modène, gentilhomme du comtat Venaissin.

BÉJOT (FRANÇOIS), né à Montpellier, en septembre 1718, mort à Paris en 1787, entra dans la carrière des lettres contre le gré de ses parens, obtint l'emploi de garde des manuscrits de la bibliothèque du roi; fut reçu en 1762, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et presque en même temps, coadjuteur de l'abbé de La Bletterie à la chaire d'éloquence latine du collége de France. Il a laissé quelques ouvrages manuscrits. On trouve dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, deux Mémoires de Béjot, l'un sur quelques endroits du texte de la *Cyropédie de Xénophon*, l'autre sur *les Éparites* ou *Éparoëtes*, troupe choisie dans l'armée arcadienne, et dont parle souvent le même auteur.

BEK. *Voy.* BÉEK.

BEKA (JEAN DE), chanoine d'Utrecht, florissait vers l'an 1350. Il est auteur d'une *Chronique latine des évêques d'Utrecht, depuis Saint Willebrord jusqu'en* 1345, continuée par Sisfridus Petri jusqu'en 1574. Elle parut à Franeker en 1611, avec des notes de Bernard Furmer, in-4°; mais Arnold Buchelius en a donné une édition beaucoup plus correcte, à Utrecht, en 1643, in-fol. (*Voy.* sur BEKA *Mathæus*

de Nobilitate, liv. 1er, chap. 31. Le même a inséré cette Chronique dans le 3e tome de ses *Analecta Belgica*.) Le nom hollandais de *Beka* est *Van Beek*. Il était issu de la famille noble des Stoutenburg. Il travailla pendant sept ans dans l'abbaye d'Egmond à rédiger sa Chronique.

BEKKER (Baltazar), né à Metselawier en Frise, en 1634, était fils d'un ministre, et fut ministre lui-même dans différentes églises. Il mourut à Amsterdam en 1698, à 64 ans. Ses deux principaux ouvrages sont : I. *Recherches sur les Comètes*, imprimées en flamand, Leuwarden, 1683, in-8°; Amsterdam, 1692, in-4°. Cet ouvrage est rempli d'idées saines et justes. II. *Le Monde enchanté*, dont les deux premières parties ont paru à Leuwarden, en 1691, in-8°; la troisième, en 1693, in-4°, et la quatrième, aussi dans la même année, in-4°. L'ouvrage est écrit en flamand; mais on l'a traduit en allemand, Amsterdam 1693, in-4°, en anglais, en italien, en espagnol et en français. La traduction française a paru sous ce titre : *Le Monde enchanté*, ou examen des communs sentimens touchant les esprits, leur nature, leur pouvoir, leur administration et leurs opérations, et touchant les effets que les hommes sont capables de produire par leur communication et leur vertu, Amsterdam, 1694, 4 vol. in-12. Quatre auteurs différens ont travaillé à cette traduction. Cet ouvrage fit dépouiller Bekker de la place de ministre qu'il occupait à Amsterdam; mais les magistrats lui en conservèrent la pension. Ce livre singulier, mais diffus et ennuyeux, est fait pour prouver qu'il n'y a jamais eu ni possédés ni sorciers, que les diables ne se mêlent pas des affaires des hommes et ne peuvent rien sur leurs personnes. Benjamin Binet combattit *le Monde enchanté* dans son Traité des dieux du paganisme, in-12, 1699, que l'on joint souvent à l'ouvrage de Bekker. On a encore de lui : I. *La Sainte Théologie*. II. Une *Explication de la prophétie de Daniel*, *etc.* III. Un *Catéchisme pour les adultes*, en flamand, Leuwarden, in-8°, très-rare, parce qu'il a été supprimé. Bekker avait l'esprit assez juste; ses mœurs étaient pures, et son ame ferme et incapable de plier. Le polémique était son genre. Avant de s'être fait des querelles, en niant l'existence du démon, il s'en était fait pour Descartes. Il avait eu ensuite une dispute à soutenir pour un de ses livres, intitulé : *La Nourriture des parfaits*, 1670, in-8°. Cette nourriture parut un poison à plusieurs ministres, qui le firent condamner par un synode. On l'accabla d'injures dans quelques écrits, auxquels il répondit avec modération. Cinq médailles ont été frappées en son honneur.

BEKKER (Élisabeth Wolf, née), naquit à Flessingue, le 26 juilet 1733. Douée d'une imagination vive et d'un esprit d'observation vraiment rare, elle se distingua dans la littérature comme romancier et comme poète. Outre sa propre langue, elle possédait parfaitement le français, l'anglais et l'allemand, et s'était familiarisée avec les auteurs classiques de ces diverses langues. Elle commença sa réputation par des poésies, parmi lesquelles on remarque un poème en 4 chants intitulé : *Plainte de Jacob sur le tombeau de Rachel* (en hollan-

dais), 1779, et une *Héroïde de Jacqueline de Bavière à F. Van Borselen*, 1773. Son mari étant mort en 1776, elle alla demeurer avec Agathe Deken, son amie, et publia avec elle plusieurs ouvrages, tels que les *Chansons populaires*, 1781, 3 vol. in-8°; l'*Histoire de Levend*, 8 vol. in-8°, 1785. C'est le premier bon roman qui ait été composé en hollandais. *Lettre d'Abraham Blankaart à Cornéline Wildtchut*, 1789, 3 v. *Histoire de Sara Burgerhart*, 1790, 2 v. in-8°. *Voyage en Bourgogne*, en vers. On remarque dans ces productions une profonde connaissance du cœur humain, une morale pure, et un style correct et plein de grâce. De si bons ouvrages ne menèrent cependant pas leurs auteurs à la fortune. Pour pourvoir à leur existence, elles furent obligées de travailler à des traductions. En 1798, elles donnèrent celle du roman anglais de Smollet, intitulé : *Le Don Quichotte ecclésiastique* ; et en 1800, celle d'un autre roman, écrit dans la même langue, et intitulé : *Henri*, 4 vol. in-8°. Élisabeth Wolf mourut le 5 novembre 1804, et son amie ne lui survécut que de neuf jours ; exemple touchant, et peut-être unique, de la force de l'amitié entre deux femmes, et surtout entre deux femmes auteurs. La société des arts et des sciences d'Amsterdam honora leur mémoire par une fête funéraire, à laquelle assistèrent les personnes les plus distinguées de la ville.

BERTACH. *Voyez* Beygtach.

BEL ou BÉLIUS (Mathias), théologien et historien, né à Orsova en Hongrie, en 1684, fit de bonnes études à Halle, et y apprit les langues savantes. De retour en sa patrie, il fit fleurir les belles-lettres dans plusieurs colléges des protestans, et s'appliqua avec succès à l'histoire de Hongrie. Il employa la plus grande partie de sa vie à cette étude, et mourut l'an 1749. L'empereur Charles VI le nomma son historiographe ; et le pape Clément XII lui envoya son portrait, avec plusieurs médailles d'or, pour lui témoigner l'estime particulière qu'il faisait de ses ouvrages. Bel fut associé aux Académies de Berlin, de Londres et de Pétersbourg. Ses principaux ouvrages sont : I. *De vetere litteraturâ Hunno-Scythicâ exercitatio*, Leipsick, 1718, in-4° ; ouvrage savant. II. *Prodromus Hungariæ antiquæ et hodiernæ*, Nuremberg, 1723, in-fol. Il y donne le plan d'un grand ouvrage qu'il méditait, et qu'il n'eut pas le loisir de publier. III. *De peregrinatione linguæ Hungaricæ in Europam*. IV. *Apparatus ad historiam Hungariæ, sive Collectio miscella monumentorum ineditorum partim, partim editorum, sed fugientium*, Presbourg, en 3 vol. in-fol., 1735-1746. Cette collection d'historiens de Hongrie est ornée de préfaces savantes et bien écrites. V. *Amplissimæ historico-criticæ præfactiones in scriptores rerum Hungaricarum*, 3 vol. in-8°. VI. *Notitia Hungariæ novæ historico-geographica*, Vienne, 1735, et années suivantes, 4 vol. in-fol., avec des cartes géographiques ; ouvrage savant et exact.

BEL ou BÉLIUS (Charles-André), fils du précédent, né à Presbourg en 1717. En 1741 il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à Leipsick, et, en

1756, professeur de poésie, et bibliothécaire de l'université, avec titre de conseiller d'état. Il mourut en 1782. Il a composé : I. *De verâ origine et epochâ Hunnorum*, etc., Leipsick, 1757, in-4°. II. *Bonfinii Decades rerum, hungaricarum edit.* 7, Leipsick, 1771, in-fol. III. Une traduction allemande de l'*Histoire de Suisse*, par Abraham-Louis de Watteville, Lemgo, 1762. Bel avait commencé sa réputation par une thèse *De pædobaptismi historiâ*. Depuis 1754, jusqu'à 1781, Bel rédigea le journal littéraire allemand de Leipsick, et les *Acta Eruditorum*.

BEL (Jean-Jacques), né le 21 mars 1693, conseiller au parlement de Bordeaux, sa patrie, et membre de l'Académie de cette ville, mourut à Paris le 15 août 1738, d'un excès de travail, à l'âge de 45 ans. Il avait une très-belle bibliothèque, qu'il voulait rendre publique, avec des fonds pour l'entretien de deux bibliothécaires. On a de lui le *Dictionnaire néologique*, 1726, 1727, 1728, 1750, in-12, considérablement augmenté par l'abbé Guyot des Fontaines, 1756, in-12. On y reprend, avec raison, beaucoup d'expressions nouvelles, des phrases alambiquées, des tours précieux; mais on a tort, en condamnant les termes inusités, d'en proscrire d'autres autorisés par l'usage. Cette plaisanterie sur le langage moderne ne corrigea pas les vieux écrivains, mais elle tint en garde les jeunes auteurs. On a encore de Bel des *Lettres critiques sur la Mariamne de Voltaire*, 1726, in-12. Son *Apologie de Houdart de La Motte*, de 1724, in-8°, en quatre lettres, est une satire sous le masque de l'ironie. Ses tragédies et ses autres ouvrages y sont finement critiqués. Le caractère de l'auteur et celui de Fontenelle y sont bien peints.

BEL. *Voyez* Bell et Lebei.

BÉLA Ier, roi de Hongrie, commença à régner en 1059, après avoir vaincu son frère André qui lui disputait la couronne. Béla était sur le point de régler les affaires du culte dans ses états, lorsque le peuple se souleva. Irrité, il fondit sur les rebelles et les mit en déroute. Il mourut peu après des suites d'une blessure qu'il avait reçue dans le combat, en 1062.

BÉLA II, roi de Hongrie, succéda à Étienne, fils de Coloman, en 1131. Il fut surnommé l'*Aveugle*, parce que son oncle Coloman lui avait fait crever les yeux, à la suite d'une guerre civile. Son gouvernement doux et modéré le fit aimer de ses sujets. Il mourut d'une hydropisie en 1141, après dix ans de règne.

BÉLA III, roi de Hongrie, monta sur le trône à la mort de son frère Étienne III. Il établit une sage police dans ses états, et se fit respecter de ses voisins. Son règne, après une durée de 23 ans, finit avec sa vie en 1196. Il avait épousé la sœur de Philippe-Auguste, roi de France. Ses deux fils, Emeric et André, lui succédèrent l'un après l'autre.

BELA IV, roi de Hongrie, fils d'André II, auquel il succéda en 1235, fut chassé de ses Etats par les Tartares, et contraint de fuir en Autriche où on le retint prisonnier. Quand il recouvra sa liberté, il fut rétabli sur son trône par les chevaliers de Rhodes, vainquit Frédéric duc d'Autriche, et fut à son tour battu par Ottocare, roi de Bohême, qui lui accorda une paix

honteuse. Il mourut l'année 1270.

BÉLA (Antoine), né à Cordoue en 1636. Il était fils et élève de Christophe Béla, peintre habile de ce temps. Antoine a surpassé son père. Il peignait bien le paysage, l'architecture, les bas-reliefs, les fleurs et d'autres parties qui ont rapport à la peinture. Béla mourut en 1676. Ses principaux ouvrages sont le *Retable* du grand autel des religieux de Saint-Dominique de Cordoue, et la *Vie de Saint Augustin*, dans deux stations de ce couvent.

BÉLA. *Voyez* Bella.

BELAIR (Charles), nègre de Saint-Domingue, et général de brigade, fut un de ceux qui prirent les armes, dans l'été de 1802, contre le général Leclerc. Il eut d'abord quelques succès, occupa les hauteurs de l'Artibonite avec une partie des troupes coloniales qui avaient été à la solde du général Leclerc, et étaient passées avec les insurgés; mais ayant été pris avec sa femme, une commission militaire le condamna à être pendu le 15 octobre même année. En considération de son grade, le général Leclerc le fit fusiller.

BELAIR. *Voyez* Laval (Antoine de).

BELAL, esclave favori de Mahomet, remplissait auprès de lui la charge de Moezzin, dont la fonction est de convoquer l'assemblée des musulmans pour faire la prière publique. Mahomet adressa à Belal cette maxime: « Gouvernez-vous de telle sorte que vous arriviez pauvres et non riches devant le trône de Dieu, car dans sa maison les pauvres tiennent le premier rang. »

BELCARI (Feo ou Maffeo de'), noble florentin et poète italien, mort en 1484, a fait beaucoup de *Cantiques spirituels*; il a écrit: I. *Vita del B. Giovanni Colombini institutor dell' ordine de' padri Gesuati*, Florence, sans date; réimpr. à Brescia, 1505, in-4°. II. *Rappresentazione d'Abraamo ed' Isaac* (in ottava rima), Florence, 1490, in-4°, édit. rare. Cette représentation dans le goût de nos anciens mystères, se fit pour la première fois à Florence, dans l'église de Sainte-Marie-Madeleine, en 1449. III. *Laude facte et composte da più persone spirituali*, Florence 1485, in-4°, édit. rare; ce Recueil est composé en partie des poésies de Belcari. IV. *Annunziazione di Maria; rappresentazione in versi*, Florence, 1568. V. *Rappresentazione di San Gio Baptista quando andò nel deserto, in versi*, Florence, 1558 et 1560. Belcari est un des auteurs cités par l'Académie della Crusca.

BELCHER (Jonathan), gouverneur de Massachussetts et de New-Jersey, naquit vers l'an 1678, et reçut de ses parens une excellente éducation. Il fit quelques voyages en Europe, et vint habiter ensuite Boston, dont l'assemblée générale le chargea, en 1729, d'une négociation auprès de la cour d'Angleterre. L'année suivante, il succéda à Burnet dans le gouvernement de Massachussetts et de New-Hampshire, et exerça ces fonctions pendant onze ans. Quelques innovations qui furent faites pendant son administration, lui suscitèrent des ennemis; il fut dépossédé de sa charge, revint à Londres, où il justifia sa conduite, et obtint, en 1747, le gouvernement de New-Jersey, qu'il garda jusqu'à sa mort arrivée le 31 août 1747. Il jouissait de l'estime pu-

blique, et la méritait à beaucoup de titres. Son corps fut transporté à Cambridge, état de Massachussetts, où il fut enterré.

BELCHER (Jonathan), chef de la justice dans la Nouvelle-Écosse, fils du précédent, prit ses grades au collége de Harvard en 1728. Il étudia les lois, et acquit quelque réputation à la barre, en Angleterre. Il fut ensuite nommé lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Écosse, et après commandant en chef. Sa dernière dignité fut celle de chef de la justice, qu'il remplit avec équité. Il mourut en mars 1776.

BELCHER (Samuel), premier ministre de la paroisse de Newbury (état de Massachussetts) qui fut nommée Newbury Newtown, prit ses grades au collége de Harvard en 1659, et fut ordonné le 30 novembre 1698. Le temps de sa mort ne paraît pas bien certain; mais ce fut après l'année 1712. C'était un savant théologien. Il a publié un *Sermon* d'élection, en 1707.

BELCHIER (Jean), chirurgien anglais, né en 1706 à Kingston dans le comté de Surrey, étudia son art sous Cheselden, le plus grand chirurgien de l'Angleterre, et fit des progrès avec cet habile maître. En 1736 il était chirurgien de l'hôpital de Guy, et fut ensuite membre de la Société royale. Plusieurs *Mémoires* très-intéressans de cet auteur sont insérés dans les *Transactions philosophiques*. Belchier mourut en 1785.

BELENVEI ou BELVEZEN (Aimery de), naquit dans le 13e siècle au château de l'Esparre, dans le Bordelais. Il quitta la profession de clerc pour se faire jongleur, et célébra les charmes de *Gentille de Ruis*. Leurs amours ayant excité beaucoup de murmures, ils furent forcés de se séparer. Belenvei vint alors à la cour de Raymond Bérenger V, comte de Provence. Il y devint amoureux de la dame de Barbossa, princesse de cette cour. «Sa belle main, dit-il, a enlevé mon cœur; elle a rompu la serrure qui le fermait contre l'amour. Plus je la vois, plus je lui découvre de beautés; plus je pense à elle, plus je lui trouve de vertus.» Cette dame s'étant fait religieuse dans un couvent où il n'était pas permis de parler aux personnes du dehors, son amant mourut de douleur en 1264. Millot a recueilli quelques-unes de ses pièces, et on a publié dans *l'Abeille* la vie de ce troubadour.

BÉLÉSIS, Chaldéen, le même, selon quelques auteurs, que Nabonassar et Baladan, fut le principal instrument de l'élévation d'Arbace, roi des Mèdes, qui lui donna le gouvernement de Babylone, l'an 770 avant J.-C. Cet homme adroit, ayant su que Sardanapale, roi d'Assyrie, s'était brûlé dans son palais avec son or et son argent, obtint la permission d'en emporter les cendres, et enleva par ce moyen les trésors de ce prince.

BELESTAT (Pierre Langlois de), médecin, né à Loudun, mort doyen de la faculté de Poitiers en 1583, s'occupa de l'étude de l'antiquité, écrivit sur les hiéroglyphes égyptiens, et approfondit beaucoup cette matière. Il a publié: I. *Tableaux hiéroglyphiques pour exprimer toutes conceptions à la façon des Égyptiens par figures et images des choses, au lieu de lettres*, Paris, 1583, in-4°. Il y joignit un *Traité des Songes et des Prodiges*. II. *Discours des Hiéroglyphes des Égyptiens, emblèmes, devises et*

armoiries, Paris, 1583, in-4°. Il y a de l'érudition dans deux ces ouvrages. On y trouve des recherches curieuses sur les médailles, sur les bas-reliefs, sur les gravures antiques; des détails sur la mythologie, que l'on chercherait vainement ailleurs.

BELESTAT DE GARDOUCH (le marquis DE), naquit à Toulouse en 1725, d'une ancienne famille de Languedoc, et suivit d'abord la carrière militaire, où il se distingua tellement, qu'à l'âge de 30 ans, il était déjà mestre-de-camp de cavalerie; mais l'extrême faiblesse de sa vue, le força bientôt de quitter cette profession déjà si glorieuse pour lui. Retiré du service, il s'occupa de littérature, et se fit connaître par un *Eloge de Clémence Isaure*. Il était lié avec plusieurs littérateurs célèbres, et principalement avec Voltaire, dont il avait fait la connaissance aux eaux de Plombières. Leur amitié intime dura jusqu'au moment où Belestat fit imprimer sous les lettres initiales de son nom un *Examen critique de l'Histoire de Henri IV*, écrit par La Beaumelle, ouvrage dans lequel il y avait une critique assez vive de l'auteur de *la Henriade*. Le gouvernement en fit saisir 600 exemplaires, mais Voltaire le fit réimprimer avec des notes critiques dans la collection intitulée: *Evangile du jour*. Belestat était membre de l'Académie des jeux floraux. Il mourut aveugle en 1807, âgé de 82 ans.

BELFREDOTTI (BOCCHINO DE'), Souverain de Volterra, exerçait sur ses concitoyens une domination si tyrannique, qu'ils se révoltèrent contre lui, et se mirent sous la protection des Florentins. Bocchino, qui avait été arrêté lors de la révolte, fut mis à mort.

BELGIUS ou selon Pausanias **BOLGIUS**, général gaulois, fit, vers 279 avant J.-C., une expédition dans la Macédoine, qui était alors gouvernée par Ptolémée Céraunus. Il battit complètement les troupes de ce prince, le fit lui-même prisonnier, et lui fit trancher la tête. On croit qu'il retourna dans son pays, après cette victoire; du moins, depuis cette action, l'histoire ne parle plus de lui.

BELGRADO (JACQUES), né à Udine le 16 décembre 1704, mort le 7 avril 1789, entra dans la société des jésuites, et devint l'un des plus grands mathématiciens d'Italie. Il professa long-temps les mathématiques à Parme, et eut la direction de l'observatoire de cette ville. Après l'extinction de son ordre, il se retira à Bologne, où il fut nommé recteur du collége de Sainte-Lucie. Belgrado était aussi antiquaire et poëte. Ses divers écrits ont été publiés à Parme et à Modène, et Mazzuchelli en a donné la notice dans son Histoire des écrivains d'Italie. Les principaux sont: I. *De phialis vitreis ex minimi silicis casu dissilientibus acroasis, experimentis et animadversionibus illustrata*, Padoue, 1743, in-4°. II. *Ad disciplinam mechanicam nauticam et geographicam acroasis critica et historica*, Parme, 1741, in-4°. III. *De liquorum equilibrio acroasis*, Parme, 1742, in-4°. IV. *De gravitatis legibus acroasis physico-mathematica*, Parme, 1744, in-4°. V. *De altitudine atmosphæræ æstimandâ critica disquisitio*, Parme, 1743, in-4°. VI. *De utriusque analyseos usu in re physicâ*, Parme, 1761, 2 vol.

in-4°. VII. *De corporibus elasticis, etc.*, Parme, 1747, in-4°. VIII. *Theoria cochleæ Archimedis*, Parme, 1767, in-4°. IX. *De telluris viriditate dissertatio*, Udine, 1777, en italien. X. *I Fenomeni elettrici con i corollarj da lor dedotti, etc.*, Parme, 1749, in-4°. XI. *Del trono di Nettuno illustrato*, Césène, 1766. XII. *Della esistenza di Dio da teoremi geometrici dimostrata, dissertazione*, Udine, 1777. Belgrado a composé un grand nombre d'autres dissertations qui se distinguent toutes par une profonde érudition.

BELHOMME (Dom Humbert), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes et de Saint-Hidulphe, professeur de philosophie et de théologie, ensuite abbé de Moyen-Moutier, naquit à Bar-le-Duc en 1653, et mourut le 12 décembre 1727. Il fit rebâtir son abbaye, l'orna d'une bibliothèque choisie avec goût, et en écrivit l'*Histoire* en latin, 1 vol. in-4°.

BÉLIARD. *Voyez* Belliard.

BELIDOR (Bernard Forest de), des Académies des sciences de Paris et de Berlin, naquit en Catalogne, en 1697, d'un officier au régiment de Valence. Orphelin dès l'âge de cinq ans, et formé par un ingénieur, ami de sa famille, il se fit connaître de bonne heure par son talent pour les mathématiques. Nommé professeur royal aux écoles d'artillerie de la Fère, il forma des élèves dignes de lui. Son zèle lui valut la place de commissaire provincial d'artillerie; mais trop d'empressement pour s'avancer lui enleva à la fois ces deux postes. Il fit quelques expériences sur la charge des canons, et découvrit, on crut avoir découvert qu'au lieu de douze livres de poudre pour chaque coup, qu'on employait ordinairement, on pouvait n'en mettre que huit, sans diminuer l'effet. Comme le roi gagnait à cette diminution, Bélidor voulut faire sa cour au cardinal de Fleury, qui était premier ministre, en lui communiquant secrètement sa découverte. Le cardinal accueillait favorablement tous les projets d'économie : il reçut donc bien celui de Bélidor. Il en parla même au prince de Dombes, grand-maître de l'artillerie. Ce prince fut surpris d'apprendre qu'un mathématicien qui travaillait sous ses ordres, et qu'il comblait journellement de ses bienfaits, ne se fût point adressé à lui dans cette occasion. Il le dépouilla de ses places, et l'obligea de quitter la Fère. De Vallière, lieutenant-général d'artillerie, justifia la conduite du prince de Dombes, par un Mémoire qui fut imprimé à l'imprimerie royale, dans lequel il attaqua le procédé et les expériences de Bélidor. Ce professeur, né sans fortune, se trouva ainsi dépourvu de tout. Le prince de Conti, qui connaissait son mérite, l'emmena avec lui en Italie, et ce voyage lui valut la croix de Saint-Louis. Cette faveur lui procura quelque considération à la cour. Le maréchal de Belle-Isle se l'attacha, et lorsqu'il fut ministre de la guerre il le nomma inspecteur de l'artillerie, et lui donna un logement à l'arsenal de Paris, où il mourut le 8 septembre 1761, âgé de 64 ans. C'était un homme extrêmement laborieux, et qui a beaucoup écrit. On lui doit : I. *Sommaire d'un Cours d'architecture militaire, civile et hydraulique*, 1720, in-12. II. *Nouveaux cours de mathématiques à l'usage*

de l'artillerie, 1757, in-4°. III. *La science des ingénieurs*, 1749, in-4°. IV. *Le Bombardier français*, 1731, in-4°. V. *Architecture hydraulique*, 1735, 1739, in-4°, 4 vol. VI. *Dictionnaire portatif de l'ingénieur*, 1768, in-8°. VIII. *Traité des fortifications*, 2 vol. in-4°, 1735. IX. *La science des ingénieurs dans la conduite des travaux des fortifications*, 1749, in-4°; 1814, in-4°. X. Deux Traités *sur le toisé et l'arpentage*. XI. *Dictionnaire portatif de l'ingénieur*, 1755, in-8°, 1768. in-8°. La plupart de ces ouvrages remplissent leur objet, quoique l'auteur ne fût pas un mathématicien du premier ordre.

BELIN (Albert), religieux bénédictin, évêque de Bellay, naquit à Besançon au commencement du 17me siècle. Il fit profession à l'abbaye de Faverney en 1630. Après ses études il fut envoyé à l'abbaye de Cluny, au prieuré de la Charité-sur-Loire, ensuite à Paris et dans d'autres lieux, où il se distingua dans la prédication. Ayant procuré à l'un des fils de Colbert les voix de tous les religieux pour l'élection au prieuré de la Charité, il obtint de ce ministre la nomination à l'evêché de Bellay, qui vaquait en 1666. Il surmonta tous les obstacles qu'on apporta à cette nomination. Il mourut dans son diocèse en 1677. Il a laissé plusieurs ouvrages, tels que : I. *Emblèmes eucharistiques*, 1647, in-8°. II. *Les aventures du philosophe inconnu, en la recherche et invention de la Pierre philosophale, divisées en quatre livres, au dernier desquels il est parlé si clairement de la manière de la faire; que jamais on n'en a parlé avec tant de candeur*, Paris, 1664, in-12; 1674, in-12. III. *Preuves convaincantes des vérités du christianisme*, Paris, 1666, in-4°. IV. *Traité des talismans*, Paris, 1671, in-12. C'est la troisième édition. V. *Les solides pensées de l'ame*, Paris, 1648.

BELIN ou plutôt Bellin (François), né à Marseille en 1672, secrétaire et bibliothécaire de la duchesse de Bouillon. Il travailla pour le théâtre sans obtenir de brillans succès. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *La mort d'Othon*, tragédie, représentée en 1699, non imprimée. II. *Volonès*, tragédie, représentée en 1701, non imprimée. III. *Mustapha et Zéangir*, tragédie, représentée en 1705, et imprimée in-12 à Paris la même année. IV. *L'arbre vert, Promenade de Strasbourg*, comédie en un acte et en prose, représentée et imprimée in-8°, à Strasbourg en 1705. Enfin M. de Beauchamps, qui le nomme *Blein*, lui attribue encore une tragédie, non imprimée, de *la Mort de Néron*, que les auteurs de l'Histoire du théâtre français assurent être d'un sieur de Péchantré. Il se retira à Marseille en 1729, et y mourut trois ans après.

BELING (Richard), né en 1613, à Belingstown, dans le comté de Dublin, porta les armes dans la rebellion d'Irlande en 1641, et servit avec beaucoup de distinction. Mais ensuite Beling mécontent des intrigues du nonce Rinuccini qui était venu pour hâter la conclusion de la paix, et qui ne faisait au contraire qu'augmenter les troubles, rentra dans le parti du roi et y resta fidèlement attaché. Après la défaite de l'armée royale, il passa en France, où il demeura plusieurs

années. Il mourut à Dublin, en 1677. Il a composé plusieurs ouvrages : I. Un 6me livre ajouté à l'*Arcadie* de sir Philippe Sydney, Londres, 1633, in-fol. II. *Vindiciarum Catholicorum hiberniæ libri duo*, publié sous le nom supposé de *Philopater Irenæus*. III. *Annotationes in Johannis Poncii librum cui titulus, Vindiciæ eversæ*, Paris, 1654. Ces deux derniers écrits sont estimés, même des protestans.

BÉLISAIRE, l'un des plus habiles généraux dont l'Histoire fasse mention, vivait sous le règne de l'empereur Justinien. Il naquit en Thrace vers la fin du 5me siècle. Ses parens sont inconnus, et les actions de sa jeunesse n'ont rien présenté à son verbeux historien qui fût digne d'être transmis à la postérité. Il servit avec distinction dans les gardes de Justinien, et obtint un commandement, lorsque ce prince monta sur le trône. Il commença à signaler son mérite militaire, dans la Persarménie et dans l'importante station de Dara. Ce fut là qu'il admit à son service Procope, le fidèle compagnon et le soigneux historien de ses exploits. Bélisaire, par son génie et son courage, amena les Perses à un traité de paix conclu en 533. Il fut, dans cette même année, nommé chef de l'expédition d'Afrique. On a soupçonné que les intrigues de sa femme, la belle et adroite Antonina, qui tour à tour avait la confiance et encourait la haine de l'impératrice Théodora, aidèrent secrètement à son élévation. Antonina descendait d'une famille de conducteurs de chars; son incontinence lui attira les plus honteux reproches. Fameuse par ses intrigues, ses débauches, et son empire sans bornes sur l'esprit de son mari, elle a flétri d'une tache honteuse la gloire de ce héros. Elle lui donna de grandes preuves d'amitié, et le suivit au milieu de toutes les fatigues, de tous les dangers de ses expéditions. L'année d'après il conduit l'armée navale destinée à conquérir l'Afrique, emporte Carthage, marche contre Gélimer, usurpateur du trône des Vandales, prend possession de son royaume à Carthage, et se fait servir par les officiers de ce prince. Les Maures le reconnurent; et peu de temps après, il défit le reste des Vandales, prit Gélimer, et l'emmena à Constantinople en 534. (*Voyez* GÉLIMER.) Ce prince fut un des ornemens de son triomphe. En lui finit la monarchie des Vandales ariens. Bélisaire, ayant détruit ce royaume en Afrique, fut envoyé par Justinien pour détruire celui des Goths en Italie. Arrivé sur les côtes de Sicile avec sa flotte, il s'empara de Catane, de Syracuse, de Palerme, et de plusieurs autres villes, par force ou par composition. Il courut ensuite à Naples, la prit; de là il marcha vers Rome, et en envoya les clefs à l'empereur. Théodat, roi des Goths, ayant été assassiné, Vitigès, son successeur, vint assiéger Rome. Bélisaire le battit, l'obligea de se renfermer dans Ravenne, le prit et le mena à Constantinople, après avoir refusé la couronne que les vaincus offraient à leur vainqueur. (*Voyez* SILVÈRE.) Il fut bientôt obligé de quitter cette capitale, pour aller combattre Chosroès Ier, roi de Perse. Après l'avoir mis en fuite, il retourna en Italie contre Totila, élu roi des Goths, l'empêcha de détruire entièrement Rome, rentra dans la ville et la répara. Il reprit

encore les armes dans sa vieillesse contre les Huns, qui avaient fait une irruption dans l'empire en 558. Il les en chassa. Les Grands, jaloux de sa gloire, l'accusèrent en 561, d'avoir voulu s'emparer du trône. L'empereur lui ôta la dignité de patrice, lui retrancha ses gardes, et l'accabla de mauvais traitemens, qui le conduisirent peu après au tombeau. Cet homme, digne d'un meilleur sort, après avoir été long-temps à la tête des affaires et des armées, et avoir rendu des services signalés à sa patrie, fut obligé, suivant les historiens latins, de mendier son pain dans les rues de Constantinople. L'auteur de l'*Histoire mélangée* dit que l'année suivante il fut rétabli dans ses dignités; et Cédrène affirme qu'il mourut en paix aux environs de Constantinople. Alcine est de ce sentiment contre Crinitus, Volaterra, Pontanus et quelques autres. Quoi qu'il en soit, on montre encore à Constantinople, une prison, que l'on appelle la *Tour de Bélisaire*. Cette prison est sur le bord de la mer, en allant du château des Sept-Tours au sérail. Les gens du pays disent qu'il pendait un petit sac attaché au bout d'une corde, comme font les prisonniers, pour demander sa vie aux passans, en leur criant: « Donnez une obole au pauvre Bélisaire, à qui l'envie a crevé les yeux. » Gibbon, dans son excellente *Histoire de la chute de l'empire romain*, traite ces détails de fictions; et en effet, aucun historien contemporain n'a rapporté cette fable qui doit son origine à Tzetzès, auteur peu estimé du 12me siècle. Après avoir parlé de la conspiration dont Bélisaire était accusé d'être complice, Gibbon ajoute: « Il parut en 563, avec moins de frayeur que d'indignation. L'empereur l'avait jugé d'avance, malgré ses quarante années de service; et la présence et l'autorité du patriarche consacrèrent cette injustice. On eut la bonté de lui laisser la vie; mais on séquestra ses biens; et depuis le mois de décembre jusqu'au mois de juillet 564, on le retint prisonnier dans son palais. Son innocence fut enfin reconnue, on le mit en liberté, on lui rendit ses honneurs. Il mourut huit mois après, le 23 mars 565, et il y a lieu de croire que le ressentiment et le chagrin abrégèrent ses jours. Le nom de Bélisaire ne périra jamais. Au lieu des funérailles, des monumens, et des statues qu'on lui devait à si juste titre, je trouve dans les historiens, que l'empereur confisqua ses trésors, suites de ses triomphes contre les Goths et les Vandales. Toutefois on en réserva une portion décente pour sa femme. Et Antonina, ayant bien des crimes à expier, employa sa fortune et le reste de sa vie à fonder un couvent. Tel est le récit simple et véritable de la disgrace de Bélisaire et de l'ingratitude de Justinien. » Ajoutons que ses succès militaires ne le détournèrent jamais de la soumission qu'il devait à son Souverain, tout faible et injuste qu'il était; que son génie, égal à son courage, se déployait surtout dans les dangers; qu'au milieu des combats, il sut être juste et humain, et qu'il n'eut de faiblesse que pour son épouse. On voit encore des médailles de Justinien « recevant Bélisaire triomphant de la guerre contre les Goths »; de l'autre côté de la médaille, se trouve l'image de Bélisaire, avec ces mots: BÉLISAIRE, L'HONNEUR DU NOM ROMAIN: BELISARIUS GLORIA

ROMANORUM. Marmontel a donné le nom de ce célèbre général à un roman moral et philosophique, auquel une censure de la Sorbonne donna un moment de vogue. Mme de Genlis a aussi choisi Bélisaire pour être le héros d'un de ses romans historiques. M. Jouy, membre de l'Académie française, a publié en 1818, une tragédie en 5 actes et en vers, intitulée : *Bélisaire*, dont le gouvernement défendit la représentation.

BÉLISARIO (LOUIS), médecin de Modène dans le 16e siècle, a laissé divers ouvrages, dont le plus remarquable est un *Traité de l'Odorat.*

BELIUS. *Voyez* BEL.

BELKNAP (JÉRÉMIE), théologien et prédicateur américain, né à Boston le 4 juin 1744, fut nommé pasteur de l'église presbytérienne à Boston, le 6 avril 1787. Il y passa le reste de sa vie et mourut en juin 1798. Ses ouvrages sont : I. *Histoire de New-Hampshire*, dont le premier volume parut en 1784, le second en 1791, et le troisième en 1792. II. *Biographie américaine;* le premier vol. est de 1794 ; le second de 1798 ; la mort empêcha l'auteur de compléter cet ouvrage. III. *Le garde-forêt*, conte, servant de suite à l'histoire de John Bull, *Le Drapier*, in-12 ; il a publié aussi plusieurs sermons sur différens sujets et imprimés séparément, des *Essais* sur le commerce des Américains, et sur la liberté civile et religieuse.

BELL (JEAN), médecin anglais, partit en 1715, à la suite de l'ambassade de Pierre-le-Grand en Perse, y resta quatre ans, et dans les trois années suivantes, il fit partie de l'ambassade de la Chine. Il a publié une *Relation* estimée de cette dernière ambassade, Glascow, 1762, 2 vol. in-4°. Elle a été traduite en français par Eidous, 1766, 3 vol. in-12.

BELL (BEAUPRÉ), antiquaire anglais, né à Beaupré-Hall, élève de l'école de Westminster, et ensuite du collège de la Trinité à Cambridge, où il passa en 1723. Il est mort jeune, et a laissé sa bibliothèque et ses médailles au collège où il avait été élevé. Bell a eu part aux ouvrages du docteur Stukeli, et il a aussi aidé d'autres savans dans plusieurs travaux.

BELLA (STEPHANO DELLA), graveur et peintre, né à Florence en 1610, perdit son père à l'âge de deux ans, et passa sa jeunesse dans l'indigence. Placé chez un orfèvre, il se plut à copier les estampes de Jacques Callot, et saisit parfaitement la manière de cet artiste. Une singularité de son dessin fut qu'il commençait toujours les figures par les pieds, en remontant de là jusqu'à la tête, et que malgré cette bizarrerie, les proportions se trouvaient gardées et la figure correcte. La Bella fut accueilli en France par le cardinal de Richelieu, pour lequel il fit les dessins des principales conquêtes de la France sous la minorité de Louis XIII. Son burin fécond et varié a produit plus de mille quatre cents pièces. Sur la fin de ses jours, il retourna dans sa patrie, et il y mourut en 1664, comblé d'honneurs par le grand-duc qui l'avait nommé maître de dessin de Côme II ; son fils. « Personne n'a surpassé cet excellent artiste, dit Basan, pour la finesse et la légèreté de la pointe ; sa touche libre, facile, savante et pittoresque, rend ses estampes si pleines de goût, d'esprit et d'effet, qu'il doit être regardé comme un modèle de perfection pour la gra-

vure en petit; d'ailleurs ses têtes sont remplies de noblesse, d'un beau caractère, et ses figures sont bien dessinées. Il a gravé des sujets d'histoire, des batailles, des chasses, des paysages, des marines, des animaux, et des ornemens d'un goût exquis. » Son œuvre forme quatorze cents pièces; on peut consulter à cet égard le catalogue qui se trouve dans l'*Essai* publié par Charles-Antoine Jombert, 1772, in-8°. Bella, pendant son séjour en France, avait composé une collection de jeux de cartes pour faciliter à Louis XIV l'étude de l'histoire et de la géographie.

BELLA (Giano de la), gentilhomme florentin, qui embrassa la cause du peuple contre les nobles dont l'insolence et les désordres le révoltaient. En 1292, il parvint à organiser le peuple de Florence de manière que ses compagnies de milice fussent toujours prêtes à défendre les tribunaux et les lois; et il assujettit tous les nobles à une espèce de loi martiale, qui fut appelée *Ordinamento di giustizia*. Cependant son zèle pour la réforme des abus l'emporta trop loin, et lui fit perdre toute sa popularité. Il fut obligé de comparaître devant le tribunal qu'il avait établi, et fut envoyé en exil où il mourut.

BELLA (Octave et César), tous les deux de Palerme, le premier né en 1661, le second en 1670, se distinguèrent par leurs talens pour la poésie.—Un Jérôme Bella, né à Carru en Piémont, grand-vicaire de l'évêque de Saluces en 1660, a fait imprimer aussi des *Drames pastoraux*.

BELLA (le P. della), est auteur d'un *Dizionario-italiano-latino-illirico*, publié à Venise, en 1728, in-4°. Ce volume est rare.

BELLACATO (Louis), né à Brescia en 1501, mort en 1575, professa avec succès, pendant plus de trente ans, la médecine dans l'université de Padoue. On a de lui des *Consultations médicales*, et des *Leçons de médecine pratique*, imprimées à Ulm en 1676, avec les *Observations de Welschius*.

BELLAGATTA (Ange-Antoine), né à Milan le 9 mai 1704, prit dès sa jeunesse l'habit ecclésiastique. Le goût de la médecine lui fit abandonner son premier état; il s'appliqua à cette science dans l'université de Pavie, où il reçut les honneurs du doctorat; mais, vers la fin de l'année 1741, il reprit l'habit ecclésiastique, qu'il continua de porter jusqu'à sa mort arrivée le 2 février 1742. On a de lui deux *Lettres philosophiques* écrites à un ami, en italien, et imprimées à Milan en 1730, in-4°, dans lesquelles il parle du rhume qui a régné en Europe dans la même année. Son *Entretien physique sur les malheurs de la médecine*, qui est aussi en italien, ainsi que ses autres ouvrages, parut à Milan en 1733, in-8°. Il a encore écrit sur un miracle opéré par l'intercession de Saint François-de-Paule, le 28 mars 1735, et sur un météore observé en 1737. On a trouvé parmi ses papiers un manuscrit intitulé: *Dialoghi di fisica animastica moderna; speculativa, mecanica esperimentale*, dans lequel il traite de la génération des corps organisés, de la création, de l'immatérialité et de l'immortalité de l'ame, de la forme des brutes, du mécanisme du mouvement, des sensations, etc.

BELLAISE. *Voyez* Belsin.

BELLAMONT (Richard, comte de), gouverneur de New-Yorck et de New-Hampshire, commença à exercer ces fonctions en 1698. Il eut de très-grandes difficultés à surmonter : la discorde régnait parmi les habitans, et l'administration était dans un très-mauvais état. Il fit tout ce qu'il put pour se faire aimer du peuple, et y réussit parfaitement. Il s'occupa principalement des moyens de garantir ses administrés des brigandages des pirates. Il mourut le 5 mars 1701.

BELLAMY (Jacques), né à Flessingue en 1757, mort en 1786, doit être compté au nombre des meilleurs poètes hollandais. Doué de beaucoup de sensibilité et d'imagination, ses premiers chants, en 1772, seconde fête séculaire de l'affranchissement de la Hollande, furent consacrés à la liberté et à la patrie; il chanta ensuite la Tendresse, l'Amour et l'Amitié. Sa première éducation contraria singulièrement ses penchans et ses goûts. Il fut destiné à l'état de boulanger; mais le germe d'un rare talent ayant été facilement reconnu dans ses premiers essais, des citoyens aisés se cotisèrent pour lui faire donner une éducation lettrée, et il fut élevé par le ministère évangélique. Il a fourni une trop courte carrière pour l'honneur de la littérature hollandaise. (*Voyez* Chaimot.) La nation lui a assigné, dans la littérature poétique, le premier rang après Cats et Antonides. Ses compatriotes font beaucoup de cas de sa romance intitulée : *Roosje*. Bellamy avait publié des essais érotiques, sous le titre de *Poésies de ma jeunesse* (en hollandais). On lui doit aussi deux *Discours* en prose, que G. Kniper a publiés.

BELLAMY (Joseph), docteur en théologie, ministre, naquit à New-Cheshire (état de Connecticut), en 1719. Il prit ses grades au collége de Yale, en 1735. Dès l'âge de 18 ans, il commença à prêcher avec succès dans la ville de Woodbury, et fut nommé pasteur de l'église de Bethléem en 1740. Il fit un *Traité* qu'il intitula : *Esquisse de la vraie Religion*, imprimée en 1750; ainsi qu'un grand nombre de *Sermons*. Il mourut le 6 mars 1790, dans la 50e année de son ministère.

BELLANGE (Jacques), apprit les premiers élémens du dessin de Claude Henriet, peintre médiocre de Châlons, établi à Nanci. Si le maître manquait de talens, l'élève en eut encore moins; Bellange, au lieu d'étudier, se livra tout entier à son imagination, que le défaut de jugement ne put contenir. Il a peint quelques tableaux; il a gravé à l'eau-forte plusieurs pièces de sa composition, qui n'ont ni goût ni correction; enfin, il fut tout à la fois et mauvais peintre et mauvais graveur. Il vivait dans le dernier siècle.

BELLANGER (Jean-Antoine), amateur, a gravé à l'eau-forte plusieurs sujets de sa composition et d'autres, où l'on remarque beaucoup de goût, d'intelligence et de correction. Il demeurait à Paris.

BELLARMIN (Robert), cardinal, archevêque de Capoue, né à Monte-Pulciano, en 1542, était fils de Cynthie Cervin, sœur du pape Marcel II. S'étant fait jésuite à l'âge de 18 ans, il montra un génie si précoce, qu'on le chargea de prêcher avant qu'il fût prêtre. Il ne reçut en effet le sacerdoce qu'en 1569, des mains de Cor-

neille Jansénius, évêque de Gand. Bellarmin était alors professeur de théologie à Louvain. On dit qu'il prêchait dans cette ville avec tant de succès, que les protestans venaient d'Angleterre et de Hollande pour l'entendre. Après sept ans de séjour dans les Pays-Bas, il retourna en Italie. Grégoire XIII le choisit pour faire des leçons de controverse dans le collége qu'il venait de fonder. Sixte V le donna ensuite en qualité de théologien, au légat qu'il envoya en France l'an 1590. Clément VIII le fit cardinal neuf ans après. Ce pontife disait l'avoir appelé auprès de lui, « Pour avoir un homme qui lui dit la vérité. » Bellarmin lui parlait en effet avec beaucoup de franchise. On prétend même que sa liberté déplut au pape, et que, pour avoir un prétexte honnête de l'éloigner, il le nomma archevêque de Capoue en 1601. Bellarmin donnait, tous les ans, le tiers de son revenu aux pauvres, visitait les hôpitaux et les prisons, et y envoyait de l'argent par un tiers qui ne laissait pas connaître la main qui le donnait. Un jour qu'il n'avait pas dans sa bourse douze écus que lui demandait un pauvre, il lui remit son anneau pastoral, pour qu'il le donnât pour gage de cette somme. Paul V le croyant nécessaire à Rome, il se démit de son archevêché, et se dévoua aux affaires ecclésiastiques jusqu'en 1621. Il mourut la même année, 17 septembre, âgé de 79 ans, au noviciat des jésuites, où il s'était retiré dès le commencement de sa maladie, avec la réputation d'un des plus vertueux membres du conclave, et des plus savans controversistes de l'Eglise. Grégoire XV alla visiter le cardinal mourant, qui lui adressa ces paroles : « *Domine, non sum dignus ut intres*, etc. » Il n'y a point d'auteur qui ait défendu plus vivement la cause de l'Eglise et les prérogatives de la cour de Rome. Il regardait le Saint-Père comme le monarque absolu de l'Eglise universelle, le maître indirect des couronnes et des rois, la source de toute juridiction ecclésiastique, le juge infaillible de la foi, comme supérieur même aux conciles généraux. Il ne fait pas difficulté de traiter d'hérétiques ceux qui soutiennent que les princes, pour les choses temporelles, n'ont d'autre supérieur que Dieu. Ces opinions furent réfutées par Barclay. Les papes, instruits du soulèvement qu'elles ont causé dans certaines monarchies, n'ont jamais voulu canoniser Bellarmin, malgré les instances réitérées que la société a faites, sous Innocent XII, Clément IX et Benoît XIV. Ce savant cardinal a enrichi l'Eglise de plusieurs ouvrages. Le plus répandu est son *Corps de Controverses*. C'est l'arsenal où les théologiens catholiques ont puisé leurs armes contre leurs adversaires. Son style n'est ni pur, ni élégant; mais il est serré, clair, précis. Il cite quelquefois des auteurs apocryphes, et confond les opinions particulières des théologiens italiens avec la doctrine de l'Eglise. La meilleure édition de ses *Controverses* était celle de Paris, qu'on appelle des *Triadelphes*, en 4 vol. in-fol., avant qu'on eût celle de Prague, 1721, qui est aussi en 4 vol. in-fol. On a encore du cardinal Bellarmin d'autres ouvrages publiés à Cologne, en 1617, en 3 vol. in-fol. On y trouve son *Commentaire sur les Psaumes*; ses *Sermons*; un

Traité des Écrivains ecclésiastiques, imprimé séparément, en 1663, in-4°; un autre sur l'*Autorité temporelle du Pape*, contre Barclay, flétri par le parlement de Paris, en 1610, et en 1761; et qui avait paru à Rome en 1610, in-8°; 3 livres du *Gémissement de la Colombe*; un *Traité sur les Obligations des Évêques*; dans lequel il les damne presque tous, d'après des passages de Saint Jean-Chrysostôme et de S. Augustin; un ouvrage intitulé : *Institutiones linguæ hebraicæ*, 1622, in-8°; et un *Catéchisme*, ou *Doctrine chrétienne*, supprimé à Vienne, en 1775, comme contenant des maximes contraires à la puissance temporelle. Ce dernier ouvrage a été traduit dans un grand nombre de langues. Nous avons sa Vie, traduite en français de l'italien de Jacques Fuligati, 1625, in-8°, et en latin, Leodii, 1626, in-4°. Ces deux éditions et la première en italien, dit l'abbé Lenglet, sont les meilleures, et ne sont pas communes. On trouve dans cette Vie des traits singuliers qu'on a omis dans les autres.

BELLATI (Antoine-François), né à Ferrare, le 2 novembre 1665, mort le 1er mars 1742, jésuite et prédicateur célèbre. On a publié à Ferrare, en 1744, en 4 vol. in-4°, le recueil de ses Œuvres. Ce sont des *Sermons*, des *Traités de morale*; une *Dissertation sur le jugement de Pilate*, des *Exhortations domestiques*, des *Lettres*, etc. Ces ouvrages avaient été recueillis, après sa mort, en un volume, Venise, 1742.

BELLAUDIERO (Loys), poète provençal du 16me siècle, dont nous avons : *Obros et rimos provensalos, mes en Saluzour par P. Pau*, auquel se trouve joint : *Barbouillado Ephantazien journalieros de P. Pau*, Marseille, 1595, 3 tomes en un volume, petit in-4°. Première et rare édition de ces poésies provençales. On assure que c'est un des 1ers livres imprimés à Marseille.

BELLAVAINE (N.), auteur forain, qui vivait au commencement du 18e siècle. On ne cite de lui, dans le *Dictionnaire des théâtres* de Paris, que la pièce de *Sancho Pança*, représentée à la foire Saint-Germain, en 1706, et non imprimée. On ajoute qu'il en a composé plusieurs autres dont on ignore les titres.

BELLAVITI (François), né à Bassano en 1708, mort dans la même ville en 1782. Il fut professeur de philosophie dans sa patrie, et posséda le rare talent de rendre clairs les principes de toutes les sciences. Ami de la retraite, il s'y délassait avec les poètes de travaux plus sérieux. Il a laissé une *Comédie* en prose, et la *Traduction* en vers italiens de trois *Comédies* de Térence, 1758, in-8°.

BELLAY (Guillaume du), seigneur de Langey, est ordinairement connu sous ce dernier nom. Il naquit au château de Glatigny, près Montmirail, en 1491. Il était fils aîné de Louis du Bellay, d'une famille noble et ancienne, originaire d'Anjou. Langey servit de bonne heure, et se fit estimer par sa conduite autant que par son courage. François Ier l'ayant envoyé en Piémont en qualité de vice-roi; il y reprit diverses places sur les impériaux. Le marquis du Guast avouait qu'il était le plus excellent capitaine qu'il eût connu. En 1542, il partit de Piémont en litière, pour venir donner quelques avis importans

au roi; mais, étant accablé d'infirmités, fruits de ses fatigues et de ses travaux militaires, il se trouva si mal au bourg de Saint-Symphorien, entre Lyon et Roanne, qu'il y mourut le 9 janvier 1543. C'était le premier homme de son temps pour découvrir ce qui se passait dans les cours étrangères. Il ne fut pas moins utile dans ses ambassades en Italie, en Angleterre et en Allemagne, qu'à la tête des armées. Il était savant et bel esprit. Nous avons de lui des *Mémoires*, 1753, 7 vol. in-12. Il est un peu partial, et plaide souvent pour François Ier contre Charles-Quint. « Je ne veux pas croire, dit Montaigne, qu'il ait rien changé quant au gros du fait; mais de contourner le jugement des événemens, souvent contre raison, à notre avantage, et d'omettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de son maistre, il en fait métier : témoins les disgraces de Montmorenci et de Biron, qui y sont oubliées; voire le seul nom de madame d'Etampes ne s'y trouve point. On peut couvrir les actions secrètes; mais de taire tout ce que le monde sait, et les choses qui ont eu des effets publics et de telle conséquence, c'est un défaut inexcusable. » Son style est naïf et quelquefois plaisant. Il dit, en parlant de la magnificence qu'étalèrent les courtisans à l'entrevue du camp du Drap-d'Or, en 1520, entre François Ier et Henri VIII, que leur dépense fut telle, « que plusieurs y portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur les épaules. » On a attribué, depuis, ce mot à Henri IV. On lui fit cette épitaphe :

Ci-gît Langey, dont la plume et l'épée
Ont surmonté Cicéron et Pompée.

— On a encore de du Bellay : I. *Instruction sur le faict de la guerre*, Paris, 1548, in-fol. II. Un *Epitome de l'Histoire des Gaules*, imprimé avec ses opuscules, 1556, in-4°. C'est un des premiers qui révoqua en doute le merveilleux de l'histoire de Jeanne d'Arc. Ses frères Jean et Martin du Bellay, lui firent élever un beau mausolée dans l'église cathédrale de St.-Julien du Mans.

BELLAY (Jean du), frère puîné du précédent, né en 1492, fut d'abord évêque de Bayonne, ensuite de Paris en 1532. L'année d'après, Henri VIII, roi d'Angleterre, faisant craindre un schisme à l'occasion d'un caprice amoureux, du Bellay, qui lui avait été envoyé, l'an 1527, en qualité d'ambassadeur, y fit un second voyage. Il obtint de ce prince qu'il ne romprait pas encore avec Rome, pourvu qu'on lui donnât le temps de se défendre par procureur. Du Bellay partit sur-le-champ pour demander un délai au pape Clément VI. Il l'obtint, et envoya un courrier au roi d'Angleterre, pour avoir sa procuration. Mais ce courrier n'ayant pu être de retour auprès du pape le jour qu'on lui avait fixé, Clément VI fulmina l'excommunication contre Henri VIII, et l'interdit sur ses Etats, malgré les protestations de l'évêque de Paris. Le courrier arriva en effet deux jours après, mais la bulle avait été lancée. Elle fit perdre l'Angleterre à l'Eglise catholique, et à la cour de Rome, une partie de ses revenus. Du Bellay continua d'être chargé des affaires de France, sous le pontificat de Paul III, qui le fit cardinal en 1535. L'année d'après, Charles-Quint étant entré en Provence avec une armée nombreuse, et

François Ier voulant s'opposer à un ennemi si redoutable, quitta Paris, où du Bellay était de retour. Le roi le nomma son lieutenant-général, afin qu'il veillât sur la Picardie et la Champagne. Le cardinal, aussi entendu à la guerre que dans les intrigues du cabinet, entreprit de défendre Paris, qui était dans le trouble. Il le fortifia d'un rempart qui forme aujourd'hui boulevard. Il pourvut avec la même promptitude à la conservation des autres villes. Tant de services lui méritèrent de nouveaux bénéfices, et l'amitié et la confiance de François Ier. Après la mort de ce prince, le cardinal de Lorraine devint le canal des graces de la cour de Henri II. Du Bellay, désespéré de la perte de son crédit, ne put soutenir le séjour de Paris. Il aima mieux se retirer à Rome, où le siége épiscopal d'Ostie lui procura, sous Paul IV, le titre de doyen du sacré collége, et où ses richesses le mirent en état de bâtir un beau palais. Il eut soin toutefois de conserver l'évêché de Paris dans sa famille. Il l'obtint pour Eustache du Bellay, son cousin, déjà pourvu de plusieurs bénéfices, et président au parlement. Le cardinal vécut encore 9 ans après sa démission, et ne cessa de se rendre nécessaire au roi de France. Il mourut à Rome en 1560, à 68 ans, avec la réputation d'un courtisan adroit et d'un négociateur habile. Les lettres durent beaucoup à sa protection et à la faveur dont il jouissait auprès du *Père des Lettres*. Il se joignit à Budé, son ami, pour engager François Ier à fonder le collége royal. Rabelais avait été son médecin. On a de lui : I. *Joannis cardinalis Bellaii, Francisci Olivarii et Africani Malleii, Francisci Ier legatorum, orationes duæ necnon pro eodem rege defensio adversus Jacobi Omphalii maledicta*, en latin et en français, Paris, Robert Etienne, 1544, in-4°. La traduction française de la *Défense du Roi*, imprimée la même année, est de Pierre Bunel. II. *Trois livres de poésies latines*, à la suite de 3 livres d'odes de Salmon Macrin, Paris, Robert Etienne, 1546, in-8°. III. *Francisci (primi) Francorum Regis epistola apologetica*, imprimée avec d'autres pièces en 1542, in-8°. Il a aussi laissé un grand nombre de *Lettres* dont la plupart sont restées manuscrites. On en trouve cinquante-six dans l'*Histoire du Divorce de Henri VIII*, de l'abbé Legrand, et quelques autres dans les *Mémoires* de Guillaume Ribier.

BELLAY (Martin du), frère de Guillaume et de Jean, fut, comme ses frères, un grand capitaine, un bon négociateur, et un protecteur des lettres. François Ier l'employa. Il nous reste de lui des *Mémoires historiques*, depuis 1515 jusqu'à l'an 1547, qui furent publiés avec ceux de Guillaume, son frère. Ces *Mémoires* sont curieux; mais les descriptions des batailles et des siéges où s'est trouvé l'auteur, sont un peu trop amples. La dernière édition de ces *Mémoires* est celle de l'abbé Lambert, Paris, 1753, 7 vol. in-12. Cet homme, aussi sage qu'habile, mourut au Perche en 1559.

BELLAY (René du), évêque du Mans, en 1546, était le quatrième frère des précédens. C'était un prélat très-charitable. Il avait étudié la physique avec succès.

BELLAY (Eustache du), neveu des précédens, fut le successeur

de Jean à l'évêché de Paris. Il assista au Concile de Trente, et y soutint avec zèle les droits de l'épiscopat. Il se démit de son siége vers la fin de sa vie, et se retira à Belley en Anjou, où il mourut en 1565.

BELLAY (Joachim du), naquit vers 1524 à Liré en Anjou. Orphelin de bonne heure, il fut confié à la tutelle de son frère aîné, qui négligea de cultiver les talens dont il montrait le germe. L'amour des lettres et celui des armes animaient également son génie; mais on le retint dans une sorte de captivité, qui ne lui permit pas de s'élever. La mort de son frère, en relâchant sa chaîne, le jeta dans d'autres affaires. Il ne sortit de tutelle que pour être chargé d'un de ses neveux. Les disgraces de cette maison presque ruinée, et des procès qu'il fallait poursuivre, lui donnèrent des embarras très-peu compatibles avec la culture des lettres. Sa santé en fut altérée, et une maladie aussi dangereuse qu'accablante le retint deux ans au lit. Les muses vinrent à son secours : il lut les poètes grecs, latins et français; et leurs écrits échauffèrent sa verve. Il enfanta plusieurs pièces qui lui donnèrent accès à la cour. François Ier, Henri II, Marguerite, reine de Navarre, prisèrent son talent. On l'appela d'une commune voix l'Ovide français. Le cardinal Jean du Bellay, son proche parent, s'étant retiré à Rome l'an 1547, après la mort de François Ier, Joachim l'y suivit; trois ans après, le cardinal le renvoya en France, où il le chargea de ses affaires. Des ennemis secrets le desservirent auprès de son protecteur. On empoisonna ses actions les plus innocentes; on donna un mauvais tour à ses poésies; enfin on l'accusa d'irréligion. Ces tracasseries renouvelèrent ses anciennes maladies. Eustache du Bellay, évêque de Paris, sensible à ses malheurs et à son mérite, lui procura, en 1555, un canonicat de son église : il n'en jouit pas long-temps; il mourut d'apoplexie le 1er janvier 1560. On lui fit plusieurs épitaphes, dans lesquelles on l'appelle *Pater elegantiarum, Pater omnium leporum*. Ses *Œuvres françaises*, imprimées à Paris en 1569, in-4°, et 1573, in-8°, lui acquirent une grande réputation. L'édition de Rouen, 1592, 2 vol. in-12, est plus complète que les précédentes. Ses poésies sont ingénieuses et naturelles. Il célébra en cent quinze sonnets, qu'il appelait ses *Cantiques*, les charmes de la belle Olive d'Angers, anagramme de Viole, qui était son vrai nom. Ses *Poésies latines*, publiées à Paris, 1569, en deux parties, in-4°, quoique inférieures à ses vers français, ont cependant du mérite. C'est de lui que sont ces jolis vers à un chien :

Latratu fures excepi, mutus amantes;
Sic placui domino, sic placui dominæ.

Rude aux voleurs, doux à l'amant,
J'aboyais ou faisais caresse,
Ainsi j'ai su diversement
Servir mon maître et ma maîtresse.

Du Bellay est encore auteur du *Traité* intitulé *Défense et illustration de la langue française*, avec l'*Olive* augmentée, Paris, 1549, in-8°; l'*Anthérotique de la vieille et de la jeune amie*, Paris, 1553, in-8°; et du *Recueil de Poésies*, présenté à madame Marguerite, sœur unique du Roi, Paris, 1553, in-8°.

BELLE (la). *Voyez* Bella (Stefano della).

BELLE (Alexis-Simon), peintre parisien, mort en 1734, à l'âge de 60 ans, était élève de François de Troy. Il associa dans ses portraits les vérités de la nature aux finesses de l'art. Il mariait pour l'ordinaire les tons sourds et vigoureux des étoffes et des accessoires, à l'éclat du coloris : artifice qui manqua rarement de jeter dans ses tableaux des effets singuliers et piquans. Le portrait du roi, ceux des seigneurs de la cour, et de plusieurs souverains que Belle peignit, attestent la supériorité qu'il avait acquise dans cette partie.

BELLE (Clément-Louis-Marie-Anne), fils du précédent, peintre d'histoire, professeur recteur des écoles spéciales de peinture et sculpture, membre de l'ancienne Académie de peinture, et inspecteur à la manufacture des Gobelins, né à Paris en 1722, et mort en cette ville, le 29 septembre 1806, à l'âge de 84 ans. On a de lui plusieurs tableaux d'histoire estimés, tels que la *Réparation des saintes hosties*, qu'on voit encore à l'église de Saint-Médéric de Paris; un *Christ* destiné à décorer une des salles du parlement de Dijon; en 1761, il présenta, pour sa réception à l'Académie, son tableau d'*Ulysse reconnu par sa nourrice*. Pendant son séjour à Rome, il calqua sur papier transparent les fresques de Raphaël qui décorent les salles du grand Vatican, et il exécuta ce travail avec une grande perfection. Il a dirigé pendant trente ans, avec autant de zèle que de succès, la manufacture des Gobelins.

BELLE. *Voy.* Labelle.

BELLEAU (Remi), naquit à Nogent-le-Rotrou en 1528. Le marquis d'Elbeuf, général des galères de France, le chargea de veiller à l'éducation de son fils. Il mourut à Paris en 1577. Ses *Pastorales* furent estimées de ses contemporains. Ronsard l'appelait le *Peintre de la nature*. Il fut un des sept poètes de la *Pléiade française*. Son *Poëme de la nature et de la diversité des pierres précieuses* passait alors pour un bon ouvrage. C'est une réputation qu'il a perdue. Sa *Chanson* sur le mois d'avril s'entend encore avec plaisir; mais sa *Traduction d'Anacréon* est bien loin des graces de l'original. Belleau a moins de mauvais goût et de bizarrerie que Ronsard. Ses *Œuvres poétiques* ont été recueillies à Rouen en 1604, 2 vol. in-12. L'édition dont on fait le plus de cas est plus ancienne; elle est de 1578 ou 1583, Paris, un volume en deux parties, in-12. On a de cet auteur un poëme macaronique, imprimé séparément, in-8°, sans date, et in-4°. Il a pour titre : *Dictamen metrificum de bello huguenotico*. C'est un ouvrage très-curieux.

BELLEBUONI (Matthieu), auteur italien obscur, né à Pistoie en Italie, a traduit, dans le 14ᵉ siècle, en langue italienne, l'*Histoire de la guerre de Troie* de Gui des Colonnes, juge de Messine. On peut consulter à cet égard le dernier volume du vocabulaire de la *Crusca*, et la *Biblioteca de' Volgarizzatori*, qui cite une copie manuscrite de cette traduction, que l'on conserve dans la *Bibliothèque Riccardi*, à Florence. *Voy.* Colonne, (Gui delle).

BELLECOUR (Gilles Colson dit), comédien célèbre, avait d'abord appris la peinture sous Carle

Vanloo. Son goût pour le théâtre l'emporta, et il débuta au Théâtre français, le 31 décembre 1750, par le rôle d'*Achille* dans Iphigénie en Aulide. Bientôt il abandonna la tragédie à Lekain, et remplit, dans la comédie, les premiers rôles avec un talent peu commun: mais il manquait de chaleur. Il est mort le 19 novembre 1778. Il est auteur d'une pièce, intitulée *Les Fausses apparences*, comédie en un acte, représentée en 1761.

BELLECOUR (Mad.), née Le Roi Beaumenard, comédienne, morte en 1799, était veuve du comédien de ce nom. Elle avait débuté à l'Opéra-Comique en 1743, et annonça sous le nom de *Gogo*, cette gaîté spirituelle et franche, ce naturel heureux, qui l'ont depuis si bien caractérisée au Théâtre français, dont elle fit les délices pendant plus de vingt ans. Une physionomie mobile et des yeux expressifs, un organe un peu accentué, et surtout un naturel exquis lui firent la plus grande réputation, surtout dans les rôles de servantes de Molière. Elle entraînait par la vérité spirituelle de son jeu; elle est enfin du petit nombre des comédiens dont la mémoire survit à leur perte.

BELLÉE (Théodore), médecin du 16e siècle, était né à Raguse. Il alla à Padoue pour enseigner la médecine, et il demeura si longtemps sans donner de ses nouvelles, que sa femme le croyant mort, se remaria. Quand Bellée, de retour dans sa patrie, eut appris cet événement, il en eut tant de chagrin, qu'il ne voulut pas rentrer dans sa ville natale, et retourna à Padoue, où il mourut en 1600. Il a laissé un Commentaire latin sur les *Aphorismes d'Hippocrate*, qui a été imprimé en 1571, in-4°

BELLEFOND (Bernardin Gigault, marquis de), gouverneur de Vincennes et maréchal de France, fils de Henri-Robert Gigault, seigneur de Bellefond, et gouverneur de Valognes, fut ambassadeur à Madrid, en 1665, et à Londres en 1673. Il se signala en diverses occasions sous Louis XIV, qui lui donna le bâton de maréchal en 1668: il commanda l'armée contre les Hollandais en 1673, et celle de Catalogne en 1684, prit Pont-Maynr et entra dans Girone; mais il en fut repoussé par les Espagnols. Il mourut en 1699, à 64 ans. Sa postérité subsiste.—Bellefond (Jacques Bonne Gigault de), parent du précédent, de la branche aînée de sa famille, évêque de Bayonne en 1735, archevêque d'Arles en 1741, et de Paris en 1746, mourut en 1747.

BELLEFOREST (François de), né à Sarzan dans le pays de Comminges l'an 1530, avait une grande facilité à faire de méchans vers; il en enfanta pour toute la noblesse de Toulouse et des environs. Il chanta les seigneurs et les dames qui le payèrent en soupers et l'enivrèrent de louanges. Il vint ensuite produire ses talens dans la capitale. Il fut en quelque estime sous les règnes de Charles IX et de Henri III; il obtint même la qualité d'historiographe de France, après la publication de son *Histoire des neuf rois de France qui ont eu le nom de Charles*. Mais il la perdit à cause du peu d'exactitude, de bonne foi et de talens qu'on trouva dans ses productions. Voici comment s'exprime à son sujet un de ses contemporains, La Popelinière: « Il » étoit fourni de hardiesse à mal

» interpréter et pirement escrire ce » qu'il n'entendit jamais. Il se li- » cencia tellement à chafourrer le » papier, que tous les imprimeurs » de Paris s'employoient comme » à l'envi à l'acheter. » La liste de ses ouvrages, qui s'élèvent au nombre de cinquante, se trouve dans les *Mémoires de Nicéron*, tomes 11 et 20ᵉ. Il mourut à Paris, à l'âge de 53 ans, le 1ᵉʳ janvier 1583, dans un état qui n'était guère au-dessus de l'indigence. Forcé d'écrire pour vivre, cet auteur s'exerça dans tous les genres, sacré ou profane, grave et amusant, et fut mauvais dans tous. Parmi la multitude de ses ouvrages, dont plusieurs sont in-fol., nous ne citerons que : I. *L'Histoire des neuf rois de France qui ont eu le nom de* Charles, Paris, 1568, in-fol. II. Les *Histoires tragiques*, 1616 et années suivantes, en 7 vol. in-16. III. *Histoires prodigieuses*, Lyon, 1598, 7 vol. in-16. IV. Les *Annales* ou l'*Histoire générale de France*, Paris, 1600, 2 vol. in-fol. Il s'y trouve des choses singulières, mais le style en est embrouillé. Belleforest a poussé son Histoire jusqu'en 1574; et Gabriel Chappuis l'a continuée jusqu'en 1590. Cette suite se trouve dans l'édition que nous avons indiquée. V. La traduction de l'ouvrage d'Augustin Gallo, italien, sur l'*Agriculture*. (*Voy.* Boaistuau.) VI. *La chasse et l'amour avec les faits de Narcisse et de Cerbère*, Paris, 1561, petit in-8ᵉ. Ces poésies sont fort au-dessous du médiocre, et ne sont recherchées qu'à cause de leur extrême rareté. Belleforest a traduit de l'italien la description des Pays-Bas ou de la Basse-Allemagne, par Louis Guicciardini, imprimée à Amsterdam, 1626, in-fol.

BELLEGARDE (Roger de Saint-Lary, seigneur de), petit-neveu du maréchal de Termes, d'une maison connue depuis le 15ᵉ siècle, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Dans sa première jeunesse, il tua un de ses compagnons d'études à Avignon. Le maréchal de Termes le reçut auprès de lui, l'employa et le fit son héritier. Il se distingua dans plusieurs batailles. Henri III le fit maréchal de France en 1574, lui donna le marquisat de Saluces, plus de trente mille livres de rente en biens d'église ou en pensions, et lui prodigua tous les honneurs qui peuvent flatter l'ambition. Brantôme dit qu'on ne l'appelait à la cour que le *torrent de la faveur*. Ce fut par le conseil de ce maréchal, vendu au duc de Savoie, que Henri III restitua Pignerol, Savillan et la Pérouse à ce prince. Bellegarde, ayant perdu sa faveur, se retira en Piémont dans son gouvernement, l'an 1570, avec le projet de s'y rendre indépendant : ce qu'il exécuta en effet, sans que le roi, occupé alors d'affaires plus essentielles, plongé d'ailleurs dans la mollesse, essayât de s'y opposer. Il était secrètement soutenu du roi d'Espagne et du duc de Savoie, qui lui fournissaient de l'argent. Il ne jouit pas long-temps de sa nouvelle souveraineté, étant mort à la fin de cette même année, non sans qu'on soupçonnât Catherine de Médicis de l'avoir fait empoisonner. Voici comment s'exprime Brantôme à ce sujet : « La reyne mère fit au maréchal » tout plein de remontrances. Lui » ores planant, ores continuant, » ores connillant et amusant la » Reyne de belles paroles, se trou-

» va atteint de maladie par belle » poison, de laquelle il mourut en » 1579. » Bellegarde avait épousé la veuve du maréchal de Termes, son oncle. Il l'avait adorée durant la vie de son premier mari, et la traita mal dès qu'elle fut devenue sa femme. — Il ne faut pas le confondre avec Roger de Bellegarde, un de ses descendans, duc et pair, et grand-écuyer de France, qui fut comblé de biens et d'honneurs par Henri III, Henri IV et Louis XIII. Roger mourut en 1646, à l'âge de 83 ans, sans laisser de postérité. Il s'était démis, en 1639, en faveur de Cinq-Mars, de la charge de grand-écuyer. La place de premier gentilhomme de Gaston d'Orléans, qu'il occupa, lui fit essuyer des désagrémens et des disgraces, parce qu'il fut obligé d'entrer quelquefois dans les vues de ce prince, ennemi déclaré du cardinal de Richelieu, et de paraître partager ses fautes. Il avait été d'abord l'amant de Gabrielle d'Estrées, dont il vanta les charmes à Henri IV, qui la lui enleva et l'exila. Pour revenir à la cour, il épousa mademoiselle de Racan, nièce du célèbre poète de ce nom. Ses biens passèrent à la maison de Gondrin, par le mariage de sa sœur. Les agrémens de son esprit et de sa figure furent la principale origine de sa fortune. Il avait la franchise gauloise, jointe à l'urbanité française ; et, quoiqu'il fût livré au plaisir, il était d'un excellent conseil. Henri IV le combla de faveurs; mais il sut quelquefois résister à ses demandes. Bellegarde lui demandant la grace de La Martinière, assassin et ravisseur de sa sœur, le roi lui répondit en colère : « Après qu'on lui aura rompu les bras et les jambes, et jeté son corps au feu, je vous en donne bien volontiers les cendres. » — « Ventre-saint-gris, dit-il à un autre seigneur qui sollicitait la même grace, j'ai assez de péchés sur ma tête, sans y joindre encore celui-là. » Gabrielle d'Estrées ne fut pas la seule maîtresse de Bellegarde. Il eut encore M[lle] de Guise.

BELLEGARDE (Jean-Baptiste Morvan de), connu sous le nom de l'abbé de Bellegarde, né en 1648, dans le diocèse de Nantes, fut jésuite pendant 16 ou 17 ans. On prétend que son attachement pour le cartésianisme, dans un temps où il n'était pas encore à la mode, l'obligea de sortir de la société. Depuis, il ne cessa d'enfanter volumes sur volumes. Il employait le produit de ses ouvrages à son entretien et à des aumônes. Il mourut dans la communauté des prêtres de Saint-François de Sales, le 26 avril 1734, à l'âge de 86 ans. On a de lui des *Traductions* de plusieurs ouvrages des Pères, de Saint Jean-Chrysostôme, de Saint Basile, de Saint Grégoire de Nazianze, de Saint Ambroise, etc. des Œuvres de Th. A. Kempis. Elles sont, pour la plupart, infidèles. Ses versions des auteurs profanes, des Héroïdes d'Ovide et d'autres poètes, ne sont pas plus estimées. On a encore de lui la *Version* de l'ouvrage de Las Casas, sur la *Destruction des Indes*, 1697, in-12, et diverses productions de morale : I. *Réflexions sur ce qui peut plaire et déplaire dans le monde.* II. *Réflexions sur le ridicule.* III. *Modèles de conversations* et autres écrits moraux, qui forment 14 petits volumes. IV. *Apparat de la Bible*, in-8°. V. *Réflexions*

sur la Genèse, 1699, in-8°. VI. *Histoire romaine*, 2 vol. in-12. VII. *Histoire d'Espagne*, 1726, 9 vol. in-12. Ils se sentent de la précipitation avec laquelle l'auteur les composait. On lui attribue une *Histoire universelle des voyages*, 1707, in-12. Elle ne porte pas son nom. L'abbé de Bellegarde avait de la facilité dans le style, et quelquefois de l'élégance; mais ses réflexions ne sont que des moralités triviales. Il attribuait souvent ses sentimens aux auteurs qu'il traduisait; les savans de son temps s'en plaignirent, et le lui reprochèrent. Tout ce qu'on put obtenir de lui, fut de mettre une déclaration en tête des Opuscules de Saint Jean-Chrysostôme, imprimés en 1691.

BELLEGARDE (Gabriel du Pac de), né au château de Bellegarde le 17 octobre 1717, mort à Utrecht le 13 décembre 1789, a publié la *Collection générale des Œuvres d'Ant. Arnauld*, docteur de Sorbonne, en 45 vol. in-4°, Lausanne, 1772-1782, avec des préfaces historiques, une Vie d'Ant. Arnauld, une table des matières, etc. On lui doit pareillement : *Supplementum ad varias collectiones operum Zegeri Bernardi Van Espen*, 1 vol. in-fol. formant le 5e de celui des œuvres de ce célèbre canoniste, Utrecht, 1765. Il a encore donné : *Histoire abrégée de l'église métropolitaine d'Utrecht*, 1 vol. in-8°, à Utrecht, 1765. *Recueil des témoignages rendus à l'église d'Utrecht*; une traduction des *Actes du Concile diocésain de Pistoie*, 2 vol. in-12, 1789. *Mémoires historiques sur l'affaire de la bulle* Unigenitus *dans les Pays-Bas*, 1755, 4 vol in-12. Ce fut son premier ouvrage, qui s'étend de 1713 à 1740. Il était ancien chanoine et comte de Lyon, universellement estimé pour ses lumières et sa piété. Quand la mort le surprit, il préparait une édition générale des Œuvres de Nicole.

BELLE-ISLE (Charles-Louis-Auguste Fouquet, comte de), maréchal de France, petit-fils de l'infortuné surintendant des finances, et fils d'un homme qui s'était présenté à tout et dont le roi n'avait voulu pour rien, naquit à Villefranche de Rouergue, l'an 1684, de Louis Fouquet et de Catherine-Agnès de Lévis. Les livres qui traitent de la guerre, de la politique et de l'histoire furent dès son enfance ses lectures favorites. Il ne les quittait que pour se livrer aux mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès sensibles. A peine fut-il sorti de l'adolescence, avec la réputation d'un excellent tacticien et d'un profond géomètre, que Louis XIV lui donna un régiment de dragons. Il se signala au siége de Lille, y reçut une blessure, et devint brigadier des armées du roi en 1708, et mestre-de-camp-général des dragons en 1709. Dès que la paix fut signée, le comte de Belle-Isle se rendit à la cour, et y fut très-bien accueilli. La mort de Louis XIV ayant changé le système des affaires, la guerre fut déclarée à l'Espagne; le comte de Belle-Isle alors mérita d'être créé maréchal-de-camp, et gouverneur de Huningue. Il eut la première place en 1718, et la seconde en 1719. Le duc de Bourbon ayant succédé dans la place de premier ministre au duc d'Orléans, le comte de Belle-Isle, lié avec le contrôleur général Le Blanc, fut entraîné dans sa dis-

grace, et enfermé à la Bastille. Il n'en sortit que pour être exilé pendant quelque temps dans ses terres. Ce fut dans le calme de la solitude qu'il travailla à son entière justification. Il reparut à la cour; et, comme il avait l'art de se rendre nécessaire, les dignités, la fortune, la faveur et les graces volèrent au-devant de lui. Il fut fait lieutenant-général en 1731, et gouverneur de la ville de Metz et du pays Messin en 1733. La guerre venait d'éclater; il obtint le commandement du corps d'armée qui devait agir sur la Moselle, et s'empara de la ville de Trèves; après avoir joué un des principaux rôles devant Philipsbourg, il eut, le reste de la campagne, le commandement des troupes en Allemagne. Il se rendit l'année suivante, 1735, à Versailles, moins pour y être décoré de l'ordre du Saint-Esprit, auquel le roi l'avait nommé, que pour y être consulté par le cardinal de Fleury. Les puissances belligérantes avaient beaucoup négocié pour la paix dès le commencement de 1735. Ce fut Belle-Isle qui engagea le cardinal à ne point se désister de ses prétentions sur la Lorraine. Ce guerrier, rendu à lui-même, employa le loisir de la paix à écrire des *Mémoires* sur les pays qu'il avait parcourus, et sur les différentes parties du gouvernement. C'est à lui qu'on dut presque toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. On l'employait dans toutes les affaires. La confiance que le cardinal de Fleury avait en ses talens était telle, que le comte ayant desiré être envoyé en ambassade dans une des premières cours de l'Europe, le cardinal lui répondit : « Je me garderai bien de vous éloigner, j'ai trop besoin de quelqu'un à qui je puisse confier mes inquiétudes. » Cependant, malgré la confiance du ministre, Belle-Isle n'était, à la mort de l'empereur Charles VI, en octobre 1740, ni maréchal de France, ni duc et pair. « La guerre seule pouvait achever sa fortune : un lieutenant-général peut rester longtemps avec ce grade, dit Duclos, pendant la paix, et la mort du cardinal, qui ne pouvait pas être éloignée, aurait privé Belle-Isle de son principal appui. Il en était très-inquiet; et consultant un jour sur sa fortune avec Chavigni, qui a passé pour un grand négociateur, celui-ci lui dit qu'il ne devait rien attendre que de la mort de l'empereur, s'il savait en profiter. » Il ne laissa pas échapper l'occasion, et sollicita tant le cardinal par lui-même ou par d'anciens amis, fit tant valoir les craintes qu'avait l'Espagne, et que devait avoir la France, de la formation d'une nouvelle Maison d'Autriche, qu'il décida le ministre à la guerre. Il ne tarda pas à recueillir le fruit de ses démarches ambitieuses. En 1741, il fut honoré du titre de maréchal de France. Les faiseurs de vaudevilles ne l'épargnèrent pas. Le maréchal de Belle-Isle les méprisa; et quand ses flatteurs voulaient l'irriter contre eux, il répondait froidement : « Je remplirais les vues de ces faiseurs de vers, si j'avais la petitesse de me fâcher de leurs bons mots. » Le cardinal de Fleury lui rendit plus de justice, en lui disant : « M. le maréchal, le bâton que le Roi vous a remis aujourd'hui ne sera pas dans vos mains un ornement inutile. » Il le nomma peu de temps après ambassadeur plénipotentiaire à la diète de Francfort,

pour l'élection de l'empereur Charles VII, qui fut effectivement élu le 24 janvier 1742. La magnificence qu'il étala dans cette occasion sera long-temps célèbre; il semblait être plutôt un des premiers électeurs qu'un ambassadeur. Il avait ménagé toutes les voix et dirigé toutes les négociations. Le roi de Prusse, informé de tout ce qu'il avait fait, ne put s'empêcher de s'écrier avec admiration: « Il faut convenir que le maréchal de Belle-Isle est le législateur de l'Allemagne. » Charles VII eut d'abord quelques succès, suivis de grands malheurs; les Français furent abandonnés des Prussiens, ensuite des Saxons. Le maréchal de Belle-Isle se trouva enfermé dans Prague. Il fallut évacuer cette place, et cette opération n'était pas facile. Il surmonta tous les obstacles, et la retraite se fit à la fin de 1742. A la troisième marche il fut atteint par le prince de Lobkowitz, qui parut à la tête d'un corps de cavalerie, au-delà d'une plaine où l'on pouvait donner bataille. Le prince tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de lui couper la retraite, et d'aller rompre les ponts sur la rivière d'Égra, par où les Français devaient passer. Le maréchal de Belle-Isle choisit un chemin qui eût été impraticable en toute autre saison: il fit passer son armée sur des marais glacés. Le froid fut l'ennemi le plus redoutable; huit cents soldats en périrent; un des ôtages, que le maréchal de Belle-Isle avait amenés de Prague avec lui, mourut dans son carrosse. Enfin, on arriva, le 26 décembre, à Égra, par une route de 38 lieues. Le même jour, les troupes restées dans Prague, au nombre de trois mille hommes, dont le tiers était malade, firent encore une capitulation glorieuse par l'intrépidité de Chevert, demeuré dans la ville pour y commander. (*Voy.* CHEVERT.) Cependant le maréchal de Belle-Isle se rendit à Francfort, où l'empereur Charles VII, qui l'avait déjà déclaré prince du Saint-Empire, le décora de l'ordre de la Toison-d'or. De retour en France, il partagea ses momens entre les affaires et les soins qu'il devait à sa santé. Il passa de nouveau en Allemagne, et fut fait prisonnier le 20 décembre 1745, en allant prendre des relais à la poste d'Elbingerode, petit bourg enclavé dans le territoire de Hanovre. Quoique cette détention fût contre le droit des gens, il fut conduit en Angleterre, où il resta jusqu'au 17 août de l'année suivante. Revenu en France, il fut envoyé en Provence pour repousser les Autrichiens qui l'inondaient. Il n'avait presque ni argent ni armée. « C'était à lui, dit Voltaire, de réparer les maux d'une guerre universelle que lui seul avait allumée. Il ne vit que de la désolation: des miliciens effrayés, des débris de régimens sans discipline, qui s'arrachaient le foin et la paille. Les mulets des vivres mouraient faute de nourriture. Les ennemis avaient tout rançonné du Var à la rivière d'Argens et à la Durance. Les ressources étaient encore éloignées; les dangers et les besoins pressaient. » Le maréchal eut beaucoup de peine à trouver, en son nom, cinquante mille écus, pour subvenir aux plus pressans besoins. Il fut obligé de faire les fonctions d'intendant et de munitionnaire. Ensuite, à mesure que le gouvernement lui envoyait quelques ba-

taillons et quelques escadrons, il repoussait de poste en poste les Autrichiens et les Piémontais. Enfin, après avoir couvert Castellane, Draguignan et Brignoles, il chassa peu à peu les ennemis de Provence, et leur fit repasser le Var en février 1747. Après quelques succès, le vainqueur partit pour concerter à Versailles les opérations de la compagne de 1748. Le roi qui l'avait fait duc de Gisors en 1742, le créa pair de France. Il était sur le point d'exécuter un plan qui devait le rendre maître de Turin, lorsqu'il apprit la mort de son frère, tué à la malheureuse affaire d'Exiles. Cette nouvelle l'accabla; mais, ayant surmonté sa douleur, il dit à ceux qui le consolaient : « Je n'ai plus de frère; mais j'ai une patrie : travaillons pour la sauver. » Après la paix de 1748, qui mit fin aux hostilités, sa faveur ne fit qu'augmenter; il devint ministre principal en 1757. Nous étions alors en guerre avec le roi de Prusse: « il suspendit, à la vérité, dit Duclos, l'inclination secrète, qu'il avait toujours eue pour ce prince; mais son indiscrétion habituelle nuisit souvent à des plans dont le succès dépendait du plus grand secret. » Il mourut le 26 janvier 1761. « Le maréchal de Belle-Isle, dit Voltaire, sans avoir fait de grandes choses, avait une grande réputation. Il n'avait été ni ministre, ni général en 1741, et passait pour l'homme le plus capable de conduire un état et une armée. Il voyait tout en grand et dans le dernier détail; c'était parmi les hommes de la cour, l'un des mieux instruits du maniement des affaires intérieures du royaume, et presque le seul officier qui maintînt la discipline militaire. Amoureux de la gloire, et du travail, sans lequel il n'y a point de gloire; exact, laborieux, il était aussi porté par goût à la négociation qu'aux travaux du cabinet et à la guerre; mais une santé très-faible détruisait souvent en lui le fruit de tant de talens. Toujours en action, toujours plein de projets, son corps pliait sous les efforts de son ame. On aimait en lui la politesse d'un courtisan aimable et la franchise d'un soldat. Il persuadait sans s'exprimer avec éloquence, parce qu'il paraissait toujours persuadé; il écrivait d'une manière simple et commune, et on ne se serait jamais aperçu, par le style de ses dépêches, de la force et de l'activité de ses idées. » — « M. de Belle-Isle, dit le marquis d'Argenson, est grand et maigre. Son tempérament a paru jusqu'à présent délicat, son estomac faible, sa poitrine attaquée depuis la blessure qu'il reçut au siége de Lille. Il paraît obligé à de grands ménagemens de santé, et les observe en effet, lorsque les circonstances ne le forcent pas à y renoncer. Mais dès qu'il se sent animé par le desir d'acquérir de la gloire, et de faire réussir un plan d'ambition ou d'intrigue, l'activité de son ame lui fait trouver des forces que lui refuse la faiblesse de son corps. Il travaille continuellement, ne dort point, lasse les secrétaires les plus infatigables, dictant à plusieurs à la fois. Enfin il est tout de feu, dévore tout, et résiste à tout. Il fait marcher de front plusieurs intrigues, ne perd pas de vue un seul de ses fils, et a soin qu'aucun ne se croise. » Haut avec les grands, le maréchal de Belle-Isle portait dans les cours étrangères toute la

dignité qu'exigeait la grandeur du maître qu'il représentait; mais affable et prévenant avec ceux qui étaient au-dessous de lui, il ne leur faisait point sentir le poids de son autorité. Il aima les talens en homme éclairé, et peut-être un peu trop les femmes. Par son testament, il donna au roi tous les biens qu'il avait reçus en échange de Belle-Isle, à la charge de payer ses dettes qui étaient considérables. Chevrier a donné sa *Vie* et son *Testament politique*, où l'on trouve quelques bonnes vues. — Le maréchal de Belle-Isle avait été marié deux fois. Il eut de son second mariage avec Marie-Casimire-Thérèse-Geneviève-Emmanuelle de Béthune, un fils unique, Louis-Marie, né le 27 mars 1732, appelé le comte de GISORS, mort en 1758. *Voyez* GISORS.

BELLE-ISLE (LOUIS-CHARLES-ARMAND FOUQUET, comte DE), frère du précédent, lieutenant-général des armées du roi, né à Agde en 1693, porta d'abord le nom *de chevalier de Belle-Isle*. Son premier exploit fut la prise de Traerbach en 1734. Il remplit ensuite plusieurs missions diplomatiques dont l'avait chargé son frère, alors ministre plénipotentiaire à Francfort. Il se signala par sa valeur à la défense de Prague en 1742, et l'année suivante, à l'attaque de Sulloltzheim. En 1746, servant dans l'armée d'Italie, sous les ordres du maréchal, son frère, le comte de Belle-Isle, forma le projet de pénétrer dans le cœur du Piémont, par Embrun, Briançon et le Mont-Genèvre. On lui donna cinquante bataillons pour exécuter cette entreprise hardie, et le bâton de maréchal lui fut promis, s'il réussissait. Le 18 juillet, l'armée du comte de Belle-Isle se trouva au pied du Col-de-l'Assiette, qui couvrait à la fois Exiles et Fenestrelles, et commença l'attaque le lendemain dès le point du jour; l'action fut meurtrière; les Français y firent des prodiges de valeur; mais leurs efforts furent impuissans. Le comte de Belle-Isle au désespoir, rallia tous les officiers de l'armée, en forma une colonne, se mit à leur tête, et attaqua avec fureur les retranchemens; mais lui, et presque tous les siens y trouvèrent la mort. On rapporte que, blessé aux deux mains, Belle-Isle s'efforçait d'arracher les palissades avec ses dents, lorsqu'un soldat ennemi lui donna le coup mortel.

BELLELLI (FULGENCE), général de l'ordre des Augustins, né dans le diocèse de Conza, au royaume de Naples, mort à Rome en 1742, est regardé comme un savant théologien. Ses ouvrages sont : *Mens Augustini de statu creaturæ rationalis ante peccatum*, in-4°, 1715, dans lequel l'inquisition de Rome, à qui on l'avait dénoncé, ne trouva rien de répréhensible. II. *Mens Augustini de modo reparationis creaturæ post lapsum adversus Baïanam et Jansenianam hæresim*, 1715.

BELLENDEN ou BALLANTINE (GUILLAUME), savant écossais du 16e siècle, était professeur d'humanité en 1602, à Paris, où il a publié son premier ouvrage, intitulé *Cicero princeps*, 1608. Le second, publié en 1612, avait pour titre *Cicero consul, senator, senatusque Romanus*. Ces deux ouvrages furent dédiés au prince de Galles. Henri Bellenden en a fait une seconde édition en 1616,

dans laquelle il a ajouté le livre *De Statu prisci orbis*, dédié au prince Charles. Ces traités ont été imprimés à Londres, en 1787, par le docteur Samuel Parr. Bellenden avait commencé un autre ouvrage, dont il n'a paru que seize livres. Il avait pour titre : *De tribus luminibus Romanorum*, Paris, Dubray, 1634, in-fol.

BELLENGER (François), docteur de Sorbonne, naquit dans le diocèse de Lisieux, et mourut à Paris en 1749, à 61 ans. Il possédait, outre les langues mortes, beaucoup de langues vivantes. On a de lui : I. Une *Traduction exacte des antiquités de Denys d'Halicarnasse*, 1725, 2 vol. in-4°. II. Une *Traduction* de la suite des Vies de Plutarque, par Rowe. III. Une *Traduction* de la Théologie astronomique de Derham, 1729, in-8°. IV. Une édition des *Psaumes selon la Vulgate*, avec une bonne préface, des notes, 1728, in-4°, dans laquelle il a caché son nom sous les lettres V. E. S. P. D. F. B. P. L. V. *Essai de Critique* des ouvrages de Rollin, des traductions d'Hérodote, et du dictionnaire de La Martinière, Amsterdam, 1740 et 1741, in-12, sous le nom pseudonyme de *Van der Meulen*. Cet ouvrage, quoique écrit pesamment, est estimé. Il résulte de la première partie que Rollin n'entendait que faiblement le grec, et qu'il s'appropriait souvent les auteurs français sans les citer. Rollin lui répondit à la tête du 4ᵉ vol. de son Histoire Romaine, ainsi que Crévier dans le 10ᵉ vol. de la continuation de cette histoire. Les deux autres parties sur les traducteurs d'Hérodote, et sur La Martinière, ne sont ni moins justes, ni moins savantes. VI. *Supplément aux Essais de critique sur les écrits de M. Rollin*, 1741, in-12. VII. *Lettre critique au P. Catrou, sur sa traduction française de Virgile*, 1721, in-12; cette lettre a paru sous le nom de *Balthasar Blanchard*. Il a laissé aussi une traduction manuscrite d'Hérodote, avec des notes pleines d'érudition, que Larcher s'était proposé d'abord de revoir et d'achever, mais dont les défauts ont, heureusement pour les lettres, engagé ce savant à en entreprendre plutôt une lui-même. Larcher a déposé, en 1786, le manuscrit à la bibliothèque du Roi. Les traductions de Bellenger sont fidèles ; mais il n'avait ni la douceur de ce même Rollin, qu'il surpassait en connaissance du grec, ni sa manière d'écrire.

BELLEO (Charles), de Raguse, fut tout à la fois théologien et poète. Il fut religieux de l'ordre des mineurs conventuels, et mourut en 1580. On lui doit : I. *De secundarum intentionum naturâ*. II. *Tractatus de multiplici sensu Scripturæ*. III. *Carmina varia*. IV. Un *Dialogue* italien pour la défense de la Jérusalem délivrée. — Théodore Belleo, son frère, professa la médecine à Padoue, où il mourut en 1600, après avoir publié un *Commentaire* sur les Aphorismes d'Hippocrate.

BELLEPIERRE DE NEUVE-ÉGLISE (Louis-Joseph), garde-du-corps du Roi, et lieutenant de cavalerie, né à Saint-Omer le 24 août 1727, est auteur des ouvrages suivans: I. *Le Patriote Artésien, ou projet d'un établissement d'une Académie d'agriculture, de commerce et des arts, en la province d'Artois*, 1761, in-8°. II. *L'Agronome*,

ou les principes de l'agriculture réduits en pratique, 1761, in-8°. III. *Les vues d'un patriote, ou la pratique de l'impôt*, 1761, in-12. IV. *L'Industrie, ou les principes du commerce réduits en pratique*, 1768, in-8° : le tout sous le titre de *Cours complet d'agriculture, de commerce, et des arts et métiers de France*, 3 vol. in-8°. V. *Boussole agronomique, ou le guide des laboureurs*, Yvetot et Paris, 1762, 4 recueils, in-8°. VI. *Catalogue hebdomadaire des livres nouveaux qui se publient en France et chez l'Étranger*, 1763 et années suivantes, in-8°. VII. *Bibliographie universelle, ou catalogue général des livres qu'on peut trouver chez les libraires de Paris*, 1765, in-8°. VIII. *Discours entre un seigneur et son fermier, sur différentes cultures des plantes utiles aux manufactures*, traduit du danois, 1765, in-12. IX. *La maladie des blés en herbe*, traduit de l'italien, 1766, in-12. X. *L'art de conserver les grains*, traduit de l'italien de B. Intieri, 1766, in-12. XI. *La Fièvre de chaume*, maladie périodique chez les Danois lors de la récolte, 1766, in-12. XII. *L'Art de battre, écraser, piler, moudre et monder les grains avec de nouvelles machines*, ouvrage traduit en grande partie du danois et de l'italien, en 1769, in-folio. On ignore l'époque précise de la mort de Bellepierre de Neuve-Église.

BELLEROSE (Pierre le Messier, dit), fut le premier acteur français qui ait joué la tragédie et la comédie avec noblesse et dignité. Ses talens et son esprit le firent nommer chef et orateur de la troupe de l'hôtel de Bourgogne. Ce fut lui qui créa les rôles de *Cinna* et du *Menteur*. Le cardinal de Richelieu fut si satisfait de son jeu dans ce dernier rôle, qu'il lui fit présent d'un habit magnifique. Il se retira du théâtre en 1645, et mourut en 1670.

BELLET (Isaac), médecin et inspecteur des eaux minérales de France, mort à Paris en 1778. Outre quelques écrits relatifs à sa profession, tels que l'*Exposition des effets d'un nouveau remède, nommé le Sirop mercuriel*, 1768, in-12, et *Lettres sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes*, Paris, 1745, in-12, il a publié une *Histoire de la Conjuration de Catilina*, Paris, 1752, in-12, avec les catilinaires de Cicéron.

BELLET (Charles), membre de l'Académie de Montauban, bénéficier de la cathédrale de cette ville, était né en Querci en 1702, et mourut à Paris le 28 novembre 1771. Plusieurs prix remportés à Marseille, à Bordeaux, à Pau, à Rouen, ses connaissances littéraires et ecclésiastiques, et la pureté de ses mœurs, lui attirèrent beaucoup de considération à Montauban. On a de lui : I. L'*Adoration chrétienne dans la dévotion du Rosaire*, 1754, in-12. II. *Quelques pièces d'éloquence*. III. *Les droits de la religion sur le cœur de l'homme*, Montauban, 1764, 2 vol. in-12.

BELLET (N.), chanoine de Cadillac, membre de l'Académie de Bordeaux. On trouve de lui, dans le recueil de cette Académie, de bonnes observations sur l'Histoire naturelle. Il a publié, dans le Mercure, *deux lettres sur les monnaies de Philippe-Auguste et de Saint Louis*.

BELLET-VERRIER, est auteur

d'un *Mémorial alphabétique* concernant la justice, la police et les finances de France, 1713 et 1714. in-8°.

BELLETESTE (B.), secrétaire interprète du gouvernement pour les langues orientales, était né à Orléans en 1778. Il partit pour l'expédition d'Égypte, en qualité de membre de la commission des sciences et des arts, à laquelle il a rendu de grands services dans la correction des cartes géographiques de cette contrée, et des *Mémoires*, qui étaient sous presse au moment de sa mort. Il reçut dans ce pays deux blessures graves à la tête, et fut laissé pour mort sur le champ de bataille. De retour en France, il s'occupa de deux ouvrages importans. Le premier est une *Traduction*, restée manuscrite, d'un Traité arabe sur les pierres précieuses de Taïfachi. Cet ouvrage est utile à connaître, moins encore par quelques détails curieux sur certaines pierres qui se trouvent dans l'Orient, que parce qu'il montre clairement avec quel esprit les Arabes ont envisagé les sciences naturelles; le second, un Recueil moral et politique, traduit de la langue turque, et intitulé: *Les quarante Visirs*. Les premières feuilles du texte et de la traduction de cet ouvrage, ont été imprimées à l'imprimerie royale, format in-4°. Belleteste est mort le 17 mai 1808, d'une maladie inflammatoire, à l'âge de 30 ans.

BELLEVAL (Pierre Richer de), médecin et célèbre botaniste, né en 1558, à Châlons-sur-Marne, étudia la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1596; il est mort dans cette ville en 1623. On peut le regarder comme un des fondateurs de la botaniqde en France. On a de lui: I. *Nomenclatura stirpium quæ in horto medico Monspeliensi coluntur*, Monspelii, 1598, in-12, avec 52 planches, qui sont mauvaises. II. *Recherches des plantes du Languedoc*, Montpellier, 1603, in-4°, avec 5 planches. III. *Remontrance et supplication au roi Henri IV, touchant la continuation de la recherche des plantes du Languedoc, et peuplement de son jardin de Montpellier*, in-4°, sans indication d'année. IV. *Dessin touchant la recherche des plantes du pays de Languedoc, dédié à MM. les gens des trois États dudit pays*, Montpellier, 1605, in-8°, avec cinq planches.

BELLEVAL (Charles-François du Maisniel de), né en 1733, mort en 1790 à Abbeville, fut recommandable par ses connaissances et son zèle infatigable à observer la nature; né avec un goût décidé pour l'étude, ce ne fut cependant qu'à quarante ans qu'il devint naturaliste. Les ouvrages de Tournefort furent ses premiers guides. Mais bientôt il se composa une bibliothèque des plus célèbres auteurs botanistes, qu'il étudia avec cette sagacité qui lui était particulière, et sur les ouvrages desquels il écrivit ses observations, qui n'ont pas encore vu le jour. On trouve, dans le *Dictionnaire de botanique* de l'Encyclopédie par ordre de matières, des articles extraits de sa correspondance avec M. Lamarck: ceux de l'*Arroche pédonculée*, de *la Laiche des sables*, de *la Laiche hybride*. Il a laissé en outre *des notes sur les plantes de Picardie*, commencées en 1774, et continuées jusqu'en 1789; et sur *les Coquilles* et *les Lytophites*, en comparant les figures de la Con-

chyologie de Dargenville avec les descriptions de Linné.

BELLEVILLE ou TURLUPIN (Henri Legrand, dit), comédien français du 17e siècle, joua d'abord la farce, sous le nom de *Turlupin*, et se fit une grande renommée dans ce genre. Il parut ensuite sur le théâtre du Marais, et de là sur celui de l'hôtel de Bourgogne, où le cardinal de Richelieu le fit entrer lui et ses camarades Gros-Guillaume et Gautier-Garguille. Belleville mourut en 1634. Il avait de la vivacité, de l'esprit, et improvisait la plupart de ses rôles.

BELLEVOIS, habile peintre, mort à Hambourg en 1684; il peignit des *Vues*, des *Ports de mer*, des *Rivages* et des *Tempêtes*. Son talent se montre surtout lorsqu'il représente des *Calmes*.

BELLEVUE (Jacques de), natif d'Aix en Provence, fut professeur de droit à Pérouse, en 1314. Il a laissé les ouvrages suivans : *De usu feudorum; In novellas Justin., aliasque legum partes commentaria; De excommunicatione; Disputationes variæ; Practica juris in Sexto; de foro competenti curiæ Rom.*; *Praxis judiciaria in criminalibus*, Cologne, 1580.

BELLEVUE (Armand de), dominicain, natif de Provence, vivait sous le pontificat de Jean XXII, auprès de qui il avait beaucoup de crédit. Ses ouvrages sont : I. *Dictionnaire des mots les plus difficiles de la philosophie et de la théologie*. II. *Sermones per totum ferè annum declamabiles*, Lyon, 1515, in-8°; Jean de Ver a donné une traduction française de cet ouvrage, Paris, 1519, Brescia, 1610. III. Des *Prières et des méditations sur la Vie de J.-C.*, Mayence, 1503.

BELLI (Ottonello), poète italien du 16e siècle, né à Capo d'Istria, a composé : I. *Li scolari, satira*, Padoue, 1588, in-8°. II. *Il Seleno, dialogo in prosa di Girolamo Vida*, etc.; *con le conclusioni amorose, e con l'interpretazione d'Ottonello Belli*, Vicence, 1589, in-8°.

BELLI (Valère), poète et orateur, né à Vicence, à la fin du 16e siècle, a publié : I. *Madrigali*, Venise, 1599, in-12. II. *Testamento amoroso*, Vicence, 1612, in-12. En 1580, il prononça l'*Éloge funèbre d'André Palladio*, célèbre architecte.

BELLI (Chérubin), canoniste, théologien et poète sicilien, florissait au milieu du 17e siècle. Les ouvrages qu'il a publiés, sont : I. *Ergasto, Idillio*, Palerme, 1616, in-12. *La Clori, favola pastorale*, Palerme, 1618, in-12. III. *Le lagrime di Maria Vergine nel calvario*, Palerme, 1625, in-12. IV. *L'Agnese, tragedia sacra*, Palerme, 1646, in-12. V. *Il martirio di sant' Agata, tragedia*, Palerme, 1646, in-12. VI. *Il nascimento del Bambino Gesù, azione drammatica*, Palerme, 1652, in-8°; 1663, in-12. Les trois premiers de ces ouvrages parurent sous le nom de *Girolamo Belli*, et les derniers sous celui de *Cherubino Belli*, nom de religion de l'auteur.

BELLI (François), poète, né en 1577, à Arzignano, près de Vicence, mort en 1644, est auteur des ouvrages suivans : I. *La Caterina d'Alessandria, tragedia in versi*, Verone, 1621, 1622 et 1660, in-12. II. Des *Poésies lyriques ou rimes*. III.

L'*Esequie di redentore*, *sacra rappresentazione*, *in prosa*, Venise, 1633, in-12. IV. *Le Osservazioni di Fr. Belline' suoi Viaggi d'Olanda et di Francia*, Venise, 1632, in-4°. V. *Gli accidenti di Cloramindo*, Venise, 1635, in-4°. François Belli avait embrassé l'état ecclésiastique, et il était membre de plusieurs académies.

BELLI (Jules), né à Capo-d'Istria, devint secrétaire du cardinal de Dietrichstein, en Moravie. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Hermes politicus, sive de peregrinatoriâ prudentiâ, libri III*, Francfort, 1608, in-12.

BELLI (Nicolas), publiciste, vivait au commencement du 17e siècle. Ses ouvrages sont : I. Une traduction latine de la *Piazza universale* de Garzoni sous le titre de *Emporium universale*, Francfort, 1614, in-4°. II. *Dissertationes politicæ de statu imperiorum, regnorum*, etc., tom. 4. Cologne, 1610, in-8°, et Francfort, 1615, in-4°. On le croit auteur de l'ouvrage intitulé : *Laurea Austriaca* qui a été aussi attribué à Jules Belli. Il ne faut pas confondre ce publiciste avec un autre Belli (Nicolas), religieux sicilien, qui vivait dans la seconde moitié du 17e siècle, et se fit une grande réputation comme prédicateur. Ce dernier fut aussi de la congrégation de l'Index à Rome. Il a publié dans cette ville deux volumes de *Panégyriques*, l'un en 1669, in-12, l'autre en 1672, in-4°.

BELLI (Paul), jésuite sicilien, né en 1588 à Messine, mort dans la même ville en 1658, était parent du pape Innocent X. Il a écrit en latin quelques ouvrages de piété tels que l'*Histoire de la passion, tirée des quatre Évangélistes*, et un *Recueil* de mille traits à la louange de la Vierge Marie, en 2 vol. in-fol. On a de lui en langue italienne : *Il sacrifizio d'Abraamo, rappresentazione tragi-comica*, Rome, 1648, sous le nom de *Lelio Palombo*.

BELLI ou BELLIUS (Honorius), né à Vicence, vers le milieu du 16e siècle, se livra avec succès à la médecine et à la botanique. Il passa dans l'île de Crète, où il s'appliqua à reconnaître les plantes dont les Anciens ont parlé, et se rendit, sous ce rapport, très-utile à la science. Il entretenait des correspondances avec les deux frères Bauhin, et avec Clusius qui publia à la suite de son *Histoire des Plantes*, les lettres que Belli lui avait écrites de Candie. Les dernières de ces lettres sont de 1597. Ce savant botaniste n'a rien publié. Les détails de sa vie et de sa mort sont demeurés inconnus.

BELLIARD (Guillaume), né à Blois dans le 16e siècle, secrétaire de Marguerite de Valois, première femme de Henri IV. Il fit imprimer, in-4°, à Paris, en 1578, le premier livre de ses poëmes, contenant *les Délicieuses Amours de Marc-Antoine et de Cléopâtre, les Triomphes d'amour et de la mort, et autres imitations d'Ovide, de Pétrarque et de l'Arioste*. Il fit aussi une tragédie de *Marc-Antoine et de Cléopâtre* ; elle est fort au-dessous du médiocre. On lui attribue en outre une *Pastorale* d'Aminte, imitée du Tasse, imprimée in-12, Paris, 1596, et Rouen, 1603. Il vivait encore en 1584.

BELLIARD (Simon). *Voy.* Belyard.

BELLICARD (Jérôme-Charles), architecte, membre des Académies de Florence et de Bologne, né à Paris en 1726; après avoir gagné le grand prix d'architecture à l'âge de 21 ans, il passa en Italie, où il joignit à l'étude de son art celle de la gravure, et fit paraître à Rome, en 1750, plusieurs vues des principaux monumens antiques de cette ville. En 1754, il publia, avec Cochin fils, les antiquités d'Herculanum, sous ce titre: *Observations sur les antiquités de la ville d'Herculanum, avec quelques réflexions sur la peinture et la sculpture des Anciens, et une courte description des environs de Naples*, in-8°, avec gravures. Bellicard de retour en France, fut nommé membre et professeur de l'Académie royale d'architecture, et contrôleur des bâtimens du roi. Il fit, pour Louis XV, plusieurs cartes des forêts de Compiègne et de Fontainebleau, dont il fut chargé, et fit paraître ensuite la loge des changes de Lyon qu'il avait gravée d'après Soufflot, ainsi que plusieurs projets de tombeaux de sa composition. Cet artiste distingué mourut à Paris dans la misère, en 1786, sans avoir terminé un ouvrage intitulé *Architechnographie*, ou *Cours complet d'Architecture*, dont il avait fait la majeure partie des dessins, et auxquels il avait travaillé pendant 10 ans.

BELLIER DUCHESNAY (Alexandre-Claude), successivement lieutenant des maréchaux de France, censeur royal, maire de la ville de Chartres, où il naquit en 1739, d'une famille distinguée, et député à l'assemblée législative et membre du collége électoral du département d'Eure-et-Loir. Il joignait à des connaissances très variées et à une érudition profonde, les plus heureuses qualités du cœur et de l'esprit. Son extrême modestie l'a toujours empêché d'attacher son nom aux divers ouvrages sortis de sa plume. On remarque parmi ceux-ci la Collection des *Mémoires particuliers et relatifs à l'histoire de France*, recueil estimé des savans, et dont il a rédigé les 66 premiers volumes, ainsi que les *notes* curieuses et instructives qui les accompagnent. Il a aussi coopéré avec d'Ussieux, son gendre, traducteur de l'Arioste, à la collection publiée sous le titre de *Bibliothèque des Dames*. Ce laborieux écrivain est mort à Chartres au mois d'octobre 1810. Il a laissé quelques *manuscrits*, fruits de ses recherches savantes sur l'Histoire.

BELLIÈVRE (Pomponne de), d'une famille originaire de Lyon, dont le premier nom était *Bec-de-Lièvre*, naquit dans cette ville en 1529. Il était fils d'un premier président au parlement de Dauphiné, et petit-fils de l'intendant du cardinal de Bourbon, archevêque de Lyon; c'est de là que vint le crédit et la fortune de sa famille. Pomponne de Bellièvre fut président au parlement de Paris en 1579. Il servit ensuite l'état en diverses ambassades, sous Charles IX, Henri III, Henri IV, chez les Grisons, en Allemagne, en Angleterre, en Pologne, en Italie. Il se signala surtout à la paix de Vervins; et Henri IV, pour le récompenser de son zèle, le fit chancelier en 1599. Henri, sur la fin de 1604, lui ôta les sceaux. Bellièvre demeura chan-

celier et chef du conseil. Tout sage qu'il était, il ne put s'empêcher de dire à Bassompierre : « J'ai servi les rois tant que j'ai pu le faire ; et quand ils ont cru que je n'en étais plus capable, ils m'ont envoyé reposer: *un chancelier sans sceaux est un apothicaire sans sucre.* » Un surcroît de chagrin, c'est qu'on ne les lui ôta que pour les donner à Brulart de Sillery, son rival en talens et en réputation. Il mourut à Paris, le 5 septembre 1607, âgé de 78 ans. Le père Lallemand, génovéfain, a publié son Éloge funèbre, in-4°. — Pomponne de Bellièvre laissa un fils, Nicolas, qui fut procureur-général au parlement de Paris. *Voy.* le tome 1 des *Mémoires* d'Amelot de la Houssaye. — Il y a eu de la même famille : Un premier président au parlement de Paris, sous Louis XIV, mort en 1657 sans postérité, à qui l'on doit l'établissement de l'hôpital-général de Paris. Avant lui, la plupart des pauvres vivaient et mouraient privés de secours spirituels et temporels, et ils trouvèrent l'un et l'autre dans cet asile. Bellièvre exerça sa charge de premier président avec beaucoup d'application et d'intégrité. On lui reprocha seulement son goût pour les femmes, qui furent pour lui un grand objet de dépense. Il avait été ambassadeur en Angleterre et en Hollande, et, sur ces différens théâtres, il fit paraître de la prudence, de la politique et de la dignité.

BELLIN (Jacques), peintre d'histoire et de portraits, né à Venise, fit les portraits de Cornaro et de la reine de Chypre. Il prit beaucoup de soin de l'éducation de ses fils Gentile et Jean, et leur communiqua le secret de la peinture à l'huile. Il mourut en 1440.

BELLIN (Gentile), fils du précédent, peintre de Venise, apprit son art sous son père. Il fut demandé par Mahomet II à la république, et fit plusieurs tableaux pour ce sultan. On a parlé surtout de celui de la *Décollation de Saint Jean-Baptiste.* On a raconté à ce sujet une anecdote, qu'on trouve dans presque toutes les histoires des peintres, mais qu'un auteur célèbre a mise avec raison au rang des contes improbables. Mahomet trouva, dit-on, son tableau de la Décollation de Saint Jean fort beau ; il lui parut seulement que les muscles et la peau du cou séparé de la tête n'étaient point suivant l'effet de la nature. Il appela de suite un esclave, auquel il fit couper la tête pour donner une leçon au peintre. D'autres assurent que Bellin empêcha cette barbarie, et qu'il dit au sultan : « Seigneur, dispensez-moi d'imiter la nature, en outrageant l'humanité. » Soit que Mahomet II ait commis ou non cette cruauté, on ajoute que Bellin demanda son congé, de peur que sa tête ne servît de leçon un jour à quelque meilleur peintre que lui. Mahomet lui fit présent d'une couronne de trois mille ducats, et le renvoya avec des lettres de recommandation pour la république, qui lui donna une pension et le fit chevalier de Saint-Marc. Il mourut à Venise en 1501, à 80 ans.

BELLIN (Jean), frère du précédent, né à Venise en 1426, avait un pinceau plus doux et plus correct que Gentile. Ils travaillaient de concert à ces magnifiques *Tableaux* qui sont dans la

salle du grand conseil à Venise. Jean fut un des premiers qui peignit à l'huile. Il publia ce secret, après l'avoir volé à Antonello (Antoine) de Messine, chez lequel, dit-on, il s'était introduit déguisé en noble vénitien. Il mourut en 1516, à 90 ans. On voit son portrait au Muséum, peint par lui-même. Il y a dans le même tableau celui de son frère Gentile Bellin. Le Musée possède aussi, de cet artiste, un autre tableau représentant la *Vierge portant l'Enfant Jésus.*

BELLIN (Jacques-Nicolas), ingénieur-géographe, né à Paris, mort dans la même ville en 1772, dressa pour le service de la marine, les cartes de toutes les côtes des mers connues. On trouve une grande partie de ces cartes au dépôt des cartes et plans de la marine. Elles composent trois recueils : le *Neptune français* qui comprend les côtes de France ; l'*Hydrographie française,* où sont les cartes de toutes les côtes connues de notre globe ; et le *Petit Atlas maritime,* en 5 vol. in-4°, contenant les cartes générales de ces mêmes côtes. C'est aussi Bellin qui a fait les cartes qui accompagnent l'*Histoire générale des Voyages* par l'abbé Prévôt. On lui doit également plusieurs *Mémoires* sur les cartes des côtes de l'Amérique septentrionale, de la Guyane, de l'île de Corse, et une *Description du Golfe de Venise*, 1 vol. in-4°, 1771. Ses ouvrages ont été long-temps utiles, mais maintenant que l'on a une foule de connaissances dont les sciences étaient privées de son temps, on est obligé d'y suppléer et de corriger beaucoup d'erreurs. L'Histoire du Japon du P. Charlevoix renferme aussi des *Mémoires* de Bellin.

BELLINCIONI (Bernard), célèbre poète de Florence dans le 15ᵉ siècle, fut le confident et l'ami de Louis Sforce, dit *le Maure*, duc de Milan, qui le combla d'honneurs, et lui accorda la couronne consacrée aux grands poètes. Ses *Poésies* ou *Rime* furent imprimées à Milan, en 1493, in-4°; ce sont des *Sonetti, canzoni, capitoli, sestini ed altre rime.* Ce recueil est fort rare ; on y trouve quelques *Stances* attribuées à Sforce lui-même. Bellincioni vécut honoré, et mourut riche en 1491, laissant presque tout son bien aux pauvres.

BELLING (Guillaume-Sébastien), lieutenant-général prussien, mort à Stolpe, en 1799, s'était acquis, par ses services, l'estime et la considération de Frédéric II. Il se distingua surtout dans la guerre contre la Suède. Il commandait un régiment de hussards qui portait son nom et qui se rendit redoutable. Avec quelques bataillons de recrues et dix escadrons de cavalerie, il tint en échec toute l'armée suédoise, la gêna dans ses manœuvres, et la harcela avec avantage. Il était d'une fort petite taille; et le cheval qu'il montait habituellement l'ayant fait remarquer, il servait de point de mire aux Suédois, qui tiraient toujours sur lui. Cependant il ne voulut jamais changer de cheval. Son caractère affable et simple l'avait fait chérir des soldats qui servaient sous ses ordres.

BELLING. (*Voyez* Beling Richard.)

BELLINGEN (Fleury de), auteur d'une *Étymologie*, ou *Explication des proverbes français*, La Haye, 1656, pe-

tit in-8°, édition recherchée. L'édition de 1653, sous le titre de *Premiers Essais de proverbes,* est moins complète.

BELLINGHAM (Rinhard), gouverneur de l'état de Massachussets, né en Angleterre, où il fut élevé dans l'étude des lois, vint dans ce pays en 1634; et dans l'année suivante, il fut nommé député-gouverneur, et élu gouverneur en 1641. Il fut nommé de nouveau à cette charge en 1645, et réélu en mai 1665. Après la mort du gouverneur Eudicot, il continua d'exercer les fonctions de magistrat en chef de l'état de Massachussetts, pendant le reste de sa vie. Il mourut le 7 décembre 1762, à l'âge de 80 ans.

BELLINI (Laurent), médecin et célèbre anatomiste italien, né à Florence en 1643, mourut dans cette ville le 8 janvier 1704, âgé de 60 ans. Il professa la médecine avec succès à Pise, et devint médecin du grand-duc Cosme III. On a de lui : I. *Gustûs organum novissimè deprehensum*, etc., Bologne, 1665, in-12. II. *Exercitatio anatomica de structurâ et usu renum*, Florence, 1662, in-4°. III. *De urinis et pulsibus, de missione sanguinis, de febribus, de morbis capitis et pectoris*, Bologne, 1683, in-4°, Francfort et Leipsick, 1685, in-4°. Ses *Ouvrages* ont été imprimés en 2 vol. in-4°, Venise, 1708 et 1732, sous le titre de *Laurentii Bellini opera omnia.* Mais ce recueil n'est pas complet. Il est auteur d'un poëme singulier, intitule : *Bucchéréide*, Florence, 1729, in-8°. Ses autres poésies sont disseminées dans divers recueils. Il s'attachait trop à faire valoir ce qu'il trouvait de surprenant dans les opérations de la nature. Il introduisit une théorie sur les fièvres, qui fut généralement reçue au commencement de ce siècle, mais qui a été abandonnée par plusieurs. Il fit des découvertes en anatomie. Il était à la fois médecin, mathématicien, mécanicien, philosophe et poète. Il a pris rang parmi les savans qui ont mérité le titre d'inventeurs.

BELLMANN (Gustave), poète burlesque suédois, mourut à la fin du 18me siècle. On a publié à Stockholm, un recueil de ses poésies, parmi lesquelles on remarque le *Temple de Bacchus.*

BELLO (Nicolas), né à Mazzara, publia en 1615, à Francfort, des *Dialogues politiques*, et 2 vol. de *Panégyriques.*

BELLOC (Jean-Louis), chirurgien, né près d'Agen, mort en 1807, dans cette même ville, exerça son art avec un talent qui fut couronné des plus heureux succès; il joignait la théorie à la pratique, et il a donné à l'Académie royale de chirurgie plusieurs *Mémoires sur son art*, qui obtinrent la palme. Mais l'ouvrage qui fit sa réputation est son *Cours de médecine légale*, on y desirerait plus de justesse dans les expressions. Il en préparait une seconde édition quand il mourut; en 1806, il adressa à la Société de médecine de Paris, la *Topographie physique, philosophique et médicale du département de Lot-et-Garonne :* cet ouvrage, qui formerait un gros vol. in-8°, valut à son auteur une médaille. Il a laissé en manuscrit un *Mémoire sur les hydropisies.*

BELLOCATUS (Louis), méde-

cin, né à Padoue, et mort dans la même ville, en 1575, à l'âge de 74 ans, a laissé quelques ouvrages qu'on a publiés après sa mort : I. *Consultationes pro variis affectibus;* elles ont été insérées dans le recueil des conseils de Monti, qui fut imprimé à Bâle, en 1583, in-fol. Elles ont encore paru avec ceux de Trincavelli. II. *Lectiones medicæ practicæ*, à Ulm, en 1676, in-4°, avec les observations de Velschius.

BELLOCQ (PIERRE), né à Paris en 1645, valet de chambre de Louis XIV, plaisait par son esprit, par ses saillies, par sa physionomie. Il était ami de Molière et de Racine. Il écrivit contre la *Satire des femmes* de Despréaux, une *Lettre de Mad. de N...., à la marquise de.....*, 1694, in-12. Mais il se réconcilia ensuite avec lui. Ses *Satires* des *Petits-Maîtres* et des *Nouvellistes*, eurent du succès, de même que son *Poème sur l'église des Invalides*, 1702, in-fol. Il mourut le 4 octobre 1704, à 59 ans. Plusieurs des poésies de Bellocq ont été insérées dans le *Nouveau choix de Pièces de poésies*, 1715, 2 part. in-8°.

BELLONI (JEAN), docteur en droit et chanoine de Padoue, professa dans cette université célèbre la philosophie d'Aristote. Il a publié une *Dissertation sur l'antre des Naïades*, dont parle Homère, Padoue, 1601, in-4°. L'Académie des *Ricovrati* la fit imprimer. Il était très-versé dans la connaissance des lois et de la théologie. Sa devise, dans l'Académie des *Ricovrati*, était l'antre des Naïades décrit par Homère, et c'est ce qui lui avait donné l'idée de l'ouvrage ci-dessus indiqué.

BELLONI (PAUL), jurisconsulte italien du 16me siècle, né à Valence-du-Pô, près de Pavie, fut élu sénateur de Milan en 1619, et en 1621, président du sénat de la même ville; en 1623, il passa en qualité de podestat à Crémone, et mourut à Milan, environ deux ans après. Ses principaux ouvrages sont : I. *In titulum de testamentis ordinandis*, Pavie, 1601, in-4°. II. *De potestate eorum quæ incontinenti, vel ex intervallo fiunt*, lib. II. Le premier livre parut à Pavie, en 1618, in-8°; le second à Milan, en 1621 et 1623, in-4°. Plusieurs de ses discours ont été imprimés, et entre autres l'*Oraison funèbre du roi d'Espagne Philippe III*, 1621, in-4°. Belloni avait publié un ouvrage posthume de son frère aîné Fabio Belloni, jurisconsulte comme lui. Cet ouvrage est intitulé : *De Jure sui*, Pavie, 1617, in-4°.

BELLONI (JÉRÔME), célèbre banquier de Rome, dans le dernier siècle, acquit par ses lumières et sa probité un crédit immense, et fut honoré par le pape Benoît XIV du titre de marquis. Il mourut en 1761. Sa *Dissertation sur le commerce*, imprimée d'abord à Rome, en 1750, obtint plusieurs éditions. La dernière a paru à Rome sous ce titre : *Coll' aggiunta d'una lettera del marchese Belloni in risposta ad un quesito propostogli sopra la natura della moneta immaginaria*, 1757, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en allemand, en anglais et en français. Cette dernière traduct. est de Morénas, La Haye (Paris). 1756, in-12.

BELLORI (JEAN-PIERRE), célèbre antiquaire italien, né à Rome en 1615, mort en 1696, à 80 ans, tourna ses études du côté des

antiquités et de la peinture. La reine Christine lui confia la garde de sa bibliothèque et de son cabinet. Ses principaux ouvrages sont: I. L'*Explication des médaillons les plus rares du cabinet du cardinal Carpegna*, auquel Bellori était attaché, publié à Rome, 1607, in-4°, en italien. II. Les *Vies des peintres, architectes et sculpteurs modernes*, à Rome, 1672, in-4°, en italien. Cet ouvrage, que l'auteur n'acheva pas, est estimé, quoiqu'il ne soit pas toujours exact, et il est devenu rare. Il laissa la seconde partie manuscrite. La première a été réimprimée à Naples, sous la fausse date de Rome, 1728, in-4°. III. *Description des tableaux peints par Raphaël au Vatican*, à Rome, 1695, in-fol., en italien; livre curieux et recherché des peintres; on en a donné une seconde édition à Rome, 1751, in-fol. et in-12. IV. L'*Antiche Lucerne sepolcrali*, avec fig., 1691, in-fol. V. *Gli Antichi sepolcri*, Rome, in-fol., sans date réimp. en 1704, ainsi que plusieurs autres du même auteur. VI. *Veteres Arcus Augustorum*, Leyde, 1690, in-fol. VII. *Admiranda Romanarum antiquitatum ac veteris sculpturæ vestigia*, Rome, 1693, 2 vol. in-fol. VIII. Seconde édition de l'*Istoria Augusta da Giulio Cesare a Constantino il magno illustrata da Francisco Angeloni*, Rome, 1685, in-fol.; traduit en latin, Rome, 1738, in-fol. IX. *Fragmenta vestigia veteris Romæ*, 1673, in-fol. oblong. X. *La colona Antoniniana*, Rome, in-fol., sans date, réimp. en 1704, in-fol. XI. *Pitture antiche delle grotti di Roma et del sepolcro de' Nasoni*, Roma, 1706, in-fol. édit. très-rare, parce qu'elle n'a été tirée qu'à 30 exemplaires. XII. *Imagines veterum illustrium, philosophorum poetarum*, Rome, 1685, in-fol. XIII. *Selecti nummi duo Antoniniani quorum primus anni novi auspicia*... etc., Roma, 1676, in-8°. Tous ces ouvrages sont recherchés des antiquaires, ainsi que plusieurs autres du même auteur.

BELLOROSIO (Thomas), chanoine de Palerme, mort en 1535, est auteur d'un ouvrage de théologie, *sur les sept ordres d'anges qui entourent le trône de l'Éternel*. Il le dédia à Charles V, et le fit imprimer à Palerme, 1535, in-4°.

BELLOSTE (Augustin), chirurgien célèbre, né à Paris, en 1654, servit avec distinction dans les armées du roi et les hôpitaux de France en 1697. Le duc Victor Amédée de Savoie le plaça depuis, auprès de la reine, sa mère, en qualité de premier chirurgien. Il composa, en 1695, un traité sous le titre du *Chirurgien d'hôpital*, ou *manière de guérir promptement les plaies*, Paris, 1696, 1698, 1705, 1715, in-8°; Amsterdam, 1707; Dresde, 1703, 1710, 1724, in-8°. Ces dernières sont en allemand, de la traduction de Martin Schurig. En 1725, Belloste publia la *Suite du Chirurgien de l'hôpital*, qui parut la même année à Paris, et encore en 1728, in-12. Il y a joint des observations importantes sur les effets du mercure, et l'utilité de la combinaison de ce minéral avec les purgatifs. Son *Traité des effets du mercure* a été réimprimé en 1738, in-12. Denys San Cassani a mis tout l'ouvrage en italien, sous le

titre de *Chirone in campo*, Venise, 1729, 2 vol. in-8°. On peut même dire qu'il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Il est mort à Turin le 15 juillet 1750. Son fils a continué de faire un mystère des pilules mercurielles qui portent son nom parce qu'il en établit l'usage, et non parce qu'il en fut l'auteur; car il en trouva la formule dans la pharmacopée de Renou dit *Renaudot*.

BELLOVÈSE, prince gaulois, fut le premier de sa nation qui franchit les Alpes. Il battit les Toscans près du Tésin, et plusieurs autres peuples qui étaient venus l'attaquer, et jeta les fondemens de la ville de Milan, dans un marais nommé le *Champ des Insubriens*. Les hordes de Gaulois qu'il avait à sa suite, ou qui vinrent le rejoindre, s'établirent dans le pays des Libuens, dans la Ligurie, dans l'Étrurie et jusqu'aux pieds des Apennins; de là l'origine de la Gaule cisalpine. Cet événement eut lieu vers l'an 164 de Rome. Bellovèse gouverna long-temps en paix ses nouveaux états.

BELLOY (PIERRE DE), avocat général au parlement de Toulouse, naquit à Montauban, d'une famille catholique. Son attachement au parti royaliste dans le temps de la ligue, déplut fort aux ligueurs, quoiqu'il fût zélé catholique. Henri IV, dont il soutenait la cause dans son *Apologie catholique contre les libelles*, etc. publiés par les ligués, le dédommagea dans la suite des deux ans de prison qu'il avait subis à la Bastille, par ordre des Guise, en lui donnant la charge d'avocat général du parlement. Il a laissé plusieurs ouvrages, peu connus aujourd'hui; les principaux sont : I. *De l'autorité du roi et des crimes qui se commettent par les ligués*, 1588, in-8°. II. *Examen des discours publiés contre la Maison royale de France*, La Rochelle, 1587, in-8°. III. *Moyens d'abus et de nullité de la bulle de Pie V, contre le roi de Navarre*, Cologne, 1586, in-8°. IV. *Recueil de pièces pour les Universités contre les jésuites, depuis 1552 jusqu'à 1624*, in-8°. V. *De l'origine et institution de divers ordres de chevalerie*, Montauban, 1604, in-8°, Paris, 1653.

BELLOY (PIERRE-LAURENT BUIRETTE DE), de l'Académie française, naquit à Saint-Flour en Auvergne, le 17 novembre 1727. Il fut élevé à Paris chez un de ses oncles, célèbre avocat au parlement. Après avoir fait ses études avec distinction au collége Mazarin, il entra dans la carrière du barreau. Il se prêtait avec peine aux volontés de son oncle. Entraîné par une passion violente pour les lettres, et désespérant de pouvoir fléchir son bienfaiteur, homme sévère et absolu, il s'expatria et alla exercer en Russie la profession de comédien, pour se dispenser d'exercer à Paris, celle d'avocat. De retour dans cette capitale, en 1758, il fit jouer sa tragédie de *Titus*, imitation de la *Clemenza di Tito* de Métastase. Cette copie d'une pièce assez faible, n'est qu'une ébauche très-légère des traits mâles de Corneille, dont l'auteur tâchait d'imiter le style. Elle tomba à la première représentation, et n'a pas été jouée depuis : on n'y applaudit pas même une longue tirade sur une convalescence de Titus, faite pour rappeler celle de Louis XV, qui venait d'être dangereusement malade à

Metz. De Belloy donna ensuite *Zelmire*, imitée aussi de l'*Issipile* de Métastase. Il y accumula les situations les plus violentes et les coups de théâtre les plus frappans. Elle eut quelque succès, quoique ce ne soit qu'un roman absurde et mal écrit, qui dut les applaudissemens des spectateurs à l'illusion de la scène et aux grands talens de la Clairon. *Le Siége de Calais*, tragédie qu'il fit jouer le 13 février 1765, fut une époque brillante dans sa vie. Cette pièce, qui offre un des événemens les plus frappans de l'histoire de France, mérita de justes récompenses à l'auteur. Le roi lui fit donner une médaille d'or du poids de vingt-cinq louis, et une gratification considérable. Les magistrats de Calais lui envoyèrent des lettres de citoyen dans une boîte d'or, avec cette inscription : *Lauream tulit, civicam recipit;* et son portrait fut placé à l'hôtel-de-ville parmi ceux des bienfaiteurs de la cité. On devait ces témoignages de reconnaissance à un poète qui donnait à ses confrères l'exemple de puiser leurs sujets dans l'histoire de la nation. Son style est trop souvent incorrect et tendu ; le duc d'Ayen le critiquait : « Est-il vrai, lui dit un jour Louis XV, que vous n'aimez pas le *Siége de Calais?* Je vous croyais meilleur Français. » « Ah ! sire, répondit le courtisan, je voudrais que les vers de la pièce fussent aussi français que moi ! » Voltaire, qui écrivit les lettres les plus flatteuses à l'auteur, n'aurait pas dû rétracter ses éloges après sa mort; et si l'on exalta trop d'abord cette tragédie, on l'a ensuite trop rabaissée. *Gaston et Bayard*, dont le plan offre plusieurs fautes contre la vraisemblance, n'excita point une sensation aussi vive que le *Siége de Calais*. L'auteur, dans cette tragédie, fit une grande dépense d'esprit pour décrire en vers ces mines qui renferment le salpêtre, et d'où l'art militaire fait sortir le ravage et la mort. On trouva sa description si embrouillée, qu'on lui fit la malice de l'insérer dans le *Mercure de France*, à l'article des Enigmes. On ne peut s'empêcher cependant de reconnaître dans cette pièce de la grandeur dans les sentimens, et souvent de la noblesse dans la manière de les exprimer, un enthousiasme de vertu guerrière et de chevalerie que l'auteur fait passer dans l'ame des spectateurs, et surtout un contraste bien soutenu entre la perfidie italienne et l'ancienne loyauté française. — *Gabrielle de Vergy*, applaudie dans sa nouveauté, conduite avec art et semée de véritables beautés, offre un excès d'horreur qui passe le but. — *Pierre-le-Cruel*, mort dès sa naissance, est ressuscité après la mort de l'auteur. On trouve dans cette pièce un assez beau rôle, celui d'Édouard, une scène très-théâtrale entre les deux frères qui se disputent la couronne, quelques beaux vers unis à des pensées fausses, et un dénouement sans vraisemblance. L'auteur connaissait assez bien quelles étaient les situations propres à produire un grand effet; mais il n'avait pas toujours l'art de les préparer et de les amener d'une manière naturelle. Il substitua les coups de théâtre extraordinaires au pathétique simple et vrai, et les petits ressorts à l'éloquence du cœur. La chute de *Pierre-le-Cruel* l'affecta si vivement, qu'elle précipita la fin de ses jours. Il fut attaqué d'une maladie de langueur

qui dura deux années, et qui épuisa ses médiocres ressources. Louis XVI. devant qui on jouait pour la première fois le *Siége de Calais*, apprenant le triste état de l'auteur de cette pièce, lui envoya cinquante louis. Les comédiens, par une générosité louable, donnèrent une représentation de la même tragédie au profit du poète moribond. Il expira peu de temps après, le 5 mars 1775, dans sa 48e année. On a reproché à l'auteur trop de prétentions, de l'humeur contre les gens de lettres, qui, suivant lui, ne rendaient pas justice à ses talens, et surtout un amour-propre d'autant plus grand, qu'il ne le soupçonnait pas, et qu'il dit dans une de ses préfaces : « On sait que je suis modeste. » Gaillard, de l'Académie française, a publié ses œuvres en 1779 et 1787, en 6 vol. in-8°. On y trouve ses *Pièces de Théâtre*, dont trois sont suivies de *Mémoires historiques* assez bien écrits, mais dans lesquels de Belloy ne sait, ni ne fait assez distinguer le vrai du faux; ils manquent en général de critique; l'éditeur les a accompagnés d'observations intéressantes. *Diverses pièces fugitives* en vers durs et lâches, enfantés la plupart en Russie, et qu'on aurait pu y laisser; et la Vie de l'auteur, par l'éditeur. Ce dernier morceau est à la tête de la collection, et ne la dépare point. Ennemi de tout esprit de parti, de Belloy disait : « Je suis tolérant même envers les intolérans, je ne hais que les persécuteurs. »

BELLOY (Jean-Baptiste de), cardinal, archevêque de Paris, né le 9 octobre 1709, à Morangles, diocèse de Beauvais, fut d'abord vicaire-général, official et archidiacre de Beauvais, sous le cardinal de Gêvres. Nommé au siége de Glandèves en 1751, il parut en cette qualité à l'assemblée du clergé de 1755, et prit place parmi les évêques modérés, désignés par le nom de *Feuillants*. Après la mort de M. de Belsunce, évêque de Marseille, de Belloy fut choisi pour le remplacer, et parvint bientôt, par son administration sage et modérée, à apaiser les troubles qui s'étaient élevés dans ce diocèse, à l'occasion de la bulle *Unigenitus*. Les orages révolutionnaires forcèrent ce vertueux évêque de se séparer de son troupeau : il se retira à Chambly, petite ville voisine du lieu de sa naissance, et y demeura tant que dura cette affreuse tourmente. Doyen des évêques de l'Église de France, à l'époque du concordat, il fut le premier à sacrifier son titre pour en hâter la conclusion. En 1802, il fut élevé au siége de la capitale, et reçut le chapeau de cardinal l'année suivante. Ses vertus douces et modestes, ses mœurs vraiment patriarcales, son administration éclairée, firent voir combien il était digne d'un choix aussi honorable. Il mourut le 10 juin 1808, âgé de 99 ans. Il fut enterré à Saint-Denis, et on érigea dans la cathédrale de Paris un monument à sa mémoire.

BELLUCCI (Jean-Baptiste), naquit en 1506, et fut considéré de Cosme de Médicis, non-seulement par ses talens en peinture, mais encore comme ingénieur habile; il le fit capitaine d'infanterie. Cet officier perdit la vie en digne guerrier, dans une action, en l'année 1541.

BELLUCCI (Antoine), né à Soligo dans le Trévisan, en 1654,

fut élève de Dominique Disinico, peintre à Sébénico, dans la Dalmatie. Bellucci fut ensuite pensionnaire de l'électeur palatin, et enfin peintre de la cour de l'empereur Joseph Ier. Son dessin est fort correct, sa touche moelleuse et son coloris vigoureux. On voit de lui, dans la galerie de Dresde, un *Enfant Jésus que la Sainte Vierge enveloppe*, et *Vénus jouant avec une colombe que Cupidon tient attachée*.

BELLUCCI (Jean-Baptiste), fils du précédent, ne cultiva l'art de la peinture, que comme amateur. S'il eût travaillé davantage, il serait devenu un artiste distingué. On voit à Soligo une assez belle composition sortie de ses pinceaux.

BELLUCCI (Thomas), botaniste italien, natif de Pistoie, vivait vers le milieu du 17e siècle. On lui doit le catalogue des plantes cultivées de son temps. Il est intitulé : *Plantarum Index horti Pisani cum appendice Angeli Dominii Florentini*, Florence, 1662, in-16.

BELLUTI (Bonaventure), théologien et philosophe, franciscain, né en 1599, mort à Catane, sa patrie, en 1676, voyagea longtemps, et professa la philosophie à Cracovie, en Pologne, et dans plusieurs villes d'Italie. On lui doit : I. Des *Mélanges de morale*. II. Un *Cours de philosophie*. III. Une *Logique*. IV. *Disputationes in organum Aristotelis*, in-8°. V. D'autres *Observations sur les ouvrages d'Aristote, sur la physique, l'ame, le ciel, le monde, les météores, la génération et la corruption*. Toutes ces productions sont écrites en latin. Elles avaient d'abord été publiées séparément, mais elles ont été réunies et réimprimées, sous ce titre : *Philosophiæ ad mentem Scoti cursus integer*; à Venise en 1678, et *ibid.*, 1727, en 2 vol. in-fol.

BELMISSERO ou BELMESSERE (Paul), poète latin du 16e siècle, né à Luni, dans la Ligurie, enseigna et pratiqua la médecine à Bologne, d'où il passa, déjà avancé en âge, en France, et sans autre motif (à ce qu'il assure) que son amour pour François Ier, et s'établit à Paris. Il a dédié à ce monarque quelques-unes de ses poésies latines. Il en fit également hommage au pape Paul III le jour de son couronnement. Gaëtano Marini lui a donné un article curieux dans ses *Archiatri pontifici*, Rome, 1784, 2 vol. in-4°, tom. 1, pag. 376 et suivantes. Nous avons de lui des élégies latines intitulées *De animalibus*. Elles sont au nombre de trente-six, et offrent le contenu des dix 1ers livres des animaux d'Aristote. *Elegiæ tres exhortatoriæ ad bellum adversus Turcas*, etc., sans an ni lieu, mais évidemment imprimées à Paris, chez Simon de Colines, vers 1534. On ignore l'année de sa mort.

BELMONT (Aimery de), troubadour et poète provençal, florissait au 13e siècle. Crescimbeni, Jéhan de Nostre-Dame, et les manuscrits de la bibliothèque royale n'en font point mention. Ce troubadour est connu par une seule pièce de *Poésie* adressée à une comtesse de Sobiras, et qui, selon Millot qui en rapporte l'extrait, ne doit pas être confondue dans la foule. Il y a une certaine élégance et du sentiment; mais, continue le même historien, on y trouve beaucoup de réminiscen-

ces, et le poète paraît avoir eu plus de mémoire que d'invention.

BELMONT (Jean-Antoine), graveur, élève de Polly, quitta la ville de Troyes en Champagne, où il reçut le jour, pour aller se fixer à Turin. Il a gravé plusieurs *Vues* de la maison de plaisance de l'ancienne reine de Sardaigne, située près de Turin. Il était né en 1696.

BELMONTI (Pierre), écrivain moraliste et poète, né à Rimini en 1537, mort en 1592, cultiva la poésie. Il a laissé un petit *Traité sur les devoirs des épouses*, en italien, qu'il composa pour l'instruction de sa fille. Il a été publié par son fils Trajan, Rome, 1587, in-4°.

BELON (Pierre), botaniste et médecin de la faculté de Paris, naquit vers 1518 dans le Maine. Il voyagea en Judée, en Grèce, en Arabie, en Égypte, et revint en 1550. Il publia, en 1553, in-4°, une *Relation* de ce qu'il avait remarqué de plus considérable dans ces pays. Cette relation a eu de nombreuses éditions. Il composa plusieurs autres ouvrages peu communs et qui furent recherchés dans le temps, pour leur exactitude, et pour l'érudition dont ils sont remplis. Les principaux sont : I. *De arboribus coniferis*, Paris, 1553, in-4°, fig. II. *Histoire de la nature des oiseaux*, 1555, in-fol. Cette édition est rare et très-recherchée. III. *Portraits d'oiseaux, animaux, serpens, herbes, arbres, hommes et femmes d'Arabie et d'Égypte*, 1557, 1618, in-4°. IV. *Histoire des poissons*, 1553, in-4°, fig. V. *De la nature et diversité des poissons*, 1555, in-fol. Le même en latin, 1553, in-8°. VI. *Histoire naturelle des estranges poissons marins*, Paris, 1551, in-4°. VI. *Les remontrances sur le défaut du labour et culture des plantes, et la cognoissance d'icelles*, Paris, 1558, petit in-8°. Belon a aussi traduit *l'Histoire des Plantes de* Théophraste, et celle de Dioscoride. Ces traductions n'ont pas été imprimées, non plus que son *Histoire des serpens*. Il préparait de nouveaux ouvrages, lorsqu'un de ses ennemis l'assassina près de Paris en 1564. Henri II et Charles IX lui avaient accordé leur estime, et le cardinal de Tournon, son amitié. Ce prélat le mit en état, par sa générosité, de soutenir les dépenses de ses voyages. (*Voyez* l'article Gilles.)

BELOSELSKY, prince russe, né à Pétersbourg en 1757, mort dans la même ville, en 1809, fut, dans sa première jeunesse, envoyé de l'impératrice Catherine II, à la Cour de Turin; mais ayant été rappelé par le comte Panin, ministre des affaires étrangères, il se livra tout entier à son goût pour les lettres et pour les beaux arts, et consacra sa fortune à les protéger et à les favoriser. Voici la liste de ses productions. I. *Dianyologie, ou tableau de l'entendement*, in-8°, rare. II. *De la musique en Italie*, 1778, in-8°. III. *Poésies françaises d'un prince étranger, ou épîtres aux Français, aux Anglais et aux Républicains de Saint-Marin* (publiées par Marmontel), 1789, in-8°. Ces divers écrits ne sont pas sans mérite; mais on s'aperçoit facilement que l'auteur maniait une langue étrangère.

BELOT (Jean), né à la fin du 16e siècle, curé de Mil-Monts,

et professeur aux sciences divines et célèstes, a laissé un livre intitulé : *L'OEuvre des œuvres*, ou le plus parfait des sciences stéganographiques, Paulines, Armadelles et Lullistes, Paris, 1623, Rouen, 1640; c'est un *Recueil de Traités* concernant la chiromancie, la physionomie, la mémoire artificielle, l'art des divinations, augures et songes, les sciences stéganographiques, et enfin l'art de prêcher doctement sans grande étude. Il publia aussi des *Instructions pour apprendre les sciences de chiromancie et physionomie*. Il existe une édition de ces ouvrages intitulée : *Dernière*, de Lyon, 1654, Rouen, 1669 et 1688, in-8°. On ne connaît pas de livre plus absurde ni plus mal écrit. Belot vivait sous Louis XIII.

BELOT (Jean), né à Blois à la fin du 16ᵉ siècle, avocat au conseil privé de Louis XIV, composa une *Apologie de la langue latine*, Paris, 1637, in-8°, dans laquelle il voulait prouver qu'on ne devait pas se servir de la française dans les ouvrages scientifiques. Une de ses raisons, c'est qu'en communiquant au peuple le secret de certaines sciences, on a produit de grands maux. Cet écrit, de 24 pages, est dédié à Séguier, chancelier de France. Ménage, dans sa *Requête des Dictionnaires*, dit «que la charité de Belot envers le latin était d'autant plus recommandable, qu'il n'avait pas l'honneur de le connaître, et qu'il était semblable à ces chevaliers qui se battaient pour des inconnues.»

BELOT (Octavie), femme Durey de Meinières, née Guichard, épousa d'abord Belot, avocat, et ensuite Durey de Meinières, président honoraire du parlement de Paris, dont elle devint aussi veuve. On a de cette dame, qui mourut à Chaillot en 1805, dans un âge très-avancé, les ouvrages suivans : I. *Observations sur la noblesse et le tiers-état*, Amsterdam, 1758, in-12. II. *Réflexions d'une provinciale* sur le discours de J.-J. Rousseau, touchant l'inégalité des conditions, etc., Londres, 1756, in-8°. III. *Traduction* de l'anglais, de David Hume, de l'Histoire de la maison de Tudor sur le trône d'Angleterre, Amsterdam (Paris), 1763, 2 vol. in-4°. IV. *Traduction* du même, de l'Histoire de la maison de Plantagenet sur le trône d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules-César, jusqu'à l'avénement de Henri VII, Amsterdam (Paris), 1765, 2 vol. in-4°. V. *Histoire de Rasselas, prince d'Abyssinie*, traduite de l'anglais de Johnson, Paris, 1768 et 1788, 1 vol. in-12. Cette traduction n'est pas sans mérite. VI. *Mélanges de littérature anglaise*, Paris, 1759, in-12. VII. *Ophélie*, roman traduit de l'anglais, Amsterdam, 1763, in-12. (*Voyez* D[u]REY DE MEINIÈRES.)

BELOW (Bernard), de Rostock, premier médecin du roi de Suède, et président du collége de médecine de Stockholm, fut en réputation vers le milieu du 17ᵉ siècle. On a de lui quelques *Observations* dans les *Mélanges des curieux de la nature*.

BELOW (Jacob-Frédéric), fils du précédent, naturaliste et médecin suédois, né à Stockholm en 1669, exerça long-temps son art dans sa ville natale. Il alla terminer ses études en médecine à Utrecht, où il reçut le doctorat en 1691. Il revint ensuite à Stock-

holm, et fut nommé, en 1695, professeur de médecine à Dorpat, ensuite à l'université de Lund. En 1705, Charles XII le nomma premier médecin de son armée; fait prisonnier après la bataille de Pultawa, il fut conduit à Moscou, où il se fit une grande réputation. Il mourut en 1716. Étant à l'université de Lund, il avait publié deux thèses ou dissertations, l'une sur les divers genres de végétaux, et l'autre, sous ce titre: *de Generatione animalium æquivocâ*, 1706, in-4°.

BELPRATO (JEAN-VINCENT), chevalier napolitain et comte d'Averse, originaire d'une famille noble de Valence, qui passa à Naples sous le règne d'Alphonse I, d'Aragon, traduisit, dans le 16e siècle, plusieurs ouvrages en italien, entre autres, l'*Histoire romaine* de Sextus Rufus, Florence, 1550, in-8°; le *Dialogue de Platon sur le mépris de la mort*, et les *Œuvres de Solin*, Venise, 1557, 1559, 1684, in-8°; et le *livre de Messala Corvinus, orateur et chevalier romain à Auguste, sur sa postérité*, Florence, 1549, in-8°. Les poésies de Belprato sont éparses dans divers recueils.

BELPUSI (TH.), chevalier napolitain, ancien adjudant du génie, connu par sa bravoure et son attachement aux principes de la révolution française; il hâta, par tous les moyens, celle qui devait éclore à Naples, et obtint, à l'installation du nouveau gouvernement, en 1798, le commandement d'une légion destinée à combattre l'armée du cardinal Ruffo. Il dirigea sa marche sur Bénévent, dont on lui ferma les portes. Il commençait à la bombarder quand les troupes royales le forcèrent de lever le siége. Il revint à Naples, défendit quelque temps cette ville contre les Calabrais, et fut remarqué par son courage. Son parti ayant succombé, il fut excepté de la capitulation accordée aux Français, jeté dans un cachot, et ensuite conduit au supplice.

BELSUNCE DE CASTEL MORON (HENRI-FRANÇOIS-XAVIER DE), d'une famille noble et ancienne de la Navarre, né au château de la Force, en Périgord, le 4 décembre 1671, fut d'abord jésuite et ensuite évêque de Marseille en 1709. Il signala son zèle et sa charité durant la peste qui désola cette ville en 1720 et 1721, et retraça les vertus épiscopales, et le dévouement dont Saint Charles Borromée avait donné à Milan le sublime exemple. On le voyait au plus fort de la contagion aller de rue en rue, pour porter les secours temporels et spirituels aux malades. Il sauva ainsi le triste reste de ses diocésains par cette générosité héroïque. Pope a célébré son dévouement dans des vers qu'on a traduits ainsi:

Lorsqu'aux champs de Marseille un air contagieux
Portait l'affreuse mort sur ses rapides ailes,
Pourquoi, toujours en butte à ses flèches mortelles,
Un prélat, s'exposant pour sauver son troupeau,
Marchait-il sur les morts sans descendre au tombeau?

Le roi l'ayant nommé, en 1723, à l'évêché de Laon, duché-pairie, il refusa cette grande dignité. Clément XII l'honora du *Pallium*. Il mourut le 4 juin 1755. Il fut toujours attaché à la société dont il avait été membre, et s'en laissa quelquefois gouverner. Il fonda à Marseille le collége qui

porte son nom. On a de lui : *l'Antiquité de l'Église de Marseille, et la succession de ses évêques*, Marseille, 1747, 1751, 3 vol. in-4° ; *des Instructions pastorales*, et des ouvrages de piété, publiés pour l'instruction ou la consolation de ses diocésains. Il montra un zèle exagéré dans les disputes du jansénisme ; le premier des évêques, il imagina de faire interroger les malades sur leur soumission à la bulle *Unigenitus*, et de faire refuser les sacremens aux opposans. On attribue ces différentes productions précitées aux jésuites qu'il avait près de lui. Cependant il avait publié, en 1707, n'étant encore que grand-vicaire d'Agen, *l'Abrégé de la vie de Susanne-Henriette de Foix*, morte l'année précédente en odeur de sainteté : elle était sa tante à la mode de Bretagne.

BELSUNCE (le comte DE), de la même famille que le précédent, major en second du régiment de Bourbon, infanterie. Il était en garnison à Caen en 1790, où il protégea long-temps la circulation des grains, et apaisa plusieurs émeutes. Trois grenadiers du régiment d'Artois, l'ayant accusé de leur avoir fait enlever une médaille qu'ils portaient comme ayant bien mérité de la patrie, il se forma un rassemblement contre lui ; on entoura son logement ; il se réfugia à l'hôtel-de-ville : mais il en fut arraché par le peuple, et massacré. Une femme lui arracha le cœur, et le porta en triomphe ; d'autres furies trempèrent leurs mouchoirs dans son sang.

BELTRAMI (FABRICE), de Cetone, dans l'état de Sienne, professeur de rhétorique à Padoue, à la fin du 16ᵉ siècle, a publié quelques ouvrages, parmi lesquels on peut distinguer celui où il combat l'usage des écrivains du temps de prendre des noms supposés, d'en changer à la tête de chaque ouvrage, et de répandre sous l'anonyme des injures et des inutilités ; il est intitulé : *Discorso intorno alle imprese comuni accademiche*, Pérouse, 1612, in-4° en 3 parties.

BELTRAND (HERMAN-DOMINIQUE), sculpteur et architecte, né à Vittoria, dans la Biscaye, entra fort jeune dans la société des jésuites ; mais, s'étant décidé pour les beaux arts, il alla en Italie puiser à la source des vraies beautés dans tous les genres. Il y devint habile architecte, et l'un des plus grands sculpteurs du temps. De retour en Espagne, il y fit beaucoup d'ouvrages qui sont répandus dans plusieurs villes. Les principaux étaient trois *Christs* dans les maisons des jésuites de Madrid ; on distingue surtout celui du collége impérial, et un quatrième à Alcala de Hénarez, au maître autel du collége de cette ville. Ces Christs sont très-beaux, et d'une si grande manière, qu'ils passent pour être de Michel-Ange. Beltrand mourut en 1590, dans sa patrie, dans un âge fort avancé.

BELTRANO (OCTAVE), né à Terranova dans la Calabre citérieure, fut l'un des imprimeurs de Naples les plus célèbres. Il était aussi libraire et homme de lettres. Il est auteur d'un *Poème sur le Vésuve*, et de quelques ouvrages en prose, tels qu'une *Courte description du royaume de Naples*, imprimés par lui, Naples, 1640, in-4°. Une *Introduction à l'astrologie*, un *Abrégé des Sciences propres aux*

médecins, aux chimistes, aux marins et aux agriculteurs. Beltrano vivait encore en 1640.

BELURGER (Claude), savant helléniste français, qui fut professeur de belles-lettres au collège de Navarre. Il fit faire de si grands progrès à ses élèves dans la littérature grecque, que les thèses de philosophie se soutenaient en grec. Homère était son auteur chéri et il le portait sans cesse avec lui. Ce fut sans doute le goût passionné qu'il avait pour la langue grecque qui lui inspira l'idée de faire un voyage dans les contrées où elle avait fleuri. Il partit donc à l'âge de 50 ans, et arriva bien portant à Alexandrie; mais le séjour de cette ville lui devint fatal; il tomba malade et mourut. Une grande partie de ses livres fut perdue et entre autres, un Commentaire de sa façon sur Homère. En passant à Rome, dans son voyage, il avait composé un poème grec (qu'il traduisit ensuite en latin) sur le mariage d'Antoine Borghèse, neveu de Paul V, avec Camille Orsini. Belurger a encore composé plusieurs autres pièces de vers grecs; une à la louange de Gilb. Gaulmin; on la trouve en tête de l'édition de Mich. Psellus, *De Operatione Dorum*, donnée à Paris en 1615, par Gaulmin; et une autre en tête de l'édition des *Æthiopiques d'Héliodore*, donnée par J. Bourdelot, Paris, 1619, in-8°.

BÉLUS, ce nom a été donné à plusieurs rois d'Orient dont l'existence est incertaine. Le premier est *Bélus*, roi d'Assyrie, qui chassa les Arabes de Babylone, et y fixa le siége de son empire l'an 1322 avant J.-C. Ninus, son fils et son successeur, fit rendre à son père les honneurs divins. Saint Cyrille prétend que Bélus s'était fait bâtir des temples, dresser des autels, offrir des sacrifices; mais tout ce qu'on a dit de ce prince se ressent de l'incertitude qui règne dans l'histoire des temps reculés. On a prétendu que la fameuse tour de Babel était originairement un temple consacré à Bélus. *Voyez* Baal.

BÉLUS, fils de Lybie, et père d'Égyptus, de Danaüs et de Céphée, était sur le trône de Phénicie, environ 1500 ans avant J.-C.

BÉLUS, fils d'Alcée, et père de Ninus, fut, selon Hérodote, l'un des ancêtres des Héraclides, qui régnèrent en Lydie.

BELVÉDERE (André), peintre napolitain, excella dans la représentation des fleurs et des fruits. Ses tableaux sont rares et se vendent fort cher. Il forma dans son art Joseph Lavagne, Gaspard Lopez, Balthazar di Caro, et Thomas Bealfonso.

BELYARD (Simon), poëte français obscur, de la fin du 16e siècle, contemporain du précédent, est auteur de deux ouvrages assez rares aujourd'hui, qui ont été imprimés in-8°, à Troyes, en 1592, et que l'on trouve ordinairement reliés ensemble : I. *Le Guysien, ou Perfidie tyrannique commise par Henry de Valois ès personnes de très-généreux princes Louis de Lorraine et Henry de Lorraine, cardinal et duc de Guise, tragédie composée en ryme françoise*, Troyes, 1592, in-8°. II. *Charlot, Églogue pastorelle sur les misères de la France.*

BEMBO (Jean), doge de Venise, fut élevé à cette dignité en novembre 1615. Sous son règne, la république de Venise défendit sa souveraineté contre les Napo-

litains et contre les Espagnols. Il mourut en 1617, âgé de 83 ans, quelque temps avant que n'éclatât la fameuse conspiration du marquis de Bedmar, ambassadeur d'Espagne à Venise.

BEMBO (Bernard), sénateur vénitien, né en 1433, mort en 1519, eut l'honneur de donner le jour au célèbre cardinal Bembo. La république de Venise le chargea de plusieurs ambassades et lui confia plusieurs emplois importans : Bembo remplit toujours honorablement ces diverses missions. Il aimait la société des gens de lettres, et leur accordait avec plaisir sa protection et ses services. Il fit élever à la mémoire du Dante, qui avait été enterré sans honneurs, un beau mausolée en marbre, surmonté du buste du poète et sur lequel il fit graver six vers latins à sa louange. Bernard Bembo avait écrit plusieurs ouvrages ; mais il n'y en a eu qu'un très-petit nombre d'imprimés. On trouve dans le *Petrarcha redivivus* de Tomasini, une préface que Bernard Bembo avait composée pour le traité de Pétrarque, intitulée *De vitâ solitariâ*.

BEMBO (Pierre), fils du précédent, noble vénitien et littérateur célèbre du 16e siècle, naquit à Venise l'an 1470. Il n'avait que 8 ans lorsque son père fut nommé ambassadeur à Florence. Il fit venir auprès de lui le jeune Bembo. Il se livra avec ardeur à l'étude des langues latine et toscane. Il alla ensuite en Sicile étudier la langue grecque sous Constantin Lascaris. Il fit son cours de philosophie à Ferrare, sous Nicolas Leonicène. Ce fut alors que ses *Poésies* commencèrent à se répandre. On admira la douceur de ses vers ; mais on fut fâché qu'il mêlât à la pureté du langage toscan de vieilles expressions qu'il croyait plus énergiques. On le blâma encore d'avoir mis dans ses ouvrages la licence qui entachait alors sa conduite. Né avec un tempérament voluptueux, il eut trois fils et une fille d'une jeune et jolie fille appelée *Morosina*, qui vécut avec lui pendant 22 ans. Il éleva ses enfans avec le plus grand soin dans les bonnes mœurs et dans les lettres. Morosina était à la fois sa maîtresse et sa muse. Léon X le nomma son secrétaire. Dès qu'il fut honoré de cette dignité, il s'attacha à la connaissance des affaires, qu'il avait fuies jusqu'alors avec tant de soin. Obligé par sa place de se livrer à des occupations sérieuses, ses mœurs éprouvèrent des changemens salutaires. Après la mort de Léon X, Bembo se retira à Venise. Paul III l'éleva au cardinalat en 1538, et lui donna l'évêché d'Eugubio et celui de Bergame. Il se conduisit en digne pasteur. Il mourut en 1547, à 77 ans, des suites d'un accident. Il voulut passer à cheval par une porte trop étroite et se froissa rudement un des flancs. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, en italien et en latin, en prose et en vers : I. Seize livres de *Lettres* écrites pour Léon X, Venise, 1536, in-fol., et 1552, in-8°. La manie qu'il avait de ne parler qu'en phrases de Cicéron lui fit mettre dans la bouche du père des chrétiens des expressions qui n'auraient convenu que dans celle d'un prêtre de Rome idolâtre. Par un pédantisme puéril, il faisait dire au pape, annonçant sa promotion aux rois et aux princes « qu'il avait été créé pontife par les décrets des dieux immortels. » Il appelait Jésus-Christ un héros,

et la Sainte Vierge une déesse, *Dea lauretana*. L'excomunication n'est désignée chez lui que sous le nom d'*aquâ et igni interdictio*, la foi sous celui de *persuasio*. Sa manie de ne s'exprimer jamais qu'en termes cicéroniens, rend son style souvent affecté et obscur. Pour se conformer aux désignations anciennes, il appelle le grand-turc le roi des Thraces, etc. II. *Della Istoria Veneziana di Petro Bembo da lui volgarizzata, libr. XII, ora per la prima volta secondo l'originale pubblicate*, Venise, C. Zatta, 2 vol. in-4°. Cette publication est due à l'abbé Morelli. L'histoire de Bembo, publiée après sa mort, fut tronquée en plusieurs endroits, tant dans le texte latin que dans le texte vulgaire. Dans cette édition seule, l'original est intact. Bembo commença cette Histoire où Sabellicus l'avait finie, et la termina à la mort du pape Jules II. Paruta la continua jusqu'en 1552. III. Un *Poème sur la mort de Charles, son frère*, plein de sentiment, de douceur et de délicatesse. IV. Des *Harangues*, où l'on trouve de l'élégance, sans élévation. V. *Epistolarum familiarium, Libri VI*, Venise, 1552, in-4°. Il y a de bonnes choses dans ces épîtres; leur plus grand défaut est le cicéronianisme, qui était la folie de son temps. Les lettres familières sont moins fardées et moins enflées que les autres; mais on n'y trouve que des particularités peu intéressantes. VI. *De Imitatione*, Venise, 1530. Il entreprit ce petit traité pour prouver, contre les anti-cicéroniens qu'il vaut mieux imiter un seul auteur excellent, que de se nourrir de la substance des différens écrivains. Mais il établit cette opinion plutôt par des figures de rhétorique que par des preuves concluantes. VII. *Le rime*, Venise, 1570, in-12; Naples, 1618, in-8°. C'est le recueil des poésies italiennes de Bembo, qui ont été commentées par plusieurs savans de son pays. On a recueilli toutes ses *Œuvres*, tant latines qu'italiennes, à Venise, 1729, en 4 vol. in-fol.; Jean Martin a traduit l'ouvrage intitulé *Gli Asolani*, sous ce titre : *Les Asolains de la nature d'Amour*, Paris, 1547, in-8°. Tous ces ouvrages ont été publiés ensemble à Venise, 1729, 4 vol. in-fol. Ceux qui desireront des détails bibliographiques sur différentes éditions des ouvrages partiels de Bembo, peuvent consulter la *Bibliothèque curieuse* de David Clément, tom. 3, pag. 105 et 120.

BEMBO (Dardi), littérateur vénitien du 16e siècle, a traduit en italien les Œuvres de Platon, et les a publiées sous ce titre : *Tutte le opere di Platone tradotte in lingua volgari*, Venise, 1601, 5 vol. in-12; réimpr. à Venise, 1742, 3 vol. in-4°. On a encore du même auteur : I. *Trattato di Timeo da Locri intorno all' anima del mundo*, Venise, 1607, in-12. II. *Discorsi di Teodoretto, Vescovo di Cirene*, Venise, 1617, in-4°. III. *Commento di Ierocle filosopho, soprà versi Pitagora detti d'oro volgarmente tradotti*, Venise, 1603, in-4°. Il mourut encore jeune le 27 mai 1633.

BEME ou BEHME. *V.* Boehm.

BÊME ou BESME, ainsi appelé parce qu'il était de Bohême, et dont le vrai nom était Charles Dianowitz, était domestique de la maison de Guise. Il fut le meurtrier de l'amiral de Coligni. Le

récit de ce meurtre est un des beaux passages de la Henriade :

Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt indigné qu'on diffère son crime;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups,
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible,
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide:
Coligny l'attendait d'un visage intrépide;
Et bientôt dans le flanc, ce monstre furieux,
Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup-d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras et glaçât son courage.

Le cardinal de Lorraine le récompensa de ce meurtre, en le mariant à une de ses bâtardes. Ce malheureux ayant été pris ensuite en Saintonge par les protestans, l'an 1575, les Rochelois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique. Bême s'échappa de sa prison. Berthauville, gouverneur de la place où il était enfermé, le poursuivit et l'atteignit. Bême se mit à crier, dès qu'il le vit : « Tu sais que je suis un mauvais garçon », et lui tira un coup de pistolet. Berthauville l'ayant esquivé, lui répondit : « Je ne veux plus que tu le sois », et, dit d'Aubigné, « il mit l'épée jusqu'aux gardes dans le ventre de son prisonnier.

BEMMEL (Guillaume Van), né à Utrecht le 10 juin 1630. Après avoir passé un grand nombre d'années en Italie, il alla se fixer, en 1662, à Nuremberg, et y mourut le 10 novembre 1708. Dans la distribution des ombres et de la lumière, il chercha à imiter fidèlement la nature ; par là il est parvenu à donner à ses paysages un caractère de vérité qui les fait rechercher des amateurs.

BEMMEL (Jean-George de), fils du précédent, né à Nuremberg en 1669, se fit une réputation comme peintre de batailles. Il suivait la manière de F. P. Lembke; il est mort le 18 juin 1723.

BEMMEL (Charles-Sébastien de), excellent peintre de paysages, né à Bamberg le 1er avril 1743, était fils de Jean-Christophe Bemmel, peintre de la cour. Après avoir reçu de son père les premières instructions dans son art, il alla se fixer à Nuremberg. Il donnait des preuves de goût lorsqu'il étudiait encore ; car il ne prenait pour modèles que les meilleurs maîtres dans chaque partie. Il imita les arbres de Waterloo, les rochers de Berghem, de Salv, Rosa, de Meyer, d'Ermel, et de Hakerse ; il avait coutume de dire « qu'il fallait avoir le compas dans l'œil et non dans la main » ; c'est ce qui lui donnait un coup-d'œil juste et de la fermeté dans le dessin. Il peignit des vues de mer, des tempêtes, des incendies, des levers et des couchers de soleil, genre très-recherché en Angleterre. Il mourut d'une maladie de langueur à Nuremberg le 26 novembre 1796, et sans avoir pu achever le grand nombre de tableaux qu'il s'était chargé de faire pour l'Angleterre.

BENADAD Ier, roi de Syrie, appelé Adad par Josephe, était fils d'Hésion. Il envoya du secours à Asa, roi de Juda, contre Baasa, roi d'Israël, et contraignit ce dernier à se retirer dans son royaume, vers l'an 948 avant J.-C.

BENADAD II, roi de Syrie, fils et successeur du précédent, régnait l'an 945 avant J.-C. Il fut redouté par les princes voisins. Il tua Achab dans une bataille. Après quelques autres expéditions, le roi de Syrie étant tombé malade, et sachant qu'Élisée était à Damas, lui envoya demander par Hazaël s'il relèverait de sa maladie. Le prophète prédit à ce dernier

qu'il serait roi, et qu'il ferait de grands maux aux Israëlites. Hazaël, de retour, assura Bénadad qu'il guérirait de sa maladie; mais le lendemain il l'étrangla, et se fit déclarer Souverain.

BENADAD III, succéda à Hazaël son père l'an 836 avant J.-C. Il fut vaincu trois fois par Joas, fils de Joachaz, roi d'Israël. Les Syriens de Damas rendirent des honneurs divins à ce roi et à Hazaël son père, parce qu'ils avaient orné leur ville de temples magnifiques.

BENAI, poète persan, né à Hérat, acquit une grande célébrité, dès sa plus tendre jeunesse. Mais entraîné par un penchant irrésistible à l'épigramme et à la satire, il se fit des ennemis, et fut obligé, à deux reprises différentes et toujours pour la même cause, de quitter sa patrie pour mettre ses jours en sûreté. On croit qu'il périt l'an 918 de l'hégire, dans le Mawaralnahr, lorsque cette province fut ravagée par Schah-Ismaël. On connaît de lui un poëme intitulé : *Behram et Behrouz;* une traduction en vers persans d'un poëme intitulé : *Medjma-Algharyb;* des *Odes* estimées, et un *Recueil* de chansons et de plusieurs autres poésies du même genre, qu'il composa sous le nom *d'Aly*.

BENALCAZAR (Sébastien), brave officier espagnol, qui servit avec distinction, sous Pizarre, dans l'expédition du Pérou. Ce fut lui qui s'empara de la ville de Quito, et en assura la conquête à l'Espagne. Sa fidélité constante au parti de son roi, lui suscita bien des traverses; mais enfin, lorsque le président la Gasca arriva au Pérou pour réduire les rebelles, il fut confirmé, en 1548, dans son gouvernement de Popayan, et mourut peu après.

BEN AL OUARDY. (*Voyez* Ibn-al-Ouardy.)

BENAMATI (Guidubalde), poète italien, né à Gubbio, mort dans la même ville, en 1653, fut en grande faveur auprès du duc d'Urbin et du duc Ranuce-Farnèse, qui lui donnait le titre de son poète. Il était membre de plusieurs Académies. Ses principales poésies sont : I. *L'Alvida, favola Boschereccia*, Parme, 1614, in-8°. II. *La Pastorella d'Etna*, Venise, 1627, in-4°. III. *Il Canzoniero*, ibid., 1616, in-12. IV. *La Faretra di Pindo*, ibid., 1628, in-8°. V. *La Selva del sole, poësie*, Pérouse, 1640, in-12. VI. *La Penna lirica, poësie*, Venise, 1646 et 1648, in-12. VII. *Il Colosso, panegirico*, Parme, 1621, in-12. VIII. *I Mondi Eterei, commedia eroica*, Parme, 1628, in-12. IX. *La Vittoria navale, poëma eroïco*, Bologne; 1646. X. *Il Trivisano, poema eroicivico*, Francfort (Venise), 1630, in-12. XI. *Il principe Nigello*, roman en prose, mêlé de vers, Venise, 1640, in-4°. Il fut mis à l'index à Rome. XII. *Il Prodigo ricreduto, commedia*, Bologne, 1652, in-12.

BENANA, poète arabe, mort à Bagdad, l'an 400 de l'hégire, avait beaucoup voyagé, et a laissé un gros *Divan*, ou *Recueil de ses poésies*.

BEN-ASCHER et BEN-NEPHTALI, savans rabbins juifs, tous les deux de Tibériade, vécurent dans le 9e siècle, et inventèrent, dans la langue hébraïque, privée de voyelles, les points qui en tiennent lieu. Ceux-ci, au nombre de treize, rendent la prononciation longue, brève, ou très-

rapide. Ils servent à fixer la prononciation des consonnes, et souvent même à déterminer la signification du mot.

BENASCHI (Jean-Baptiste), peintre et graveur piémontais, fut élève de Pietro del Po. Dans le nombre des pièces qu'il a gravées à l'eau-forte, on distingue une *Sainte Famille*, d'après Dominique Cérini, qui était son ami. Né en 1636, il est mort à Naples en 1690.

BENAT (François-Gérard de), natif de Marseille, vivait dans le 18e siècle. On a de lui : *Fragmens choisis d'éloquence*, 1755, 2 vol. in-12, réimprimés sous ce titre : *L'Art oratoire réduit en exemples*, ou *Choix de morceaux d'éloquence, tirés des plus célèbres orateurs du siècle de Louis XIV et de Louis XV*, 1760, 4 vol. in-12, ouvrage qui pourrait devenir classique.

BENAVIDÈS (Vincent-de), peintre, naquit à Oran, en Afrique en 1637, et vint étudier à Madrid, où il fut élève du Rici. Il avait une grande manière, excellait dans la perspective et l'architecture, mais ne réussissait pas aussi bien dans les figures; il peignait fort bien à fresque et en détrempe. Il est mort à Madrid en 1703. Cet habile artiste a peint à fresque la chapelle *del Santissimo del Amparo* de l'église de la Victoire à Madrid, et toute la façade de l'hôtel de *los Balbases*, avec Denis Mantuano.

BENAZECH (Pierre), graveur anglais, fut élève de Vivarès. Il a gravé à Paris, plusieurs grands paysages d'après Vernet, Lucatelli, Dietrich et autres.

BENBOW (Jean), vice-amiral anglais, et l'un des meilleurs marins de cette nation, naquit en 1650. Il perdit en bas âge son père, qui ne lui laissa d'autre héritage que la profession d'homme de mer, qu'il avait lui-même exercée pendant toute sa vie. Le jeune Benbow s'y appliqua avec tant de succès, qu'à 30 ans, il devint propriétaire d'un vaisseau employé dans le commerce de la Méditerranée. Il s'y défendit si courageusement contre un corsaire de Salé, qui lui était de beaucoup supérieur en force, que lorsqu'il relâcha à Cadix, Charles II, alors roi d'Espagne, voulut le voir, et le recommanda au roi Jacques. Ce fut l'époque de son avancement dans la marine royale. En 1695, il fut employé dans la guerre avec la France; et le célèbre Jean Barth, contre lequel il ambitionnait de se mesurer, eut deux fois l'adresse d'échapper à son adversaire, qui ne réussit pas à l'empêcher de porter une atteinte funeste au commerce des Anglais et des Hollandais. En 1697, Benbow fut chargé du convoi des flottes destinées pour la Virginie et les Indes occidentales; il s'en acquitta avec intelligence et avec succès. Après la paix de Riswick, il y fut renvoyé pour porter des secours aux colonies anglaises, qui se trouvaient dans un très-grand état de détresse. Promu au grade de vice-amiral, il soutint, sur les côtes d'Espagne, un combat opiniâtre, et qui lui fut funeste, contre une escadre française sous les ordres de Ducasse. Benbow eut la jambe fracassée d'un boulet de canon, et ne voulut pas désemparer du pont tant que l'action dura; mais les capitaines de son escadre le forcèrent malgré lui à faire cesser le combat. Il retourna à la Jamaïque, où il mourut des suites de sa bles-

sure, le 4 novembre l'an 1702.

BENBOW (Jean), fils du précédent, était quatrième contremaître à bord du *Degrave*, vaisseau de la compagnie des Indes, qui échoua sur la côte de Madagascar. Tout l'équipage fut fait prisonnier par les naturels de l'île, et emmené dans l'intérieur des terres; mais, après bien des traverses, ils parvinrent à s'échapper, et se jetèrent dans le fort Dauphin, où ils restèrent plusieurs années avant de pouvoir s'embarquer. Benbow fut ramené en Angleterre par un capitaine hollandais. Il avait écrit une *Description de la partie méridionale de Madagascar*, qui fut brûlée par accident, en 1714. Un mousse, nommé *Robert Drury*, ayant passé quatorze ans dans l'île, a fourni des renseignemens très-intéressans sur le même sujet, et sur lesquels on a composé un vol. in-8°.

BENCE (Jean), un des premiers prêtres de la congrégation de l'Oratoire de France, de la maison et société de Sorbonne, naquit à Rouen, et mourut à Lyon, le 24 avril 1642, à 74 ans. On a de lui: I. Un *Manuel sur le nouveau Testament*, en latin, Lyon, 1699, 4 tomes in-12. II. Un ouvrage semblable *sur les Epîtres de Saint Paul* et les *Epîtres canoniques*, en latin. Ces productions ont eu du cours dans le 17e siècle.

BENCI (François), jésuite italien, disciple du célèbre Antoine Muret, orateur et poète, mourut à Rome en 1594. On a de lui: I. *Annuarum litterarum de rebus societatis tomi quatuor*, pour les années 1586 à 1591, Rome, 1589 et suiv., in-8°. II. *Carminum libri quatuor, ejusdem Ergastus et orationes viginti-duæ*, Rome 1590, in-8°. III. *Quinque Martyres è societate Jesu in Indiâ, poëma heroicum*, Venise, 1591; Rome, 1592, in-8°; Cologne, 1594, in-12; Anvers, 1602, in-12.

BENCIUS ou DE BENCIIS (Hugues), autrement dit *Hugues de Sienne*, parce qu'il était né dans cette ville, fut un des plus célèbres médecins du 15e siècle. On a de lui: I. *In Aphorismos Hippocratis et commentaria Galeni resolutissima expositio*, Venetiis, 1498, in-fol.; ibid., 1517, 1523, in-fol., avec la plupart des ouvrages suivans. II. *Super quartam fen primi canonis Avicennæ præclara expositio*, Venetiis, 1517, in-fol. III. *Consilia saluberrima ad omnes ægritudines*, ibid., 1518, in-fol. IV. *In tres libros Microtechni Galeni luculentissima expositio*, ibid., 1523, in-fol. V. *In primi canonis Avicennæ fen primam luculentissima expositio*, Venetiis, 1523, in-fol. VI. *In quarti canonis Avicennæ fen primam luculentissima expositio*, Venetiis, 1523, in-fol. Ce médecin mourut à Rome en 1438. — Il eut un fils (François), qui professa la médecine à Padoue avec distinction, et mourut en 1487.

BENCIVENNI (Joseph), né en 1728, était le dernier rejeton d'une famille noble et ancienne de Toscane. Il s'est distingué tout à la fois dans les lettres et dans les affaires, et a occupé plusieurs places importantes, entre autres celle de directeur de la galerie de Florence. Ses principaux ouvrages sont: un *Essai historique sur cette même Galerie*; *l'Éloge de plusieurs personnages distingués*, et une *Vie du Dan-*

te, très-estimée. Il a publié, outre cela, plusieurs *Dissertations académiques*, et un assez grand nombre d'écrits, auxquels il n'a point attaché son nom. Il est mort à Florence le 31 juillet 1808. Son esprit était une bibliothèque ouverte à tous les amis des lettres; et son cœur, un asile ouvert à tous les malheureux. Il fut savant sans pédanterie, philosophe sans erreur, pieux sans superstition, bienfaisant sans aucune espèce d'ostentation. Ami sincère de la vertu, il l'honorait partout où il la rencontrait. Sa mort a été douce et calme comme sa vie.

BENDA (François), musicien, né à Altbenatka, en Bohême, en 1709, devint maître des concerts de Frédéric II, roi de Prusse. Il excellait sur le violon. On a publié de lui douze *Solos* pour cet instrument.

BENDA (George), musicien allemand, frère du précédent, né en 1721, à Altbenatka en Bohême. En 1748, il fut nommé maître de la chapelle du duc de Saxe-Gotha, qui l'envoya en Italie en 1765. Benda n'était pas moins habile compositeur que concertant. On a de lui *Ariane dans l'île de Naxos*, qui passe pour un excellent opéra. Il fut appelé à Paris pour en diriger la représentation. Sa *Médée*, 1778; son *Roméo et Juliette*, 1778; son *Pygmalion*, 1780; son *Orphée*, 1787, soutinrent sa réputation. En 1778, cet artiste passa à Hambourg, d'où il revint à Vienne; puis il retourna à Gotha, où il obtint une pension, et publia, par souscription, quelques pièces pour la harpe. Benda est mort dans cette ville en 1795. Sa cantate intitulée: *Plaintes de Benda*, publiée en 1791, fut son dernier ouvrage. — Son frère, Benda (Joseph), se fit une réputation sur le violon.

BENDELER (Salomon), musicien, employé à la chapelle du duc de Brunswick, est né à Quedlimbourg en 1683. Il avait une voix de basse si étendue, si belle et si forte, qu'à Londres, il dominait un orchestre de cinquante instrumens, et se faisait entendre plus haut que l'orgue de l'église de Saint-Paul. A Dantzick, son talent de chanter et de préluder hâta, dit-on, l'accouchement à l'église de la femme d'un sénateur, et guérit l'époux de la goutte, par la joie que lui causait cet heureux événement. Le magistrat charmé d'être père et d'être quitte de son infirmité, l'invita à dîner, et mit 300 ducats sous sa serviette. Cet artiste mourut en 1724, âgé de 41 ans.

BENDER (Blaise Colombau, baron de), feld-maréchal, né dans le Brisgaw, en 1713, devait le jour à un artisan. Il entra fort jeune au service de l'Autriche, et fit la guerre de 1741, et celle de Sept ans contre les Prussiens. Il se distingua en diverses rencontres, et reçut plusieurs blessures. Il était parvenu au grade de capitaine, lorsqu'il épousa une comtesse de la Maison d'Isembourg. Cette alliance a été pour lui la source d'une fortune rapide; en peu d'années, il fut successivement major, colonel et général-major, et il eut le commandement du Brisgaw. Ayant été nommé lieutenant-général, on lui confia le gouvernement de l'importante forteresse du Luxembourg. Il commandait en chef dans les Pays-Bas, lors de l'insurrection de 1789, et dirigea la plus grande partie des opérations, malgré son grand

âge. Il fut élevé au grade de feld-maréchal en 1790, et obtint la grand'croix de Marie-Thérèse. En 1792, ses infirmités ne lui permirent pas de prendre une part active dans la guerre contre la France, et il resta à Luxembourg, dont les Français formèrent le blocus en 1794. Ce vieux général supporta un blocus de treize mois; mais, malgré ses demandes réitérées, on avait laissé cette place sans approvisionnemens. Elle fut forcée de se rendre en août 1795, et la garnison obtint une capitulation honorable : elle fut renvoyée en Allemagne, à condition qu'elle ne porterait pas les armes pendant un an. Le baron de Bender fut nommé gouverneur général de la Bohême. Il mourut à Prague, le 20 novembre 1798, à l'âge de 85 ans.

BENDISH (Brigitte), fille du général Ireton, petite-fille d'Olivier Cromwel, et femme de Thomas Bendish. Elle tenait beaucoup de son grand-père. Dans quelques occasions, elle parut avec l'éclat d'une princesse, et dans d'autres, au dernier degré de l'avilissement. Elle vivait à Southlown, au comté de Norfolk; et quand elle avait travaillé tout le jour au détail le plus laborieux de son ménage, et partagé les travaux grossiers des ouvriers, dont le plus misérable était mieux vêtu qu'elle, elle allait le soir dans sa voiture à l'assemblée d'Yarmouth, où elle était toujours reçue avec respect. Elle affectait la haute dévotion, et prétendait même avoir des révélations; mais ce qu'elle disait à cet égard ne méritait pas toujours une grande confiance. Quoiqu'elle fût d'une hauteur et d'une arrogance excessives, elle n'en avait pas moins recours à la flatterie: elle eut peut-être été capable de se livrer à des actes de cruauté, si les circonstances lui en eussent donné l'occasion. Avec un tel caractère, on ne sera point surpris qu'elle ait révéré la mémoire de son grand-père, à qui elle ressemblait, et par le caractère et par la figure, et qu'elle regardait comme un saint et un héros. Elle mourut vers l'an 1727.

BENDLOWES (Édouard), Anglais fort riche, se ruina pour payer des poètes et des flatteurs. Il resta long-temps prisonnier pour dettes, et mourut le 15 décembre, 1676, à 73 ans. Il faisait des vers, et il a publié : I. *Théophile*, ou *le Sacrifice de l'Amour*, Londres, 1652, in-fol. II. *Sphinx theologica, seu Musica templi*, Cambridge, 1626, in-8°.

BENEDETTE (Jean-Benoit Castiglione), peintre, nommé en Italie *il Grechetto*, et en France *le Bénédette*, naquit à Gênes en 1616, et mourut à Mantoue en 1670. Il passa successivement dans les écoles de Paggi, de Ferrari et de Van Dyck. Le disciple égala ses maîtres. Rome, Naples, Florence, Parme et Venise possédèrent tour à tour cet artiste. Le duc de Mantoue le fixa auprès de lui. Le Bénédette réussissait également bien dans l'histoire, le portrait et les paysages; mais son talent particulier et son goût était de représenter des pastorales, des marchés, des animaux. Sa touche est délicate, son dessin élégant, son coloris pétillant. Peu de peintres ont mieux entendu que lui le clair-obscur. Gênes possède ses principaux tableaux. Le Bénédette gravait aussi : on a de lui plusieurs pièces à l'eau-forte pleines d'esprit et de goût. On voit au Musée royal plusieurs de ses tableaux, dont une *Nativité; les*

Vendeurs chassés du Temple; Melchisedech offrant du pain et du vin à Abraham; Jacob quittant la Mésopotamie. Il réussissait dans la gravure à l'eau-forte, dans le genre de Rembrandt. Ses gravures les plus estimées sont : un *Diogène qui cherche un homme; l'entrée des animaux dans l'Arche; Saint-Joseph dormant; la fuite en Égypte; Circé, un flambeau à la main, cherchant les armes d'Achille; la Vierge dans l'Étable; la résurrection du Lazare.*

BÉNÉDETTE (SALVATORE), frère du précédent, et François son fils, acquirent aussi quelque réputation dans l'art de la peinture qu'ils étudièrent sous Bénédette (Jean-Benoit Castiglione).

BENEDETTI ou BENEDICTI (ALEXANDRE), médecin du 15me siècle, naquit à Legnago, dans le territoire de Vérone. Il n'eut pas plus tôt achevé le cours de ses études, qu'il passa en Grèce et dans l'île de Candie, où il exerça long-temps la médecine. De retour en Italie, il enseigna à Padoue jusqu'en 1495, qu'il alla s'établir à Venise. Il est certain qu'il vivait en 1511. On lui doit: I. *De omnium à vertice ad plantam morborum signis, causis, differentiis, indicationibus et remediis, tam simplicibus quàm compositis, libri XXX.* La première édition est de 1500; les suivantes ont paru à Venise en 1533, in-fol.; à Bâle en 1539, in-4°, 1549 et 1572, in-fol., avec les autres ouvrages de cet auteur. II. *De Observatione in pestilentiâ,* Venetiis, 1493, in-4°; Papiæ, 1516, in-fol.; Basileæ, 1538, in-8°. III. *Anatomiæ, sive de Historiâ corporis humani, libri V,* Venise, 1497, in-8°. Il y a eu plusieurs autres éditions postérieures. IV. *De medici, atque ægri officio, libellus,* Lugduni, 1505, in-8°. V. *Des aphorismes,* réimprimés par Henri Étienne, 1594. VI. *Opera omnia in unum collecta,* Venetiis, 1533, in-fol.; Basileæ, 1539, in-4°, 1549 et 1572, in-folio.

BENEDETTI (JULES-CÉSAR), né à Aquila, au royaume de Naples, a publié: I. *De pepasmo seu coctione quæstiones ad mentem Hippocratis,* Aquilæ, 1636, in-8°. II. *De loco in pleuritide,* Romæ, 1644, 1693, in-8°. III. *Epistolarum medicinalium libri decem,* Romæ, 1649, in-4°. IV. *Consultationum medicinalium opus,* Venetiis, 1650, in-4°.

BENEDETTI (PIERRE DE'), poète italien, né à Gênes, florissait au commencement du 17me siècle. Il publia à Anvers une comédie pastorale, intitulée: *Il magico legato,* 1607, in-12, imprimée à Venise la même année. Il fut d'un grand secours à Othon Vœnius pour la publication de son travail sur les poésies d'Horace.

BENEDETTI (ANTOINE), né le 9 mars 1715, d'une famille noble de Fermo, mort dans la même ville en 1788, à 73 ans, remplit long-temps avec éclat la chaire de rhétorique dans le collége des jésuites à Rome. On lui doit en latin deux ouvrages: I. Une édition de Plaute, qu'il enrichit de *Commentaires* et de *Notes,* et qu'il purgea des passages qui empêchaient de le mettre entre les mains de la jeunesse, parut à Rome en 1754. Ce n'est que la première partie de l'édition qui devait en avoir quatre; les trois autres

n'ont pas paru. II. *Numismata Græca, non antè vulgata, quæ Antonius Benedictus è suo maximè et ex amicorum Museis selegit*, Rome, 1777. L'abbé Odéric de Gênes est auteur d'une partie des notes qui se trouvent dans le dernier.

BENEDETTI, poète du 16e siècle. *Voy.* TORELLI BÉNÉDETTE (BARBE).

BENEDETTO. *Voyez* MARCELLO.

BENEDETTO DA ROVEZZANO, sculpteur italien, né vers l'an 1490, à Rovezzano, près de Florence, exécuta plusieurs monumens en marbre dans les églises de cette ville, et fit pour la cathédrale, la statue en marbre de Saint-Jean. Il travailla pendant dix ans à un superbe monument composé de statues et de bas-reliefs, que les Religieux de Vall' Ombrosa voulaient ériger à la mémoire de S. Jean Gualbert, leur fondateur. Pendant la guerre de 1530, ce beau monument fut entièrement mutilé. Benedetto alla aussi exercer ses talens en Angleterre, où il fut libéralement récompensé. Il était aveugle quand il mourut vers l'an 1550.

BENEDICTIS (JEAN-BAPTISTE DE), jésuite italien, né à Ostuni dans la province de Lecce, en 1622, mort subitement à Rome le 15 mai 1706, en observant une éclipse. Il se fit beaucoup d'ennemis en soutenant avec opiniâtreté les principes de la philosophie péripatéticienne; contre les partisans de la nouvelle philosophie de Descartes et contre ceux des doctrines naissantes de Baius et de Jansenius. On lui doit les ouvrages suivans: I. *Analecta poëtica*, Naples, 1686. II. *Philosophia peripatetica*, Naples, 1687-92, Venise, 1723, 4 vol. in-12. III. Une *Traduction des entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe* du père Daniel, Naples, 1695, in-8°; ce livre fut mis à l'*Index*. IV. Des *Lettres apologétiques sur la théologie scolastique de Benoit Alétin*, Naples, 1694, in-12. Elles firent beaucoup de bruit en Italie. V. Une traduction italienne du *Monde de Descartes*, ouvrage du Père Daniel, Gênes, 1703, in-4°.

BENEDICTUS (JEAN), médecin allemand, du 16me siècle, et dont le vrai nom nous est inconnu parce qu'il le latinisa selon l'usage, exerça sa profession à Rome, à Venise, à Bologne, et dans plusieurs autres villes d'Italie. Il écrivit quelques ouvrages du temps de Sigismond Ier, roi de Pologne, c'est-à-dire, avant l'an 1548, qui est celui de la mort de ce prince. On a de ce médecin: I. *Libellus novus de causis et curatione pestilentiæ*, Cracoviæ, 1521, in-4°, 1552, in-8°. II. *Regimen de novo et priùs Germaniæ inaudito morbo, quem passim anglicum sudorem, alii gurgeationem appellant, præservativum et curativum hujus et cujusvis epidemiæ utilissimum*, Cracoviæ, 1530, in-8°. Cet ouvrage a trait à l'épidémie de Suède qui affligea l'Allemagne en 1530, et dont il indique les moyens curatifs.

BÉNÉFIAL (MARC), né à Rome en 1684, bon peintre d'histoire. Il fut élève de Lamberti, et a peint une grande quantité de tableaux pour les églises d'Italie. Sa manière était noble et large, il entendait parfaitement la composition des grandes machines; on peut citer entre autres de lui onze tableaux faits pour le dôme de

Viterbe, deux pour le roi de Portugal, et un *Martyre de Saint-Saturnin*, regardé comme son chef-d'œuvre.

BÉNÉTON DE MORANGE (Étienne-Claude), mort à Paris, en 1752, gendarme de la garde du roi, a laissé : I. *Dissertations sur les tentes ou pavillons de guerre*, 1735, in-12. II. *Commentaires sur les enseignes de guerre*, 1742, in-8°. III. *Traité des marques nationales*, 1739, in-12. IV. *Histoire de la guerre*, 1741, in-12. En 1735, il publia un *Éloge de la chasse*.

BENETTI (Jean-Dominique), né à Ferrare le 3 février 1658, reçut, en 1680, le bonnet de docteur en médecine. Il fut d'abord professeur à l'université de Ferrare, puis médecin du duc de Mantoue. On n'a de lui qu'un traité dédié au cardinal Thomas Raso, évêque de Ferrare, qui parut à Mantoue en 1718, in-4°, sous ce titre : *Corpus medico-morale divisum in duas partes. Prima continet adnotationes in Joannis Bascarini, medici Ferrariensis, dispensationum medico-moralium canones duodecim, totidemque explanationes de jejunio quadragesimali. Secunda continet appendicem de Missâ et de horis canonicis, additionem ad parochos, monialium confessores et medicos, ubi de confessione, viatico ac extremâ-unctione, quantùm ad medicos attinet. Corollaria, additiones et complementum de pœnitentiis ac de oratione.* On ignore l'époque de la mort de ce médecin.

BÉNÉVENT (Jérôme de), trésorier de France en la généralité de Berri, a laissé plusieurs ouvrages; nous citerons les suivans : I. *Plaintes funèbres sur le decès de François de Bénévent, son père*, Paris, 1608, in-8° de 29 p. II. *Discours des faits héroïques de Henri-le-Grand, en forme de panégyrique*, Paris, 1611, in-8°. III. *Discours sur la mort de M*[me] *de Lionne, Isabeau de Servient*, Paris, 1612, in-4°. IV. *Oraison funèbre de François, cardinal de Joyeuse*, Paris, 1616, in-8°. V. *Harangues funèbres de Pierre, cardinal de Gondi*, Paris, 1616, in-8°.

BENEVOLI (Antoine), originaire de Norcia, ville d'Italie au duché de Spolette, naquit en 1685, dans un château du même duché. A l'âge de 9 ans il fut envoyé à Florence. Il y apprit le latin, étudia ensuite la philosophie : compagnon des Valsalva, des Morgagni, il s'appliqua à l'anatomie et à la chirurgie, et acquit bientôt une grande réputation dans le traitement des maladies des yeux et des hernies. En 1755, il fut nommé 1[er] chirurgien de l'hôpital de Sainte-Marie-la-Neuve de Florence, où il mourut le 7 mai 1756. On a de lui : I. *Lettera sopra la cataratta glaucomatosa*, Florence, 1722, in-8°. II. *Nuova proposizione intorno alla caruncula dell' uretra detta carnosità, aggiunta sopra la cataratta glaucomatosa*, Florence, 1724, in-12. III. *Manifesto sopra alcune accuse contenute in uno certo parere del signor Pietro Paoli Lupi*, Florence, 1730, in-4°. IV. *Giustificatione delle replicate accuse del signor Pietro Paoli Lupi*, Florence, 1734, in-4°. V. *Dissertazioni sopra l'origine dell' ernia intestinale; intorno alla piu frequente cagione dell' ischuria : sopra il*

leucoma: aggiuntevi 40 osservazioni, Florence, 1747, in-4°.

BÉNÉZECH (PIERRE), né à Montpellier en 1745, fut d'abord pendant la révolution, chef du bureau de la correspondance, et propriétaire des *Petites-Affiches*. Il fut chef de la commission des armes, et, lors de l'installation du Directoire, il fut nommé ministre de l'intérieur. Il se rendit dans la Belgique en 1797, pour organiser dans ces contrées les parties de l'administration dépendant de son ministère. Dans le plan de conspiration de Lavilleheurnois, publié officiellement, ses fonctions au ministère de l'intérieur lui étaient continuées de la part de Louis XVIII. Il écrivit alors au Directoire qu'il était étonné de se trouver nommé à des fonctions royalistes, et protesta de son attachement à la république. Peu de jours avant le 18 fructidor an 5 (2 septembre 1797), le Directoire remplaça Bénézech par François (de Neufchâteau). Après la révolution du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), Bénézech fut nommé conseiller d'état. En novembre 1800, il présenta un projet de loi pour la reconstruction des maisons démolies à Lyon sous le gouvernement révolutionnaire. Ayant des sommes considérables à recouvrer dans les colonies, il demanda au gouvernement la permission d'accompagner le général Leclerc à Saint-Domingue, en qualité de préfet colonial; il y passa avec sa famille, et y mourut en 1802. Il laissa deux filles, à chacune desquelles le gouvernement consulaire accorda une pension.

BENEZET (S.), berger d'Alvilard dans le Vivarais, né en 1165 à Hermillon près de Saint-Jean de Maurienne, se dit inspiré de Dieu à l'âge de 12 ans, pour bâtir le pont d'Avignon. Cet ouvrage fut achevé dans 11 années. Il paraît que le saint architecte le conduisit en partie. Il fonda les hospitaliers dits *de Saint-Benézet* (ou Saint-Benoît) d'Avignon. L'objet de son institution était de construire des ponts sur le Rhône et de servir dans les hôpitaux les ouvriers malades. On les nommait les *Frères pontifes*, ou faiseurs de ponts. Celui du Saint-Esprit est un monument de leurs travaux. Il mourut en 1184. De dix-neuf arches qu'avait ce fameux pont, il n'en subsiste plus que quatre entières. L'église honore Saint Benezet le 14 avril.

BENEZET (ANTOINE), philantrope de Philadelphie, naquit à Saint-Quentin, ville de Picardie, le 11 juin 1713. Vers le temps de sa naissance, sa famille, qui était protestante, fut obligée de quitter son pays natal, et de chercher un asile dans les pays étrangers, pour se soustraire aux persécutions exercées contre les protestans; elle s'établit à Londres, en février 1715; et après y avoir demeuré plus de seize années, elle se rendit à Philadelphie en novembre 1731. Pendant sa résidence en Angleterre, elle avait adopté les opinions religieuses de la société des amis, et elle fut reçue dans cette société aussitôt après son arrivée dans ce pays. Dans un âge encore tendre, Benezet fut mis en apprentissage chez un marchand; mais bientôt après son mariage, en 1722, époque à laquelle ses affaires étaient dans une situation prospère, il abandonna le commerce, afin de pouvoir se livrer à des occupations qui lui laissassent plus de temps pour remplir les

devoirs de la religion, et secourir les pauvres. En 1742, il accepta la place d'instituteur dans l'école anglaise des amis, à Philadelphie. Il a continué de remplir les devoirs de l'honorable et peu lucrative place de professeur (maître) de la jeunesse, avec beaucoup d'assiduité jusqu'à sa mort. Pendant les deux dernières années de sa vie, son zèle pour le bien le porta à renoncer à l'école qu'il avait pendant si long-temps gouvernée, et à se consacrer à l'instruction des noirs. Il ne consulta pas ses intérêts particuliers; mais il fut entraîné par le desir de contribuer à la prospérité de cette classe d'êtres dont l'intelligence a été appauvrie et altérée par la servitude. Sa philantropie était si grande envers tous les êtres capables de sentir la douleur, qu'il avait résolu vers la fin de sa vie de s'abstenir de manger de la chair d'aucun animal. Ce nouveau régime de vie a été regardé comme une des causes de sa mort. Son esprit actif ne put conserver toute son énergie dans un corps devenu débile. Il continua de donner ses soins à son école presque jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva le 3 mai 1784, à l'âge de 72 ans. Telle fut l'estime générale dont il a joui, que ses funérailles furent accompagnées par des personnes de toutes les sectes religieuses : plusieurs centaines de nègres suivirent leur ami et leur bienfaiteur jusqu'au lieu de sa sépulture, et par leurs larmes prouvèrent qu'ils étaient en possession de la même sensibilité que celle DE L'HOMME. Un officier qui avait servi dans l'armée pendant la guerre contre l'Angleterre, s'écria en voyant ce deuil, ce cortége et tant de pleurs : « J'aimerais mieux être Antoine Benezet dans cette bière, que George Washington avec toute sa renommée!.... » Quoique la vie de Benezet ait été consacré à l'instruction de la jeunesse, cependant sa bienfaisance s'étendit encore dans une plus grande sphère d'utilité. Ne donnant que la plus petite partie de son temps au sommeil, il consacra sa plume à composer des livres sur des sujets relatifs à la religion. Ses écrits ont beaucoup contribué à l'amélioration du sort des esclaves : ils durent avoir une influence sur les affections de l'esprit public, en accélérant le moment de la prohibition complète de ce commerce qui, jusque vers l'année 1808, fut une injure et une tache au caractère national des Anglo-Américains. Pour répandre d'autant plus encore ses ouvrages et en augmenter l'utilité, il entretint une grande correspondance en Amérique et en Europe. Lors du rétablissement de la paix en 1783, dans la crainte où il était que le renouvellement du commerce ne donnât lieu à celui des esclaves en Afrique, lequel pendant la durée de la guerre avait été en quelque manière interrompu, il adressa une lettre à la reine d'Angleterre, dans l'intention de solliciter son influence en faveur de l'humanité. A la fin de sa lettre à la reine, il disait : « J'espère que tu voudras, avec bonté, excuser la liberté prise en cette occasion par un homme ancien, dont l'esprit, depuis plus de quarante ans, a été grandement séparé du cours commun du monde, et qui a été profondément et longuement affligé à la vue de ces étonnantes misères, sous lesquelles une partie si considérable du genre humain, qui est ainsi

BEN GORION. *Voyez* GORIONIDES (Joseph).

BENGTSON (JEAN), archevêque d'Upsal, né en Suède en 1417, appartenait à la famille des Oxenstiern qui, après la mort de Christophe de Bavière, arrivée en 1448, aspira au trône de Suède. Charles Canutson, de la famille des Bonde, ayant été proclamé roi, Bengtsun naturellement ambitieux et entreprenant, protesta contre le serment prêté au nouveau roi, rassembla des troupes, chassa Charles Canutson de ses états et s'empara de l'autorité suprême. En 1464, Charles, profitant de quelques troubles qui agitaient la Suède, et de la captivité de Bengtson que Christian retenait prisonnier, se fit proclamer roi une seconde fois; mais Christian ayant rendu la liberté à Bengtson, ce prélat chassa de nouveau Charles. Enfin, celui-ci revint une troisième fois, remonta sur le trône et s'y maintint jusqu'à sa mort. Bengtson, abandonné de ses partisans, s'enfuit à l'île d'Aland, où il mourut en 1467.

BENI (PAUL), littérateur et célèbre critique, né en 1552, mort à Padoue en 1625, à 72 ans, dans l'île de Candie, fut transporté, étant encore fort jeune, et élevé à Gubbio dans le duché d'Urbin. Il fut choisi par la république de Venise, en 1599, pour professer les belles-lettres dans l'université de Padoue. Il était sorti des jésuites parce que ses supérieurs lui refusèrent de faire imprimer un *Commentaire sur le Banquet de Platon*. On a de lui : I. Une critique du Dictionnaire de l'Académie de la Crusca de Florence, sous le titre d'*Anti-Crusca ovvero il paragone dell' italiana lingua*, Padova, 1612, in-4°. Cet ouvrage a été fort loué par Le Romasini et par J. Impérialis, mais très-blâmé par Lorenzo Crasso et Le Ghilini. II. *Des Commentaires sur la poétique d'Aristote et sur sa rhétorique*, en latin, Padoue, 1614, in fol.; Venise, 1623, in-fol. III. *Des Notes sur les six premiers livres de l'Énéide*. IV. *Sur Salluste*. V. *Deux ouvrages critiques sur l'Arioste et Le Tasse*. Il met le premier à côté d'Homère, et le second à côté d'Homère et de Virgile. Son enthousiasme même le porte à préférer Le Tasse à ces deux Anciens. Son écrit en faveur du Tasse est intitulé : *Comparazione di Omero, Virgilio e Tasso*, Padoue, 1612, in-4°. VI. *In Timæum Platonis sive in naturalem atque divinam Platonis et Aristotelis philosophiam decades tres, cum disputatione de affectibus movendis ab oratore*, Rome, 1594, et 1605, in-4°; Padoue, 1624, in-fol. VII. Un *Traité en latin sur l'Histoire*, Venise, 1614, in-4°. « Cet ouvrage, dit l'abbé Lenglet, n'est pas aussi méprisable que l'a prétendu Naudé. L'auteur est sage et judicieux. Il y traite de la manière d'écrire et de lire l'Histoire, et porte son jugement sur divers historiens. On trouve aussi ce traité dans le recueil des Œuvres de l'auteur, Venise, 1622, 5 vol. in-fol. VIII. *De Ecclesiasticis Baronii annalibus disputatio*, Rome, 1596, in-4° et in-12. IX. *Rime diverse*, Padoue, 1614, in-4°. X. *Orationes quinquaginta*, Padoue, 1613, in-4°. Il mourut à Padoue, le 16 février 1625.

BÉNIGNE (SAINT), martyr et apôtre de Bourgogne, fut, dit-

on, disciple de Saint Polycarpe. Il vint en France sous le règne de Marc-Aurèle, et reçut le martyre à Dijon. On lui scella, dit-on, les pieds avec du plomb fondu dans une pierre que l'on montrait aux fidèles du temps de Saint Grégoire de Tours, et on le fit mourir ensuite à coups de lance.

BENIGNO (Corneille), de Viterbe, donna des soins à l'édition de la Géographie de Ptolémée, donnée à Rome en 1507, et à celle de Pindare, avec les scolies, qui parut à Rome en 1515.

BENINCARA (André). On trouve de lui, à la Bibliothèque de Genève, quatre *Cartes de géographie*, qui ont cela de particulier, qu'elles représentent les quatre parties du monde, quoiqu'à l'époque où elles ont été faites (en 1476) l'Amérique n'eût pas encore été découverte; ce qui prouve, ou qu'on en soupçonnait l'existence, ou qu'on conservait le souvenir de l'île Atlantique dont parle Platon, et que plusieurs auteurs ont cru n'être autre chose que l'Amérique. La quatrième partie du monde, représentée sur une de ces cartes, est bien d'une figure absolument différente de celle de l'Amérique; mais on y voit les îles Fortunées, aujourd'hui les Canaries, à leur véritable position; et cependant le temps où nous croyons qu'elles ont été découvertes est postérieur à ces cartes.

BENINI (Vincent), né à Bologne en 1713, mort en 1764, unit à la profession de médecin, qu'il exerça à Padoue, la culture des belles-lettres et de la poésie. Il avait établi une imprimerie dans sa maison, où il publia huit auteurs anciens dont il corrigea parfaitement le texte. Il a laissé: I. *Des Notes latines sur le texte de Celse*, insérées dans le 2ᵉ vol. de l'édition de cet auteur et de Sammonicus, Padoue, 1750, in-8ᵉ. II. *Des observations en italien sur le poëme d'Alamanni*, intitulé *la Culture*, Padoue, 1745, in-8ᵉ. III. Une *Traduction en vers sciolti de la Syphilis de Fracastor*. On la trouve à la fin du second volume de l'édition des poésies latines de Fracastor, de Fumano et du comte Nicolas d'Arco, 1739, 2 vol. in-4ᵉ.

BENIOWSKI (Maurice-Auguste, comte de), l'un des chefs de la confédération formée en Pologne dans le 18ᵉ siècle, et magnat des royaumes de Hongrie et de Pologne, né en 1741 à Werbowa, dans le comté de Nitria en Hongrie, présente, dans une carrière bornée, un exemple mémorable des vicissitudes de la fortune. Destiné à la profession des armes, il entra à l'âge de 14 ans dans le régiment impérial de Siebenschten, en qualité de lieutenant, et se trouva présent aux batailles de Lobwitz, de Prague, de Schweidnitz et de Darmstadt. Le staroste de Beniowski, son oncle, l'ayant invité à venir en Lithuanie, et appelé à hériter des biens qu'il y possédait, il se rendit auprès de lui, et quitta le service de l'empire. Bientôt après il apprit la mort de son père et l'envahissement de ses biens par ses beaux-frères, qui, à son retour en Hongrie, s'opposèrent vivement à son entrée dans le château de ses ancêtres. Beniowski se retire à Krussava, dont la seigneurie dépendait de Werbowa, s'y fait reconnaître par ses vassaux, et parvient à recouvrer, par la force des armes, ce qu'on lui avait enlevé.

Mais, présenté à la cour de Vienne comme un sujet rebelle, il fut dépouillé de ses biens, et forcé de se retirer précipitamment en Pologne. Son activité naturelle ne lui permettant pas de rester oisif, il se mit à voyager, se rendit à Hambourg, à Amsterdam, à Plymouth, où il s'appliquait à s'instruire dans l'art de la navigation, lorsque différentes lettres des magnats et des sénateurs de Pologne le rappelèrent à Varsovie. Il se réunit aux confédérés pour s'opposer aux Russes, fut nommé commandant de la cavalerie, et quartier-maître général. Il défit à Kumenka un corps de Russes, et réduisit Landseroen; mais peu après il fut blessé et fait prisonnier. Rendu à la liberté, il tomba encore au pouvoir des Russes. Il leur échappa, se cacha à Pétersbourg, où il fut reconnu, arrêté et exilé au Kamtschatka. Là, l'intrépide Béniowski se mit à la tête de cent cinquante de ses compagnons d'infortune, et s'empara de la forteresse russe. Une action aussi hardie, suivie d'un si heureux succès, l'inquiétaient cependant pour l'avenir, lorsque le hasard fit tomber entre ses mains un vieil exemplaire des *Voyages d'Anson*; sa lecture lui suggéra l'idée de s'échapper du Kamtschatka et de se rendre aux îles Mariannes. Il mit à la voile en mai 1771, du port de Bolsha, sur la corvette *le Saint-Pierre et Saint-Paul*, à la tête d'un équipage de 75 hommes, emportant les archives de la ville, tous les renseignemens que purent lui fournir divers manuscrits sur les voyages faits à l'est du Kamtschatka, et dressa une carte de la Sibérie, de la côte de Kamtschatka et des îles qui l'avoisinent. Le 2 août, après bien des fatigues, il arriva au Japon, passa de là à l'île Formose et à Macao en Chine. Béniowski y accepta les offres qui lui furent faites par les directeurs de la compagnie française des Indes, et fit voile à bord d'un bâtiment pour la France, où il fut rendu en août de l'année suivante. Il y fut accueilli par le duc d'Aiguillon, alors ministre, qui lui offrit un régiment d'infanterie qu'il accepta sous la condition de former des établissemens au-delà du Cap. Il partit dans ce dessein, du port de Lorient, le 22 mars; il débarqua le 22 suivant avec 4 ou 500 hommes de troupes, à l'île de France, et fit ensuite voile pour Madagascar, où il fut rendu le 14 février 1774. Malgré les obstacles qu'il y éprouva de la part des nations qui peuplent cette île, son adresse et son habileté lui firent surmonter toutes les difficultés; quoique les misères et les maladies auxquelles il fut exposé eussent fait périr une partie de son monde, il parvint à former son établissement à Foul-Point, et à se faire des alliés des nations qui l'environnaient. Il fut bientôt après déclaré chef suprême de la nation; mais, sentant qu'il ne pouvait se soutenir qu'à l'aide de la protection de quelques-uns des grands états de l'Europe, il assembla les principaux de la nation pour leur faire sentir la nécessité d'un voyage en Europe pour atteindre ce but, et se détermina à l'entreprendre, éprouvant, dit-il, tout ce qu'on peut souffrir en se séparant d'un peuple chéri auquel il s'était entièrement dévoué.... mais il fit inutilement des propositions à la cour de France, à celle de Vienne et au cabinet de

Saint-James. Il ne se laissa point abattre par ce défaut de succès; il se rembarqua à Londres après s'être associé divers compagnons de fortune, et se rendit au Maryland, d'où il fit voile pour Madagascar. Arrivé dans l'île le 7 juillet 1785, il prit terre à Antangara; et s'étant rendu à Angomiy, il s'empara d'un magasin de vivres qui appartenait aux Français, et envoya un détachement de cent hommes pour se saisir de leur comptoir à Foul-Point, ce qu'ils ne purent exécuter par l'arrivée inattendue d'une frégate qui s'y trouvait à l'ancre. Instruit de ces mouvemens, le gouverneur de l'île de France y envoya un bâtiment avec soixante hommes de troupes réglées qui attaquèrent le Comte le 23 mai 1786 au matin; il s'était construit à la hâte une redoute défendue par deux canons, dans laquelle il s'était retranché avec deux seuls Européens et trente natifs pour attendre l'ennemi; ceux-ci prirent la fuite au premier feu, et Béniowski, atteint d'une balle dans la poitrine, ne fut retiré de derrière le parapet que pour expirer peu de temps après.

BENIVIENI (DOMINIQUE), Florentin, l'aîné de trois frères qui se distinguèrent dans les sciences, les lettres et la philosophie, fut chanoine de Florence, sa patrie, et zélé défenseur de Savonarole, pour lequel il écrivit. Ses ouvrages sont : I. *Trattato in difensione e probazione della dottrina predicata da frate Jeronimo* (Savonarola), Florence, 1496, in-4°. II. *Dialogo della verità della dottrina predicata*, etc., Florence, in-4°, sans date. III. *Triunfo della Cruce*, Florence, 1497, in-4°.

BENIVIENI (ANTOINE), le second de ces trois frères, médecin de Florence, mort en 1502, a laissé un ouvrage qui fut imprimé sous ce titre : *De abditis nonnullis ac mirandis morborum et sanationum causis*. Florentiæ, 1507, in-4°, Parisiis, 1528, in-fol., avec le livre de Galien, *de Plenitudine*, traduit par Gonthier d'Andernach, Basileæ, 1528 in-fol.; avec les œuvres d'Apulée, ibid., 1529; in-8°; avec les recettes de Scribonius Largus, et les Commentaires de Rembert Dodoens sur les observations de l'auteur, Coloniæ, 1581, in-8°; Amstelodami, 1621, in-8°.

BENIVIENI (GIROLAMO), le dernier des trois frères et le plus célèbre, gentilhomme et poète florentin, naquit vers l'an 1453, et mourut en 1542, à 89 ans, abandonna un des premiers ce goût bas et trivial qui s'était emparé de la poésie italienne dans le 15ᵉ siècle, pour se rapprocher du style et de la manière du Dante et de Pétrarque. La plupart de ses poésies traitent de l'amour divin. On fait beaucoup de cas de sa *Canzone dell' amore celeste e divino*, où l'on trouve les idées les plus sublimes de la philosophie de Platon sur l'amour. Cet ouvrage fut imprimé à Florence, en 1519, in-8°, avec d'autres poésies du même auteur. Il y avait déjà eu une édition de ses *Œuvres*, Florence, in-fol. 1500, qui est très-rare. On a de lui un ouvrage intitulé : *Il Commento di Hieronimo Benivieni, cittadino Fiorentino, sopra a più sue Canzone e Sonetti de lo Amore, e della belleza divina*, etc. Ses œuvres ont été recueillies à Venise en 1524, à l'exception toutefois de ses *Dilettevoli*

amori, qui ont aussi paru à Venise en 1537. Béniviéni, homme d'ailleurs aussi estimable par la pureté de ses mœurs, que par ses talens, fut intimement lié avec le célèbre Jean Pic de la Mirandole, qui orna d'un commentaire sa *Canzone dell' amore celeste*, et voulut être inhumé dans le même tombeau. Il a aussi traduit en italien le livre latin du fameux Jérôme Savonarole, *de Simplicitate vitæ christianæ*. Cette traduction parut d'abord à Florence en 1496, in-4°, ensuite à Venise en 1533, in-8°.

BÉNIZI. *Voyez* PHILIPPE BÉNIZI (SAINT).

BENJAMIN, 12e et dernier des enfans de Jacob et de Rachel, naquit près de Bethléem vers l'an 1738 avant J.-C. Sa mère qui mourut en accouchant, l'appela *Ben-Oni*, c'est-à-dire fils de douleurs; mais Jacob le nomma Ben-Imin, c'est-à-dire, enfant des jours, parce qu'il l'avait eu dans sa vieillesse. Lorsque Joseph, devenu ministre de Pharaon, vit ses frères en Égypte, il leur ordonna de lui amener Benjamin. Il fut attendri en le voyant, et le traita mieux que ses autres frères. Benjamin mourut en Égypte âgé de 111 ans. Sa tribu, quand elle sortit de ce pays, était composée de 36,400 combattans. Elle eut son partage dans un terroir gras et fertile, et posséda plusieurs villes très-considérables. Elle manqua d'être entièrement détruite par les onze autres tribus, qui voulaient venger l'injure faite par ceux de Gabaa à la femme d'un lévite d'Éphraïm. Les Benjamites, ayant refusé de punir ce crime, se virent attaqués par une armée de 460,000 hommes, qu'ils vainquirent d'abord deux fois; mais ils succombèrent enfin et périrent tous dans une embuscade, à l'exception de 600 hommes qui servirent à rétablir cette tribu. Dans la suite elle fut réunie à celle de Juda, après la révolte des dix, et ne forma avec elle qu'un royaume.

BENJAMIN (SAINT), diacre, fut emprisonné par l'ordre de Varane V, roi de Perse, qui le fit empaler l'an 424, sur le refus du Saint de cesser ses prédications en faveur de la foi chrétienne. Le calendrier romain célèbre sa fête le 31 de mars.

BENJAMIN ou RABBI-BENJAMIN, naquit à Tudéla dans la Navarre, dans le 12e siècle, et mourut en 1173, selon le titre de son itinéraire dans les diverses parties du monde. Il parcourut toutes les synagogues pour connaître les mœurs et les cérémonies de chacune. Il donna une *Relation de ses voyages*, fort curieuse, imprimée à Constantinople en 1543, in-8°. Renaudot regarde cette édition comme la moins fautive, et prétend que les relations de ce rabbin sont véritables. Il assure que les reproches qu'on lui fait ne tombent que sur les versions peu correctes d'*Arias Montanus*, à Anvers, 1575, et de *Constantin l'empereur*, Oppick, 1633, in-8°, en latin et en hébreu, très-jolie édition. Jean-Philippe Baratier a publié en 1734 une traduction française des *Voyages de Benjamin*, en 2 vol. in-12, et dans une dissertation qui l'accompagne, il cherche à établir que Benjamin ne voyagea point et ne fit que compiler les relations de ses contemporains. Drusius le fils en avait commencé une traduction que la mort l'empêcha d'achever.

BEN-JOHNSON. *Voy.* JOHNSON (Benjamin).

BENKENDORF (ERNEST-LOUIS DE), général de cavalerie au service de Saxe, naquit à Anspach, le 5 juin 1711, servit avec distinction dans la première guerre de Silésie, où la Saxe et la Prusse étaient alliées; puis il combattit contre le roi de Prusse Frédéric II, jusqu'à la paix de Hubertsbourg; il eut beaucoup de part au gain de la bataille de Kollin, à la prise de Schweidnitz, à l'affaire de Breslaw, et aux principaux combats qui eurent lieu dans la fameuse guerre de sept ans. Il était uni d'une étroite amitié avec le prince Charles de Saxe, depuis duc de Courlande, qui lui assura une existence agréable. Benkendorf mourut le 5 mai 1801, après avoir servi plus de 60 ans.

BENKENDORF (CHARLES-FRÉDÉRIC DE), mort dans sa terre de Blumenfeld, en 1788, passa presque toute sa vie à écrire sur l'économie rurale, agricole et domestique. Ses ouvrages, qui sont pleins de recherches intéressantes et d'observations utiles, sont : I. *Matériaux pour servir à l'économie rurale*, 7 v. in-8°, Berlin, 1771-85. II. *Œconomia forensis*, Berlin, in-4°, 1775-84. III. *Catéchisme universel d'agriculture*, , Breslaw, 1776, in-8°, 2me vol. *ibid.*, 1785. IV. *Petits voyages économiques, contenant les observations les plus propres à faire prospérer l'économie rurale*, etc. Zullichau, 2 vol., 1785-86, in-8°. V. *Œconomia controversa*, Berlin, 2 vol., 1787-88, in-4°. On attribue au même auteur un livre d'un autre genre, intitulé : *Traits de caractère du roi de Prusse Frédéric-Guillaume Ier*, 6 parties, Berlin, 1787-89, in-8°. Tous les ouvrages de Benkendorf sont en allemand.

BEN-NEPHTALI. *Voy.* BEN-ASCHER.

BENNET (HENRI), comte d'Arlington, né en 1618 d'une famille ancienne de ce nom, secrétaire d'état, chevalier, pair du royaume d'Angleterre, et grand-chambellan du roi Charles II, joignit la valeur à la connaissance des affaires. Il se distingua sous Charles Ier, Charles II et Jacques II. Il ne manquait pas de talent pour la poésie. Ses *Lettres à Guillaume Temple* ont été traduites en français, Utrecht, 1701, in-12. Il mourut en 1685, âgé de 67 ans.

BENNET (THOMAS), théologien, né à Salisbury en 1673, et mort à Londres en 1728, à l'âge de 56 ans, passe pour un bon théologien et un savant interprète de l'Écriture Sainte, dans la communion anglicane. On a de lui beaucoup d'*Écrits de controverse*, contre les non-conformistes, les quakers et les catholiques. Les principaux sont : I. Un *Traité du schisme*, 1702, in-8°, et les écrits faits pour la défense de ce Traité. II. *Réfutation du quakérisme*, 1705, in-8°. III. *Histoire abrégée de l'usage public des formulaires des prières*, 1706, in-8°. IV. *paraphrase* avec des notes *sur le livre des Prières communes*, imprimé la même année. V. *Les Droits du clergé de l'Eglise chrétienne*, à Londres, 1711, in-8°. VI. *Essais sur les trente-neuf articles arrêtés en 1563, et revus en 1571*, Londres, 1713. VII. *Réfutation du Papisme*, Cambridge, in-8°, 1701. VIII. *Grammaire hébraïque*, Londres, 1726.

BENNET (CHRISTOPHE), né dans

le Sommersetshire en 1617, se distingua dans la médecine par la pratique et par ses écrits. Son écrit intitulé : ***Theatri tabidorum vestibulum***, etc., Londres, 1654, in-8°, est son meilleur ouvrage. Il a aussi publié : ***Exercitationes diagnosticæ, cum historiis demonstrativis quibus alimentorum et sanguinis vitia, deteguntur in plerisque morbis.*** Il a corrigé un traité du docteur Monset, intitulé : ***l'Art d'améliorer la santé***, etc., Londres, 1655, in 4°. Il mourut le 1er mai 1655, de la maladie même qui est le principal objet de son Traité.

BENNET (mistriss). On a de cette dame : I. ***Anna*** ou ***l'Héritière Galloise***, roman en 4 vol., 1784, traduit en français par Fontenelle, 1786. II. Les ***Imprudences de la jeunesse***, roman traduit par madame de Vasse, qui n'aurait pas dû l'attribuer à miss Burney. III. ***Agnès de Courcy***, roman domestique, 1789. IV. ***Rosa***, ou la ***Fille mendiante et ses bienfaiteurs***, roman traduit par Louise Brayer de Saint-Léon.

BENNET (Robert), théologien anglais non conformiste, a fait une ***Concordance théologique des mots synonymes de l'Écriture.*** Il mourut à Reading en 1681.

BENNING (Jean-Bodecher), poète latin, naquit à Loosdrecht en Hollande, vers 1606. Il n'avait encore que 23 ans, qu'il professait déjà la philosophie dans l'Académie de Leyde. Il mourut en 1642, à l'âge de 36 ans. Il avait publié, en 1631, à Leyde, des ***Opuscules*** qui contiennent une satire un peu libre contre les mœurs des jeunes gens, plusieurs discours en vers latins, quelques pièces de poésies latines, réimprimées à Leyde en 1637, et un écrit en prose sous ce titre : ***Dissertatio Epistolica de philosophiæ et poetices studiis conjungendis.***

BENNING (Jean), né à Amey-Poort en 1594, enseigna la jurisprudence à Louvain, et fut ensuite membre du conseil suprême de Malines. Il mourut à Douay en 1638. Il a donné une ***Description historique et géographique du duché de Luxembourg***, en latin, restée inédite.

BENNON (Saint), archevêque de Meissen en Basse-Saxe, se trouva enveloppé dans les troubles que les guerres de l'empereur Henri IV avec les papes excitèrent dans l'Église et dans l'Empire. Bennon se réconcilia ensuite avec le pape Grégoire VII, et ce ne fut que pour maintenir son église dans l'obéissance au saint-siége. Il alla à Rome, et assista même au concile où Henri IV fut excommunié, ce qui lui attira beaucoup de persécutions. Les vertus et les austérités remplirent le reste de sa carrière, qu'il termina en 1107, à l'âge de 96 ans. Le pape Alexandre VI nomma des commissaires pour procéder à sa canonisation, qui ne fut prononcée qu'en 1523, par Adrien VI. La nouvelle de cette apothéose chrétienne irrita tellement Luther, qu'il composa en allemand un Traité écrit avec emportement ***contre la nouvelle idole qu'on doit élever à Meissen.*** Jérôme Emser, qui avait déjà composé la vie du Saint avant que l'hérésiarque eût dogmatisé, réfuta dans la même langue toutes ses calomnies.

BENNON ou BENNO, zélé partisan de l'anti-pape Guibert,

qui se fit nommer Clément III, dans le 11me siècle, fut nommé cardinal par cet usurpateur de la tiare, et écrivit en sa faveur contre plusieurs papes tels que Sylvestre II, Grégoire VI et Grégoire VII. Il lança contre ce dernier pontife une satire virulente intitulée : *Vie de Grégoire VII*. Il mourut vers la fin du 11me siècle.

BENNON, chanoine de la cathédrale de Strasbourg, mort à Einsidlen le 3 août 940, était originaire de Souabe. En 906, il se retira dans un désert, où il rétablit le monastère d'Einsidlen fondé par Saint Meinrad. Henri, roi de Germanie, l'appela au siége épiscopal de Metz en 925. Son zèle déplut au peuple, qui lui fit souffrir d'horribles traitemens; alors, malgré les instances d'une partie des paroissiens, il se retira dans sa première solitude. Eberhart, prévôt de sa cathédrale, le suivit peu de temps après. Il mourut le 14 août 957.

BENOIT ou BENOIST (Saint), chef de l'ordre qui a porté son nom pendant plus de 12 siècles, peut être regardé comme le fondateur des ordres monastiques en Occident, comme Saint Antoine le fut en Orient. Il naquit jumeau de Sainte Scholastique, en 480, à Norcia, ville du duché de Spolette. Il fut élevé à Rome dès sa plus tendre jeunesse, et s'y distingua par son esprit et sa vertu. A l'âge de 16 ou 17 ans, il se retira du monde, où sa naissance lui promettait de grands avantages. Une caverne affreuse dans le désert du Sublac, en italien *Subiaco*, à quarante milles de Rome, fut sa première demeure : il se vit bientôt entouré d'une multitude de disciples; le malheur pouvait contribuer autant que la religion à peupler ces solitudes. Le goth Totila ravageait l'Italie; il n'y avait plus de sûreté dans les villes ni dans les campagnes. Il bâtit jusqu'à douze monastères. Ses succès excitèrent l'envie. Il quitta cette retraite, et vint à Cassin, petite ville sur le penchant d'une haute montagne. Les paysans de ce lieu étaient idolâtres; à la vue de Benoît, ils se firent chrétiens. Leur temple, consacré à Apollon, devint un oratoire. On y vit bientôt s'élever un monastère, devenu le berceau de l'ordre bénédictin : son nom se répandit dans toute l'Europe. Totila, roi des Goths, passant dans la Campanie, voulut le voir; et pour éprouver s'il avait le don de prophétie, comme il le disait, il lui envoya son écuyer revêtu des habits royaux. Le Saint le reconnut. Totila vint ensuite : Benoît lui reprocha le mal qu'il avait fait, l'exhorta à le réparer, et lui prédit, à ce qu'on prétend, ses conquêtes et sa mort. On ajoute que le Goth parut beaucoup moins barbare depuis cette entrevue. Saint Benoît mourut un an après, 543; suivant le P. Mabillon. Ce ne fut que dans le 8e siècle, dit Baillet, que le culte de Saint Benoît s'étendit au-delà du lieu de son tombeau. Bède l'ayant placé dans son Martyrologe, sa fête s'établit dans les maisons de son ordre, et bientôt après dans toute l'Église d'Occident. Les Grecs même, qui célèbrent peu de saints latins, l'instituèrent chez eux. Cette règle, adoptée par la plupart des cénobites d'Occident, tendait surtout à les détourner d'une contemplation oisive, qui avait produit beaucoup de maux dans les monastères de l'Orient. Le travail des mains, ordonné par le sage législateur, fut à la fois la source de la tranquillité des premiers

moines et de l'opulence de l'ordre. Cette opulence, l'autorité que Saint Benoît avait donnée aux abbés, lesquels devaient avoir une table séparée, et d'autres avantages dont le fondateur n'aurait pas abusé, et dont ses successeurs abusèrent pour asservir leurs inférieurs, affaiblirent peu à peu la discipline; et ce fut un malheur dans les siècles barbares. « L'ordre de Saint-Benoît fut long-temps, dit un écrivain célèbre, un asile ouvert à tous ceux qui voulaient fuir les oppressions du gouvernement goth et vandale. Le peu de connaissances qui restaient chez les hommes, fut perpétué dans les cloîtres. » Les Bénédictins transcrivirent beaucoup d'auteurs sacrés et profanes. Nous leur devons en partie les plus précieux restes de l'antiquité, ainsi que beaucoup d'inventions modernes. On reprocha à cet ordre célèbre ses grandes richesses; mais toutes n'étaient pas le fruit des donations faites à Saint Benoît et à ses enfans. C'est en défrichant avec beaucoup de peine des forêts incultes et des terres ingrates, qu'ils se les étaient en partie procurées. Une justice qu'on ne peut s'empêcher de rendre aux bénédictins, c'est que, dans les fureurs de la ligue, ils ne portèrent pas les armes contre leur souverain, comme tant d'autres religieux. Les réformes qu'a éprouvées en différens temps l'ordre de Saint-Benoît, l'ont partagé en plusieurs branches. Saint Bernon, abbé de Cluni, forma cette congrégation l'an 910. Celle de Sainte-Justine de Padoue ou du Mont-Cassin, fut établie en 1408, et se renouvela en 1504. La congrégation de Saint-Maur commença en 1621, par les soins de dom Didier de La Cour, et se soutint long-temps avec honneur dans la littérature et dans l'Église. La réforme de Saint-Vannes et de Saint-Hidulphe, établie en Lorraine par le réformateur de celle de Saint-Maur, a produit aussi des savans dont les noms ne périront point dans la république des lettres, tels que les dom Calmet, dom Ceillier, etc. L'ordre de Saint-Benoît fut encore la tige de plusieurs autres. Les plus considérables sont ceux des Camaldules, de Vallombreuse, des Chartreux, de Citeaux, de Grammont, des Célestins. C'est aux Bénédictins que convient proprement le nom de moines, *monachi*, et les plus éclairés d'entre eux, tels que Martenne, Mabillon, Ruinard, s'en sont fait honneur à la tête de leurs ouvrages. Dans le droit canon on les appelle *Moines-Noirs*, à cause de la couleur de leur habit, par opposition à celle des *Moines-Blancs*. Ils n'étaient connus autrefois en Angleterre que sous ce nom, et leur nombre y était très-considérable avant les révolutions produites dans l'Église anglicane par le divorce de Henri VIII. *Voy.* sur Saint Benoît, sa Vie par dom Mège, 1690, in-4°; et le Commentaire sur sa Règle, par dom Calmet, Paris, 1734, 2 vol. in-4°. Ceux qui craindraient les longs détails des *Annales bénédictines* de dom Mabillon, ont l'Abrégé de l'histoire de l'ordre de Saint Benoît par Bultean, Paris, 1684, 2 vol. in-4°. On trouve dans le tome 10° de la *Méthode pour étudier l'histoire*, de l'abbé Langlet, un ample catalogue des livres nécessaires pour connaître l'histoire du patriarche, des Bénédictins. Il y a encore de Saint Benoît une *Lettre* adressée à Saint Maur, son disciple, par laquelle il lui envoie des reliques; elle se trouve

dans la *Galeria es polcrale di Placido Puccinelli*, p. 160. Il écrivit aussi une autre *Lettre* à sa sœur Sainte Scholastique, qui a été traduite en vers italiens par Ignazio Squarcialupi, bénédictin. Une chose digne de remarque, c'est qu'en 1595, il y avait déjà plus de cent éditions de la *Règle de Saint-Benoît*, et que ce fut dans l'abbaye de Sublac ou Subiaco, fondée par notre saint personnage, que les artistes de Mayence, qui portèrent l'imprimerie en Italie, s'arrêtèrent à cause des moines allemands qui y étaient, et qu'ils y donnèrent, en 1465, la fameuse édition de Lactance, in-fol., qui est le premier livre imprimé en Italie. Le pape Pie VI (Braschi), parvenu au pontificat, continua de garder l'abbaye de Sublac; il fit restaurer tous les bâtimens de cette maison. La Règle de Saint-Benoît a été imprimée plusieurs fois, la meilleure édition est de 1734, 2 vol. in-8°, avec des Commentaires de D. Calmet. Dom Mège a publié la *Vie de Saint Benoît*, en 1690, 1 vol. in-4°. (Voyez les *Annales bénédictines*, par Dom Mabillon; l'*Histoire de cet Ordre*, par Bulteau, 1684, in-4°; et la *Méthode pour étudier l'histoire*, par Langlet-Dufresnoy.)

BENOIT BISCOP (Saint), né dans le Northumberland en Angleterre, l'an 628, d'une famille anglo-saxonne, mourut en 690. Après avoir porté les armes, il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et fit son noviciat dans le célèbre monastère de Lérins en Provence. De retour dans sa patrie, il travailla avec zèle aux progrès de la religion: il y établit le chant grégorien et toutes les cérémonies romaines. Sa *Vie* a été écrite par Bède dans l'*Histoire des premiers abbés de Werermouth*.

BENOIT (Saint), réformateur célèbre de la discipline monastique en France, abbé d'Aniane, dans le diocèse de Montpellier, était fils d'Aigulfe, comte de Maguelonne, et naquit en Languedoc. Après avoir servi avec distinction dans la maison et dans les armées de Pépin et de Charlemagne, en qualité d'échanson, il s'enferma dans un monastère, dont il devint abbé; il se retira ensuite dans une terre de son patrimoine, où il fonda l'abbaye d'Aniane. Ses réformes et son zèle lui firent un nom dans la France; Louis-le-Débonnaire l'établit chef et supérieur général de tous les monastères de son empire. Benoît mourut en 821. Il fut en France et en Allemagne ce que Saint Benoît avait été en Italie, donnant des leçons et des exemples, labourant et moissonnant avec ses frères. On a de lui *Codex regularum*, Rome, 1661, et Paris, 1663, avec une *Concorde des Règles*, Paris, 1638, qui montre ce que la règle de Saint-Benoît a de commun avec celle des autres fondateurs. Sa Vie, écrite par Ardon Smaragdus, se trouve à la tête de la Concorde des règles du même Saint Benoît, que dom Hugues Ménard fit imprimer avec des notes, en 1638, in-4°.

BENOIT Ier, surnommé BONOSE, successeur de Jean III dans le pontificat, en 574, consola Rome affligée par trois fléaux, la famine, la peste et les Lombards. Il mourut le 30 juillet 578, après avoir tenu les clefs quatre ans et deux mois.

BENOIT II (Saint), prêtre de l'Eglise de Rome, fils de Jean, fut élu pape le 26 juin 684, onze mois après la mort de Léon II.

Constantin Pogonat respecta à tel point sa vertu, qu'il permit au clergé d'élire les papes, sans l'intervention de l'exarque ou de l'empereur. Il mourut le 7 mai 685, n'ayant siégé que dix mois et douze jours. On voit son tombeau au Vatican, avec une épitaphe en vers latins, dans laquelle on dit « qu'il a laissé de grands monumens : des vertus. » L'Eglise l'a mis au nombre des Saints qu'elle honore.

BENOIT III, né Romain, pape malgré lui, le 1[er] septembre 855, après Léon IV, souffrit sans murmurer les mauvais traitemens de l'anti-pape Anastase. Il mourut le 10 mars 858. C'était un homme simple, humble, et animé d'une véritable piété. C'est entre Léon IV et Benoît III que d'anciens chroniqueurs et quelques protestans modernes placent la prétendue papesse Jeanne, sous le nom de Jean VIII. C'était, selon ces bonnes gens, une fille déguisée en garçon, qui, étant parvenue à la tiare, accoucha en habits pontificaux dans une procession au Colysée de Rome. Cette fable, racontée comme une vérité par 70 auteurs orthodoxes, entre lesquels il y a plusieurs religieux et des saints canonisés, n'est plus aujourd'hui crue de personne. Les calvinistes l'ont opposée long-temps aux catholiques ; mais à présent ils rougiraient de la citer. Les protestans, qui tiennent encore à cette histoire fabuleuse, parlent d'une chaise percée, construite pour vérifier le sexe des nouveaux papes. Il est vrai qu'on montre dans le garde-meuble de Saint-Jean de Latran une chaise de porphyre, qui paraissait propre à cet usage. Mais ce meuble, artistement travaillé, remonte évidemment aux siècles du paganisme, où la sculpture était parfaite. Cette chaise, qui n'a pu être sculptée dans les âges de la barbarie, servait probablement à prendre le bain ou à remplir quelque cérémonie superstitieuse; et sa forme a pu donner lieu aux conjectures malignes des ennemis de l'Église romaine. Au reste, on peut consulter, relativement à la prétendue papesse, les ouvrages suivans : I. *Éclaircissemens de la question, si une femme a été assise au siége de Rome, entre Léon IV et Benoît III, par* David Blondel. II. *Amœnitates litterariæ*, tome 1[er]. III. *Confutatio fabulæ de Joannâ Papissâ ex monumentis græcis*, ouvrage d'Allatius ou Allacci, 1630. IV. *Histoire de la Papesse Jeanne*, par Lenfant, 1694, in-12, et 1720. V. *Flores sparsi in tumulum Papissæ*, ouvrage manuscrit de Leibnitz. VI. *Une Dissertation de Joseph Garampi*, Rome, 1749, in-4°. *De nummo argenteo Benedicti III.*

BENOIT IV, Romain, fils de Mammole, d'une famille noble, fut élevé au pontificat après Jean IX, au mois de décembre 900. Il fut sage dans un temps de corruption, et père des pauvres; il mourut au commencement d'août 904, après avoir siégé trois ans et environ deux mois. Il avait couronné empereur à Rome Louis III, dit *l'Aveugle*, que le cruel Bérenger traita si indignement dans la suite. Ce fut un pape d'un grand mérite.

BENOIT V, Souverain Pontife après la mort de Jean XII, en 964, durant le schisme de Léon VIII, fut emmené à Hambourg par l'empereur Othon, qui le remit à la garde d'Adalgague, ar-

chevêque de cette ville. Les Romains qui l'avaient élu, et qui avaient promis de le défendre contre Léon VIII et l'empereur, furent contraints de l'abandonner à Othon, et de reconnaître pour pape le rival de Benoît V. Il mourut le 5 juillet 965. C'était un pontife savant, vertueux, et digne de la triple couronne, si son élection eût été plus régulière. Lui et son rival Léon VIII sont comptés également dans la série des papes légitimes.

BENOIT VI, Romain de naissance, fils d'Hildebrand, fut élevé sur la chaire de Saint-Pierre le 22 septembre 972, après la mort de Jean XIII. L'anti-pape Boniface le fit étrangler l'an 974, dans le château Saint-Ange, où il avait été enfermé par Crescentius, fils du pape Jean X et de la fameuse Théodora.

BENOIT VII, successeur de Donus II, en 975, mourut le 6 juillet 984, après 8 ans et demi de pontificat, et après avoir donné de grands exemples de vertu.

BENOIT VIII, surnommé Jean, fils de Grégoire, né à Tusculum, évêque de Porto, succéda à Sergius IV, le 7 juin 1012. La tiare lui fut disputée par un Grégoire, qu'une partie du peuple avait élu. Benoît passa d'Italie en Allemagne, pour implorer le secours de l'empereur Henri II. Ce prince le fit rentrer à Rome, et vint s'y faire couronner avec Cunégonde son épouse. Benoît VIII changea la formule de cette cérémonie. Il lui demanda d'abord sur les degrés de l'église de Saint-Pierre : « Voulez-vous garder, à moi et aux papes mes successeurs, la fidélité en toutes choses ? » C'était, dit un historien, une espèce d'hommage, que l'adresse du pape extorquait de la simplicité de l'empereur. Le moine Glaber rapporte que Benoît donna en même temps à Henri une pomme d'or, enrichie de deux cercles de pierreries, croisés, et surmontés d'une croix d'or. La pomme représentait le monde, la croix la religion et les pierreries les vertus. Glaber, en rapportant ce fait, dit « qu'il parait très-raisonnable et très-bien établi, afin de conserver la paix, qu'aucun prince ne prenne le titre d'empereur, sinon celui que le pape aura choisi pour son mérite, et à qui il aura donné la marque de cette dignité. » En 1016, les Sarrasins, venus par mer en Italie, menacèrent les domaines du pape. Benoît, à la tête des évêques et des défenseurs des églises, les attaqua, les mit en fuite, et les fit tous massacrer. Leur reine fut prise et eut la tête coupée, ce qui irrita tellement le prince sarrasin, qu'il envoya au pape un sac plein de châtaignes, et lui fit dire par le porteur que, l'année suivante, « il lui amènerait autant de soldats. » Le pontife, pour toute réponse, remit au messager une caisse remplie de millet, annonçant par là au monarque « qu'il trouverait autant et plus de guerriers, s'il revenait une seconde fois. » Intimidé peut-être par cet hiéroglyphe, le Sarrasin n'exécuta pas sa menace. Benoît VIII battit aussi les Grecs, qui étaient venus ravager la Pouille. Ce pontife politique et guerrier mourut le 10 juillet 1024. C'est à cette occasion, que Raoul, seigneur normand, vint lui offrir son bras, et à cette époque qu'il faut rapporter l'origine de la gloire que les Normands acquirent en Italie.

BENOIT IX, successeur de

Jean XIX, son oncle, monta sur le trône pontifical à l'âge de 12 ans, en 1033. Il se nommait Théophylacte. Son père Albéric, comte de Tusculum, le lui avait procuré à prix d'or. Le peuple romain, lassé de ses infamies, le chassa de Rome. Il y rentra quelque temps après. Désespérant de s'y maintenir, il vendit le pontificat comme il l'avait acheté. Il reprit la tiare pour la troisième fois; mais au bout de quelques mois il y renonça pour toujours. Il mourut dans le monastère de la Grotta-Ferrata, en 1054, où il s'était retiré pour expier ses fautes. *Voyez* Grégoire.

BENOIT X, antipape, nommé Jean, évêque de Velletri, placé le 30 mars 1058 sur le siége de Rome, par une troupe de factieux, fut chassé quelques mois après par les Romains, qui élurent Nicolas II. Il mourut le 18 janvier 1059. Cet intrus est compté sous le nom de Benoît X parmi les Souverains pontifes. Il était si ignorant, qu'il n'aurait pu expliquer un seul verset des psaumes.

BENOIT XI (Saint), général de l'ordre des frères prêcheurs, était fils d'un notaire de Trévise, nommé Boccasio Boccasini. Il fut fait pape le 22 octobre 1304, après Boniface VIII. Il annula les bulles de son prédécesseur contre Philippe-le-Bel, et rétablit les Colonne. Il fut empoisonné par quelques cardinaux mécontens, si l'on en croit les bruits qui coururent alors; mais ce bruit paraît n'avoir aucun fondement raisonnable. Il mourut à Pérouse le 6 juillet 1304, après avoir tenu le saint-siége huit mois et quinze jours. Il fut enterré en cette ville, sans cérémonies, dans l'église des frères prêcheurs. Benoît XI était sage et modéré. On raconte que sa mère étant venue le voir avec des habits superbes, il ne voulut jamais la recevoir qu'elle n'eût repris les habits de son premier état. Il avait commenté l'Écriture Sainte, et a été béatifié en 1733. On a de lui des *Sermons*, et Martenne a publié dans le tome IV du *Thesaurus novus anecdotorum*, une circulaire que Benoît adressa aux frères prêcheurs, quand il fut élu général de l'ordre.

BENOIT XII, appelé *Jacques-de-Nouveau*, surnommé *Fournier*, peut-être parce que son père était boulanger, naquit à Saverdun, au comté de Foix. Il était docteur de Paris, cardinal-prêtre du titre de Saint-Prisque. On l'appelait *le cardinal Blanc*, parce qu'il avait été religieux de Cîteaux et qu'il en portait l'habit. Il fut élu unanimement le 20 décembre 1334, après Jean XXII. Comme sa naissance était fort obscure, les cardinaux furent tout surpris de ce choix unanime, et le nouveau pape lui-même autant que les autres. « Vous avez choisi un âne », leur dit-il, voulant sans doute leur faire entendre qu'il ne se sentait pas propre aux intrigues, et qu'il était très-ignorant dans le manége de la cour. Mais il était profond dans la théologie et la jurisprudence. Il confirma les anathèmes de son prédécesseur contre Louis de Bavière, et contre les hérésies des fraticelles. Il publia une bulle pour la réforme de l'ordre de Cîteaux, voulant que les abbés ne fussent habillés que de brun et de blanc, et n'eussent point avec eux de damoiseaux, c'est-à-dire de jeunes gentilshommes qu'ils avaient à leur suite comme les

autres seigneurs. Il révoqua toutes les commandes données par ses prédécesseurs, excepté celles des cardinaux et des patriarches, et toutes les expectatives dont Jean XXII avait surchargé les collateurs des bénéfices. Ce pieux pontife mourut le 25 avril 1342 à Avignon, où il jeta les fondemens d'un palais qui subsiste encore. Une tête couronnée lui ayant fait demander quelque chose d'injuste. « Si j'avais deux ames, répondit-il à celui qui le sollicitait, j'en pourrais donner une pour le prince qui vous envoie; mais n'en ayant qu'une, je ne veux pas la perdre. » Il pensait « que les papes devaient, comme Melchisédech, n'avoir ni père, ni mère, ni parens. » Il avait une nièce qu'il refusa à plusieurs grands seigneurs, et qu'il maria à un bon négociant de Toulouse. Les deux époux étant allés le saluer à Avignon, il les garda une quinzaine de jours auprès de lui; ensuite il les congédia en leur donnant une somme assez modique. « Jean Fournier, votre oncle, leur dit-il, vous fait ce petit présent; à l'égard du pape, il n'a de parens et d'alliés que les pauvres et les malheureux. » On le représentait la main fermée, afin de marquer combien il était avare du bien de l'Église. On a de lui quelques ouvrages.

BENOIT XIII, né à Rome en 1649, de la famille illustre des *Ursins* ou *Ursini*, prit en 1667 l'habit de Saint-Dominique, à Venise, fut cardinal en 1672, archevêque de Manfredonia, puis de Césène, et enfin archevêque de Bénévent. Il était dans cette dernière ville le samedi 5 juin 1688, lorsqu'un tremblement de terre, qui la renversa presque toute, ruina le palais archiépiscopal, où il était resté seul avec un gentilhomme. Ils furent précipités l'un et l'autre du second appartement jusque sur la voûte de la cave. Le gentilhomme fut écrasé sous les ruines; mais l'archevêque n'eut que de légères blessures, quelques bouts de canne de roseau ayant formé sur sa tête une espèce de toit sous lequel il avait la liberté de respirer. On le tira de là au bout d'une heure et demie. Il prêcha le jour même le Saint-Sacrement à la main. Bénévent, qu'il enrichit de plusieurs édifices, le reconnaît pour un de ses restaurateurs. Il tint des synodes, veilla sur les séminaires, et réforma son clergé. Ses vertus le firent élire pape le 29 mai 1724. Il assembla un concile à Rome l'année d'après, pour confirmer la bulle *Unigenitus*. Il approuva ensuite la doctrine des thomistes sur la grace et la prédestination. Benoît XIII mourut le 21 février 1730, âgé de 81 ans. On a de ce pape, des *Homélies sur l'Exode*, qu'il avait prononcées étant archevêque de Bénévent, 2 vol. in-4°, Rome, 1724. Un troisième volume publié l'année suivante, est d'un dominicain qui avait été chargé de terminer l'ouvrage. Sa *Vie* a été écrite par Alexandre Borgia, Rome, 1741, in-4°. Sa mémoire est en bénédiction à Rome, qu'il édifia par ses exemples et qu'il soulagea par ses bienfaits. Un zèle plus éclairé, un caractère moins indéterminé, voilà ce qu'il lui aurait fallu pour faire un grand pontife. Le cardinal Coscia, son favori, qui avait abusé de son autorité, faillit être massacré par la populace, et fut obligé de prendre la fuite. Les Bénéventins, trop favorisés par

ce ministre, devenus comme lui l'objet de la haine publique, furent dépouillés par le peuple dès que Benoît eut fermé les yeux. Coscia leur protecteur fut enfermé dans le château Saint-Ange, et mourut en 1755, gorgé d'or et chargé de l'exécration publique. *Voyez* Benoit, anti-pape.

BENOIT XIV, naquit à Bologne, le 13 mars 1675, de la famille bolonaise Lambertini. Après s'être distingué dans ses études, il fut successivement revêtu des plus grandes dignités ecclésiastiques, nommé archevêque titulaire de Théodosie en 1724, enfin cardinal en 1728. Lorsqu'il reçut le chapeau, il écrivit à un de ses amis : « Il faut croire bien fortement à l'infaillibilité du pape, pour se persuader qu'il ne s'est pas trompé dans ma promotion. On veut à toute force que je sois une éminence, moi qui suis le plus petit homme du monde. Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans cette nouvelle métamorphose je ne changerai que de couleur, et que je serai toujours Lambertini par mon caractère. » Clément XII ne s'en rapporta pas plus à sa modestie que Benoît XIII, de qui il tenait la pourpre romaine. Il le nomma à l'archevêché de Bologne en 1731. Après la mort de ce pontife, en 1740, Lambertini lui succéda le 17 août, sous le nom de Benoît XIV. Le conclave où il fut élu, dura plus de cinq mois. Les cardinaux étaient partagés en deux factions. Celle qui portait le cardinal Aldovrandi lui donna constamment trente-trois voix chaque jour pendant deux mois, sans pouvoir lui en assurer une trente-quatrième qui aurait décidé l'élection. « Le cardinal Albani, chef de la faction contraire, feignit, dit Duclos, de se laisser gagner pour Aldovrandi, qui eut l'imprudence d'en marquer sa reconnaissance dans un billet, dont Albani se prévalut pour accuser Aldovrandi d intrigue. Celui-ci, voyant quelques-uns de ses partisans prêts à se détacher de lui, les tourna tous vers Lambertini, pour les enlever du moins à Albani, dont la faction, lasse du conclave, accéda à Lambertini, à qui personne n'avait d'abord pensé, et qui eut l'unanimité. » Lui-même détermina, pour ainsi dire, son élection par une plaisanterie. Voyant que les cardinaux avaient long-temps délibéré, Lambertini leur dit : « Eh! pourquoi vous consumer ici en discussions et en recherches? Voulez-vous placer sur la chaire pontificale un Saint ? élisez Gotti : — Un politique ? choisissez Aldovrandi : — Un bon compagnon ? prenez-moi. Chaque année de son pontificat a été marquée par quelque bulle pour réformer des abus ; ou pour introduire des usages utiles. La modération, l'équité, l'esprit de paix ont été l'ame de son gouvernement. Il avait cultivé les lettres avant de monter sur le trône pontifical, et les protégea dès qu'il y fut monté. (*Voyez* Muratori, Noris.) Il fonda des Académies à Rome, et envoya des gratifications à celle de Bologne. Il fit tracer une méridienne, tirer de terre l'obélisque du Champ-de-Mars, appelé fort mal à propos l'*obélisque de Sésostris*, et orna Rome de plusieurs monumens antiques. La Sorbonne reçut de lui son portrait et ses ouvrages. Il sut accompagner ses générosités d'une délicatesse qui les rendait plus précieuses. L'abbé

Galiani, célèbre littérateur, fut chargé par ce pontife de ramasser diverses matières du Vésuve. En lui envoyant une caisse de ces curiosités naturelles, il y joignit un billet qui ne contenait que ces mots : *Dic ut lapides isti panes fiant.* Benoît XIV lui répondit ainsi, en lui envoyant le brevet d'une pension considérable : Vous ne doutez pas de l'infaillibilité du Souverain Pontife, je vous en donne une nouvelle preuve. C'est à moi qu'il appartient d'expliquer les textes de l'Écriture Sainte; je dois toujours en saisir l'esprit, et je ne l'ai jamais saisi avec plus de plaisir que dans cette occasion. » Sa conversation était aimable, et son esprit enjoué. « Je n'ai point, dit-il, une physionomie papale, parce que je ne suis pas assez grave ; je prierai les peintres et les sculpteurs de me la donner. » Ce fonds de plaisanterie et d'urbanité qu'il porta sur le Saint-Siége, il l'avait eu dès son enfance. Étant jeune avocat, il fit à Gênes un voyage de plaisir avec quelques-uns de ses confrères, qui voulaient retourner à Rome par mer. « Prenez cette route, leur dit Lambertini, vous autres qui n'avez rien à risquer, mais moi qui dois être pape, il ne me convient pas de mettre à la merci des flots, César et sa fortune. » — Il avait banni l'étiquette d'un petit appartement qu'il s'était fait construire à Monte-Cavallo; et là, au milieu de ses *familiers* les plus intimes et d'étrangers choisis, il riait comme s'il n'eût pas été pape. C'est ainsi qu'il se soulageait du poids des affaires pour lesquelles il avait une aversion décidée, et qu'il abandonnait presque entièrement au cardinal Valenti, son ministre. Les Romains, fâchés quelquefois que Benoît XIV ne gouvernât pas par lui-même, disaient de lui : *Magnus in folio, parvus in solio.* Benoît XIV se rendait lui-même justice de bonne grace. Il disait un jour au cardinal Porto-Carrero : « Vous devez être las d'un pape qui écrit toujours; et vous feriez bien de ne pas prendre un docteur pour mon successeur. » Le bon espagnol qui savait que Benoît XIV avait donné plusieurs chapeaux à des prélats qui ne se piquaient pas de science, lui répondit ingénument: « Votre sainteté y a trop bien pourvu dans sa dernière promotion, pour ne pas se tranquilliser sur cet article. » Cette aversion des affaires le jetait facilement dans l'impatience lorsqu'il traitait avec les ambassadeurs. Il dit un jour à celui de Venise, qui l'avait interrompu souvent par des objections : « Si vous avez été à la comédie, M. l'ambassadeur, vous savez que quand le docteur parle, le pantalon se tait. » — Cette vivacité n'était que passagère, et il reprenait à l'instant sa bonne humeur. Il venait un jour de se quereller avec le cardinal-vicaire; M. de Penthièvre survient et le trouve encore tout échauffé de la dispute : « Mon prince, lui dit le Saint-Père, je suis toujours enchanté de vous voir, mais fâché que vous me trouviez dans cette situation ! » Puis tout d'un coup se tournant vers son crucifix : « Mon Dieu ! dit-il, que vous et moi sommes mal en vicaire ! » Ce pontife mourut le 3 mai 1758, à 83 ans, et eut pour successeur Clément XIII. Les *Ouvrages* de Benoît XIV sont en 16 vol. in-fol., précédés de la vie de l'auteur; Ve-

naise. Les cinq premiers ne traitent que de la béatification et canonisation des saints : la matière y est épuisée. L'abbé Baudeau en a donné un Abrégé en français, en 1759, in-12. Le sixième contient les actes des saints qu'il a canonisés. Les deux tomes suivans renferment des supplémens et des remarques sur les volumes précédens. Le neuvième est un Traité du sacrifice de la messe. Le dixième traite des fêtes instituées en l'honneur de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge. Giacomelli a traduit ces deux derniers ouvrages. Le onzième renferme les Instructions et les Mandemens qu'il avait donnés avant d'être pape. Le douzième est un Traité sur le Synode, le meilleur et le plus répandu des ouvrages de ce pontife. Les quatre derniers sont un Recueil de ses brefs et de ses bulles. On remarque dans tous ses écrits une vaste érudition, et une profonde connaissance du droit civil et canonique, de l'histoire sacrée et profane. On a encore de Benoit XIV un *Martyrologe*, Rome, 1748, in-fol., et quelques autres ouvrages. Il avait très-bien gouverné le diocèse de Bologne ; et, malgré le ton gai et libre de sa conversation, il avait des mœurs pures, et les voulait telles dans ses prêtres. Il marquait sur un livre particulier leurs qualités, bonnes ou mauvaises. Chacun y était caractérisé en deux mots, et avec énergie. Clément XII lui ayant porté des plaintes contre un vicaire dont les mœurs étaient irréprochables, Lambertini lui répondit : « Le rang suprême expose à la prévention, dont je puis me défendre, parce que j'ai le temps d'approfondir. On a calomnié auprès de votre sainteté l'abbé M***. C'est un bon ecclésiastique, et je prie tous les jours notre divin Sauveur pour qu'il soit aussi content de son vicaire que je le suis du mien. J'ai voulu voir, disait Lambertini, ceux que la haine publique maltraitait; et, après les avoir observés, j'ai souvent remarqué que ces hommes peints avec les plus noires couleurs, étaient presque toujours les victimes de la prévention et de l'envie. » Il n'adoptait pas toutes les idées des partisans outrés de l'autorité du pape. « Moins de libertés gallicanes, disait-il au père de Montfaucon, moins de prétentions ultramontaines, et nous mettrons les choses au niveau qu'elles doivent avoir. » Le fils du ministre Walpole, à son retour d'Italie en Angleterre, lui rendit hommage par une inscription en anglais, puis traduite en italien par le marquis Niccolini de Florence, qu'on peut rendre ainsi en français :

A Prosper Lambertini,
Évêque de Rome,
Surnommé Benoit XIV,
Qui, quoique prince absolu,
Régna avec autant d'équité
Qu'un doge de Venise.
Il rétablit le lustre de la tiare
Par les moyens
Qui seuls la lui ont fait obtenir ;
C'est-à-dire par les vertus.
Aimé des catholiques,
Estimé des protestans,
Prêtre humble et désintéressé,
Prince sans favori,
Pape sans népotisme,
Auteur sans vanité ;
En un mot, homme
Que ni l'esprit, ni le pouvoir n'ont pu gâter.
Le fils d'un ministre favori,
Qui n'a jamais fait la cour à aucun prince,
Ni révéré aucun ecclésiastique,
Offre, dans un pays protestant libre,
Cet encens mérité
Au meilleur des pontifes
Romains.

Caraccioli a écrit sa Vie, Paris, 1784, in-12. Cet ouvrage était commencé du vivant de Benoit XIV, qui, après en avoir par-

couru quelques cahiers, dit à l'auteur : « Si vous étiez historien et non panégyriste, je vous remercierais du cadre que vous m'avez présenté, et dont je suis très-satisfait. »

BENOIT, anti-pape, appelé *Pierre de Lune*, connu sous le nom de Benoît XIII, était né en Aragon, d'une famille illustre, et s'adonna d'abord à la jurisprudence civile et canonique. Il quitta cette étude pour porter les armes, la reprit ensuite et enseigna le droit dans l'université de Montpellier. Grégoire IX le fit cardinal, et Clément VII, légat en Espagne, sa patrie. Après la mort de ce pontife, les cardinaux d'Avignon élurent Pierre de Lune pour lui succéder, le 28 septembre 1394. Il prit le nom de Benoît XIII. Le cardinal, avant son élection, avait promis de se démettre, si on l'exigeait, pour mettre fin au schisme; mais le pape oublia sa promesse. Il commença par la ratifier, amusa pendant quelque temps Charles VI, roi de France, et divers princes de l'Europe, le clergé de France, l'université de Paris, dont l'un des membres, Pierre d'Ailly, lui fit instituer, en 1405, la fête de la Sainte Trinité, et finit par déclarer qu'il gardait la tiare. Les rois dont il s'était joué, après s'être soustraits à son obéissance, résolurent de l'obliger, par force, à céder la tiare. Charles VI le fit enfermer dans Avignon. Benoît trouva le moyen de s'échapper, et se retira à Château-Renard. (*Voyez* CLEMANCIS.) Cet inflexible Aragonais fut déclaré schismatique aux conciles de Pise et de Constance, et comme tel, déposé de la papauté. C'est de lui que Gerson dit, dans le style de son temps : « Qu'il n'y avait que l'éclipse de cette Lune fatale qui pût donner la paix à l'Eglise. » Benoît, anathématisé par les Pères des deux conciles, les anathématisa à son tour. Il se retira dans une petite ville du royaume de Valence, nommée *Peniscola*, et de ce trou, il lançait des foudres sur toute la terre. Il y mourut le 17 novembre 1424, dans son obstination, à l'âge de 90 ans. Il obligea deux cardinaux qui lui restaient, à élire Gilles Mugnos, Aragonais, chanoine de Barcelonne, qui se dit pape sous le nom de Clément VIII.

BENOIT, auteur anglais du 12e siècle, fut prieur du monastère de Cantorbéry, après avoir été simple moine bénédictin. En 1177, Henri II lui donna l'abbaye de Peterborough, et le roi Richard Ier le nomma garde du grand sceau en 1191. On a de lui *la Vie de l'archevêque Thomas Becket*, son ami, et l'*Histoire de Henri II et de Richard* Ier, de 1170 à 1192. Cet ouvrage, très-estimé des Anglais, a été publié par Hearne, à Oxford, en 1735, 2 vol. Benoit mourut dans les dernières années du 12me siècle.

BENOIT (RENÉ), né à Savenières, près d'Angers, en 1521, doyen de la faculté de théologie de Paris, curé de St.-Eustache, confesseur de Marie, reine d'Ecosse, et ensuite professeur de théologie au collége de Navarre, fut choisi pour confesseur de Henri-le-Grand, à la conversion duquel il avait beaucoup contribué. Il fut nommé à l'évêché de Troyes; mais sa *Traduction de la Bible*, publiée en 1566, in-fol., et 1588, 2 vol. in-4°, lui fit refuser les bulles par le pape. Cette version fut supprimée par la Sorbonne en 1567, et

condamnée par Grégoire XIII en 1575. Elle avait bien de la ressemblance avec celle de Genève, surtout dans les notes. Le docteur refusa quelque temps d'acquiescer à sa condamnation ; il y souscrivit enfin en 1598. Sa mort arriva dix ans après à Paris, en 1608. On a de lui plusieurs autres ouvrages, des *Sermons*, des *Catéchismes*, des *Livres de piété*, etc. On en trouve la liste dans la *Bibliothèque historique de la France*, et dans le tome 41 des *Mémoires de Nicéron*. Le plus curieux est intitulé : *Examen pacifique de la doctrine des Huguenots*, Caen, 1590.

BENOIT (le Père), savant maronite, dont le nom de famille était *Ambarach*, naquit à Gusta, ville de Phénicie, en 1663, d'une famille noble. Dès l'âge de neuf ans, il fut envoyé au collége des maronites, à Rome. Pendant 13 années consécutives, il s'y appliqua, avec le plus grand succès, aux belles-lettres, aux langues orientales, et à la théologie. Il retourna ensuite dans son pays, d'où il fut renvoyé à Rome par les maronites d'Antioche, en qualité de député de leur Eglise. Cosme III, grand-duc de Toscane, l'appela à Florence, le combla de graces, et lui donna la place de professeur d'hébreu à Pise. A l'âge de 44 ans, le Père Benoît se fit jésuite. Au sortir du noviciat, Clément XI le mit au nombre de ceux à qui il avait confié le soin de corriger les livres sacrés écrits en grec. Il mourut à Rome en 1742, âgé de plus de 80 ans. On a de lui les deux premiers volumes de l'édition de St.-Ephrem, continuée et achevée par le savant Assemanni. Le cardinal Quirini, qui lui devait la connaissance des langues orientales et une partie de son érudition, l'avait engagé à entreprendre cet ouvrage. Benoît traduisit aussi une partie du *Ménologe* des Grecs, publié à Urbin, après sa mort. Les *Mémoires de Trévoux*, de l'année 1745, ont consacré une notice à la mémoire du père Benoît, dont la Vie a été écrite en italien par Louis Brenna.

BENOIT (Élie), savant ministre réformé, né à Paris en 1640, et réfugié en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes, fut pasteur de l'église walonne de Delft, et mourut en 1728, à l'âge de 89 ans. On a de lui plusieurs écrits estimés des protestans. I. *Histoire et apologie de la retraite des pasteurs, à cause de la persécution de France*, 1687, in-12. II. *Histoire de l'Édit de Nantes*, Delft, 1693-1695, en 5 vol. in-4°. Il y a des recherches dans cet ouvrage, mais mal digérées. L'esprit de parti y domine. III. *Mélanges de remarques critiques, historiques*, etc., sur deux Dissertations de Toland, Deft, 1712, in-8°. IV. *Défense de son Apologie contre le ministre d'Artis*, Francfort, 1688, in-12. Benoit, obligé de quitter sa patrie, ne fut pas plus heureux en Hollande. Il eut une femme, auprès de laquelle celle de Socrate aurait été un ange. Voici le portrait qu'il en fait dans des Mémoires manuscrits : « *Uxorem duxi. Vitiis omnibus quæ conjugi pacem amanti gravia esse possunt, implicita : avara, procax, jurgiosa, inconstans et varia, indefessâ contradicendi libidine, per annos quadraginta septem miserum conjugem omnibus diris affecit.* » Quant au caractère du mari, il était patient, timide, ai-

mant le repos, et cependant appliqué et diligent, quand il était à l'ouvrage.

BENOIT (Jean-Baptiste), mathématicien célèbre, naquit à Florence, et vivait vers 1490. C'est lui, selon de Thou, qui a rétabli la gnomonique en Europe.

BENOIT (Guillaume), professeur en droit à Cahors, conseiller au parlement de Bordeaux, ensuite à celui de Toulouse, nous a laissé un *Traité sur les Testamens*, 1582, in-fol. Il mourut en 1520.

BENOIT (Jean), né à Verneuil en 1483, docteur en théologie, de la maison de Navarre, mourut à Paris, curé des Saints-Innocens, en 1573. Il a fait des *Notes marginales en latin sur la Bible*, Paris, 1549, in-fol. On appelle cette Bible de *Benedicti;* elle a été souvent réimprimée. Il a fini les *Scolies de Jean Gagny sur les Evangiles et les Actes des Apôtres*, 1563, in-8°.

BENOIT (le Père), dominicain de Paris, publia, dans cette ville, en 1691, en 2 vol. in-12, l'*Histoire des Albigeois et des Vaudois.* Quoiqu'il n'épargne pas ces hérétiques, il ne dissimule pas non plus les cruautés des seigneurs qui se croisèrent contre eux. Il avoue qu'au siége de Béziers, en 1209, l'armée de Simon de Montfort passa tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe, et qu'elle massacra sept mille hommes qui avaient cherché un asile dans l'église de la Madeleine. L'ouvrage du P. Benoît pourrait être mieux écrit; mais il renferme des recherches curieuses.

BENOIT (Zacharie), chartreux, né à Vicence dans le 16e siècle, a écrit en vers héroïques la *Vie de Saint Bruno,* fondateur de son ordre.

BENOIT ou BENOIST (Jérôme), graveur français, a résidé long-temps à Londres, où il travaillait pour des libraires. Il a gravé en outre, plusieurs sujets de batailles et d'autres de sa composition. Né à Soissons en 1721, il est mort à Londres en 1770.

BENOIT (Michel), jésuite français, de la mission de Pékin, né à Autun, en 1715, fit son cours de théologie au séminaire de St.-Sulpice de Paris; entra chez les jésuites de Nanci, en 1737, et y dirigea ses études, particulièrement vers les mathématiques, l'astronomie et la physique, sciences dans lesquelles il fit de rapides progrès. Avant de partir pour la mission de Pékin, il reçut de MM. Delisle, de la Caille et Lemonnier, des instructions qui perfectionnèrent ses connaissances en astronomie. Il arriva à Pékin, en 1745, et ses talens le firent, presque immédiatement après, attacher à la cour de l'empereur Kien-Long, près duquel il resta, pendant trente ans, occupé souvent de travaux tout-à-fait étrangers à ses études. Son esprit, naturellement inventif, suppléait à tout; ce fut ainsi que, par les ordres de ce prince, s'introduisit en Chine l'usage des pièces hydrauliques, dont il fut obligé d'inventer les procédés; il décora plusieurs maison à l'européenne, que l'empereur avait fait contruire, de pièces d'eaux jaillissantes, dans le goût de celles que l'on voit à Versailles, et il y établit un château d'eau, ou réservoir. Les voyageurs qui ont vu cet ouvrage, en ont fait un grand éloge. Benoit dessina ensuite une mappemonde qui avait 12 pieds et demi de longueur sur 6

et demie de hauteur; cette mappemonde, après deux ans d'examen, réunit les suffrages de tous les commissaires que l'empereur avait nommés à cet effet, et elle fut déposée au dépôt des cartes de l'empire; un autre exemplaire fut conservé dans le palais. La gravure sur cuivre n'était point en usage à la Chine, non plus que celle en taille-douce : l'empereur exigea encore de Benoît, qu'il fit exécuter des travaux de ce genre. Celui-ci n'avait aucune connaissance de la pratique de ces arts; mais après un travail opiniâtre, il réussit, et parvint à avoir des épreuves qui, sans être aussi belles que celles d'Europe, annonçaient du moins autant d'adresse et d'intelligence. Le Père Benoît mourut peu après ces derniers essais, le 23 octobre 1774, vivement regretté de l'empereur Kien-Long.

BENOIT (Françoise-Albine Przix de la Martinière, femme), naquit à Lyon en 1724, et cultiva la littérature. Ses ouvrages sont : I. *Journal en forme de lettres, mêlé de critiques et d'anecdotes*, 1757, in-12. II. *Mes Principes*, ou *la Vertu raisonnée*, 1759, in-12. III. *Céliane*, ou *les Amans séduits par leurs vertus*, 1766, in-12. IV. *Elisabeth*, 1766, 4 part., in-12. V. *Lettres du colonel Talbert*, 1766, 4 parties, in-12. VI. *Agathe et Isidore*, 1768, 2 part., in-12. VII. *L'erreur des desirs*, 1769, 2 vol. in-12. VIII. *Sophronie*, ou *Leçons d'une mère à sa fille*, 1769, in-12, 1770, in-8°. IX. *Folie de la prudence humaine*, 1771, in-12. X. *Triomphe de la probité*, comédie en 2 actes et en prose, imitée de l'*Avocat*, de Goldoni, 1768, in-8°. XI. *Les aveux d'une jolie femme*, 1782, in-12. XII. *La Supercherie réciproque*, comédie en un acte et en prose, 1768, in-8°. Les deux comédies que nous venons de citer n'ont pas été représentées. Madame Benoît est morte dans les premières années du 19e siècle.

BENOIT DE COURT. *Voyez* Court.

BENOIT DE TOUL. *Voyez* Picard.

BENONI (le Père), religieux franciscain à Naples. Doué de quelque éloquence, et connu par ses prédications à Naples, il fit servir ses talens à la cause de la révolution qui éclata dans cette ville en 1598. Il établit sa chaire au milieu de la place, et de là il haranguait le peuple, l'évangile et le crucifix à la main. Après la reprise de Naples par le cardinal Ruffo, le Père Benoni fut condamné à mort avec un autre moine de son ordre, qui avait tenu la même conduite.

BENOU (Joseph), né à Gand, cultiva les lettres avec quelque succès. Il fut l'un des premiers membres d'une société littéraire qui se forma dans sa ville natale. On a de lui plusieurs pièces fugitives qui décèlent un vrai talent. Il avait aussi publié un bon *Dictionnaire français-flamand, et flamand-français*, en 2 vol. Il mourut âgé de 52 ans.

BENOZZO GOZZOLI, peintre très-renommé de son temps, naquit en 1400, et étudia son art sous Giovanni de Fiesole. Il surpassa Mazacchio, qu'il avait pris pour modèle. On voit de lui, dans la chapelle du palais Ricardi, à Florence, une *Gloire*, une *Epiphanie* et une *Nativité*, qui sont estimées. Ce qu'on y admire principalement, c'est la vérité

des détails, et la fidélité des costumes. Il fit aussi plusieurs tableaux à Rome, pour l'Ara-Cœli et Sainte-Marie-Majeure. Il se fixa ensuite à Pise, et ce fut dans cette ville qu'il laissa ses meilleurs ouvrages. Les plus dignes d'être remarqués, sont les immenses peintures à fresque qu'il exécuta au Campo-Santo; elles représentent la création du monde, jour par jour : « Terrible ouvrage, dit Vasari, capable d'effrayer une légion de peintres. » Ces peintures ont été un objet d'études pour les plus célèbres artistes, et même pour l'illustre Raphaël. Benozzo mourut âgé de 78 ans, regretté des Pisans, qui lui érigèrent un tombeau dans le Campo-Santo. Laslnio a gravé ses tableaux de 1805 à 1807.

BENSERAD. *Voyez* BENTZERADT.

BENSERADE (ISAAC DE), naquit en 1612, à Lyons-la-Forest, petite ville de la Haute-Normandie. Il n'avait que huit ans lorsque l'évêque qui lui donnait la confirmation, lui demanda s'il ne voulait pas changer son nom hébreu d'Isaac pour un nom chrétien? — « De tout mon cœur, répondit cet enfant, pourvu qu'on me donne du retour. » Le prélat, charmé de cette saillie, dit : « Il faut le lui laisser, il a la mine de le faire bien valoir. » Le cardinal de Richelieu, dont il se disait parent, lui donna une pension de 600 liv., qu'il perdit après la mort du ministre, pour un méchant bon mot. Le cardinal Mazarin lui en fit une de 2000 liv., et lui donna ensuite plusieurs autres pensions sur des bénéfices ecclésiastiques; on croit qu'elles montaient à plus de 12,000 francs. Benserade plaisait beaucoup à la cour par sa figure, par son esprit, par sa conversation assaisonnée d'une plaisanterie fine, et qui flattait ceux mêmes sur lesquels il l'exerçait. Mais, quoiqu'il vécût familièrement avec les grands seigneurs, il observait avec eux une grande circonspection. « Personne, disait-il à l'un de ses amis, n'a plus d'attention que moi aux longues et aux brèves en leur parlant. Ce sont des lions qui me tendent des piéges par des caresses affectées : ils seraient ravis qu'il m'échappât quelque chose de peu mesuré, pour avoir le plaisir de me donner un coup de patte; mais, Dieu merci, je ne leur ai point encore donné cet amusement. » Benserade excella surtout dans les vers des ballets qu'il fit pour la cour avant que l'opéra fût à la mode. Il avait un talent particulier pour ces pièces galantes. Il faisait entrer dans les rôles des personnages de l'antiquité, ou de la fable, des peintures vives et piquantes du caractère, des inclinations et des aventures de ceux qui les représentaient. Toute la cour fut partagée, en 1651, sur le sonnet de *Job* par Benserade, et sur celui d'*Uranie*, par Voiture. Il y eut deux partis, les *Jobelins* et les *Uraniens*. Le prince de Conti fut à la tête du premier; et sa sœur, madame de Longueville, pour l'autre. Ces deux sonnets firent beaucoup de bruit alors, et sans cela on n'en parlerait pas à présent. Le grand Corneille fit à ce sujet ce vers très-plaisant :

Pour deux méchans sonnets on demande : qui vive?

Celui de Benserade finit par une pensée délicate. Il n'y a aucun mérite dans celui de Voiture. — Au commencement de l'inclina-

tion de Louis XIV pour la Vallière, cette demoiselle chargea Benserade d'écrire pour elle à son amant. Le roi, que ce poète courtisan savait si bien louer, le combla de bienfaits, lui donna mille louis pour les tailles-douces de ses *Rondeaux* sur les Métamorphoses d'Ovide, Paris 1676, in-4°, ouvrage pitoyable, qui ne méritait pas une telle libéralité. Le rondeau épigrammatique, qui fut fait à cette occasion, vaut mieux que tous ceux de Benserade :

A la fontaine où s'enivre Boileau,
Le grand Corneille et le sacré troupeau
De ces auteurs que l'on ne trouve guère,
Un bon rimeur doit boire à pleine aiguière,
S'il veut donner un bon tour au rondeau.
Quoique j'en boive aussi peu qu'un moineau
Cher Benserade il faut te satisfaire,
J'en écrire un. — Hé! c'est porter de l'eau
A la fontaine.

— De tes refrains un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire?
Mais quant à moi j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers qu'il fallait laisser faire
A La Fontaine.

Benserade, dégoûté de la cour, se retira, sur la fin de sa vie, à Gentilli, où son seul amusement était de cultiver son jardin. Il avait embelli sa retraite de diverses inscriptions, qui valaient peut-être mieux que ses autres ouvrages. On lisait celle-ci en entrant :

Adieu, fortune, honneurs : adieu, vous et les vôtres,
Je viens ici vous oublier ;
Adieu toi-même, amour, bien plus que tous les autres
Difficile à congédier.

Il en vint pourtant à bout; la religion remplaça l'amour, et ce fut à elle qu'il consacra ses derniers vers. Attaqué de la pierre, il voulut se faire opérer, mais le chirurgien lui ayant fait une saignée de précaution, lui piqua l'artère; et, déconcerté de sa maladresse, prit la fuite. Benserade mourut quelques heures après le 19 octobre 1691, à 78 ans. Il était de l'Académie française depuis 1674. Benserade était fécond en mauvaises pointes, il s'en moquait lui-même et il avait raison. Son tort fut de les croire plaisantes; sans cette persuasion, il ne les aurait pas risquées. Ses *Poésies* ont été recueillies par l'abbé Paul Tallemant, en 2 vol. in-12, 1697. Ses pièces de théâtre sont les tragédies de *Cléopâtre*, *d'Achille mourant*, et de *Méléagre*, jouées en 1636; deux comédies, *Iphise* et l'*Heureuse ambition*. Senece a un peu flatté Benserade dans ce portrait, d'ailleurs assez ressemblant :

Ce bel esprit eut trois talens divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule.
De plaisanter les grands il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers,
Il fut vieux et galant, sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.

BENSI (Bernard), naquit à Venise le 16 juillet 1688, d'une famille originaire du Piémont. Il prit l'habit de l'ordre des jésuites le 1er juin 1705, et mourut en 1760. Il a laissé beaucoup d'ouvrages imprimés, entre autres, *Praxis tribunalis conscientiæ*, Bologne, 1742. On en trouve l'extrait dans les Nouvelles lettres de Venise, 1742. (page 370.) *Dissertatio de casibus reservatis*, Venetiis, 1743. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit ; une proposition sur les *Tatti mammillari*, obligea l'auteur à sortir de Venise. Concina n'oublia rien pour répandre le scandale sur cet ouvrage; il le réfuta de la manière la plus maligne. Plusieurs jésuites répondirent en faveur de Bensi, et réfutèrent les argumens de ses ennemis, s'appuyant de l'autorité de Saint Thomas. Bensi fit une espèce de rétractation du mal qui pouvait être le résultat de son opinion, et cette pièce com-

mence ainsi : *Cum in meò libello nonnulla exciderint quæ audio multorum aures offendisse, etc.*

BENSI (Jules), peintre génois, mort en 1668, inventa divers instrumens pour réduire les tableaux. Il dessinait parfaitement le relief et la perspective. La famille Doria l'occupa long-temps.

BENSON (George), célèbre ministre dissident, né en 1699 à Great Salkeld, dans le Cumberland. En 1721, il fut nommé pasteur d'une congrégation à Abingdon, dans le Berkshire. Il passa ensuite à Southwark. En 1710, il reçut le doctorat dans une université d'Écosse. Il est mort en 1762. Les écrits qu'il a laissés, sont: une *Explication de quelques Épîtres de Saint Paul ; l'Histoire de la fondation du christianisme*, 1735, 2 vol., réimpr. en 1736; un Traité *de l'excellence de la religion chrétienne*, 1743, 1746 et 1759, en deux vol. in-8°; des *Traités sur la persécution ;* la *Vie de Jésus-Christ;* des *Sermons*, et des œuvres posthumes, qui ont été publiées en 1764, in-4°.

BENT (Jean Van der), peintre de genre et de paysage, né à Amsterdam vers l'année 1650. Il fut élève de Pierre Wouwermans, puis de Van den Velde. Nous ne pouvons mieux le faire connaître qu'en disant qu'il avait saisi la couleur et la touche de ces deux grands peintres, et qu'il composa dans leur manière. Bent, ne s'étant point marié, vivait très-retiré chez un hôte qui lui vola quatre mille florins, fruit de ses veilles et de son économie. Cette perte, qu'il aurait pu réparer par son travail, lui fut si sensible, qu'il mourut de chagrin en 1690, âgé seulement de 40 ans, et regretté de tous ceux qui l'avaient connu.

BENTABOLLE (Pierre), avocat, fils d'un entrepreneur des vivres dans la guerre de Sept ans. Partisan des principes de la révolution, il fut nommé procureur-général du département du Bas-Rhin. Élu député de ce même département à la Convention nationale, il fut un des plus ardens antagonistes du parti des girondins. Après la bataille de Nerwinde, perdue par Dumouriez, il demanda l'établissement d'une commission pour le juger. Le 8 mai, lors des progrès des Vendéens, il proposa la formation d'une armée de 40,000 hommes pour marcher contre eux ; que le canon d'alarme fût tiré, et le tocsin sonné dans les départemens environnant Paris, et la cessation de toute affaire civile et criminelle. Après le 31 mai, il proposa de mettre hors la loi Félix Wimpfen, commandant les fédéralistes du Calvados. Le 3 octobre, lors du décret d'accusation contre les girondins, il s'opposa à ce que Ducos, Fonfrède et Vigée, parlassent à la tribune pour leur défense. Il se déclara contre Robespierre le 8 thermidor 1794, et le lendemain, il fit adopter une mesure en faveur des détenus comme suspects. Il entra, le 5 octobre suivant, au comité de sûreté générale. Depuis cette époque, entraîné par les circonstances, il parut flotter entre les divers extrêmes, sans tenir une route bien certaine. Le 16 octobre, il s'opposa à ce que la nation s'emparât des biens des parens d'émigrés. Il demanda, dans le même temps, l'exclusion de Jean-Job Aimé, du corps législatif, et occasionna un grand désordre dans le conseil, par quel-

ques expressions offensantes relativement à l'entrée du nouveau tiers au mois de mai 1796. Il s'éleva contre le message du Directoire, annonçant la clôture des clubs et sociétés populaires. En janvier 1797, il eut une rixe avec son collégue Goupileau de Fontenay, auquel il donna un coup d'épée. Le 19 août, il rappela la promesse du milliard, faite aux défenseurs de la patrie, et provoqua un prompt rapport à cet égard. Immédiatement après, il proposa de faire rendre gorge à tous les dilapidateurs des deniers de l'état. Il mourut à Paris, le 22 avril 1798. Bentabolle était d'un caractère emporté, voulant se faire une réputation d'orateur, sans aucune idée juste, ayant une voix de Stentor qui commandait l'attention au milieu du tumulte; marchant selon les circonstances. Il était partisan de Danton; ce qui explique la haine qu'il voua à Robespierre, et qu'il fit éclater dès le 8 thermidor, en s'opposant à l'impression de son discours. Ainsi on doit à Bentabolle d'avoir contribué puissamment à anéantir Robespierre.

BENT-AICHAH, fille d'Ahmed, poète arabe de Cordoue, se distingua, comme son père, dans la carrière poétique. Ses discours et ses poésies furent souvent couronnés dans les fameuses académies de Cordoue, qui étaient alors le rendez-vous des savans Arabes d'Espagne. L'histoire rapporte que les talens de Bent-Aichah étaient encore rehaussés par l'éclat de ses vertus, et qu'elle garda sa virginité jusqu'à sa mort, survenue l'an 400 de l'hégire (1009 de J.-C.

BENTHAM (Thomas), théologien anglais, naquit dans le comté d'Yorck vers 1513. Plusieurs actes de violence, occasionnés par son zéle extrême pour le protestantisme, le firent persécuter sous le règne de la reine Marie. Il fut destitué de sa place de professeur à l'université d'Oxford; il se réfugia à Zurich, puis à Bâle, où il faisait des sermons pour les Anglais de sa communion, qui se trouvaient dans le même cas que lui. Il revint à Londres, et s'y tint caché jusqu'à l'avénement d'Élisabeth au trône; deux ans après, cette reine l'éleva au siége épiscopal de Lichtfield et Coventry. Il fut nommé professeur de théologie en 1556, et docteur en 1568, et mourut en 1578. Il était savant théologien, et versé dans la connaissance des langues anciennes. Il a laissé quelques ouvrages: I. *Sermon sur la tentation de J.-C.*, Londres, in-8°. II. *Les Psaumes et les livres d'Ézéchiel et de Daniel*, traduits en anglais dans la *Bible* de la reine Élisabeth. III. *Exposition des actes des Apôtres.* IV. *Épître à M. Parker;* ces deux derniers ouvrages sont inédits.

BENTHAM (Édouard), théologien anglais, né à Ély en 1707. En 1731, il obtint une bourse au collége d'Oriel, et l'année suivante il fut reçu maître-ès-arts. En 1741, il eut une prébende dans la cathédrale d'Héréford, et fut ensuite trésorier de cette église. A la mort du docteur Fanshaw, il fut nommé professeur royal de théologie. Bentham mourut en 1776. Il a publié plusieurs *Sermons* isolés, et des *Traités sur des sujets de religion.*

BENTHAM (Jacques), antiquaire anglais, né à Ély en 1708, élève d'abord de cette ville, ensuite du collége de la Trinité à

Cambridge. En 1774, il était recteur de Northwold. En 1779, chanoine d'Ély; puis il fut recteur de Bowbrick-Hill; et quand le chapitre d'Ély voulut réparer son église, il fut chargé de la conduite des travaux. Bentham a publié l'*Histoire des Antiquités de l'église cathédrale d'Ély*, avec des planches, Cambridge, 1771, un vol. in-4°. Il est mort en 1794, âgé de 86 ans.

BENTIVOGLIO (Antoine) se rendit fameux dans le 14e siècle, par ses richesses, par son courage et ses vertus. Il fut la tige d'une famille illustre, qui tirait son origine d'un fils naturel de l'empereur Frédéric II, et son nom, d'un village de la Toscane, près de Ferrare. — Jean Bentivoglio, son fils, se rendit maître de Bologne vers l'an 1400, et quoiqu'il perdît la vie dans une émeute populaire le lendemain de la bataille qu'il perdit en juin 1402, sa famille n'en resta pas moins en possession de cette ville jusqu'à l'année 1566, où le pape Jules II la lui enleva. Cette famille s'établit à Ferrare et à Milan.

BENTIVOGLIO (Antoine), fils du précédent, après avoir subi un exil de dix ans, rentra en 1435 dans sa patrie, où un sort plus cruel encore l'attendait. Le peuple ayant témoigné quelqu'intérêt pour cet illustre citoyen, le pape Eugène IV en fut alarmé; il le fit arrêter et lui fit trancher la tête sans autre forme de procès. C'était le 23 décembre de la même année.

BENTIVOGLIO (Annibal), se rendit maître de Bologne, et gouverna cette ville avec fermeté. Les chefs de la famille Ghisilieri, feignant une réconciliation avec lui, le prièrent d'être parrain d'une fille de leur maison; et, comme il se livrait à leurs embrassemens, ils l'assassinèrent, en 1745, comme il sortait de l'église de Saint-Jean. — Son fils, Jean II, guerrier intrépide, plein d'énergie et de sagesse, s'affermit dans le gouvernement de sa patrie, en effrayant ses ennemis. Il fit une ligue avec le pape Sixte IV et le duc de Ferrare, contre les Vénitiens, et battit complètement Jérôme Riario leur général. En 1506, le pape Jules II s'empara de Bologne, et en chassa Bentivoglio. Les enfans de celui-ci furent massacrés, et sa maison démolie par le peuple. Il se réfugia à Bursetto, près de Parme, où il mourut en 1508, à l'âge de 70 ans.

BENTIVOGLIO (Sanche ou Santi), fils naturel d'Hercule Bentivoglio, passa jusqu'à l'âge de 22 ans, pour fils naturel d'Ange Cascèse de Poppi. Le gouvernement de Bologne étant resté sans chef, après la mort d'Annibal Bentivoglio, le secret de la naissance de *Santi* fut découvert, et les Bolonais investirent ce jeune homme de la souveraineté, en 1446. Santi les gouverna pendant seize ans avec autant de sagesse que de modération, et mourut en 1462.

BENTIVOGLIO (Jean II), fils d'Annibal. *Voyez* ci-dessus Annibal.

BENTIVOGLIO (Hercule), né vers 1506, à Bologne, était neveu par sa mère d'Alphonse Ier, duc de Ferrare. Il occupa un des premiers rangs parmi les poètes italiens du 16e siècle, et fut un des cavaliers les plus accomplis de son temps. Le duc de Ferrare l'employa en plusieurs négociations importantes, dans lesquelles ses talens ne brillèrent pas moins que dans la

poésie. Il mourut à Venise en 1573. Ses *Poésies*, imprimées plusieurs fois, furent recueillies à Paris en 1719, in-12. On y trouve des *Satires*, des *Sonnets*, des *Comédies*, dont celles des *Fantômes* et *le Jaloux*, ont été traduites en français par Jean Fabre, Oxford, 1731, in-8°. Ses satires approchent beaucoup de celles de l'Arioste pour la justesse, la facilité et le sel qu'il a su y répandre : elles sont au nombre de six. Il prit aussi l'Arioste pour son modèle dans ses comédies, et ne lui fut guère inférieur. Il ne faut pas confondre Hercule Bentivoglio avec Hippolyte BENTIVOGLIO d'Aragon, mort en 1685, et dont l'article est le premier après le suivant.

BENTIVOGLIO (GUI), également célèbre dans les lettres comme historien, et dans l'Église, comme cardinal, naquit à Ferrare en 1579, de la même famille que le précédent. Après avoir fait ses études dans cette ville, il fut d'abord aumônier secret de Clément VIII, ensuite nonce en Flandre et en France. Il était à Paris lorsqu'il fut fait cardinal par Paul V, en 1621. Louis XIII et toute la cour, dont il s'était fait chérir par sa prudence et ses manières honnêtes, le félicitèrent sur sa nouvelle dignité. Ce prince le chargea ensuite du protectorat de la France à la cour de Rome, où il fut reçu avec distinction. Sa probité, sa douceur, sa vertu, son esprit, ses lumières et ses services lui auraient procuré la tiare après Urbain VIII son ami, s'il n'était mort durant la tenue du conclave, le 27 avril 1644, à 65 ans. On a de lui : I. L'*Histoire des guerres civiles de Flandre*, écrite en italien, imprimée à Cologne, 1633, 1636, 1639, 3 vol. in-4°; et à Paris, de l'imprimerie royale. Cet ouvrage sent l'homme d'état parfaitement instruit de ce qu'il raconte. Sa narration est plus serrée, et par conséquent plus intéressante que celle de Strada. II. *Mémoires*, Amsterdam et Venise, 1648, in-8°, traduits par l'abbé de Vayrac, en 1713, à Paris, 2 vol. in-12. III. *Relation de son ambassade en Flandre*, Anvers, 1629, in-4°; Cologne, 1630, in-4°; Paris, 1631, in-4°. IV. Des *Lettres*, estimées, et traduites en français, in-12. Mirœuse le tient aussi pour auteur d'un ouvrage intitulé *Commentarii rerum ecclesiasticarum à Clementis VIII, pontificatu ad tempora Urbani VIII*. Peu d'historiens modernes ont mérité d'être comparés à ceux de l'antiquité ; Bentivoglio a eu cet avantage. C'était un très-bel esprit. Son style est aisé, naturel et pur. Ses réflexions, qu'il prodigue peut-être un peu trop, marquent une connaissance profonde de la politique et du cœur humain. « Bentivoglio, dit son traducteur, a fait éclater les talens de l'homme de lettres et de l'homme d'état. C'est à ces deux titres qu'il a illustré son siècle. Ils sont d'autant plus incontestables, que l'un et l'autre sont évidemment consignés dans ses écrits. On peut prendre une juste idée de l'étude qu'il avait faite, et des connaissances qu'il avait acquises des règles de l'histoire et des meilleurs écrivains de l'antiquité, sur les traces desquels il a marché avec tant de gloire, par le jugement qu'il porte de l'histoire du jésuite Strada, son contemporain et son ami. « Il peint avec vérité et avec feu. Trop de zèle pour l'autorité ultramontaine, et trop

d'attachement aux Espagnols, ont quelquefois égaré sa plume. » Au reste, il prétendait qu'il avait presque toujours composé à la hâte, dérobant quelques momens aux affaires, au tumulte de la cour, et luttant contre les obstacles d'une faible santé.

BENTIVOGLIO (Hippolyte), d'Aragon, naquit à Ferrare, dans la seconde moitié du 16e siècle. Après avoir perfectionné ses études à Paris, il embrassa la carrière des armes, et servit en Flandre, en 1588, avec le grade de capitaine. Étant retourné en Italie, il suivit François, duc de Modène au siége de Pavie, et y fit preuve de bravoure et d'habileté. Bentivoglio était fort instruit; la plupart des langues mortes et vivantes lui étaient familières; il connaissait les diverses parties de l'architecture, était assez bon musicien, et avait beaucoup de goût pour la poésie. Il donna au théâtre de Ferrare, les trois drames suivans: I. *L'Annibale in Capoa*. II. *La Filli di Tracia*. III. *L'Achille in Sciro;* cette dernière pièce fut aussi représentée à Venise en 1668. Il a composé en outre, une comédie en prose, intitulée: *Impegni per disgrazia*, imprimée après sa mort, Modène, 1687, in-12; et des Poésies diverses que l'on trouve dans différends recueils du temps. Bentivoglio était membre de plusieurs Académies. Il mourut dans sa patrie en 1685.

BENTIVOGLIO (Corneille), l'un des fils du précédent, né à Ferrare en 1668, mort à Rome le 30 décembre 1732, fut d'abord envoyé à Paris en qualité de nonce, dans un temps difficile, et nommé cardinal en 1719. Il a fait quelques ouvrages, entre autres, une *Traduction* en vers *sciolti* de la Thébaïde de Stace, Rome, 1729, gr. in-4°, réimpr. à Milan, 1731, 2 vol. in-4°. Il la publia sous le nom de Selvaggio Porpora.

BENTIVOGLIO (Louis), frère de Corneille, était versé dans la théologie et dans la philosophie, et s'occupait aussi d'éloquence et de poésie. Plusieurs Académies de Ferrare, sa patrie, et de Venise, l'admirent au nombre de leurs membres. Borsetti, dans son *Histoire de l'université de Ferrare*, rapporte qu'il composa des *Discours académiques;* des *Lettres, des Poésies lyriques*, et plusieurs autres opuscules. Aucun d'eux n'a vu le jour. Louis Bentivoglio était grand d'Espagne.

BENTIVOGLIO (Mathilde), sœur de Corneille et de Louis, née à Ferrare, et morte à Rome en 1711, épousa le marquis Mario Calcagnini; elle faisait des vers qui furent loués par l'Académie des Arcadiens, dont elle était membre, et des *Traductions* d'ouvrages français. Crescimbeni en fait mention dans son Histoire de cette Académie. — Camille Caprara Bentivoglio, qui vivait aussi à Rome en 1714, se distingua également par son savoir, et écrivait bien en vers et en prose.

BENTIVOGLIO (Françoise), femme de Galeotto Manfredi, prince de Forli en Italie. Irritée de l'indifférence et du mépris de son mari, qui avait contracté, dit-on, un mariage secret avec une demoiselle de Faënza, elle gagna deux médecins pour l'assassiner. Elle feignit d'être malade, les fit venir dans sa chambre, avec des armes cachées sous leurs habits; Galeotto s'étant défendu contre ses assassins, elle prit un poignard et le lui plongea dans le cœur.

BENTIVOGLIO (Corneille), premier marquis de Gualtieri, marquis de Castel, et seigneur de Magliano, fils de Constant Bentivoglio et d'Hélène Rangone, était petit-fils d'Annibal II, seigneur de Bologne (*voyez* ci-dessus), et de Lucrèce d'Este, de la famille des ducs de Ferrare. Il s'attacha à la France, et fut gentilhomme de la chambre, sous les rois Henri II et François II. Le premier de ces monarques le créa son lieutenant-général en Toscane, et le second, chevalier de l'ordre de Saint-Michel en 1560. Les ennemis des Guises l'accusèrent, dit M. de Thou, d'avoir fait tuer à la Roche-Guyon, par ordre du duc de Guise et du maréchal Saint-André, François de Bourbon, comte d'Enghien. Mais il s'en justifia auprès du roi de Navarre, frère du comte d'Enghien, alléguant que ce malheur était arrivé sans dessein, et par le peu de précaution de quelques jeunes gens qui badinaient. » (*de Thou*, liv. 25.) Un cas encore plus grave le fit citer par le pape Pie IV, à comparaître ainsi que ses frères, devant les tribunaux. On l'accusait ensuite d'inimitiés particulières contre Lippo Ghisilieri, et d'avoir, dix-huit ans auparavant, fait périr ce seigneur en faisant sauter sa maison avec un baril de poudre. Bentivoglio méprisa cette accusation, qui était l'effet d'une intrigue de ses ennemis, et se contenta de répondre qu'il était incapable du fait dont on l'accusait, et qu'ayant l'honneur d'être chevalier de l'ordre du roi très-chrétien, il n'était justiciable que de sa majesté. Bentivoglio, d'un caractère ardent, passa en Pologne, et cherchant les combats et la gloire, alla servir en Hongrie contre les Turcs; il s'y distingua au point que l'empereur Maximilien II, après lui avoir renouvelé les priviléges accordés à son bisaïeul, l'investit du château de Gualtieri, situé entre Guastalla et Reggio. Alphonse, duc de Ferrare, dont il devint généralissime, l'érigea en marquisat pour lui et ses descendans, en 1575. La ville de Sienne lit aussi présent à Bentivoglio, pour l'avoir défendue, des fiefs de Castel-Olieri, de Montario et de Magliano, et le grand-duc Côme I[er], lui confirma ce don, l'an 1569. Bentivoglio fut marié deux fois : la première, à Béatrix, fille de Philippe d'Este, seigneur de Saint-Martin, et de Marie de Savoie, fille naturelle, légitimée du duc Emmanuel Philibert; la deuxième à Isabelle Bendidio, fille de Nicolas, noble Ferrarais. Corneille mourut vers 1582, laissant, outre cinq enfans morts en bas âge, Hippolyte II, marquis de Gualtieri, qui recueillit les enfans du comte Pio Torelli, son beau-frère, en 1612, après sa décapitation; commanda les troupes de César d'Este, et mourut en 1619 sans postérité; Geneviève, mariée au même comte Pio Torelli. (*Voyez* Torelli Pio). Le célèbre cardinal Bentivoglio. (*Voyez* Bentivoglio Gui.) Entius III, marquis de Gualtieri, par la renonciation du cardinal son frère; et Marguerite, mariée à Alphonse Turci, comte d'Ariano.

BENTIVOGLIO d'Aragon (Hippolyte), marquis de Gualtieri, noble vénitien, patrice de Ferrare, grand d'Espagne, cultiva les belles-lettres. Il mourut à Mantoue en novembre 172.), à l'âge de 35 ans, ne laissant de sa femme Marie-Anne Gonzague, princesse du Saint-Empire, qu'un

fils posthume mort en 1730. Guy Bentivoglio, son frère, camérier d'honneur du pape, prélat domestique en 1726 et référendaire, quitta l'état ecclésiastique à la mort de son neveu pour se marier. Le marquisat de Gualtieri passa du chef de Ginevra Bentivoglio (*voyez* l'article ci-dessus), à la branche aînée des descendans de Pio Torelli, et est encore possédé par elle. Il y existait aussi deux branches de la Maison Bentivoglio d'Arragon, établis l'une à Sasso-Ferrato, l'autre à Gubbio.

BENTLEY (Richard), le plus célèbre critique de l'Angleterre, né à Oulton, dans le comté de Yorck, en 1661, fut bibliothécaire du roi Guillaume en 1693, après le savant Justel, et, en 1700, directeur du collége de la Trinité à Cambridge. Il mourut en 1742, âgé de 81 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. Des *Sermons contre les incrédules*, traduits en plusieurs langues. Bentley fut le premier qui eut les 50 liv. sterl. que Boyle légua par son testament au théologien qui, dans huit sermons prononcés pendant le cours d'une année, défendrait la religion naturelle et révélée. II. Une excellente *Réfutation*, sous le nom supposé de *Philéleuthère* de Leipsick, du fameux discours de Collins sur la liberté de penser, 1713. Armand de La Chapelle a traduit cet ouvrage sous le titre de *Friponneries laïques*, Amsterdam, 1738, in-8°. III. Plusieurs savantes éditions d'auteurs grecs et latins, qu'il a enrichies de *Notes*, tels que *Manilius*, 1739, *Térence et Phèdre*, 1726 et 1727; *Horace*, 1711, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-4°; *Lucain*, Strawberry-Hill, 1760, in-4°, etc. Le caractère peu obligeant de Bentley lui attira plusieurs querelles qui donnèrent lieu à différens écrits, entre autres à sa *Dissertation sur les épîtres de Phalaris*.

BENTLEY (Thomas), neveu de Richard Bentley, cultiva la poésie. Il composa une tragédie intitulée *Philodamus*, 1767, et le *Patriotisme*, satire que l'on trouve dans le *Repository* de Dilly. En 1761 il fit représenter au théâtre de Drury-Lane, la comédie des *Souhaits*; mais cette pièce ne plut point au public qui n'y vit qu'une satire de parti; elle ne fut pas mieux accueillie en 1782, et l'auteur la retira. Il mourut peu après.

BENTLEY (Élisabeth), née à Norwich au mois de novembre 1767. Son père, quoique cordonnier, avait reçu une bonne éducation. Ce fut lui qui lui apprit à lire, mais elle eut le malheur de le perdre en 1783. Deux ans après Élisabeth Bentley composa quelques vers qui furent applaudis par différentes personnes qui l'encouragèrent à continuer. Elle a donné en 1791 un *Recueil de poésies*, dont les journaux du temps parlèrent avec éloge.

BENTZERADT (Charles-Henri), né dans le Luxembourg, se fit cistercien à Orval, à l'âge de 21 ans. Il en fut abbé pendant 39, et signala le temps de son gouvernement par son attention à soutenir la régularité que dom Bernard de Montgaillard, appelé communément le *Petit Feuillant*, y avait introduite. Il mourut en 1707.

BENVENUTI (Charles), jésuite italien, physicien et mathé-

maticien célèbre, né à Livourne le 8 février 1716, mort à Varsovie en 1789, à l'âge de 74 ans, se fit jésuite, et fut nommé professeur de mathématiques à Rome. Après l'extinction de son ordre, il se retira à Varsovie, près du roi de Pologne, qui lui témoigna la plus grande estime. On a de lui : I. Un *Abrégé de la physique générale*, Rome, 1754, in-4°. Il y explique avec clarté les élémens de la physique, de la mécanique et de l'astronomie newtonienne. II. *Dissertation sur la lumière*, 1754, in-4°, Rome. III. Une *Traduction italienne* des Élémens de géométrie de Clairaut, Rome, 1751. IV. Des *Réflexions sur le jésuitisme*, 1772. V. L'*Oraison funèbre d'Ancajani*, évêque de Spolette, 1643. Excepté la traduction de Clairaut, tous ces écrits sont en latin, et ont paru à Rome.

BENVENUTI (Joseph), savant et laborieux chirurgien italien, né à Lucques vers 1728, exerça son art dans cette ville, vers le milieu du 18e siècle. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Dissertationes et quæstiones medicæ magis celebres*, Lucæ, 1757, in-8°. II. *Riflessioni sopra gli effetti del moto a cavallo*, Lucques, 1760, in-4°. Il démontre dans cet ouvrage les avantages de l'équitation. III. *Dissertatio physica de lumine*, Vindobonæ, 1761, in-4°. IV. *De rubiginis frumentum corrumpentis causâ et medelâ*, Lucæ, 1762. V. *Observationum medicarum, quæ anatomiæ superstructæ sunt, collectio prima*, Lucæ, 1764, in-12. Ces observations roulent sur l'histoire des maladies, d'après l'ouverture des cadavres.

BENZEL DE STERNAU (Anselme-François de), né en 1738, fut nommé, à l'âge de 19 ans, conseiller intime de l'électeur de Mayence. Il devint ensuite chancelier d'état, et s'occupa principalement de la réforme des écoles, de la diminution du nombre des couvens et de leur discipline. L'empereur d'Autriche l'appela à sa cour ; mais Benzel refusa cet honneur, disant qu'il se devait tout entier à son pays. Benzel fut un des plus ardens à provoquer l'union des évêques d'Allemagne contre la cour de Rome. En 1782, il fut chargé de la haute curatelle des universités, et garda cette charge importante jusqu'à sa mort, arrivée en 1784. On a de lui une brochure remarquable, sous ce titre : *Nouvelle organisation de l'université de Mayence*, 1784, in-8°.

BENZÉLIUS (Éric), docteur en théologie, archevêque d'Upsal, né en Suède, en 1642, et sous-chancelier de l'université, mourut en 1709, à 67 ans. Né d'une famille fort obscure, il dut sa fortune à ses talens et à son mérite. Il apprit les langues latine, grecque et hébraïque. Le comte de La Gardie, chancelier du royaume de Suède, le choisit pour être auprès de ses enfans. Après avoir fait l'éducation de ces jeunes seigneurs, il se mit à voyager ; il parcourut la Saxe et le Danemarck ; ensuite il traversa l'Allemagne pour aller en France, d'où il passa en Angleterre et de là en Hollande : il retourna encore une fois en Allemagne, dans le dessein de voir l'Italie; mais des affaires le rappelèrent à Upsal en 1665. Il consultait les savans de chaque pays par où il passait, et visitait les plus belles

bibliothèques. De retour en son pays, en 1666, il fut choisi pour remplir une chaire de professeur en théologie, avec une place d'assesseur dans le consistoire. Il reçut le titre de docteur en 1675. Deux ans après, le roi Charles XI lui donna l'évêché de Strengnes, et, en 1700, il fut nommé à l'archevêché d'Upsal. Il fut marié deux fois; de sa première femme il eut 13 enfans dont 3 devinrent archevêques d'Upsal. Il a publié plusieurs *Dissertations sur la vie des patriarches*. On a encore de lui plusieurs ouvrages sur l'Écriture Sainte, l'histoire ecclésiastique et la théologie; le plus considérable est une *Traduction suédoise de la Bible*, Stockholm, 1703, in-fol.

BENZÉLIUS (Éric), archevêque d'Upsal, fils du précédent, né en 1675, à Upsal, joignait à un rare savoir en théologie, une profonde connaissance des langues, de l'histoire et des antiquités. Il fut d'abord bibliothécaire de l'université d'Upsal, et professeur de théologie. Son mérite l'éleva successivement aux siéges de Gothenbourg, de Linkœping, et enfin à l'archevêché d'Upsal. Il fut un des premiers membres de l'Académie de Stockholm, et concourut puissamment à l'établissement de la société des sciences d'Upsal, qui eut lieu en 1720. Ses écrits, qui furent très-estimés de son temps, sont: Une traduction latine du *Siclus Judaïcus*, de Moïse Maimonides; des *Mémoires* sur l'histoire de Suède; *Monumenta sueco-gothica, seu Ulphilas illustratus*; et des éditions de plusieurs chroniques du nord. Il mourut en 1743.

BENZÉLIUS (Henri), archevêque d'Upsal, frère du précédent, naquit à Strengnés, en 1689, et fit, en 1714 et les années suivantes, par ordre de Charles XII, un voyage scientifique dans l'Orient. Il visita successivement l'Archipel, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. La plupart des observations qu'il recueillit pendant son voyage, font partie d'une collection de dissertations latines qu'il publia sous ce titre: *Syntagma dissertationum in Academiâ Lundensi habitarum*, 1745, Leipsick, in-4°. De retour dans sa patrie, Benzélius professa la théologie, obtint l'évêché de Lund, et succéda ensuite à son frère Jacob Benzélius, archevêque d'Upsal, mort en 1747, auteur d'une *Description de la Palestine* et d'autres écrits. Henri Benzélius mourut à Upsal, en 1758.

BENZÉLIUS (H. Jesper), parent de Henri Benzélius, était évêque de Strengnes. Il publia en 1744, à Helmstadt, une *Dissertation latine sur Jean Duræus*, écossais qui fit, dans le 17ᵉ siècle, des courses dans une partie de l'Europe, prêchant partout où il passait la réunion des calvinistes et des luthériens. Benzélius mourut vers la fin du 18ᵉ siècle.

BENZIO (Tryphon), natif d'Assise, cultiva la poésie italienne depuis 1550 jusqu'à l'an 1571, ainsi qu'il résulte d'une de ses épigrammes latines sur la victoire de Lépante. Il fut secrétaire de plusieurs pontifes, entre autres de Jules III. Son horrible laideur le fit comparer à un loup et à un sanglier; sa douce philosophie et son austère probité le firent surnommer le *Socrate* de Rome. Ses *Poésies* latines et italiennes, écrites avec grace et facilité, ont été recueillies par Pallavicini,

Gruter et Varchi. On a encore de lui quelques *Lettres facétieuses* dans le recueil d'Atanagi.

BENZIO (Maximilien-Soldani), sculpteur florentin, né en 1658, et renommé pour l'exacte ressemblance et le fini de ses médaillons. On lui doit ceux de la reine *Christine de Suède*; du pape *Innocent XI*, de *Côme III, grand-duc de Toscane*, et de *Louis XIV*. Il sculpta ce dernier dans un voyage qu'il fit en France. Benzio exécutait aussi avec succès les bas-reliefs et les statues.

BENZONI (Venturino), issu d'une famille puissante de Crema, exerçait la souveraineté dans cette ville, lorsqu'en 1310, l'empereur Henri VII, le contraignit d'abdiquer. Ce monarque étant mort, il recouvra son autorité; mais sa patrie, trop faible pour rester indépendante, passa, vers 1350, sous la domination d'un Visconti, seigneur de Milan. Néanmoins la famille Benzoni conserva son influence dans Crema. — Benzoni (Georges), de la même famille, parvint, en 1403, à chasser les partisans de Visconti, et après avoir gouverné Crema pendant sept années, fut dépossédé par le duc de Milan. Depuis cette époque, la souveraineté de Crema fut perdue pour les Benzoni.

BENZONI (Jérôme), milanais, naquit vers l'an 1519. Après avoir parcouru les principaux royaumes d'Europe, il passa en Amérique où il resta 14 ans. Il a écrit en trois livres l'*Histoire du Nouveau Monde*, dédiée au pape Pie IV, et imprimée à Venise en 1565 et 1572, in-8°. Cette histoire fut traduite en latin et augmentée de notes et d'un ouvrage intitulé : *Descriptio expeditionis Gallorum in Floridam*, 1578, 1581 et 1586, in-8°. L'original italien a été traduit en français par Urbain Chauveton; il y a aussi des traductions anglaise, allemande, hollandaise; cette dernière a été publiée par Charles Vormander, en 1650, in-4°.

BÉOLCO ou BIOLCO (Ange), surnommé *Ruzzante*, naquit à Padoue, et mourut en 1542. Il étudia de bonne heure l'air, le geste et le langage des villageois, et en prit tout ce qu'il y avait de naïf, de plaisant et de grotesque. C'était le Vadé des Italiens. Ses *Farces rustiques*, quoique écrites d'un style populaire, plaisent aux gens d'esprit, par la vérité avec laquelle les campagnards y sont représentés, et par les bons mots piquans dont elles sont assaisonnées. Il aima mieux être le premier dans ce genre que le second dans un autre plus élevé. Ses principales pièces sont : la *Vaccaria*, l'*Anconitana*, la *Moschetta*, la *Fiorina*, la *Piovana*, etc. Elles furent imprimées avec d'autres poésies du même genre en 1584, in-12, sous ce titre : *Tutte l' Opere del famosissimo Ruzzante*. Elles ont été réimprimées en 1598, in-12, et en 1617, in-8°. (*Voyez* Calmo.)

BER ou BAER (Louis), théologien de Bâle, mort à Fribourg, en Brisgaw, le 14 avril 1554, professa la théologie avec succès à l'université de sa ville natale, dont il devint recteur en 1520. Il fut étroitement lié avec Érasme, dont les opinions religieuses étaient conformes aux siennes. On a de lui : un *Traité de la préparation à une mort chrétienne*, et quelques *Commentaires* sur des psaumes, Bâle, 1551.

BÉRALD DES BAULX, sei-

gneur de Marseille, grand amateur des lettres et même de philosophie, suivant Jéhan de Nostre-Dame, qui nous apprend que ce seigneur ayant acquis d'un physicien catalan quelques ouvrages traduits de l'arabe, qui traitaient de l'astrologie, à laquelle il ajoutait foi, devint extrêmement superstitieux après les avoir lus. Nostradamus ajoute que, malgré ce défaut, Bérald des Baulx n'en épousa pas moins la fille du roi des Hérules et des Obotrites, et qu'il mourut en 1229 à la fleur de son âge, frappé de ce qu'un oiseau sinistre était venu se reposer sur le toit d'une maison située vis-à-vis la sienne. On ne sait d'après quelle autorité La Croix du Maine a avancé que ce Bérald, dont on ne connaît rien, qui n'est cité nulle part, était aussi bon poète que grand astrologue et mathématicien.

BÉRARD (Pierre), apothicaire à Grenoble, botaniste estimable mais trop peu connu, vivait vers le milieu du 17e siècle. Il a laissé un manuscrit de 7 vol. in-fol. sur les plantes du Dauphiné. La bibliothèque de Grenoble possède cet ouvrage, qui a pour titre : *Theatrum botanicum*, 1653, et distribué suivant la méthode de Gaspard Bauhin. Il est souvent cité par Denis Jonquet, médecin de Paris, qui a écrit sur les plantes. On regrette vivement qu'il n'ait pas été imprimé. Villars, compatriote de Bérard, a donné à un genre de plantes de la famille des cynarocéphales le nom de *Berardia*.

BERARDI (Charles-Sébastien), né à Oneille en 1719, professeur de droit canon à l'université de Turin, publia quatre volumes de dissertations sur la jurisprudence canonique. Depuis sa mort arrivée vers 1766, ses *Institutions* en 2 vol. in-8°, ont été mises au jour par l'abbé Baudisson, l'un de ses successeurs dans cette chaire, et qui est mort seulement depuis quelques années. Mais l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à Bérardi, est intitulé : *Gratiani canones genuini ab apocryphis discreti, corrupti ad emendatiorum codicum fidem exacti, difficiliores commodâ interpretatione illustrati*, 4 vol. in-4°, Turin, 1752, et années suivantes, actuellement très-rare, parce que l'Espagne et le Portugal ont enlevé ce qui restait d'exemplaires. Chionio, après quelques démêlés avec la cour de Rome, avait eu pour successeur immédiat dans sa chaire Berardi, et à celui-ci succéda Bono, mort au commencement de ce siècle. Le gouvernement piémontais décréta qu'il avait bien mérité de son pays. Ces trois ecclésiastiques vertueux et savans canonistes, contribuèrent puissamment à maintenir la tradition des vrais principes sur la hiérarchie. L'université de Turin qui s'abstenait de faire retentir l'expression de libertés gallicanes, pour ne pas heurter la cour de Rome, professait constamment la doctrine de l'Église de France, si victorieusement défendue par Bossuet, si glorieusement proclamée par la célèbre assemblée de 1682.

BÉRARDIER (Denis), docteur en Sorbonne, ancien principal au collége de Quimper, sa ville natale, puis principal et ensuite grand-maître du collége de Louis-le-Grand, fut député du clergé de Paris à l'assemblée constituante, où il n'était d'abord que suppléant, et remplaça l'abbé Legros qui

mourut en 1790. Bérardier signa la protestation du 12 septembre 1791. Il avait été chéri de tous les élèves confiés à ses soins. Camille Desmoulins, en sortant du collége, fit imprimer une épître en vers, ayant pour titre : *Mes adieux au collége*, où il lui payait un tribut de remercîmens et d'éloges, d'autant moins suspects, qu'ils coulaient d'une plume tout-à-fait étrangère aux principes de celui qui en était l'objet. Lors de la constitution civile du clergé, Bérardier fit un ouvrage qui eut un grand succès et dont il parut quatorze éditions en six mois. Il est intitulé : *Principes de la foi sur le gouvernement de l'Église, en opposition avec la constitution civile du clergé*, ou *Réfutation du développement de l'opinion de M. Camus*, par un docteur en théologie, en 1 vol. Au 2 septembre, Bérardier fut sauvé par Camille Desmoulins. Il mourut en avril 1794. — BÉRARDIER DE BATAUT (François-Joseph), né à Paris en 1720, mort dans la même ville en 1794, avait été professeur d'éloquence au collége du Plessis. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui sont : I. *Précis de l'histoire universelle*, qui a eu plusieurs éditions. II. *Essai sur le récit*, 1776, in-12. III. *L'anti-Lucrèce*, en vers français, 1786, 2 vol. in-12.

BÉRARDINI (BÉRARD), de Bari, a traduit en vers italiens une partie de l'*Énéide*. Cette traduction fut imprimée à Naples en 1555, in-8°.

BÉRARDO (JÉRÔME), noble de Ferrare, florissait en 1530 sous le gouvernement d'Hercule et d'Alphonse Ier, ducs d'Este. Il traduisit en vers deux comédies de Plaute, la *Casina* et la *Mostellaria*, qui furent imprimées à Venise en 1530, in-8°.

BÉRAUD (LAURENT), né à Lyon le 5 mars 1703, mort le 26 juin 1777, âgé de 75 ans, entra dans la société des jésuites, et commença sa carrière scientifique en professant les mathématiques à Avignon. Appelé à Lyon, on lui remit le soin de l'observatoire du grand collége de cette ville. Il y publia divers *Mémoires* couronnés par les sociétés savantes : 1° sur la cause de l'augmentation de poids que certaines matières acquièrent dans la calcination ; 2° sur les rapports qui se trouvent entre la cause des effets de l'aimant, du tonnerre et de l'électricité ; 3° sur l'influence de la lune, sur la végétation et l'économie animale ; 4° sur la question : si les animaux et les métaux ne deviennent électriques que par pure communication ? On doit encore à ce jésuite *La Physique des corps animés*, 1755, in-12. Il était correspondant de l'Académie des sciences et membre de celle de Lyon. Il compta parmi ses élèves Montucla, Lalande et M. Bossut. Son *Éloge* prononcé par le P. Lefèvre de l'Oratoire, son successeur, a été imprimé à Lyon en 1780, in-12.

BÉRAUDIÈRE (FRANÇOIS DE LA), évêque de Périgueux, né vers la fin du 16e siècle, à Poitiers. Il était de la noble famille de Rouet. Il fut d'abord conseiller au parlement de Paris, et après la mort de sa femme il embrassa l'état ecclésiastique. On trouve dans le recueil des Opuscules de ce prélat, imprimé in-4°, à Périgueux en 1635, sous le titre de *Otium episcopale* : I. Un poëme de la *France triomphante*. II. Un discours intitulé *Philadelphe*, parce que

l'auteur y fait principalement l'éloge de l'affection de Louis XIII pour le duc d'Orléans. III. *Adresse de salut pour les dévoyés de la foi, au roi*, etc., etc., et d'autres poésies françaises assez médiocres. Ses autres écrits consistent en *quelques Harangues*, une *Oraison funèbre de Henri IV*, et *des ouvrages de controverse*. Il fut bon magistrat, excellent évêque et mauvais écrivain. Il mourut saintement dans son diocèse en 1646.

BÉRAULD (Nicolas), *Beraldus*, natif d'Orléans en 1473, et mort en 1550, se distingua dans les premières années du 16e siècle, en l'université de Paris, par sa connaissance des belles-lettres et des mathématiques, il fut précepteur de l'amiral de Coligni et de ses deux frères. On a de lui une édition des *Œuvres de Guillaume*, évêque de Paris, 1516, in-fol.; *Oratio de pace restitutâ*, Paris, 1528, in-8°; *Metaphrasis in œconomicon Aristotelis*, Paris, in-4°, sans date; une édition d'un *Dictionnaire grec et latin*, Paris, 1521; une de l'*Histoire naturelle de Pline*, 1516. — Son fils (François), né à Orléans, avait une grande connaissance de la langue grecque, qu'il enseigna à Montbéliard, à Lausanne, à Genève, à Montargis et à la Rochelle. Il avait abjuré la religion catholique pour embrasser la religion protestante. Il est auteur de la traduction des deux livres d'Appien que publia Henri Étienne.

BÉRAULT (Michel), ministre protestant à Montauban, où il professait la théologie, vint à Mantes en 1593, pour entrer en conférence avec le cardinal du Perron. En 1598, il écrivit contre ce prélat, une *briève et claire défense de la vocation des ministres de l'Évangile*, in-8°. Pendant les guerres civiles, il fut très-attaché aux intérêts du duc de Rohan, et fut exclu du synode, à cause de quelques écrits qu'il avait publiés en sa faveur.

BÉRAULT (Claude), successeur de d'Herbelot dans la chaire de langue syriaque au collége royal de Paris, a donné une édition de *Stace, ad usum Delphini*, Paris, 1685, 2 vol. in-4°. Il mourut en 1705.

BÉRAULT (Christophe), avocat au parlement de Rouen, est auteur d'un ouvrage *sur les Droits de tiers et danger*, 1625, 1 vol. in-8°.

BÉRAULT (Josias), avocat au parlement de Rouen, vivait sous Henri III. On a de lui un *Commentaire* fort estimé *sur la coutume de Normandie*, 1650 et 1660, in-fol. La cinquième édition de 1650, et la sixième de 1660, in-fol., sont les meilleures. Les libraires de Rouen ont réuni, en 1684, les commentaires de Bérault, de Godefroi et d'Aviron en 2 vol. in-fol. — Bérault (Jean), est auteur d'une traduction de l'*Euphormion* de Barclay, avec des notes estimées, 1640, in-8°.

BÉRAULT-BERCASTEL (Antoine-Henri), chanoine de Noyon, qui vivait dans le 18e siècle, a publié: I. *Le serin des Canaries*, poëme, 1754, in-12. II. *Voyages récréatifs de Quévédo*, traduits de l'espagnol, 1756, in-12. III. *Idylles nouvelles*, 1761, in-8°. IV. *La conquête de la terre promise*, poëme, 1767, 2 vol. in-12. V. *Histoire de l'Église*, 1778, et années suivantes, 20 vol. in-12. Il est mort pendant la révolution.

BERCEO (Gonzalès de), poète

espagnol. On ignore le lieu et l'année de sa naissance; mais on sait que cet écrivain florissait vers le milieu du 15e siècle. Les ouvrages qu'il a laissés, sont : I. Des *Stances sur les signes qui doivent annoncer le jugement dernier*. II. *Miracles de la Vierge*, précédés d'une allégorie ingénieuse en vers. III. *Complainte de la Vierge*, en forme de dialogue sur la passion et sur la mort de J.-C. Ces ouvrages sont remarquables par l'idée qu'ils doivent donner de la langue espagnole encore au berceau.

BERCH (Charles-Reinhold), homme d'état, historien et antiquaire, fut conseiller de la chancellerie de Suède, et chevalier de l'Étoile polaire. Il mourut en 1777, âgé d'environ 72 ans. Parmi ses ouvrages écrits en suédois, on distingue : la *Description des médailles et des monnaies de la Suède, et Histoire des rois de Suède et des personnages remarquables de ce pays, d'après les médailles*.

BERCH (André), né en 1711, en Suède, mort en 1774, professa l'économie rurale et domestique à Upsal; ses écrits sont : I. *Economie rurale de l'Angermanie*, Upsal, 1747, in-8°. II. *Observation sur l'état économique de la Westmanie*, Upsal, 1750, in-4°. III. *Traité sur la culture du lin*, Upsal, 1753, in-4°. IV. *Observations sur la chasse en Jemtland*, Upsal, 1740, in-4°.

BERCHENY (Nicolas), né en 1664, d'une famille originaire de Transylvanie, qui s'était établie en Hongrie en 1633, forma, en 1700, avec le prince Ragotzky, son parent, le projet de faire soulever la Hongrie contre l'empereur Léopold. Leur première tentative ayant échoué, ils se retirèrent en Pologne, où la France, qui était alors en guerre avec l'Autriche, leur envoya un subside, avec lequel ils rassemblèrent un corps de troupes, se présentèrent sur les frontières de Hongrie, et y furent reçus en libérateurs. Bercheny fut nommé grand-général du royaume de Hongrie, et à la tête d'une armée nombreuse, fit des courses en Autriche, en Silésie, et jusqu'aux portes de Vienne. Cet état de choses dura jusqu'à ce qu'enfin l'empereur d'Allemagne, Joseph II, battit les troupes hongroises et dissipa la confédération que Bercheny avait formée. Celui-ci passa en Pologne, et de là en Turquie où il mourut vers la fin de 1725.

BERCHÉNY (Ladislas-Ignace), fils du précédent, né en août 1689, à Épériès en Hongrie, servit avec honneur, dans la compagnie des gentilshommes hongrois de la garde du prince Ragotzky, puis il vint en France, où ses services signalés lui méritèrent le bâton de maréchal. Un régiment de hussards qu'il avait commandé, porta son nom jusqu'au commencement de la révolution.

BERCHEURE ou BERCHOIRE (Pierre), né à Saint-Pierre-du-Chemin, village à trois lieues de Poitiers, fut prieur du monastère de Saint-Eloi à Paris, occupé depuis par les Barnabites, et où il mourut en 1362. Il fit, par ordre du roi Jean, la *Traduction française* de Tite-Live, dont il y a plusieurs beaux manuscrits à la bibliothèque royale, sous les nos 6716-3, 6900, 6901, in-fol. Cette traduction est curieuse pour le temps où elle parut. On trouve dans un mémoire de l'abbé Sal-

lier, inséré dans ceux de l'Académie des inscriptions, une liste des mots français qui n'ont point de propres en latin. Elle se trouve en tête de son Tite-Live. Berchoire est encore auteur du *Réductoire moral* et du *Répertoire* ou *Dictionnaire moral de la Bible*, Deventer, 1477, in-fol., et Cologne, 1650. Il fit cette compilation dans une tour qui terminait le jardin de Saint-Victor, où l'avaient fait enfermer ses opinions religieuses.

BERCKMANS (Henri), né à Clunder, près de Willemstadt, en 1629, eut trois excellens maîtres, Wouwermans, Wilborts et Jordaens; après avoir essayé les différentes manières de ces écoles, il choisit la nature pour modèle. Berckmans peignait déjà bien l'histoire; mais quelques portraits lui réussirent, et il ne fit plus d'autres tableaux. S'étant attaché au comte Henri de Nassau, après sa mort, il alla s'établir à Middelbourg, et y fit le portrait du célèbre amiral Ruyter et celui de Jean Évertsen, qui furent trouvés si beaux, que tous les principaux de Hollande voulurent avoir le leur de sa main. Ce fut dans ce temps qu'il peignit les compagnies des archers et des arquebusiers à Middelbourg et à Flessingue. Berckmans rendit par son travail sa fortune aussi considérable que sa réputation. Ses portraits sont très-ressemblans, d'une belle couleur et bien dessinés. On ignore l'année et le lieu de sa mort.

BERCKRINGER (Daniel), originaire du Palatinat, fut nommé professeur de morale à Utrecht en 1640, d'éloquence en 1648. Il est mort en 1667, laissant quelques ouvrages peu estimés. Nous ne citerons que les suivans: I. *Exercitationes ethicæ, œconomicæ, politicæ*, Utrecht, 1664. II. *Dissertatio de Cometis*, ibid., 1665, in-12.

BERCY ou BERSIL (Hugues de), poète français du 13me siècle, qui a été souvent confondu avec un autre poète du même temps, nommé *Guyot de Provins*. Il paraît très-vraisemblable que cette erreur est venue de ce que tous deux ont composé un poème satirique sur les mêmes matières. L'un de ces deux ouvrages est intitulé: *Bible de Guyot de Provins;* et l'autre: *Bible d'Hugues de Bersil chastelaine*. Le premier a été imprimé; il se trouve dans le tome 2 de la nouvelle édition des *Fabliaux et Contes des XI, XII, XIII, XIV et XVme siècles*, Paris, 1808, 4 vol. in-8°. L'ouvrage de Bercy est resté manuscrit.

BERE (Oswald), savant médecin allemand, né en 1472, et mort à Bâle en 1567, à l'âge de 95 ans, enseigna et pratiqua long-temps la médecine à Francfort. Comme il était protestant, il s'occupa plus de propager les opinions de sa secte que d'exercer ses talens en médecine. Il a publié des *Commentaires sur l'Apocalypse de S. Jean;* il a composé un traité *De veteri et novâ lege*, et un *Cathéchisme pour la foi et pour les mœurs*, tiré des écrits de Cicéron, de Quintilien et de Plutarque.

BERE (Louis), né à Bâle vers la fin du 15e siècle, fut, en 1526, un des quatre présidens des conférences qui se tinrent à Bade sur la religion. Il se retira à Fribourg, après le triomphe des protestans sur les catholiques, et mourut dans cette ville en 1554. On a de lui: *De christianâ prœpara-*

tione ad mortem, quorumdam psalmorum expositio, Bâle, 1501; et l'examen de cette question : *Si un chrétien peut fuir en temps de peste*, aussi en latin.

BÉREGANI (le comte NICOLAS), gentilhomme, né à Vicence en 1627, reçut du roi de France le cordon de Saint-Michel, et se distingua dans le barreau par son éloquence, et dans la littérature par ses écrits. On lui doit surtout beaucoup de *Poésies*, qui se ressentent du mauvais goût de son siècle, abondent en pensées peu naturelles, et ne sont pas néanmoins dépourvues d'élégance. Sa *Traduction en vers* de Claudien, avec de savantes observations est son meilleur ouvrage. Elle fut imprimée à Venise en 1716, 2 vol. in-8°, trois ans après la mort de l'auteur, qui eut lieu en 1713. Il avait aussi fait plusieurs pièces de théâtre, et un ouvrage intitulé : *Istoria delle guerre d'Europa, dalla comparsa delle armi Ottomane*, etc. 1683, Venise, 2 vol. in-4°. Cette histoire n'est point achevée.

BÉRENGER Ier, roi d'Italie, était fils d'Ébérard, duc de Frioul, et de Gisèle, fille de Louis, dit *le Débonnaire*. Vers l'an 893, il se fit déclarer roi d'Italie. Il eut pour concurrent Gui, duc de Spolette, qui le défit dans deux batailles rangées. Il implora le secours de l'empereur Arnoul, qui passa en Italie, où il soumit plusieurs villes en 894 et 896. Mais en 898 les Italiens se soulevèrent contre Bérenger, dont la cruauté les indignait, et dont l'orgueil les révoltait; ils appelèrent Louis, fils de Bozon, roi d'Arles et de Bourgogne, lequel, s'étant engagé témérairement dans le pays ennemi, fut surpris par Bérenger, qui lui fit repasser les Alpes. L'année suivante, Louis revint en Italie à la tête d'une puissante armée, à laquelle tout céda. Il s'avança jusqu'à Rome, où il se fit couronner empereur, et régna quatre ou cinq ans; mais Bérenger le surprit à Vérone, et lui fit crever les yeux en 904. Le vainqueur se fit ceindre la couronne impériale par le pape Jean IX, la même année, et par le pape Jean X en 915. L'année d'après, il joignit ses troupes à celles de ce pape et des autres princes, et défit les Sarrasins, qui faisaient de grands ravages en Italie. Mais, aveuglé par son bonheur, il irrita les grands, qui eurent recours à Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane. Bérenger appela à son secours les Hongrois, qui ravageaient alors l'Allemagne, et qui l'avaient remplie de carnage. Ils ne commirent pas moins d'excès en Italie, et Bérenger, qui les y avait attirés, y devint plus odieux que ces barbares mêmes. Tout le monde s'y ligua contre lui; il perdit une bataille le 28 juin 922, près de Plaisance, contre Rodolphe. Il ne lui resta plus que Vérone, où il s'enferma, et où il fut assassiné en 924 par un nommé Flambert. Il ne laissa qu'une fille unique, Gisèle, mère de Bérenger II, dit *le jeune*. *Voy.* les articles OTHON. — LOUIS, *l'Aveugle*. — LAMBERT. — *et* GUI.

BÉRENGER II, roi d'Italie, dit *le Jeune*, fils d'Adalbert, marquis d'Yvrée et de Gisèle, fille de Bérenger Ier, se souleva, vers l'an 939, contre Hugues, roi d'Italie et d'Arles; mais il fut obligé d'aller implorer en Allemagne la protection de l'empe-

reur Othon-le-Grand. Revenu en 945 avec des troupes, il se rendit maître d'une partie de l'Italie, et prit le titre de roi en 950, après la mort de Lothaire, fils de son compétiteur, qu'il fit empoisonner. Ses succès l'aveuglèrent. Il exerça une tyrannie si violente sur ses sujets, qu'ils appelèrent l'empereur Othon à leur secours. Ce prince, s'étant rendu maître de la personne de Bérenger, en 964, l'envoya en Allemagne dans les prisons de Bamberg, où il mourut deux ans après, laissant une mémoire odieuse.

BÉRENGER, archidiacre d'Angers, trésorier et *scolastique*, c'est-à-dire maître d'école, de Saint-Martin de Tours, sa patrie, fut condamné dans un concile de Rome en 1050. Il renouvelait les systèmes de Jean Scot, surnommé *Érigène*, et soutenus ensuite plusieurs siècles après par les sacramentaires. « Bérenger, dit Pluquet, voyant que le pain et le vin conservaient après la consécration les propriétés et les qualités qu'ils avaient avant la consécration, et qu'ils produisaient les mêmes effets, il en conclut que le pain et le vin n'étaient pas le corps et le sang de Jésus-Christ. Brunon, évêque d'Angers, Hugues de Langres, Adelman de Bresse, cherchèrent en vain à le ramener de ses erreurs. Henri Ier, roi de France, se joignit au pape, et fit condamner l'hérésiarque dans un concile, où ce prince assista lui-même, avec les personnes les plus considérables du clergé et de la noblesse. Les Pères déclarèrent que si Bérenger et ses sectateurs ne se rétractaient pas, toute l'armée de France, le clergé à la tête, irait les contraindre de se soumettre, ou les punir de mort. Le roi, en qualité d'abbé de Saint-Martin de Tours, donna ordre de ne point payer à Bérenger les revenus du canonicat qu'il possédait dans cette église. Bérenger se rétracta au concile de Tours, en 1054; mais, après le concile, il dogmatisa comme auparavant. Nicolas II assembla à Rome, en 1059, un concile de cent treize évêques: Bérenger y souscrivit une nouvelle abjuration et une profession de foi dressée par le cardinal Humbert. Il brûla ses écrits, et le livre de Jean Scot; mais à peine fut-il hors du concile, qu'il écrivit contre sa formule de foi, et accabla d'injures le cardinal qui l'avait rédigée. Il ne laissa pas de condamner encore ses erreurs au concile de Rouen en 1063, et en 1075 à celui de Poitiers, où il manqua d'être tué. Grégoire VII le cita à Rome, en 1078, à un concile qu'il célébrait alors : il y prononça encore sa rétractation. Deux ans après, il renonça de nouveau à ses erreurs dans un concile célébré à Bordeaux. Il mourut en 1088, conservant, suivant quelques-uns, l'opinion qu'on l'avait contraint d'abjurer. Oudin, dans une dissertation savante sur Bérenger, insérée dans son *Commentarius de scriptor. eccles. antiquis*, t. 2, p. 622-643, place sa mort à l'an 1083. Nous avons de lui plusieurs ouvrages relatifs à ses disputes. Tels sont une *Lettre à Ascelin;* une autre *à Richard; trois Professions de foi;* et dans le *Thesaurus Anecdotorum de Martenne*, et dans les *Œuvres* de Lanfranc, une partie de son *Traité contre la seconde profession de foi qu'on l'avait obligé de faire.* Béren-

ger combattait aussi les mariages légitimes, le baptême des enfans, se moquait des Saints Pères, et niait que Jésus-Christ fût entré à travers la porte de la salle où ses disciples étaient assemblés. Le savant G. E. Lessing a découvert dans la bibliothèque de Wolfenbuttel un ouvrage de Bérenger, dont on ignorait l'existence; savoir : sa *Réponse au Traité de Lanfranc, de Corpore et Sanguine J.-C.*, et il a publié sa découverte à Brunswick dans un imprimé allemand, intitulé *Berengarius Turonensis; Oder Ankundigung*, etc., en 1770. *Voyez* une note du traducteur hollandais de l'*Abrégé de l'Hist. eccl.*, par Formey, t. 1, p. 2, p. 109.

BÉRENGER (Pierre), Poitevin, dit *le Scolastique*, disciple d'Abailard, publia une *Apologie* très-mordante, pour son maître, contre Saint Bernard qui l'avait fait condamner. Elle se trouve avec les Œuvres d'Abailard.

BÉRENGER (Raimond), 34e grand-maître de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, en 1365, tirait son origine d'une ancienne famille de Dauphiné, alliée aux Souverains de cette province. Il se ligua contre les Ottomans avec le roi de Chypre, prit Alexandrie en Égypte, la brûla, et s'empara de Tripoli de Syrie en 1366. Le pape Urbain V l'envoya en qualité de nonce apaiser les troubles qui s'étaient élevés dans le royaume de Chypre après la mort du roi Pierre, assassiné par ses frères. Bérenger mourut en 1373.

BÉRENGER DE LA TOUR, poète français du 16e siècle, natif d'Aubenas en Vivarais. Cet auteur, qui vécut sous François Ier et Henri II, a laissé trois recueils de poésies diverses : *le Siècle d'or, et autres vers divers;* 1551, in-8°; *la Choréide*, autrement, *Louange du bal*, Lyon, 1556, in-8°; et *l'Amie des amies*, imitation de l'Arioste, divisée en quatre livres, avec d'autres poésies, Lyon, 1558, in-8°. Duverdier et La Croix du Maine attribuent encore à Bérenger de La Tour un poème de l'*Amie rustique*, qui a été publié à Lyon, en 1558, in-8°. Il paraît qu'il mourut vers 1559, dans un âge peu avancé.

BÉRENGER (Jacques), médecin et anatomiste du 16e siècle, naquit à Carpi dans le Modenais, d'où beaucoup de biographes le nomment Carpi. Il florissait vers l'an 1520. Il fut, avec Vésale, Eustachi et Fallope, un des restaurateurs de l'anatomie; et, les ayant précédés dans cette carrière, il prépara, pour ainsi dire, leurs découvertes. Les ignorans l'accusèrent d'avoir disséqué deux Espagnols vivans, pour approfondir davantage cette science. On avait imputé le même crime, et avec aussi peu de vraisemblance, à Érasistrate et à Hérophide. Ce qu'il y a de certain, c'est que Bérenger fit plusieurs découvertes anatomiques, et qu'il fut un des premiers *qui guérirent du mal vénérien*, par les frictions mercurielles. Ce secret lui acquit des richesses considérables. Nous avons de lui des *Commentaires sur l'anatomie de Mundinus*, imprimés en 1551-1552, in-4°. Cet ouvrage est en latin. Il est aussi l'auteur d'un autre ouvrage intitulé : *De cranii fracturâ tractatus*, Bologne, 1518, in-4°; Venise, 1535; La Haye, 1529, etc.

BÉRENGER DE PALASOL, troubadour du 12e siècle, naquit dans le Roussillon, et consacra de bonne heure sa muse à la gloire et à l'amour. Il a composé des chansons pleines de sentiment et de naturel, en l'honneur d'Ermesine, femme d'Arnaud, sa maîtresse.

BÉRENGER (Jean-Pierre), né à Genève en 1740, mort en juin 1807, était destiné à une profession mécanique par des parens peu aisés. Mais son amour pour l'étude lui fit quitter de bonne heure un genre d'occupations qui peut-être l'eût rendu plus heureux. Élevé dans la classe des Genevois connus sous le nom de *natifs*, qui réclamaient l'égalité des droits politiques, il l'appuya par quelques écrits. Le 10 février 1770, un édit du conseil souverain le comprit dans un arrêt d'exil. Retiré à Lausane, il y composa son *Histoire de Genève*, 1772-73, en 6 vol., ouvrage qu'on peut regarder comme un modèle de philosophie et d'impartialité. Ce furent encore Genève et ses révolutions, qui lui fournirent le sujet des *Amans républicains*, ou *Lettres de Nicias à Cynire*, 1782, 2 vol. in-8°, dans lequel il y a de l'abondance et de la chaleur. Dans un temps où J. J. Rousseau était persécuté même par quelques-uns de ses concitoyens, Bérenger entreprit son apologie dans un écrit intitulé : *J. J. Rousseau justifié envers sa patrie*. Il composa, pour être placé à la tête des œuvres d'Abauzit, un *Éloge* de celui-ci, qui n'est que le développement de la note de la nouvelle Héloïse, où l'auteur rend hommage à la vertu de ce philosophe. Il travailla à plusieurs journaux de Genève et de Suisse, consacra quelques-uns de ses travaux à l'éducation, plusieurs à l'étude de la géographie, refondit celle de Busching en 12 vol. in-8°, et publia une *Collection abrégée des voyages autour du monde*, 1788-1790, 9 vol. in-8°. Il travaillait aussi à une nouvelle édition du *Dictionnaire de Vosgien*.

BÉRENGER (Laurent-Pierre), professeur d'éloquence au collége d'Orléans, membre des Académies de Lyon, de Marseille, de Rouen, etc. Né à Riez en Provence, le 28 novembre 1749, et mort au commencement du 19e siècle; a publié un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont I. *Le nouveau règne*, poème, 1774, in-8°. II. *Le Porte-feuille d'un Troubadour*, 1782, in-8°. III. *Éloge de l'abbé de Reyrac*, 1785, in-8°. IV. *Voyage en Provence*, 1783, in-8°. V. *Œuvres, Poésies, Contes et Voyage en Provence*, 1785, 2 vol. in-18. VI. *Les Soirées provençales*, 1786, 3 vol. in-12. VII. *Le Mentor vertueux, moraliste et bienfaisant*, 1788. VIII. Quelques *compilations* historiques, anecdotiques, et beaucoup de *Poésies* dans les almanachs des Muses et autres recueils littéraires. On a encore de lui des *Remarques* sur un petit poème anglais de Goldsmith, intitulé *Le Voyageur*. Bérenger était un auteur fécond, et ses écrits se ressentent de sa facilité.

BÉRENGERE, reine de Léon et de Castille, était fille de Raymond IV. Son mérite et sa beauté faisant du bruit en Europe, Alphonse VIII, roi de Léon, la demanda en mariage, et l'obtint en 1128. Elle contribua par son es-

prit au bonheur de ses peuples, et mourut le 3 février 1149, laissant deux fils, Sanche et Ferdinand, et une fille qui épousa le roi de Navarre. Les Maures avaient rassemblé une armée considérable pour marcher au secours du château d'Oréja, assiégé par Alphonse VIII; Bérengère était dans Tolède : les Maures entourèrent cette dernière ville, et la sommèrent de se rendre. Bérengère envoya un hérant aux chefs des Maures, pour leur dire que des guerriers aussi célèbres par leur galanterie que par leur courage, ne devaient trouver nulle gloire à s'emparer d'une ville défendue par une femme; mais que s'ils voulaient se rendre de suite à Oréja, ils y trouveraient le roi de Léon, bien disposé à les recevoir. Les Maures, surpris de la mission du héraut, accédèrent à sa proposition, à condition que Bérengère voudrait bien se montrer à eux sur les murailles de Tolède, pour recevoir l'hommage de leur admiration. La reine y consentit, et parut sur les remparts avec toute sa cour et la magnificence que la conjoncture pouvait lui permettre. Les Maures se retirèrent, et, deux de leurs généraux, Aben-Azuel et Aben-Céta, ayant été tués ensuite dans une bataille, Bérengère fit placer leurs corps dans de riches cercueils, et ordonna qu'on les portât de sa part à leurs épouses.

BÉRENGÈRE, fille aînée d'Alphonse III, roi de Castille, et sœur de l'illustre *Blanche de Castille*, fut répudiée en 1209 par Alphonse IX, roi de Léon, auquel le pape Innocent III avait conseillé cette démarche, sous prétexte de parenté avec sa femme. En 1214, les États de Castille la déclarèrent régente pendant la minorité de son jeune frère, Henri Ier. Cette princesse, s'étant aperçue que quelques chefs de la maison de Lara intriguaient pour lui ôter le souverain pouvoir, fit convoquer les États à Burgos, et, par amour du bien public, abdiqua la régence en faveur du comte Alvar de Lara. Celui-ci ne fut pas plus tôt régent qu'il fit maudire son administration et regretter celle de Bérengère. Cette vertueuse princesse fit au régent quelques remontrances, qui aigrirent don Alvar; il osa accuser Bérengère d'avoir voulu empoisonner le roi, son frère; la dépouilla de ses biens et la bannit du royaume. Bérengère se réfugia au château d'Otella, où un grand nombre de seigneurs vinrent la rejoindre, bien résolus de la défendre. Sur ces entrefaites, le roi mourut de la chute d'une tuile, qui lui fracassa la tête. Bérengère, devenue reine, abdiqua sur-le-champ, et donna la couronne à son fils aîné Ferdinand, qu'elle aida toujours de ses conseils. Elle mourut en 1244.

BERÉNICE, petite-fille de Cassandre, frère d'Antipater, fut mariée avec Philippe le Macédonien, que l'on présume avoir été l'un des généraux d'Alexandre, et en eut plusieurs enfans, entre autres Magas, roi de Cyrène, et Antigone, devenu depuis femme de Pyrrhus, roi d'Épire. Bérénice vint à la cour de Ptolémée, roi d'Égypte, qui en devint si éperdûment amoureux, qu'il répudia pour l'épouser, sa femme Bérénice dont il avait des enfans. Il éleva à Bérénice plusieurs temples, même de son vivant, et fit frapper des médailles en son honneur. Il mit sa couronne sur la tête du fils qu'il

eut d'elle, sans avoir égard aux enfans qu'il avait eus de ses autres femmes.

BÉRÉNICE II, fille de Ptolémée Philadelphe, et femme de Ptolémée Évergète, roi d'Égypte, épousa ce prince l'an 247 avant J.-C., et l'aima tendrement. Ptolémée étant parti l'année d'après pour une expédition de guerre en Assyrie, elle fit vœu de se faire couper les cheveux et de les consacrer à Vénus, si son époux revenait victorieux. Ptolémée, après avoir soumis une partie de la Perse, de la Médie et de la Babylonie, rentra triomphant dans ses états. Bérénice, fidèle à sa promesse, suspendit sa chevelure dans le temple de Vénus Zéphyride, d'où elle fut enlevée dès la première nuit. Un astronome célèbre, Conon de Samos, assura qu'il l'avait vue dans le ciel, où elle formait une espèce de triangle, nommé encore aujourd'hui la chevelure de Bérénice. *V.* CALLIMAQUE. Cette princesse se distingua par ses vertus. Son fils Ptolémée Philopator, ne voyant en elle et son frère que des censeurs importuns, les fit mourir dans une chaudière d'eau bouillante l'an 216 avant J.-C.

BÉRÉNICE III, fille de Ptolémée Philadelphe, et sœur de Ptolémée Évergète, épousa Antiochus II, surnommé *Théos*, roi de Syrie. La politique fit ce mariage. Antiochus avait une autre femme appelée Laodicée, qu'il répudia pour prendre Bérénice, parce que les rois d'Égypte étaient pour lui des alliés puissans. Mais, après la mort de Ptolémée Philadelphe, il rappela Laodicée. Cette princesse vindicative, n'ayant pas oublié l'outrage que lui avait fait son mari, l'empoisonna, et plaça son fils sur le trône. Elle poursuivit ensuite Bérénice, qui s'était retirée à Antioche, et la fit étrangler avec le fils qu'elle avait eu d'Antiochus, 248 ans avant J.-C.

BÉRÉNICE, nommée aussi *Cléopâtre*, monta sur le trône d'Égypte, l'an 81 avant J.-C., après la mort de son père Ptolémée Lathure, dont elle était l'unique enfant. Elle fut forcée par Sylla, alors dictateur, d'épouser et de s'associer son cousin, qui prit le nom de Ptolémée Alexandre, et la fit mourir dix-neuf jours après son mariage.

BÉRÉNICE, fille de Ptolémée Aulète, trahit et son père et son époux. Le premier ayant été obligé d'aller à Rome pour implorer du secours contre ses sujets révoltés, Bérénice fut mise sur le trône paternel. Après avoir fait étrangler son mari Séleucus, elle épousa Archélaüs, pontife de Cumane, qui fut obligé de prendre les armes pour soutenir l'élection de son épouse. Il perdit un combat et la vie dans une action contre les Romains. Cette journée fut fatale à Bérénice. Ptolémée, rétabli sur son trône, d'où ses sujets l'avaient chassé, la punit de mort l'an 55 avant J.-C.

BÉRÉNICE DE CHIO, l'une des femmes de Mithridate Eupator. Ce prince, vaincu par Lucullus, craignant que le vainqueur ne prît un château où ses femmes étaient retirées, et ne les outrageât, leur envoya un eunuque pour les faire mourir. Bérénice donna à sa mère une partie du poison que l'eunuque lui offrait, et en ayant pris trop peu pour mourir assez tôt, ce barbare l'étrangla, l'an 71 avant J.-C. « Cette horrible action de Mithridate, dit un historien, passerait encore aujourd'hui, chez les Orientaux, pour un trait héroï-

que; chez nous, ce n'est qu'un trait de férocité. »

BÉRÉNICE, fille d'Agrippa Ier ou l'Ancien, et sœur aînée d'Agrippa le Jeune, roi des Juifs, fut mariée à Hérode, son oncle, à qui Claude donna le royaume de Chalcide. Elle demeura quelque temps veuve après la mort de ce prince, arrivée l'an 48 de J.-C.; mais, sur le bruit qu'elle avait un commerce incestueux avec son frère, elle épousa Polémon, roi de Cilicie, après l'avoir engagé à se faire circoncire. Elle le quitta ensuite pour son ancien amant; aussi Juvénal l'appelle-t-il barbare incestueuse. Elle avait eu deux fils d'Hérode, Bérénicien et Hyrcan. C'est elle qui conseilla aux Juifs de se soumettre aux Romains; mais, n'ayant pu rien gagner sur ce peuple indocile, elle se rangea du côté de Titus, et s'en fit aimer. On dit que cet empereur, dans les transports de son amour, voulut l'épouser et la faire déclarer impératrice; mais que la crainte des murmures du peuple romain l'obligea de la renvoyer, malgré lui et malgré elle, *invitus invitam*, selon l'expression de Suétone. Cette séparation de deux amans passionnés a été mise sur le Théâtre français par Corneille et Racine, à la prière de Madame, belle-sœur de Louis XIV. Ce fut devant Bérénice et son frère Agrippa, que Saint Paul plaida sa cause à Jérusalem.

BÉRÉNICE, fille de Costobare et de Salomé, sœur d'Hérode-le-Grand, épousa Aristobule, fils de ce prince. Elle vécut mal avec lui, et contribua à sa mort par ses plaintes et par ses intrigues. Elle se maria à Theudion, autre fils d'Hérode, après la mort duquel elle alla à Rome. Antonia, femme de Drusus, lui témoigna beaucoup d'amitié. Bérénice mourut quelque temps après. Son fils du premier lit, Agrippa, fit un voyage à Rome l'an 36 de J.-C., où il reçut de grands services d'Antonia.

BÉRÉNICIUS, homme inconnu, qui parut en Hollande l'an 1670. On crut que c'était un jésuite, ou quelqu'autre religieux apostat. Il gagnait sa vie à ramoner des cheminées et à aiguiser des couteaux. Il mourut dans un marais, étouffé par un excès de vin. Ses talens, si l'on en croit quelques historiens, étaient extraordinaires. Il versifiait avec une telle facilité, qu'il récitait soudain, et en assez bons vers, ce qu'on lui disait en prose. Le grec, le latin, le français, l'italien, lui étaient aussi familiers que sa langue maternelle. Il savait par cœur Horace, Virgile, Homère, Aristophane, plusieurs ouvrages de Cicéron, et ceux de l'un et de l'autre Pline. On le croit auteur de la *Georgarchoniomachia*.

BÉRÉNITE. *Voy.* CALLIPATIRA.

BERESTRAATEN ou **BAERSTRAAT** (J. G. E.), peintre flamand, vivait dans le milieu du 17e siècle. Son genre favori était la marine; il y en a une de lui dans la galerie de Dresde; elle représente un naufrage dans une assez grande dimension. Cet artiste est surtout connu par son beau dessin de la *Ville de Francfort-sur-le-Mein*. Il est mort en 1681.

BERETIN. *V.* CORTONE (PIERRE DE).

BERG (MATTHIEU VAN DEN), peintre, né en 1615 à Ypres, fils d'un maître d'école nommé Jean Van den Berg, fut d'abord maître d'école lui-même; mais ayant pris du goût pour la peinture, après avoir étudié quelques années chez

Goltzius, il se fit présenter chez Rubens, qui l'encouragea, et prit une si grande confiance en cet élève, qu'il lui donna la direction de ses biens. Cet emploi obligea Jean à demeurer à Ypres pour être à portée des terres de Rubens. Berg entra dans l'école de Rubens dès qu'il fut en âge d'en profiter, et devint bientôt un des meilleurs élèves de ce maître, surtout pour le dessin : toujours, le crayon à la main, il copiait la nature ou les tableaux des grands maîtres ; mais il ne fut qu'un servile, quoique habile copiste ; cependant il dessina si bien, que les curieux font grand cas de ses dessins, précieux par leur exactitude. Il mourut en 1647, âgé seulement de 32 ans.

BERG (Jean-Pierre), professeur de théologie et des langues orientales à Duisbourg-sur-le-Rhin, naquit à Brêmen en 1737, et mourut à Duisbourg le 3 mars 1800. Il était très-versé dans les langues orientales. La grande connaissance qu'il avait de la langue arabe nuisait un peu à sa latinité, où l'on trouve quelquefois des formes orientales. Il a publié : I. *Specimen animadversionum philologicarum ad selecta V. T. loca*, Lugd. Bat., 1761, in-8°. II. *Symbol. litt.* Duisb., Hag. Comit., 1783, 1786. III. *Mus. Duisb.*, Hag., Comit., 1782, in-8°.

BERG (Isaac Van den), jurisconsulte hollandais, a publié un recueil considérable de consultations, sous le titre de *Traderlands adrysboek*, en 5 vol. in-4°, 1692. Il en a paru une seconde édition corrigée et augmentée, en 1782.

BERGA (Antoine), né dans le 16° siècle, professeur de philosophie dans l'université de Turin, a publié un *Discours* en italien *sur l'étendue de la terre et des mers*. Il y combat les opinions de Piccolomini.

BERGALLI (Charles), moine italien de l'ordre des mineurs conventuels, naquit à Palerme. Il professa la morale dans l'université de sa patrie, et mourut en 1679. Il a publié un poème épique intitulé *Davidiade ;* des *Mélanges* de poésie latine, et un ouvrage, *De objecto philosophiæ*. Ces divers ouvrages n'ont pas été imprimés.

BERGALLI (Louise), femme poète, Vénitienne, née d'une famille honnête, mais pauvre, renommée par ses talens et sa beauté, naquit en 1703, et épousa le comte Gaspard Gozzi. Elle en eut cinq fils, tous distingués par leur esprit et leur bonne éducation. Louise a donné au théâtre des *Tragédies* et des *Comédies* qui ont obtenu du succès, et dont voici les titres : I. *Agide re di Sparta*, drame en musique, Venise, 1725, in-12. II. *La Teba*, tragédie, Venise, 1758, in-8°. III. *L'Elena*, drame en musique, 1730. IV. *Le Avventure del poeta*, comédie, Venise, 1730, in-8°. V. *Elettra*, tragédie, Venise, 1743, in-12. VI. *La Bradamante*, drame en musique, Venise, 1747, in-12. VII. Elle a traduit en vers *sciolti* les comédies de Térence, Venise, 1733, in-8°; les tragédies de Racine, Venise, 1736 et 1737, 2 vol. in-12, et plusieurs autres tragédies de poètes français. On lui doit encore un curieux recueil intitulé : *Componimenti poetici*, Venise, 1726, in-12.

BERGAMASCO (Jean-Baptiste), né à Bergame en Italie dans le 16° siècle. Il fut élève de

Michel-Ange, et vint avec Becerra en Espagne (*voyez* Becerra), sous le règne de Charles-Quint, lorsqu'on travaillait au château de Madrid; il y a peint de grands morceaux à fresque, et est mort dans cette ville, en 1570, dans un âge fort avancé.

BERGAMASCO (Granelo et Fabrice), fils et élèves du précédent, peignaient très-bien *le grotesque*, comme le prouvent les ouvrages que l'on voit d'eux dans la salle du chapitre de Saint-Laurent de l'Escurial. On y trouve, avec une très-belle ordonnance, un goût et une variété admirables.

BERGAME. *Voy.* Foresti.

BERGAMINI (Antoine), poète italien du 17[me] siècle, naquit à Vicence en 1666. Il joignait à son goût pour la poésie, quelques connaissances des mathématiques, de l'astronomie et des langues anciennes. Ayant éprouvé quelques disgraces dans le monde, il alla vivre dans une petite campagne qu'il avait dans le Vicentin, et s'y occupa de l'instruction de la jeunesse. L'amitié d'André Marano, autre poète, faisait le charme de sa vie. Celui-ci étant mort, en 1744, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, Bergamini qui était lui-même âgé de 78 ans, ne put supporter cette perte, et mourut de chagrin, peu de temps après avoir consacré ses derniers vers à la mémoire de son ami. Ses *Poésies*, imprimées avec celles de Marano, parurent à Padoue en 1701, in-12. Ces deux amis, poètes assez médiocres, professaient une si grande admiration l'un pour l'autre, et affectaient quelquefois tant de dédain pour des littérateurs justement renommés, qu'ils s'attirèrent plus d'une censure, principalement de la part du célèbre critique Muratori.

BERGAMON (Guilhem de), poète provençal, que Jéhan de Nostre-Dame dit être né au commencement du 13[me] siècle, et être mort en 1285. Il en fait à son ordinaire un bon gentilhomme, très-bon poète, mais aussi très-menteur et mauvais plaisant. Ses railleries continuelles envers les dames le firent chasser de la cour du comte Bérenger. Aucun manuscrit, ni aucun autre historien que Jéhan de Nostre-Dame, n'ont parlé de ce troubadour.

BERGANO (George-Josse), a publié à Vérone, en 1546, un poëme, intitulé *Benacus*, en vers hexamètres et en cinq livres. Le sujet en est le lac Bénac ou de Garde, dont le poète décrit les bords et les environs, les arts qu'on y exerce, les plantes et les fruits qu'on y cultive, les grands hommes qui y sont nés, etc. Il y montre beaucoup de talent et d'imagination ; la latinité en est pure et correcte.

BERGANTINI (Jean-Pierre), littérateur italien du 17[me] siècle, né à Venise, le 4 octobre, 1685, entra à l'âge de 24 ans chez les théatins où il fit profession en 1711. Il s'exerça dans l'éloquence de la chaire, cultiva la poésie, et composa des ouvrages utiles sur la langue italienne. Il a laissé : I. *Il Falconiere di Jacopo Augusto Tuano, etc.. Coll' uccellatura a vischio di Pietro Angelio Bargeo,* poëmes traduits, l'un du *De re accipitrariâ* du président de Thou, et l'autre de l'*Ixeuticon* de Pierre Angelo Bargeo, Venise, 1735, in-4°. II. *Della possessione di Campagna, del padre Jacopo Vaniere*, Venise, 1748, in-8°. III. Une traduction de *l'Anti-Lucrèce* du cardinal de

Polignac, Vérone, 1752, in-8°. IV. Plusieurs ouvrages sur la langue toscane, dont le plus considérable lui avait coûté vingt ans de travail : il n'en a paru que le premier volume, sous ce titre : *Della volgare elocuzione, illustrata, ampliata e facilitata, volume I, continente A, B*, 1740, in-fol. Il avait aussi composé divers autres ouvrages, des Sermons, des Panégyriques qui n'ont pas été publiés.

BERGAVENNY (Lady Jeanne), était nièce du comte de Revers, regardé par les Anglais comme le restaurateur de leur littérature. Elle vivait sous le règne d'Elisabeth. Elle composa de petits ouvrages que Thomas Benthley a insérés dans son *Monument des Matrones*.

BERGEDAN (Guillaume de), troubadour de la Catalogne, qui a laissé des poésies licencieuses et satiriques. Le roi d'Aragon le fit dépouiller de tous ses biens pour avoir lâchement assassiné un de ses ennemis. D'après ce qui nous reste de lui, il parait que Bergedan fut un libertin sans pudeur et sans retenue. Il fut tué par un simple fantassin, vers le milieu du 13ᵉ siècle.

BERGEN (...Van), peintre, né à Breda vers 1670, et mort dans la même ville, à 19 ans environ. Il aurait peut-être été l'un des plus grands peintres de son siècle, si la mort ne l'eût enlevé aussi promptement. On ne connait guère d'artistes qui aient si bien dessiné et si bien peint l'histoire. Ses compositions, dans la grande manière, semblent avoir été faites à Rome, par le rapport qu'elles ont avec les ouvrages des grands maîtres. On cite de lui une *Sainte Famille* dans le goût de Rembrandt, et si bien peinte qu'on ne peut distinguer l'un de l'autre que par un meilleur style de dessin qui domine dans l'ouvrage de Van Bergen.

BERGEN (Dirck ou Thierry Van), natif de Harlem, et élève d'Adrien Van den Velde, peignit des *Bestiaux*, des *Paysages*, dans un coloris brillant et plus clair que celui de son maître ; cependant il ne l'a pas égalé. Il travailla quelque temps en Angleterre et revint bientôt dans sa patrie. La galerie de Dresde a de lui deux *Paysages* avec des bergers gardant leurs troupeaux ; celle de Vienne en renferme aussi plusieurs dans le même genre, et le Muséum en possède un, représentant *une Marche d'animaux*.

BERGEN (Charles-Auguste de), anatomiste et botaniste, né le 11 août 1704, à Francfort-sur-l'Oder, s'appliqua à la médecine, et suivit à Leyde les leçons de Boerhaave et d'Albinus ; il se rendit ensuite à Paris, et de là à Strasbourg ; et après avoir visité les plus célèbres académies de l'Allemagne, il retourna dans sa ville natale, où il prit le bonnet de docteur en médecine en 1731. Les principaux ouvrages qu'il a publiés, sont : I. *Icon nova ventriculorum cerebri*, Francofurti, 1734. II. *Programma de pia matre*, Norimbergæ, 1736, in-4°. III. *Programma de nervis quibusdam cranii ad novem paria hactenùs non relatis*, Francofurti, 1738. IV. *Methodus cranii ossa dissuendi, et machinæ hunc in finem constructæ per figuras ligno incisas delineatio*, Francofurti, 1741, in-4°. V. *Pentas observationum anatomico-physiologicarum*, ibid., 1743, in-4°. VI. *Elementa physiologiæ juxta selectiora experimenta*, Genevæ, 1749,

in-8°. Cet ouvrage est dans le goût des *Institutes* de Boerhaave, que l'auteur suit presque d'un bout à l'autre. VII. *Anatomes experimentalis, pars prima et secunda*, 1753, 1758, in-8°. VIII. *Flora Francofurtana, facili modo elaborata; accedunt cogitata de studio botanices methodice et proprio marte addiscendæ, terminorum technicorum nomenclator, et indicis necessarii*, Francofurti, 1750, in-8°. IX. *Catalogus stirpium quas hortus Academiæ Viadrinæ complectitur*, Francfort, 1744, in-8°. X. *Classes conchyliorum*, Nuremberg, 1760, in-4°. XI. *Dissertatio de Aloide*, Francfort, 1753, in-4°. Il mourut à Francfort en 1760.

BERGENHIELM (Jean, baron de), homme d'état, en Suède, naquit en 1629, dans l'Ostrogothie. Il fut successivement professeur à l'université d'Upsal, conseiller de la chancellerie, secrétaire d'état, chancelier de la cour, et enfin ambassadeur à la cour de Russie. En récompense de ses services, il avait obtenu des lettres de noblesse et le titre de baron. Ses nombreuses et importantes occupations ne l'empêchaient pas de se livrer au commerce des lettres. Il mourut en 1704. Il a laissé : I. *Poëmata et Epigrammata*, 1693. II. *Cento satyricus in hodiernos motus septentrionis*, 1700.

BERGER (Jean-Henri de), savant jurisconsulte allemand, né à Géra en 1657, professa le droit à Wittemberg, devint conseiller à Dresde, et fut appelé à la cour de Vienne, en qualité de conseiller aulique d'empire. Il y resta jusqu'à sa mort, qui arriva vers la fin de 1732. Il avait une profonde connaissance du droit criminel et de la procédure. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque les suivans : I. *Electa processûs executivi, processorii provocatorii et matrimonialis*, Leipzick, 1705, in-4°. II. *Electa disceptationum forensium*, 1738, 3 vol. in-4°. III. *Responsa ex omni jure*, 1731, in-fol. IV. *Œconomia Juris*, 1731, in-fol. V. *Electa jurisprudentiæ criminalis*, Leipsick, 1708, in-4°. Berger eut trois fils, Christophe-Henri, Frédéric-Louis, et Jean-Auguste, qui héritèrent du savoir de leur père.

BERGER (Jean-Guillaume de), frère du précédent, fut conseiller aulique de l'électeur de Saxe, et professeur d'éloquence à Wittemberg. Il mourut en 1751, laissant un grand nombre de dissertations, dont les principales sont : I. *Dissert. sex de Libanio*, Wittemberg, 1696, 1698, in-4°. II. *De antiquâ poëtarum sapientiâ*, 1699, in-4°. III. *De Virgilio oratore*, 1703, in-4°. IV. *Dissert. tres de Lino*, 1707, 1708, in-4°. V. *De mysteriis Cereris et Bacchi*, 1723, in-4°. VI. *De Trajano non optimo*, 1725, in-4°. VII. *De stephanophoris Veterum*, 1725, in-4°. VIII. *Disciplina Longini selecta*, 1712, in-4°.

BERGER (Jean-Godefroi de), médecin de Frédéric-Auguste II, roi de Pologne, autre frère de Jean-Henri, naquit à Halle en Saxe le 11 novembre 1659. Il reçut le bonnet de docteur à Jéna en 1682, et obtint ensuite une chaire à l'université de Wittemberg, qu'il conserva jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 3 octobre 1736. Les ouvrages de ce médecin ont paru sous ces titres : I. *Physiologia medica, sive de naturâ huma-*

nâ liber bipartitus, Wittembergæ, 1701, in-4°; Francofurti, 1737, in-4°; par les soins de Frédéric-Christian Grégut, qui a enrichi cette édition d'une histoire succincte de l'anatomie. II. *De thermis Carolinis commentatio, quâ omnium origo fontium calidorum, itemque acidorum ex pyrite ostenditur*, Wittembergæ, 1709, in-4°. Ce Traité a paru en allemand à Dresde, 1709, in-8°, et 1711, in-4°.

BERGER (Marc-Claude), médecin de la faculté de Paris, reçut le bonnet doctoral en 1669, fut élu doyen en 1692, censeur en 1696, et mourut en 1702.

BERGER (Claude), fils du précédent, suivit avec succès les cours de Tournefort et de Homberg, et succéda en 1709 à Fagon, dans la place de professeur de chimie au collége de France. Il mourut en 1712. Quand il reçut le baccalauréat, il avait soutenu une thèse sur l'usage du tabac. Fontenelle a tracé son éloge.

BERGER (Théodore), historien allemand, né en 1683 à Unterlautern, mourut vers la fin de 1773, après avoir long-temps professé le droit et l'histoire à Cobourg. Il a laissé plusieurs dissertations et un ouvrage estimé intitulé: *Histoire universelle synchronistique des principaux États de l'Europe, depuis la création du monde jusqu'à nos jours*. Cobourg, 1729, in-fol. (en allemand). Wolfgang Jæger a donné une continuation de cet ouvrage, Cobourg, 1781, in-fol.

BERGER (Jean-Godefroi Emmanuel), théologien savant et philosophe, né le 27 juillet 1773, à Ruhland dans la Haute-Lusace, mort le 20 mai 1803. Parmi ses ouvrages on distingue: I. *Histoire de la philosophie des religions*, ou *Théorie des opinions des penseurs originaux de tous les temps sur Dieu et la religion*, Berlin, 1800, in-8°, en allemand). II. *Introduction pratique au nouveau Testament*, 2 vol. in-8°, Leipsick, 1798-99. III. *Essai d'une introduction morale au nouveau Testament*, Lemgo, 1797, 1801, in-8°.

BERGER (Christophe-Henri de), conseiller aulique impérial, mort à Vienne en 1757, publia à Francfort en 1723, in-4°, un Traité savant et curieux, *De personis seu commentatio larvis*, avec fig., Francfort, 1723, in-4°.

BERGERAC (Savinien Cyrano de), d'une famille noble de Bergerac en Périgord, né l'an 1620, avec un caractère bouillant et singulier, entra, en qualité de cadet au régiment des gardes, et fut bientôt connu comme la terreur des braves de son temps. Il n'y avait presque point de jours qu'il ne se battît en duel, non-seulement pour lui, mais pour ses amis. Cent hommes s'étant attroupés un jour sur le fossé de la porte de Nesle, pour insulter un homme de sa connaissance, il dispersa lui seul toute cette troupe, après en avoir tué deux et blessé sept. On lui donna, d'une commune voix, le nom d'*Intrépide*. Cyrano avait le nez de travers et défiguré. Quiconque en riait en le regardant était sûr d'être appelé en duel. Deux blessures qu'il reçut à la tête, l'une au siége de Mouzon, l'autre au siége d'Arras, et son amour pour les lettres, lui firent abandonner le métier de la guerre. Il étudia sous le célèbre philosophe Gassendi, avec Chapelle, Molière et Bernier. Son imagination pleine de feu, et inépuisable

pour la plaisanterie, lui procura quelques amis puissans, entre autres le maréchal de Gassion, qui aimait les gens d'esprit et de cœur; mais son humeur libre et indépendante l'empêcha de profiter de leur protection. Il mourut en 1655, à 35 ans. Ce poète, qui avait eu une jeunesse fort orageuse et des passions violentes, auxquelles il se livrait sans retenue, menait depuis quelque temps une vie plus exemplaire et plus retirée. Un jour qu'on jouait son *Agrippine*, de bonnes gens prévenus qu'il y avait des passages dangereux qui l'avaient fait accuser d'athéisme, les laissèrent tous passer sans s'en apercevoir; mais lorsqu'on fut à l'endroit où Séjan, résolu de faire mourir Tibère, dit:

Frappons, voilà l'hostie. . . . .

ils s'écrièrent aussitôt: « Ah le méchant ! Ah l'impie ! comme il parle du Saint-Sacrement ! » Cette tragédie fut très-bien reçue du public, de même que la comédie en prose du *Pédant joué*. Cette comédie n'est pas la seule de sa composition; mais aujourd'hui aucune d'elles ne serait supportable au théâtre. On a encore de lui: I. *Histoire comique des états et empires de la Lune*. II. *Histoire comique des états et empires du soleil*. Il paraît, par le style burlesque, sautillant et singulier de ces deux ouvrages, que l'esprit de l'auteur faisait de fréquens voyages dans les pays qu'il décrit. On voit pourtant, à travers ces polissonneries, qu'il savait fort bien les principes de Descartes, et que si l'âge avait pu le mûrir, il aurait été capable de quelque chose de mieux. III. Des *Lettres*. IV. Un petit recueil d'*Entretiens pointus*, semés, comme toutes ses autres productions, de pointes et d'équivoques. V. Un *Fragment de physique*. Ses ouvrages, qui forment 3 vol. in-12, ont été imprimés à Amsterdam, 1710, en deux volumes in-8°.

BERGERET (JEAN-PIERRE), docteur en médecine et en chirurgie, et botaniste distingué, né à Lasscube près Oleron, le 25 novembre 1751, cultiva ces sciences avec un égal succès. Il est auteur d'un ouvrage incomplet intitulé: *Phytonomatotechnie universelle*, c'est-à-dire, l'*Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères*, Paris, Didot jeune, 1783-84, 3 vol. in-fol., fig. Cet ouvrage resté interrompu, et dont le 3me volume n'est point achevé, a été publié en 27 cahiers, dont le dernier est intitulé 28, parce que le 21 n'a pas paru. Il mourut à Paris le 28 mars 1813.

BERGERIE (LA). *Voyez* DURANT (Gilles).

BERGERON (NICOLAS), auteur peu connu, qui vivait au commencement du 17me siècle. Il paraît avoir été l'ami de Scévole de Sainte-Marthe, en l'honneur duquel il a composé quatre *Sonnets*. On trouve dans le cabinet satirique une *Chanson* de lui pleine des plus sales équivoques, mais tournée avec assez de facilité pour faire regretter qu'il n'ait pas fait un autre usage de son esprit.

BERGERON (PIERRE), né à Paris; il se rendit habile dans les langues orientales, et publia plusieurs *Anciens voyages en Tartarie*, avec un *Traité des Tartares, de leurs mœurs*, etc., Paris, 1634, in-8°. (*Voyez* David Clément, Bibliothèque curieuse, tome III, p. 164.) En 1622, il écrivit à Peiresc pour l'engager à déterminer Vincent

Blanc à lui confier les relations de ses divers voyages ; en même temps il écrivit à ce dernier pour le même objet ; il joignit à sa lettre un Mémoire de questions qu'il lui faisait relativement à son voyage aux Indes. Ces deux lettres et le Mémoire faisaient partie de la collection de Thomassin de Mazangues.

BERGHE (Henri, comte de), général au service d'Espagne, appartenait à l'une des plus nobles familles de Flandre. En 1624, il remporta de grands avantages sur les Hollandais, ravagea la Gueldre et prit Mundbergx, Clèves et Bréda. Mais ayant eu à se plaindre du gouvernement espagnol, il donna sa démission. La cour de Bruxelles, sentant qu'elle perdait en lui un de ses meilleurs capitaines, fit tout ce qu'elle put pour l'engager à reprendre son commandement, mais ne pouvant y parvenir, elle le déclara traître à la patrie et le condamna à perdre la tête. Berghe se retira auprès du prince d'Orange, son parent, et mourut en Hollande ; ayant ainsi trouvé un asile assuré dans le pays que ses armes avaient autrefois désolé.

BERGHE ou MONTANUS (Robert Van den), né avant la fin du 16e siècle à Dixmude, petite ville de la Flandre, étudia la médecine qu'il pratiqua dans le lieu de sa naissance avec beaucoup de succès jusqu'à sa mort. On ne connaît de ce médecin qu'un seul ouvrage, intitulé *Diætema, sive salubris victûs ratio. Accessit nutritio fœtus in utero matris*, Lovanii, 1637, 1640, in-12.

BERGHE (Thomas Van den), fils du précédent, naquit à Dixmude vers l'an 1615. A l'exemple de son père, il pratiqua la médecine, et en 1645 obtint la direction de l'hôpital royal de Bergues-Saint-Vinox. Il a publié un ouvrage intitulé : *Qualitas Loïmodea, sive pestis Brugana anni 1666. Opus hâc præsenti pesti anni 1659 cavendâ et curandâ utilissimum*, Brugis Flandrorum, 1669, in-4°.

BERGHEICK (Arnold Van), en traduisant son nom en grec, en avait fait *Oridrius*, et on a sous celui-ci sa *Summa linguæ græcæ*, à Paris, 1538, in-4°. Son nom était celui dû lieu de sa naissance, à 4 lieues de Lindhoven en Brabant. Il est mort à la fleur de son âge, en 1533. Dominique Hylvius, son ami, en publiant son *Opuscule posthume*, faisait espérer de lui d'autres ouvrages qui attesteraient son érudition. *Voy.* Paquot.

BERGHEM (Nicolas), peintre, excellent paysagiste, né à Harlem en 1624 : son nom de famille était *Van Harlem*. Une aventure d'écolier lui fit donner le nom de Berghem ou Berchem, qui en flamand signifie *cachez-le*. Van Goyen, son maître, cria un jour à ses autres élèves *cachez-le* pour le soustraire au châtiment que son père voulait lui infliger. Il montra dès son enfance les plus grandes dispositions pour la peinture. Le château de Benthem, où il demeura long-temps, lui offrit des vues agréables et variées, qu'il dessina d'après nature. Ses tableaux sont remarquables par la richesse et la variété de ses dessins, par un coloris plein de grace et de vérité, par l'heureux choix de ses compositions qu'il a variées à l'infini, et par une savante distribution de la lumière,

dont il a su tirer des effets charmans. Le Musée royal possède dix tableaux de lui, ce sont : un *Abreuvoir*, le *Passage du bac*, des *Animaux conduits au pâturage*, une *Vue des côtes de Nice*, six *Paysages*. Dans la galerie de Dresde, il y en a cinq qui sont admirés, surtout un grand *Paysage* et l'*Ange qui apparaît à un berger*. La galerie de Vienne et celle de la Malmaison possèdent plusieurs tableaux de Berghem. Ce peintre mourut à Harlem, en 1683, âgé de 59 ans. La douceur formait son caractère, et l'avarice celui de sa femme, aussi méchante que son mari était doux. Elle s'emparait de son argent, et le laissait à peine respirer : elle était dans une chambre au-dessous de son attelier, pour frapper au plancher avec un bâton toutes les fois qu'elle ne l'entendait ni chanter ni agir. Berghem se consolait de ses persécutions en reprenant la palette. Son seul plaisir était de peindre. Il disait en badinant : « que l'argent était inutile à qui sait s'occuper. » Ce peintre n'a rien laissé de médiocre. Il gravait aussi à l'eau-forte. Ses *Animaux* surtout sont du dessin le plus correct. On ne connaît de lui qu'un *Tableau de bataille*, c'est celui que posséda long-temps Van Swieten dans son cabinet, et que l'on a vu à Paris en 1806 ; il représente l'*attaque d'un convoi* par un parti de cavalerie et des tirailleurs.

BERGHEM (Gérard Van), médecin juré d'Anvers, mourut dans cette ville le 15 septembre 1583. Il a fait beaucoup de recherches sur les maladies les plus rebelles aux remèdes que prescrit la médecine. C'est dans les ouvrages suivans qu'il a déposé les connaissances qu'il avait acquises sur cet objet : I. *De pestis præservatione*, Antverpiæ, 1565, 1585, in-8°, ibid., 1687, in-16, avec le livre *De herbâ panaceâ*, qui est de la façon de Gilles Evérard. II. *De præservatione et curatione morbi articularis et calculi, libellus*, ibid., 1584, in-8°. III. *De consultationibus medicorum et methodicâ febrium curatione ; item de dolore penis*, Antverpiæ, 1586, in-8°.

BERGIER (Nicolas), naquit à Reims le premier mars 1567. Il fut professeur dans l'université de cette ville. Il s'adonna ensuite au barreau et s'y fit un nom. Les habitans de Reims l'envoyèrent souvent à Paris, en qualité de député, pour les affaires de leur ville. Le président de Bellièvre lui procura une pension de deux cents écus, et un brevet d'historiographe. Il mourut le 18 août 1623, dans sa 57e année. On a de lui : I. *Le Dessin de l'histoire de Reims*, 1635, in-4°. Bergier n'eut pas le temps de terminer ce vaste ouvrage ; ce que nous en avons a été publié par Jean Bergier, son fils. II. *L'histoire des grands chemins de l'empire romain*, traduite en plusieurs langues, et réimprimée à Bruxelles, en 2 vol. in-4°, 1728 et 1736. Elle réunit tout ce qu'on pouvait dire de plus curieux sur cette matière. Elle renferme d'excellens matériaux ; mais l'arrangement pourrait en être et plus agréable et plus méthodique. On trouve cet ouvrage en latin dans le 10e volume des Antiquités romaines de Grævius. III. Le *Point du Jour*, Paris, 1617. IV. Le *Bouquet royal*, Paris, 1610, in-8° ; Reims, 1637, in-4°. V. *Police générale*

de la France, Paris, 1617, qui lui est attribuée par la Nouv. Bib. hist. de la France. VI. Une *Vie de Saint Albert*.

BERGIER (Nicolas-Sylvestre), né à Darnay en Lorraine, en 1718, mort à Paris en 1790, l'un des antagonistes les plus redoutables de la philosophie moderne, devint successivement professeur de théologie, curé pendant seize ans de Flangebouche, principal du collége de Besançon, et chanoine de l'Église de Paris. Ses écrits et ses qualités l'eussent fait parvenir aux premières dignités, s'il eût voulu les solliciter; mais il se contenta d'une pension de 2,000 livres, que lui avait faite l'assemblée du clergé, sans qu'il s'y attendît. On lui offrit une abbaye qu'il refusa, en disant: « Je suis assez riche. » Extrêmement économe pour lui-même, il n'était prodigue qu'envers les pauvres. Après avoir remporté divers prix à l'Académie de Besançon, et publié deux ouvrages d'érudition sur les *Élémens primitifs des langues*, Paris, 1764, in-12, et l'*Origine des Dieux du Paganisme*, Paris, 1767, 2 vol. in-12, il consacra ses études et ses travaux à la défense de la religion. On lui doit: I. *Réfutation du système de la nature*, ou *Examen du matérialisme*, Paris, 1771, 2 vol. in-12. II. Le *Déisme réfuté par lui-même*, contre Rousseau, Paris, 1768, 2 vol. in-12. III. *Certitude des preuves du christianisme*, Paris, 1768, 2 vol. in-12. IV. *Apologie de la religion chrétienne*, contre Boullanger, Paris, 1769, 2 vol. in-12. V. *Traité historique et dogmatique de la vraie religion*, 1780, 12 vol. in-12. L'auteur y refondit ses principaux ouvrages, et transcrivit celui-ci jusqu'à trois fois de sa propre main. VI. *Discours sur le mariage des protestans*, 1787. VII. *Discours* sur ce sujet: *Combien les mœurs donnent de lustre aux talens*, in-8°. Il fut couronné par l'Académie de Besançon. VIII. *Discours sur le divorce*, 1792. Ce dernier parut après la mort de Bergier, à qui l'on doit encore le *Dictionnaire théologique*, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*, 3 vol. in-4°. On a réimprimé ce Dictionnaire à Liége en 1789, 8 vol. in-8°, et on a eu soin d'y ajouter tous les articles qui étaient renvoyés à d'autres parties dans l'Encyclopédie. Dans les divers écrits de Bergier, le style est pur, quoique un peu diffus, l'érudition choisie, et la discussion attachante et lumineuse. Le judicieux auteur du *Dictionnaire des auteurs anonymes et pseudonymes*, attribue à Bergier les *Principes de métaphysique*, imprimés dans le *Cours d'études*, à l'usage de l'école militaire. On a publié en 1821, un ouvrage intitulé: *Tableau de la miséricorde divine, tiré de l'Écriture Sainte, ou motifs, etc.*, par Bergier, 1 vol. in-12.

BERGIER (Antoine), médecin, né à Myon, près de Salins, en 1704, est mort en 1748, âgé de 44 ans, exerça son art avec distinction à Paris. Il a traduit du latin en français l'ouvrage de Etienne-François Geoffroy, intitulé: *De Materiâ medicâ, sive de medicamentorum simplicium historiâ, virtute, delectu et usu*, Paris, 1743, 7 vol. in-12. (*Voyez* Geoffroi.)

BERGIUS (Jean-Henri-

Louis), jurisconsulte allemand du 18ᵉ siècle, a publié : I. *Magasin de police et d'administration, par ordre alphabétique*, Francfort-sur-le-Mein, 1767, 1773, 8 vol. in-4°. II. *Collection des principales lois allemandes, relatives à la police et à l'administration*, 4 vol., Francfort, 1780-81. III. *Nouveau Magasin de police*, Leipsick, 1775-80, 6 vol. in-4°. IV. La *Bibliothèque des Administrateurs*, Nuremberg, 1765, in-8°. Il mourut en 1781, à l'âge de 63 ans.

BERGIUS (Pierre-Jonas), médecin et naturaliste suédois, mort en 1791, est auteur de plusieurs ouvrages estimés ; les principaux sont : I. *Descriptiones plantarum ex Capite Bonæ Spei*, Stockholm, 1767, in-8°. Il fit cet ouvrage d'après un herbier considérable de plantes du cap de Bonne-Espérance, recueillis par Auge, jardinier-collecteur de cette colonie. Cet ouvrage est plus connu encore sous le titre de *Flora Capensis*. II. *Materia medica è regno vegetabili, sistens simplicia officinalia pariter atque culinaria*, Stockholm, 1778, in-8° ; 1782, 2 vol. in-8°. III. Un *Traité sur les arbres fruitiers*, (en suédois), Stockholm, 1780. IV. Un ouvrage plein de recherches curieuses sur l'état de la ville de Stockholm dans le 15ᵉ et le 16ᵉ siècle. Linné a donné à un nouveau genre de plants le nom de *Bergia*.

BERGIUS (Bengts ou Benoit), frère du précédent, était commissaire à la banque de Stockholm, et membre de l'Académie de cette ville. Il se livrait, comme son frère, à l'étude de l'histoire naturelle. Il mourut en 1784, à l'âge de 64 ans. On voit dans les *Mémoires* de l'Académie de Stockholm, plusieurs écrits de lui : *Sur la couleur et le changement de couleur des animaux*, Hendling, 1761 ; *Sur le Lycoperdon bovista*, ibid., 1761 ; *Sur le Raphanus sativus gongylodes*, ibid., 1767 ; *Sur le Sphæræ brassicæ*, de Dickson, ibid., 1765. *Lettre sur l'histoire naturelle et la translation des poissons ; Sur une graminée utile pour les pâturages*, Stockholm, 1769, in-8°. Un *Traité sur les friandises de tous les peuples*, Stockholm, 1785, in-8° (en suédois) : écrit posthume de Bergius ; il a été traduit en allemand, Hall, 1792, in-8°.

BERGKLINT (Olaüs), littérateur suédois, né au commencement du 18ᵉ siècle, et mort dans les premières années de celui-ci, était pasteur de campagne, et consacrait aux lettres et à la poésie, tous les instans de loisir que lui laissaient les fonctious de son ministère. Il a composé plusieurs ouvrages de morale et de littérature à l'usage de la jeunesse, et quelques *Poésies* fort estimées des Suédois.

BERGLER (Étienne), savant du 18ᵉ siècle, né à Hermanstadt, capitale de la Transylvanie, mena une vie assez errante, s'arrêtant successivement à Leipsick, à Amsterdam, à Hambourg, et fut presque toujours aux gages des libraires. Une *Traduction* qu'il fit du *Traité des Offices* du célèbre Maurocordato, hospodar de Moldavie et de Valachie, lui concilia la bienveillance de ce prince. Il quitta Leipsick pour se rendre à sa cour ;

mais après la mort du prince Jean-Nicolas pour lequel il avait entrepris de grands travaux, se trouvant sans appui, il passa à Constantinople, où il vécut et mourut misérablement, après avoir abjuré la religion chrétienne. C'était un homme très-versé dans les langues grecque et latine; mais d'un caractère peu sociable. Ce savant a fourni plusieurs articles aux journaux de Leipsick; mais il est principalement connu par des *Versions d'auteurs* et par des *Commentaires*, dont les uns ont été publiés sous son nom, et les autres sont anonymes. Nous ne possédons que ses *Notes sur Aristophane*, insérées dans l'*Aristophanis comœdiæ undecim, græcè et latinè*, in-4°, à Leyde, 1760, édition de Burmann.

BERGMANN (Torbern), célèbre professeur de chimie à Upsal, né le 20 mars 1735 à Catharinberg, dans la Westrogothie, étudia à Upsal les mathématiques, la physique, la philosophie, la botanique, etc. En 1758, il forma, avec plusieurs amis, une société cosmographique dont l'objet était de publier une description de la terre. Bergmann fut chargé de la partie physique qui parut en 1766. Toute l'édition de cet ouvrage fut épuisée la même année. En 1767, on le nomma professeur de chimie à Upsal, science qu'il cultiva avec le plus grand succès. Il mourut d'épuisement, le 8 juillet 1784, à l'âge de 49 ans, épuisé de veilles et de travaux. Il publia une grande partie de ses ouvrages, sous ce titre: *Opuscula physica et chemica, plerumque antea seorsum edita, jamque ab auctore collecta et aucta*, Holmiæ, 1779, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé à Leipsick, augmenté de trois volumes par le professeur Hében Streit, et traduit en français par M. Guiton-Morveau, Dijon, 1780, 2 v. in-8°, ornés de figures. Parmi ses autres écrits, un des plus importans est le suivant: *Description physique du globe terrestre*, deux volumes, (en suédois), 1770-74, in-8°. L'ouvrage a été traduit en allemand, et imprimé à Greifswalde, 1780, et un *Manuel du minéralogiste*, traduit en français, par M. Mongez, Paris, 1792, 2 vol. in-8°. C'est un recueil de faits choisis et curieux servant à expliquer l'histoire de la terre dans ses diverses parties. Il est écrit avec méthode, clarté et un soin extraordinaire. Il a encore fait l'*Analyse du fer*, traduite par Grignon, 1782, in-8°. *Mémoire sur le gaz*, Lausanne, 1762, in-8°. *Traité des Affinités*, Paris, 1788, in-8°. Bergmann a fait faire un grand pas à la chimie. Le premier il a découvert que l'air fixe, actuellement l'*Acide carbonique*, était un acide particulier. On lui doit la découverte de l'*Acide hépatique*. Il imagina le premier les eaux minérales artificielles. Il y découvrit l'existence du *gaz hydrogène*; qu'il appela *gaz hépatique*. Il rendit de grands services à la minéralogie en faisant sentir la nécessité de prendre pour base fondamentale de cette science la composition chimique. Il fit, d'après ce système, une classification des minéraux. (*Voyez* Scheele.)

BERGUEDAN (Guillielm de), poète catalan, eut de l'esprit et en abusa. Ses mœurs étaient licencieuses et ses vers obscènes. Jaloux de Foulques de Tendona,

seigneur plus riche que lui, il l'assassina par trahison. La justice le dépouilla de ses biens. Ses parens voulurent d'abord le secourir, mais il leur devint si odieux par ses emportemens, qu'à la fin ils l'abandonnèrent. Berguedan fut dépouillé de ses fiefs par sentence du roi d'Aragon. Il publia plusieurs *Satires* contre lui. Le meilleur de ses ouvrages est une *Complainte* sur la mort du marquis de Mataplana, avec lequel cependant il s'était une fois battu en duel, en présence des chanoines et des bourgeois de Vic. Ce méchant, dit-on, périt dans une bataille contre les Turcs. Les manuscrits de la bibliothèque du Roi, contiennent sept pièces de Berguedan, dont une assez considérable.

BERICHAU (H.), célèbre peintre du 17e siècle, né à Hambourg, se rendit fort jeune en Hollande, où il étudia les plus grands peintres d'histoire du temps. Il sut tellement s'approprier leurs manières, que dans ses dessins il égala presque Rubens, Jordaens et Van Dyck. Il peignit des fleurs et surtout des sujets historiques, à l'huile et en détrempe. Ses compositions, riches et vigoureuses, manquent quelquefois de grace. Le dessin en est correct, mais les formes sont vicieuses. Son coloris est faible; les grands groupes ont beaucoup de lumière, et sont bien détachés. Plusieurs de ses beaux tableaux se voient dans les églises de Hambourg. Son grand tableau représentant *le Jugement dernier*, est dans la cathédrale de Brême. Cet artiste est mort à Hambourg.

BÉRIGARD ou BEAUREGARD (CLAUDE GUILLERMET, seigneur de), né à Moulins en 1578, enseigna la philosophie avec réputation à Pise et à Padoue, où il mourut en 1663, à 85 ans. On a de lui : I. *Circulus Pisanus*, imprimé en 1641 à Florence, in-4°. Ce livre traite de l'ancienne philosophie, et de celle d'Aristote. II. *Dubitationes in dialogum Galilæi pro terræ immobilitate*, 1632, in-4° : ouvrage qui l'a fait accuser de pyrrhonisme et de matérialisme avec assez de fondement. On lui a reproché de ne point reconnaître d'autre moteur du monde que la matière première.

BERIGARD (PIERRE), neveu du précédent, né à Florence, mit les *Aphorismes d'Hippocrate* en vers léonins.

BÉRIGARD (......), poëte, mort à la fin du dernier siècle, fut auteur d'une comédie en cinq actes, intitulée : *Le Docteur extravagant*, représentée en 1684.

BÉRING ou BEERING (VITUS), marin et voyageur célèbre du 18e siècle, naquit dans le Jutland, et servit d'abord dans la marine de son pays. Pierre-le-Grand, qui cherchait à s'entourer d'hommes habiles, appela Béring dans ses états, et l'éleva en peu de temps au rang de capitaine de vaisseau. Béring rendit à ce prince des services signalés dans les expéditions navales de la Russie contre la Suède, et Pierre récompensa son mérite en le choisissant pour commander l'expédition de découvertes qu'il envoya dans les mers du Kamtschatka. Le résultat de ce voyage, terminé en 1728, fut la reconnaissance de toutes les côtes de cette grande presqu'île, et quelques notions de la séparation de l'Asie et de l'Amérique. En

juin 1741, Béring partit de nouveau, afin de parvenir à découvrir si les terres à l'opposite de la côte du Kamtschatka appartenaient à l'Amérique, ou si elles étaient des îles distinctes des deux continens. Cette entreprise fut funeste à Béring, et à la plupart de ses compagnons. Il fut jeté loin de sa route sur une île déserte, à laquelle on a donné son nom. Le scorbut lui enleva une partie des hommes qui composaient son équipage; lui-même, il tomba malade, fut porté à terre et mourut le 8 décembre 1741. Béring ne put, il est vrai, remplir l'objet de sa mission; mais il eut l'avantage d'avoir frayé la route à tous les voyageurs qui, depuis lui, ont cherché à connaître la côte du nord-ouest d'Amérique. Le célèbre Cook acheva la reconnaissance du détroit situé entre les deux continens, et qui porte aujourd'hui le nom de Béring. On peut voir des extraits des voyages de Béring, dans l'ouvrage intitulé : *Voyage et découvertes faites par les Russes*, 2 vol. in-12, Amsterdam, 1766, qui est lui-même traduit d'un autre ouvrage qui fait partie de la collection historico-géographique de Muller.

BÉRING (Vitus), poète latin, né en Danemarck dans le milieu du 17e siècle, professeur de poésie à Copenhague, et historiographe du roi de Danemarck vers le milieu du 18e siècle, a laissé un grand nombre de *Poésies latines* dans tous les genres. Ceux qui lisent d'autres poètes latins que ceux de l'antiquité estiment ses *Lyriques*. On a recueilli plusieurs de ses pièces dans le tome second des *Délices* des poètes danois. Pour justifier son titre d'historiographe, il fit un ouvrage intitulé : *Florus danicus, sive danicarum rerum à primordio regni ad tempora usque Christiani J. Oldemburgici, breviarium*, Odensée, 1698, in-fol.; Tirnaro, 1716.

BÉRINGER (Jean-Barthélemi-Adam), professeur de médecine à Wurtzbourg, est auteur d'un ouvrage dont voici le titre: *Lithographiæ Wirceburgensis ducentis lapidum figuratorum à potiori insestiformium prodigiosis imaginibus exornatæ specimen primum, à G. Lud. Hueber*, Wirceburgi, 1726, in-fol. Voici ce qui donna lieu à cet ouvrage : un jésuite nommé Rodrik, dit M. Brunet, qui nous fournit ces détails, ayant fait fabriquer à plaisir de prétendues pétrifications, dans l'intention d'éprouver la crédulité de Béring, celui-ci fut si complètement la dupe de cette mystification, qu'après avoir composé une dissertation au sujet de ces prétendues pétrifications, il la publia comme une thèse soutenue sous sa présidence par Hueber, jeune docteur. Cependant, averti bientôt après du tour qu'on lui avait joué, il retira tous les exemplaires de son ouvrage qu'il put recouvrer, et les garda chez lui. A sa mort, un libraire de Leipsick acheta les exemplaires qui restaient, et les fit paraître sous le nom du véritable auteur, en 1767; mais ce n'est qu'avec le premier titre que l'ouvrage est recherché des curieux.

BÉRINGHEN (Jacques-Louis, marquis de), comte de Châteauneuf et du Plessis-Bertrand, seigneur d'Armonvillers, chevalier des ordres du roi, et son premier écuyer, gouverneur des citadelles de Marseille, naquit à

Paris le 20 octobre 1651, de Henri, comte de Béringhen, et d'Anne Dublé d'Uxelles. La famille des Béringhen était originaire de Gueldres, et dut son élévation à Pierre de Béringhen, l'aïeul du marquis, qui servait un gentilhomme de Normandie. Ayant été demandé à son maître par Henri IV, charmé de la propreté des armes du gentilhomme, il était entré au service de ce prince, avec la charge de premier valet de chambre. Le jeune Béringhen, qui n'était point l'aîné, fut destiné à l'ordre de Malte dès le berceau; il y fut reçu. Son éducation fut très-soignée. Il apprit le latin, les langues vivantes, le dessin, les mathématiques, et fit à Malte; mais son frère aîné ayant été tué d'un coup de canon à la tête du régiment Dauphin qu'il commandait devant Besançon, il quitta Malte, vint à la cour de France, où Louis XIV lui accorda la survivance et l'exercice de la charge de son premier écuyer, dont son père était pourvu dès le temps de Louis XIII. Quelques années après, ce roi le fit chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. En 1688, il fut envoyé au-devant de la reine d'Angleterre, qui se réfugiait en France. Il suivit le roi dans la plupart de ses expéditions. En 1708, après la prise de Lille et la perte de la bataille d'Oudenarde, les ennemis, enhardis par leurs succès, se croyaient en état de tout entreprendre. Un de leurs partis composé de trente hommes seulement, mais presque tous réfugiés protestans français, s'étant partagé en diverses petites troupes, osa s'avancer jusqu'aux portes de Paris, et se répandre aux environs de cette capitale et de Versailles. Leur projet était de surprendre et d'enlever le roi ou quelqu'un des princes de sa Maison. Le 24 mars, entre six et sept heures, ils aperçurent sur le pont de Sèvres un carrosse à six chevaux, aux armes et à la livrée du roi. Au signal convenu, les petits détachemens se réunirent, saisirent le carrosse à l'entrée de la plaine, et le conduisirent du côté des frontières, sur la route desquelles des relais étaient disposés; mais ce n'était ni le roi, ni un prince qui était dedans, c'était M. de Béringhen. A cette nouvelle, le roi fit aussitôt partir très-promptement des courriers, pour donner ordre aux garnisons d'arrêter la voiture et les ravisseurs. Quelque retard que mirent ceux-ci dans la forêt de Chantilly, où ils firent reposer leur prisonnier pendant trois heures, donnèrent de l'avance aux courriers, parce qu'après l'avoir fait monter à cheval, ils lui avaient eux-mêmes cherché une chaise de poste à cause de son âge et de ses infirmités. A quelques lieues de Ham, la voiture et son escorte furent arrêtées par trois militaires seulement. Les audacieux ravisseurs, se voyant sur le point d'être environnés de toutes parts, renoncèrent à une résistance inutile. M. de Béringhen, qui avait à se louer de leurs bons procédés pendant la route, interposa son crédit pour empêcher même qu'ils fussent faits prisonniers; on leur donna des fêtes, des spectacles, des présens et de bons passe-ports. M. de Béringhen fut dans la suite nommé conseiller du conseil intérieur du royaume, directeur-général des ponts-et-chaussées. Louis XIV avait une grande confiance dans son goût pour les objets d'art, et le consultait dans les embellissemens qu'il fit exé-

cuter à Versailles et dans ses autres maisons; les artistes le regardèrent comme leur protecteur. Il fut nommé membre honoraire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il avait formé le plus curieux recueil de gravures que l'on connût de son temps. On peut le voir encore aujourd'hui à la bibliothèque du Roi. Il mourut le 1er mai 1723, à 72 ans. Il avait épousé, en 1677, Marie-Élisabeth d'Aumont, petite-fille du maréchal de ce nom et du chancelier Letellier; il en eut neuf enfans, six filles et trois garçons.

BERKEL (Abraham Van), bon humaniste hollandais, était recteur du collége de Delft, et mourut en 1688. On lui doit de savantes *Notes sur le Manuel d'Épictète*, la *Table de Cébès; sur le Fragment de Stéphanus, concernant Dodone*, et une bonne édition de ce géographe.

BERKELEY (George), naquit à Kilcrin en Irlande en 1684, étudia à Dublin, et vint à Londres, où sa société fut recherchée par Pope, Stéele, et le comte de Pétersborough. Ce dernier ayant été nommé ambassadeur en Sicile, emmena avec lui Berkeley, en qualité de chapelain et de secrétaire. Il revint l'année suivante en Angleterre, d'où il repartit peu de temps après pour parcourir tout le midi. Il passa quatre années dans ce voyage, et visita plus particulièrement le royaume de Naples et la Sicile. Il avait ramassé dans cette île d'excellens matériaux d'histoire naturelle, qu'il perdit dans la traversée. Le regret que mérite cette perte doit être senti par ceux qui ont lu sa *Lettre au docteur Freind sur la Tarentule*, celle qu'il écrivit à Pope *sur l'île d'Ischia*, et la *Description d'une éruption du Vésuve*, qu'il envoya au savant Arbuthnot en 1717. Un événement imprévu lui procura un accroissement de fortune considérable. Une anglaise que Swift avait promis d'épouser, et qu'il a célébrée sous le nom de *Vanessa*, furieuse de son infidélité, révoqua le testament qu'elle avait fait en sa faveur, et laissa son bien à Berkeley. En 1726, il fut nommé au doyenné de Derry, bénéfice considérable. Il s'occupa alors d'un projet qui fait honneur à son humanité, c'était de faire bâtir dans les îles Bermudes, un collége destiné à l'instruction des sauvages de l'Amérique. Il offrit d'y consacrer tous ses soins et tous ses revenus. Il se transporta dans cette vue au nouveau continent, et y attendit long-temps les fonds que le ministre avait promis de lui faire passer : c'était Robert Walpole; il répondit à celui qui sollicitait le paiement : « Si vous me le demandez comme ministre, je dois vous assurer que la somme sera indubitablement payée sitôt que l'état des affaires le permettra; si vous me le demandez comme à votre ami, je conseille à Berkeley de revenir en Europe, et de renoncer à son projet. » Berkeley y revint en effet après avoir distribué au collége de Rhode-Island la bibliothèque qu'il y avait apportée. En 1733, il fut nommé à l'évêché de Cloyne par la reine Caroline, et justifia son choix par une observation scrupuleuse de la résidence, et un attachement à ses devoirs qui ne lui permettait d'en négliger aucun. Pope a dit: A Benson ont été données les mœurs et la can-

deur; à Berkeley, toutes les vertus. » Ce dernier mourut en 1753, âgé de 69 ans. On lui doit un grand nombre d'ouvrages : I. Un *Traité d'arithmétique sans Algèbre*, 1707. II. *Théorie de la vision*, 1709. « Cet ouvrage, suivant Reidt, est le premier où l'on ait tenté de distinguer les objets immédiats et naturels de la vue, des conclusions que notre imagination en tire, et où l'on ait tracé une ligne de séparation entre les idées que la vue et le toucher font naître. » III. *Principes de science humaine*, 1710. Il y combattit avec chaleur et avec succès le matérialisme, et commença d'y annoncer son *Système sur la non existence des corps*. IV. *Discours sur l'obéissance passive*, 1712. V. *Traité sur le mouvement*. L'auteur s'arrêta à Lyon à son retour d'Italie, pour y composer cet écrit qu'il envoya à l'Académie des sciences de Paris. VI. *Essais sur les moyens de prévenir la ruine de la Grande-Bretagne*. VII. *Questions relatives au commerce et à la prospérité de l'Irlande*, publiées en 1735. VIII. *Maximes sur le patriotisme*, 1740. IX. *L'Analyse*. Il soutient dans cet ouvrage que les mathématiciens ont tort de rejeter la religion à cause de ses mystères, eux dont la science est remplie de mystères encore plus incompréhensibles, et même d'erreurs évidentes, et il en donne pour exemple la doctrine des fluxions. Cette sortie contre les géomètres produisit plusieurs réponses très-vives de leur part. X. *Alcyphron ou le petit philosophe, en sept dialogues*, contenant une *Apologie de la religion chrétienne contre ceux qu'on nomme esprits forts*. Cet écrit a été traduit en français par de Joncourt, 1734, à La Haye, 2 vol. in-12. On y trouve, comme dans tous les autres ouvrages de l'auteur, des opinions singulières. Les objections contre les vérités fondamentales de la religion y sont tellement fortes qu'on a besoin de méditer les réponses pour les trouver suffisantes. XI. Ses *Dialogues entre Hylas et Philonoüs*, traduits en français par l'abbé du Gua, 1750, in-12, firent du bruit. Il y sontient qu'il n'y a que des esprits, et point de corps. Il avait adopté le système du P. Mallebranche, touchant l'existence des corps, et l'avait poussé beaucoup plus loin. A la tête de la traduction française, on a mis une vignette allégorique, ingénieuse et singulière. Un enfant voit sa figure dans un miroir et court pour la saisir, croyant voir un être réel. Un philosophe, placé derrière l'enfant paraît rire de sa méprise; et, au bas de la vignette, on lit ces mots adressés au philosophe : *Quid rides? fabula de te narratur*. XII. On a encore de lui un *Traité sur l'eau de goudron*, qu'on lit avec plaisir malgré la sécheresse du sujet, et qui vaut mieux que toutes ses spéculations métaphysiques. Il faut avouer cependant qu'il attribue à cette eau un peu trop de vertus. Boullier et Cantwel en ont donné de bonnes traductions françaises, 1745, 2 vol. in-12. Le style de Berkeley est méthodique, élégant et clair.

BERKELEY (George), théologien anglais, second fils du précédent, né à Londres en 1733, mort en 1795. Il était élève d'Oxford. On a de lui quelques *Discours*. On remarque parmi ces

discours, celui qu'il prononça en 1755 pour l'anniversaire de la mort de Charles Ier, et qui est intitulé : *Danger des innovations violentes dans l'État.* Il a été imprimé pour la sixième fois en 1794.

BERKELEY. *Voyez* BERKLEY.

BERKEN. *Voyez* BERQUES.

BERKENHOUT (JEAN), littérateur et médecin anglais, naquit à Leeds en 1730, et fut destiné par son père à la profession du commerce. Il fit à cet effet un voyage dans les principales contrées de l'Europe. Les occupations mercantiles lui ayant déplu, il prit du service dans les troupes prussiennes, et y obtint en peu de temps le commandement d'une compagnie. En 1756, il passa avec le même grade au service de sa patrie, et n'en sortit qu'après la paix conclue en 1763. Alors il se livra à l'étude de la médecine et des sciences naturelles, et fut reçu docteur en médecine par l'université de Leyde en 1765. En 1778, le gouvernement anglais l'envoya à Philadelphie pour y négocier avec le congrès américain ; mais ayant été soupçonné de manœuvres secrètes, il fut mis en prison. Le gouvernement britannique obtint sa liberté, et lui accorda, en dédommagement de ce qu'il avait souffert, une pension jusqu'à sa mort, arrivée en 1791. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Clavis anglica linguæ botanicæ Linnæi*, 1764, in-8°. C'est le premier ouvrage de ce genre qui ait paru en langue anglaise. II. *Pharmacopea medici*, 1782, réimprimée plusieurs fois. III. *Esquisse de l'Histoire naturelle de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, 1769-70, 3 vol. in-12. IV. *Essai sur la morsure du chien enragé*, 1773. V. *Symptomatologie*, 1774. VI. *Élémens de la théorie et de la pratique de la chimie philosophique*, 1788. VII. *Biographia litteraria*, publiée par Dodsley ; et plusieurs autres ouvrages moins intéressans.

BERKENHOUT (JEAN), journaliste anglais, auteur du *Cabinet de la cour*, journal qui commença en 1642, lorsque la cour d'Angleterre était retirée à Oxford. Cette feuille est encore recherchée. Le parlement, fatigué des plaisanteries de Berkenhead, le fit emprisonner ; mais, à la fin des troubles, il obtint sa liberté, et entra même au parlement. Il est mort le 4 décembre 1679.

BERKEY ou BERCKHEY (JEAN LEFRANCQ VAN), botaniste hollandais. On ne connaît de lui que ses ouvrages qui sont assez estimés. Les plus remarquables sont : I. *Expositio characteristica structuræ florum qui dicuntur compositi*, Leyde, 1761, in-4°. II. *Lettre sur la génération des testacées*, insérée dans les *Mémoires de la société de Flessingue*. III. Plusieurs *Mémoires intéressans sur diverses parties de la botanique.* Schreber a donné le nom de *Berkeya* à un genre de plantes.

BERKHEYDEN (JOB), né à Harlem en 1628, fut mis très-jeune, par ses parens, chez un relieur, pour en apprendre la profession ; mais son goût naturel pour le dessin et la peinture le portant sans cesse à l'étude et à l'exercice de cet art, il abandonna bientôt son métier pour s'y livrer entièrement, et y fit de grands progrès. Il peignit le portrait et le paysage. Ses tableaux sont estimés des connaisseurs. Tombé dans un des canaux de

son pays en 1698, il s'y noya à l'âge de 70 ans.

BERKHEYDEN (Gérard), frère puîné du précédent. Encouragé par les succès de Joh, il entreprit de courir la même carrière, et fut estimé comme peintre d'architecture et de perspective. Il mourut en 1693. Le Musée possède un tableau de cet artiste, représentant une *vue de la Colonne trajane et de l'Eglise de Sainte-Marie de Lorette à Rome.*

BERKLEY (Guillaume), gouverneur de la Virginie, succéda dans cet emploi à sir Jean Harvey, vers 1639. Pendant la guerre civile en Angleterre, Berkley prit le parti du roi, et la Virginie fut la dernière des colonies anglaises à reconnaître l'autorité de Cromwel. Il fut rappelé au gouvernement de la Virginie en 1659, lors du rétablissement de Charles II sur le trône d'Angleterre, et s'y signala pendant la révolte de Bacon, par une conduite ferme et pleine de sagesse. Il mourut en Angleterre en 1667; il a publié une *Description de la Virginie;* un *Recueil des lois en usage dans le même pays*, et une *tragi-comédie*, intitulée : *La Dame perdue.*

BERKLEY (Norbonne, baron de Botetourt), un des derniers gouverneurs de la Virginie, lorsqu'elle était encore une colonie anglaise, obtint la pairie de Botetourt en 1764. En 1768, il fut nommé gouverneur de la Virginie, à la place du général Amherst, et mourut à Williamsbourg le 15 octobre 1770.

BERKLEY (George, comte de), descendant de Robert Fitz Harding, de la Maison royale de Danemarck, fut du conseil privé de Charles II, et a laissé une riche bibliothèque au collége de Sion. On a de lui un livre estimé, intitulé : *Applications historiques et méditations accidentelles sur différens sujets, par un homme d'honneur.* Il mourut en 1708.

BERKLEY. *Voy.* Berkeley.

BERLICHINGEN (Goetz ou Godefroy de), surnommé *Main-de-Fer*, chevalier allemand, qui, étant au service de l'électeur de Bavière, dans la guerre contre le Palatinat, vers la fin du 15ᵉ siècle, eut la main coupée dans un combat, et s'en fit mettre une de fer, d'où lui est venu son surnom. Il marcha au secours du duc Ulrich de Wurtemberg contre la ligue de Souabe, tomba au pouvoir des ennemis en 1522, et fut obligé de payer une forte rançon. Lors de la guerre dite *guerre des paysans*, les révoltés, qui connaissaient tout le prix de sa valeur, le forcèrent de se mettre à leur tête. Il fut fait de nouveau prisonnier par la ligue de Souabe, et eut beaucoup de peine à être mis en liberté. Il mourut en 1562. Il a écrit sa propre histoire sous ce titre : *Vie de Goetz Berlichingen*, dit *Main-de-Fer*, seconde édition, Nuremberg, 1775, in-8°. Berlichingen est le héros d'un des drames tragiques du célèbre Gœthe.

BERLICHINGEN (Jean-Frédéric de), feld-maréchal des armées d'Autriche. Il se distingua par sa bravoure et ses talens militaires, dans la fameuse guerre de la succession d'Espagne, et plus tard, dans celle de la succession d'Autriche. Il fut fait prisonnier en 1745 près de Striegau, et après la conclusion de la paix, l'impératrice Marie-Thérèse lui donna un fief dans le Bas-Palatinat,

où il termina ses jours en 1751.

BERLIKOM (Baudouin Van), né à Bois-le-Duc, ou peut-être au village de ce nom, qui n'en est qu'à deux petites lieues, mourut greffier de la cour de Brabant, à La Haye, en 1605; il a laissé un Recueil de poésies latines sacrées, intitulé : *Hierostichon, sive, etc., libri IX*, Leyde, 1598, in-8°.

BERLIN (Jean-Daniel), musicien, qui s'est distingué par plusieurs inventions fort ingénieuses, naquit à Memel, en 1710. Il était organiste dans une petite ville de Norwège, et mourut à l'âge de 65 ans. Il a écrit plusieurs ouvrages sur son art: I. *Élémens de musique à l'usage des commençans*, 1744. II. *Instruction pour la Tonométrie... avec des détails sur le monochorde*, inventé et exécuté en 1752, Leipsick, 1767. Ce monochorde, dont Berlin est l'inventeur, est presque insensible aux variations de la température. III. *Sonates pour le clavecin*, Augsbourg, 1751.

BERLINGHIERI (Francesco), noble florentin, et poëte italien, florissait vers le milieu du 15e siècle. Il est auteur d'une Géographie *in terza rima*, imprimée à Florence, sans date (vers 1478 ou 1481), in-fol., avec des cartes géographiques, dont la gravure, très-informe, est faite par un orfèvre qui n'avait aucune pratique du burin, et qui a frappé les lettres dans le métal, souvent assez mal.

BERMINGHAM (Michel), né à Paris, membre de l'Académie royale de chirurgie de cette ville. On lui attribue les ouvrages suivans: I. *Manière de bien nourrir et soigner les enfans nouveau-nés*, Paris, 1750, in-4°. II. *Traduction des statuts des docteurs régens de la Faculté de Paris*, 1754, in-12.

BERMUDE ou VÉRÉMOND Ier, dit *le Diacre*, vivait dans un monastère; lorsque son frère Aurélio, roi des Asturies, mourut, il fut nommé pour lui succéder, en 788, au préjudice d'Alphonse II, fils de Froila. Bermude ne voulut pas profiter long-temps de cette injustice. Il donna à Alphonse le commandement de l'armée pour combattre les Maures; celui-ci les défit complètement, et Bermude saisit cette occasion pour abdiquer la couronne en faveur du vainqueur des Maures, après avoir régné deux ans et deux mois. Alphonse n'oublia jamais ce qu'il devait à son généreux bienfaiteur.

BERMUDE ou VÉRÉMOND II, surnommé *le Goutteux*, fils d'Ordogno III, succéda au trône de Léon et des Asturies, à Ramire III, son cousin, qu'il vainquit en 982. Bermude eut d'abord assez d'adresse pour acquérir le royaume de Galice, en gagnant le cœur des Galiciens. Il eût été à desirer qu'il obtînt avec la même facilité l'amitié et l'alliance du comte de Castille, et du roi de Navarre, Garcie Sanchez, contre les Maures, leurs ennemis communs. Ces Africains, voyant le roi Bermude attaqué de la goutte et abandonné aux femmes, firent deux incursions en Galice, et parvinrent à détruire la ville de Compostelle, capitale de ce royaume. Bermude, réveillé au bruit de leurs succès, les attaqua avec avantage, et les força à une retraite précipitée, dans laquelle ils perdirent beaucoup de monde. Instruit de cette défaite, le rebelle espagnol don Vélos, passa

le Douro, à la tête d'une forte armée de Maures, et campa sur les rives de la Ertola. Bermude, ne se sentant pas assez fort pour se mesurer en bataille rangée avec cette armée, eut recours à la ruse, et jeta la confusion et le désordre parmi les Maures, en prenant leurs bagages d'assaut. Les capitaines maures, voyant les chrétiens occupés à piller leur butin, rallièrent leur armée, et parvinrent à les mettre en fuite jusqu'aux portes de Léon, qu'ils auraient pris sans la rigueur de l'hiver. Bermude ne croyant pas pouvoir défendre Léon, où il se trouvait presque renfermé, prit le parti de l'évacuer, et de se transporter avec sa cour à Oviédo. Il y fit transférer les tombeaux et les cendres des rois. Les Maures, au bout d'une année de siége, prirent Léon, après avoir tué le comte Guillen Gonzalez, commandant de la place. Ce brave général, ne pouvant survivre à la perte d'une ville qu'il avait si bien défendue, prit le parti de mourir les armes à la main. Quelque temps après, le roi Bermude, le roi de Navarre et le comte de Castille, ayant enfin pris le parti de réunir leurs armées contre les Maures, les attaquèrent avec succès sur les frontières de la Galice et de la Castille. Bermude, quoique malade, contribua puissamment à la victoire mémorable remportée sur Almanzor, dans la plaine d'Osma, en 998. Il mourut l'année suivante, après avoir régné 17 ans.

BERMUDE ou VÉRÉMOND III, roi de Léon, succéda à Alphonse V, son père, en 1027. Son règne est célèbre par une révolution qui se fit alors en Espagne. Sanche-le-Grand, roi de Navarre, se rendit maître de la Castille et du royaume de Léon. Voici comment il fit cette double conquête : Don Garcias, comte de Castille, était sur le point de célébrer son mariage avec la sœur de Vérémond, lorsqu'il fut assassiné avec quelques-uns de ses vassaux. Sanche épousa la sœur de Garcias; et, par cette alliance, il obtint la Castille, à laquelle il donna le titre de royaume. Il attaqua ensuite Vérémond, et lui enleva une partie de ses états. Le prince dépouillé n'ayant point d'enfans, les deux rois firent un traité par lequel Sanche devait conserver ses conquêtes, à condition que son fils Ferdinand épouserait la sœur de Vérémond. Ainsi les trois royaumes d'Espagne furent le partage de la Maison de Navarre, qui n'eut pas le bonheur ou le talent de maintenir cette réunion. Sanche partagea ses états entre ses enfans. Cependant Vérémond, voulant recouvrer ce que la nécessité l'avait forcé de céder, assembla des troupes. Don Garcias, nouveau roi de Navarre, lui livra bataille. Vérémond, emporté par sa jeunesse et une valeur téméraire, pénétra dans les escadrons ennemis, et se fit tuer d'un coup de lance qui lui perça le sein en 1037, sous les murs de Carion. Avec lui finit la race masculine de Pélage, et du grand Récarède, roi des Goths.

BERMUDEZ (Jean), médecin portugais, attaché en 1520, au service de Rodriguez de Lima, ambassadeur de Portugal en Abyssinie, gagna les bonnes graces du roi des Abyssins, qui lui conféra le titre de patriarche d'Abyssinie, et le chargea de deux missions importantes pour Rome et Lisbonne. Bermudez partit; et

après avoir passé plusieurs années en Europe, pendant lesquelles il remplit l'objet de son ambassade, il repassa en Abyssinie; mais tout y était changé; le roi était mort, et son successeur s'était déclaré l'ennemi des catholiques. Bermudez se mit à la tête des troupes portugaises qui se trouvaient dans le pays, et remporta d'abord quelques avantages; mais bientôt il fut pris, et n'échappa que par miracle à une mort presqu'inévitable. Il passa à Macao, et de là à Lisbonne, où le roi le reçut fort bien, et lui assigna un traitement honorable. Il mourut dans cette ville, vers 1575. Il est auteur d'une *Relation* estimée de l'Abyssinie.

BERMUDEZ (frère Jérôme), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et professeur de théologie dans l'université de Salamanque, naquit en Galice vers le milieu du 16e siècle. Ce religieux, avide de connaissances, ne se borna pas à celle de la théologie; indépendamment du grec et du latin, il possédait l'arabe et l'hébreu. Bermudez doit surtout sa célébrité à son talent pour la poésie, et à son génie dramatique. Ses deux tragédies intitulées : *Nice malheureuse*, et *Nice couronnée*, furent les deux premières tragédies imprimées qui parurent en Espagne (Madrid, 1577). Ces ouvrages ont mérité à Bermudez le titre de créateur de la scène tragique en Espagne. Il s'y distingua par un genre neuf et original qui lui appartenait tout entier. Les tragédies de Bermudez parurent d'abord sous le nom d'*Antonio de Silva*, et c'est ce qui a donné lieu à don Nicolas Antonio, dans sa *Bibliothèque espagnole*, de les attribuer à cet auteur; mais il est maintenant avéré, par un sonnet de Diègo Gonzalez Duran, qui est à la tête de l'édition de ces deux tragédies, qu'elles furent composées par Bermudez. Il est naturel de penser que des considérations raisonnables empêchèrent ce religieux de les publier sous son nom. Il fut aussi l'auteur d'un poème intitulé : *la Esperodia*, ou *l'Hesperoïda*, à la louange du grand-duc d'Albe, don Ferdinand, écrit en vers latins, traduit par lui-même en vers espagnols, et publié en 1589; d'un autre poème en cinq chants, *à l'occasion du voyage d'Italie en France de ce même prince;* d'un *Recueil de poésies diverses.*

BERNACCHI, fut le premier chanteur de Bologne au 18e siècle. On lui reprochait trop de fredons et d'ornemens, et de gâter, par des ports de voix, la simplicité de la première musique italienne. Pistocchi, qui avait été son maître de chant, lui disait souvent: «Quel désagrément pour moi! je t'ai appris à chanter, et tu veux jouer!» Bernacchi, après avoir été attaché à la musique de l'électeur de Bavière et de l'empereur d'Allemagne, passa à Londres, d'où il revint dans sa patrie vers 1756.

BERNARD, roi d'Italie, fils de Pépin, roi d'Italie. Louis, successeur de l'empereur Charlemagne, ayant associé, en 817, son fils aîné, Lothaire, à l'empire, Bernard, comme fils du fils aîné de Charlemagne et comme roi d'Italie, résolut de tirer vengeance de cette injustice, et de faire valoir ses droits. Il mit aussitôt une armée en campagne; mais, à l'approche de l'empereur, ses troupes l'abandonnèrent, et il se livra lui-même entre les mains de Louis,

qui lui fit arracher les yeux, ainsi qu'à tous ses conseillers. L'infortuné Bernard ne survécut que de trois jours à cette cruelle opération. Il mourut en 818.

BERNARD, duc de Septimanie et de Toulouse, fils de Saint-Guillaume, duc de Toulouse, obtint, en 820, le duché de Septimanie, qui comprenait une grande partie du Languedoc. En 828, l'impératrice Judith l'appela à la cour de Louis-le-Débonnaire, pour l'opposer à la confédération des enfans du premier lit. Bernard fut nommé successivement premier ministre, grand-chambellan et gouverneur du jeune Charles-le-Chauve, fils de l'empereur et de Judith. Il seconda les projets de l'impératrice, et s'attira la haine des grands de sa cour, qui se liguèrent contre lui et l'accusèrent de tyrannie, de commerce criminel avec l'impératrice, de sacrilége et même de magie. Bernard fut obligé de céder à l'orage et de se retirer à Barcelonne, capitale de son duché. Peu après, il fit alliance avec Pépin, roi d'Aquitaine, contre l'empereur, qui lui ôta la Septimanie en 832. L'année suivante, l'adroit Bernard recouvra ce gouvernement, et succéda, en 835, à Bérenger, duc de Toulouse. Sa conduite équivoque, pendant la guerre qui eut lieu entre Pépin et Charles-le-Chauve, le rendit suspect à ce dernier, qui le fit juger dans une diète tenue en Aquitaine en 844. Bernard fut, dit-on, condamné à mort, comme coupable de lèze-majesté, et subit le dernier supplice. D'autres historiens rapportent que Charles-le-Chauve le tua de sa propre main, et font observer à ce sujet, que cet empereur commit en même temps un assassinat et un parricide, donnant à entendre par là que Charles était le fruit du commerce criminel de Bernard avec l'impératrice Judith.

BERNARD DEL CARPIO, héros espagnol, qui vivait dans le 9me siècle, et que les romanciers d'Espagne ont rendu presque aussi fameux que le célèbre Roland, neveu de Charlemagne, en lui attribuant des actions incroyables. Il devait le jour à Chimène, sœur d'Alphonse-le-Chaste, et à don Sanche, seigneur de Saldagna, qui s'étaient mariés secrètement. Alphonse, irrité de cette mésalliance, fit crever les yeux à don Sanche, et le fit enfermer dans un château. Néanmoins, il fit donner une éducation soignée au jeune Bernard, qui lui rendit de grands services dans ses expéditions contre les Sarrasins, espérant par ce moyen obtenir la liberté de son père; mais Alphonse lui ayant refusé cette grace, il quitta sa cour, se renferma dans Saldagna, et fit la guerre à Alphonse. Celui-ci mourut, et la couronne passa à Ramire, fils de Bermude-le-Diacre. Ce ne fut qu'à l'avénement d'Alphonse-le-Grand, que Bernard vint à la cour. Il servit le nouveau roi avec zèle, et contribua puissamment aux victoires qu'il remporta sur les Maures; il crut alors pouvoir obtenir que son père lui fût rendu, mais cette nouvelle tentative ne lui réussit pas mieux que la première. Alors il se joignit aux Maures pour tirer vengeance de l'injustice et de l'affront qu'on lui avait fait. Alphonse alarmé, promit à Bernard de lui rendre son père, à condition qu'il livrerait la forteresse de Carpio. Bernard consentit à tout ce qu'on voulut; mais quelle fut sa douleur et son indi-

gnation, quand il apprit que son père, pour lequel il venait de sacrifier tout ce qu'il possédait, était mort dans sa prison! Il quitta l'Espagne et vint en France, où il mourut vers la fin du 9e siècle. Au rapport de quelques chroniqueurs espagnols, Bernard resta toujours fidèle à son roi, malgré les injustices dont il avait à se plaindre, et mourut en Espagne, à Aguilar del Campo.

BERNARD DE MENTHON (SAINT), né dans un château de ce nom, en Génevois, dans le voisinage d'Annecy, en 923, d'une des plus illustres Maisons de Savoie, montra, dès son enfance, beaucoup de goût pour les lettres et la piété. Il se consacra, malgré ses parens, à l'état ecclésiastique. Pour se dérober à leurs sollicitations, il se retira à Aoste en Savoie, et y reçut les ordres sacrés. Nommé archidiacre de cette église, il fit des missions dans les montagnes voisines. Les habitans de ces déserts sauvages, attachés à d'anciennes superstitions, conservaient encore des monumens du paganisme; Bernard les renversa. Vivement touché des maux que les pélerins allemands et français avaient à souffrir en allant à Rome, pour rendre leurs pieux hommages aux tombeaux des saints apôtres, il fonda en leur faveur deux hôpitaux, tous deux dans les Alpes, l'un sur le mont Joux (ou *Mons Jovis*), montagne ainsi appelée, parce qu'elle avait un temple dédié à Jupiter, qu'il fit abattre; l'autre sur la colonne Jou (ou *Columna Jovis*), nommée ainsi à cause d'une colonne de Jupiter, qui fut pareillement renversée. Ces deux hôpitaux, dits de son nom, *le Grand et le Petit-St.-Bernard*, furent desservis avec autant d'exactitude que de générosité, par des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Bernard fut leur premier prévôt; c'est le nom qu'ils donnaient à leur supérieur. Le saint fondateur, ayant assuré des secours aux pélerins, alla porter la lumière de la foi aux peuples de Lombardie, qui sont au levant du mont Saint-Bernard. Il en convertit un grand nombre, et passa ensuite à Rome, où il obtint la confirmation de son institut. Les priviléges que le pape lui accorda, ont été renouvelés par Jean XXII, Martin V, Jean XXIII, Eugène IV, etc. De retour en Lombardie, Saint Bernard cultiva les fruits du christianisme qu'il y avait fait naître, et termina saintement sa carrière, à Novare, le 28 mai 1008, âgé de 85 ans. Il fut canonisé l'année suivante. Les chanoines hospitaliers des monts Saint-Bernard, ayant été réunis par la cour de Rome au chapitre d'Aoste, à la sollicitation de Charles Emmanuel III, les hôpitaux sont dirigés actuellement par des religieux, qui exercent envers les pélerins et les passans une charité aussi constante que désintéressée. « Quelques-uns de ces sublimes solitaires, dit un voyageur, gravissent les pyramides de granit qui bordent le chemin, pour y découvrir un convoi dans la détresse, et pour répondre aux cris de secours; d'autres frayent le sentier enseveli sous la neige fraîchement tombée, au risque de se perdre eux-mêmes dans les précipices; tous bravent le froid, les avalanches, le danger de s'égarer, presque aveuglés par les tourbillons de neige, et prêtant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelle la voix humaine. Leur intrépidité égale leur vigi-

lance. Aucun malheureux ne les appelle inutilement. Ils le raniment agonisant de froid et de terreur; ils le transportent sur leurs bras, tandis que leurs pieds glissent sur la glace, ou s'enfoncent dans les neiges; voilà leur ministère. Leur sollicitude veille sur l'humanité dans ces lieux maudits de la nature. De grands chiens sont les compagnons intelligens des courses de leurs maîtres; ces dogues bienfaisans vont à la piste des malheureux; ils devancent les guides, et le sont eux-mêmes: à la voix de ces auxiliaires, le voyageur transi reprend de l'espérance, il suit leurs vestiges toujours sûrs: lorsque les chutes de neige, aussi promptes que l'éclair, engloutissent un passager, les dogues du Saint-Bernard le découvrent sous l'abîme; ils y conduisent les religieux, qui retirent le cadavre, ou portent, s'il en est temps encore, des secours à ce malheureux. » — Delille a consacré plusieurs vers de *ses Trois règnes de la nature*, à célébrer l'instinct admirable de ces animaux:

Vous donc, soyez bénis, animaux courageux,
Que nourrit Saint-Bernard sur son front orageux;
Vous qui, sous les frimas qu'un long hiver entasse,
Des voyageurs perdus courez chercher la trace!
L'homme accourt à vos cris, il enlève ces corps
Dont le froid homicide engourdit les ressorts.
. . . .
Salut! des malheureux charitables hospices!
Et vous, nobles chasseurs, à leurs malheurs propices,
Ayez part à mes chants; trop soumise à ses lois,
Votre race aide l'homme à dépeupler les bois,
Votre instinct dépravé seconde sa furie;
Elle donne la mort, vous conservez la vie.

Ces chiens, d'une beauté remarquable, sont originaires de la Camargue en Provence.

BERNARD DE THURINGE, pieux écervelé, qui annonça vers la fin du 10e siècle que celle du monde était prochaine. Il portait un habit d'ermite, et menait une vie austère; fondait sa prophétie sur ces paroles de l'Évangile: *Mille ans et plus*, que lui et ses disciples expliquaient à leur manière. Une éclipse de soleil arrivée dans le même temps, vint augmenter la terreur qu'il était parvenu à répandre dans les esprits; beaucoup de monde alla se cacher dans des antres et dans des cavernes. Le retour de la lumière ne calma pas les inquiétudes. Il fallut que Gerberge, femme de Louis d'Outremer, engageât les théologiens à éclaircir cette matière. La plupart décidèrent que le temps de l'antéchrist était encore bien éloigné.

BERNARD (Saint), né en 1091, dans le village de Fontaine, en Bourgogne, était le troisième des sept enfans qu'eurent Técelin et Alette, l'un et l'autre distingués par leur piété autant que par leur noblesse. Après avoir fait ses études avec succès, il se fit moine, à l'âge de 22 ans, à Citeaux, avec trente de ses compagnons. Son éloquence leur avait persuadé de renoncer au monde. Clairvaux ayant été fondé l'an 1115, Bernard, quoiqu'à peine sorti du noviciat, en fut nommé premier abbé. Cette maison, depuis si opulente, était très-pauvre alors. Bernard, qui ne prévoyait pas que ses successeurs seraient un jour très-riches, porta l'esprit de pauvreté jusque dans les ornemens des églises. Voici comme il parlait à des religieux qui ne pensaient pas comme lui: « Un poète s'écriait: *Dis-moi, pontife, que fait l'or dans les temples?* et moi, religieux, ne puis-je pas dire aux religieux: *Dites-moi, pauvres, si toutefois vous l'êtes, que fait l'or dans les églises?* Quel fruit retirons-nous de la pompe et de la magnificence de nos tem-

ples? Que cherche-t-on en tout cela? Est-ce pour inspirer des sentimens de douleur et de componction aux pénitens, ou du plaisir et de la satisfaction aux spectateurs? O vanité! ô folie! L'église est brillante dans les édifices, et désolée dans les pauvres! Elle couvre d'or les pierres du temple, et laisse ses enfans nus! Les curieux trouvent de quoi repaître leurs yeux, et les misérables ne trouvent pas de quoi rassasier leur faim!» Le nom de Bernard se répandit bientôt partout. Le pape Eugène III fut tiré du monastère de Cîteaux pour gouverner l'Église. On s'adressait à Bernard de toutes les parties de l'Europe. En 1128, on le chargea de dresser une règle pour les templiers, comme le seul homme capable de la leur donner. Il assista au concile de Sens en 1140, fit condamner plusieurs propositions d'Abailard, qui se flattait d'être son rival. Eugène III, son disciple, lui donna bientôt une commission plus importante; il écrivit à son maître de prêcher la croisade. Cet apôtre persuada d'abord Louis-le-Jeune, roi de France. Il l'engagea à courir se battre en Asie, pour expier les barbaries qu'il avait exercées en France. L'abbé Suger s'y opposa vainement: les avis de Bernard, quoique moins judicieux que ceux du ministre, étaient des oracles pour les princes et pour le peuple. On dressa un échafaud en pleine campagne, à Vézelai en Bourgogne, sur lequel le cénobite parut avec le roi. Il prêcha fortement, échauffa les esprits, et tout le monde voulut être croisé. Quoiqu'il eût fait une grande provision de croix, il fut, dit-on, obligé de mettre son habit en pièces pour suppléer à l'étoffe qui manquait. L'enthousiasme que son éloquence inspira, fut si véhément, que Bernard écrivit au pape Eugène: «Vous avez ordonné, j'ai obéi; et votre autorité a rendu mon obéissance fructueuse. Les villes et les châteaux deviennent déserts, et l'on voit partout des veuves dont les maris sont vivans.» On voulut charger le prédicateur de la croisade d'en être le chef; mais il refusa le rôle que Pierre l'ermite n'avait pas craint de jouer. De France il passa en Allemagne, détermina l'empereur Conrad III à prendre la croix, et promit, de la part de Dieu, les plus grands succès. On marche de tous les côtés de l'Europe vers l'Asie, et on envoie une quenouille et un fuseau à tous les princes qui aiment assez leurs sujets pour ne pas les abandonner. Saint Bernard, resté en Occident, tandis que tant de guerriers, sur la foi de ses prophéties, allaient chercher la mort en Orient, s'occupa à réfuter les erreurs de Pierre de Bruys, du moine Raoul, qui annonçait, au nom de Dieu, l'obligation d'aller massacrer tous les juifs, à combattre Gilbert de La Porée, Éon de l'Étoile, et les sectateurs d'Arnaud de Bresse. Quelque temps avant sa mort, il publia son *Apologie pour la croisade* qu'il avait prêchée: il en rejeta le mauvais succès sur les déréglemens des soldats et des généraux qui la composaient. Il ne faisait pas attention que la première croisade avait eu plus de succès, quoique les croisés eussent été aussi peu réglés. «Il ne s'apercevait pas, dit Fleury, qu'une preuve qui n'est pas toujours concluante ne l'est jamais.» Il appuya cette raison de l'exemple de Moïse, qui, après avoir tiré d'Égypte les Israélites, ne fit point entrer ces

incrédules et ces rebelles dans la terre qu'il leur avait promise. Il parla ensuite avec beaucoup de modestie des miracles qui avaient autorisé ses prédications et ses promesses. « En général, dit Macquer, d'après le sage Fleury, les avantages que procurèrent les croisades ne peuvent contre-balancer les inconvéniens qui en résultèrent. » On voit par les relations de ces voyages, que les armées des croisés étaient non-seulement comme les autres armées, mais encore pires, et que toutes sortes de vices y régnaient, tant ceux qu'ils avaient apportés de leur pays, que ceux qu'ils avaient pris dans les pays étrangers. Grand nombre d'ecclésiastiques et de moines se croisaient ; quelques-uns, poussés d'un véritable zèle, d'autres par l'amour de l'indépendance ; tous se croyaient autorisés à porter les armes contre les infideles. Ces grandes entreprises ne furent ni bien concertées, ni bien conduites. L'indulgence plénière et les grands priviléges que l'on accordait aux croisés, attiraient une infinité de personnes. Ils étaient sous la protection de l'Église, à couvert des poursuites de leurs créanciers. Il y avait excommunication de plein droit contre quiconque les attaquait en leurs personnes et en leurs biens. Bernard mourut en 1153, dans sa 63e année. Il y avait quarante ans qu'il avait fait profession à Cîteaux, et trente-huit qu'il était abbé de Clairvaux. Il fonda ou agrégea à son ordre soixante-douze monastères, en France, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Irlande, en Savoie, en Italie, en Allemagne, en Suède, en Hongrie, en Danemarck ; et, s'il faut y comprendre les fondations faites par les abbayes dépendantes de Clairvaux, on doit en compter cent soixante et plus. Il y eut de son temps jusqu'à cent novices. Clairvaux fut le séminaire des prélats. Saint Bernard vit un de ses religieux assis sur la chaire de Saint Pierre, six autres décorés de la pourpre, et plus de trente de la mitre. Après la mort du fondateur, l'ordre de Cîteaux donna trois autres papes à l'Église : Grégoire VIII, Célestin IV, Benoît XII, et une infinité de cardinaux et d'évêques. Nul homme, a dit le président Hénault, n'a exercé sur son siècle un empire aussi extraordinaire. Égaré par l'enthousiasme même de son zèle, il donna à ses erreurs l'autorité de ses vertus et de son caractère, et entraîna l'Europe dans de grands malheurs. L'Église, malgré ses erreurs, qu'elle a reconnues, l'a mis au rang des saints ; le philosophe, malgré les reproches qu'il peut lui faire, doit l'élever au rang des grands hommes. Raynal l'a traité plus défavorablement, en lui donnant les épithètes « d'homme bouillant, inquiet, opiniâtre, inflexible, qui se portait au grand et au singulier, d'enthousiaste, de déclamateur, de prétendu prophète, etc. » On a comparé sa conduite envers le malheureux Abailard, à celle de Bossuet envers Fénélon. Ce qui prouve cependant que Saint Bernard n'y mit point d'animosité personnelle, c'est qu'il se réconcilia avec lui aussitôt qu'il eut abjuré ses erreurs. De toutes les éditions que nous avons de ses ouvrages, la seule qui soit consultée par les savans, est celle de dom Mabillon, 1690, en 2 vol. in-fol., réimprimée en 1719. Cette seconde édition est moins estimée que la pre-

mière. Il y a une autre édition du Louvre, en 1642, 6 v. in-fol. D. Antoine de Saint-Gabriel, feuillant, a traduit tout Saint Bernard en français, Paris, 1678, 13 vol. in-8°. Les allégories et les antithèses dont il a semé ses ouvrages ne sont pas toujours dictées par la justesse et par le goût. Le P. Mabillon pense que la plupart de ses sermons ont été prononcés en latin. La bibliothèque royale possède un manuscrit unique, in-4°. du fonds des Feuillans, de la traduction française de 45 sermons écrits dans le 12e siècle. Nous avons sa Vie par Le Maistre, Paris, 1649, in-8°, et par Villefore, 1704, in-4°; celle-ci est la meilleure. D. Clémencet a donné l'*Histoire littéraire* de S. Bernard et de Pierre-le-Vénérable, 1773, in-4°. Les ouvrages de Saint Bernard, dont nous avons une traduction française, sont : I. *L'Eschelle des Cloistriers, ou de la manière de prier*, par Julien Warnier, Paris, 1617, in-12, II. *Lettres*, par Villefore, 1714, in-8°. III. *Sermons choisis*, par le même, 1737, in-8°. IV. *Traités de la conversion*, par Le Maistre, 1656, in-12. V. *Traité sur la grace et le libre arbitre*, par le P. Gerberon, Toulouse, 1698, in-8°. VI. *Sermons sur la Vierge*, par François Morel, Paris, 1612, in-12. Quant aux Saints que Cîteaux et ses dépendances ont produits, ils étaient en si grand nombre dans les temps héroïques de l'ordre, qu'un chapitre tenu au 14e siècle ordonna qu'on n'en ferait plus canoniser, *ne multitudine Sancti vilescerent*. (Lettre de l'abbé d'Olivet au président Bouhier, pag. 144.)

BERNARD DE VENTADOUR, troubadour, né au château de Ventadour, en Limousin, dans le 12e siècle. Son père était un domestique chargé du four. La figure et le caractère du jeune Bernard ayant fixé l'attention du vicomte Ebles II, ce seigneur se chargea de son éducation, qui eut tout le succès possible. Ayant fait quelques chansons pour Agnès de Montluçon, femme du vicomte, il fut chassé du château de Ventadour. Ne sachant de quel côté aller, notre poète tourna ses pas vers la cour de la duchesse de Normandie, Éléonore de Guienne, qui, après le divorce de Louis VII, avait épousé, en 1152, Henri, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, sous le nom de Henri II. Enfin, lassé des cours et de la vie vagabonde qu'il avait menée, Bernard se retira, non au monastère de Montmajour, comme le dit Nostradamus, mais à l'abbaye de Dalon en Limousin. Les manuscrits de la bibliothèque du Roi contiennent trente-cinq pièces de ce poète ; elles sont précédées de sa Vie.

BERNARD D'AURIAC (MAITRE), troubadour, né au château de ce nom dans le diocèse de Toulouse, et qui vivait à la fin du 13me siècle. On a de lui quatre pièces de poésies. Dans la première, il s'élève contre les Espagnols, généralement regardés comme les auteurs de l'infernal complot qui produisit les Vêpres siciliennes, et les menace de la vengeance que la France doit tirer d'un pareil attentat ; les trois autres ne méritent pas d'être citées.

BERNARD DE LA BARTHE, archevêque d'Auch, est compté au nombre des troubadours du 13e siècle. Ce prélat fut déposé par les légats du pape dans le temps de la guerre des Albigeois ; et en

effet, il nous reste de lui une *Sirvente*, où il montre des sentimens d'équité et de modération fort différens des vues de la cour de Rome à cette époque. (*Voy.* MILLOT, tome 2, pages 202 et 204.)

BERNARD-PTOLOMEI (SAINT), instituteur de l'ordre religieux des olivétains, très-répandu en Italie, naquit à Sienne en 1272, d'une famille distinguée. Il vendit tous ses biens, en distribua l'argent aux pauvres, et se retira dans un désert, à trois lieues de Sienne, où il rassembla un grand nombre de solitaires. Il leur donna la règle de Saint Benoît, et un habit blanc. Il mourut en 1348, après avoir fait approuver par le Saint-Siège l'établissement de son institut, dont la principale maison était celle de Sainte-Françoise, à Rome.

BERNARD DE BADE. *Voyez* BADE (Maison DE).

BERNARD-LE-TRÉVISAN, fameux alchimiste du 15e siècle, né à Padoue en 1409, a donné, suivant Boerhaave, quelques ouvrages de chimie. Ce sont : I. *De Philosophiâ hermeticâ*, lib. IV, Strasbourg, 1567, 1574, 1586, 1597; Nuremberg, 1593, 1643; Bâle, 1683. II. *Opus historico-dogmaticum*, Ursellis, 1598, in-8°. III. *Tractatus de secretissimo philosophorum opere chemico*, Bâle, 1600. IV. *Opuscula chemica de lapide philosophorum*, en français, Anvers, 1567; en allemand, Leipsick, 1605; Helmstadt, 1717. V. *Bernardus redivivus*, Francfort, 1625. Il est encore l'auteur d'une *Lettre alchimique*, écrite à Thomas le Boulonnais, médecin, et qui fut imprimée à Bâle en 1583 et en 1600, sous le titre de : *Ber. Com. Trevisa de chemico miraculo, quod lapidem philosophiæ appellant.*

BERNARD (CLAUDE-BARTHÉLEMY), écrivain français du 16e siècle, né à Riom en Auvergne, mort vers 1586, est auteur d'une traduction du latin en français de l'*Histoire de Riom*, Lyon, 1559, in-16. On voit à la suite de cette traduction, une pièce intitulée : *Le Sympose des Odes et des Épîtres.* Il avait aussi traduit en rimes françaises, l'*Épître de Saint Paul aux Romains*, l'*Hymne de Prime*, et le *Psaume* 106e, Lyon, 1560, in-16.

BERNARD (ÉTIENNE), né à Dijon en 1553, avocat en 1574, fut député de sa province pour le tiers-état aux États de Blois en 1588, et y brilla par son éloquence. Il fut fait conseiller au parlement de Dijon, en 1594. Il suivit le parti de la ligue, et fut très-utile au duc de Mayenne ; mais il répara sa faute en s'attachant à Henri IV, qui le choisit pour négocier la réduction de Marseille. Il n'eut pas alors de sujet plus fidèle. Le roi, satisfait de sa négociation, le fit, en 1590, lieutenant-général du bailliage de Châlons-sur-Saône, où il mourut en 1609. Il a traduit du français en latin l'ouvrage d'Honoré Dulaurent, intitulé : *Discours et Rapport véritable de la conférence de Suresnes entre les députés des États Généraux assemblés à Paris avec les députés du roi de Navarre*, Paris, 1598, in-8°. Ses autres ouvrages sont : I. *Un Discours de ce qui advint à Blois jusqu'à la mort des Guises*, imprimé dans les *Mémoires de la Ligue*. II. Un *Avis à la noblesse sur ce qui s'est passé aux États de Blois en* 1588, 1590,

in-8°. C'est un libelle qui eut plusieurs réfutations. III. Un *Discours de la réduction de Marseille*, et plusieurs écrits manuscrits.

BERNARD (Jean), fils aîné du précédent, naquit à Dijon au mois de janvier 1576. On a de lui des Harangues et des Poésies; parmi ses Harangues, on distingue celles à *Louis XIII*, à *Marie de Médicis*, à *Anne d'Autriche*, etc. Celle de Marie de Médicis a été imprimée en 1610, in-4°. Parmi ses poésies, celles intitulées : *Versus numerales restitutæ Massiliensibus libertatis*, 1596. Pour connaître tous ces ouvrages, on peut consulter la *Bibliothèque de Bourgogne*, et l'ouvrage du P. Jacob, *Claris. Scriptor. Cabillon.*

BERNARD (Claude), appelé communément le *Pauvre prêtre* ou le *Père Bernard*, autre fils d'Étienne Bernard, naquit à Dijon en 1558. Pierre Le Camus, évêque de Belley, voulut lui persuader d'entrer dans l'état ecclésiastique; Bernard lui répondit : « Je suis un cadet qui n'ai rien; il n'y a presque point de bénéfice en cette province qui suit en la nomination du roi : j'aime encore mieux être pauvre gentilhomme que pauvre prêtre. » Il ne laissa pourtant pas de suivre le conseil de l'évêque de Belley. Il vécut quelque temps en ecclésiastique mondain; mais bientôt il renonça au monde, résigna le seul bénéfice qu'il eût, et se consacra à la pauvreté et au service des pauvres. Il se dépouilla pour eux d'un héritage de près de 400,000 liv. Le cardinal de Richelieu, l'ayant nommé à une abbaye du diocèse de Soissons, il ne voulut pas l'accepter. « Quelle apparence, écrivit-il à ce cardinal, que j'ôte le pain de la bouche des pauvres de Soissons, pour le donner à ceux de Paris ? » Le cardinal de Richelieu le pressant un jour de lui demander quelque grace; il se borna à lui demander de faire raccommoder les planches de la charette sur laquelle il accompagnait les patiens à la potence. Il mourut en odeur de sainteté, au retour d'une de ces exécutions, en 1641, à 54 ans. Son tombeau est dans la nef de l'église de la Charité de Paris. Ce prêtre avait l'esprit vif, l'imagination forte, l'humeur enjouée. Sa conversation plaisait aux grands, et il ménageait leur protection, pour avoir plus d'occasion d'être utile aux pauvres. Lorsqu'il allait à la cour, il disait hardiment la vérité, mais d'une manière si agréable et avec tant de franchise, qu'il inspirait toujours de l'attachement et du respect. Sollicitant un jour un grand seigneur en faveur d'un malheureux qui avait encouru sa disgrace, il en reçut un soufflet. Bernard tendit l'autre joue : « Donnez m'en deux, dit-il, mais accordez-moi ma demande. » C'est à lui qu'on dut l'établissement du séminaire des *Trente-Trois*, à Paris, ainsi nommé des 33 années que J.-C. a passées sur la terre. On peut voir la Vie du vénérable Claude Bernard, in-12, par Le Gauffre; ainsi que celles qu'ont écrites le P. Giry, Puget de la Serre, Fr. Gerson, et le P. Lempereur, jésuite. On a publié le *Testament du révérend P. Bernard, et ses pensées pieuses*, Paris, 1641, in-8°, et le *Récit des choses arrivées à la mort du révérend P. Bernard*, même année.

BERNARD (Charles), conseiller et lecteur ordinaire du roi,

et de plus historiographe de France, né à Paris le 25 décembre 1571, mort en 1640. Il nous a laissé une *Histoire de Louis XIII*, qui n'en est pas plus recommandable, Paris, 1646, 1 v. in-fol. Choses communes, style lâche, prolixe et fade. Il y a en tête un *Discours sur la Vie de l'auteur*, par Ch. Sorel; la *Conjonction des mers*, 1613, in-4°; *Discours sur l'état des finances*, Paris, 1614. Il fit imprimer, en 1633, à ses frais, l'*Histoire des guerres de Louis XIII, contre les religionnaires rebelles*, au nombre seulement de douze exemplaires. Cette précaution porte à croire que ce livre, s'il en existe encore quelque exemplaire, serait plus curieux que l'*Histoire de Louis XIII*. *Voy.* Anquetil, *Intrigues du cabinet*, tom. 1, préf. p. 15.

BERNARD (Édouard), né en 1638, à Perry-Saint-Paul, près de Towcester, dans le Northamptonshire, professeur d'astronomie à Oxford, en 1673. C'était un homme profond dans les mathématiques, la chronologie et la littérature ancienne. Il publia quelques ouvrages sur les sciences qu'il enseignait et sur la critique : I. *De mensuris et ponderibus*, à Oxford, 1688, in-8°. II. *Orbis eruditi litteratura à charactere Samaritico deducta*, Londres, 1689. III. Des *Notes sur Josephe*, insérées dans l'édition d'Oxford, 1700, in-fol. IV. *Chronologiæ Samaritanæ synopsis*, dans les *Acta eruditorum Lipsiensia*, 1691. V. *Dévotions privées*, 1689, in-12. VI. *Etymologicum Britannicum*, que l'on trouve à la suite de la *Grammatica anglo-saxonica de Hickes*. Quelques *Livres d'Astronomie*, qui sont estimés, insérés dans les *Transactions philosophiques de la société royale de Londres*. Il mourut le 12 janvier 1697, à Oxford. Smith a écrit la vie de cet auteur, à la fin de laquelle on voit le catalogue de tous ses ouvrages. — Un autre Bernard, ecclésiastique anglais, qui vivait dans le 17e siècle, est auteur d'un *Abrégé de la Bible*, et du *Guide des jurés*.

BERNARD (Jacques), naquit à Nions en Dauphiné, l'an 1658, d'un ministre protestant. Il exerça successivement le ministère en France, à Genève, à Lausanne, à Tergow, à La Haye et à Leyde, où il professa la philosophie. Il prêchait et parlait avec force, mais il se servait souvent des expressions les plus basses. Devenu journaliste en 1699, sans cesser d'être ministre, il continua les *Nouvelles de la république des lettres*, par Bayle, jusqu'en 1718, année de sa mort. On a encore de lui : I. Quelques volumes de la *Bibliothèque universelle de Le Clerc*. II. Un *Supplément au Moréri*, en 1716, in-fol.; il ne fit que coopérer à cet ouvrage. III. L'*Excellence de la religion chrétienne*, 2 vol. in-8°, Amsterdam, 1714. IV. Un *Traité de la repentance tardive*, ibid., 1712, in-8°. V. Un *Recueil des traités de paix, depuis l'an 536 de J.-C. jusqu'en 1700*, La Haye, 1700, 4 vol. in-fol. VI. Il a traduit en français le *Théâtre des États du duc de Savoie*, La Haye, 1700, 2 v. in-f°. VII. *Actes et mémoires des négociations de la paix de Ryswick*, 1725, 2 v. in-12. Tout cela est mal écrit, et on ne conçoit pas comment il osa se faire le continuateur de Bayle.

BERNARD (Catherine), de

l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, naquit à Rouen. L'Académie française, et celle des jeux floraux, la couronnèrent plusieurs fois. Le théâtre français représenta deux de ses tragédies : *Laodamie*, donnée en 1689; et *Brutus*, jouée avec succès en 1690. On croit qu'elle composa ces pièces conjointement avec Fontenelle, son parent et son compatriote. On a d'elle quelques autres ouvrages en vers, où il y a de la légèreté, et quelquefois de la délicatesse. On distingue son *Placet à Louis XIV*, pour demander les deux cents écus dont ce prince la gratifiait annuellement; il se trouve dans le *Recueil de vers choisis* du P. Bouhours. Elle cessa de travailler pour le théâtre, à la sollicitation de madame la chancelière de Pont-Chartrain, qui lui faisait une pension. Elle supprima même plusieurs petites *Pièces*, qui auraient pu donner de mauvaises impressions sur ses mœurs et sa religion. Elle fit aussi deux romans : *Le Comte d'Amboise*, in-12, et *Inès de Cordoue*, in-12. Quelques littérateurs lui ont attribué la *Relation de l'île de Bornéo*, que d'autres donnent à Fontenelle. « On peut douter, dit l'abbé Trublet, qu'elle soit de lui, et il est à souhaiter qu'elle n'en soit pas. » Mlle Bernard mourut à Paris en 1712. On trouve son *Éloge dans l'Histoire du Théâtre français*.

BERNARD (Salomon), plus connu sous le nom de *Petit-Bernard*, fut ainsi appelé à cause de la petitesse de sa taille. Né à Lyon, il s'y distingua, vers l'an 1650, par son talent pour la peinture, et plus encore pour la gravure en bois. Ses sujets sont dessinés correctement; ses hachures sont franches, mais ses lointains se confondent avec les plans de devant. Malgré ce défaut, ses gravures sont estimées, surtout celles des *Métamorphoses d'Ovide ;* les *Figures de la Bible*, qui ornent les *Quadrins historiques*, par Claude Parradin, Lyon, 1555, petit in-8°.

BERNARD (Samuel), peintre et graveur, né à Paris en 1615, mort dans sa patrie en 1687, âgé de 72 ans, professeur de l'Académie royale de peinture à Paris, s'est distingué principalement par ses ouvrages en miniature, et dans la manière que les Italiens nomment *à guazzo*. On a de son pinceau grand nombre de *Tableaux d'histoire et de paysages*, qu'il copiait avec goût et exactitude d'après ceux des grands maîtres. Sa gravure d'*Attila effrayé par une vision, promettant au pape Saint Léon de ne pas faire le siège de Rome*, peinte au Vatican par Raphaël, et quelques autres pièces, ne lui font pas moins d'honneur que ses peintures.

BERNARD (Samuel), né à Paris, fils du précédent, se fit comte de Coubert, et devint le *Lucullus de son siècle*, sous le rapport de la fortune. Elle s'élevait à 33,000,000 de capital. Il avait amassé ces richesses sous le ministère de Chamillard. Après avoir brillé dans les finances sous Louis XIV, il mourut à 88 ans, en 1739. C'était le plus riche banquier de l'Europe. Les contrôleurs généraux, qui avaient souvent besoin de lui, le traitaient avec distinction. Il y eut même une circonstance pressante, dans le temps de la guerre de la Succession, où Bernard, refusant d'ouvrir son coffre-fort, Louis XIV, à la vue de toute

la cour, lui dit les choses les plus flatteuses. La même démarche, dans des circonstances semblables, fut renouvelée sous le règne de Louis XV, et avec le même succès. Bernard accorda, non-seulement ce qu'il avait refusé, mais plus qu'on n'avait demandé. Il témoigna la même générosité à l'égard de divers particuliers. Il laissa dix millions d'argent prêté, dont cinq ne portaient aucun intérêt, et n'ont jamais été remboursés. Les militaires pauvres, ou embarrassés, avaient surtout recours à lui, et presque jamais en vain. Il montra dans certaines occasions, autant de fermeté que de noblesse d'ame. Chauvelin ayant été disgracié, on voulut interroger Samuel Bernard, sur certains fonds passés chez l'étranger; mais il ne voulut point répondre, de peur d'ajouter à son infortune. Plusieurs personnes le croyaient de race juive, ce qui n'a jamais été prouvé; il ne le fut pas non plus par les sentimens. On prétend que Bernard était fort superstitieux. Il avait une poule noire à laquelle il croyait que son sort était attaché. On en avait le plus grand soin. La mort de ce volatile fut, dit-on, l'époque de la sienne. La plus grande partie des trente-trois millions qu'il avait amassés était déjà dissipée dix ans après sa mort. L'un de ses fils, président au parlement de Paris, mourut insolvable.

BERNARD (Pierre-Joseph), secrétaire-général des dragons, et bibliothécaire du cabinet de sa majesté au château de Choisy le-Roi, naquit en 1710, d'un sculpteur, à Grenoble en Dauphiné. Envoyé au collége des jésuites à Lyon, il fit des progrès rapides sous ces habiles maîtres, qui voulurent l'attacher à leur corps; mais le jeune élève, ami des plaisirs et de la liberté, ne put consentir à s'imposer des chaînes. Attiré à Paris par son talent pour la poésie, il fut obligé de tenir la plume pendant deux ans chez un notaire, en qualité de clerc. Les poésies légères qu'il donna par intervalles, et dont les plus jolies sont: l'*Épître à Claudine*, et la *Chanson de la rose*, l'arrachèrent à la fin au dégoût et à la poussière de la pratique. Il partit pour l'Italie en 1734, se trouva aux batailles de Parme et de Guastalla, et s'y comporta en homme de cœur. Ce fut là l'époque de sa fortune. Présenté au maréchal de Coigni, il lui plut, et devint son secrétaire. Le maréchal ne l'admit pas même à sa table, et lui défendit de faire des vers. Il eut cependant du regret de sa dureté. En mourant il le recommanda à son fils, qui lui procura, quelque temps après, la place de secrétaire-général des dragons, qui rendait vingt mille livres de rente. Bernard, recherché dans toutes les sociétés choisies de la cour et de Paris, en faisait les délices. Il employa avec succès ces petits demi-vers, ces *vers nains, vifs et badins*, suivant l'expression de Voltaire, qui sont en poésie ce que la miniature et l'émail sont en peinture. Voltaire contribua beaucoup à sa réputation, en lui donnant le nom de *Gentil Bernard*, et lui adressant les plus jolis vers. Chargé par Mme du Chatelet, de l'inviter à souper, il lui écrivait:

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard est averti
Que l'art d'aimer doit samedi
Venir souper chez l'art de plaire.

Il aima les femmes avec excès, et, quoiqu'inconstant, il en fut aimé. En 1771, Bernard, âgé de plus

de 60 ans, voulut, en certaine occasion, agir comme s'il n'en eût eu que 30. Le lendemain, il n'était plus capable d'écrire un mot, et comme le dit son ami Saurin, Bernard

Victime de l'amour dont il chanta l'empire,
Ne fut plus qu'un fantôme errant,
Qu'une ombre vaine qui respire.

Il avait perdu tout à la fois le sens et la mémoire. Il ne se souvenait pas même de ses ouvrages; il tomba enfin dans une espèce d'imbécillité, et mourut dans cet état, le 1er novembre 1775. Outre ses Poésies légères, l'opéra de *Castor et Pollux*, joué en 1737, ajouta beaucoup à sa réputation. La muse ingénieuse de Quinault semble, dans quelques morceaux, avoir inspiré le poëte; et certaines tirades fournirent au célèbre Rameau le moyen de déployer tout son talent. Les scènes sont bien distribuées, les airs bien amenés, les sentimens variés et naturels. Il y manque peut-être un peu de cette douceur, de cette mollesse qui n'abandonnait jamais Quinault. Tout le monde a retenu de cet opéra les vers qui peignent l'amitié :

C'est dans tes nœuds charmans que tout est
jouissance;
Le temps ajoute encore un lustre à ta beauté.
L'amour te laisse la constance,
Et tu serais la volupté,
Si l'homme avait son innocence.

Les *Surprises de l'amour*, ballet donné en 1757, ne sont point sans mérite, mais il est très-inférieur à l'opéra de *Castor et Pollux*. En 1795, on rassembla les poésies de Bernard, en un vol. in-8°; en 1803, on les a réimprimées avec des augmentations, 2 vol. in-8°, et 4 vol. in-18. L'éditeur a réuni aux pièces déjà connues, *des imitations* des livres sacrés; une comédie intitulée : *Elmire*, en 5 actes et en vers, non représentée; *des Opéras* et des *Ballets*, plutôt esquissés que finis, et quelques nouvelles *Poésies fugitives*. Cette seconde édition n'a pas beaucoup ajouté à la réputation de l'auteur. Ses autres productions, qui sont plus communes, sont des *Épîtres*, dont la versification est douce, vive et légère, et les pensées fines et délicates; le poëme de l'*Art d'aimer*, si vanté dans les sociétés où il avait été lu pendant trente ans, et qui, à quelques tableaux près d'un coloris agréable, quelques détails remplis de graces et quelques images riantes, parut ensuite fort au-dessous de sa réputation. L'auteur, ayant à fournir une carrière plus longue que dans ses poésies légères, polit trop son style, mais ne sait pas lui donner cette souplesse, et ce moelleux de quelques-uns de ses premiers ouvrages; *Phrosine et Mélidore*, poëme dont le fonds ressemble à l'aventure de Héro et Léandre, et auquel on peut appliquer le jugement porté sur l'*Art d'aimer*. « Bernard, suivant un poëte contemporain, portait dans la société une politesse qui tenait à un grand usage du monde, à l'habitude d'une longue contrainte, et une complaisance qui n'était au fond qu'une grande indifférence sur tout. On ne l'a jamais entendu contrarier personne, ni dire du mal de qui que ce soit. Il parlait peu, et se faisait à peine apercevoir dans la société, chose dont les gens du monde savent beaucoup de gré à ceux qui ont prouvé d'ailleurs une supériorité quelconque. Il n'avait point d'ambition littéraire; il ne songea jamais à se présenter à l'Académie française, où il aurait été reçu. Il jouait volontiers, et lisait

peu. En général, son cœur et son esprit avaient peu besoin d'activité. »

BERNARD (Jean-Étienne), né à Berlin, en 1718, s'adonna à la profession de médecin, qu'il exerça successivement à Amsterdam, à Harderwich, à Arnheim, y joignant un goût passionné pour la littérature grecque. Il nous a laissé des monumens de son érudition, en publiant, avec des notes, *les Traités* de Démétrius Pepagomenus, *de Podagrâ;* de Palladius et de Synesius, *de Febribus;* de Psellus, *de Lapidum virtutibus;* de Hypatus, *de Partibus corporis.* Il a de plus donné le *Thomas magister*, à Leyde, 1757, et une belle édition grecque et latine du *Roman pastoral* de Longus, enrichie de figures du Régent, à La Haye, Néaulme, 1754. Il est mort à Arnheim, en août 1793. Son *Theophanes Nonnus, de curatione morborum*, a été imprimé à Gotha, 2 v. in-8°, 1794 et 1795. Le tome 9 des *Observationes miscell. novæ* de Dorville, offre de lui la collection de quelques manuscrits d'Érotien et de Galien; le tome 1er *des Acta Litteraria societatis Rheno-Trajectinæ*, quelques observations critiques. Il y a quelques *Lettres* de lui dans la *Correspondance* de Reiske, publiée par la veuve de ce savant.

BERNARD (Jean-Frédéric), libraire à Amsterdam, littérateur profond : en 1720, aidé des talens du célèbre artiste Bernard Picart, il publia le programme de son grand ouvrage : *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, avec les dessins de la main de Bernard Picart. En 1723, il fit paraître deux volumes des *Cérémonies religieuses des peuples idolâtres*, qui, transportés par l'éditeur, sont devenus depuis les tomes 6 et 7. Ces deux volumes furent successivement suivis de cinq autres, qui présenterent l'histoire générale des religions établies en Europe, depuis le judaïsme et le christianisme, jusqu'au mahométisme inclusivement; ils ont été publiés depuis 1733 jusqu'à 1737, et forment la première partie de la collection : ainsi l'ouvrage ne comprit d'abord que sept volumes; et il eut un succès brillant; l'édition fut promptement enlevée; tous les volumes furent même successivement réimprimés avec quelques corrections. En 1743, il publia un huitième volume, peu de temps après un neuvième; deux volumes de traités intéressans de Tehier et du père Lebrun, réunis sous le titre de *Superstitions anciennes et modernes*, forment les tomes 10 et 11. Bernard n'était pas un écrivain élégant, mais c'est un homme de sens; son style porte avec lui un caractère de franchise et de naturel qui inspire de la confiance, et souvent même de l'intérêt. On lui a reproché son impartialité, de n'avoir pas plus ménagé la religion protestante, qui était la sienne, que les autres religions. (*Voy.* Banier (l'abbé). La nouvelle édition qui a été publiée à Paris, en 13 vol. in-fol., avec les mêmes dessins de B. Picart (*voy.* B. Picart), est considérablement augmentée : elle est corrigée de quantité de fautes typographiques assez ordinaires dans les ouvrages français imprimés chez l'étranger. Le texte de l'édition de Hollande présente souvent des fautes de langue, des constructions embarrassées, des locutions vicieuses,

des expressions impropres : on a corrigé toutes ces irrégularités sans altérer le fond des pensées. Les deux volumes des Superstitions sont augmentés de notes et d'un supplément sur les profanations faites à Dieu et aux Saints par ceux mêmes qui leur rendent un culte, pour obtenir par ces mauvais traitemens, ce qu'ils ne peuvent obtenir par les prières; des Prières chez les premiers chrétiens, et de leurs abus dans les temples, etc. etc.; des moyens violens employés par les prêtres pour forcer les mourans à léguer en leur faveur; du commerce des messes; des fausses chartres; des fausses reliques; des fausses légendes; des fraudes pieuses de l'enfer; des associations de prières; des quêteurs; des pardons, etc. etc.; des monitoires, imprécations, excommunications; des morts: des animaux; des végétaux, etc. etc. Ces 13 volumes sont enrichis de trois cent vingt-cinq planches, dont trois cents des dessins de Bernard Picart. On doit encore à Bernard, plusieurs ouvrages dont il est auteur et éditeur : I. *Recueil de voyages au Nord*, Amsterdam, 1715, 1727, 1737 et 1738, 20 vol. in-12. II. *Mémoires du comte de Brienne*, Amsterdam, 1719, 3 vol. in-12. III. *Dialogues critiques et philosophiques*, par D. Charte-Livry (Jean Bernard), Amsterdam, 1730, in-12. IV. *Réflexions morales, satiriques et comiques*, Liége, 1733, in-12. V. *Histoire critique des Journaux*, par Camusat, Amsterdam, 1734, 2 v. in-12. VI. *Dissertations mêlées, sur divers sujets importans et curieux*, Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12. VII. *Œuvres de Rabelais*, nouvelle édition, publiée à Amsterdam en 1741, 3 v. in-12.

BERNARD (Jean-Baptiste), né à Marseille en 1747, mort à Paris en 1808, était libraire dans cette dernière ville. Il est auteur d'un *Abrégé de l'Histoire de la Grèce*, 1799, 2 vol. in-8°, et éditeur des *Œuvres posthumes de Montesquieu*, Paris, 1798, in-12, avec des notes.

BERNARD DE MONTGAILLARD (dom). *Voy.* Montgaillard.

BERNARD DE BRUXELLES. *Voy.* Orlay (Bernard Van).

BERNARD DE MARIGNY. *V.* Marigny.

BERNARD, prêtre d'Utrecht, florissait vers l'an 1110 et jouissait de quelque réputation, comme philosophe et comme théologien. Il est auteur d'un *Commentaire sur le Theoduli Ecloga.* Ce Théodule, italien, du 10e siècle, interprète allégoriquement et l'histoire sainte et la mythologie. (*Voy.* entre autres Cave, *Scriptorum eccles. historia litter.*, tom. 1, page 456 de l'édition d'Oxford, 1740.) Le commentaire de Bernard se trouve manuscrit à la bibliothèque du Roi, à celle de l'Académie de Leyde, etc. Gaspar Burmann, dans son *Trajectum eruditum*, pag. 26, fait mention d'une édition de l'églogue de Théodule, imprimée chez Kacheloven en 1489, sans nom de ville, avec un commentaire anonyme, mais qu'il soupçonne être celui de Bernard.

BERNARD (Jacques), d'abord cordelier, joua un rôle dans la réformation de Genève, et fut créé ministre du Saint Évangile en 1535; il mourut l'année d'après.

BERNARD (Richard), savant théologien, mort en 1641, a donné un excellent ouvrage, intitulé *Thesaurus biblicus.*

BERNARD (JEAN-BAPTISTE), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, né à Paris en 1710, mort en 1772, était orateur et poète. On a de lui des *Odes*, *les Oraisons funèbres du duc d'Orléans et de Henri de Condé, un panégyrique de Saint Louis, un Discours sur l'obligation de prier pour les rois*, et d'autres écrits, dont le style a plus de douceur que de force.

BERNARD (JEAN-BAPTISTE), né à Nantes en 1702, étudia la médecine à Montpellier, et fut promu au doctorat en 1732; en 1746 il fut nommé à la première chaire de médecine en l'université de Douay. Les seuls ouvrages de ce médecin, qui méritent quelqu'attention, sont: I. *Problema physiologicum cum tabulâ figuratâ ipsius solutionem exhibente, propositum ac solutum in scholis Academiæ Duacenæ, seu hydraulice corporis humani, variis tabulis figuratis demonstrata. Pars prima*, Duaci, 1758, in-4°, *pars secunda*, ibid., 1759, in-4°. II. *Lettre à M. Needham*, Douay, 1756. Elle est relative à l'ouvrage précédent.

BERNARD (FRANÇOIS), gouverneur de Massachussetts, conserva ce poste important pendant neuf ans consécutifs. Quelques actes arbitraires, et des vengeances particulières qu'il exerça, le rendirent odieux à toute la province, pendant les dernières années de son administration. En 1769, il fut rappelé en Angleterre, et y mourut dix ans après. Il avait été créé baronet en mars 1769. Il a laissé des *Lettres choisies sur le commerce et le gouvernement de l'Amérique*, Londres, 1774. Ses autres *Lettres*, confidentielles, avaient été publiées en 1668 et 1669.

BERNARDÈS (DIOGO), célèbre poète portugais, né à Ponte-da-Barca, était frère d'Agostino-da Cruz. C'est surtout dans l'Idylle que s'est distingué son talent pour la poésie. Ses compatriotes l'ont nommé le *Théocrite portugais*. Le célèbre Lopez de Véga avoue qu'il doit à la lecture des ouvrages de Bernardès le talent de faire des églogues. Le Recueil des poésies pastorales de Bernardès est intitulé *le Lyma*, du nom d'un ruisseau sur les bords duquel il chantait. Il parut pour la première fois à Lisbonne, en 1596. Il y en a de nombreuses éditions. Il y a encore de lui un Recueil de poésies diverses sous le titre de *Fleurs de Lyma*, (Flores do Lyma) Lisbonne, 1597; et *Rimas portuguezas et castellanas*, Lisbonne, 1601; et *Rimas devotas*, ibid., 1616. Il paraît qu'il eut à se plaindre de la fortune, quoiqu'il eût de puissans protecteurs. Il combattit avec valeur à la bataille d'Alcacer, mais il y fut fait prisonnier. Il mourut en 1596, et fut enterré près du Camoëns, dans le couvent des religieuses de Sainte-Anne, à Lisbonne.

BERNARDI DEL CASTEL BOLOGNESE (JEAN), graveur, né en cette ville vers 1495, excella dans la gravure des pierres fines. Cet artiste travailla beaucoup à de grands sujets, sur des cristaux, qu'on enchâssait ensuite dans des ouvrages d'orfévrerie. On a comparé ses productions à ce que les anciens ont fait de mieux. Plusieurs princes, et en particulier le cardinal Alexandre Farnèse, le protégèrent. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'on lui

doit, on a distingué *Titye rongé par un vautour*, et *la chute de Phaéton*, gravés sur cristal pour le cardinal de Médicis, d'après les dessins de Michel-Ange. Il excella aussi dans l'architecture. Il mourut à Faënza en 1555.

BERNARDI (Barthélemy), prêtre de Kemberg en Saxe, embrassa les opinions de Luther, et donna le premier exemple du mariage des prêtres en 1521.

BERNARDIN (Saint), *de Sienne*, ainsi appelé parce que son père était de cette ville, et qu'il y passa lui-même une partie de sa vie. Il naquit le 8 septembre 1380, selon Baillet, à Massa-Carrara, d'une famille noble et distinguée. Après ses études de philosophie, il entra dans la confrérie de La Scala, à Sienne. Son courage et sa charité éclatèrent pendant la contagion de 1400. Deux ans après, il prit l'habit de Saint François, réforma l'étroite observance, et fonda près de trois cents monastères. Son humilité lui fit refuser les évêchés de Sienne, de Ferrare et d'Urbin. Il fut envoyé pour être gardien du couvent de Bethléem. Les besoins de son ordre en Europe le rappelèrent bientôt. Après une vie si laborieuse, il mourut à Aquila, dans l'Abruzze, le 20 mai 1444, âgé de 63 ans. Nicolas V le mit au nombre des Saints en 1450. Le Père Jean de La Haye donna en 1636 une édition de ses ouvrages, en 2 vol. in-fol. On y trouve des *Sermons*, des *Traités de spiritualité*, des *Commentaires sur l'Apocalypse*, la *Vie de l'auteur*. Ses sermons sont en latin, et se ressentent du mauvais goût de son siècle. Mais la manière de les déclamer, une voix sonore et une poitrine infatigable, contribuèrent à leur succès : il les prononçait en italien. Dans le temps qu'il prêchait à Rome, ses ennemis le dénoncèrent à Martin V, comme avançant beaucoup de choses téméraires; mais, le pape ayant voulu l'entendre, fut si satisfait de sa morale, qu'il le combla d'éloges. On lui dut principalement la réconciliation des deux factions des Guelphes et des Gibelins. Bernardin institua la fête du nom de Jésus.

BERNARDIN DE CARPENTRAS (Henri-André dit le Père), capucin, naquit dans cette ville, en 1649, d'une famille distinguée. Sa piété et son érudition lui firent un nom dans son ordre. Il mourut à Orange en 1714. Nous avons de lui un ouvrage de philosophie intitulé *Antiqua priscorum hominum philosophia*, imprimé à Lyon en 1698, 3 vol. in-8°. L'auteur assure dans sa préface qu'il a secoué le joug de l'école, pour ne jurer sur la parole d'aucun maître. Sa physique est assez bonne pour le temps, et il est, à certains égards, inventeur. On y aperçoit quelques rayons de la lumière qui allait se répandre sur cette science.

BERNARDIN DE TOME (surnommé le Petit, le Bienheureux), né à Feltri, au commencement du 15e siècle, mort à Pavie en 1494, de l'ordre des frères mineurs, persuada aux habitans de Padoue d'établir un Mont-de-Piété, pour s'affranchir des usures que les juifs exerçaient en prêtant à vingt pour cent. Cet établissement est du 26 juillet 1491. Les règlemens de ce Mont-de-Piété furent réformés et perfectionnés en 1520. Le fondateur était un homme recommandable par sa science et par sa piété. Une sim-

plicité aimable lui gagnait les cœurs. Il prêchait avec applaudissement; mais il montra une haine trop forte contre les juifs. Ses sermons sont remplis d'invectives contre eux. Il ne bornait pas son zèle à les réprimer; il les faisait chasser des bourgs et villages où il prêchait.

BERNARDIN DE PÉQUIGNY (Bernardinus a Piconio), capucin, né à Péquigny en Picardie, l'an 1663, mort à Paris en 1709, a donné en latin un bon *Commentaire sur les Évangiles*, et une *triple Exposition sur les Épîtres de Saint Paul*, qui méritèrent les éloges du pape Clément XI, Paris, 1703, in-fol. Cet ouvrage est savant et assez clair. La traduction française, qui n'en est qu'un abrégé, est en 4 vol. in-12, 1714. On en fait moins de cas que de l'original. Le *Commentaire sur les quatre Évangiles* ne fut publié qu'en 1726, Paris, in-fol.

BERNARDIN DE CARDENAS. *Voyez* Cardenas.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (Jacques-Henri), célèbre écrivain français, naquit au Havre le 19 janvier 1737, d'un père qui faisait remonter l'illustration de sa famille jusqu'au fameux Eustache de Saint-Pierre, maire de Calais. Le jeune Bernardin commença ses études à Rouen, et ses lectures ne tardèrent pas à lui faire concevoir les idées de législation qui, depuis, exercèrent tant d'influence sur la plus grande partie de sa vie. A peine âgé de 12 ans, il voulait déjà peupler une île et y établir des lois qui en rendissent les habitans heureux. Vers cette époque, un de ses oncles, capitaine de vaisseau, près de partir pour la Martinique, crut démêler dans les projets de cet enfant, un penchant décidé pour la marine, et l'emmena avec lui sur son bord; mais notre jeune législateur, rebuté par la rudesse de son oncle, et voyant bien qu'il ne lui fournirait pas les moyens de réaliser ses grands desseins, repassa bientôt en France, et entra au collége de Caen pour y terminer ses études; il y montra de si heureuses dispositions, que les jésuites firent tous leurs efforts pour lui inspirer le desir de s'attacher à leur compagnie. Mais son père, qui avait d'autres intentions, sollicita et obtint pour lui une place à l'école des Ponts-et-Chaussées. Il y avait un an que Bernardin y étudiait, lorsque l'école fut réformée par mesure d'économie. Il fallut donc embrasser un autre parti; alors, âgé de vingt ans, il prit du service dans le génie militaire, et fit une campagne dans le pays de Hesse, sous les ordres du comte de Saint-Germain. Desservi par quelques chefs, jaloux de ses talens, il fut suspendu de ses fonctions, et revint à Paris. Deux ans après, il passa en qualité d'ingénieur à Malte, qui était alors menacé par les Turcs; mais ayant eu l'étourderie de s'embarquer pour cette île, avant d'avoir reçu sa commission, les officiers de génie le voyant sans titre ni fonctions, ne voulurent point le reconnaître, et l'abreuvèrent de dégoûts pendant le séjour qu'il fit à Malte. De retour à Paris, il fut bientôt sans ressources; il adressa sans succès, au ministre de la marine, un mémoire dans lequel il proposait d'aller seul dans une barque, lever le plan de toutes les côtes d'Angleterre. Bernardin ne se laissa point abattre par l'état malheureux où il se trouvait;

les brillantes chimères que son imagination caressait depuis son bas âge, occupaient son esprit plus que jamais, et ne lui laissaient pas le temps de s'apercevoir de sa misère; il résolut de réaliser ses projets au fond de la Russie. Il ne s'agissait de rien moins que d'y fonder une république, et de la policer. Le cœur rempli des plus belles espérances, il partit pour la Russie, muni de quelques lettres de recommandation, et d'un peu d'argent que lui donnèrent quelques amis. Arrivé à Moscou, il y fut présenté à l'impératrice Catherine II, qui lui fit un accueil plein de bienveillance, et lui donna une lieutenance dans le génie. Dès ce moment, la route de la fortune semblait s'ouvrir devant lui; il pouvait profiter des heureuses dispositions de Catherine à son égard, et de la faveur dont jouissaient plusieurs de ses protecteurs; mais l'ambition d'être législateur l'emporta sur tout le reste. Il rédigea un mémoire qui a été publié depuis dans la collection de ses Œuvres, sous le titre de *Projet d'une compagnie pour la découverte d'un passage aux Indes par la Russie.* Il y développait le plan de sa république, et proposait de la fonder près des rives orientales de la mer Caspienne. Ce mémoire fut présenté au comte Orlof, alors favori de l'impératrice, qui ne le goûta nullement, et dit pour toute réponse: Que de telles idées étaient contraires aux lois de l'empire et à l'intérêt des grands. Ces paroles atterèrent Bernardin, et dissipèrent pour un temps le prestige de gloire qui l'avait ébloui d'abord. Il fit à diverses époques, deux tournées avec le général Dubosquet, l'un de ses protecteurs; l'une dans la Finlande russe; l'autre, dans la Finlande suédoise, observant, en ingénieur, ces contrées sauvages, et cherchant à y créer des moyens d'attaque et de défense. Plusieurs passages des notes qu'il écrivait alors, offrent au milieu de projets de guerre et de destruction, le tableau de l'agriculture et de l'état moral de ce pays. Après quatre ans de séjour dans la Russie, Bernardin donna sa démission, et passa en Pologne, dans l'espérance de concourir à la défense de ce malheureux royaume, qui était en proie aux factions depuis la mort du roi Auguste III, et sur lequel la Russie travaillait sourdement à établir sa domination; mais en se rendant, en 1765, au camp du prince Radziwill, chef des mécontens de Pologne, il fut arrêté par des troupes russes, et ce que l'on savait de ses relations avec les ministres de France et d'Autriche, faillit le rendre victime du ressentiment de la Russie; sa vie courut les plus grands dangers, et il la défendit avec intrépidité, les armes à la main. Toutefois il sortit heureusement de ce mauvais pas, et revint en France, après s'être arrêté quelque temps en Prusse, où il sollicita vainement le grade de major d'infanterie. De retour à Paris, il adressa au ministre des affaires étrangères, un *Mémoire sur le Nord*, dans lequel il prédisait le démembrement de la Pologne, démembrement qui ne tarda pas à être effectué. Ce mémoire eut le sort des précédens, et ne fut d'aucune utilité à son auteur. Ce fut quelque temps après que M. le baron de Breteuil, qui l'avait connu en Russie, lui fit obtenir un brevet de capitaine-ingénieur pour l'île de France. Cette

fois, Bernardin partit, croyant avoir enfin trouvé une occasion favorable de mettre à exécution ses anciens projets; mais de nouveaux dégoûts l'attendaient dans ce pays. Ses opinions, qui tendaient toutes au bonheur de l'humanité entière, heurtèrent de front les intérêts de plusieurs hommes, dont la cupidité était le seul mobile, et lui en firent autant d'ennemis. Il demeura trois ans à l'île de France, et revint à Paris vers le commencement de juin 1771. Ses services restèrent sans récompense, et il ne rapporta de ces contrées lointaines, que des coquillages, des plantes, des insectes, et la *Relation* de son voyage, qu'il publia en 1773. Cette relation, qui fut son premier coup d'essai dans la carrière littéraire, offre comme une légère esquisse des études de la nature. On y trouve aisément le germe du talent d'un écrivain qui représente vivement ce qui l'a vivement frappé; on reconnait aussi l'homme vertueux et sensible qui ne cessa jamais de s'élever avec courage contre l'injustice, et qui plaida toujours avec chaleur la cause de l'opprimé. On remarque dans cet écrit une foule d'idées qu'il ne fait qu'indiquer en passant, et qu'il développa dans la suite avec tant de talent. Ce livre eut du succès, et inspira le desir d'en connaître l'auteur. D'Alembert, à qui Bernardin avait été recommandé par M. de Breteuil, introduisit notre jeune écrivain dans la maison de Mlle de Lespinasse, qui était alors le rendez-vous des beaux esprits du temps. Bernardin sut bientôt apprécier, à leur juste valeur, la plupart de ces prétendus philosophes, et la courageuse fermeté avec laquelle il combattit leurs systèmes, ne tarda pas à lui attirer leur animadversion. Les sarcasmes et les calomnies auxquels il se vit en butte, le dégoûtèrent de la société où il n'avait fait qu'apparaître; il chercha la retraite, et l'étude de la nature devint l'unique objet de ses méditations. Ce fut à cette époque qu'il connut Rousseau et devint l'ami de cet homme célèbre, dont il ne parle dans ses écrits qu'avec l'intérêt le plus touchant. Bernardin acheva, dans la solitude, ses *Études de la nature*, et songea à les mettre au jour. Il présenta son manuscrit à plusieurs libraires, qui le rejetèrent successivement; enfin, M. Didot jeune, consentit à se charger des frais de l'impression, sur le compte avantageux que son prote, nommé Bailly, lui rendit de cet ouvrage, dont il avait su apprécier le mérite. Le livre parut en 1784, et eut cinq éditions presque successives. Le produit de cet ouvrage, et une pension de 1000 fr. que le gouvernement accorda à l'auteur, le mirent à même d'envoyer des secours à une sœur qu'il avait, et à une vieille domestique qui avait pris soin de son enfance. Ce ne fut qu'en 1788, qu'il donna au public son charmant épisode de *Paul et Virginie*. Découragé par le froid accueil qu'on avait fait à cet ouvrage, chez madame Necker où il l'avait lu, il allait le jeter au feu avec tous ses autres écrits, lorsque le peintre Vernet, son ami, le détourna de ce dessein, et osa lui promettre un succès prodigieux. La prédiction ne tarda pas à se réaliser; car dans l'espace d'un an, il se fit plus de cinquante contre-façons de ce livre; les éditions avouées par l'auteur furent moins nombreuses; néanmoins elles lui procurèrent

une honnête aisance. En 1789, dès les premiers mouvemens de la révolution, parurent les *Vœux d'un Solitaire*, dédiés à Louis XVI; et ils furent suivis, deux ans après, de la *Chaumière indienne*. Vers le milieu de 1792, Bernardin commençait à recueillir quelques fragmens des *Harmonies de la nature*, lorsque Louis XVI le nomma intendant du jardin des Plantes et du cabinet d'Histoire naturelle. Ce prince accompagna cette nomination de ces paroles remarquables: « J'ai lu vos ouvrages; ils sont d'un honnête homme, et j'ai cru nommer en vous un digne successeur de Buffon. » Le premier soin de Bernardin de Saint-Pierre, fut de faciliter l'étude des richesses qui lui étaient confiées, en ouvrant tous les jours, aux naturalistes, le cabinet d'Histoire naturelle, qui jusqu'alors n'avait été ouvert que deux fois par semaine. Il proposa d'y joindre une bibliothèque pour les étudians et un journal pour les professeurs; ces divers projets furent réalisés plus tard, ainsi que celui de l'établissement d'une ménagerie, dont Bernardin avait le premier conçu l'idée. Ce fut vers cette époque, qu'âgé de 54 ans, il épousa Mlle Didot, qui le laissa bientôt veuf avec deux enfans en bas âge. Des chagrins de diverses natures, qu'une extrême sensibilité rendait encore plus cuisans, l'accablèrent durant cette période de sa vie. Il perdit sa place et ses pensions, et n'échappa que comme par miracle à la proscription révolutionnaire. En 1794, il fut nommé professeur de morale à l'École normale qui venait d'être créée, et fut appelé, l'année d'après, à l'institut, où il siégea avec des hommes, dont la plupart professaient des opinions qu'il n'avait jamais cessé de combattre, et qui commencèrent à l'attaquer en lui reprochant de croire en Dieu. C'est ici le lieu de citer un trait qui fera toujours honneur à la mémoire de Bernardin, et qui est sans contredit un de ses plus beaux titres de gloire. Il avait été chargé de faire un rapport sur des Mémoires qui avaient concouru pour le prix de morale, sur cette question: *Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple?* Tous les concurrens avaient traité cette question d'une manière conforme à l'esprit du jour, c'est-à-dire qu'ils n'avaient pas dit un mot de religion. Effrayé de tant de perversité, Bernardin de Saint-Pierre voulut du moins lutter contre le torrent, et il terminait son rapport par un éloquent morceau, où il faisait la déclaration solennelle de ses principes religieux. Mais dès les premiers mots, un cri de fureur éclata de toutes les parties de la salle; les clameurs les plus impies couvrirent la voix de l'orateur; on insulta à ses cheveux blancs, on menaça de le chasser de l'assemblée; on alla même jusqu'à l'appeler en duel pour lui prouver qu'il n'y avait pas de Dieu. Bernardin sortit un instant pour recueillir ses esprits, puis, étant rentré, et ayant obtenu un moment de silence, il confondit les ennemis de Dieu, et détruisit leurs raisonnemens; mais il ne put vaincre leur endurcissement, et le nom de Dieu ne fut pas consigné dans le rapport. Cependant, Bernardin se vit bientôt forcé de contracter une nouvelle union, pour donner une mère à ses enfans, et il épousa, à l'âge de 64 ans, Mlle de Pellepore.



Après ce second mariage, la fortune lui devint de plus en plus favorable. Il reçut du gouvernement une pension de 2000 fr.; et Joseph Bonaparte lui en fit une autre de 6000 fr. sur sa cassette. Il passait alors la plus grande partie de son temps à sa jolie campagne d'Œragny, près de Pontoise; là, il partageait ses momens entre l'étude et l'éducation de ses enfans. Ce fut dans cette retraite champêtre qu'il finit ses jours, le 21 janvier 1814, âgé de 77 ans. L'amitié du poète Ducis n'avait pas peu contribué à embellir ses dernières années; ces deux illustres vieillards s'étaient intimement liés pendant leur séjour au Louvre, où ils avaient été logés. Nous avons cru devoir donner quelques détails sur les voyages de Bernardin de Saint-Pierre, parce qu'ils occupent une grande place non-seulement dans son histoire, mais encore dans ses écrits. Nous allons maintenant dire un mot de ces derniers. Les ouvrages de Bernardin sont justement regardés comme un des plus beaux ornemens de la littérature, et feront chérir dans tous les temps la mémoire de leur auteur. Ils sont pleins d'une morale pure et religieuse qui pénètre l'ame, et y porte l'amour de la vertu; c'est surtout par là qu'il se rapproche de Fénélon, qu'il semble avoir pris pour modèle. Son poème de l'*Arcadie*, qu'il n'acheva pas, n'eût peut-être pas été indigne d'être le pendant de Télémaque. L'auteur, forcé par sa mauvaise fortune, de renoncer à cet ouvrage, en rassembla les débris pour en former les Études de la nature, qui, au jugement de plusieurs littérateurs, ne sont pour ainsi dire, que le développement du beau traité de Fénélon *sur l'existence de Dieu*. Admirer les merveilles de la Providence, alléger les maux de l'humanité, voilà les deux sentimens qui ont dicté tous les ouvrages de Bernardin; voilà ce qui lui fit adopter cette épigraphe si touchante, et à laquelle il fut si constamment fidèle :

. . . . *Miseris succurrere disco.*

Comme physicien, Bernardin de Saint-Pierre eut à essuyer de nombreuses critiques; ses conjectures sur les marées soulevèrent contre lui tout le monde savant; son Système d'Harmonie universelle a été aussi souvent attaqué, quoique, d'ailleurs, il soit plein de vie et d'attraits. Mais, comme écrivain, il ne mérite que des éloges. En traitant des sciences naturelles, il ne cherche ses inspirations que dans la nature; son style, simple comme elle, semble destiné à la peindre dans sa grace et dans sa sublimité. Il revêt sa pensée des images les plus riantes et d'un coloris plein de fraîcheur. Ses tableaux et ses descriptions ont toujours la couleur locale. Il fond dans ses écrits, avec un art admirable, des morceaux de Virgile et de Plutarque, et leur imprime, pour ainsi dire, le cachet de l'originalité. On a souvent comparé le style de Bernardin à celui de Rousseau; au premier coup d'œil, on peut, il est vrai, trouver quelques rapports dans la manière de ces deux écrivains, surtout lorsqu'ils décrivent la nature physique; mais, en les examinant de plus près, on y remarque la même différence qui existait entre leurs caractères. Le style de Rousseau est pressant, plein de nerf et de vi-

gueur; celui de Bernardin, sans être lâche, a plus de douceur, d'abandon et de grace. Rousseau, doué d'une imagination brûlante et d'une éloquence impétueuse, subjugue en un clin d'œil tous les esprits, et les embrase du feu qui l'anime; Bernardin, au contraire, a je ne sais quoi de tendre, d'affectueux, qui gagne les cœurs, et qui y insinue sans effort la persuasion. M. Aimé Martin a donné en 1815 une fort belle édition des *Harmonies de la nature*, ouvrage de la vieillesse de l'auteur, dans lequel on retrouve par intervalles des morceaux dignes de faire suite aux *Études de la nature*. Le même éditeur a publié une édition complète des Œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, 1818-1820, 12 vol. in-8°, fig., et l'a fait précéder d'un Essai sur la vie et les ouvrages de cet auteur. Cet *Essai*, qui nous a été d'un très-grand secours pour cet article, renferme des faits et des anecdotes très-intéressans, mais quelquefois un peu romanesques, sur cet homme célèbre, et offre des jugemens pleins de justesse et de goût sur ses écrits.

BERNARDONI (PIERRE-ANTOINE), poète italien, né en 1672 à Vignola, dans le duché de Modène. En 1691, il était déjà membre de l'Académie arcadienne. Il fit un long séjour à Bologne, et c'est sans doute de là que lui vient le surnom de *Bolognese*. En 1701, il fut nommé poète impérial à la cour de Vienne, et resta en possession de cette place, sous les deux empereurs Léopold et Joseph Ier. Il a publié: I. Deux recueils de poésie, *I Fiori, primizie poetiche*, Bologne, 1694, in-12; *rime varie*, Vienne, 1705, in-4°. II. Deux tragédies : *Irenne* Milan, 1695, in-12; *Aspasia*, Bologne, 1697, in-12, 1706, in-8°. III. Deux drames en musique, et un oratorio : *il Meleagro*, Vienne, 1706, in-8°; *il Tigrane red'Armenia*, Vienne, 1710, in-8°, *Gesù flagellato*, oratorio, Vienne, 1709, in-8°. IV. Et enfin beaucoup d'autres drames qui ont été réunis aux précédens, dans l'édition des œuvres de l'auteur, donnée à Bologne, en 1706 et 1707, 3 vol. in-8°.

BERNARET (NICAISE), célèbre peintre d'animaux, élève de François Suyders, dont il imita parfaitement la manière. Ses ouvrages égalent presque ceux de son maître.

BERNAWÉRIN (ANNE), fille d'un baigneur d'Augsbourg. Le duc Albert de Bavière, épris de ses charmes, en fut favorablement écouté; mais il ne put dérober à Elisabeth de Wurtemberg, son épouse, la connaissance de cette intrigue; elle en fut si jalouse et si affligée, qu'elle en mourut presque aussitôt. Albert, devenu veuf, ne garda plus de ménagement, et conduisit sa maîtresse à la cour de Munich, où il annonça publiquement l'intention de l'épouser; mais le duc Ernest, son père, indigné de ce projet, ordonna au bourreau de mettre Anne Bernawérin dans un sac, et de la jeter dans le Danube à Straubingen; exécution barbare, qui plongea Albert dans le désespoir le plus violent, et le fit menacer son père d'en tirer vengeance. On parvint cependant, après un certain laps de temps, à les réconcilier; et Ernest lui fit épouser Anne de Brunswick-Brubenbagen. Anne Bernawérin méritait un meilleur sort : elle avait des graces,

de la beauté, une douceur extrême dans le caractère, qui la firent regretter après sa mort, de ceux qui n'avaient pu l'estimer pendant sa vie.

BERNAY (ALEXANDRE DE). *Voyez* ALEXANDRE.

BERNAZZANO, peintre milanais et paysagiste, florissait en 1536. Il réussissait à peindre les animaux; mais comme il ne sut jamais venir à bout de dessiner la figure, il s'associa avec un dessinateur qui pût le seconder dans son travail. On dit qu'ayant peint à fresque des fraises sur une muraille, des paons vinrent si souvent les becqueter, qu'ils en rompirent l'enduit.

BERNEGGER (MATHIAS), recteur et professeur d'histoire du collége de Strasbourg, naquit à Hallstadt en Autriche, et mourut le 5 février 1640. Ses principaux ouvrages sont : I. Une traduction de l'italien, *du Système du monde de Galilée*. II. *Hypobolimæa D. Mariæ Deiparæ Camera, seu idolum Lauretanum, etc., dejectum*, Strasbourg, 1619, in-4°. III. *De jure eligendi reges et principes*, Strasbourg, 1627, in-4°. On lui doit aussi une édition de Tacite, 1638, in-4°; et de Pline le jeune, 1605, in-4°. On trouve la liste complète de ses ouvrages dans *les Mémoires de Nicéron*. Bernegger entretenait une correspondance assidue avec Kepler et Grotius : ses lettres et celles de Grotius ont été publiées à Strasbourg en 1667, et sa correspondance avec Kepler en 1672, in-12. Freinshemius, auteur des *Supplémens de Tite-Live et de Quinte-Curce*, était son gendre.

BERNES. *Voyez* BARNES.

BERNHARD (JEAN-ADAM), naquit à Hanau en 1688, devint pasteur et archiviste dans sa patrie, et mourut en 1771, laissant des recueils de matériaux utiles pour l'histoire de Hanau, de la Wetteravie et des districts environnans. Parmi ses écrits, nous citerons : I. *Francisci Irenici, Ettlingiacensis, Exegesis historiæ Germanicæ*, Hanovre, 1728, in-fol. II. *Antiquitates Wetteraviæ*, Hanau, 1731, in-4°; Francfort, 1745, in-4°.

BERNHARD, Allemand, organiste attaché à la chapelle du doge de Venise, vivait au 15e siècle. On lui doit le perfectionnement de l'orgue, dont il augmenta le nombre des tuyaux, et où il établit la distinction par registres. Mais ce n'est pas lui qui inventa, comme on le croit, les pédales ; car Henri Drossdorff avait construit trois orgues à Nuremberg dès 1441, avec des pédales, tandis que Bernhard n'a inventé les siens qu'en 1470 ou 1480.

BERNHARD, abbé de Saint-Gall, surnommé Serenus, à cause de la noblesse de son origine, fut élu en décembre 883, et gouverna son monastère avec un talent et une fermeté admirables. Ayant favorisé le parti de Bérenger, duc de Frioul, qui aspirait à la dignité impériale, Arnould, roi de Germanie, compétiteur de ce dernier, fit déposer Bernhard en 891. On a de lui quelques *Instructions* adressées à l'un de ses moines : elles sont pleines de sagesse et d'onction.

BERNHOLD (JEAN-BALTHASAR), poète latin, théologien et helléniste, né à Burg-Salach le 3 mai 1687, professa la théologie à Altdorff. Il composa un grand nombre d'écrits sur lesquels on peut

consulter le *Dictionnaire des Écrivains, morts* de 1750 à 1800, tome 1er, (page 354.) — Son fils Jean Godefroy a laissé plusieurs tragédies : *Jeanne d'Arc*, 1752; *Irène*, 1752; et les *Récréations mathématiques de Kœhler*, 22 vol.

BERNHOLD (Jean-Michel), médecin à Uffenheim, naquit en 1736, et mourut en 1797. On lui doit les éditions suivantes : I. *Dionysii Catonis distichorum de moribus ad filium lib. IV*, 1784, in-8°. II. *Scribonii Largi Compositiones medicamentorum*, 1786, in-8°. III. Une édition de l'ouvrage d'Apicius : *De arte coquinariâ*. IV. *Theodori Prisciani Archiatri quæ exstant*, tome 1, Nuremberg, 1740, in-8°.

BERNI (François), poète célèbre italien du 16e siècle que quelques-uns ont aussi appelé *Bernâ* ou *Bernia*, chanoine de Florence, né à Lamporecchio en Toscane, d'une famille noble, mais pauvre, originaire de Florence, fut envoyé à l'âge de 19 ans, à Rome, auprès du cardinal Bibbiena son parent, qui ne lui fit ni bien ni mal. Il fut ensuite secrétaire de Giberti, évêque de Vérone, et obtint un canonicat à Florence, où il mourut en 1543. On assure qu'il fut empoisonné pour ne s'être pas voulu prêter à commettre ce même crime à l'égard du cardinal Hippolyte de Médicis, et sur le refus formel qu'il en fit au duc Alexandre de Médicis, alors en inimitié avec le jeune cardinal. Il a donné son nom à une espèce de poésie burlesque, qu'on appelle *Berniesque* en Italie. Il excellait dans ce genre. Il avait encore le dangereux talent de la satire. Quelques auteurs l'ont mis à la tête des poètes burlesques italiens. En 1548, on recueillit à Florence : I. ses *Poésies italiennes*, avec celles du Varchi, du Moro, du Dolce, etc., in-8°, 2 vol.; réimprimées à Londres, 1721 et 1723, sur l'édition de Venise. Cette édition, la plus complète et la meilleure, est en 3 vol., dont le premier et le second portent la date de Londres, 1723, et le troisième celle de Florence et de la même année; mais pour la réalité elle a été entièrement imprimée à Naples. II. Son *Orlando inamorato rifato*, poème fort estimé des Italiens pour la pureté et la richesse de la langue, est l'ouvrage du Bojardo, refait. Il se contenta de corriger le style, souvent incorrect et barbare, du Bojardo, de semer dans son ouvrage plus de poésie, de graces et de gaîté; mais ces plaisanteries dégénèrent souvent en bouffonneries de l'espèce la plus triviale. Il joignit aussi à chaque chant des prologues, où il développe longuement, mais toujours comiquement, des maximes de morale. Il est le premier à se moquer des faits prodigieux de ses paladins, de la vigueur de leurs bras, qui d'un seul coup partagent en deux le cavalier et le cheval, etc. La meilleure édition de son poème est celle de Venise, 1541, in-4°. On en a une autre très-jolie, donnée par Molini, Paris, 1768, 4 vol. in-12. On a recueilli ses *Poésies latines* avec celles du Segni, du Varchi, etc. Florence, 1562, in-8°. Berni est aussi auteur d'un petit poème intitulé : *La Catrina, atto scenico rusticale*, Florence, 1567, in-8°. *V.* Grazzini.

BERNI (le comte François), né à Ferrare, en 1610, se dis-

tingua de bonne heure, par ses connaissances en jurisprudence et en philosophie, et surtout par son talent pour l'éloquence et la poésie. Son mérite littéraire lui fit obtenir la faveur du pape Innocent X, et ensuite d'Alexandre VII, et de Clément IX ses successeurs, et des ducs de Mantoue, Charles Ier et Charles II. Ce fut ce dernier prince qui lui conféra le titre de comte. Berni a composé un grand nombre de drames, dont onze ont été recueillis sous ce titre : *I Drami del sig. Conte Francesco Berni da varie impressioni, qui raccolti e ristampati*, Ferrare, 1666, in-12. On a encore de lui un recueil d'œuvres diverses, intitulé : *Accademia*, Ferrare, 2 vol. in-4°, sans date.

BERNIER (Jean), médecin à Blois, exerça ensuite sa profession à Paris, en qualité de médecin de Madame, douairière d'Orléans. Nous avons de lui : I. *Histoire de la ville de Blois*, Paris, 1682, in-4°, peu exacte, suivant dom Liron. II. *Essais de Médecine*, 1689, in-4°. Il en a paru une seconde édition abrégée en 1695, in-4°, sous le titre *d'Histoire chronologique de la médecine, et des médecins*. III. *Anti-Ménagiana*, 1693, in-12. IV. *Jugement sur les œuvres de Rabelais*, ou le *Véritable Rabelais réformé*, Paris, 1697, in-12, plein de verbiage et de mauvaises plaisanteries. V. *Réflexions, pensées et bons mots, etc., par le sieur de Popincourt*, 1696, in-12. Sa qualité de médecin de Madame ne le tira pas de la pauvreté. Sa mauvaise fortune lui inspira une humeur chagrine, qui perce dans tous ses ouvrages. Son érudition était fort superficielle, et Ménage l'appelle *vir levis armaturæ*. Il mourut le 18 mai 1698, dans un âge avancé.

BERNIER (Nicolas), maître de musique de la Sainte-Chapelle, et ensuite de la chapelle du roi, naquit à Mantes-sur-Seine, en 1664. L'amour que Bernier avait pour son art lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Dans son séjour à Rome, il voulut prendre une connaissance exacte de tous les ouvrages de Caldara, l'un des plus célèbres maîtres de ce temps; mais ayant appris qu'il avait la manie de ne jamais communiquer ses partitions, Bernier ne trouva d'autre moyen de parvenir à son but que de se présenter à Caldara en qualité de domestique: il fut accepté, et alors il eut plus d'occasions qu'il ne lui en fallait pour étudier ce qu'il ne voulait que parcourir. Un jour, ayant trouvé sur la table de son maître un morceau que Caldara paraissait avoir de la peine à terminer, Bernier prit la plume et l'acheva. L'étonnement de Caldara fut extrême; mais ayant su la vérité, cette aventure les lia de l'amitié la plus intime. Le duc d'Orléans, régent du royaume, estimait ses ouvrages et protégeait l'auteur. Bernier mourut à Paris en 1734, à 70 ans. Ses cinq *Livres de cantates*, à une et deux voix, dont les paroles sont en partie de J. B. Rousseau et de Fuselier, lui acquirent une grande réputation. Celle des *Nymphes de Diane* passe pour son chef-d'œuvre. On a aussi de lui : *les Nuits de Sceaux*, et beaucoup de *Motets*, entre autres son *Miserere*, qu'on a exécuté long-temps. Peu de musiciens ont mieux possédé leur art que Bernier.

BERNIER (François), natif d'Angers, se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier, et se livra peu de temps après à son penchant pour les voyages. Il partit en 1654 pour la Terre-Sainte, d'où il se rendit en Égypte, au Caire, où il fut attaqué de la peste; de là il passa dans l'Inde où il résida 12 ans, dont 8 en qualité de médecin d'Aureng-Zeb, qu'il accompagna dans ses voyages. Il revint en France en 1670, passa en Angleterre en 1685, et mourut à Paris le 22 septembre 1688 dans un âge assez avancé. Saint-Evremont disait qu'il n'avait point connu de plus joli philosophe. « Joli philosophe, ajoutait-il, ne se dit guère; mais sa figure, sa taille, sa conversation, l'ont rendu digne de cette épithète. » On a de lui : I. Ses *Voyages* en 2 vol. in-12, Amsterdam, 1699, qui ont un rang distingué parmi les relations des voyageurs. C'est ce que nous avons de plus exact sur l'état du Mogol, de l'Indoustan et du royaume de Cachemire. Dans le dernier siècle, ses voyages le firent appeler Bernier-le-Mogol. Il y a eu une autre édition de ses *Voyages*, en 1710 ou 1724, 2 vol. in-12. Il en a paru une traduction anglaise, Londres, 1671, 1675, in-8°. II. Un *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, son maître, en 7 vol., 1684; la première édition est de Lyon, 1678, 8 vol. in-12. Ouvrage que le système de Descartes, alors à la mode, empêcha d'être aussi bien accueilli qu'il l'aurait mérité. Bernier combat les sentimens de ce philosophe, et suit ordinairement ceux de Gassendi. Il a cependant plusieurs opinions à lui, et très-différentes de celles de l'un et de l'autre. III. *Traité du libre et du volontaire*, Amsterdam, 1685, in-12. Il a eu aussi quelque part à l'*Arrêt* critique de Despréaux, donné pour le maintien de la doctrine d'Aristote. Il est imprimé dans le tome IV du Ménagiana. La *Requête* qui précède l'arrêt est de Bernier, et l'Arrêt est de Boileau. Bernier composa l'*Éloge de Claude Emmanuel Lhuillier Chapelle*, son ami; il a été inséré dans le *Journal des Savans* du 7 et du 14 juin 1688.

BERNIER (Étienne-Alexandre-Jean-Baptiste-Marie), né à Daon en Anjou, le 31 décembre 1764. Il fut nommé curé de Saint-Laud d'Angers dès le commencement de la guerre de la Vendée, et fut un des membres les plus marquans du conseil supérieur des armées catholiques et royales de la Vendée, qui se forma en 1793, après la prise de Saumur, et qui tenait ses séances à Châtillon-sur-Sèvres. Il suivit l'armée vendéenne dans son expédition d'outre-Loire, et échappa aux déroutes du Mans et de Savenay, en se tenant caché aux environs de cette dernière ville pendant l'hiver de 1793 à 1794. Il ne rentra dans les pays insurgés qu'au mois de mars, pour se réunir à La Roche-Jacquelin et à Stofflet. L'abbé Bernier contribua à réorganiser l'armée royale; il parcourait les villes et les campagnes, invitait les habitans à s'armer pour la défense de la religion et de la royauté. De nombreux assassinats se commettaient alors au nom de Dieu. Bernier fut nommé commissaire général de l'armée de Stofflet, et devint ensuite agent unique des armées catholiques et royales auprès des puissances coalisées;

Après la mort de Charrette, l'un des chefs militaires de l'armée royaliste, et la dispersion des Vendéens et des chouans par Hoche, il intrigua pour être nommé l'un des agens pour contribuer à la pacification opérée par Bonaparte, peu de temps après son avènement au consulat. L'abbé Bernier vint à Paris chargé de pouvoir de quelques chefs de l'armée royale auprès du gouvernement français, et la pacification eut lieu. Le premier consul employa Bernier pour le rétablissement du clergé en France, et, à la suite du concordat, il fut nommé évêque d'Orléans, et sacré par le cardinal Caprara au mois d'avril 1802. Bernier est mort dans son évêché en 1806. Quelques personnes pensèrent que les ennuis de l'ambition trompée, avaient abrégé ses jours. Il s'était vanté autrefois, dit-on, qu'il ne mourrait point sans être cardinal. *Le Dictionnaire historique des musiciens* attribue à Bernier les paroles et la musique du *Réveil des Vendéens*, qui se trouve dans la 38ᵉ année du *Journal hebdomad.* nº 52.

BERNIER (Pierre-François), naquit à La Rochelle le 19 novembre 1779. Son éducation fut soignée, et dès l'âge de 14 ans il avait fait de grands progrès dans le latin; on lui donna des maîtres de mathématiques, de musique et de dessin, qui n'eurent qu'à se louer de leur élève; mais bientôt l'étude de l'astronomie employa tous les momens du jeune Bernier; il se présenta comme candidat pour l'école polytechnique, et subit son examen en 1799 à Toulouse. En 1800, il se rendit à Paris, où, dans la même année, il fut nommé, avec Bissy, par la commission de l'Institut, astronome de l'expédition sous les ordres du capitaine Baudin, pour de nouvelles découvertes, et surtout à la Nouvelle-Hollande. Il s'embarqua au Havre. Pendant tout le cours de son voyage, il fit des remarques importantes sur l'art nautique, s'occupa du magnétisme, des aurores australes et des marées, etc. Les *Notes* qu'il a laissées sur ses observations astronomiques sont précieuses; elles ont été remises à l'Institut. Il mourut au mois de juin 1803, sur le bâtiment de l'expédition, alors auprès de Timor, d'une fièvre inflammatoire, et à la fleur de son âge.

BERNIER DE LA BROUSSE. *Voyez* Brousse (de la).

BERNIGEROTH (Jean-Martin), a gravé beaucoup de portraits d'après différens maîtres. Il est mort à Leipsick en 1733.

BERNIN (Pierre), peintre et sculpteur, né en 1562, fut employé par le cardinal Farnèse à peindre le château de Caprarole avec Antoine Tempête. Il quitta ensuite la peinture pour la sculpture, et fut chargé, par les papes Paul V et Urbain VIII, de divers morceaux considérables qu'il exécuta très-bien.

BERNINI (Giovanni Lorenzo), appelé vulgairement *le Cavalier Bernin*, peintre, sculpteur et architecte, excella également dans ces trois genres et reçut par cette raison de ses contemporains le surnom de *Michel-Ange Moderne.* Il naquit à Naples, en 1598, d'un sculpteur florentin. Il n'avait que dix ans lorsqu'il fit une tête de marbre qu'on voit à Rome dans l'église de Sainte-Praxède, et qui mérita les suffrages de tous les connaisseurs.

Paul V se fit présenter un enfant qui annonçait des dispositions si heureuses. Ce pape lui demanda s'il pourrait dessiner tout de suite une tête. Le Bernin répondit aussitôt : « Quelle tête demande votre sainteté ? — Puisque je n'ai qu'à choisir, dit le pontife, il les sait faire toutes. » Le pape lui ayant indiqué celle de Saint Paul, elle fut achevée en une demi-heure. Ce pontife lui fit présent de douze médailles d'or, et le recommanda au cardinal Barberini. Ce prélat, devenu pape sous le nom d'Urbain VIII, l'honora du titre de chevalier, et le nomma directeur-architecte de la basilique de Saint-Pierre. Alexandre VII et Clément IX lui donnèrent aussi des marques de leur estime. La reine Christine lui rendit quelques visites. Louis XIV l'appela à Paris, en 1665, pour travailler aux dessins du Louvre. Ce prince lui donna, outre cinq louis par jour pendant huit mois qu'il y resta, un présent de cinquante mille écus, avec une pension de deux mille, et une de quatre cents pour son fils. Ses dessins ne furent pas exécutés. On préféra ceux de Claude Perrault, parce que Bernin voulait détruire tout ce qui existait. On lui promit trois mille louis par an, s'il voulait rester; ce qu'il refusa, aimant mieux aller mourir dans sa patrie. Quoi qu'il en soit, le roi voulut avoir son portrait de la main de ce célèbre artiste. Le Bernin se montra à Versailles courtisan délicat autant que grand peintre. Comme il dessinait un jour le portrait de Louis XIV, ayant écarté de dessus le front de son modèle une boucle de cheveux, il lui dit : « Votre majesté peut montrer son front à tout l'univers. » — Quelques dames lui demandèrent quelles étaient les plus belles femmes, ou des françaises, ou des italiennes ? « toutes sont belles, répondit-il : il n'y a d'autre différence, sinon que le sang coule sous la peau des Italiennes, et que l'on aperçoit le lait sous celle des Françaises. » Il mourut à Rome le 28 novembre 1680, à 82 ans. Rome, parmi ses chefs-d'œuvre, compte les ouvrages de ce grand maître. Les principaux sont la *Fontaine de la place Navone ;* l'*Extase de Sainte Thérèse*, ouvrage supérieur pour l'expression; la *Statue équestre de Constantin* ; le *Maître-autel*, le *Tabernacle*, la *Chaire de S. Pierre*, la *Colonade* qui environne la place de cette église. Le *Groupe d'Apollon et Daphné*, chef-d'œuvre de grace et d'exécution; les *Tombeaux d'Urbain VIII*, son bienfaiteur, et *d'Alexandre VII ;* la *Statue de Sainte Bibiane;* la *Figure du Sauveur* son dernier ouvrage, qu'il légua à la reine Christine. La jolie église de Saint-André à Rome fut construite d'après ses dessins. Le Bernin n'avait que quatorze ans lorsqu'il se trouva dans l'église de Saint-Pierre au moment où Annibal Carrache examinait avec plusieurs peintres l'endroit où devait être placé le maître-autel. « Croyez-moi, dit Carache à un de ses camarades, il pourra venir quelque jour un génie supérieur qui élèvera sous la coupole et dans le fond de l'église deux monumens proportionnés à la grandeur de ce temple superbe. » A ces mots le jeune Bernin s'écria : « Plût à Dieu que ce fût moi ! » Et son vœu fut accompli. Cependant on ne peut dissimuler que le Bernin, comme architecte, s'abandonna quelque

fois à la fougue de son génie, ne prit pas toujours les chefs-d'œuvre de l'antiquité pour guides, qu'il a peut-être eté le premier à s'éloigner de la belle simplicité de leurs formes; les colonnes torses qu'il a introduites dans quelques-uns de ses monumens sont contre toutes les règles de l'art chez les Anciens. Versailles admirera toujours le *Buste de Louis XIV*, où le caractère de ce grand prince est aussi bien marqué que les traits de son visage; et la *Statue équestre* de ce prince dont on a fait un Curtius, soit que la tête ne fût pas assez ressemblante, soit qu'on ne fût pas satisfait du motif de la figure. C'était un monument que la reconnaissance de Bernin destinait à ce prince: il y travailla pendant quinze ans. Il laissa à ses enfans une statue de la *Vérité* et une fortune qui s'élevait à 400,000 écus romains (environ 3,300,000 fr. Le Bernin était d'une taille médiocre; son visage tenait de quelque chose de l'aigle, son regard vif et spirituel devenait étincelant lorsqu'il était animé par la colère.

BERNINI (le Père Giuseppe-Maria de), capucin missionnaire, né à Carignan, ville du Piémont, mort en 1753 sur la route de Patnâ, dans l'Indoustan, a traduit plusieurs ouvrages concernant la religion des Brahmes, entre autres le livre intitulé: *Adhiâtma-Râmâyama*, qui contient une ample histoire de Râmâ et le *Djânâ-Sâgâra, mer de science*, où se trouvent les principes de Cabir, fameux tisserand, fondateur de la nouvelle secte appelée *Cabir-prand*. On doute que ces traductions faites probablement du samskroutan, aient été imprimées. On en prend une idée dans les *Mémoires historiques* de ce religieux, publiés à Vérone, en 1767, in-8°, où l'on trouve aussi quelques détails sur le pays de Neïpal. *Voy.* encore dans l'*Alphabetum Tibethanum*, du père Georgi, Romæ, 1762, in-4°; le Voyage de Calcutta à Lassa par le Neïpal, rédigé sur les Mémoires des capucins missionnaires à Lassa.

BERNIS (François-Joachim de Pierres de), comte de Lyon et cardinal, archevêque d'Albi, de l'Académie française, naquit le 22 mai 1715, à Saint-Marcel de l'Ardèche, d'une famille noble et ancienne. Destiné à l'église dès son enfance, il fut d'abord chanoine, comte de Brioude. Après avoir passé quelque temps au séminaire de Saint-Sulpice, où il ne put se faire goûter du sévère Couturier qui en était le supérieur, et le canal des graces ecclésiastiques, il entra dans le chapitre de Lyon, et revint bientôt à Paris. La meilleure compagnie le rechercha. De la naissance, une figure aimable, une physionomie de candeur, beaucoup d'esprit et d'agrément, un jugement sain, un caractère sûr; tels furent ses titres pour plaire aux hommes et aux femmes. Déjà il s'était fait connaître par quelques poésies remplies de graces et de facilité; ce fut un acheminement de plus pour être admis dans les sociétés les plus brillantes. Mais cet air de dissipation déplût au cardinal de Fleury, qui lui déclara qu'il n'avait aucun bénéfice à espérer tant qu'il vivrait. «Monseigneur, j'attendrai», lui dit le jeune abbé, en lui faisant une profonde révérence. Une chanson faite pour madame de Pompadour le fit accueillir par cette favorite. Celle-ci

lui fit ouvrir les portes de l'Académie française à l'âge de 29 ans, et c'est à cette occasion que Piron lui dit : « Quoi ! si jeune encore, vous avez voulu les invalides ? » Bernis, aidé par sa protectrice, obtint d'abord une pension de quinze cents livres sur la cassette du roi, un petit logement au Louvre, et bientôt après l'ambassade de Venise, qui dura trois ans, et, en 1755, celle d'Espagne. De retour à Versailles, il ne tarda pas à y jouer un grand rôle. Il eut beaucoup de part au traité de 1756, avec la cour de Vienne, lequel semblait réunir à jamais deux puissances rivales, et depuis long-temps divisées. Ce traité blessait les intérêts de la Prusse, qui ne tarda pas à faire la guerre à la France. Il fut nommé ministre des affaires étrangères, et eut la plus grande influence sur les autres ministères. On a dit que Bernis avait insisté dans le conseil, pour la guerre contre la Prusse, piqué de voir sa réputation poétique attaquée par ce vers de Frédéric :

Evitez de Bernis la stérile abondance.

Cette assertion parait peu probable, surtout si, comme il le semble, Bernis fut d'avis de se lier avec la Prusse, contre le sentiment même de Louis XV et de madame de Pompadour. Par son caractère conciliant, il parvint à arranger les affaires du parlement avec l'archevêque de Paris, à réconcilier le Saint-Siége avec la république de Venise, et à cimenter cette réunion par l'élection de Rezzonico à la papauté. Celui-ci n'oublia pas Bernis dans la promotion des cardinaux en 1758. Les revers que les armées françaises avaient essuyés en Allemagne, et le dérangement des finances, lui firent desirer la paix. Madame de Pompadour ne la voulait point, parce qu'elle était rejetée par l'impératrice-reine, dont la maîtresse du roi ménageait la faveur. De concert avec le duc de Choiseul, elle obtint du faible Louis XV l'exil du nouveau cardinal à Soissons. On prétend que ce prince lui écrivit en le renvoyant : « Votre tête légère n'a pu soutenir le poids de mes bienfaits. Allez-vous-en à votre abbaye, pour servir à jamais d'exemple aux ingrats. » Il n'y avait qu'une femme piquée qui peut dicter un tel billet : aussi tout le monde l'attribua-t-il à madame de Pompadour. Comme sa disgrace arriva presque au même temps que l'envoi de son chapeau de cardinal, on fit contre lui ce quatrain :

Que le sort de Bernis est beau !
Mais qu'il a peu de consistance !
N'a-t-il donc reçu le chapeau
Que pour tirer sa révérence ?

La retraite de Bernis dura jusqu'en 1764 ; il fut rappelé alors et nommé archevêque d'Albi ; d'où il se rendit cinq ans après à Rome. L'habileté qu'il déploya dans le conclave de 1769 le fit juger capable de servir les vues de la France et de l'Espagne auprès du pape. Ces deux cours voulaient l'entière destruction des jésuites. Bernis nommé ambassadeur de France, travailla à l'extinction de cet ordre, extinction qu'il désapprouvait dans le fond du cœur. Après le conclave de 1774, où il fit porter Pie VI au trône pontifical, il joignit à son titre d'ambassadeur celui de protecteur des églises de France. La fin de sa carrière fut pénible. Après vingt-trois ans passés dans l'opulence et dans la plus magnifique

représentation, perdant quatre cent mille livres de rente, il se trouva, par les suites de la révolution française, réduit presque au dénuement. Son ami, le chevalier d'Azara, l'en tira, en obtenant pour lui, de la cour d'Espagne, une pension de soixante mille livres. En 1791, les tantes de Louis XVI ayant quitté la France, le cardinal de Bernis les reçut chez lui. Elles y demeurèrent pendant tout le temps de leur séjour à Rome. Il ne jouit que trois ans des bienfaits du roi d'Espagne, et mourut à Rome le 1er novembre 1794, généralement chéri et regretté des Romains et des étrangers qui admiraient sa douceur, ses graces et sa politesse noble et facile. Sa maison était ouverte à tous les étrangers : « *Il tenait*, selon son expression, *l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe.* » Ses *Œuvres* ont été publiées par Didot et par Lottin. Cette dernière édition est de 1797, in-8°. Ce poëte a caché sous des fleurs les préceptes de la philosophie. Il sait peindre; mais l'usage continuel qu'il fait de la mythologie rend quelquefois sa lecture fatigante. Dans ses *Saisons* il a entassé les tableaux les uns sur les autres. Il n'use pas avec assez de sobriété de ce qu'on appelle la vieille poésie. Ces lieux communs trop répétés faisaient dire à d'Alembert que, « si l'on coupait les ailes au Zéphire et aux Amours, on lui couperait les vivres. » Voltaire l'appelait *Babet la bouquetière*. « Il offre, disait-il, une terrible profusion de fleurs; et ses bouquets pourraient être arrangés avec plus de soin. » Cette vicieuse abondance d'images recherchées se fait moins remarquer dans sa *Religion vengée*, poëme commencé en 1737, sous les auspices du cardinal de Polignac. Quoiqu'il renferme des traits d'un talent marqué pour les vers, et d'une heureuse facilité, il n'a point égalé le poëme de Racine le fils, sur le même sujet. Il se jugeait lui-même avec modestie. Lorsque pour le flatter on lui rappelait ses premiers ouvrages, il détournait la conversation en disant : « Ne parlons point de ces erreurs de ma jeunesse. *Delicta juventutis meæ ne memineris.* » « Si vous voulez que je vous dise mon secret tout entier, écrit-il à Voltaire, j'ai renoncé à la poésie, quand j'ai connu que je ne pouvais être supérieur dans un genre qui exclut la médiocrité. » Sa *Correspondance* avec ce poëte, depuis 1761 jusqu'en 1777, a été publiée l'an 1799, chez Dupont, Paris, in-8°. Ce recueil doit ajouter à sa réputation. On y voit la raison toujours lumineuse, toujours aimable, jointe à une rare sagacité, à un goût fin et délicat, et à une critique aussi franche, aussi honnête que judicieuse. On a reproché à certains morceaux de prose de Bernis le défaut de naturel; sa *Correspondance* avec *Voltaire*, ne mérite pas la même censure; et le style des deux correspondans est digne de l'un et de l'autre. Sa *Correspondance* avec Paris-Duverney, qui parut en 1790, 1 vol. in-8°, offre de fréquentes preuves de l'agrément de son esprit et de la bonté de son cœur.

BERNITZ (MARTIN-BERNARD DE) chirurgien du roi de Pologne, est auteur de plusieurs Mémoires insérés dans les Ephémérides des Curieux de la Nature, et d'un ouvrage intitulé : *Catalogus Plantarum tam exoticarum, quam indigenarum, quæ anno*

1651, *in hortis regiis Warsaviæ, et circà eamdem in locis Silvaticis, pratensibus arenosis et paludosis nascuntur,* Dantzick, 1652, in-12, et Copenhague, 1653, in-16, avec le *Viridarium* de Simon Pauli. On remarque plusieurs erreurs capitales dans ce catalogue, qui ne contient que les noms des plantes.

BERNOLD. *Voy.* BERTHOLDE.

BERNON, noble bourguignon, fut le premier abbé de Cluni, et le réformateur de plusieurs autres monastères. Il prit l'habit religieux dans l'abbaye de la Baume, dont il devint prieur. S. Hugues, moine de Saint-Martin d'Autun, maison alors très-régulière, travailla avec lui à rétablir la discipline monastique. Bernon, devenu abbé de Cluni, y donna l'exemple de toutes les vertus. Il n'y mit d'abord que douze religieux, à l'exemple de S. Benoît, qui voulait que chaque monastère se bornât à ce nombre. Il donna sa démission en 926, et partagea les abbayes qu'il gouvernait entre Vidon, son parent, et Odon, son disciple. Ce dernier a été proprement le premier fondateur de l'ordre de Cluni. Bernon mourut le premier jour de l'an 927.

BERNOU (le Père), missionnaire du roi, mort à Nîmes, au commencement du 18me siècle, a composé plusieurs ouvrages qui sont : I. *La Conduite à l'Éternel.* II. *Le Manuel de l'Écolier - Chrétien.* III. *Un Jeu historique sur l'ancien Testament*, avec un livre qui sert d'explication. IV. *Les Cantiques des Familles chrétiennes.* V. *Les Paraboles de l'Évangile*, mises en vers français avec un abrégé de la Vie de J.-C.

BERNOULLI, nom d'une famille justement célèbre par le grand nombre d'hommes savans qu'elle a produits; établie d'abord à Anvers, où elle avait pris naissance, elle fut forcée de quitter cette ville pour cause de religion, sous le gouvernement du duc d'Albe. Elle passa à Francfort, puis à Bâle, où elle occupa les premières places du gouvernement. En moins d'un siècle, huit de ses membres ont acquis une haute considération par leurs connaissances étendues dans les sciences mathématiques. Nous allons en parler successivement.

BERNOULLI (JACQUES), né à Bâle le 25 décembre 1654, fut d'abord destiné à être ministre; mais la nature l'avait fait mathématicien. En vain son père s'opposa fortement à son goût, ses progrès furent si rapides, quoique secrets, qu'il passa bientôt de la géométrie à l'astronomie. Pour célébrer cette espèce de triomphe, il fit un médaillon, dans lequel il représenta Phaéton conduisant le char du soleil, avec cette devise : *Invito patre sidera verto.* Dès l'âge de 18 ans, il résolut un problème chronologique, qui aurait embarrassé un vieux savant. A 22, étant à Genève, il apprit à écrire, par un moyen nouveau, à une fille qui avait perdu la vue deux mois après sa naissance; elle s'appelait Élisabeth Walkirch. La philosophie de Descartes et celle du père Mallebranche le dégoûtèrent de celle qu'il avait apprise dans les écoles. Il publia en 1682 un nouveau *Système des comètes*, et une excellente *Dissertation sur la pesanteur de l'air.* Ce fut environ vers le même temps que l'illustre Leibnitz fit paraître dans les journaux de Leipsick,

quelques essais du nouveau *Calcul différentiel* ou des *Infiniment petits*, dont il cachait la méthode. Jacques Bernoulli et Jean son frère, aussi grands géomètres que lui, devinèrent son secret. Cette méthode fut tellement perfectionnée par eux, que l'inventeur, assez grand homme pour être modeste, avoua qu'elle leur appartenait autant qu'à lui. Sa patrie, voulant s'attacher un citoyen qui l'illustrait, le nomma professeur de mathématiques. L'Académie des sciences se l'agrégea en 1699, et celle de Berlin en 1701. Il mourut le 16 août 1705 à 51 ans. Sa marche dans les sciences fut lente, mais sûre. Il ne donna rien au public qu'après l'avoir revu et examiné plusieurs fois. Son traité *de Arte conjectandi*, ouvrage posthume, imprimé séparément à Bâle, en 1713, 1 vol. in-4°. et celui *des Infinis*, répandirent son nom dans toute l'Europe. L'art de conjecturer a été traduit en français par M. Vastel, avec des observations, éclaircissemens et additions, Paris, 1801, in-4°. A l'exemple d'Archimède, qui, voulant orner son tombeau de sa plus belle découverte géométrique, ordonna qu'on y mît un cylindre circonscrit à une sphère, Bernoulli voulut que l'on mît sur le sien une spirale logarithmique, avec ces mots : « *Eâdem mutatâ resurgo.* » Bernoulli joignit le talent de la poésie à celui des mathématiques ; il fit des vers allemands, latins et français. Ses *Œuvres*, en y comprenant le traité de l'*Art de conjecturer*, forment 2 vol. in-4°, Genève, 1744. Le recueil intitulé *Joannis Bernulli et Leibnitii commercium epistolicum*, Genève, 2 vol. in-4°, renferme aussi quelque chose de Jacques Bernoulli.

BERNOULLI (Jean), frère du précédent, professeur de mathématiques à Bâle, et membre des Académies des sciences de Paris, de Londres, de Berlin et de Pétersbourg, naquit le 27 juillet 1667 à Bâle, et y mourut le 1er janvier 1748, âgé de 80 ans. Il courut la même carrière que son frère, et ne s'y distingua pas moins. On a publié, en 1742, à Lausanne, le recueil de tous les ouvrages de Bernoulli, en 4 vol. in-4°. On doit y ajouter sa correspondance avec Leibnitz, publiée sous le titre de *Got. Gul. Leibnitii et Jehan Bernoulli Commercium philosophicum et mathematicum*, Lausanne et Genève, 1745, 2 vol. in-4°. D'Alembert avouait qu'il leur devait presque entièrement les progrès qu'il avait faits dans la géométrie. A l'âge de dix-huit ans, Bernoulli imagina le *Calcul différentiel*, d'après des idées vagues que Leibnitz avait données de ce calcul, et trouva les premiers principes du *Calcul intégral*. *Voy.* l'article précédent. Cette découverte le mit en état de résoudre les problèmes les plus difficiles, et de faire les plus grandes choses. En 1690, cet habile homme vint à Paris, pour y voir les philosophes. Il fit connaissance avec Mallebranche, Cassini, La Hire, Vatignon, et le marquis de l'Hôpital. Ce dernier fut si charmé de l'entendre raisonner sur la géométrie, qu'il voulut le posséder tout seul. Il l'emmena dans sa terre, et résolut avec lui les problèmes géométriques les plus difficiles. C'est dans cette solitude philosophique que Bernoulli inventa le *Calcul exponentiel*. De retour il proposa

différens problèmes aux mathématiciens, et décerna les couronnes à Newton, à Leibnitz, et au marquis de l'Hôpital, c'est-à-dire, aux plus grands géomètres du siècle. Son frère concourut à ces prix, et à son tour lui demanda des solutions. C'était une espèce de défi, qui fit naître une querelle fort vive entre ces deux illustres savans. Elle ne fut terminée que par la mort de Jacques Bernoulli. Jean soutint aussi, avec Hartzoëker, physicien célèbre, une guerre sur le baromètre, et il vengea Leibnitz de la sorte d'insulte que quelques Anglais, provoqués par Keill, lui firent au sujet du calcul différentiel. Bernoulli écrivit sur la manœuvre des vaisseaux, et sur toutes les parties des mathématiques; il les enrichit de grandes vues et de nouvelles découvertes. Son sentiment sur les forces-vives, adopté aujourd'hui par une partie des géomètres, eut beaucoup de contradictions à essuyer. Ce mathématicien faisait quelquefois, comme son frère, des vers latins; mais ils n'étaient pas bons. Il avait soutenu, à l'âge de dix-huit ans, une thèse en vers grecs, sur cette question : « *Que le prince est pour les sujets.* » Voltaire mit au bas de son portrait ces quatre vers :

Son esprit vit la vérité,
Et son cœur connut la justice;
Il a fait l'honneur de la Suisse
Et celui de l'humanité.

Bernoulli laissa des enfans dignes de lui. — Nicolas Bernoulli, né à Bâle le 27 janvier 1695. Il annonça de bonne heure de grandes dispositions, et fut l'objet des prédilections de son père, qui lui enseigna lui-même les mathématiques. Il fut appelé par le czar Pierre, pour remplir une chaire de professeur de mathématiques dans l'Académie naissante de Pétersbourg, et mourut huit mois après, en 1726; la czarine Catherine fit les frais de son enterrement. Daniel et Jean, dont nous parlerons dans les articles suivans, deux autres de ses fils, n'ont pas moins honoré leur patrie. — Bernoulli (Nicolas), fils d'un frère puîné de Jacques et de Jean, né à Bâle en 1687, mort dans cette ville, le 29 novembre 1759, y avait été successivement professeur de mathématiques et de droit : il fut l'éditeur de l'*Ars conjectandi*, de son oncle. On a de lui quelques ouvrages de mathématiques insérés dans divers recueils scientifiques.

BERNOULLI (Daniel), le second fils de Jean Bernoulli, professeur de philosophie, de physique et de médecine dans l'université de Bâle, de l'Académie des sciences de Paris, de la Société royale de Londres, de l'Institut de Bologne, des Académies de Pétersbourg, de Berlin, de Turin, etc., naquit à Groningue le 9 février 1700. On le destina d'abord au négoce; mais il était né pour la géométrie. Il alla passer quelque temps en Italie, et en partit comblé d'honneurs littéraires, après avoir refusé à vingt-quatre ans la présidence d'une Académie que la république de Gênes se proposait d'établir. L'année suivante, il fut appelé à Pétersbourg où l'on tâcha en vain de le retenir. L'égalité républicaine qu'on goûtait à Bâle lui paraissait préférable aux faveurs d'une cour aussi orageuse que brillante. Il s'y rendit donc en 1733 pour occuper une chaire dans l'université. Ce fut alors que s'accumulèrent sur sa tête les couronnes académiques :

neuf mois il remporta ou partagea les prix distribués par l'Académie des sciences de Paris, qui se l'associa enfin en 1748. Il s'en fit une sorte de revenu. Cette compagnie le perdit en 1782. Quoiqu'il eût un respect extérieur pour la religion de son pays, ses pasteurs l'accusaient d'avoir poussé trop loin la liberté de penser, et de n'être pas fâché qu'on le devinât. On a de lui, en latin, indépendamment des divers mémoires couronnés par les Académies : I. l'*Hydrodynamique*, ou *Commentaire sur la force et les mouvemens des fluides*, Strasbourg. II. *Dan. Bernoulli dissertatio inaugur. phys. med. de respiratione*, Bâle 1721, in-4°. III. *Positiones anatomico-botanicæ*, Bâle, 1721, in-4°. IV. *Exercitationes quædam mathematicæ*, Venise, 1724, in-4°.

BERNOULLI (Jean), frère du précédent, né à Bâle le 18 mai 1710, et mort dans la même ville, le 17 juillet 1790. Il fut professeur d'éloquence et de mathématiques dans sa patrie. Il concourut, ainsi que son frère Daniel pour les prix de l'Académie des sciences de Paris, dont il était membre. L'Académie de Berlin lui avait aussi ouvert ses portes. Son Mémoire sur le Cabestan, celui sur la propagation de la lumière, et celui de l'aimant ont été couronnés.

BERNOULLI (Jean), fils du précédent, né à Bâle le 4 novembre 1744, et mort à Berlin le 13 juillet 1807, licencié en droit, astronome royal de cette ville, a traduit de l'allemand en français : I. Les *Élémens d'Algèbre*, par Léonard Euler, Lyon, 1785, 2 vol. in-8°. II. *De la Réforme politique des Juifs*, par Dohm, Dessau, 1782, in-12. III. *Le Recueil pour les Astronomes*, 1772-76, 3 vol. in-8°. IV. *Nouvelles littéraires de divers pays, avec des supplémens pour la liste et le nécrologe des astronomes*, Berlin, 1776, en 6 part., in-8°. V. *Lettres astronomiques*, 1781. VI. *Recueil de voyages*, 16 vol., 1781 à 1785, en allemand. VII. *Archives pour l'histoire et pour la géographie*, 8 vol., 1783 à 1788, en allemand. VIII. *Lettres sur différens sujets*, 3 vol. in-8°, 1777-79. IX. *Description hist. et géog. de l'Inde*, Berlin, 1786, in-4°. Ce sont les travaux de Thieffenthaler, d'Anquetil Duperron et de Rennel, que Bernoulli publia avec des notes et des additions. Ce fut un écrivain très-laborieux; il voyagea dans presque toutes les contrées de l'Europe, et a laissé un grand nombre d'ouvrages dont la notice ci-dessus n'indique que les plus remarquables.

BERNOULLI (Jacques), frère du précédent, naquit à Bâle, le 17 octobre 1759, eut pour maître son oncle Daniel, sur les traces duquel il se proposait de marcher s'il n'eût été enlevé par une mort prématurée, le 3 juillet 1789. Il était venu s'établir à Pétersbourg où il professait les mathématiques. Il fut membre de l'Académie de cette ville, de la société physique de Bâle, et correspondant de la société royale de Turin. On trouve des mémoires de lui dans les *Acta Academ. Petropol.*, ainsi que son éloge. Il avait épousé une petite-fille d'Euler.

BERNOULLI (Nicolas), *Voyez* à la fin de l'article de Jean, son père.

BERNSTORF (Jean Hartwic-

Ernest, comte de), l'un des plus grands hommes d'état du 18[me] siècle, et qui a rendu de grands services au Danemarck, naquit le 13 mai 1712, à Hanovre. Son père était Joachim Engelke, baron de Bernstorff. Dès son jeune âge, il suivait la maxime de faire toujours plus que son devoir. Aussi fut-il bientôt distingué; car à l'âge de 20 ans, le roi Christian VII l'envoya comme ambassadeur à la cour du roi de Pologne. En 1733, il fut envoyé à la diète de Ratisbonne, auprès de l'empereur Charles VII, et en 1744, à la cour de France. Après avoir quitté ce poste, il remplit à Copenhague, dans le ministère, plusieurs fonctions importantes, jusqu'en 1768, où il accompagna le roi dans ses voyages en Allemagne, en Angleterre et en France. A son retour, ses ennemis, et surtout Struensée, déterminèrent le roi à lui envoyer sa démission. Il reçut l'annonce de cette disgrace avec la résignation d'un sage, n'en resta pas moins fidèlement attaché à son roi, et refusa un poste brillant qui lui fut offert par un autre monarque. Quelque temps après arriva la chute de Struensée, et Bernstorff fut rappelé, et nommé conseiller intime et ministre d'état. Mais il ne jouit pas de cette nouvelle marque de faveur; il mourut le 19 février 1772 comme il allait se rendre à Copenhague. Voici les titres du comte de Bernstorff à la reconnaissance des Danois: il assura au Danemarck la paix, négocia le traité de paix entre la Russie et la Porte. Il attira dans le pays des artistes étrangers, favorisa le commerçe, surtout celui des Indes occidentales; il protégea les arts et les sciences, récompensa les savans, fit des réformes utiles dans les écoles, les églises, les tribunaux et dans la législation. Il introduisit l'uniformité des poids et des mesures en Danemarck et en Norwège; il rendit en 1774, à des paysans de la Zélande, la liberté, encouragea leurs entreprises pour l'amélioration de l'agriculture. Cette réforme eut des suites favorables; les paysans devinrent aisés et heureux, et érigèrent à leur bienfaiteur un obélisque à coté de la grande route qui conduit à Copenhague.

BERNSTORFF (André-Pierre, comte de), né le 28 août 1735, en Danemarck, neveu du précédent, obtint la place de son oncle après sa mort. L'influence de la cour de Russie contribua à le faire appeler au ministère. Il s'en montra digne par l'étendue de ses vues et de son zèle pour le bonheur des Danois. En flattant l'orgueil de Catherine II, il obtint la cession du Schleswig, partie du Holstein: il lui représenta qu'il était au-dessous de sa dignité de conserver une faible principauté qui la rendait dépendante de l'empire d'Allemagne. Le traité fut signé à Kiel le 16 novembre 1773; il augmenta la puissance du Danemarck de quarante-cinq mille carrés et d'environ cent mille habitans. Le principal titre de Bernstorff à la gloire est d'avoir fait affranchir les paysans danois, et fait cesser la traite des nègres. Une colonne élevée près de Copenhague atteste à son égard la reconnaissance publique. Pendant son ministère, il a montré beaucoup de prédilection pour les Anglais. Il est mort à Copenhague le 21 janvier 1797. Nous avons de lui plusieurs pièces diplomatiques, entre autres: *L'Exposé des principes de la cour de Danemarck, touchant la neu-*

tralité, en 1780, et la *Déclaration aux cours de Vienne et de Berlin*, en 1792.

BERO (Augustin), savant jurisconsulte de Bologne, mort en 1554, à 79 ans, a laissé plusieurs ouvrages de droit, et particulièrement des *Questions familières*, des *Conseils*, des *Leçons sur les Décrétales*.

BÉROALD ou BÉROALDE (Matthieu), né à Saint-Denis, près Paris, et mort en 1576, enseigna la langue hébraïque à Orléans en 1565. Les habitans de la Rochelle lui offrirent de l'emploi dans leur collège, l'an 1571; mais il n'accepta point leurs offres. Il était dans Sancerre lorsque le maréchal de La Châtre l'assiégea peu après la Saint-Barthélemi: et il rendit de grands services aux habitans par ses bons conseils. Au sortir de Sancerre, il se retira à Sedan et y donna des leçons sur l'histoire. On prétend que ses auditeurs furent scandalisés de la manière d nt il parla de François Ier; mais il est principalement connu par l'ouvrage qu'il donna en latin, 1575, in-fol., *Chronicon Scripturæ sacræ auctoritate constitutum*. Cet ouvrage est savant, mais peu solide. En voulant tout appuyer sur la Bible, il s'embarrasse dans un labyrinthe dont il ne peut se tirer. Il prétend qu'il ne faut suivre d'autre guide dans la science des temps que l'Écriture. Il efface donc du catalogue des rois de Perse, Cambyse et Darius, fils d'Hystaspe. Scaliger a montré combien une pareille façon de traiter la chronologie est ridicule. La *Bibliotheca classica* de Draudius, cite le livre suivant: *G. Mercatoris et Mathei Beroaldi chronologia*, imprimé à Cologne 1568, in-fol., et à Bâle, 1577. Béroald, de catholique se fit protestant, et gouverna une église calviniste à Genève. Il avait été précepteur de Théodore Agrippa d'Aubigné.

BÉROALD de Verville (François), fils du précédent, naquit à Paris en 1558. Il avait de l'érudition et du génie; mais il ne choisit pas des matières qui fussent propres à perfectionner ses dons naturels. Il traduisit le *Songe de Polyphile*, et composa le *Voyage des princes Fortunés*, qu'il appela *stéganographique*. De protestant devenu catholique, il fut chanoine de Saint-Gratien de Tours le 5 novembre 1593; il n'était au fond ni catholique ni protestant: dans son *Moyen de parvenir*, il se moque ouvertement des deux religions. C'était une espèce de métaphysicien romanesque, qui chercha la pierre philosophale, et qui déposa ses folies dans ses *Appréhensions spirituelles, poème; et autres œuvres philosophiques, avec les Recherches de la pierre philosophale*, 1584, in-12. L'auteur y paraît aussi mauvais poëte que mauvais philosophe. Il fit ensuite les *Aventures de Floride, où l'on voit les différens événemens d'amour, de fortune et d'honneur*, Rouen, 1593. 2 vol. in-12. Mais il est plus connu par son *Moyen de parvenir*, dans lequel il s'efforce de tourner en ridicule tout le genre humain. C'est un recueil de puérilités et d'ordures, mêlées de quelques contes agréables et de quelques traits naïfs. Le savant Bernard de La Monnoye a bien voulu prendre la peine de donner une édition de cet ouvrage pitoyable, en 1732, 2 vol. in-16, avec des tables alphabétiques, une dissertation sur

l'auteur et sa famille, et des notes marginales, réimprimées plusieurs fois depuis. Ce livre a été aussi imprimé avec ce titre : le *Salmigondis*, ou le *Manége du genre humain*, Liége, 1698, in-12; le *Coupe-cul de la mélancolie*, ou *Vénus en belle humeur*, Parme, 1698, in-12; c'est la même édition sous deux titres. Il y en a une autre in-24 de 439 pag. sans date, que le P. Nicéron croit d'Elzévir, et qui en est effectivement; on en connaît deux autres éditions attribuées aux Elzévirs, et une autre, laquelle porte au titre : *A Chinon, de l'imprimerie de François Rabelais, l'année pantagruéline*. Quoique omise par la plupart des bibliographes, elle est très-jolie, très-rare et très-recherchée. Béroalde mourut vers l'an 1612. C'était un véritable original. Il affectait d'être instruit des secrets les plus cachés de la nature, comme de la pierre philosophale, du mouvement perpétuel, de la quadrature du cercle, des effets de la sympathie, etc. Il moralisait en répandant des obscénités à pleines mains. Il voulait passer pour habile en architecture, et dans les ennuyeux romans qu'on a de lui, il s'épuise en descriptions de palais.

BÉROALDO (Philippe), *l'Ancien*, l'un des plus célèbres littérateurs du 15e siècle, né à Bologne, d'une famille noble et ancienne, en 1453, mort en 1505, à l'âge de 52 ans, professa les belles-lettres dans sa patrie, et y jouit d'une grande considération. Il aimait les plaisirs de la table, où sa gaîté répandait la joie parmi les convives. Il avait la passion du jeu et celle des femmes, et sacrifiait à l'une et à l'autre tout ce qu'il possédait; mais il les maîtrisa. Il évita long-temps les liens du mariage. Enfin il s'y engagea en 1498, et le bonheur qu'il y rencontra, le fit renoncer à la vie dissipée qu'il avait menée jusqu'alors. Il composa plusieurs ouvrages en prose, de divers genres, et quelques-uns en vers; et il s'appliqua principalement à publier d'anciens auteurs grecs et latins avec des commentaires. On a de lui : I. Des *Commentaires sur Apulée*, Venise, 1501, in-fol., et sur d'autres écrivains. Béroaldo, suivant Paul Jove, en éclaircissant les auteurs les plus obscurs de l'antiquité, redonna la vie à une quantité de vieux mots proscrits par les bons écrivains : ce qui chargea son style d'expressions dures et de phrases incorrectes. Béroaldo a encore donné des éditions de beaucoup d'autres auteurs latins, avec des notes, des préfaces et des commentaires. Nous citerons Suétone, Pline, Properce, Aulugelle, Lucain, etc. Ses autres ouvrages sont : I. *Declamatio ebriosi, scortatoris, aleatoris, etc.*, Bologne, 1499, in-4°. Cette dissertation singulière a été paraphrasée par Calvi de la Fontaine, Paris, 1556, in-16, et traduite en vers français par Gilbert Damalis, Lyon, 1558, in-8°. II. *Annotationes in auctores antiquos*, Bologne, 1488, in-fol. III. *Opusculum de felicitate*, Bologne, 1495. IV. *Declamatio philosophi, medici, oratoris, de excellentiâ disceptantium*, Bologne, 1497, in-4°. Sa Vie a été publiée en latin par Jean Pins, à Bologne, 1505, in-4°. Bianchini en a donné une autre à la tête du Suétone de Béroaldo, à Lyon, 1548, in-fol.

BÉROALDO (Philippe), *le Jeune*, de la famille du précé-

dent, homme plein d'esprit et de vivacité, naquit à Bologne, le 1er octobre 1472. Il alla professer à Rome à l'âge de 26 ans. Le cardinal Jean de Médicis se l'attacha en qualité de secrétaire, et le nomma bibliothécaire du Vatican, lorsqu'il devint Léon X. Béroaldo publia plusieurs *Pièces de vers*, estimées en son temps, dans les *Deliciæ poëtarum Italorum*. L'ouvrage le plus considérable qu'on ait de lui, consiste en trois livres d'*Odes* et un d'*Épigrammes* latines. Ce recueil se fait lire avec plaisir, quoiqu'on s'aperçoive que l'auteur n'y avait pas mis la dernière main. L'édition, qui en est très-belle et très-rare, vit le jour à Rome en 1530, in-4°, douze ans après la mort de l'auteur, qui termina sa carrière en 1518, n'ayant guère que 40 ans. Le chagrin de se voir privé des émolumens attachés à sa place de bibliothécaire, abrégea ses jours. Les poésies de Béroaldo ont été traduites plusieurs fois en français. Le plus célèbre de ses traducteurs est Clément Marot. C'est à Béroaldo que l'on doit la fameuse édition de Tacite, publiée à Rome en 1515, in-fol. Le célèbre Bembo, alors secrétaire de Léon X, fit l'épitaphe de Béroaldo en 4 distiques latins.

BÉROALDO (VINCENT), fils de Béroaldo l'Ancien, mort en 1557, publia des *Observations* sur le poème *il Costante* du sénateur François Bolognetti, son frère utérin. Il remarqua toutes les expressions et les tournures les plus élégantes. Il avait sous les yeux les vingt chants du même poëme en manuscrit; et il l'avait déjà déclaré long-temps avant que le premier essai eût paru. Jean-Baptiste Maltachetti, son ami, publia après sa mort cette déclaration, ou plutôt ses *Observations*, Bologne, 1570, in-4°, et les dédia à Jean-Baptiste Campeggi, évêque de Majorque.

BÉROALDO (JEAN), né à Palerme, se fit connaître à Rome par ses talens et son savoir. En 1548, il obtint l'évêché de Teleze, et, en 1556, il fut pourvu de celui de Sainte-Agathe. Il assista au concile de Trente, surtout dans la dix-huitième et la dix-neuvième session. Il mourut en 1566. Ses harangues faites au concile ont été imprimées. Ce prélat a joui d'une grande considération dans l'Église, dont il fut une des lumières par ses connaissances et son érudition.

BÉROCINIUS. *Voyez* BÉRÉNICIUS.

BÉROLDINGEN (FRANÇOIS, baron DE), né à Saint-Gall, le 11 octobre 1740, mort le 8 mars 1798, a rendu de grands services en géognosie et en minéralogie. Il fut membre de la Société économique de Berne, chanoine à Hildesheim et à Osnabruck, membre de l'Académie des beaux-arts de Dusseldorff, etc. Il entreprit différens voyages, qui lui firent trouver des résultats importans pour la géologie et la minéralogie. Il défendit dans ses ouvrages le système des minéralogistes vulcanistes avec beaucoup d'esprit et d'originalité; ce qui lui attira de la part des neptunistes de vives contradictions. Parmi ses ouvrages, nous citerons les suivans, écrits en allemand : *Observations, Questions et Doutes sur la minéralogie en général, et sur un système minéralogique naturel en particulier*, Osnabruck, 2 vol. in-8°, 1792 et 1793. Dans cet ouvrage,

l'auteur voulait présenter une révision générale de tout le règne minéral, et montrer la connexion de tous les corps entre eux. L'ouvrage est riche en aperçus profonds ; mais l'auteur y montre trop son penchant pour les hypothèses. II. *Observations pendant mon Voyage dans les mines de vif-argent en Palatinat et le pays des Deux-Ponts*, Berlin, 1788, in-8°. III. *Considérations physiques et minéralogiques concernant les volcans anciens et modernes*, 2 vol. in-8°, Manheim, 1791. Ce dernier ouvrage est spécialement destiné à la défense du système volcanique, et contient peut-être les meilleures raisons qu'on ait encore données en faveur de cette opinion. IV. Nouvelle *Théorie sur le Basalte*, que l'on trouve dans les *Supplémens* de Crell, aux *Annales de la Chimie*, t. 4. V. *Description de la fontaine de Dribourg*, Hildesheim, 1782, in-8°.

BÉROSE, astronome chaldéen, prêtre du temple de Bélus à Babylone, est auteur, selon Saumaise, d'une *Histoire de Chaldée*, citée par les Anciens, et dont on trouve quelques fragmens dans Josephe. Annius de Viterbe a publié en 1545, sous le nom de Bérose, un roman plein de mensonges, dans lequel ce fourbe maladroit avance des choses contraires à ce que Bérose aurait écrit. On ne sait si la perte de l'*Histoire* de Bérose est un grand malheur. En composant cet ouvrage, il n'avait pas oublié qu'il était Babylonien. C'était alors la folie de tous les peuples de vouloir être regardés comme les plus anciens de la terre. Il fabriqua des antiquités merveilleuses pour sa patrie, et les étaya comme il put. Un historien qui se mêlait d'astrologie ne mérite pas d'être cru. Ses productions enchantèrent les Athéniens au point qu'ils lui firent élever, dans leur gymnase, une statue avec une langue dorée. Sa fille, prophétesse comme lui, fut sibylle à Cumes. Il était contemporain d'Alexandre-le-Grand. Le tome XIV de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius renferme les fragmens des écrits de Bérose qui paraissent être les moins suspects. Riccioli soutient que l'astronome et l'historien sont deux personnages.

BERQUEN (LOUIS DE), natif de Bruges. A peine sorti du collége, en 1476, sous Louis XI, il trouva par hasard l'art de tailler le diamant. Ayant observé que deux diamans s'entamaient lorsqu'on les frottait un peu fortement l'un contre l'autre, il s'imagina d'en monter deux sur du ciment. Il les aiguisa l'un contre l'autre, et ramassa soigneusement la poudre qui en provenait ; ensuite, à l'aide d'une roue de fer qu'il inventa, il parvint, par le moyen de cette poudre, à polir parfaitement le diamant, et à le tailler de manière à lui donner le plus bel éclat. Avant le 15e siècle, on n'en voyait aucun poli, aussi n'étaient-ils pas autant recherchés que les autres pierreries. Son petit-fils, Robert de Berquen, dédia à Mademoiselle un ouvrage intitulé : *Les Merveilles des Indes orientales et occidentales*, ou *Traité des pierres précieuses et perles, contenant leur vraie nature, dureté, couleurs et vertus, par Robert de Berquen*, Paris, 1661, in-4°, et *Liste des gardes de l'orfèvrerie de Paris*, avec plusieurs pièces sur cet art, Paris 1615, in-4°.

BERQUIN (LOUIS), gentilhomme artésien, conseiller du

roi François Iᵉʳ, penchait pour les nouvelles opinions, et déclamait contre les moines de vive voix et par écrit. Il publia quelques *Traductions* de divers Traités d'Érasme, entre autres, *le Chevalier chrétien*, qui fut imprimé après sa mort par Est. Dolet, en 1542, in-16, et le *Vrai moyen de bien catholiquement se confesser*, Lyon, Est. Dolet, 1542, in-16. Il avait aussi traduit le *Mariage chrétien;* et, par attachement aux nouvelles opinions, il défigura cet ouvrage, où il se trouvait déjà des opinions hardies. Berquin fut mis en prison, relâché par ordre de François Iᵉʳ, pris de nouveau, relâché encore; enfin comme il persistait dans ses déclamations, repris et brûlé à Paris le 17 avril 1529, âgé d'environ 40 ans. Badius l'appelait le plus savant de la noblesse. Le savant Budé, qui avait été un de ses juges, ne put jamais l'engager à se rétracter pour sauver ses jours.

BERQUIN (ARNAUD), né à Bordeaux, vers l'an 1749, mort à Paris le 21 décembre 1791, dans sa 42ᵉ année, débuta par des *Idylles* pleines de facilité, de douceur et de sensibilité. Quelques-unes semblent dictées par les graces. L'une, imitée de Métastase, *Orgoglioso Fiumicello*, est un petit chef-d'œuvre. Ses *Romances* n'ont pas moins de charmes. Tous les littérateurs connaissent celle de *Geneviève de Brabant*, et savent par cœur la romance si touchante, *Dors mon enfant, clos ta paupière, etc.* Son *Ami des enfans*, en 6 vol. in-12, présente des instructions intéressantes sous des formes variées, en dialogues, en récits et en actions. Il a eu un grand nombre d'éditions, et obtenu, en 1778, le prix décerné par l'Académie française à l'ouvrage le plus utile de l'année. L'auteur, se mettant à la portée de l'âge le plus tendre, ne lui donne que des idées vraies, et n'inspire que des sentimens honnêtes. Dans cette espèce de catéchisme moral, il est naturel, simple et naïf, sans être trivial. Il était d'autant plus propre à composer un tel ouvrage, qu'il aimait véritablement les enfans, et qu'il se plaisait avec eux. Il n'y avait point de petit jeu de leur âge qu'il ne jouât volontiers, et même auquel il ne réussît. Son cœur était plein d'indulgence et de simplicité. Il était bon citoyen, ami tendre, d'une gaîté franche et d'un commerce sûr. *L'Ami des Enfans* (cet ouvrage qui fait autant d'honneur à son cœur qu'à son esprit) n'est pas de lui. Un savant Allemand, que la république des lettres a perdu depuis quelques années, M. Veiss, est auteur de cet ouvrage; mais Berquin se l'est approprié par les charmes de son style et la candeur de ses sentimens. Son ouvrage accueilli avec enthousiasme a été traduit dans presque toutes les langues sans qu'on ait fait mention de l'auteur. Quoi qu'il en soit, Berquin est un charmant auteur, que la France comptera toujours parmi ses littérateurs agréables et utiles. Il a laissé en manuscrit quelques *Comédies*, dont une tirée du conte du *Connaisseur* de Marmontel. Il a mis en vers le *Pygmalion* de J.-J. Rousseau. On y a réuni des estampes qui représentent les mouvemens de la statue. On doit encore à Berquin un Recueil agréable, intitulé : *Les Tableaux anglais.* Ce sont des extraits philosophiques et bien choisis des journaux anglais. La meilleure édition

des *Œuvres de Berquin*, est celle que Renouard a publiée en 20 vol. in-18 ou in-12, avec 212 gravures, Paris, 1803. Outre l'*Ami des enfans* et les *Tableaux anglais*, il avait encore publié l'*Ami de l'adolescence, lecture pour les enfans; l'Introduction familière à la connaissance de la nature* (traduction libre de l'anglais), *Sandfort et Merton*, *le petit Grandisson*, *la Bibliothèque des villages*, *le Livre de famille;* toutes ces productions sont consacrées à l'instruction de la jeunesse, et forment ses œuvres complètes. Berquin avait travaillé pendant quelque temps à la rédaction du *Moniteur* et de *la Feuille villageoise*.

BERRAIN (Jean), artiste français, mit à profit l'étude du dessin à laquelle il s'est livré de bonne heure. Son *Œuvre*, dont plusieurs pièces ont été gravées par lui-même, peut former un vol. in-fol. d'ornemens et de décorations. Il est mort à Paris en 1711.

BERRI (Jean, duc de), comte de Poitou, né l'an 1340, du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, sa première femme, se signala à la bataille de Poitiers, à celle de Rosbecq, et en divers autres combats. Ayant eu part, pendant quelque temps à l'administration des affaires, il essuya des revers qu'il soutint avec fermeté, se déclara, l'an 1410, pour la maison d'Orléans, contre celle de Bourgogne. Il mourut à Paris le 15 juin 1416, et fut enterré dans la sainte chapelle de Bourges, qu'il avait fait bâtir. (*Voyez* Bethisac.)

BERRI (Charles, duc de), le dernier des enfans de Louis, dauphin, et de Marie-Christine de Bavière, naquit le 31 août 1686, et mourut le 4 mai 1714. Elève de Fénélon, il eut des lumières et des vertus, mais point d'instruction, car il ne savait guère que lire et écrire. Lorsque le duc d'Anjou, appelé à la succession d'Espagne, dit au duc de Bourgogne: « Je suis roi d'Espagne, vous serez roi de France; il n'y a que ce pauvre Berri qui ne sera rien. » Le duc de Berri, qui avait de l'esprit, répondit: « Je serai prince d'Orange, et je vous ferai enrager tous les deux. » Louis XIV le maria en 1710, à Marie-Elisabeth d'Orléans, fille de Philippe d'Orléans, depuis régent de France. Cette princesse altère et emportée méprisa son mari, et le lui fit sentir; le duc, d'abord éperdûment amoureux d'elle, eut longtemps les yeux fascinés; enfin il les ouvrit, et, l'ayant surprise, il lui donna un coup de pied, la menaçant de la faire enfermer dans un couvent pour le reste de sa vie. Cependant ce prince qui était la douceur même, dissimula sa peine à son aïeul. Il craignait sans doute de causer un grand scandale. Il étoit d'ailleurs effrayé des discours du duc d'Orléans et de la duchesse de Berri, qui affichaient devant lui l'irréligion et le mépris des mœurs. La princesse raillait impudemment son époux sur une piété qui était pourtant l'unique préservatif des effets de son ressentiment. Lorsqu'elle l'eut perdu en 1714, elle se livra à tous les excès. Emportée par le plus fol orgueil, ou avilie par la débauche, elle donna, dit Duclos, des scènes dans l'un et l'autre genre; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que des retraites aux carmélites précédaient ou suivaient ses bacchanales. De tous les amans qu'elle eut, le comte de Riom fut celui qui la tint dans

le plus long esclavage. Malgré les duretés et les caprices qu'il lui fit essuyer, on prétend qu'il l'épousa secrètement. Les excès de vin, de liqueurs et de plaisirs l'épuisèrent de bonne heure, et elle mourut à 24 ans, la nuit du 20 au 21 juillet 1719.

BERRI (CHARLES-FERDINAND DE FRANCE, duc DE), second fils de MONSIEUR, comte d'Artois, naquit à Versailles le 24 janvier 1778. Le jeune prince était à peine âgé de 13 ans, lorsqu'il fit sa première campagne, sous les ordres de son auguste père. C'était au mois de juillet 1792, lors de l'infructueuse expédition de Champagne. Il passa ensuite à l'armée de Condé, où il eut le commandement d'un corps de gentilshommes. Le duc de Berri, doué des plus heureuses qualités du cœur, savait se faire aimer du soldat; il avait contracté dans les camps des manières franches et aisées, quelquefois même un peu brusques; résultat naturel de l'extrême vivacité de son caractère. Mais si cette vivacité lui faisait quelquefois blesser l'amour-propre des officiers qui étaient sous ses ordres, elle ne tardait pas non plus à lui faire sentir ses torts; et toujours l'offense était suivie d'une prompte et honorable réparation. En 1800, le duc de Berri prenait dans les actes publics, le titre de *Chef du régiment noble, au service de l'empereur de toutes les Russies*, mais les circonstances ne lui permirent pas de garder ce commandement, et l'année suivante il se rendit en Angleterre près de sa famille. Les défaites et la déchéance de Napoléon, en 1814, lui r'ouvrirent le chemin de la France; il débarqua au port de Cherbourg le 13 avril, et prit la route de Paris, recueillant sur son passage les témoignages de la joie que causait le retour des Bourbons. Quelque temps après, le duc de Berri partit de la capitale pour aller visiter les places fortes de l'Alsace, de la Lorraine et de la Franche-Comté, et il inspecta en même temps les garnisons de toutes les villes où il passa. Le 25 mai, le Roi avait conféré au duc de Berri, le titre de colonel-général des chasseurs et chevau-légers-lanciers. A la première nouvelle du débarquement du ci-devant empereur, il fut désigné par le Roi pour aller prendre le commandement des troupes réunies en Franche-Comté; mais la présence du prince ayant été jugée plus utile dans la capitale, il fut chargé du commandement de toutes les forces qui se trouvaient à à Paris et dans les environs. La défection de toutes les troupes força bientôt le Roi de quitter sa capitale, accompagné de sa maison militaire, et le duc de Berri le suivit à Gand. Après la bataille de Waterloo, la famille royale revint aux Tuileries, et le duc de Berri continua à se livrer à son goût pour les exercices militaires, passant fréquemment la revue des troupes; il commandait lui-même les manœuvres. Son mariage avec la princesse Marie-Caroline-Thérèse, fille aînée du prince royal des Deux-Siciles, fut solennellement célébré à Paris, le 17 juin 1816, en présence de toute la cour et des autorités de cette ville. La Chambre des députés ayant, à l'occasion de cet événement, porté à 1,500,000 fr. la somme que l'on devait ajouter à l'apanage du prince, le duc de Berri consacra 500,000 francs au soulagement des départemens qui avaient le plus souffert de la guerre. Ce

prince estimable, sur qui reposait le principal espoir de la dynastie des Bourbons, vivait heureux au sein de sa famille, protégeant et encourageant les artistes et les savans, secourant les malheureux et faisant le bonheur de tous ceux qui l'approchaient, lorsqu'un scélérat obscur, nommé Louvel (*Voy.* ce nom), conçut l'horrible projet de l'assassiner. Le dimanche gras, 13 février 1820, le duc de Berri sortait de l'Opéra à onze heures du soir ; un individu le saisit fortement d'une main, et de l'autre lui enfonce, au-dessous du sein droit, un instrument aigu à deux tranchans, long de sept à huit pouces; au moment où le prince se sentit frapper, il porta la main à sa blessure, en s'écriant : *Je suis mort!* et retira lui-même le fer de la plaie. L'assassin prit la fuite; mais il fut arrêté à peu de distance du lieu où il avait commis son crime. Au cri du prince, la duchesse s'était déjà élancée hors de la voiture où elle venait de monter, et elle soutenait, dans ses bras, son époux chancelant dont le sang rejaillissait sur elle. On transporta le prince dans une des salles de l'administration. Toutes les ressources de l'art furent employées pour le sauver; mais elles furent impuissantes : le coup était mortel; la victime l'avait bien senti; le malheureux prince avait demandé un prêtre pour recevoir les secours de la religion. Après avoir reçu les sacremens, en présence de sa famille en pleurs, il sentit son mal augmenter; il ne respirait plus qu'avec des douleurs aiguës; enfin, à six heures et quelques minutes du matin, il rendit les derniers soupirs entre les bras du Roi, en demandant avec instance grace pour l'*homme* qui l'avait frappé. Il eut toujours la générosité de ne pas donner d'autre nom à son assassin. Aussitôt que cette déchirante nouvelle fut répandue dans la capitale, la tristesse remplaça la gaîté folâtre du carnaval; la consternation était peinte sur tous les visages; tous les plaisirs furent suspendus. Cependant le corps du prince fut conduit au Louvre, comme autrefois celui de Henri IV, après l'attentat de l'infame Ravaillac; une chapelle ardente fut élevée, et la dépouille mortelle du fils de France, placée sur un lit de parade, et exposée pendant plusieurs jours aux regards du public, reçut, pour ainsi dire, les derniers adieux du peuple qu'il aimait, et dont il aurait peut-être fait le bonheur un jour. Le 22, son corps fut transféré à l'abbaye royale de Saint-Denis; le 14 mars, un service solennel y fut célébré pour le repos de l'âme du prince, et M. de Quélen, coadjuteur de Paris, prononça son oraison funèbre. Le caractère de ce prince était, comme nous l'avons déjà dit, extrêmement bouillant : son cœur était bon, sensible et généreux; les pauvres trouvaient d'abondans secours dans son inépuisable charité. On pourrait peut-être lui reprocher quelques-unes de ces faiblesses dont le galant Henri IV ne fut pas toujours exempt; mais on se plaît aussi à reconnaître et à admirer en lui quelques-unes des belles qualités du bon roi. En immolant cette royale victime, l'infame Louvel avait cru détruire l'unique espérance de la famille des Bourbons; il se trompait: la duchesse de Berri portait déjà dans son sein le noble rejeton destiné à perpétuer la race de Saint Louis; et sept

mois après, elle donna le jour au duc de Bordeaux. L'épouvantable attentat du 13 février fit éclore un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers en l'honneur du duc de Berri. Le plus remarquable est celui de M. de Châteaubriand, intitulé : ***Mémoires, lettres et pièces authentiques, touchant la vie et la mort de M. le duc de Berri***, 1820, 1 volume in-8°. Outre l'*Oraison funèbre* prononcée à Saint-Denis, par M. de Quélen, il en a paru plusieurs autres, tant dans la capitale, que dans les provinces. Nous ne citerons que celle qui fut publiée par M. l'abbé Feutrier, secrétaire-général de la grande aumônerie.

BERRIAT. *Voyez* BERRYAT.

BERRIAYS. *Voy.* LEBERRIAYS.

BERRIMAN (GUILLAUME), théologien anglais, né en 1688, mort en 1750. Son père a publié, après sa mort, 2 vol. de ses *Sermons*, dont lui-même avait donné les trois premiers.

BERROYER (CLAUDE), avocat au parlement de Paris, mort en 1735, a donné : I. Les *Arrêts* de Bardet, Paris, 1690, 2 vol. in-fol. avec des notes. II. La *Coutume de Paris*, de Duplessis, Paris, 1709, in-fol. III. La *Bibliothèque des Coutumes*, avec Laurière, Paris, 1699, in-4°. Ce recueil est curieux. On y trouve, entre autres choses, un catalogue historique des coutumiers généraux, et une liste alphabétique des textes et commentaires des coutumes. Il publia encore, avec le même Laurière et Loger, la *Table chronologique des ordonnances des rois de France de la troisième race, depuis Hugues Capet jusqu'en* 1400, Paris, 1706, in-4°.

BERRUER, sculpteur, professeur de la ci-devant Académie de peinture et sculpture, mort au Louvre, en 1797, âgé de 62 ans. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue principalement : I. La *Statue en marbre du célèbre chancelier d'Aguesseau*, de 6 pieds de proportion, ordonnée par le gouvernement et destinée au muséum. II. Les *Deux Bas-reliefs* qui décorent les façades extérieure et intérieure de l'école de médecine à Paris. III. Une charmante figure en marbre de deux pieds et demi de proportion, représentant l'*Amour lançant une flèche*. Berruer s'était approprié un genre de composition plus propre à la peinture qu'à la sculpture; ses statues sont généralement surchargées de figures inutiles, ses draperies sont lourdes et se ressentent du mauvais goût de son siècle.

BERRUGUETE (ALONZO), peintre, sculpteur et architecte espagnol, mort à Madrid en 1545, fut un des premiers qui fit fleurir les beaux-arts dans sa patrie; il avait été élève de Michel-Ange. Charles-Quint l'admit à sa cour. Il le nomma maître des œuvres royales et gentilhomme de sa chambre; on voit, à Valladolid, dans le palais, un tableau de *Saint-Benoît;* à Tolède, une *Transfiguration* en marbre qui passe pour son chef-d'œuvre; la *Sainte-Leucadie de la porte del Cambion;* et le *Saint-Eugène de la Visagra* de cette même ville; à Sillas, dans le chœur de l'église, des bas-reliefs représentant des sujets tirés de l'Écriture sainte.

BERRUYER (PHILIPPE), archevêque de Bourges, depuis 1236 jusqu'en 1260, mourut en odeur de sainteté. Don Martenne a pu-

blié sa Vie, écrite par un auteur contemporain.

BERRUYER (Joseph-Isaac), né à Rouen le 7 novembre 1681, d'une famille noble, prit l'habit de jésuite. Après avoir professé long-temps les humanités, il se retira à la maison professe de Paris, et y mourut en 1758. Il était connu depuis 1728, par son *Histoire du Peuple de Dieu, tirée des seuls livres saints*, d'abord en 7 vol. in-4°, ensuite réimprimée en 1733, en 8 vol. in-4°, et en 10 vol. in-12. Cette *Histoire* fit beaucoup de bruit dès qu'elle parut. Le texte sacré y est revêtu des couleurs de quelques romans modernes. Les patriarches y prennent quelquefois le ton des Céladons. Le P. de Tournemine s'éleva contre Berruyer : il publia des *Observations* qui renferment une critique vive des peintures indécentes dont son ouvrage est rempli. Celles des amours des patriarches, de la passion effrénée de la femme de Putiphar, de la parure de Judith et des propositions que lui fait Holopherne, du crime d'Onan, de la facilité avec laquelle Rachel cède Lia à Jacob pour une nuit, y sont toutes relevées comme étant des écueils pour l'innocence. Outre les expressions libres dont cette histoire fourmillait, il y en avait beaucoup d'autres; par exemple celles-ci : « Après une éternité toute entière, Dieu créa le monde : comme si une éternité pouvait finir ! — A l'air aisé dont Dieu faisait les miracles, on voyait bien qu'ils coulaient de source. — Le mal allait toujours croissant à la honte du Seigneur Dieu. — Les aventures des patriarches » ; et mille autres dont la première édition était remplie. La prolixité du style dans cette édition et dans celles qui la suivirent déplait autant aux gens de goût que les vains ornemens dont il est chargé. On ne peut nier néanmoins qu'il n'a manqué à l'auteur que du jugement. Son *Histoire*, mêlée de traits singuliers et brillans, écrite avec une abondante élégance, tissue avec art, est une preuve non équivoque qu'il était né avec beaucoup d'esprit. Cet ouvrage reparut avec des corrections en 1733; mais dès 1731, Colbert, évêque de Montpellier, l'avait condamné. Rome se joignit à lui, et le censura en 1734 et 1757. La seconde partie qui traite du nouveau Testament parut long-temps après la première, en 1753, 4 vol. in-4°, et 8 in-12. Elle lui ressemble pour le plan et les systèmes ; mais elle est bien différente pour les graces, l'élégance et la chaleur du style. Benoît XIV condamna cette seconde partie par un bref du 17 février 1758, et Clément XIII par un autre bref du 2 décembre suivant. Ce bref condamne en même temps la *Troisième partie de l'Histoire du peuple de Dieu*, ou *Paraphrase littérale des Épîtres des Apôtres*, La Haye (Paris), 1757, 2 vol. in-4° et 5 vol. in-12. Cette dernière partie est remplie, comme les autres, d'idées singulières. L'auteur les avait puisées dans les ouvrages posthumes de son confrère Hardouin, homme paradoxal s'il en fut jamais. La Sorbonne a aussi censuré les ouvrages du P. Berruyer. Les jésuites désavouèrent publiquement le livre de leur confrère, et obtinrent de lui un acte de soumission, lu en Sorbonne en 1754. Le parlement de Paris, deux ans après, manda Berruyer, pour être entendu sur

plusieurs propositions de son *Histoire*. Mais l'auteur s'étant trouvé malade, la cour envoya un commissaire, à qui l'historien condamné remit une déclaration en forme de rétractation, qui fut déposée au greffe. Berruyer, malgré cette déférence extérieure, fit imprimer différentes brochures pour justifier ses ouvrages. De Fitz-James, évêque de Soissons, condamna les livres et les apologies dans un mandement, accompagné d'une instruction pastorale, en 2 vol. in-4°, et 7 vol. in-12. *Voyez* aussi la censure de la Sorbonne, imprimée en 1764; et l'article GAUTHIER, dans ce Dictionnaire.

BERRUYER (JEAN-FRANÇOIS), général français, mort gouverneur des Invalides, naquit à Lyon le 6 janvier 1737, d'une famille connue dans le commerce. Son inclination lui fit embrasser le parti des armes; il commença sa carrière militaire en 1753, en qualité de soldat, au régiment d'Aumont, infanterie; bientôt il fut fait sergent, et il se trouva au siége de Mahon. Il fut élevé au grade d'officier sur le champ de bataille, à Souest en Allemagne, après avoir arrêté avec 60 hommes une colonne ennemie dans un défilé. Il reçut dans cette affaire six coups de sabre et un coup de feu. Lieutenant en 1761, il prit à la retraite de Signenème, en combattant corps à corps, le général Jenevel, qui commandait l'avant-garde de l'armée prussienne. Cette action lui valut le grade de capitaine; il fit ensuite les campagnes de Corse; en 1792, nommé colonel des carabiniers, et fait ensuite lieutenant-général, il commanda en cette dernière qualité les troupes rassemblées au camp sous Paris, en 1793, il eut le commandement de l'armée de l'intérieur, et ensuite de celle de la Vendée; cette armée ayant éprouvé quelques échecs, il fut dénoncé à la Convention; et quoique blessé à l'affaire de Saumur, il fut suspendu de ses fonctions. En 1796 il fut nommé par le directoire commandant en chef de l'hôtel des Invalides. Bonaparte confirma depuis ce choix, et Berruyer a joui en paix, au milieu de ses frères d'armes, de cette récompense due à ses services et à ses travaux, jusqu'au moment de sa mort arrivée le 27 avril 1804.

BERRY. *Voyez* BOUVIER, LOUIS X, et BERRI.

BERRYAT (JEAN), médecin ordinaire du Roi, intendant des eaux minérales de France, correspondant de l'Académie des sciences, et membre de celle d'Auxerre, mort en 1754, est connu principalement pour avoir publié : I. Les deux premiers volumes de la *Collection académique*, Dijon, 1754, in-4°; compilation avantageusement connue. L'illustre Boerhaave avait le premier conçu le projet d'un pareil recueil. Il sentait combien la réunion d'une infinité de vérités physiques, éparses dans une quantité énorme de volumes les rendrait plus lumineuses et plus fécondes. La *Collection académique* a été continuée par MM. Gueneau de Montbeillard, Paul, Bobinet, Buffon, Daubenton, Vidal, Roux, Larcher, etc. Elle forme 33 vol. in-4°, y compris les tables de l'abbé Rozier. II. Des *Observations physiques et médicinales* sur les eaux minérales d'Epoigny, etc., aux environs d'Auxerre, 1752, in-12.

BERRYER (Nicolas-René), fils d'un procureur général du grand conseil, fut d'abord conseiller au parlement, puis président au grand conseil, ensuite intendant de Poitiers, enfin lieutenant de police de Paris en 1747. Il montra dans cette place de l'exactitude et de la vigilance; mais les subalternes qu'il employait ayant abusé de son pouvoir, il y eut en 1750 une espèce de révolte qui fut réprimée par la mort de trois séditieux qui l'avaient excitée. De la police, ce magistrat passa, en 1757, au département de la marine; mais on le trouva peu capable de remplir ce ministère; on lui donna les sceaux en 1761. Il mourut en 1762, après avoir marié sa fille au président de Lamoignon de Bâville, depuis garde des sceaux. Ceux qui l'ont connu disent qu'il avait quelques lumières, et de la fermeté. Cependant il parut au-dessous de ses places, et selon l'expression de Duclos, fit mieux les affaires de madame de Pompadour, que celles de l'État. Il les avait obtenues par le crédit de madame de Pompadour, qui prétendait conduire les affaires sous son nom.

BERSENEW (Iwan), graveur russe, né en Sibérie, mort en 1778, était pensionnaire de l'Académie. Les progrès rapides qu'il fit dans son art surpassèrent les espérances qu'on avait conçues de son talent. Pendant son séjour à Paris, il fut admis au travail des gravures de la galerie d'Orléans dans le courant de 1787.

BERSMANN (George), Allemand, naquit en 1536 à Annaberg, petite ville de Misnie. On l'éleva avec soin, et il fit de grands progrès dans les sciences. Il aima particulièrement la médecine, la physique, les belles-lettres et les langues savantes. Il entendait très-bien le latin et le grec; il se fit un plaisir de voyager en France et en Italie, pour y connaître ceux qui avaient le plus de réputation parmi les gens de lettres. De retour dans son pays, il y enseigna en divers endroits jusqu'à sa mort, arrivée le 5 octobre 1611, qui était la 75e de son âge. Bersmann mit les Psaumes de David en vers; il fit des notes sur Virgile, Ovide, Horace, Lucain, Cicéron, et sur d'autres auteurs anciens. On a de lui des *Poëmes*, des *Discours*, une *Rhétorique*, une *Dialectique*, etc. Il eut vingt enfans d'une seule femme.

BERTA (François), issu d'une famille noble du Piémont, naquit vers 1719. Il acquit de bonne heure de grandes connaissances en littérature et en histoire, et s'attira, par son mérite, l'estime des hommes les plus recommandables de son pays. Il paraît qu'il embrassa l'état ecclésiastique; car plusieurs biographes l'appellent l'abbé Berta. Il coopéra à la rédaction du *Catalogue* raisonné des manuscrits de la bibliothèque du roi de Sardaigne, et fut ensuite mis à la tête de cette bibliothèque, qu'il enrichit des livres les plus célèbres, les plus précieux et les plus rares. L'abbé Berta excellait dans la connaissance et l'application du style lapidaire, et il composa une centaine d'*inscriptions publiques*, qui furent admirées de tous les connaisseurs. On lui doit également une suite très-curieuse de médailles des princes de Savoie, et une édition du *Cartulaire d'Oulx*, publiée en 1753. Il mourut en 1787.

BERTAIRE (Saint), né au commencement du 9me siècle, ti-

rait son origine des rois de France de la seconde race. Libre de toute ambition du monde, n'ayant en vue que la gloire de Dieu, il se rendit au mont Cassin, et se soumit à la règle monastique. En 856, il devint abbé de ce monastère, et le gouverna avec sagesse et piété pendant vingt-sept ans et sept mois. Le 22 octobre 884, les Sarrasins s'emparèrent du mont Cassin, brûlèrent le monastère et massacrèrent le saint abbé, qui était en prières devant l'autel de Saint Martin.

BERTALDO (JACOB), Vénitien du 17me siècle, notaire et chancelier de la cour ducale, ensuite évêque de Veglia, fut très-habile dans la connaissance des lois et des coutumes de sa patrie. Lambeccio, auteur des *Commentaires* de la bibliothèque Césarienne, parle d'un ouvrage qu'on y trouve, sur les Coutumes de Venise, compilé par Bertaldo ; dans le temps qu'il exerçait la charge de chancelier.

BERTANI (LUCIE), femme poète, italienne, né à Modène, ou à Bologne, publia diverses poésies qui eurent du succès. Louis Domenichi lui dédia, en 1558, les *Cinquante nouvelles* de Jean de Florence. On trouve, à la suite des *lettres d'Annibal Caro*, deux lettres qu'elle écrivit à cet auteur, et qui donnent une excellente idée de son style. Elle mourut quelque temps après. — Barbe BERTANI de Reggio faisait aussi des vers en 1588. Le Guasco a parlé d'elle avec éloge dans sa *Storia letteraria*.

BERTANO (JEAN-BAPTISTE). *Voyez* GHISI (JEAN-BAPTISTE).

BERTANO (JEAN-BAPTISTE), poète italien, né à Venise vers l'an 1595, fut l'ami et l'imitateur de Marini. Il fut créé chevalier par l'empereur Mathias, qui raffolait de ses poésies, lesquelles n'en étaient pas meilleures pour cela. Il fonda, à Padoue, l'Académie *de' Disuniti*. On ne sait rien de certain sur l'époque de sa mort. Ses écrits les plus connus sont : I. *I Tormenti amorosi, favola pastorale*, représentée à Padoue par les académiciens désunis, Padoue, 1641, in-12. II. *Il Marino Araldo, favola marittima*, représentée de même, Padoue, 1641, in-12. III. *La Ninfa Spensierata, favola pastorale*, id., 1642, in-12. IV. *La Gerusalemme assicurata, tragedia*, id., ibid. V. *Epistole amorose istoriate*, Padoue, 1645, in-12. Il était aussi de l'Académie *Degli Incogniti*, et l'on peut trouver la liste de plusieurs autres de ses ouvrages dans un recueil intitulé : *Glorie degl' incogniti*.

BERTAUT (JEAN), fut premier aumônier de la reine Marie de Médécis, secrétaire du cabinet, et lecteur de Henri III, auprès duquel il se trouvait quand il fut assassiné par Jacques Clément. Il fut aussi conseiller d'état, abbé d'Aulnai, et enfin, évêque de Séez. Il naquit à Caen, suivant Huet, l'an 1552, et mourut le 8 juin 1611, à 59 ans. On lui fit, dans le temps, une épitaphe, dont le sens était :

Les doctes sœurs dont vous fûtes la gloire
Vous pleureraient autant que nous,
Si ces neuf filles de mémoire
N'avaient subi la mort en même temps que vous.

Bertaut, ami et contemporain de Ronsard et de Desportes, les laissa bien loin derrière lui. Quelques-unes de ses Stances ont de la facilité et de l'élégance. On connait celle qui commence ainsi :

Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

On a de lui des *Poésies chrétiennes et profanes*, des *Cantiques*, des *Chansons*, des *Sonnets*, des *Psaumes*. Elles offrent quelques réflexions heureuses, mais tournées en pointes ; il avait pris ce goût dans Sénèque. Ses œuvres poétiques ont été imprimées à Paris, 1602-5, réimp. en 1620-23, in-8°. Il a laissé aussi une *Traduction du second livre de l'Énéide*, *de quelques livres de Saint Ambroise*, des *Sermons sur les principales fêtes de l'année*, et une *Oraison funèbre de Henri IV*, à la conversion duquel il contribua.

BERTEL ou BERTELS (Jean), né à Louvain, devint abbé du monastère d'Echternach, qui fut pillé par les Hollandais en 1596. Lui-même fut emmené prisonnier avec ses religieux, et n'obtint sa liberté et la leur, qu'après avoir payé une rançon de quarante-huit mille livres. Il a publié : I. *Histoire du duché de Luxembourg*, Cologne, 1605, in-4° (en latin). II. *In regulam D. Benedicti*, Cologne, 1581, in-8°. Il mourut dans son abbaye, le 19 juin 1607.

BERTELOT (Pierre), né à Honfleur, vers la fin de l'an 1600, fit, dès son enfance, divers voyages en Espagne, en Angleterre, à Terre-Neuve et aux Indes orientales. Après avoir servi quelque temps chez les Hollandais, il les quitta pour s'attacher aux Portugais, dont la religion était la sienne. Il fut nommé premier pilote et cosmographe du Portugal aux Indes orientales. Il parcourait sans cesse l'Océan pacifique, pour découvrir les golfes, relever des côtes, faire des sondes et perfectionner les cartes marines ; il fut blessé dans un combat naval. Au milieu de ses occupations, il pratiquait les vertus d'un cénobite. Depuis long-temps Bertelot, qui méditait d'entrer dans l'ordre des Carmes, exécuta ce projet à l'âge de 34 ans, et prit le nom de père Denis de la Nativité. Néanmoins il continua son service comme cosmographe ; bientôt après, le vice-roi, envoyant, pour les intérêts de son gouvernement, une ambassade au roi d'Achem, dans l'île de Sumatra, demanda aux Carmes et obtint le père Denys, très-versé dans la langue malaise, pour accompagner l'ambassadeur, don François de Soza di Castro. Le roi d'Achem, qui d'abord avait bien reçu les Portugais, développa sa perfidie en faisant arrêter l'ambassadeur, et la plupart des hommes de sa suite furent réduits en esclavage, outragés et persécutés avec fureur, pour les forcer à se faire musulmans. Le père Denys, que les barbares eux-mêmes appelaient le père des Portugais, ayant constamment, par ses exemples et ses discours, encouragé ses compagnons au martyre, fut plus qu'eux l'objet de la rage des persécuteurs ; on le fit fouler aux pieds par des éléphans. L'ambassadeur s'étant échappé avec un très-petit nombre de ses gens, dressa une relation du martyre des autres. On trouve des détails plus étendus sur Pierre Bertelot dans le *Voyage d'Orient* du P. Philippe de la Sainte-Trinité, carme déchaussé, traduit du latin par un religieux du même ordre, in-8°, Lyon, 1659.

BERTERA (Barthélemy-Ant.), né en Italie, devint interprète du roi, et mourut à Paris en 1782 ; il

publia des *Méthodes pour apprendre les langues italienne, espagnole et française*. Celle qui concerne l'italien est la meilleure. Elle a paru en 1746, in-12; la méthode pour la langue espagnole est de 1764, in-12, et celle pour le français, 1773, 1782, in-12.

BERTHAULD (PIERRE), né à Sens vers 1600, prêtre de l'Oratoire, et professeur de rhétorique dans sa congrégation, auteur du *Florus Gallicus*, et du *Florus Francicus*, Paris, 1660, in-12, qui ne valent point le *Florus Romanus*. Son traité *de Arâ*, Nantes, 1633, est savant et recherché. Berthauld mourut à Nantes en 1681, dans un âge fort avancé. On a encore de lui deux pièces de circonstance, l'*Eloge de la ville de Troyes*, 1631, in-8°; *la Délivrance de Casal*. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé BERTHAULD, auteur du *Quadrille des Enfans*, ou Système nouveau de lecture, imprimé en 1743, et qui, en 1790, était à sa neuvième édition.

BERTHE. *Voyez* ÉTHELBERT.

BERTHE ou BERTRADE, surnommée *au grand pied*, parce qu'elle en avait un plus grand que l'autre, fille de Caribert, comte de Laon, épousa Pépin-le-Bref, roi de France, et fut mère de Charlemagne. Elle mourut à Choisy le 27 juillet 783, et fut enterrée à Saint-Denis, auprès de son époux. Une fille de Charlemagne, une autre de Pépin Ier, roi d'Aquitaine, et quelques autres princesses des premiers siècles de la monarchie française, portèrent aussi le nom de BERTHE.

BERTHE, marquise de Toscane, fille de Lothaire, roi de Lorraine, réunit aux charmes de la figure la plus régulière, l'esprit et le courage: elle épousa d'abord Théobald II, comte d'Arles, et ensuite Adalbert II, marquis de Toscane. Celui-ci se laissa entièrement conduire par son épouse, qui lui disait souvent qu'il devait être ou un âne, ou un Souverain puissant. Bérenger, roi d'Italie, se saisit de Berthe, qui était devenue veuve et qui avait concerté une ligue contre lui. Pour prix de sa rançon, il exigea qu'elle lui rendît les principales villes de la Toscane. Berthe ne voulut point y consentir; et ses charmes assurant le succès de ses refus, Bérenger, qui en devint amoureux, lui rendit la liberté sans condition. Son règne est une des époques les plus brillantes de la Toscane. Son nom est demeuré l'indication du bon vieux temps, et l'on dit encore en Italie; *Al tempo che Berta filava* (au temps que Berthe filait). Cette princesse mourut en 925, à Lucques, où l'on voit encore son tombeau.

BERTHEAU (CHARLES), théologien protestant, né à Montpellier en 1660, mort à Londres en 1732. En 1681, il fut reçu comme ministre au synode du Vigan; et à la révocation de l'édit de Nantes, s'étant retiré en Angleterre, il fut ministre de l'église de Waloon. On a de lui 2 volumes de *Sermons* en français.

BERTHELEMY (JEAN-SIMON), peintre d'histoire, membre de l'Académie royale de peinture, de la société philotechnique de Paris, professeur aux écoles spéciales de peinture, naquit à Laon en 1743. Les grandes dispositions qu'il manifesta dès l'enfance, déterminèrent son père à l'envoyer à Paris. Noël Hallé l'admit au nombre de ses élèves. Le jeune Berthelemy fit des progrès rapides et vit ses

laborieux efforts couronnés par le succès le plus flatteur. Il obtint le grand prix et passa à Rome, où il étudia la manière savante et expéditive du Guerchin et de Solimène. A son retour, il fut reçu à l'Académie, et justifia ce choix honorable en peignant plusieurs grands sujets, toujours distingués aux expositions publiques, et parmi lesquels on doit citer: *le Siége de Calais*, *la Mort de Sarpédon*, et *Paris délivré en* 1362. On admira avec raison la composition énergique de ce tableau, qui produisit le plus grand effet. Berthelemy avait une exécution si prompte, qu'il peignit, en quinze jours, un tableau de douze pieds carrés, représentant le *Supplice de Saint Pierre*. Ce bel ouvrage, savamment composé et vigoureusement colorié, augmenta singulièrement la réputation de l'auteur, auquel on avait fixé l'époque de son exécution, et qui s'était flatté de le terminer pour le temps prescrit. La promptitude avec laquelle Berthelemy peignait ses tableaux, le conduisit naturellement à peindre les plafonds, genre dans lequel il a excellé. Il a peint, au Musée royal et au Luxembourg, plusieurs *Plafonds* qui méritent d'être classés parmi les meilleurs ouvrages de nos peintres modernes. Il mourut le 1er mars 1811.

BERTHELET (Grégoire), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Bérain, dans le Barrois, en 1680, mort en 1754, publia un ouvrage savant et curieux, intitulé : *Traité historique de l'abstinence des viandes*, 1731, in-4°. Cet ouvrage, divisé en quatre parties, est estimé.

BERTHELIER (Philibert), né à Genève, en 1470, était membre du conseil suprême de cette ville, au commencement du 16me siècle. Quand Charles III, duc de Savoie, aidé par Jean-François de Savoie, bâtard de cette Maison, qui était évêque de Genève, entreprit de la soumettre à sa domination, Berthelier, jaloux de l'indépendance de sa patrie, ayant employé tous ses efforts pour déjouer ces projets d'usurpation, fut persécuté et obligé de se réfugier à Fribourg. Il y négocia une alliance entre Genève et les Fribourgeois, pour constater et protéger l'indépendance de sa ville natale. Ce traité fut conclu le 6 février 1619. Berthelier revint ensuite à Genève, et fit passer son courage dans l'ame de ses concitoyens. Cependant le duc de Savoie s'approcha de Genève avec toutes ses forces, et les Fribourgeois, n'ayant pu arriver assez tôt au secours de leurs alliés, Genève se rendit. Berthelier résista aux instances de ses amis, qui le pressaient de se dérober par la fuite à la vengeance des princes. Convaincu que les Fribourgeois n'agiraient pas avec vigueur tant que leur ressentiment ne serait pas provoqué par un outrage sanglant, il résolut de se sacrifier. Il resta donc dans Genève, se promenant sans crainte dans les lieux publics, il ne tarda pas à être arrêté; le prince-évêque, qui comptait sur ses troupes, refusa à Berthelier ses juges naturels qui étaient les syndics, et le mit entre les mains d'un aracheur de dents de sa suite, qu'il nomma prévôt. Berthelier refusa de reconnaître un tel juge, et resta muet à toutes ses questions. Celui-ci le condamna à avoir la tête tranchée, et ensuite à être pendu au gibet de Champel. Berthelier marcha au supplice avec calme et sécurité, et fut exécuté. Son

corps fut enlevé du gibet par des Fribourgeois, qui lui rendirent les honneurs de la sépulture. Une main inconnue traça sur sa tombe les vers suivans :

Quid mihi mors nocuit? virtus post fata virescit:
Nec cruce, nec sævi gladio perit illa tyranni.

BERTHELIN (Pierre-Charles), né à Paris, d'abord ecclésiastique, puis avocat au parlement, et ensuite professeur à l'École royale militaire, est auteur de plusieurs ouvrages, dont voici la liste : I. Une *Ode* en vers latins, ***sur le Siége de Berg op Zoom***, 1747, in-4°. II. ***Recueil d'énigmes et de quelques logogryphes***, un vol. in-12. III. Un ***Recueil de pensées ingénieuses tirées des poetes latins, avec des traductions ou imitations en vers français, rangées par classes, selon les divers sujets***, Paris, 1752, petit in-12. Il publia un supplément au ***Dictionnaire de Trévoux***, en 1752, in-folio, et un ***Abrégé*** de ce même dictionnaire en 1763, 3 vol. in-12 (en société avec Goulin). On lui doit aussi une édition du ***Dictionnaire des Rimes***, de P. Richelet, 1751.

BERTHELOT (N.), contemporain et ami de Régnier, suivit comme lui la carrière satirique, et n'a pas plus respecté la décence dans ses vers. La plus grande partie, qui consiste en ***Epîtres, Satires, Stances, Chansons*** et ***Epigrammes*** des plus licencieuses, se trouve dans le ***Cabinet satirique***, ou ***Recueil parfait des vers piquans et gaillards de ce temps***, imprimé en 1666, 2 vol., petit in-12. La première édition est de 1618, Paris, in-12 : elle est beaucoup plus ample que la précédente. Ménage cite, dans ses ***Observations sur Malherbe***, une Chanson remplie d'indécentes grossièretés, faite par Berthelot, contre ce poète, qui ne s'en vengea, dit-il, qu'en faisant donner des coups de bâton à l'auteur. Je ne sais pas si tous ses ennemis en usèrent de la sorte; mais il paraît, par une de ses pièces, intitulée : l'***Éloignement de la Cour***, qu'il s'en était attiré un grand nombre pendant deux ans de séjour qu'il dit y avoir fait.

BERTHEMIN (Dominique), né à Vezelise, le 11 octobre 1580, et mort en 1633. C'est à ce médecin qu'on doit des éclaircissemens plus raisonnés sur la nature des eaux de Plombières, qu'il sut analyser beaucoup mieux que ses prédécesseurs. Avant lui, on se baignait seulement dans ces eaux, mais on ne les employait point intérieurement. Il fut le premier qui en fit boire au bon duc Henri. On a de lui un ***Discours sur les eaux chaudes et bains de Plombières***, Nanci, 1609, 1615, in-8°; Mirecourt, 1738.

BERTHEREAU (George-François), né à Bellesme le 29 mai 1732, entra fort jeune dans la congrégation de Saint-Maur. Dès l'âge de vingt ans, il avait joint à la connaissance de la langue grecque, celle des langues orientales, qui ont un rapport plus direct avec les lettres sacrées; il fut chargé d'enseigner le grec et l'hébreu, ainsi que les dialectes de cette dernière langue, le chaldéen, le syriaque, etc.; d'abord, à l'abbaye de Saint-Lucien de Beauvais, et ensuite à celle de Saint-Denis. Il résidait dans cette abbaye, lorsque les religieux de la congrégation de Saint-Maur, qui travailloient sous les auspices du gou-

vernement à la continuation de la *Collection des historiens de France*, sentirent que la collection des monumens historiques, dont ils s'occupaient, serait incomplète, s'ils n'y donnaient place aux historiens orientaux, qui ont écrit l'histoire de ces guerres. Ils ne crurent pouvoir rien faire de mieux, pour atteindre le but qu'ils se proposaient, que d'associer à leurs travaux leur confrère dom Berthereau, dont ils connaissaient les talens et le goût pour leur travail. Il se livra avec toute l'ardeur et l'assiduité dont il était capable, aux études préliminaires qui devaient lui donner accès aux monumens de l'histoire des dynasties orientales. Après avoir lu et examiné avec une critique sûre et exercée tous les manuscrits arabes historiques de la bibliothèque du Roi, et de celle de Saint-Germain-des-Prés, il fit des extraits dans la langue originale de tout ce qu'il avait trouvé de relatif à l'époque dont il s'occupait ; il avait même étendu ses recherches sur toute la dynastie des califes fatimites d'Égypte, et sur tous les descendans de Saladin. Ces *Extraits* étaient traduits en plus grande partie, et n'avaient plus besoin que d'être revus et mis en ordre, lorsque l'affaiblissement de sa santé, et les événemens de la révolution, suspendirent les travaux de ce savant bénédictin, qui perdit à cette époque presque tout moyen d'existence. L'assemblée législative ne vit point avec indifférence les laborieuses recherches de dom Berthereau, et le 20 janvier 1792, elle lui accorda une gratification de 2,000 liv. ; il est mort le 26 mai 1794. On prétend que ce bénédictin est encore l'auteur du *Catalogus Codicum, mss. bibliothecæ imperialis*, in-fol. M. Silvestre de Sacy a donné, sur dom Berthereau, une notice curieuse très-étendue dans le *Magasin encyclopédique* (7ᵉ année, tome 11, page 7.)

BERTHET (Jean), né à Tarascon en Provence l'an 1622, mort en 1692, se rendit célèbre par la connaissance des langues anciennes et modernes. Il entra dans la compagnie de Jésus, où il professa quelque temps les humanités : ensuite il enseigna les sciences abstraites. Il fut renvoyé de chez les jésuites, par ordre de Louis XIV, pour avoir eu la faiblesse d'aller consulter la Voisin, dont les prédictions faisaient beaucoup de bruit à Paris. On a de lui : I. *Traité de la présence réelle*. II. *Traité historique de la charge de grand-aumônier de France*. III. *Traité sur la chapelle des ducs de Bourgogne*. Il a composé plusieurs autres traités, qui sont restés manuscrits. Il traduisit l'opéra d'*Armide* en vers italiens. Il a laissé des *Sonnets* italiens, français, espagnols, des *Chansons provençales*, des *Vers libres* ; des *Épigrammes*, *Madrigaux*, et autres petites pièces en plusieurs langues.

BERTHET (François), frère de Jean, naquit à Tarascon en 1633 ; après avoir achevé le cours de ses études, il entra dans l'ordre des capucins, et y fut reçu le 26 février 1652, à l'âge de 19 ans : il prit le nom de Théodore, et professa pendant longtemps la philosophie et la théologie avec beaucoup d'éclat ; mais ce qui augmenta sa célébrité fut la prédication, dans laquelle il déploya des talens et de grands moyens. On a de lui : I. *Ser-*

mons prêchés pendant l'octave des morts, Lyon, 1693. II. *Sermons prêchés pendant l'octave du Saint-Sacrement*, Lyon, 1694. Le Père Théodore Berthet mourut à Avignon en 1709.

BERTHIER (Guillaume-François), célèbre jésuite, né à Issoudun dans le Berry, en 1704, professa les humanités à Blois, la philosophie à Rennes et à Rouen, et la théologie à Paris. On lui confia, en 1745, la rédaction du *Journal de Trévoux*, qu'il dirigea pendant dix-sept ans, à la satisfaction du public et des véritables gens de lettres. « Ce travail, dit l'abbé de Fontenay, lui fit la plus grande réputation, par le soin et l'exactitude des analyses, par un ton de critique sage, impartial, ferme et constant. Mais cette exacte impartialité déplut à quelques écrivains, et surtout à Voltaire. Lorsque ce poète publia, sans se nommer, son *Panégyrique de Louis XV*, le P. Berthier n'y vit que l'essai d'un jeune homme qui courait après les antithèses, et qui cependant avait de l'esprit et quelque disposition à bien écrire. Une telle annonce, un jugement si sévère, piqua vivement Voltaire, qui ne craignit point de se déclarer l'auteur de l'ouvrage critiqué, et qui se plaignit amèrement du critique. Son mécontentement augmenta lorsque le P. Berthier ayant rendu compte d'une brochure, où on le désignait par le titre de *digne rival* d'Homère et de Sophocle, le journaliste mit froidement en note : « Nous ne le connaissons pas. » Enfin, ce qui acheva d'aigrir Voltaire, fut une censure de plusieurs passages de son *Essai sur l'Histoire générale*. Ce poète se déclara ouvertement en 1759, contre le jésuite, dans une espèce de diatribe qu'il mit à la suite de son *Ode* sur la mort de madame la margrave de Bareith. Le P. Berthier repoussa ses traits avec autant d'honnêteté que de force dans le *Journal de Trévoux*. Alors le poète changea de batterie. Au lieu d'une réponse sérieuse, il enfanta, en 1760, une facétie intitulée : *Relation de la Maladie, de la Confession, de la Mort et de l'Apparition du jésuite Berthier*. Le savant jésuite ne s'avisa point de répliquer à un adversaire qui avait substitué les plaisanteries aux raisons, et continua le *Journal de Trévoux* jusqu'à la dissolution de sa compagnie en France. Alors il abandonna ses occupations littéraires. A la fin de 1762, le dauphin le fit nommer garde de la bibliothèque royale, et adjoint à l'éducation de Louis XVI et de Monsieur. Mais dix-huit mois après, des circonstances relatives à sa société l'obligèrent de quitter la cour. Il alla se fixer à Offenbourg, petite ville impériale à cinq lieues de Strasbourg, et y composa le livre intitulé : *Commentaires sur les Psaumes et sur Isaïe*, Paris, 1785, 15 vol. in-12. Après dix ans de séjour dans cette ville, il revint en France, et ne s'occupa plus que de l'étude et des exercices de la religion Berthier mourut d'une chute, à Bourges, en 1782. La dernière assemblée du clergé venait, à son insu, de le gratifier d'une pension de 1000 livres, qu'il aurait partagée avec les pauvres. C'était sans doute pour le récompenser de sa continuation de l'*Histoire de l'Église gallicane*, où il éclaircit par des recherches savantes plusieurs points de no-

tre histoire. On lui doit les six derniers volumes de cet ouvrage, qui sont rédigés avec beaucoup d'exactitude. Dans sa traduction des psaumes, il a souvent développé ce que les autres commentateurs n'avaient qu'aperçu, et a fixé le sens du texte. On lui doit encore des *Œuvres spirituelles*, 5 vol. in-12. Il en a paru une bonne édition en 1811. Des *Observations sur le Contrat social*, publiées par Querbeuf, en 1789, in-12. On prétend aussi que le père Berthier a eu part aux observations sur le livre intitulé *De l'esprit* (par Helvétius), et qu'il en fit même une réfutation complète, que l'autorité l'empêcha de publier. On a attribué au père Berthier l'ouvrage intitulé: *Tout le monde a tort*, ou *Jugement impartial d'une dame philosophe sur l'affaire des jésuites*, 1762, in-12; mais il est du père Abrassevin, jésuite.

BERTHIER (Jean), sculpteur du seizième siècle, est auteur des plans en relief des fortifications des principales villes de France et de l'Europe, qui lui ont été demandés pour l'instruction des jeunes princes destinés au trône de France. Ces plans très curieux par leur objet et par leur exécution, sont construits sur des échelles connues. Placés d'abord dans la grande galerie du Louvre, ils ont été transportés aux Invalides, où ils sont encore, il faut une autorisation supérieure pour obtenir de les voir.

BERTHIER ou BERTIER (Pierre-Antoine), prêtre, né à Paris en 1722, mort en 1784, a publié: *Projet d'une Pompe publique pour la ville de Paris*, 1769, in-8°, nouvelle édition, 1771, in-8°. Malgré ces deux éditions, le projet ne fut point exécuté.

BERTHIER (Victor-Léopold), né à Versailles le 12 mai 1770, mort à l'âge de 38 ans, fils de M. J. B. Berthier, colonel d'infanterie, chevalier des ordres du roi et de Saint-Louis, gouverneur de l'hôtel de la guerre à Versailles, ancien ingénieur en chef des camps et marches des armées sous Louis XV et sous Louis XVI, auquel seul il rendait personnellement compte de ses opérations, notamment comme chef du corps des ingénieurs-géographes, corps qu'il avait organisé, et qu'il commanda depuis sa création en 1770, jusqu'à sa mort arrivée le 22 mai 1775. Léopold était frère du prince de Neuchâtel. Il a fait toutes les campagnes d'Italie, d'abord sous le général Kellermann, et ensuite sous les ordres de Napoléon. C'est par suite des services distingués qu'il a rendus pendant ces campagnes, et pendant celles de l'an 6 et de l'an 7 contre les Russes et les Napolitains, qu'il fut fait général de brigade et de division. Il fit les campagnes de l'an 13 et de l'an 14, en Allemagne, contre l'Autriche et la Russie, et celles de 1806 et 1807. Il s'est distingué à la bataille d'Austerlitz. Il était commandant de la légion d'honneur, et chevalier grand'-croix de l'ordre du Lion de Bavière.

BERTHIER (Alexandre), maréchal de l'empire, prince de Neuchâtel et de Wagram, major général de la grande armée, etc., naquit à Versailles le vingt novembre 1753. Son père lui fit donner une bonne éducation. Alexandre entra, très-jeune encore, dans le corps royal

du génie, fut ensuite reçu dans le régiment des dragons de Lorraine, où il obtint une compagnie. Ayant passé en Amérique sous les ordres du général Lafayette, il y combattit pour la cause de l'indépendance, se distingua à la bataille de l'Ohio, et fut récompensé de ses services par le grade de colonel, qu'il conserva jusqu'à l'époque de la révolution. Il en embrassa les principes avec modération. Néanmoins il fut nommé major-général de la garde nationale de Versailles. En 1791, il fut envoyé à Metz, en qualité d'adjudant-général. Quelque temps après, on lui conféra le titre de chef de l'état-major, et il servit dans l'armée du général Luckner. Il la quitta pour se transporter dans la Vendée, en 1793, et coopéra avec Ronsin, à la levée des plans de ce pays, qui était alors en proie à toutes les horreurs de la guerre. Il déploya beaucoup de courage à la prise de Saumur, où il fut blessé, et eut trois chevaux tués sous lui. Créé général de division, il se rendit, en 1796, à l'armée d'Italie, prit une part très-active aux victoires obtenues par les Français dans cette campagne, et parvint à attirer sur lui les regards du général en chef, qui, depuis lors, conçut pour lui une affection toute particulière. Berthier se distingua surtout à la prise de Ceva et de Mondovi, au passage du Pô, et à la bataille de Lodi. Bonaparte le chargea, en octobre 1797, d'apporter à Paris le traité de Campo-Formio. Pendant que ce dernier se trouvait à Paris, où il se préparait à son expédition d'Égypte, il le remplaça dans le commandement en chef de l'armée d'Italie, et il effectua alors ce que le premier n'avait différé d'exécuter qu'à la sollicitation du chevalier d'Azara. En décembre 1797, un soulèvement s'étant manifesté dans Rome, on envoya des troupes pour réprimer les factieux qui se refugièrent dans le palais de l'ambassadeur français. Le général Duphot, qui les secondait, fut tué dans la mêlée. Cette mort servit au Directoire de prétexte spécieux pour ne plus garder de ménagement avec le pape, qui offrit en vain toutes sortes de satisfactions; mais il ne put que suspendre le coup et non l'empêcher. Berthier eut ordre de marcher contre Rome. Il y entra le 14 janvier 1798. Le 15, jour anniversaire de Pie VI, tandis que le Pontife, assis sur son trône, recevait les complimens des cardinaux et de sa cour, on proclama la république, et on abolit le gouvernement pontifical. Berthier, après avoir proclamé la souveraineté du peuple romain, et établi un gouvernement consulaire, retourna en France; et quelques mois après il partit avec Bonaparte pour l'Egypte, conservant toujours sa qualité de chef de l'état-major, emploi pour lequel il avait un véritable talent. Le général en chef dut à sa valeur et à sa prévoyance une grande partie de ses premiers succès, qui furent suivis de résultats bien funestes. Devenu inséparablement uni à Bonaparte, il le suivit en France, et eut une part assez active dans la révolution du 18 brumaire. Il fut presque aussitôt après nommé ministre de la guerre, et on lui confia le commandement en chef de l'armée de réserve. Se trouvant à la fameuse bataille de Marengo, livrée le 14 juin 1800, il montra toujours son courage et son habileté accoutu-

més. Pendant l'été de cette même année 1800, il organisa le gouvernement provisoire du Piémont; et deux ans après, il passa en Espagne. A son retour à Paris, Berthier reprit le porte-feuille de la guerre. Il seconda de tout son pouvoir les projets ambitieux de Bonaparte, lorsque celui-ci fut élevé à la dignité suprême (le 18 mai 1804), et Berthier fut alors créé maréchal de l'empire. Il serait trop long de détailler tous les travaux militaires de ce général; il suffira de dire qu'il se distingua toujours dans les occasions les plus importantes, et plus particulièrement à la bataille de Wagram (5 et 6 juillet 1809), et qu'il suivit constamment Napoléon dans toutes ses campagnes, où il lui fut d'une utilité réelle. Le nouvel empereur cédait parfois aux conseils de Berthier, le seul auquel il accordait une entière confiance. Il lui paraissait même n'avoir jamais assez fait pour son compagnon d'armes et son ami, sur lequel il accumula les graces et les honneurs. Il lui fit don de la principauté de Neuchâtel et de Valangin, le décora du titre de prince de Wagram, le nomma vice-connétable de France, et s'il ne lui donna pas une couronne, il l'allia au moins à une Maison souveraine, en obtenant pour lui la main de la fille du prince Guillaume, beau-frère et cousin du roi de Bavière. Lors de la chute de Bonaparte, on le vit adhérer, le 11 avril 1814, en son nom et en celui de son état-major, aux décrets du sénat, qui rappelaient au trône français la dynastie légitime. Il était à la tête des maréchaux qui allèrent à Compiègne prêter le serment de fidélité à Louis XVIII, et ce fut même lui qui, en leur nom, porta la parole au roi. Il fut créé pair le 4 juin, et ensuite capitaine d'une des compagnies des gardes du corps. Quand Bonaparte débarqua à Cannes, en mars 1815, il suivit le roi dans la Belgique; mais il le quitta peu après pour se retirer en Bavière. Quelques mois s'étaient écoulés, lorsqu'on apprit tout à coup qu'il avait péri, en se jetant d'une fenêtre du palais de Bamberg, le 1er juin 1815. La cause de cet accident a été racontée de diverses manières; mais il paraît assez vraisemblable, que, se trouvant malade depuis quelques jours, il ait lui-même cherché la mort dans un accès de fièvre chaude. Berthier était très-versé dans les mathématiques, et dans tout ce qui concerne l'art militaire; et, outre son courage et ses talens, il possédait dans les occasions les plus critiques, un sang-froid et une présence d'esprit admirables, si nécessaires soit dans les combats, soit pour diriger les opérations des armées.

BERTHIER (César), lieutenant-général et comte, frère du précédent, fut presque toujours employé avec lui, et lui rendit d'importans services dans l'administration de l'armée. En novembre 1805, il commandait une armée formée sur les côtes de la Hollande. Il est mort à Grosbois, le 17 août 1819.

BERTHIER. *Voyez* Bertier.

BERTHOD (Claude), savant bénédictin, membre des Académies de Besançon et de Bruxelles; il naquit à Rupt, village de Franche-Comté, le 21 février 1733, et mourut à Bruxelles le 19 mars 1788, et non en 1789 comme le dit M. Camus, page

59 de son *Voyage dans la Belgique*, in-4°. Dom Berthod se livra particulièrement aux recherches historiques. Il recueillit, dans les archives de Bruxelles, des morceaux infiniment précieux relativement à l'histoire de France, et particulièrement à celle de la Franche-Comté. A l'époque de la suppression de l'ordre des jésuites, dom Berthod fut associé aux savans chargés de continuer la fameuse collection des *Acta Sanctorum* commencée par Bollandus. Il y travailla avec ardeur et eut part à la publication du cinquante-unième volume de la collection, qui est l'un des moins communs dans le commerce, parce que la vente a été interrompue par les changemens continuels du domicile des Bollandistes à cette époque. Dom Berthod reçut les témoignages les plus flatteurs d'estime et de considération de la part du gouvernement français, lorsqu'il obtint la permission de résider à Bruxelles. M. Grappin, secrétaire perpétuel de l'Académie de Besançon, a fait, en 1808, l'éloge historique de dom Berthod; on trouvera dans cet intéressant éloge la liste raisonnée des savantes dissertations dont Claude Berthod a enrichi les registres de l'Académie de Besançon.

BERTHOIS (DE), colonel du génie. Il était directeur des fortifications de Lille à l'époque de la déclaration de guerre avec l'Autriche. L'attaque infructueuse de Mons par Biron, et la déroute éprouvée sur la route de Lille à Tournay, le 29 avril 1792, ayant fait croire aux soldats qu'ils étaient trahis par leurs chefs, de Berthois, qui ne passait pas pour ami de la révolution, fut saisi par eux dans son domicile, et pendu à un réverbère. Le 9 juin, l'assemblée législative accorda des honneurs à sa mémoire, et fit une pension de 1500 francs à sa veuve.

BERTHOLD, premier général des carmes. *Voyez* PAPEBROCH.

BERTHOLDE LENOIR. *Voy.* SCHWARTZ.

BERTHOLDE, né à Florence, dans le seizième siècle, fut élève de Donato. Ayant réussi à jeter en bronze différens sujets de bataille et d'autres, en petits modèles, ces ouvrages le firent connaître de Laurent de Médicis, grand protecteur des artistes. Ce prince avait, sur la place Saint-Marc, un jardin magnifique, très-précieux par la grande collection de statues, vases et bas-reliefs antiques qu'il y avait rassemblés à grands frais; il en donna la garde à Bertholde, qui devint ensuite directeur de l'Académie de dessin. Au nombre des élèves formés sous sa direction, il eut la gloire de compter le célèbre Michel-Ange et plusieurs autres.

BERTHOLDE. *Voyez* BERTOLDUS.

BETHOLET (JEAN), jésuite, né à Salm dans le duché de Luxembourg, et mort à Liége en 1755, est auteur d'une *Histoire de l'institution de la Fête-Dieu*, 1746, in-4°, dans laquelle on désirerait plus de critique, et d'une *Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg*, 1743, Luxembourg, 8 vol. in-4°. Cet ouvrage, beaucoup trop volumineux, est diffus et mal écrit; mais on y trouve des faits curieux et intéressans, qu'on chercherait vainement ailleurs. On cite un troisième ouvrage intitulé: *L'an-*

cienne tradition d'Arlon injustement attaquée, Luxembourg, 1744, in-8°.

BERTHOLET-FLEMAEL (Barthélemi), peintre, né à Liége en 1614, dans une condition misérable, mort en 1675, élève de Jordans, vint se fixer à Paris, où il fut reçu à l'Académie de peinture. Ses tableaux les plus renommés sont à Paris, l'*Enlèvement du prophète Élie ;* une *Adoration des Mages*, aux Grands-Augustins ; un *Plafond* aux Tuileries ; et à Liége, la *Conversion de Saint Paul*, dans la collégiale de ce nom ; une *Assomption* dans l'église des Dominicains, et la *Résurrection du Lazare* dans la cathédrale. Bertholet était ecclésiastique ; son pinceau a de la force, du coloris, un dessin fini, mais peu de grace.

BERTHOLON (.......), né à Lyon, et mort dans cette ville en 1799, entra jeune dans la maison de Saint-Lazare, et en sortit pour remplir à Montpellier la chaire de professeur de physique, établie par les États du Languedoc, et ensuite celle de professeur d'histoire à Lyon. Des mœurs douces, une affabilité naturelle, une grande activité pour le travail le distinguèrent. Ami de Franklin, il profita des moyens imaginés par ce dernier pour se garantir de la foudre, et fit élever sous sa direction un grand nombre de *paratonnerres* dans la capitale et à Lyon. On lui a attribué la découverte de l'ascension du tonnerre passant de la terre dans le nuage, lorsque le nuage est dans un état négatif d'électricité ; il développa en effet, en 1776, son opinion sur ce sujet ; mais, dès le mois de septembre 1753, Franklin avait publié une lettre qui renferme la même idée. Peu de savans ont suivi avec plus de succès la carrière des concours académiques ; il était rare que chaque année n'apportât pas à Bertholon deux ou trois prix. « Bientôt, disait-il, je vais faire ma récolte », en parlant des médailles qu'il recevait d'ordinaire dans le mois d'août. Les principaux de ses ouvrages sont : I. *Moyen de déterminer le moment où le vin en fermentation a acquis toute sa force*, 1781, in-4°. Dans ce mémoire, couronné par la Société des Sciences de Montpellier, l'auteur jeta les fondemens d'une nouvelle science, celle de l'*œnométrie*. On y voit la figure de divers *œnomètres*, instrumens propres à connaître le moment précis de la fermentation vineuse, moment au-delà duquel le vin est trop fait, en-deçà duquel il ne l'est pas encore. II. *De l'électricité du corps humain en état de santé et de maladie*, 1781, in-8°. III. *De l'électricité des végétaux*, 1783, in-8°. IV. *Preuves de l'efficacité des paratonnerres*, 1783, in-4°. V. *Des avantages que la physique et les arts peuvent retirer des aérostats*, 1784, in-8°. VI. *De l'eau la plus propre à la végétation*, 1786, in-8°. VII. *Quelles sont les maladies qui procèdent de la plus ou moins grande quantité du fluide électrique ?* 1778, in-8°. VIII. *Des moyens les moins dispendieux et les plus durables d'entretenir le pavé*, 1779. IX. *Mémoires sur les moyens qui ont fait prospérer les manufactures de Lyon, les causes qui peuvent leur nuire, les moyens d'en maintenir et d'en assurer la prospérité*, 1782, in-8°. Ce Mémoire est plein d'érudition sur l'ancienne his-

toire du commerce de Lyon, de détails savans et de vues judicieuses sur les machines et sur les arts. X. *De l'électricité des météores*, 1787, 2 v. in-8°. XI. *Théorie des incendies, de leurs causes, des moyens de les prévenir et de les éteindre*, 1787, in-4°. XII. Il a été pendant quelque temps l'éditeur d'un *Journal d'histoire naturelle*.

BERTHONIE. *Voyez* LABERTHONIE.

BERTHOUD (FERDINAND), né à Plancemont-Couvet, en Suisse, comté de Neuchâtel, le 19 mars 1727, mécanicien de la marine, et membre de l'Institut de France. Son père était architecte et justicier du Val-Travers. Il avait destiné son fils à l'état ecclésiastique; mais dès l'âge de 15 ans, le jeune Berthoud, entraîné par son goût particulier pour l'horlogerie, vint à Paris en 1745, afin de se perfectionner dans la pratique de cet art et dans l'étude de la mécanique. A cette époque, il adopta la France pour seconde patrie. Ferdinand Berthoud est le premier qui ait solidement établi la théorie des machines destinées à mesurer le temps relativement à l'usage civil, à l'astronomie et à la navigation. Ses horloges marines ont été éprouvées par MM. de Fleurieu et Borda, qui vérifièrent qu'elles faisaient connaître la longitude en mer à un quart de degré, ou 5 lieues au plus après une traversée de six semaines. On remarque aussi que l'explosion des canons ne troublait pas la régularité de leur mouvement. Son *Essai sur l'horlogerie*, 1763 et 1786, 2 vol. in-4°, subsistera tant qu'il y aura des hommes intéressés à la mesure du temps. Berthoud ne s'en est pas tenu à cet Essai; il a publié d'autres ouvrages sur la même matière : ce sont : I. *Éclaircissemens sur l'invention des nouvelles machines proposées pour la détermination des longitudes en mer*, Paris, 1773, in-4°. II. *Le Traité des horloges marines*, destiné à perpétuer cette découverte; il serait seul le plus beau monument que l'on pût élever à la gloire de l'artiste dont on a regretté la perte. Il est mort le 20 juin 1807, à Groslay, près de Montmorency.

BERTHOUD (LOUIS), neveu et élève du précédent, fit des montres marines fort estimées des navigateurs, qui les préfèrent même à celles de Ferdinand Berthoud, à cause de leur commodité. Elles ont un très-grand avantage, celui de conserver la même régularité de mouvement au froid et à la chaleur.

BERTI (ALEXANDRE-POMPÉE), né à Lucques le 23 déc. 1686, mort en 1752, fut d'abord bibliothécaire du marquis del Vasto, et ensuite du cardinal Girolami. Sa profonde érudition le fit rechercher par la plupart des académies d'Italie. Ses écrits sont : I. *Dissertation sur la découverte faite à Lucques du corps de Saint Pantaléon*. Elle est adressée à Muratori. II. *Vies de Joseph Valetta*, napolitain; de *D. Carlo Caraffa*, et de *D. Francesco-Maria Caraffa*; de *D. Antonio Gellio*; de *Francesco Muscettola*; de *Domenico Bartoli*; de *Lorenzo Adriani*; du cardinal *Francesco Buoncisi*; de *Bernardino Moschini*, et de plusieurs autres membres de l'Académie de l'Arcadie. III. Une *Traduction* de l'Abrégé de l'Histoire de France de Daniel, Venise, 1737, 2 vol.

in-4°, dont il donna une continuation depuis 1610 jusqu'en 1715, forment un 3e volume in-4°. IV. Une autre, des Lettres et des Essais de morale de Chanteresne (le célèbre Nicole de Port-Royal). V. *Lettres sur l'unité de l'Eglise*, contre le ministre Jurieu. VI. *Catalogue* de la bibliothèque Capponi, Rome, 1747, in-4°, Mazzuchelli a donné la liste de ses nombreux ouvrages, tant imprimés qu'inédits.

BERTI (Jean-Laurent), célèbre religieux augustin, né en mai 1696 à Sarravezza, petit village de Toscane, fut appelé à Rome par ses supérieurs, et obtint le titre d'assistant général d'Italie, et la place de préfet de la bibliothèque angélique. Ses connaissances théologiques lui méritèrent ces distinctions, et parurent avec éclat dans son grand ouvrage, *de Disciplinis theologicis*, imprimé à Rome, en 8 v. in-4° ; réimprimé à Venise, en 6 vol. in-fol. Il y adopta les sentimens de Saint Augustin dans toute leur rigueur, à l'exemple du P. Bellelli, son confrère. L'archevêque de Vienne, et Saléon, évêque de Rodez, ou plutôt les jésuites qui le dirigeaient, publièrent sous son nom, en 1745, deux écrits contre les deux théologiens augustins, suivant eux trop augustiniens. Le premier est intitulé : *Baïanismus redivivus in scriptis PP. Bellelli et Berti*, in-4°. Le second a pour titre : *Jansenismus redivivus in scriptis PP. Bellelli et Berti*, in-4°. On dénonça en même temps le P. Berti au pape Benoît XIV, comme un disciple de Baïus et de Jansénius. Le savant pontife, sans répondre aux délateurs, conseilla au P. Berti de se défendre, et il le fit par un ouvrage en 2 v. in-4°. Dans cette apologie savante et vive, mais un peu longue, il établit la différence qu'il y a entre le jansénisme et l'augustianisme. A la suite de cet écrit, le P. Berti en donna plusieurs autres, dont le principal est une *Histoire ecclésiastique* en latin, en 7 vol. in-4°, qui a fait peu de fortune hors de l'Italie, à cause de la sécheresse de l'historien, et de ses préjugés en faveur de l'ultramontranisme. Il parle du pape dans sa *Théologie* et dans son *Histoire*, comme du souverain monarque des royaumes et des empires, et des princes comme de ses lieutenans. Il donna un *Abrégé* de son Histoire ecclésiastique, 2 tomes en 1 vol. in-8°. On a encore de lui des *Dissertations*, des *Dialogues*, des *Panégyriques*, des *Discours académiques*, quelques *Poésies* italiennes, qui ne sont pas ses meilleures productions. On a fait à Venise une édition in-fol. de tous les ouvrages de ce savant, qui mourut en 1766, à Pise, où François Ier, grand-duc de Toscane, depuis empereur, l'avait appelé, après lui avoir donné une pension considérable, et une chaire de professeur de l'université, avec le titre de *Théologien impérial*.

BERTIER (....), prieur de Saint-Quaize. On ne connait cet auteur que par ses relations avec le célèbre menuisier de Nevers, dont il paraît avoir été le contemporain et l'ami. Ce fut lui qui publia *le Vilebrequin* de ce dernier, qu'il a fait précéder d'une longue *Épître* en vers, dans laquelle il a fait le portrait de plusieurs de ses compatriotes. Cette pièce est la seule imprimée qu'on ait vue de lui. Il paraît cependant qu'il a

composé plusieurs ouvrages de poésie, et entre autres un dont Constantin devait être le sujet, comme on en peut juger par ces vers tirés d'une Épître que lui adressa son ami, et qui se trouve dans le Recueil que nous venons de citer.

Je dirais que ta veine, en merveilles féconde,
Dans un livre fameux va charmer tout le monde.
Que le grand Constantin, ranimé par tes vers,
Pour la seconde fois va vaincre l'univers.
Que de tes beaux recueils le style magnifique
Doit éteindre bientôt le feu dont je me pique.
Et que ce même feu doit porter ton renom
Au-delà de mes vers et plus loin que mon nom.

BERTIER (Joseph-Étienne), de l'oratoire, né à Aix en Provence en 1710, mort à Paris le 5 novembre 1783, a publié plusieurs ouvrages qui firent sensation parmi les physiciens. Il examine dans l'un si l'air passe dans le sang. On lui doit : I. *Physique des Comètes*, 1760, in-12. II. *Physique des corps animés*, 1755, in-12. III. *Principes physiques pour servir de suite aux principes mathématiques de Newton*, Paris, imprimerie royale, 1763, 3 vol. in-12, et 1770, 4 vol. in-4°. IV. *Histoire des premiers temps du monde*, 1777 ou 1784, in-12. Bertier, attaché au système de Descartes, ne se présentait jamais à Versailles, où il allait pour rendre service, que Louis XV ne le désignât par le titre de l'*Homme aux tourbillons*. Il était membre de la Société royale de Londres, et correspondant de l'Académie des sciences de Paris. D'Alembert disait que le P. Bertier était fanatique pour les sciences. Il était très-charitable, et employait le peu de la modique fortune qu'il avait sauvée de la faillite de l'hôpital de Toulouse, à soulager les malheureux.

BERTIER (Louis-Benigne-François), dernier intendant de Paris, conseiller d'état, etc., fut l'une des premières victimes de la révolution, en juillet 1789, lors de la prise de la Bastille. Il fut accusé par les premiers moteurs de la révolte, d'avoir eu la direction du camp de Saint-Denis ; d'avoir distribué des cartouches aux troupes contre les Parisiens ; d'avoir pratiqué des manœuvres pour faire renchérir les grains pendant sa gestion d'intendant. On envoya 400 hommes à sa poursuite ; il fut arrêté à Compiègne, et ramené à Paris à l'Hôtel-de-Ville : les électeurs, pour calmer la multitude, dirent qu'on allait l'envoyer en prison, et qu'on lui ferait promptement son procès ; mais en descendant l'escalier, il fut enlevé, et pendu à un réverbère au coin de la rue de la Vannerie, sur la place de Grève. On avait eu la cruauté de lui faire baiser avant la tête de Foulon, son beau-père, qui venait d'éprouver le même sort. *Voyez* Foulon.

BERTIN (Saint), né dans le territoire de Constance, sur le Haut-Rhin, était neveu de Saint Omer, évêque de Térouane. Il aida son oncle à défricher les terres de cet évêché, qui étaient des déserts. Un gentilhomme de ce pays s'étant converti, donna sa terre de Sithin (aujourd'hui Saint Omer) pour y fonder un monastère. Bientôt il fut peuplé d'un nombre infini de religieux, sous la conduite de Saint Bertin. Quelque temps avant sa mort, arrivée en 709, il se retira dans un petit ermitage. On prétend qu'il vécut jusqu'à 112 ans, et l'Église célèbre sa fête le 5 septembre.

BERTIN (Nicolas), peintre.

et élève de Jouvenet et de Boullongne, naquit à Paris en 1667. Son père était sculpteur. L'Académie de peinture lui adjugea le premier prix à l'âge de 18 ans, et se l'associa ensuite, à cause de son tableau représentant *Hercule qui délivre Prométhée*. Le séjour de Rome perfectionna ses talens. De retour en France, il fut nommé directeur de l'École romaine; mais une aventure galante, qui aurait pu avoir des suites s'il fût retourné à Rome, l'empêcha d'accepter cette place. Sa figure et l'agrément de ses manières avaient plu à une princesse romaine, dont les parens avaient fait craindre à Bertin l'effet de leur ressentiment. Louis XIV, l'électeur de Mayence, celui de Bavière, l'employèrent successivement à divers ouvrages. Ce dernier voulut se l'attacher par de fortes pensions; mais Bertin ne put jamais se résoudre à quitter sa patrie. Il mourut célibataire à Paris en 1736. Sa manière était pleine de force et de grace; il excellait dans les petits tableaux. On voyait de lui plusieurs ouvrages à Paris, dans l'église de Saint-Leu, à l'abbaye Saint-Germain, et dans les salles de l'Académie. Il y a deux tableaux de ce peintre dans la galerie de Dresde.

BERTIN (EXUPÈRE-JOSEPH), docteur en médecine de la Faculté de Paris, né au Tremblai, diocèse de Rennes, en 1712, mort dans sa patrie en février 1781, était membre de l'Académie des sciences. Il fut pendant quelque temps médecin du hospodar de Valachie; mais comme ce despote l'avait forcé d'assister au supplice de celui qu'il venait remplacer, il profita de son absence pour revenir en France. On a de lui: I. *Traité d'Ostéologie*, 1754, 4 vol. in-12. II. *Lettre au D... sur le nouveau système de la voix*, La Haye, 1745, in-8°. III. *Nouvelles Lettres sur le même sujet*, 1748. IV. *Consultation sur la légitimité des naissances tardives*, in-8°, 1764 et 1765. V. *Mémoire sur les conséquences relatives à la pratique, déduite de la structure des os pariétaux* (Journal de Médecine, 1756). L'*Éloge* de ce savant médecin fut prononcé par Condorcet.

BERTIN (ANTOINE), poète érotique français, capitaine de cavalerie, né à l'île Bourbon, le 10 octobre 1752, passa en France neuf ans après, et fit de brillantes études à Paris, au collége du Plessis. Il se fit bientôt connaître par son goût pour la poésie, par une imagination brillante, et des vers pleins d'images et de sensibilité. On lui a attribué les beautés et les défauts de Properce, en disant de lui comme du poète romain, qu'il semblait ne vouloir aimer que parce qu'il voulait écrire. Bertin fut lié de l'amitié la plus intime avec Parni, comme lui poète érotique. Tous deux étaient nés à l'île Bourbon; le même âge, le même goût les unissaient. Ces rapports entretenaient entre eux une émulation qui ne fut jamais altérée par les petites jalousies d'auteur. En 1773, il publia un petit volume de *Poésies*, qui n'obtint pas un grand succès; mais en 1780 il donna un Recueil d'*Élégies*, intitulé: *Les Amours*, et cet ouvrage fit sa réputation. Les descriptions en sont vives, les sentimens passionnés. Bertin passa à Saint-Domingue à la fin de 1789, pour y épouser une jeune créole qu'il avait connue à Paris. La veille de son mariage, il fut

atteint d'une fièvre violente dont il mourut au bout de dix-sept jours, au mois de juin 1790. Ses Œuvres ont été réimprimées en l'an 10, Paris, 2 vol. in-18, et en l'an 1806. On aurait dû en faire disparaître quelques pièces d'un goût moins pur que les autres. On remarque dans toutes les productions de cet aimable poète, toutes les qualités du genre qu'il avait adopté, et qu'il cultivait avec tant de succès. Il chante les amours avec un abandon plein de charmes et de volupté ; sa poésie est toujours gracieuse, variée, naturelle et facile. C'est en dire assez pour prouver que Bertin n'appartenait nullement à l'école de Dorat, ainsi que quelques mauvais juges l'ont avancé. Tout le monde sait que l'enluminure, le faux bel-esprit, l'affectation et le papillotage caractérisent la manière de ce dernier, excepté dans son poëme de la *Déclamation*, tandis que ces défauts ne se font presque jamais sentir dans les poésies de Bertin. On a encore de lui dans le Recueil des Voyages, un petit *Voyage à Barèges*, en vers et en prose, qui n'a rien de remarquable.

BERTIN (THÉODORE-PIERRE), introduisit vers 1792, l'art de la sténographie en France. Il fut employé, comme sténographe, pendant la révolution, à la rédaction de plusieurs journaux pour les séances des assemblées législatives et des tribunaux. Il est inventeur d'une *Lampe docimastique*, également utile pour l'économie intérieure et pour l'essai des métaux. Il est mort, dans un âge fort avancé, en janvier 1819, ayant joui jusqu'à ce moment d'une pension sur l'état, fruit de ses longs travaux. Bertin a laissé de nombreux écrits, presque tous traduits de l'anglais : I. *Satires d'Young, ou l'Amour de la renommée, passion universelle*, trad. de l'angl., 1787, in-8°; 1798, in-18. II. *La Vie de Bâcon*, trad. de l'angl. de D. Mallet, 1788, in-12. III. *Des différentes formes de gouvernement et de leurs avantages et désavantages respectifs; de la Constitution anglaise et de la liberté civile*, par W. Paley, trad. de l'angl. 1789, in-8°. IV. *Réflexions sur l'établissement des jurés, etc., par W. Paley*, trad. de l'angl., 1789, in-8°; 1791, in-8°. V. *Système universel et complet de sténographie, inventé par Taylor et adapté à la langue française*, 1792, in-8°; 2ᵉ édit., an 3, in-8°; 3ᵉ édition, 1796, in-8°; 4ᵉ édition, 1803, in-8°. C'est sans contredit le meilleur ouvrage de l'auteur. VI. *Mirano ou les Sauvages, histoire américaine*, trad. de l'angl. de Richardson, 1797, in-12. VII. *Le Faux usurier ou le neveu reconnaissant*, comédie en trois actes, imitée de l'anglais de Shéridan, 1798, in-8°. VIII. *Edgard, ou le pouvoir des remords, par R. Sixkelmore*, trad. de l'angl., 1799, 2 vol. in-12. IX. *Guide des mères*, trad. de l'angl. de H. Smith, 1ʳᵉ édition, 1799, in-12; 2ᵉ édition, 1807, in-12. X. *Miss Glamour, ou les hommes dangereux*, version libre de l'angl., 1800, 2 vol. in-12. XI. *Histoire des principaux lazarets de l'Europe, par J. Howard*, trad. de l'angl., 1800, in-8°. XII. *Encyclopédie comique*, 1802, 2 vol. in-12; 1803, 2 vol. in-12. XIII. *Les Rieurs anglais ou supplément à l'Encyclopédie comique*, traduit de l'angl., 1802,

3 vol. in-12. XIV. *Le nouvel ami des enfans ou le Berquin anglais*, trad. de l'angl., 1802, 4 vol. in-18. XV. *Le Passe-temps de la jeunesse*, trad. libre de l'angl., 1803, 2 vol. in-18; 1810, 4 vol. in-18. XVI. *Le Newton de la jeunesse*, trad. de l'angl., 1804-5, 6 vol. in-18; 1808, 6 vol. in-18. XVII. *Contes noirs et blancs, ou Marqueterie littéraire*, trad. de l'angl., 1803, 3 vol. in-12; 1805, 2 vol. in-12. XVIII. *L'Été du Nord* (voyage), traduit de l'angl. de sir John Carr, 1808, 2 vol. in-12, 1814, 2 volumes in-12. XIX. *Les Misères de la vie humaine*, trad. de l'angl., 1808, 2 vol. in-12; 1814, 2 vol. in-12. XX. *Les Fureurs de l'amour*, 1809, 2 vol. in-12. XXI. *Curiosités de la littérature*, trad. de l'angl d'Israeli, 1809, 2 vol. in-8°. XXII. *Les Matinées de l'enfance*, trad. de l'angl., 1810, 4 vol. in-18. XXIII. *Les Loisirs de l'enfance*, 1811, 4 vol. in-18. XXIV. *Les Jeux de l'enfance*, 1811, 2 vol. in-18. XXV. *Les Soirées de l'enfance*, 1811, 4 vol. in-18. XXVI. *Tom-Jones des enfans*, 1812, in-12. XXVII. *Le Miroir de l'enfance*, 1812, in-18. XXVIII. *Les Leçons de la sagesse*, 1812, in-18. XXIX. *L'Ecole de l'enfance*, 1812, 2 vol. in-18. XXX. *Contes à mon fils*, trad. de l'angl., 1813, 2 vol. in-12. XXXI. *École des arts et métiers*, ibidem, 1813, 2 vol. in-18. XXXII. *Les Petits moralistes*, ibid., 1813, in-18. XXXIII. *Conseils à mon fils*, ibid., 1813, 2 vol. in-12. XXXIV. *Le Cri d'indignation* ou *l'Ami des Bourbons*, 1814, in-8°. XXXV. *Le Législateur anglais*, trad. de l'angl., 1814, in-8°. XXXVI. *Considérations sur la liberté de la presse*, 1814, in-8°. XXXVII. *Contes d'une marraine*, trad. de l'angl., 1814, 2 vol. in-8°. XXXVIII. *La Lanterne magique*, trad. de l'angl., 1815, 2 vol. in-18. Bertin travailla aussi à la traduction des *Mémoires sur les établissemens d'humanité*. En général ses traductions sont peu soignées et manquent de fidélité.

BERTIN, maître de clavecin de la Maison d'Orléans, mort en 1727, a fait la musique des opéra de *Cassandre*, de *Diomède*, d'*Ajax*, du *Jugement de Pâris*, et des *Plaisirs de la campagne*.

BERTIN D'ANTILLY, homme de lettres, qui a composé quelques pièces de théâtre, entre autres: *L'Ecole de l'adolescence*, comédie, 1789, in-8°; et *la Vieillesse d'Annette et Lubin*, opéra-comique, 1790, in-8°. Il était rédacteur du *Journal du thé*, en 1797, époque à laquelle il fut obligé de se retirer à Hambourg, où il publia le *Censeur*. Il donna dans cette ville, en 1799 et 1800, un poème à la louange de Paul III. Il finit ses jours à Saint-Pétersbourg en 1804.

BERTINAZZI. *Voy.* CARLIN.

BERTINI (ANTOINE-FRANÇOIS), médecin italien, plus célèbre encore par les querelles littéraires qu'il eut à soutenir, que par son habileté et sa science dans son art, naquit à Castel-Fiorentino en 1658. Élevé à Sienne et à Pise, il défendit sa profession contre les attaques de ses principaux adversaires, spécialement contre celles de Léonard de Capoa, par un traité imprimé à Lucques en 1699, in-4°, sous le titre de: *La medicina difesa contra le calunnie d'uomini volgari e dalle opposizioni de' dotti*. Il a aussi

écrit contre Manfredi de Massa.

BERTINI (Joseph-Marie-Xavier), fils du précédent, né à Florence le 10 mars 1694, se rendit également célèbre dans la médecine. La société Colombaria le reçut au nombre de ses membres, et le collége de Florence le comptait au nombre de ses plus illustres médecins. Il jouissait d'une très-grande considération, et on frappa une médaille en son honneur. On a de lui un discours, prononcé en 1744, dans la société botaniqne de Florence; il est intitulé : *Dell' uso esterno e interno del mercurio, discorso, etc.*, in-4° réimp. dans un recueil ayant pour titre : *Delle febbri maligne e contagiose*, etc., Venise, 1746, in-8°. Cet opuscule dans lequel Bertini avançait que le mercure était le remède le plus propre à la guérison de plusieurs maladies, et entre autres de la fièvre maligne, attira à son auteur de nombreuses critiques auxquelles il répondit. Il fut aussi défendu par Benvenuti de Lucques. Il mourut en 1756.

BERTINI (George), médecin estimé dans le 16° siècle, était de la province de la Terre de Labour. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *De Consultationibus medicorum et methodicâ febrium curatione commentarius*, Basileæ, 1586, in-8°. II. *Medicina libris viginti methodicè absoluta, in quâ mutuus Græcorum et Arabum consensus, legitima veteris medicinæ adversus Paracelsistas defensio; vera animadversionum Argenterii in Hippocratem et Galenum confutatio*, etc. *continentur*, Basileæ, 1587, in-fol.

BERTIPAGLIA ou BERTAPAGLIA (Léonard), célèbre chirurgien de Padoue, sur la fin du 15° siècle, a laissé plusieurs *Ouvrages* sur l'art qu'il exerçait avec succès. Le principal est intitulé : *In chirurgiâ, seu recollectæ super quartum canonis Avicennæ*, Venise, ann. 1519, in-fol. On le trouve aussi dans la collection de Venise, 1546, in-fol., sous ce titre : *De apostematibus, de vulneribus, de ulceribus*, etc. On dit qu'il mourut en 1460.

BERTIUS (Pierre), cosmographe et historiographe du roi Louis XIII, professeur royal de mathématiques, né à Beveren, petit village de Flandre, en 1565, professeur de philosophie à Leyde, fut dépouillé de son emploi, pour avoir pris le parti des arminiens. Sans secours dans sa patrie et pressé par le besoin, il se rendit à Paris, où il abjura le protestantisme en 1620, et fut revêtu de la charge de cosmographe du roi, et de la place de professeur royal surnuméraire en mathématiques. Il mourut en 1629. Ses ouvrages de géographie sont plus estimés que tout ce qu'il a publié sur les gomaristes et les arminiens. On a de lui : I. *Commentariorum rerum Germanicarum libri tres*, in-12, Amsterdam, 1635. Il y a dans cet abrégé une assez bonne description de l'Allemagne, et une carte de l'empire de Charlemagne. II. *Theatrum geographiæ veteris*, Amsterdam, 1618-1619, 2 vol. in-fol. Ce recueil, qui renferme presque tous les anciens géographes, éclaircis par de savantes notes, est rare et recherché. C'est le meilleur de ses ouvrages. III. *Notitia episcopatuum Galliæ*, Paris, 1625, in-fol. IV. *De aggeribus et pontibus*, Paris, 1629, in-8°; traité fait à l'occasion de la digue de La

Rochelle. V. *Introductio in universam geographiam*, in-12. Tous ces ouvrages sont consultés par les géographes. VI. *Illustrium virorum epistolæ selectiores superiori sæculo scriptæ vel à Belgis, vel ad Belgas*, 1617, in-8°. Ce recueil curieux renferme différentes lettres sur des objets de politique, d'histoire, de théologie, de jurisprudence et de médecine. Il y en a cependant plusieurs qui n'offrent rien de remarquable. Il est auteur de la *Préface* qui se trouve à la tête de quelques éditions du livre de Boëce, *De Consolatione philosophiæ*, Leyde, 1633, in-24. Pour ses écrits théologiques, on peut consulter l'ouvrage de J. Meursius, intitulé : *Athenæ Batavæ libri duo*, in-4°, 1625, page 206.

BERTOLDUS, BERNALDUS, BERTOUL ou BERNOUL, prêtre du diocèse de Constance, dans le 11me siècle, continua la *Chronique* d'Hermannus Contractus (*V.* CONTRACTUS), dont il était disciple, depuis l'an 1054, époque de la mort de cet historien, jusqu'en 1100. Il nous reste encore de Bertolde des *Opuscules* en faveur de Grégoire VII, dont il était grand partisan. Ils ont été publiés par le jésuite Gretser, dans son *Apologie* de ce pape, Ingolstadt, 1609, et dans le sixième volume de ses œuvres, Ratisbonne, 1735.

BERTOLI (JEAN-DOMINIQUE), né d'une famille noble, en 1676, à Mereto, dans le Frioul, devint chanoine d'Aquilée. Il s'occupa toute sa vie à recueillir, avec un zèle infatigable, les médailles, les inscriptions et les monumens anciens qui se trouvaient ensevelis dans les champs voisins de cette ville. Il s'associa dans cette louable entreprise, Muratori et Apostolo Zeno, ses amis. Il fut nommé, en 1747, de la société Colombaria de Florence, et l'année suivante, de l'Académie étrusque de Cortone. Il mourut peu d'années après. En 1739, il publia à Venise le fruit de ses travaux dans un ouvrage intitulé : *Le Antichità di Aquileja profane è sacre*, in-fol. Plusieurs de ses dissertations se trouvent dans les Mémoires de la société *Colombaria*, dans la précieuse collection du P. Calogera, et dans d'autres recueils du même genre.

BERTON (PIERRE-MONTAN), né à Paris en 1727; après avoir appris la musique dès sa plus tendre jeunesse, et, après avoir voyagé dans les diverses contrées d'Italie, où cet art est le plus perfectionné, il revint en France, et fut nommé administrateur de l'Opéra et du concert spirituel, ensuite surintendant de la musique du Roi. Chargé de corriger, d'abréger les opéra anciens, pour les adapter au goût moderne, il s'acquitta de ce travail avec succès. C'est sous sa direction que les célèbres compositeurs Gluck et Piccini ont été appelés à Paris, et qu'une heureuse révolution musicale s'est opérée en France. Les changemens qu'il fit à l'*Iphigénie en Tauride* de Campra furent très-applaudis, et surtout la chaconne qu'il y ajouta. Le *Castor* et le *Dardanus*, de Rameau, furent de même refaits; mais Berton eut le talent de puiser dans les autres productions de ce grand musicien, les morceaux qu'il substitua à ceux qu'il crut devoir ôter. On doit à Berton seul le chœur de *Vertumne* et *Pomone*, et les opéra d'*Erosine* et de *Sylvie*. Il est mort le 14 mai 1780.

BERTOUX (Guillaume), entra chez les jésuites, et lors de leur suppression, fut nommé chanoine de Senlis; né le 14 novembre 1723, il a publié : I. *Histoire poétique, tirée des poètes français*, 1767, in-12, quatrième édition, 1786, même format. II. *Anecdotes françaises depuis l'établissement de la monarchie, jusqu'au règne de Louis XV*, Paris, 1767, in-8°. III. *Anecdotes espagnoles et portugaises, depuis l'origine de ces deux nations jusqu'à nos jours*, 1773, 2 vol. in-8°. L'abbé Bertoux est mort à Senlis.

BERTRADE, fille d'un comte de Montfort, épousa, très-jeune, Foulques, comte d'Anjou, surnommé *Rechin*, c'est-à-dire, le revêche. Cette union ne fut point heureuse; l'époux était avare, fantasque et cruel; Bertrade était belle, ambitieuse et spirituelle. Philippe Ier, roi de France, qui venait de répudier la reine Berthe, vit Bertrade à Tours, en 1092, et en devint éperdûment amoureux. La comtesse obtint bientôt d'être séparée de Foulques, et d'épouser son amant. Ce nouveau mariage fut célébré publiquement par l'évêque de Senlis, et deux autres prélats, du consentement du cardinal Roger, légat du pape. Le seul Yves, évêque de Chartres, comblé des bienfaits de Philippe, s'éleva contre cette union, pour seconder les vues de la cour de Rome. Il fit révoquer le légat Roger, et substituer en sa place Hugues, archevêque de Lyon. Celui-ci assembla à Autun, le 16 novemb. 1294, un concile où le roi et Bertrade furent excommuniés. Un nouveau concile tenu à Clermont, et présidé par le pape lui-même, confirma l'anathème. « Ce qu'il y a de remarquable, dit un historien, c'est que non-seulement un pareil jugement se rendait en France, presque sous les yeux du roi, mais encore par un pontife qui était venu près de lui chercher un asile contre l'empereur. » Pour apaiser les révoltes qui commençaient à s'allumer, Philippe fut forcé d'aller trouver Urbain II, à Nîmes, et de lui promettre de renoncer à sa chère Bertrade; mais l'amour triompha de sa promesse, et la mort seule put l'en séparer. « Bertrade, tour à tour galante et prude, suivant le goût de ses amans, ne fut pas, dit-on, plus fidèle à son second mari qu'au premier. Cependant, pour paraître après sa mort, plus chaste qu'elle n'avait été de son vivant, elle se fit enterrer dans le chœur d'un couvent de religieuses qu'elle avait fondé près de Chartres. »

BERTRAM (Corneille-Bonaventure), ministre et professeur d'hébreu à Genève, à Frankendal et à Lausanne, naquit à Thouars en Poitou, l'an 1531, d'une famille honnête, alliée à la Maison de La Trémouille, et mourut à Lausanne en 1594. Nous avons de lui : I. *Dissertation sur la république des Hébreux*, à Genève, 1580, puis à Leyde, 1641, in-8°, écrit avec précision et avec méthode. II. Une *Révision de la Bible française* de Genève, faite sur le texte hébreu et sur le grec, in-fol., in-4°, et in-8°, Genève, 1588. Il corrigea cette version de Calvin et d'Olivétan en bien des endroits; mais dans d'autres, il a trop suivi l'autorité des rabbins, et pas assez celle des anciens interprètes. C'est la Bible dont les calvinistes se servent aujourd'hui. III. Une *nouvelle édition du*

Trésor de la langue sainte de Pagnin, 1575. IV. *Parallèle de la langue hébraïque avec la langue arménienne*, Genève, 1574, in-4° (en lat.) V. *Lucubrationes Frankendalenses*, 1685. Le meilleur ouvrage de Bertram est intitulé : *De Politiâ judaïcâ, tam civili, quam ecclesiasticâ*, Genève, 1580, in-8°.

BERTRAM (Philippe Ernest), jurisconsulte, né à Zerbst, en 1726, fut successivement gouverneur des pages à Weimar, secrétaire intime, et secrétaire d'état. Il se démit de cette dernière charge en 1761, se fixa à Halle, où il fit des cours de droit. Il y mourut en 1777. Il a composé en allemand : I. *Histoire de la Maison et de la principauté d'Anhalt*, première partie, continuée par M. J. C. Krauze, 1780, in-8°. II. *Essai d'une histoire de l'érudition*, première partie, Gotha 1764, in-4°. III. La continuation de l'*Histoire d'Espagne* de Ferreras, onzième volume, Halle, 1762; douzième volume, 1769; treizième et dernier, 1772, in-4°.

BERTRAND D'ALAMANON, poète provençal du 13ᵉ siècle, dont il ne nous est parvenu aucun ouvrage. Nostradamus, à son ordinaire, en fait un gentilhomme des plus considérables du pays, et distingué particulièrement parmi les poètes; il eut, dit-il, pour maîtresse Fanette ou Estiennette de Gantelmi, dame de Romanin, tante de la fameuse Laure qui tenait alors, ajoute Nostradamus, une cour d'amour dans son château. L'abbé Millot (Hist. des Troubad., tom. 1, pag. 391), observe avec raison que ces cours d'amour n'existaient point encore. Nostradamus fait de ce chanteur une espèce de régent qui gourmande les Souverains, qui censure les archevêques, les papes et les empereurs. Le même historien attribue à Bertrand d'Alamanon un poème intitulé : les *Guerres intestines*, sur les divisions qui régnaient entre les princes, et il place sa mort en 1295.

BERTRAND DE GORDON, troubadour du 13ᵉ siècle, dont on ne connait qu'un seul *Tenson*, où, selon Millot, il paraît s'énoncer en grand seigneur. Pierre Raymond, avec lequel il dispute, lui répond avec la plus grande hardiesse, jusqu'à lui dire des injures. Mais, continue Millot, on a vu plusieurs troubadours prendre cette liberté à l'égard des princes mêmes, et Raymond était du métier ainsi que Bertrand. Au reste, ce *Tenson* ressemble assez à une dispute de charretiers, et malgré le ton ou les manières de grand seigneur que lui accorde son historien, Bertrand de Gordon ne passera jamais pour un poli personnage.

BERTRAND (Pierre), né à Annonay en Vivarais, professeur de jurisprudence à Avignon, à Montpellier, à Orléans et à Paris, ensuite évêque de Nevers, puis d'Autun, enfin cardinal en 1331, plaida si vivement pour le clergé, contre Pierre de Cugnières, que le roi Philippe de Valois prononça en sa faveur. Il était question de régler jusqu'où devait s'étendre l'autorité du roi sur les choses spirituelles, et celle du clergé sur les choses temporelles. Bertrand n'allégua cependant que d'assez mauvaises raisons. Philippe donna un an aux évêques pour corriger les abus; il n'y eut point alors de changemens considérables; mais les appels comme d'abus naquirent de cette fameuse

dispute. Le *Traité* que Bertrand composa à cette occasion, fut imprimé à Paris en 1495, in-4°, et dans les *libertés de l'Eglise gallicane*, Lyon, 1770, 5 vol. in-4°. Il est intitulé: *Libellus D. Bertrandi; etc., adversùs Petrum de Cugneriis, purgatus à variis mendis, et restitutus ad fidem duorum manuscriptorum colbertinorum.* Cette pièce, dans l'état où elle est, est due à Brunet. Il mourut à Avignon le 24 juin 1349. On trouve dans la *Bibliothèque des Pères* un traité de ce cardinal : *De origine et usu jurisdictionum*. Il a été imprimé séparément à Venise en 1584, in-fol., et à Paris en 1551, in-8°. Il fonda à Paris le collége d'Autun, connu sous le nom de *cardinal Bertrand*.

BERTRAND (Étienne), jurisconsulte, né en Dauphiné, se fixa à Carpentras dans le comtat Venaissin. On a de lui 6 vol. in-fol. de *Conseils* imprimés en 1622, que le célèbre Dumoulin a enrichis de notes de sa façon.

BERTRAND (François), avocat, né à Orléans dans le 16e siècle, destiné au barreau par sa famille, ne répondit pas à l'éducation qu'il avait reçue et se livra à la poésie, où il fut assez médiocre. Il fit paraître dans cette ville en 1599, un recueil de poésies intitulé : *Premières idées d'amour*. Ce recueil contient les *amours d'Europe*, en 4 livres, composés de sonnets, d'élégies et de chansons; de plus six *Eglogues* avec un livre de *Mélanges*, et des *Poésies amoureuses*, adressées à madame Brislard. On a encore de cet auteur une *Tragédie de Priam, roi de Troie, avec des chœurs*, donnée, selon les uns, en 1600, et selon les autres, en 1605 ou en 1611.

BERTRAND (Jean-Baptiste), médecin, membre de l'Académie de Marseille, né aux Martigues, le 12 juillet 1670, mort le 10 septembre 1752; il était bon praticien, et ne négligeait point la théorie. Il montra un dévouement sans bornes pendant la peste de 1720, et fut lui-même atteint de ce cruel fléau; mais il parvint à lui échapper. Sa *Relation historique de la peste de Marseille*, in-12, Cologne, 1721, à laquelle on a joint un second traité intitulé : *Observations sur la peste qui règne à Marseille*, Lyon, 1723, n'est pas le seul ouvrage de ce savant médecin; on a encore de lui *une Lettre à M. Deidier*, dans laquelle il répond à ce professeur de chimie, de Montpellier, qui l'avait attaqué; *Lettres sur le mouvement des muscles et sur les esprits animaux; réflexions sur le système de la trituration*, dans le *Journal de Trévoux*, 1732, in-12; et une *Dissertation sur l'air maritime*, 1724, in-4°, où l'on trouve de bonnes observations. Parmi les écrits que Bertrand a laissés en manuscrit, on remarque un *Traité de la peste*, ou *de la police pour le temps de la contagion*.

BERTRAND (Thomas-Bernard), médecin, né à Paris, le 22 octobre 1682, obtint le bonnet de docteur en 1710, fit successivement des cours de chirurgie, de pharmacie et de médecine, et fut élu doyen en 1740. Il exerça long-temps son état à l'Hôtel-Dieu de Paris, et mourut le 19 avril 1751. Il a composé plusieurs thèses estimées; entre autres celle-ci: I. *An catamœnia à plethorâ?* 1715. II. *Utrum in*

ascite paracenthesim tardare malum, 1730. III. *An aquæ potus omnium saluberrimus?* 1739. IV. *An vana sectio operationum frequentior, simulque periculosior?* 1744. V. *An alvis astrictioribus medicina in alimento et blandâ catharsi?* 1747. On lui doit aussi une *Pharmacie*, une *Chimie* et plusieurs *Vies* d'hommes illustres, et plusieurs autres ouvrages, dont quelques-uns n'ont pas vu le jour. — Son fils BERNARD-NICOLAS, né à Paris en 1715, mort en 1780, a composé des *Élémens de physiologie* 1756, in-12; et des *Élémens d'oryctologie*, Neuchâtel 1770, in-8°.

BERTRAND (ALEXANDRE), mécanicien, naquit à Paris au milieu du 17e siècle; il montra de bonne heure du goût pour les mécaniques. Après avoir pris la profession de doreur, il s'amusa à faire des marionnettes qui eurent une si grande vogue, qu'il cessa toute autre occupation pour celle-ci. Bientôt il entreprit de faire mouvoir lui-même ses figures, et il établit à Paris un spectacle à la foire Saint-Germain, qui y attira le plus grand concours. Les comédiens français lui intentèrent divers procès pour faire fermer son théâtre; mais Bertrand continua toujours ses jeux au moyen d'une vente simulée à Hols et Godard, suisses de la garde du duc d'Orléans. Il mourut en 1740, long-temps après avoir cédé son entreprise à Bienfait, son gendre.

BERTRAND (FRANÇOIS-SÉRAPHIQUE), avocat, né à Nantes le 15 juillet 1702, mourut dans cette ville en 1752. Il se fit connaître au conseil d'état par un mémoire en faveur du commerce de Nantes contre celui de Saint-Malo qui demandait la franchise de son port. On a de lui des *Poésies diverses*, imprimées à Nantes en 1749, in-12, sous le titre de Leyde. Il y a d'assez jolis vers dans ce recueil, qui offre plusieurs bonnes traductions d'odes d'Horace; celle de *Beatus ille qui procul negotiis* se fait lire avec plaisir. Mais sa poésie est quelquefois faible et négligée. C'est lui qui a publié le *Burisdeliciæ*, 1756, in-12, collection de vers latins et français, qui renferme bien des pièces plus que médiocres.

BERTRAND (PHILIPPE), sculpteur, né à Paris en 1664, mort dans cette ville en 1724. Ses principaux ouvrages sont: I. La *figure du Christ*, qui fut long-temps placée dans le bâtiment de la Samaritaine, sur le Pont-Neuf. II. Celles *de la Justice et de la Force*, dans les panneaux des arcades du chœur de Notre-Dame. III. *Sa Statue de l'Air*, à Trianon. IV. Celle de *Saint Satyre* aux Invalides. V. Les *Bas-reliefs* de l'arc de triomphe de Montpellier.

BERTRAND (ÉLIE), né à Orbes en Suisse, en 1712, premier pasteur de l'église française de Berne, conseiller privé de la cour de Pologne, et membre de plusieurs académies de l'Europe. Aux talens et aux connaissances nécessaires pour le ministère évangélique, il joignait l'étude des sciences naturelles, celles surtout de la minéralogie. On lui doit: I. Un *Dictionnaire universel des fossiles*, La Haye, 1763, 2 vol. in-8°. II. Un *Recueil de traités sur l'histoire naturelle de la terre et des fossiles*, Avignon, 1766, in-4°.

On a aussi de lui : III. Sept volumes de *Discours sur la morale évangélique*, et deux de *Sermons pour les fêtes de l'église chrétienne*; les derniers ont été publiés à Yverdun, 1776, par le professeur de Felice, son ami. IV. Le *Philantrope*, 1738, 2 vol. in-12. V. *Mémoire sur la structure intérieure de la terre*. VI. *Essais sur les usages des montagnes*, 1754, in-4°. VII. *Mémoires pour servir à s'instruire des tremblemens de terre de la Suisse*, 1756, in-8°. VIII. *Recherches sur les langues anciennes et modernes de la Suisse*, 1758, in-8°. IX. *Théologie astronomique* de W. Derham, 1760, in-8°. X. *Muséum*, 1763. XI. *Le Solitaire du Mont Jura*, 1782, in-12. XII. *Confession de foi de l'Eglise réformée en Suisse*, 1760. C'est une traduction d'un ouvrage latin de Bullinger.

BERTRAND (Jean), frère d'Élie Bertrand, fut pasteur à Orbe où il était né; il mourut vers 1786. Il a publié plusieurs ouvrages : I. *De l'eau relativement à l'économie rustique* ou *traité de l'irrigation des prés*, Avignon et Lyon, 1664, in-4°. II. *Elémens d'agriculture, fondés sur les faits, à l'usage du peuple de la campagne*, Berne, 1773, in-8°. Il a donné des traductions de plusieurs ouvrages anglais; du 7° volume des *Sermons choisis* de Tillotson, Bâle, 1738 ou 1768, in-8°; de *Léonidas*, poème de Glower, La Haye, 1739, in-12; de *l'Amitié après la mort*, de Mme Rowe, Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12; de la *Fable des abeilles*, de Mandeville, Amsterdam, 1740, 4 vol. in-12, etc.

BERTRAND (Jean-Élie), prédicateur et professeur de belles-lettres à Neuchâtel, où il était né le 15 août 1737, est auteur de plusieurs ouvrages : I. *Eutropii breviarium historiæ romanæ ex codicibus manuscriptis cum notis*, Neuchâtel, 1762 ou 1768, in-8°. II. *Sermons sur différens textes de l'Écriture Sainte*, Neuchâtel, 1773, in-8°, nouvelle édition; ibid., 1779, 2 vol. in-8°. III. *Morale évangélique*, Neuchâtel, société typographique, 1775, 7 vol. in-8°. IV. *Sermons pour les fêtes de l'Eglise chrétienne*, Yverdun, 1777, 2 vol. in-8°. Il a donné aussi une nouvelle édition des *Voyages de Lalande en Italie*, Yverdun, 1769; et la *Description des arts et métiers*, faite ou approuvée par MM. de l'Académie royale des sciences de Paris, Neuchâtel, 1771-83, 19 vol. in-4°. Il mourut dans sa ville natale, le 26 février 1779.

BERTRAND (Antoine-Marie), négociant à Lyon, lié avec Châlier et tout le parti révolutionnaire de cette ville, fut porté par ce dernier à la place de maire de cette ville, en février 1793, au moment des premiers troubles qui y éclatèrent, et déclara aussitôt après son installation, aux députés des sections, qu'il « ferait sauter leur permanence à coups de canon. » Lorsque ces députés sortirent de l'Hôtel-de-ville, il s'éleva une rixe entre les deux partis, dans laquelle plusieurs personnes furent tuées. Après la mort de Châlier il se rendit à Paris, où il devint un des membres les plus ardens du club des cordeliers; il fut depuis compromis dans l'affaire de Babeuf, puis dans l'attaque du camp de Grenelle. Ayant

été arrêté après cet événement, il fut condamné à mort par une commission, le 9 octobre 1796.

BERTRAND (J.-E.), membre de plusieurs académies, professeur de belles-lettres et ministre du saint Évangile à Neuchâtel, né en 1737, et trop tôt enlevé aux lettres et à son troupeau, a aussi laissé 2 vol. de *Sermons*, Neuchâtel, 1779, in-8°.

BERTRAND (BERNARD-NICOLAS), médecin de la faculté de Paris, naquit dans cette ville en 1715, et y mourut le 29 septembre 1780. Il a publié : I. *Notice des hommes les plus célèbres de la faculté de médecine de Paris, depuis* 1110 *jusqu'en* 1750, in-4°. II. *Élémens de physiologie*, 1756, in-12. III. *Élémens d'oryctologie*, Neuchâtel, 1770, in-8°. IV. Il a rédigé les dix premiers volumes du *Journal de médecine*, qui commença à paraître en juillet 1754.

BERTRAND DE RANS. *Voy.* RANS.

BERTRAND DE BORN. *Voy.* BORN.

BERTRAND ou BERTRANDI (JEAN), fils d'un procureur-général du parlement de Toulouse, devint par la protection d'Anne de Montmorency, premier président de ce parlement, ensuite de celui de Paris. Diane de Poitiers, mécontente du chancelier Olivier, fit donner les sceaux à Bertrandi en 1551; mais les Guises les rendirent au chancelier sous François II. Bertrand, ayant perdu sa femme, fut nommé à l'archevêché de Sens, et Paul IV l'honora de la pourpre en 1557. Il mourut le 4 décembre 1560, avec la réputation d'un homme instruit et intelligent, mais encore plus ambitieux. Son fils, quoique bon catholique, fut tué au massacre de la Saint-Barthélemi, et ne laissa pas de postérité.

BERTRANDI (JEAN), sieur de Catourze, neveu du précédent, fut aussi premier président au parlement de Toulouse; il mourut le 1er novembre 1594. Son fils, François BERTRAND, a écrit sa vie à la tête de son livre, intitulé : *De vitis Jurisperitorum*, Toulouse, 1617, Leyde, 1675, in-4°.

BERTRANDI (NICOLAS), avocat à Toulouse, mort en 1527, a publié une histoire de *Tolosanorum gestis ab urbe conditâ*, 1515, in-fol., traduite en français en 1517, sous le titre de *Gestes des Tholousains*, in-4°; ouvrage de peu de mérite.

BERTRANDI (JEAN-AMBROISE-MARIE), chirurgien, né à Turin le 18 octobre 1723, se fit une grande réputation par les talens qu'il déploya dans son art. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans les mélanges de Turin, et séparément, deux *Dissertations anatomiques*, publiées en 1748, in-4°; l'une *De hepate*, et l'autre *De ophthalmographiâ*. Haller et Portal font le plus grand éloge de ces deux pièces. On lui doit également deux autres dissertations, qu'il lut à l'Académie de chirurgie de Paris, qui le reçut au nombre de ses associés étrangers : la première est intitulée : *De hydrocele*; la seconde : *De hepatis abscessibus qui vulneribus capitis superveniunt.* Les œuvres posthumes de Bertrandi, unies à son *Trattato delle operazioni*, forment un cours presque complet de chirurgie. Son principal ouvrage a paru à Nice, en 1763, in-8°, sous le titre de *Trattato delle operazioni*

di chirurgia. C'est un précis des principales opérations de la chirurgie, dans lequel il a fait entrer tout ce qui a été dit de mieux sur cette matière. Cet ouvrage a été traduit en français par Solier, médecin, Paris, 1769, in-8°, avec figures. Bertrandi est mort en 1765.

BERTRANT DE PARIS DE ROERGUE, troubadour de la fin du 12e siècle, que Millot conjecture être un des seigneurs qui assistèrent comme témoins, en 1197, au serment prêté par les habitans de Moissac à Raimond VI, comte de Toulouse. Sans être bien sûr de cela, le même historien l'annonce comme auteur d'un *Sirvente*, seul ouvrage que l'on connaisse de lui. Il annonce encore qu'il n'en parlerait pas, tant il est médiocre, s'il ne pouvait encore servir à faire connaître comme on traitait les jongleurs provençaux. Les manuscrits de la bibliothèque royale contiennent une seule pièce de Bertrand de Paris de Roergue; elle est peut-être la même dont Millot fait mention.

BERTRATIUS, BERTRUCCIUS ou BERTUCCIUS (NICOLAS), médecin de Bologne, vécut vers l'an 1250, ou, selon d'autres, en 1312. On a de lui: I. *Compendium, sive, ut vulgò inscribitur, collectorium artis medicæ, tam practicæ quàm speculativæ*, Lugduni, 1509, in-8°; 1518 in-4°. Coloniæ, 1537, in-4°. II. *In medicinam practicam introductio*, Argentinæ, 1533, in-24, 1535, avec les Œuvres de Johannitius. III. *Methodus cognoscendorum tam particularium quàm universalium morborum*, Moguntiæ, 1534, in-4°, avec le Traité de C. Heylius, intitulé *Artificialis medicatio*.

BERTUCCIO (FRANÇOIS), sicilien de l'ordre des minimes de Saint François de Paule, vécut dans le 16e siècle, et fit imprimer un ouvrage *sur les Êtres surnaturels*, et un autre *sur la Conception*.

BERULLE (PIERRE DE), cardinal, né en 1575, au château de Sérilly, près de Troyes en Champagne, d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique, et se distingua dans la fameuse conférence de Fontainebleau, où Duperron combattit Duplessis-Mornay, le pape des huguenots. Il fut envoyé par Henri IV, dont il était aumônier, en Espagne, pour amener quelques carmélites à Paris. Ce fut par ses soins que cet ordre fleurit en France. Quelque temps après il fonda la congrégation de l'Oratoire de France, dont il fut le premier général. Ce nouvel institut, fondé sur la piété, la liberté et le désintéressement, fut approuvé par une bulle du pape Paul V, en 1613. « Dans cette congrégation on obéit sans dépendre, et on gouverne sans commander, suivant l'expression de Bossuet : tout le temps est partagé entre l'étude et la prière. La piété y est déclarée le savoir utile et presque toujours modeste. » Urbain VIII récompensa le mérite de Bérulle d'un chapeau de cardinal. Henri IV et Louis XIII avaient voulu inutilement lui faire accepter des évêchés considérables. Le cardinal de Richelieu aurait surtout desiré le voir loin de la cour, parce qu'il avait la confiance de la reine mère, Marie de Médicis (*voy.* son article), et qu'il la disposait peu favorablement pour un ministre dont l'ambition et les mœurs le révoltaient également. Le cardinal de Bérulle mourut en 1629,

à l'âge de 55 ans, disant la messe. Sa piété ne l'avait pas empêché de se livrer à l'étude des hommes et des affaires; et l'on prétend qu'il avait souvent lu Tacite. On a une édition de ses *Œuvres de controverse et de spiritualité*, publiée en 1644, in-fol., par les Pères Bourgoing et Gibieuf. Il y en a une seconde édition en 1647, en un vol. in-fol. Le meilleur ouvrage de Bérulle, est son *Discours de l'état et des grandeurs de J.-C. par l'union ineffable de la divinité avec l'humanité*, Paris, 1623, in-8°. Le cardinal Duperron disait : « Si vous voulez convaincre des hérétiques, envoyez-les-moi; si vous voulez les convertir, adressez-les à François de Sales; mais si vous desirez les convertir et les convaincre tout à la fois, c'est à M. de Bérulle qu'on doit les envoyer. » Ceux qui voudront le connaître plus particulièrement, pourront consulter sa Vie par Habert de Cérisy, Paris, 1646, in-4°; et par l'abbé Goujet, Paris, 1764, in-12. On a attribué cette vie à Caraccioli, et l'abbé Mercier a prétendu que celle de Goujet était restée manuscrite à l'oratoire Saint-Honoré, ainsi que ce dernier le dit lui-même dans ses Mémoires, pag. 173. Le P. Houbigant avait aussi composé une Vie de ce cardinal. Elle est restée inédite. Animé du plus honorable zèle pour les sciences, le cardinal de Bérulle encouragea Descartes à composer ses ouvrages, et Le Jay à donner la *Polyglotte*. Le cardinal de Richelieu a été fortement soupçonné de l'avoir fait empoisonner, au moyen d'un poison lent. On trouva tous ses viscères en état de putréfaction complète.

BÉRURIA, femme juive, qui vivait dans le second siècle de l'ère chrétienne, se distingua par sa science. Peu de gens en ont parlé, excepté les talmudistes. Cependant Wagenseil en fait mention. Tout ce que l'histoire a transmis concernant cette femme a été recueilli dans l'ouvrage suivant : *De Beruriâ Judæorum doctissimâ feminâ preside Gust. Geor. Zeltner*, in-4°, Altorf, 1714.

BERVILLE. (*Voyez* GUYARD.)

BERWICK (JACQUES FITZ-JAMES, duc DE), fils naturel du duc d'Yorck, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Jacques II, et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough. « Telle fut l'étoile de cette maison de Churchill, dit le président de Montesquieu, qu'il en sortit deux hommes, dont l'un, dans le même temps, fut destiné à ébranler, l'autre à soutenir les deux grandes monarchies de l'Europe. » Le duc de Berwick naquit, le 21 août 1670, à Moulins, où sa mère le mit au monde en revenant des eaux de Bourbon. Destiné aux armes dès sa plus tendre jeunesse, il se trouva en 1686 au siége de Bude, où il fut blessé, et à la bataille que le duc de Lorraine gagna sur les Turcs à Mohatz, en 1687. Le jeune Berwick signala sa valeur dans cette journée. Il se rendit à Vienne, où il fut présenté à l'empereur, qui le nomma sergent-général de bataille; il était déjà colonel du régiment de Taust. De retour en Angleterre, il eut le gouvernement de Portsmouth, avec celui de la province de Southampton. Jacques II ayant été chassé de son trône par son gendre, en 1688, Berwick le suivit en France. Il repassa ensuite en Angleterre, pour commander en Irlande, pendant l'absence de

milord Tyrconel, qui en était vice-roi. Il se distingua, l'an 1690, au siége de Londonderri, et à la bataille de la Boyne, où il eut un cheval tué sous lui. Il ne montra pas moins de bravoure dans le cours de cette guerre, et pendant les premières campagnes de la suivante. Louis XIV lui donna, en 1703, le commandement général des troupes qu'il envoya à Philippe V. « La cour d'Espagne, dit Montesquieu, était infectée par l'intrigue. Le gouvernement allait très-mal, parce que tout le monde voulait gouverner. Tout dégénérait en tracasseries; et l'un des principaux articles de sa mission était de les éclaircir. Tous les partis voulaient le gagner; il n'entra dans aucun; et ne regardant les intérêts particuliers que comme des intérêts particuliers, il ne pensa qu'à la monarchie. » En une seule campagne, il se rendit maître d'une foule de places et de forteresses. Rappelé en France, il se mit à la tête des troupes destinées contre les insurgés des Cévennes. Après avoir réduit ces rebelles, il alla mettre le siége devant Nice, s'en rendit maître le 14 novembre 1705, et soumit tout le comté. Cette campagne lui mérita le bâton de maréchal de France, le 15 février 1706. Le roi l'ayant nommé, la même année, pour commander les troupes en Espagne, il arrêta les progrès des ennemis victorieux. Les Portugais avaient pénétré jusqu'à Madrid. Le maréchal, par sa sagesse, sans livrer une seule bataille, fit vider la Castille aux ennemis, et renvoya leur armée dans le royaume de Valence et d'Aragon. Il les y conduisit de poste en poste, comme un pasteur conduit des troupeaux. Cette campagne, déjà si glorieuse par la capacité qu'il y montra, en prépara une seconde non moins remarquable. Il gagna, le 25 avril 1707, la bataille importante d'Almanza sur Gallowai, lui tua cinq mille hommes, fit neuf mille prisonniers, prit cent vingt drapeaux et toute l'artillerie. Cette journée assura le trône à Philippe V. Ce prince récompensa le vainqueur comme le méritaient de si grands services: il le créa duc de Liria et de Xerica au royaume de Valence, et le fit chevalier de la Toison-d'Or: il attacha à son duché une grandesse de la première classe, que le maréchal céda à un fils du premier lit, qu'il avait eu de son mariage avec l'héritière de la maison de Veraguas en Portugal. Berwick soutint la gloire qu'il s'était acquise à Almanza, par la prise de Barcelonne, le 12 septembre 1714; il était alors généralissime des armées d'Espagne. Cependant lorsque le régent déclara la guerre à Philippe V, Berwick accepta le commandement de l'armée, et fut blâmé d'avoir servi contre son bienfaiteur. Il ne le fut pas moins pour avoir abandonné le maréchal de Villeroi auquel il devait en partie sa fortune et son élévation, lorsque ce maréchal fut exilé de la cour par les intrigues du cardinal Dubois. Duclos lui reproche ces deux fautes, et ce n'est pas sans raison. La mort du roi de Pologne, Auguste II, ayant rallumé la guerre en 1733, entre l'Empire et la France, le maréchal de Berwick, nommé général des troupes de France en Allemagne, alla mettre le siége devant Philipsbourg. Un coup de canon termina sa glorieuse carrière, le 12 juin 1734, à 63 ans: c'est en apprenant ce

genre de mort que Villars s'écria: « Cet homme-là a toujours été heureux. » La place ne fut prise que le 12 juillet suivant. Ce général a fait vingt-neuf campagnes, s'est trouvé à six batailles rangées; il n'en commanda qu'une seule en personne, celle d'Almanza. Sans cette victoire, Philippe V n'eût peut-être pu conserver la couronne d'Espagne. « Le talent particulier du maréchal de Berwick, dit Montesquieu, était de faire une guerre défensive, de relever des choses désespérées, et de bien connaître toutes les ressources qu'on peut avoir dans le malheur. Il fallait bien, ajoute le même écrivain, qu'il sentît ses forces à cet égard. Je lui ai souvent entendu dire, que la chose qu'il avait toute sa vie le plus souhaitée, c'était d'avoir une bonne place à défendre. Il aimait ses amis. Sa manière était de rendre des services sans vouloir en rien dire; c'était une main invisible qui vous servait. Il avait un grand fonds de religion, et ne disait jamais de mal de personne; aussi ne louait-il jamais les gens qu'il ne croyait pas dignes d'être loués. Personne n'a donné un plus grand exemple du mépris de l'argent. Il avait une modestie dans ses dépenses qui aurait dû le rendre très à son aise; car il ne dépensait rien en frivolités. Cependant il était toujours mal-aisé, parce que, malgré sa frugalité naturelle, il dépensait beaucoup dans ses commandemens. Toutes les familles anglaises ou irlandaises pauvres, en relation avec quelqu'un de sa maison, avaient une espèce de droit de s'introduire chez lui. Jamais rien n'a mieux représenté l'état où se trouva la France à la mort de Turenne que la consternation produite par la nouvelle de la mort du maréchal de Berwick. Tous deux ils avaient laissé des desseins interrompus, tous les deux une armée en péril. » (Œuvres posthumes de Montesquieu, page 228 et suivantes.) On a attribué à l'abbé de Margon les Mémoires du maréchal de Berwick, en 2 vol. in-12, Rouen, 1736. Ils ont été publiés de nouveau, en 1778, par son petit-fils, le duc de Fitz-James, et revus par l'abbé Hook. On y a réuni un portrait de Berwick par milord Bolyngbrocke. Le maréchal de Berwick fut marié deux fois, sa première femme fut une fille du comte de Clanricard, de la maison de Burke en Irlande. Il en eut un fils qui a formé en Espagne la branche des Liria. En 1699 il épousa en secondes noces, une Bulkeley, dont il eut le premier maréchal de Fitz-James.

BERYLLE, évêque de Bostres en Arabie, vers l'an 240, crut que J.-C. n'avait pas existé avant l'Incarnation, voulant qu'il n'eût commencé à être Dieu qu'en naissant de la Vierge. Il ajoutait que J.-C. n'avait été Dieu que parce que le Père demeurait en lui, comme dans les prophètes. C'est l'opinion d'Artaman. (*Voyez* ce mot.) On engagea Origène à conférer avec Bérylle. Il alla à Bostres, et s'entretint avec lui pour bien connaître son sentiment. Lorsqu'il l'eut approfondi, il le réfuta; et Bérylle, convaincu par les raisons d'Origène, se rétracta.

BESARD (Jean-Baptiste), médecin, né à Besançon, vers 1576, avait étudié la jurisprudence et la médecine avec un égal succès. Obligé de voyager dans diverses parties de l'Europe, surtout en Allemagne, où il séjourna long-

temps, il y composa trois ouvrages : I. *Thesaurus harmonicus*, Cologne, in-fol. C'est un traité sur la musique. II. *Antrum philosophicum, in quo pleraque arcana physica quæ ad vulgariores humani corporis affectus attinent, sine multo verborum apparatu, etc.* August. Vindel., 1617, in-4°, imprimé aux frais de l'auteur. On y trouve des recettes contre la goutte, la pierre, les chancres, la migraine, les cors, la dyssenterie, le mal de dents, l'épilepsie, les hémorrhoïdes, les fièvres de toutes espèces, etc., et la description d'une machine dont le mouvement, selon lui, serait perpétuel. III. *Arcana chimica ;* un autre *Traité sur le règne minéral*, et enfin un dernier *sur la manière de composer les pierres artificielles.* Ces trois Traités se trouvent dans l'ouvrage précédent, qui est fort rare.

BESARD (Rémond), médecin, né à Vesoul vers la fin du 16e siècle, a composé un *Discours sur la peste*, Dôle, 1630, petit in-8°. Ce discours est estimé ; il y indique les remèdes, tant préservatifs que curatifs, de cette maladie, et la manière d'aérer et de purifier les maisons infectées. Parmi d'excellentes choses que renferme ce traité, il y en a quelques-unes marquées au coin de la superstition.

BESBORODKO (Alexandre, prince de), Russe, ministre sous les règnes de Catherine II et de Paul Ier, fut d'abord secrétaire du maréchal de Romanzoff. Il était laborieux et assidu, et fut remarqué par l'impératrice. Nommé ministre, il obtint dans la suite, sous le règne de Paul Ier, le titre de prince. Doué du talent de la négociation, il termina heureusement divers traités. Il dut, dans l'origine, son élévation à une circonstance qui aurait pu lui faire perdre sa fortune. Il était alors secrétaire de l'impératrice. Elle lui avait donné ordre de rédiger un ukase ; il l'oublia, et reparut devant elle sans l'avoir fait. Comme elle le lui demandait, il tira de sa poche un papier blanc ; il feignit de lire ce qu'il aurait dû avoir rédigé. Elle y fut trompée ; et satisfaite de la rédaction, elle prit le papier pour y apposer sa signature. La surprise qu'elle éprouva de ne trouver que du papier blanc, loin de l'indisposer contre Besborodko, ne fit que lui donner une haute idée de la facilité de son secrétaire. Dès-lors, elle le fit entrer au conseil, et le nomma, en 1780, ministre de l'intérieur. Devenu ensuite chef du conseil, il fit nommer et déplacer à son choix les autres ministres. Personne ne parlait ni n'écrivait la langue russe avec autant de pureté. A la mort de l'impératrice, Paul Ier, son successeur, conserva Besborodko comme ministre ; mais il n'en jouit pas longtemps, étant mort à Pétersbourg au commencement de 1799. Son goût excessif pour le plaisir lui attira une petite humiliation : il persécutait une jeune danseuse qui résistait à ses offres, l'impératrice le lui reprocha publiquement, et maria l'honnête virtuose aux dépens du ministre.

BESCHEFER (Louis-François-Xavier), chanoine de la cathédrale de Châlons-sur-Marne où il naquit en 1708, est auteur des ouvrages suivans : I. *Mémoires en forme de lettres sur le jeu d'Arquebuse*, 1554, in-4°. II. *Lettre d'un chevalier d'Ar-*

quebuse, in-4°. III. ***Histoire du miracle de Sainte Gertrude de Gripswalde en Poméranie***, traduite du poème latin de L. Cornélius, 1770. IV. ***Epitaphe*** latine et française de Toussaint le Maître, abbé de Toussaints de Châlons. Beschefer mourut sur la fin du 18e siècle.

BESELÉEL, fils d'Uri ou de Hur, et de Marie, sœur de Moïse, avait un talent extraordinaire pour travailler toute sorte de métaux: il fut employé par le législateur hébreu aux travaux du tabernacle avec Ooliab.

BESENVAL (Jean-Victor), baron de Brunstadt, chevalier de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, mort à Soleure le 24 décembre 1713, se distingua par son mérite et ses talens. Il devint avoyer de Soleure, place qu'il remplit avec probité. Son nom, consigné honorablement dans les fastes helvétiques, donne la plus haute opinion de cette famille, qui a toujours joui par la suite d'une grande considération chez les puissances étrangères.

BESENVAL (Jean-Victor), fils du précédent, baron de Brunstadt, mort à Paris le 11 mars 1736, âgé de 64 ans, était lieutenant-colonel des armées du roi, et colonel du régiment des gardes-suisses. Il avait été envoyé extraordinaire de Sa Majesté auprès du roi de Suède, Charles XII, ministre plénipotentiaire près les puissances du Nord et les princes de la Basse-Allemagne, pendant l'interrègne de l'empire et l'exil du roi Auguste, et de la république de Pologne. Dans toutes ces missions honorables, il déploya le caractère d'un grand négociateur. Il fut enterré dans l'église de Saint-Sulpice, et on lisait ces mots autour de son buste : ***Ori par animus.***

BESENVAL (Pierre-Victor, baron de), fils du précédent, lieutenant-général des armées du roi de France, grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, inspecteur-général des Suisses et Grisons, etc., né à Soleure. Il rendit des services essentiels à la ville de Paris, en facilitant ses approvisionnemens en 1789, et fut employé dans l'armée que le roi avait ordonné d'assembler dans les environs de Paris. Il écrivit à M. de Launay, gouverneur de la Bastille, pour l'engager à défendre ce château, lui promettant du secours. Poursuivi par la haine du peuple, il quitta Paris, muni de passeports, et fut arrêté à Villenauxe. Necker écrivit à la municipalité pour le faire relâcher. Le Châtelet, chargé d'instruire son procès, le déclara innocent. Il resta dans la capitale, et y mourut le 27 juin 1794. Le baron de Besenval fit la guerre avec éclat, et ne fut jamais blessé ; il jouit à la cour d'un grand crédit, et exerça un grand empire sur l'esprit de la reine Marie-Antoinette. Il mourut entouré de ses amis. Il avait composé dans sa jeunesse une foule de *Couplets* et d'*Epigrammes* sur diverses anecdotes plus ou moins scandaleuses. Il vivait dans une grande intimité avec le maréchal de Ségur et son épouse, et a laissé au second fils de cette maison une partie de sa fortune, et des ***Mémoires*** manuscrits que celui-ci a vendus à un libraire en 1804. C'est un répertoire des anecdotes les plus scandaleuses et les plus inexactes. Il est vraisemblable que Besenval n'aurait jamais publié un pareil ouvrage. M. de Ségur, étant mort peu de

temps avant sa publication, n'a pas non plus été témoin de l'indignation qu'il a partout excitée, et il n'a pas entendu les cris de l'opinion publique, qui l'a accusé lui-même d'avoir trahi la mémoire de son ami et de son bienfaiteur pour une petite somme d'argent. Ces *Mémoires* ont été désavoués par la famille Besenval.

BESIERS (Michel), né à Saint-Malo, fut d'abord curé de Saint-André à Bayeux, sa patrie, ensuite chanoine du Saint-Sépulcre de Caen, et membre de l'Académie de cette ville. Il employa toute sa vie à faire des recherches sur l'histoire de son pays. Ce littérateur estimable et laborieux mourut à Caen en décembre 1782. Nous avons de lui : I. *Chronologie historique des baillis et des gouverneurs de Caen*, in-12, 1769. II. *Histoire sommaire de la ville de Bayeux*, 1773, in-12. III. *Mémoires historiques sur l'origine et le fondateur de la collégiale du Saint-Sépulcre de Caen*, avec le *Catalogue de ses doyens*. IV. Un grand nombre de *Dissertations* dans les Journaux, et d'articles dans les Dictionnaires de Moréri, d'Expilli, de la Noblesse, etc., etc.

BESLER (Basile), botaniste, né à Nuremberg en 1561, et mort en 1629, s'appliqua à la pharmacie, qu'il exerça dans sa ville natale ; il étudia ensuite la botanique, dans laquelle il fit quelques progrès ; ce qui le détermina à donner la description des plantes que Conrad de Gemmingen avait fait graver à ses frais, sur 356 planches, et il y ajouta plusieurs synonymes. L'ouvrage est de toute beauté, mais n'est pas sans défauts ; car parmi ces plantes, dont la plupart ont été dessinées d'après nature, et d'autres copiées sur les figures qu'en ont données les meilleurs auteurs, il s'en trouve plusieurs qui sont de pure imagination, ou entièrement défectueuses. Cet ouvrage parut sous le titre de *Hortus Eystettensis*, etc., Norimbergæ, 1613, 4 vol. gr. in-fol., avec 365 planches de format atlas, contenant 1086 figures ; *ibid.*, 1640, 1750, 4 vol. in-fol. Les deux dernières éditions n'approchent pas de la beauté de la première. Il existait un exemplaire de celle-ci, magnifiquement enluminé, dans la bibliothèque de l'église cathédrale de Tournay. On a encore de Basile Besler : I. *Fasciculus rariorum et adspectu digniorum, varii generis*, etc. Norimbergæ, 1616, in-4°. On y trouve quelques plantes marines et plusieurs fruits. II. *Icones florum et herbarum in gratiam herbarum cultarum promulgatæ*, Norimbergæ, 1622, in-fol. C'est la continuation de l'*Hortus Eystettensis*.

BESLER (Michel-Robert), fils de Jérôme et neveu du précédent, naquit en 1607 à Nuremberg, où il pratiqua la médecine avec beaucoup de réputation, et fut quatre fois doyen du collége. On lui doit : I. *Admirandæ fabricæ humanæ mulieris delineatio*, Norimbergæ, 1640, in-fol. Les planches de cet ouvrage sont grossières. II. *Observatio anatomico-medica singularis cujusdam trigeminos nixæ* ; ibid., 1642, in-4°. III. *Gazophylacium rerum naturalium nunquam editarum cum figuris æneis*, Norimbergæ, 1642 ; Leipsick, 1733, in-fol., 35 planches. Cet ouvrage ne contient presque que des planches, avec les noms

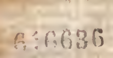
et une très-courte description de quelques simples rares, et d'un plus grand nombre d'oiseaux, de poissons et de coquillages. Il y a une autre édition de ce recueil qui a paru à Leipsick en 1716, in-fol., sous le titre de *Rariora musæi Besleriani quæ Michaël Rupertus et Basilius Beslerus collegerunt*, avec les *commentaires* de Jean-Henri Lochner. On y trouve la plupart des planches de l'édition de Nuremberg, si l'on en excepte celles qui représentent les plantes; mais on les a remplacées par quantité de figures, de fossiles, d'animaux et de coquillages. IV. *Mantissa ad viretum stirpium. Eystettense.* Beslerianum, Nuremberg, 1646 et 1648, in-fol. C'est un supplément à l'*Hortus Eystettensis*. Besler mourut en 1661.

BESLY (Jean), avocat du roi à Fontenay-le-Comte en Poitou, né à Coulonges-lès-Royaux, l'an 1572, mourut en 1644, à 72 ans. Il s'était distingué aux états de 1614 par son opposition à la réception du concile de Trente. On a de lui : I. *Histoire des Comtes de Poitou et Ducs de Guyenne*, Paris, 1647, in-fol., estimée. II. *Des Evêques de Poitiers*, 1617, in-4°. C'était un homme versé dans les antiquités de France, écrivain incorrect, mais historien exact et profond. Parmi ses autres écrits, on cite son *Commentaire sur Ronsard*.

BESME-DIANOWITZ. *Voy.* Bème.

BESNIER, médecin qui se livrait à l'étude de la botanique. Il est auteur de deux ouvrages, l'un intitulé : *Le Jardinier botaniste*, Paris, 1705, in-12; et l'autre, *Nouvelle maison rustique*, donnée ci-devant au public par le sieur Liger, 3e édit., revue, corrigée, augm. et mise dans un ordre plus méthodique, Paris, Prudhomme, 1721, 2 vol. in-4°.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.




DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE, RUE CHRISTINE.

